



**HAL**  
open science

# Le Rhin suisse dans la littérature de voyage européenne du XVe au XIXe siècle

Delphine Marinot-Marchand

► **To cite this version:**

Delphine Marinot-Marchand. Le Rhin suisse dans la littérature de voyage européenne du XVe au XIXe siècle. Géographie. Le Mans Université, 2011. Français. NNT : 2011LEMA3007 . tel-00669625

**HAL Id: tel-00669625**

**<https://theses.hal.science/tel-00669625v1>**

Submitted on 13 Feb 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DU MAINE  
ÉCOLE DOCTORALE (ED 496) : SOCIÉTÉS, CULTURES, ÉCHANGES

**THÈSE**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DU MAINE**

Discipline : **ÉTUDES GERMANIQUES**

présentée et soutenue publiquement par

**Delphine MARINOT-MARCHAND**

le 9 décembre 2011

**Le Rhin suisse dans la littérature de voyage européenne  
du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle**

Directrice de recherche : **Madame Marie-Jeanne HEGER-ÉTIENVRE**

-----  
**JURY**

Madame Marie-Jeanne HEGER-ÉTIENVRE  
Monsieur Franck LAURENT  
Monsieur Manuel MEUNE  
Monsieur François MOUREAU  
Monsieur Sarga MOUSSA  
Madame Marie-Hélène QUÉVAL

**Tome I**

## REMERCIEMENTS

Mes plus sincères remerciements vont tout d'abord à ma directrice de recherche, Madame le professeur émérite Marie-Jeanne Heger-Étienvre, pour ses conseils avisés, sa très grande disponibilité et ses encouragements.

J'exprime également toute ma gratitude aux personnels des bibliothèques des universités du Maine (notamment à Madame Smith du service PEB), d'Angers, de Strasbourg, de Cologne, de Bâle (spécialement au Docteur Ueli Dill du département des manuscrits), de la Bibliothèque Nationale Universitaire de Strasbourg, de la Bibliothèque cantonale de Coire, de la Bibliothèque du Musée des Beaux-Arts de Coire, de la Bibliothèque Municipale d'Angers et de la Médiathèque Louis Aragon du Mans, qui m'ont grandement facilité l'accès à des ouvrages anciens ou rares.

Enfin, cette thèse n'aurait pu voir le jour sans le soutien moral et matériel de ma famille et des mes amis. Je tiens à ce titre à remercier tout particulièrement mes parents pour l'intérêt qu'ils ont porté à mes recherches et leur aide précieuse à la relecture du manuscrit, mon mari pour la réalisation des photographies et pour l'assistance technique prodiguée tout au long de mon travail, Jacques pour la relecture du manuscrit et des traductions de l'allemand, Tamara et Alain, pour leur vérification des traductions de l'anglais et de l'italien.

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

### 1) Objet et situation de la recherche

Avec une longueur de 1230 kilomètres<sup>1</sup>, le Rhin fait modeste figure par rapport à d'autres fleuves du monde, mais l'abondance de ses eaux lui confère le rang de premier fleuve européen. À la fois axe de circulation et frontière entre différents États politiquement très divers, il présente de multiples facettes, aussi bien en ce qui concerne son histoire que les mythes qu'il véhicule. Comme le remarquent Gertrude Cepl-Kaufmann et Antje Johanning dans la préface à leur ouvrage *Mythos Rhein*<sup>2</sup>, le Rhin est, depuis plus de deux mille ans, au cœur de la culture et de l'histoire européennes. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait fait l'objet d'une abondante littérature où il est traité sous les angles les plus variés : historique, géographique, politique, économique, littéraire, artistique, scientifique, technique<sup>3</sup>.

Cet intérêt pour le fleuve dans sa totalité s'accompagne fréquemment d'une focalisation sur certains secteurs de son cours, tels que celui où le Rhin constitue la frontière entre la France et l'Allemagne, ou bien encore sur le Rhin dit romantique, entre Bingen et Coblenz<sup>4</sup>, cela souvent au détriment de la partie helvétique.

En tant que destination privilégiée depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Suisse a suscité à partir de cette époque<sup>5</sup> d'innombrables récits de voyage, ouvrages descriptifs,

---

<sup>1</sup> Dans la plupart des ouvrages de référence récents, la longueur du Rhin est estimée à 1320 kilomètres. Un biologiste de l'université de Cologne, Bruno P. Kremer, vient de démontrer que la longueur du fleuve ne serait en fait que de 1230 kilomètres. Cette différence de 90 kilomètres s'expliquerait par une inversion de chiffres accidentelle qui se serait produite dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Voir : KREMER, Bruno, P., *Der Rhein. Von den Alpen bis zur Nordsee*, Duisburg, Mercator, 2010, p. 54.

<sup>2</sup> CEPL-KAUFMANN, Gertrude, JOHANNING, Antje, *Mythos Rhein – Zur Kulturgeschichte eines Stroms*, Darmstadt, Primus Verlag, 2003.

<sup>3</sup> WOEHRLING, Jean-Marie, « Le Rhin, un modèle ? », in : *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, t. 36, n° 1, janvier-mars 2004, p. 3-6. Parmi les publications relativement récentes, il en est une qui propose même d'appréhender le fleuve dans sa globalité, tant culturelle et historique que géographique et écologique : TÜMMERS, Horst Johannes, *Der Rhein - Ein europäischer Fluß und seine Geschichte*, Munich, Oscar Beck, 1994 (2<sup>e</sup> éd., 1999). Il convient de signaler la réédition par Peter Schöttler en 1997 (Paris, Perrin) de l'ouvrage de Lucien Febvre *Le Rhin. Histoire, mythes et réalités* (1<sup>ère</sup> éd. : Paris, A. Colin, 1935). On citera également LEFORT, Bernard, *Le Rhin, fleuve-Europe*, Paris, Téraèdre, 2009 et RECHT, Roland, *Le Rhin – Vingt siècles d'art au cœur de l'Europe*, Paris, Gallimard, 2001.

<sup>4</sup> Le « Rhin romantique » allemand (Rheinromantik) a été amplement étudié, tant en ce qui concerne les origines du phénomène que ses manifestations touristiques. Voir notamment : DISCHNER, Gisela, *Ursprünge der Rheinromantik in England. Zur Geschichte der romantischen Ästhetik*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1972 ; TÜMMERS, Horst Johannes, *Rheinromantik. Romantik und Reisen am Rhein*, Cologne, Greven, 1968.

<sup>5</sup> Il existe toutefois une petite production de textes antérieure à 1750. Estimée à une soixantaine de documents écrits pour l'ensemble du XVI<sup>e</sup> siècle, celle-ci atteindra le chiffre de deux à quatre publications



guides et autres écrits apodémiques<sup>6</sup>. Cette production a bénéficié d'une certaine attention de la part des chercheurs, donnant lieu au cours des dernières décennies à la publication, d'une part d'anthologies commentées, d'autre part d'études partielles. Parmi les anthologies récentes, il faut signaler, à côté du remarquable *Voyage en Suisse* de Claude Reichler et Roland Ruffieux, véritable mine de textes assortis d'introductions scientifiques, l'anthologie d'Antoine Pitteloud, centrée sur le Valais, et celle de Heinrich Gebhard Butz, consacrée à la chute du Rhin<sup>7</sup>. En ce qui concerne les études, celles-ci se rapportent soit à des régions précises comme le Valais<sup>8</sup> et les Grisons<sup>9</sup>, soit à des voyageurs particuliers comme Goethe<sup>10</sup> et Hugo<sup>11</sup>. Mais il n'existe, à ce jour, aucune monographie consacrée aux récits de voyage sur l'ensemble des sites du Rhin suisse<sup>12</sup>. Nous avons donc cherché à savoir si l'intérêt apparemment limité pour cette portion du fleuve<sup>13</sup> valait également pour la littérature viatique.

Concernant un genre littéraire complexe et foisonnant, notre enquête s'est inscrite dans l'évolution de la perception du paysage, tant dans ses manifestations naturelles que culturelles, et s'est efforcée de mettre en lumière l'influence de notions telles que le sublime et le pittoresque sur les écrits que nos auteurs ont consacrés à la partie helvétique du fleuve. Ne se limitant pas à la sphère germanophone, notre corpus nous a permis d'aborder l'image du Rhin suisse sous un angle comparatiste et de proposer un panorama européen des représentations en question.

---

par an jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *Le voyage en Suisse – Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 10-11.

<sup>6</sup> François Moureau considère la Suisse comme « l'un des laboratoires essentiels de la littérature de voyage ». MOUREAU, François, *Le Théâtre des voyages – Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 22.

<sup>7</sup> REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.* ; PITTELOUP, Antoine, *Le voyage en Valais. Anthologie des voyageurs et des écrivains de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2005 ; BUTZ, Heinrich Gebhard, *Sie waren am Rheinflall – Der Rheinflall in der europäischen Literatur – Texte vom Mittelalter bis in die Gegenwart*, Zurich, Chronos, 2009.

<sup>8</sup> MÉVILLOT, Éric, « Une image identitaire alpine à travers les récits de voyages, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles – L'exemple du Valais », in : *Revue de géographie alpine*, 1995, n° 1, p. 67-87.

<sup>9</sup> ZORTEA, Claudio, *Graubünden im Spiegel der Reiseberichte, der landeskundlichen und topographischen Beschreibungen in der Zeit von 1800 bis 1850*, Zurich, Zentralstelle der Studentenschaft, 1987, 727 p.

<sup>10</sup> CHIADÒ RANA, Christine, *Goethe en Suisse et dans les Alpes – Voyages de 1775, 1779 et 1797*, Genève-Paris, Georg, 2003, 264 p.

<sup>11</sup> HUGO, Victor, WALZER, Pierre-Olivier, *Voyages en Suisse*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982, 2002.

<sup>12</sup> Celle de Christian Walther et Werner Stuhler couvre le secteur allant des sources du Rhin au lac de Constance, mais ne mentionne pas le tronçon Constance-Bâle. Voir : WALTHER, Christian, STUHLER, Werner, *Der junge Rhein – Von den Quellen bis zum Bodensee*, Karlsruhe, Verlag G. Braun, 1968.

<sup>13</sup> Prenant sa source dans les Grisons et quittant la Suisse à Bâle, le Rhin coule en territoire helvétique (ou longe ce dernier) sur un cinquième de sa longueur.

## 2) Problématique

Notre étude s'efforcera de répondre, entre autres, aux interrogations suivantes :

- Les rives suisses du Rhin ont-elles été considérées par la littérature viatique comme une destination à part entière ou seulement comme des étapes isolées à l'occasion de voyages vers d'autres lieux ?
- Le Rhin suisse a-t-il été perçu par les voyageurs comme une entité en soi ou bien comme une simple juxtaposition de sites indépendants ?
- Ce fleuve participe-t-il de l'identité suisse en général ou bien n'a-t-il qu'une identité régionale ?
- Quel rôle sa perception a-t-elle joué dans l'évolution des courants esthétiques marquants du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle ?

D'un point de vue méthodologique, il nous paraît nécessaire avant d'examiner la composition de notre corpus de proposer une définition aussi précise que possible de la littérature de voyage et de ses composantes. Il convient également de faire la synthèse des acquis théoriques relatifs à des concepts clés liés à notre sujet, tels que le paysage, le sublime et le pittoresque. Enfin, nous nous livrerons à une brève réflexion sur la poétique du fleuve et le paysage fluvial.

## 3) Méthodologie

### *La littérature de voyage : une définition*

Érigé tardivement en genre<sup>14</sup>, l'écrit de voyage a longtemps été considéré comme « la petite monnaie de la littérature »<sup>15</sup>. Ainsi que le souligne Claude Reichler dans sa proposition de définition<sup>16</sup>, celui-ci est complexe et difficile à appréhender. Développant d'abord la notion de récit de voyage, qu'il définit comme la « narration d'un déplacement par un voyageur adressée à un lecteur », Claude Reichler précise ensuite que le récit de

---

<sup>14</sup> Les recueils et parodies dont la littérature de voyage fit l'objet à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle en sont le signe. Voir : MOUREAU, François, *Le Théâtre des voyages – Une scénographie de l'Âge classique*, p. 21.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>16</sup> REICHLER, Claude, *Récit de voyage – Littérature de voyage – Proposition de définition*, www.crlv.org, rubrique Viatca, [http://viatica.sidsoft.com/FR/Page\\_texte\\_presentation.php](http://viatica.sidsoft.com/FR/Page_texte_presentation.php), version au 18/08/2004.

voyage est « à la fois un sous-ensemble de la littérature de voyage et son principe constitutif ». Ces deux notions s’opposeraient donc dans une certaine mesure, tout en participant l’une de l’autre. À la lumière des exemples fournis par Claude Reichler à l’appui de son propos, on voit se dessiner plusieurs catégories ne relevant pas nécessairement du domaine du récit. Si tous les textes relevant de la littérature de voyage doivent impérativement comporter les quatre composantes de la définition du récit de voyage indiquées ci-dessus, ces dernières peuvent toutefois prendre des formes variées. Ainsi Claude Reichler inclut-il dans la littérature viatique les ouvrages descriptifs tels que les cosmographies, « ouvrages savants fondés sur des voyages », dans lesquels « le commentaire tend à remplacer la narration »<sup>17</sup>. Catégorie assez délicate à circonscrire, les ouvrages descriptifs se présentent plus souvent comme une énumération de lieux que comme un itinéraire. Leurs auteurs reconnaissant plus ou moins explicitement s’appuyer sur des voyages réellement effectués, certains de ces textes sont difficiles à classer, la limite les séparant du récit de voyage étant extrêmement ténue.

Toujours selon Claude Reichler, certains ouvrages iconographiques relèvent également de la littérature viatique, dans la mesure où ils présentent, sous une forme ou une autre, le récit d’un déplacement. Il en est ainsi, par exemple, des ouvrages portant le titre de *Tableaux de voyage* ou de *Voyage pittoresque*. Apparus au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils désignent, en plus du périple en lui-même, « l’ensemble de souvenirs et d’images recueillis au cours de ce voyage et publiés sous la forme de livre »<sup>18</sup>. Qualifiés par Wil Munsters de récits de voyage d’un genre nouveau, ils furent d’abord essentiellement destinés aux peintres avant de s’adresser à un public plus large pour lequel ils constituèrent une sorte de « guide touristique avant la lettre »<sup>19</sup>. Cette mode des descriptions de pays agrémentées de planches correspondant au texte est par ailleurs à mettre en relation avec les nombreuses et luxueuses publications produites par des artistes auxquels fut attribué le nom de « petits maîtres »<sup>20</sup>.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Le terme de « voyage pittoresque » fut employé pour la première fois en 1752 par le peintre Louis Galloche (1670-1761), recteur et futur chancelier de l’Académie royale de peinture et de sculpture. Celui-ci avait en effet exhorté ses élèves à suivre son exemple et à entreprendre un « voyage pittoresque » ou « voyage de peintre », à l’instar de celui qu’il avait lui-même effectué en Italie. Voir : MUNSTERS, Wil, *La poésie du pittoresque en France de 1700 à 1830*, Genève, Droz, 1991, p. 70.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>20</sup> SCHENK, Ulrich, *Als regne es hier nie – Idylles et idéaux sur les bords du Rhin : La représentation du paysage par les petits maîtres suisses autour de 1800*, Bâle, Schwabe, 2003, p. 24. Le terme de « petit maître » englobe des paysagistes suisses des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, un groupe de graveurs du XVI<sup>e</sup> siècle et un groupe de paysagistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir : SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 127, note 2.

Bien que présentant des problèmes textuels spécifiques tels que, parfois, l'absence de narration, les guides de voyage trouvent aussi leur place dans le vaste ensemble que constitue la littérature de voyage. Raillés par Töpffer dès 1842<sup>21</sup>, dénoncés au XX<sup>e</sup> siècle par la « mouvance marxiste » qui n'y voyait que « codes, prescriptions, ou centres d'intérêt sélectionnés et hiérarchisés par un regard bourgeois et dominateur »<sup>22</sup>, les guides de voyage offrent pourtant une irremplaçable source d'informations sur les régions qu'ils décrivent et constituent un pan riche et complexe de la littérature viatique. Nous allons en retracer très brièvement l'histoire.

Destinés à l'origine aux pèlerins se rendant à Rome, à Saint-Jacques-de-Compostelle ou à Jérusalem, les premiers guides étaient des parchemins et il fallut attendre 1552 avant de voir le premier titre imprimé en France, *Le guide des chemins de France*, de Charles Estienne. Les publications se poursuivirent au XVI<sup>e</sup> siècle, tant en France qu'en Angleterre<sup>23</sup>. Le *Handbuch für Reisende durch Europa* de Heinrich August Ottokar Reichard, conseiller du duc de Saxe-Gotha, fut publié en 1784. Bientôt traduit en français, l'ouvrage connut un immense succès pendant toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le terme de « guide » renvoie à deux réalités distinctes, à des individus et à des livres. De formes diverses, ces derniers, qu'on ne doit confondre ni avec les manuels de conseils aux voyageurs<sup>24</sup>, ni avec d'autres ouvrages au titre similaire relevant du glossaire ou du manuel de conversation, ont pour tâche de représenter des espaces dont ils

---

<sup>21</sup> « Vous voilà ce docte ennuyé qui, un livret à la main, lorgne et constate, au lieu d'être ce voyageur qui apprend avec curiosité, qui observe avec amusement, qui tantôt ajoutant tantôt retranchant aux tableaux de la fée, tour à tour la tance ou l'adore, la raille ou l'instruit, et sans cesse lui ouvre de nouveaux domaines que bien vite elle peuple et décore. Fuyez ces itinéraires, fuyez les cicerone ; tous ces industriels-là ne visent qu'à faire taire son charmant babil, pour vous vendre à la place leur insignifiant radotage. ». TÖPFFER, Rodolphe, *Voyage à Venise* (1842), cité d'après : DEVANTHÉRY, Ariane, « À la défense de mal-aimés souvent bien utiles : les guides de voyage », in : *Articulo – revue de sciences humaines* [En ligne], 4 | 2008, mis en ligne le 04 octobre 2008, <http://articulo.revues.org/index747.html>, p. 2.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>23</sup> GUILCHER, Goulven, « Naissance et développement du guide de voyage imprimé : du guide unique à la série, une stratégie de conquête des lecteurs ? », in : CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne et al. (éd.), *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle – Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 81-91.

<sup>24</sup> GUILCHER, Goulven, *Naissance du guide de voyage moderne au XIX<sup>e</sup> siècle*, conférence du 13 novembre 2001, [http://www.crlv.org/Swm/Page\\_Conference.php?1=247](http://www.crlv.org/Swm/Page_Conference.php?1=247), page consultée le 3/09/2009. Les manuels de conseils aux voyageurs relèvent d'un genre littéraire très ancien ayant connu de nombreuses évolutions et conservent jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle une forte propension à fournir des considérations morales destinées à détourner le voyageur de toute tentation d'oisiveté. Ils présentent de fortes analogies avec les introductions aux guides de voyage. Sur l'« art du voyage » (*ars apodemica*), voir : STAGL, Justin, *Eine Geschichte der Neugier. Die Kunst des Reisens (1550-1800)*, Vienne-Cologne-Weimar, Böhlaus, 2002.

fournissent une analyse, contribuant ainsi à leur lisibilité par le lecteur voyageur<sup>25</sup>. Les nombreuses informations pratiques contenues dans les guides confèrent d'emblée à ceux-ci une vocation utilitaire les éloignant des objectifs assignés aux œuvres littéraires. La lecture de l'espace qu'ils proposent varie selon le public voyageur visé qui effectuera des voyages érudits, éducatifs, romantiques, ou d'affaires. Dans tous les cas, le rôle des guides dans la « construction d'une réalité spatiale » est indéniable<sup>26</sup>. Comme le souligne Évelyne Cohen, ceux-ci « construi[sen]t des paysages, invente[nt] des espaces [...]et] sont porteurs de représentations »<sup>27</sup>, mais ils sont aussi le reflet de « l'idéologie de la classe dominante »<sup>28</sup>. La Suisse ayant été l'un des tout premiers titres de presque toutes les collections initiées au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>, on imagine aisément l'importance des guides dans la construction de l'image de ce pays.

Quant au récit de voyage, il est considéré par Roland Le Huenen comme « une solution moyenne qui allie à la finalité documentaire la séduction du plaisir et du divertissement »<sup>30</sup> ; il plongerait ses racines dans l'Antiquité et devrait son développement aux Croisades qui favorisèrent les contacts entre l'Occident et l'Orient<sup>31</sup>. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, pèlerins et voyageurs en Asie produisent de nombreux récits de leurs déplacements, avant d'être rejoints au siècle suivant par d'autres catégories de voyageurs, tels que les commerçants, les militaires et les diplomates<sup>32</sup>. La rapidité de parution de leurs écrits témoigne en outre de l'engouement pour ce type de récit d'un public se détournant du roman héroïco-galant, engouement confirmé au XVIII<sup>e</sup> siècle par l'intérêt que portèrent les milieux philosophiques au récit viatique. En devenant au XIX<sup>e</sup> siècle « la condition première du voyage au lieu d'en être la résultante ou l'une des possibles conséquences »<sup>33</sup>, celui-ci connaît un changement d'approche notable à une époque où le romantisme met le voyage à l'honneur.

Bien qu'établi dans la tradition littéraire, le récit de voyage, longtemps demeuré en dehors de la réflexion théorique, présente la particularité de « constituer un genre sans

---

<sup>25</sup> CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne et al. (éd.), *op. cit.*, p. 10-11.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>27</sup> COHEN, Évelyne, « Perspectives », in : *ibid.*, p. 653.

<sup>28</sup> BOYER, Marc, « Les séries de guides imprimés portatifs, de Charles Estienne aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », in : CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne et al. (éd.), *op. cit.*, p. 346.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 346.

<sup>30</sup> LE HUENEN, Roland, « Qu'est-ce que le récit de voyage ? », in : *Littérales*, n° 7, Nanterre, Centre de Recherches du Département de Français de Paris X, 1990, p. 13.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 12. Roland Le Huenen annonce le chiffre considérable de 526 uniquement pour la sphère francophone.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 12.

loi », intégré à des formes littéraires multiples telles que le journal, l'autobiographie ou le discours épistolaire par exemple<sup>34</sup>. François Moureau le qualifie de « palimpseste », de « commentaire de textes » dans lequel le voyageur « revit son voyage, mais aussi celui de ses prédécesseurs »<sup>35</sup>. S'interrogeant sur le rapport entre le genre romanesque et le récit de voyage, Roland Le Huenen décèle dans ce dernier une « double virtualité » favorisant tantôt la description de type informatif, tantôt la relation d'aventures centrée sur le voyageur, tendances apparemment opposées que le voyage romantique permet, au XIX<sup>e</sup> siècle, de réunir en « reconcili[ant] le sujet de l'aventure et l'objet décrit, en faisant de cet objet l'aventure même du sujet, celle de son regard, de ses rêveries et de ses réflexions »<sup>36</sup>. Au service du récit de fiction, la description se pose, pour Roland Le Huenen, en « égale de la relation » de voyage. Tandis que la narration est interrompue dans le roman par la description, cette dernière apparaît comme constitutive du récit de voyage, dans lequel l'importance respective de la narration et de la description est l'inverse de ce qui se passe dans le récit de fiction.

Si les éléments descriptifs passent encore au second plan aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ils acquièrent peu à peu de l'importance en tant que vecteur de connaissances<sup>37</sup> et réceptacle potentiel de la subjectivité du voyageur, dont l'identité a des répercussions sur le discours<sup>38</sup>. Le « relateur » perd son statut d'« objet » pour gagner celui de « centre du récit »<sup>39</sup>.

### *Notre corpus*

La littérature de voyage étant répétitive par définition, notre corpus, volontairement sélectif, se compose d'un éventail de textes, retenus pour leur diversité, leur représentativité et leur suggestivité. Aux guides, ouvrages descriptifs et iconographiques s'ajoute un nombre important de récits de voyage, au sens que Claude Reichler donne à ce terme (« narration d'un déplacement par un voyageur adressée à un lecteur »)<sup>40</sup>. Ces traces écrites prennent la forme de mémoires, d'autobiographies, de

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>35</sup> MOUREAU, François, *Le Théâtre des voyages – Une scénographie de l'Âge classique*, p. 18-19.

<sup>36</sup> LE HUENEN, Roland, *op. cit.*, p. 14.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>39</sup> MOUREAU, François, *Le Théâtre des voyages – Une scénographie de l'Âge classique*, p. 22.

<sup>40</sup> REICHLER, Claude, *Récit de voyage – Littérature de voyage – Proposition de définition*, version au 18/08/04, rubrique Viatica, [www.crlv.org](http://www.crlv.org).

journaux, de récits composés d'une série de lettres, fictives ou non, ou d'extraits de correspondances. On trouve également des comptes rendus à vocation plus nettement scientifique.

La personnalité et la situation des auteurs ainsi que la variété et la qualité littéraire des œuvres produites figurent parmi nos critères de sélection. Outre l'époque et l'appartenance territoriale des auteurs, notre grille d'analyse<sup>41</sup> prend notamment en compte leur statut social et professionnel, leur formation intellectuelle<sup>42</sup>, le but assigné à leur déplacement et les connaissances préalables qu'ils pouvaient détenir sur les sites visités. L'analyse de la forme et du mode d'écriture nous amènera par ailleurs à nous intéresser aux procédés descriptifs, lesquels revêtent dans notre cas une importance plus grande que les procédés narratifs. Nous nous montrerons également attentive au phénomène d'intertextualité<sup>43</sup>, très présent dans les récits de voyage et les guides, dont nous nous efforcerons d'appréhender la « dimension créative » à travers les modalités de « transformation du matériau initial », notamment dans le sens d'une édification en « modèle » ou d'une utilisation comme « repoussoir »<sup>44</sup>.

Classés dans deux tableaux chronologiques établis par nos soins<sup>45</sup>, les auteurs retenus (17 pour les ouvrages descriptifs, les guides et l'iconographie et 38 pour les récits de voyage) sont des Européens, à l'exception de l'Américain James Fenimore Cooper. Si les représentants germanophones et les Français constituent l'essentiel du corpus, des Italiens, des Danois, des Britanniques et un Russe ont fourni d'intéressants témoignages dont certains, comme celui de l'Anglais William Coxe, devinrent de véritables références. À ce point de vue exogène, nous avons jugé bon d'ajouter un regard endogène en analysant les ouvrages de plusieurs Suisses tels que Zurlauben, Spescha et Zschokke.

---

<sup>41</sup> Cette grille s'appuie en partie sur les critères proposés par A. Guyot dans : « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières – Hétérogénéité des sources », in : *Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006, p. 119-120.

<sup>42</sup> La notion de « bibliothèque du voyageur », c'est-à-dire l'ensemble des ouvrages lus avant, pendant et après le périple, est, à cet égard, particulièrement importante. Sur ce point, voir : MONTALBETTI, Christine, *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

<sup>43</sup> Cette notion d'intertextualité constitue un premier versant de la relation que le voyage entretient avec la mémoire, le second étant la propension même du voyage à « se faire mémoire » par le truchement des écrits qu'il génère. Voir : MOUSSA, Sarga, VENAYRE, Sylvain, « Argument du colloque *Le voyage et la mémoire au XIX<sup>e</sup> siècle* », mis en ligne le 20/02/2007, [http://www.fabula.org/actualites/colloque-le-voyage-et-la-memoire-au-xixe-siecle\\_17506.php](http://www.fabula.org/actualites/colloque-le-voyage-et-la-memoire-au-xixe-siecle_17506.php).

<sup>44</sup> LINON-CHIPON, Sophie, MAGRI-MOURGUES, Véronique, MOUSSA, Sarga, (éd.), *Miroirs de textes – Récits de voyage et intertextualité*, Actes du onzième colloque du C.R.L.V. tenu à Nice les 5, 6 et 7 septembre 1997 sous la responsabilité scientifique de François Moureau, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nouvelle série n° 49, 1998, préface, p. VII-VIII.

<sup>45</sup> Voir annexes 1a, 1b, 1c : Tableau des auteurs d'ouvrages descriptifs, de guides et d'ouvrages iconographiques et annexes 2a, 2b, 2c, 2d, 2e, 2f et 2g : Tableau des auteurs de récits de voyage.

L'époque considérée s'étend, nous l'avons dit, sur cinq siècles, plus précisément de 1416 à 1873. La première date correspond à un voyage effectué par Le Pogge à Bâle et à Schaffhouse, la seconde au dernier passage d'Andersen sur les bords du Rhin suisse. Le tableau consacré aux auteurs de récits de voyage fait apparaître un vide entre le périple de Coryate en 1608 et celui d'Andreae en 1763. Abstraction faite de ce vide, nous pensons pouvoir définir trois périodes : la première, allant de 1416 à 1608, marquerait l'attrait du monde humaniste de la Renaissance pour un territoire qualifié jusqu'alors de « locus horribilis »<sup>46</sup>. La seconde, initiée selon nous par le voyage d'Andreae en 1763, s'inscrirait dans le contexte de la naissance du « sublime », esthétique inconditionnellement liée à la contemplation de paysages violents et contrastés<sup>47</sup>, et pourrait s'achever en 1811 avec le voyage du marquis de Custine, au moment où les guerres napoléoniennes freinent l'intérêt des Européens pour le voyage. La troisième période, débutant en 1825 avec le récit d'August Klingemann, correspondrait au développement du courant romantique au sein duquel le Rhin occupe une place privilégiée, et s'achèverait avec les voyages d'Hans Christian Andersen entre 1852 et 1873. De tels choix comportent inévitablement une part d'arbitraire, mais sont également liés, en ce qui nous concerne, aux sources que nous avons pu consulter, et à nos capacités à les exploiter. De nombreux textes étant en langue étrangère et (ou) particulièrement difficiles d'accès, nous avons jugé utile, dans certains cas, d'illustrer nos propos par de longues citations<sup>48</sup>.

Un survol rapide des biographies de nos auteurs<sup>49</sup> permet de dégager quelques grandes lignes quant à leurs origines, leur statut social et leurs motivations. Figurent en bonne place à côté des hommes et des femmes de lettres, ces dernières étant du reste assez nombreuses à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les représentants des sciences de la nature, les historiens et les pédagogues. On notera bien sûr les productions, tant picturales que graphiques, réalisées par les artistes. Quant aux auteurs d'ouvrages descriptifs et de guides de voyage, ils constituent une catégorie particulière dans la mesure où il n'a pas toujours été possible d'établir l'effectivité du périple présenté.

Les objectifs assignés au déplacement sont divers. Si certains voyageurs se mirent en chemin pour des raisons privées, notamment aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, d'autres partirent pour des motifs professionnels, éducatifs ou scientifiques. Souvent planifié à

---

<sup>46</sup> Voir *infra*, 1-4-2.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> Sauf indication contraire, les citations extraites d'ouvrages en langue étrangère ont été traduites par nos soins. Par ailleurs, la graphie et la ponctuation originales de l'ensemble des citations ont été conservées.

<sup>49</sup> Voir *infra*, notices biographiques, p. 570 sqq.



l'avance, le voyage peut aussi parfois revêtir un caractère inopiné, répondant, par exemple chez Goethe et Dumas, au besoin de fuir une situation délicate.

Bien qu'aucun de nos auteurs ne se soit donné pour but de découvrir le Rhin suisse dans sa totalité, ils furent toutefois nombreux, comme nous le verrons, à se rendre à divers endroits situés sur ses bords. Si les célèbres chutes de Laufen, à quelques encablures de Schaffhouse, constituent pour nombre de visiteurs une destination quasi obligée, d'autres sites tels que le secteur des sources et la Via Mala d'une part, le lac de Constance et Bâle d'autre part, sont également souvent cités. On voit ainsi se dessiner trois centres d'intérêt, ce qui nous amènera à proposer un découpage spécifique du cours helvétique du Rhin.

Concepts clés (Paysage, Sublime, Pittoresque)

### *Le paysage*

Relancée au début des années 1980, la question du paysage n'a cessé depuis d'intéresser les chercheurs. L'implication de nombreuses disciplines, comme la géographie, l'histoire de l'art mais aussi la sociologie, l'anthropologie, l'histoire et la philosophie, démontre la nécessité d'envisager le paysage comme un « phénomène multidimensionnel »<sup>50</sup>, que Michel Collot qualifie de « milieu naturel et de bien culturel »<sup>51</sup>.

Apparu pour la première fois au XVI<sup>e</sup> siècle dans le dictionnaire français-latin d'Estienne, le terme de paysage a d'abord désigné un tableau paysager<sup>52</sup>. Michel Baridon, pour sa part, postule des origines plus anciennes remontant à l'Antiquité<sup>53</sup>, point de vue que semble corroborer l'existence du paysage en tant que genre pictural autonome avant même que soit précisée la définition de « ce dont il [le paysage pictural] est la représentation »<sup>54</sup>. Associé au domaine de la peinture, le paysage commence à apparaître en Europe comme sujet d'une image ou bien à constituer des arrière-plans dès le Moyen-

---

<sup>50</sup> COLLOT, Michel, *Paysage et poésie du romantisme à nos jours*, Paris, José Corti, 2005, p. 10.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>53</sup> BARIDON, Michel, *Naissance et renaissance du paysage*, Arles, Actes Sud, 2006.

<sup>54</sup> GUIOT, Philippe, *Le paysage dans l'art occidental*, [http://ww3.ac-poitiers.fr/arts\\_p/pageshtm/paysage.htm](http://ww3.ac-poitiers.fr/arts_p/pageshtm/paysage.htm), page consultée le 22/09/2010.

Âge. Cependant, comme le rappelle Philippe Guiot<sup>55</sup>, il faut attendre les peintres italiens et flamands tels que Joachim Patinir (1475-1524) pour que le système de la fenêtre permette une délimitation de la vue, appelée « veduta », et inaugure la « transformation du pays en paysage ». Visant, durant la période classique, à une représentation épurée de la nature, source d'ordre, d'équilibre et d'harmonie et expression d'un idéal de beauté, le paysage pictural offre au public du XIX<sup>e</sup> siècle la nature dans sa grandeur et sa démesure, en tant que reflet du moi romantique.

Désignant à la fois « les choses de l'environnement et la représentation de ces choses »<sup>56</sup>, le mot paysage aurait pour Augustin Berque une double acception signifiant d'une part « réalité » et d'autre part « apparence de réalité »<sup>57</sup>. Né d'un mécanisme physiologique, intellectuel et culturel complexe, le paysage ne serait, pour Alain Roger, « jamais réductible à sa forme physique », mais s'entendrait plutôt comme le résultat d'une transformation de type artistique nommée « artialisation », grâce à laquelle le pays devient paysage<sup>58</sup>. Nécessitant « à la fois du recul et de la culture », la capacité à percevoir le paysage mettrait donc en jeu une sensibilité esthétique se réalisant à travers une nécessaire prise de distance avec le pays considéré<sup>59</sup>. À la suite d'Alain Roger, qui constate une différence de point de vue entre autochtones et étrangers, Mathieu Kessler souligne l'importance des objectifs qu'un observateur assigne à sa découverte du paysage, objectifs qui déterminent la nature de sa relation à ce dernier<sup>60</sup>. Ainsi Kessler élabore-t-il les « concepts cardinaux d'une généalogie du paysage » en distinguant les cinq catégories d'observateurs potentiels que sont l'explorateur, l'aventurier, l'aventurier politique, le touriste et le voyageur, dont seul le dernier « possède une relation authentique au paysage »<sup>61</sup>, laquelle est envisagée par Augustin Berque dans sa singularité et son unicité<sup>62</sup>.

En étendant la définition du paysage à « une partie de l'espace que l'observateur embrasse du regard en lui conférant une signification globale et un pouvoir sur ses émotions »<sup>63</sup>, Michel Baridon ouvre, quant à lui, des perspectives plus larges et porte son

---

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> BERQUE, Augustin, *Les raisons du paysage - de la Chine Antique aux environnements de synthèse*, Éditions Hazan, 1995, p. 11.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>58</sup> ROGER, Alain, *Court traité du paysage*, Paris, NRF Gallimard, 1997, p. 9-10 et p. 18.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>60</sup> KESSLER, Mathieu, *Le paysage et son ombre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 18.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 18-19.

<sup>62</sup> BERQUE, Augustin, *op. cit.*, p. 31.

<sup>63</sup> BARIDON, Michel, *op. cit.*, p. 16.

attention sur l'image que l'homme se fait de la nature en tant que « construction mentale qu'il ne cesse de transformer à mesure que se développe ou s'appauvrit son emprise intellectuelle sur le monde »<sup>64</sup>. Baridon n'envisage donc pas la perception du paysage comme déterminée seulement par les courants esthétiques dominants, mais aussi par la subjectivité de l'observateur. Il rejoint ainsi Michel Collot qui conçoit le paysage comme « une perception *in visu* [...] [qui] ne se donne à voir comme ensemble qu'à partir d'un point de vue, [dont] le foyer [...] ne peut-être qu'un sujet »<sup>65</sup>. Michel Collot souligne également le caractère polysensoriel de l'expérience paysagère, laquelle ne se limite pas à la vue, mais « concerne le sujet tout entier, corps et âme »<sup>66</sup>, point de vue qu'évoquent aussi Claude Reichler<sup>67</sup> et Alain Corbin. Ce dernier insiste notamment sur la cénesthésie, c'est-à-dire l'ensemble de nos sensations internes, qu'il qualifie de « sorte de sixième sens »<sup>68</sup>.

Au plan éthique et esthétique, les jugements sur le paysage ont connu une évolution. Au Moyen-Âge, on vit s'opposer les lieux habités et gérés par l'homme aux lieux sauvages empreints d'horreur<sup>69</sup>. À partir de la Renaissance et durant la période baroque, ces derniers commencent à exercer dans le domaine de la littérature une sorte de fascination, notamment chez Shakespeare, fascination qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, conduit au développement d'une poétique propre, caractérisée par « [...], la solitude, l'obscurité, le silence, la verticalité des arbres et parfois des rochers »<sup>70</sup>. Initialement réservés aux êtres marginaux et érémitiques, ces lieux horribles s'inscrivent progressivement dans une approche esthétique, où l'horreur devient « source de plaisir et de beauté »<sup>71</sup>, traduisant la transformation de ces lieux infernaux en paysages sublimes.

### *Le sublime*

Popularisé dans l'espace francophone par la traduction en 1674 du *Traité du sublime* du rhéteur grec Longin par Boileau, le concept de sublime connaît une première

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>65</sup> COLLOT, Michel, *op. cit.*, p. 12-13.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>67</sup> REICHLER, Claude, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève-Paris, Georg, 2002, p. 78 sqq.

<sup>68</sup> CORBIN, Alain, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, p. 27.

<sup>69</sup> LE SCANFF, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, 2007, p. 9.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 18.

évolution au XVIII<sup>e</sup> siècle. S'appliquant initialement au seul domaine du discours, la notion s'étend à celui « des choses »<sup>72</sup>, grâce notamment à la publication, en avril 1757, de la *Philosophical Enquiry into the Origin of our ideas of the Sublime and Beautiful* d'Edmund Burke. Traduit en français en 1765 et en allemand en 1773, le livre est rapidement érigé en référence dans le domaine de l'esthétique<sup>73</sup>, tant en Angleterre, où la notion est déjà très à la mode, que sur le continent. À travers sa définition de l'oxymore<sup>74</sup>, Edmund Burke oppose la notion de plaisir positif à celle de plaisir négatif (delight), la seconde résultant « de la cessation ou de la diminution de la douleur ». Il inaugure ainsi la « mise en rapport du sublime avec les sentiments d'effroi et de terreur »<sup>75</sup>, tout en établissant une distinction entre le beau et le sublime, basée non pas sur une différence de nature mais de degré. Passant de la sphère des arts oratoires à celle d'une expérience subjective, la notion de sublime change du même coup de lieu d'étude et trouve dans les objets de la nature les conditions de son émergence.

Exaltant l'aspect à la fois grandiose et terrible de la nature<sup>76</sup>, le sublime naît de circonstances où dominant le vide, l'obscurité, le lointain, l'infini, la solitude, le sauvage, le rude et l'abrupt. L'expérience du sublime se traduit par « le sentiment de ravissement, alors que celui du beau induit le plaisir »<sup>77</sup>. Écho de la grandeur de l'âme pour Longin<sup>78</sup>, le sublime se trouve défini « en fonction de son effet sur le sujet »<sup>79</sup> et non plus selon les qualités mêmes de l'objet. La perception esthétique devient ainsi le résultat d'une réaction subjective et non plus d'un jugement objectif du goût, ce qui marque un tournant important en matière de perception<sup>80</sup>.

S'appuyant sur Schiller, Yvon Le Scanff voit naître le sublime dans la confrontation de la faiblesse physique de l'homme à son étonnante volonté de résister à la puissance des forces naturelles<sup>81</sup>. Après avoir identifié deux types d'expérience du sublime, celui d'infini (ou mathématique) et celui de puissance (ou dynamique), Le

---

<sup>72</sup> ROGER, Alain, *op. cit.*, p. 102.

<sup>73</sup> HARTMANN, Pierre, *Du sublime (de Boileau à Schiller)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, p. 33.

<sup>74</sup> « cette horreur délicate qui est l'effet le plus authentique et le meilleur critère du sublime ». BURKE, Edmund, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757), trad. Baldine Saint-Girons, Vrin, 1990, II, 1, p. 97. Cité d'après : LE SCANFF, Yvon, *op. cit.*, p. 29.

<sup>75</sup> HARTMANN, Pierre, *op. cit.*, p. 38-39.

<sup>76</sup> HAUPTMANN, William, « Sublime », in : DELON, Michel (éd), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, Quadrige, 2007, p. 1164-1167.

<sup>77</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 140.

<sup>78</sup> LE SCANFF, Yvon, *op. cit.*, p. 50.

<sup>79</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 140.

<sup>80</sup> Ce tournant trouvera son aboutissement dans la *Critique du jugement* d'Immanuel Kant (1724-1804).

<sup>81</sup> LE SCANFF, Yvon, *op. cit.*, p. 50.

Scanff énumère différents phénomènes naturels et météorologiques particulièrement susceptibles d'engendrer un sentiment sublime. En tant que chaos inexplicable et éternel, la cataracte en constitue par exemple l'une des manifestations emblématiques<sup>82</sup>.

Concentrant ses propos sur la sphère romantique, Yvon Le Scanff voit dans le sublime « le moment d'une révélation de l'essence de la nature par-delà ses apparences ». Autrement dit, de simple catégorie esthétique, le sublime devient un moyen d'accéder à une forme particulière de connaissance confinant au transcendantal<sup>83</sup>. Les Romantiques, qui découvrent les qualités « pittoresques » attachées au sublime, développent vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle une nouvelle perception du paysage en peignant une nature énigmatique, faite d'« ambiguïté », d'« obscurité » et de « chaos »<sup>84</sup>.

Sur le plan du discours, Y. Le Scanff souligne la paradoxalité du sentiment sublime, imposée par Burke dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ses répercussions stylistiques. Dépasant les canons traditionnels du beau, dont il n'est pas la « contradiction » mais le « contrepoids »<sup>85</sup>, le sublime devient un véritable défi pour l'expression. À côté des figures rhétoriques les plus connues telles que l'oxymore ou l'antithèse, souvent employés par nos voyageurs à propos de la cataracte de Schaffhouse par exemple, « le rejet de la description »<sup>86</sup> constitue également un signe de la présence du sublime. En effet, en dénonçant l'insuffisance des mots, ce procédé, dit de préterition, « hyperbolise l'objet » et en révèle la « sublimité »<sup>87</sup>. Face à l'impossibilité de décrire l'objet, une autre technique consiste à rendre compte des effets qu'il produit sur le contemplateur. Un état intérieur caractérisé par « un étonnement extraordinaire » poussant à la rêverie est ainsi à considérer comme un symptôme de l'expérience du sublime<sup>88</sup>. Il est par ailleurs intéressant de préciser qu'Y. Le Scanff associe le développement du sublime romantique à l'affirmation du récit de voyage en tant que genre littéraire à part entière, dans la mesure où celui-ci se présente à la fois « comme expérience et expression du sublime »<sup>89</sup>. En rappelant que l'intérêt des voyageurs à la recherche du sublime s'est déplacé, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de la cataracte de Tivoli à celle de

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 157 et p. 179.

<sup>84</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 140.

<sup>85</sup> KANT, Immanuel, *Anthropologie du point vue pragmatique* (1798), trad. Michel Foucault, Vrin, 1988, p. 103. Cité d'après : LE SCANFF, Yvon, *op. cit.*, p. 190.

<sup>86</sup> LE SCANFF, Yvon, *op. cit.*, p. 194-195.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 195-196.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 225.

Schaffhouse<sup>90</sup>, Le Scanff distingue le sublime du pittoresque, notion également complexe, qui s'est développée parallèlement au sublime.

### *Le pittoresque*

Dérivé de l'italien « pittore » (le peintre), le mot « pittoresco » s'emploie d'abord au XVI<sup>e</sup> siècle au sens de « propre au peintre », avant de s'enrichir, au siècle suivant, de la signification de « qui fait de l'effet dans un tableau ». Apparu en France pour la première fois sous la plume de Scarron en 1658 au sens de « comme un peintre », l'adjectif « pittoresque » est défini en 1752 dans le *Dictionnaire de Trévoux* comme « qui est propre à la peinture », sens qu'il conserve jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>91</sup>. Le pittoresque regroupe donc « tout ce qui est digne d'être peint particulièrement dans le paysage auquel il est intimement lié »<sup>92</sup>.

Entré dans le monde anglophone vers 1700 sous la forme de « picturesque », le terme prend au XVIII<sup>e</sup> siècle le sens de « fantastique », « capricieux », « varié » et « irrégulier », se rapportant à des paysages rudes et sauvages<sup>93</sup>, et trouve son expression dans les jardins anglais ornés de cascades impétueuses et autres sentiers difficilement praticables<sup>94</sup>. Objet d'une réflexion théorique, le pittoresque est érigé en courant esthétique. Dans l'évolution de la notion, un ouvrage fait date, celui du révérend anglais William Gilpin, *Trois essais sur le beau pittoresque*, publié en 1792<sup>95</sup>. S'opposant à Burke, Gilpin établit en effet une distinction entre les « paysages spectaculaires » d'une part, et les « paysages simples » comme les lacs, les rivières, etc., d'autre part.

Au caractère irrégulier et étrange des éléments constituant les jardins dits « pittoresques » s'ajoutent ce que Wil Munsters appelle des « touches de couleur locale provoquant un sentiment de nostalgie du passé ou de dépaysement », dont les ruines constituent un exemple<sup>96</sup>.

En France, le pittoresque fait son entrée en littérature grâce à la *Nouvelle Héloïse* et connaît une fortune variable. Associé à la sphère romantique, il désigne d'abord des

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>91</sup> MUNSTERS, Wil, *op. cit.*, p. 23-32.

<sup>92</sup> PINAULT SORENSEN, Madeleine, « Pittoresque », in : DELON, Michel (éd.), *op. cit.*, p. 1004.

<sup>93</sup> MUNSTERS, Wil, *op. cit.*, p. 46-47.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>95</sup> GILPIN, William, *Trois essais sur le beau pittoresque, sur les voyages pittoresques et sur l'art d'esquisser les paysages suivi d'un poème sur la peinture de paysage*, 1792.

<sup>96</sup> MUNSTERS, Wil, *op. cit.*, p. 50.

lieux « sauvages », aptes à susciter les émotions les plus diverses allant de la gaîté à la mélancolie et de la tranquillité à l'admiration. À l'occasion de sa traduction de l'œuvre de Shakespeare<sup>97</sup>, Letourneur (1736-1788) s'emploie à établir une distinction entre « romanesque », adjectif qu'il connote négativement avec le sens de « fabuleux », et « romantique », qui contient, à ses yeux, la notion de pittoresque et « porte dans l'âme le sentiment de l'émotion douce et tendre qui naît à leur vue [d'objets romantiques] »<sup>98</sup>. Frappant le regard par leurs formes et leurs couleurs étranges, les ruines, en tant qu'élément pittoresque, génèrent par exemple « un sentiment de nostalgie et des réflexions sur le néant humain face à l'éternelle nature », ainsi que le rappelle Munsters<sup>99</sup>. On notera également le sens que prend l'adjectif « pittoresque » en 1820 chez Charles Nodier<sup>100</sup>, lequel forge le concept d'« archéologie pittoresque » pour désigner la description de paysages revêtant une importance historique particulière<sup>101</sup>. Enfin, dénonçant l'école descriptive de l'abbé Delille (1738-1813), Sainte-Beuve définit la jeune école romantique comme « pittoresque », terme qui reçoit chez lui une connotation très positive, à l'opposé de l'adjectif « descriptif ». Un temps presque synonymes, « descriptif » et « pittoresque » deviennent donc antonymes chez Sainte-Beuve. Cette opposition, qui s'estompe chez le critique littéraire français après 1830, est reprise dans la *Préface de Cromwell* par Hugo<sup>102</sup>. Après une lente évolution, ce dernier qualifie de pittoresque une poésie « pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites »<sup>103</sup>. Avec les *Orientales*, Hugo fera entrer le pittoresque dans la poésie française, initiant un courant qui connaîtra son apogée après 1860 dans les œuvres de l'école parnassienne<sup>104</sup>.

---

<sup>97</sup> Pierre Letourneur, secrétaire de la Librairie, a traduit en six années (1776-1782) les vingt volumes du théâtre de Shakespeare.

<sup>98</sup> Letourneur, cité par : MUNSTERS, Wil, *op. cit.*, p. 50.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>100</sup> NODIER, Charles, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, 1820-1863, t. I, « Introduction », p. 3.

<sup>101</sup> MUNSTERS, Wil, *op. cit.*, p. 77-78.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>103</sup> Cité d'après MUNSTERS, Wil, *ibid.*, p. 193.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 203

Symbole de fertilité et de destruction, les flots du fleuve sont « depuis l'Antiquité [...] assimilé[s] à la circulation sanguine »<sup>105</sup>, image qui fait de ce dernier un facteur essentiel de la vie organique. Cette métaphore physiologique peut en outre revêtir une signification politique ainsi que le montre l'exemple du Danube, considéré par « les apologistes de l'empire Habsbourg polyglotte » comme « l'artère d'un peuple »<sup>106</sup>, c'est-à-dire comme un lien entre des nations. Véritable route sur laquelle circulent non seulement les hommes, les marchandises et les idées mais aussi « le pouvoir et le temps », le fleuve symbolise également une conception linéaire de l'histoire<sup>107</sup>. Parvenant à unir les contraires, il est par ailleurs le reflet de « l'éphémère et de la constance, de la continuité dans le passage, de l'inconstance et de la durée tout à la fois »<sup>108</sup>. Insistant sur cette dimension temporelle, Adrien Pasquali évoque deux aspects mis en relief par Bernard Pierre dans ses romans consacrés aux fleuves. Anthropomorphisés, ces derniers représentent les étapes de la vie dans une approche historique « de type évolutionniste » et apparaissent aussi comme des « protagonistes » prenant part aux « événements de l'histoire »<sup>109</sup>. Cette approche n'est pas sans rappeler la notion de « paysages-histoire » que Julien Gracq, prenant pour exemples l'Ardenne et la Vendée, définit comme des « pays dont les traits expressifs ne sont apparus vraiment qu'à la faveur d'un événement historique »<sup>110</sup>.

Pour Claude Foucart<sup>111</sup> comme pour Gaston Bachelard, suivre le sens de l'eau est une attitude « habituelle » permettant de redécouvrir la pureté et la liberté primitive. Mais curieusement, la « descente d'un fleuve » s'accompagne de « l'aspiration à le

---

<sup>105</sup> SCHAMA, Simon, *Le paysage et la mémoire*, traduit de l'anglais par José Kamoun, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 285.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 415. Sur la dimension historique et politique du Danube, voir l'ouvrage désormais classique de Claudio Magris, *Danube*, trad. de l'italien, Paris, Gallimard, 1988.

<sup>107</sup> SCHAMA, Simon, *op. cit.*, p. 300.

<sup>108</sup> WUTHENOW, Ralph-Rainer, « Le fleuve romantique », in : PIQUET, François (éd.), *Le fleuve et ses métamorphoses*, Paris, Didier Érudition, 1993, p. 409.

<sup>109</sup> PASQUALI, Adrien, *Le tour des horizons – Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 75-76 ; PIERRE, Bernard, *Le roman des fleuves*, Paris, Librairie Plon, 1994 (les fleuves en question sont le Nil, le Gange, le Danube et le Mississippi).

<sup>110</sup> GRACQ, Julien, « Entretien avec Jean-Louis Tissier, 1978 », in : GRACQ, Julien, *Œuvres complètes*, II, édition établie par Bernhild Boie, Paris, Gallimard, 1995, p. 1202.

<sup>111</sup> FOUCCART, Claude, « Le fleuve : trésor aux multiples mystères », in : PIQUET, François (éd.), *op. cit.*, p. 379-384. Dans l'introduction à son livre *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Bachelard écrivait en 1942 : « Mon plaisir est encore d'accompagner le ruisseau, de marcher le long des berges, dans le bon sens, dans le sens de l'eau qui coule, de l'eau qui mène la vie ailleurs [...] » (Paris, José Corti, 5<sup>e</sup> éd., 1963, p. 11).



remonter »<sup>112</sup>, c'est-à-dire à cheminer vers ses sources, Foucart associant à ces dernières quelque chose de divin, de mystérieux et de désirable que Simon Schama qualifie de « besoin impérieux »<sup>113</sup>. Évoquant la source du Rhin dans son hymne éponyme, Hölderlin célèbre, par exemple, l'énigme pour ainsi dire insondable des origines du fleuve :

Ein Rätsel ist Reintsprungenes. Auch  
Der Gesang kaum darf es enthüllen<sup>114</sup>.

Loin de se limiter à l'élément aquatique, le paysage fluvial offre de multiples aspects ainsi que le montrent éloquemment les titres des vingt chapitres du petit ouvrage d'Élisée Reclus, *Histoire d'un ruisseau* (1869)<sup>115</sup>. Procédant à l'analyse d'un « ensemble difficile à appréhender d'un seul coup »<sup>116</sup>, le géographe s'attache à identifier les diverses apparences du cours d'eau, telles que « la source », « le torrent de montagne », « les rapides et les cascades », « les sinuosités et les remous », « l'inondation » et « le fleuve ». Il examine aussi les configurations géographiques traversées comme « la grotte », « le gouffre » et « le ravin ». Enfin, après un chapitre charnière consacré à l'incessante interaction entre le courant et le lit (« Les rives et les îlots »)<sup>117</sup>, Reclus s'attarde sur les liens que le ruisseau entretient avec l'homme, dans des chapitres comme « la promenade », « la pêche », « le moulin et l'usine » ou bien « l'eau dans la cité ». L'histoire de ce ruisseau, en tant que cours d'eau par excellence, prend donc en compte non seulement l'état de l'élément liquide, mais encore la nature changeante de son lit et l'activité humaine déployée sur ses berges, dessinant ainsi un type de paysage d'une grande complexité.

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 379.

<sup>113</sup> SCHAMA, Simon, *op. cit.*, p. 301.

<sup>114</sup> HÖLDERLIN, Friedrich, WAQUET, Nicolas (éd), *Poèmes fluviaux*, Paris, Éditions Laurence Teper, 2004, p. 78-79 (« Der Rhein »). [C'est un mystère, ce qui pur a surgi/ À peine le chant lui-même peut-il le dévoiler], traduction de Nicolas Waquet.

<sup>115</sup> RECLUS, Élisée, *Histoire d'un ruisseau*, Actes Sud, 1995. À la fois œuvre poétique et ouvrage de vulgarisation, ce livre réputé inclassable fut publié chez Hetzel, dans une collection pour la jeunesse intitulée « Bibliothèque d'éducation et de récréation ». En raison de son militantisme anarchiste, Reclus dut s'exiler en Angleterre et aux États-Unis de 1852 à 1857. Condamné à dix années de bannissement en 1871, il trouva alors refuge en Suisse où il rédigea une grande partie de sa *Nouvelle géographie universelle*.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>117</sup> En ce qui concerne l'interaction entre le fleuve et ses rives, voir ce passage dans lequel le grand écrivain romand C. F. Ramuz s'adresse au Rhône : « [...] tu es apparemment dans un état de subordination à tes rives : n'est-ce pas bien plutôt qu'elles te sont subordonnées ? Tu es de partout dominé par elles et néanmoins tu les domines, dominé par elles matériellement, les dominant d'autres façons ; subordonné par le relief terrestre, mais te subordonnant le relief intérieur ». RAMUZ, *Chants de notre Rhône*, Lausanne, Éditions de l'aire, 1978, p. 72.

#### **4) Plan de la thèse**

Après avoir situé le cours suisse du Rhin dans l'économie générale du fleuve, tant au plan géographique qu'historique et mythique (Partie 1), nous examinerons, en prenant notamment appui sur les concepts définis ci-dessus, la place accordée au tronçon helvétique, d'abord dans les ouvrages descriptifs, les guides de voyage et l'iconographie (Partie 2), puis dans les récits de voyage (Partie 3).

Présentant le plus souvent une organisation thématique par ville ou par région, les ouvrages descriptifs, les guides de voyage et l'iconographie feront l'objet d'une étude chronologique par ouvrage. En raison du caractère particulier des itinéraires suivis par les voyageurs, mais aussi pour faciliter les comparaisons et éviter les redites, nous opérerons en revanche un classement des récits de voyage par tronçon géographique, approche qui se doublera d'une progression chronologique. Précédée de plusieurs paragraphes conclusifs et de bilans intermédiaires par tronçon, la conclusion générale présentera un panorama global des résultats de nos investigations. Afin de rendre la lecture plus fluide, nous avons regroupé les informations biographiques sur les auteurs de notre corpus dans des notices et tableaux situés en annexe. Pour des raisons techniques, nous avons également placé en fin de volume les cartes et illustrations.

# 1 LE RHIN HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET MYTHIQUE

## 1-1 Le cours du Rhin depuis ses sources jusqu'à son embouchure : présentation géographique et problèmes de terminologie

La description géographique du cours du Rhin, depuis ses sources jusqu'à son embouchure près de Hoek en Hollande, n'est pas sans poser problème. Dans diverses encyclopédies francophones, le fleuve ne fait pas toujours l'objet d'un découpage. Ou bien, lorsque celui-ci existe, on constate que la terminologie employée n'est pas homogène d'un ouvrage à l'autre. Quant au point de vue proposé par les encyclopédies germanophones, il est encore différent. Un bref état des lieux s'impose donc afin de clarifier le statut géographique du Rhin.

Parmi les encyclopédies de langue française consultées<sup>118</sup>, seule *Universalis* fait état du « Rhin helvétique », né dans le massif du Gothard et formé par la réunion de trois torrents alpestres : Hinterrhein, Vorderrhein, Aar. La description du cours d'eau s'opère ensuite en fonction des aléas du relief et aucune dénomination n'est fournie. Le *Larousse encyclopédique* se distingue assez peu de la description de l'*Universalis*. Toutefois, on y trouve une dénomination intéressante : le cours du Rhin, depuis ses sources jusqu'au lac de Constance, est appelé « cours supérieur ». Or, dans le *Quillet*, ce même adjectif qualifie le Rhin depuis ses sources jusqu'à Bâle. *Quillet* distingue ensuite le « Rhin moyen » de Bâle jusqu'à la jonction avec la Lippe et le « Rhin inférieur » jusqu'à l'entrée du delta. L'*Encyclopédie Hachette* propose la même approche.

Dans la partie de son ouvrage consacrée à l'aspect physique du fleuve, Jean Ritter<sup>119</sup> propose un découpage en trois tronçons : le Rhin alpin depuis les sources jusqu'au lac de Constance, le Rhin supérieur depuis le lac jusqu'au massif schisteux rhénan, et enfin les Rhins moyen et inférieur.

Nous n'avons trouvé qu'un seul texte francophone faisant état d'un découpage plus précis. Tiré du *Courrier de l'UNESCO*<sup>120</sup>, l'article en question fournit en outre un équivalent allemand pratiquement pour chaque tronçon. Cette terminologie semble

---

<sup>118</sup> *Encyclopaedia Universalis*, Corpus 15, Paris, 1988, p. 1111-1113 ; *Grand Larousse encyclopédique en dix volumes*, t. 7, Paris, Larousse, 1964, p. 252-254 ; *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Paris, Hachette, 1983, p. 5874-5875.

<sup>119</sup> RITTER, Jean, *Le Rhin*, collection « Que sais-je ? », Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 30.

<sup>120</sup> *Le Rhin n'est pas un long fleuve tranquille*, [http://unesco.org/courrier/2000\\_6/fr/planet.htm](http://unesco.org/courrier/2000_6/fr/planet.htm), page consultée le 04/04/2006.

inspirée, pour les dénominations allemandes, du découpage proposé par l'encyclopédie *Brockhaus*<sup>121</sup>. Les 250 kilomètres situés en territoire helvétique y font l'objet d'un découpage et sous-découpage très précis et détaillé, alors que le reste du fleuve, soit environ 1000 kilomètres, n'est divisé qu'en trois parties : le Rhin supérieur (Oberrhein) de Bâle à Bingen, le Rhin moyen (Mittelrhein) de Bingen à Bonn et le Rhin inférieur (Niederrhein) de Bonn à l'entrée du delta<sup>122</sup>. Nous nous appuyerons largement sur ces deux dernières références ainsi que sur la carte proposée par Horst Johannes Tümmers<sup>123</sup> pour établir le découpage et les dénominations qui nous serviront de repères.

Le Rhin naît en fait de plusieurs ruisseaux des Alpes grisonnes. Sa source officielle est celle du Rhin antérieur (Vorderrhein), lequel sort du lac Toma (Tomasee) à l'est du massif du Saint-Gothard, traverse la vallée de Tavetsch et reçoit les eaux du Rhin du milieu (der Mittlere Rhein)<sup>124</sup>, avant d'être rejoint près du village de Reichenau par le Rhin postérieur (Hinterrhein). Ce dernier jaillit à proximité du col du Saint-Bernard, dans le massif de l'Adule, au cœur du glacier du Rheinwaldhorn, et arrose les vallées du Rheinwald, de Schams et du Domleschg, vallées ponctuées de gouffres tels que la Via Mala et les Roffles (Rofflaschlucht). Le Rhin postérieur accueille, entre autres, les eaux du Rhin d'Avers et de la rivière Albula.

Rhin antérieur et Rhin postérieur constituent le Rhin alpin (Alpenrhein) à partir de Reichenau. En aval de la petite ville grisonne, le fleuve, qui atteint alors 45 mètres de large, reçoit plusieurs affluents : la Landquart, la Plessur et l'Ill. Il forme ensuite une frontière naturelle entre la Suisse et le Liechtenstein, puis entre la Suisse et l'Autriche. Près de Rheineck, aux confins du canton de Saint-Gall et du Vorarlberg autrichien, le Rhin pénètre dans le lac de Constance (Bodensee ou Bodan). Le delta qu'il forme à cet endroit gagne sur le lac environ 23 mètres par an. D'après certains voyageurs, il est possible de suivre le cours du fleuve à l'intérieur du vaste plan d'eau. Près de la ville de Constance, située à cheval sur la rive suisse et sur la rive allemande, le Rhin entre dans le Lac inférieur (Untersee), appelé aussi Zeller See ou « Petit lac », qu'il quitte à la hauteur de la bourgade suisse de Stein am Rhein.

---

<sup>121</sup> *Brockhaus Encyklopädie in zwanzig Bänden*, t. 15, Wiesbaden, F. A. Brockhaus, 1972, p. 737.

<sup>122</sup> *Der Brockhaus in einem Band*, Mannheim, Leipzig, F.A. Brockhaus, 1992, p. 729.

<sup>123</sup> Voir annexe 3 : Zone d'influence du Rhin.

<sup>124</sup> Ce cours d'eau a également été considéré comme la troisième source du Rhin. Voir par exemple l'article sur le Rhin dans : DE FELICE, Fortunato Bartolomeo, *Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines*, Yverdon, 1774.

Le cours d'eau prend alors le nom de Haut Rhin (Hochrhein), qu'il ne faut pas confondre avec le département français. En aval de Schaffhouse, il forme des rapides appelés en allemand « Laufen », terme à l'origine du nom du château qui domine le site, et franchit une barrière de calcaire jurassique en effectuant un saut d'une vingtaine de mètres<sup>125</sup>. C'est à partir de ce moment que le Rhin est considéré à proprement parler comme un fleuve et qu'il joue le rôle de frontière naturelle entre la Suisse et l'Allemagne. Les 150 mètres de dénivelé entre sa sortie du lac de Constance et Bâle lui confèrent une vitesse et une force importantes. Sur cette portion, le Haut Rhin reçoit entre autres les eaux de deux cours d'eau suisses, la Thur et l'Aar, et celles de la Wutach venant d'Allemagne.

À Bâle, le fleuve forme un coude et se dirige vers le nord. Appelé alors Rhin supérieur (Oberrhein), il mesure près de deux cents mètres de large lorsqu'il quitte les terres helvétiques. Après Bingen, il devient Rhin moyen (Mittelrhein) jusqu'à Bonn. De Bonn à l'entrée du delta, il se nomme Rhin inférieur (Niederrhein). Avant de rejoindre la mer du Nord, il se divise en deux bras, le Waal et le Lek, si bien que sur le sol hollandais, le fleuve n'est pas connu sous son nom<sup>126</sup>.

## 1-2 Le Rhin dans l'histoire, un aperçu

La complexité qui caractérise le fleuve au plan géographique vaut également pour l'histoire de l'espace rhénan. Selon la formule expressive de Victor Hugo, le Rhin fut successivement « la rue des soldats », « la rue des prêtres » et « la rue des marchands »<sup>127</sup>, c'est-à-dire tour à tour une frontière, un vecteur de civilisation et de religion, et une voie commerciale.

Entré tardivement dans l'histoire, puisque les historiens n'en font mention que vers 80 avant J.-C.<sup>128</sup>, le fleuve n'est véritablement connu qu'à partir de la conquête des Gaules par Jules César. Pendant la période romaine, sa vallée devient une zone de contacts entre les tribus et est le théâtre de mouvements incessants. Lors de la pacification de la Gaule, le Rhin devient une ligne de surveillance isolant les Gaulois des

---

<sup>125</sup> Voir annexe 18 : La chute du Rhin et le château de Laufen et annexe 19 : Rapides précédant le « saut du Rhin » à Schaffhouse.

<sup>126</sup> Aux Pays-Bas, le nom de « Rhin » est porté uniquement par quelques bras secondaires du fleuve. Voir : LEFORT, Bernard, *op. cit.*, p. 54.

<sup>127</sup> HUGO, Victor, *Le Rhin*, « Lettre XXV », in : MASSIN, Jean (éd), *Victor Hugo - Œuvres Complètes*, t. VI – I, édition chronologique, Paris, Club français du livre, 1971, p. 386.

<sup>128</sup> RITTER, Jean, *op. cit.*, p. 10.

autres peuples, « la limite de la grande civilisation classique », « la frontière entre romanisme et germanisme »<sup>129</sup>.

Plus tard, au Moyen-Âge, le Rhin correspond à la zone d'influence de l'Église chrétienne de Rome, au cœur de laquelle se dessine un paysage culturel et architectural religieux, ainsi que l'illustre l'ouvrage de Michael Imhof et Stefan Kemperdick<sup>130</sup>. Les évêchés de Cologne, Trèves et Mayence forment un axe sur lequel reposent les bases de l'évangélisation de la Germanie. Cet axe se prolonge en terre helvétique par la présence d'autres évêchés importants. Celui de Bâle, aux frontières fluctuantes selon les époques, est né vers la fin du I<sup>er</sup> millénaire et fut de 1431 à 1449 le théâtre du plus long des conciles œcuméniques.

Fondé au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, l'évêché de Constance voit ses limites en partie définies par le cours du Rhin, sur les rives duquel Jean Hus et Jérôme de Prague furent brûlés pour hérésie à l'issue du concile<sup>131</sup>. Considéré comme le plus grand des évêchés des peuples de langue allemande, il étendit progressivement son influence au détriment de l'évêché de Coire. Fondé vraisemblablement au V<sup>e</sup> siècle, ce dernier couvrait un territoire correspondant à la Rhétie première, c'est-à-dire à l'actuel canton des Grisons, où s'unissent les deux principaux bras du Rhin. La zone d'influence de l'Église chrétienne ne se limite donc pas à la « Germanie » stricto sensu, mais remonte jusqu'au cœur de la Suisse, en terre grisonne, suivant un axe dont le cours helvétique du Rhin apparaît comme le point d'orgue.

C'est également sur le Rhin que des villes se groupent en ligues afin de mieux résister aux féodaux. On pense bien sûr à la Hanse, à la Ligue du Rhin autour de Spire et de Mayence et à la Décapole en Alsace<sup>132</sup>. Mais cet élan s'étend jusqu'en Suisse où plusieurs ligues voient le jour, telles que celle de la Maison-Dieu à Coire et la Ligue Grise d'Ilanz, laquelle assurait le contrôle des cols vers l'Italie. L'ouverture du col du Gothard en 1230 facilite la circulation des marchandises sur le Rhin et par la vallée de la Reuss, ce qui permet à des villes comme Francfort et Bâle de faire fortune<sup>133</sup>.

---

<sup>129</sup> BABELON, Ernest, *Le Rhin dans l'histoire – L'Antiquité – Gaulois et Germains*, Paris, Ernest Leroux 1916, p. VII.

<sup>130</sup> IMHOF, Michael, KEMPERDICK, Stephan, *Der Rhein – Kunst und Kultur von der Quelle bis zur Mündung*, Stuttgart, Theiss Verlag, 2004. L'un des quatre chapitres de cet ouvrage est consacré aux évêchés et monastères helvétiques situés entre les sources du Rhin et Bâle.

<sup>131</sup> Le concile de Constance (1414-1418) aurait dû mettre fin au schisme que connaissait à l'époque la Chrétienté. Il crut en finir avec l'hérésie en condamnant Jean Hus et Jérôme de Prague au bûcher, mais il ne put supprimer les abus dans l'Église, car il passa à l'élection du pape avant d'avoir traité ce sujet épineux.

<sup>132</sup> RITTER, Jean, *op. cit.*, p. 15.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 16.

À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la vallée du Rhin voit se développer une intense activité intellectuelle, artistique et religieuse. Figure emblématique du mouvement humaniste, Érasme séjourne à plusieurs reprises à Bâle. Selon Jean Ritter, une civilisation rhénane se forme à cette époque, développant une approche commune du monde empreinte de tolérance, de cosmopolitisme et d'universalisme. Ritter souligne toutefois l'existence de particularismes farouches, illustrés notamment par le maintien de péages sur le fleuve<sup>134</sup>. Le XVI<sup>e</sup> siècle voit aussi la décadence des pays rhénans, incapables de s'unir politiquement, tandis que la Réforme gagne du terrain. Beaucoup subiront au siècle suivant les ravages de la Guerre de Trente Ans. Quelques décennies plus tard, les guerres menées par Louis XIV<sup>135</sup> engendrent des dévastations sur les rives du fleuve, dans le Palatinat par exemple, et détériorent encore son rôle de voie de communication. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le sillage des conflits européens au centre desquels la rivalité entre France et Allemagne joue un rôle prépondérant, l'importance du Rhin comme enjeu politique s'infléchit pour prendre une coloration particulière relevant du mythe.

### **1-3 Du Rhin historique au Rhin mythique : une place pour le Rhin suisse ?**

Au fil du temps et de l'histoire, l'image du Rhin a évolué. Construite au Moyen-Âge autour du rôle vénérable du patriarche figuré sous les traits d'un vieil homme nu, à la barbe généreuse et à la tête couronnée d'épis et de fruits<sup>136</sup>, elle cède peu à peu la place à d'autres représentations comme celle de père de la vigne à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Avec Hölderlin, le Rhin prend l'apparence d'un homme mature, fondateur de villes et père de famille, tendance qui s'inscrit dans une analogie établie dans les années 1770 entre le cours d'eau et le destin de l'homme<sup>137</sup>. Cette analogie constitue d'ailleurs un motif poétique récurrent incluant jusqu'à un certain point la partie helvétique dans la construction mythique du fleuve. En effet, selon Renate Böschstein, l'aspect qu'offre le Rhin dans le secteur des sources, plus particulièrement dans les gorges de la Via Mala, a suscité l'image d'un « fleuve jeune en lutte contre les montagnes qui l'ont vu naître »<sup>138</sup>.

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>135</sup> Entre 1672 et 1713.

<sup>136</sup> OETTINGER, Klaus, « Le Rhin, un mythe du passé », in : *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, t. 36, n° 1, janvier-mars 2004, p. 8.

<sup>137</sup> BÖSCHSTEIN, Renate, « Der Rhein als Mythos in Deutschland und Frankreich » in : DECLOEDT, Leopold, DELVAUX, Peter, *Wessen Strom ? Ansichten vom Rhein*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2001, p. 27.

<sup>138</sup> « [...] Kampf des jungen Stroms mit seinem Ursprungsgebirge ». *Ibid.*, p. 27.

Lorsque l'on s'intéresse aux origines du nom « Rhin », on découvre avec Peter Delvaux que le mot « Rhein » viendrait du rhéto-romanche<sup>139</sup>, langue parlée justement dans la région de la Suisse où le cours d'eau voit le jour : les Grisons. Le fait que plusieurs petits affluents rejoignant le Rhin dans le secteur des sources portent également ce nom depuis des siècles tend à confirmer l'hypothèse selon laquelle c'est bien du cœur de la Suisse que le fleuve tiendrait son patronyme. Or, la terre helvétique semble jouer un rôle limité dans la constitution de l'aura mythique du Rhin.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, celui-ci devient entre la France et l'Allemagne un enjeu politique dont le tronçon suisse paraît exclu. La France révolutionnaire et impériale ayant annexé les pays de la rive gauche du Rhin, le fleuve devient brièvement français, jusqu'à ce que le traité de Paris de 1815 ramène la France à ses anciennes frontières. L'occupation française marque les débuts de la prise de conscience du nationalisme allemand qui plonge ses racines dans la notion de « Rhin romantique », initiée par Friedrich Schlegel. Parcourant la vallée du Rhin en 1802, Schlegel est littéralement fasciné par la beauté plastique des paysages et considère le Rhin comme le reflet de sa patrie dans ses *Briefe auf einer Reise durch die Niederlande, Rheingegenden, die Schweiz und einen Teil von Frankreich*<sup>140</sup>. Il contribue ainsi involontairement à l'accaparement nationaliste du Rhin par les Allemands. La merveille naturelle des Romantiques se transforme en « fleuve du destin ». On assiste à une politisation du motif<sup>141</sup> dont s'emparent les écrivains, tels que Ernst Moritz Arndt dès 1813, à des fins d'agitation : « Le Rhin, fleuve de l'Allemagne mais non frontière de l'Allemagne ». En 1836, Edgar Quinet, qui avait vécu à Heidelberg pendant plusieurs années, manifeste dans son poème *Les bords du Rhin* son inquiétude face aux accents nationalistes qu'il perçoit en Allemagne<sup>142</sup>. Le cours d'eau devient en effet le vecteur de mécontentements qui atteignent leur paroxysme dans le poème *Rheinlied* de Nicolas Becker, paru à la fin du mois d'août 1840. Aux provocations de

---

<sup>139</sup> DECLOEDT, Leopold, DELVAUX, Peter, *op. cit.* p. 7.

<sup>140</sup> Attirés par la nouvelle perception des paysages rhénans, les voyageurs se pressent sur les rives du fleuve entre Mayence et Cologne, où se développe, dès 1816 et la mise en service du premier bateau à vapeur sur le Rhin, une intense activité touristique. Évoquant cette dernière dans *Das malerische und romantische Rheinland*, le germaniste et poète Karl Simrock signale, non sans ironie, le ballet incessant des embarcations et des trains ainsi que les innombrables représentations et descriptions de la région offertes à la vente, lesquelles rendraient presque, selon lui, tout déplacement inutile. SIMROCK, Karl, *Das malerische und romantische Rheinland*, Leipzig, 1851, 3<sup>e</sup> éd., p. 3, disponible sur : <http://digital.ub.uni-duesseldorf.de/ihd>. En 2002, se référant explicitement à l'ouvrage de Friedrich Schlegel, plusieurs expositions et autres manifestations culturelles ont commémoré le 200<sup>e</sup> anniversaire du Rhin romantique allemand (200 Jahre Deutsche Rheinromantik).

<sup>141</sup> RITTER, Jean, *op. cit.*, p. 20.

<sup>142</sup> LEFORT, Bernard, *op. cit.*, p. 83.



Becker, les Français apportent une réponse par la voix d'Alfred de Musset et de son « Nous l'avons eu, votre Rhin allemand » en 1841<sup>143</sup>, après que la *Marseillaise de la Paix* de Lamartine eût été jugée « trop douce par des écrivains français »<sup>144</sup>. Du côté allemand, le chant patriotique *Die Wacht am Rhein* (1840)<sup>145</sup> de Max Schneckenburg (1819-1849) avait été composé en réaction aux ambitions expansionnistes de la France d'Adolphe Thiers, auxquelles la Convention des Détroits<sup>146</sup>, signée le 13 juillet 1841 par la Grande-Bretagne, l'Autriche, la France, la Prusse et la Russie, mit un terme.

## Conclusion

Lorsqu'il s'agit de considérer le Rhin sous un angle historique et culturel, il se dégage une impression de continuité entre sa partie helvétique et le reste de son cours. Nous en voulons pour preuve le fait que les ouvrages cités plus haut accordent en général une place à part entière au cours suisse du fleuve. Pourtant, vouloir mettre sur un même plan les représentations et enjeux liés au Rhin allemand et au Rhin français d'une part, et ceux attachés au Rhin suisse d'autre part, serait totalement hors de propos. Tout porte en effet à croire que le fleuve n'acquiert sa dimension mythique qu'au moment où il quitte le sol helvétique. Si la partie suisse ne joue donc qu'un rôle restreint dans la construction de l'image globale du fleuve, aurait-elle en revanche une place plus significative dans la construction de l'identité du pays où le Rhin prend sa source?

---

<sup>143</sup> DENTON Chad, « Rheinlied », in : DÉCULTOT, Élisabeth, *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 2007, p. 976-977.

<sup>144</sup> LEFORT, Bernard, *op. cit.*, p. 84. C'est dans ce poème appelant à la fraternité que Lamartine qualifia le Rhin de « Nil de l'Occident ». Il confiait également au fleuve « la responsabilité de symboliser toutes les grandes vertus qu'il admire et dont il considère que l'homme ne peut se passer ». Voir : SANTA, Angels, « Lamartine et le fleuve », in : PIQUET, François (éd.), *op. cit.*, p. 392.

<sup>145</sup> Aujourd'hui presque oublié, ce chant fut mis en musique par Karl Wilhelm (1815-1873) en 1854 et devint un hymne populaire au moment du déclenchement de la guerre de 1870. Voir : *Die Wacht am Rhein*, [http://www.deutscheschutzgebiete.de/wacht\\_am\\_rhein.htm](http://www.deutscheschutzgebiete.de/wacht_am_rhein.htm), page consultée le 12/05/2005.

<sup>146</sup> Cette convention interdisait aux bateaux de guerre des grandes puissances l'accès aux détroits du Bosphore et des Dardanelles.

## 1-4 L'identité helvétique : une composante fluviale ?

### 1-4-1 Les Alpes au cœur de l'identité helvétique

Qu'elle soit vue par les autochtones (perspective endogène) ou à travers le regard d'étrangers (perspective exogène), l'identité helvétique est un sujet vaste et complexe que nous ne pouvons valablement traiter dans les limites de notre travail<sup>147</sup>. Il nous paraît néanmoins utile d'effectuer quelques rappels présentant un lien direct avec notre sujet.

L'image de la Suisse est incontestablement liée aux Alpes. Considérées comme « le berceau des libertés helvétiques »<sup>148</sup>, les Alpes suisses sont intrinsèquement associées aux concepts de « liberté politique et [de] démocratie »<sup>149</sup>, ce qui fait de ce pays une exception parmi les nations alpines. La figure de Guillaume Tell en tant qu'authentique montagnard, « absolument chez lui dans ces hautes vallées des Alpes »<sup>150</sup>, et le serment du Rütli, prêté sur un alpage dominant le lac des Quatre-Cantons, sont les deux grands mythes fondateurs de la Confédération.

Au-delà de leur symbolique historico-politique, les hautes montagnes, et plus particulièrement le Saint-Gothard, constituent des éléments physiques tangibles qui concourent à la formation de l'identité helvétique. Situé au cœur des Alpes et culminant à 2108 mètres, ce massif surnommé le « château d'eau de l'Europe » a largement contribué à la naissance du topos de l'*Helvetia mater fluviorum*<sup>151</sup>. Pas moins de quatre cours d'eau importants, le Rhin, le Tessin, la Reuss et le Rhône y prennent en effet leur source avant de couler en direction des quatre points cardinaux. Le puissant réseau hydrographique qui prend naissance en Suisse exerce nécessairement, au moins dans une certaine mesure, une influence sur la représentation globale du pays.

---

<sup>147</sup> Sur les questions liées à l'image et à l'identité de la Suisse, voir : HENTSCHEL, Uwe, *Mythos Schweiz – Zum deutschen literarischen Philhelvetismus zwischen 1700 und 1850*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2002 ; IM HOF, Ulrich, *Mythos Schweiz – Identität, Nation, Geschichte – 1291-1991*, Zurich, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 1991 ; MORKOWSKA, Marysia, *Vom Stiefkind zum Liebling – Die Entwicklung und Funktion des europäischen Schweizbildes bis zur Französischen Revolution*, Zurich, Chronos, 1997 ; RESZLER, André, *Mythes et identité de la Suisse*, Genève, Georg, 1986.

<sup>148</sup> RESZLER, André, *op. cit.*, p. 62.

<sup>149</sup> IM HOF, Ulrich, *op. cit.*, p. 111.

<sup>150</sup> RESZLER, André, *op. cit.*, p. 55.

<sup>151</sup> HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, « Entre réalité et mythe : le Saint-Gothard dans la conscience historique des Suisses », in : MÉNARD, Michèle, DUPRAT, Annie (éd.), *Histoire Images Imaginaires (fin XV<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle)*, Actes du colloque international des 21, 22, 23 mars 1996 tenu à l'Université du Maine (Le Mans), Université du Maine, 1998, p. 94-95.

### *1-4-2 Voyage et image*

La composante alpine de l'identité helvétique ne peut être envisagée qu'en lien avec l'évolution de la perception des Alpes, non seulement par les Suisses eux-mêmes, mais aussi par ceux qui ont parcouru ces régions pour divers motifs. Bien que les montagnes aient toujours constitué des espaces propices à l'affirmation des identités, la véritable « découverte » des Alpes ne remonte guère qu'à l'ascension du Pilate par le moine lucernois Niklaus Bruder en 1387<sup>152</sup>. Les premiers témoignages écrits relatant des voyages effectués dans l'espace que l'on nomme aujourd'hui la Suisse sont le fait de moines ou d'étudiants. Ils remontent certes au Moyen-Âge, mais ce n'est qu'à partir de la Renaissance et grâce au vaste mouvement des esprits qu'elle engendre que les échanges s'intensifient<sup>153</sup>. Hommes et marchandises circulent à l'intérieur de l'espace européen d'alors. C'est dans ce contexte que les voyages à travers la Suisse commencent à se multiplier. À cette époque, l'image de la Suisse est encore très négative<sup>154</sup>. On ne la traverse que par obligation et on ne croise guère sur ses chemins que des marchands ou des militaires<sup>155</sup>. Au XV<sup>e</sup> siècle, ceux-ci sont rejoints par les curistes allant prendre les eaux à Baden ou à Pfeffers<sup>156</sup>. Pourtant presque'inaccessibles, les bains aux vertus thérapeutiques parviennent à attirer les amateurs jusque dans les endroits les plus insolites et dangereux.

Globalement, la Suisse conserve donc son image de « locus horribilis », véhiculée par les textes de l'Antiquité, auxquels les humanistes redonnent vie. Pourtant, ce sont ces derniers qui ouvrent la voie à de nouvelles représentations du pays que Montaigne et Sebastian Münster commencent à considérer comme digne d'intérêt<sup>157</sup>. Puis, des élites intellectuelles autochtones inaugurent une nouvelle approche de la Suisse, particulièrement de ses montagnes, à travers la connaissance et l'observation

---

<sup>152</sup> WALTER, François, « L'invention des Alpes », 09/04/2009, <http://www.hls-dhs-dss/textes/f/F8569-1-11.php>.

<sup>153</sup> Ainsi que le rappelle Friedrich Wolfzettel, « le voyage de la Renaissance » favorise « l'épanouissement du moi » et constitue « un moyen privilégié d'appropriation de l'Autre ». WOLFZETTEL, Friedrich, *Discours du voyageur – Le récit de voyage en France, du Moyen-Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F, 1996, p. 40-41.

<sup>154</sup> REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 5.

<sup>155</sup> WYLER, Theo, *Als die Echos noch gepachtet wurden – Aus den Anfängen des Tourismus in der Schweiz*, Zurich, 2000, Neue Zürcher Zeitung, p. 15.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>157</sup> MONTAIGNE, Michel de, *Journal de voyage*, édition présentée, établie et annotée par Fausta Garavini, Paris, Gallimard, 1983 et MÜNSTER, Sebastian, *La Cosmographie Universelle* (1568).

scientifique<sup>158</sup>. Aegidius Tschudi est le premier à consacrer aux Alpes rhétiques un traité de géographie en 1538. Viennent ensuite les cosmographes, comme Sebastian Münster. Le XVII<sup>e</sup> siècle se caractérise par une forme de représentation montrant la montagne comme un obstacle, ainsi que l'illustre la *Topographia Helvetiae, Rhaethiae et Valesiae* de Matthäus Merian en 1642<sup>159</sup>.

Il faut attendre le début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>160</sup> et l'exil de milliers de protestants français en direction de la Suisse, à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, pour que l'image du pays connaisse une évolution véritablement positive. Comme le rappelle Claude Reichler, ce sont ces protestants qui ont inauguré l'idéalisation de la Suisse dans leurs descriptions<sup>161</sup>.

En 1714 paraissent deux ouvrages importants, *Les délices de la Suisse* du pasteur vaudois Abraham Ruchat, publiés à Leide, et *An account of Switzerland Written in the year 1714* de l'Anglais Abraham Stanyan. Ces deux textes sont réunis en 1730 par J. G. Altmann sous le titre *L'État et les délices de la Suisse*. À elles seules, ces trois œuvres renferment l'ébauche de la nouvelle image du pays : les habitants incultes deviennent peu à peu les représentants d'une démocratie idéale et l'environnement hostile se fait sublime<sup>162</sup>. Le paysage helvétique, notamment alpestre, constitue désormais un facteur d'attraction. Les montagnes ne sont plus vues comme un obstacle mais comme un but de voyage<sup>163</sup>. Par ailleurs, les habitants suscitent l'intérêt des voyageurs. Avides de connaître des personnalités ou savants suisses, ceux-ci ont non seulement cherché à rencontrer des montagnards incarnant, dans leur simplicité, un « peuple libre »<sup>164</sup>, mais ils ont aussi été attirés par les villes, où ils pouvaient rendre visite à des hommes comme Bodmer<sup>165</sup>,

---

<sup>158</sup> WALTER, François, *L'invention des Alpes*.

<sup>159</sup> *Ibid.*

<sup>160</sup> Jon Mathieu soulève des contradictions à propos de la périodisation de la perception des Alpes. Dans l'histoire de la littérature et de la philosophie, le changement de perception daterait du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que les études liées à l'alpinisme ou à la géographie postuleraient une première découverte au XVI<sup>e</sup>, un retour à l'oubli au XVII<sup>e</sup> et une redécouverte à partir des Lumières et du romantisme. Voir : MATHIEU, Jon, « Alpenwahrnehmung : Probleme der historischen Periodisierung », in MATHIEU, Jon, BOSCANI LEONI, Simona (éd.), *Die Alpen ! – Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance*, Berne, Peter Lang, 2005, p. 53-72.

<sup>161</sup> REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 6.

<sup>162</sup> ROULIN, Jean-Marie, « Suisse » in : DELON, Michel (éd.), *op. cit.*, p. 1023.

<sup>163</sup> *Ibid.* p. 1023.

<sup>164</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 141.

<sup>165</sup> Johann Jakob BODMER (1698-1783) : ce fils de pasteur joua un rôle prépondérant dans l'élargissement de l'horizon culturel de Zurich, notamment dans le domaine de l'édition, à travers sa collaboration avec Johann Jakob Breitinger. Leur programme esthétique et littéraire les rendit célèbres hors de Suisse. De nombreuses personnalités européennes liées à la sphère littéraire se pressèrent chez Bodmer entre 1750 et 1770.

Gessner<sup>166</sup> ou Voltaire<sup>167</sup>. On pense évidemment à Goethe qui se rendit à Zurich pour voir Lavater<sup>168</sup>. Vouloir s'entretenir avec des personnalités littéraires ou scientifiques a eu une influence sur les itinéraires choisis par les voyageurs.

L'évolution de l'image de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle est par ailleurs liée au regard des Anglais, nombreux à se rendre sur le sol helvétique dans le cadre de ce que qu'on nomme le « Grand Tour ». Rappelons que ce phénomène a vu le jour outre-Manche, sous le règne d'Élisabeth I<sup>re</sup>, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans un premier temps, le Grand Tour constituait le couronnement de l'éducation des jeunes aristocrates ou des membres de la classe dirigeante. Il s'agissait de faire acquérir à ces jeunes gens de l'expérience et de compléter leurs connaissances en les envoyant sur le continent, à destination de l'Italie. Certaines villes suisses faisaient parfois l'objet d'une visite rapide. Les itinéraires des « grandtouristes » restent toutefois presque impossibles à établir<sup>169</sup>.

Dans les années 1770, la Suisse devint une étape à part entière de ce périple éducatif, et ce à la faveur de la découverte des Alpes<sup>170</sup>. Célébrées par Haller dans son célèbre poème éponyme<sup>171</sup>, ces dernières constituent un attrait essentiel du pays dont on vient à présent admirer les paysages. S'incarnant dans les Alpes, la Suisse devient le vecteur d'une esthétique nouvelle, née en réaction au classicisme français. La contemplation de paysages violents, contrastés, conduit à l'élaboration d'une nouvelle approche : le sublime<sup>172</sup>.

L'évolution de l'image de la Suisse s'accompagne aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles de la publication d'une abondante littérature de type descriptif, iconographique ou utilitaire, répondant aux besoins de voyageurs de plus en plus nombreux et à l'extrême diversité de

---

<sup>166</sup> Fils de pasteur, Johannes Gessner (1709-1790) étudia les sciences, la médecine et les mathématiques. En 1746, il fonda la Société de physique et celle des sciences naturelles ; son cabinet d'histoire naturelle attira de nombreux amateurs à Zurich.

<sup>167</sup> Voltaire séjourna à Ferney près de Genève de 1755 jusqu'à peu avant son décès en 1778.

<sup>168</sup> Fils d'un médecin zurichois, Johann Kaspar Lavater (1741-1801) étudia la philosophie et la philologie et fut notamment l'élève de Bodmer et de Breitinger. Devenu pasteur, il se fit également connaître comme auteur d'ouvrages politiques, patriotiques, de psychologie, d'anthropologie et de métaphysique.

<sup>169</sup> BRILLI, Attilio, *Quand voyager était un art – Le roman du Grand Tour*, Paris, Gérard Monfort, 2001, p. 69.

<sup>170</sup> ROBEL, Gert, « Reisen und Kulturbeziehungen im Zeitalter der Aufklärung », in : ROBEL, Gert (éd.), *Reisen und Reisebeschreibungen im XVIII. und XIX. Jahrhundert als Quellen der Kulturbeziehungs-forschung*, Berlin, Verlag Ulrich Camen, 1980, p. 18.

<sup>171</sup> HALLER, Albrecht von, *Die Alpen* (1729). Fruit d'un long périple effectué en compagnie du mathématicien zurichois Johannes Gessner, ce poème présente les montagnes comme « un rempart béni [qui] protège de la vallée corruptrice ». Voir : SCHAMA, *op. cit.*, p. 554.

<sup>172</sup> ROGER, Alain, « Esthétique du paysage au Siècle des Lumières », in : MARCEL, Odile (éd.), *Composer le paysage*, Seyssel, Champ Vallon, 1989, p. 61.

leurs attentes. Une étude de la production éditoriale menée par Éric Mévillot fournit des indices permettant de mesurer l'intérêt porté à ce pays aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>173</sup> : l'engouement dont celui-ci fait l'objet vers 1770 régresse en raison des troubles révolutionnaires et des guerres napoléoniennes, avant de renaître pour une trentaine d'années à partir de 1820, évolution que reflètent certains déséquilibres dans notre corpus. Se fondant sur son étude statistique des voyageurs anglais en Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle, Laurent Tissot constate un nombre important de destinations possibles en terre helvétique. Il met en évidence une attirance pour la Suisse centrale, l'Oberland bernois et l'espace lémanique, régions bien connues pour leurs lacs. Viennent ensuite le Valais, le Tessin et les Grisons, berceaux des trois grands cours d'eau que sont le Rhône, le Tessin et le Rhin. Avec la variété de ses paysages, ses lacs et ses cours d'eau, la montagne suisse attire donc effectivement les voyageurs qui y trouvent les traces d'un âge d'or révolu<sup>174</sup>. Elle devient ainsi le refuge de représentations en voie de disparition.

## Conclusion

Tout au long des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, on assiste à une transformation du rapport à la nature, largement influencé par l'affirmation de nouvelles sensibilités culturelles et esthétiques. Cet arrière-plan a constitué un terrain propice à la découverte des Alpes et à la construction d'une image de la Suisse associée à la montagne. Les voyageurs ont de plus en plus fortement ressenti l'envie de se mettre en quête du mythe alpin, dont l'élément aquatique paraît indissociable.

### **1-5 Le cours suisse du Rhin : survol géographique, historique et culturel**

#### Présentation<sup>175</sup>

Comme nous l'avons vu plus haut<sup>176</sup>, le Rhin suisse est habituellement divisé en cinq tronçons : Rhin antérieur, Rhin postérieur, Rhin alpin, lac de Constance et Haut Rhin. Mais étant donné que certains lieux suscitent davantage l'intérêt des visiteurs que

---

<sup>173</sup> MÉVILLOT, Éric, *op. cit.*, p. 71-72.

<sup>174</sup> TISSOT, Laurent, *Naissance d'une industrie touristique – Les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Collection Histoire, Lausanne, Payot, 2000, p. 80.

<sup>175</sup> Voir annexe 4 : Carte de Suisse.

<sup>176</sup> Voir *supra*, 1-1.

d'autres, nous avons choisi, dans un souci de clarté et de concision, d'opérer un découpage différent présentant les trois segments suivants :

- 1) Le Rhin depuis Bâle jusqu'au lac de Constance
- 2) Schaffhouse et la chute du Rhin (ou de Laufen)
- 3) Le Rhin alpin et le secteur des sources

Ce découpage prête certes le flanc aux critiques : on peut, par exemple, regretter son manque de linéarité puisque les cataractes se retrouvent ainsi isolées, alors qu'elles font géographiquement partie du premier tronçon tel que nous l'avons défini. On peut aussi être gêné par la perspective « à contre courant », le parcours proposé invitant à remonter le cours du fleuve. Notre choix se justifie toutefois par un souci d'équilibre dans la mesure où les chutes, qui sont incontestablement le site le plus visité du Rhin suisse, ont donné lieu à une abondante littérature. Il s'appuie en outre sur le constat que beaucoup de nos voyageurs ont abordé la Suisse, soit par Bâle, soit par Schaffhouse, considérées comme les principales portes d'entrée du pays. Cette manière de procéder présente enfin l'avantage de tenir compte de l'aspect physique du fleuve et des paysages qu'il traverse : dans notre première partie, le cours d'eau sort d'un lac avec lequel il semble avoir fait corps et poursuit tranquillement son cours, hormis quelques rapides et la chute de Laufen. Dans la deuxième partie, centrée sur la fameuse cataracte, il affronte les calcaires jurassiques qui agitent et torturent ses flots ou modifient la largeur de son lit. La troisième partie correspond, quant à elle, au tronçon alpin du Rhin, lequel ressemble alors davantage à un torrent de montagne qu'au fleuve qu'il est appelé à devenir.

### ***1-5-1 De Bâle au lac de Constance***

Sur les rives de ce segment du Rhin long d'environ 145 kilomètres<sup>177</sup>, des territoires s'agrègent, au cours de l'histoire, à ce qui deviendra la Confédération helvétique : Zurich, en conflit avec le duc d'Autriche, rejoint la ligue des Quatre-Cantons<sup>178</sup> en signant une alliance avec elle le 1<sup>er</sup> mai 1351. Après la conquête de

---

<sup>177</sup> Voir annexes 5 et 5 bis : Cartes du tronçon Bâle-Constance.

<sup>178</sup> Uri, Schwytz, Unterwald et Lucerne.

l'Argovie en 1415 et celle de la Thurgovie en 1460<sup>179</sup>, grâce auxquelles les Liges suisses<sup>180</sup> font du lac de Constance une frontière naturelle avec l'Allemagne, il faut attendre 1501 pour voir les villes-États de Bâle et Schaffhouse entrer à leur tour dans la Confédération dont Bâle constitue l'une des plus petites entités. Siècle du plus long concile œcuménique de la chrétienté qui s'y déroula de 1431 à 1449 et auquel elle doit son essor économique et culturel dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, Bâle apporte à la Confédération sa première université et vient consolider sa position sur le Rhin. L'admission de Schaffhouse complète ce dispositif stratégique, car, située sur la rive droite du fleuve, la ville forme « une tête de pont helvétique en terre souabe »<sup>181</sup>. Cette politique de conquête vers le nord menée par la Confédération érige progressivement le Rhin et le lac de Constance en une limite naturelle avec l'Empire allemand. L'État allié de Saint-Gall ne deviendra un canton qu'à la faveur de l'Acte de Médiation de 1803.

Plusieurs sites disséminés sur ce premier tronçon du fleuve ont retenu l'attention de nos voyageurs : outre Bâle et Schaffhouse, principaux points d'accès pour ceux venant du nord, de nombreux villages et villes apparaissent fréquemment dans notre corpus. On citera ainsi Augst, dans le canton de Bâle (puis Bâle-campagne), évoquée en raison de ses vestiges romains, Laufenburg (Argovie) et ses rapides, Koblenz (Argovie), dont le nom d'origine latine rappelle que c'est à sa hauteur que le Rhin reçoit l'Aar, Eglisau (Zurich), où le fleuve, qui depuis Schaffhouse s'écoulait vers le sud, effectue un coude pour prendre la direction du nord-ouest, et enfin les deux petites cités nommées Stein<sup>182</sup>. La chute du Rhin ou cataracte de Laufen, appelée aussi cataracte de Schaffhouse, sera traitée, à part, un peu plus loin.

À Bâle<sup>183</sup>, le Rhin scinde en deux parties inégales<sup>184</sup> une ville dont nous ne retracerons ici l'histoire riche et complexe que dans les grandes lignes.

Point de contact entre les États, les langues et les religions, Bâle est à la fois une ville carrefour et une ville frontière. Regardant naturellement vers le nord, c'est-à-dire

---

<sup>179</sup> D'abord bailliage commun, l'Argovie deviendra canton à part entière le 10 mars 1803 grâce à l'Acte de Médiation élaboré par le premier Consul Bonaparte. La Thurgovie suivra le même processus que l'Argovie. Voir : « Argovie », ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. 1, Neuchâtel, Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 1921, p. 396 et « Thurgovie », *ibid.*, t. 6, 1932, p. 572 sqq.

<sup>180</sup> Terme employé pour désigner la Confédération se formant peu à peu autour des quatre cantons primitifs.

<sup>181</sup> ANDREY, Georges, *L'Histoire de la Suisse*, Paris, First, 2007, p. 107.

<sup>182</sup> Deux bourgades, toutes deux situées en territoire helvétique, portent ce nom : l'une appartient au canton d'Argovie, l'autre au canton de Schaffhouse, là où le Rhin quittant le lac de Constance reprend son apparence de fleuve.

<sup>183</sup> Voir annexe 6 : Plan historique de la ville de Bâle.

<sup>184</sup> Grand-Bâle et Petit-Bâle.



vers l'Alsace et l'Allemagne, et au-delà vers les Flandres, d'où viendra Érasme de Rotterdam, la cité rhénane s'est longtemps détournée du reste de la Suisse, dont elle est séparée par le Jura. C'est depuis la *Pfalz*, terrasse surplombant le Rhin, située derrière la cathédrale et mentionnée par de nombreux voyageurs, que l'on prend conscience visuellement de la position géographique singulière de la ville, aux confins de la Confédération et tournée vers le large<sup>185</sup>.

Ville d'Empire sur la grande voie de communication fluviale qu'est le Rhin, Bâle connaît au milieu du XV<sup>e</sup> siècle d'importants changements<sup>186</sup>. Si l'industrie et le commerce y sont déjà bien implantés, elle devient aussi progressivement un important centre intellectuel. Cadre du dix-septième concile œcuménique (1431 à 1449) qui marque la fin du Grand Schisme d'Occident, elle est menacée en 1440 par des troupes de mercenaires français et doit faire alliance avec Berne, puis Soleure. Suite à la victoire des Français en 1444 lors de la bataille de Saint-Jacques-sur-la-Birse, les Bâlois voient le danger se rapprocher et ne doivent leur salut, lors des négociations avec le dauphin Louis (futur Louis XI), qu'à la détermination de leurs députés et de ceux du concile, ainsi qu'à l'intervention de Louis de Savoie et du roi Frédéric, lequel ordonne au dauphin de quitter le pays.

En cette période troublée, le concile joue un rôle déterminant dans le développement économique et intellectuel de la ville qui voit l'essor d'activités telles que la banque, le bâtiment, le commerce du drap, la tannerie, la verrerie et surtout l'industrie du papier, laquelle aura pour effet l'implantation d'ateliers d'imprimerie<sup>187</sup>. Les Bâlois acquièrent en outre le goût des études supérieures et se dotent d'une université qui voit le jour en 1460, grâce notamment au soutien d'Aeneas Sylvius Piccolomini, secrétaire du cardinal Capranica lors du concile, devenu pape en 1458 sous le nom de Pie II. L'université attire bientôt de nombreux humanistes, dont Johannes Heynlin (1430?-1496), Johannes Reuchlin (1455-1522) et Sébastien Brant (1458-1521).

Paralcese et Holbein le Jeune sont également liés à ce que l'on appelle le premier âge d'or bâlois. Le premier, guérisseur à succès, est nommé médecin officiel par les

---

<sup>185</sup> Voir annexe 16 : Bâle : vue sur le Rhin et la cathédrale et annexe 16 bis : Bâle : vue sur le Rhin depuis la « Pfalz ».

<sup>186</sup> Sur l'histoire de la ville de Bâle, voir : « Bâle », ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *op. cit.*, t. 1 (1921), p. 526-539 et BERCHTOLD, Alfred, *Bâle et l'Europe : une histoire culturelle*, 2 t., Lausanne, Payot, 1990.

<sup>187</sup> Parmi les soixante-dix imprimeries bâloises, les plus célèbres sont celles de Johannes Amerbach, de Johannes Froben et de Johannes Petri, spécialisées dans les publications savantes en latin, en grec et en hébreu. Ces trois imprimeurs entretenaient des liens très étroits avec Érasme et les frères Holbein.

autorités bâloises en 1527 avant d'être chassé l'année suivante en raison des ses théories médicales peu orthodoxes. Quant au second, il aurait signifié pour Érasme, qui pourtant ne l'appréciait guère humainement, l'équivalent de ce que Cranach avait représenté pour Luther. Si le saisissant *Christ mort* de 1521-1522 est emblématique de l'œuvre de Holbein, les voyageurs ont surtout évoqué la *Danse de la mort*<sup>188</sup> qui lui fut longtemps attribuée à tort.

Le nom d'Érasme est inmanquablement associé à Bâle où l'humaniste vécut pendant une dizaine d'années<sup>189</sup>. Lors du passage de la cité à la Réforme en février 1529, Érasme se réfugia à Fribourg-en-Brisgau, mais revint sur les bords du Rhin en 1535 afin de contrôler l'impression de sa dernière œuvre, *L'Ecclésiaste*. Immortalisé par le pinceau de Holbein le Jeune<sup>190</sup>, Érasme mourut à Bâle un an plus tard. Bien qu'il soit resté jusqu'à la fin fidèle au pape, la cité réformée lui rendit officiellement hommage le 18 juillet 1536 par des funérailles à la cathédrale qui abrite toujours son tombeau, visité par beaucoup de voyageurs. L'adhésion de la ville à la nouvelle foi conduit également de nombreux professeurs à quitter l'université. Après sa réorganisation en 1532, celle-ci accueille, entre autres, Sebastian Münster, hébraïste réputé et auteur d'une célèbre *Cosmographie*<sup>191</sup>.

Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles correspondent à un déclin intellectuel de Bâle. En effet, le système politique de la ville conduit à la concentration des pouvoirs entre les mains de quelques familles et la corruption devient monnaie courante. Le Compromis du 23 juillet 1691 améliore provisoirement la constitution, mais il faut attendre les décrets de 1718 et 1740 pour que soit remédié aux abus<sup>192</sup>. Cette période est également marquée par l'arrivée de familles de réfugiés qui donnent à la ville une nouvelle impulsion. C'est, par exemple, chez le descendant de l'une d'elles, le fabricant de rubans de soie Jakob Sarasin<sup>193</sup>, que des personnalités riches et instruites viennent s'entretenir d'art, de

---

<sup>188</sup> De ce cycle long d'une soixantaine de mètres, réalisé sur le mur du cimetière du couvent des Dominicains vers 1440, il ne reste que 19 fragments, conservés aujourd'hui au Musée historique de Bâle. L'attribution erronée à Holbein de cette œuvre repose peut-être sur une confusion avec les modèles que l'artiste créa pour une série de gravures sur bois, publiés sous forme de livre à Lyon en 1538. Voir : MÖRGELI, WUNDERLICH, Uli, « Danse macabre », 22/08/2005, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F47600.php> et DE ANDRES, Alberto, HESS, Stéphane, « Holbein, Hans (le Jeune) », 24/04/2008, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F18297.php>.

<sup>189</sup> Voir *infra*, 3-1-1-2.

<sup>190</sup> Le portrait le plus connu est celui de 1523.

<sup>191</sup> Sur Münster voir *infra*, 2-1-1.

<sup>192</sup> *Dictionnaire historique suisse*, t.1 (1921), p. 532.

<sup>193</sup> Issu d'une famille française émigrée à Bâle au XVII<sup>e</sup> siècle pour des raisons religieuses, Jakob Sarasin (1742-1802) est l'auteur d'écrits pédagogiques, économiques et patriotiques, ainsi que d'une œuvre

littérature et de poésie au moment où l'intérêt pour la chose publique va en diminuant. Jakob Sarasin énumère sans complaisance les facteurs qui, selon lui, ont freiné à Bâle le progrès des Lumières. La raison qu'il mentionne en premier lieu est « l'incompatibilité de caractère entre les hommes politiques et l'université plongée dans le sommeil », puis « une sorte d'antipathie de la classe des négociants envers les sciences », enfin la progression continue du piétisme auquel il reproche son étroitesse de vue et son intolérance<sup>194</sup>. Dans le domaine des beaux-arts cependant, le rayonnement de la cité, qui compte un très grand nombre de cabinets de peinture privés, se maintient. Il ressort des récits de voyage que les propriétaires de ces cabinets les ouvrent volontiers aux étrangers de passage. En 1661, le cabinet Amerbach, que convoitait un marchand d'art hollandais, est de justesse intégré aux collections publiques de la bibliothèque de l'université de Bâle qui devient ainsi le premier en date de tous les musées publics européens.

Parmi les noms incontournables figurent ceux d'Isaak Iselin<sup>195</sup>, correspondant de Moses Mendelssohn (1729-1786) et collaborateur de Friedrich Nicolai (1733-1811), ceux des mathématiciens Bernoulli (père et fils), membres de toutes les académies européennes, et celui de Johann Peter Hebel<sup>196</sup>. Bien qu'ayant peu vécu à Bâle, où il voit le jour en 1760, ce dernier manifesta son attachement à la ville en lui consacrant quatre de ses *Alemanische Gedichte*<sup>197</sup>, œuvre en dialecte alémanique, composée alors qu'il vivait à Karlsruhe. Placé sous le signe de la mélancolie et du regret, le poème « Erinnerung an Basel » (1806) contient plusieurs allusions au Rhin bâlois, dont le poète se languit :

Z' Basel an mim Rhi  
Jo dort möchti si !  
Weiht nit d'Luft so mild und lau,

---

d'inspiration « Sturm- und Drang », *Plimplamplasko*, rédigée en collaboration avec Lavater et Klinger au cours de l'été 1780. Impliqué dans la vie politique bâloise, il est également membre fondateur de la Société de bienfaisance et d'utilité publique créée en 1777 par Isaak Iselin. Voir : LINDINGER, Stefan, « Sarasin, Jacob », in : *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon* (BBKL), t. XV (1999), col. 1252-1255, <http://www.bautz.de/bbkl/s/s1/sarasin.sthml>, page consultée le 12/05/2009.

<sup>194</sup> Cité d'après : HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, *Le renouveau intellectuel de Bâle au XIX<sup>e</sup> siècle. Genèse et structures*, Université de Strasbourg II, 1993, multigr., p. 19-20.

<sup>195</sup> Publiciste influent du monde germanique, Isaak Iselin (1728-1782) lutta pour étendre l'accès à la bourgeoisie et pour offrir une vision des Lumières accessible à tous. Par sa critique des défauts de la vie publique et sa participation à la Société helvétique, il a été l'instigateur d'une nouvelle vie intellectuelle à Bâle. Il fut aussi, en 1777, le fondateur de la Société de bienfaisance et d'utilité publique. Voir : IM HOF, Ulrich, « Iselin, Isaak », 13/05/2008, <http://www.hls-dhs-dss.ch/f/F10691.php?version>.

<sup>196</sup> HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, « La dimension bâloise de Johann Peter Hebel », in : *Études de lettres, Revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, octobre-décembre 1993, p. 17-32.

<sup>197</sup> La majorité de ces poèmes fut composée entre 1799 et 1802.

Und der Himmel isch so blau  
An mim liebe Rhi ! [...]  
Oh, wie wechsle Berg und Tal,  
Land und Wasser überall  
Vor der Basler Pfalz ! [...]  
Los, der Vogel singt<sup>198</sup>.

Accordant une place de choix au fleuve, lequel participe de l'harmonie se dégageant du paysage, le poème, mis en musique par le saxon Franz Abt, est « devenu au fil des générations une sorte d'hymne patriotique de la ville »<sup>199</sup>.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les idées révolutionnaires venues de France trouvent à Bâle un terrain propice. Pierre Ochs est l'un de ceux qui tentent de les mettre en œuvre en engageant avec Bonaparte des tractations secrètes visant à calquer les institutions suisses sur celles de la France<sup>200</sup>. Même si l'influence française semble alors se renforcer, le Directoire est plutôt mal disposé à l'égard de la cité, à cause notamment de l'accueil qu'elle réserve aux émigrés. La visite de Bonaparte en novembre 1797 inaugure un changement, qui ne peut aboutir en raison de la chute de l'Ancienne Confédération sous les coups des Français. Bâle devient alors un district administratif de la République une et indivisible<sup>201</sup>, mais doit subir les nombreux désagréments liés aux mouvements incessants des troupes françaises et craint même un moment de se voir annexée. Par l'Acte de Médiation<sup>202</sup>, Bâle redevient un canton parmi les dix-neuf composant la Confédération et connaît une période de tranquillité, bien que Napoléon I<sup>er</sup> y lève régulièrement des contingents. Lors de la chute de celui-ci, les troupes des souverains

---

<sup>198</sup> Cité d'après : HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, « La dimension bâloise de Johann Peter Hebel », p. 24-25. [ À Bâle sur mon Rhin, / oui, c'est là que je voudrais être !/ Comme la brise est douce et tiède,/ et comme le ciel est bleu/ au bord de mon cher Rhin (...)/ oh ! comme alternent partout monts et vallées,/ terre et eau, / face à la terrasse palatine de Bâle ! (...)/ Écoute ! l'oiseau chante.]. Traduction de Marie-Jeanne HEGER-ÉTIENVRE.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 24-25.

<sup>200</sup> Né en 1752, Pierre Ochs a joué un rôle décisif dans la Paix de Bâle en 1795. Il proclama la République helvétique à Aarau en 1798. Président du Sénat, puis du Directoire, il fut destitué en 1799. En 1803, il entama une carrière limitée au plan cantonal. Voir : KOPP, Robert, « Ochs, Pierre » in : TULARD, Jean (éd), *Dictionnaire Napoléon*, t. 2, Paris, Fayard, 1999, p. 418.

<sup>201</sup> La « République helvétique », ou « Helvétique », est créée le 12 avril 1798 lors de la proclamation de la Constitution helvétique, et prend fin le 10 mars 1803, date à laquelle est proclamé l'Acte de Médiation.

<sup>202</sup> L'Acte de Médiation est une nouvelle constitution sur laquelle est fondée la Confédération des XIX cantons. Octroyé par Napoléon I<sup>er</sup>, il perdure jusqu'au 29 décembre 1813.

alliés<sup>203</sup> exigent le passage et prennent leurs quartiers en ville. En 1815, l'Acte de Médiation est remplacé par un Pacte fédéral qui peine cependant à s'imposer<sup>204</sup>.

Pendant la Restauration (1815-1830), la vie publique connaît un nouvel essor à Bâle, mais l'opposition entre ville et campagne finit par s'exacerber, conduisant à une insurrection de la campagne en 1831. Après la défaite militaire de la ville, la partition du canton est prononcée en 1833. Bâle connaît à cette époque d'importants changements dans les domaines de l'industrie, du commerce et des transports. En 1832, le premier bateau à vapeur naviguant sur le Rhin accoste au débarcadère de la ville qui, par ailleurs, se trouve bientôt au centre d'un nœud ferroviaire important. L'élan collectif des Bâlois pour surmonter leur infortune politique se traduit également par le sauvetage de l'université, menacée de disparition. Après l'entrée en vigueur de la Constitution fédérale de 1848<sup>205</sup>, on assiste à un afflux d'immigrés en provenance des autres cantons. Cette croissance de la population rend des travaux d'agrandissement nécessaires<sup>206</sup> et l'image de la cité est profondément modifiée par la suppression d'une grande partie de ses remparts.

Bien que sa réputation scientifique et artistique ait connu des fortunes diverses au fil des siècles, la cité rhénane exerça un indéfectible attrait sur de nombreux voyageurs.

Entre Bâle et la petite ville de Stein, située à l'entrée du lac de Constance<sup>207</sup>, le Rhin constitue la frontière entre l'Allemagne et les cantons d'Argovie, de Zurich, et, dans une moindre mesure, de Thurgovie. Les petites cités de Säckingen et Waldshut, sur la rive droite du Rhin en territoire allemand, et celles de Rheinfelden et de Laufenburg, sur la rive gauche, en Argovie, sont régulièrement mentionnées par les voyageurs. Surnommées les « quatre villes forestières »<sup>208</sup>, elles ont formé dès le XIII<sup>e</sup> siècle la seigneurie de l'Autriche antérieure.

---

<sup>203</sup> Les empereurs Alexandre de Russie et François d'Autriche et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume.

<sup>204</sup> Sur l'histoire de la Suisse, voir : ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, 7 t. et 2 suppléments, (1921 à 1934), et FAVEZ, Jean-Claude et al. (éd), *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, 3 t., Lausanne, Payot, 1982.

<sup>205</sup> La Constitution fédérale de 1848 remplace le Pacte fédéral de 1815 et fonde la Suisse moderne comprenant vingt-deux cantons. Le Jura ne devient vingt-troisième et dernier canton qu'en 1978.

<sup>206</sup> ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *op. cit.*, t. 1 (1921), p. 537-538.

<sup>207</sup> Une autre bourgade, située elle aussi sur la rive helvétique du Rhin dans le canton d'Argovie, porte le même nom.

<sup>208</sup> Jouissant d'un statut autonome, Rheinfelden, Säckingen, Laufenburg et Waldshut, dites les quatre Villes forestières, sont des localités du Fricktal, lequel fera partie de l'Autriche antérieure (Vorderösterreich) jusqu'en 1797.

Situées dans le Fricktal, Laufenburg et Rheinfelden<sup>209</sup> furent souvent le théâtre de combats livrés par les troupes autrichiennes en raison de leur situation exposée et de la présence de ponts sur le Rhin. Après la conquête de l'Argovie en 1415 par les Confédérés, le Fricktal resta entre les mains de l'Autriche<sup>210</sup>, et Laufenburg redevint la base des opérations contre les Confédérés. Occupée à plusieurs reprises par Berne, Soleure et Bâle, la ville fut hypothéquée au duc de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle. Après le passage de l'armée française en 1792, qui y causa d'importants dégâts, le Fricktal fut cédé à la France, puis à la République helvétique en 1802, avant d'être intégré au canton d'Argovie en 1803 par l'Acte de Médiation. L'existence de la frontière internationale le long du Rhin entraîna la coupure de la ville en deux. Laufenburg doit son développement en partie au convoyage du bois et au transport de marchandises sur le Rhin. En raison de la présence de rapides, appelés « Laufen », celles-ci devaient être transbordées et acheminées par voie terrestre tandis que les « Laufenknechte » pilotaient les bateaux à travers la zone dangereuse. Cette configuration particulière permit également à la ville de devenir le plus important lieu de pêche au saumon sur le Rhin. L'amélioration des voies de circulation et la construction d'une ligne de chemin de fer entre Waldshut et Bâle au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle entraîna le déclin économique de la ville. Les voyageurs de notre corpus passés par Laufenburg ont tous pu voir les rochers à l'origine des rapides, puisque ces derniers ne furent dynamités qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle pour permettre la construction d'une centrale électrique<sup>211</sup>.

À l'instar de Laufenburg, Rheinfelden resta longtemps sous le joug autrichien<sup>212</sup>. Prise par les Français en 1744, elle devint la capitale du canton du Fricktal en 1802 avant que celui-ci ne soit intégré au canton d'Argovie et entre ainsi dans la Confédération. Elle connut un essor économique quelque peu tardif, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, période à laquelle on découvrit des mines de sel<sup>213</sup>.

Le canton de Schaffhouse présente, pour sa part, une configuration géographique complexe, car il forme à l'intérieur de l'Allemagne une sorte d'enclave rattachée par le

---

<sup>209</sup> Jusqu'en 1856, Rheinfelden ne comptait guère que quelques maisons construites exclusivement sur la rive helvétique et un pont de bois enjambait le Rhin à cet endroit. Voir : *Rheinfelden – Eine Industriesiedlung*, <http://www.wzg-bw.de/grundlagen>, page consultée le 22/09/2006.

<sup>210</sup> « Fricktal », ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *op. cit.*, t. 3 (1926), p. 266-267.

<sup>211</sup> STEIGMEIER, Andreas, « Laufenburg (AG, Commune) », 13/03/2009, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F1742.php>.

<sup>212</sup> De 1330 à 1802.

<sup>213</sup> *Rheinfelden im Überblick*, <http://www.rheinfelden.ch/de/>, page consultée le 19/05/2009.

Rhin au reste du territoire helvétique sur seulement quelques kilomètres. Nous y reviendrons dans la sous-partie suivante<sup>214</sup>.

Entre Stein<sup>215</sup>, commune située sur les deux rives du Rhin au sud-ouest du Lac inférieur, et Rheineck, le fleuve se confond avec le lac de Constance<sup>216</sup> (Bodensee pour les germanophones<sup>217</sup>), plan d'eau long d'une soixantaine de kilomètres et pouvant atteindre 400 mètres de profondeur<sup>218</sup>. On distingue le Lac inférieur ou Zeller See, qui baigne l'île de Reichenau<sup>219</sup>, et le Lac supérieur, où se trouve l'îlot de Mainau.

Le statut du lac de Constance est assez particulier et il s'avère difficile de trouver un ouvrage récent présentant clairement sa situation juridique. Le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* précise toutefois que la région du Bodan fut d'abord comprise dans l'empire allemand, avant que la limite entre la Suisse et l'Allemagne soit fixée au milieu du lac par les Suisses, suite à leur conquête de la Thurgovie en 1460<sup>220</sup>. Aussi nous paraît-il naturel d'inclure dans notre étude les récits de voyage dans lesquels la rive helvétique du Bodan est évoquée, et ceux où la ville de Constance, bien qu'allemande, est mise en relation avec le Rhin, dans la mesure où une partie de la cité se trouve sur la rive suisse du lac qui se resserre à cet endroit au point de redevenir fleuve sur quelques centaines de mètres, au niveau de Kreuzlingen. Bien que des localités comme Steckborn, sur les rives du Lac inférieur, Romanshorn, Arbon et Rorschach, au sud du Lac supérieur, soient fréquemment évoquées par les voyageurs, nous nous attarderons ici plus particulièrement sur la ville de Constance.

Importante place commerciale au Moyen-Âge, Constance fut, dès 1214, une ville libre d'Empire. De 1414 à 1418, elle accueillit un important concile dont l'objectif était de mettre fin au schisme que connaissait la chrétienté à l'époque. L'assemblée crut en finir avec l'hérésie en condamnant Jan Hus et Jérôme de Prague au bûcher, mais les abus dans l'Église ne purent être supprimés, car le concile passa à l'élection du pape Martin V avant d'avoir traité ce sujet épineux. Les voyageurs de notre corpus séjournant à

---

<sup>214</sup> Voir *infra*, 1-5-2.

<sup>215</sup> Placée sous l'autorité de Zurich à partir de 1484, la ville devint schaffhouseoise en 1803. Sa situation privilégiée au carrefour de plusieurs routes commerciales a favorisé son développement.

<sup>216</sup> Voir annexe 8 : Carte du Lac de Constance.

<sup>217</sup> La forme francisée de Bodensee est Bodan.

<sup>218</sup> TÜMMERS, Horst Johannes, *op. cit.*, p. 65.

<sup>219</sup> Fondé en 724 par l'évêque missionnaire Pirmin, le monastère bénédictin de Reichenau fut incorporé de manière effective à l'évêché de Constance en 1540. Après sa transformation en une simple « mission » occupée par quelques moines, l'île fut attribuée à la principauté de Bade. Depuis 2000, elle est inscrite au patrimoine culturel mondial de l'UNESCO.

<sup>220</sup> « Bodan », ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *op. cit.*, t. 2 (1924), p. 217: cette limite fut reconnue par l'Empire en 1554 pour le Lac inférieur, et en 1685 pour le Lac supérieur (accord de Rassler).

Constance mentionnent presque tous le concile. Ils sont également très nombreux à évoquer le supplice de Jan Hus le 6 juillet 1415 et à s'efforcer d'en retrouver le lieu exact, que l'écrivain Carl Gutzkow situe « ici au bord du beau lac, teinté par les flots du Rhin et la neige des Alpes »<sup>221</sup>. Le sort du supplicié, dont les cendres furent dispersées dans le Rhin, reste indéniablement attaché au fleuve comme le montre aussi le poème *Hussens Kerker* de Conrad Ferdinand Meyer dans lequel la geôle, située visiblement près du cours d'eau, communique la fraîcheur des flots au condamné<sup>222</sup>. Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, la ville connut un réel déclin économique et dut attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> avant de vivre un nouvel essor.

Se rattache également au lac et à ses environs le souvenir de l'exil de Louis Napoléon et de sa mère, la reine Hortense<sup>223</sup>. Devenue duchesse de Saint-Leu, celle-ci s'établit à la fin de l'année 1815, avec son plus jeune fils et sa cour, d'abord à Constance, dont elle réveilla la vie sociale en organisant représentations théâtrales et bals dans le bâtiment appelé « Concile »<sup>224</sup>, puis dans le domaine Zum Stein, sur la rive droite du fleuve. Placée secrètement sous la surveillance des puissances alliées, la famille impériale fit en février 1817 l'acquisition du château d'Arenenberg, dans le canton de Thurgovie, non loin de Constance mais plus difficile à surveiller. Sous la pression des puissances environnantes, la reine renonça à s'établir près du lac et déménagea à Augsbourg à peine quatre mois plus tard. L'espace de quelques semaines, Constance et ses alentours constituèrent un agréable terrain de jeux pour le jeune prince qui effectua de nombreuses promenades sur les bords du lac, vers Saint-Gall, le Toggenbourg et l'Appenzell<sup>225</sup>. On peut voir là le début de son réel attachement à la Suisse. Élève à l'École militaire de

<sup>221</sup> GUTZKOW, Carl, « Huß und Hieronymus », in : HIERHOLZER, Christel (éd) : *Bodensee-Gedichte aus zwölf Jahrhunderten – Eine Anthologie*, Eggingen, Isele, 2005, p. 49-50.

<sup>222</sup> « Den Kerker will ich preisen/ Der Kerker der ist gut ! [...]. Wie nah die Flut ich fühle/ Als läg ich drein versenkt/ Mit wundersamer Kühle wird mir der Leib getränkt ». MEYER, Conrad Ferdinand, « Hussens Kerker », in : HIERHOLZER, Christel (éd), *op. cit.*, p. 51. [Je veux glorifier le cachot/ le cachot est bien! [...]. Je sens la proximité des flots/ comme si j'y étais plongé/ mon corps s'y abreuve d'une merveilleuse fraîcheur.]

<sup>223</sup> Née du mariage de la future impératrice Joséphine avec Alexandre de Beauharnais, Hortense (1783-1837) épousa Louis Bonaparte (1778-1846), frère de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, et mit au monde Charles Louis Napoléon (1808-1873), son troisième enfant, le 24 avril 1808 à Paris. Elle fut reine de Hollande jusqu'en 1810, date à laquelle son mari abdiqua et alla se réfugier en Autriche avec son fils aîné, se séparant ainsi de son épouse et de son plus jeune fils.

<sup>224</sup> Construit en 1388 par l'architecte de la ville Heinrich Arnold, cet entrepôt commercial situé tout près de l'eau, à proximité du port de Constance, doit son surnom au fait qu'il abrita en novembre 1417 le conclave qui procéda à l'élection du pape Martin V. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, il fut progressivement transformé en salle de réception. Voir annexe 24 : Le bâtiment du concile.

<sup>225</sup> GÜGEL, Dominik, EGLI, Christina, *Napoleon III – L'Empereur du lac de Constance*, Constance, Lahbard Medien, 2008, p. 25.



Thoune en 1830, sous la direction du colonel Guillaume H. Dufour, le futur Napoléon III devint citoyen d'honneur de Thurgovie en 1832<sup>226</sup> et publia plusieurs ouvrages sur la Suisse et son armée<sup>227</sup>. Après avoir trouvé refuge en Angleterre et en Amérique, il regagna Arenenberg en août 1837, deux mois avant que la reine, gravement malade, ne s'y éteigne. Le 14 octobre 1838, Louis-Napoléon dit adieu à « sa patrie alémanique »<sup>228</sup> pour gagner l'Angleterre. Il dut attendre presque trente ans avant de revenir, alors devenu empereur, à Arenenberg pour quelques jours<sup>229</sup>. Après son décès, survenu en 1873, son épouse l'impératrice Eugénie et son fils Louis vinrent y passer tous les étés jusqu'en 1879, date à laquelle ce dernier mourut en Afrique. Son décès ayant fait perdre à sa mère tout intérêt pour ses terres en Suisse, celle-ci s'exila en Angleterre et fit don du château au canton de Thurgovie en 1906. Pour plusieurs voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, le lac de Constance et le château d'Arenenberg sont indéfectiblement associés aux excellentes relations ayant uni la famille impériale française à cette partie de la Suisse.

D'autres voyageurs se sont davantage penchés sur l'apparence des eaux là où le lac accueille les flots du Rhin alpin, près de Rheineck. Jusqu'en 1900, date à laquelle le cours du fleuve fut canalisé vers Bregenz en Autriche, l'embouchure se situait près du village d'Altenrhein, où le fleuve formait, sur cinq kilomètres, la frontière entre l'Autriche et la Suisse<sup>230</sup>, et d'où l'on pouvait aussi sans difficulté apercevoir l'Allemagne, distante de quelques kilomètres. C'est donc aux confins de trois territoires que le Rhin pénétrait dans le lac, donnant au Suisse Gottfried Keller l'occasion de chanter dans son poème *Gegenüber (En face)* son attachement, tant à sa patrie helvétique qu'à l'Allemagne :

Wohl mir, daß ich dich endlich fand  
 Du stiller Ort am alten Rhein,  
 Wo ungestört und ungekannt  
 Ich Schweizer darf und Deutscher sein <sup>231</sup>!

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 6-7.

<sup>227</sup> *Considérations politiques et militaires sur la Suisse* (1833) et *Manuel d'artillerie à l'usage des officiers de la République helvétique* (1836).

<sup>228</sup> GÜGEL, Dominik, EGLI, Christina, *op. cit.*, p. 49.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>230</sup> BÜSING, Wilhelm, *Bodensee-Uferbeschreibung*, Constance, Paula Büsing, 1977, p. 46.

<sup>231</sup> KELLER, Gottfried, « Gegenüber » (1883-1889), in : KELLER, Gottfried, KAUFMANN, Kai (éd.), *Gedichte*, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1995, p. 496-497. [Qu'il est bon de t'avoir trouvé enfin/ Paisible lieu sur le vieux Rhin/ Où dans la quiétude de l'anonymat/ D'être Suisse et Allemand j'ai le droit.] La première impression de ce poème date de 1845 et porte le titre « Einkehr unterhalb des Rheinfalls ».

La relation entre eaux du lac et eaux du fleuve occupa les pensées de certains promeneurs qui, observant le mélange des flots et de leurs couleurs, ont exposé des points de vue divergents. Il semble que la tradition ait véhiculé pendant longtemps la légende selon laquelle les eaux de l'un et de l'autre ne se mélangeraient pas<sup>232</sup>, impression nuancée par William Coxe dès 1776 et contestée par Benjamin de Laborde en 1781. D'autres, comme Friedrich Leopold Stolberg en 1791, évoqueront les vertus purificatrices du passage du Rhin dans le lac.

Jouant le rôle d'une frontière, le tronçon allant de Bâle au lac de Constance via Schaffhouse comporte également les principaux points d'entrée en terre helvétique. Reliant deux cités importantes pour l'histoire de la spiritualité chrétienne, le fleuve traverse un espace dans lequel, hormis à la cataracte de Laufen, la culture le dispute à la nature.

### ***1-5-2 Schaffhouse et les cataractes de Laufen***

Capitale du canton éponyme<sup>233</sup>, Schaffhouse, ville marchande par excellence, est située à un important carrefour commercial. Le couvent Allerheiligen (Toussaint), fondé vers 1050, en fut pendant des siècles le seul centre de culture. Ville autrichienne de 1330 à 1415<sup>234</sup>, elle servit de refuge au pape Jean XXIII<sup>235</sup>, dont l'élection avait été compromise au concile de Constance, et au duc Frédéric d'Autriche en fuite. Assiégée par les troupes impériales, elle redevint ville libre après cet incident, mais intensifia progressivement ses liens avec les Confédérés avant de devenir, avec ses terres, canton suisse en 1501. Elle connut des troubles passagers au cours de la Guerre des paysans allemands<sup>236</sup> qui éclata dans les environs, mais c'est pendant la guerre de Trente Ans qu'elle fut plongée dans la misère la plus noire en raison de sa situation sur le Rhin, désigné comme ligne de défense par les parties adverses. Pendant l'Helvétique, Schaffhouse se trouva au centre de l'opposition entre la France et l'Autriche et fut

---

<sup>232</sup> Voir annexe 9 : « Lacus Constantiensis ».

<sup>233</sup> Voir annexe 11 : Carte historique du canton de Schaffhouse.

<sup>234</sup> « Schaffhouse », ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *op. cit.*, t. 5 (1930), p. 760 sqq.

<sup>235</sup> Baldassare Cossa (vers 1360-1419) avait été élu pape en 1410 par le concile de Pise sous le nom de Jean XXIII.

<sup>236</sup> La Guerre des paysans (1524 -1525) est un soulèvement de paysans, majoritairement du sud et du centre de l'Allemagne, visant, dans l'esprit de la Réforme, à obtenir une réduction des corvées dues aux seigneurs. La répression fut sanglante.

occupée successivement par les troupes des deux puissances. Le 13 avril 1799, les Français incendièrent le pont sur le Rhin, édifice remarquable qui avait été construit en 1759 et passait pour une curiosité aux yeux de nombreux voyageurs<sup>237</sup>. L'autre particularité de la ville est le Munot, puissante fortification posée sur une colline dominant le Rhin, reconstruite en 1563. Le Munot, depuis le sommet duquel on jouit d'une vue panoramique sur le fleuve<sup>238</sup>, est évoqué dans certains récits<sup>239</sup>.

À seulement quelques encablures de là, se trouve la plus grande cataracte d'Europe<sup>240</sup>, à laquelle la cité doit très certainement son existence, en raison de la nécessité de transborder les marchandises<sup>241</sup>. Mais la chute fut aussi un moteur pour l'installation et le développement d'une importante industrie<sup>242</sup>. Large de 150 mètres, elle se situe en fait à la frontière entre le canton de Schaffhouse et le canton de Zurich. D'une hauteur de 21 mètres, ce sont plus de 600 m<sup>3</sup> d'eau par seconde<sup>243</sup> qui, fendus par plusieurs masses rocheuses, se précipitent en contrebas.

Certains auteurs d'ouvrages descriptifs ou de guides de voyage sur la Suisse ont remarqué que les géographes de l'Antiquité, qui devaient pourtant déjà connaître ce secteur, n'ont pas mentionné le site<sup>244</sup>, et ont émis l'étrange supposition selon laquelle les chutes n'auraient pas existé avant le Moyen-Âge. Si d'aucuns pensent identifier ces dernières dans le récit épique *Les Argonautiques* d'Appolonios de Rhodes, trois siècles avant Jésus-Christ<sup>245</sup>, la première mention écrite attestée de la cataracte remonte seulement au XII<sup>e</sup> siècle, dans une chronique religieuse mettant en scène Saint Ulrich et l'évêque Conrad de Constance<sup>246</sup>. Les deux hommes auraient observé deux oiseaux (symbolisant l'âme humaine pécheresse) survolant la cascade, celle-ci servant d'arrière-plan mystique à l'anecdote.

---

<sup>237</sup> Andreea, Coxe, Madame Roland, Klingemann et Hugo l'évoquent dans leurs récits.

<sup>238</sup> Voir annexe 22 bis : Schaffhouse : vue sur le Rhin depuis la forteresse du Munot.

<sup>239</sup> Schmidt et Klingemann sont montés au Munot. Madame Roland et Hugo le mentionnent simplement.

<sup>240</sup> En raison de son débit.

<sup>241</sup> BRUNNER-HAUSER, Sylva, *Der Rheinfall durch die Jahrhunderte in Wort und Bild*, Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft Schaffhausen, n° 12/1960, p. 5.

<sup>242</sup> Forges de cuivre, tréfileries, fonderies, tanneries s'installèrent au bord du Rhin à Schaffhouse et à Neuhausen, au plus près des rapides et de la cataracte.

<sup>243</sup> Lorsque le fleuve a un débit moyen. Voir : TÜMMERS, Horst Johannes, *op. cit.*, p. 84.

<sup>244</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz und deren Hauptorte, in Originalansichten dargestellt, gezeichnet von Gustav Adolph Müller*, nach der Ausgabe von 1842. Mit einem Nachwort von Peter Baumgarten, Dortmund, Die bibliophilen Taschenbücher, Karl Hitzegrad, 1978, p. 192-193 ; BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, cinquième édition, Coblenz, Éditions Baedeker, 1854, p. 27 sqq.

<sup>245</sup> BUTZ, Heinrich Gebhard, *op. cit.*, p. 349.

<sup>246</sup> BRUNNER-HAUSER, Sylva, *op. cit.*, p. 5.

À partir de la fin du Moyen-Âge, et avant même que les Alpes commencent à susciter de l'intérêt, la chute fut considérée comme un site remarquable, et à ce titre, décrite et immortalisée sous forme iconographique<sup>247</sup>. Les topographies des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en proposent de nombreuses illustrations établissant un lien avec la ville de Schaffhouse. Peu présent dans les récits du XVII<sup>e</sup> siècle, le phénomène naturel attira, comme nous le verrons, nombre de visiteurs aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>. Sa situation sur le chemin menant de l'Allemagne du sud à la Suisse centrale n'y est certainement pas totalement étrangère<sup>248</sup>.

Célébrée par le théologien zurichois Kaspar Lavater<sup>249</sup>, qui en fait un hymne à la toute puissance céleste, qualifiée de « chute du Rhin grondante » par Hölderlin dans son poème « Kanton Schweiz »<sup>250</sup>, la cataracte devient chez Lamartine un « gouffre, [qui] en bouillonnant, s'enfle et revomit l'onde »<sup>251</sup>, donnant l'image d'un fleuve majestueux dont les flots se déchirent avant de rejaillir à la vie. Sous la plume de Mörike en 1846 se révèle la force qui se dégage du lieu où même un géant tombé du ciel ne parviendrait pas à entendre ses propres cris s'il se tenait au pied des roches escarpées<sup>252</sup>. En comparant le contenu du texte en question au récit de Goethe sur la cataracte de Schaffhouse (1797), l'écrivain contemporain Werner Dürsson (1932-2008) analyse longuement ce poème de Mörike dans son essai *An den Quellen des Ozeans – Die Darstellung des Unbeschreiblichen*. Dépassant la simple description, Mörike offre, selon Dürsson, une véritable représentation sonore du phénomène au moyen de multiples césures, créant ainsi un rythme précipité à l'image des flots de la cataracte<sup>253</sup>. L'Allemand Friedrich

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>248</sup> WYLER, Theo, *op. cit.*, p. 32.

<sup>249</sup> LAVATER, Johann Kaspar : « Der Rheinfall bei Schaffhausen », in : HIERHOLZER, Christel (éd), *op. cit.*, p. 24. Ce poème est évoqué par Stolberg et Madame Roland. Le récit de cette dernière datant de 1787, la genèse du poème est donc antérieure à cette date. Voir *infra*, 3-2-2-12.

<sup>250</sup> « donnernder Rheinsturz », *Kanton Schweiz* (1792), in : HÖLDERLIN, Friedrich, SCHMIDT, Jochen (éd.), *Gedichte*, Francfort-sur-le Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1992, p. 122.

<sup>251</sup> LAMARTINE, Alphonse, « La chute du Rhin à Lauffen », cité d'après : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 947. Lamartine vint à plusieurs reprises en Suisse. Le poème « La chute du Rhin à Lauffen » fut vraisemblablement écrit en 1824, à l'occasion d'un séjour aux bains de Schinznach en Argovie.

<sup>252</sup> « Wahrlich den eigenen Wutschrei hörete nicht der Gigant hier, / Läg'er, vom Himmel gestürzt, unten am Felsen gekrümmt ! ». MÖRIKE, Eduard, « Am Rheinfall », in : MÖRIKE, Eduard, *Sämtliche Gedichte*, Munich, DTV, 1975, p. 106. [En vérité, le géant tombé du ciel n'aurait pas entendu son propre cri de colère, s'il gisait replié, en bas de la falaise !] C'est au cours d'une excursion effectuée quelques années plus tôt au pied du château de Laufen que Mörike rassembla la matière qui lui permettra de composer « Am Rheinfall ».

<sup>253</sup> DÜRSSON, Werner, *An den Quellen des Ozeans – Die Darstellung des Unbeschreiblichen*, <http://www.knill.com/rheinfall/durrson/durrson.html>, page consultée le 31/08/2004. Poète lui-même, Werner Dürsson fut un traducteur de Rimbaud. Dans l'essai en question, il énumère les stratégies déployées

Matthisson<sup>254</sup>, pour sa part, a le mérite de récapituler, dans son poème satirique «Empfindsamkeiten am Rheinfall»<sup>255</sup>, la diversité des réactions face au célèbre site : source d'inspiration aux traits infernaux pour le poète, la cataracte signifie aux yeux du boutiquier une entrave à la circulation des marchandises, tandis qu'elle suscite la déception hypocondriaque du visiteur britannique. Décrit dans la strophe finale, le comportement le plus approprié consisterait, selon Matthisson, à demander à Dieu la transformation miraculeuse de la « montagne d'écume » en « champagne » !

Accessible soit depuis la rive schaffhousienne au nord, soit par la rive zurichoise au sud, le site est sans conteste le plus visité par nos promeneurs sur les bords du Rhin helvétique<sup>256</sup>. Ils en ont tous, à de rares exceptions près, effectué le tour complet, passant par le château de Laufen et sa passerelle (Fischnetz) ou bien par le Schlössli Wörth<sup>257</sup>. Ce dernier, un gros manoir construit vraisemblablement au XII<sup>e</sup> siècle et ayant appartenu, dès 1291, à la famille schaffhousoise des Schultheißen von Randenburg, fut acquis par l'abbaye bénédictine Allerheiligen en 1436. La bâtisse fut ensuite vendue à la ville de Schaffhouse qui la céda au canton en 1832. Quant au château de Laufen<sup>258</sup>, mentionné pour la première fois au IX<sup>e</sup> siècle, il fut la propriété de seigneurs de Laufen avant d'être acheté en 1544 par la ville de Zurich. Après la Révolution française et la fin des conditions féodales, il fut mis en fermage avant d'être racheté en 1833 par le peintre et éditeur Louis Bleuler<sup>259</sup>.

Spectaculaire « accident » sur le cours d'un fleuve plutôt tranquille depuis sa sortie du lac de Constance, la cataracte de Laufen a exercé depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle une irrésistible force d'attraction sur les voyageurs passant à proximité. Faisant état dans leurs récits de leurs attentes, parfois très fortes, de leur satisfaction à la vue du spectacle,

---

par Goethe pour rendre compte de la chute en 1797. Face au caractère « presque indescriptible » de celle-ci, le grand écrivain avait multiplié les angles d'observation et recouru, entre autres, à l'emploi du qualificatif « monstrueux » et à l'image de l'océan s'engendrant lui-même.

<sup>254</sup> Originaire de Magdebourg, Friedrich Matthisson (1761-1831) séjourna à plusieurs reprises en Suisse, notamment de 1787 à 1789, chez son ami Bonstetten, bailli de Nyon, puis chez Madame de Staël à Coppet en 1809. Il exerça la fonction de précepteur de la princesse d'Anhalt-Dessau, avant de devenir intendant du théâtre de la Cour et bibliothécaire à Stuttgart.

<sup>255</sup> MATTHISSON, Friedrich, *Gedichte*, t. 2, Vienne, 1815, p. 222-223.

<sup>256</sup> Voir annexe 12 : Plan de la chute de Laufen et de ses environs.

<sup>257</sup> HAUSWIRTH, Fritz, *Burgen und Schlösser der Schweiz*, t. 4, Kreuzlingen, 1968. Le Schlössli abrite de nos jours un restaurant gastronomique idéalement situé au pied de la cataracte. Voir annexe 21 : Le « Schlössli Wörth », depuis la rive schaffhousienne.

<sup>258</sup> Depuis 1941, le château de Laufen est la propriété du canton de Zurich. Voir annexe 22 : Le château de Laufen depuis le rocher central.

<sup>259</sup> Voir *infra*, 2-3-2.

mais aussi le cas échéant de leur déception, ceux-ci ne sont jamais restés insensibles à ce qu'ils ont observé.

### *1-5-3 Du lac de Constance au secteur des sources*<sup>260</sup>

Le Rhin dit alpin coule du lac de Constance à Reichenau. Entre le lac et les environs de Sargans, le cours d'eau marque la frontière d'abord entre Saint-Gall et le Vorarlberg autrichien, puis entre Saint-Gall et le Liechtenstein. En amont, il coule presque entièrement en territoire grison, sauf sur quelques kilomètres où il sépare Saint-Gall, État allié devenu canton en 1803, de l'espace rhétique.

À la hauteur de Ragaz, le Rhin reçoit les eaux d'un torrent de montagne, la Tamina, au bord de laquelle se trouvent les célèbres bains de Pfeffers<sup>261</sup>, connus également pour leur effrayante gorge<sup>262</sup> abritant une source chaude que nombre de voyageurs cheminant sur les bords du fleuve ont intégrée à leur itinéraire. Découverte vers 1240 par un chasseur, la source chaude attira les curistes pendant plus de cinq cents ans pour ses vertus curatives. Située sur un territoire appartenant à l'abbé de Pfeffers, la source thermale bénéficia, dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, d'une notoriété égale à celle des bains de Bade et accueillit de grands noms de l'humanisme tels que Aegidius Tschudi<sup>263</sup>, Ulrich von Hutten<sup>264</sup> et Ulrich Zwingli<sup>265</sup>. Le médecin et humaniste Paracelse<sup>266</sup>, qui y

---

<sup>260</sup> Annexes 25 et 25 bis : Cartes du secteur des sources.

<sup>261</sup> Voir : ANDERES, Bernard, *Altes Bad Pfäfers – Ein Führer*, Stiftung Altes Bad Pfäfers und Amt für Kultur des Kantons St. Gallen, Mels, 1999.

<sup>262</sup> Voir annexe 30 : Gorge de la Tamina, passerelle menant à l'ancienne source chaude, annexe 31 : À l'intérieur de la gorge de la Tamina et annexe 31 bis : À l'intérieur de la gorge de la Tamina, en regardant vers le haut.

<sup>263</sup> Aegidius TSCHUDI (1505-1572) : d'abord géographe, cet érudit glaronais parcourut les Alpes helvétiques à partir de 1524. Il publia en 1538 un ouvrage géographique intitulé *Alpisch Rhaethia*. Puis, il se consacra à l'histoire de son pays dont il est considéré comme le premier grand historien, même si certaines de ses affirmations sont de nos jours remises en cause. Bien que catholique, Tschudi eut le protestant Zwingli comme précepteur.

<sup>264</sup> Humaniste originaire de Hesse, Ulrich von Hutten (1488-1523) exerça une féroce critique à l'égard de l'État, de l'Église et des clercs. Banni pour des raisons politiques, il fut accueilli à Zurich par Zwingli quelques mois avant son décès à Ufenau. C'est grâce au réformateur zurichois qu'il put recevoir des soins aux bains de Pfeffers.

<sup>265</sup> Né à Wildhaus sur les terres de l'abbaye de Saint-Gall, Ulrich Zwingli (1484-1531) reçut une formation universitaire et humaniste à Vienne et à Bâle avant de faire ses débuts à l'importante cure de Glaris en 1506. Il accompagna, en qualité d'aumônier, les troupes mercenaires suisses envoyées en Italie. Présent lors de la défaite de Marignan, il s'en prit violemment au mercenariat. Il est considéré comme « le fondateur d'une seconde et importante tradition historique du protestantisme », mêlant « ce qu'il apprit de Luther à ce qu'il élaborait lui-même ». Voir : MOELLER, Bernd, « La Réforme urbaine en Suisse et en Haute-Allemagne » in : CAHN, Jean-Paul et al. (éd), *Luther et la Réforme 1525-1555. Le temps de la consolidation religieuse et politique*, Paris, Éditions du Temps, 2001, p. 235.

séjourna plusieurs mois en 1535, contribua également à faire connaître le lieu. D'abord difficilement accessibles, les eaux de la source chaude furent dirigées hors de la gorge à partir de 1630. Suite à un incendie en 1655, de nouvelles installations furent construites sous l'égide de l'abbé Boniface Tschupp. Le succès de l'établissement thermal se ralentit vers 1798, en raison d'une situation politique difficile, mais connut dès 1820 un nouvel essor. Suite à des difficultés financières, il fut cependant sécularisé en 1838 et échut au gouvernement cantonal de Saint-Gall. Les eaux furent alors conduites vers Ragaz où un nouveau complexe balnéaire fut édifié et inauguré en 1840. Les bâtiments situés aux abords de la gorge abritent de nos jours un musée<sup>267</sup>.

Aux environs de Malans, le Rhin reçoit les eaux de la Landquart, et à Coire, celles de la Plessur ; quelques kilomètres plus au sud, la petite ville de Reichenau voit se réunir les deux bras du cours d'eau<sup>268</sup> coulant ici en territoire grison, dans un secteur correspondant à une partie de l'ancienne Rhétie<sup>269</sup>. On y parle le romanche, langue romane dérivée du latin. Dès 806, Charlemagne introduisit dans cette région le système administratif des Francs, puis, l'Évêché de Coire, détaché de l'archidiocèse de Milan, fut rattaché à celui de Mayence. Enfin, suite à l'incendie qui ravagea Coire en 1464, la ville fut rebâtie par des artisans germanophones qui s'y installèrent, ce qui entraîna la germanisation totale du lieu. Du XIV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, l'autonomie politique de la région prit progressivement forme. Des ligues se formèrent<sup>270</sup>. La première, la ligue Grise, qui donna son nom au territoire, fut jurée en 1424 contre l'évêque de Coire. Cette conjuration était en fait le renouvellement d'un serment datant de 1395 qui regroupait des communes situées sur le Rhin antérieur. Les communautés du Rhin postérieur se joignirent à elles et prêtèrent serment sous un érable dans le village de Trun, sur les bords du Rhin antérieur. La « Ligue Grise » noua des relations dans la sphère rhétique avec une partie de la « Ligue de la Maison-Dieu » et la « Ligue des Dix-Juridictions ». Les Trois

---

<sup>266</sup> Theophrastus von Hohenheim, dit « Paracelsus » (1493-1541), est né à Einsiedeln. Il effectua ses études à Ferrare avant de parcourir l'Europe pendant une dizaine d'années. Il fut médecin à Bâle de 1527 à 1528 et aux bains de Pfeffers en 1535.

<sup>267</sup> Voir annexe 29 : Bâtiment des bains de Pfeffers (début XVIII<sup>e</sup> siècle).

<sup>268</sup> Le Rhin antérieur et le Rhin postérieur. Voir annexe 34 : Jonction du Rhin antérieur et du Rhin postérieur à Reichenau et annexe 35 : Château de Reichenau.

<sup>269</sup> Au Moyen-Âge, le diocèse de Coire comprenait le territoire de l'actuel canton des Grisons (sauf le Val Poschiavo), la vallée du Rhin jusqu'à Hirschsprung, le pays de Sargans, la plaine de la Linth, le nord de l'actuel canton de Glaris, l'Urseren, le territoire du Liechtenstein, le Vorarlberg jusqu'à Götzis compris, le Paznaun et le Val Venosta jusqu'à la Passer. Voir : DEPLAZES, Lothar, « Rhétie », 11/10/2010, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F8094.php>.

<sup>270</sup> La Ligue de la Maison-Dieu se forma à partir de 1365, celle dite des Dix-Juridictions fut fondée en 1436 à Davos. Voir annexe 26 : Carte de la République des III ligues.

Liges constituèrent progressivement un État autonome désigné par le nom de République des III Ligues dès 1450<sup>271</sup>, allié à la Confédération. Intégré à la République helvétique en 1799, il devint un canton à part entière en 1803, dans le cadre de l'Acte de Médiation.

Sur le cours du Rhin antérieur, à proximité de Flims, se trouve l'impressionnante « Rheinschlucht » ou « Ruinaulta », sorte de Grand Canyon helvétique, très peu évoqué dans notre corpus<sup>272</sup>. Ilanz, Trun, Disentis<sup>273</sup> et Tschamut, villages d'inégale importance, apparaissent parfois dans les récits. C'est dans la poésie de langue allemande que ce secteur semble avoir trouvé son traitement le plus complet.

Fasciné par les fleuves, auxquels il a consacré de nombreux poèmes<sup>274</sup>, Hölderlin a chanté celui qu'il surnomme le « frère du Main »<sup>275</sup> pendant un voyage dans les Grisons, sans qu'il soit toujours possible d'identifier avec certitude les lieux mentionnés. Dans « Die Wanderung »<sup>276</sup>, écrit au printemps 1801, il relate « le destin du Rhin rejeté par la Mère, la terre natale »<sup>277</sup>, c'est-à-dire par la terre helvétique, sort que le poète refuse de partager. En quête de sérénité, Hölderlin séjournait à ce moment-là dans la petite ville d'Hauptwil (Thurgovie), après sa troublante rencontre avec Susette Gontard<sup>278</sup>. La même année, il retraça le destin du fleuve qui, d'adolescent, devient le Père Rhin accompli<sup>279</sup> dans « Der Rhein »<sup>280</sup>. Ouvrant son hymne au Rhin au moment où « le midi doré, / en visitant la source, descendait », Hölderlin établit un parallèle entre la naissance du chant et celle du fleuve, faisant de ce dernier l'allégorie du génie et du destin poétique<sup>281</sup>. Encore jeune et impétueux, le Rhin fait entendre sa voix tout en

---

<sup>271</sup> BUNDI, Martin, « Grisons », 10/03/2010, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F7391-3-16.php>. Les III Ligues bénéficièrent d'une constitution commune grâce au Pacte d'alliance du 23 septembre 1524.

<sup>272</sup> Ce site est d'un accès difficile depuis la route. Actuellement, la ligne des chemins de fer rhétiques Reichenau-Oberalp passe en contrebas de la gorge, offrant une vue panoramique aux passagers, ce dont nos voyageurs ne pouvaient disposer à l'époque où ils fréquentèrent les lieux.

<sup>273</sup> Les abbayes jouèrent un grand rôle dans l'organisation ecclésiastique de la Rhétie au bas Moyen-Âge. Celle de Disentis construisit plusieurs hospices sur la route d'accès au Lukmanier. Voir : HITZ, Florian, « Églises et abbayes du XIV<sup>e</sup> siècle à la Réforme », in : *La République des III Ligues (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, 10/03/2010, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F7391-3-25.php>.

<sup>274</sup> Ces poèmes ont été regroupés, traduits et édités par Nicolas Waquet : HÖLDERLIN, Friedrich, WAQUET, Nicolas (éd), *op. cit.*

<sup>275</sup> HÖLDERLIN, Friedrich, « Der Main », in : *ibid.*, p. 14-15.

<sup>276</sup> « Die Wanderung », in : HÖLDERLIN, Friedrich, WAQUET, Nicolas (éd), *op. cit.*, p. 64-73.

<sup>277</sup> *Ibid.*, postface de Nicolas Waquet, p. 132.

<sup>278</sup> MIELSCH, Hans-Ulrich, *Die Schweizer Jahre deutscher Dichter*, Zurich, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 1994, p. 201. Précepteur du fils de la famille Gontard de 1796 à 1798, Hölderlin était tombé amoureux de la mère de son élève. Il idéalisa la jeune femme à travers le personnage de Diotima dans son roman *Hyperion*.

<sup>279</sup> HÖLDERLIN, Friedrich, WAQUET, Nicolas (éd), *op. cit.*, postface de Nicolas Waquet, p. 164, notes.

<sup>280</sup> « Der Rhein », in : *ibid.*, p. 76-91.

<sup>281</sup> *Ibid.*, postface de Nicolas Waquet, p. 140.



prenant le chemin de l'Asie<sup>282</sup>, en direction de l'est. C'est bien du Rhin antérieur dont il s'agit ici, un bras dont la naissance est, chez Hölderlin, indissolublement liée à la liberté<sup>283</sup>, thème que Gottfried Keller développe à son tour en 1846, dans son poème « Am Vorderrhein »<sup>284</sup>. Le poète zurichois y charge le Rhin antérieur d'un message à ses « frères allemands », désignant expressément l'Allemagne comme sa « seconde patrie ». Pénétré du « lait de la liberté »<sup>285</sup>, le jeune fleuve, qui s'arrache à l'abîme et à la pierre pour rejoindre la mer et la partie allemande du cours d'eau, avec ses cathédrales et la Lorelei, occupe une place centrale dans le poème.

Mais ni Hölderlin, ni Keller n'évoquent le lac Toma, situé près d'Oberalp et aujourd'hui considéré comme la source officielle du Rhin, comme l'indique la plaque fixée sur la roche à plus de 2345 mètres d'altitude<sup>286</sup>. On peut s'étonner du choix, somme toute assez récent, de ce lieu comme point d'origine du cours d'eau, quand on sait que dans nombre de récits de notre corpus, le berceau du fleuve est le plus souvent mis en relation avec son bras inférieur, situé à proximité du mont Adule. Il semble que cela tienne à deux raisons : d'une part, le lac Toma constitue un point de départ strictement délimité, contrairement à la source du Rhin postérieur, issue de plusieurs ruisseaux émanant des glaciers. D'autre part, le Rhin antérieur est légèrement plus long que son homologue<sup>287</sup>.

Il faut attendre le « Rheinborn »<sup>288</sup> de Conrad Ferdinand Meyer pour voir la poésie célébrer le lac Toma en tant que source du fleuve. Écrit probablement en 1874<sup>289</sup>, le poème immortalise une excursion au lac entreprise par l'auteur et sa sœur Betsy lors d'un séjour à Tschamut, près du col d'Oberalp, au cours de l'été 1873<sup>290</sup>. En plein « Kulturkampf », l'auteur de *Jürg Jenatsch* aurait testé l'écho produit par le site en

<sup>282</sup> « Der Rhein », in : *ibid.*, p. 78-79.

<sup>283</sup> « Die Stimme waers des edelsten der Ströme, / Des freigebohrenen Rheins », « Der Rhein », in : *ibid.*, p. 78-79.

<sup>284</sup> KELLER, Gottfried, « Am Vorderrhein », in : KELLER, Gottfried, KAUFMANN, Kai (éd.), *op. cit.*, p. 149.

<sup>285</sup> KELLER, Gottfried, « Die Milch der Freiheit », in : *ibid.*, p. 149.

<sup>286</sup> Voir annexe 32 : Lac Toma (2345 mètres d'altitude), source officielle du Rhin et annexe 33 : Le Rhin antérieur sortant du lac Toma. La plaque indique que le fleuve parcourt 1320 kilomètres avant d'atteindre son embouchure près de Rotterdam aux Pays-Bas. Ce chiffre ne tient pas compte de la découverte récente de Bruno P. Kremer. Voir *supra*, note n° 1.

<sup>287</sup> Nous tenons ces explications d'un guide de montagne grison.

<sup>288</sup> MEYER, Conrad Ferdinand, « Der Rheinborn », in : MEYER, Conrad Ferdinand, *Sämtliche Werke*, t. 2, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1978, p. 63.

<sup>289</sup> SPRENGEL, Peter, *Von Luther zu Bismarck – Kulturkampf und nationale Identität bei T. Fontane, C. F. Meyer und G. Hauptmann*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 1999, p. 39.

<sup>290</sup> LOTT-BÜTTICKER, Elisabeth, WYSLING, Hans (éd.), *Conrad Ferdinand Meyer – Gedenkband zum 100. Todesjahr*, Zurich, Neue Zürcher Zeitung, 1998, p. 226 et p. 390.

s'écriant « Bismarck », marquant ainsi son admiration pour l'artisan de l'unité allemande et faisant résonner son nom aux origines du Rhin souvent qualifié de « fleuve allemand »<sup>291</sup>. Le début du poème, notamment les strophes 2 et 4, traduit le contraste entre les attentes d'un Moi romantique et la désolation du paysage :

[...]  
Ich glaubte, daß der Rhein entspringe,  
So liedervoll, so weinumlaibt,  
Aus eines Sees lichtigem Ringe,  
Doch fand ich nicht, was ich geglaubt  
[...]  
Ich klomm und klomm auf schroffen Stiegen,  
Verwognen Pfaden, öd und wild,  
Und sah den Born im Dunkel liegen  
Wie ein erzgeboßnen Schild<sup>292</sup>.

Mais les deux dernières strophes font de cet environnement désolé le point de départ d'un combat :

Fernab von Herdgeläut und Matten  
Lag er in eine Schlucht versenkt,  
Bedeckt von schweren Riesenschatten,  
Aus Eis und ewgem Schnee getränkt –  
  
Ein Sturz ! Ein Schlag ! Und aus den Tiefen  
Und aus den Wänden brach es los :  
Heerwagen rollten ! Stimmen riefen  
Befehle durch ein Schlachtgetos<sup>293</sup> !

---

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 185. L'Empire allemand avait été proclamé en janvier 1871 dans la Galerie des Glaces à Versailles. Voir aussi : SPRENGEL, Peter, *op. cit.*, p. 39-40.

<sup>292</sup> [...] / Je croyais que le Rhin jaillissait / Au milieu des chants et des treilles / Du cercle lumineux d'un lac / Mais je n'ai pas trouvé ce que je croyais. [...] / Je grimpai et grimpai par les pentes abruptes / Les sentiers tortueux, nus et sauvages / Et vis la source dans l'obscurité / Tel un bouclier coulé en bronze]. MEYER, Conrad Ferdinand, *op. cit.*, p. 63.

<sup>293</sup> [Loin des clochettes des troupeaux et des alpages / il reposait au fond d'un gouffre / Recouvert par l'ombre de lourds géants / Abreuvé par la glace et les neiges éternelles / Une chute ! Un choc ! Et des profondeurs / Et des parois il se détacha / Des chariots de l'armée roulèrent ! Des voix crièrent / Des ordres à travers le fracas de la bataille]. *Ibid.*, p. 63.

Peter Sprengel voit dans les eaux « alimentées par la glace et les neiges éternelles » se libérant d'un seul coup le mouvement d'un guerrier partant au combat. La claire source du fleuve reposant dans l'obscurité symboliserait selon lui le conflit nord-sud, c'est-à-dire l'opposition entre Empire allemand et papauté<sup>294</sup>.

En dépit du changement de statut au profit du bras antérieur, nous verrons que c'est sans conteste le bras inférieur qui attire le plus les visiteurs sur ses rives, très certainement en raison de la présence de la Via Mala et, dans une moindre mesure, des Roffles, deux gorges placées sur la route principale menant de Coire aux cols du Splügen et du Saint-Bernard.

Située au sud-est de Thusis, sur une hauteur dominant le Rhin postérieur, la forteresse d'Hohenrätien est l'une des plus anciennes de Suisse<sup>295</sup>. Dans un récit légendaire, le lieu est associé à la victoire de paysans sur le dernier seigneur du château, coupable d'avoir enlevé une jeune fille. Rassemblés au sommet de la falaise, les courageux villageois purent arracher l'otage des bras de son ravisseur avant d'acculer ce dernier au bord du précipice et de provoquer sa chute de l'abrupt escarpement qui domine l'entrée de la Via Mala<sup>296</sup>. Entre 1851 et 1854, Gottfried Keller dépeint la « voie mauvaise » dans un poème<sup>297</sup> où il met en scène un « je » qui, tentant de rejoindre « un enfant rêveur » se tenant au bord du Rhin et qui pourrait être sa bien-aimée, chemine sur un étroit sentier en contrebas duquel le fleuve écume et gronde, alors que gémissent les sapins au passage du vent.

Mentionnée pour la première fois en 1219 dans un itinéraire, la Via Mala<sup>298</sup>, merveille de la nature et curiosité géologique, doit son nom à la dangerosité de ce qui fut d'abord une partie de voie romaine sur laquelle le franchissement de la gorge n'était possible qu'à l'aide de troncs d'arbres<sup>299</sup>. Elle n'aurait été représentée graphiquement qu'à partir de 1655<sup>300</sup>, quand, dans le cadre d'une véritable entreprise d'espionnage économique, des négociants hollandais à la recherche d'un trajet plus court vers le sud y envoyèrent le peintre paysagiste Jan Hackaert dans le but de s'assurer que la voie était

---

<sup>294</sup> SPRENGEL, Peter, *op. cit.*, p. 39.

<sup>295</sup> Des fouilles archéologiques en cours sur le site ont mis à jour les restes de bâtiments sacrés datant de l'époque romaine et d'un baptistère du V<sup>e</sup> siècle. La tour principale fut érigée entre les XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

<sup>296</sup> RULAND, Wilhelm, *Rheinsagen*, Bonn, 2<sup>e</sup> éd, Verlag Hoursch und Bechstedt, s.d., p. 8-10.

<sup>297</sup> KELLER, Gottfried, « Via mala ! », in : KELLER, Gottfried, KAUFMANN, Kai (éd.), *op. cit.*, p. 496.

<sup>298</sup> Voir annexe 28 : Carte de la Viamala.

<sup>299</sup> SIMONETT, Christoph, « Die Viamala – Historischer Abriss und kleine Chronik », in : *Viamala*, 2007, p. 17.

<sup>300</sup> RIEDI, Thomas, *Viamala – Texte und Bilder zur Natur und Geschichte der grössten Schlucht im Kanton Graubünden*, Coire, Bischofberger AG, 1992, p. 10.

praticable<sup>301</sup>. Ses nombreuses esquisses, dont les qualités topographiques sont encore reconnues aujourd'hui<sup>302</sup>, permirent à ses commanditaires d'acquérir la certitude que la « Voie funeste » n'était qu'un mythe. En effet, dès 1443, le passage de charettes à deux roues est attesté, bien que des chutes de pierres rendissent le chemin parfois impraticable. Le secret resta cependant bien gardé, puisque beaucoup de nos voyageurs, même s'ils trouvèrent le lieu fort impressionnant, exprimèrent leur étonnement de ne pas le trouver aussi dangereux qu'ils avaient pu le lire ou l'entendre dire.

Les conditions de circulation s'améliorèrent encore après la construction de deux ponts en 1738 et 1798, suivie par la modification des accès à la gorge principale grâce au percement du court tunnel du « Trou perdu » (sur le tronçon allant de Thusis à Rongellen), puis par l'édification d'un troisième pont en 1836<sup>303</sup>. La forte augmentation du trafic à partir de 1834 entraîna la construction d'ouvrages d'art de plus en plus sophistiqués et audacieux qui conduisirent à l'effacement progressif de l'image effrayante de la Viamala<sup>304</sup>. De terribles souvenirs de chutes accidentelles et d'autres catastrophes restent néanmoins attachés au site : à la fin du mois de novembre 1800, une troupe de quinze mille soldats français, menée par le général Macdonald, subit de lourdes pertes et vit disparaître une caisse remplie d'un précieux trésor de guerre dont on dit qu'il serait encore dissimulé au fond de la gorge<sup>305</sup>. On relate aussi l'effroyable inondation du 27 août 1834. Provoqué par des pluies torrentielles qui s'étaient abattues sur les Grisons, le danger vint cette fois-ci du Rhin lui-même, dont les eaux gonflées par les précipitations auraient atteint la base de l'arche du pont du milieu<sup>306</sup>. À la différence de certains guides<sup>307</sup>, aucun des récits de notre corpus postérieurs aux dates indiquées ne fait état de ces catastrophes, les visiteurs préférant manifester leur surprise face à l'absence de danger.

---

<sup>301</sup> FONTANA, Armon, KAISER, Thomas, *Tiefes Monument - Von Thusis bis Splügen*, Sils i. D., Verein Kulturraum Viamala, 2008, p. 12.

<sup>302</sup> BRUNNER, Hans, « Über die Morphologie und Entstehungsgeschichte der Viamala », in : *Viamala*, 2007, p. 44.

<sup>303</sup> SIMONETT, Christoph, « Die Viamala – Historischer Abriss und kleine Chronik », in : *Viamala*, 2007, p. 20.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p.28.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>307</sup> JOANNE, Adolphe-Laurent, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, Paris, Hachette, 1859, p. 808.

À la sortie de la vallée de Schams, au sud d'Andeer, la gorge de Roffla<sup>308</sup> constitue également un site impressionnant à l'endroit où le Rhin d'Avers vient se jeter dans le Rhin postérieur. Évoquée par certains voyageurs, elle n'exerce cependant pas la même fascination que la Viamala. Si quelques promeneurs sont allés jusqu'à Splügen et Hinterrhein, ils sont très rares à avoir poussé leur périple jusqu'à la source du Rhin postérieur, dans le glacier du Rheinwald sur le mont Adule. Celle-ci est entrée dans la tradition littéraire grâce aux vers tirés des *Épîtres* de Nicolas Boileau-Despréau (1636-1711). Dans l'*Épître IV – au Roi*, le poète célèbre le franchissement du Rhin près de Tolhuis en Hollande par les troupes françaises le 12 juin 1672, dans le cadre de la guerre de Hollande<sup>309</sup>. Pour relater cet exploit, l'historiographe de Louis XIV n'hésita pas à recourir à l'humour, afin d'égayer son récit, et mit en scène le Rhin entouré de naïades, là où débute son cours. Boileau situe l'âme du fleuve au cœur du massif du Waldhorn, dans un décor aux allures mythologiques, peuplé de créatures aquatiques. Assimilé à un paisible souverain, le Rhin voit soudain son passé glorieux remis en cause par l'intervention d'un monarque, le roi Louis XIV, à l'autre extrémité de son cours. Dans le récit que lui font les naïades, ses « flots en courroux » en terre hollandaise apparaissent incapables de résister à ce héros qui « a de Jupiter la taille et le visage »<sup>310</sup>. La puissance du Roi Soleil est donc telle qu'il accomplit ce que seul Jules César avait fait avant lui :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,  
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,  
Appuyé d'une main sur son urne penchante,  
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante :  
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,  
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.  
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives,  
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,  
Qui toutes accourant vers leur humide roi,  
Par un récit affreux redoublent son effroi.  
Il apprend qu'un héros conduit par la victoire,  
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;

<sup>308</sup> « Rofflaschlucht » en allemand. On trouve aussi le terme français de « Roffles » chez certains voyageurs tels que Théobald Walsh.

<sup>309</sup> Louis XIV, qui avait déclaré la guerre à la Hollande en avril 1672, se mit en campagne à la tête d'une armée de 130.000 hommes et franchit le Rhin sur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

<sup>310</sup> BOILEAU-DESPRÉAU, Nicolas, *Épître IV*, in : *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot Frères, 1857, p. 224.

Que Rheinberg et Wesel terrassés en deux jours,  
D'un jour déjà prochain menace tout son cours<sup>311</sup>.

Conscient du danger qui le guette, le fleuve prend alors l'apparence d'un guerrier un peu poussiéreux et décide d'aller lui-même en découdre. On le retrouve tentant de galvaniser le courage des troupes hollandaises, qui, rassérénées par son discours, se décident à faire face à l'envahisseur. Mais les nobles français, guidés par leur souverain, s'élancent un à un pour pourfendre ses eaux, avançant ainsi vers la victoire :

Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne :  
[...]  
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;  
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,  
Abandonne à Louis la victoire et ses bords<sup>312</sup>.

Bien que le ton soit parfois proche du burlesque, c'est bien l'image d'un puissant dieu-fleuve vaincu par le souverain français qui domine ici. Le décor imaginaire peint par Boileau ne sera guère cité que dans la sphère francophone et sera remis en cause au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>313</sup>.

Dans cette partie, que nous appellerons secteur des sources et qui comprend le Rhin antérieur, le Rhin du milieu, le Rhin postérieur et le Rhin alpin (entre Reichenau et le lac de Constance), le jeune fleuve parcourt des zones extrêmement montagneuses et sauvages, parfois difficilement accessibles, souvent éloignées de tout foyer culturel. Sur la route reliant l'Allemagne à l'Italie, dans une région qui a, comme nous le verrons, inégalement intéressé nos voyageurs et qui correspond avant tout à un lieu de passage dans lequel il ne fait guère bon s'attarder, c'est la nature sous la forme d'un fleuve et de ses avatars qui se fait vecteur de culture.

## Conclusion

À côté de foyers culturels importants tels que Bâle et Constance, le cours suisse du Rhin offre donc une grande variété de paysages et recèle de multiples sites naturels

---

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>313</sup> Notamment par Chateaubriand et Théobald Walsh. Voir *infra*, 3-3-3-2 et 3-3-3-3.

exceptionnels auxquels de nombreux auteurs ont prêté une plus ou moins grande attention.

## 2 OUVRAGES DESCRIPTIFS, GUIDES ET ICONOGRAPHIE

### 2-1 Ouvrages descriptifs de Sebastian Münster, Matthäus Merian, Johann Georg Altmann, Beat Fidel Anton de la Tour-Châtillon Zurlauben, Georges Bernard Depping et Heinrich Zschokke

#### Présentation

Les premiers ouvrages descriptifs exclusivement consacrés à la Suisse ne sont apparus qu'au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>314</sup>, mais l'espace helvétique fait l'objet, dès 1550, dans la *Cosmographie universelle* de Sebastian Münster, de tableaux détaillés. Nous avons rencontré, au cours de nos investigations, deux types d'ouvrages descriptifs fournissant des informations sur la Suisse : ceux dans lesquels le territoire helvétique est un élément traité parmi d'autres, comme dans l'œuvre de Sebastian Münster précédemment citée, et ceux consacrés entièrement à la Suisse. Parmi ces derniers, nous avons retenu, en nous basant à la fois sur des critères de représentativité et d'accessibilité, les titres suivants : *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae* (1642) de Matthäus Merian et Martin Zeiller, *l'État et délices de la Suisse ou description historique et géographique des 13 cantons suisses et de leurs alliés* (1730) de Johann Georg Altmann, les *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse* (1780) du baron de Zurlauben, *La Suisse ou tableau historique* de Georges Bernard Depping (1822) et *Die klassischen Stellen der Schweiz und deren Hauptorte, in Originalansichten dargestellt* (1842) de Heinrich Zschokke.

#### 2-1-1 *Cosmographie universelle* (1544)

L'ouvrage monumental de Sebastian Münster, franciscain érudit né en 1488 à Ingelheim, fut l'objet jusqu'en 1650 de nombreuses traductions et rééditions, témoignant de l'immense succès remporté par ce que l'on peut considérer comme une « encyclopédie » avant la lettre.

---

<sup>314</sup> PLANTIN, Jean-Baptiste, *Abrégé de l'histoire générale de la Suisse, avec une description particulière du Pais des Suisses* (1666) et WAGNER, Johann-Jakob, *Mercurius Helveticus* (1701). Sur ce point voir : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1653.



La *Cosmographie* comporte des indications géographiques, historiques, botaniques et géologiques, puisées dans des ouvrages antiques<sup>315</sup>, bibliques mais aussi modernes. N'ayant eu que rarement la possibilité de voyager pour approfondir ses connaissances sur les régions qu'il entendait décrire, Münster lança des appels à des érudits locaux afin de combler certaines lacunes. Mais tous ne répondirent pas à ses sollicitations. C'est ainsi que dans des textes relatifs à des contrées particulièrement reculées, des faits scientifiquement vérifiés côtoient de simples suppositions ou de pures spéculations issues de l'imagination de l'auteur. Cette liberté prise envers la réalité se retrouve également dans les illustrations, dont le nombre augmentera d'ailleurs au fur et à mesure des éditions ; en effet, il n'est pas rare qu'une vue représentant une ville soit utilisée pour plusieurs cités, et ce pour des raisons économiques.

Bien que la *Cosmographie* de Münster se présente comme « universelle », incluant notamment le Nouveau Monde, la Terre Sainte et l'Inde, c'est l'Allemagne, à laquelle plus de quatre cents pages sont consacrées dans l'édition de 1545, qui se trouve au centre de l'étude<sup>316</sup>. Et c'est par la Suisse, que Münster conçoit comme une « province de la nation allemande », que débute l'exposé sur les terres germaniques divisées en quatre parties. Il est intéressant de préciser que le Rhin sert d'axe géographique à la première. Né à Ingelheim, en Rhénanie-Palatinat, et résidant à Bâle depuis 1529, Münster connaît bien cette région, ainsi que le sud de l'Allemagne.

Dans la *Cosmographie*, le Rhin est découpé en trois tronçons appelés « Niederrhein », « Mittelrhein » et « Oberrhein ». Ce dernier recouvre pour partie le cours helvétique du fleuve, vu d'est en ouest depuis le lac de Constance jusqu'à Bâle.

#### Le secteur des sources

Un chapitre est consacré à ce secteur dans l'édition de 1550<sup>317</sup> où Münster évoque les « deux Rhins »<sup>318</sup> prenant leur source dans les Grisons, l'ancienne Rhétie. Un passage

---

<sup>315</sup> Münster venait de terminer la traduction de la *Géographie* de Ptolémée lorsqu'il publia en latin la première édition de la *Cosmographie* en 1544. La seconde édition, en langue vulgaire, date de 1545.

<sup>316</sup> GEISSLER, Hartmut, *Sebastian Münsters „Cosmographia“ unter hauptsächlicher Berücksichtigung der 2. Auflage von 1545, nach Karl Heinz Burmeister* <http://www.ingelheimergeschichte.de/geschichte0105/sebmuenster.html>, page consultée le 05/10/08. Voir aussi le dossier biographique sur Sebastian Münster proposé par la Société d'histoire d'Ingelheim à la même adresse.

<sup>317</sup> MÜNSTER, Sebastian, *Cosmographie oder beschreibung aller ländel, herschafften, fürnemsten stellen*, Bâle, 1550. Ouvrage original numérisé, consultable en ligne sur le site de l'université de Cologne :

concerne également la ville de Coire<sup>319</sup>, où l'auteur séjourna quelque temps, peut-être au cours de son voyage au nord de la Suisse orientale en 1530<sup>320</sup>. La configuration du fleuve à ses origines est par ailleurs détaillée dans un chapitre intitulé *Von den fliessenden wässern teütsches lands*<sup>321</sup> qui présente le Rhin comme « l'autre grand cours d'eau » après le Danube. Se référant visiblement à la *Géographie* de Strabon<sup>322</sup>, Münster situe au mont Adule les sources du Rhin antérieur et du Rhin postérieur<sup>323</sup>, précisant que d'autres cours d'eau tels que le Rhône, le Tessin et la Reuss voient également le jour dans ce secteur. Le cours suisse du Rhin est ensuite décrit dans ses grandes lignes, depuis la réunion des deux bras principaux aux environs de Coire jusqu'à Bâle, où il prend la direction du nord. Les lignes consacrées au lac de Constance sont assez surprenantes, car Münster laisse entendre que c'est le Rhin qui se divise pour constituer les deux lacs avant de se resserrer et de reprendre sa route jusqu'à Bâle. Le reste de son cours n'est désigné alors que par une direction, le nord, et par la mention « etc »<sup>324</sup>. L'intérêt du moine franciscain se limite ici à la partie helvétique, bien qu'il soit familiarisé avec le cours d'eau au moins jusqu'à Ingelheim.

Le Rhin suisse constitue également l'épine dorsale d'un chapitre consacré, entre autres, aux couvents d'Helvétie situés à proximité du fleuve<sup>325</sup>. Y sont notamment évoquées l'abbaye de Pfeffers et sa situation au bord de la Tamina, présentée comme un torrent de montagne rejoignant le Rhin à la hauteur de Ragaz. Münster décrit également la source chaude et son environnement si particulier constitué d'une faille rocheuse où la lumière ne parvient qu'à certaines heures de la journée. Vantant les bienfaits d'une eau qui attire de nombreux humanistes dans le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, Münster évoque aussi les difficultés d'accès à la source avant la construction d'une passerelle par le charpentier Valentin Schmid en 1543<sup>326</sup>. Au vu de ce détail et des informations précises que Münster fournit sur le site, nous sommes en droit de penser qu'il s'est probablement

---

[http://www.digitalis.uni-koeln.de/Muenster/muenster\\_index.html](http://www.digitalis.uni-koeln.de/Muenster/muenster_index.html). Il s'agit de la seule version à laquelle nous avons pu accéder directement.

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. DCXXX.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. DCXXXI.

<sup>320</sup> KÖHLER, Margarete, *Sebastien Münsters geographisch-historische Forschungsreisen*, <http://www.ingelheimergeschichte.de/geschichte0105/sebmuenster.html>, page consultée le 05/10/08.

<sup>321</sup> MÜNSTER, Sebastian, *op. cit.*, p. CCCVIII.

<sup>322</sup> Géographe grec mort entre 21 et 25 après Jésus-Christ.

<sup>323</sup> En fait, seul le Rhin postérieur prend sa source au mont Adule. Le Rhin antérieur naît au lac Toma, sur le mont Badus.

<sup>324</sup> MÜNSTER, Sebastian, *op. cit.* p. CCCIX.

<sup>325</sup> « Von den stetten und lendern/ namhafftigen Clöstern unnd flecken in Helvetia an der Seiten gegen dem Rhein zu gelegen », in : *ibid.*, p. CCCCLXIX.

<sup>326</sup> ANDERES, Bernard, *op. cit.*, p. 15.

rendu sur les lieux, entre 1543 et 1550, peut-être au cours d'un séjour à Coire, située non loin de là.

### Le lac de Constance

L'humaniste s'intéresse au lac de Constance dans un chapitre intitulé *Bodensee auff germanischen seiten*<sup>327</sup>. Au premier abord, l'approche diffère de celle offerte dans le chapitre sur les cours d'eau allemands<sup>328</sup>. Considéré comme une entité à part entière, le Rhin y est, en effet, présenté comme traversant les deux lacs. Cette perspective se renforce à la lecture du passage où l'absence de mélange entre les eaux du fleuve et celles du lac est évoquée<sup>329</sup>. Mais quelques lignes plus loin, le Rhin perd son nom pour devenir le Lac inférieur, idée en totale opposition avec celle esquissée dans le chapitre en question.

Fleuve disparaissant au profit du lac, lac constitué par le fleuve ou mélange des deux configurations, le statut octroyé respectivement au Rhin et au lac de Constance est ici fluctuant et témoigne d'une réelle difficulté à appréhender l'identité d'un cours d'eau entrant en contact avec un lac. Quand on sait que la *Cosmographie* de Münster fut, pour de nombreux voyageurs, un ouvrage de référence, on comprend mieux pourquoi certains ont développé des points de vue extrêmement divers quant au Rhin et à sa relation avec le lac de Constance.

### Schaffhouse et la cataracte

Lorsqu'il aborde la cité schaffhousienne<sup>330</sup>, Münster signale immédiatement la proximité du Rhin et s'intéresse à l'origine du nom de la ville. Sans exclure un rapport avec le mouton (das Schaf en allemand) ou le bélier, il rappelle la nécessité pour les bateaux d'interrompre leur périple à cet endroit en raison de la topographie particulière, laquelle est présentée comme une raison possible à la fondation de la ville. Après avoir précisé que le fleuve prend à Schaffhouse, pour quelques kilomètres, la direction du sud, Münster mentionne l'existence d'un pont. Il s'intéresse à la morphologie du cours d'eau

---

<sup>327</sup> MÜNSTER, Sebastian, *op. cit.*, p. DCXLII-DCXLIII

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. CCCVIII.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. DCXLIII

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. CCCCLXXV sqq.

entre la cité et la cataracte et signale « la chute abrupte [du fleuve] à travers quelques tas de rochers ». Évoquant la transformation de l'eau en « fumée blanche », Münster qualifie le spectacle d'« horrible<sup>331</sup> » et illustre son propos d'une gravure<sup>332</sup> représentant la cataracte vue depuis la rive schaffhousienne. Renonçant à dessiner le château de Laufen ainsi que les moulins de la rive nord, il fait de la cascade l'archétype de la chute d'eau<sup>333</sup> où les ondulations des flots rappellent les mouvements d'une chevelure. Prenant aussi le temps de préciser le nom donné au lieu à l'époque, « Am lauffen », il insiste sur la puissance du phénomène en signalant que tout esquif se briserait en mille morceaux s'il tentait un passage, et que même les poissons sont incapables de franchir l'obstacle dans l'autre sens. Hommes et animaux sont donc présentés comme impuissants face à une telle force. La description de la cataracte s'achève sur la mention d'une abbaye bénédictine posée sur une île au milieu du cours d'eau et baptisée « Angia Rheni », juste en aval de la chute. Nous n'avons pas trouvé trace d'un tel édifice, ni d'une île à proximité. Seul le Schlössli Wörth pourrait correspondre aux indications fournies par Münster, mais il ne s'agit pas d'une abbaye. En nous tournant vers l'histoire, somme toute assez mal connue, de cette bâtisse, nous avons découvert que celle-ci aurait appartenu au monastère bénédictin Allerheiligen de Schaffhouse entre 1436 et 1524<sup>334</sup>, sans apprendre quel type d'activité y était pratiqué. Il n'est pas exclu que ce petit château ait servi un temps d'annexe aux moines bénédictins de Schaffhouse et que Münster se soit rendu à Schaffhouse avant que la situation ne change, c'est-à-dire avant 1524<sup>335</sup>. Une tout autre hypothèse peut toutefois être avancée : Münster pourrait évoquer l'abbaye bénédictine de Rheinau, effectivement bâtie sur une île, mais située à plus de six kilomètres au sud

---

<sup>331</sup> « grausam ».

<sup>332</sup> MÜNSTER, Sebastian, *op. cit.*, p. CCCCLXXV. La gravure figurant dans l'édition de 1544 est considérée comme la première représentation graphique des chutes. Voir annexe 13 : « Cataracta Rheni » (1550) de MÜNSTER, Sebastian.

<sup>333</sup> FAYET, Roger, « Ästhetik der Entfesselung - Der Rheinflall und die Kunst », in : FAYET, Roger (éd.), *Der Rheinflall – Strömungen, Tumulte, Reflexionen*, Baden, Hier und Jetzt Verlag, 2006, p. 197-198.

<sup>334</sup> *Schlössli Woerth/Neuhausen/Kanton Schaffhausen*, (Texte établi d'après HAUSWIRTH, Fritz, *Burgen und Schlösser der Schweiz*, vol. 4, Zurich-Schaffhouse-Kreuzlingen, 1968. Nous n'avons malheureusement pas pu avoir directement accès à cet ouvrage), [www.dickemauern.de/woerth/geke.htm](http://www.dickemauern.de/woerth/geke.htm), page consultée le 19/10/2008.

<sup>335</sup> Soit deux ans avant la date indiquée par Margarete Köhler sous : KÖHLER, Margarete, *Sebastian Münsters geographisch-historische Forschungsreisen*, <http://www.ingelheimergeschichte.de/geschichte0105/sebmuenster.html>, page consultée le 05/10/08.

de Schaffhouse<sup>336</sup>. Faute de précisions dans le texte de Münster, nous ne prendrons pas le risque de trancher.

#### De Bâle au lac de Constance

Sur le tronçon Bâle-Schaffhouse, Münster mentionne la ville de Rheinfelden et sa situation sur les deux rives du Rhin, avant de s'attarder sur son histoire<sup>337</sup>. Puis, il consacre un chapitre à Augst, rappelant ses origines anciennes et la proximité du fleuve, sans évoquer plus avant celui-ci<sup>338</sup>. C'est dans le passage relatif à Bâle que le Rhin occupe à nouveau une place plus importante : aux yeux de Münster, il existe en fait deux cités, chacune posée sur une rive du fleuve. Le Grand-Bâle est qualifié de « vieille ville épiscopale ayant peu changé depuis l'époque où les Romains exerçaient leur puissance sur le Rhin ». Le Petit-Bâle est, pour sa part, évoqué en lien avec le pont qui l'unit à sa consœur. Dans un autre passage<sup>339</sup>, le Rhin est mentionné en rapport avec les affluents qui le rejoignent à proximité de Bâle, et avec la construction de la cathédrale<sup>340</sup> par l'empereur Henri II<sup>341</sup>. Ce dernier aurait fait rebâtir l'édifice un peu plus loin du Rhin qu'il n'était à l'origine, de peur que les rives soient « mangées » par le cours d'eau.

Notre analyse n'est pas le fruit d'un dépouillement exhaustif de l'index disponible au début de l'ouvrage, mais repose sur une recherche thématique, et donc partielle, effectuée à partir de quelques mots-clés. Elle permet toutefois de constater que Münster s'attarde tout particulièrement sur la partie suisse du Rhin dans le chapitre consacré aux *Fliessenden Wässern Teütsches lands*<sup>342</sup> et qu'il manifeste également de l'intérêt pour plusieurs sites des bords du fleuve, soulevant ainsi des questions auxquelles de nombreux voyageurs en terre helvétique tenteront d'apporter une réponse au cours des siècles suivants.

---

<sup>336</sup> Beat-Fidel Anton von Zurlauben propose une description similaire dans ses *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse*, t. 1, Paris, Clausier, 1780 pour la 1<sup>ère</sup> édition, Genève, Slatkine, 1977 pour la réédition en fac-similé, p. 23.

<sup>337</sup> MÜNSTER, Sebastian, *op. cit.*, p. CCCCLXXXIII.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. CCCCLXXXVI.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. CCCCLXCIII.

<sup>340</sup> Voir annexe 7 : « Ein sehr anmühtiger Prospect des Münsters und Rheinbrücken in Basel », MÜNSTER, Sebastian.

<sup>341</sup> Henri II (973 ou 978 – 1024).

<sup>342</sup> MÜNSTER, Sebastian, *op. cit.*, p. CCCVIII.

## 2-1-2 *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae* (1654)

Les seize volumes de l'ouvrage monumental du graveur bâlois Matthäus Merian, *Topographia Germaniae*, dont les textes furent rédigés par le géographe Martin Zeiller<sup>343</sup>, parurent entre 1642 et 1654. Ils renferment de nombreuses cartes et des milliers de gravures. Entièrement consacré au territoire helvétique, le tome intitulé *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae* fut le premier à paraître. On peut voir dans le primat accordé à la Suisse un signe de la fidélité que Merian, l'enfant du pays établi à Francfort-sur-le-Main depuis 1626, manifeste envers ses origines helvétiques<sup>344</sup>. Le sous-titre « *Das ist Beschreibung und eigentliche Abbildung der vornehmsten Städte und Plätze in der hochlöblichen Eidgenossenschaft/ Graubündten/ Wallis / und etlicher zugewandten Orthe* » indique d'emblée l'objectif poursuivi par les auteurs, à savoir associer le texte à la représentation picturale, deux aspects dont nous tiendrons compte dans notre analyse. L'ouvrage reposant sur une présentation par canton doublée d'un classement alphabétique, nous opérerons un regroupement par secteur géographique des passages consacrés au Rhin.

### De Bâle à Constance

Sur ce tronçon, la bourgade d'Eglisau est directement présentée en lien avec le fleuve, ce que la gravure correspondante illustre en montrant le cours d'eau au premier plan<sup>345</sup>. Celui-ci occupe aussi le devant de la scène sur l'illustration de Stein am Rhein, même s'il n'en est pas fait mention dans le texte de Zeiller.

Le chapitre dédié à Bâle débute par une réflexion sur l'origine du nom de la ville. Le fleuve, qui « s'écoule entre le petit Bâle et le grand Bâle »<sup>346</sup> ainsi que son pont sont mentionnés peu après. La majesté du fleuve, dominé par la cathédrale, ressort de la représentation de la cité depuis le petit Bâle<sup>347</sup>.

---

<sup>343</sup> Né en Styrie, Martin Zeiller (1589-1661) parcourut l'Allemagne, la France et l'Italie avant de s'établir à Ulm. Comptant parmi les grands savants de son époque, il est l'auteur de nombreux ouvrages de géographie. On lui doit aussi, la traduction allemande des *Histoires merveilleuses et tristes* de François de Rosset.

<sup>344</sup> MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*, Kassel, Bärenreiter, 1980, fac-similé de l'édition de 1654, Francfort-sur-le-Main, postface de Lucas Heinrich Wüthrich, p. 3.

<sup>345</sup> *Ibid.*, hors texte entre les p. 20-21.

<sup>346</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>347</sup> *Ibid.*, hors texte entre les p. 46-47.

Remarqués par certains de nos voyageurs<sup>348</sup>, les rapides entre Koblenz et Zurzach font l'objet d'une illustration. Ils sont nommés chez Münster « Mittlerer Lauffen » ou « Fall des Rheins », ce qui a pu conduire à des confusions à la fois avec les rapides de Laufenburg, situés nettement plus en aval, et avec la chute du Rhin à Laufen près de Schaffhouse, à laquelle plusieurs pages et gravures sont consacrées. Accompagné de deux gravures en vue semi-aérienne<sup>349</sup>, le texte mentionne la position de Schaffhouse sur le Rhin, peu après que celui-ci a quitté le lac de Constance, rappelle les origines récentes de la cité (XI<sup>e</sup> siècle), l'importance du couvent Toussaint et la forme latine du nom de la ville « Scaphula ». Il est ensuite question de Laufen et de son château, racheté par le canton de Zurich au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, et du Schössli Wörth, utilisé à l'époque comme maison de la douane. Les quelques lignes consacrées alors à la chute tumultueuse du fleuve font état de la nécessité de décharger des embarcations, action probablement à l'origine du nom de « Schiffhausen ». Représentée de face par Merian sous le nom de « grosser Wasserbruch » ou « Fall des Rheins im Lauffen »<sup>350</sup>, la cataracte apparaît dans toute sa puissance, bordée à droite par le château de Laufen, et en contrebas à gauche par le Schössli Wörth. Zeiller évoque ensuite le couvent de Rheinau, blotti sur un îlot dans un méandre du fleuve<sup>351</sup>. Quelques détails complémentaires relatifs à l'histoire de la bourgade et à sa curieuse configuration sont fournis quelques pages plus loin<sup>352</sup>.

#### Le secteur des sources

Dans un assez long passage consacré à Pfeffers et à ses bains<sup>353</sup>, Zeiller évoque la découverte de la source chaude par un chasseur à proximité de la mugissante Tamina et la difficulté à accéder à la profonde gorge qui l'abrite. Insistant sur le caractère effrayant des lieux où il faut de la lumière même en plein midi, il mentionne les aménagements effectués en 1630 par l'abbé Jodok Höslin, lequel fit dévier les eaux thermales jusqu'à l'entrée de la gorge<sup>354</sup>. Puis, Zeiller décrit avec force détails les propriétés thérapeutiques

---

<sup>348</sup> Par Aloys Schreiber par exemple.

<sup>349</sup> MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *op. cit.*, hors texte entre les p. 58-59.

<sup>350</sup> *Ibid.*, hors texte entre les p. 58-59. Voir annexe 14 : « Grosser Wasserbruch » ou « Fall des Rheins im Lauffen ».

<sup>351</sup> MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *op. cit.*, p. 55.

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>354</sup> C'est-à-dire jusqu'à l'endroit où se trouve encore l'édifice balnéaire, transformé aujourd'hui en musée et en auberge.

de ces dernières contre les douleurs, fièvres et autres problèmes rénaux. Le texte insiste donc davantage sur l'aspect médical que sur la topographie du site, dont la gravure de Merian<sup>355</sup> offre une vue fantaisiste<sup>356</sup> représentant simultanément les aménagements datant de 1543 et détruits vers 1629, et ceux ordonnés par l'abbé Höslin en 1630. En superposant ainsi deux époques, Merian déforme certes quelque peu la réalité, mais parvient à illustrer la complexité de l'endroit.

Dans le chapitre consacré aux Grisons, Zeiller s'attarde sur l'histoire de la région<sup>357</sup>. Il mentionne certes différents sites sur le Rhin postérieur, tels que Thusis et la vallée du Domleschg, ou sur le Rhin antérieur comme Trun où fut jurée la ligue de 1424<sup>358</sup>, mais ne considère le cours d'eau que comme un simple repère géographique. C'est dans la partie relative à Disentis que le fleuve et ses origines sont évoqués. Se référant à Josias Simler<sup>359</sup> pour en identifier les trois sources qu'il localise au mont Cadelin pour le Rhin du milieu, au mont Crispalt pour le Rhin antérieur et au Colmo de Ocello (ou Colmen de Sant Bernardino, col du Saint-Bernard) pour le Rhin postérieur, Zeiller précise que c'est la proximité entre ces différents sites qui a pu conduire les Anciens à évoquer un lieu unique appelé mont Adule pour désigner les sources du fleuve<sup>360</sup>, disculpant ainsi ses prédécesseurs d'une possible inexactitude. Il relaie ensuite les dires du savant bâlois Leonhard Thurneisser (1530-1596) sur une quadruple origine du cours d'eau dont les deux bras principaux auraient en fait chacun deux sources, excluant au passage de facto le Rhin du milieu<sup>361</sup>.

La vue aérienne du secteur des sources dessinée par Merian tient compte des difficultés à préciser les origines exactes du fleuve qui n'apparaissent pas sur la gravure<sup>362</sup>. L'angle d'approche depuis le nord présente le Rhin antérieur sur la droite et le Rhin postérieur sur la gauche, plaçant au centre leur réunion à Reichenau.

---

<sup>355</sup> « Wahre Contrafactur des Wunderlichen Bads zu Pfäffers in der Ober Schweiz gelegen ». MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *op. cit.*, hors texte entre les p. 64-65. Voir annexe 27.

<sup>356</sup> ANDERES, Bernard, *op. cit.*, p. 7 (note en bas à droite).

<sup>357</sup> MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *op. cit.*, p. 74-77.

<sup>358</sup> Voir *supra*, 1-5-3.

<sup>359</sup> Théologien protestant, Josias Simler (1530-1576) enseigna à l'université de Zurich. Il entreprit parallèlement de faire connaître son pays en publiant, en 1574, la *Vallesiae Descriptio*, monographie en latin sur le canton du Valais, précédée de *De Alpibus commentarius*, description générale du massif des Alpes.

<sup>360</sup> Sur les cartes actuelles, le Mont Adule correspond à un espace plus limité, comprenant uniquement le secteur de la source du Rhin postérieur.

<sup>361</sup> MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *op. cit.*, p. 74-84.

<sup>362</sup> *Ibid.*, hors texte entre les p. 84-85.



Le cours suisse du Rhin connaît visiblement deux traitements différents à l'intérieur de la *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*. En effet, les textes de Zeiller paraissent relativiser l'importance du fleuve, tandis que les gravures de Merian lui accordent le plus souvent une place prépondérante. C'est notamment le cas à Bâle et à Schaffhouse pour lesquelles les illustrations graphiques se révèlent plus parlantes que le texte même.

### 2-1-3 *État et délices de la Suisse ou description historique et géographique des 13 cantons suisses et de leurs alliés* (1730)

Œuvre née de la fusion de *L'État de la Suisse, écrit en 1714* (Amsterdam, 1714) du diplomate anglais Abraham Stanyan et des *Délices de la Suisse* (Leyde, 1714) du pasteur vaudois Abraham Ruchat, deux ouvrages marquants dans l'évolution de l'image de la Suisse mais auxquels nous n'avons malheureusement pu accéder, l'*État et délices de la Suisse ou description historique et géographique des 13 cantons suisses et de leurs alliés* (1730) du pasteur bernois Johann Georg Altmann constitue un ensemble composite. Devenu rapidement un ouvrage de référence pour les voyageurs en Suisse, il contribua largement à l'idéalisation de celle-ci aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Sarga Moussa signale l'existence de trois autres éditions en 1764, 1774 et 1778 ainsi qu'une traduction en allemand sous le titre *Ueber das Interessanteste in der Schweiz* (Leipzig, 1777-1780)<sup>363</sup>. Il pourrait exister une édition supplémentaire puisque l'exemplaire que nous avons pu consulter est daté de 1776<sup>364</sup>.

La préface met en lumière l'intention qu'a l'auteur de répondre à la demande de l'esprit des hommes « naturellement porté à s'instruire des Mœurs et des Coûtumes des Nations éloignées, comme de celles de leurs Voisins »<sup>365</sup>. L'histoire suisse est brossée dans ses grandes lignes en une vingtaine de pages, dans lesquelles Altmann s'emploie à « détromper certaines gens, qui prétendent qu'anciennement la Suisse étoit inconnue, qu'elle n'étoit point peuplée, que les Auteurs anciens n'en ont point fait de mention »<sup>366</sup>. Altmann s'inscrit donc dans le mouvement amorcé quelques décennies plutôt consistant à

<sup>363</sup> MOUSSA, Sarga, « ALTMANN, Johann Georg », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1572.

<sup>364</sup> ALTMANN, Johann Georg, *État et délices de la Suisse ou description historique et géographique des 13 cantons suisses et de leurs alliés*, 4 t., Bâle, Emanuel Tourneisen, 1776. Exemplaire conservé dans le fonds patrimonial de la médiathèque Louis Aragon du Mans.

<sup>365</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 1, p. I.

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. XIX.

donner de la Suisse une image plus positive. Si on sait que cette transformation a largement concerné l'appréhension des paysages helvétiques, on voit ici que l'auteur porte également un vif intérêt à la population et à son évolution. Il ne manque pas de citer ses deux sources, les ouvrages de Stanyan et de Ruchat, présentés comme des hommes dignes de confiance<sup>367</sup> pour justifier le bien-fondé de son entreprise. Cette première préface est suivie d'une seconde, celle dite « de l'éditeur » qui reconnaît qu'en dépit de leur succès les éditions précédentes renfermaient de nombreuses erreurs. On sait que l'édition de 1764 mentionnait déjà la suppression de certains chapitres relatant l'existence de dragons et de géants dans les Alpes<sup>368</sup>, suppression également signalée dans la préface de 1776. Il nous est impossible de dire si l'édition que nous avons consultée renferme de nouvelles corrections ou bien s'il s'agit simplement d'un texte identique à celui de 1764.

Les évocations du Rhin sont disséminées par Altmann dans les quatre volumes de son ouvrage. Un assez long passage est consacré au fleuve dans le chapitre V du tome 1 intitulé « Des lacs et des principales rivières de la Suisse »<sup>369</sup>, dans lequel le territoire helvétique est présenté comme le réservoir des pays européens. Parmi les cours d'eau cités, le Rhin occupe la première place. Altmann situe ses trois sources dans le pays des Grisons. Curieusement, il localise leur berceau dans le « Mont Adula qui occupe tout le País nommé Rheinwald ». Or, on sait que seule la source du Rhin postérieur se trouve effectivement dans ce secteur. Tout se passe comme si Altmann cherchait à recréer une sorte d'unité dans la genèse du fleuve en étendant la surface occupée par le mont Adule jusqu'au mont Crispalt, situé plus au nord-ouest, en passant par le secteur du Lukmanier, où naît le Rhin du milieu. Il s'attarde sur les noms donnés aux trois cours d'eau par les germanophones et par les francophones, le « Vorder-Rhein » devenant pour ces derniers le « Bas-Rhin » et l'« Hinter-Rhein » le « Haut-Rhin », appellation reprise quelques années plus tard par le baron de Zurlauben dans ses *Tableaux topographiques*<sup>370</sup>. Le Rhin du milieu ne semble pas avoir de dénomination propre pour les Français, ce qui témoignerait de sa moins grande notoriété. Les sources des « autres rivières considérables » que sont le Rhône, le Tessin et la Reuss font, comparativement, l'objet de très peu de développements, leur évocation se limitant aux directions suivies par leurs cours respectifs. Revenant sur le secteur des sources du Rhin, Altmann situe à nouveau

---

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. VI-VII.

<sup>368</sup> MOUSSA, Sarga, « ALTMANN, Johann Georg », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1572.

<sup>369</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 1, p. 57.

<sup>370</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1.

abusivement le mont Crispalt et le Lukmanier au cœur du massif du Rheinwald puisqu'il précise que « le Bas-Rhin et celui du Milieu, qui ont chacun leur source dans le Rheinwald, coulent l'espace de quelques lieues séparément et se joignent auprès de Disentis, pour ne former qu'une branche »<sup>371</sup>. L'évocation du Rhin antérieur se veut ici plus géographique que physique. Il en va différemment du Rhin postérieur (Haut-Rhin). En effet, outre les précisions topographiques, Altmann fournit à son sujet également des indications sur le paysage environnant :

Le Haut-Rhin tire son origine d'une Glacière qui n'a pas sa pareille dans toute la Suisse, s'étendant à deux lieues de longueur. De cette Glacière, qui est au-dessus d'une Montagne affreuse, nommée par ironie *Paradis*, coulent quantité de Ruisseaux qui tombent dans une espèce d'abîme parmi des Rochers et y forment une rivière, [...] <sup>372</sup>.

Si l'image redoutable des montagnes de la Suisse est encore bien présente dans ce passage, elle n'est cependant pas renforcée par l'évocation de la terrifiante Via Mala, sans doute pour limiter l'effet négatif de ces lignes sur le lecteur. D'ailleurs, lorsqu'il sera question de celle-ci dans le quatrième volume, on verra que la « voie funeste » n'apparaîtra pas comme le chemin de tous les dangers.

Altmann reconstitue ensuite le cours du fleuve jusqu'à Bâle en insistant sur les directions suivies :

Ainsi ce Fleuve, grossi par ces deux branches réunies, coule droit au Nord, à travers le Païs des Grisons, et ayant séparé le Rhinthal d'avec le Comté de Tirol, il se jette dans le lac de Constance. Il en sort à Stein, et prenant son cours à l'Ouest, il lave les murailles de Diessenhofen et de Schaffhausen. De là tournant au Sud, à une petite lieue de cette dernière Ville, il passe par des Cataractes, formant près de Lauffen une belle nape d'eau, qui tombe de la hauteur de 100 ou de 120 piés, avec un si grand bruit qu'on l'entend d'une demi-lieue. Au-dessus d'Eglisaw il tourne encore à l'Ouest, lave les 4 Villes Forêtières, Waldshut, Lauffenbourg, Seckingen et Rhinfelden, et puis passe au milieu de Basle, après quoi il quitte la Suisse, prenant son cours droit au Nord <sup>373</sup>.

Les étapes retenues par Altmann peuvent être qualifiées de « classiques » car, à l'exception de Diessenhofen, village situé sur la rive thurgovienne, elles sont régulièrement mentionnées dans les ouvrages descriptifs ou les récits de voyage.

---

<sup>371</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 1, p. 59.

<sup>372</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 59-60.

Le volume 3 offre une description assez détaillée de Bâle, qui s'ouvre sur le rapport qu'entretient la cité avec le Rhin, puisque celle-ci est située « près de l'endroit où ce fleuve ayant longtemps coulé d'Orient en Occident [...] suit une courbure et tourne son cours au Nord »<sup>374</sup>. Mais rapidement, le discours s'élargit pour présenter le cours d'eau comme une « Barrière à la Suisse, [...] »<sup>375</sup>, c'est-à-dire comme la frontière septentrionale du pays. Le fleuve devient un « fossé » aux extrémités duquel se trouvent « deux villes importantes et fortes », Bâle et Schaffhouse, envisagées comme des « clés » représentant les deux principales portes d'accès au territoire helvétique. L'image de la Suisse qui se dessine ici rappelle celle d'une place forte entourée de douves flanquées de deux tours, et fait du Rhin un élément quasi défensif. Franchir le fleuve à l'un ou l'autre de ces points est ressenti comme la condition nécessaire pour pénétrer en Suisse. La plupart de nos voyageurs se sont d'ailleurs pliés à cette contrainte.

Après cette brève digression, Altmann concentre à nouveau son attention sur Bâle, cité « composée de deux villes qui occupent les deux bords du Rhin, et sont jointes par un beau pont »<sup>376</sup>. Ses propos se rapprochent, sur ce point, de ceux tenus par Münster<sup>377</sup>. Outre la distinction entre la petite et la grande ville, Altmann insiste sur la taille de la cité présentée comme « la plus grande de toute la Suisse », dont il fait rapidement l'inventaire des édifices religieux. À cette occasion, il s'attarde sur les abords de la cathédrale derrière laquelle « on a élevé, sur le bord du Rhin, une magnifique terrasse, revêtue de murailles d'une hauteur prodigieuse, [...]. On y jouit d'une très belle vue, qui s'étend sur le Rhin, le petit Basle, et sur les campagnes voisines »<sup>378</sup>. Altmann intègre donc le fleuve au panorama<sup>379</sup> général, bien au-delà des limites de la cité.

Dans le même volume, la ville de Schaffhouse fait l'objet d'un exposé de plusieurs pages qui débute par une réflexion sur l'origine de son nom, « Schiffhausen, c'est-à-dire, la Maison des batteaux, [...], où l'on déchargeait les batteaux qui descendaient le

---

<sup>374</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 3, p. 10.

<sup>375</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>377</sup> Voir *supra*, 2-1-1.

<sup>378</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 3, p. 15.

<sup>379</sup> Bien que procédant du paysage, le panorama ne doit pas être confondu avec ce dernier. Insistant sur la notion de profondeur et de la « stratégie englobante » du regard, Anna Beyaert-Geslin définit le panorama « à la fois comme un paysage élargi et comme un paysage qui a reculé ». Voir : BEYAERT-GESLIN, Anne, « Le panorama, au bout du parcours », in : *Protée*, vol. 33, n° 2, 2005, p. 70, <http://id.erudit.org/iderudit/012294ar>, page consultée le 11/04/2011. Cette idée se retrouve également chez Julien Gracq, lequel associe aux « vastes paysages » une « impression de liberté étonnante ». Voir : GRACQ, Julien, *op. cit.*, p. 1205. Nous nous efforcerons de respecter dans notre étude la distinction entre paysage et panorama.

Rhin »<sup>380</sup>. La ville devrait son nom à l'existence de la chute de Laufen, laquelle est brièvement décrite comme le lieu où « le Rhin se précipite de fort haut entre les rochers, et fait la fameuse cataracte de Lauffen, [...] »<sup>381</sup>, ce qui n'ajoute guère de précisions à l'évocation du volume 1<sup>382</sup>. Il est davantage question de l'impact commercial sur la ville de Schaffhouse que du phénomène naturel en lui-même, ce qui peut être interprété comme une esquivance visant à préserver le lecteur de tout contact avec un spectacle susceptible d'engendrer la peur. L'histoire locale est largement développée et les principaux monuments de la ville sont cités, parmi lesquels le pont sur le Rhin « qui n'a son semblable sur tout le cours de ce fleuve »<sup>383</sup>. Bien qu'un peu laconique, cette formulation souligne toutefois l'unicité de l'édifice. De nombreux voyageurs s'attarderont sur son architecture et son histoire et en livreront des remarques le plus souvent positives<sup>384</sup>, faisant ainsi de celui-ci un monument presque incontournable de la ville.

L'attention de notre auteur se porte également sur la région de Sargans, notamment sur les environs de Ragaz, bourgade à proximité de laquelle la Tamina se jette dans le Rhin, et sur les bains de Pfeffers<sup>385</sup>. Si ces derniers sont présentés comme « une merveille de la nature »<sup>386</sup>, il en va autrement de leur environnement constitué de « deux Montagnes, entre lesquelles la Tamine s'est creusé un lit étroit, mais d'une profondeur prodigieuse où elle se précipite plutôt qu'elle ne coule à travers des rochers affreux, avec un bruit épouvantable »<sup>387</sup>. L'impression de laideur que dégage la citation est renforcée quelques lignes plus loin par la mention de la difficulté que les curistes rencontraient autrefois à accéder au lieu. Les principales étapes de l'aménagement du site étant ensuite passées en revue, la laideur et l'inconfort cèdent progressivement la place à des sensations plus agréables<sup>388</sup>.

Dans le volume 4, le secteur des sources est abondamment documenté. Le Rhin antérieur est rattaché au bourg de Disentis, connu pour son abbaye bénédictine fondée au VII<sup>e</sup> siècle, au village de Tavestsch, présenté comme particulièrement proche de sa

---

<sup>380</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 3, p. 75.

<sup>381</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>382</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 1, p. 59.

<sup>383</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 3, p. 79.

<sup>384</sup> Andreae en 1763, Coxe en 1776, Schmidt en 1786-1787, Jeanne-Manon Roland en 1787, Hugo en 1839-1840... Seul Laborde tient, en 1781, des propos négatifs à son sujet.

<sup>385</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 3, p. 160 sqq.

<sup>386</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>387</sup> *Ibid.*, p. 161-162.

<sup>388</sup> *Ibid.*, p. 163.

source, et à Trun, où fut constituée la première ligue grise en 1424. Associé au village de Medels, le Rhin du milieu et la vallée dans laquelle il s'écoule font l'objet d'une brève description : « Le Rhin coule dans un lit, d'une profondeur prodigieuse, avec un bruit épouvantable »<sup>389</sup>. Cette notation rebutante a peut-être contribué au fait que peu de voyageurs se sont intéressés à ce troisième bras du Rhin et à son cours.

L'évocation des villages situés sur les rives du fleuve<sup>390</sup> se poursuit sans que ce dernier soit véritablement dépeint, mais l'approche se modifie lorsqu'Altmann aborde le segment allant de Thusis à Schams :

Schams [...]. Pour y aller de Tuisis, il faut passer par un chemin, nommé *mauvais*, (*Via mala*) comme il l'est effectivement. Il est dans un fond étroit, entre deux rochers, où le Rhin passe, mais sous terre, au moins la plus grande partie du chemin. Il est long d'une lieue ; il est taillé dans le roc en quelques endroits ; mais en d'autres où le roc manque, ce ne sont que quelques poutres, qu'on a étendues et sur lesquelles on a jeté quelques planches et un peu de terre. C'est quelque chose de surprenant de voir comme quoi le Rhin y a creusé son lit. Autrefois il étoit au niveau du chemin, et maintenant il est près de 100 pieds au-dessous<sup>391</sup>.

Connu pour l'effroi qu'il inspirait aux voyageurs, le site de la Via Mala est avant tout envisagé sous l'angle de la voie de communication d'accès peu commode, accrochée au rocher et constituée parfois de simples morceaux de bois. La force des eaux du Rhin est presque passée sous silence. Seul un rappel géologique laisse pressentir la puissance des tourbillons qui ont permis au cours d'eau de se creuser un lit profond. Là où l'on pourrait s'attendre à une description effrayante ne transparaît que l'image d'une route un peu ardue dont la configuration peut « surprendre », bien plus qu'elle n'effraie. S'agissant de la vallée du Rheinwald et de la source du Rhin postérieur, la perspective s'infléchit :

Ces Montagnes d'autour de la Source du Rhin, sont si rudes et si sauvages, qu'elles ne servent qu'aux brebis qu'on y mène d'Italie ; car quand les grandes chaleurs ont grillé les pâturages en Italie, on mène quantité de troupeaux dans les Grisons, et cela vaut à ces peuples environ 200 mille écus par an<sup>392</sup>.

---

<sup>389</sup> ALTMANN, Johann Georg, *op. cit.*, t. 4, p. 12.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p. 16 sqq.

<sup>391</sup> *Ibid.*, p. 26-27. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 28.

Dans un premier temps, le secteur est envisagé comme désolé et « sauvage », et donc peu attirant. Cependant, en dépit de cette apparence négative, les habitants trouvent un appréciable moyen de subsistance en accueillant des troupeaux étrangers, ce qui donne à la région un autre visage.

L'ouvrage d'Altmann amorce une nouvelle conception de la Suisse et de sa nature : les montagnes hideuses et effrayantes cèdent progressivement le pas à des représentations moins marquées, plus objectives d'une certaine manière. Le cours du Rhin occupe un rôle majeur dans cette stratégie, car certains de ses sites, autrefois associés à la laideur et à l'effroi, font l'objet d'un traitement plus neutre. Préférant taire certains aspects des phénomènes naturels évoqués plutôt que de risquer d'alimenter la crainte de ses lecteurs, Altmann marque ainsi une étape dans l'évolution de l'image des paysages helvétiques.

#### 2-1-4 *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse* (1780)

Entre 1780 et 1786 parurent les *Tableaux topographiques, pittoresques [...] de la Suisse* du baron Beat Fidel Anton de la Tour-Châtillon Zurlauben. Jouissant alors d'une confortable retraite militaire, celui-ci résidait dans sa région natale de Zoug. Divisé en cinquante et un chapitres, répartis en quatre volumes accompagnés de quatre cent vingt gravures, l'ouvrage fut réimprimé en douze volumes entre 1784 et 1788 sous le titre *Tableaux de la Suisse ou Voyage pittoresque fait dans les treize cantons du corps helvétique*, en collaboration avec un certain Laborde. Une troisième édition en deux volumes et sans gravures est également signalée<sup>393</sup>.

Nous avons pu consulter une version en fac-similé<sup>394</sup> de cet ouvrage qui compte parmi les œuvres majeures de Zurlauben et constitue un parfait exemple de l'originalité de sa pensée, fruit de nombreuses réflexions personnelles<sup>395</sup>. Établie d'après une édition parisienne de 1780-1786, cette réédition de 1977 suscite cependant une interrogation, car elle porte deux titres : celui donné à la première édition, c'est-à-dire *Tableaux topographiques*, et celui de la seconde, *Tableaux de la Suisse ou Voyage pittoresque fait dans les treize cantons du corps helvétique*.

---

<sup>393</sup> Selon les indications fournies par le dictionnaire biographique Michaud.

<sup>394</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*

<sup>395</sup> RUFFIEUX, Roland, « Zurlauben, Beat Fidel von », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1680.

Le statut et la paternité de l'œuvre ne sont pas non plus évidents à établir dans la mesure où cette dernière, parue sous couvert de l'anonymat, serait le fruit d'un travail collaboratif. Apportant des précisions sur les collaborateurs de Zurlauben, Ursula Pia Jauch désigne un certain César de Laborde, aristocrate français guillotiné sous la Terreur en 1794<sup>396</sup> et auteur des *Lettres adressées à Madame \*\*\*\**, que nous connaissons pour notre part sous le nom de Jean-Benjamin de Laborde<sup>397</sup>. Cette troublante différence de prénom, non signalée par Ursula Pia Jauch, résulte peut-être d'une confusion. En effet, les *Lettres sur la Suisse* ayant également été publiées sous couvert de l'anonymat<sup>398</sup>, nous pouvons émettre l'hypothèse que leur auteur a pu se contenter de modifier son prénom. Il est également à souligner que son exécution par la Terreur serait le résultat d'une méprise, les révolutionnaires l'ayant confondu avec un banquier nommé Jean-Joseph de Laborde<sup>399</sup>. Quoi qu'il en soit, il paraît incontestable que Jean-Benjamin de Laborde et le collaborateur de Zurlauben sont une seule et même personne.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que ce Français, grand amateur de voyages et traducteur de récits viatiques, soit à l'origine du projet des *Tableaux topographiques*, imprégnés de l'esprit de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, et qui devait être suivi de la publication d'un ouvrage similaire sur l'Italie<sup>400</sup>. En financier averti, c'est en effet Laborde qui estima les coûts avant de lancer une souscription au cours des années 1770. Néanmoins, l'œuvre tend à être présentée comme l'ouvrage majeur de Zurlauben<sup>401</sup> qui, se sentant à tort ou à raison rejeté par tous, aurait préféré garder l'anonymat afin de ne pas compromettre le succès éditorial de l'ouvrage. À travers les *Tableaux*, Zurlauben entend en effet poursuivre son objectif de redonner à la Confédération l'image d'un « peuple [uni composé] des fils de Guillaume Tell, libre et fier, dévoué à la couronne de France »<sup>402</sup>, tout en recréant un lien entre le mythe et une réalité devenue bien instable. Représentée dans toute sa puissance et sa violence comme le reflet de « l'épouvante romantique »<sup>403</sup>, la nature participe également largement de cette approche.

---

<sup>396</sup> JAUCH, Ursula Pia, *Beat Fidel Zurlauben (1720-1799), Söldnergeneral und Büchernarr*, Zurich, Neue Zürcher Zeitung, 1999, p. 172-174.

<sup>397</sup> LABORDE, Benjamin de, *Lettres sur la Suisse, adressées à Madame de M\*\*\*\* par un voyageur français en 1781*, Genève, Jombert, 1783.

<sup>398</sup> JAUCH, Ursula Pia, *op. cit.*, p. 174.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>400</sup> *Ibid.*, p. 172-173.

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>402</sup> « ein Volk von Tellensöhnen, frei und stolz und der französischen Krone zugetan ». *Ibid.*, p. 177.

<sup>403</sup> « das romantische Grauen ». Cette expression est d'Ursula Pia Rauch. *Ibid.*, p. 180.



Le premier volume de l'ouvrage renferme de nombreux passages consacrés au cours helvétique du Rhin. Précédant immédiatement les *Tableaux topographiques*, une partie intitulée « Discours sur l'histoire naturelle » se détache du reste du texte. On y trouve une description géographique du fleuve par secteurs, depuis ses sources jusqu'à Bâle<sup>404</sup>. Nous doutons que Zurlauben en soit l'auteur en raison du type de formulation adoptée. En effet, le baron de Zurlauben est mentionné comme s'il était extérieur au récit. On pourrait objecter qu'il s'agit là d'un procédé destiné à renforcer l'idée selon laquelle il n'est pas l'auteur de l'ouvrage. Mais Ursula Pia Jauch confirme notre première impression en précisant que cette partie a été écrite par un naturaliste et géographe du nom de Besson<sup>405</sup>.

Ce dernier consacre un paragraphe intitulé « Sources du Bas-Rhin » à la région où le fleuve voit le jour, les Grisons. Arrivant de Glaris, l'auteur s'attarde longuement sur la composition géologique du terrain. Le Rhin est cité à plusieurs reprises dans le but de servir de point de repère dans ce qui apparaît comme le cheminement d'un voyageur, lequel signale au passage sa difficulté à trouver un hébergement décent dans cette contrée. Cela signifierait que l'espace décrit correspond à un espace réellement parcouru. Il pourrait alors s'agir du voyage que Besson a entrepris entre juillet et octobre 1777 au cours duquel il effectua de nombreuses ascensions, ce dont Zurlauben aurait été incapable à cause de sa forte corpulence<sup>406</sup>.

Dans ce cas, nous pouvons nous interroger sur la pertinence d'un classement de cet ouvrage parmi les descriptions de la Suisse plutôt que dans les récits de voyage, question délicate à résoudre comme a pu le signaler Sarga Moussa<sup>407</sup>. Nous avons constaté que le titre de la seconde édition comporte le mot « voyage » et que certains passages se présentent comme un déplacement comprenant plusieurs étapes. Néanmoins, comme le rappelle Ursula Pia Jauch<sup>408</sup>, le texte rédigé par Zurlauben apparaît davantage comme le fruit d'un périple imaginaire, puisé dans d'abondantes lectures, et repose donc sur des voyages effectués par des tiers. De plus, par son ampleur et par la diversité des aspects traités, l'ensemble des *Tableaux topographiques* ne relève guère de la forme du

---

<sup>404</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. LVIII-LXXXIV.

<sup>405</sup> JAUCH, Ursula Pia, *op. cit.*, p. 182. Dans l'« Avis du libraire » qui ouvre le premier tome de BESSON, Henri Robert, *Manuel pour les savans et curieux qui voyagent en Suisse*, 2 t., Lausanne, Heubach, 1786, il est dit de cette œuvre qu'elle est détachée des *Tableaux topographiques*, « ouvrage fort cher et bien incommode pour les voyages ».

<sup>406</sup> JAUCH, Ursula Pia, *op. cit.*, p. 182.

<sup>407</sup> REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1653.

<sup>408</sup> JAUCH, Ursula Pia, *op. cit.*, p. 182.

récit de voyage. C'est pourquoi nous penchons pour leur maintien dans la catégorie des ouvrages descriptifs, sans pour autant omettre de signaler les passages se rapprochant du récit de voyage.

Le trajet vers la source du Rhin antérieur est ici traité comme le récit d'une ascension effectivement vécue. Énumérant les hameaux situés le long du cours d'eau, Besson insiste sur le caractère parfois abrupt de la montée et fournit des détails sur la nature du sentier menant au mont Toma. Bien qu'il mentionne la présence de plusieurs ruisseaux et d'un petit lac, il n'établit pas pour autant les liens que ceux-ci peuvent entretenir avec la source du Rhin antérieur<sup>409</sup>. Alors qu'il chemine vers le sud-est à la recherche de la source du Rhin du milieu, Besson contextualise ses propos en indiquant que l'obscurité grandissante l'oblige à gagner au plus vite un lieu moins dangereux. Nous pensons que son objectif est davantage de crédibiliser ses connaissances que de faire revivre ses pérégrinations au lecteur, comme le laisse entendre le passage suivant :

Il faisait froid, il nous restait à examiner le pied du mont Crispalt, où l'on place communément les sources du Rhin. Il sort un ruisseau du petit vallon de Surpatisse, [...] ; plusieurs sources y fournissent, mais particulièrement la fonte des neiges qui sont au fond du vallon ; ce ruisseau porte le nom de Rhin, fait tourner un moulin et se jette dans le ruisseau qui coule dans le vallon et dont les eaux viennent du haut du Baduz ; ce dernier porte aussi le nom de Rhin dans le pays. Ces eaux réunies s'écoulent dans le vallon de Chiamut jusques vis-à-vis l'abbaye de Discentis. D'après ce qu'on vient de dire, le Bas-Rhin sort du mont Crispalt, ainsi que les Géographes le disent ; mais ils ne parlent pas des trois autres sources, qui partent du mont Baduz, ni du lac qui n'est indiqué sur aucune carte, quoiqu'assez grand pour pouvoir l'être. Peu de personnes ont la curiosité de faire de pareils chemins pour pouvoir éclaircir de pareils faits. Les mêmes Géographes marquent un lac aux sources du Rhin du milieu (Mittler Rhein) ; mais d'après tout ce que nous avons pu apprendre dans ce canton, il n'y a point de lac, ce sont des sources et la fonte des neiges qui produisent les sources du Rhin du milieu, qui sont au midi du bas Rhin, que les Allemands nomment Vorder-Rhein, (Rhin en avant), ainsi qu'ils nomment Hinter-Rhein, (Rhin de derrière), ce que nous appelons Haut-Rhin<sup>410</sup>.

En confrontant ses connaissances livresques à la réalité du terrain, l'auteur apporte la preuve de son attitude scientifique et donne plus de poids à ses dires. Il attire de surcroît l'attention sur les lacunes et les imprécisions qui subsistent encore à son époque quant au secteur des sources et fournit de très intéressantes équivalences relatives au nom des différents bras du Rhin à cet endroit : il nomme « bas-Rhin » et « haut-Rhin » ce que les

---

<sup>409</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. LXIV.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. LXV.

Allemands désignent par Rhin antérieur et Rhin postérieur. En plaçant au cœur de sa description des allusions à un voyage effectif, Besson signifie au lecteur sa volonté de se fonder sur son expérience personnelle au moins autant que sur ses propres connaissances.

Le long du Rhin antérieur, entre Trun et Ilanz, ce sont surtout les torrents venant rejoindre le cours d'eau qui suscitent l'intérêt de l'observateur, lequel examine les éléments minéraux charriés par ceux-ci. Les considérations d'ordre géologique sont accompagnées de remarques désobligeantes sur la population locale, laquelle semble compter davantage de « goëtreux et de Crétins » que celle vivant plus en altitude<sup>411</sup>. Le village d'Ilanz, situé sur la rive opposée à celle empruntée par Besson, fait également l'objet de sarcasmes. Par ailleurs, le tronçon Ilanz-Reichenau est gratifié de nombreuses explications géologiques nourries par la présence de ce que Besson nomme le « grand ravin » :

On parvient à côté d'un ravin d'une profondeur effrayante et d'une grande largeur ; on peut y voir commodément l'intérieur de cette montagne. Elle est toute composée de détrimens et de débris de pierre calcaire ; d'autres mamelons ou petites montagnes dans le bas de la même espèce, sont creusés et minés de même. Valendas, village, est dans cette position basse, et le Rhin passe au pied du ravin<sup>412</sup>.

L'auteur dépeint la Gorge du Rhin, appelée également « Ruinaulta »<sup>413</sup>, située à la hauteur de Flims, à quelques kilomètres en amont de Reichenau sur le Rhin antérieur. Bien qu'extrêmement impressionnant, ce site ne jouit pas d'une grande notoriété chez les voyageurs de notre corpus et n'est quasiment pas mentionné. Besson, lui, s'extasie littéralement devant ce « grand spectacle [du] travail des eaux, [...] effrayant, tant par la masse énorme qu'elles ont amassée, que par la manière dont elles la détruisent »<sup>414</sup>. Les eaux du Rhin sont ici envisagées dans leur rapport avec l'élément minéral et leur capacité à apporter de la matière ou bien à la détruire. Aux environs de Trins<sup>415</sup>, le cours d'eau est abordé sous un angle différent, plus pittoresque que scientifique : intégré aux autres

---

<sup>411</sup> Cette remarque peut surprendre lorsqu'on a en tête les objectifs poursuivis par Zurlauben dans ce monumental ouvrage.

<sup>412</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. LXVII.

<sup>413</sup> Voir *supra*, note n° 272.

<sup>414</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. LXVII.

<sup>415</sup> Village situé tout près de Reichenau sur le Rhin antérieur qu'il ne faut pas confondre avec Trun, un peu plus en amont.

composantes du paysage que sont les « montagnes, les mamelons boisés, les prés et les champs », il forme un « autre superbe tableau ».

C'est encore à proximité de Trins que les deux bras du Rhin vont se révéler sous leur meilleur jour :

Le bas Rhin tourne au pied de petites montagnes rapportées qui sont à la suite du grand ravin ; les bords sont à pic et les dessus boisés. Le haut Rhin serpente dans un grand et beau vallon, entouré de très-hautes montagnes, aboutit à une très jolie plaine cultivée où passe le Rhin près du château de Rotzuns, appartenant à l'empereur. Bonadutz, gros endroit, occupe le milieu de cette plaine ; le haut Rhin tourne sur la gauche et vient se joindre au bas Rhin à Richenau. C'est le plus grand, le plus magnifique paysage qu'on puisse voir<sup>416</sup>.

Continuant à s'approcher de Reichenau, le géographe est séduit par un autre « point de vue des plus intéressants par la jonction des deux Rhins, par sa position entre deux rivières, par les deux ponts, les hautes et belles roches calcaires qui sont en partie boisées, et par la fraîcheur du paysage qui l'entourne »<sup>417</sup>. Associant l'étude de la configuration du terrain à celle de l'effet produit sur l'observateur, le géologue topographe confère au paysage une dimension esthétique :

C'est le canton aux belles vues, qui deviennent toujours intéressantes quand il y a des belles eaux qui y circulent et que les objets sont aussi variés qu'ils le sont dans les montagnes, qui ont beaucoup de points de perspective par l'inégalité des terrains<sup>418</sup>.

Le canton des Grisons et la présence du Rhin sont considérés comme représentatifs du point de vue défendu par Besson, lequel précise que « si on a souvent parlé du pittoresque de la Suisse, c'est pour donner de la curiosité à voir un pareil pays et pour persuader à ceux qui ont du goût et des talents, qu'ils trouveront à s'y satisfaire et à s'y occuper »<sup>419</sup>. Estimant « ne pas avoir le temps, ni les connoissances nécessaires pour tirer un parti des belles choses » qu'il a vues, Besson se livre à une réflexion personnelle sur sa perception du paysage et admet que des descriptions purement topographiques ne sauraient suffire pour attirer en terre helvétique les amateurs de belles contrées. Dans ce passage un peu complexe, l'auteur reconnaît que sa perspective est destinée à quelques « happy few »

---

<sup>416</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. LXVII.

<sup>417</sup> *Ibid.*, p. LXVIII.

<sup>418</sup> *Ibid.*, p. LXVIII.

<sup>419</sup> *Ibid.*, p. LXVIII.

érudits, tout en admettant que l'autre approche possible, celle liée au pittoresque, ne doit pas être rejetée, dans la mesure où elle permet d'attirer un public plus large susceptible de s'intéresser aux particularités géologiques de la Suisse.

Reichenau et ses environs font l'objet d'un intéressant passage plaçant la réunion des deux bras du fleuve au cœur de la description. Outre le fait que le seigneur des lieux se doit d'entretenir les deux ponts soumis à péage qui enjambent les « deux Rhins », Besson remarque que ces derniers, « venant de côtés diamétralement opposés, [...] se gênent réciproquement dans leurs cours, de façon que si la fonte des neiges ou la pluie en a grossi les eaux, elles s'arrêtent et forment une grosse vague, entre deux, qui se soutient »<sup>420</sup>. Conscient d'avoir affaire à une configuration unique, l'auteur souligne la particularité qu'offre la réunion des rivières et qu'aucun autre de nos voyageurs ne mentionne. Ceci confirme, si besoin en était, que les pages du chapitre « Histoire naturelle de la Suisse » sont bien le fruit d'un voyage réel. La suite du passage nous conforte dans cette idée puisqu'on y apprend que c'est à Reichenau que Besson a décidé, en raison de conditions météorologiques défavorables et d'une date trop avancée dans la saison, de ne pas poursuivre ses investigations sur le « cours du haut-Rhin et ses sources »<sup>421</sup>. Il se contentera donc de « prendre une idée des productions que le haut-Rhin charrie jusqu'à Reichenau », tout en s'interrogeant sur celles qui « proviennent de la hauteur où le Rhin prend ses sources », reconnaissant ainsi implicitement les sources du Rhin postérieur comme celles du fleuve.

Sur la route le menant ensuite à Coire, le voyageur côtoie à nouveau le Rhin dont il examine l'environnement immédiat constitué de deux massifs montagneux parallèles entre lesquels il s'écoule. En déchiffrant le paysage sous un angle géologique, le géographe reconstitue les mécanismes ayant façonné les lieux, notamment le travail des eaux et les phénomènes d'inondation<sup>422</sup>. Admettant le caractère répétitif de son procédé, il opte bientôt pour une autre démarche consistant à nommer « simplement les principaux endroits jusqu'à ce qu'il se trouve quelque chose de remarquable »<sup>423</sup>. C'est ainsi que Besson passe presque sous silence son passage dans la ville de Coire, avant d'évoquer le

---

<sup>420</sup> *Ibid.*, p. LXVIII.

<sup>421</sup> *Ibid.*, p. LXVIII.

<sup>422</sup> *Ibid.*, p. LXIX.

<sup>423</sup> *Ibid.*, p. LXIX.

canton d'Appenzell puis son arrivée à Zurich, dont il cite les cabinets d'histoire naturelle les plus reconnus<sup>424</sup>.

Sur le chemin de Schaffhouse, Besson procède à une analyse scrupuleuse de la composition du terrain, jusqu'à ce qu'un bruit étrange le détourne de sa tâche :

À une petite lieue de Schaffhouse on entend un murmure, puis un bruit sourd. On aperçoit le Rhin qui blanchit, puis une vapeur ou une brume qui s'élève : c'est la chute du Rhin. On quitte le grand chemin pour prendre à droite dans un fond, et par un petit bois, le bruit guide jusqu'à cette étonnante cascade<sup>425</sup>.

Délaissant un moment ses investigations géologiques, le savant concentre son attention sur le changement progressif de l'apparence du fleuve, introduisant ainsi un assez long passage consacré à « La belle cataracte du Rhin sous le château de Laufen près Schaffhouse ». La présence d'un jugement de valeur d'ordre esthétique exprimé par l'adjectif « belle » indique d'emblée que la description va différer de la procédure dont l'auteur est coutumier :

Cette belle et grande cataracte a plusieurs points de vue, tous très-intéressants ; la quantité d'eau qui s'y précipite, les différentes formes qu'elle prend et le bruit qu'elle occasionne sa chute suffisent pour former un grand spectacle. Mais les objets divers qui concourent à rendre ce lieu pittoresque, lui donnent un nouveau degré de mérite. Tout s'y est réuni pour en former le plus grand et le plus superbe tableau<sup>426</sup>.

Besson présente la chute comme un spectacle à part entière dont les deux composantes essentielles sont les énormes quantités d'eau qui se déversent et le bruit engendré. Considérant l'endroit comme pittoresque, il ne manque pas de l'inscrire dans un ensemble plus vaste comprenant des « objets divers » qui contribuent à faire de ce paysage « le plus grand et le plus superbe tableau ». Le regard du naturaliste est donc loin d'être dépourvu de toute sensibilité esthétique. Même si la suite du passage se veut d'abord un peu analytique, dans la mesure où Besson décompose les différentes parties de la cataracte vue de face, il n'en reste pas moins « attaché, comme en extase » à cause

---

<sup>424</sup> *Ibid.*, p. LXXI. Il s'agit des cabinets du chanoine Gessner, d'un apothicaire nommé Lavater, d'un certain Schulthess et d'un certain Escher.

<sup>425</sup> *Ibid.*, p. LXXI.

<sup>426</sup> *Ibid.*, p. LXXII.

de l'« effet magique »<sup>427</sup> provoqué par la mécanique des flots et l'interaction des différents éléments du paysage :

Il s'élève au pied de la cascade une brume, un nuage d'eau raréfiée qui est transportée par le vent comme une poussière légère : elle occasionne des iris de la plus grande beauté. Les rochers saillans du milieu de la cataracte ont des formes singulières ; [...] ; sur la droite de la cataracte un groupe de fabriques paroît borner le tableau de ce côté. Ce sont des fourneaux, des fonderies, des moulins, des usines entourés de charpente, de canaux et de roues qui font jaillir les eaux de tous côtés. [...]. Dans le fond une montagne aride, en procurant un repos à l'œil, par son bleuâtre et vapoureux, fait valoir la blancheur et le brillant des eaux, dont la vue devient insoutenable quand la lumière du soleil s'y réfléchit<sup>428</sup>.

Contribuant à l'équilibre et à la beauté d'un paysage, tous les éléments cités, des plus prosaïques, comme les usines ou les fonderies, aux plus poétiques, tels que les irisations engendrées par les jeux de lumière à travers les minuscules gouttelettes d'eau, semblent résulter d'une mécanique complexe où tout semble en mouvement, y compris le regard de l'observateur. En effet, ce dernier n'hésite pas à changer de point de vue et se rend tour à tour sur les coteaux de la rive schaffhousienne et du côté zurichois, au pied du château de Laufen :

La rapidité avec laquelle l'eau passe éblouit et fait tourner la tête ; on est mal à son aise par le tremblement qu'excitent sur la galerie le bruit et le courant d'air occasionnés par l'eau. On veut quitter sa place, on ne peut, on veut encore voir, se faire une idée sur la rapidité dont les eaux passent et se succèdent, on se fatigue et on se retire, parce qu'on aperçoit qu'on a froid ; il est rare qu'on ne retourne pas à la même place plusieurs fois, tant le spectacle est attrayant<sup>429</sup>.

Depuis la passerelle, l'angle d'observation est certes rétréci en raison de la proximité de la cataracte, mais le mouvement des eaux gagne en intensité et amène le visiteur au bord du malaise. La force du spectacle ne s'exprime pas tant dans la description de ce qui est réellement vu qu'à travers l'énumération de ce que tout être humain ressentirait s'il se tenait à la même place que Besson : vertige, fatigue et froid saisissent le téméraire qui ne quitte pourtant les lieux que bien malgré lui. Dépassant l'approche purement visuelle du paysage, l'auteur inscrit ce dernier dans une dimension polysensorielle.

---

<sup>427</sup> *Ibid.*, p. LXXII.

<sup>428</sup> *Ibid.*, p. LXXII.

<sup>429</sup> *Ibid.*, p. LXXII.

Conscient du caractère changeant du site en fonction des saisons et de l'abondance des flots, Besson situe sa visite à la cataracte en période de basses eaux, probablement au cours de l'automne si l'on se réfère aux indications météorologiques fournies plus haut lors de la traversée des Grisons<sup>430</sup>. Une visite en cette saison lui permet de mieux distinguer « les détails des différentes chûtes [qui y sont] plus marqués et plus multipliés, au lieu que par les grandes eaux ces petites chûtes sont confondues, mais la rapidité et le fracas doivent augmenter »<sup>431</sup>. Il laisse ainsi entendre que la force des flots ne constitue pas l'unique intérêt du lieu et en profite pour rectifier l'idée répandue selon laquelle « le château de Lauffen [est] dans un tremblement continu comme on le dit et l'écrit », ce qui impliquerait que la montagne dans son ensemble bougerait également. Même s'il cède un moment à la magie que dégage la cataracte, l'esprit scientifique de Besson reprend vite le dessus et le conduit à vérifier in situ la véracité des informations tirées de ses lectures, ce qui le prépare à l'étude géologique du secteur. Examinant les roches aux abords de la chute, le savant s'intéresse au processus de leur usure et évoque le détachement d'un bloc de rocher surmonté d'une figurine imitant le colosse de Rhodes, une trentaine d'années auparavant. Plusieurs visiteurs ont soit fait état de la présence d'une telle figurine au moment de leur passage<sup>432</sup>, ou bien relaté sa disparition<sup>433</sup>. Le cas de Benjamin de Laborde dans les *Lettres sur la Suisse, adressées à Madame de M\*\*\*\* par un voyageur françois en 1781* retient notre attention dans la mesure où l'on sait qu'il a collaboré à l'ouvrage de Zurlauben dont le premier tome fut publié en 1780. Laborde, qui avait forcément eu l'occasion d'en prendre connaissance avant de parcourir la Suisse en 1781, signale lui aussi en note la disparition d'une figurine à l'occasion du détachement d'un bloc rocheux<sup>434</sup>.

Après avoir qualifié Schaffhouse d'« entrepôt pour la Suisse et l'Allemagne parce qu'il faut y faire décharger les marchandises pour les embarquer au-dessous de la cascade »<sup>435</sup>, Besson commence à suivre le cours du Rhin vers Bâle. Que ce soit à Waldshut sur la rive allemande, à Laufenburg ou à Rheinfelden, le fleuve est envisagé dans sa relation à l'élément minéral : à la hauteur de Waldshut, Besson note que le lit du

---

<sup>430</sup> Cette saison pourrait correspondre aux dates du voyage indiquées par Ursula Pia Jauch (juillet-octobre 1777). Voir : JAUCH, Ursula Pia, *op. cit.*, p. 182.

<sup>431</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. LXII.

<sup>432</sup> Klingemann en 1825, Walsh, Dumas en 1832, Hugo entre 1838 et 1840.

<sup>433</sup> Andreae en 1763, Laborde en 1781.

<sup>434</sup> LABORDE, Jean-Benjamin, *op. cit.*, t. 1, p. 97.

<sup>435</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. LXIII.



Rhin, contrairement à celui de l'Aar, est composé de « galets agglutinés »<sup>436</sup>. En abordant le rôle important que joue le fleuve dans le transport de matériaux, il livre des considérations plus scientifiques et économiques qu'esthétiques.

À Laufenburg, le pittoresque de la vue est brièvement souligné à travers la mention de ruines, mais les rapides que le Rhin forme à cet endroit, lesquels ont impressionné d'autres visiteurs<sup>437</sup>, font surtout l'objet d'une rectification. Se référant aux déclarations d'un certain « M. André dans ses lettres sur la Suisse », Besson précise que le Rhin à Laufenburg ne passe pas entre des schistes, mais entre des roches quartzieuses. Il pourrait s'agir d'une allusion au savant hanovrien Andreae, auteur des *Briefe aus der Schweiz nach Hannover*, publiées en 1776<sup>438</sup>.

Pour Rheinfelden comme pour Augst, les remarques sont à nouveau très techniques. Seule la mention du château en ruines de Rheinfelden au milieu du cours d'eau ajoute une dimension plus visuelle à la description. À Bâle, les propos sont majoritairement consacrés aux roches charriées par le Rhin et par son affluent, la Birse, tandis que la position particulière du fleuve et le caractère impressionnant du pont qui l'enjambe n'occupent que quelques lignes<sup>439</sup>.

Même s'il n'est pas totalement insensible à la beauté du paysage<sup>440</sup>, Besson reste concentré sur la composition des roches et fournit le plus souvent une « fiche technique » à son lecteur plus qu'une description des endroits visités. Forte de ces constatations, nous ne pouvons que souligner la différence de traitement dont la cataracte de Laufen a fait l'objet un peu plus haut. Notre auteur s'y est défait, pour quelque temps, de son habit de géologue et a accordé davantage de place aux impressions que le spectacle a produites sur lui. Reléguant l'approche géologique au second plan, Besson s'est livré à des remarques d'ordre esthétique, tout en avouant son manque de compétence dans le domaine.

Cette partie intitulée « Discours sur l'histoire naturelle », qui se clôt par l'expression « Fin du discours », occupe une place à part dans l'ouvrage. Le ton y est particulier dans la mesure où l'ensemble s'apparente à un véritable récit de voyage. Bien que l'auteur se défende d'avoir fait œuvre poétique, on ne peut lui dénier de grandes qualités littéraires. Les autres passages relatifs au Rhin helvétique se trouvent dans la

---

<sup>436</sup> *Ibid.*, p. LXIII.

<sup>437</sup> Bertolà en 1787, Custine en 1811, Schreiber avant 1832 et Walsh.

<sup>438</sup> Vérification faite, Andreae parle, à Laufenburg, de silice et non de schiste. La rectification proposée par Besson est donc injustifiée. Voir : ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *Briefe aus der Schweiz nach Hannover* (1763), Zurich Winterthur, 1776, p. 36.

<sup>439</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. LXIV.

<sup>440</sup> Il a été question de « superbe paysage » à la Ruinalta et de « magnifique paysage » à Reichenau.

partie suivante intitulée *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse*, texte qui, lui, serait de la plume de Zurlauben. Nous allons voir dans quelle mesure un changement de ton et de perspective sont perceptibles.

À plusieurs reprises, le nom de Zurlauben, mentionné comme extérieur au texte, apparaît comme celui d'une tierce personne. On pourrait, l'espace d'un instant, imaginer avoir affaire à un auteur différent, comme ce fut déjà le cas dans la partie intitulée « Discours sur l'histoire naturelle de la Suisse ». Mais avec Ursula Pia Jauch, nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une habile stratégie destinée à marquer l'œuvre de la personnalité de l'auteur, procédé employé du reste une cinquantaine de fois sur l'ensemble des *Tableaux*<sup>441</sup>. On remarque de plus l'abondance des notes de bas de pages, sorte de marque de fabrique de l'érudite Zurlauben<sup>442</sup>.

En établissant un lien entre l'altitude des Alpes suisses et le fait que les cours d'eau qui y prennent leur source « coulent dans des directions contraires jusqu'aux extrémités de l'Europe »<sup>443</sup>, Zurlauben démontre que la Suisse peut en être considérée comme « la partie la plus élevée » et pose le réseau hydrographique helvétique comme principal centre d'intérêt pour « l'œil observateur du physicien »<sup>444</sup>, laissant ainsi transparaître les objectifs poursuivis dans ce chapitre. Cependant, le contenu ne devient pas immédiatement scientifique. En effet, évoquant l'image des Alpes à travers le temps, Zurlauben vante « le charmant poème » du « grand Haller »<sup>445</sup> dont il cite un long passage. Traduit par le poète bernois Vinzenz Bernhard Tschärner (1728-1778), ce poème souligne l'importance des cours d'eau<sup>446</sup>. Quelques pages plus loin, la Suisse est présentée comme le « réservoir de plusieurs fleuves et rivières de l'Allemagne, de la France et de l'Italie », berceau du « Rhône, de l'Are, de la Reuss, du Rhin, du Tesin, de la Linth, de l'Inn et de l'Adda »<sup>447</sup>. Dans cette énumération, le Rhin n'est qu'un cours d'eau parmi d'autres. C'est pourtant par lui que Zurlauben commence son exposé dans le chapitre suivant consacré aux sources de ces divers cours d'eau.

En une phrase, l'auteur survole l'ensemble du Rhin « [...] », qui semblerait devoir être la borne naturelle entre l'Allemagne et la France, et qui finit comme un ruisseau

---

<sup>441</sup> JAUCH, Ursula Pia, *op. cit.*, p. 186.

<sup>442</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>443</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 7.

<sup>444</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>445</sup> HALLER, Albrecht, *Die Alpen*, 1729.

<sup>446</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 7.

<sup>447</sup> *Ibid.*, p. 11.

lorsqu'il se perd dans l'océan, sort du pays des Grisons ». Zurlauben souligne ici une antithèse entre l'allure peu imposante du fleuve au moment où il rejoint la mer du Nord et le rôle stratégique de frontière qu'il a pu jouer plus en amont. Il se contente de préciser en note<sup>448</sup> que peu avant de former un delta, le Rhin se divise en plusieurs bras, réduisant ainsi sa largeur. S'agissant des dénominations de ces derniers, le baron reprend des informations contenues dans le « Discours sur l'histoire naturelle de la Suisse », mais se fait en revanche plus précis quant à la localisation des différentes sources. Renvoyant aux vers de Boileau<sup>449</sup>, Zurlauben rappelle que la source du Rhin postérieur est la mieux connue des Anciens et explique indirectement pourquoi les voyageurs ont plus souvent tenté de se diriger vers elle plutôt que vers la source du Rhin antérieur sur le mont Badus ou bien vers celle du Rhin du milieu.

Après avoir évoqué la réunion du Rhin antérieur et du Rhin du milieu à proximité de Disentis, notre auteur se concentre sur le bras postérieur dont il reprend la dénomination « haut Rhin », utilisée dans le « Discours sur l'histoire naturelle de la Suisse ». Suivant mentalement, depuis le mont Adule, le cours d'eau issu de plusieurs ruisseaux à travers les différentes juridictions qu'il traverse, Zurlauben ne mentionne cette fois aucun détail sur le paysage ou la minéralogie. En signalant la présence légendaire d'un temple consacré aux nymphes près du berceau du fleuve, il contribue cependant à créer autour des lieux une aura mythique. C'est toujours du point de vue du Rhin postérieur qu'il envisage la réunion des deux bras du fleuve en indiquant qu'« à Reichenau, dans la juridiction de Tamins, le haut Rhin se joint au Rhin antérieur ou bas Rhin, et depuis cette jonction, le fleuve ne porte plus que le nom de Rhin »<sup>450</sup>. La gravure de la page suivante offre toutefois une perspective différente dans la mesure où, tournant le dos à Coire, l'observateur fait face à chacun des deux bras mis ainsi sur un même plan.

Outre les noms des territoires traversés, l'auteur énumère ceux des principaux affluents du Rhin jusqu'au lac de Constance. Au niveau de ce dernier, le fleuve, qui entre et sort de l'étendue d'eau à deux reprises, perd et retrouve successivement son identité, aux yeux de Zurlauben. Le tronçon allant de la sortie du lac jusqu'à Schaffhouse fait seulement l'objet de quelques indications géographiques et la chute de Laufen est brièvement désignée comme la « fameuse cataracte [où] ce fleuve se précipite par-dessus

---

<sup>448</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>449</sup> *Ibid.*, p. 22, note 4.

<sup>450</sup> *Ibid.*, p. 22.

des rochers hauts de quarante pieds »<sup>451</sup>. Grand amateur de livres, Zurlauben a probablement lu de nombreuses descriptions du site et ne juge peut-être pas nécessaire de s'attarder sur ce dernier. L'étrange coude que le Rhin forme à la hauteur de Rheinau retient en revanche l'attention du baron qui distingue « deux péninsules très considérables, l'une dite Schwaben, couverte de bois sur le territoire de l'Empire, et l'autre où est située sur une élévation la petite ville de Rheinau, dépendante du territoire suisse »<sup>452</sup>. La mention de cet îlot, sur lequel se dresse une abbaye bénédictine, révèle l'extrême complexité topographique de ce secteur, complexité qui intrigue Zurlauben :

Cette situation unique et charmante offre le Rhin comme embarrassé dans son cours. En côtoyant la première des péninsules, le fleuve rétrograde vers le couchant, comme s'il vouloit retourner à sa source, et bientôt après il se tourne au levant, en s'allongeant à l'entour de l'autre péninsule où est la ville de Rheinau<sup>453</sup>.

Le Rhin est considéré ici comme un être lunatique, hésitant à poursuivre son chemin, prêt même à revenir sur ses pas, aspect que peu de voyageurs ont remarqué. Par effet de contraste avec les quelques mots consacrés plus haut à la cataracte, le coude du Rhin à Rheinau apparaît comme extraordinaire et digne d'attention.

Entre Schaffhouse et Bâle, Zurlauben présente le cours d'eau de la même manière qu'entre Coire et le lac de Constance, c'est-à-dire en énumérant les territoires qu'il parcourt et les affluents qu'il reçoit. Le fleuve devenant, à partir de Bâle, « étranger à la Suisse »<sup>454</sup>, le baron renonce à décrire le reste de son cours et préfère revenir sur son rôle de voie de communication en rappelant que le Rhin ne porte pas de bateau avant le lac de Constance. La cataracte de Laufen et les rapides de Laufenburg sont ensuite présentés comme de réelles entraves à la navigation entre la sortie du lac et Bâle, et le déchargement des marchandises à Schaffhouse est illustré par une gravure<sup>455</sup>.

Avant d'aborder le Rhône, l'auteur achève son exposé sur le Rhin en soulignant la complexité de ce dernier qualifié de « singulièrement bizarre dans ses débordements, [et dont la] navigation est difficile »<sup>456</sup>. Pour autant, il n'en a pas terminé avec le fleuve qui fait l'objet de nombreuses remarques dans d'autres chapitres. Nous nous concentrerons

---

<sup>451</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>452</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>453</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>454</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>455</sup> *Ibid.*, planche n° 105.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p. 24.

essentiellement sur les passages traitant des « cinq plus grands lacs de la Suisse », des « chutes d'eau merveilleuses » et de « L'évêché de Coire ».

Considéré comme « l'un des plus grands lacs de la Suisse et de la Souabe »<sup>457</sup>, le lac de Constance est immédiatement assimilé à la frontière entre la Rhétie et la Vindelicie, ancienne province romaine aujourd'hui partagée entre le Wurtemberg et la Bavière. Reprenant la terminologie employée par les Modernes, Zurlauben nomme l'étendue d'eau « mer de Souabe » et distingue trois parties. Après avoir énuméré les nombreuses rivières qui viennent s'y jeter, le baron se concentre sur l'une d'entre elles, le Rhin. Confirmant qu'il est encore possible de distinguer son cours jusqu'à deux lieues au-delà de l'embouchure, Zurlauben s'empresse de rectifier la légende selon laquelle les eaux du lac et du fleuve ne se mélangeraient pas. Il rattache ensuite Constance au souvenir du concile<sup>458</sup> et de la prospérité qui y régnait à cette époque, avant d'évoquer « l'herbe [qui] croît dans les rues », signe du déclin affectant la cité. Les origines du nom « Bodensee » sont également abordées, exercice difficile auquel peu de voyageurs se sont livrés dans leurs récits : renvoyant dos à dos plusieurs hypothèses telles que celle liée à la grande profondeur du lac (« Bodenlos » pour « sans fond ») ou celle liée au grand nombre de rivières qui se jettent dans celui-ci (et au mot grec ποταμιχος/potamixos), Zurlauben retient celle qui lui paraît la plus vraisemblable et renvoie le nom du lac au château de Bodan situé à son extrémité.

Puis, citant Ammien Marcellin<sup>459</sup>, le baron rappelle que le lac fut aussi appelé lac de Bregenz et évoque le comportement des eaux du fleuve et du lac, lesquelles paraissent n'avoir que peu d'influence les unes sur les autres<sup>460</sup>. Le fait que Jean-Benjamin de Laborde reprenne le même passage dans ses *Lettres sur la Suisse, adressées à Madame de M\*\*\* par un voyageur français en 1781*<sup>461</sup> montre l'extrême proximité entre les deux auteurs, laquelle se cristallise dans l'étroite collaboration qu'ils entretiendront dans l'édition des *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse*.

---

<sup>457</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>458</sup> Voir *supra*, note n° 131.

<sup>459</sup> Ammien Marcellin fut officier de l'armée romaine. Après avoir été acteur de l'histoire, il prolongea son action en l'écrivant, c'est-à-dire en devenant historien. Il est l'auteur d'une seule œuvre comportant 31 livres dont plusieurs ont été perdus. Seuls les livres XIV à XXXI subsistent. La citation est tirée du livre XV qui traite d'une période contemporaine de l'auteur (né vers 330-335 apr. JC, il serait mort en 400).

<sup>460</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 38.

<sup>461</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1, p. 110-112.

Après avoir dépeint l'aspect effrayant des lieux à l'époque romaine, Zurlauben fait référence au récit de de Thou<sup>462</sup> selon lequel « on trouvera difficilement en Europe une contrée plus délicieuse à la vue que les environs du lac de Constance »<sup>463</sup>. Illustrant de plusieurs gravures les activités de navigation et de commerce à Arbon et Rorschach, Zurlauben parcourt le lac depuis l'endroit où le fleuve y pénètre jusqu'à sa sortie. Agrémentant sa description de nombreuses remarques érudites, notamment sur l'origine des noms de lieu, il termine par une rectification. Ayant pu constater par lui-même que « le lac de Constance [n'est pas] d'une eau limoneuse dont l'amas retarde le cours du Rhin et trouble les eaux de ce fleuve », il confirme les dires de Vadian<sup>464</sup>, lequel avait corrigé Mela<sup>465</sup> sur ce point.

Si l'on en juge par le nombre de pages qu'il lui consacre, le lac de Constance jouit d'un attrait particulier aux yeux de Zurlauben. L'approche retenue par ce dernier s'appuie sur une confrontation entre la réalité observée, semble-t-il, sur le terrain, et les textes anciens, que nous n'avons d'ailleurs pas tous mentionnés<sup>466</sup>. La richesse des propos de Zurlauben, puisée dans des sources antiques, nous conduit à penser que le lac et son rapport avec le fleuve ont fait l'objet d'une certaine fascination dès les temps les plus reculés.

Dans le chapitre intitulé « Chutes d'eau merveilleuses », la cascade du Rhin est présentée d'emblée comme « la plus fameuse cataracte de la Suisse »<sup>467</sup>. Après en avoir estimé la hauteur à quatre-vingts pieds, Zurlauben revient sur l'idée défendue par ceux qu'il nomme « Observateurs modernes » selon laquelle la puissance de la chute des flots entraînerait le château de Laufen dans un tremblement incessant. Déjà abordé dans la partie intitulée « Histoire naturelle de la Suisse », cet aspect avait fait l'objet d'une rectification. Contrairement à toute attente, l'information erronée n'est pas corrigée à nouveau ici, mais constitue le point de départ d'une description alliant observations objectives et émerveillement :

---

<sup>462</sup> THOU, Jacques-Auguste de, *Mémoires 1553-1601*, texte établi, traduit et présenté par BUSSAC, Éric et DUMAIH, Pascal, Clermont-Ferrand, Paléo, Sources de l'Histoire de France, 2004.

<sup>463</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 39.

<sup>464</sup> Originaire de Saint-Gall, Joachim de Watt, dit Vadian (1484-1551), fut un actif partisan de la Réforme. Il publia de nombreuses études philologiques sur des auteurs anciens, parmi lesquels Pomponius Mela.

<sup>465</sup> Auteur de *De Situ Orbi Libris III*, Pomponius Mela est un géographe romain qui vécut au cours du premier siècle après Jésus-Christ.

<sup>466</sup> Zurlauben se réfère également à Strabon (57 av. JC-21 ou 25 ap. JC), géographe grec, auteur de la *Geographica* en dix-sept volumes.

<sup>467</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 88.

Le fleuve en se précipitant semble être réduit en écume ; une grande partie de l'eau s'évapore en tombant, forme un brouillard et offre sans interruption dans sa chute, lorsque le temps est clair, et qu'il fait soleil, un arc-en-ciel toujours resplendissant. Quel spectacle plus digne de l'œil de l'Observateur ! La nature frémit à l'aspect de cette chute impétueuse, surtout lorsqu'on s'arrête au pied de la cataracte. [...]. C'est ici qu'on admire la majesté du Créateur ; on est saisi à la fois et de frayeur et d'un ravissement délicieux. Immédiatement au-dessous de la chute le Rhin reprend tranquillement son cours, il devient de nouveau navigable<sup>468</sup>.

L'approche scientifique de la cataracte qui prévalait dans l'« Histoire naturelle » s'efface au profit d'une vision plus subjective, tournée vers le ressenti de l'observateur, lequel, face à un phénomène à ce point sublime, ne peut que reconnaître la Toute-Puissance de Dieu. Mais la fin du passage tranche soudainement avec l'univers de force et de beauté qui venait d'être créé. Les eaux étant redevenues calmes, la navigation est à nouveau possible et des activités plus prosaïques telles que la pêche et le transbordement de marchandises peuvent reprendre.

Puis, Zurlauben cite un poème en latin de Glaréan<sup>469</sup> consacré à la cataracte de Schaffhouse<sup>470</sup>. Dans le commentaire qu'il en fait, le baron salue le choix thématique du poète glaronais ainsi que la force que celui-ci a imprimée à ses vers : établissant une relation avec la mythologie antique, Glaréan compare le mugissement des cataractes de Schaffhouse à celui sortant du « gouffre de Scylla<sup>471</sup> ». Zurlauben ne peut dissimuler son étonnement de ne voir l'impressionnante chute citée dans aucun écrit ancien. Il date la première mention de celle-ci du début du XII<sup>e</sup> siècle, dans un récit anonyme de la vie de Saint Conrad, évêque de Constance. En évoquant le passage de l'Empereur Joseph II à la cataracte en 1777<sup>472</sup>, qu'à notre connaissance aucun de nos voyageurs ne mentionne, Zurlauben confère au site une notoriété supplémentaire.

---

<sup>468</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>469</sup> D'origine glaronaise, Heinrich Loritis dit Glaréan (1488-1563) effectua ses études à Cologne avant de s'installer à Bâle en 1514. Tout en dirigeant une pension pour étudiants, il s'intéressa aux sciences et publia des éditions commentées d'auteurs grecs et latins. Comme Érasme, avec lequel il entretenait des relations amicales, il dut quitter la cité bâloise en 1529 afin de fuir la Réforme qu'il ne pouvait accepter. Établi à Fribourg-en-Brigau, il enseigna à l'université jusqu'en 1560. Auteur d'ouvrages de mathématiques, de musicologie et de géographie, il fit notamment paraître une *Description helvetiae*. Ami d'Aegidius Tschudi et, jusqu'en 1523, d'Ulrich Zwingli, Glaréan fut considéré par ses contemporains comme un grand humaniste.

<sup>470</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 88.

<sup>471</sup> Nymphe déçue transformée en monstre hideux et qui, selon la mythologie, cherchait à piéger les navigateurs à l'entrée du détroit de Messine.

<sup>472</sup> Joseph II d'Autriche (1741-1790) fut empereur du Saint-Empire romain germanique à partir de 1765 en co-régence avec sa mère Marie-Thérèse, puis seul à partir de 1780. Tenu à l'écart des affaires par sa mère, l'empereur Joseph II entreprit des voyages, incognito. Il visita la Suisse en 1777, séjournant notamment à Bâle.

Pour clore son approche littéraire des lieux, le baron présente, sous la forme d'une traduction intégrée au texte, un extrait des *Briefe aus der Schweiz nach Hannover (1763)* d'Andreae<sup>473</sup>, passage auquel nous nous sommes intéressée par ailleurs<sup>474</sup>. Empreinte du sentiment de sublime et de religiosité, la citation choisie souligne la petitesse de l'être humain face à la puissance de la Création divine. Par ailleurs, Zurlauben passe sous silence la présence d'une statuette, évoquée pourtant par Andreae<sup>475</sup> et Besson. Peut-être ne faisait-elle pas partie du décor au moment où le baron se rendit à Laufen<sup>476</sup>, à moins que ce dernier n'ait pas souhaité remettre en cause l'image grandiose de la chute qu'il venait de présenter.

Abordant l'iconographie de la cascade, Zurlauben se réfère de nouveau à Andreae, lequel souligne la nécessité de représenter les chutes sous des angles divers pour qu'« un appréciateur absent [puisse] en former un tableau exact, mais cependant très-inférieur à la beauté locale qui offre la majesté de l'œuvre du Tout-puissant »<sup>477</sup>. Peu d'artistes sont finalement mentionnés<sup>478</sup>. En effet, ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle que l'enthousiasme suscité par la cataracte de Schaffhouse commença à donner lieu à une abondante production iconographique répondant à la demande de visiteurs désireux d'emporter avec eux un souvenir<sup>479</sup>. La gravure illustrant le lieu<sup>480</sup>, dont nous n'avons pu identifier l'auteur<sup>481</sup>, représente la cataracte « prise dans les vignes du côté des moulins de Lauffen, dans le canton de Zurich ». Cette indication nous paraît étrange, car le dessin ne semble pas avoir été exécuté depuis la rive zurichoise, c'est-à-dire celle où se trouve le château de Laufen, mais depuis la rive schaffhousienne, peut-être à proximité du Schlössli Wörth. Le château de Laufen est, en effet, bien visible sur la droite où l'on aperçoit également la passerelle à flanc de rocher qui permet de s'approcher des flots furieux. Au premier plan, on distingue un pêcheur en pleine activité, tandis qu'une barque transportant des passagers regagne la rive zurichoise, là où les eaux sont moins turbulentes. Ces motifs annoncent déjà l'optique des « petits maîtres », bien

---

<sup>473</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, p. 43-45.

<sup>474</sup> Voir *infra*, 3-2-2-1.

<sup>475</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, p. 45.

<sup>476</sup> Cette statuette n'a pas été présente de manière continue sur le rocher au milieu de la cascade. Nous y reviendrons.

<sup>477</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 89.

<sup>478</sup> Zurlauben signale en note les noms de Claude-Henri Watelet (1718-1786), à la fois artiste peintre, aquafortiste, graveur et homme de lettres parisien, et d'un certain Schuz de Francfort.

<sup>479</sup> Voir *infra*, 2-3-2.

<sup>480</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, hors texte, entre les pages 88 et 89.

<sup>481</sup> Le nom du dessinateur est mentionné de manière manuscrite, ce qui nous empêche de le déchiffrer complètement. Il s'agirait d'un « peintre du Roi ».



que le souci du détail dans la gravure en question ne soit pas encore aussi poussé que chez ces derniers.

D'autres cascades sont ensuite mentionnées dont certaines font aussi l'objet d'une illustration<sup>482</sup>.

Au chapitre XXVII, consacré à la Suisse catholique<sup>483</sup>, le Rhin est mentionné à de nombreuses reprises, en relation avec l'évêché de Constance où il est utilisé, avec d'autres cours d'eau, comme point de repère<sup>484</sup>, mais aussi avec l'évêché de Coire. Zurlauben rappelle en effet que le fleuve fut autrefois surnommé « la rue des prêtres », en référence aux évêchés de Coire, Constance, Bâle, Spire et Worms ainsi qu'aux archevêchés de Mayence et de Cologne qui se trouvent sur ses rives. La paternité de ce surnom reviendrait à l'empereur Maximilien (1493-1519)<sup>485</sup>. Le Rhin apparaît donc ici comme un axe de pénétration de la foi catholique depuis la Suisse orientale jusqu'au nord de l'Allemagne. Cette dénomination a reçu une connotation négative dans sa formulation allemande de « Pfaffengasse », mais ce n'est visiblement pas l'approche retenue par Zurlauben, qui s'exprime de manière neutre<sup>486</sup>.

Le cours suisse du Rhin est donc abordé dans plusieurs chapitres des *Tableaux*. Sous la plume de Besson, le fleuve est considéré dans une perspective liée aux sciences naturelles et à la géologie, ce qui correspond à la première partie du titre de l'œuvre. Puis, avec Zurlauben, le Rhin est mis en relation avec la littérature, l'art, l'histoire et la religion, devenant le fil conducteur de toute une partie de l'histoire naturelle et culturelle de la Confédération des XIII Cantons. Chez Besson, l'aspect géologique est, de loin, le plus marqué, mais on note aussi une volonté affichée de répondre aux attentes d'un public potentiellement voyageur, intéressé par la découverte de sites de renom, tels que la cataracte de Laufen ou le lac de Constance, et sensible à la beauté et à la force qui s'en dégagent. Dominant dans le chapitre intitulé « Histoire naturelle de la Suisse », le ton propre au récit de voyage s'estompe dans les chapitres suivants, dus à Zurlauben. Le

---

<sup>482</sup> C'est le cas de la cascade de Lauterbrunnen, près d'Interlaken. On retiendra que celle nommée « Cascade de Laufen » n'a rien à voir avec la chute de Laufen près de Schaffhouse, mais qu'elle se situe sur la rivièrè Birse, dans le canton de Bâle.

<sup>483</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 124 sqq.

<sup>484</sup> *Ibid.*, p.124.

<sup>485</sup> TÜMMERS, Horst Johannes, *op. cit.*, p. 319-320. S'appuyant sur la définition donnée par le dictionnaire des frères Grimm, Tümmers fait l'historique de la formule, avant de faire commencer la « Pfaffengasse » à l'abbaye de Disentis, c'est-à-dire tout près de la source du Rhin antérieur.

<sup>486</sup> Nous avons trouvé, par ailleurs, comme traduction de « Pfaffengasse », « ruelle de la prêtraille ». Voir : BOST, A., *Histoire générale de l'établissement du Christianisme d'après l'allemand de C.G. Blumhardt*, t. 1, Valence, Genève, 1838, p. 352.

périple s'y dématérialise pour entraîner le lecteur à travers la littérature et l'histoire. Le fleuve contribue alors à la reconstruction d'une image positive et presque mythique de la Suisse, cette Suisse que Zurlauben appelle de ses vœux et qui devient l'écrin où évoluent « les fils de Tell, ces hommes libres et fiers, dévoués à la couronne de France ».

#### 2-1-5 *La Suisse ou tableau historique* de Georges Bernard Depping (1822)

Historien et géographe français d'origine allemande, Depping est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la Suisse. Paru en 1822, *La Suisse ou tableau historique*<sup>487</sup> comprend quatre tomes dont le premier s'ouvre sur plusieurs questions. Depping se demande notamment pourquoi les Anciens, qui connaissaient pourtant l'Helvétie, n'ont pas été « frappés du spectacle sublime que la nature [y] présente »<sup>488</sup> et pourquoi ils n'ont pas dépeint ce pays attirant nombre de voyageurs à la recherche de consolation ou en quête d'un sujet d'étude. Ces questions, quelque peu rhétoriques il est vrai, lui donnent l'occasion de mettre en valeur certaines caractéristiques de « la Suisse, le pays le plus élevé d'Europe, où des montagnes sont entassées sur des montagnes, où d'immenses plaines de glaces et de neiges suspendues dans les nues et bordées de précipices affreux alimentent perpétuellement les grands fleuves qui découlent de ces hauteurs immenses, et vont, en se rendant à la mer, animer le commerce de l'Europe ! »<sup>489</sup>. En quelques lignes, le lien établi entre montagnes, fleuves et océan place le territoire helvétique au centre d'une sorte de réseau. Depping ne manque pas non plus de remarquer la situation exceptionnelle du pays entre la France, l'Allemagne et l'Italie, à côté desquelles il est présenté comme préservé, d'où l'intérêt qu'il suscite et les nombreuses publications qu'il génère. Pour justifier ces dernières ainsi que sa propre entreprise, l'auteur avance l'hypothèse que, malgré les nombreux ouvrages existants, l'Helvétie resterait méconnue, y compris de ses propres habitants<sup>490</sup>.

Depping précise ensuite l'état d'esprit qui l'anime : empreint d'objectivité, évitant l'écueil de la flatterie ou des préjugés. Quelques pages plus loin, il évoque d'une manière assez générale la nature en Suisse, citant notamment Haller, lequel voit en elle sur le plan

---

<sup>487</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *La Suisse ou tableau historique*, 4 t., Paris, Eymery, 1822.

<sup>488</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *op. cit.*, t. 1, p. 5.

<sup>489</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>490</sup> *Ibid.*, p. 8.

de la botanique une miniature de toutes les contrées de l'Europe<sup>491</sup>. Viennent ensuite des remarques sur l'histoire, suivies de descriptions par canton. C'est à propos de Bâle qu'il commence à être question du Rhin :

Un pont de bois, long de six cents pieds, unit les deux parties de la ville que sépare le Rhin. Elles sont bâties sur l'encoignure de ce fleuve qui, après avoir coulé jusqu'alors de l'est à l'ouest, y forme un coude pour couler du sud au nord. Il reçoit, avant d'entrer dans Bâle, la Birs, rivière ou plutôt torrent fougueux qui met en mouvement des usines, des martinets, des moulins et des papeteries très anciennes. C'est sur le bord de la Birs, à un quart de lieue de Bâle, qu'est situé le hameau de Saint-Jacob ou Saint-Jacques, qu'on a surnommé les Thermopyles Suisses<sup>492</sup>.

Si l'image du fleuve divisant la ville en deux parties est fort banale, l'évocation du sens dans lequel il coule est, elle, plus surprenante. En effet, alors que Depping prend en compte le segment compris entre le lac de Constance et Bâle, puis celui entre Bâle et la mer du Nord, il ignore la portion située entre les sources et le lac, globalement orientée, elle aussi, vers le nord. On remarque également que l'auteur s'empresse de mettre en vedette la Birs, affluent du Rhin qui fut le théâtre, en 1444, d'une bataille décisive pour « la liberté et l'indépendance nationale »<sup>493</sup>. La comparaison avec la célèbre bataille ayant opposé le roi Leonidas à Xerxès au cours de la seconde guerre médique renforce le caractère mythique de ce fait d'armes. D'une manière générale, le Rhin n'occupe pas une place essentielle dans le tableau de la cité rhénane. Il en va différemment à propos du canton de Schaffhouse<sup>494</sup>.

Le chapitre s'ouvre directement sur la description de la cataracte, laquelle constitue, selon Depping, « la plus grande curiosité du pays »<sup>495</sup>. Ayant rappelé que le Rhin sépare les cantons de Zurich et de Schaffhouse, l'auteur poursuit sa description de manière classique en soulignant l'aspect grandiose du spectacle. Se rapprochant de l'esprit du guide de voyage, il fournit aussi des précisions sur les diverses possibilités d'aborder le site. On notera que Depping présente le canton de Schaffhouse, qualifié par lui de « petit », comme indissolublement lié au fleuve et à la présence la chute<sup>496</sup>. Il soutient en effet que ce canton doit son existence à la ville du même nom, qui elle-même

---

<sup>491</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>492</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *op. cit.*, t. 2, p. 40.

<sup>493</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 172-187.

<sup>495</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>496</sup> *Ibid.*, p. 175.

n'a prospéré qu'en raison de sa situation à proximité de la cataracte et de la nécessité d'y débarquer les marchandises. L'aura de la chute s'étendrait donc, selon l'auteur, bien au-delà de Laufen. Conscient de la popularité d'un lieu que chacun connaît « du moins par les gravures, dessins ou tableaux »<sup>497</sup>, Depping sacrifie certes un moment au « devoir » de le dépeindre, mais il prend surtout le parti de l'inscrire dans une logique inhabituelle. En affirmant que le Rhin et cet accident de la nature près de Schaffhouse sont indirectement à l'origine du canton et pas seulement de la ville, il se démarque en effet de ce qu'affirment généralement les descriptions, guides ou récits.

À Saint-Gall, le Rhin est d'abord présenté comme une limite qui « borne le canton du côté de l'est »<sup>498</sup>. Il est ensuite envisagé sous un jour assez négatif, Depping lui reprochant sa trop grande rapidité et sa trop grande teneur en débris qui empêchent la navigation des bateaux. Toutefois, l'auteur précise que les radeaux peuvent remonter jusqu'à Coire. Le risque d'inondation lié au Rhin est rappelé, avant que ne soient évoqués les autres cours d'eau de la région : le fleuve fait, en fin de compte, partie d'un réseau de communication plus important incluant les lacs de Constance, de Wallenstadt et de Zurich ainsi que la Linth et la Seez. En outre, le canton est associé aux eaux curatives dont il abonde, mais celles de Pfeffers apparaissent d'emblée comme les seules dignes d'intérêt<sup>499</sup>, bien que l'endroit où elles jaillissent soit décrit comme terrible :

Rien de plus affreux que le site de ces eaux. Qu'on se figure une gorge profonde et étroite entre des rochers escarpés, et une rivière ou plutôt un torrent, la Tamine, qui se précipite avec fracas au fond de ce sombre ravin. C'est sur les bords de ce torrent que les eaux de Pfeffers sourdent de la terre<sup>500</sup>.

Les eaux bienfaisantes surgissent donc en un lieu on ne peut moins accueillant, voire même dangereux, nécessitant un certain courage pour s'en approcher. C'est là l'idée que Depping développe lorsqu'il relate les différentes étapes de l'histoire de ce site étonnant, fournissant force détails sur l'art et la manière, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, de descendre dans l'abîme à l'aide d'échelles et autres cordages, avant d'évoquer les aménagements effectués par la suite. La gravure choisie pour illustrer le passage montre le pont franchissant le gouffre pour accéder à l'entrée de la gorge, mais reflète finalement assez peu l'aspect terrifiant décrit plus haut.

---

<sup>497</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>498</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *op. cit.*, t. 3, p. 5.

<sup>499</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>500</sup> *Ibid.*, p. 11.

Le territoire des Grisons, dont l'histoire est rappelée avant que la géographie n'en soit évoquée, est abordé par l'ouest, plus précisément par la « source du Rhin-Devant », c'est-à-dire du Rhin antérieur, lequel « prend naissance dans un petit lac situé sur la cime du mont Baduz »<sup>501</sup>. Depping descend ensuite le cours d'eau en marquant plusieurs étapes telles que sa jonction avec le Rhin du milieu, son passage à Trun avec le rappel de la création de la ligue grise - pour lui sous un tilleul<sup>502</sup> et non sous un érable comme on peut lire ailleurs<sup>503</sup> - la traversée d'Ilanz, « première ville que le Rhin arrose dans son cours », puis Reichenau, où « le Rhin-Derrière (Rhin postérieur) se joint au Rhin-Devant » pour former « un fleuve capable de porter des bateaux chargés jusqu'à Constance »<sup>504</sup>. Prévenant qu'il reviendra sur le Rhin postérieur, l'auteur poursuit sa descente vers Coire et Mayenfeld. Quelques pages plus loin, il s'engage dans la vallée du Domleschg, qui « se resserre et devient tout-à-coup une gorge affreuse appelée la Via Mala »<sup>505</sup>. Les propos de Depping sur les aménagements dont le site a fait l'objet concourent à estomper toute notion de danger. Néanmoins, l'aspect impressionnant du lieu est nettement mis en relief à l'aide notamment des allusions au Rhin : c'est lui qui a entraîné les rochers qui s'entre-choquent au fond de l'abîme d'où montent ses mugissements. Le trajet se poursuit jusqu'au glacier du Grand Paradis, sous lequel « se forme la source du Rhin-Derrière »<sup>506</sup>.

Depping considère donc le Rhin comme l'élément autour duquel se structure le territoire grison, comme un fil conducteur à travers l'espace, mais aussi à travers le temps. Une impression similaire se dégage, dans une moindre mesure peut-être, des descriptions de Bâle, de Schaffhouse et de sa cataracte. Par delà sa fonction d'élément pittoresque, le fleuve contribue, en un certain sens, à la construction identitaire de ces différents lieux.

---

<sup>501</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *op. cit.*, t. 4, p. 98.

<sup>502</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>503</sup> Ce n'est pas un tilleul mais bien un érable qui est entré dans la légende.

<sup>504</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *op. cit.*, t. 4, p. 105.

<sup>505</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>506</sup> *Ibid.*, p. 116.

2-1-6 *Die klassischen Stellen der Schweiz und deren Hauptorte, in Originalansichten dargestellt* (1842)

Rédigées, si l'on en croit la dédicace, vers 1834 et publiées deux ans plus tard, *Die klassischen Stellen der Schweiz*<sup>507</sup> figurent parmi les ouvrages de la maturité d'Heinrich Zschokke, homme politique, publiciste et pédagogue né à Magdebourg, puis devenu citoyen argovien. Peter Baumgarten voit dans cette œuvre le portrait d'une Suisse en quête d'une forme politique définitive<sup>508</sup>. Le tableau proposé prend la forme à la fois d'une description de ses paysages enchanteurs et de la présentation d'un arrière-plan historique souvent méconnu<sup>509</sup>.

L'avant-propos dithyrambique de l'ouvrage présente les principaux attraits et particularités de la Suisse. La nature, les mœurs, la politique y sont variés, et c'est un véritable souffle de liberté qui traverse les vingt-deux républiques qui la composent. Les montagnes ne ressemblent en rien à ce qui existe ailleurs. Zschokke n'hésite pas à élargir sa comparaison bien au-delà de l'espace européen en citant le Groënland. Même les hauts sommets gravis par Alexandre de Humboldt<sup>510</sup> en Amérique du sud ne peuvent rivaliser avec les Alpes suisses. Seules les montagnes du Tibet soutiennent la comparaison en raison de « leur grandeur et leur caractère majestueux »<sup>511</sup>. Mais la nature ne peut être seule à l'origine de l'attrait exercé par la Suisse sur les voyageurs. Les mœurs aimables de la population contribuent à l'impression de sécurité qui règne dans le pays, rendant celui-ci propice aux randonnées, fort appréciées des visiteurs européens et américains<sup>512</sup>.

---

<sup>507</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz und deren Hauptorte, in Originalansichten dargestellt, gezeichnet von Gustav Adolph Müller*. Nach der Ausgabe von 1842. Mit einem Nachwort von Peter Baumgarten, Dortmund, Die bibliophilen Taschenbücher, Karl Hitzegrad, 1978, p. 6. Il existe également une édition française parue en 1838 : ZSCHOKKE, Heinrich, *Vues classiques de Suisse gravées sur acier [...] d'après les dessins de G. Ad. Müller*, ouvrage traduit de l'allemand par E. Haag, Carlsruhe, W. Creuzbauer.

<sup>508</sup> En 1832, suite au climat d'insécurité régnant à la Diète extraordinaire sur l'avenir du Pacte fédéral de 1815, qui avait fait de la Suisse une Confédération de vingt-deux États souverains, les cantons se regroupent en deux blocs antagonistes, celui des « régénérés » (Zurich, Berne, Lucerne, Soleure, Saint-Gall, Argovie et Thurgovie) et celui des « restaurés » Bâle, Uri, Schwytz, Unterwald, Neuchâtel et Valais, entre lesquels s'interpose un troisième courant dit « neutre » (Glaris, Zoug, Fribourg, Schaffhouse, Appenzell, Grisons, Tessin, Vaud et Genève). D'abord sans aucun caractère confessionnel, l'opposition entre les blocs voit, dès 1834, la religion se mêler à la politique. Voir : ANDREY, Georges, *op. cit.*, p. 313-316.

<sup>509</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz*, postface de Peter Baumgarten, p. 8.

<sup>510</sup> Le naturaliste et géographe berlinois Alexandre de Humboldt (1769-1859) explora une partie de l'Amérique centrale et du sud entre 1799 et 1804.

<sup>511</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz*, p. 9.

<sup>512</sup> *Ibid.*, p. 8. Au moment où l'ouvrage de Zschokke paraît, James Fenimore Cooper a déjà effectué deux séjours en Suisse, en 1828 et en 1832.

En faisant des paysages suisses, des arbres, torrents, rochers et précipices l'univers originel dans lequel évolue l'être humain, Zschokke se rapproche des idées de Rousseau et idéalise tout au long de son introduction sa patrie d'adoption, devenue à ses yeux le « joyau du continent »<sup>513</sup>.

Divisé en vingt-trois chapitres correspondant aux vingt-deux cantons et à un récapitulatif, l'ouvrage s'ouvre sur les Grisons, alors que les cantons primitifs sont traités dans les chapitres 2, 3 et 4. Le classement adopté par Zschokke ne répond donc pas à des critères historiques, mais, du moins pour le premier chapitre, à des raisons affectives, dans la mesure où c'est au cœur de la Rhétie, à Reichenau, que l'auteur s'était initié au monde helvétique<sup>514</sup>.

Du fait de leurs particularités naturelles, linguistiques et religieuses, les Grisons sont présentés comme « une Suisse dans la Suisse ». Leurs nombreuses vallées en font un véritable labyrinthe, empêchant parfois des populations géographiquement proches de se connaître<sup>515</sup>. Zschokke ne manque pas de souligner la présence de nombreuses sources dans la région, avant de rappeler qu'en dépit de ses traits originaux et de sa situation sur la route reliant le nord de l'Europe à l'Italie, la Rhétie compte parmi les contrées les moins connues de Suisse. Citant le chemin qui traverse la vallée du Domleschg et longe la Via Mala avant de se diviser à la hauteur du glacier où le Rhin postérieur prend sa source, l'auteur associe le cours d'eau à une importante voie de circulation pour une catégorie de voyageurs. Qualifiés de pressés, ceux-ci n'ont pas le temps de s'intéresser aux secteurs qu'ils parcourent.

Ayant traité les sources de l'Inn, Zschokke consacre un passage au berceau du Rhin. La perspective adoptée mérite d'être remarquée, au sens où la focalisation porte d'abord sur le Rhin antérieur :

[...] drei Bäche [...]. Es sind die Quellen des Vorderrheins, welche sich hier vereinen. Links bricht die erste aus einem halbvergletscherten Thale, zwischen dem Berg Cornera und dem noch erhabnern Cavradi hervor ; rechts die andere von den Firnen des Crispalt ; und von der Mitte her die dritte aus den krystallinen Gewölben des ewigen Eises, welches den ungeheuern Sirmadun und seine Granitfelsen verhüllt. Aber diese Quellen des Vorderrheins sind nicht die einzigen von dem prächtigsten aller Flüsse unseres Welttheils. Ein Mittelrhein gesellt sich später noch zu diesem aus

---

<sup>513</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>514</sup> Faisant étape à Coire en 1796 alors qu'il se rendait à Rome, Zschokke découvre l'institution d'éducation pédagogique de Reichenau où le duc de Chartres, futur Louis-Philippe, avait trouvé refuge trois ans plus tôt. Zschokke avait accepté de prendre en charge la direction de l'établissement.

<sup>515</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz*, p. 21.

dem Medelserthal, [...]. Ein Hinterrhein strömt von den Eismeeeren hinter dem Muschelhorn herab. Dreizehn hohe, stäubende Wasserfälle umringen dort dessen Wiege. Unter den Felsen des romantisch im Gebirgskranz gelegnen Schloßgartens von Reichenau, zwei Stunden oberhalb Chur, vereinigt sich das Wasser aller Rheine<sup>516</sup>.

L'origine du Rhin antérieur est présentée ici comme la réunion de plusieurs ruisseaux, ce qui rend impossible l'identification d'un point de départ précis, le lac Toma n'étant à aucun moment mentionné. Associée à la présence d'une gravure<sup>517</sup>, l'extrême minutie avec laquelle sont décrites les trois sources du Rhin antérieur confère à ce dernier une sorte de primat sur les deux autres bras (Rhin du milieu et Rhin postérieur), même s'il est fait état de ceux-ci. Chère à notre auteur, la ville de Reichenau apparaît comme le romantique décor abritant l'union des « eaux de tous les Rhins », expression pour le moins étonnante qui modifie l'approche adoptée plus haut en replaçant les différents bras du fleuve au même niveau. Cette expression suggère, par ailleurs, la naissance d'une nouvelle entité.

Rebaptisé « jeune Rhin », le Rhin antérieur sert d'arrière-plan à l'évocation de plusieurs sites, notamment à celle du village de Trun, considéré par Zschokke comme le « Grütli des Grisons » :

Der junge Rhein schmiegt sich freundlich um den Fuß des Gebirgs, welches ihm kleine Bäche sendet, [...]. Die Gipfel der Alpen verschweben in den Lusten des Himmels ; [...]. Und doch sind jene Kapelle und jener Ahorn dem Wanderer das Bedeutsamste. Hier ist das Grütli der Graubündner ! Im Schatten des Ahorns, dessen alter Stamm nun hohl, dessen Zweige meistens verdorrt sind, schworen die Männer des grauen Bundes vor vierhundert Jahren den ersten Schwur des ewigen Bundes und der ewigen Freiheit. [...].

Man hat vom Ursprung der Schweizerfreiheit oft sehr irrige Vorstellungen. Viele bilden sich ein, wenn sie die Geschichten vom Wilhelm Tell, von den Männern im Grütli, oder den drei Urkantonen hören, diesen hätte das ganze Schweizerland die Freiheit zu verdanken.

---

<sup>516</sup> *Ibid.*, p. 33-34. [...] trois ruisseaux [...]. Ce sont les sources du Rhin antérieur qui se réunissent ici. La première surgit à gauche d'une vallée à moitié occupée par un glacier, entre le mont Cornera et le Cavradi encore plus sublime ; à droite l'autre vient des névés du Crispalt ; et la troisième arrive du milieu, jaillissant des voûtes de cristal de la glace éternelle qui dissimule le gigantesque Sirmadin et ses rochers de granit. Mais le plus magnifique de tous les fleuves de notre continent n'a pas pour uniques sources celles du Rhin antérieur. Venant de la vallée du Medel, un Rhin du milieu se joint à lui plus tard, [...]. De derrière le Muschelhorn, un Rhin postérieur descend des mers de glace. Treize chutes hautes exhalant leur poussière d'eau en encerclent le berceau. En contrebas des rochers du jardin du château de Reichenau, dans son romantique environnement montagneux, à deux heures en amont de Coire, se réunissent les eaux de tous les Rhins.]

<sup>517</sup> « Die drei Quellen des Vorderrheins ». *Ibid.*, p. 33.



Die Einwohner von Uri, Schwyz, und Unterwalden waren längst schon vor Wilhelm Tell unabhängige, freie Leute, mit eigenen Verfassungen und Gesetzen gewesen. Sie gehörten nur zum allgemeinen Verband des damaligen deutschen Reiches und stellten ein uraltes Recht gegen rohe Gewaltthätigkeiten der ihnen gesetzten Reichsvögte wieder her. Sie dachten dabei durchaus nicht an die übrigen Gauen Helvetiens<sup>518</sup>.

La portée des événements liés à l'action des conjurés du Grütli semble quelque peu minimisée par rapport au serment prêté sous l'érable de Trun en 1424. Retraçant ensuite la naissance des trois ligues<sup>519</sup>, Zschokke explique comment les différentes communautés de ce secteur parvinrent progressivement à s'allier « pour former une seconde Confédération dans le haut pays rhétique », indépendamment de la Confédération suisse<sup>520</sup>. Le jeune Rhin fait partie de ce paysage, au cœur duquel Zschokke place la naissance de la liberté grisonne et, partant, de la liberté suisse. Il fait ainsi du secteur un lieu de mémoire au moins aussi important que la prairie au bord du lac des Quatre-Cantons.

Le lecteur retrouve le cours du jeune fleuve lorsque celui-ci quitte la terre grisonne pour entrer dans le canton de Saint-Gall<sup>521</sup> où une promenade au bord de la Tamina en direction des bains de Pfeffers est proposée. Après avoir évoqué la découverte de la source chaude et l'histoire de l'exploitation des bains, l'auteur s'emploie à dépeindre le site sous son jour le plus impressionnant, invitant le lecteur avide de sensations fortes à pénétrer dans ce lieu qui s'apparente « aux palais souterrains des gnomes »<sup>522</sup>, mais en déconseillant son accès aux femmes, aux enfants et aux hommes au pas trop peu assuré. L'étroite passerelle menant à la source est décrite comme un univers

---

<sup>518</sup> *Ibid.*, p. 36-37. [Le jeune Rhin se blottit aimablement au pied des montagnes qui lui envoient de petits ruisseaux, [...]. Les sommets des Alpes sont comme suspendus dans les plaisirs du ciel ; [...]. Et pourtant, ce sont bien cette chapelle et cet érable qui importent le plus au promeneur. C'est le Grütli des Grisons ! C'est à l'ombre de cet érable, dont le tronc est désormais creux, dont les branches sont pour la plupart desséchées, que les hommes des Ligues grises prêtèrent il y a quatre cents ans le premier serment de la ligue et de la liberté éternelles. [...].

On a souvent des représentations très erronées de l'origine de la liberté suisse. Beaucoup se figurent, lorsqu'ils entendent parler des histoires de Guillaume Tell, des hommes du Grütli ou des trois cantons primitifs, que ce sont à eux que le pays suisse tout entier devrait sa liberté.

Les habitants d'Uri, Schwyz et Unterwald étaient déjà bien longtemps avant Guillaume Tell des hommes indépendants et libres avec leurs propres constitutions et lois. Ils faisaient seulement partie de l'association générale de l'ancien Empire allemand et rétablirent un droit originel contre la brutalité et la violence exercées par les baillis impériaux qu'on leur imposait. Ce faisant, ils ne pensèrent absolument pas à d'autres régions de l'Helvétie.]

<sup>519</sup> Il s'agit de la Ligue grise, de la Ligue de la Maison-Dieu et de la Ligue des Dix-Juridictions. Voir *supra*, note n° 270.

<sup>520</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz*, p. 38.

<sup>521</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>522</sup> *Ibid.*, p. 153.

« en proie à une humidité et à une obscurité perpétuelles », entouré de hautes parois sombres qui semblent vouloir se toucher. En contrebas, « la gémissante Tamina [...] surgit des profondeurs telle un fleuve venant de l'enfer »<sup>523</sup>. Une gravure expressive renforce l'effet effrayant de cette description. Zschokke précise en outre que la source chaude en elle-même se situe quelques mètres au-dessus du cours d'eau « dans la totale obscurité d'une grotte »<sup>524</sup>. Bien qu'il ait insisté sur l'environnement particulièrement hostile, l'auteur s'étonne que les vertus des eaux chaudes n'aient pas été pleinement exploitées plus tôt. Faisant passer le confort des curistes avant l'intégrité du site<sup>525</sup>, Zschokke est prêt à sacrifier un « lieu classique de la Suisse » à l'intérêt général, tant les bienfaits de ces eaux lui paraissent appréciables.

Nous retrouvons le Rhin au chapitre 11, dédié au canton de Schaffhouse, dont les deux sous-parties sont consacrées à divers aspects du fleuve. Le passage sur la chute s'ouvre par ces propos négatifs :

Nein, den mächtigsten, den prachtreichsten Wasserfall von Europa, den tausendmal beschriebenen und besungenen, will ich hier nicht wieder beschreiben mit seinen Donnern, von denen die benachbarten Felsen erdröhnen, und stundenweite Ferne in nächtlicher Stille den Nachhall vernehmen ; mit seinen Regenbogen, die in grauen Wolken aufwirbelnden Wasserstaubes über dem Brodeln der Wogen blitzen ; mit seinen malerischen Einfassungen, die rußige Hammerschmiede links, den alterthümlichen Schloßthurm im Wörth rechts, und die Burg Laufen drüben auf dem Felsenhügel<sup>526</sup>.

Tout en feignant de s'affranchir d'une énième description du site, Zschokke en présente les aspects les plus caractéristiques. On note une insistance particulière sur les phénomènes sonores et visuels provoqués par la cataracte, mais aussi sur les éléments contribuant à rendre la scène pittoresque, à savoir le Schlössli Wörth, le château de Laufen et des forges de part et d'autre de la cascade. La gravure accompagnant le texte

---

<sup>523</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>524</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>525</sup> La déviation souhaitée par Zschokke sera effective quelques années plus tard. En 1839/40, suite à la sécularisation de l'abbaye de Pfeffers et à sa mise à la disposition des autorités de Saint-Gall, les eaux thermales furent en effet conduites vers Ragaz où un nouvel établissement fut mis en service le 31 mai 1840. Voir : ANDERES, Bernard, *op. cit.*, p. 13-14.

<sup>526</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz*, p. 192. [Non, je ne veux pas décrire à nouveau la plus puissante et la plus magnifique chute d'Europe, décrite et chantée des milliers de fois, avec ses grondements dont résonnent les rochers voisins et dont l'écho est perceptible à des heures de là dans le silence nocturne ; avec ses arcs-en-ciel qui flamboient dans des nuages gris de brouillard d'eau s'élevant en tourbillonnant au-dessus des vagues bouillonnantes ; avec ses abords pittoresques, la forge couverte de suie à gauche, l'antique tour du château de Wörth à droite, et de l'autre côté la forteresse de Laufen au sommet de la falaise.]

représente d'ailleurs le site sous cet angle<sup>527</sup>. La perspective adoptée, depuis le côté gauche du Schössli, est un peu déroutante, car elle empêche de voir l'écoulement du fleuve se poursuivre. Elle présente néanmoins l'avantage de regrouper tous les éléments visuels de la description. Comme pour anticiper une éventuelle critique quant à l'illustration choisie, Zschokke évoque les difficultés à représenter graphiquement ce « gigantesque spectacle de la nature »<sup>528</sup>, reprochant aux reproductions de priver le phénomène d'une partie de son essence : le mouvement. Qu'elle soit sur papier ou sur toile, l'image nécessite impérativement un important effort d'imagination :

Man muß dabei nur die Gefälligkeit der Einbildungskraft um Nachhülfe bitten, daß die silbernen und blaugrünen Wellenstreifen des Rheins in ewiger Beweglichkeit wechseln, und der wolkige Wogensturz der sechzig bis achtzig Schuh tief fallenden Wassermasse nicht, wie gefroren, behangen bleibe, in unwandelbarer Gestaltung<sup>529</sup>.

Zschokke met ici en évidence l'incapacité de l'art pictural à rendre compte d'un site comme la chute du Rhin, qui apparaît alors comme inévitablement figé. Mais c'est pour lui également l'occasion de continuer sa description de manière originale. En le comparant à d'autres phénomènes naturels du même ordre, Zschokke place en effet le site de Laufen dans un contexte plus vaste. La cataracte du Rhin se trouve ainsi mise en concurrence avec les chutes du Niagara et avec celles du Bogota en Colombie, ne les surpassant qu'en un point, la notoriété<sup>530</sup>. Et l'auteur d'évoquer la célébrité, somme toute récente, de la cataracte de Schaffhouse en rappelant que les conquérants romains n'ont pas mentionné cette dernière dans leurs écrits :

Es scheint fast, die welterobernden Römer kannten den Rheinfall gar nicht ; denn keiner ihrer Schriftsteller spricht von ihm. Und doch kundschafteten die Römer auf ihren Feldzügen jedes Land mit Sorgfalt aus ; freilich nur in militärischer Hinsicht. Dazu war der Rheinfall ihnen wahrscheinlich ohne Wichtigkeit. Landschaftliche Naturschönheiten hatten überhaupt, scheint es, keinen besonderen

---

<sup>527</sup> *Ibid.*, hors texte entre les pages 192 et 193.

<sup>528</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>529</sup> *Ibid.*, p. 192. [Il faut seulement pour cela faire appel au bon vouloir de l'imagination pour qu'alternent en un mouvement éternel les vagues argentées et bleu vert du Rhin, et que le déferlement tumultueux aux allures de nuage de la masse d'eau tombant de soixante à quatre-vingts pieds ne reste pas suspendu en une forme immuable, comme pris par le gel.]

<sup>530</sup> *Ibid.*, p. 192.

Reiz für sie ; wenigstens ließen sie sich, selbst ihre Dichter, selten in Beschreibungen derselben ein. Vielleicht war auch der Rheinfall noch nicht vorhanden<sup>531</sup>.

Le silence des conquérants romains donne lieu à deux sortes d'explication. La première repose sur le fait que ceux-ci n'avaient de leur environnement qu'une perception strictement militaire, la notion de paysage, rappelons-le, s'étant construite progressivement. La seconde explication, qui remet tout simplement en cause l'existence même du site à l'époque romaine, prépare le lecteur à la théorie énoncée juste après, selon laquelle « le fleuve aurait suivi le lit de l'Aar à travers les lacs de Zurich et de Wallenstadt »<sup>532</sup>, évitant ainsi le lac de Constance. Zschokke n'est pas le premier à imaginer que le cours du Rhin ait pu être différent dans le passé : James Fenimore Cooper en 1828 et Théobald Walsh<sup>533</sup> ont, tous deux, formulé des remarques similaires lors de leurs voyages respectifs<sup>534</sup>. En dépeignant le site de Schaffhouse comme une configuration relativement récente, n'ayant pas existé en tant que telle à l'époque romaine, Zschokke tente d'expliquer pourquoi un phénomène aussi extraordinaire n'a pas attiré l'attention des Anciens. Le lecteur d'aujourd'hui est certes tenté de sourire de pareille théorie. Mais nous pensons que celle-ci est révélatrice des difficultés que rencontre Zschokke à intégrer la cataracte de Laufen au dessein qui est le sien de présenter les sites « classiques » de la Suisse en lien avec l'histoire. La cataracte semble en effet ne pas pouvoir être associée à un événement qui en ferait un lieu de mémoire, à la différence, par exemple, du Rhin antérieur, lié à la conjuration de Trun. À défaut, le lieu acquiert son intérêt grâce à l'histoire de sa morphologie, même si celle-ci est fantaisiste. Peu après, le texte prend un tour plus traditionnel, puisque les origines de la ville de Schaffhouse y sont mises en relation directe avec le transbordement des marchandises nécessité par les chutes<sup>535</sup>.

Bien que le Rhin n'y occupe qu'une place secondaire, le dernier chapitre, intitulé « Noch ein Rückblick », mérite qu'on s'y arrête dans la mesure où la rétrospective

---

<sup>531</sup> *Ibid.*, p. 192-193. [Il semble presque que les Romains, conquérants du monde, ne connaissaient pas du tout la chute du Rhin ; car aucun de leurs auteurs n'en parle. Et pourtant, pendant leurs campagnes, les Romains explorèrent chaque pays avec le plus grand soin ; à vrai dire seulement d'un point de vue militaire. De plus, la chute du Rhin était vraisemblablement sans importance à leurs yeux. Il semble que les beautés naturelles du paysage n'avaient pas d'attrait particulier pour eux ; le moins que l'on puisse dire est qu'ils se laissaient rarement aller, même les poètes, à décrire celles-ci. Mais peut-être que la chute du Rhin n'existait pas encore.]

<sup>532</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>533</sup> Voir *infra*, note n° 1294.

<sup>534</sup> Voir *infra*, 3-3-3-1 et 3-3-3-2.

<sup>535</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz*, p. 194.

annoncée est bien plus qu'un simple bilan. Zschokke y livre un portrait de la population, ou plutôt des populations, évoluant dans une structure politique complexe. Dépourvue d'unité, cette dernière joue néanmoins un rôle de rempart entre les nations en vertu de la neutralité de la Suisse. L'auteur y prévient également d'éventuelles critiques quant à l'image éclectique que son ouvrage pourrait laisser au lecteur, en en imputant la responsabilité au pays lui-même et à sa diversité. Enfin, se remémorant une expédition de Reichenau à Lugano dans le Tessin, via le col du Saint-Bernard, Zschokke transforme son itinéraire en un voyage à travers le temps : alors qu'il remonte le Rhin postérieur, la vue de la forteresse de Hohenrätien ou Rhealta, près de Thusis, lui remet en mémoire que c'est là que les premiers Rhètes s'installèrent. Les flots sombres de la Nolla, affluent du Rhin postérieur, le transportent dans une époque reculée où « même Rome n'en était qu'à ses débuts et où l'Helvétie n'était encore qu'un vaste espace vide, montagneux et sauvage »<sup>536</sup>. Atteignant la Via Mala, il se retrouve propulsé à l'époque où « les relations sociales entre les hommes en étaient à leurs balbutiements »<sup>537</sup>. Cette pérégrination à travers le passé se poursuit jusqu'à Lugano, chaque site évoqué rapprochant Zschokke du temps présent. Bien que le Rhin ne soit pas nommément cité, c'est pourtant en suivant partiellement son cours que notre auteur effectue son voyage dans le temps, plaçant ainsi le fleuve au cœur des origines de la Suisse. Les liens établis entre les lieux et l'histoire sont ici bien réels et annoncent la philosophie que Hugo développera au cours de ses périples en Suisse, quelques années après Zschokke.

## Conclusion

L'image du Rhin suisse qui se dégage des six ouvrages descriptifs analysés, dont la publication s'étale sur plus de trois siècles, dépend essentiellement du secteur considéré.

À l'imprécision qui caractérise la présentation du secteur des sources aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles succède la volonté d'en approfondir la connaissance au cours des deux siècles suivants. Presqu'ignorés par Münster et Merian, le Rhin antérieur et le Rhin du milieu deviennent l'objet de développements plus substantiels à partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce à Zurlauben et Besson notamment. La topographie de ces deux bras du

---

<sup>536</sup> *Ibid.*, p. 410.

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 410.

fleuve et les paysages dans lesquels ils s'intègrent suscitent progressivement l'intérêt, au point qu'ils deviennent le support de considérations esthétiques approfondies. L'histoire des Grisons, symbolisée par la conjuration de Trun, est progressivement associée au Rhin antérieur, ou « jeune Rhin » pour reprendre l'expression de Zschokke, et devient chez Depping un élément structurant du territoire grison. Support d'un voyage dans le temps chez Zschokke, le Rhin postérieur est considéré par Besson comme « la » source du Rhin. Associé à la route menant d'Allemagne en Italie, il est davantage envisagé comme une voie de communication que comme un chemin périlleux. Connoté négativement chez Depping, le Rhin alpin apparaît surtout en lien avec les bains de Pfeffers. Ces derniers donnent lieu, dès la *Cosmographia* de Münster, à des descriptions détaillées suscitant l'effroi et mettant en lumière la complexité topographique du site, que l'iconographie, par exemple chez Merian, s'efforce de rendre plus compréhensible.

Les ouvrages descriptifs étudiés révèlent également une grande variété d'approches de la relation entre le Rhin et le lac de Constance, parfois à l'intérieur d'un même ouvrage. Les auteurs s'interrogent sur les statuts du lac et du fleuve, hésitant entre identité, juxtaposition et mélange de leurs eaux respectives.

Sur le tronçon entre Constance et Bâle, le Rhin est vu par Altmann comme la « barrière de la Suisse », mais c'est aussi sur ses bords que se trouvent les principaux accès au territoire helvétique que sont Bâle et Schaffhouse. Cette dernière, ainsi que sa cataracte, jouissent le plus souvent d'une place de choix dans les œuvres considérées ici. Le lien direct entre la naissance de la ville et l'existence de la cataracte est posé comme une évidence chez la plupart des auteurs, Depping allant jusqu'à étendre ce lien au canton lui-même, prêtant ainsi au fleuve un rôle dans la construction identitaire du territoire et de sa capitale.

L'illustration de la cataracte de Schaffhouse chez Münster et Merian traduit une approche antithétique de cet étonnant phénomène naturel. Totalement détaché de son environnement chez Münster, il est érigé en archétype de la chute d'eau, perdant ainsi tout lien avec le territoire sur lequel il se trouve, alors que chez Merian, il participe d'un ensemble plus vaste et parfaitement identifiable. Devenant un véritable spectacle avec Besson, la cataracte fait aussi l'objet d'une approche très littéraire chez Zurlauben, mais semble, pour Zschokke, ne pas pouvoir être considérée comme lieu de mémoire, à la différence d'autres endroits également situés sur les bords du fleuve tels que Trun et les deux villes conciliaires de Constance et Bâle. Pour ce qui est de cette dernière, le rôle du

fleuve diffère considérablement selon les auteurs. Axe autour duquel s'organisent deux cités pour Münster, le Rhin se contente chez Depping, comme chez beaucoup d'autres, de couper la ville en deux.

Il ressort de ce bilan relatif aux ouvrages descriptifs de notre corpus que le Rhin suisse n'est pas envisagé comme une entité, bien que la totalité de son cours soit prise en compte. Il apparaît bien plus sous la forme d'une multitude d'unités plus petites trouvant leur sens dans le caractère exceptionnel de leur topographie ou bien dans leur lien à l'histoire, locale ou non, ou encore à la littérature. En va-t-il de même dans les guides et manuels de voyage ?

## 2-2 Guides et manuels

### Présentation

Les guides de voyage consacrés à la Suisse apparaissent dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>538</sup> sous la plume du Zurichois Heinrich Heidegger<sup>539</sup>, de l'Anglais Thomas Martyn<sup>540</sup>, des Allemands Heinrich August Ottokar Reichard<sup>541</sup> et Johann Ebel<sup>542</sup>. Collaborant avec Aloys Schreiber pour tout ce qui avait trait à la vallée du Rhin, le Français Eustache Hyacinthe Langlois (1777-1837) fut le premier à constituer une collection systématique en s'appuyant sur les volumes de Reichard et sur le guide Ebel du *Voyageur en Suisse*, utilisé du reste par presque tous les éditeurs de guides<sup>543</sup>. Schreiber et Ebel s'étant imposés comme référence aux éditeurs intéressés par la Suisse, nous nous attarderons plus particulièrement sur leur image du Rhin helvétique<sup>544</sup>. À la charnière entre cette génération de guides et la seconde, à laquelle se rattachent les noms de

---

<sup>538</sup> DEVANTHÉRY, Ariane, « À la défense de mal-aimés souvent bien utiles : les guides de voyage », in : *Articulo – revue de sciences humaines* [En ligne], 4 | 2008, mis en ligne le 04 octobre 2008, <http://articulo.revues.org/index747.html>, p. 5-6.

<sup>539</sup> *Handbuch für Reisende durch die Schweiz* (1787).

<sup>540</sup> *Sketch of a tour through Switzerland* (1787).

<sup>541</sup> *Guide des voyageurs en Europe* (1787), 1<sup>ère</sup> édition en français.

<sup>542</sup> *Anleitung in der Schweiz zu reisen* (1795).

<sup>543</sup> Voir : GUILCHER, Goulven, « Naissance et développement du guide de voyage imprimé : du guide unique à la série, une stratégie de conquête des lecteurs ? », in : CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne et al. (éd.), *op. cit.*, p. 81-91.

<sup>544</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, Zurich, Orell Füssli, 1810 ; EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, Audin, 1826 ; EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, L. Maison, 1840 ; SCHREIBER, Alois, *Handbuch für Reisende am Rhein von seinen Quellen bis Holland*, Heidelberg, 1831.

Murray, Baedeker et Joanne/Hachette, le *Guide du voyageur en Suisse*<sup>545</sup>, qui fait partie des guides Richard, retiendra également notre attention. Pseudonyme de Jean-Marie Vincent Audin, Richard resta indéniablement dans le sillage des guides Reichard, jouant sur la proximité des deux noms pour entretenir la confusion.

Pour les guides de la seconde génération, nous concentrerons notre attention sur trois éditeurs parmi les plus appréciés au XIX<sup>e</sup> siècle : du Britannique Murray, à l'origine de la première collection systématique de guides en anglais lancée en 1836, nous examinerons *The handbook for travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*<sup>546</sup>. Murray fut peu à peu supplanté par son homologue d'outre-Manche, l'Allemand Karl Baedeker, qui inaugura ses éditions par un ouvrage sur la vallée du Rhin dès 1832 et en proposa des versions en langue allemande, anglaise et française. Notre étude portera sur les *Bords du Rhin* de 1896, quinzième édition d'un guide rédigé en français, ainsi que sur *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet* (1854)<sup>547</sup>. Enfin, nous étudierons l'*Itinéraire descriptif et historique de la Suisse* (1859) du Français Adolphe Joanne, ancien journaliste, géographe et membre du Club Alpin Français, arrivé un peu plus tard sur le marché. Connu pour ses itinéraires descriptifs et historiques dans plusieurs pays dont la Suisse, Joanne l'est aussi pour ses guides (publiés par Louis Hachette) et ses dictionnaires géographiques<sup>548</sup>.

Dans toute cette littérature, le Rhin a, parmi d'autres sujets, pris une certaine importance au point de devenir une « marchandise à consommer »<sup>549</sup>. La vogue des guides et manuels de voyage centrés sur le cours d'eau, amorcée par la *Anleitung, den Rhein und die Mosel und die Bäder im Taunus zu bereisen* d'Aloys Schreiber en 1812, témoigne de cet attrait pour une nouvelle approche.

---

<sup>545</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *Guide du voyageur en Suisse*, Paris, Librairies Audin-U.Canel, 1824.

<sup>546</sup> L'ouvrage en question, *The handbook for travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont* (Murray and son, Londres, Maison, Paris, 1839, numérisé par Google books), comporte en fait deux dates (1839 et 1840).

<sup>547</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigene Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854.

<sup>548</sup> RAUCH, André, « Du Joanne au Routard : le style des guides touristiques », in : CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne et al. (éd.), *op. cit.*, p. 98.

<sup>549</sup> CEPL-KAUFMANN, Gertrude, JOHANNING, Antje, *op. cit.*, p. 119.



Consciente qu'un corpus aussi restreint et aux dates de publication hétérogènes ne peut constituer matière suffisante à une analyse exhaustive de l'image du cours du Rhin suisse, nous nous bornerons à dégager certains axes significatifs<sup>550</sup>.

### 2-2-1 Schreiber, Aloys

Homme cultivé aux multiples facettes, un temps presque oublié, Aloys Schreiber est aujourd'hui redécouvert en tant que précurseur du célèbre Baedeker<sup>551</sup>. Ses descriptions et guides de voyage s'inscrivent dans le cadre de l'essor du tourisme que connaissent les régions rhénanes au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>552</sup>, époque à laquelle le Rhin commença à susciter un immense intérêt chez les voyageurs en raison des symboles nationaux et politiques qu'il véhiculait. Son histoire, ses légendes, ses paysages fascinèrent peintres, musiciens et écrivains romantiques qui projetèrent sur lui leurs aspirations.

N'échappant pas à cette vague d'enthousiasme, Schreiber parcourt les bords du fleuve de Schaffhouse jusqu'à son embouchure<sup>553</sup>. Professeur d'esthétique à Heidelberg, il publie en 1805/1806 les *Ansichten des Rheins*, ouvrage consacré au Rhin et à ses légendes, puis la *Anleitung, den Rhein und die Mosel und die Bäder im Taunus zu bereisen* en 1812, point de départ d'une série de guides parmi lesquels figure le *Handbuch für Reisende am Rhein von Schaffhausen bis Holland* de 1816. Ce dernier sera réédité à plusieurs reprises sous différents titres dont l'un, le *Handbuch für Reisende am Rhein von seinen Quellen bis Holland*<sup>554</sup>, a retenu plus particulièrement notre attention. Cette édition de 1831 constitue en effet l'un des premiers ouvrages envisageant l'ensemble du fleuve comme but de voyage. Dans la préface, Schreiber se penche d'abord sur les causes du succès rencontré par ses guides :

---

<sup>550</sup> Le choix des exemples développés ici dépend essentiellement des éditions auxquelles nous avons pu accéder. Les guides de voyage ayant longtemps été considérés comme un genre déclassé, assez peu de bibliothèques en conservent. Un certain nombre d'entre eux nous a été accessible seulement sous leur forme numérisée par Google books.

<sup>551</sup> WETTSTEIN, Rika, „Weder Kosmopolit noch Spießbürger“ – *Der badische Dichter und Heidelberger Professor der Ästhetik Aloys Schreiber (1761-1841)*, <http://www.bad-bad.de/buecher/alloys-schreiber.htm>, page consultée le 20/07/2007.

<sup>552</sup> SCIALPI, Julia, « Aloys Schreiber als Reiseschriftsteller » in : RINK, Claudia (éd), „Weder Kosmopolit noch Spießbürger“ – *Der badische Dichter und Heidelberger Professor der Ästhetik Aloys Schreiber 1761-1841*, Heidelberg, Ubstadt-Weiher, Bâle, Verlag Regionalkultur, 2006, p. 54.

<sup>553</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>554</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*

Dieses Handbuch für Reisende, [...], hat sich bis jetzt fortwährend als das vollständigste und zweckmäßigste erwiesen, und ist daher vom Publikum mit stets wachsendem Beyfalle aufgenommen worden, [...]. Seinem ersten Plan unabänderlich getreu, richtete der Verfasser seine Aufmerksamkeit fortwährend auf Alles, was irgend den gebildeten Reisenden ansprechen oder zu seiner Bequemlichkeit dienen kann. Die in London und Paris erschienenen Uebersetzungen haben darum auch bey Engländern und Franzosen ungemeinen Beyfall gefunden<sup>555</sup>.

Rappelant les nombreuses réimpressions et les traductions en anglais et en français dont ses ouvrages firent l'objet<sup>556</sup>, Schreiber affiche sa volonté de poursuivre les objectifs fixés dans la première édition et d'offrir à tout esprit cultivé une source de connaissances tout en fournissant aux voyageurs une approche pratique destinée à améliorer leur confort. À en croire les précisions relatives à l'accueil réservé aux diverses éditions de son ouvrage, la conception de Schreiber alliant érudition et fonctionnalité aurait rencontré un vif succès en Europe au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Après avoir souligné son désir de prendre en compte les évolutions récentes dans les régions considérées, l'auteur signale les changements opérés dans l'édition de 1831 :

Außerdem findet er [der Reisende] hier in einem Bande vereinigt, was er sonst in einer Anzahl anderer Reisebücher zusammen suchen müßte und nicht so zweckmäßig geordnet finden würde. Dem Verfasser und dem Verleger war daran gelegen, den wohl erworbenen Ruf des Werkes zu erhalten, und den Beyfall zu rechtfertigen, der ihm bis jetzt auf eine so unzweideutige Weise zu Theil geworden. Darum erhielt diese neue Auflage auch einige zweckmäßige Zusätze und Erweiterungen, namentlich in den Routen : Von den Quellen des Rheins nach Schaffhausen [...]<sup>557</sup>.

Les ajouts, tels que le développement de l'itinéraire des sources à Schaffhouse, se justifient par le désir de satisfaire les demandes du lectorat. Les précédentes éditions du guide (1816 et 1818) s'intitulant *Handbuch für Reisende am Rhein von Schaffhausen bis Holland*, tout porte à croire que la description n'y commençait véritablement qu'à

---

<sup>555</sup> *Ibid.*, p. IX. [Ce manuel pour les voyageurs, [...], s'est continuellement montré jusqu'ici comme le plus complet et le plus adapté, d'où le succès croissant qu'il a toujours connu auprès du public, [...]. Invariablement fidèle à son premier projet, l'auteur continua à fixer son attention sur tout ce qui peut intéresser le voyageur cultivé ou servir à son confort. C'est pourquoi les traductions parues à Londres et à Paris ont rencontré un succès peu commun.]

<sup>556</sup> SCIALPI, Julia, *op. cit.*, p. 58. D'après Julia Scialpi, l'une de ces traductions françaises aurait servi de référence à Hugo pour *Le Rhin* (1842) et à Dumas pour les *Excursions au bord du Rhin* (1841).

<sup>557</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. IX-X. [Il [le voyageur] trouve en outre réuni ici en un volume ce qu'il devrait rechercher dans nombre d'autres livres de voyages et qui ne serait pas classé à dessein. L'auteur et l'éditeur ont tenu à maintenir la réputation bien acquise de l'ouvrage et à justifier le succès que celui-ci a d'une manière indubitable rencontré jusqu'ici. C'est pourquoi cette nouvelle édition a reçu quelques ajouts et développements pertinents, notamment dans les itinéraires : Des sources du Rhin à Schaffhouse, [...].]

Schaffhouse<sup>558</sup>. Les propos liminaires de l'édition de 1831, relatifs au tronçon allant des sources à Schaffhouse, constitueraient donc une nouveauté. Cette dizaine de pages précède les quinze chapitres consacrés aux autres tronçons du Rhin dont le premier est intitulé « Von Schaffhausen nach Basel, Freyburg, Straßburg ». Le découpage choisi par Schreiber suscite quelques interrogations : le titre de l'ouvrage de 1831 mettant en évidence la volonté de prendre en compte le fleuve dans sa totalité, on se demande pourquoi toute une partie du cours de celui-ci est abordée sous la forme d'une simple introduction, procédé tendant à isoler la portion allant des sources à Schaffhouse. Doit-on y voir le signe d'un certain manque d'intérêt ? Probablement pas, car Schreiber renvoie en note, au début de cette introduction<sup>559</sup>, à un autre de ses ouvrages, le *Taschenbuch für Reisende von den Quellen des Rheins bis Mainz oder Vollständiges Reisebuch durch Graubünden, Vorarlberg, einen Theil der Schweiz, am Bodensee, dem Elsaß, durch die Großherzogtümer Baden und Hessen u. s. w.*<sup>560</sup>, dont il précise les références et le prix de vente. L'auteur s'étant déjà intéressé par ailleurs au Rhin dans les Grisons et au lac de Constance, on comprend mieux pourquoi il ne consacre que deux pages sur environ cinq cents au Rhin antérieur et au Rhin postérieur dans le *Handbuch für Reisende am Rhein von seinen Quellen bis Holland* de 1831. Traitant plus amplement les sites mentionnés dans d'autres fascicules, Schreiber a néanmoins conscience de proposer un concept novateur à l'époque en choisissant le fleuve comme élément fédérateur.

Au début de l'introduction consacrée au « Rhin depuis ses sources jusqu'à Schaffhouse », le cours d'eau est abordé dans sa globalité :

Auf dem Mittelpunkt der Alpen, wo sie Italien und Deutschland von einander scheiden, sind die Quellen des Rheins, der in seinem fast vierhundertstündigen Laufe bis zu dem Ocean mehr als zwölf tausend Bäche und Ströme in sich aufnimmt. Darum heißt er aber auch vorzugsweise der Fluß, der Strom ; denn sein Name kommt von rinnen (rinnan im Altdeutschen, rhein im Griechischen) d. i. fließen<sup>561</sup>.

<sup>558</sup> Nous n'avons malheureusement pas pu accéder aux dites éditions.

<sup>559</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 3.

<sup>560</sup> Nous n'avons pu avoir accès à cet ouvrage publié à Heidelberg en 1828.

<sup>561</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 3. [Au centre des Alpes, là où ces dernières séparent l'Italie de l'Allemagne, se trouvent les sources du Rhin qui, pendant son périple de presque quatre cents lieues jusqu'à l'Océan, accueille les eaux de plus de douze mille ruisseaux et cours d'eau. C'est pourquoi il porte préférentiellement le nom de fleuve ou de "grand cours d'eau " ; car son nom vient de rinnen, c'est-à-dire couler (rinnan en vieil allemand, rhein en grec).]

Désigné par une métaphore géographique dans laquelle il n'est aucunement fait mention de la Suisse, le berceau du Rhin est appelé le « centre des Alpes », terre sans véritable nom, qui « sépare l'Italie de l'Allemagne ». La longueur du fleuve jusqu'à la mer est indiquée en lieues (ou heures de marche). L'auteur voit dans la multitude des ruisseaux et rivières qui alimentent son cours une origine probable à son nom, venant de l'allemand ou du grec signifiant « couler », mais ignore ou omet de préciser que l'étymologie de « Rhein » pourrait aussi être romanche<sup>562</sup>. Schreiber n'ancre donc les origines du fleuve ni dans une perspective helvétique, ni grisonne. Entamant la description du secteur des sources, il indique que le fleuve naît de la réunion de trois ruisseaux :

Drey Bäche, [...], bilden diesen Strom. Der Vorderrhein entspringt auf der Ostseite des Gotthardgebirges, wo aus einem von neuntausend Fuß hohen Felsenwänden eingeschlossenen See, dem Tomasee, dieser Bach hervorbricht, und durch einige andere Bäche vermehrt, bey dem Dorfe Disentis, über welchem auf einer Anhöhe sich die berühmte Abtey gleichen Namens erhebt, [...], sich mit dem Mittlrhein vereinigt, [...]. Fünfzehn Stunden weiter, durch fast sechsig andere Bäche angeschwollen, vereinigen sich beyde Bäche bey Reichenau mit dem Hinterrhein, und bilden nun in dieser Vereinigung den Rheinstrom<sup>563</sup>.

Très précis dans l'identification des trois bras du fleuve, Schreiber cite le lac Toma, souvent évoqué de manière très indirecte par les voyageurs, mais se montre peu prolix quant au paysage. En signalant la présence de l'abbaye de Disentis, il remplit cependant une partie de la mission qu'il s'est assignée dans la préface, à savoir fournir des repères au voyageur cultivé. Suivant le sens du courant, l'auteur s'intéresse ensuite au Rhin postérieur :

Der Hinterrhein, der beträchtlichste jener drey Bäche, kommt gleichfalls aus einer mehrere Stunden langen Thalschlucht, zwischen Felsmassen, die an neuntausend Fuß sich erheben, aus einem Gletscher, dem Rheinwaldgletscher hervor, in einer Höhe von fünf bis sechstausend Fuß. Einige Stunden davon liegt das Dorf Hinterrhein, [...] wo schon kein Getreide mehr reift ; und dann weiter herab, Splügen, [...] ; hier trennen sich die beyden Hauptstraßen, die nach Italien führen, die eine über den Splügenpaß nach Chiavenna, Como, u. s. w., die andere über den Bernhardin nach

---

<sup>562</sup> DECLOEDT, Leopold, DELVAUX, Peter, *op. cit.*, p. 7.

<sup>563</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 3. [Trois ruisseaux, [...], forment ce cours d'eau. Le Rhin antérieur prend sa source sur le flanc oriental du Gothard, où il jaillit d'un lac enserré dans des parois rocheuses de neuf mille pieds de haut, le lac Toma, et ce ruisseau, grossi des eaux de quelques autres ruisseaux, s'unit au Rhin du milieu près du village de Disentis au-dessus duquel s'élève sur une colline l'abbaye du même nom [...]. Quinze lieues plus loin, gonflé par presque soixante autres ruisseaux, les deux ruisseaux s'unissent au Rhin postérieur près de Reichenau, et forment par cette union le Rhin.]

Bellinzona, Locarno u. s. w. Von Splügen an zieht sich die neue Straße abwärts längs des Hinterrheins durch die Rofflafelsen hindurch, [...], nach Andeer, dessen Bewohner noch den Romanischen Dialekt, den einzigen Überrest der Alt-Römischen Sprache, reden. Von Andeer zieht sich die neue Straße weiter durch die furchtbaren Felsklüfte der Via Mala in das fruchtbare Domletschger Thal, [...] <sup>564</sup>.

Soulignant l'absence de cultures à proximité du village d'Hinterrhein, Schreiber insiste sur la désolation qui caractérise la région de la source du Rhin postérieur, dans le glacier du Rheinwald. Mais l'emploi de l'adverbe « schon » (déjà) paraît quelque peu inattendu dans ce contexte. Ayant choisi de descendre le courant, Schreiber devrait faire remarquer que le paysage est de moins en moins dépouillé, au fur et à mesure que l'on s'éloigne du glacier pour se rapprocher de la luxuriante vallée du Domleschg. Or, nous avons plutôt le sentiment qu'il a, l'espace d'un instant, inconsciemment inversé la perspective, ce qui n'est pas sans rappeler le désaccord sur ce point entre Spescha et Ebel à la même période <sup>565</sup> : le premier était en effet partisan d'une approche conforme au trajet naturellement suivi par les voyageurs, c'est-à-dire une marche à contre-courant, alors que le second préconisait une description du secteur des sources respectant le sens du fleuve, c'est-à-dire en descendant son cours. Schreiber se montre donc peu à l'aise avec la perspective qu'il a retenue. Livrant en quelques lignes une multitude d'informations, l'auteur présente d'abord le Rhin postérieur de Splügen à la Via Mala comme un axe le long duquel court l'une des routes venant d'Italie. S'agissant d'une voie récente créée entre 1821 et 1823 grâce à l'ouverture du col du Saint-Bernard, il s'acquitte de l'une des tâches annoncées dans la préface en prenant en considération les évolutions dans les régions qu'il entend traiter. Attentif à la culture locale, il rappelle que le village d'Andeer abrite les locuteurs d'une langue dérivée de l'ancien romain, élevant ainsi ce secteur au rang de sanctuaire des derniers vestiges linguistiques du passé. Enfin, faisant de la concision et de la précision des maîtres mots de ce passage, Schreiber met en relief le

---

<sup>564</sup> *Ibid.*, p. 3-4. [Jaillissant d'un glacier, le glacier du Rheinwald, à une altitude de cinq à six mille pieds, le Rhin postérieur, le plus considérable de ces trois ruisseaux, sort également d'une gorge longue de plusieurs lieues, entre des masses rocheuses s'élevant à neuf mille pieds. À quelques lieues de là se trouve le village d'Hinterrhein, [...] où déjà plus aucune céréale ne parvient à maturité ; un peu plus bas, Splügen, [...] ; c'est là que se séparent les deux principales routes qui mènent en Italie, l'une via le col du Splügen en direction de Chiavenna, Côme, etc, l'autre par le Saint-Bernard vers Bellinzone, Locarno, etc. Longeant le Rhin postérieur et traversant les rochers des Roffles, la nouvelle route descend à partir de Splügen vers Andeer, dont les habitants parlent encore le dialecte romanche, l'unique vestige de la langue des anciens Romains. À partir d'Andeer, la nouvelle route traverse les effroyables gorges de la Via Mala pour rejoindre la fertile vallée du Domleschg, [...].]

<sup>565</sup> Voir *infra*, 3-3-2-6.

contraste entre les « effroyables » gorges de la Via Mala et la « fertile » vallée du Domleschg en jouant de l'assonance entre les deux adjectifs « furchtbar » et « fruchtbar ».

Poursuivant sa descente virtuelle du Rhin postérieur, il aborde un paysage montagneux aux allures romantiques :

Zwischen hohen Gebirgen, an deren Abhängen die Reste alter nun zerstörter Burgen sich erheben, drängt sich der Rheinbach nach Reichenau, wo er nach seiner Vereinigung mit den beyden andern Bächen schon einen Strom in der Breite von 250 Fuß bildet. Überraschend ist der Anblick der Vereinigung dieser Gewässer von der Terrasse des schön angelegten Schloßgartens des Hrn. Obersten von Planta<sup>566</sup>.

La syntaxe fait ici visiblement du Rhin postérieur le bras principal du fleuve. Sujet grammatical de la première phrase, celui-ci est rejoint par les « deux autres ruisseaux » qui font de lui un cours d'eau aux dimensions respectables. Le Rhin antérieur et le Rhin du milieu sont en revanche plutôt envisagés comme des éléments accessoires, ce qui contredit la perspective amorcée au début de l'introduction où le bras antérieur bénéficiait d'une certaine considération<sup>567</sup>. Cette apparente incohérence exprimerait la difficulté que rencontre notre auteur à appréhender l'origine exacte du fleuve. En effet, lorsqu'il conseille aux voyageurs de se rendre sur la terrasse du château de la famille Planta<sup>568</sup> à Reichenau afin d'y jouir d'une vue magnifique sur la jonction des deux bras du Rhin, ceux-ci sont confondus dans l'expression « réunion de ces eaux ». Abordant ensuite la ville de Coire, Schreiber voit celle-ci à travers l'avantage qu'elle tire de la nouvelle voie entre l'Italie et l'Allemagne, route qu'il nomme « Rheinstraße », faisant ainsi expressément entrer le fleuve dans la définition dudit chemin. Puis, consacrant plusieurs pages au trajet de Coire au lac de Constance, l'auteur structure son propos en deux parties, avec le Rhin comme point de référence, et décrit deux routes possibles, l'une sur la rive droite, via le Liechtenstein, Feldkirch et Bregenz, l'autre sur la rive gauche par Ragaz, Sargans et Rheineck. Le fleuve est toutefois peu évoqué, si ce n'est à propos de la

---

<sup>566</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 4. [Entre de hautes montagnes, sur les pentes desquelles se dressent les restes de forteresses à présent détruites, le Rhin se rue en direction de Reichenau où il forme déjà un fleuve de 250 pieds de large après s'être uni aux deux autres ruisseaux. La vue sur la réunion de ces eaux est surprenante depuis la terrasse dans le jardin joliment aménagé du château de Monsieur de Planta.]

<sup>567</sup> *Ibid.*, p.3.

<sup>568</sup> Cette riche famille patricienne des Grisons est considérée comme la fondatrice de la ville de Coire.

rivière Iller qui le rejoint peu après Feldkirch sur la première route<sup>569</sup>. Sur la seconde, une place importante est accordée à son affluent la Tamina, célèbre pour ses gorges et ses bains à la hauteur de Pfeffers :

Der Weg, der auf der linken Seite des Rheins auf Schweizergebiet sich hinzieht bietet wohl noch mehr Annehmlichkeiten dar. Drittehalb Stunden unter Chur tritt man auf das rechte Ufer des Rheins bey der Zoll oder Thädisbrücke, und gelangt zuerst zu dem Flecken Ragaz, wo die wilde Tamina aus dem Felsenthal hervorbricht, das in seinen Schlünden die berühmte Abtey Pfeffers mit dem nicht minder berühmten Heilbad in sich schließt. Ein Pfad für Fußgänger und Rosse führt von hier in 2 bis 3 Stunden, längs der Tamina aufwärts zu der Heilquelle<sup>570</sup>.

Prenant le parti de s'éloigner un peu de son axe de référence, l'auteur n'utilise finalement pas le Rhin comme fil conducteur des deux chemins esquissés. Le détour par les gorges de la Tamina ne fait pas l'objet de grands développements, se limitant à quelques informations pratiques et passant sous silence le caractère grandiose du site.

À proximité du lac de Constance, le fleuve est à nouveau mentionné, mais tout se passe comme si celui-ci, pour Schreiber, se perdait dans le lac<sup>571</sup>. Le Rhin semblant avoir disparu, c'est le plan d'eau qui devient l'axe de cheminement. Entre Rorschach et Constance, sa rive suisse est présentée comme un jardin luxuriant. À l'opposé, la rive allemande prend une forme plus imprécise, mais le rôle du lac est également affirmé, puisque « des villes et des tours » semblent surgir de ses profondeurs<sup>572</sup>. Momentanément disparu, le Rhin réapparaît à la hauteur de Constance :

Constanz oder Costniz, Constantia, liegt am nordwestlichen Ende des Bodensee's, wo der Rhein austritt, auf dessen linker Seite die Stadt gebaut ist<sup>573</sup>.

---

<sup>569</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 5.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. 6. [Le chemin qui s'étire du côté suisse sur la rive gauche du Rhin offre sans doute encore plus d'agréments. À deux lieues et demie en aval de Coire, on passe sur la rive droite du Rhin par la douane au pont de Thädis et l'on rejoint d'abord la bourgade de Ragaz, où la sauvage Tamina surgit entre les rochers de la vallée qui renferme dans ses entrailles la célèbre abbaye de Peffers et ses non moins célèbres bains. Un sentier pour piétons et chevaux monte le long de la Tamina en deux à trois heures d'ici à la source thermale.]

<sup>571</sup> « Eine Stunde von Rheinegg fließt der Rhein in den See ». *Ibid.*, p. 7. [À une lieue de Rheineck, le Rhin s'écoule dans le lac.]

<sup>572</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>573</sup> *Ibid.*, p. 9. [Constance ou Costniz, Constantia est située à l'extrémité nord-ouest du lac, là où sort le Rhin, la ville est bâtie sur sa rive gauche.]

Ignoré depuis Rheineck, le Rhin surgit du lac pour redevenir un point de référence à l'endroit où se produit le rétrécissement entre la rive allemande et la rive suisse. Située Constance à l'extrémité nord-ouest du lac sur la rive gauche du fleuve<sup>574</sup>, Schreiber inverse la perspective, ne donnant plus au lac qu'une position complémentaire par rapport au fleuve, lequel conserve un statut analogue lorsqu'est évoquée plus loin l'abbaye de Petershausen :

Durch eine hölzerne, auf steinernen Pfeilern ruhende Brücke ist Constanz mit der auf der rechten Seite des Rheins liegenden Abtey Peterhausen, jetzt einem Großherzoglichen Schloß, verbunden<sup>575</sup>.

Avant de s'éloigner de Constance, Schreiber aborde la question de l'identité du lac:

Mit Constanz verlassen wir den Bodensee, den größten unter den Deutschen Seen. [...]. Sein westliches Ufer und ein Theil des südlichen gehört der Schweiz, das südliche zu den Vorarlbergischen Besitzungen Österreichs, seine östlichen Ufer gehören zum Theil zu Bayern und zu Württemberg, zum Theil zu Baden, welchem auch das ganze nördliche Ufer zugefallen ist<sup>576</sup>.

En faisant du plan d'eau « le plus grand des lacs allemands », l'auteur confère à celui-ci une identité germanique au sens large du terme, dépassant les revendications territoriales des divers États qui en bordent les rives, l'énumération de ces derniers relevant simplement de la volonté de faire preuve d'érudition.

Peu après, Schreiber revient sur le rapport entre le lac et le fleuve, plus précisément sur le rapport entre ce dernier et le Lac inférieur :

Nachdem der Rhein den See bey Constanz verlassen, bildet er eine Stunde abwärts den Untersee, der sich in den Zellersee und in den eigentlichen Untersee theilt, aus welchem der Rhein 5 Stunden unter Constanz bey dem zu Schaffhausen gehörigen Städtchen Stein heraustritt<sup>577</sup>.

---

<sup>574</sup> Une partie de la ville de Constance, la « vieille ville », est située sur la rive gauche, comme une enclave au cœur du territoire suisse.

<sup>575</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 10. [Constance est reliée à l'abbaye Peterhausen, située sur la rive gauche du Rhin, et maintenant château ducal, par un pont en bois reposant sur des piliers en pierre.]

<sup>576</sup> *Ibid.*, p. 10-11. [Avec Constance, nous quittons le lac, le plus grand des lacs allemands. [...]. Sa rive occidentale et une partie de la rive sud appartiennent à la Suisse, la rive sud aux possessions autrichiennes du Vorarlberg, ses rives orientales pour partie à la Bavière et au Wurtemberg, et à Bade, auquel échoit aussi toute la rive nord.]

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 11. [Après avoir quitté le lac près de Constance, le Rhin forme une lieue en aval le Lac inférieur qui se compose du lac de Zell et du Lac inférieur à proprement parler, d'où le Rhin sort à cinq lieues au sud de Constance près de la petite ville de Stein qui appartient à Schaffhouse.]



Le Lac inférieur apparaît au premier abord comme un élargissement du fleuve, point de vue que l'on trouve également chez Montaigne et Coxe<sup>578</sup>. Mais la fin de la phrase est ambiguë, car la formulation employée laisse entendre que le fleuve « sortirait du Lac inférieur » à la hauteur de Stein, remettant ainsi en cause l'identité entre le Rhin et cette partie du lac suggérée plus haut et rappelant les propos de Chateaubriand dans ses *Mémoires*<sup>579</sup>. Nous voyons dans ces hésitations l'expression de la complexité des liens unissant le lac et le fleuve et celle de la difficulté pour les voyageurs à prendre position. Revenant sur les possibilités de trajets entre Constance et Schaffhouse, Schreiber conseille à son lecteur d'emprunter la rive suisse, qualifiée de fertile :

Zur Reise von Constanz nach Schaffhausen oder umgekehrt wähle man die Schweizerseite oder das linke Ufer ; der Weg führt bis Stein an den Ufern des See's hin durch die fruchtbaren Auen des Thurgauer Landes, während sich vor unseren Augen der See entfaltet, und hinter demselben die Höhen des Hegau, deren kegelförmiges, abgerissenes Ansehen das ganze Gemälde um so anziehender macht. Unter ihnen ragt besonders hervor Hohentwil, ein berühmtes altes Schloß, zuletzt eine Württembergische Bergfestung, die aber jetzt geschleift ist<sup>580</sup>.

Curieusement, la perspective retenue est celle présentant le trajet de Schaffhouse à Constance, et non l'inverse. Le regard se portant naturellement vers le nord du lac, notre auteur semble vouloir s'intéresser à la région d'Hegau, célèbre pour ses nombreuses forteresses en ruines, notamment celle de Hohentwiel située sur une colline. La première note de bas de page nous fournit une ébauche d'explication :

---

<sup>578</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *Lettres de M. William Coxe à M.W. Melmoth sur l'état politique civil et naturel de la Suisse, traduites de l'Anglais, et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur*, t. 1, Paris, Belin, 1782, p. 20 ; MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, p. 107.

<sup>579</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *Mémoires d'outre-tombe*, t. 2, Paris, Quarto Gallimard, 1997, p. 2498-2499. Voir *infra*, 3-1-3-5.

<sup>580</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 11-12. [Pour se rendre de Constance à Schaffhouse ou inversement, il faut choisir la rive suisse, c'est-à-dire la rive gauche. Le chemin longe les rives du lac jusqu'à Stein à travers les prairies fertiles du pays thurgovien, tandis que s'étend sous nos yeux le lac derrière lequel les collines d'Hegau aux formes coniques et bien dessinées rendent le tableau d'autant plus attrayant. En-dessous s'élève Hohentwil, un célèbre vieux château, qui fut en dernier lieu une forteresse wurtembergeoise à présent délabrée.]

Von der Höhe dieser Veste übersieht man die ganze Alpenkette, vom Vorarlberg bis zur Jungfrau, dann den Bodensee, einen großen Theil von Schwaben u. s. w. Die Entfernung von Schaffhausen beträgt vier Stunden<sup>581</sup>.

S'étant probablement rendu, à un moment ou à un autre, sur ladite colline, Schreiber est en mesure de décrire le panorama que l'œil peut embrasser depuis ce point d'observation. Même si son intention dans le *Handbuch* est de descendre le fleuve, il se montre prêt à quelques écarts afin d'inclure des éléments lui paraissant dignes d'intérêt, quand bien même la logique du récit devrait s'en trouver égratignée. Des indices de ce type tendent à suggérer que l'auteur n'a probablement pas effectué le trajet tel qu'il le décrit, mais qu'il procéderait plutôt à une reconstruction synthétisant des lectures et diverses expériences de voyages. Concernant ces dernières, nous savons qu'il eut l'opportunité de voyager, notamment de Strasbourg à la mer du Nord, alors qu'il occupait les fonctions de précepteur à la maison du comte de Westphalie-Fürstenberg au début des années 1790. Un périple sur les bords du Rhin depuis Schaffhouse et ses environs jusqu'à l'embouchure du fleuve est également attesté, mais nous en ignorons les dates ainsi que les itinéraires<sup>582</sup>. Nous n'avons, par ailleurs, trouvé aucune référence à un déplacement dans le secteur des sources.

Terminant sa description de la route de Constance à Schaffhouse, Schreiber s'arrête quelques instants sur la petite bourgade de Stein :

Von dem Schaffhausen'schen Städtchen Stein, wo eine hölzerne Brücke über den Rhein geht, gelangt man auf einem anmuthigen Wege, durch mehrere Dörfer im Angesicht des Rheins nach Schaffhausen. [...]. Oberhalb der Stadt Stein sehen wir die Ruinen eines alten Schlosses [...]. Man hat von diesen Ruinen aus eine herrliche Aussicht<sup>583</sup>.

Une fois de plus, l'auteur attire l'attention sur les châteaux en ruine, donnant ainsi une touche romantique à l'évocation, mais c'est bien le fleuve qui demeure le repère central du parcours proposé « à travers les villages » jusqu'à Schaffhouse.

---

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 12, première note de bas de page. [Du haut de cette forteresse, on domine la totalité de la chaîne des Alpes du Vorarlberg à la Jungfrau, puis le lac de Constance, une grande partie de la Souabe etc. Schaffhouse est à quatre lieues.]

<sup>582</sup> SCIALPI, Julia, *op. cit.*, p. 54.

<sup>583</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 12. [À partir de Stein, petite ville du canton de Schaffhouse, où un pont de bois franchit le Rhin, on gagne Schaffhouse par d'agréables chemins traversant plusieurs villages tout en ayant vue sur le Rhin. [...]. Au-dessus de Stein, on voit les ruines d'un vieux château [...]. On a depuis ces ruines une vue superbe.]

L'introduction consacrée au Rhin depuis ses sources s'achève donc aux portes de Schaffhouse. Dans la partie suivante, intitulée « Von Schaffhausen nach Basel, Freyburg, Straßburg », qui constitue en fait le premier véritable chapitre du guide, dix pages sur trente-six sont consacrées au tronçon helvétique du fleuve. À première vue et toutes proportions gardées, Schreiber se montrerait donc plus prolixe sur cette portion que sur la précédente.

Les propos relatifs à la ville de Schaffhouse débutent par un rappel de ses activités industrielles et commerciales, suivi de l'énumération de ses principales curiosités : édifices publics et religieux, fabriques, cabinets de sciences naturelles, collections privées sont passés en revue. Schreiber évoque le célèbre pont enjambant le fleuve, mentionné par de nombreux voyageurs en raison de son architecture particulière, mais doit se contenter de suggérer à ses lecteurs d'en contempler la maquette puisque l'édifice fut détruit en 1799<sup>584</sup>. Ce n'est qu'après avoir brièvement décrit la forteresse du Munot qu'il focalise son attention sur le cours d'eau :

Was Schaffhausen besonders berühmt gemacht und seinen Namen durch alle Theile Europa's verbreitet hat, ist der Wasserfall des Rheins, eine gute Stunde unterhalb Schaffhausen bey dem Schlößchen Laufen<sup>585</sup>.

Après avoir mis clairement en relation la notoriété de la cité avec le Rhin et sa chute près de Laufen, l'auteur s'intéresse au cours du fleuve en amont et en aval de Schaffhouse :

Bis Schaffhausen ist der Rhein von seinem Austritte aus dem See an schiffbar, und beträchtliche Lastschiffe fahren von Lindau und von Constanz aus bis hierher. Aber bey der Stadt wird die Fahrt durch einen mehrere hundert Schritte langen Felsendamm unterbrochen, dessen oberste Flächen bloß bey hohem Wasserstande bedeckt sind und der aus Kalkstein besteht. Nur mit großen Kosten könnte eine Durchfahrt für Schiffe gesprengt werden. Diese Felsen werden die Lächen genannt. Unterhalb der Lächen strömt der Fluß ruhig am Dorf Flurlingen vorbey, und gelangt von da an die Stelle seines Falls, eine halbe Stunde von Schaffhausen, ohnfern des Dörfchens Neuhausen<sup>586</sup>.

---

<sup>584</sup> Voir *supra*, 1-5-2.

<sup>585</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 14. [Ce qui a rendu Schaffhouse particulièrement célèbre et propagé son nom à travers toutes les parties de l'Europe, c'est la chute du Rhin, située à une bonne lieue en aval de Schaffhouse, près du petit château de Laufen.]

<sup>586</sup> *Ibid.*, p. 14. [De sa sortie du lac à Schaffhouse, le Rhin est navigable, et des barges de taille considérable viennent ici depuis Lindau et Constance. Mais aux environs de la ville, le trajet est interrompu par un amas de roche calcaire long de plusieurs centaines de pas, et dont les sommets ne sont recouverts que lorsque le niveau des eaux est haut. Un passage pour les bateaux ne pourrait y être creusé qu'à grands frais. Ces rochers sont appelés « Lächen ». En aval de ces « Lächen », le fleuve s'écoule paisiblement, passant devant

Navigable depuis sa sortie du lac de Constance jusqu'à Schaffhouse, le Rhin prend ensuite la forme de rapides empêchant la circulation de toute embarcation. Si certains voyageurs ont montré de l'intérêt pour ce « premier accident » sur le fleuve<sup>587</sup>, Schreiber l'envisage pour sa part comme une véritable entrave, évoquant une possible destruction moyennant un coût élevé. Il s'éloigne considérablement de la perspective de Halem, lequel qualifiait ce passage en 1790 de « cataracte continue » préparatoire à la chute elle-même<sup>588</sup>. Avant d'aborder la description de cette dernière, Schreiber détaille le parcours des flots quelques centaines de mètres avant leur saut, dans une phrase particulièrement longue et complexe :

Nachdem der Strom etwa 500 Schritte oberhalb seines Sturzes seine Gewässer zwischen steilen Ufern in einem Felsenbette aus welchem viele einzelne Klippen über die Fluth hervorragten zusammendrängen mußte, und so durch unzählige Brechungen schäumend und wirbelnd an den Rand der großen Felsenmaße gelangt ist, stürzt er sich über diesen etwa 70 Fuß hoch hinab, zwey gewaltige, vom [sic] dem Wasser tief abgespülte Felsen ragen mitten aus dem Wassersturme empor. Den höhern, mit Gebüsch bewachsenen, kann man bey mittlern Wasserstand ersteigen ; doch muß es immerhin als ein sehr gewagtes Unternehmen erscheinen<sup>589</sup>.

L'image des eaux tourmentées en lutte contre l'élément minéral n'est pas à proprement parler originale, car elle se rencontre chez plusieurs voyageurs, notamment chez des germanophones du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>590</sup>. Il est en revanche surprenant de la voir apparaître au cœur d'un ouvrage dont l'objectif affiché est de fournir au lecteur des informations d'ordre pratique et culturel, destinées à rendre son périple plus confortable et intellectuellement enrichissant<sup>591</sup>, ce à quoi Schreiber paraissait s'être tenu dans les lignes consacrées à Schaffhouse.

---

le village de Flurlingen pour atteindre le lieu de sa chute, à une demi-lieue de Schaffhouse, non loin du petit village de Neuhausen.]

<sup>587</sup> Entre autres Halem et Coxe.

<sup>588</sup> Voir *infra*, 3-2-2-14.

<sup>589</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 14. [Après avoir, sous la contrainte de rives abruptes, rassemblé ses eaux en un lit rocheux d'où dépassent des écueils à environ 500 pas en amont de sa chute, et atteint ainsi en écumant et tourbillonnant à travers d'innombrables fractures les bords de la grosse masse rocheuse, le fleuve se précipite d'une hauteur d'environ 70 pieds, deux puissants rochers lavés par les eaux surgissent au milieu des flots en furie. Le plus haut des deux, couvert de buissons, peut être escaladé lorsque le niveau de l'eau est moyennement haut ; Mais cela doit toutefois être considéré comme entreprise hardie.]

<sup>590</sup> Notamment chez Gottlieb Konrad Christian Storr (voir *infra*, 3-2-2-8) et Christian Gottlieb Schmidt (voir *infra*, 3-2-2-11).

<sup>591</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. IX.

À Laufen, l'auteur livre une peinture plus complète et plus poétique de la première partie du site, comme si le rédacteur pragmatique d'un manuel destiné aux voyageurs cédait la place au professeur d'esthétique, soucieux de rendre son lecteur sensible à la beauté et à la puissance de certains paysages et phénomènes naturels. Alternant conseils pratiques et peinture d'impressions ressenties, Schreiber poursuit sa description :

Das Getöse des Falles betäubt in der Nähe und wird in der Nachtzeit zwey Meilen weit, oft noch weiter gehört. Wer den Wasserfall besuchen und einen großartigen Eindruck des Ganzen gewinnen will, dem rathen wir, bey Schaffhausen über die Brücke des linken Rheinufer den Weg nach dem Schloß Laufen zu nehmen, und hier gleich auf den Balkon des Schlößchens zu treten, das auf einer steilen Felsenwand über dem Wasserfall selbst hervorragt. Von diesem Balkon aus ist jetzt ein Weg in die Felswand senkrecht herunter, hart an dem Wasserfall selbst gehauen, wo man auf einem hölzernen Balkon ganz nahe an dem wasserreichsten und stärksten Theil des Falls ohne Gefahr hinzutreten kann, um von dem in Staub aufgelösten Wasser in kurzer Zeit durchnäßt zu werden. Furchtbar ist das Getöse und Brausen der sich herabstürzenden Fluthen des Rheins, je größer zugleich die Ueberraschung ist, die uns plötzlich, ohne daß wir von dem Falle etwas erblicken und nur aus dem dumpfen Schall der herabstürzenden Gewässer die Höhe und Größe des Falls ahnen konnten, unmittelbar vor den Wasserfall hinführt und uns das großartige Schauspiel mit einem Mal erblicken läßt<sup>592</sup>.

Outre des conseils sur la meilleure manière d'aborder les chutes, le lecteur reçoit une véritable préparation physique à sa confrontation avec le phénomène, comme si Schreiber cherchait à aiguïser ses sens en lui expliquant qu'il va non seulement voir, mais aussi entendre et ressentir la cataracte. En donnant à ce tableau la forme d'une expérience vécue<sup>593</sup>, l'auteur tente visiblement de le distinguer des autres et révèle sa volonté d'orienter le voyageur vers des sensations particulièrement prégnantes, comme le bruit et

---

<sup>592</sup> *Ibid.*, p. 15. [Le vacarme de la chute rend sourd lorsqu'on est à proximité et on peut l'entendre la nuit jusqu'à 2 milles de distance et souvent même d'encore plus loin. À celui qui veut visiter la chute et en retirer une impression grandiose, nous conseillons de franchir le pont près de Schaffhouse, de prendre le chemin vers le château de Laufen sur la rive gauche, et de se rendre immédiatement sur la terrasse du petit château qui s'élève sur une falaise abrupte au-dessus de la chute elle-même. Partant de cette terrasse, il y a maintenant un chemin taillé au plus près de la chute, descendant verticalement le long de la falaise où l'on peut, par une terrasse en bois, s'approcher sans danger tout près de la partie où les flots de la chute sont les plus abondants et les plus puissants pour être trempés en peu de temps par l'eau pulvérisée. Le bruit et le bouillonnement des flots du Rhin qui se précipitent sont effroyables, et d'autant plus grande est en même temps la surprise d'être conduit directement à la chute et d'embrasser en une seule fois le spectacle grandiose, sans avoir aperçu cette dernière, ni avoir pu en soupçonner la hauteur et la grandeur au seul son de l'écho sourd des flots qui se brisent en contrebas.]

<sup>593</sup> Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, nous ne connaissons pas les itinéraires suivis par Schreiber lors de ses nombreux voyages. Il semblerait qu'il ait effectivement suivi les bords du Rhin depuis Schaffhouse jusqu'à l'embouchure.

l'humidité. Proposant alors au voyageur de traverser le Rhin afin de se rendre sur la rive schaffhousienne, Schreiber se contente, cette fois-ci, de lui indiquer deux endroits présentant un intérêt :

Gleich unterhalb des Falls besteige man ein Kahn, um auf das rechte Ufer sich übersetzen zu lassen (was ohne alle Gefahr geschieht) und von hier aus den Wasserfall zu besuchen. Auch die *Camera obscura*, welche daselbst von einem Schaffhauser Künstler aufgestellt ist, verdient einen Besuch. Ganz nahe an dem Wasserfall befindet sich das sehenswerthe Eisenwerk des Hrn. G. Neher. An diesem Werke vorbeigehend kann man nun den Rückweg auf der rechten Seite des Rheins nach Schaffhausen nehmen<sup>594</sup>.

Restant silencieux quant aux impressions susceptibles de naître chez l'observateur, Schreiber préfère laisser ce dernier réagir selon sa propre sensibilité. Il ne s'aventure donc pas à lui fournir de détails, de peur peut-être d'engendrer une certaine déception, conscient qu'il est que la vue sur les chutes est moins impressionnante depuis cette rive.

À la cataracte du Rhin, notre auteur a, un court moment, dépassé les objectifs qu'il s'était assignés dans sa préface. Cessant de s'en tenir aux éléments factuels pour faire partager ses impressions au lecteur, il a en quelque sorte recherché un certain degré de connivence avec lui. Continuant à descendre le fleuve en direction d'Eglisau, Schreiber souligne d'abord sa rapidité, avant de décrire l'« étrange » méandre qu'il forme autour de la ville et de l'abbaye de Rheinau. « S'enroulant » autour de celles-ci comme autour d'un objet précieux, le Rhin se constitue pour ainsi dire leur gardien :

In raschem Lauf eilet der Rhein, zwischen steile Ufer und waldige Höhen eingengt, der Benediktinerabtey Rheinau und dem gleichnamigen Städtchen zu, 2 St. unterhalb Schaffhausen. Der Rhein macht hier eine große seltsame Beugung, in der er sich um die Stadt windet. Die reiche, schon 776 gegründete Abtey enthält eine sehenswerthe Bibliothek, die auch mehrere Handschriften besitzt, so wie eine [...] Sammlung von Gemälden, Kunstsachen und Alterthümern der verschiedensten Art<sup>595</sup>.

---

<sup>594</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 15. [Immédiatement en aval de la chute, il faut monter sur une barque pour se faire emmener sur la rive droite (ce qui se fait sans le moindre danger) et de là, visiter la chute. Même la *camera obscura*, mise en place par un artiste schaffhousois, mérite la visite. Tout près de la chute se trouve la très intéressante forge de Mr G. Neher. En passant devant, on peut prendre le chemin ramenant à Schaffhouse par la rive droite du Rhin.] C'est Schreiber qui souligne.

<sup>595</sup> *Ibid.*, p. 15. [Le Rhin s'écoule rapidement entre des rives abruptes et des hauteurs boisées vers l'abbaye bénédictine de Rheinau et la petite ville du même nom, à deux lieues en aval de Schaffhouse. Le Rhin y forme un grand et étrange coude, s'enroulant ainsi autour de la ville. La riche abbaye, construite dès 776, abrite une intéressante bibliothèque possédant plusieurs manuscrits ainsi qu'une [...] collection de tableaux, d'objets d'art et d'antiquités de toutes sortes.]

Le fleuve redevient ensuite le principal centre d'intérêt de cette partie du parcours :

Von da fließt der Strom an einigen anderen Orten vorbei zu dem Egghof, welchem gegenüber in breiter Mündung die Thur, welche aus dem Canton St. Gallen kömmt und einem der neuen Schweizer-Cantone den Namen gegeben (Thurgau), einströmt, und etwas weiter unterhalb ein anderes Wasser, die Tös. Von da nimmt er seinen Lauf abwärts durch eine Gebirgsecke bei Eglisau, und gelangt, nachdem er das Städtchen Kaiserstuhl und das durch seine Messe bekannte Zurzach bespült hat, zu jenem Punkt, wo der zweyte oder mittlere Wasserfall sich bildet<sup>596</sup>.

S'attardant sur le système hydrographique du secteur, Schreiber mentionne deux affluents du Rhin, ce qu'il n'avait pas fait de manière systématique jusque-là, révélant ainsi sa volonté d'attirer l'attention du lecteur sur la morphologie du fleuve au moment où il va aborder un autre phénomène naturel. Situé entre Zurzach et l'endroit où la Wutach se jette dans le Rhin, un peu en amont de Koblenz, cet accident, qualifié de « seconde chute », correspond à la présence dans le lit du fleuve d'une masse rocheuse qui, selon la saison et l'abondance des eaux, peut donner à ce lieu l'apparence d'une petite cataracte<sup>597</sup>. Comme, à notre connaissance, aucun de nos voyageurs n'a évoqué ce site avant lui, Schreiber innove en proposant de ce tronçon une description exhaustive, susceptible d'inciter le lecteur à découvrir des lieux méconnus. L'expression « seconde chute » est intéressante dans la mesure où elle permet d'établir un lien avec une autre chute, celle de Laufen, créant ainsi un réseau qui dépasse les limites de la célèbre cataracte. Cette tendance se confirme au moment où notre auteur dépeint les rapides de Laufenburg :

Eine Stunde von Hauenstein liegt Klein-Laufenburg, hart am Rhein, welches mit dem gegenüber liegenden Schweizerischen Laufenburg durch eine Brücke verbunden ist. Der Ort hat seinen Namen von der nahen alten Burg der Habsburger, und war ehemals eine freie Stadt. Der Fluß wird hier durch das in sein Bett auslaufende Juragebirg in zwey Theile geteilt. Ohngefähr 330 Schritte ober der Brücke fängt der Rhein an, sich über Felsen und Steingerölle hinzuwälzen, so wie er aber jener näher kommt, wird er von beyden Seiten durch Klippen eng zusammengepreßt, und bildet einen

---

<sup>596</sup> *Ibid.*, p. 16. [De là, le fleuve passe par d'autres endroits jusqu'au Egghof, en face duquel il est rejoint en un large confluent par la Thur qui s'écoule du canton de Saint-Gall et donne son nom à l'un des nouveaux cantons suisses, et un peu en aval par un autre cours d'eau, la Tös. De là, il reprend son cours, descendant à travers un resserrement montagneux près d'Eglisau, et après avoir arrosé la petite ville de Kaiserstuhl et celle de Zurzach connue pour sa foire, il atteint le point où se forme la seconde chute ou chute moyenne.]

<sup>597</sup> *Ibid.*, p. 16.

mächtigen Fall, welcher gewöhnlich der Laufen genannt wird. Zur Seite des Rheinfalls erblickt man auf einem steilen Fels die Ruinen der alten Burg Oftring<sup>598</sup>.

Dénommés, eux aussi, « chute du Rhin », les rapides de Laufenburg, signalés par plusieurs voyageurs<sup>599</sup>, trouvent ici, dans le réseau qu'élabore Schreiber, une place à part entière. En s'intéressant à tous les accidents significatifs de ce tronçon que l'on appelle le « Hochrhein » et en faisant état de trois sites pouvant porter le nom de « chute du Rhin », Schreiber intègre la cataracte de Laufen près de Schaffhouse à un ensemble plus vaste. Mais alors qu'il tenait à préparer les sens du visiteur de cette cataracte à un spectacle particulièrement grandiose, il se borne pour les deux autres chutes à une posture purement informative. Dans le cadre d'un manuel destiné à tous ceux qui arpentent les rives du Rhin, Schreiber n'en manifeste pas moins sa volonté de ne pas se limiter à quelques sites déjà très connus mais d'élargir au contraire ses propos aux autres visages du fleuve.

Évoquant Säckinggen, l'une des quatre cités forestières<sup>600</sup>, l'auteur confère à celle-ci une place particulière dans l'histoire de la portion du Rhin qu'il nomme « Oberrhein » et mentionne l'existence de ce qui pourrait être considéré comme une quatrième chute à proximité de Rheinfelden, autre cité forestière.

Entre Schaffhouse et Rheinfelden, le fleuve est envisagé comme un système complexe et parsemé de zones agitées dont Schreiber a livré une description minutieuse, s'attardant sur les moindres perturbations de son cours, citant ses affluents, dépeignant aussi sa morphologie, tout en soulignant les conséquences possibles sur la navigation<sup>601</sup>. Cette perspective nous semble inédite, car peu de voyageurs se sont véritablement intéressés en détail au cours d'eau dans cette région. En aval de Rheinfelden, le Rhin retrouve une certaine tranquillité et poursuit paisiblement sa route jusqu'à Bâle :

Von Rheinfelden, [...], ist es 1 Stunde bis Augst. [...]. Von Augst sind es 2 Stunden bis Basel. Diese in jeder Hinsicht merkwürdige Stadt liegt in einer schönen, nach der Schweiz hin durch Höhen und

---

<sup>598</sup> *Ibid.*, p. 17-18. [À une lieue d'Hauenstein, tout près du Rhin, se trouve Petit-Laufenburg, lequel est relié par un pont au Laufenburg suisse situé sur la rive d'en face. Le lieu tient son nom de la proximité de la forteresse des Habsbourg et fut autrefois une ville libre. Le fleuve est ici coupé en deux par le contrefort du Jura qui parcourt son lit. À environ 330 pas au-dessus du pont, le Rhin commence à rouler sur des rochers et des pierres, et comme il se rapproche de ces derniers, il est enserré des deux côtés par des écueils, formant ainsi une puissante chute appelée habituellement Laufen. Sur le côté de la chute du Rhin, on aperçoit les ruines de la vieille forteresse d'Oftring sur une falaise abrupte.]

<sup>599</sup> Andreae, Custine et Walsh.

<sup>600</sup> Voir *supra*, note n° 208.

<sup>601</sup> SCHREIBER, Alois, *op. cit.*, p. 18.



Berge begränzten Ebene ; sie wird vom Rhein, der hier noch einen ziemlich raschen Lauf hat, durchströmt, und in die große und kleine Stadt theilt. Oberhalb Groß-Basel ergießt sich die Birs in den Rhein<sup>602</sup>.

Tournant géographiquement le dos à la Suisse pour regarder vers le nord, la cité rhénane est envisagée par le biais de son rapport au fleuve. Adoptant un procédé proche de celui employé à Schaffhouse, Schreiber dresse la liste des principaux édifices de Bâle, puis celle des points de vue et promenades qu'offrent les lieux :

Aussichten und Spaziergänge in der Stadt : 1. Die Pfalz, nächst dem Münster, eine von der Tiefe des Rheins aufgemauerte, mit wilden Kastanien besetzte Terrasse, die eine schöne Aussicht auf den Strom, die Stadt und die Gegend darbietet. 2. Von dem Petersplatz über die abgetragenen Wälle, bis an den Rhein bey dem St. Johannthor. 3. Die Rheinbrücke<sup>603</sup>.

Détaché des autres curiosités de la ville, le Rhin est considéré comme un centre d'intérêt potentiel placé sur un autre plan, celui du paysage. En effet, Schreiber n'associe pas le fleuve aux symboles culturels de Bâle mais l'inscrit dans une perspective à la fois plus esthétique et plus divertissante, celle de la promenade et de la découverte de points de vue.

Comme nous l'avons vu plus haut, l'introduction au manuel constituait par rapport aux précédentes éditions un ajout dans lequel Schreiber s'efforçait de satisfaire une demande des lecteurs. Nous nous sommes interrogée sur l'éventualité d'une différence de traitement du Rhin dans l'introduction et dans le premier chapitre du manuel. Arrivée à ce stade de notre analyse, nous pensons pouvoir dire qu'une partie des propos introductifs n'est pas le fruit d'une visite in situ de notre auteur. Même si ce dernier fournit de nombreuses informations sur le secteur des sources, celles-ci sont plutôt d'ordre général et géographique, principalement constituées de noms de vallées, de routes, de villes ou villages qui pourraient être tirées de diverses lectures. Ce n'est qu'à partir du lac de Constance que le Rhin et son environnement s'inscrivent dans une

---

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 19. [De Rheinfelden, [...], il y a une lieue jusqu'à Augst. [...]. D'Augst à Bâle, il y a deux lieues. Cette ville remarquable à tous les égards est située dans une jolie plaine délimitée en direction de la Suisse par les collines et des montagnes ; elle est arrosée par le Rhin dont le cours est ici encore assez rapide, et divisée en une grande et une petite partie. En amont du Grand-Bâle, la Birs se jette dans le Rhin.]

<sup>603</sup> *Ibid.*, p. 21. [Panoramas et promenades dans la ville : 1. La Pfalz, près de la cathédrale, est une terrasse plantée de châtaigniers, maçonnée depuis le Rhin en contrebas, et qui offre une belle vue sur le fleuve, la ville et les environs. 2. De la place Saint-Pierre, on rejoint le Rhin près de la porte Saint-Jean en passant par les remparts démolis. 3. Le pont sur le Rhin.]

dimension plus visuelle, plus esthétique, comme si l'auteur avait vu ce dont il parle. En établissant un réseau intégrant les multiples accidents du fleuve entre Schaffhouse et Rheinfelden, il démontre son excellente connaissance d'un secteur qu'il fait apparaître comme une véritable entité.

## 2-2-2 Ebel, Johann Gottfried

Considérée comme une véritable référence dans le domaine des guides de voyage en Suisse, la *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen* (1793) d'Ebel fut retravaillée et refondue à de nombreuses reprises, mais aussi abondamment traduite, entre autres en français. La traduction de 1795, intitulée *Instructions pour un voyageur*, devint dès sa seconde édition en 1811 le *Manuel du Voyageur en Suisse*, dans une version en quatre tomes. Notre étude portera sur deux rééditions en français dirigées par Jean-Marie-Vincent Audin<sup>604</sup>, datant respectivement de 1826 et de 1840<sup>605</sup> et, ponctuellement, sur le troisième tome de l'édition en allemand de 1810 de la *Anleitung*<sup>606</sup>. À travers l'examen attentif de ces trois titres, nous nous efforcerons, d'une part, de définir l'image qu'Ebel donne du Rhin helvétique et tenterons, d'autre part, de déceler les interventions d'Audin.

Constituée d'un seul volume, l'édition de 1826 est présentée comme conforme à « la dernière [édition] publiée à Zurich par MM. Fussli et compagnie »<sup>607</sup>, et n'aurait fait l'objet que de « quelques changements légers [...], nécessités par les nouvelles démarcations d'États, établies en 1815, et dont on n'avait pas tenu compte dans l'édition suisse »<sup>608</sup>. Précisant avoir volontairement omis la réimpression d'un volume entier de l'édition originale consacré à « l'examen des écrits sur la Suisse », afin de rendre l'ouvrage proposé véritablement « portatif »<sup>609</sup>, le libraire-éditeur français remet ici

---

<sup>604</sup> Son pseudonyme est Richard.

<sup>605</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, Audin, 1826 ; EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, revu, coordonné, mis en ordre et augmenté par Richard, Paris, L. Maison, 1840.

<sup>606</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, Zurich, Orell Füssli, 1810. Ce tome comporte uniquement des articles sur des sites suisses classés alphabétiquement de la lettre « g » à la lettre « o ». Il ne nous sera donc pas possible de consulter les articles sur Bâle, Coire, Schaffhouse, la Via Mala, etc.

<sup>607</sup> Audin fait certainement allusion à la quatrième édition originale de l'ouvrage, publiée en 1819 aux éditions Orell et Füssli à Zurich.

<sup>608</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, « Avis du libraire-éditeur », début d'ouvrage, hors pagination.

<sup>609</sup> *Ibid.*

cependant partiellement en cause la fidélité à l'original affichée quelques lignes plus haut, manifestant sa volonté d'apporter une touche personnelle à l'ensemble, comme le prouve l'ajout en fin d'ouvrage du *Voyage sur les bords du Rhin* d'Aloys Schreiber. Cette dernière partie ne faisant pas état du cours helvétique du fleuve, nous sommes perplexe quant aux raisons de sa présence à la fin d'un guide consacré au voyage en Suisse.

Le *Manuel* de 1826 s'ouvre sur divers articles traitant de la situation politique et topographique de la Suisse empruntés visiblement à Robert Glutz von Blotzheim (1786-1818), homme politique soleurois célèbre pour avoir achevé l'histoire de la Suisse de Jean de Müller dont il écrivit le cinquième et dernier tome après la mort de celui-ci. En dépit du caractère visiblement composite de l'ouvrage, nous accorderons foi aux engagements formulés dans l'avis introductif et considérerons les propos sur le Rhin comme venant d'Ebel, à moins que certains indices nous incitent à la prudence.

À l'issue d'une partie intitulée « Instructions pour les voyageurs », expressément attribuée à Ebel et renfermant nombre de conseils destinés à rendre le parcours aussi confortable et économique que possible, débute une longue série d'itinéraires chronométrés et classés en fonction du point d'entrée en Suisse. Plus ou moins longs selon les objectifs du visiteur, certains parcours longent le fleuve au moins partiellement mais l'on n'y trouve aucune description des régions traversées. Le chapitre VI de cette partie est entièrement consacré aux trajets effectués dans les Grisons, montrant l'intérêt grandissant des voyageurs envers ce jeune canton.

Après avoir choisi le trajet adéquat, les utilisateurs doivent, au fil du chemin, rechercher dans la partie suivante du volume dite « Manuel du voyageur en Suisse » les informations complémentaires classées par ordre alphabétique. Cette méthode permet certes de proposer un large éventail de routes, tout en évitant l'écueil des redites lorsque plusieurs itinéraires se chevauchent, mais elle n'est guère propice à une vue d'ensemble et ne facilite pas l'accès aux passages consacrés au Rhin, disséminés dans de nombreux articles. Avant d'en répertorier le plus grand nombre possible, que nous classerons par tronçons, nous examinerons l'entrée consacrée explicitement au Rhin.

Qualifiant ce dernier de « plus magnifique de tous les fleuves d'Europe », Ebel rappelle sa triple origine au cœur des Grisons et précise que « la direction de [son] cours était autrefois différente de celle qu'il suit aujourd'hui »<sup>610</sup>, renvoyant aux articles

---

<sup>610</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 377.

« Bade » et « Ragatz », dans lesquels cette information n'est en fait pas reprise<sup>611</sup>. Chargé d' « emmene[r] en Allemagne les eaux épurées des immenses réservoirs que forment les glaciers et les champs de glace de la plupart des montagnes de la chaîne septentrionale »<sup>612</sup>, le Rhin devient intrinsèquement un fleuve allemand, dont le cours n'est véritablement examiné qu'à partir de Bâle. Soulignant alors son élégance et la limpidité de ses flots, inaltérable « malgré le limon que charrient les nombreux ruisseaux qui s'y jettent au-dessous de Bâle »<sup>613</sup>, Ebel évoque poétiquement le secteur hollandais du delta comme le lieu où le fleuve fait l'offrande de ses eaux à la mer du Nord. La partie suisse est à nouveau brièvement citée à la fin de l'article lors de l'allusion à la découverte de « paillettes d'or » dans certains sites aurifères dont Coire, Mayenfeld et Eglisau. Offrant une présentation succincte du fleuve dans son ensemble, cet article ne développe pas les spécificités de son cours helvétique, abordées sous une multitude d'autres entrées que nous avons classées par tronçons afin d'éviter les redites.

#### De Bâle à Constance

Dans le paragraphe consacré à Bâle, le fleuve ne figure pas parmi les « curiosités » de la cité, telles que la bibliothèque et les tableaux d'Holbein qu'elle abrite ou les collections privées à caractère artistique ou scientifique. Même l'évocation de la cathédrale et du tombeau d'Érasme n'est pas associée au cours d'eau. Il faut attendre la rubrique « Promenades et points de vue » pour être invité à découvrir depuis les hauteurs de Sainte-Marguerite une vue sur « le cours du Rhin depuis Rheinfelden jusqu'à Stein »<sup>614</sup> et pour cheminer sur ses bords, comme si la situation particulière du fleuve au cœur de la ville, à peine suggérée dans cette phrase « Petit-Bâle. C'est ainsi qu'on appelle la partie de la ville située au-delà du Rhin »<sup>615</sup> était sans importance.

---

<sup>611</sup> Deux voyageurs de notre corpus, Théobald Walsh et James Fenimore Cooper ainsi que l'auteur de guides de voyage Baedeker en font cependant état à la suite d'Ebel, évoquant une déviation possible vers le lac de Wallenstadt. Voir : WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, Paris, Vermot, 1862, p. 190 ; COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, Albany, State University of New York Press 1980, p. 182 ; BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hülfquellen bearbeitet*, 1854, p. 33.

<sup>612</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 377.

<sup>613</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>615</sup> *Ibid.*, p. 49.

Il en va tout autrement pour Rheinfelden, où le Rhin est au centre du discours. Les abords du pont, construit « dans le lieu même où ses ondes écumantes, resserrées entre les rochers, se livrent à toute leur fureur »<sup>616</sup>, sont placés sous le signe de la dangerosité en raison des tourbillons ayant causé la perte de nombreuses embarcations. L'intérêt pour le cours d'eau se prolonge dans un développement d'ordre géologique où est précisée la nature de la roche traversée. Le paragraphe sur Laufenburg, petite cité rattachée au canton d'Argovie en 1803<sup>617</sup>, s'ouvre sur la description précise de la topographie du fleuve à cet endroit, soulignant notamment les rapides auxquels le lieu doit son surnom de « Petit Laufen », « comme le château de Laufen doit le sien à la grande cataracte »<sup>618</sup>. Bien que moins haute que sa consœur schaffhouseoise, ladite chute est considérée comme un « beau spectacle » qui retient effectivement l'attention de certains voyageurs. Si la tentative d'un jeune Anglais de « descendre la chute du Rhin en barque » est mentionnée dans l'édition de 1810<sup>619</sup>, on n'en trouve en revanche plus aucune trace dans l'édition de 1826.

À Rheinau, Ebel mentionne l'étrange situation de l'abbaye éponyme<sup>620</sup> dans une boucle du fleuve et signale l'existence d'« une bibliothèque riche en manuscrits précieux et en collections d'histoire naturelle »<sup>621</sup>.

À Constance, le curieux parcours du Rhin est immédiatement mentionné. Pour Ebel, ce dernier sort de la partie supérieure du lac pour « se jeter » dans le Lac inférieur<sup>622</sup>, suggérant ainsi que le fleuve et les plans d'eau constitueraient des entités indépendantes, approche confirmée par la définition, dans la *Anleitung*, de la ville de Constance dont il est dit qu'elle est « traversée par le Rhin [...] et située entre le lac de Zell et le Bodan »<sup>623</sup>.

## Schaffhouse et la cataracte de Laufen

---

<sup>616</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>617</sup> Voir *supra*, 1-5-1.

<sup>618</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 242.

<sup>619</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, 1810, p. 273. Voir *infra*, 2-2-3 et 3-2-3-6.

<sup>620</sup> Voir aussi : MÜNSTER, Sebastian, *op. cit.*, p. CCCCLXXV sqq.

<sup>621</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 378.

<sup>622</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>623</sup> « Konstanz [...], vom Rhein durchströmt [...] zwischen dem Boden – und – Zeller – See », in : EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, 1810, p. 244. Le lac de Constance y est décrit sous l'entrée « Boden – See », c'est-à-dire dans un volume auquel nous n'avons pu accéder.

Lorsqu'il aborde la ville de Schaffhouse et le canton du même nom, l'auteur se concentre sur leur situation au bord du Rhin. Évoquant les « curiosités » qu'offre la cité, il regrette la disparition de son pont, « un des objets les plus remarquables »<sup>624</sup>, construit par l'architecte Grubenmann en 1758 et détruit par l'armée française en 1799. L'allusion à la visite du cabinet de coquillages du docteur Amman<sup>625</sup> nous permet d'affirmer que ce passage a été rédigé avant 1811, date à laquelle la collection du scientifique décédé fut vendue, et rendue ainsi inaccessible au public. Fidèle à ses engagements de départ, Audin aurait donc bien limité les mises à jour de l'ouvrage aux modifications territoriales.

Après avoir mentionné le magasin de tableaux et estampes de Bleuler<sup>626</sup>, Ebel entame une longue description de « la chute du Rhin » débutant par l'évocation des rapides qui se forment dans le fleuve une lieue avant la cataracte<sup>627</sup>. Annoncée comme unique en Europe, cette dernière constitue aussi « l'une des scènes les plus étonnantes que la nature présente dans la Suisse »<sup>628</sup>, et donc un passage obligé pour tout voyageur, à qui il est fortement conseillé d'aborder le site par le château de Laufen. L'approche par le Schlössli Wörth est à ce point rejetée qu'Ebel multiplie les propositions d'itinéraires afin que le visiteur, quelle que soit sa provenance, ne coure pas le risque d'observer la cascade sous un angle défavorable. Décrite comme incontournable, la contemplation depuis la passerelle ou « Fischnetz » permet un contact rapproché avec la chute dont la « poussière de vapeurs [...] est quelques fois si forte que les vêtements des dames en sont promptement pénétrés lorsqu'elles se placent à l'extrémité de la galerie »<sup>629</sup>. Malgré l'inconfort généré par l'humidité et le « terrible tonnerre de la cataracte », le voyageur est incité à prolonger son séjour face à « cette scène sublime » et à « s'abandonn[er] sans réserve aux sensations vraiment violentes qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver au premier abord »<sup>630</sup>. La visite proposée par Ebel prend ainsi la forme d'une véritable expérience corporelle dans laquelle le voyageur est appelé à solliciter trois des ses cinq sens. Parlant ensuite en son nom propre, l'auteur attire l'attention sur la couleur « vert céladon » que peuvent prendre les flots, couleur qu'il admet n'avoir observé « à aucune

---

<sup>624</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 406.

<sup>625</sup> D'origine schaffhousoise, Johann Conrad Amman (1724-1811) fut médecin à Leyde, avant de revenir dans la cité où il vit le jour. Ses collections d'art et de sciences naturelles jouissaient d'une réputation internationale.

<sup>626</sup> Voir *infra*, 2-3-2.

<sup>627</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p.407-409.

<sup>628</sup> *Ibid.*, p. 407.

<sup>629</sup> *Ibid.*, p. 408. Voir annexe 20 : Au plus près des flots, depuis la passerelle au pied du château de Laufen.

<sup>630</sup> *Ibid.*, p. 408.

autre cascade ». En comparant la chute de Laufen à un fin ouvrage de céramique chinoise, il souligne l'unicité de ce phénomène qui présente autant de signes de puissance que de raffinement.

La vue depuis la passerelle étant cependant limitée, Ebel enjoint le promeneur de passer sur la rive schaffhousienne. Bien que déplorant la monotonie du panorama depuis le Schlössli Wörth, l'auteur signale l'attraction que constitue la chambre obscure que celui-ci abrite, avant de proposer de remonter vers Neuhausen et de boucler ainsi un tour complet du site. En fin connaisseur des lieux, il suggère une contemplation crépusculaire, puis nocturne, à quiconque souhaitera « acquérir la connaissance de toutes les beautés que la nature déploie dans ce beau tableau »<sup>631</sup>.

À la cataracte de Schaffhouse, Ebel semble fournir aux voyageurs des conseils un peu plus personnels que pour d'autres sites, allant jusqu'à parler à la première personne. Visiblement décidé à susciter chez ses lecteurs une impression exclusivement positive, il multiplie les stratagèmes afin que ces derniers ne puissent revenir déçus de leur visite à la chute.

#### Le secteur des sources

Jugés « dignes de l'attention des voyageurs », les bains de Pfeffers, situés au nord de Coire, sont longuement dépeints dans l'article éponyme. Ebel s'attarde sur leur singulière et terrifiante situation au fond d'« une épouvantable gorge formée par l'impétueuse rivière de la Tamina »<sup>632</sup> qui limite considérablement la durée d'ensoleillement de l'endroit. Les bâtiments abritant les bains sont examinés avec soin et le niveau de confort des chambres est mesuré, entre autres, à l'aune du calme dont on y jouit, faisant du bruit assourdissant de la Tamina un élément incommodant. Alors qu'Ebel passe en revue des détails pratiques relatifs au gîte et au couvert, il signale la piètre qualité des repas « au moins en 1801 »<sup>633</sup>, ce qui permet d'estimer la date à laquelle les dernières informations sur le site ont été recueillies.

Ayant étudié les bienfaits de la source, l'auteur énumère diverses promenades possibles aux alentours et consacre un long passage à la gorge et à ses abords effrayants :

---

<sup>631</sup> *Ibid.*, p. 409.

<sup>632</sup> *Ibid.*, p. 348.

<sup>633</sup> *Ibid.*, p. 349.

[...], on se trouve à l'entrée de la gorge qui forme un tableau *unique* dans son genre, au moins en Suisse, et peut-être dans toute l'Europe. L'imagination la plus vive ne saurait peindre la porte du Tartare sous des formes aussi hideuses que celles que la nature a déployées dans ce lieu. On entre dans cette gorge sur un pont de planches qui reposent sur des coins enfoncés dans les rochers. Ce pont a 6-700 pas de longueur, ce qui fait à peu près pour un quart d'heure de marche, attendu qu'il faut aller avec beaucoup de précaution. Il est suspendu au-dessus de la Tamina, que l'on entend rouler avec fureur à 30 ou 40 pieds de profondeur, il règne jusqu'à la source. [...].

J'invite toutes les personnes qui ne peuvent ou ne veulent pas s'exposer au danger qu'on court en allant jusqu'à la source, à faire au moins une cinquantaine de pas sur le pont au-delà de l'entrée, et à s'asseoir sur les canaux pour contempler à loisir la perspective infernale de cette affreuse gorge<sup>634</sup>.

« Unique dans son genre », l'endroit se voit conférer un statut particulier parmi les nombreux sites remarquables que comptent non seulement la Suisse, mais aussi l'Europe. Rappelant la porte des Enfers, l'accès à la source chaude apparaît comme véritablement dangereux, générant à juste titre un sentiment de peur mais aussi une certaine admiration, dans une optique proche de la théorie du sublime. Cette « épouvantable excursion » est pour le visiteur l'occasion de mettre son courage à l'épreuve en s'exposant à une multitude de sensations : froid, humidité, obscurité. La proximité ou l'éloignement de la roche en fonction de la largeur variable de la galerie le plongent dans un sentiment d'effroi que l'on ressent comme un peu trop appuyé. Conseillant d'entreprendre la randonnée par temps sec afin d'éviter tout risque de glissade, Ebel préconise en effet de cheminer « entre deux hommes qui tiennent les deux bouts d'une perche du côté du précipice, pour servir de barrière et d'appui au voyageur curieux »<sup>635</sup>, technique que mentionne également Raoul-Rochette dans ses *Lettres écrites en 1820*<sup>636</sup>, avant de faire état du terrible accident dont aurait été victime un officier schaffhousois<sup>637</sup>.

Attirant ensuite l'attention du promeneur hardi sur les moindres anfractuosités de la roche, Ebel invite celui-ci à prendre en compte la configuration géologique du site qui devient encore plus impressionnant en milieu de journée, lorsque les rayons du soleil

---

<sup>634</sup> *Ibid.*, p. 350-352. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>635</sup> *Ibid.*, p. 351.

<sup>636</sup> Archéologue et historien français, Désiré Raoul-Rochette (1789-1854) entra à la Bibliothèque royale en 1818 en tant que conservateur du Cabinet des médailles. Huit ans plus tard, il obtint la chaire d'archéologie du Collège de France, puis fut envoyé en Italie et en Sicile dont il fut chargé d'examiner les monuments. De son voyage en Suisse de 1819, il tire les *Lettres sur quelques cantons de la Suisse, écrites en 1819* (1820), complétées en 1822 par *Lettres sur la Suisse, écrites en 1820*, fruit d'un second périple helvétique. Acceptant avec difficulté les mutations de son époque, il tend à y idéaliser une Suisse résistant au mouvement de l'histoire.

<sup>637</sup> RAOUL-ROCHETTE, Désiré, *Lettres sur la Suisse écrites en 1820, suivies d'un voyage à Chamouny et au Simplon*, Paris, Nepveu, 1822, p. 157.



alors à son zénith pénètrent dans la gorge et « rendent plus sensibles les horreurs de ces lieux »<sup>638</sup>. La longueur du développement sur les bains de Pfeffers ainsi que le souci du détail qui en ressort, tant au niveau de l'aspect des lieux que des impressions éprouvées par le visiteur, sont à notre sens à la fois le signe d'une connaissance personnelle et approfondie du site par l'auteur et une réponse à l'intérêt de plus en plus grand dont jouit ce secteur.

Au village de Reichenau, la « vue sur le confluent des deux bras du Rhin » depuis la terrasse du château apparaît comme une expérience dont on ne peut se dispenser, et les différences de couleur et de pureté des deux cours d'eau comme caractéristiques de l'endroit où Rhin antérieur et Rhin postérieur s'unissent. Mais curieusement, rien n'est dit de l'aspect des flots en aval.

Située « sur la Plessur à environ ½ lieue du Rhin », la ville de Coire est surtout envisagée comme le cœur du réseau de communications de la région et comme le point de départ de nombreuses excursions, notamment vers la Via Mala<sup>639</sup>.

Dans le paragraphe consacré aux Grisons<sup>640</sup>, il est question des « trois sources du superbe Rhin » mais l'on n'y retrouve pas les longs développements sur l'histoire locale proposés dans la *Anleitung*, qui font du Rhin antérieur et du Rhin postérieur les axes autour desquels les communes grisonnes se rassemblèrent en 1424 afin de former la première des ligues grises contre l'évêque de Coire<sup>641</sup>. Pour obtenir des détails, il faut consulter dans l'édition française de 1826 de nombreux autres articles, comme celui consacré à Ilanz, première ville située sur les bords du Rhin et « la seule au monde où la langue rhétienne soit en usage »<sup>642</sup>. L'article en question associe ainsi une particularité linguistique au secteur où le fleuve voit le jour.

L'exposé sur la montagne du Lucmanier fait longuement état du Rhin du milieu, dont la source est localisée avec précision dans le Val-Cadelina, nom qui aurait, pour Ebel, un lien étymologique direct avec l'expression « source du Rhin »<sup>643</sup>. Fournissant une description complète de ce bras du fleuve sous l'entrée « Médels », l'auteur s'attarde sur l'apparence « effrayante » de la gorge d'où sortent ses flots écumeux et signale la

---

<sup>638</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 352.

<sup>639</sup> *Ibid.*, p. XC.

<sup>640</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>641</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, 1810, p. 153.

<sup>642</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 218.

<sup>643</sup> « Ka d'ol Rhin » signifiait « tête » ou « source du Rhin ». EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 283.

présence de deux cascades<sup>644</sup>, éléments que l'on retrouve en des termes analogues dans la *Anleitung*<sup>645</sup>.

Le Rhin antérieur est brièvement évoqué dans l'article consacré à la vallée du même nom, appelée aussi vallée de Surselva, dans lequel Ebel précise le sens de « Surselva », c'est-à-dire « au-dessus de la forêt en langue rhétienne »<sup>646</sup>. Sous l'entrée « Andermatt », la naissance du torrent est vue comme le résultat de la réunion « de deux ruisseaux près de Ciamoth »<sup>647</sup>, le lac Toma n'étant évoqué que dans l'article consacré à la vallée de Tavetsch<sup>648</sup>. De ce dernier, qui renferme de nombreux détails sur le système hydrographique du secteur, nous retiendrons qu'Ebel insiste sur la multitude des ruisseaux apportant leurs eaux au Rhin antérieur.

Le Rhin postérieur et ses sources sont longuement décrits dans le paragraphe consacré au « Rheinwald », en particulier le glacier où naît le cours d'eau. Après avoir insisté sur l'extrême inhospitalité du secteur pendant les trois quarts de l'année, Ebel dépeint comme « magnifique » le jaillissement du torrent en période estivale<sup>649</sup>, mais ne s'attarde guère sur la suite de son parcours qu'il complète sous l'entrée « Andeer », commune des Grisons située sur la route du Splügen. Le Rhin postérieur y est évoqué lors de la traversée des Roffles, où l'auteur s'intéresse surtout à la « magnifique chute du Rhin et de la rivière d'Avers » dont le « spectacle sublime et effrayant » mérite le détour, et lors de son difficile passage dans la gorge de la Via Mala, qualifiée d'« horrible »<sup>650</sup>. Mais le voyageur doit se reporter à l'article consacré à cette dernière pour trouver les détails relatifs au « chemin qui de *Tusis* mène à la vallée de Schams au travers d'une des gorges les plus remarquables et les plus affreuses qu'il y ait en Suisse »<sup>651</sup>. Ebel reste donc en cohérence avec ses déclarations concernant les abords des bains de Pfeffers et la gorge de la Tamina auxquels il a accordé une place particulière. La description de la Via Mala est empreinte d'un esprit similaire, car il y est là aussi question d'horreur et d'effroi, mais cette fois, la notion de danger est absente. Les commentaires sur le paysage mettent en effet en exergue l'étroitesse du défilé et sa profondeur, qualifiée

---

<sup>644</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>645</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, 1810, p. 452.

<sup>646</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 378.

<sup>647</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>648</sup> *Ibid.*, p. 449.

<sup>649</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>650</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>651</sup> *Ibid.*, p. 483.

d' « effrayante », et attirent l'attention sur l'impossibilité de percevoir véritablement le bruit généré par le Rhin postérieur qui se présente pourtant comme un torrent aux eaux écumantes et extrêmement rapides. Ebel s'intéresse aussi à la configuration géologique des lieux avec leurs parois à l'aplomb qui « ajoutent à l'horreur et à l'obscurité de la gorge »<sup>652</sup>, offrant ainsi une peinture particulièrement terrifiante du secteur. Ayant probablement en tête les divers aménagements facilitant la circulation réalisés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>653</sup>, il s'empresse néanmoins d'en relativiser les périls. Affirmant la praticabilité du chemin et l'absence de risque à la belle saison, il voit indirectement dans le seul enneigement hivernal la cause de la mauvaise réputation de la voie funeste, qui ne semble du reste plus méritée. Se concentrant ensuite sur l'architecture des ponts dominant la gorge, qualifiés de « construction[s] hardie[s] », Ebel incite le voyageur à jouir des reflets lumineux chatoyants provoqués par les rayons du soleil sur « les eaux impétueuses du Rhin [qui] se déchaînent avec fureur, quoiqu'on ait de la peine à en entendre le fracas »<sup>654</sup>. Dépourvue de sa mythique dangerosité, la gorge de la Via Mala n'en constitue pas moins un site attractif « offrant les tableaux les plus romantiques, [et] les plus remplis d'horreurs »<sup>655</sup>, où le voyageur du début du XIX<sup>e</sup> siècle peut s'abandonner à l'inoffensif frisson engendré par la contemplation de paysages sublimes.

Dans cette édition de 1826, Rhin antérieur et Rhin postérieur ne sont donc pas envisagés comme des entités puisqu'ils ne constituent pas des entrées à part entière et qu'il est nécessaire de se reporter à de nombreux articles pour voir leur portrait se dessiner.

L'édition du *Manuel du voyageur en Suisse* de 1840 diffère, quant à elle, considérablement de celle de 1826 et, partant, de celle en allemand de 1810. « Revu, coordonné, mis en ordre et augmenté » par Richard, c'est-à-dire Jean-Marie-Vincent Audin, l'ouvrage semble avoir fait l'objet d'une refonte formelle totale, proposant cette fois des développements par canton. Bien que difficiles à repérer en raison de l'organisation de l'ouvrage complètement repensée par rapport aux éditions de 1810 et de 1826, nous nous efforcerons de mettre le doigt sur les ajouts suggérés par le sous-titre<sup>656</sup>.

---

<sup>652</sup> *Ibid.*, p. 483.

<sup>653</sup> SIMONETT, Christoph, « Die Viamala – Historischer Abriss und kleine Chronik » in : *Viamala*, 2007, p. 20.

<sup>654</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1826, p. 484.

<sup>655</sup> *Ibid.*, p. 484.

<sup>656</sup> « Revu, coordonné, mis en ordre et augmenté par Richard ».

Rassemblés entre les pages 372 et 504, les parcours de la nouvelle mouture longeant le fleuve permettent au voyageur d'avoir de celui-ci une vision quasi complète de Splügen à Bâle en passant par une partie du Rhin antérieur et Constance. Afin de faciliter la comparaison avec les versions de 1810 et 1826, nous maintenons le classement par secteurs.

#### De Bâle au lac de Constance

La place accordée au Rhin dans la description de la cité bâloise est du même ordre que dans l'édition de 1826, c'est-à-dire fort réduite.

Entre Bâle et Schaffhouse, le fleuve est évoqué à travers différentes localités retenues pour leur intérêt historique et culturel, mais l'importance du paysage y est là aussi limitée. Il n'y a guère qu'à Rheinfelden, qui « communique avec la rive droite au moyen d'un pont jeté sur le fleuve dans l'endroit où ses vagues se brisent avec le plus de fureur »<sup>657</sup>, et à Laufenburg, que le cours d'eau redevient digne d'intérêt. Au niveau de cette dernière cité, quelques lignes sont consacrées aux rapides et à la chute surnommée « Petit Laufen », dont il est précisé que bien qu'elle ne rivalise pas en taille avec sa sœur schaffhouseoise, le voyageur est invité à y jouir d'un « fort beau spectacle »<sup>658</sup>. Une note de bas de page, explicitement signée par Richard/Audin, relativise toutefois les propos flatteurs du docteur Ebel. Ne portant pas atteinte au texte original, l'éditeur n'en manifeste pas moins sa différence de point de vue<sup>659</sup>.

Les pages consacrées au lac de Constance<sup>660</sup> mettent en avant un paysage « ravissant », « magnifique » ou « délicieux ». Le parcours du Rhin y est partiellement retracé : s'il est fait mention de Rheineck, « non loin de l'endroit où [le] fleuve tombe dans le lac », et du passage du Rhin dans le Lac inférieur au niveau de la cité épiscopale, sa sortie du Lac inférieur n'est en revanche pas explicitement évoquée. Tout comme dans l'édition de 1826, la complexité de la relation entre le fleuve et le lac, sur laquelle de nombreux voyageurs se sont pourtant penchés, ne fait l'objet d'aucun commentaire et ne semble pas contribuer à l'intérêt du lieu.

---

<sup>657</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, L. Maison, 1840, p. 501.

<sup>658</sup> *Ibid.*, p. 502.

<sup>659</sup> *Ibid.*, p. 502, note de bas de page.

<sup>660</sup> *Ibid.*, p. 454-458.

## Schaffhouse et la cataracte

Le passage sur le canton de Schaffhouse débute par des données historiques et géographiques et dépeint succinctement la « fameuse cataracte du Rhin » où « l'énorme masse des eaux du fleuve se précipite d'un banc de rochers, haut de 80 pieds, avec un fracas qu'on entend à plus d'une lieue de distance »<sup>661</sup>, avant de signaler l'existence d'une galerie depuis laquelle « l'œil embrasse tous les détails de cette scène magnifique »<sup>662</sup>. Au premier abord, l'attitude adoptée ne relève pas du sublime, ce que les quatre pages exclusivement dédiées à la chute du Rhin tendent à confirmer<sup>663</sup>. Le voyageur reçoit le conseil d'approcher la cataracte, qui est « la plus grande qu'il y ait en Europe, et forme l'une des scènes les plus étonnantes que la nature présente dans la Suisse »<sup>664</sup> par le château de Laufen, c'est-à-dire en évitant de la considérer depuis le Schlössli Wörth, « d'où elle se présente de la manière la plus désastreuse »<sup>665</sup>. On lui indique également que le château de Laufen, à l'époque propriété de Louis Bleuler, dispose de reposoirs d'où « cette grande chute se développe dans toute sa beauté »<sup>666</sup>. L'évocation du cabinet de gravures de ce dernier, par ailleurs déjà connu pour son *Voyage pittoresque aux bords du Rhin*<sup>667</sup>, véhicule une perspective particulière du site. Bien que la scène soit qualifiée de « sublime » et que la description accorde une place non négligeable aux manifestations de la puissance des flots auxquelles le visiteur est instamment convié à s'abandonner, toute notion d'effroi est écartée et remplacée par une invitation à jouir des beautés du site<sup>668</sup>. Cette optique rappelle le *Voyage pittoresque aux bords du Rhin* de Bleuler chez qui la force de la nature tend à être supplantée par la recherche du détail, conformément à la tendance Biedermeier qui se développe à l'époque<sup>669</sup>. Cette différence d'approche et de traitement entre la chute de Schaffhouse et d'autres parties du cours du Rhin, telles que le secteur des sources, paraît étonnante et pose question. Rappelons d'abord que l'édition du *Manuel du voyageur en Suisse* date de 1840, soit dix ans après le décès d'Ebel. Ensuite, les indications relatives à Bleuler

---

<sup>661</sup> *Ibid.*, p. 460.

<sup>662</sup> *Ibid.*, p. 460.

<sup>663</sup> *Ibid.*, p. 463-467.

<sup>664</sup> *Ibid.*, p. 464.

<sup>665</sup> *Ibid.*, p. 464.

<sup>666</sup> *Ibid.*, p. 463.

<sup>667</sup> Voir *infra*, 2-3-2. L'ouvrage portant ce titre parut en 1833.

<sup>668</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1840, p. 466.

<sup>669</sup> Voir *infra*, 2-3-2.

prouvent que la situation décrite est postérieure à 1833, date à laquelle Louis prit possession du château de Laufen. Aussi avons-nous probablement affaire ici à une seconde voix, celle de Richard/Audin, qui actualise les informations fournies, nécessité inhérente à la nature même des guides de voyage, mais qui en profite également pour proposer une nouvelle approche esthétique des sites visités.

#### Le secteur des sources

Dans le passage consacré aux Grisons, présentés comme une « contrée [que l'on] commence à visiter, [...] et où la nature étale de sublimes horreurs », il est affirmé qu'« on n'a rien visité quand on n'a pas visité cette partie de la Suisse »<sup>670</sup>. De tels propos confèrent à la région un caractère emblématique et confirment l'impression qui se dégageait déjà du volume de 1826. Le texte de 1840 évoque le Rhin et certains de ses affluents comme dignes d'intérêt. La description de la Tamina et des bains de Pfeffers montre la gorge et ses abords sous un jour effrayant, mais l'ensemble ne diffère guère de l'édition de 1826, à ceci près qu'Audin met en lumière l'exagération du danger à travers une annotation expliquant qu'« Ebel a peint sous des couleurs trop poétiques l'horreur de cette gorge »<sup>671</sup>, démarche qu'il ne s'était pas permise en 1826. De nombreuses années après la première traduction en français, l'ouvrage conserve donc l'empreinte de son auteur et de la volonté qu'avait celui-ci de transcrire, à côté des conseils et précisions pratiques, les impressions ressenties, véritables reflets de l'esprit de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais que l'éditeur n'hésite plus maintenant à relativiser et à commenter.

À Coire, le Rhin n'est guère mentionné que comme point de repère, alors qu'à Reichenau, il suscite à nouveau l'intérêt, le voyageur étant invité à admirer le « confluent de ses deux bras » depuis la terrasse du château. Même si le séjour de Louis-Philippe d'Orléans est évoqué<sup>672</sup>, il n'est pas mis en lien direct avec le fleuve.

Les propos consacrés à la Via Mala sont proches de ceux de 1826. Sur le parcours de Thusis à Zillis, l'attention du lecteur est une fois encore attirée sur les ponts qui permettent de passer d'une rive à l'autre. Après avoir cheminé au bord des eaux

---

<sup>670</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1840, p. 373.

<sup>671</sup> *Ibid.*, p. 377, note de bas de page.

<sup>672</sup> Datant de 1793/1794, le séjour du futur roi Louis-Philippe à Reichenau ne figurait probablement pas dans l'édition de 1793. Ebel a certainement ajouté cette information dans les éditions ultérieures.

tumultueuses, le voyageur pénètre dans « la riante et gracieuse vallée de Schams »<sup>673</sup>, qui contraste violemment avec le paysage tourmenté de la gorge. Le trajet entre les deux premiers ponts de la Via Mala, qui « offre les tableaux les plus romantiques, les plus sublimes, et les plus remplis d'horreurs » et qui « dispose le voyageur à la mélancolie »<sup>674</sup>, place le site au croisement de différentes tendances esthétiques générant tour à tour rejet, crainte, étonnement et propension à la méditation. L'allusion à la légende selon laquelle un monstre y aurait précipité une jeune fille au fond de l'abîme après l'avoir séduite complète le tableau en remplissant l'âme du voyageur de terreur et d'effroi<sup>675</sup>, et constitue une nouveauté par rapport à l'édition de 1826.

Le passage dédié aux Roffles, peu après Andeer, et à la jonction du Rhin postérieur et du Rhin d'Avers, fait également état d'une « nature qui déploie tout ce qu'elle a de plus affreux et de plus sublime »<sup>676</sup>. Les Roffles et la Via Mala font l'objet d'une comparaison, les premières étant « d'un aspect moins affreux » que la seconde, mais « également sublime[s] »<sup>677</sup>.

« Singulièrement sauvage et affreux au milieu des horribles rochers de l'Avicula et du Piz-Val-Rhein », le secteur abritant la source du Rhin postérieur est envisagé sous un jour similaire, à ceci près que la dangerosité du lieu se manifeste par la nécessité d'être accompagné de guides expérimentés pour atteindre en saison estivale « la voûte de glace d'où l'on voit sortir le torrent du glacier »<sup>678</sup>. Qualifiée de magnifique, celle-ci permet d'infléchir la perception du paysage vers la notion de beau qui « procure une sensation de joie et de douceur »<sup>679</sup>.

Dans l'édition de 1840, un nouvel infléchissement esthétique s'opère donc à propos du secteur des sources, conduisant à un élargissement de la perspective du sublime vers une approche romantique. Il reste cependant extrêmement difficile d'en attribuer la paternité à l'un des auteurs plutôt qu'à l'autre. Audin recourait à un système de notes lorsqu'il souhaitait relativiser les propos d'Ebel, mais il est peu probable que les quelques lignes en question aient suffi à justifier le qualificatif « augmenté » figurant dans le sous-titre. Pour la cataracte de Schaffhouse en revanche, la transformation est

---

<sup>673</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1840, p. 401.

<sup>674</sup> *Ibid.*, 1840, p. 401.

<sup>675</sup> *Ibid.*, p. 401-402.

<sup>676</sup> *Ibid.*, p. 402.

<sup>677</sup> *Ibid.*, p. 402.

<sup>678</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>679</sup> Voir : définition du « beau » dans l'article « Sublime » de William Hauptmann in : DELON Michel (éd), *op. cit.*, p. 1164.

visible dans le corps même du texte, signe qu’Audin développe une approche radicalement divergente de celle de son prédécesseur. Certes, il n’est pas aisé de différencier avec certitude les passages reflétant la pensée d’Ebel des modifications opérées lors des multiples rééditions, dans celle d’Audin en particulier, surtout lorsque ces passages ont été repris après le décès de l’auteur. Néanmoins, l’examen des passages consacrés aux bords du Rhin suisse a permis d’en identifier certains et de mettre en évidence des optiques très divergentes, sur le plan esthétique notamment. Si les descriptions de sites comme la gorge de la Tamina et de la Via Mala conservent incontestablement les caractéristiques du sublime, le point de vue sur la cataracte de Schaffhouse se définit par un changement de regard qui se rapproche de la perspective de Louis Bleuler, d’ailleurs nommé dans le corps du texte. Les interventions sur le texte d’origine revêteraient donc des statuts différents. D’une part, elles reflèteraient l’évolution de la pensée esthétique, mais traduiraient aussi, d’autre part, la recherche d’une certaine connivence à but publicitaire entre l’aquarelliste schaffhousois et le monde éditorial du guide de voyage alors en pleine expansion, représenté ici par Jean-Marie-Vincent Audin.

### 2-2-3 Audin, Jean-Marie Vincent (dit Richard)

Ayant édité vingt-deux guides entre 1823 et 1836<sup>680</sup>, Audin/Richard s’affirma également en tant qu’auteur. Son *Guide du voyageur en Suisse* de 1824 fait partie de ses tout premiers ouvrages<sup>681</sup>.

Reprenant explicitement un « itinéraire tracé par Ebel »<sup>682</sup>, les cinquante premières pages de son guide proposent différents parcours en fonction du point d’entrée en Suisse et des objectifs poursuivis par le voyageur. Beaucoup plus importante en termes de volume, la seconde partie, qui figure seule dans la table des matières, présente un par un les cantons helvétiques, si bien que le lecteur peut avoir l’impression d’avoir affaire à deux ouvrages rassemblés sous un même titre<sup>683</sup>.

---

<sup>680</sup> GUILCHER, Goulven, « Naissance et développement du guide de voyage imprimé : du guide unique à la série, une stratégie de conquête des lecteurs ? », in : CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne et al. (éd.), *op. cit.*, p. 86.

<sup>681</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *Guide du voyageur en Suisse*, Paris, Librairies Audin-U.Canel, 1824. Sur la page de titre, le nom de l’auteur, Richard, est suivi de la mention « ingénieur-géographe ».

<sup>682</sup> *Ibid.*, p. I sqq.

<sup>683</sup> L’ouvrage d’Audin comporte une cinquantaine de pages numérotées en chiffres romains, suivies de 675 pages numérotées en chiffres arabes.



Déterminés par le point d'arrivée en Suisse et les intentions du voyageur, les nombreux itinéraires de la première partie, accompagnés parfois d'« observations », exposent différentes manières de parcourir le territoire helvétique. Les chemins proposés se recoupant le plus souvent, les bords du Rhin figurent donc dans de nombreux trajets qu'il serait fastidieux de répertorier. Aussi allons-nous nous concentrer sur ceux offrant une approche originale ou bien dans lesquels le cours helvétique du fleuve fait l'objet d'observations spécifiques.

Dans le chapitre IX adressé aux « voyageurs qui ne se proposent pas de faire tout le tour de la Suisse, mais seulement d'en parcourir quelque partie remarquable »<sup>684</sup>, Schaffhouse et Bâle apparaissent à de nombreuses reprises, mais seul un parcours propose de cheminer assez longuement sur les bords du Rhin, de Schaffhouse à Constance via Stein.

Dans le chapitre VI, il est exclusivement question des Grisons présentés comme une « partie considérable et intéressante »<sup>685</sup> à laquelle il est recommandé de consacrer plusieurs semaines. Plusieurs itinéraires entraînent le voyageur le long des trois bras du Rhin dont les sources respectives constituent des buts de visite. Dans un paragraphe fournissant des indications complémentaires, la Via Mala et les bains de Pfeffers sont présentés comme des sites incontournables.

Cette première partie, que l'on peut considérer comme le premier tome de l'ouvrage<sup>686</sup>, offre une place de choix aux Grisons et aux bords du Rhin. La seconde, correspondant au second tome, fournit une peinture des cantons la rapprochant de la catégorie éditoriale des descriptions. Chaque chapitre s'ouvre cependant sur une rubrique « Observations », non comptabilisée dans la pagination, dispensant des informations pratiques sur la monnaie, les auberges et les chemins propres à chaque canton.

---

<sup>684</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. XXII.

<sup>685</sup> *Ibid.*, p. XLII.

<sup>686</sup> *Ibid.*, p. XLVI. On y trouve une allusion explicite au « second tome ».

## De Bâle à Constance

La rubrique « Observations » consacrée au canton de Bâle renferme peu d'allusions au fleuve, si ce n'est le conseil de voir le pont, envisagé comme une curiosité en raison de sa longueur. Il n'est pas non plus fait état du cours d'eau dans la présentation générale du canton, ni de la ville. Il faut attendre une rubrique intitulée « Bâle – Curiosités de cette ville » pour voir apparaître un intérêt véritable porté au Rhin. Contrairement à ce que l'on trouve fréquemment dans les récits de voyageurs ou les ouvrages descriptifs, il n'est pas ici directement question du cours d'eau coupant la ville en deux :

Cette ville, située en grande partie sur la rive gauche du Rhin, et à la frontière d'Alsace, est belle, riche et très-commerçante. On traverse le fleuve pour se rendre à une petite partie de la ville, nommée le petit Bâle, sur un pont de six cents pieds de longueur, très large, et qui sert de promenade aux habitants, à raison du bon air qu'on y respire et de la belle vue dont on y jouit<sup>687</sup>.

Loin de constituer une entrave au développement de la cité, le fleuve et son pont sont vus comme un lieu de promenade, un lieu d'agrément pour les habitants, auquel on associe des vertus revigorantes, approche extrêmement rare dans notre corpus.

Dans le canton de Thurgovie, le Rhin est simplement indiqué en tant que frontière avec l'Allemagne, au même titre que le Lac inférieur et le lac de Constance<sup>688</sup>, mais il ne fait l'objet d'aucune description.

Pour la région de Saint-Gall, Audin cite explicitement Depping, dont il ne reprend cependant pas les propos négatifs sur le Rhin<sup>689</sup>. La relation entre le fleuve et le lac n'est abordée qu'à travers l'évocation de l'entrée du premier dans le second<sup>690</sup>.

## Schaffhouse et la cataracte de Laufen

Dans le chapitre sur Schaffhouse, la cataracte est évoquée dès la partie « Observations ». L'auteur y prodigue des conseils visant à dissuader le visiteur d'aborder celle-ci par le Schlössli Wörth, angle jugé désavantageux. La quasi-totalité de ce passage est ensuite reproduite dans la description du canton où le cours du fleuve

---

<sup>687</sup> *Ibid.*, p. 600.

<sup>688</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>689</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *op. cit.*, t.3, p. 5 sqq. Depping reproche au Rhin sa trop grande rapidité et sa trop grande teneur en débris qui empêchent la navigation.

<sup>690</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 264.

depuis Schaffhouse jusqu'à la cataracte est examiné<sup>691</sup>. Recommandant l'accès par la passerelle au pied du château du Laufen<sup>692</sup>, Audin attire l'attention sur l'existence de gravures et estampes représentant le site, notamment celles de Bleuler, anticipant ainsi le souhait du promeneur de rapporter un souvenir des lieux<sup>693</sup>.

Après avoir mentionné le pont sur le Rhin, fruit d'« une hardiesse extrême », Audin confère à la cataracte un rôle particulier en citant Jean de Müller<sup>694</sup> :

Non loin de ma ville natale, le Rhin passe sur des rochers de 80 pieds de hauteur, et tombe tout entier de leur cime. Au lever du soleil, ses eaux brisées en écume brillent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Rien ne résiste à leur violence : poissons, bateaux, tout ce qui s'en approche est emporté. Le voyageur étonné s'avance avec frayeur, et saisi du vertige, il recule. Chute de Lauffen ! que ton souvenir soit pour moi un des bienfaits de ma patrie ! Enseigne-moi par intuition ce que Cicéron et Quintilien ont essayé de m'apprendre par leurs préceptes, ce que doit être l'éloquence<sup>695</sup> !

Pour l'historien schaffhousois, la simple contemplation de la chute permettrait d'appréhender naturellement les règles de l'éloquence, un peu comme si l'expérience du grandiose pouvait se substituer à l'enseignement théorique que délivraient les Anciens. Semblant teinter ses propos d'un certain patriotisme, il envisage ensuite le phénomène naturel comme un élément constitutif de l'identité suisse, à moins que le terme de « patrie » ne se rapporte qu'à la seule ville de Schaffhouse, nuance que ne rend pas la langue française<sup>696</sup>. La consultation de la version originale de la missive<sup>697</sup> révèle que la traductrice, Marie-Aimée Steck-Guichelin<sup>698</sup>, a notablement infléchi ce passage. En effet, celle-ci a d'une part rendu par « ville natale » la cité schaffhousienne que Müller désigne par le terme « Vaterland ». D'autre part, elle a employé le mot « patrie » là où l'historien

---

<sup>691</sup> *Ibid.*, p. 646-647.

<sup>692</sup> On notera cependant que la gravure illustrant le chapitre représente la chute vue depuis la rive schaffhousienne, à proximité du Schlößli.

<sup>693</sup> Les Bleuler ont occupé le château de Laufen à plusieurs reprises, d'abord en tant que locataires à l'époque de Johann Heinrich (le père), puis en tant que propriétaires lorsque la bâtisse fut rachetée par Louis en 1833. Voir *infra*, 2-3-2.

<sup>694</sup> MÜLLER, Jean de (1752-1808) : historien suisse né à Schaffhouse.

<sup>695</sup> Cité par AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 650-651.

<sup>696</sup> La citation est tirée des *Lettres de Jean de Müller à MM. De Bonstetten et Gleim*, Paris, Schoell, 1812, p. 63. Traduites de l'allemand par Marie-Aimée Steck-Guichelin, ces lettres étaient destinées à Charles-Victor de Bonstetten (1775-1832), écrivain et philosophe suisse né à Berne et mort à Genève. Voir *infra*, note n° 1223.

<sup>697</sup> MÜLLER, Jean de, *Briefe eines jungen Gelehrten an seinen Freund*, Tübingen, Gottasche Buchhandlung, 1802, lettre 11, p. 24-28.

<sup>698</sup> STEINLEN, Aimé, *Charles-Victor Bonstetten – Étude biographique et littéraire*, Lausanne, Georges Bridel Editeur, 1860, p. 116.

se contente d'une abréviation, « S » comme Schaffhouse<sup>699</sup>. L'idée de patriotisme serait ici d'autant plus à relativiser que Müller affiche à la fin de ladite lettre une certaine méfiance à l'égard de cette notion<sup>700</sup>.

Afin de compléter la peinture de ce site qu'il considère comme incontournable, Audin retient les points de vue de trois auteurs contemporains, Raoul-Rochette<sup>701</sup>, Théobald Walsh<sup>702</sup> et un certain Simond<sup>703</sup>. Mais contrairement à la façon dont il a procédé pour la citation de Müller, il n'utilise pas ici de guillemets, de sorte qu'il est difficile de savoir à quel moment il rapporte les propos d'autrui ou à quel moment il effectue des commentaires personnels. Nous resterons donc prudente quant à la conformité de ces passages avec les textes originaux des auteurs cités.

Dans le passage emprunté par Audin aux *Lettres sur la Suisse* de Raoul-Rochette<sup>704</sup>, ce dernier s'emploie à préparer le voyageur au contact avec la cascade en lui proposant un parcours depuis Schaffhouse permettant de « se familiariser d'avance avec quelques uns de ses effets »<sup>705</sup>. Parallèlement, il ménage l'effet de surprise en amenant le visiteur au château de Laufen « sans que l'œil ni l'oreille soient encore avertis de la scène prodigieuse dont on n'est éloigné que de quelques pas »<sup>706</sup>. Rien ne permettant, pendant la descente au pied du château, de se douter de la puissance de la scène que l'on s'apprête à contempler, l'historien français affirme que l'émotion qui remplit peu à peu le visiteur n'est due qu'à la curiosité. Arrivé enfin face à la cataracte, l'admirateur, absorbé par le spectacle « comme le fleuve lui-même par le choc imprévu », succombe d'abord aux multiples sollicitations de ses sens, avant de pouvoir progressivement « apercevoir les détails de cette scène sublime »<sup>707</sup>. Passant en revue différents éléments, Rochette retient l'image d'une destruction littérale du fleuve qui est « absorbé, réduit en poussière » et

---

<sup>699</sup> Comparer : « Mein Nutze von S.[chaffhausen] sey dieser Laufen, der mich lehre, was Cicero und Quintilian im stillen Kabinet, „wie die Beredsamkeit seyn müsste.“ ». MÜLLER, Jean de, *op. cit.*, p. 27 et « Chute de Lauffen ! que ton souvenir soit pour moi un des bienfaits de ma patrie ! Enseigne-moi par intuition ce que Cicéron et Quintilien ont essayé de m'apprendre par leurs préceptes, ce que doit être l'éloquence ! ». *Lettres de Jean de Müller à MM. De Bonstetten et Gleim*, Schoell, Paris, 1812.

<sup>700</sup> « Gott bewahre unsere Republiken vor Patriotismus », in : MÜLLER, Jean de, *op. cit.*, p. 28. [Que Dieu nous préserve du patriotisme.]

<sup>701</sup> Voir *supra*, note n° 636.

<sup>702</sup> Voir *infra*, 3-2-3-5.

<sup>703</sup> Il s'agit de Louis Simond (1767-1837), Lyonnais émigré à New York où il devint négociant. De retour en Europe en 1816, il entreprit des voyages en Suisse et en Italie, qu'il relate dans divers ouvrages, notamment dans le *Voyage en Suisse, fait dans les années 1817, 1818 et 1819*.

<sup>704</sup> RAOUL-ROCHETTE, Désiré, *op. cit.*

<sup>705</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 652.

<sup>706</sup> *Ibid.*, p. 652.

<sup>707</sup> *Ibid.*, p. 653.

forme de « légers amas de vapeur, que le vent chasse et disperse au loin »<sup>708</sup>. Les références à Ebel suggérant une visite nocturne et l'allusion à la tentative funeste d'un jeune Anglais de traverser la chute ne figurant pas dans le texte original de Rochette<sup>709</sup>, il convient de les attribuer à Audin. Ce dernier situe à vrai dire à la cataracte de Schaffhouse l'événement tragique qu'Ebel, pour sa part, localise à Laufenburg<sup>710</sup>. Cette confusion pourrait être à l'origine des récits qui mettent en scène à la chute de Schaffhouse un Britannique tentant de défier le courant à bord d'un frêle esquif<sup>711</sup>.

Plus clairement identifié, l'emprunt au *Voyage en Suisse, fait dans les années 1817, 1818 et 1819* de Simond<sup>712</sup> relate une approche à pied de la cataracte que l'« on aperçoit d'abord en vue d'oiseau » et dont « l'œil embrasse à la fois tout l'ensemble »<sup>713</sup>. S'intéressant au phénomène d'érosion subi par les rochers, Simond s'appuie sur Ebel et sa référence aux Anciens pour rectifier la théorie selon laquelle le saut effectué par le fleuve a pu être, dans le passé, beaucoup plus haut :

Monsieur Ebel suppose que, du temps où les Romains formèrent leurs établissements sur le lac de Constance, la chute du Rhin ne pouvait être beaucoup plus haute [...], parce que le niveau du lac a toujours dû se régler sur celui du Rhin, et qu'on ne pourrait ajouter 50 à 60 pieds à la hauteur de celui-ci, sans supposer à l'autre une élévation proportionnée<sup>714</sup>.

Étrangement qualifié de « beau idéal du danger sans la réalité »<sup>715</sup>, le lieu est donc en mesure de procurer au visiteur des sensations fortes, sans que celui-ci ait à craindre pour sa vie. On note également la comparaison avec les chutes du Niagara, aspect qui sera développé chez Chateaubriand et Cooper. Si la cataracte de Laufen offre ici « moins de grandeur et de majesté » que ces dernières, elle les surpasse toutefois par « sa vitesse,

---

<sup>708</sup> *Ibid.*, p. 653.

<sup>709</sup> D'après les recherches que nous avons effectuées sur plusieurs ouvrages numérisés, Raoul-Rochette ne fait pas allusion à la mésaventure d'un jeune Anglais.

<sup>710</sup> Voir EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, 1810, p. 273 pour l'allusion à la tentative malheureuse d'un jeune Anglais dans les rapides de Laufenburg.

<sup>711</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 655. Cette allusion à un Anglais ayant perdu la vie en tentant de se mesurer à la force des eaux n'est pas sans rappeler, en effet, l'histoire de sir Williams dans le récit de Dumas. Voir *infra*, 3-2-3-6.

<sup>712</sup> SIMOND, Louis, *Voyage en Suisse, fait dans les années 1817, 1818 et 1819*, Paris, Treuttel et Würtz, 1822, p. 90 sqq.

<sup>713</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 656.

<sup>714</sup> *Ibid.*, p. 657.

<sup>715</sup> *Ibid.*, p. 658.

son brisement et sa furie »<sup>716</sup>. La critique à l'égard des « accompagnemens » de la chute, c'est-à-dire des divers bâtiments qui l'entourent, y compris dans une certaine mesure du château considéré comme « peu pittoresque », est particulièrement vive. Jugés incongrus à proximité de ce qu'il considère comme « une merveille du monde », Simond appelle tout bonnement de ses vœux la démolition de ces éléments. Attardons-nous quelques instants sur cette dernière dénomination de la cataracte. Bien que la chute de Laufen soit souvent caractérisée dans notre corpus comme l'un des sites les plus extraordinaires d'Europe, nous avons rarement rencontré d'éloge à une échelle aussi universelle. Ayant séjourné aux États-Unis pendant plus de vingt ans<sup>717</sup>, Simond a eu l'occasion d'y découvrir de fabuleux paysages, notamment les chutes du Niagara<sup>718</sup>. Dans ce contexte, la considération sur la cascade de Laufen et sa mise en parallèle avec son homologue américaine prennent une dimension particulière, dans la mesure où les éléments de comparaison dépassent les limites de l'espace européen. C'est probablement pour cette raison que Simond procède ensuite à une recomposition du paysage environnant la cascade, suggérant entre autres l'arrachage des vignes sur les coteaux et le réaménagement des abords immédiats du site visant à rendre celui-ci plus pittoresque<sup>719</sup>. En refusant d'accepter le lieu en l'état et en cherchant à le rendre conforme à une image idéalisée, Simond reconnaît les limites du pouvoir de fascination de la chute. À cette restriction près, ses propos traduisent une réelle admiration pour l'endroit dont le négociant lyonnais avoue peiner à se détacher alors que le jour diminue<sup>720</sup>. Choisisant de prolonger la citation au-delà du passage consacré à la description de la chute, Audin inclut le commentaire que Simond livre sur les voyageurs eux-mêmes : accueillant nombre de visiteurs de toutes nationalités, la cataracte devient un terrain d'étude quasi sociologique donnant à l'auteur l'occasion de s'intéresser aux mœurs, non des autochtones, mais des étrangers attirés par ce phénomène naturel<sup>721</sup>.

La troisième et dernière description, celle de Walsh, provient très certainement des *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie*, publiées en 1823<sup>722</sup>. Passant sous silence

---

<sup>716</sup> *Ibid.*, p. 658.

<sup>717</sup> Voir : SIMOND, Louis, *Journal of tour and residence in Great Britain during the years 1810-1811 by a French traveller*, Édinburgh, George Ramsey and Cie, 1815, p. IX.

<sup>718</sup> *Ibid.*, p. 218 sqq.

<sup>719</sup> Dumas procédera de la même manière dans ses *Impressions de voyage – En Suisse*, Paris, Éditions A. Le Vasseur, s.d. Voir aussi *infra*, 3-2-3-6.

<sup>720</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 659-660.

<sup>721</sup> *Ibid.*, p. 660-661.

<sup>722</sup> WALSH Théobald, *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie*, Paris, Trouvé, 1823.

la déception du voyageur lors du premier contact avec la chute<sup>723</sup>, le passage sélectionné présente cette dernière sous son angle le plus impressionnant, incluant toutefois la peu flatteuse figurine « fichée au milieu de la magnificence imposante de la cataracte »<sup>724</sup>. Comme ce fut déjà le cas à la fin de l'extrait des *Lettres* de Raoul-Rochette, l'allusion à Ebel s'étonnant que la chute n'ait pas été mentionnée par les Anciens est à attribuer à Audin<sup>725</sup>.

Les développements que ce dernier consacre à la cataracte reposent manifestement sur de nombreux emprunts et reprises, signalés comme tels mais parfois difficiles à délimiter. La méthode pratiquée ici par Audin donne au lecteur le sentiment de se trouver face à une compilation de points de vue plus qu'à la vision d'un auteur en particulier.

#### Le secteur des sources

Révélant les contrastes caractéristiques de la région où les paysages effrayants succèdent aux radieuses vallées, le chapitre sur les Grisons s'ouvre sur l'évocation des deux bras du Rhin. Si la supériorité du Rhin postérieur sur le Rhin antérieur est fréquemment soulignée<sup>726</sup>, il est en revanche plus inhabituel que l'attention se concentre à la fois sur les deux vallées éponymes. La ville de Reichenau est en effet non seulement présentée comme le point de rencontre des deux bras du fleuve mais aussi comme celui des deux vallées. La réunion de ces dernières fournit au Rhin un chemin vers la purification qu'offre la traversée du lac de Constance, perspective qui, signalons-le au passage, fait apparaître le lac et le fleuve comme deux entités autonomes :

[...], et le Rhin antérieur coule avec fracas [...] jusqu'à Reichenau ; là il se réunit avec le Rhin postérieur, qui le surpasse en force et en grosseur, et qui a déjà parcouru les vallées de Domlesch, de Schams et de Rheinwald ; à Reichenau, les deux vallées du Rhin se réunissent en une large vallée principale qui s'ouvre du côté du nord vers l'Allemagne, où le Rhin se précipite, pour purifier ses eaux jaunâtres, dans le lac de Constance<sup>727</sup>.

---

<sup>723</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>724</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 662.

<sup>725</sup> *Ibid.*, p. 662.

<sup>726</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 322.

<sup>727</sup> *Ibid.*, p. 230.

À Coire, le voyageur est invité à diriger son regard vers le sud pour pénétrer « dans la spacieuse vallée que le Rhin arrose, jusqu'aux montagnes que recèle sa source »<sup>728</sup>, formulation qui tend à faire du Rhin postérieur l'origine du fleuve. Puis, le visiteur est convié à se retourner vers le nord où il « découvre le cours du Rhin jusqu'au lac de Constance, ce lac lui-même et ses superbes rives »<sup>729</sup>. Bien que lac et fleuve soient à nouveau traités comme deux entités indépendantes, le lien de catharsis évoqué plus haut disparaît, car il n'est plus question pour le Rhin de nettoyer ses eaux au contact de celles du lac.

Présentée comme le centre du canton des Grisons, la ville de Coire est le point de départ de plusieurs excursions, dont une aux gorges de la Tamina et une autre dans la vallée du Domleschg. La première, « de Coire aux bains de Pfeffers », conduit en fait le voyageur sur un site du canton de Saint-Gall. Le trajet de Ragaz à Mayenfeld y est signalé comme ne présentant pas d'intérêt particulier, contrairement à la gorge qui permet d'« admirer des scènes telles que la Suisse n'en étale nulle part »<sup>730</sup>. La suite de la description fait curieusement état d'une approche par le village de Valens, situé au sud de Pfeffers, alors que la mention de Ragaz et Mayenfeld laissait supposer que les bains seraient abordés par le nord. Il est donc extrêmement difficile de dire où se déroule cette marche « le long d'une gorge sombre, affreuse, où l'on entend les roulemens de la Tamina, semblables à ceux du tonnerre »<sup>731</sup>. Avant de s'attarder sur les bains, une visite à la gorge est suggérée. La longue description montrant les lieux sous leur jour le plus effrayant n'est autre qu'un emprunt au *Manuel du voyageur en Suisse* d'Ebel qu'Audin réédita, comme nous l'avons vu, à plusieurs reprises, notamment en 1826 et en 1840<sup>732</sup>.

Plus au sud, dans la vallée du Domleschg, le second trajet proposé remonte le Rhin postérieur, mais Audin varie la terminologie pour désigner cette partie du cours d'eau, reprenant l'expression « Rhin derrière » que l'on trouve aussi chez Depping<sup>733</sup>. Bien que dédiés à la vallée du Domleschg, ses propos s'étendent à la gorge de la Via Mala qui mène à la vallée de Schams. L'auteur dépeint l'étroitesse et la profondeur effrayante de la voie funeste servant de lit au Rhin dont la rapidité est comparée à des

---

<sup>728</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 236.

<sup>729</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>730</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>731</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>732</sup> Voir *supra*, 2-2-2.

<sup>733</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *op. cit.*, t. 4, p. 105.



flèches, et que l'on peut apercevoir plus qu'on ne peut l'entendre<sup>734</sup>. Ce passage ressemble à s'y méprendre à la description d'Ebel dans son *Manuel du voyageur en Suisse*<sup>735</sup>, dont Audin n'hésite pas à réutiliser de longs morceaux. Mais contrairement à son modèle, il n'évoque pas le secteur des Roffles et ne propose pas d'excursion sur le Rhin antérieur.

S'il se réfère fréquemment à Ebel, Audin puise également, nous l'avons vu, dans une abondante littérature consacrée à la Suisse. Soucieux de multiplier les approches, il donne ainsi à son ouvrage la forme d'une anthologie, mais oublie souvent de faire état de sa propre vision des choses.

#### 2-2-4 Murray, John

À l'instar de son homologue français, l'éditeur britannique prend comme référence le *Manuel du voyageur en Suisse* d'Ebel qu'il érige en modèle absolu dans la préface de son *Handbook for travelers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*<sup>736</sup>. Murray invoque l'ampleur du *Manuel* et l'absence de mise à jour pour justifier sa propre entreprise, qui est d'offrir un ouvrage portatif et fiable<sup>737</sup>. Après une longue série de recommandations pratiques aux voyageurs, il propose une liste d'itinéraires numérotés de 1 à 93 pour la Suisse, dont plusieurs partent d'une même ville.

Dans l'itinéraire 1 (de Bâle à Bienne), Murray signale que la cité rhénane, qui « domine le Rhin dont les flots d'un vert clair et cristallin s'écoulent dans toute leur largeur »<sup>738</sup>, devrait sa prospérité, d'une part à sa situation aux confins de la Suisse, de la France et de l'Allemagne, d'autre part au fait que le fleuve devient véritablement navigable juste en amont<sup>739</sup>. Les propos relatifs à la cathédrale, située sur la rive gauche, donnent lieu à l'évocation du concile<sup>740</sup>, du tombeau d'Érasme et de la *Pfalz*, place depuis laquelle on peut jouir d' « une vue magnifique sur le Rhin, la ville, et les montagnes de la

---

<sup>734</sup> AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 248-249.

<sup>735</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1840, p. 400.

<sup>736</sup> MURRAY, John, *The handbook for travelers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*, Londres, Murray and son, Paris, Maisson, 1839. La première édition anglaise date de 1838, la première édition en français de 1844.

<sup>737</sup> *Ibid.*, p. V.

<sup>738</sup> « [...]overlooking the Rhine, which rushes past in a full broad flood of a clear light green [...] ». *Ibid.*, p. 1.

<sup>739</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>740</sup> Le concile de Bâle, qui se tint de 1431 à 1449, vit la réconciliation provisoire de l'Église romaine et des Églises d'Orient. Voir *supra*, 1-5-1.

Forêt-Noire »<sup>741</sup>. Mentionnant la célèbre « Danse des morts », Murray corrige l'opinion un temps répandue selon laquelle Holbein en serait l'auteur et rappelle que c'est à Bâle que fut fondée la première université suisse en 1460<sup>742</sup>.

Constituant l'axe de la route 2 (de Bâle à Schaffhouse), le Rhin et son aspect font l'objet de commentaires, relatifs notamment aux rapides qu'il forme à Rheinfelden et à Laufenburg ainsi qu'à sa jonction avec l'Aar<sup>743</sup>.

Traitée dans l'itinéraire<sup>744</sup>, Schaffhouse ne devrait sa notoriété qu'à la présence des chutes et au fait qu'elle constitue l'une des entrées en territoire helvétique. Sensible à l'intérêt architectural des édifices de la région, Murray mentionne l'abbaye Toussaint avant d'évoquer la destruction de l'audacieux pont en bois de l'Appenzellois Grubenmann. La bibliothèque municipale est également citée pour abriter les ouvrages de l'historien Jean de Müller, natif de Schaffhouse<sup>745</sup>.

Le paragraphe consacré à la cataracte débute par ce qu'il convient d'appeler une publicité pour l'auberge « Zum Rheinfall » à Neuhausen, recommandée aux visiteurs désireux de contempler les chutes à divers moments de la journée, au clair de lune par exemple, comme l'ont fait certains de nos voyageurs<sup>746</sup>. Suggérant, à l'instar d'Ebel, d'aborder le site par Laufen et non par la rive schaffhousienne, afin de l'embrasser d'un seul coup d'œil sous son jour le plus flatteur et d'éviter toute déception face à « la plus belle cataracte d'Europe »<sup>747</sup>, Murray préconise l'emprunt de la passerelle pour se rendre au plus près des flots, d'où « le voyageur peut jouir de toute la grandeur de cet *enfer d'eau* »<sup>748</sup>. Cette dernière expression est peut-être la forme anglaise de la citation de Lenz « Wasserhölle », immortalisée par Ramond de Carbonnières en 1777<sup>749</sup> et reprise par de nombreux voyageurs qui la firent ainsi entrer progressivement dans la tradition littéraire liée à la cataracte de Schaffhouse. On peut aussi y reconnaître les termes employés par lord Byron dans son grand poème narratif *Childe Harold's pilgrimage*<sup>750</sup> pour qualifier la

---

<sup>741</sup> « a beautiful view over the Rhine, the town, and the Black Forest hills ». MURRAY, John, *op. cit.*, p. 1.

<sup>742</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>743</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>744</sup> « Route 7 : Schaffhausen to Constance ». *Ibid.*, p. 25-32.

<sup>745</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>746</sup> Laborde en 1781 et Walsh.

<sup>747</sup> « [...] the finest cataract in Europe, [...] ». MURRAY, John, *op. cit.*, p. 26.

<sup>748</sup> « [...], the traveller may enjoy the grandeur of this *hell of waters* ». *Ibid.*, p. 27. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>749</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t.1, p. 15.

<sup>750</sup> C'est la maison d'édition Murray qui en assura la publication de 1812 à 1818. Chez Byron, l'expression « the hell of waters » se trouve au chant IV, publié en 1818.

chute de Terni en Ombrie et que l'un de nos voyageurs, Théobald Walsh, reprit à son tour pour évoquer la cascade suisse<sup>751</sup>.

L'approche conseillée par Murray se veut empirique au sens où le visiteur est invité non seulement à contempler, mais aussi à ressentir les vibrations provoquées par le mouvement des flots de la cataracte depuis l'espace sécurisé que constitue la passerelle<sup>752</sup>. Insistant sur l'importance des jeux de lumière, l'auteur réitère le conseil prodigué plus haut de voir le site à des moments extrêmes de la journée, puis s'intéresse un instant aux blocs rocheux. Divisant la cascade en plusieurs parties, ceux-ci donnent l'impression, vus de l'arrière, d'être continuellement « mangés » par les flots<sup>753</sup>. Le point de vue « singulier » dont le voyageur peut jouir depuis la « camera obscura » du Schlössli Wörth vient clore le développement.

Pour gagner Constance, Murray recommande de passer par la ville allemande de Radolfzell dont il livre une peinture surprenante. En effet, l'évocation d'un soudain rétrécissement du lac en une rivière, au-dessus de laquelle un pont permet d'accéder à Constance<sup>754</sup>, rappelle plutôt le Seerhein à la hauteur de Kreuzlingen. L'auteur se concentre ensuite sur la relation entre le lac et le fleuve en amont de Stein :

Above Stein the Rhine expands into a lake called Untersee (lower lake), connected again by the Rhine at its upper extremity with the larger Lake of Constance<sup>755</sup>.

Ces explications laissent transparaître une légère différence entre le Lac inférieur, considéré comme une extension du fleuve, et sa partie supérieure qui constituerait une entité à part entière. L'évocation de différents monuments de la ville, tels que la cathédrale ou le bâtiment du concile, n'est pas mise en rapport avec le fleuve. Ce dernier et ses flots « vert foncé s'écoulant au milieu des collines boisées »<sup>756</sup> sont mentionnés à nouveau à la hauteur d'Eglisau, sur la route 8 de Schaffhouse à Zurich.

Longeant les lacs de Wallenstadt et de Zurich, le trajet 14 de Zurich à Coire est un parcours classique permettant de gagner Sargans où il est à nouveau fait état du Rhin. En

---

<sup>751</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 25. Voir *infra*, 3-2-3-5.

<sup>752</sup> Meiners (MEINERS, Christoph, *Briefe über die Schweiz*, t. 1, Berlin, 1788, p. 26-27) et Schreiber (SCHREIBER, Alois, *Handbuch für Reisende am Rhein von seinen Quellen bis Holland*, 1831, p. 15) se sont également attachés à développer ce type de point de vue.

<sup>753</sup> MURRAY, John, *op. cit.*, p. 27.

<sup>754</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>755</sup> *Ibid.*, p. 28. [En amont de Stein, le Rhin s'agrandit au point de devenir un lac appelé Untersee (Lac inférieur), relié à nouveau par le Rhin au lac de Constance, qui est plus grand, à son extrémité supérieure.]

<sup>756</sup> *Ibid.*, p. 32.

raison de la configuration particulière du terrain à cet endroit, Murray indique qu'il s'en faudrait de peu que son cours ne dévie vers le lac de Wallenstadt au lieu de poursuivre sa route vers Constance<sup>757</sup>, éventualité également soulevée par plusieurs voyageurs ou auteurs de guides<sup>758</sup>.

Un long passage dédié aux bains de Pfeffers « qu'il ne faut en aucun cas omettre de visiter »<sup>759</sup> est proposé dans l'itinéraire 67 de Saint-Gall à Coire. Considéré comme « l'un des lieux les plus extraordinaires de la Suisse »<sup>760</sup>, le site y est longuement dépeint, ainsi que les deux sentiers permettant de s'y rendre et l'établissement balnéaire lui-même. Se concentrant ensuite sur l'accès primitif à la source chaude, Murray dénonce l'exagération du danger par ses confrères, mais n'en souligne pas moins l'aspect infernal de l'endroit, dans lequel Virgile ou Dante auraient pu faire évoluer leurs personnages<sup>761</sup>.

Sur l'itinéraire 77 longeant le Rhin antérieur de Coire à Andermatt, l'auteur signale la médiocrité des routes et auberges de la région comme une cause possible du peu d'intérêt que les voyageurs ont porté à ce secteur<sup>762</sup>. Les abords de Reichenau offrent une vue intéressante, non seulement sur la jonction des deux bras du fleuve, mais aussi sur celle de leurs vallées<sup>763</sup>. Après avoir précisé, dans une optique quelque peu romantique, que « l'entrée de la vallée du Rhin postérieur est gardée par le château de Rhäzuns »<sup>764</sup>, vieille forteresse située au sud de Bonaduz, Murray guide le lecteur vers Flims et Ilanz sur un parcours nécessitant parfois de s'éloigner du bras antérieur du fleuve<sup>765</sup>. Mais lors du passage à Trun, « à peu de distance du Rhin », il ne manque pas de rappeler les origines de la Ligue Grise, érigeant en lieu de mémoire le vieil arbre sous lequel le pacte fut juré<sup>766</sup>.

Bien que le chemin se poursuive jusqu'au lac d'Oberalp via Disentis, la source du Rhin antérieur n'est pas mentionnée et il n'est pas non plus fait état du lac Toma, ce qui montre l'intérêt limité que suscite l'origine de ce bras du fleuve. Il en va de même dans l'itinéraire suivant consacré à une autre zone du secteur des sources, dans lequel Murray

---

<sup>757</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

<sup>758</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 33 ; COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, 1980, p. 182 ; WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 190.

<sup>759</sup> MURRAY, John, *op. cit.*, p. 239.

<sup>760</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>761</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>762</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>763</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>764</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>765</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>766</sup> *Ibid.*, p. 273-274.

propose de longer partiellement le Rhin du milieu pour gagner Olivone, village tessinois situé entre le Lukmanier et l'Adule. Hormis deux cascades signalées à l'entrée de la vallée<sup>767</sup>, l'auteur ne s'intéresse pas au paysage.

Longeant le Rhin postérieur de Coire à Splügen en passant par la Via Mala, l'itinéraire 87 est très détaillé. Murray associe Reichenau au séjour de Louis-Philippe d'Orléans en 1793 et compare les eaux du Rhin antérieur à celles du Rhin postérieur, jugeant les premières plus limpides que les secondes<sup>768</sup>. La description du resserrement de la vallée en amont de Thusis mérite qu'on s'y arrête :

Above Thusis the valley of the Rhine seems closed up by the mountains ; it is only on a nearer approach that the eye discovers a opening of that singular chasm which has cleft them through, affording a passage for the river, and in modern times, by artificial means, for the road. The rt. side of this colossal portal is guarded by the castle of Realt (Rhoetia Alta), standing in the fork between the Albula and the Rhine [...]<sup>769</sup>.

À l'entrée de la Via Mala, présentée comme une porte vers un monde mystérieux, les traces d'un passé romantique côtoient les manifestations du monde moderne. L'impression de grandeur se dégageant de cette peinture prépare le lecteur à aborder ce que Murray nomme « le défilé le plus sublime et le plus énorme de Suisse » qui parvient à faire du « Rhin, comprimé à l'intérieur de son lit étroit et chargé de pierres » « un ruisseau nain, à peine audible »<sup>770</sup>. Contraint par la puissance de la roche, le cours d'eau devient presque ridicule, si bien que l'attention de l'observateur se détourne des flots pour se porter sur l'élément minéral. À la hauteur du pont du milieu, c'est encore sous l'aspect réducteur d'un « mince filet d'eau »<sup>771</sup> se déroband à la vue du visiteur que le Rhin apparaît, mais le rappel de l'orage de 1834, au cours duquel les flots de celui-ci grossirent au point d'atteindre pratiquement le bas de l'édifice, prouve à quel point il peut se faire destructeur<sup>772</sup>, invitant ainsi le voyageur au respect. Considéré comme moins

---

<sup>767</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>768</sup> *Ibid.*, p. 286-287.

<sup>769</sup> *Ibid.*, p. 288. [En amont de Thusis, la vallée du Rhin semble fermée par les montagnes ; ce n'est qu'en s'approchant plus près que l'œil découvre l'ouverture de ce gouffre singulier qui les a fendues, fournissant un passage à la rivière et, aux temps modernes, par des moyens artificiels, à la route. Le côté droit de cette porte colossale est gardé par le château de Realt qui se tient à la jonction de l'Albula et du Rhin [...].]

<sup>770</sup> « The Rhine, compressed within this narrow, stony bed to the width of a pigmy rivulet, is barely audible [...]. » *Ibid.*, p. 289.

<sup>771</sup> « the Rhine, reduced to a thread of water ». *Ibid.*, p. 290.

<sup>772</sup> *Ibid.*, p. 290-291.

spectaculaire, le défilé des Roffles est simplement vu comme un « décor pittoresque », sans commune mesure avec le site précédent<sup>773</sup>.

Une excursion à la source du Rhin est proposée sur l'itinéraire 90 (Saint-Bernard, Splügen, Bellinzone). Surprenant davantage par son aspect sauvage que par sa beauté, la région présente une multitude de petits cours d'eau venant alimenter ce que Murray nomme « infant Rhine »<sup>774</sup>, expression rappelant les vers que Wordsworth consacra au même secteur<sup>775</sup> et qui confère à ce bras du Rhin un caractère originel absent des descriptions du Rhin antérieur. Murray considérerait donc la source du Rhin postérieur, située dans le glacier du Paradis sur le mont Adule, comme l'unique source du fleuve.

L'attention portée au cours suisse du Rhin par Murray se limite manifestement à quelques sites particulièrement connus, comme la cataracte de Schaffhouse ou la Viamala. Si, à la première, le fleuve apparaît en position de force, « dévorant » la roche sur son passage, il est en revanche soumis à la loi de l'élément minéral dans la seconde. Bien que sensible au faible intérêt suscité par le Rhin antérieur et sa région, qu'il tente d'expliquer par une offre d'hébergement insuffisante, l'auteur ne semble pas pour autant enclin à corriger ce déséquilibre.

## 2-2-5 Baedeker, Karl

Karl Baedeker fonda en 1827 la maison d'édition qui porte son nom. S'inspirant de son homologue britannique, il se spécialisa dans les guides de voyage. Son ouvrage intitulé *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*<sup>776</sup> divise la Suisse en deux. Bien que considérant la partie orientale comme aussi intéressante que la partie occidentale, l'auteur présente celle-ci telle une sorte de bonus, ce qui lui confère un statut particulier<sup>777</sup>.

Bâle inaugure les pages consacrées à l'ouest du pays. L'importance que le Rhin revêt au cœur de la cité apparaît plus nettement sur la carte<sup>778</sup> que dans le texte où le cours d'eau n'est évoqué qu'en lien avec la cathédrale et sa terrasse « qui offre une jolie

---

<sup>773</sup> « the scenery around is picturesque ». *Ibid.*, p. 292.

<sup>774</sup> *Ibid.*, p. 300-301.

<sup>775</sup> WORDSWORTH, William, Merchant, E. (éd), *Poetry and Prose*, Londres, Rupert Hart-Davis, 1969, p. 61. Voir *infra*, 3-3-2-4.

<sup>776</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854. 1<sup>ère</sup> édition en 1844.

<sup>777</sup> *Ibid.*, p. XV.

<sup>778</sup> *Ibid.*, carte hors texte, avant la page 1.

vue sur le fleuve vert et sur les sombres collines de la Forêt-Noire »<sup>779</sup>. En revanche, Baedeker signale la possibilité de se baigner dans celui-ci, ce que nous n'avons trouvé nulle part ailleurs.

L'itinéraire 7 invite le voyageur à se rendre de Bâle à Schaffhouse via Säkingen en voiture rapide (Schnellwagen), c'est-à-dire en restant sur la rive badoise. Le trajet est brièvement décrit, hormis à la hauteur des rapides de Laufenburg, abordés à l'aide d'une citation de Matthäus Merian<sup>780</sup>. Datée de 1642, celle-ci est vraisemblablement tirée du premier volume de la *Topographia Germaniae* intitulé *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae* et indique qu'il serait possible de traverser le fleuve à pied sec lorsqu'il est à son niveau le plus bas en disposant des planches entre les deux rochers situés au milieu de son lit<sup>781</sup>, approche inédite pour ce site dans notre corpus. S'appuyant sur les propos de la *Topographia*, Baedeker qualifie la traversée en barque d'« assez facile à réussir », tout en précisant qu'une telle tentative a déjà pourtant coûté la vie à un Anglais, un certain lord Montague, dont le château aurait brûlé le jour même de son décès à Laufenburg dans les flots du Rhin<sup>782</sup>, anecdote relatée dans plusieurs autres guides<sup>783</sup>. Plusieurs ouvrages anglais font également état de l'accident de ce Britannique en 1793, mais situent les faits à la cataracte de Schaffhouse et non à Laufenburg<sup>784</sup>. Une incertitude subsiste donc quant au lieu exact du drame, dont nous verrons qu'il a probablement inspiré aussi Alexandre Dumas<sup>785</sup>.

Baedeker signale ensuite aux voyageurs la possibilité d'effectuer en radeau le trajet depuis la chute de Laufen jusqu'à Laufenburg, ce qui peut paraître incohérent par rapport au sens du parcours proposé<sup>786</sup>.

Dans le chapitre consacré à Schaffhouse et à sa cataracte, le jugement sur la ville est mitigé. Dépeinte comme pittoresque par certains aspects, elle est dans son ensemble peu remarquable et sa notoriété est immédiatement associée à l'existence de la cascade

---

<sup>779</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>780</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>781</sup> Ayant eu en mains l'ouvrage (peu accessible) de Merian avant celui de Baedeker, nous n'avons malheureusement pas pu vérifier cette hypothèse.

<sup>782</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 25.

<sup>783</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, 1810, p. 273 ; JOANNE, Adolphe-Laurent, *op. cit.*, p. 708.

<sup>784</sup> On citera par exemple PASSAVANT, John David, *Tour of a German artist in England*, t. 2, Londres, Saunders and Otley, 1836, p. 82 et *The British Critic*, vol. 20, Londres, C. et J. Rivington, 1823, p. 179.

<sup>785</sup> Voir *infra*, 3-2-3-6.

<sup>786</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 26.

qui attire et retient les visiteurs<sup>787</sup>. En proposant d'aborder le site en longeant le fleuve depuis Schaffhouse ou en effectuant le trajet en barque malgré les rapides, l'auteur inclut la chute dans un ensemble plus vaste. Bien que présentant le château de Laufen sous un jour prosaïque comme la « propriété de la veuve de l'artiste Bleuler »<sup>788</sup>, laquelle autorise l'utilisation de la passerelle moyennant finance, Baedeker n'hésite pas à conseiller l'approche par cette dernière, d'où « l'observateur peut presque toucher de la main la masse d'eau qui s'abat »<sup>789</sup>. Mais curieusement, la gravure illustrant ces propos montre la chute depuis les vignobles sur l'autre rive<sup>790</sup>, c'est-à-dire depuis un point de vue très éloigné.

Après avoir indiqué les horaires les plus favorables pour jouir du spectacle, l'auteur mentionne l'aventure d'un batelier endormi dont l'embarcation aurait passé l'obstacle sans dommages, doutant au passage qu'une issue aussi heureuse se représente jamais<sup>791</sup>. Mais il ne parle pas du décès d'un Britannique à Schaffhouse, situant définitivement les faits aux rapides de Laufenburg.

À l'instar de plusieurs voyageurs ou d'auteurs d'ouvrages descriptifs<sup>792</sup>, Baedeker s'étonne que les Anciens n'aient jamais évoqué la cataracte dans leurs écrits et se fait l'écho d'une hypothèse selon laquelle le phénomène de la chute ne daterait que du Moyen-Âge, période à laquelle le Rhin aurait modifié son cours<sup>793</sup>. Bien que la réponse avancée ici paraisse fantaisiste, l'auteur n'en met pas moins le doigt sur un mystère.

Après avoir présenté les diverses possibilités, payantes, offertes au visiteur pour franchir le Rhin en barque et observer le paysage depuis l'une des deux « Camerae obscurae » disponibles au Schlössli et au château de Laufen, Baedeker suggère d'embrasser le panorama dans sa globalité depuis les bancs installés un peu au-dessus du Schlössli sur la rive droite et donnés comme « le meilleur point de vue »<sup>794</sup>.

---

<sup>787</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>788</sup> *Ibid.*, p. 28. Artiste, éditeur et homme d'affaires, Louis Bleuler s'est éteint en 1850 au château de Laufen dont il avait fait l'acquisition en 1833. Voir *infra*, 2-3-2.

<sup>789</sup> « Der Beschauer kann hier mit der Hand die herabstürzende Wassermasse beinah erreichen ». *Ibid.*, p. 28.

<sup>790</sup> *Ibid.*, gravure hors texte entre les pages 28 et 29.

<sup>791</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>792</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *op. cit.*, t.1, p. 5 et ZSCHOKKE, *Die klassischen Stellen der Schweiz*, p. 192-193.

<sup>793</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 30.

<sup>794</sup> *Ibid.*, p. 30.



Entraînant le voyageur de Schaffhouse à Constance par les rives du fleuve, dont le charme est souligné, Baedeker indique que celui-ci prend « la forme d'un lac »<sup>795</sup>, faisant du Lac inférieur un avatar du cours d'eau, comme le confirment les propos relatifs à Stein et à Steckborn, à la hauteur desquelles « le Rhin s'élargit peu à peu pour devenir un large lac »<sup>796</sup>. Mais l'approche diffère lors de l'évocation de l'île de Mainau située dans la « partie supérieure du lac »<sup>797</sup> où le Rhin est absent de la terminologie employée. Baedeker opérerait donc une distinction entre les deux parties du lac, faisant seulement de la plus petite un élargissement du fleuve.

Entre Steckborn et Ermatingen, seuls deux sites sont mentionnés : d'une part, le château d'Arenenberg, qui abrita à partir de 1817<sup>798</sup> et pendant vingt ans la reine Hortense en exil et le prince Louis Napoléon, futur Napoléon III, d'autre part, le château de Gottlieben où Jean Hus fut emprisonné suite à la décision du concile de Constance. Résolument historique, le parcours se poursuit dans Constance, dont Baedeker évoque les principaux monuments religieux, la maison où Hus fut arrêté ainsi que le lieu où il fut supplicié en 1415.

L'itinéraire 15 de Zurich à Coire en longeant les lacs (de Zurich et de Wallenstadt) renferme une allusion à la théorie selon laquelle le cours du Rhin pourrait un jour dévier à la hauteur de Sargans et se jeter dans le lac de Wallenstadt, Baedeker mentionnant de surcroît la possibilité qu'un bras du fleuve se soit écoulé jadis vers le lac<sup>799</sup>. L'éventualité d'une telle modification de parcours, également évoquée par Murray, intéressera certains voyageurs comme Walsh et Cooper qui s'y attarderont dans leurs récits<sup>800</sup>.

De Lucerne à Milan via le Gothard, l'itinéraire 33 intègre une longue citation de Goethe, extraite de la dernière lettre des *Briefe aus der Schweiz* (1796)<sup>801</sup>, fruit de son voyage de 1779 en terre helvétique. L'écrivain voyageur y envisage le Gothard comme une ligne de partage des eaux et évoque, entre autres, la proximité de la source du Rhin.

---

<sup>795</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>796</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>797</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>798</sup> Propriétaire du château d'Arenenberg depuis 1817, la reine Hortense résida cependant à Augsburg jusqu'en 1824, date à laquelle elle s'établit définitivement dans sa résidence thurgovienne, après y avoir effectué de multiples séjours. Elle s'y éteignit en 1837.

<sup>799</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hülfquellen bearbeitet*, 1854, p. 33.

<sup>800</sup> Voir *infra*, 3-3-3-1 et 3-3-3-2.

<sup>801</sup> On s'étonnera toutefois que Baedeker date cette lettre de 1799, alors qu'elle a été écrite en réalité le 13 novembre 1779. Il s'agit en fait d'une erreur typographique qui sera corrigée dans les éditions ultérieures. On signalera par ailleurs que Baedeker se réfère abondamment aux *Briefe* tout au long de son ouvrage.

La référence de Baedeker au grand homme de lettres n'est pas innocente et confère au secteur une aura particulière, même si les sources du Rhin ne sont pas abordées plus avant.

Dans le chapitre sur le lac de Constance, qualifié de « lit du Rhin des plus énormes »<sup>802</sup>, Baedeker prend d'abord le parti de faire de l'étendue d'eau un élargissement du fleuve, avant de qualifier ce dernier d'affluent « formant un large delta »<sup>803</sup>, illustrant ainsi ses hésitations quant aux rapports entre le cours d'eau et la nappe lacustre.

Sur le parcours 63 (de Saint-Gall à Coire via le Rheintal), les eaux du Rhin sont décrites comme « sales et marécageuses » à Rheineck, alors que leur belle couleur verte était soulignée entre les piles du pont de Constance, à l'extrémité du plan d'eau<sup>804</sup>. Baedeker suggérerait ici, à mots couverts, l'effet purificateur que certains voyageurs associent au passage du fleuve dans le lac.

Illustrés par une gravure montrant l'établissement enclavé entre les parois rocheuses, les bains de Pfeffers sont considérés comme « l'un des lieux les plus remarquables de la Suisse »<sup>805</sup>. Bien qu'indiquant la possibilité, moyennant paiement, de se rendre là où jaillissent les eaux chaudes par la galerie accrochée à l'humide paroi rocheuse, le texte insiste sur l'inhospitalité des lieux, exposés au grondement continu de la Tamina. On ne décèle cependant pas chez notre auteur la volonté de se livrer à une description exhaustive et anxiogène de ce que certains visiteurs ont comparé à l'entrée des Enfers<sup>806</sup>. Munies d'un parapluie, les dames peuvent en effet entreprendre sans hésitation la promenade dans l'effrayante « gorge de la Tamina [qui] n'atteint pas la magnificence de la Via Mala »<sup>807</sup>. Pour compléter son propos, Baedeker reproduit une longue citation de la *Cosmographie oder beschreibung aller länder, herschaften, fürnemsten* (Bâle, 1550) de Sebastian Münster<sup>808</sup> qui retrace l'histoire de l'abbaye de Pfeffers, dépeint les difficultés d'accès aux bains et dresse une liste de tous les bienfaits attribués à leurs eaux chaudes.

---

<sup>802</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 259.

<sup>803</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>804</sup> « ein schmutziges sumpfiges Ansehen ». *Ibid.*, p. 264.

<sup>805</sup> *Ibid.*, p. 266.

<sup>806</sup> Voir : DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 154 et COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 186.

<sup>807</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 267.

<sup>808</sup> Baedeker indique clairement sa source.

À partir de Coire, où sont rappelées les origines romanches du nom « Rhin », c'est-à-dire « eaux courantes », l'itinéraire 75 conduit le voyageur sur les bords du Rhin antérieur jusqu'à Andermatt<sup>809</sup>. Agréable jusqu'à Disentis, le paysage devient désolé jusqu'à Oberalp. Conscient que cette partie du fleuve attire peu les voyageurs, Baedeker en attribue la cause au déficit d'hébergement sur ce secteur<sup>810</sup>, à l'instar de son homologue britannique Murray<sup>811</sup>.

Le parcours depuis Reichenau, « où Rhin postérieur et antérieur se réunissent »<sup>812</sup>, propose au voyageur de gagner Flims, puis Ilanz, « première ville sur le Rhin ». À Trun, où un pacte considéré comme « le Rütli des Grisons » fut juré en 1424<sup>813</sup>, la proximité du Rhin n'est pas soulignée, à la différence de ce qu'on peut trouver chez Zschokke<sup>814</sup>. Plus loin, la réunion du bras antérieur avec le Rhin du milieu est intégrée à un ensemble paysager plus vaste incluant Disentis. Mais contrairement à toute attente, le cours d'eau appelé « Toma-Rhein », qui « dévale les pentes abruptes »<sup>815</sup> de la montagne et n'est autre que le torrent jaillissant du lac Toma, n'est pas mis en relation avec la notion de source. Bien que Baedeker souligne l'intéressant point de vue sur la vallée du Rhin antérieur, les lieux décrits ne sont pas considérés comme l'origine du fleuve.

Sur le trajet de Disentis à Biasca, village situé aux confins du Tessin et des Grisons, une place non négligeable est accordée au Rhin du milieu, dont la vallée acquiert une dimension historique. C'est en effet par ce passage que l'armée de Pépin le Bref aurait gagné l'Italie en 754<sup>816</sup>, détail que ne mentionnent pas nos voyageurs. Agrémenté de deux cascades, le Rhin du milieu est majestueux et débouche dans une large vallée couverte de prairies et de forêts qui abriteraient encore des ours<sup>817</sup>. L'impression générale qui se dégage de cette partie du cours d'eau est donc globalement plus positive que dans les commentaires consacrés au Rhin antérieur.

Revenant, dans l'itinéraire 82 (de Coire à Splügen), sur la configuration hydrographique particulière de Reichenau, Baedeker associe immédiatement le lieu aux

---

<sup>809</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 271.

<sup>810</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>811</sup> MURRAY, John, *op. cit.*, p. 272.

<sup>812</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 301.

<sup>813</sup> Voir *supra*, 1-5-3.

<sup>814</sup> ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz*, p. 36-37.

<sup>815</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 305.

<sup>816</sup> *Ibid.*, p. 305.

<sup>817</sup> *Ibid.*, p. 305.

activités de pédagogue du jeune Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres<sup>818</sup>, au sein de ce qui allait devenir le célèbre institut d'Heinrich Zschokke. Après avoir rappelé que c'est dans le château de Reichenau que le futur souverain français, réfugié sous le pseudonyme de Monsieur Chabos, apprit la décapitation de son père et l'exil de sa mère à Madagascar, Baedeker invite le visiteur à contempler depuis le jardin la rencontre entre les deux bras du fleuve dont la différence d'aspect est mise en avant. Dans ce qui ressemble à une épreuve de force, le Rhin postérieur, aux eaux grises et tourmentées, prend le dessus sur les flots pourtant abondants du Rhin antérieur<sup>819</sup>, conquérant par là le rang prédominant qui lui est généralement attribué.

Dans la riante vallée du Domleschg, les nombreuses forteresses en ruine sur les rives du Rhin postérieur contribuent à la beauté du paysage et constituent autant de souvenirs des batailles menées par le peuple grison contre l'oppression des seigneurs des lieux<sup>820</sup>. Le Rhin et le paysage dans lequel il s'inscrit prennent dans ce contexte une signification historique locale. Remarquant l'extrême diversité de la population dans les villages situés le long du Rhin où cohabitent deux langues (allemand et romanche) et deux religions (catholicisme et protestantisme), l'auteur fait du fleuve un trait d'union.

Après avoir signalé la reconstruction récente (1846) du village de Thusis ravagé par un incendie, Baedeker fournit une explication à la couleur particulièrement sombre des eaux du Rhin postérieur déjà remarquée à Reichenau, incriminant la Nolla dont les flots chargés de marne se jettent dans le fleuve<sup>821</sup>.

Le rétrécissement de la vallée et la gorge dans laquelle le Rhin s'est frayé un chemin semblent placés sous la protection de la forteresse de Hohen Rhätien, présentée comme la plus ancienne de Suisse<sup>822</sup>. La Via Mala est d'emblée comparée à la gorge de la Tamina et à celle de Gondo, sur le Simplon. Qualifiées toutes trois de « grandioses », elles sont classées dans la catégorie des sites célèbres<sup>823</sup>, mais Baedeker met en garde le voyageur contre une éventuelle déception face à la « Voie funeste », au motif que le Rhin

---

<sup>818</sup> Pour échapper à la Terreur, le futur souverain s'était réfugié en Suisse où il enseigna le français et les mathématiques de novembre 1793 à juin 1794. Son père, Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, dit « Philippe Égalité », avait été guillotiné le 6 novembre 1793 au terme d'un parcours assez trouble aux côtés des révolutionnaires.

<sup>819</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 322.

<sup>820</sup> *Ibid.*, p. 322.

<sup>821</sup> *Ibid.*, p. 323-324.

<sup>822</sup> En fait, il s'agit de l'une des plus anciennes. Sa tour principale fut édiflée entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle. FONTANA, Armon, KAISER, Thomas, *op. cit.*, p. 22.

<sup>823</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 324.

y est réduit à l'état d'« étroit petit ruisseau qu'on ne peut parfois ni voir, ni entendre »<sup>824</sup>, image dévalorisante que nous avons aussi trouvée chez Murray. La présence du fleuve étant à peine perceptible au cœur de l'impressionnant ensemble minéral, le promeneur est invité à reporter son attention sur l'audace architecturale du pont du Milieu. En rappelant la crue de 1834, l'auteur montre néanmoins la force qui peut s'emparer du petit cours d'eau dont le niveau, à l'époque, atteignit presque l'arche du pont<sup>825</sup>.

À cet endroit du parcours, l'offre est faite au voyageur d'arrêter là sa visite ou bien de la prolonger jusqu'à Zillis, sur une portion où le Rhin retrouve une apparence plus avenante puisqu'il y forme une « jolie cascade »<sup>826</sup>. Au-delà d'Andeer, le promeneur peut contempler la jonction du Rhin postérieur et du Rhin d'Avers, avant de poursuivre sa route vers les Roffles et le village de Splügen<sup>827</sup>.

Le visiteur souhaitant effectuer l'« étonnante excursion à la source du Rhin postérieur » à cinq ou six heures de là<sup>828</sup> doit se reporter à l'itinéraire 86 (de Splügen à Bellinzona). Le chapitre comporte de nombreux détails sur les abords du « jeune Rhin » qui traverse d'abord un secteur désolé nommé « enfer », puis un autre appelé « paradis » en raison des innombrables fleurs qui s'y épanouissent à la belle saison<sup>829</sup>. Présentée comme une « ouverture du glacier du Rheinwald en forme de mufle de vache d'où jaillit le Rhin postérieur »<sup>830</sup>, la source a l'aspect d'un filet d'eau déjà important, que viennent rapidement gonfler d'autres écoulements. Une description aussi précise de la source du Rhin postérieur revêt un caractère exceptionnel, car la plupart des guides sont peu prolixes sur ce secteur. Et même si certains de nos voyageurs ont tenté de s'en approcher, ils renoncèrent le plus souvent à leur entreprise en raison de conditions météorologiques défavorables ou d'une méconnaissance de la zone. Ce passage fournit à Baedeker une occasion unique de se distinguer de ses concurrents et de justifier le sous-titre de son ouvrage (« nach eigener Anschauung »)<sup>831</sup>.

---

<sup>824</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>825</sup> *Ibid.*, p. 325. La puissance dévastatrice du Rhin fit d'énormes dégâts dans la vallée du Domleschg. Voir : SPADINI, Siffredo (et al.), *Viamala*, 2007, p. 29.

<sup>826</sup> « ein hübscher Wasserfall ». BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 325.

<sup>827</sup> *Ibid.*, p. 326.

<sup>828</sup> « Der sehr merkwürdige Ausflug zur Quelle des Hinter-Rheins ». *Ibid.*, p. 327.

<sup>829</sup> *Ibid.*, p. 336-337.

<sup>830</sup> « Aus einer Oeffnung desselben [des Rheinwald-Gletschers] in Form eines Kuhmauls quillt der Hinterrhein ». *Ibid.*, p. 337.

<sup>831</sup> [d'après mon expérience personnelle].

Comme le confirme l'entrée « Rheinquelle » de l'index, les origines du Rhin se réduisent, aux yeux de Baedeker, à la seule source du Rhin postérieur<sup>832</sup>. Par ailleurs, l'auteur ne fait aucune allusion à la représentation traditionnelle de cette dernière, telle que l'ont véhiculée par exemple les vers de Boileau, davantage connus évidemment dans la sphère francophone.

On soulignera également la volonté de Baedeker de faire de différents sites du Rhin suisse des lieux de mémoire, associés tantôt à l'histoire locale, tantôt à l'histoire européenne.

#### 2-2-6 Joanne, Adolphe-Laurent

Basés sur des modèles d'itinéraires, les guides conçus par ce journaliste épris de voyages débutent tous par la recommandation aux voyageurs de planifier leur parcours, au motif que « pour qu'un voyage soit en même temps utile et agréable, il faut qu'il ait été étudié [...] avec intelligence et avec goût »<sup>833</sup>. Remplissant selon André Rauch une fonction à la fois culturelle et pratique, le guide permet de gagner du temps en choisissant les circuits et les embranchements les plus directs. Il agit également sur la perception du paysage, dans la mesure où il « réunit les éléments d'une familiarisation à la culture touristique »<sup>834</sup>.

Les paramètres spatio-temporels nécessaires à la contemplation de tel ou tel site, fournis par le guide, conduisent cependant à une certaine banalisation du pittoresque<sup>835</sup>. L'examen de la troisième édition de *l'Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, parue en 1859, nous permettra de voir en quoi l'image du Rhin suisse participe de cette approche.

Précisant dans la préface qu'il a considérablement revu le contenu des précédentes éditions, Joanne accorde dans celle de 1859 une plus grande place aux routes suisses et au Jura français, grâce au transfert vers d'autres ouvrages des itinéraires relatifs au pays de Bade et à la Forêt-Noire. Il souligne également l'ajout de « courses en montagnes » qu'il

---

<sup>832</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 368.

<sup>833</sup> JOANNE, Adolphe-Laurent, *op. cit.*, p. 1. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>834</sup> RAUCH, André, *op. cit.*, p. 100.

<sup>835</sup> *Ibid.*, p. 100.

a lui-même expérimentées ou qu'il doit à des amis, et ne cherche pas à cacher ses emprunts « aux plus récentes publications de la Grande-Bretagne ou de l'Allemagne »<sup>836</sup>.

À côté des conseils prodigués aux voyageurs figure la liste des lieux que Joanne considère comme incontournables et qu'« un premier voyage en Suisse [...] *devra nécessairement* comprendre »<sup>837</sup>. Aucun d'entre eux ne se trouve sur les bords du Rhin, lesquels n'apparaissent en effet que dans une seconde liste répertoriant les sites par catégories, telles que « Glaciers », « Cascades », « Vallées », « Gorges », etc. On y recommande de voir la source (sans autre précision), la chute et la vallée du Rhin ainsi que la Via Mala. Dans la rubrique « Lacs », le lac de Constance n'est pas mentionné. Même s'ils ne figurent pas en première place, plusieurs sites sur le Rhin comptent donc parmi les lieux représentatifs de la Suisse.

Après avoir longuement cité Töpffer<sup>838</sup>, Joanne distille sa conception du voyage, lequel doit faire l'objet d'une bonne organisation préalable, tout en ménageant une place à l'imprévu. L'état d'esprit du voyageur, qui doit savoir demeurer modeste et ouvert à chaque petit plaisir que son périple peut lui apporter, joue un rôle primordial dans la réussite de l'entreprise.

Au moins une douzaine de routes accordent une place prépondérante au Rhin, couvrant ainsi la quasi-totalité de son cours suisse. Évoqué à propos de Bâle, dont il représente un élément constitutif en divisant la ville en deux<sup>839</sup>, le caractère imposant du cours d'eau est finalement davantage mis en valeur par la carte de la cité<sup>840</sup>. Joanne mentionne les richesses culturelles liées à l'histoire de celle-ci telles que la Salle du Concile et la cathédrale sur la terrasse de laquelle il invite le voyageur à se rendre, et d'où « on jouit d'une vue superbe sur le fleuve, la ville qu'il traverse et les montagnes de la Forêt-Noire »<sup>841</sup>. Il attire également l'attention sur le « pont du Rhin » qui, tel un point de repère, permet de situer la tour sur laquelle se tenait la figure grotesque du

---

<sup>836</sup> JOANNE, Adolphe-Laurent, *op. cit.*, p. XIII. Joanne fait certainement allusion aux guides du Britannique Murray et de l'Allemand Baedeker.

<sup>837</sup> Il s'agit du lac de Genève, de la vallée de Chamonix, de l'Oberland bernois, du Rigi et du lac des Quatre-Cantons. *Ibid.*, p. 2. C'est Joanne qui souligne.

<sup>838</sup> Joanne fait référence aux *Premiers voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes* de Töpffer, et plus particulièrement aux voyages de 1838.

<sup>839</sup> JOANNE, Adolphe-Laurent, *op. cit.*, p. 674.

<sup>840</sup> *Ibid.*, p. 675. On retrouve le même phénomène chez Baedeker.

<sup>841</sup> *Ibid.*, p. 677.

« Lallenkönig »<sup>842</sup>. Après avoir énuméré les diverses collections et œuvres d'art visibles au musée situé rue des Augustins<sup>843</sup>, il présente, dans la rubrique « Promenades », les abords du fleuve à la hauteur de la cathédrale et du pont comme seuls dignes d'intérêt pour le promeneur, plutôt incité à se rendre à l'extérieur de la ville.

L'itinéraire 215 propose de gagner Schaffhouse d'abord en train, puis en diligence à partir de Waldshut, en longeant les rives du Rhin à Laufenburg dont l'apparence est décrite avec soin :

Le fleuve, resserré dans un lit très-étroit, se précipite et se brise entre des écueils qui restent en grande partie à sec quand les eaux sont basses. Les bateaux, préalablement déchargés, franchissent au moyen de cordes, cette chute ou plutôt ces rapides (en all. *lauffen*) au-dessous desquels est une pêcherie de saumons, appartenant à la commune et rapportant en moyenne 5 à 600 florins par année. La petite pêche [...] a lieu au mois de juin. À cette époque, les saumons couvrent pour ainsi dire le Rhin d'une rive à l'autre<sup>844</sup>.

À côté des considérations pratiques relatives à l'impact des rapides sur la circulation des marchandises, l'évocation de la pêche au saumon constitue la véritable originalité de ce passage donnant l'image d'un fleuve grouillant de vie, aspect que peu de voyageurs ont pris en considération.

Signalant les défis auxquels le Rhin est confronté à cet endroit, Joanne mentionne l'exploit d'un batelier autochtone qui parvint à descendre sans dommage les rapides et la tentative moins heureuse d'un jeune Anglais qui y trouva la mort, anecdote citée, nous l'avons vu, par Ebel et Baedeker. Des histoires analogues circulent à propos de la cataracte de Schaffhouse, comme celle racontée par Dumas<sup>845</sup>.

À proximité de Schaffhouse, deux possibilités s'offrent de contempler la chute de Laufen : soit directement à partir de Dachsen<sup>846</sup>, soit depuis Schaffhouse. Cette dernière

---

<sup>842</sup> De « Lälli », « langue » dans le dialecte bâlois. Datant du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, ce masque articulé d'un roi tirant la langue fut longtemps positionné près du Rhin, d'où il regardait en direction du « Petit-Bâle ». Dérobé vers 1839, il réapparut en 1860. Depuis 1894, l'original est conservé au Musée historique de Bâle. Voir : SPYCHER, Albert, *Der Basler Lällenkönig*, <http://brauchtumsseiten.de>, page consultée le 30/12/09.

<sup>843</sup> Conservées à la Haus zur Mücke, premier musée public bâlois, à partir de 1671, les collections d'objets anciens du médecin Félix Platter (1536-1614) et du professeur de droit Boniface Amerbach (1495-1562) furent transférées en 1849 dans le bâtiment conçu par l'architecte Berri dans la rue des Augustins. De nos jours, le Muséum d'Histoire Naturelle de Bâle abrite plus de sept millions de pièces. Voir : NAGEL, Anne et al., *Die Kunstdenkmäler des Kantons Basel-Stadt, t. VII – Die Altstadt von Grossbasel I – Profanbauten*, Berne, Gesellschaft für schweizerische Kunstgeschichte GSK, 2006, p. 122-126 et p. 282-293.

<sup>844</sup> JOANNE, Adolphe-Laurent, *op. cit.*, p. 708.

<sup>845</sup> Voir *infra*, 3-2-3-6.

<sup>846</sup> Dachsen est un petit village du canton de Zurich situé à 3 kilomètres au sud de la cataracte.



proposition fait l'objet d'un long développement dans lequel Joanne passe en revue les curiosités de la ville et l'histoire locale, notamment le pont du Rhin, œuvre de l'architecte Grubenmann, détruit par les Français en 1799.

Particulièrement détaillée, l'excursion à la chute débute par Neuhausen, c'est-à-dire par la rive droite du fleuve. Signalant la possibilité de visiter plusieurs usines, l'auteur inscrit le site au cœur d'un ensemble industrialisé, avant de se tourner vers la littérature. Citant Jeanne-Manon Roland pour décrire la majesté du spectacle, il reproduit également des passages du Pogge et de Montaigne. Conscient de l'intérêt que le lieu a suscité chez les hommes et femmes de lettres, Joanne se montre sensible à l'évolution de la perception de la nature, concluant que « selon l'expression d'un touriste du XIX<sup>e</sup> siècle, la *nature* n'était pas encore *inventée* à l'époque où vivait Montaigne »<sup>847</sup>. Puis, Joanne évoque les différentes manières d'effectuer la visite, depuis le Schlössli Wörth sur la rive droite jusqu'à la passerelle en contrebas du château de Laufen sur la rive gauche, sans omettre l'ascension de l'un des blocs rocheux situés au milieu du fleuve et que l'on peut atteindre en barque. Il s'attarde également sur les prix pratiqués ainsi que sur les dimensions du cours d'eau et de sa chute, avant d'indiquer les horaires les plus favorables à la contemplation du site. Comme Murray, il suggère une visite nocturne au clair de lune, moment où « ce magnifique tableau produit l'effet le plus saisissant »<sup>848</sup>.

Pour le trajet de Schaffhouse à Constance, trois modes de déplacement s'offrent au voyageur : l'un fluvial, les autres terrestres, soit par la rive droite via Singen et Radolfzell, soit par la rive gauche via Diessenhofen, Stein et Steckborn. Presqu'exclusivement d'ordre historique, les indications fournies ne comportent aucun détail relatif au paysage. Après avoir retracé l'histoire de la ville de Constance et énuméré ses principaux édifices, l'auteur se concentre sur le lac « formé par le Rhin qui y entre au S.-E., et qui en ressort au N.-E. »<sup>849</sup>. Citant les affluents du lac, Joanne se montre précis lorsqu'il s'agit d'en indiquer les dimensions. Il s'intéresse également à la faune lacustre et aux nombreux oiseaux qui vivent près de l'embouchure du fleuve, associant ce dernier à une vie débordante, sans pousser plus avant l'examen des relations entre le lac et le cours d'eau.

---

<sup>847</sup> JOANNE, Adolphe-Laurent, *op. cit.*, p. 714. C'est Joanne qui souligne.

<sup>848</sup> *Ibid.*, p. 715.

<sup>849</sup> *Ibid.*, p. 721.

Pour se rendre de Rorschach à Coire, Joanne propose de suivre la vallée du Rheinthal, où le fleuve est présenté comme extrêmement changeant et potentiellement destructeur en raison de ses crues fréquentes.

Aux environs de Ragaz, la gorge de la Tamina est annoncée comme « l'une des principales curiosités de la Suisse » qui offre « les tableaux les plus pittoresques aux yeux du voyageur charmé »<sup>850</sup>. Ayant rappelé la légende de la découverte fortuite de la source chaude par un chasseur au XV<sup>e</sup> siècle, l'auteur retrace l'histoire de la fondation des bains, avant d'inciter le visiteur à se rendre à la source par la passerelle surplombant la Tamina. Paradoxalement, la description demeure prosaïque, rendant le lieu finalement peu attractif en dépit de l'absence de danger.

La route 261 (de Coire à Disentis) permet au promeneur de cheminer partiellement sur les bords du Rhin dont il est cependant contraint de s'éloigner à la hauteur de Flims, contournant ainsi le canyon de la Ruinaulta. C'est essentiellement l'histoire régionale qui alimente les propos de Joanne sur toute cette portion, si bien qu'il faut se reporter à la route 267 (de Disentis à Andermatt) pour obtenir des indications sur le secteur de la source du Rhin antérieur, laquelle n'apparaît d'ailleurs pas comme un but à part entière. Il est certes question d'« une des plus hautes sources du Vorderrhein » descendant du Gaemerthal<sup>851</sup>, mais le lac Toma n'est pas évoqué et l'emploi du pluriel impliquant l'existence de sources multiples empêche une localisation précise de la source véritable.

Sur l'itinéraire de Coire à Chiavenna, la réunion des deux bras du fleuve est à peine évoquée à propos de Reichenau, car l'essentiel des informations porte sur le château abritant l'institution dirigée par Heinrich Zschokke et où le futur Louis-Philippe exerça incognito la fonction de professeur<sup>852</sup>.

Dans la vallée du Domleschg, le fleuve fait figure d'élément accessoire par rapport aux villages et châteaux qui confèrent au paysage une aura romantique<sup>853</sup>. L'évocation des crues du Rhin ainsi que de celles de ses affluents, la Nolla et l'Albula, fait apparaître celui-ci comme le responsable de dégâts considérables dans la région. Après avoir décrit la topographie de la gorge et brièvement rappelé l'histoire des voies de circulation, Joanne prolonge cette approche dépréciative dans le passage dédié à la Via

---

<sup>850</sup> *Ibid.*, p. 731.

<sup>851</sup> *Ibid.*, p. 803.

<sup>852</sup> *Ibid.*, p. 806.

<sup>853</sup> *Ibid.*, p. 807.

Mala, où il dépeint le violent orage de 1834 à l'origine de terribles inondations ayant provoqué la destruction de l'un des ponts<sup>854</sup>.

Après avoir associé la vallée de Schams, à la sortie sud de la Via Mala, à une terrible histoire de vengeance d'un paysan envers son seigneur<sup>855</sup>, Joanne inscrit la réunion du Rhin d'Avers et du Rhin postérieur dans un cadre pittoresque. Dans les Roffles ou Via Mala intérieure, peu après Andeer, l'apparence du cours d'eau n'est presque pas évoquée, mais celui-ci et ses affluents sont une nouvelle fois présentés comme la cause de catastrophes à Splügen. Le parcours se poursuivant en direction du col du même nom, le promeneur s'éloigne des rives du Rhin postérieur sans en avoir atteint les sources. Abordées dans le cadre de l'itinéraire 271 (de Coire à Bellinzone), ces dernières constituent un maigre réconfort pour le randonneur qui, à l'issue d'une course dangereuse et peu attrayante à travers « d'affreux débris de rochers » au cœur d'un environnement désolé<sup>856</sup>, atteint une simple « caverne de glace souvent magnifiée d'où sort le Rhin »<sup>857</sup>.

À travers différents itinéraires, Joanne couvre donc la quasi-totalité du Rhin suisse, lequel ne constitue cependant pas un but de visite en soi, comme le montrent les différents passages concernant les sources. Peu motivantes pour les voyageurs, les informations sur celles-ci répondent davantage à un souci d'exhaustivité qu'à la manifestation d'un réel intérêt.

La portion du Rhin du lac de Constance au secteur des sources incluant la Via Mala est globalement envisagée sous l'angle des dévastations provoquées par les crues, ce qui éloigne le cours d'eau d'une image exclusivement pittoresque. Accordant une importance mineure au paysage, Joanne a manifestement besoin de matière historique, littéraire ou anecdotique pour se montrer prolixe à propos d'un site. La chute de Schaffhouse, où il s'en remet à la littérature pour la description des lieux, en est un excellent exemple.

---

<sup>854</sup> *Ibid.*, p. 808.

<sup>855</sup> *Ibid.*, p. 809.

<sup>856</sup> « Du village de Hinterrhein, on peut en 7 ou 8 heures (aller-retour) visiter la source du Hinterrhein qui sort à 2916 mètres d'une large crevasse à la base inférieure du glacier de Rheinwald [...]. C'est une course assez pénible qu'on ne doit pas entreprendre sans guide ». *Ibid.*, p. 815.

<sup>857</sup> *Ibid.*, p. 815.

## Conclusion

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les guides assoient progressivement leur vocation utilitaire. La mention d'indications précises de durée entre deux étapes s'impose en effet dès Schreiber, permettant ainsi une rationalisation du temps du voyage. Puis, le guide prend avec Ebel et ses successeurs la forme d'un outil particulièrement flexible, susceptible de s'adapter aux aspirations du voyageur qui choisit son parcours parmi une multitude d'itinéraires possibles, en fonction de ses objectifs. Mais cette apparente liberté laissée au lecteur ne doit pas occulter le caractère parfois très incitatif de la découverte de certains sites tels que la cataracte de Laufen, pour laquelle les guides peuvent être, comme nous l'avons vu, très directifs. Perceptible dès Ebel, cette tendance se confirme chez Murray et Joanne par exemple.

Au-delà de l'hébergement et des moyens de se déplacer, un nouveau type de renseignement fait également son entrée dans l'éventail des informations pratiques fournies par les guides. Insensiblement, l'attention du voyageur est attirée sur les possibilités d'emporter avec lui un souvenir de ce qu'il a vu : à la chute du Rhin, Ebel et Audin ne manquent pas de mentionner, par exemple, le magasin d'estampes de la famille Bleuler, se livrant ainsi à une publicité à peine dissimulée.

Par ailleurs, l'on perçoit chez les auteurs de guides une propension marquée à effectuer des emprunts, le plus souvent explicites, à leurs prédécesseurs ou concurrents, mais aussi à la littérature, faisant de ce type d'ouvrage un genre hybride incluant citations, enchâssements de textes et développements propres. Bien que n'échappant pas à cette tendance, les bords du Rhin suisse offrent cependant à certains auteurs l'occasion d'exprimer leur approche esthétique.

Plaçant les accidents naturels disséminés entre le lac de Constance et Rheinfelden au centre d'un véritable réseau, Schreiber érige cette partie du fleuve en véritable entité, et bien qu'ayant assigné à son ouvrage des objectifs essentiellement pratiques, il livre un tableau poétique de la cataracte de Schaffhouse. Quant à Ebel, il cherche au contact des chutes, de la gorge de la Tamina ou de la Via Mala, à faire partager à son lecteur une expérience physique forte, restant fidèle à l'esthétique du sublime, qu'Audin s'emploiera, pour sa part, à infléchir dans une optique plus romantique.

L'Anglais Murray propose une image du Rhin basée principalement sur les rapports de force entre élément aquatique et élément minéral, illustrée notamment par les

descriptions de la cataracte et de la Via Mala, qui montrent tantôt un fleuve dominateur, tantôt un ruisseau asservi. Conscient de la faible attractivité de certains tronçons du cours d'eau, le Britannique tente d'en identifier les causes, à l'instar de son homologue allemand Baedeker. Attiré par les lieux chargés d'histoire, locale ou européenne, celui-ci trouve sur les bords du Rhin suisse de multiples occasions de satisfaire son intérêt, tout comme le Français Joanne, qui ressent de surcroît le besoin d'inscrire ses commentaires dans un cadre littéraire.

Comme nous l'avions déjà remarqué en analysant les ouvrages descriptifs, le Rhin suisse dans les guides n'est pas considéré comme un ensemble constituant une destination en soi. Force est toutefois de constater que son cours est abordé de manière assez complète dans chacun des « manuels » ou « itinéraires » de notre corpus, preuve que le fleuve participe pleinement de la connaissance des régions visitées.

## 2-3 Iconographie

### Présentation

Bien que présentes dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans les ouvrages descriptifs, les représentations graphiques des bords du Rhin restèrent cependant longtemps marginales dans l'histoire de l'image du fleuve. Si de nombreux savants, hommes de lettres et philosophes ont arpenté ses rives pendant des siècles, ils se sont surtout efforcés de consigner leurs impressions sous la forme de récits.

À la faveur du voyage rhénan de Friedrich Schlegel<sup>858</sup>, au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, un tournant s'amorça dans la représentation du Rhin, inaugurant le mouvement de la Rhein-Romantik<sup>859</sup>, dans lequel se cristalliseront les états d'âme de nombreux écrivains et artistes. Dans le sillage des ouvrages littéraires, les œuvres picturales apportèrent leur contribution à l'image du fleuve. Mais ce ne fut pas tant dans la peinture que dans les recueils de vues imprimées que le Rhin romantique trouva sa forme d'expression la plus répandue.

Originellement limitée à la portion allant de Bingen à Coblenze, la Rhein-Romantik n'est cependant pas restée sans effet sur la perception du cours suisse du

---

<sup>858</sup> En 1802.

<sup>859</sup> GINZLER, Hildegard, *Rheinromantik im Bild – Die Graphik des 19. Jahrhunderts*, <http://www.museum-sinzig.de/Museum/Rheinrom/Rheinromantik1.htm>, page consultée le 08/02/2009.

fleuve. Consciente que nous abordons ici un vaste sujet dépassant le cadre de nos investigations, nous prenons le parti de nous limiter à deux domaines de l'iconographie emblématiques de l'image du Rhin suisse : celui des artistes anglais, particulièrement de Turner, et celui des « petits maîtres suisses ».

### 2-3-1 Le Rhin vu par les artistes anglais

Familiers des périples sur le continent depuis le XVII<sup>e</sup> siècle à travers la pratique du « Grand tour »<sup>860</sup>, les voyageurs anglais ont largement contribué à la construction de l'image du Rhin, surtout entre Coblenche et Bingen, image fondée sur une approche verticale susceptible de fournir l'arrière-plan adéquat à une représentation romantique du paysage<sup>861</sup>. L'intérêt des Britanniques pour le fleuve trouva son expression dans les nombreuses séries d'œuvres graphiques consacrées au Rhin et publiées entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès 1787 parut à Londres l'œuvre de John Gardner<sup>862</sup> intitulée *32 Views taken on and near the river Rhine*. En 1817, Turner réalisa, à l'occasion d'un voyage en Rhénanie et en Hollande, une cinquantaine d'aquarelles relatives au Rhin, qui furent achetées par son ami Fawkes. Il dut cependant renoncer deux ans plus tard à son projet de publier 36 vues du fleuve<sup>863</sup>, car un recueil similaire venait d'être proposé aux amateurs par Rudolf Ackermann<sup>864</sup>, éditeur saxon résidant à Londres. Entre 1820 et 1830, pas moins d'une douzaine de publications vit le jour. Présentant des gravures des bords suisses, allemands et français du fleuve, *Views of the Rhine* de l'artiste et éditeur William Tombleson<sup>865</sup>, publiées pour la première fois à Londres en 1832, firent également date<sup>866</sup>.

Voyageant en Suisse à six reprises entre 1802 et 1846, Joseph Turner manifeste l'intérêt indéniable qu'il porte à ce pays, mais aussi la difficulté qu'il rencontre à en immortaliser les beautés. Comme il ne tenait aucun journal de voyage, il est

---

<sup>860</sup> Sur le « Grand tour », voir : BRILLI, Attilio, *op. cit.*

<sup>861</sup> BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), *Der Rhein – Eine malerische Reise vor 150 Jahren*, Munich, Bruckmann, 1982, préface de l'éditeur, p. 7.

<sup>862</sup> John Gardner (1728/29 ? –1808) est un ecclésiastique anglais, peintre de paysages.

<sup>863</sup> BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), *op. cit.*, préface de l'éditeur, p. 5.

<sup>864</sup> Rudolf Ackermann (1764-1834) est également connu pour son invention visant à réduire le rayon de braquage des véhicules à cheval.

<sup>865</sup> William Tombleson (1795-1846).

<sup>866</sup> GINZLER, Hildegard, *op. cit.*

particulièrement difficile de reconstituer ses itinéraires<sup>867</sup>. Néanmoins, si l'on examine ceux empruntés entre 1841 et 1844<sup>868</sup>, l'on remarque que le peintre a eu l'occasion de longer les rives du Rhin depuis Bâle jusqu'à Splügen via le lac de Contance. Seul le Rhin antérieur ne figure pas, semble-t-il, à son programme. Il n'est pas ici question de procéder à une étude exhaustive de toutes les œuvres que Turner a consacrées au cours suisse du Rhin, mais plutôt d'évoquer les plus emblématiques d'entre elles.

Le premier périple de Turner en Suisse a lieu au lendemain de la signature du Traité d'Amiens<sup>869</sup>, par lequel les citoyens britanniques étaient à nouveau autorisés à parcourir l'Europe. Alors placés sous un régime centralisateur voulu par Bonaparte, les treize anciens cantons, devenus République helvétique, avaient perdu leur liberté et leur indépendance. C'est en tant que peintre reconnu et admiré, membre à part entière de la Royal Academy, que Turner débarque sur le continent pour contempler les œuvres des grands maîtres. Il entend également s'intéresser à la nature, surtout à celle, puissante et grandiose, des Alpes et de la Suisse avec lesquelles il s'est déjà familiarisé à travers des aquarelles de John Robert Cozens<sup>870</sup>.

Si voyageurs et écrivains ont, de tout temps, cherché dans leurs récits à rendre compte des terribles beautés de la Nature, l'art pictural, par contre, s'est longtemps contenté de fournir une représentation fidèle et objective, ne laissant aucune place aux sentiments de terreur et d'exaltation<sup>871</sup>. Le peintre suisse Caspar Wolf<sup>872</sup>, qui avait fait entrer une part de modernité dans la peinture de paysages en y intégrant un certain sens dramatique, amorça un changement confirmé par des peintres anglais tels que Francis Towne<sup>873</sup> et William Pars<sup>874</sup>. Mettant en évidence les qualités des paysages suisses, ceux-

---

<sup>867</sup> Les nombreux carnets d'esquisses réalisés au cours de ses déplacements sur le terrain par Turner ne permettent ni de dater, ni de reconstituer les itinéraires qu'il a suivis.

<sup>868</sup> AMSTUTZ, Walter (éd), *Turner in Switzerland*, Zurich, Presse Dubendorf, De Clivo, 1976, p. 36-37.

<sup>869</sup> Signé le 25 mars 1802, le Traité d'Amiens mit fin à dix années de guerre entre le Royaume-Uni d'une part, et la France, l'Espagne et la République batave d'autre part.

<sup>870</sup> AMSTUTZ, Walter (éd), *op. cit.*, p. 10. Peintre et dessinateur anglais, John Robert Cozens (1752-1797) effectua entre 1776 et 1779 un séjour en Suisse et en Italie au cours duquel il représenta les Alpes en leur conférant une atmosphère très particulière à laquelle Turner ne resta pas insensible.

<sup>871</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>872</sup> Peintre suisse originaire de Muri (dans l'actuel canton d'Argovie), Caspar Wolf (1735-1783) doit sa notoriété à ses talents de peintre paysagiste. D'inspiration préromantique, il réalisa de nombreuses toiles, mais ce sont surtout ses recueils de gravures représentant les montagnes suisses qui lui valurent un certain succès auprès de ses contemporains. Il est l'un des premiers peintres à s'aventurer dans les régions montagneuses où il s'intéresse notamment aux grottes, faisant ainsi figure de pionnier dans le domaine de la spéléologie.

<sup>873</sup> TOWNE, Francis (1739/40 ?-1816) : peintre et aquarelliste anglais spécialisé dans les paysages, et dont il est dit que le meilleur de son œuvre fut exécuté en Suisse et en Italie.

<sup>874</sup> PARS, William (1742-1782) : portraitiste et aquarelliste anglais.

ci préparèrent d'une certaine manière la voie à Turner aux yeux duquel les paysages helvétiques ont la particularité de recéler les « conditions nécessaires à une catastrophe »<sup>875</sup>. C'est dans cet esprit que celui-ci représente une gorge aux effets vertigineux dans *Le col du Mont Saint Gothard* (1804) ou la destruction d'un chalet dans *Avalanche dans les Grisons* (1810)<sup>876</sup>.

*La chute du Rhin à Schaffhouse* (1806) est la première œuvre que Turner consacre à un motif qui allait le fasciner pendant de nombreuses années. Inspiré de deux dessins tirés de l'album de croquis dit « Fonthill », le tableau met en scène l'impétuosité des flots alliée à une atmosphère idyllique et harmonieuse soulignée par la présence d'un arc-en-ciel à l'arrière-plan<sup>877</sup>. Il existe d'autres tableaux de la chute, tels que celui de 1832, réalisé avant le second voyage en Suisse. L'approche de l'objet sublime y diffère de celle de la toile de 1806. Sur cette dernière, la représentation se fait au plus près de la cataracte en contrebas, comme pour tirer parti au maximum de l'angle de vue afin d'accentuer l'aspect terrifiant de la scène. Le pastel de 1832, lui, place la chute au centre d'une perspective plus vaste agrémentée de personnages et de bâtiments, ce qui traduit chez Turner une évolution dans le traitement du sublime vers un mode plus prosaïque<sup>878</sup>. Les nombreuses études réalisées entre 1833 et les années 1840 confirment cette tendance, comme le montre par exemple l'aquarelle *Falls of the Rhine at Schaffhausen* (1841)<sup>879</sup> qui présente une vue d'ensemble de la cataracte depuis la rive droite, avec le château de Laufen à l'arrière-plan.

Parcourant les Grisons entre 1841 et 1843, Turner réalise divers dessins qui ne firent jamais l'objet d'une œuvre à part entière. L'un d'eux, daté de 1843, montre Thusis et le pont sur le Rhin<sup>880</sup>, avec l'entrée nord de la Via Mala sur la gauche. Les eaux du Rhin n'y sont pas vraiment visibles. Il en va de même pour l'étude intitulée *The Via Mala* (1843)<sup>881</sup>, dans laquelle l'élément minéral et géologique, fidèlement reproduit, occupe l'essentiel de l'image. Admirée par Ruskin<sup>882</sup>, l'esquisse n'accorde qu'une place réduite à l'élément aquatique<sup>883</sup>. Les flots sont en revanche davantage perceptibles sur l'aquarelle

---

<sup>875</sup> AMSTUTZ, Walter (éd), *op. cit.*, p. 13.

<sup>876</sup> On sait toutefois que Turner ne s'était pas encore rendu dans les Grisons à cette date.

<sup>877</sup> Œuvre reproduite dans *Le chronolivre de Turner*, Milan, Officina Libraria, 2008, tableau n° 3.

<sup>878</sup> AMSTUTZ, Walter (éd), *op. cit.*, p. 25.

<sup>879</sup> Toile reproduite dans : *ibid.*, p. 74-75.

<sup>880</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>881</sup> *Ibid.*, p. 104-105.

<sup>882</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>883</sup> *Ibid.*, p. 105.



*The Rhine at Reichenau*, probablement réalisée en 1841 à la jonction des deux bras du fleuve.

Bien que très incomplet, cet aperçu a permis de souligner l'intérêt que Turner, à la suite de ses compatriotes, a porté au Rhin à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier à ses rives suisses. Turner se distingue cependant de ceux-ci dans la mesure où sa série d'aquarelles de 1817 reste la plus volumineuse. Bien qu'ayant renoncé dès 1819 à la publication de vues du Rhin, il n'en continua pas moins à s'intéresser à la portion suisse du fleuve.

### 2-3-2 Le Rhin vu par les petits maîtres suisses

À la faveur de l'engouement du XVIII<sup>e</sup> siècle pour le voyage en Suisse, une nouvelle forme artistique se développa au début du siècle suivant. Répondant à la demande de voyageurs aisés, avides de regagner leur pays avec des images immortalisant la beauté des sites qui les avaient fascinés, des artistes suisses, les « petits maîtres », multiplièrent tableaux, aquarelles, estampes et autres gravures, qui constituaient autant de « souvenirs qu'on pouvait ramener chez soi dans ses bagages »<sup>884</sup>. Quelque peu condescendante, l'appellation « petits maîtres » ne doit pas contribuer à la dévalorisation artistique et culturelle du type d'œuvres réalisées par ces derniers<sup>885</sup>. Nous en voulons pour preuve le nombre important de publications ou d'expositions qui leur sont consacrées depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>886</sup>.

Parmi ces « petits maîtres », on citera Johann Ludwig Aberli<sup>887</sup>, qui donna son nom au procédé consistant à transférer une aquarelle sur une plaque de cuivre pour faciliter la reproduction des vues<sup>888</sup>, ainsi que l'artiste Caspar Wolf (1735-1783) et l'éditeur Abraham Wagner (1734-1782). Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces deux Bernois multiplièrent les expéditions en haute montagne en compagnie du

---

<sup>884</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 23.

<sup>885</sup> *Ibid.*, p. 27. Le terme de « petit maître » renvoie au petit format des œuvres produites et englobe des paysagistes suisses des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, des graveurs du XVI<sup>e</sup> siècle dans la lignée de Dürer, et des paysagistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>886</sup> *Ibid.*, p. 199-206. Voir aussi : RUTISHAUSER, Werner, *Die Bleuler und der Rhein : von majestätischen Gletschern, tosenden Katarakten und schauerlichen Burgen*, Ausstellungskatalog Museum zu Allerheiligen Schaffhausen, Schaffhouse, 1997, p. 7.

<sup>887</sup> Inventeur de « l'Aberlische Manier », Johann Ludwig Aberli (1723-1768) influença la perception du paysage en donnant dans ses vues une nouvelle approche de la profondeur.

<sup>888</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 143.

théologien et naturaliste Samuel Wytenbach (1748-1830) afin de conférer à leurs planches et esquisses une plus grande précision scientifique<sup>889</sup>.

D'abord proposées à l'unité, les œuvres des « petits maîtres » suisses furent, après 1800<sup>890</sup>, regroupées pour constituer des séries d'images le plus souvent sous le titre générique de *Voyages pittoresques*, forme dont l'apogée se situe entre 1810 et 1840. Des souscriptions étaient lancées afin de financer ces luxueuses éditions consacrées à diverses régions de la Suisse<sup>891</sup>, et dans lesquelles les vues étaient accompagnées d'importants commentaires. Les livraisons s'échelonnaient la plupart du temps sur plusieurs années.

Parmi les multiples sujets ainsi traités, le Rhin occupe une place de choix, comme le montrent les nombreux albums qui lui sont exclusivement dédiés. Pourtant, seuls quatre de ces ouvrages concernent le cours suisse du fleuve<sup>892</sup>, dont un seul est attribué aux « petits maîtres suisses ». Il s'agit de l'œuvre de Johann Ludwig Bleuler dite *Grosses Rheinwerk*. On peut également y ajouter le portfolio de vingt-deux aquarelles regroupées sous le nom *De Bâle aux sources du Rhin*<sup>893</sup>, dans la mesure où deux « petits maîtres », Johann Jakob Meyer (1787-1858) et Johann Heinrich Luttringshausen (1783-1857) y ont participé<sup>894</sup>, même si aucune publication sous la forme d'un album relié n'est attestée.

#### *De Bâle aux sources du Rhin* : un travail collectif inachevé

Peintes entre 1810 et 1825, ces aquarelles constituent les vestiges d'un projet de description du Rhin initié par l'éditeur et homme d'affaires neuchâtelois Jean-Frédéric d'Ostervald (1773-1850)<sup>895</sup>. Comme le souligne Ulrich Schenk, « chaque feuille présente un paysage extrêmement fouillé, très fidèle à la topographie, en vue plongeante qui donne l'illusion de la profondeur et de la distance [...] ; le paysage se déploie paisiblement

---

<sup>889</sup> *Ibid.* p. 144.

<sup>890</sup> C'est à cette date que le procédé d'Aberli fut supplanté par la technique de l'aquatinte, qui simplifiait le coloriage.

<sup>891</sup> On citera, par exemple, le *Voyage pittoresque de Basle à Bienne par les Vallons de Mottiers-Grandval* de Peter Birman à partir de 1802 et le *Voyage pittoresque au lac de Constance* de Johann Jakob Wetzel en 1830.

<sup>892</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 154-155. Il s'agit de : BLEULER, Ludwig, *Grosses Rheinwerk* ; PRIMAVESI, Georg, *Rheinlauf, von dessen verschiedenen Quellen, bis zur Vereinigung des Vorder- und Hinter-Rheins bey Rheichenau* (1818) ; TOMBLESON, William, *Tombleson's Upper Rhine* ; JACOTTET, Jean, DELARUE, Victor (éd), *Les bords du Rhin, voyage pittoresque de sa source à son embouchure*.

<sup>893</sup> Ce portfolio est conservé depuis 1995 au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse (collection Gugelmann).

<sup>894</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 156-185.

<sup>895</sup> *Ibid.*, p. 173.

devant le spectateur [...] »<sup>896</sup>. Les diverses figures présentes au premier plan sont considérées comme passe-partout<sup>897</sup>. On assiste donc à une idéalisation du paysage présenté sous un jour idyllique, trait caractéristique des vues produites par les « petits maîtres » suisses entre 1750 et 1850.

Johann Jakob Meyer et Johann Heinrich Luttringshausen ont apposé leur signature sur la plupart de ces aquarelles<sup>898</sup> consacrées au cours du Rhin depuis ses sources jusqu'à Bâle. On remarque toutefois que certains secteurs, tels que la vallée du Rhin antérieur et la Viamala, n'ont pas été représentés. Ces lacunes ne résulteraient cependant pas d'un choix mais pourraient être dues au fait qu'Ostervald aurait cédé certaines vues dès 1823, créant ainsi des vides dans un projet qui avait visiblement perdu pour lui de son intérêt. Ulrich Schenk estime en effet que des difficultés financières et la volonté de se concentrer sur un ouvrage consacré au Rhône ont pu détourner Osterwald du projet rhénan, bien plus qu'une éventuelle concurrence avec d'autres éditeurs comme Louis Bleuler, lequel commençait aussi à réfléchir à ce qui allait devenir le *Grosses Rheinwerk*<sup>899</sup>.

L'inventaire du portfolio établi par Ulrich Schenk nous permet de constater que seules cinq aquarelles sur vingt-deux concernent le secteur des sources et le Rhin alpin. Comme nous l'avons dit, aucune d'entre elles ne représente la Viamala<sup>900</sup>, ni le cours du Rhin antérieur. Il semble pourtant probable que ces vues aient existé et qu'elles auraient été vendues<sup>901</sup>. En effet, la Viamala faisait alors partie, depuis longtemps, des sites jugés dignes d'intérêt. Pour le Rhin antérieur, on peut prêter d'autres motivations aux acquéreurs, comme le souhait de se procurer des images moins surfaites.

Exécutées entre 1818 et 1821, les cinq aquarelles consacrées au secteur des sources montrent donc uniquement le Rhin postérieur et sont, à l'exception d'une seule, attribuées à Johann Jakob Meyer. D'abord présenté sous la forme d'un paisible ruisseau serpentant au pied de montagnes aux sommets baignés d'une douce lumière, à proximité du village d'Hinterrhein<sup>902</sup>, le cours d'eau devient bouillonnant et tumultueux au moment

---

<sup>896</sup> *Ibid.* p. 127.

<sup>897</sup> *Ibid.* p. 152.

<sup>898</sup> Quelques feuillets sont signés par Johann Jakob Biedermann (1763-1830) et Samuel Birmann (1793-1847).

<sup>899</sup> Voir *infra*.

<sup>900</sup> Une vue représente la vallée de Schams, à l'entrée sud de la Viamala.

<sup>901</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 181.

<sup>902</sup> LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Hinterrhein Dorf und Quellgebiet des Hinterrheins von Osten*, vers 1818. *Ibid.*, p. 101.

où le Rhin d'Avers vient le rejoindre non loin d'Andeer<sup>903</sup>. À l'entrée sud de la Viamala<sup>904</sup>, le ruisseau s'est élargi et semble avoir retrouvé une certaine sérénité malgré les nombreux rochers qui entravent son parcours. L'atmosphère est à chaque fois dégagée et le temps ensoleillé. La différence essentielle entre ces trois vues tient aux personnages se trouvant près du fleuve. Lorsque le cours d'eau se présente sous un jour tranquille, ceux-ci sont en effet plus nombreux, souvent accompagnés d'animaux de bât ou de bétail. Par contre, si le Rhin est en proie aux remous, il n'y a guère que les pêcheurs pour supporter son agitation. D'un côté, le fleuve est donc envisagé comme un compagnon de route escortant calmement voyageurs et pâtres. De l'autre, il se fait l'allié du pêcheur solitaire qui sait où débusquer le poisson cherchant refuge à proximité de la rive. Bien que tous ces personnages relèvent d'un répertoire standard, leur présence participe pleinement, selon nous, de l'image du fleuve que l'artiste cherche à transmettre.

Datée de 1821, la quatrième vue<sup>905</sup> montre le Rhin au confluent de ses deux bras principaux. Pourtant considérés à l'époque comme de véritables curiosités, ni le château de Reichenau, ni le pont des frères Grubenmann remis en état en 1819 n'y sont visibles. En revanche, deux formes d'activité liées au fleuve sont mises en valeur : la perception des taxes générées par le pont à péage enjambant le Rhin antérieur et le transport de bois flottant au gré du courant. Tantôt simples observateurs, tantôt acteurs de la vie du fleuve, les personnages de l'aquarelle sont ici parfaitement intégrés à l'activité économique locale.

Sur la cinquième vue<sup>906</sup>, le Rhin, seulement représenté en arrière-plan, est un cours d'eau tranquille passant à quelque distance du village de Ragaz, tandis qu'au premier plan des bergers et leur troupeau se reposent au pied du donjon en ruine. Bien qu'un peu en retrait, le fleuve n'en est pas moins mis en valeur par son éclatante luminosité contrastant avec les zones d'ombre situées de chaque côté où l'on distingue les vestiges d'une forteresse, l'ensemble étant empreint d'une atmosphère romantique.

Réalisées entre 1803 et 1822, les cinq vues suivantes, attribuées à quatre artistes différents<sup>907</sup>, montrent le lac de Constance depuis les rives autrichienne et helvétique.

---

<sup>903</sup> MEYER, Johann Jakob, *Roflaschlucht mit dem Zusammenfluss von Hinter- und Averserrhein von Westen*, entre 1818 et 1822. *Ibid.*, p. 102.

<sup>904</sup> MEYER, Johann Jakob, *Schams am Süd-Eingang zur Viamala von Norden*, 1821. *Ibid.*, p. 103.

<sup>905</sup> MEYER, Johann Jakob, *Reichenau beim Zusammenfluss von Vorder- und Hinterrhein von Süden*, 1821. *Ibid.*, p. 104.

<sup>906</sup> MEYER, Johann Jakob, *Ruine Freudenberg von Nordwesten mit Blick über Ragaz*, 1821. *Ibid.*, p. 105.

<sup>907</sup> MEYER, Johann Jakob, *Bregenz von Südosten*, entre 1808 et 1822. *Ibid.*, p. 107 ; BIRMANN, Samuel, *Bodenseelandschaft*, vers 1820. *Ibid.*, p. 108 ; LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Konstanz von*

Hormis celle de Johann Jakob Meyer<sup>908</sup>, sur laquelle on devine le Rhin venant se jeter dans le lac, aucune n'illustre le rapport entre fleuve et lac.

Exécutés par Luttringshausen et Biedermann, les deux tableaux suivants<sup>909</sup> ont la particularité de présenter la même vue de Stein am Rhein. Dans les deux cas, le Rhin est placé dans un environnement calme, avec le village de Stein en arrière-plan. On remarque cependant que les deux artistes ont traité le fleuve différemment : si Luttringshausen envisage celui-ci comme élément constitutif du paysage qu'il dépeint, Biedermann préfère accorder le premier plan à des bateliers affairés sur leur embarcation, reléguant ainsi le cours d'eau au rang de simple décor.

Sur les dix dernières aquarelles, toutes réalisées entre 1810 et 1822 par Luttringshausen à l'exception de la dernière restée anonyme, quatre sont consacrées à Schaffhouse et à la cataracte. Plaçant la cité presque au centre du tableau, les deux vues concernant Schaffhouse offrent des angles d'approche assez similaires, mais le fleuve y est montré sous des jours différents : la toile intitulée *Schaffhausen von Westen, vom Steinhölzli*<sup>910</sup> met en valeur les rapides formés par le cours d'eau en amont de la cataracte. L'autre tableau, *Schaffhausen von Westen*<sup>911</sup>, propose un point de vue plus éloigné, laissant entrevoir des flots qui s'apaisent avant de poursuivre leur route en direction de la chute. Dans les deux cas, le Rhin, composante à part entière du paysage, s'unit harmonieusement à la petite ville qu'il baigne délicatement. Les deux vues de la cataracte se présentent sous des approches distinctes : celle réalisée latéralement depuis la rive, près du village de Neuhausen<sup>912</sup>, souligne la complexité des irrégularités rocheuses constituant le lit du fleuve sur lesquelles viennent se briser les flots bouillonnants et écumeux. À cette scène agitée, dominée par le château de Laufen, est associé, comme chez Meyer, le motif du pêcheur, manifestement peu intimidé par les tourbillons et les remous. Le Schlössli Wörth, qu'on aperçoit à droite, est posé sur des eaux plus calmes. Ce contraste entre eaux paisibles et tumultueuses est encore plus marqué sur la toile

---

*Osten*, entre 1819 et 1822. *Ibid.*, p. 109 ; BIEDERMANN, Johann Jakob, *Arenenberg, Ausblick gegen Osten über Ermatigen, Gottlieben auf Konstanz*, entre 1808 et 1822. *Ibid.*, p. 110 et *Schloss Salenstein von Osten*, entre 1803 et 1822. *Ibid.*, p. 111.

<sup>908</sup> MEYER, Johann Jakob, *Bregenz von Südosten*, entre 1808 et 1822. *Ibid.*, p. 107.

<sup>909</sup> LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Stein am Rhein und Burg von Südosten*, entre 1815 et 1822. *Ibid.*, p. 112. ; BIEDERMANN, Johann Jakob, *Stein am Rhein von Südosten*, entre 1805 et 1822. *Ibid.*, p. 113.

<sup>910</sup> LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Schaffhausen von Westen, vom Steinhölzli*, entre 1815 et 1822. *Ibid.*, p. 114.

<sup>911</sup> LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Schaffhausen von Westen*, entre 1815 et 1822. *Ibid.*, p. 115.

<sup>912</sup> LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Rheinfall von Norden, Blick vom Ufer Neuhausen*, entre 1810 et 1822. *Ibid.*, p. 116.

*Rheinfall bei Vollmond von Westen*<sup>913</sup>. Représentée de nuit au clair de lune, la chute y est envisagée de face. Au milieu du tableau, la blancheur de l'écume, soulignée par les rayons de l'astre lunaire, ne fait véritablement ressortir que les deux célèbres rochers situés au centre de la cataracte. En dépit de l'obscurité, une femme et un homme admirent le spectacle que le personnage masculin montre de la main à sa compagne. L'approche romantique du site et des personnages venus contempler ce dernier pour lui-même diffère de celle des autres feuillets où bergers, pêcheurs et voyageurs vaquent à leurs occupations sans se soucier véritablement de leur environnement.

La vue suivante représente le Rhin à Rheinau, où celui-ci effectue un coude<sup>914</sup>. L'angle adopté par l'artiste permet de deviner le méandre très resserré du fleuve et met en valeur le couvent situé sur une sorte d'isthme au milieu de son lit. Même si le Rhin occupe un espace relativement réduit sur la toile, les reflets qu'il produit attirent l'œil de l'observateur qui prête alors à peine attention aux deux ecclésiastiques en pleine discussion en bas à droite. La sérénité que dégage le cours d'eau à Rheinau tranche avec son déchaînement sur la vue consacrée à Laufenburg<sup>915</sup> : torturés par les rochers affleurant à sa surface, les flots du Rhin s'agitent et bouillonnent. Deux pêcheurs, à nouveau associés à l'image du fleuve en colère, contemplent leur prise en restant totalement indifférents au tumulte.

Sur six autres aquarelles, le cours d'eau bouillonnant et écumant devrait susciter un sentiment de crainte chez ceux qui le côtoient, mais il n'en est rien. Quel que soit son aspect, le Rhin ne remet pas en cause la tranquillité qui se dégage de chaque paysage dans son ensemble.

Trois des quatre aquarelles restantes portant la signature de Luttringshausen donnent également une image paisible du Rhin à Rheinfelden et à Bâle<sup>916</sup>.

S'inscrivant dans la tendance des « petits maîtres » suisses à produire à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle des séries thématiques, ce portfolio d'aquarelles présente le Rhin helvétique comme une entité à part entière. Reste à définir s'il s'agit là d'une tentative de réponse picturale à la demande précise d'un public désireux d'appréhender différemment ce secteur ou bien, à l'inverse, d'un moyen de lui fournir une nouvelle approche des sites pour lesquels son intérêt commençait à s'éteindre. L'étude des ouvrages proposés par

---

<sup>913</sup> LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Rheinfall bei Vollmond*, entre 1810 et 1822. *Ibid.*, p. 117.

<sup>914</sup> LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Rheinau von Westen*, entre 1810 et 1822. *Ibid.*, p. 119.

<sup>915</sup> LUTTRINGSHAUSEN, Johann Heinrich, *Laufenburg von Westen*, entre 1818 et 1820. *Ibid.*, p. 120.

<sup>916</sup> Représentant une maison typique de la région du Rhin antérieur, la dernière aquarelle n'est ni signée, ni datée.

Johann Heinrich Bleuler (1758-1823) et par son fils Johann Ludwig dit Louis (1792-1850) nous éclaire sur ce point.

### Les Bleuler et le Rhin

Établie dans la région de Schaffhouse dès 1786, cette famille d'artistes entretient des rapports étroits avec le cours suisse du Rhin, même si cet intérêt s'explique pour une part par des motifs économiques. Johann Heinrich Bleuler tira en effet parti du fait que le site exceptionnel des chutes attirait de nombreux touristes, et donc des clients potentiels désireux d'emporter avec eux un souvenir du lieu<sup>917</sup>. Mais lorsque l'on considère les deux œuvres importantes que son fils Louis a consacrées au fleuve, *Das grosse Rheinwerk* et *Das kleine Rheinwerk*, on ne peut s'empêcher de penser que l'aspect financier a pu aussi se doubler d'une certaine forme de passion pour le cours d'eau. Connues sous divers titres, ces œuvres sont le fruit d'une genèse complexe dont nous allons retracer ici les grandes lignes.

Tirées de la correspondance de Louis Bleuler, les dénominations *Kleines Rheinwerk* et *Grosses Rheinwerk* ne sont pas des titres à proprement parler. La première désigne un ouvrage consacré au Rhin de Bâle à son embouchure, et la seconde un recueil dédié à la totalité de son cours. C'est à cette dernière que nous allons nous intéresser. Le *Grosses Rheinwerk* repose sur un projet commun de Louis Bleuler et de son père remontant à 1819. Certaines esquisses du secteur des sources auraient cependant été réalisées dès 1817 par Louis alors qu'il parcourait les Grisons, guidé par le père Placidus Spescha<sup>918</sup>. Le jeune peintre se serait même rendu seul près de la source du Rhin antérieur. Sa présence dans la vallée du Rhin postérieur est également attestée en 1819.

En lançant une souscription dans des journaux locaux, Louis exhume en 1827 le projet rhénan, un temps mis de côté pour des motifs personnels, parmi lesquels le décès de son père. Grâce au Rhin, il entend effectuer une entrée dans le commerce des images et des vues à un moment où l'intérêt du public pour les voyages commence à renaître après la période sombre des troubles révolutionnaires et des guerres napoléoniennes. Par

---

<sup>917</sup> RUTISHAUSER, Werner, *op. cit.*, p. 22.

<sup>918</sup> *Ibid.*, p. 31-32.

la même occasion, il confère à sa maison d'édition un profil inédit, caractérisé à la fois par un souci de qualité et d'originalité<sup>919</sup>.

En 1829, la série des premières vues porte le titre *Ouvrage représentant en 70 à 80 Feuilles les vues les plus pittoresques des Bords du Rhin depuis ses sources jusqu' à son embouchure dans la mer avec des notes et des éclaircissements par Alois Schreiber Conseiller de la cour et Historiographe de S.A.R. le grand Duc de Bade. Gravé par F. Hegi et J. Hurlimann. exécuté d'après nature et publié par Louis Bleuler peintre et éditeur à Schaffhouse en Suisse*<sup>920</sup>. Cette longue dénomination prouve que Bleuler a voulu s'attacher les services d'un fin connaisseur du fleuve. En effet, l'historiographe et professeur d'esthétique Alois Schreiber avait à cette époque déjà consacré plusieurs ouvrages au Rhin, parmi lesquels le *Taschenbuch für Reisende von den Quellen des Rheins bis Mainz* (1828)<sup>921</sup>, et s'apprêtait à publier le *Handbuch für Reisende am Rhein von seinen Quellen bis Holland* (1831)<sup>922</sup>. Dans ce contexte, Schreiber et Bleuler ont pu exercer sur leurs projets respectifs une influence réciproque qui reste cependant difficile à déterminer. Toutefois, une complémentarité se dessine entre deux types d'ouvrages dont le Rhin constitue l'objet central : le manuel ou guide de voyage, d'une part, et le recueil de vues pittoresques d'autre part. Le début du XIX<sup>e</sup> siècle marquerait ainsi un tournant à la fois dans la construction du Rhin en tant qu'entité, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, et dans la définition de nouveaux genres descriptifs.

Afin de satisfaire des souscripteurs de plus en plus nombreux, Bleuler fait accélérer, à partir de 1830, la genèse du *Grosses Rheinwerk*<sup>923</sup> et s'attache les services d'autres artistes<sup>924</sup>, ce qui tend à démontrer l'ampleur du travail à effectuer. Ses collaborateurs et lui-même ont veillé à prendre en compte l'ensemble de la partie suisse du fleuve, dont le cours a été méticuleusement suivi jusqu'à Bâle.

En 1833, le *Grosses Rheinwerk* est rebaptisé *Voyage pittoresque aux bords du Rhin dessiné et publié par Louis Bleuler peintre éditeur au château de Laufen tout près de la chute du Rhin de Schaffhouse en Suisse*<sup>925</sup>. Beaucoup plus court que le précédent, ce

---

<sup>919</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>920</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>921</sup> Le titre complet est *Taschenbuch für Reisende von den Quellen des Rheins bis Mainz oder Vollständiges Reisebuch durch Graubünden, Vorarlberg, einen Theil der Schweiz, am Bodensee, dem Elsaß, durch die Großherzogtümer Baden und Hessen u. s. W.*

<sup>922</sup> Voir *supra*, 2-2-1.

<sup>923</sup> RUTISHAUSER, Werner, *op. cit.*, p. 36 sqq.

<sup>924</sup> Il s'agit de Johann Jakob Schmid, Egidius Federle et Johann Jakob Meyer.

<sup>925</sup> RUTISHAUSER, Werner, *op. cit.*, p. 38.



nouveau titre semble sceller la fin de la collaboration entre Louis Bleuler et Alois Schreiber, chacun décidant d'œuvrer dans des domaines différents : le recueil de vues pittoresques pour le premier, le manuel de voyage pour le second. De 1837 à 1843, Bleuler se consacre aux cours supérieur, moyen et inférieur du Rhin, ainsi qu'à son embouchure.

La genèse complexe du *Grosses Rheinwerk*, considéré comme achevé en janvier 1843, appelle quelques commentaires. D'abord, on remarque que la partie suisse du fleuve a fait l'objet de la plus grande attention, dans la mesure où une dizaine d'années<sup>926</sup> ont été consacrées à son étude, durée bien supérieure à celle nécessitée par le traitement du reste de son cours. L'intérêt marqué pour la portion suisse transparaît dans les différents titres donnés au recueil, Bleuler ne manquant en effet jamais de rappeler l'emplacement de sa maison d'édition près du fleuve et de la cataracte, comme pour accroître sa légitimité vis-à-vis du sujet.

En nous appuyant sur quelques tableaux en couleur tirés du *Voyage pittoresque des Bords du Rhin et de la Suisse*, issus de la collection privée de la famille Henkell de Mayence, ainsi que sur une version synoptique complète des *Rheingegenden in 80 malerischen Ansichten von den Quellen bis zur Mündung in Aquatinta geätzt*, tous reproduits par Otto Henkell dans son ouvrage intitulé *Der Rhein – Eine malerische Reise vor 150 Jahren*<sup>927</sup>, nous tenterons de nous faire une idée de l'image que Louis Bleuler a donné du cours suisse du fleuve. Sur les quatre-vingts vues, quarante-quatre sont consacrées à celui-ci, soit plus de la moitié. Ceci démontre la volonté de Bleuler de s'écarter de la tradition picturale de l'époque qui ne portait guère d'attention qu'au Rhin dit « romantique », c'est-à-dire à la section entre Cologne et Bingen<sup>928</sup>. Nous limiterons ici notre analyse des vues du Rhin suisse de Bleuler à celles que nous avons pu voir dans leur version gouachée et à certaines aquatintes.

Pas moins de huit tableaux représentent le cours du Rhin antérieur, curieusement légendé en tant que « Rhin supérieur ». Louis Bleuler a effectivement parcouru les Grisons en 1817 et 1819, s'attachant, lors de son premier périple, les services d'un enfant du pays, le Père Placidus Spescha. On s'étonne moins dans ces conditions de l'existence

---

<sup>926</sup> La présence de Louis Bleuler est attestée dans les Grisons en 1817 et en 1819, et le lancement véritable de l'ouvrage remonte, selon Werner Rutishauser, à 1827.

<sup>927</sup> BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), *op. cit.* Les tableaux en couleur et les aquatintes correspondent en fait à deux éditions du même ouvrage, l'une de luxe, l'autre économique.

<sup>928</sup> *Ibid.*, p. 7.

d'une vue montrant la source du Rhin au lac Toma sur le mont Badus<sup>929</sup>, pourtant située dans un secteur très peu accessible. Entourant l'étendue d'eau à la manière d'un rempart protecteur, les montagnes confèrent à l'endroit une extrême tranquillité. Comme sur les aquarelles du portfolio présenté par Ulrich Schenk<sup>930</sup>, des personnages ornent le bas de la toile. Trois promeneurs accompagnés d'un chien contemplant le spectacle. L'un d'entre eux, protégé du soleil par une ombrelle, semble dessiner. Il pourrait s'agir de Bleuler se mettant lui-même en scène dans son œuvre. Le statut de ces personnages met en évidence une différence essentielle entre l'artiste schaffhousois et les « petits maîtres » Meyer et Luttringshausen, auteurs de la plupart des toiles du portfolio. Chez ces derniers, les personnages font certes partie d'un répertoire standard, mais nous avons vu qu'ils étaient choisis en fonction d'une certaine image du fleuve. Bleuler, en revanche, chercherait ici plutôt à attester sa présence sur un site réputé difficile d'accès. Les figures humaines de ses tableaux seraient ainsi moins convenues. Reste à savoir si cette tendance se confirme sur les autres vues du Rhin suisse. Sur les sept autres aquatintes consacrées au bras antérieur du fleuve<sup>931</sup>, celui-ci occupe proportionnellement une place assez restreinte dans la structure de chaque paysage. Les précisions topographiques et culturelles accompagnant chaque vue font du cours d'eau une sorte de fil conducteur, plus que le centre même de l'étude. Nous en voulons pour preuve les représentations du couvent de Disentis ou du village de Trun, sur lesquelles le Rhin est à peine visible. Les personnages figurant sur certaines vues, totalement intégrés au paysage, semblent avoir été immortalisés en même temps que leur environnement. Moins idéalisés que les tableaux de Meyer et de Luttringshausen, ceux de Bleuler apparaîtraient comme une représentation plus proche de la réalité.

Le secteur du Rhin postérieur est également richement illustré puisque quatorze vues lui sont consacrées<sup>932</sup>. Du glacier du Rheinwald jusqu'à sa réunion avec le Rhin antérieur à la hauteur de Reichenau, ce bras du fleuve est souvent associé à la présence d'un village. C'est le cas pour Hinterrhein, Splügen, Zillis, Thusis et Rhäzuns, où l'importance du cours d'eau est finalement assez réduite<sup>933</sup>. On remarque néanmoins qu'il est remis à l'honneur en certains lieux, occupant une place significative, comme par

---

<sup>929</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>930</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*

<sup>931</sup> BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), *op. cit.*, p. 112.

<sup>932</sup> *Ibid.*, p. 114-116.

<sup>933</sup> Hormis pour le village de Splügen, où le Rhin postérieur prend les traits d'un torrent de montagne extrêmement agité occupant toute la partie inférieure du tableau.

exemple aux Roffles ou à l'entrée de la vallée du Domleschg. La Viamala est envisagée selon une perspective double : si le Rhin est bien visible dans un environnement rocheux à travers lequel il se fraye un chemin à la hauteur du « pont du milieu », il disparaît presque totalement au profit de l'élément minéral près du « trou perdu ».

Sur toute cette portion, les tableaux présentent une approche panoramique. Bleuler utilise le fleuve comme un repère géographique, une route qu'il a décidé de suivre et au fil de laquelle il saisit divers paysages naturels ou divers lieux historiques, sans faire du cours d'eau le véritable sujet de ses dessins. Cette impression se confirme sur les vues du Rhin alpin, depuis Coire jusqu'à peu avant le lac de Constance, où celui-ci n'est mis en vedette que sur deux gravures<sup>934</sup>. Toutefois, à la différence des images rassemblées par Ulrich Schenk, l'ouvrage de Bleuler consacre au Rhin une vue aux abords du lac et une autre à l'entrée du fleuve dans ce dernier, mettant en évidence un lien véritable entre eux. Entre Arbon et Rorschach, la rive suisse montre un lac tantôt parfaitement calme, tantôt en proie à une violente tempête. On s'éloigne ici de la tendance idyllique et de l'absence de danger caractéristiques des vues du portfolio. En effet, Bleuler n'hésite pas à présenter le lac sous un jour menaçant, puisqu'on voit des bateliers en perdition luttant contre les flots déchaînés<sup>935</sup>. Cette mise en perspective des deux visages que peut prendre le lac illustre la volonté de l'artiste de varier les points de vue et de tenir ainsi davantage compte de la réalité.

Au niveau du lac de Constance, l'élément aquatique retrouve donc peu à peu son importance, occupant une plus large place sur les tableaux. Cette tendance se confirme sur les vues de Stein et de Schaffhouse<sup>936</sup>, sur lesquelles le fleuve est au centre de la représentation. Celle de la cataracte, qu'il s'agisse de sa version gouachée<sup>937</sup> ou de l'aquatinte<sup>938</sup>, fait nettement ressortir la puissance du phénomène. Même si les visiteurs postés sur la passerelle au pied du château de Laufen ne courent pas de danger, ils apparaissent comme petits et impuissants face au déferlement aquatique, souligné par l'angle resserré de la vue. L'effet est similaire sur la vue de Laufenburg<sup>939</sup>, où le Rhin tumultueux se trouve au premier plan. Les personnages peints ici, des pêcheurs essayant

---

<sup>934</sup> *Vue du château de Werdenberg et du Val du Rhin et Réunion de l'Ill et du Rhin*. BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), *op. cit.*, p. 116.

<sup>935</sup> *Vue de la ville d'Arbon et de la ville de Constance*. *Ibid.*, p. 117.

<sup>936</sup> *Vue de la ville de Stein. Canton de Schaffhouse et Vue de la ville de Schaffhouse prise du Steinholzly*. *Ibid.*, p. 118.

<sup>937</sup> *Ibid.*, p. 27. Voir annexe 15 : *Vue de la chute du Rhin prise du Fischnetz*.

<sup>938</sup> BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), p. 119.

<sup>939</sup> *Vue de la chute de Lauffenbourg prise du côté du canton d'Argovie*. *Ibid.*, p. 119.

de tirer profit des remous pour attraper du poisson, sans se mettre pour autant dans une situation périlleuse, rappellent ceux du portfolio. À Rheinau, Rheinfelden et Bâle<sup>940</sup>, la perspective adoptée étant plus large, le fleuve retrouve son rôle de simple ornement du paysage ou de point de repère.

Bien que modeste, cette analyse nous a permis de repérer plusieurs différences entre les approches de Johann Jakob Meyer et Johann Heinrich Luttringshausen d'une part, de Louis Bleuler d'autre part. Si les figures humaines de l'ensemble d'aquarelles correspondent à des modèles associant un type de personnage à un état donné du fleuve, celles des tableaux de Bleuler apparaissent davantage comme une reproduction de la réalité. Par ailleurs, deux modes de traitement distincts de la partie suisse du fleuve se font jour : considéré dans le portfolio de Schenk comme un sujet à part entière, propice à la création d'un univers idyllique qu'il finit par symboliser, le Rhin helvétique n'est pas toujours au centre de la représentation chez Bleuler. Ne fonctionnant parfois que comme simple repère géographique permettant de situer le paysage peint, le cours d'eau ne retrouve chez lui une place prépondérante qu'en des lieux spectaculaires. Néanmoins, l'artiste schaffhousois tempère le frisson provoqué par une approche exclusivement sublime du site en remplaçant la force de la nature par la recherche du détail, tendance « Biedermeier » qui apparaît comme un refuge dans une période troublée, où l'homme est en quête d'une certaine sécurité<sup>941</sup>.

## Conclusion

Les paysages suisses et leur représentation iconographique ont joué un rôle capital dans l'évolution de la perception esthétique des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles qui virent l'affirmation des notions de « sublime » et de « pittoresque ». Si les Romantiques ont mis l'accent sur « l'émotif, l'irrationnel et le métaphysique » en faisant du paysage le « vecteur des mouvements subjectifs et sentimentaux de l'âme »<sup>942</sup>, tendance à laquelle les Anglais ont largement contribué, d'autres artistes de l'époque, les « petits maîtres », ont préféré esquisser des atmosphères idylliques ou Biedermeier, illustrant « la belle Suisse d'autrefois » telle que la recherchaient beaucoup de voyageurs. La partie

---

<sup>940</sup> *Vue du couvent de Rheinau. Canton de Zurich, Vue de la ville de Rheinfelden. Canton d'Argovie, Vue de la ville de Bâle et de ses environs. Ibid.*, p. 119.

<sup>941</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>942</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 141.

helvétique du Rhin a visiblement fourni à ces artistes les matériaux nécessaires au développement de leur conception esthétique du paysage.

## **2-4 Bilan**

Cette analyse des ouvrages descriptifs, des guides et de la production iconographique a montré, d'une part, que le Rhin suisse a suscité un indéniable intérêt, et ce dès le XVI<sup>e</sup> siècle au moins, et d'autre part que la portion helvétique du fleuve n'est presque jamais traitée comme une entité à part entière. Les nombreux sites bordant ses rives sont, en revanche, régulièrement inscrits dans un contexte local, qu'il soit culturel, historique ou naturel. Destinés à apporter des informations précises sur les régions concernées, les ouvrages descriptifs et les guides ont également soulevé ou relayé nombre d'interrogations auxquelles certains voyageurs ont, comme nous allons le voir maintenant, tenté d'apporter une réponse.

### 3 VOYAGEURS EUROPÉENS SUR LES BORDS DU RHIN SUISSE

#### 3-1 Regards de voyageurs de Bâle au lac de Constance

##### 3-1-1 Voyageurs des XV<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

3-1-1-1 Deux humanistes italiens : LE POGGE (1416) et PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius (1431-1438)

Du passage de l'humaniste florentin Le Pogge en terre helvétique en 1416, à l'occasion du concile de Constance, il subsiste au moins deux lettres, toutes deux portant sur les bains de Bade. Adressée à son ami Nicolo Niccoli, la première est reproduite dans l'anthologie de Claude Reichler et Roland Ruffieux (d'après une traduction d'A. Meray de 1868<sup>943</sup>), où elle est considérée comme l'unique trace du séjour helvétique du Pogge<sup>944</sup>. Pourtant, nous avons découvert une seconde lettre portant sur les bains, que Le Pogge destina à un autre ami, Leonardo d'Arezzo<sup>945</sup>. Dans les deux missives, extrêmement proches quant à leur contenu, et dont le ton annonce celui des *Facéties* écrites entre 1438 et 1453, Le Pogge s'étonne d'être sans nouvelles de ses deux amis et pense que ses précédents courriers ne leur sont pas parvenus. Aussi entreprend-il de résumer ces derniers avant d'aborder la description des bains de Bade, où il s'est rendu depuis Constance dans l'espoir de guérir ses mains malades<sup>946</sup>. Ce n'est pas sa vision édénique des lieux qui retiendra notre attention mais sa description du voyage d'approche, dans laquelle le Rhin suisse est évoqué. Le Pogge effectue le trajet de Constance à Schaffhouse en naviguant sur le fleuve. Peu avant Schaffhouse, il est dans l'obligation de quitter son embarcation et de poursuivre sa route sur la terre ferme :

---

<sup>943</sup> POGGE (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE), *Les bains de Bade au XV<sup>e</sup> siècle* (1416), in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 40-47.

<sup>944</sup> CARAION, Marta, « POGGE, Gian Francesco Poggio Bracciolomini, dit en fr. le », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1642.

<sup>945</sup> *Lettre de Pogge de Florence à son ami Leonard d'Arezzo : sur les bains de Baden en Argovie, écrite en 1416 et traduite du latin*, in : BRIDEL, Philippe Sirice, *Le Conservateur suisse*, t. VIII, Lausanne, Louis Knab, 1817, p. 75-84. Selon le Doyen Bridel, la lettre à Arezzo fut d'abord imprimée en latin dans les *Lettres d'Aeneas Sylvius Piccolomini*, puis dans les *Œuvres* du Pogge au XVI<sup>e</sup> siècle, avant d'être traduite en allemand. La traduction française fournie par Bridel serait, selon lui, la première. *Ibid.*, p. 85-86.

<sup>946</sup> POGGE (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE), *Les bains de Bade au XV<sup>e</sup> siècle*, (1416), in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 41-42 et *Lettre de Pogge de Florence à son ami Leonard d'Arezzo : sur les bains de Baden en Argovie, écrite en 1416 et traduite du latin*, in : BRIDEL, Philippe Sirice, *op. cit.*, t.VIII, 1817, p. 75-76.

Là on met pied à terre, et l'on chemine pendant un autre mille, pour éviter l'endroit où le fleuve s'engouffre au milieu des montagnes abruptes et de roches escarpées. Après quoi le voyageur voit se dresser devant lui la forteresse nommée Kaiserstuhl, également située sur le Rhin, et dont le nom signifie : *le siège de César*, en langage du pays. Cette place doit sans doute son nom à l'excellence de sa position, juchée qu'elle est au sommet d'une colline dominant le fleuve ; un petit pont y joint la rive gauloise à celle de la Germanie. Un camp romain a jadis occupé ce nœud de la route d'où nous contemplons le saut du Rhin du haut de la montagne. Le flot s'y précipite, au milieu de rocs brisés et en désordre, avec un bruit effroyable et une sorte de lamentation, comme s'il se plaignait lui-même de sa chute. Je me rappelais alors tout ce qu'on raconte de ce précipice si dangereux, et m'étonne fort que les paysans des environs ne devinssent pas sourds aux éclats retentissants d'un pareil fracas ; les clameurs du fleuve, qui bondit avec fureur en cet endroit, se font entendre, en effet, à la même distance que les cataractes du Nil, à trois stades environ<sup>947</sup>.

Ce passage suscite nombre d'interrogations. D'abord, on remarque cette curieuse opposition entre « la rive gauloise » et celle de la Germanie, qui se rapporte à la situation dans les temps antiques. Puis, on constate que la formulation adoptée suggère que Le Pogge aurait vu le « saut du Rhin » depuis les environs de la petite ville de Kaiserstuhl (située en aval), et que celui-ci se trouverait donc à proximité. La configuration des lieux invalide pourtant cette possibilité, car une vingtaine de kilomètres sépare les deux sites et les méandres du fleuve obstrueraient de toute façon la vue. On peut pourtant difficilement penser que la description s'applique à un autre endroit qu'à la cataracte de Laufen. Le Pogge aurait-il commis une erreur et confondu les deux sites ? Si tel était le cas, la lettre à son ami Arezzo renfermerait la même anomalie. Or, la lecture de l'extrait correspondant nous permet d'écarter cette hypothèse, car Le Pogge précise avoir vu la chute sur le chemin entre Schaffhouse et Kaiserstuhl :

Avant que de te parler de ces bains, je te parlerai de la route qui y mène de Constance pour que tu voies dans quel pays ils sont situés : le premier jour, je vins en bateau par le Rhin à Schaffouse, qui est à vingt-quatre milles de Constance ; puis à cause des cataractes de ce fleuve à travers des rochers escarpés et de la rapidité de son cours, je cheminai à pied jusqu'à Keiserstühl : cette ville dont le nom allemand signifie le *siège de César* l'a pris, je crois, de sa situation avantageuse sur une colline qui domine le Rhin : les Romains y ont eu autrefois une station militaire. Nous admirâmes sur cette route le saut du Rhin qui tombe d'une montagne entre des écueils, avec un tel fracas, qu'on dirait qu'il se plaint de sa chute. À ce spectacle, je me rappelai ce qu'on raconte des

---

<sup>947</sup> POGGE (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE), *Les bains de Bade au XV<sup>e</sup> siècle* (1416), in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 42. C'est le Pogge qui souligne.

cararactes d'Égypte, et je ne m'étonne plus que les habitants du voisinage deviennent sourds (comme on l'assure) par le bruit épouvantable de ces eaux précipitées : ici le Rhin ressemble au Nil par la terreur qu'il inspire et l'assourdissement qu'il cause à plus de quatre-cents pas de distance<sup>948</sup>.

Une faute de traduction dans la première des deux lettres (celle à Nicolo Niccoli) serait-elle à l'origine de l'incohérence que nous avons relevée<sup>949</sup>? C'est là une hypothèse, mais nous verrons plus loin qu'une erreur de la part du Pogge ne peut pas non plus être exclue.

Comme dans la lettre à Niccoli, Le Pogge esquisse dans celle à Arezzo un portrait effrayant du lieu qu'il appelle « le saut du Rhin ». Insistant sur le niveau sonore particulièrement élevé aux abords du site, il relaie la rumeur selon laquelle les riverains y seraient atteints de surdité, établissant là encore un parallèle avec les cataractes du Nil. Si, au cours du IV<sup>e</sup> siècle, l'historien romain Ammien Marcellin compara à celui-ci l'ensemble du cours rhétique du Rhin<sup>950</sup>, l'association entre les cataractes africaines et une perte de l'ouïe, qui confère ici au site helvétique un caractère à la fois exotique et mythique, remonte, quant à elle, au *Songe de Scipion* attribué à Cicéron<sup>951</sup>. Bien que les propos du Pogge sur la chute de Laufen demeurent négatifs et soient à peine plus détaillés que son évocation de Kaiserstuhl, l'on devine dans cette deuxième lettre une pointe de curiosité et la volonté de s'intéresser à un site alors encore méconnu. Quant à l'image d'un fleuve gémissant, présente dans les deux missives, elle sera reprise par les voyageurs, notamment par Piccolomini vingt ans plus tard, mais aussi au XVIII<sup>e</sup> siècle par Madame Brun, cette dernière appliquant, pour sa part, la terminologie de la souffrance au Rhin de la Via Mala<sup>952</sup>.

Les gémissements du Rhin ne sont pas le seul emprunt d'Aeneas Sylvius Piccolomini à son prédécesseur. L'imprécision sur la localisation de la cataracte de

---

<sup>948</sup> POGGE (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE), *Lettre de Pogge de Florence à son ami Leonard d'Arezzo*, in : BRIDEL, Philippe Sirice, *op. cit.*, t. VIII, 1817, p. 77-78. C'est le Pogge qui souligne.

<sup>949</sup> Cette éventuelle faute de traduction pourrait concerner le complément de lieu « d'où » (« Un camp romain a jadis occupé ce nœud de la route d'où nous contemplons le saut du Rhin du haut de la montagne »). C'est nous qui soulignons.

<sup>950</sup> VOGLER, Chantal, « L'image de deux fleuves frontières de l'empire romain au IV<sup>e</sup> siècle : le Rhin et le Danube dans Ammien Marcellin », in : PIQUET, François (éd.), *op. cit.*, p. 155. L'analogie entre le Rhin et le Nil figurera, entre autres, aussi chez Montaigne : MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, p. 105.

<sup>951</sup> « C'est ainsi qu'aux lieux où le Nil se précipite des plus hautes montagnes, près de ces cataractes, comme on les nomme, des peuplades entières assourdies par ce fracas terrible ont perdu le pouvoir d'entendre ». CICÉRON, *Le songe de Scipion*, chapitre 6-13, in : NISARD, M. (éd.), *Œuvres complètes de Cicéron*, Paris, 1850.

<sup>952</sup> BRUN, Friederike, *Tagebuch einer Reise durch die östliche, südliche und italienische Schweiz, ausgearbeitet in den Jahren 1798-1799*, Copenhague, Brummer, 1800, p. 77. Voir aussi *infra*, 3-3-2-5.



Schaffhouse et de la ville de Kaiserstuhl se retrouve également chez le futur Pie II, qui se rendit lui aussi à l'occasion d'un concile, celui de Bâle, sur les bords du Rhin suisse. Ces deux éléments occupent, comme nous le verrons, une place non négligeable dans sa célèbre *Description de la ville de Bâle*<sup>953</sup>.

Présentant la ville comme une cité neuve, totalement reconstruite après le tremblement de terre de 1356<sup>954</sup>, Piccolomini situe Bâle « en Alsace », « à la frontière entre deux peuples ». Le fait que la ville soit « coupée en deux parties par le Rhin »<sup>955</sup> est précisé immédiatement après et est l'occasion d'une description du cours du fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure. Le Rhin trouve son origine « dans les Alpes qui séparent l'Italie de l'Allemagne »<sup>956</sup>, c'est-à-dire à la limite entre deux terres et entre deux peuples, un peu à l'image de la ville de Bâle. L'humaniste italien insiste sur la rapidité du Rhin bâlois et sur les incidences commerciales de cette dernière. La force du courant entre Bâle et Strasbourg est en effet telle qu'elle empêcherait les navires marchands de le remonter, obligeant les négociants à écouler leurs produits vers Cologne ou Mayence<sup>957</sup>. On ignore si Piccolomini fut le témoin direct des inondations qu'il signale. Liées à la fonte des neiges alpines, elles auraient conduit à la destruction du pont et à la dévastation des rues adjacentes. L'auteur mentionne par ailleurs l'abondance des saumons, particulièrement appréciés des habitants. Plaçant le fleuve au cœur de la vie des Bâlois, Piccolomini ne considère pas le Rhin d'un point de vue esthétique mais uniquement en rapport avec l'activité humaine. En dehors de Bâle, trois sites sur le Rhin retiennent son attention. À Constance, l'auteur associe le fleuve à la mémoire du pape Martin V, élu en 1417 lors du concile. À Schaffhouse, « par sa chute à travers des montagnes et des roches escarpées »<sup>958</sup>, le Rhin perd provisoirement son statut de voie navigable, mais la cataracte n'est pas évoquée davantage. Curieusement, c'est à Kaiserstuhl que le fleuve suscite chez Piccolomini le plus vif intérêt :

---

<sup>953</sup> PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius, *Description de la ville de Bâle en 1436*, in : BRIDEL, Philippe Sirice, *op. cit.*, t. VII, 1815, p. 117-131. Selon Bridel, cette traduction française effectuée par lui serait la première, si l'on excepte, dit-il, un « galimatias » de 1774. *Ibid.*, p. 131-132.

<sup>954</sup> La plus forte secousse eut lieu le 18 octobre 1356, causant des dégâts considérables et entraînant la mort de trois cents personnes. De nombreuses répliques se produisirent encore au cours de cette « crise sismique » qui dura près d'une année.

<sup>955</sup> PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius, *Description de la ville de Bâle en 1436*, in : BRIDEL, Philippe Sirice, *op. cit.*, t. VII, 1815, p. 117.

<sup>956</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>957</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>958</sup> *Ibid.*, p. 118.

[...] Keiserstuhl. Ce dernier endroit est un bourg où l'on croit que les Romains ont eu autrefois un camp fortifié, à cause de la commodité de son assiette, qui domine le fleuve, et d'un pont fort étroit par lequel on communique des Gaules dans la Germanie. Là encore le Rhin se précipite du haut d'un mont contre des écueils qui brisent son cours, avec un tel fracas qu'il semble se plaindre de sa chute. C'est la même chose des cataractes du Nil, dont le bruissement est si fort, que les habitans du voisinage en deviennent comme sourds ; et il n'y auroit rien là d'étonnant, puisque le bruit du Rhin, qui n'est qu'un torrent en comparaison du Nil, s'entend à trois milles de distance<sup>959</sup>.

Le site de Kaiserstuhl apparaît ici à la fois comme lieu de mémoire et comme symbole stratégique. Le fleuve y prend une double signification : celle d'une frontière et celle d'un trait d'union du fait de la présence de ce « pont étroit » qui matérialise une possibilité de contact entre deux mondes.

La suite de la description de Piccolomini ne reflète pas la réalité du site de Kaiserstuhl et conviendrait bien davantage à la cataracte de Laufen. Elle présente de nombreux points communs avec la *Lettre sur les bains de Bade* du Pogge, adressée en 1416 à son ami Nicolo Niccoli. Nous retrouvons en effet dans les deux descriptions cette étrange formulation laissant entendre que la chute du Rhin se situerait à proximité immédiate de Kaiserstuhl. Piccolomini n'ayant pu se référer qu'au texte latin original, un problème de traduction est donc exclu. Pour le cas où une erreur aurait été commise, elle l'aurait donc été initialement par Le Pogge<sup>960</sup>, puis reproduite par Piccolomini.

Si nous ne prenons en compte que ces deux dernières lettres, en excluant celle du Pogge à Arezzo<sup>961</sup>, nous sommes tentée de considérer la description du site de Kaiserstuhl comme le fruit d'une reconstruction et de nous demander si ce que nous prenions au premier abord pour une erreur ne serait pas un infléchissement de la réalité traduisant la volonté chez ces deux Italiens de créer autour d'un lieu fortement attaché à l'histoire de l'Empire romain une aura mythique. Mais Le Pogge ayant adopté une formulation conforme à la réalité du site dans sa lettre à Arezzo, ne devons-nous pas finalement admettre qu'il a commis une erreur dans celle adressée à Nicolo Niccoli ? Reprise par Piccolomini, qui ne s'est vraisemblablement pas rendu sur les lieux, cette erreur aurait fort bien pu passer dans la tradition. Un siècle et demi plus tard, Montaigne,

---

<sup>959</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>960</sup> Nous avons vu plus haut que la lettre du Pogge à Arezzo ne renfermait aucune anomalie.

<sup>961</sup> POGGE (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE), *Lettre de Pogge de Florence à son ami Leonard d'Arezzo*, in : BRIDEL, Philippe Sirice, *op. cit.*, t. VIII, 1817, p. 75-87.

en remontant de Kaiserstuhl vers Schaffhouse, tiendra des propos très proches, mais en les appliquant, à bon droit, à la cataracte de Laufen<sup>962</sup>.

### 3-1-1-2 ÉRASME, Didier (1514-1516/1521/1536) Correspondance

Érasme séjourna à Bâle à trois reprises. D'août 1514 à mai 1516, il vint y surveiller l'impression de son *Nouveau Testament* sur les presses de Johannes Froben avant de regagner les Pays-Bas. Revenu pour des raisons éditoriales en 1521, l'écrivain fit de la cité rhénane pour huit années sa patrie d'adoption. C'est également là qu'il vint s'éteindre en 1536.

Malgré ses séjours prolongés sur les bords du Rhin bâlois, Érasme parle relativement peu de ce dernier dans sa correspondance<sup>963</sup>. Un an après son arrivée, il signale simplement avoir dû renoncer à un voyage à Fribourg-en-Brigau en raison d'inondations provoquées par des pluies diluviennes<sup>964</sup>. À première vue limité, l'intérêt qu'il porte au fleuve s'accroît toutefois avec l'éloignement. Réfugié à Fribourg-en-Brigau après le passage de Bâle à la Réforme en 1529, l'humaniste perçoit a posteriori l'importance du cours d'eau pour la cité. Ainsi précise-t-il à Pietro Bembo<sup>965</sup> le 25 mars 1530 qu'il « habite une ville qui, dans la mesure où elle est plus retirée parce que plus éloignée du Rhin, est moins connue et moins peuplée que Bâle »<sup>966</sup>. En septembre 1531, Érasme va jusqu'à faire du Rhin la raison de la prospérité bâloise dans une missive adressée à Johann Rinck, futur recteur de l'université de Cologne :

Ce lieu [Fribourg-en-Brigau] n'est certes pas déplaisant, mais de même qu'il est plus éloigné du Rhin, de même il est moins peuplé, et l'abondance des biens y fait défaut<sup>967</sup>.

---

<sup>962</sup> « Nous vîmes à passer le Rhin à la ville de Kaiserstuhl, qui est des alliées des Suisses, et catholique ; et de là, suivîmes ladite rivière par un très beau plat pays, jusques à ce que nous rencontrâmes des sauts, où elle se rompt contre des rochers, qu'ils appellent les cataractes, comme celles du Nil. C'est que, au-dessous de Schaffhouse, le Rhin rencontre un fond plein de gros rochers, où il se rompt ; et au-dessous, dans ces mêmes rochers, il rencontre une pente d'environ deux piques de haut, où il fait un grand saut, écumant et bruyant étrangement. Cela arrête le cours des bateaux et interrompt la navigation de ladite rivière ». MONTAIGNE, Michel de, *Journal de voyage, op. cit.*, p. 105. Voir aussi *infra*, 3-2-1-2.

<sup>963</sup> ÉRASME, Didier, *Correspondance*, 12 t., Bruxelles, University press, 1967-1984.

<sup>964</sup> Lettre à Zazius d'août 1515, in : ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 1, 1967, p. 152 ; Lettre à Thomas Wolsey du 30 août 1515, in : ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 2, 1974, p. 168-169.

<sup>965</sup> BEMBO, Pietro (1470-1547) : écrivain et cardinal italien qui fut notamment au service de Léon X et Clément VII.

<sup>966</sup> ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 8, 1979, p. 499.

<sup>967</sup> ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 9, 1980, p. 461.

En 1532, le fleuve est évoqué en relation avec un drame familial survenu à Bâle. Érasme relate en effet à plusieurs amis<sup>968</sup> l'histoire d'un homme qui, pensant avoir été trompé par sa femme, l'avait assassinée avant de mettre fin à ses jours. Après avoir été roué de coups, le cadavre du malheureux fut placé dans une caisse que les Bâlois jetèrent dans le Rhin, faisant de ce dernier l'ultime dépositaire d'une dépouille à laquelle l'on refusait l'inhumation.

Si le Rhin bâlois fait l'objet de peu de développements, il en va autrement du reste de son cours suisse auquel Érasme consacre durant son second séjour à Bâle un intéressant passage de sa correspondance. Appelé dans la cité en 1521 pour corriger les épreuves de la troisième édition du *Nouveau Testament* et voyant venir des persécutions religieuses, l'humaniste avait profité de l'occasion pour fuir Louvain où sa situation personnelle était devenue délicate. Sa neutralité face aux thèses luthériennes était dénoncée de tous côtés et on le sommait de prendre position. Aussi s'était-il définitivement éloigné des Pays-Bas pour s'établir durablement sur les bords du Rhin. Prié par le pape Adrien VI de venir à Rome afin de « travailler contre les ennemis de l'Église »<sup>969</sup>, Érasme avait pris la route de Constance au début de l'année 1523<sup>970</sup>, accompagné de ses amis Rhénanus<sup>971</sup> et Heinrich Eppendorf<sup>972</sup>.

Chaleureusement accueilli par le chanoine Botzheim Abstemius, Érasme se montre sensible à la vieille et élégante église de Constance ainsi qu'au souvenir du concile et de l'exécution de Jean Hus<sup>973</sup>. Cependant, selon lui, c'est au lac que la ville doit en grande partie son attrait :

Ce qui séduisait, c'était aussi le site en lui-même ; en effet, à proximité immédiate de Constance se trouve un lac extraordinairement vaste, étendu en long et en large sur de nombreux milliers de pas, et qui n'en est tout de même pas moins agréable. Ce qui complète le charme, ce sont les montagnes couvertes de forêts qui se montrent de tous côtés, les unes au loin, les autres tout près<sup>974</sup>.

---

<sup>968</sup> Lettre du 8 août 1532 dont Érasme envoya plusieurs copies, notamment à Olah, Tomicki et Christophe de Stadion. ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 10, 1980, p. 104-106.

<sup>969</sup> BURIGNI, Jean Lésveque de, *Vie d'Érasme*, t. 1, Paris, De Bure, 1757, p. 400.

<sup>970</sup> Érasme relate ce périple dans la lettre du 1<sup>er</sup> février 1523 adressée à son ami Marc Laurin, doyen du Collège Saint-Donatien à Bruges. ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 5, 1976, p. 256 sqq.

<sup>971</sup> Écrivain et avocat humaniste né à Sélestat, Beatus Rhénanus (1485-1547) édita certaines œuvres d'Érasme (*Le Scarabée*, 1517), de Thomas More et de Luther.

<sup>972</sup> EPPENDORFF, Heinrich : gentilhomme fribourgeois qui eut avec Érasme une violente querelle, ayant accusé ce dernier d'avoir écrit des propos injurieux à son égard. L'objet de la querelle était Hutten.

<sup>973</sup> ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 5, 1976, p. 272.

<sup>974</sup> *Ibid.*, p. 271.

À la différence de Madame Brun deux siècles et demi plus tard, Érasme ne conçoit pas les imposantes dimensions du lac comme un élément négatif<sup>975</sup> et jouit pleinement de la beauté du paysage. Bien qu'il ne puisse être question de romantisme au début du XVI<sup>e</sup> siècle, force est de constater que les propos du visiteur traduisent un véritable émerveillement face au spectacle de la nature, dont il s'efforce d'identifier les composantes avant de concentrer son attention sur le Rhin :

Il faut savoir que là le Rhin, qui s'est, dirait-on, fatigué dans les régions chaotiques et abruptes des Alpes, reprend des forces comme s'il était dans une agréable auberge. Glissant avec lenteur en suivant la médiane, il se ramasse sur lui-même dans son lit près de Constance, tout en recevant son nom à cette occasion. Quant au lac cependant, il a toujours préféré devoir sa dénomination à une ville. Celui qui s'appelle maintenant « Constantinien » se nommait autrefois « Bregantin », aussi longtemps qu'à la ville qui s'appelle aujourd'hui Constance était attaché le nom de Bregenz. [...] Laissant le lac à droite peu après son décours le long de Constance, le Rhin forme, comme s'il jouait et folâtrait, une île qu'occupe un monastère de nonnes très connu ; et peu après, à l'endroit où les deux bras se rejoignent, il forme un plus petit lac que les gens appellent, on ne sait au juste pourquoi, Venète. À partir de là, il roule dans un lit aux dimensions adéquates, formant des tourbillons la plupart du temps, mais tout de même navigable jusqu'à une place forte, autrefois Chambre Impériale, du nom de Schaffhouse, en raison, je pense, du passage en bac qui existait avant qu'il y eût un pont à cet endroit. Car tout près de là, il y a des chutes à travers desquelles le Rhin se précipite à grand fracas. À vrai dire ailleurs aussi, fréquemment entrecoupé par des cataractes et encombré de rochers, il n'est jusqu'à Bâle, guère propre à la navigation<sup>976</sup>.

En dépit de sa brièveté, la description qu'Érasme propose du Rhin en amont du lac montre qu'il dispose d'un minimum d'informations sur le secteur des sources, dont il connaît le caractère particulièrement accidenté<sup>977</sup>. S'intéressant ensuite aux rapports que l'étendue d'eau entretient avec le fleuve, l'humaniste postule d'abord l'existence de deux entités distinctes. Comparé à une « agréable auberge » où le cours d'eau vient se sustenter, le lac semble participer à la construction de l'identité de ce dernier. Mais bientôt la perspective s'infléchit. Et Érasme d'envisager le Lac inférieur comme un

---

<sup>975</sup> Voir *infra*, 3-1-2-12.

<sup>976</sup> ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 5, 1976, p. 271-272.

<sup>977</sup> En fait, Érasme était passé à cheval au Splügen en juillet 1509, au retour de son voyage en Italie. Malheureusement, on ne possède de lui aucune correspondance entre juin 1509 et mars 1511. Voir : RENAUDET, Auguste, *Érasme et l'Italie*, Genève, Droz, 1998, p. 183.

élargissement du Rhin baignant l'île de Reichenau<sup>978</sup>, avant de dépeindre en quelques lignes le cours du fleuve jusqu'à Schaffhouse et Bâle. L'étymologie du nom de Schaffhouse proposée par Érasme s'écarte des deux théories les plus courantes avancées par Glaréan et un certain Strumphius, qu'Hugo renverra dos à dos quatre siècles plus tard<sup>979</sup>. La première se rapporterait au mouton, aujourd'hui encore présent sur les armoiries de la cité, la seconde aux bateaux contraints de s'arrêter à Schaffhouse en raison de l'existence de la cataracte. Aux yeux d'Érasme, cette dernière apparaît certes comme notable mais à peine plus significative cependant que les autres accidents géologiques jalonnant ce tronçon, tels que les rapides de Laufenburg.

Examinant ainsi la totalité du Rhin suisse, le voyageur fait du lac de Constance un lieu clé, une charnière dans le parcours de celui-ci. Tel un havre de paix, le plan d'eau permet au jeune fleuve à la fois de se remettre de sa traversée difficile des Alpes et de se préparer à poursuivre sa route, parfois chaotique, jusqu'à Bâle.

Bien qu'Érasme ne donne aucune précision sur son itinéraire entre Bâle et Constance, nous pensons qu'il ne s'est guère éloigné des bords du Rhin. Ayant renoncé à poursuivre son périple vers Rome pour raison de santé, le voyageur chercha d'ailleurs à « emprunter la voie fluviale »<sup>980</sup> pour regagner plus confortablement la cité rhénane. Mais face à des bateliers indécis, il devait finalement choisir d'effectuer le trajet à cheval.

Érasme exprime un intérêt réel pour le Rhin suisse dans sa globalité et se montre sensible à ses multiples facettes. Très imaginatif, l'humaniste recourt, entre autres, à l'anthropomorphisme pour traduire en termes poétiques ses connaissances précises du parcours du fleuve, mettant ainsi en œuvre les conseils prodigués dans son manuel d'épistolographie intitulé *De conscribendis epistolis* (1522)<sup>981</sup>. Il est donc d'autant plus surprenant qu'il n'ait pas accordé davantage d'attention au cours d'eau à Bâle, dont beaucoup de voyageurs s'emploieront à vanter la majesté.

---

<sup>978</sup> L'île de Reichenau était occupée par un couvent de bénédictins. Il se peut qu'Érasme ait confondu celui-ci avec le village de Nonnenhorn situé près de Lindau sur la rive nord. Voir : ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 5, 1976, p. 271, note n° 91.

<sup>979</sup> Voir *infra*, 3-2-3-9.

<sup>980</sup> ÉRASME, Didier, *op. cit.*, t. 5, 1976, p. 273-274.

<sup>981</sup> *De conscribendis epistolis*, in : *Opera Omnia Desiderii Erasmi*, t. 1, Lugduni Batavorum, Petri Vander Aa, 1703, p. 341 sqq. ÉRASME y précise que, pour atteindre son but en termes d'érudition, le scripteur doit adapter son sujet au destinataire et faire preuve de clarté, de simplicité et de naturel.

### 3-1-1-3 THOU, Jacques-Auguste de (1579)

Accompagnant son frère malade aux eaux de Plombières en 1579, l'historien et homme politique français (1553-1617) entreprend de visiter une partie de l'Allemagne et de parcourir la Suisse. Le début du livre second de ses *Mémoires* est consacré à ce premier voyage en terre helvétique. Arrivant d'Augsbourg, de Thou se rend sur le lac de Constance qu'il traverse en bateau pour gagner Stein. Passant ensuite par Schaffhouse, il va jusqu'à Bâle en longeant la rive suisse du Rhin appelé sur ce tronçon « Hochrhein ». Dix ans plus tard, il retournera en Suisse, dans les Grisons cette fois, au retour d'un voyage en Italie.

Revenons d'abord sur le premier passage en Suisse de 1579, relaté dans le livre second des *Mémoires*<sup>982</sup>. Comme nous l'avons vu plus haut, c'est un motif familial qui est à l'origine du déplacement de de Thou : son frère aîné souffrant doit aller prendre les eaux à Plombières, dans les Vosges, à une centaine de kilomètres à peine de l'Allemagne et de la Suisse. Pendant que ce dernier est en soins, le cadet loue les services d'un guide parlant allemand et prend le chemin de Strasbourg. Il fait un passage à Bade, dont il mentionne simplement les bains, puis part pour Stuttgart et Augsbourg via Ulm. Ces différentes étapes lui fournissent l'occasion de rencontrer des personnalités de l'époque et de s'entretenir avec elles. Quittant Augsbourg, il se rend à Lindau, sur le lac de Constance. C'est là qu'il découvre le cours suisse du Rhin.

Sa première évocation du fleuve se fait dans le cadre d'une comparaison avec le Rhône, qui prend, lui aussi, sa source en terre helvétique et traverse un lac. Faisant appel à la figure d'Aréthuse, l'éminent lettré qu'est de Thou enrichit sa comparaison d'une allusion à la mythologie grecque, selon laquelle la nymphe qui fuyait les avances du fleuve Alphée fut métamorphosée en source par la secourable Artémis. La déesse avait ensuite fendu le sol pour permettre à Aréthuse de gagner la Sicile en disparaissant sous la mer, mais Alphée l'avait rejointe :

D'Augsbourg, ayant passé par Memmingen, il vint à Lindau, ville agréablement située sur le bord du lac de Constance, que le Rhin traverse comme le Rhône traverse celui de Genève, sans se mêler avec l'eau du lac ; semblable à la fontaine d'Aréthuse, dont l'eau, comme dit Homère, surnage comme de l'huile, sans se confondre avec d'autre eau. Ceux qui font le tour du lac ne sauraient

---

<sup>982</sup> L'ensemble de l'ouvrage est écrit à la troisième personne du singulier, de Thou se désignant lui-même par son propre nom.

avoir la vue plus agréablement occupée : ce sont des coteaux d'une pente douce, chargés de vignes de tous côtés, jusque sur ses bords, et qui forment dans l'eau une riante perspective<sup>983</sup>.

Posté à Lindau, c'est-à-dire face à l'endroit où le Rhin entre dans le lac, de Thou croit voir, lui aussi, les eaux du fleuve refusant de se mêler à celles de ce dernier. On sait en effet que l'historien Ammien Marcellin avait fait la même constatation au IV<sup>e</sup> siècle<sup>984</sup>. Mais par la suite, plusieurs voyageurs s'interrogeront sur le bien-fondé de cette description. On peut à vrai dire avancer une explication à la divergence des points de vue : à proximité de l'endroit où le fleuve, probablement chargé de limons à certains moments, se jette dans le lac, on imagine facilement qu'il faille un certain temps pour que les particules en suspension se déposent et que les eaux finissent par ne plus se distinguer.

De Thou s'intéresse ensuite à l'environnement immédiat du lac, dont les reflets forment une « riante perspective ». Cette association de l'eau et de la terre constitue un ensemble particulièrement agréable à la vue. Prenant la direction de Constance en traversant le lac, il ne s'attarde plus sur l'apparence de ses eaux, ni sur le paysage. Son esprit se fixe sur tout autre chose : la ville dans laquelle il se rend n'est pas tant importante en raison de sa situation particulière sur le lac et le fleuve que parce qu'elle fut le théâtre du seizième concile œcuménique (1414-1418) qui avait pour but de mettre un terme au « Grand Schisme d'Occident<sup>985</sup> ». De Thou se rend donc sur les lieux où l'Église chrétienne avait su retrouver, pour un temps, son unité. C'est à ce moment-là que le témoin du massacre de la Saint-Barthélémy, l'historien et homme politique au cœur de la tourmente religieuse, exprime à mots couverts ses doutes sur la « charité des Chrétiens ». Quittant Constance, il suit le cours du Rhin jusqu'à Bâle :

De là, suivant toujours les bords du Rhin, il passa par Stein et par Schaffhouse, un des principaux cantons des Suisses, par Lauffenbourg et par Rhinfeld, où le Rhin se précipite dans son lit de fort

---

<sup>983</sup> THOU, Jacques-Auguste de, *op. cit.*, p. 84-85.

<sup>984</sup> « Ce fleuve se jette donc avec fracas dans ce lac, et (!) en traverse les eaux tranquilles, qu'il partage également jusqu'au bout. Il n'augmente ni ne perd rien de son volume ; et (!), conservant son nom pendant le reste de sa course, il va se perdre dans l'Océan. Ce qui est encore bien étonnant, c'est que le mouvement prodigieux de ses eaux n'émeut pas plus celles du lac, que le limon épais de celui-ci ne retarde la marche impérieuse du fleuve. On croiroit ce fait impossible, si l'on étoit pas à portée de s'en convaincre par ses propres yeux. Ainsi Alphée, qui a sa source en Arcadie, épris d'amour pour la fontaine d'Aréthuse, fend, selon la fable, la mer d'Ionie, pour couler jusqu'aux contrées qu'arrose son amante ». MARCELLIN, Ammien, *Res gestae*, Livre XV, chapitre IV, cité d'après : LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1, p. 112-113. Les points d'exclamation sont d'Ammien Marcellin .

<sup>985</sup> Entre 1378 et 1417, il y eut jusqu'à trois papes en même temps.



haut, par cascades et avec un grand bruit, jusqu'à Bâle, qu'il commence à être navigable [sic], et où De Thou se rendit<sup>986</sup>.

Le Rhin ne fait pas l'objet d'une description mais devient une sorte de guide, de repère que suit notre voyageur. Compte tenu des étapes indiquées, il est possible qu'il ait franchi le Rhin à une ou plusieurs reprises sans en faire mention. Bien que la formulation en français laisse subsister quelques doutes<sup>987</sup>, il semble que ce soit à Laufen, près de Schaffhouse, et non à Rheinfelden ou à Laufenburg, que de Thou ait vu le Rhin « se précipiter de fort haut », car ces deux derniers sites ne peuvent correspondre à un tel tableau, même si l'on sait que les rapides de Laufenburg ont impressionné plusieurs voyageurs. La confusion entre les deux sites est fréquente à l'époque, probablement parce que le site de Laufenburg est également connu sous les noms de « Mittlerer Lauffen » ou « Fall des Rheins », comme Merian le précisera encore en 1654<sup>988</sup>. De Thou se montre particulièrement sensible à la puissance du bruit causé par le phénomène. Mais il faut attendre Montaigne et son secrétaire, qui se rendront à Schaffhouse un an après de Thou, pour que la cataracte fasse l'objet d'une description plus complète<sup>989</sup>.

Chargé de remettre à Bâle des missives à Basile Amerbach<sup>990</sup>, l'auteur passe beaucoup de temps en compagnie de l'éminent juriste féru d'archéologie dont il admire la collection d'objets et manuscrits anciens. Se rendant ensuite chez le médecin Felix Platter<sup>991</sup>, de Thou découvre des spécimens vivants d'animaux de la montagne. Partant à la rencontre de savants locaux, le voyageur se désintéresse totalement du fleuve dans la cité rhénane.

### 3-1-1-4 MONTAIGNE, Michel de (1580)

Montaigne venait de présenter au roi Henri III la première édition de ses *Essais* en 1580, lorsqu'il se mit en route pour l'Allemagne, l'Italie et la Suisse. Non destiné à la

---

<sup>986</sup> THOU, Jacques-Auguste de, *op. cit.*, p. 85.

<sup>987</sup> Les *Mémoires* de de Thou ont été traduits du latin au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, entre autres par un certain Costard, seigneur d'Ifs. Voir : *Ibid.*, présentation d'Éric de Bussac et de Pascal Dumaih, p. 24.

<sup>988</sup> MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *op. cit.*, hors-texte entre les p. 58 et p. 59.

<sup>989</sup> Voir *infra*, 3-2-1-2.

<sup>990</sup> Professeur de droit bâlois et spécialiste en épigraphie romaine, Basile Amerbach (1533-1591) mit à jour le théâtre romain d'Augusta raurica dont il dirigea les premières fouilles scientifiques.

<sup>991</sup> PLATTER, Félix (1536-1614).

publication<sup>992</sup>, le journal tiré de ce périple, que Friedrich Wolfzettel considère comme « le premier récit de voyage <moderne> »<sup>993</sup>, renferme les traces du passage de l'écrivain sur les bords du Rhin de Bâle à Constance. Il offre la particularité de ne pas avoir été entièrement rédigé par Montaigne lui-même : si la seconde partie, du 16 février au 30 novembre 1581, a bien été écrite par Montaigne<sup>994</sup>, en italien de surcroît, la première partie allant du 5 septembre 1580 au 9 février 1581 est de la main d'un accompagnateur dont le rôle et l'identité restent obscurs. Cette double rédaction n'est pas sans poser problème, car les passages du journal concernant la venue de Montaigne dans le secteur qui nous intéresse sont l'œuvre de celui que nous appellerons son « secrétaire », ce qui nous oblige à nous arrêter quelques instants sur ce mystérieux personnage. Selon Fausta Garavini, il s'agit vraisemblablement d'une personne chargée de l'organisation du voyage, mais certainement pas d'un domestique, car ce « secrétaire » semble disposer d'une bonne culture<sup>995</sup>. L'hypothèse selon laquelle celui-ci aurait écrit sous la dictée de Montaigne est infirmée par le fait qu'à certains endroits sa voix se détache nettement du reste du récit, même si la concordance de son style avec celui de son maître est patente. Rappelons qu'après avoir congédié son compagnon pour une raison qui nous est inconnue, Montaigne décida de poursuivre lui-même cette « belle besogne » déjà bien avancée, reconnaissant la qualité de ce qui avait déjà été rédigé. Il est donc indispensable de s'interroger sur l'identité du véritable observateur tout au long de cette première partie et de préciser l'état d'esprit de Montaigne en tant que voyageur du XVI<sup>e</sup> siècle, avant de voir si les passages consacrés aux bords suisses du Rhin sont le reflet de sa personnalité ou bien s'ils laissent entendre une autre voix.

Pour Montaigne, le voyage revêt l'apparence d'une « fugue » traduisant son désir d'échapper aux « épines domestiques »<sup>996</sup>, attitude peu courante à une époque où l'oisiveté est encore particulièrement mal vue et où le voyageur doit trouver des motifs valables pour justifier ses déplacements<sup>997</sup>. Il ne peut donc être question de simple « curiosité touristique ». La justification de Montaigne est double. À son souhait de

---

<sup>992</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, Introduction de Fausta Garavini, p. 3.

<sup>993</sup> WOLFZETTEL, Friedrich, *Discours du voyageur – Le récit de voyage en France, du Moyen-Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 114-115.

<sup>994</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, Introduction de Fausta Garavini, p. 8 ; Chronologie et itinéraire du voyage, p. 376-382.

<sup>995</sup> *Ibid.*, Introduction de Fausta Garavini, p. 8-10.

<sup>996</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>997</sup> POT, Olivier, « Au fil de l'eau : L'itinéraire de Montaigne en Suisse », in : BLUM, Claude, DERENDIGER, Philippe, TOIA, Anne (éd.), *Montaigne – Journal de voyage en Alsace et en Suisse (1580-1581)*, Actes du Colloque de Mulhouse-Bâle du 12 juin 1995, Paris, Champion, 2000, p. 31.

visiter le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette près d'Ancône, sur l'Adriatique, s'ajoute un motif médical, celui de tenter de soigner la maladie dont il souffre en s'adonnant à des cures thermales<sup>998</sup>. Sa pathologie pourrait, selon Olivier Pot, avoir eu des conséquences sur le parcours du voyageur qui se « déplace[rait ] en suivant la pente de l'eau, [...] parce qu'il recherche les villes de cure [...] »<sup>999</sup>. Toutefois, Olivier Pot reconnaît également une « valeur initiatique » au parcours de Montaigne à travers une aire géographique où « s'est joué l'avenir politique et religieux de la Chrétienté », puisque c'est là que se déroulèrent les conciles de Bâle, Constance, Augsbourg... qui furent à la base des « bouleversements des temps modernes »<sup>1000</sup>. « Touriste » avant la lettre<sup>1001</sup>, pèlerin et malade, telles semblent être les trois facettes qui définissent notre voyageur. Dans quelle mesure les pérégrinations de Montaigne sur les bords du Rhin entre Bâle et Constance participent-elles de cette définition ? Pour le savoir, tournons-nous à présent vers le *Journal*.

D'après la chronologie dont nous disposons<sup>1002</sup>, Montaigne partit de Beaumont (sur Oise ?) le 5 septembre 1580 et mit un peu plus de trois semaines avant d'atteindre Bâle, son premier point de contact avec la Suisse :

Bâle, trois lieues, Belle ville de la grandeur de Blois ou environ, de deux pièces, car le Rhin traverse par le milieu sous un grand et très large pont de bois. [...]. Ils [les Bâlois] ont cela que leur horloge dans la ville, non pas aux faubourgs, sonne toujours les heures d'une heure avant le temps. [...] ; parce, disent-ils, qu'autrefois une telle faute de leur horloge fortuite préserva leur ville d'une entreprise qu'on y avait faite. Basilée s'appelle, non du mot grec, mais parce ce que *base* signifie *passage* en allemand<sup>1003</sup>.

Pour définir la cité bâloise, le scripteur met en avant trois caractéristiques. Outre le décalage propre aux horloges de la ville, il présente une hypothèse sur les origines du nom de celle-ci, établissant un rapport avec la notion de « passage » (« passieren » en allemand), hypothèse dans laquelle le Rhin est envisagé comme un axe structurant qui coupe certes la ville en deux mais n'est pas ressenti comme une entrave grâce à la présence du pont. C'est cette idée que souligne la comparaison avec Blois où les deux

---

<sup>998</sup> Montaigne est atteint d'une maladie héréditaire appelée « maladie de la pierre » ou « gravelle ». Dès 1578, il fréquente les stations thermales des Pyrénées.

<sup>999</sup> POT, Olivier, *op. cit.*, p. 33.

<sup>1000</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>1001</sup> Employé depuis 1780 en relation avec le Grand Tour, le terme anglais « tourist » est à l'origine du français « touriste » (1803).

<sup>1002</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, p. 376 sqq.

<sup>1003</sup> *Ibid.*, p. 90.

rives de la Loire sont également reliées par un ouvrage du même type<sup>1004</sup>. La situation particulière de la cité bâloise sur le fleuve pourrait être considérée comme étant à l'origine de son nom. L'intérêt de Montaigne pour la notion de passage est bien connu<sup>1005</sup>. Mais comme certaines informations demeurent ici lacunaires, on peut être tentée d'entendre dans ce premier extrait davantage la voix du « secrétaire » ayant saisi au vol quelques éléments sans vraiment les développer que celle du maître réputé avide de découvertes.

Deux aspects retiennent particulièrement l'attention du scripteur : la maison du docteur Félix Platter avec sa collection de plantes médicinales<sup>1006</sup> et la religion des Bâlois<sup>1007</sup>. S'intéressant aux édifices religieux de la cité rhénane passée à la Réforme dès février 1529, l'auteur remarque le bon état des églises. Se référant implicitement aux usages catholiques, il souligne les différences d'aménagement intérieur, telles que la disposition des fonts baptismaux à la place de l'autel<sup>1008</sup>.

Sur le chemin de Bâle à Baden, ville thermale située sur la Limmat, le Rhin est simplement mentionné pour indiquer la direction suivie<sup>1009</sup>. Mais lorsque Montaigne et son compagnon se dirigent quelques jours plus tard vers Constance, l'intérêt pour le fleuve se fait plus marqué :

Nous passâmes le long du Rhin que nous avions à notre main droite jusqu'à Stein, petite ville alliée des cantons, de même religion que Schaffhouse [...], où nous repassâmes le Rhin sur un autre pont de bois ; et côtoyant la rive, l'ayant à notre main gauche, passâmes le long d'une autre petite ville aussi des alliées des cantons catholiques. Le Rhin s'épand là en une merveilleuse largeur, comme est notre Garonne devant Blaye, et puis se resserre jusques à Constance<sup>1010</sup>.

---

<sup>1004</sup> POT, Olivier, *op. cit.*, p. 37.

<sup>1005</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>1006</sup> Félix Platter (156-1614), recteur de l'Université depuis 1570 et médecin officiel de la ville de Bâle à partir de l'année suivante, fit découvrir à Montaigne, très curieux de la chose médicale, sa collection de simples ainsi que des squelettes montés à l'université. Voir : BERNOULLI, René, « Montaigne rencontre Félix Platter », in : MOUREAU, François, BERNOULLI, René (éd.), *Autour du « Journal de voyage » de Montaigne, 1580 – 1980*, Actes des Journées Montaigne Mulhouse-Bâle 1980, Genève-Paris, Slatkine, 1982, p. 96-97.

<sup>1007</sup> Selon Marie-Louise Portmann, il est probable que Montaigne se soit entretenu avec Johann Jacob Grynaeus (1540-1617), « théologien et défenseur des adhérents de Ulrich Zwingli ». Voir : PORTMANN, Marie-Louise, « Les amis bâlois de Montaigne », in : MOUREAU, François, BERNOULLI, René (éd.), *op. cit.*, p. 78.

<sup>1008</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, p. 90.

<sup>1009</sup> « Nous y [à Bâle] fûmes tout le lendemain, et le jour après y dinâmes et prîmes le chemin le long du Rhin, deux lieues ou environ puis le laissâmes sur la main gauche, suivant un pays fertile et assez plain ». *Ibid.*, p. 91-92.

<sup>1010</sup> *Ibid.*, p. 107.

Le franchissement du fleuve à Stein illustre la propension de Montaigne identifiée par Olivier Pot<sup>1011</sup> à « vagabonder le long du Rhin, sautant joyeusement d'une rive à l'autre ». À la hauteur de la seconde ville mentionnée, qui pourrait être Steckborn, à l'entrée du lac de Constance, s'ouvre un panorama particulier à propos duquel le scripteur assimile le lac d'Untersee (Lac inférieur) à un élargissement du Rhin et établit une comparaison avec un paysage familier de Gironde. Dans ce passage, l'énoncé du secrétaire se confond avec la perspective de Montaigne, comme le suggèrent l'utilisation du « nous » et la référence à un site, visiblement bien connu des deux parties, ainsi que le ton primesautier attaché à l'idée de franchissement du fleuve, dont nous avons dit plus haut qu'il était caractéristique de Montaigne.

Ce dernier et son compagnon atteignent Constance le 8 octobre en fin d'après-midi. Leur premier contact avec la cité donne lieu, cette fois encore, à une comparaison avec une ville française et à l'indication de l'appartenance religieuse des habitants. L'allusion au mouvement iconoclaste de la Réforme<sup>1012</sup> et à la reconquête de la cité par les catholiques montre que nous avons affaire ici au regard du pèlerin :

C'est une ville de la grandeur de Châlons, appartenant à l'archiduc d'Autriche, et catholique, parce qu'elle a été autrefois, et depuis trente ans, possédée par les Luthériens, d'où l'empereur Charles le cinquième les délogea par la force. Les églises s'en sentent encore aux images<sup>1013</sup>.

Le contact visuel avec le Rhin et le lac se fait depuis le sommet de la cathédrale Notre-Dame :

Nous montâmes au clocher qui est fort haut. [...] Ils dressent sur le bord du Rhin un grand bâtiment couvert, [...] ; ils mettront là douze ou quinze grandes roues, par le moyen desquelles ils élèveront sans cesse une grande quantité d'eau sur un plancher qui sera un étage au-dessus, et autres roues de fer en pareil nombre, car les basses sont de bois, et relèveront de même ce plancher à un autre au-dessus. Cette eau qui étant montée à cette hauteur, qui est environ de cinquante pieds, se dégorgera par un grand et large canal artificiel, se conduira dans leur ville pour y faire moudre plusieurs moulins<sup>1014</sup>.

---

<sup>1011</sup> POT, Olivier, *op. cit.*, p. 36.

<sup>1012</sup> Le gouvernement de la ville orchestra en 1531 la confiscation des œuvres d'art et des reliques, lesquelles furent jetées dans le Rhin.

<sup>1013</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, p. 107.

<sup>1014</sup> *Ibid.*, p. 108.

Sarga Moussa situe les installations dépeintes ici à proximité de la cataracte de Schaffhouse<sup>1015</sup>. Mais nous pensons qu'elles ont pu être observées à Constance depuis le sommet de l'édifice religieux, d'où il est par ailleurs possible de voir une partie du lac ainsi que son resserrement appelé « Seerhein ». L'existence de moulins sur le pont reliant la rive sud à la rive nord est en effet attestée par une gravure de Merian<sup>1016</sup>, et l'on en trouve encore la trace sur une carte de la ville datant des années 1800<sup>1017</sup>.

Quoi qu'il en soit, ce passage traduit un vif intérêt pour la technique et le jeu des forces hydrauliques. L'utilisation du « ils » ne renvoie probablement pas à une distinction établie entre le scripteur et ses compagnons, mais plutôt « entre le narrateur et les habitants du pays décrit »<sup>1018</sup>. Les propos tenus par ces derniers sont ainsi mis en valeur et apportent de précieuses informations aux visiteurs. L'approche du scripteur et celle de Montaigne pourraient bien ici se confondre, dans la mesure où la curiosité de ce dernier pour les inventions techniques est avérée<sup>1019</sup> et où la description proposée ici vise nettement à mettre en lumière la mécanique même du système et son fonctionnement. Par ailleurs, il est intéressant de souligner que le scripteur place la cité sur le Rhin et non sur le lac, approche développée dans la suite de ses propos :

Le Rhin n'a pas là ce nom car à la tête de la ville il s'étend en forme de lac, qui a bien quatre lieues d'Allemagne de large, et cinq ou six de long. Ils ont une belle terrasse, qui regarde ce grand lac, en pointe, où ils recueillent les marchandises<sup>1020</sup>.

Comme précédemment à propos de l'« Untersee », le scripteur confirme qu'à ses yeux le lac de Constance n'est autre que le Rhin lui-même rebaptisé, et aux dimensions particulièrement imposantes. Entre Bâle et Constance, le fleuve paraît former une unité devant laquelle l'identité du lac s'efface, ce qui renforce l'importance que Montaigne

---

<sup>1015</sup> MOUSSA, Sarga, « Une rhétorique de l'altérité : la représentation de la Suisse dans le *Journal de voyage* de Montaigne », in : BLUM, Claude, DERENDIGER, Philippe, TOIA, Anne (éd.), *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>1016</sup> Voir annexe 10 : « Eigentliche Contrafactur der Statt Costantz am Bodensee wie solche während Belägerung Anno 1633 im wesen gestanden ». Le n° 23 de la légende renvoie aux « moulins sur le pont du Rhin », en bas à droite.

<sup>1017</sup> « Carte de Constance vers 1800 », in : BAEDERKER, Karl, *Konstanz*, Fribourg, Karl Baedeker, 1974, p. 19.

<sup>1018</sup> MOUSSA, Sarga, « Une rhétorique de l'altérité : la représentation de la Suisse dans le *Journal de voyage* de Montaigne », in : BLUM, Claude, DERENDIGER, Philippe, TOIA, Anne (éd.), *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>1019</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>1020</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, p. 108.

accorde aux rivières et aux fleuves, dont l' « écoulement se confond avec le mouvement du voyage »<sup>1021</sup> et qui constituent les jalons de son périple.

Pourtant, quelques jours plus tard, alors que Montaigne et son compagnon auront traversé le lac pour gagner la ville de Sonchem, identifiée par Fausta Garavini comme étant probablement Friedrichshafen, le scripteur tiendra un tout autre discours :

Le dimanche après dîner nous partîmes de Constance ; et après avoir passé le lac à une lieue de la ville, nous en vîmes à coucher à Markdorf. [...]. Nous passâmes une ville nommée Sonchem, qui est impériale et catholique sur la rive du lac de Constance ; en laquelle ville toutes les marchandises d'Ulm, de Nuremberg et d'ailleurs se rendent en charrois, et prennent de là la route du Rhin par le lac<sup>1022</sup>.

Ici, tout se passe comme si, une fois arrivé sur la rive allemande et après avoir fait l'expérience de la traversée du lac, le scripteur commençait à distinguer ce dernier du fleuve et à lui reconnaître une existence propre. Peut-on attribuer cette modification de point de vue au changement de perspective géographique ? On peut en tout cas émettre l'hypothèse selon laquelle, aux yeux de Montaigne et de son « secrétaire », le Rhin et le lac s'harmoniseraient au point de se confondre lorsqu'on les considère depuis la rive suisse, alors qu'ils se distingueraient plus nettement l'un de l'autre vus d'Allemagne. Après Montaigne, la question des identités respectives du fleuve et du lac restera ouverte durant plusieurs siècles. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Reconnu comme un élément structurant lorsqu'il traverse Bâle, le Rhin est envisagé jusqu'à Constance comme une entité au profit de laquelle le lac d'Untersee perd son statut propre. Sur ce tronçon, l'incertitude subsiste le plus souvent quant au scripteur réel, comme si aucun endroit ne permettait à nos deux voyageurs de révéler leurs sensibilités propres. Il en ira différemment, comme nous le verrons, lorsque ceux-ci se trouveront aux chutes de Schaffhouse<sup>1023</sup>.

---

<sup>1021</sup> POLIZZI, Gilles, « Le discours descriptif dans la partie suisse du *Journal de voyage* de Montaigne », in : BLUM, Claude, DERENDIGER, Philippe, TOIA, Anne (éd.), *op. cit.*, p. 93.

<sup>1022</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, p. 110-111.

<sup>1023</sup> Voir *infra*, 3-2-1-2.

### 3-1-1-5 CORYATE, Thomas (1608)

Bien que quelques études aient été consacrées au cours des dernières décennies à cet écrivain et magistrat anglais, celui-ci reste aujourd'hui peu connu, même de ses compatriotes. Fruit de son périple à travers l'Europe au début du XVII<sup>e</sup> siècle, *Crudities* est pourtant l'un des premiers ouvrages envisageant le voyage comme un but en soi<sup>1024</sup>. Il ne subsiste plus que quelques exemplaires de l'édition originale de 1611, laquelle connut seulement trois rééditions en 1676, 1905 et 1978. C'est pourquoi nous n'avons pu avoir accès au texte de Coryate que dans la traduction allemande proposée par Hans E. Adler en 1970, sous le titre *Die Venedig-und Rheinfahrt*. Ce sera notre texte de référence.

À l'époque où Coryate entreprend son voyage, l'Angleterre de Jean I<sup>er</sup> se livre à une sévère répression envers les catholiques et considère tout déplacement sur le continent comme potentiellement suspect, chaque voyageur pouvant y entrer en contact avec des représentants du pape. C'est donc à titre quasiment exceptionnel et en vertu de sa bonne image à la cour du prince Henri que Coryate obtient l'autorisation de se mettre en route<sup>1025</sup>.

Comme le souligne Hans E. Adler, le voyageur s'encombre fort peu, tant au plan matériel qu'intellectuel, n'emportant pour tout bagage que quelques vêtements, un peu d'argent et les rares connaissances qu'il a acquises en lisant la *Cosmographia* de Sebastian Münster. D'aucuns lui reprocheront d'ailleurs une telle attitude, la qualifiant a posteriori de « naïve » et même de « ridicule »<sup>1026</sup>. Mais peut-être est-ce justement grâce à ce dénuement relatif que Coryate fit preuve d'une grande curiosité, se montrant réceptif à toutes choses. Pendant cinq mois, il parcourt seul, le plus souvent à pied, la France, la Savoie, l'Italie, une partie de l'Allemagne, les Pays-Bas, mais aussi ce qu'il nomme la Rhétie, c'est-à-dire les Grisons, et d'autres régions de Suisse, comme le canton de Zurich et la ville de Bâle. Il a donc à plusieurs reprises l'occasion d'entrer en contact avec le cours helvétique du Rhin<sup>1027</sup>.

Après avoir traversé les Grisons, Coryate prend, à la hauteur de Ragaz, la direction du nord-ouest pour rejoindre Rheinfelden en passant la bourgade argovienne de

---

<sup>1024</sup> CORYATE, Thomas, *Die Venedig- und Rheinfahrt A. d. 1608*, traduit par Hans E. Adler, Stuttgart, Goyerts Krüger Stahlberg Verlag, 1970, introduction de Hans E. Adler, p. 9.

<sup>1025</sup> *Ibid.* p. 16-17.

<sup>1026</sup> Voir sur ce point l'article consacré à T. Coryate dans MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. 10, Paris, 1813, p. 28-29.

<sup>1027</sup> Il est à noter que, sur le chemin du retour, Coryate suivra le Rhin à travers l'Allemagne jusqu'aux Pays-Bas.



Brugg, évitant ainsi toute une partie du Rhin. Il ne s'attarde pas à Rheinfelden, ne logeant qu'une seule nuit dans cette cité « plaisamment » située sur le fleuve mais entièrement « papiste »<sup>1028</sup>.

Sur le chemin qui mène à Bâle, le voyageur anglais remarque les vignobles qui encadrent le fleuve. Dès son arrivée dans la cité rhénane, son attention se concentre sur l'origine du nom « Basel ». Rappelant l'existence de deux explications divergentes, sans trancher pour l'une ni pour l'autre, Coryate pointe du doigt le rôle potentiel du fleuve pour chacune d'elles :

Was den Namen der Stadt betrifft, gehen die Meinungen der Autoren auseinander. Manche wollen, daß Basilea soviel wie Pasilea bedeutet und ein Ort der Passage bezeichnet, weil hier immer schon, lange ehe es eine Brücke gab, ein Übergang über den Rhein bestand. Münster sagt jedoch, daß Ammianus Marcellinus, [...] die Etymologie auf das griechische βασιλεια zurückführt, was Königtum bedeutet, und Basel so als eine königliche Stadt, geeignet, einem Herrscher als Wohnsitz zu dienen, kennzeichnet. [...]. Dann ist Basel so wohl mit Wasser versehen, wie eine Stadt nur sein kann, teils durch seine ansehnlichen Flüsse, teils durch Quellen und Brunnen. [...]. Die Flüsse sind der Rhein, die Birsä und die Wiesa<sup>1029</sup>.

Selon l'étymologie retenue, le Rhin apparaît donc soit comme une invitation à franchir un obstacle, soit comme l'un des éléments aquatiques contribuant à la beauté et à la noblesse de la ville. Mais alors que Coryate évoque, à l'instar de bien des voyageurs après lui, la partition de la ville par le fleuve, il présente indirectement ce dernier sous un jour inattendu :

Der Rhein teilt die Stadt in zwei Hälften und macht so zwei Städte aus ihr, Groß-Basel und Klein-Basel. Sie sind durch eine hölzerne Brücke verbunden, eine armselige Konstruktion, [...]. Ich wunderte mich, daß eine so stolze Stadt eine so gemeine Brücke hatte. Doch ein Mitglied der Universität gab mir eine einleuchtende Erklärung und erzählte mir, daß die Bürger von Basel ständig in der Angst schwebten, von dem Herzog von Savoyen angegriffen zu werden. Dieser könne bei einem plötzlichen Überfall vielleicht die kleinere Stadt in der Ebene mit Waffengewalt

---

<sup>1028</sup> CORYATE, Thomas, *op. cit.*, p. 243-244.

<sup>1029</sup> *Ibid.*, p. 243-244. [En ce qui concerne le nom de la ville, les avis des auteurs divergent. Certains prétendent que Basilea signifie la même chose que Pasilea et désigne un lieu de passage, parce qu'il y eut toujours, bien avant le pont, la possibilité de franchir le Rhin. Münster dit cependant qu'Ammianus Marcellinus renvoie l'étymologie au grec βασιλεια □ qui signifie royaume, et désigne Bâle, en tant que ville royale convenant à la résidence d'un souverain. [...]. Et puis Bâle est aussi bien pourvue en eaux qu'une ville peut l'être, d'une part grâce à ses rivières remarquables, et d'autre part grâce à ses sources et fontaines. [...]. Les rivières sont le Rhin, la Birse et la Wiese.]

bezwingen, doch würde er nie imstande sein, die große Stadt auf den Hügeln zu erreichen, weil die Baseler die aus lose zusammenhängenden Bohlen bestehende Brücke im Handumdrehen abzurechen vermögen<sup>1030</sup>.

Allié à la relative fragilité du pont que les Bâlois eux-mêmes n'auraient aucune difficulté à détruire, le Rhin se voit ici érigé en véritable barrière protectrice, derrière laquelle toute une partie de la ville serait à l'abri des attaques d'un envahisseur. Plus que sur son aspect esthétique, Coryate insiste donc sur l'utilité du fleuve, comme il le fera quelques lignes plus loin à propos des deux autres cours d'eau arrosant la cité<sup>1031</sup>.

Avant de poursuivre sa route vers le nord, le voyageur comptabilise les édifices religieux de la ville et consacre un long développement à la cathédrale dont il admire les aménagements intérieurs et où il voit le tombeau d'Érasme<sup>1032</sup>. Cheminant dans le cloître situé à l'extrémité de cette dernière, Coryate s'arrête devant les épitaphes de défunts célèbres, parmi lesquels Aeneas Sylvius Piccolomini, devenu Pie II et fondateur de l'université de Bâle<sup>1033</sup>. Faisant du fleuve un moyen de transport, Coryate s'embarque le 1<sup>er</sup> septembre pour Strasbourg mais ressent encore le besoin de compléter ses propos relatifs au Rhin bâlois :

Doch ehe ich über Straßburg berichte, muß ich noch ein wenig über den Rheinstrom selbst sprechen, der in Basel, wo ich mich einschiffte, viel breiter ist, als ich ihn bisher gesehen hatte, und der neben der Donau der schönste und edelste Strom Deutschlands ist<sup>1034</sup>.

Le fleuve est envisagé comme un cours d'eau d'une largeur fort respectable, qui lui confère indirectement un caractère majestueux, idée renforcée par le parallèle avec le Danube. Le Rhin devient, avec ce dernier, « le plus beau et le plus noble fleuve d'Allemagne ». Coryate revendiquerait donc pour le Rhin une identité pleinement

---

<sup>1030</sup> *Ibid.*, p. 244-245. [Le Rhin divise la ville en deux moitiés dont il fait deux villes, Grand-Bâle et Petit-Bâle. Elles sont reliées par un pont en bois, une construction minable [...]. Je m'étonnai qu'une ville si fière ait un pont aussi ordinaire. Un membre de l'université m'a cependant donné une explication évidente et m'a raconté que les citoyens de Bâle vivaient toujours dans la peur d'être attaqués par le duc de Savoie. Celui-ci pourrait peut-être, dit-on, prendre par la force des armes et par surprise la plus petite ville dans la plaine, mais serait toujours incapable d'atteindre la grande ville située sur les collines, car les Bâlois pourraient en un tournemain couper le pont fait de madriers assemblés de manière lâche.]

<sup>1031</sup> *Ibid.*, p. 245. Coryate souligne l'importance de la Birse et de la Wiese pour l'approvisionnement de la ville en bois de chauffage.

<sup>1032</sup> *Ibid.*, p. 246-248.

<sup>1033</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>1034</sup> *Ibid.*, p. 257. [Mais avant de parler de Strasbourg, je dois encore parler un peu du Rhin lui-même, qui est beaucoup plus large à Bâle, où je me suis embarqué, que je ne l'avais vu jusque-là, et qui est, à côté du Danube, le plus beau et le plus noble des fleuves d'Allemagne.]

allemande, au détriment d'une identité suisse ou grisonne<sup>1035</sup>. Mais cette hypothèse se doit d'être relativisée, dans la mesure où le territoire de la Confédération helvétique d'aujourd'hui recouvrait au début du XVII<sup>e</sup> siècle une réalité bien différente. Peut-être est-ce en raison de la complexité politique de cette région que Coryate regroupe parfois les territoires qu'il traverse sous le terme générique d'« Allemagne », présentant par exemple Coire comme « l'un des plus anciens évêchés d'Allemagne »<sup>1036</sup>. Puis, alors qu'il se trouve encore à Bâle, dont il vient d'évoquer la vie quotidienne des habitants, il se met en devoir de corriger un préjugé fort répandu envers « les Allemands », comptant les Bâlois parmi ceux-ci<sup>1037</sup>. Dans ce contexte historique et politique du début du XVII<sup>e</sup> siècle, il est peut-être plus sage de ne pas prendre au pied de la lettre la déclaration de Coryate quant à une identité allemande du fleuve par opposition à une identité suisse, voire grisonne. Mais on peut, en revanche, souligner le fait qu'il inscrit le Rhin, qui coule à l'époque entièrement à l'intérieur du Saint-Empire, dans une perspective territoriale plus large, empreinte d'une certaine germanité.

À la fin du chapitre intitulé « Meine Beobachtungen in der Schweiz », le traducteur a visiblement supprimé un passage qui aurait été pour nous fort intéressant, car Coryate y focalisait visiblement son attention sur la dimension géographique et historique du fleuve, fournissant un prolongement logique à l'idée d'identité suggérée plus haut. Par ailleurs, il élargissait son discours aux aspects légendaires attachés au fleuve<sup>1038</sup>. Le traducteur a cependant conservé le récit d'une bien étrange légende pour lequel Coryate s'appuyait sur une lettre de l'humaniste et poète florentin Angelo Ambrogini Poliziano à son ami le cardinal de Pavie :

---

<sup>1035</sup> Les Grisons ne font pas partie de la Confédération des XIII cantons. Les liens qui régissent les relations entre la Confédération des XIII cantons et le Saint-Empire d'une part, et celles entre ce dernier et les Grisons d'autre part, sont particuliers, puisque ces territoires jouissent « de facto » depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle d'une large autonomie vis-à-vis des Habsbourg. Coryate fait une distinction entre les Grisons et ce qu'il appelle la « Suisse » : à la page 214, il dit que la première ville de Suisse dans laquelle il entre s'appelle Ragaz, puis, plus loin, que le lac de Zurich ou « lac helvétique » occupe une bonne partie de la Suisse. Nous pensons qu'il désigne par « Suisse » la Confédération des XIII cantons.

<sup>1036</sup> CORYATE, Thomas, *op. cit.*, p. 212.

<sup>1037</sup> « Ehe ich die Deutschen kennenlernte, hörte ich oft, daß man sie wegen ihrer Trunksucht schmähte. Doch ist diese, soweit ich wahrnehmen konnte, in Deutschland nicht mehr verbreitet als in anderen Ländern. Ich sah keinen Betrunkenen hier [in Basel], und ich bin durch viele große Städte gekommen und habe mich oft in heiterer Gesellschaft befunden ». *Ibid.*, p. 255. [Avant de connaître les Allemands, j'entendais souvent dire qu'on les injurait à cause de leur ivrognerie. Pour autant que je puisse voir, cette dernière n'est cependant pas plus répandue en Allemagne que dans d'autres pays. Je n'ai pas vu d'ivrognes ici, et je suis allé dans beaucoup de villes et je me suis souvent trouvé en joyeuse compagnie.]

<sup>1038</sup> Ce passage est résumé ainsi par l'éditeur allemand : « Es folgen geographische und geschichtliche Ausführungen den Rhein betreffend, dann verliert Coryate sich im Sagenhaften ». *Ibid.*, p. 256. [Suivent des développements géographiques et historiques concernant le Rhin, ensuite Coryate se perd dans les légendes.]

Eine höchst bemerkenswerte Eigentümlichkeit, die diesem Strom anhaftet, muß ich erwähnen, [...]. Der Rhein soll sich, wenn herausgefordert, in alten Tagen so seltsam betragen haben wie sonst kein Fluß, über den ich in geistlichen und weltlichen Werken gelesen habe. Warf man, was des öfteren zu geschehen pflegte, ein neugeborenes Kind in seine Stromrinne, verschlang er es, falls es nicht einem gültigen Ehebündnis entstammte, wie ein gerechter Ahnder in seinem reißenden Wasser. Doch wenn es in einem reinen und ehrenhaften Ehebett gezeugt worden war, ließ er es zum Beweis für die Makellosigkeit der Mutter in ihre zitternden Arme zurückkehren. Das Ende meiner Beobachtungen in der Schweiz<sup>1039</sup>.

Le rôle étonnant et cruel assigné au Rhin dans cette légende n'est pas sans rappeler le principe de l'ordalie médiévale ou « jugement de Dieu ». Les expressions employées par Coryate tendraient cependant, selon nous, à faire du fleuve plus que le simple instrument du pouvoir divin. L'accès au texte original intégral nous aurait peut-être permis de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse.

Le récit de Coryate traduit un intérêt réel porté au fleuve entre Rheinfelden et Bâle. Néanmoins, force est de constater que la perception de celui-ci se fait en dehors de toute intégration dans un ensemble paysager plus vaste. Ne prenant que rarement une signification esthétique, le Rhin demeure surtout lié à des considérations pratiques (protéger/se déplacer) ou légendaires.

## Conclusion

Nos voyageurs des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, dont seuls Piccolomini, de Thou et Montaigne ont parcouru l'axe Bâle-Constance dans sa presque totalité, ont attaché une indéniable importance aux extrêmes géographiques que constituent les deux évêchés. À Bâle, le Rhin, considéré majoritairement comme un élément structurant, a été mis en étroite relation avec les habitants, bien plus souvent sur un plan pratique que sur un plan esthétique. Les savants bâlois et le passage de l'ancienne ville conciliaire à la religion protestante ont également aiguisé la curiosité des voyageurs.

---

<sup>1039</sup> *Ibid.*, p. 257. [Je dois mentionner une particularité des plus notables attachée à ce fleuve, [...]. On dit que le Rhin, lorsqu'il y fut obligé, dans les temps anciens, s'est comporté étrangement, comme aucun autre fleuve sur lequel j'ai lu des ouvrages spirituels ou profanes. Si l'on jetait un nouveau né dans son cours, ce qui tendait à arriver souvent, le fleuve, tel l'exécuteur d'un juste châtement, l'engloutissait dans ses eaux impétueuses, s'il n'était pas issu d'une union maritale officielle. Mais s'il avait été conçu dans un lit conjugal pur et honorable, il faisait retourner l'enfant dans les bras tremblants de sa mère, comme preuve de la pureté de celle-ci.

Fin de mes observations en Suisse.]

À Constance, c'est surtout les liens du Rhin avec le lac qui ont retenu l'attention des visiteurs. La question de la relation entre le fleuve et le lac y a donné lieu à des interprétations diverses ouvrant la voie à une réflexion qui se poursuivra au cours des siècles suivants.

Entre ces deux villes épiscopales, Laufenburg, Kaisertuhl et la cataracte de Schaffhouse se sont retrouvés, chez plusieurs voyageurs, au cœur d'un jeu de confusions. Entretenu par l'ambiguïté des dénominations, ce dernier a conduit à la construction d'un lieu de mémoire autour de Kaiserstuhl dont l'ancien camp romain est associé à tort à la tumultueuse cataracte. Cette partie du fleuve se voit ainsi conférer artificiellement un caractère mythique.

### **3-1-2 Voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle**

#### 3-1-2-1 ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard (1763)

Entré dans la Confédération par la ville de Bâle en août 1763, le naturaliste hanovrien visite l'Oberland bernois, puis la Suisse centrale et occidentale. Partant à la découverte de la nature dont il livre de nombreuses observations, il rencontre également des savants, tels que le mathématicien bâlois Jean Bernoulli, les frères Deluc, spécialistes genevois de physique et de géologie ainsi que le Zurichois Johannes Gessner, dont le cabinet d'histoire naturelle attirait les amateurs.

D'abord publiées dans le *Hannoverisches Magazin*<sup>1040</sup>, les lettres qu'Andreae tira de ce périple de deux mois furent réimprimées en 1776 sous le titre de *Briefe aus der Schweiz nach Hannover (1763)*<sup>1041</sup>, précédées d'un ensemble introductif en trois parties. Dans la première, une préface datée de décembre 1774, l'auteur reproduit le bref avant-propos à la première publication et évoque les « Nacherinnerungen » de 1764-1765, sortes d'appendices adjoints à certaines lettres, dans lesquels il s'attache à réparer certaines lacunes ou erreurs<sup>1042</sup>. Après avoir précisé les conditions de rédaction des missives, qu'il affirme avoir écrites sur place<sup>1043</sup>, Andreae consacre quelques lignes aux

---

<sup>1040</sup> Andreae était l'un des collaborateurs de cette publication.

<sup>1041</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*

<sup>1042</sup> *Ibid.*, p. III-IV.

<sup>1043</sup> *Ibid.*, p. VIII.

gravures agrémentant le volume, réalisées par des artistes suisses, dont Johann Rudolf Schellenberg<sup>1044</sup>.

Dans la seconde partie, intitulée « Vorbericht », le savant revient, sans toutefois entrer dans les détails, sur des difficultés ayant retardé la publication de ses lettres et annonce un certain nombre de passages auxquels il paraît accorder une importance particulière. Ainsi en est-il, par exemple, de la description du « gypaète » ou « vautour des agneaux », en annexe à la lettre XXXI, mais aussi de celle du pont de Schaffhouse. Effectuée après coup grâce à l'esquisse fournie par un érudit local du nom de Jezeler<sup>1045</sup>, cette description du pont de Schaffhouse constitue la troisième et dernière partie de l'introduction. Nous y reviendrons. L'intérêt qu'Andreae porte à ce type d'édifice se manifeste également dans la lettre I, où le Rhin à Bâle n'est évoqué qu'en lien avec son pont dont le visiteur s'emploie à vérifier les dimensions.

Si le savant s'intéresse essentiellement aux cabinets de sciences naturelles dans les missives qu'il consacre à la cité rhénane, il mentionne également les très nombreuses fontaines et les œuvres de Holbein dont il admira les huit scènes de la *Passion* ainsi que, vraisemblablement, le *Christ mort* (1521-1522)<sup>1046</sup>.

Dans cette lettre I, adressée comme les suivantes à un destinataire inconnu mais manifestement cultivé, l'auteur expose son intention de présenter des informations inédites sur la Suisse. Rappelant l'abondante littérature consacrée à ce pays et supposée connue du destinataire, le savant prévient d'éventuels reproches de la part de celui-ci et l'invite à l'indulgence<sup>1047</sup>.

Dans la lettre VIII du 31 août 1763, Andreae relate son parcours de Bâle à Schaffhouse via Augst. Cheminant dans un premier temps sur la rive gauche du Rhin, le voyageur évoque la jonction de ce dernier avec l'Aar à Koblenz. Passé sur la rive opposée, Andreae atteint Laufenburg où il est à nouveau intrigué par un pont. L'architecture inattendue de l'édifice ne retient cependant pas longtemps l'attention du voyageur qui se tourne vers le fleuve écumant, puis vers les roches responsables du phénomène et dont l'étonnante disposition contribue à faire du lieu une véritable curiosité :

---

<sup>1044</sup> Peintre, graveur et ethnologue d'origine bâloise, Johann Rudolf Schellenberg (1740-1806) accompagna Andreae pendant une partie du périple et réalisa les dessins à partir desquels les gravures concernant Schaffhouse et le Saint-Gothard furent réalisées. Souffrant, il dut interrompre le voyage et regagner son domicile bâlois. *Ibid.*, p. VII.

<sup>1045</sup> L'esquisse est placée hors texte, immédiatement avant la première lettre.

<sup>1046</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, p. 2.

<sup>1047</sup> *Ibid.*, p. 1-2.

In Laufenburg ist eine lange Brücke über dem Rhein, auf dieser stehet eine kleine Kapelle ; aber unter ihr ist eine grössere Merkwürdigkeit vorhanden. Hier dränget sich nemlich der Rhein mit brausenden schäumenden Wellen zwischen ungeheure Felsen herdurch. Diese Felsen machen so wol das Bette, als das Ufer dieses prächtigen Flusses aus. [...]. Aus dem Bette des Flusses selbst aber ragen aus dem Wasser eben dergleichen Felsen hervor, die durch die Ordnung der Lage ihrer Schichte beweisen, dass sie auf eben der Stelle, wo sie jetzt stehen, gewachsen sind : dahingegen andere von ungeheurer Grösse ohne Ordnung da liegen, die ohne Zweifel von dem Ufer losgerissen sind und in den Fluss hinabgestürzt sind<sup>1048</sup>.

Le regard analytique du savant, qui s'attarde plus sur l'élément minéral que sur l'aquatique, laisse peu de place à l'approche esthétique d'un site qui fascinera un voyageur comme Custine<sup>1049</sup>.

### 3-1-2-2 COXE, William (1776) et RAMOND DE CARBONNIÈRES (1777)

De son premier passage en Suisse en 1776, William Coxe tira les *Sketches of the Naturel, Civil and political State of Switzerland*, série de lettres adressées à son ami William Melmoth<sup>1050</sup>, publiées en 1779 et réimprimées dès l'année suivante. Traduit en français en 1780 par Ramond de Carbonnières sous le titre *Lettres de M. William Coxe à M.W. Melmoth sur l'état politique civil et naturel de la Suisse*, l'ouvrage initial fut ensuite repris et considérablement augmenté en 1789 à l'issue du troisième voyage du révérend anglais en Suisse sous le titre *Travels in Switzerland and in the Country of the Grisons*. N'ayant pu accéder aux versions anglaises, nous nous référons à une réédition de la traduction de Louis François Ramond de Carbonnières<sup>1051</sup>. Ce dernier s'étant lui aussi rendu en Suisse en mai 1777, ses notes de traducteur permettent d'inscrire les

---

<sup>1048</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, p. 35-36. [À Laufenburg, il y a un long pont sur le Rhin, sur lequel se dresse une petite chapelle ; mais en-dessous, il y a une curiosité plus grande. En effet, le Rhin s'y fraie un chemin entre des rochers énormes et forme en bouillonnant des vagues écumantes. Ces rochers forment aussi bien le lit que les rives de ce magnifique fleuve. [...]. Dans le lit du fleuve, de tels rochers surgissent des eaux, et leur agencement en couches prouve qu'ils se sont formés juste là où ils se trouvent aujourd'hui : au contraire, d'autres de taille gigantesque gisent de manière désordonnée parce qu'ils ont sans doute été arrachés à la rive et sont tombés dans le fleuve.]

<sup>1049</sup> Voir *infra*, 3-1-3-1.

<sup>1050</sup> MELMOTH, William (1710-1799) : Écrivain et traducteur anglais.

<sup>1051</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *Lettres de M. William Coxe à M.W. Melmoth sur l'état politique civil et naturel de la Suisse, traduites de l'Anglais, et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur*, 2 t., Belin, Paris 1782. Ramond précise à la page VI de la préface (t. 1) ne rien avoir modifié par rapport à la première édition de 1780.

*Lettres* dans une double perspective. Prenant acte du succès rencontré par l'œuvre de Coxe en Angleterre, Ramond précise ses intentions dans la préface :

La relation que M. Coxe a publiée de son voyage en Suisse, a eu du succès en Angleterre, et (!) me paroît faite pour être bien reçue en France. Je me suis cru en droit de la traduire, parce que j'ai moi-même parcouru le Pays qu'il décrit, et (!) j'ai pensé que le Lecteur gagneroit à ma traduction, parce que j'ai vu quelquefois plus, et (!) quelquefois autrement que lui.

M. Coxe a voyagé en Anglois ; la constitution civile et politique a surtout arrêté ses regards : il a voyagé en homme riche ; c'est parmi les hommes de son état qu'il a cherché des instructions : mais il ignoroit la langue du pays, & n'a pu observer que très – superficiellement le Paysan des Alpes.

J'ai voyagé dans les montagnes, ou, pour mieux dire, j'ai erré sans tenir de route déterminée, à pied, avec un seul Compagnon, né dans la région que nous parcourions ; comme lui, j'entendois les différens dialectes en usage dans ces Contrées ; tous deux, nous savions sacrifier nos aisances au but de notre voyage, [...] et nous avons vécu avec les Bergers que nous visitions, dérochant à leurs yeux tout ce qui nous auroit pu faire soupçonner que nous étions de simples curieux<sup>1052</sup>.

Grâce à sa connaissance des idiomes locaux, présentée comme un gage d'authenticité, et à son détachement vis-à-vis du confort de base, Ramond oppose d'emblée son approche à celle du gentleman anglais un peu hautain et au regard condescendant. Affichant sa volonté d'offrir au lecteur une image sans fard et aussi complète que possible des régions traversées et des personnes rencontrées, Ramond estime nécessaire le contact avec les petites gens du terroir, complément indispensable à la description de Coxe. Il légitime ainsi par anticipation sa véritable intention d'aller au-delà de la simple traduction et de « terminer son [de Coxe] tableau »<sup>1053</sup>, comme le confirment ses remarques relatives à ses procédés de traduction à la fin de sa préface :

Ma traduction est libre : je me suis rarement assujetti aux mots, parce que, souvent, rien n'est plus loin du vrai sens que le mot littéral ; j'ai quelques fois déterminé une phrase vague, parce que je trouvois dans mes propres observations une raison pour la fixer ; j'ai souvent essayé de jeter du mouvement & de la variété dans les peintures de mon original, parce que j'ai pensé que c'étoit rendre justice à la Nature, & racheter quelques-unes des pertes que devoient nécessairement essuyer des descriptions qui passent d'une langue dans une autre<sup>1054</sup>.

---

<sup>1052</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, préface de Ramond de Carbonnières, p. VI-VII. Les points d'exclamation sont de Ramond.

<sup>1053</sup> *Ibid.*, p. VIII.

<sup>1054</sup> *Ibid.*, p. VIII.



Derrière les difficultés inhérentes à toute traduction, Ramond dissimule en fait des critiques vis-à-vis de celui qu'il nomme son « original ». Reprochant à Coxe, à mots couverts, de n'avoir pas toujours su donner vie à la nature dans ses descriptions, le savant français met en avant sa propre connaissance des régions visitées pour justifier les libertés qu'il entend prendre par rapport au texte du Britannique, faisant des *Lettres* une véritable « œuvre à deux voix »<sup>1055</sup>. Il eût été très instructif de disposer de la version originale afin de mesurer le degré réel de liberté pris par Ramond. À défaut, nous prendrons en compte pour chaque passage de la traduction du texte de Coxe les notes ajoutées par le traducteur.

Avant même d'atteindre le territoire suisse, Coxe expose dans la lettre I, rédigée à Donaueschingen le 21 juillet 1776, les axes qui structureront son récit :

La célébrité de ce pays, aussi remarquable par les singularités de ses différens gouvernemens, que par les merveilles que la nature lui a prodiguées, ne pourroit manquer de piquer la curiosité de l'homme même qui en seroit le moins susceptible<sup>1056</sup>.

Politique et nature orienteront le regard du voyageur anglais dans l'approfondissement de sa connaissance de ce pays dont la réputation ne lui est pas inconnue et qu'il aborde par Schaffhouse le 22 juillet 1776<sup>1057</sup>. Pendant le trajet de Schaffhouse à Stein, effectué sur la terre ferme par les rives du Rhin, aucune mention n'est faite du paysage. Le voyageur anglais adopte alors un autre moyen de transport jusqu'à la ville de Constance :

Là [à Stein], nous nous embarquâmes pour Constance. Un peu plus au-dessus de la ville de Stein, le Rhin s'élargit considérablement, & forme la partie inférieure du lac de Constance, que l'on distingue aussi par le nom de *Zeller See* ou lac de *Zell*, & qui est divisée en deux branches, dont l'une qui s'étend de Stein à Constance, a seize milles environ de longueur, & l'autre, qui va de Constance à Zell, n'en a que dix<sup>1058</sup>.

Focalisant son attention sur la forme et les dimensions du Lac inférieur qu'il définit comme un élargissement du Rhin, Coxe attribue un rôle déterminant à ce dernier en tant

---

<sup>1055</sup> MOUSSA, Sarga, « Ramond de Carbonnières », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1644-1645.

<sup>1056</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 1.

<sup>1057</sup> Voir *infra*, 3-2-2-5.

<sup>1058</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 20.

que constituant du lac, approche visiblement approuvée par Ramond qui n'ajoute en note que quelques précisions relatives à l'unité de mesure utilisée.

Faisant escale sur l'île de Reichenau, le révérend anglais mentionne l'appartenance de cette dernière aux Treize Cantons, avant de s'attarder sur quelques curiosités historiques, telle qu'une relique de Charles le Gros, Empereur d'Occident et Roi de France, mort dans le couvent de l'île après avoir été déposé en 887. Précisant la situation exacte de cette celle-ci « au milieu du lac de Zell », c'est-à-dire du Lac inférieur, le traducteur complète les propos de Coxe mais omet de corriger son erreur quant à la propriété de l'île<sup>1059</sup>. Arrivé à Constance le soir même, le voyageur anglais porte sur la ville un regard contrasté :

Sa situation sur le Rhin, entre deux lacs, est vraiment délicieuse ; mais je fus frappé de l'air désert d'une ville dont le commerce a jadis été si florissant, & qui a tenu long tems une place distinguée dans les annales de l'Histoire. Un morne silence habite son enceinte, [...].

Rien de plus déplorable que le revers de fortune qui a anéanti cette ville, autrefois libre & alliée des villes de Strasbourg, Bâle, Zurich, &c<sup>1060</sup>.

Disposant visiblement d'une bonne connaissance de l'histoire locale, Coxe livre un assez triste portrait de la cité autrefois prospère. Posée aux confins des lacs de Constance et de Zell, celle-ci apparaît comme une ville dont seule la « situation sur le Rhin est délicieuse », perspective faisant du fleuve l'unique élément positif de la description. Se rendant ensuite dans la salle où se tint le concile de 1415, à l'issue duquel Jean Hus et son disciple Jérôme de Prague furent condamnés au bûcher, Coxe établit un lien avec l'histoire de son propre pays en rappelant que la doctrine de Hus était aussi celle de son compatriote, le théologien Wycliff<sup>1061</sup>. Signalant que la sentence fut exécutée en violation de la parole donnée par l'Empereur, le révérend jette le discrédit sur les autorités ecclésiastiques de l'époque ainsi que sur le souverain. Par le rappel de ces tensions religieuses, Coxe paraît justifier a posteriori le déclin de la ville, envisagé comme une sorte de châtement. Pourtant, son regard sur la cité ne s'assombrit pas complètement. En

---

<sup>1059</sup> L'île de Reichenau appartient à l'évêché de Constance à partir de 1540 avant d'être rattachée à la principauté de Bade en 1803. L'erreur de Coxe sera rectifiée par Jean Benjamin de Laborde en 1781. Voir *infra*, 3-1-2-4.

<sup>1060</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 22.

<sup>1061</sup> WYCLIFF, John (1320-1384) : théologien anglais qui plaça les Saintes Écritures au cœur de la Foi. Auteur de la première traduction de la Bible en anglais, il dénonça les erreurs de la papauté. Le concile de Constance condamna sa doctrine comme hérétique et ordonna que son corps soit exhumé et brûlé.

effet, adoptant à nouveau la perspective contrastée signalée plus haut, le voyageur oppose l'exiguïté du territoire de la ville au caractère grandiose de son environnement :

Du haut de la cathédrale on a une très belle vue de la ville, qui n'a pas un tiers de son ancienne étendue ; autour d'elle on découvre les deux lacs entiers & l'horizon borné par les montagnes entassées du Tyrol & de l'Appenzell, dont les sommets aigus sont couverts de neiges éternelles<sup>1062</sup>.

Après avoir évoqué la Commanderie des Chevaliers de l'Ordre Teutonique et la « très belle vue » sur le lac que lui procure une excursion à l'île de Mainau, Coxe quitte Constance en barque le 25 juillet, sans préciser immédiatement sa destination. En nous appuyant sur la description qu'il rédige sur le bateau et sur la lettre suivante, datée du 26 juillet, nous pouvons reconstituer son parcours : distinguant la Souabe sur sa gauche et la Thurgovie sur sa droite, il fait donc face à l'Autriche et se dirige, selon toute vraisemblance, vers Rheineck. Son étape suivante étant Saint-Gall, Coxe aurait pu débarquer à Arbon ou à Steinach avant de poursuivre le chemin sur la terre ferme, la route étant directe. Pourtant, c'est à Rorschach qu'il choisit de descendre<sup>1063</sup>. Au cours de ce périple nautique, il observe le lac et le Rhin :

Il y a deux heures que nous sommes partis de Constance. Le lac supérieur que l'on nomme aussi Boden-See, a environ quinze lieues de long sur six lieues dans sa plus grande largeur. C'est l'une des respectables bornes de la Suisse qu'il sépare de l'Allemagne<sup>1064</sup>.

Coxe, qui considère le Lac supérieur comme la limite entre la Suisse et l'Allemagne, renonce à attribuer la propriété de celui-ci à l'un ou l'autre pays ou même à en envisager le partage. À la différence d'autres voyageurs, il envisage plutôt l'étendue d'eau comme une entité réfractaire aux revendications géographiques des uns ou des autres. L'expression « l'une des respectables bornes de la Suisse » retient également l'attention, dans la mesure où l'on ne peut s'empêcher de penser aux autres « bornes » sous-entendues ici. Il pourrait bien s'agir des chaînes de montagnes formant la limite avec la France, l'Italie et une partie de l'Autriche. Mais on songe aussi au Rhin qui constitue la quasi-totalité de la frontière entre la Suisse et l'Allemagne, entre la Suisse et le

---

<sup>1062</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 23-24.

<sup>1063</sup> *Ibid.*, p. 30-31.

<sup>1064</sup> *Ibid.*, p. 25.

Liechtenstein, et avec une partie de l'Autriche. Pendant la croisière, Coxe examine les flots :

La forme du lac approche de l'oval, & sa couleur est un beau verd [sic]. Je vous écris à bord d'une barque qui nous transporte ; & je cherchois à l'instant à reconnoître si les eaux du Rhin sont véritablement distinctes de celles du lac, comme l'ont affirmé quelques voyageurs : j'étois d'avance persuadé que c'étoit une erreur, & je m'en suis convaincu. En effet, le fleuve qui s'échappe du lac supérieur avec les plus belles teintes de verd, étant, en entrant dans le Lac inférieur, de la même couleur que lui, il est évident que l'on ne sauroit distinguer, l'une de l'autre, des eaux absolument semblables. Il est probable, à la vérité, qu'à son entrée dans le lac, le Rhin bourbeux & troublé, laisse à quelque distance une trace de son cours, mais bientôt il est purifié, & s'identifie entièrement à cette grande masse d'eau<sup>1065</sup>.

S'interrogeant à son tour sur la distinction entre les eaux du fleuve et celles du lac, distinction reprise par plusieurs voyageurs depuis Ammien Marcellin au IV<sup>e</sup> siècle<sup>1066</sup>, Coxe introduit la notion de « purification » pour rendre compte du fait que les flots parfois troubles du Rhin à son entrée dans le plan d'eau ne se laissent rapidement plus distinguer en tant que tels. Une lecture superficielle de ce passage pourrait nous amener à conclure que l'Anglais remettrait totalement en cause le point de vue de ses prédécesseurs. La traduction de Ramond laisse selon nous plutôt entrevoir un simple infléchissement de la tradition. Purifiées mais pas dénaturées par leur contact avec le lac, les eaux du Rhin conserveraient en quelque sorte leur identité propre. Plus que d'une confusion, ce serait donc d'une ressemblance dont il s'agirait ici. Poursuivant son voyage, Coxe lève les yeux vers les rives :

Le Paysage qui nous environne est un assemblage des plus charmants objets imaginables ; ils se succèdent sans interruption, & se présentent sous des aspects si délicieux, que c'est à regret que j'en distrais mes regards. Vous me pardonnerez donc de finir ma lettre, & ne serez pas étonné si je vous dis adieu aussi brusquement<sup>1067</sup>.

Sous le charme des nombreuses beautés du lac, le visiteur interrompt brutalement sa description afin de jouir de la vue. On peut voir dans ce curieux procédé l'expression d'un désir réel de profiter pleinement de l'instant présent et de remettre l'écriture à plus

---

<sup>1065</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 25-26.

<sup>1066</sup> Par exemple Laborde. Voir *infra*, 3-1-2-4.

<sup>1067</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 26.

tard. Pourtant, Coxe ne reviendra pas sur sa description dans la lettre suivante. Peut-être a-t-il trouvé là un moyen élégant de dissimuler sa difficulté à dépeindre la splendeur du paysage lacustre.

Après s'être rendu en octobre 1776 aux sources de la Reuss et du Tessin dans le massif du Saint-Gothard, le voyageur anglais chemine dans les Grisons. Malgré la relative proximité du site des sources<sup>1068</sup>, qu'il évoque brièvement, Coxe ne ressent visiblement pas le besoin de connaître l'origine du fleuve

Dans la lettre XL du 1<sup>er</sup> novembre, rédigée à Bâle, le révérend relate son arrivée dans le canton éponyme où il entre à nouveau en contact avec le Rhin :

Le chemin de Soleure à Bâle passe au milieu du Jura, & serpente le long de la vallée de Bahlstahl.  
[...]

Je me suis un peu détourné de la route directe pour voir les ruines d'*Augusta-Rauricum*, qui fut jadis une ville romaine considérable. Elle est aujourd'hui réduite à l'état d'un simple village situé au bord du Rhin, & qui appartient au Canton de Bâle. Les restes de son ancienne splendeur sont on ne peut moins considérables, & tout se borne à quelques pilastres de marbre encore sur pied, aux fragmens de quelques autres, enfin, à une espèce d'enceinte semi-circulaire de murailles, élevée sur un parterre, & dont la meilleure partie est convertie en des morceaux de débris couverts de ronces<sup>1069</sup>.

Coxe est l'un des rares voyageurs à pousser jusqu'à l'ancienne cité romaine qui a perdu son faste et même une partie de son identité, puisque les différents édifices en ruine sont à peine reconnaissables. C'est finalement sa position sur le Rhin qui redonne à l'antique *Augusta Rauricum* un semblant d'existence.

Atteignant la cité bâloise le 29 octobre, Coxe inventorie les explications plausibles au fait que toutes les horloges y avancent d'une heure, rappelant l'hypothèse d'un usage remontant au concile<sup>1070</sup> ou bien celle d'un complot déjoué. L'orientation de la cathédrale et de son cadran solaire est également mentionnée<sup>1071</sup>. Ce n'est que deux pages plus loin que le Britannique commence à s'intéresser au Rhin et au rapport qu'il entretient avec la ville :

---

<sup>1068</sup> *Ibid*, p. 185.

<sup>1069</sup> *Ibid*, p. 300.

<sup>1070</sup> Concile de Bâle (1431-1449).

<sup>1071</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 302-303.

Bâle est dans une situation délicieuse sur les bords du Rhin, & dans le lieu même où ce fleuve qui prend ici une largeur, une profondeur & une rapidité considérables, quitte sa direction de l'orient à l'occident pour tourner tout-à-coup vers le nord. Cette ville est divisée en deux parties jointes par un beau pont ; la plus grande est du côté de la Suisse, & la plus petite du côté de l'Allemagne. Cette position est des plus favorables pour le commerce, & cet avantage n'a point été négligé, car on compte dans Bâle un grand nombre de manufactures de toute espèce, et ses principaux négocians font un commerce aussi riche qu'étendu<sup>1072</sup>.

Si l'épithète « délicieuse » relève bien ici d'une approche esthétique, c'est cependant dans une autre perspective que les liens entre Bâle et le Rhin sont envisagés<sup>1073</sup>. Coxe fait en effet état des métamorphoses que le cours du fleuve subit à cet endroit précis, tels que l'augmentation de sa largeur, de sa profondeur et de sa rapidité, ou son brusque changement de direction vers le nord, comme s'il voulait prendre un nouveau départ. Le fait que le Rhin coupe la ville en deux n'est pas considéré comme un désavantage mais comme un atout au plan commercial, Coxe laissant entendre que le cours d'eau imprime son élan à la ville toute entière. Pourtant, lorsqu'il décrit la cathédrale<sup>1074</sup>, le voyageur anglais ne signale à aucun moment qu'elle domine le fleuve. Il ne s'attache pas non plus à son architecture intérieure ou extérieure. Précisant en revanche qu'elle abrite les restes d'Érasme, il entame un long développement sur la Réforme et les rapports du grand humaniste avec Luther, se montrant à nouveau plus sensible à l'histoire politique et religieuse qu'à la dimension artistique des monuments qu'il visite. Dans les passages en question, Ramond ne se livre à aucun commentaire particulier.

Visiblement peu à l'aise pour dépeindre les paisibles paysages du lac de Constance, Coxe avait plutôt formulé des observations d'ordre historique ou scientifique. À Bâle, dans un environnement urbain, le révérend se montre attentif à la relation entre le Rhin et la cité. Sur l'ensemble du secteur, les ajouts de Ramond sont extrêmement rares, comme si celui-ci validait les propos de son modèle et qu'un consensus se dégagait entre les deux auteurs. Le tronçon de Bâle à Constance ne semble donc pas à même de révéler les caractéristiques de cette « œuvre à deux voix » évoquée plus haut. Nous verrons si cette impression se confirme à la cataracte de Schaffhouse<sup>1075</sup>.

---

<sup>1072</sup> *Ibid*, p. 304-305.

<sup>1073</sup> De nombreux voyageurs se distinguent de Coxe sur ce point. Nous y reviendrons.

<sup>1074</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 305-307.

<sup>1075</sup> Voir *infra*, 3-2-2-5.

### 3-1-2-3 BÜRDE, Samuel Gottlieb (1779-1780)

Tiré d'un journal de bord destiné à faciliter l'évocation orale de son périple auprès de ses amis, le récit que Bürde fit de son voyage en Suisse en compagnie du baron et de la baronne d'Haugwitz fut publié en 1785<sup>1076</sup>. Après avoir souligné dans la préface la modestie de ses intentions, tant littéraires que scientifiques<sup>1077</sup>, Bürde fait état d'un départ précipité de sa Silésie natale le 18 octobre 1779 pour gagner Schaffhouse via Prague, Stuttgart et Tübingen. Qualifiant son périple de « moyen » (Mittel) et non de « fin » (Zweck)<sup>1078</sup>, Bürde ne donne cependant aucune précision quant aux objectifs assignés à celui-ci. Nous savons seulement que le jeune homme, alors âgé de vingt-six ans, était depuis 1778 secrétaire particulier du baron d'Haugwitz, futur ministre des affaires étrangères du souverain prussien.

Après une première visite à la cataracte de Schaffhouse, dont nous reparlerons le moment venu<sup>1079</sup>, Bürde et ses compagnons séjournent de janvier à mars 1780 à Wagenhausen, localité située sur les bords du Rhin en Thurgovie. Depuis ses fenêtres, l'écrivain jouit d'une agréable vue sur l'endroit où le fleuve sort du lac de Constance<sup>1080</sup>. Il se rend plusieurs fois sur les lieux, notamment en mars 1780. La contemplation de la nappe d'eau paisible encore prise par les glaces le plonge dans le plus profond ravissement :

An einem schönen Sonntags Morgen, in den ersten Tagen des Merzes, fuhren wir den Rhein hinauf ; wie wir aber in den See kamen, fanden wir ihn noch an manchen Stellen mit einer eines halben Fingers dicken Eiskruste überherrscht, durch die wir uns mit einiger Müh hindurch arbeiten mußten. [...] ; die allgemeine Stille, womit die Natur den Tag des Herrn zu feyern schien, versetzte uns in inniges Entzücken, [...] <sup>1081</sup>.

---

<sup>1076</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *Erzählung von einer gesellschaftlichen Reise durch einen Theil der Schweiz und des obern Italiens*, Breslau, Gottlieb Löwe, 1785, « Vorrede », p. 3-4.

<sup>1077</sup> *Ibid.*, p. 5-6.

<sup>1078</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>1079</sup> Voir *infra*, 3-2-2-6.

<sup>1080</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 62.

<sup>1081</sup> *Ibid.*, p. 53. [Nous remontâmes le Rhin par un beau dimanche matin, dans les premiers jours de mars ; comme nous arrivions dans le lac, nous le trouvâmes encore à plusieurs endroits pris dans une croûte de glace d'une épaisseur d'un demi-doigt, à travers laquelle nous dûmes nous frayer un chemin avec quelque peine. [...] ; le silence général par lequel la nature semblait célébrer le jour du Seigneur nous transporta dans un profond ravissement, [...].]

La sérénité du lac tranche toutefois singulièrement avec le cours parfois agité du Rhin entre Wagenhausen et Schaffhouse. Se rendant en bateau chez son ami Gaupp<sup>1082</sup>, Bürde admire l'extrême transparence des flots, mais souligne par ailleurs la dangerosité du fleuve :

Ohngefähr eine halbe Meile von Wagenhausen, zwischen zwey hohen Ufern, ragen in der Mitte des Stroms, die Spitzen zweyer Felsen hervor, an denen sich das Wasser mit großem Geräusche bricht. Der eine diser Felsen heißt der Äpfelfresser, der andere der Salzfresser, weil an dem ersten einen Schif mit Äpfeln, am anderen eins mit Salz verunglückt ist<sup>1083</sup>.

Bürde est, à notre connaissance, le seul auteur de notre corpus à évoquer ces hauts fonds et la dramatique origine de leur nom. Outre la topographie des lieux, il s'intéresse également aux monuments religieux bordant le fleuve, citant notamment le couvent Sainte-Catherine de Diessenhofen et celui du Paradis près de Schaffhouse<sup>1084</sup>.

Utilisant fréquemment le Rhin pour se déplacer durant son séjour à Wagenhausen, Bürde est sensible aux avantages, mais aussi aux inconvénients que celui-ci présente en tant que voie de transport. Aux yeux de notre voyageur, la capacité d'adaptation des Suisses à la configuration du terrain est telle qu'elle se répercute sur la langue elle-même, créant ainsi un lien puissant entre le fleuve et ses riverains :

Der Rückweg nach Wagenhausen machten wir immer zu Fuße. Denn den Rhein hinauf ist es äußerst langsame, beschwerliche Fahrt, und die Schiffe müssen von Menschen oder Pferden gezogen werden. Das letzte hörte ich : hinaufrossen, nennen, und mir gefiel die Kürze, mit der ein einzelnes Wort, die Sache doch so genau bezeichnet. Überhaupt hatte ich schon immer bemerkt, daß die Schweizer häufig aus Substantiven Verba machen, wo wir Deutschen uns einer Umschreibung bedienen<sup>1085</sup>.

---

<sup>1082</sup> Marchand de drap schaffhousois prospère et respecté, Eberhard Gaupp (1734-1796) était l'ami intime de Lavater. Il s'intéressait, comme Bürde lui-même, à la littérature et aux questions de spiritualité. Voir : WIPF, Hans Ulrich, « Gaupp, Eberhardt », 03/07/2007, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F10625.php>.

<sup>1083</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 50. [À environ un demi-mille de Wagenhausen, entre deux rives élevées, surgissent au milieu du fleuve les sommets de deux rochers sur lesquels l'eau se brise avec grand bruit. L'un de ces rochers s'appelle le mangeur de pommes, l'autre, le mangeur de sel, parce qu'un navire rempli de pommes fit naufrage sur le premier et sur l'autre un navire rempli de sel.]

<sup>1084</sup> *Ibid.*, p. 50-51.

<sup>1085</sup> *Ibid.*, p. 51-52. [Nous rentrions toujours à pied à Wagenhausen. Car la remontée du fleuve est toujours extrêmement lente et difficile, et les navires doivent être tirés par des hommes ou des chevaux. J'ai entendu qu'on nommait cette dernière action « hinaufrossen », et la concision par laquelle un seul mot désigne aussi exactement cette chose m'a plu. D'ailleurs, j'avais déjà remarqué que les Suisses transforment souvent des substantifs en verbes, là où nous autres Allemands, nous nous servons d'une périphrase.] Le



Grâce à son long séjour en Thurgovie, Bürde présente le tronçon Schaffhouse-Constance sous un angle original, celui d'un vécu presque quotidien.

### 3-1-2-4 LABORDE, Benjamin de (1781)

De son tour de Suisse effectué durant l'été 1781, Laborde tira une série de lettres adressées à une destinataire inconnue, publiée en 1783<sup>1086</sup>. Lorsqu'il entre à Bâle le 19 juin, l'ancien valet de chambre de Louis XV devenu fermier général a peu apprécié le paysage depuis Colmar. Sa première évocation de la cité rhénane et du canton se fait par le biais d'un rappel historique, celui de l'occupation de la région par la « nation gauloise » des Raurarques. Vaincus par César, ceux-ci avaient été contraints d'accueillir une colonie romaine, qui prendra le nom d'Augusta Rauracorum, puis deviendra Augst. Contrairement à d'autres voyageurs déçus comme lui par le triste paysage précédant l'arrivée dans la cité, mais qui trouvèrent dans la contemplation du Rhin de quoi soulager leur désappointement<sup>1087</sup>, Laborde s'intéresse à celui-ci seulement après son originale entrée en matière, accordant ainsi le primat à la culture. Descendu comme bien d'autres à la célèbre auberge des Trois Rois<sup>1088</sup>, il décrit la vue qui s'offre à lui depuis la fenêtre de sa chambre :

L'aspect de la ville est assez agréable, surtout de l'auberge des trois Rois. Le Rhin y est large et rapide ; mais cette rapidité prive la vue d'un spectacle aussi agréable qu'utile, celui de voir le fleuve couvert de bateaux. Il en descend quelques uns des villes forestières ; mais le peu de commerce de Bâle se fait par terre, et en général toutes les rivières de la Suisse sont si rapides et si parsemées de rochers, qu'il est dangereux d'y naviguer<sup>1089</sup>.

Bien que sensible à l'aspect du fleuve, l'éditeur français observe son cours sous un angle économique, considérant la vitesse de ses flots comme une entrave à la circulation des marchandises, ce qui n'a rien d'étonnant chez un fermier général. Devenant emblématique de toutes les rivières de Suisse, réputées dangereuses et peu propices à la

---

terme « hinaufrossen » pose problème : on pourrait le traduire par un néologisme issu d'un rapprochement entre *cheval* et *halage*, ce qui donnerait « chevalage », idée suggérée par un ami germaniste (n.d.t.).

<sup>1086</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*

<sup>1087</sup> Astolphe de Custine et Théobald Walsh par exemple.

<sup>1088</sup> Voir annexe 17 : Bâle : Hôtel « Zu den drei Königen » (Les Trois Rois) de nos jours.

<sup>1089</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t.1, p. 71-72.

navigation, le Rhin, et l'absence d'activité qui le caractérise, devient responsable de la fadeur et de la tristesse du paysage :

D'un côté du pont on découvre l'Alsace et le Marquisat de Bade. De l'autre côté on n'aperçoit que le pays des Bâlois, assez bien cultivé, mais triste, parce qu'on n'y voit point ce mouvement que le commerce et l'industrie procurent aux rivières navigables<sup>1090</sup>.

Ce premier contact permet à Laborde de dévoiler une partie de sa personnalité, celle d'un homme peu réceptif à une approche naturelle du fleuve et qui ne voit guère dans ce dernier que le vecteur potentiel d'une activité industrielle ou commerciale. Resté une seule journée dans la ville dans laquelle « il y a peu de chose à voir »<sup>1091</sup>, Laborde consacre quelques lignes à la *Danse des morts*, dont il critique la composition et l'absence de perspective, non sans avoir précisé que l'œuvre fut « faussement » attribuée à Holbein<sup>1092</sup>.

Ayant quitté la cité rhénane le 20 juin 1781 pour se rendre à Constance, le voyageur remonte le cours du Rhin sans en dire mot, comme si celui-ci ne pouvait susciter en lui la moindre émotion. Voyageant en bateau à partir de Schaffhouse<sup>1093</sup>, il décrit le trajet dans la lettre XI :

Les chemins sont si mauvais jusqu'à Constance, que nous nous déterminâmes à y envoyer nos voitures à vide, et nous nous embarquâmes pour Stein et pour Constance. Le trajet n'est que de dix lieues ; mais, comme on remonte le fleuve, [...], il faut au moins douze heures pour y arriver. Il est vrai que nous descendîmes, chemin faisant, à Stein et dans l'île de Reichenau, qui n'appartient pas aux Treize Cantons, comme l'assure M. Coxe, mais est une propriété du Prince-Evêque de Constance, [...]<sup>1094</sup>.

Considérant le Rhin comme une voie de locomotion confortable, Laborde ne dit presque rien du paysage, en dehors d'une brève remarque en note :

Les bords du Rhin sont agréables et bien cultivés, tant du côté de la Souabe que de celui de la Thurgovie<sup>1095</sup>.

---

<sup>1090</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>1091</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>1092</sup> Voir *supra*, note n° 188.

<sup>1093</sup> Pour la visite de Laborde à Schaffhouse, voir *infra*, 3-2-2-7.

<sup>1094</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1., p. 101-102.

<sup>1095</sup> *Ibid.*, p. 102.

L'évocation de Stein et de l'île de Reichenau lui donne en revanche l'occasion de rectifier plusieurs erreurs commises par Coxe au sujet de la propriété de l'île et du lieu du décès de Charles le Gros, avant de livrer au lecteur tout un chapitre de l'histoire germanique. Arrivé à Constance « après la plus agréable des navigations »<sup>1096</sup>, il réactive son regard de financier :

Il est impossible de trouver une situation plus heureuse que celle de cette ville jadis si florissante, et maintenant si déserte. Le lac à qui elle a donné son nom est un des plus grands de l'Europe, [...]. Ce superbe réservoir des eaux du Tirol, de la Souabe et de la Suisse, sert beaucoup au commerce, et pourroit y servir bien davantage. Celui de Genève, plus voisin de la France et (!) de l'Italie, est plus fréquenté ; et (!) le pays de Vaud, qui le borne du côté de la Suisse, est plus riche et (!) plus commerçant que les environs de Constance. La position de Constance entre les deux parties du lac devroit y faciliter le commerce ; mais depuis qu'elle n'est plus ville impériale, la population y a diminué [...]<sup>1097</sup>.

Vu sous l'angle de son rôle commercial, le lac de Constance est rapproché de celui de Genève. « Placés comme deux grands réservoirs aux extrémités de la Suisse »<sup>1098</sup>, tous deux ont largement contribué aux échanges marchands dans leurs bassins respectifs. Mais Laborde paraît reprocher indirectement au lac de Constance de ne pas avoir été en mesure d'empêcher le déclin de la cité depuis que celle-ci n'est plus ville impériale<sup>1099</sup>.

Peinant à dépeindre les beautés du lac, et comme pour pallier un manque d'inspiration, Laborde reproduit de longues citations tirées des *Mémoires* de Jacques Auguste de Thou<sup>1100</sup> et des *Res gestae* d'Ammien Marcellin<sup>1101</sup> avant de se livrer à quelques commentaires :

« La sombre horreur des forêts, les barbares qui les habitent, la nature des lieux, et l'intempérie de l'air, semblent le rendre inaccessible, [...]. Ce fleuve [le Rhin] se jette donc avec fracas dans ce lac, et en traverse les eaux tranquilles, qu'il partage également jusqu'au bout. [...] Ce qui est

---

<sup>1096</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>1097</sup> *Ibid.*, p. 110. Les points d'exclamation sont de Laborde.

<sup>1098</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>1099</sup> Constance fut ville impériale de 1372 à 1548.

<sup>1100</sup> Dans ses *Mémoires*, publiés en 1614 en introduction à son *Histoire universelle*, de Thou raconte, entre autres, deux brefs voyages en Suisse, le premier effectué en 1579 pour accompagner son frère aux bains de Plombières, et le second en 1589 pour une mission diplomatique. Voir *supra*, 3-1-1-3.

<sup>1101</sup> Voir *supra*, note n° 459.

encore bien étonnant, c'est que le mouvement prodigieux de ses eaux n'émeut pas plus celles du lac, que le limon épais de celui-ci ne retarde pas la marche impérieuse du fleuve [...] ».

Ce tableau local a furieusement changé depuis près de treize siècles. Les forêts épaisses qui inspiroient tant d'horreur n'existent plus. Une foule de beaux villages, de bourgs, de châteaux et de villes remplissent leur place, et par l'absence des bois l'air est devenu salubre. Il est peu de contrées en Europe plus délicieuses à la vue que les environs du lac de Constance<sup>1102</sup>.

Revenant sur la disparition des forêts et leur remplacement par des villages, bourgs et autres châteaux, Laborde parvient enfin à inscrire le lac et son environnement dans une perspective esthétique. Ne formulant d'abord pas de remarque sur le cours du fleuve à travers le lac, dont les environs sont qualifiés de « délicieuse contrée », il envisage la présence d'urbanisation comme l'unique explication à l'agréable impression que lui fait le lieu.

Après avoir cité de Thou<sup>1103</sup>, le voyageur évoque la ville de Lindau, l'île de Mainau ainsi que l'ancienne commanderie construite sur cette dernière. Ce n'est qu'après avoir porté un jugement particulièrement positif sur sa journée de navigation qu'il s'attarde sur la déclaration de Marcellin relative à l'absence de mélange des eaux du Rhin et du lac :

Je ne me souviens point d'avoir fait une partie plus agréable que celle de voyager toute une journée sur ce lac, au bord duquel auroient dû être situés les jardins enchantés d'Armide. Ammien Marcellin et quelques autres avoient cru que le Rhin ne mêloit pas ses eaux avec celles du lac. On a débité la même fable sur le Rhône, lorsqu'il se jette dans le lac de Genève. Rien n'est plus faux, et nous nous en sommes convaincus plusieurs fois sur les deux lacs<sup>1104</sup>.

À l'issue de son périple lacustre, Laborde est légitimement en mesure de remettre en cause les dires de l'historien romain qui avait entouré les eaux du lac et du fleuve d'une aura mythique. Cette déconstruction d'un phénomène étrange, propre à conférer aux lieux un caractère magique, se trouve à vrai dire compensée par la mention soudaine des « Jardins d'Armide<sup>1105</sup> » venant souligner le charme du site, mais auquel le cours d'eau semble peu contribuer. Parmi les « quelques autres » auteurs évoqués ici, le voyageur

---

<sup>1102</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1, p. 112-113.

<sup>1103</sup> « Mes yeux, en côtoyant le lac de Constance, n'ont jamais joui ailleurs d'un aspect plus riant ; il est bordé des deux côtés par des collines d'une douce pente, et couvertes de vignobles dont le site réfléchit dans les eaux ». Cité par Laborde, in : *Ibid.*, p. 113-114.

<sup>1104</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>1105</sup> Armide est un personnage fictif de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Elle parvient à retenir dans ses jardins enchantés Renaud, le plus brave des croisés.

pense probablement à quelqu'un comme de Thou qui a, lui aussi, écrit dans ses *Mémoires* que les eaux du fleuve ne se mélangeaient pas à celles du lac<sup>1106</sup>.

Les propos que Laborde tient sur cette portion du fleuve traduisent un intérêt plus grand pour la culture que pour la nature. Ce sont en effet l'histoire et l'économie des villes et contrées traversées qui guident ses observations, lesquelles n'accordent au paysage qu'une place très secondaire. Intégré à un environnement urbain, le Rhin n'est guère mentionné qu'en relation avec des considérations commerciales, par exemple à Bâle et à Constance. Entre cette dernière et Schaffhouse, il est utilisé comme une route commode. À Constance, l'univers idyllique des bords du lac n'est pas mis en relation avec le fleuve, notre voyageur détruisant le mythe de l'absence de mélange des eaux établi par Ammien Marcellin. Disparaissant un temps dans le lac, le Rhin perd, sous la plume de Laborde, une partie de son identité.

### 3-1-2-5 MEINERS, Christoph (1782-1788)

Des multiples périples qu'il effectua en terre helvétique entre 1782 et 1788, ce savant et philosophe hanovrien tira ses *Briefe über die Schweiz* dont le premier volume, paru en 1785, sera notre texte de référence<sup>1107</sup>. Celui-ci fut réédité trois ans plus tard, accompagné d'un volume supplémentaire retraçant le voyage de 1788.

Durant l'été 1783, Meiners quitte Stuttgart pour parcourir la Suisse. Après avoir fait étape à Constance, il se rend à Schaffhouse, Zurich, Berne, Lausanne, Lauterbrunnen et Bâle. Dans les dix lettres constituant l'œuvre, l'emploi fréquent par Meiners de la première personne du pluriel ne renvoie probablement pas au « nous de majesté », mais suggérerait plutôt l'omniprésence de son épouse dont le tact et la finesse d'observation étaient notoires<sup>1108</sup>.

Renonçant à gagner directement la ville de Constance, Meiners s'approche du lac par Singen, à l'est du pays de Bade, où il décide de longer le Rhin jusqu'à Stein, au bord du lac. À la vue de ce dernier, le philosophe tombe sous le charme des allées d'arbres fruitiers qui en bordent les rives<sup>1109</sup> et son regard d'anthropologue met immédiatement la

---

<sup>1106</sup> THOU, Jacques-Auguste de, *op. cit.*, p. 84-85.

<sup>1107</sup> MEINERS, Christoph, *op. cit.*, t. 1. Le premier tome comprend six lettres, le second quatre lettres.

<sup>1108</sup> MICHAUD, L. G., *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. 28, Paris, 1821, p. 159.

<sup>1109</sup> « So fanden wir uns immer unter prächtigen Alleen von Obstbäumen, die das Ufer des Sees nicht nur verschönern, sondern auch befestigen ». *Ibid.*, p. 15. [Nous nous trouvions toujours sous de merveilleuses allées d'arbres fruitiers qui, non seulement embellissaient la rive du lac, mais aussi la renforçaient.]

description du paysage en relation avec l'ingéniosité des habitants qui ont su allier esprit pratique et souci esthétique :

Diese Bäume sind [...] ein Beweis der höchsten Cultur des Landes, und der ländlichen Industrie seiner Einwohner. Viele von ihnen senkten ihre Äste in den hellen See hinab, und wurden bisweilen von Stützen gehalten, die man im Grunde des Sees befestigt hat. [...]. Die Aussicht wird durch die Bäume im geringsten nicht eingeschränkt. Man sieht vielmehr, so weit das Auge reicht, dem majestätischen Lauf des Rheins und den noch prächtigern Gewässern des Bodensees nach, [...] <sup>1110</sup>.

Attentif à l'activité humaine sur les eaux du fleuve et du lac, Meiners constate que peu de bateaux circulent sur le premier, alors qu'ils sont nombreux à évoluer sur le second. Compte tenu des indications qu'il fournit, le voyageur cheminerait sur la rive allemande du lac pour gagner Constance via Wangen, Horn, Radolfzell et Allensbach, tout en contemplant la rive opposée, c'est-à-dire la rive suisse, qu'il juge aussi charmante que celle sur laquelle il se trouve <sup>1111</sup>. S'agissant de faire part de ses sentiments les plus profonds face à ce paysage, il passe subitement du « nous » au « je ». Dans un même temps et de manière paradoxale, Meiners manifeste son besoin d'être entouré pour parvenir à goûter véritablement la magnificence de la nature. Regrettant l'absence du destinataire de sa lettre, il semble en effet faire d'une présence amicale la condition indispensable à l'expérience pourtant individuelle de la beauté :

Mitten in diesen Wundern der Natur war es uns nicht möglich im Wagen zu bleiben. Unsere Freude war nicht ruhig und still, [...]. Gewiß also würde ich die Herrlichkeiten der Schöpfung noch inniger genossen haben, wenn ich sie mit Ihnen und mit meinen übrigen Freunden und Freudinnen genossen hätte <sup>1112</sup>.

---

<sup>1110</sup> *Ibid.*, p. 15. [Ces arbres sont [...] la preuve du haut niveau de culture du pays et de l'activité agricole de ses habitants. Beaucoup laissaient pendre leurs branches dans le lac clair et ont été parfois soutenus par des étais que l'on a fixés au fond du lac. [...]. La vue n'est pas le moins du monde limitée par les arbres. On suit au contraire, aussi loin que l'œil porte, le cours majestueux du Rhin et les eaux encore plus magnifiques du lac de Constance.]

<sup>1111</sup> « Die entgegengesetzten Ufer waren gleich denen, an welchen wir herfuhrten, mit blühenden Städtchen, Flecken und Dörfern, mit Capellen und Klöstern, mit Landhäusern und Schlößern bekränzt ». *Ibid.*, p. 16. [Les rives opposées étaient semblables à celles le long desquelles nous descendions, surmontées de petites villes florissantes, de bourgades et de villages, de chapelles et de monastères, de maisons de campagne et de châteaux.]

<sup>1112</sup> *Ibid.*, p. 16. [Au milieu de ces merveilles de la nature, il ne nous fut pas possible de rester en voiture. Notre joie ne fut pas calme et silencieuse, [...]. J'aurais certainement joui encore plus pleinement des magnificences de la Création, si j'en avais joui avec vous et mes autres amis et amies.]

Arrivé à Constance, le savant se rend chez une personnalité locale, Pitzenberger, professeur de philosophie et écrivain, en compagnie duquel il effectue la visite des monuments et points de vue remarquables de la ville. Contemplant le lac sur les rives duquel se dresse la maison du concile, Meiners évoque le procès de Jérôme de Prague et de Jean Hus. Plus tard, sur l'île de Mainau où il est autorisé à visiter le château de l'ordre teutonique, la vue s'offrant à lui est « si extraordinairement riche » qu'il pense « ne rien trouver de plus beau en Suisse »<sup>1113</sup>. Il quitte à regret cette île qualifiée d'« inoubliable », pour se rendre le lendemain à l'île de Reichenau, sur le Lac inférieur qu'il nomme « petit lac de Constance ». Tout en étant sensible au calme régnant sur cette « mer de lumière », Meiners admet que le charme de la croisière est quelque peu atténué par le souvenir de la promenade de la veille, comme si l'état de grâce dans lequel l'avait plongé la contemplation de l'idyllique panorama depuis le château de Mainau exerçait à présent un pouvoir de désenchantement sur sa perception :

[...] setzten wir uns sogleich in ein Schiff und eilten, so geschwind wir konnten, der Insel Reichenau im kleinen Bodensee zu. Diese Fahrt würden wir gewiß neu und bezaubernd gefunden haben, wenn wir nicht den Tag vorher die Reise nach Meinau gemacht hätten. [...]. Die Insel, [...] lag ganz, mit dem schönsten Frühlingsgrün bekleidet, im ruhigen See, der wie ein Lichtmeer schimmerte<sup>1114</sup>.

Après avoir tenté en vain de trouver le lieu où Jean Hus fut supplicié, le voyageur quitte les abords du lac pour se rendre à Schaffhouse, prochaine étape de son périple<sup>1115</sup>.

Sur les rives du Rhin et du lac de Constance, Meiners, naturellement attiré par les lieux de culture, ne s'intéresse pas moins à la nature. Comme il l'a précisé dans l'avant-propos à ses *Briefe*, Meiners souhaite établir une véritable relation de confiance avec ses lecteurs auxquels il entend s'ouvrir en leur communiquant son ressenti<sup>1116</sup>. Guidées par une approche anthropologique manifeste, ses observations ne se limitent pas à de froides constatations scientifiques mais révèlent le lien étroit unissant l'homme à son environnement, tant sur le plan économique qu'esthétique. La relation du voyageur aux

---

<sup>1113</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>1114</sup> *Ibid.*, p. 23. [...] nous nous assîmes dans un bateau et allâmes aussi vite que nous pûmes vers l'île de Reichenau dans le petit lac de Constance. Nous aurions certainement trouvé ce trajet nouveau et envoûtant, si nous n'avions pas fait la veille le voyage à Meinau. [...]. L'île, [...] était complètement revêtue du plus beau vert printanier, dans le lac calme qui scintillait comme une mer de lumière.]

<sup>1115</sup> Voir *infra*, 3-2-2-9.

<sup>1116</sup> MEINERS, Christoph, *op. cit.*, t. 1, « Vorrede », p. XVII.

beautés naturelles qu'offre ce secteur acquiert une dimension philosophique, dont le Rhin et ses paysages participent indéniablement.

### 3-1-2-6 LA ROCHE, Sophie von (1784/1791)

Bien qu'ayant vécu un certain temps près du lac de Constance et donc à proximité de la Suisse, Madame de La Roche ne se rendit dans ce pays qu'à trois reprises, en 1784, puis en 1789 à l'occasion d'un déplacement en Italie en compagnie de son fils Fritz, et enfin en 1791, juste après le décès de son cadet Franz Wilhelm. Seuls les premier et troisième voyages firent l'objet d'une transcription littéraire. Le récit tiré du premier périple parut d'abord sous une forme condensée dans la revue *Pomona*<sup>1117</sup> de septembre 1784, puis sous une forme plus complète avec le titre *Tagebuch einer Reise durch die Schweiz, von der Verfasserin von Rosaliens Briefen* en 1787<sup>1118</sup>. Quant aux *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizer Reise*<sup>1119</sup> de 1793, ils renferment davantage de considérations philosophiques que de descriptions<sup>1120</sup>.

Lors de son premier voyage, les objectifs de la femme de lettres sont multiples. Ayant l'intention, à l'issue de son périple, de confier son fils cadet et compagnon de voyage Franz Wilhelm à son ami Gottlieb Konrad Pfeffel qui dirige une académie militaire à Colmar, elle souhaite également mettre à profit son déplacement pour rencontrer des amis. Mais concernant avant tout le contact avec la nature<sup>1121</sup>, son attrait pour la Suisse s'inscrit à la fois dans la redéfinition de l'image du pays, initiée par le poème de Haller *Die Alpen* (1729), prolongée par les *Idyllen* de Salomon Gessner (1756-1772)<sup>1122</sup> et *La nouvelle Héloïse* de Rousseau (1761), et dans les liens indirects qui

---

<sup>1117</sup> Cette revue mensuelle de Madame de La Roche, destinée aux femmes, paraissait depuis 1783.

<sup>1118</sup> Nous n'avons pu avoir accès qu'à des extraits de ce dernier dans l'anthologie de Klaus Plott et Charlotte Nerl – Steckelberg, LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *Aufzeichnungen zur Schweiz, zu Frankreich, Holland, England und Deutschland*, Constance, Isele, 2006.

<sup>1119</sup> On en trouve des extraits dans l'anthologie de Klaus Plott et Charlotte Nerl – Steckelberg, mais nous avons pu consulter une réimpression de l'édition de 1793 : LAROCHE, Sophie von, *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise*, Offenbach, Weiß Bredt, 1793.

<sup>1120</sup> HÜBNER, Klaus, *Diesen Anblick, meine Kinder ! – Die Schweizerreise der Sophie von La Roche*, in : *Schweizer Monatshefte*, Nr. 03/04, 2007.

<sup>1121</sup> LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *op. cit.*, p. 13-14.

<sup>1122</sup> GESSNER, Salomon (1730-1788) : actif dans le monde de l'édition, ce fils d'imprimeur fut reconnu au niveau européen en tant que poète et peintre d'idylles. En 1760, il fut l'un des fondateurs de la Société helvétique.



l'unissent à la terre suisse, d'abord en la personne de son amour de jeunesse Wieland<sup>1123</sup>, puis à travers son époux, qui se rendit en 1769 à Schaffhouse, Bâle, puis Zurich où il fit la connaissance de Lavater, et enfin à Lausanne et à Berne<sup>1124</sup>.

Entamé le 25 juin 1784, le premier voyage doit se prolonger par un périple en France. Dans une lettre à Wieland du 9 mai 1784, Sophie von La Roche exprime son intention d'établir une « sorte de contraste entre les merveilles de la nature en Suisse et les merveilles de l'art en France »<sup>1125</sup>. Arrivant de Donau-Eschingen, elle entre en Suisse par Schaffhouse fin juin/début juillet 1784 et revient en ces termes sur le chemin parcouru :

Der Weg von hier nach Schafhausen beträgt nur 12 Stunden, aber er windet sich zwischen Gebürgen hin und her, wie ein Fluß sich in den Tiefen windet. [...] Es freute mich, so an dem Saum meines Vaterlandes hinzureisen, und dieser Saum ist mit Rosen eingefäßt<sup>1126</sup>.

L'allusion à un « ourlet de roses » symbolisant poétiquement la frontière entre l'Allemagne et la Suisse témoigne de l'état d'esprit positif de la voyageuse qui compare le chemin tortueux menant à Schaffhouse au cours d'une rivière adoucissant quelque peu la rudesse de ce dernier. Son regard se portant jusque dans le lointain, elle devine le lac de Constance, au bord duquel elle passa une partie de son enfance :

Zu meiner Rechten hatte ich ein durch Menschenfleiß fruchtbares Thal, und zu meiner Linken, über eine rauhe nah gelegene Anhöhe hin, die auf einem alten Vulkan erbaute Württembergische Festung Hohentwiel ; dann ein Stück von dem Bodensee, [...]. Diese Aussicht war groß, auf hundert verschieden gestaltete Berge und Thäler, von der Hand der Natur in edler großer Verwirrung hingelegt, [...]. Der Bodensee, dessen Wasser ich erblickte, rief mir meine erste Jugend zurück, wo ich in Lindau von meinem nun verewigten Vater die ersten Lehren erhielt, auf die Wunder der Schöpfung sorgsam zu achten, weil ich in ihnen eine immerwährende Quelle der besten Freuden finden würde<sup>1127</sup>.

---

<sup>1123</sup> En 1752, Wieland avait quitté sa fiancée pour répondre à l'invitation que lui avait faite Bodmer de le rejoindre à Zurich. Voir *infra*, notice biographique de Sophie von La Roche.

<sup>1124</sup> LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *op. cit.*, p. 15.

<sup>1125</sup> Cité d'après : LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *op. cit.*, p. 15.

<sup>1126</sup> *Ibid.*, p. 24. [Le chemin d'ici à Schaffhouse ne fait que 12 lieues, mais il serpente entre des montagnes comme un fleuve serpente dans les profondeurs. [...] Je me réjouissais de voyager ainsi à l'orée de ma patrie, et cette orée est incrustée de roses.]

<sup>1127</sup> *Ibid.*, p. 25. [À ma droite, j'avais une vallée rendue fertile par le travail de l'homme, à ma gauche, au-delà d'une colline proche et rude, la fortification wurtembergeoise de Hohentwiel, construite sur un ancien volcan ; ensuite, un morceau du lac de Constance, [...]. Cette vue était grande et donnait sur cent montagnes

Bien qu'entr'aperçues de loin, les eaux du lac éveillent en Madame de La Roche le souvenir des enseignements dispensés par son père, médecin adepte du rationalisme éclairé, dont elle idéalise ici la figure. Consciente de l'héritage culturel et moral que celui-ci lui a légué, elle se propose de le transmettre à son tour :

Ihr, meine Töchter ! kennt mein für alles Gute gefühlvolles Herz. Hier zeigte mir dieses große Stück von Gottes Erde Güter, welche Er da ausgebreitet hatte, und ich erinnerte mich dankbar an die, welche ich von dem Unterricht meines seligen Vaters genoß. Zu Anfang meines Reiseplans wollte ich ihm diese Blätter zuschreiben, und darin von meiner Erkenntlichkeit für seine Erziehung sprechen ; jetzo bekommt Ihr sie, als Erbe von Eurem Großvater<sup>1128</sup>.

Les abords du lac sont présentés comme le lieu où la jeune Sophie reçut à la fois l'intuition des beautés de la Création divine et les enseignements de son père à qui elle tient à témoigner toute sa reconnaissance. La dédicace à « ses filles » retient l'attention. En effet, si nous savons que Madame de La Roche eut plusieurs filles<sup>1129</sup>, nous ne pouvons pas exclure qu'elle s'adresse ici également aux lectrices de sa revue *Pomona für Deutschlands Töchter*, conférant ainsi à l'héritage spirituel paternel une validité universelle.

Même si le lac de Constance ne fait l'objet d'aucune description, les souvenirs et les valeurs qu'il véhicule sont, aux yeux de notre voyageuse, de la plus haute importance :

In Lindau hatte ich schon vor vierzig Jahren die Begierde bekommen, einmal die Schweiz zu sehen, und an der Gränze dieses mir lieben Landes sah ich die Gegend, wo meine bewundernde Liebe anfieng<sup>1130</sup>.

---

et vallées de formes variées, posées là par la main de la nature dans une grande et noble confusion, [...]. Le lac de Constance, dont j'apercevais les eaux, me rappela ma prime jeunesse, où je reçus de feu mon père, à Lindau, les premières leçons pour prêter une attention soigneuse aux merveilles de la nature, parce que je trouverais en elles une source éternelle des joies les meilleures.]

<sup>1128</sup> *Ibid.*, p. 25. [Vous, mes filles, vous connaissez pour sûr mon cœur sensible à tout ce qui est bien ! Ici, ce grand morceau de la terre de Dieu m'a montré des biens qu'Il a répandus là, et je me suis souvenue avec reconnaissance de ceux dont j'avais joui par l'enseignement de mon défunt père. Au début de mon itinéraire, je voulais lui dédier ces pages et y parler de ma reconnaissance pour l'éducation qu'il m'avait donnée ; maintenant, vous les recevez comme l'héritage de votre grand-père.]

<sup>1129</sup> Sa fille Maximiliane, aimée de Goethe, sera la mère des écrivains romantiques Bettina von Arnim et Clemens Brentano.

<sup>1130</sup> LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *op. cit.*, p. 25. [À Lindau, il y a déjà quarante ans, j'avais eu le désir ardent de voir un jour la Suisse, et à la frontière de ce pays qui m'était cher, je vis la région où avait commencé mon amour et mon admiration.]

L'attrait pour la Suisse, visible au-delà de l'étendue d'eau, remonterait chez Sophie à la fin des années 1730, époque à laquelle la famille Gutermann von Guterhofen s'était établie sur les rives du lac. La vue de ce dernier déclenche chez la voyageuse un mécanisme comparable à l'effet d'une « madeleine » proustienne avant la lettre, ravivant chez elle des souvenirs enfouis, liés à la mémoire du père, à l'héritage moral qu'il incarne ainsi qu'à son penchant pour la terre helvétique.

Bien que le Rhin n'y soit pas directement mentionné, ce passage illustre la propension de Sophie von La Roche à établir des associations fortes entre la nature et ses souvenirs, aspect sur lequel nous serons amenée à revenir, notamment lorsque nous analyserons ses différentes visites aux chutes<sup>1131</sup>.

### 3-1-2-7 SCHMIDT, Christian Gottlieb (1786-1787)

À l'occasion de son séjour en Suisse de juillet 1786 à août 1787, l'écrivain et pédagogue saxon effectue de nombreux déplacements, repassant à plusieurs reprises par la ville de Zurich, à partir de laquelle il semble rayonner<sup>1132</sup>. Partant à la rencontre d'érudits locaux et à la découverte du patrimoine religieux, il tire de ses pérégrinations un journal, *Von der Schweiz - Journal meiner Reise vom 5. Julius 1786 bis den 7. Aug. 1787*, qu'il ne fit jamais imprimer. Conservé et transmis par héritage à ses descendants, le manuscrit fut finalement édité par Theodor et Hanni Salfinger en 1985, édition sur laquelle nous nous basons aujourd'hui.

Se présentant dès le début du journal comme un homme avide de découvertes et souhaitant élargir son champ d'investigations, Schmidt explique les raisons de sa démarche en rappelant son goût, d'une part, pour la lecture de descriptions de voyages, d'autre part, pour les promenades aux alentours de Leipzig, auxquelles il s'adonnait pendant ses vacances d'étudiant<sup>1133</sup>.

N'ayant pas trouvé dans le cadre de ses activités d'éducateur l'occasion d'accompagner un jeune élève en voyage de formation, il décide de financer sur ses propres deniers un périple en Suisse dont il effectue la première partie en compagnie de

---

<sup>1131</sup> Voir *infra*, 3-2-2-10.

<sup>1132</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *Von der Schweiz. Journal meiner Reise*, Berne-Stuttgart, Verlag Paul Haupt, 1985, carte entre les p. 5-6.

<sup>1133</sup> *Ibid.*, p. 11.

Konrad Gessner, fils du célèbre éditeur et poète zurichois Salomon Gessner, qui quittait Dresde pour retrouver sa famille. Décrivant les conditions matérielles spartiates et aussi économiques que possible de son voyage, Schmidt présente ce dernier comme un besoin impérieux, comme l'unique moyen de se connaître soi-même et de connaître le monde, ainsi que le montre la citation empruntée à Jean Paul :

Reisen ist Leben, so wie umgekehrt das Leben eine Reise ist.  
Wenn das Leben eine Reise ist, so ist *reisen* das wahre Leben<sup>1134</sup>.

À l'instar de son compatriote, Schmidt se distingue de nombre de ses contemporains qui considéraient le voyage comme un simple passe-temps à la mode ou comme le moyen de trouver matière à faire de la littérature. Le voyage en Suisse ne sera pas son seul périple, mais il apparaît comme celui qu'il aura le plus ardemment souhaité<sup>1135</sup>.

Après un premier contact avec le Rhin à Schaffhouse sur lequel nous reviendrons<sup>1136</sup>, Schmidt se rend sur le lac de Constance au début du mois d'octobre 1786 :

Rechts der ganze 15 Stunden lange und 8 Stunden breite Bodensee mit seinem fruchtbaren Gestade, weiterher im Mittelgrund die lang ausgedehnte Stadt Konstanz, [...] ; links der Untersee, durch welchen der Rhein wieder ausfließt, deßen nicht so sehr als des Bodensees entfernte Ufer ein überaus einschmeichelndes Bild gewären, [...] <sup>1137</sup>.

En randonneur expérimenté, le voyageur estime les dimensions du plan d'eau en termes d'heures de marche<sup>1138</sup> et mentionne sans tarder le passage du Rhin dans le lac. Se rendant comme beaucoup à l'île de Mainau, sur le Überlingersee, il renonce faute de temps à découvrir l'île de Reichenau.

---

<sup>1134</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 9. [Voyager, c'est vivre, tout comme, à l'inverse, la vie est un voyage. Si la vie est un voyage, alors *voyager* c'est la vraie vie.] C'est l'auteur qui souligne. Les éditeurs précisent en note qu'il s'agit d'un ajout postérieur au retour du voyage.

<sup>1135</sup> *Ibid.*, p. 324.

<sup>1136</sup> Voir *infra*, 3-2-2-11.

<sup>1137</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 156. [À droite, le lac de Constance long de quinze lieues et large de huit avec sa rive fertile, plus loin au second plan, la ville de Constance qui s'étire en longueur, [...] ; à gauche, le Lac inférieur, à travers lequel le Rhin s'écoule à nouveau, et dont les rives pas si éloignées du lac de Constance offrent une image extrêmement séduisante, [...].]

<sup>1138</sup> « lieue » se traduit en allemand « Meile » ou « Stunde ». Cette dernière unité de mesure correspondait à la distance parcourue par un marcheur en une heure, soit environ quatre kilomètres.

Pendant son séjour à Constance, Schmidt découvre les principaux monuments de la ville, tels que la cathédrale et le bâtiment du concile. Par l'évocation de la condamnation du « bon Huss »<sup>1139</sup>, il manifeste son désaccord avec l'Église catholique qu'il égratigne à plusieurs reprises, évoquant notamment l'omniprésence de « curés »<sup>1140</sup> dans les rues et le nombre de monastères qu'il juge excessif et dont il dénonce au passage la piètre qualité des bibliothèques. Il parachève sa peinture désobligeante de la cité en estimant à seulement « une demi-douzaine » « les gens d'esprit »<sup>1141</sup> qui s'y trouvent.

Quelques jours plus tard, Schmidt prend le bateau à destination de Rorschach :

Weil den 10ten regnerigt stürmisch Wetter einfiel, und der Bodensee gefährlich zum beschiffen ist, so fur ich erst den 11ten bei aufgeklärtem Himmel mit dem Marktschif, den See hinauf 12 Stunden bis Rorschach. [...]. Die Fahrt ging langsam, weil nach dem gewesenen Sturm nun fast Windstille war ; desto besser konnte ich die reizenden Ufer des Sees betrachten, und mit ihren gefälligen Bildern meine Imaginazion anfüllen. Wir hielten uns immer nahe an dem Thurgauer Ufer, und sahen ganz nahe die prächtigen Klöster *Kreuzlingen* und *Münsterlingen*, und dann zween gute Hafen *Rommishorn* und *Arbon* bei uns gleichsam vorüber gehen<sup>1142</sup>.

La lenteur de la croisière lui permettant d'apprécier les charmes de la rive thurgovienne, Schmidt se montre dans un premier temps davantage attentif aux monastères et aux ports qu'au paysage. Mais la tombée de la nuit et l'apparition de la lune modifient sa perception :

Es ward schon Nacht, und ich hatte das noch nie gesehene Schauspiel, den Mond gerade vor mir am anderen Ende des Sees in voller Pracht herauf kommen zu sehen, der den ganzen See wie mit Silberglanz überzog, welcher durch die sanfte Bewegung des Waßers sich durch tausend Streifen, Beugungen und Krümmungen vervielfältigte und verherlichte, oder bei gänzlicher Stille des Waßers sein blaßes Angesicht im ruhigen See spiegelte<sup>1143</sup>.

---

<sup>1139</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 159.

<sup>1140</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>1141</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>1142</sup> *Ibid.*, p. 165. [Parce que le dix, il se fit un temps pluvieux et tempêteux, et parce que le lac de Constance est dangereux à fréquenter en bateau, ce n'est que le 11, le ciel s'étant éclairci, que je remontai le lac sur 12 lieues par le coche d'eau jusqu'à Rorschach. [...]. Le trajet fut lent, parce qu'après la tempête, c'était presque le calme plat ; je pus d'autant mieux contempler les rives charmantes du lac et remplir mon imagination de ses images plaisantes. Nous nous maintenions toujours très près de la rive thurgovienne et vîmes aussi, pour ainsi dire, défiler tout près de nous les splendides couvents de *Kreuzlingen* et de *Münsterlingen* et puis deux beaux ports, *Rommishorn* et *Arbon*.] C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1143</sup> *Ibid.*, p. 165-167. [Il faisait déjà nuit et je pouvais voir le spectacle inouï de la lune face à moi, en train de monter dans toute sa splendeur à l'autre bout du lac et recouvrir le lac d'un reflet argenté, lequel se

Dans une atmosphère que l'on peut qualifier de romantique, le clair de lune amène le voyageur à élargir sa perspective à l'ensemble du lac. Au gré des frémissements de l'onde, l'astre paraît tantôt se multiplier, tantôt présenter un visage immobile, éveillant chez l'observateur le souvenir d'un chant ancien dans lequel la lune est associée à une image de tranquillité :

Ich erinnerte mich des alten melodösen Gesangs „ich seh durch Tränenbäche dich Mond du Bild der Ruh“ welchen ich mit ganzer Herzensfülle absang<sup>1144</sup>.

Sans évoquer Rorschach ni le Rhin, Schmidt prend dès le lendemain la route de Saint-Gall, s'éloignant provisoirement du fleuve qu'il retrouve à la fin du mois de novembre, lors d'un séjour à Bâle. Parti de Zurich le 28 novembre 1787, il voyage cette fois-ci en calèche, jetant pendant le trajet un regard désabusé sur le paysage :

Der Weg von 17 Stunden ist einem durch frappante Naturszenen verwönten Augen eben nicht interessant ; es ist hier der niedrigste Teil der Schweiz, keine hohen Berge, keine himmelstürmende mit ewigem Schnee und Eis bedeckte Alpen, keine abwechselnde romantische Täler, bilden gefällige lachende Landschaftsgemälde, und selbst an den verschiedenen Flüssen die man paßiren muß, findet man keine vorzüglich sich auszeichnenden Gegenden<sup>1145</sup>.

Les impressions décrites ici se rapportent à la fois au trajet aller, au cours duquel Schmidt franchit le Rhin à Waldshut pour longer la rive droite en passant par Laufenburg, Seckingen et Rheinfeldern, et au trajet retour, effectué trois semaines plus tard sur la rive gauche via Augst. Ne dépeignant à aucun moment ce qu'il voit, il concentre au contraire son attention sur les objets dont il déplore l'absence. Présentant cette partie de la Suisse comme celle qui remporte le moins ses suffrages, il établit ainsi une comparaison implicite avec toutes les beautés qu'il a pu voir par ailleurs pendant son séjour. Comme l'a démontré Marc Desportes, le mode de transport utilisé contribue à altérer la

---

démultipliait et se magnifiait en mille rubans, fléchissements et courbes par le doux mouvement de l'eau, ou bien reflétait son pâle visage dans le lac tranquille quand l'eau était complètement calme.]

<sup>1144</sup> *Ibid.*, p. 167. [Je me souvenais de l'ancien chant mélodieux « À travers les ruisseaux de larmes, je te vois, lune, image de la tranquillité » que je chantai de tout mon cœur.]

<sup>1145</sup> *Ibid.*, p. 191. [Le chemin de 17 lieues n'est donc pas intéressant pour un œil gaté par des scènes naturelles fortes ; ici, c'est la partie la plus basse de la Suisse, pas de hautes montagnes, pas d'Alpes s'élançant à l'assaut du ciel et recouvertes de neiges et de glaces éternelles, pas de vallées romantiques se succédant pour former de plaisants et riants tableaux paysagers, et même près des différents cours d'eau que l'on doit passer, on ne trouve pas de contrées se distinguant par leur aspect remarquable.]

perception de l'environnement par le voyageur<sup>1146</sup>. Habitué à la marche et au rythme tranquille des croisières, comme celle effectuée sur le lac de Constance, Schmidt peine sans doute à goûter les charmes éventuels offerts par la nature lorsque son regard est contraint par la vitesse d'une voiture à cheval.

Bâle ne fait pas non plus l'objet de grands éloges. Posée sur les deux rives du Rhin reliées entre elles par un pont en bois, la cité est « mal construite » et « ses ruelles sont particulièrement sales »<sup>1147</sup>. S'intéressant prioritairement à la *Danse des Morts* et à la bibliothèque, Schmidt montre un intérêt limité pour le Rhin en tant qu'élément naturel. Mais à l'occasion d'une visite chez le célèbre graveur bâlois Christian von Mechel<sup>1148</sup>, le voyageur reçoit en cadeau une gravure de la cataracte de Laufen. Ayant eu l'opportunité de contempler cette dernière quelque temps plus tôt, Schmidt exprime l'ambiguïté de toute tentative de représentation d'un spectacle naturel, tel que celui des chutes :

Er [Herr v. Mechel Kupferstecher und Kunsthändler] machte mir ein Geschenck mit einem großen Blatt, welches den Rheinfall so ähnlich vorstellt, als man dieß unnachahmliche Wunder der Natur abzubilden im Standte ist<sup>1149</sup>.

Sur ce tronçon, Schmidt propose du Rhin une image peu homogène. Suscitant des développements flatteurs aux abords du lac et, comme nous le verrons, à Schaffhouse, le fleuve est en effet, à l'approche de Bâle, presque ignoré, comme s'il n'avait d'attrait qu'inséré dans un paysage grandiose. La qualité inégale du rapport que le voyageur entretient avec le cours d'eau tient peut-être à l'intermittence de ses rencontres avec lui<sup>1150</sup>.

### 3-1-2-8 ROLAND DE LA PLATIÈRE, Jeanne Manon (1787)

Au cours de l'été 1787, la famille Roland, c'est-à-dire Manon, son époux et leur fille Eudora, dispose d'un mois pour effectuer le parcours qu'elle s'est fixé. Le vicomte

---

<sup>1146</sup> DESPORTES, Marc, *Paysages en mouvement*, Paris, NRF, Gallimard, 2005, p. 8.

<sup>1147</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 192.

<sup>1148</sup> Christian von Mechel (1737-1817).

<sup>1149</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 197. [Il [Mr de Mechel, graveur sur cuivre et marchand d'art] me fit cadeau d'une grande feuille qui représente la chute du Rhin aussi fidèlement que l'on est en mesure de reproduire cette inimitable merveille de la nature.]

<sup>1150</sup> Schmidt entra en contact avec le Rhin helvétique d'abord à Schaffhouse, puis sur le lac de Constance, et enfin à Bâle.

Jean-Marie Roland de la Platière, qui s'est déjà rendu à plusieurs reprises en Suisse<sup>1151</sup>, explique dans une lettre à un ami genevois qu'ils souhaitent « partir de Genève après y être resté[s] deux jours [...] pour aller voir les glaciers, descendre vers le lac de Constance, passer à Zurich, Bâle et Mulhouse<sup>1152</sup> ». Le lac de Constance représentant visiblement plus une direction qu'une étape du parcours, le projet annoncé correspond dans une large mesure au trajet réel reconstitué par G. R. De Beer<sup>1153</sup>.

Destiné à l'origine à l'éducation de sa fille Eudora et non à la publication, le récit que Madame Roland tira de ce voyage fut pourtant le seul de ses écrits à être imprimé de son vivant. Prêtée à des connaissances lyonnaises, les Delandine, la première partie du manuscrit parut dans *Le Conservateur*, revue de littérature, de morale et d'histoire dirigée par ces derniers. En dépit de l'anonymat qui lui avait été garanti, Madame Roland fut fort contrariée par cette publication, fût-elle partielle<sup>1154</sup>. L'intégralité du texte parut pour la première fois en 1799-1800 dans les *Œuvres de J.-M.-Ph. Roland* éditées par L.-A. Champagneux<sup>1155</sup> dont notre édition de référence est la copie. Plusieurs autres exemplaires recopiés par Madame Roland auraient de surcroît été offerts à des amis<sup>1156</sup>.

Accompagnée de sa famille, Madame Roland entame le 17 juillet 1787 ce voyage qui, pour G.R. De Beer, « s'imposait » à une femme comme elle à une époque où la Suisse et son système socio-politique suscitent l'admiration de nombreux voyageurs<sup>1157</sup>. Après avoir traversé l'Oberland bernois, elle rejoint Lucerne et Zurich, puis gagne deux sites sur les bords du Rhin, les chutes près de Schaffhouse et Bâle.

Lors de son passage à Zurich autour du 31 juillet<sup>1158</sup>, elle rend visite à Johann Gessner (1709-1790), compagnon d'Albrecht von Haller lors de son périple de 1728<sup>1159</sup>, ainsi qu'à Lavater, dont la rencontre est présentée comme une véritable nécessité pour tout esprit intellectuellement honnête<sup>1160</sup>. Saluant en Zurich « la patrie des sages et du

---

<sup>1151</sup> Monsieur Roland fit un premier voyage en 1769 et un second au début des années 1770. Voir : WAEBER, Hedwig, *Die Schweiz des 18. Jahrhunderts im Urteile ausländischer Reisender*, Berne, Stämpfli & Cie, 1907, p. 65.

<sup>1152</sup> Cité d'après : ROLAND, Jeanne Manon, *Voyage en Suisse – 1787*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1937, avant-propos de G. R. De Beer, p. 32.

<sup>1153</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>1154</sup> *Ibid.*, avant-propos de G. R. De Beer, p. 10-13.

<sup>1155</sup> *Ibid.*, avant-propos de G. R. De Beer, p. 12.

<sup>1156</sup> *Ibid.*, avant-propos de G. R. De Beer, p. 13.

<sup>1157</sup> *Ibid.*, avant-propos de G. R. De Beer, p. 22-23.

<sup>1158</sup> Selon la chronologie établie par G. R. De Beer. *Ibid.*, p. 186.

<sup>1159</sup> C'est au terme de ce voyage qu'Haller avait composé le poème *Die Alpen*.

<sup>1160</sup> « Croiroit-on que cet homme simple et modeste a des jaloux en Suisse, et que quelques voyageurs légers ont négligé de le voir, parce qu'on le leur avoit peint comme un homme qui n'avoit que de la singularité ? ». ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 145.



bonheur »<sup>1161</sup>, la femme de lettres voit dans les Alpes et Lavater deux symboles de la Suisse :

Si jamais je retourne en Suisse, [...], je me croirai fortunée si je puis revoir une seconde fois les Alpes et Lavater<sup>1162</sup>.

Le premier contact avec le cours helvétique du fleuve se produit le 1<sup>er</sup> août, sur le chemin menant à Schaffhouse. La voyageuse décrit Eglisau comme une « petite ville mal bâtie, sur les bords du Rhin »<sup>1163</sup>, lieu dont Friedrich Leopold Stolberg livrera également une description assez négative quatre ans plus tard<sup>1164</sup>. Après un court séjour à Schaffhouse<sup>1165</sup>, les Roland prennent la direction de Bâle et longent la rive droite du Rhin jusqu'à Waldshut où ils passent la nuit.

Atteignant la cité rhénane le 4 août<sup>1166</sup>, Madame Roland en souligne d'abord les attraits :

Bâle, située sur le Rhin, grande, riche et commerçante, est attrayante pour les voyageurs par le concours des étrangers, les agréments de l'aisance et la diversité. Elle s'annonce par une masse assez considérable, mais elle n'est point ce qu'elle pourroit être, si le fleuve servoit à son embellissement, [...]<sup>1167</sup>.

Regrettant que la ville ne sache pas mieux tirer parti de sa situation sur le fleuve, l'observatrice considère celui-ci comme un ornement mal utilisé et révisé alors totalement ses premières impressions :

Bâle n'est pas beau ; plusieurs de ses rues sont en pente, ses édifices sont irréguliers ; mais le Rhin y est superbe ; sa largeur, sa rapidité lui donnent un air majestueux, que relèvent les campagnes environnantes. Un grand pont de bois relie les deux parties de la ville qu'il divise en grande et petite. On a la vue de ce pont de la belle terrasse de l'auberge des Trois Rois, ouverte sur le fleuve, [...]<sup>1168</sup>.

---

<sup>1161</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>1162</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>1163</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>1164</sup> Voir *supra*, 3-1-2-11.

<sup>1165</sup> Voir *infra*, 3-2-2-12.

<sup>1166</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, chronologie de G. R. De Beer, p. 186.

<sup>1167</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>1168</sup> *Ibid.*, p. 160.

Dans cette ville à l'apparence finalement peu avenante<sup>1169</sup>, le « majestueux » cours d'eau retrouve, grâce à ses dimensions et à la vitesse de ses flots, les qualités que la voyageuse lui avait prêtées près de la cataracte de Schaffhouse<sup>1170</sup>. Plus que le décor urbain, ce sont « les campagnes environnantes » jouant le rôle d'un écrin de verdure aux abords de la cité qui rehaussent la beauté naturelle du fleuve, que Madame Roland découvre encore plus largement depuis la maison d'un citoyen bâlois nommé Sarrazin<sup>1171</sup>.

Bien que très brève, l'évocation du Rhin à Bâle permet de déceler chez Madame Roland les signes d'une vision rousseauiste qui, si l'on respecte la chronologie de son voyage, complète la représentation de la nature développée plus largement aux chutes.

### 3-1-2-9 BERTOLA DI GIORGI, Aurelio (1787)

Fruit d'un projet remontant à l'année 1783, le périple que Bertola effectua quatre ans plus tard en Suisse et en Allemagne donna lieu à la rédaction des *Diari del viaggio in Svizzera e in Germania (1787)*<sup>1172</sup>, dans lesquels il est question du Rhin suisse. Cet intéressant journal de voyage servit de base à l'élaboration de l'œuvre la plus célèbre de l'écrivain et poète italien intitulée *Il viaggio sul Reno e ne' suoi contorni* (1795), où seule la partie allemande du fleuve est décrite<sup>1173</sup>.

Le voyage de 1787 devait permettre à Bertola qui vouait une profonde admiration au poète zurichois Salomon Gessner<sup>1174</sup> de rencontrer celui-ci, mais aussi de revoir son ami allemand Joseph von Beroldingen<sup>1175</sup>. L'hypothèse selon laquelle le Vatican l'aurait chargé d'une mission d'observation des milieux francs-maçons et du sentiment religieux des habitants des pays traversés ne peut être ni confirmée, ni infirmée<sup>1176</sup>.

---

<sup>1169</sup> Appréciant peu l'esthétique de la cité, la voyageuse est en revanche sensible aux richesses culturelles et scientifiques qu'offre celle-ci. Après avoir contemplé la *Danse des Morts*, Madame Roland découvre plusieurs cabinets de sciences dont celui du professeur de chimie Johann Bernouilli (1667-1748) et celui de physique appartenant au médecin Abel Socin (1729-1808). ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 162-164.

<sup>1170</sup> « Qu'on se représente tout le fleuve, dans la plénitude sa majesté, tombant à la fois soixante-dix ou quatre-vingts pieds ». ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 151.

<sup>1171</sup> « Mais la plus belle vue de Bâle sur le Rhin et ses environs, est celle de la maison de M. Sarrazin, [...] ». *Ibid.*, p. 160. Jakob Sarasin (1742-1802) était un fabricant de rubans de soie gagné aux idées de l'Aufklärung. Il fut un fidèle ami de Cagliostro qu'il reçut chez lui à plusieurs reprises, notamment en 1787, après que celui-ci ait été banni de France.

<sup>1172</sup> BERTOLA, Aurelio de Giorgi, STÄUBLE, Michèle et Antonio (éd.), *Diari del viaggio in Svizzera e in Germania (1787)*, Florence, Leo S. Olschki, 1982.

<sup>1173</sup> Voir les itinéraires du voyage réel de Bertola et de celui décrit dans le *Viaggio*. *Ibid.*, p. 65-68.

<sup>1174</sup> Bertola admirait en Gessner aussi bien le poète que le peintre et théoricien de la peinture. *Ibid.*, p. 41.

<sup>1175</sup> *Ibid.*, p. 19. Né à Saint-Gall, Joseph von Beroldingen (1754-1816) était chanoine de Hildesheim et membre de la Société helvétique. Il avait été maçon à Naples.

<sup>1176</sup> *Ibid.*, p. 20.

Ayant eu recours pour préparer son déplacement notamment aux *Lettres de M. William Coxe à M.W. Melmoth* traduites par Ramond de Carbonnières (1782) et aux *Tableaux topographiques* du Baron Zurlauben (1780)<sup>1177</sup>, Bertola concentre son attention aussi bien sur les paysages et les réalités sociales, économiques et politiques que sur la vie culturelle et les rencontres avec les personnalités locales.

Prêtre séculier, professeur d'histoire et poète, Bertola part de Pavie le 19 juillet 1787 et traverse le Tessin pour rejoindre Amsteg sur la Reuss, puis Zoug et Zurich. Prenant alors la direction de l'ouest, il rejoint le Rhin à la hauteur de Koblenz, atteint Bâle le 13 août et poursuit sa route le long du fleuve jusqu'aux environs de Düsseldorf. Repassant par Bâle au retour, il choisit ensuite un itinéraire encore plus à l'ouest que celui emprunté à l'aller (Berne, Lausanne, Chambéry...) et est de retour à Pavie le 15 novembre<sup>1178</sup>.

Cet itinéraire appelle quelques commentaires. Ni à l'aller ni au retour, Bertola ne songe en effet à s'approcher du berceau suisse du fleuve, lequel constitue pourtant l'un des axes essentiels de son déplacement. Et bien qu'il connaisse la description que Coxe a livrée des chutes près de Schaffhouse, il ne s'approche pas non plus de ce site emblématique<sup>1179</sup>. Son objectif réel est donc ailleurs, peut-être, par exemple, dans l'envie d'atteindre au plus vite la ville de Zurich, où réside Salomon Gessner, puis Spire, où se trouve son ami Joseph von Beroldingen.

C'est à la hauteur de Koblenz, petite bourgade d'Argovie située à la jonction de l'Aar et du Rhin qu'il entre pour la première fois en contact avec ce dernier :

Indi a un'ora e mezzo in circa giunge a Coblenz, piccolo villaggio dove si passa il Reno in barca, ivi già grande poco men del Tesino, e si entra negli stati della casa d'Austria. Poco lungi di là incomincia la Selva nera<sup>1180</sup>.

Sensible à la largeur du fleuve, Bertola relativise cependant immédiatement celle-ci en comparant le Rhin à un autre cours d'eau qui pourrait être la rivière Tessin. Bien qu'appelée « Ticino » en italien, cette dernière est également connue sous la forme

---

<sup>1177</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>1178</sup> *Ibid.*, p. 65-67.

<sup>1179</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 15 sqq.

<sup>1180</sup> BERTOLA, Aurelio de Giorgi, STÄUBLE, Michèle et Antonio (éd.), *op. cit.*, p. 134. [Ensuite, à une heure et demie environ, on arrive à Koblenz, un petit village où l'on passe en barque le Rhin, là à vrai dire grand, mais moins que le Tessin, et on entre dans les États de la Maison d'Autriche. À quelques lieues de là commence la Forêt-Noire.]

lombarde de « Tesin », deux vocables que Bertola, qui a traversé le canton du Tessin, aurait pu amalgamer. Pour atteindre Stein, le voyageur effectue une partie du trajet sur la rive droite du Rhin :

Indi si passa per Lauffenburg, altrà più piccola città delle forestiere, con un ponte coperto sul Reno, che là si traversa ; di là a Stein piccol villaggio con buona osteria, ove a pranzo.

Da Dettingen a Stein abbiamo messo sei ore. Il cammino è buono ; il Reno offre tratto tratto ne' suoi serpeggiamenti vari bei punti di vista.

Il dorso de' colli meglio esposti è sparso di vit come ne' paesi di Zuric e Baden<sup>1181</sup>.

Attentif à la variété des paysages, Bertola mentionne un village peu aisé à identifier : il pourrait s'agir de Döttingen, situé sur les rives de l'Aar, peu avant que cette dernière se jette dans le Rhin. La durée du périple indiquée par Bertola, une demi-douzaine d'heures, pourrait effectivement suffire à couvrir les trente kilomètres séparant les deux localités.

À Stein, Bertola s'intéresse à nouveau au paysage :

Presso Stein v'è un gran ponte di legno coperto sul Reno onde si passa / a Sekingen, piccola città e una delle forestiere, ove è un celebre monistero di canonichesse ; la vista del ponte da Stein è assai pittoresca, e sembra dipinto ecc. Tutta questa strada, senza avere il maestoso delle montagne, non ha abbastanza il ridente delle colline ed è assai triste<sup>1182</sup>.

Observant le pont franchissant le Rhin pour gagner Seckingen sur la rive droite, le poète italien qualifie le paysage de « pittoresque ». Mais la présence de l'abréviation « ecc » (pour « etc ») donne à penser que ce type de vue engendre chez lui une certaine lassitude. Dans la phrase suivante, l'ensemble du trajet sur cette portion est en effet considéré comme « très triste », car l'auteur n'y retrouve pas la « majesté des montagnes », ni le « caractère riant des collines ». On décèle là les signes d'une utilisation banalisée de

---

<sup>1181</sup> *Ibid.*, p. 135. [Ensuite, on passe par Laufenbourg, autre cité forestière plus petite, avec un pont couvert sur le Rhin que l'on franchit à cet endroit. De là, on va à Stein, petit village avec une bonne auberge où déjeuner. De Döttingen à Stein, nous avons compté six heures. La route est bonne ; le Rhin offre par moment au détour de ses méandres des points de vue beaux et variés. Les sommets des collines les mieux exposées sont couverts de façon désordonnée de vignes, comme dans les pays de Zurich et de Baden.]

<sup>1182</sup> *Ibid.*, p. 134-135. [Près de Stein, il y a un grand pont de bois couvert par lequel on passe à Seckingen, petite ville qui fait partie des cités forestières, où il y a un célèbre monastère de chanoinesses. La vue du pont depuis Stein est très pittoresque, et ressemble à un tableau etc. Toute cette route, sans avoir la majesté des montagnes, n'a pas suffisamment le caractère riant des collines et est bien triste.]

l'adjectif « pittoresque » chez notre voyageur<sup>1183</sup> dont l'intérêt se tourne progressivement vers le rôle économique du fleuve :

Dall Aar entrano molte barche nel Reno, ma non di mercanzie, per le cadute di questo fiume ; una comunque piccola ne abbiamo veduto oltre il ponte de Lauffenburg.

[...]. Questi impedimenti di navigazione, sopra un fiume che traversa si grande estension di paese, nuoce non poco al commercio della Svizzera, ove convien tutto far trasportare o sul dorso de' cavalli o su i carri. Alcuni han proposto ripari in queste cadute ; ma certam[ent]e non a quella presso Sciaffusa, la quale per altro nuoce meno alla comunicazione delle parti di mezzo della Svizzera<sup>1184</sup>.

Considérant le fleuve sous l'angle commercial, Bertola rappelle que le Rhin traverse une grande partie du territoire suisse et qu'il pourrait donc jouer un rôle économique important en tant que voie de circulation des marchandises. Mais les chutes, comme celles de Schaffhouse où il ne s'est pas rendu, et celles situées près de Laufenburg, représentent autant d'obstacles au déplacement des biens.

Ce que le voyageur italien nomme « chutes » à proximité du pont de Laufenburg sont en fait des rapides que le marquis de Custine et Théobald Walsh évoqueront quelques décennies plus tard<sup>1185</sup>. La gêne que ceux-ci occasionnent semble telle que des aménagements auraient été proposés. Sur les cataractes de Laufen, le jugement de Bertola est, par contre, plus nuancé. N'entravant pas outre mesure la communication avec ce que l'auteur appelle les « parties du milieu de la Suisse », elles représenteraient un obstacle moindre. Les « parties » en question sont probablement les cantons forestiers, qui, par la Limmat ou la Reuss, communiquent avec l'Aar et donc avec le Rhin, tout en évitant le « barrage » de Schaffhouse. On sait par ailleurs que via le tronçon alpin du fleuve et le lac de Constance, le transport est également possible<sup>1186</sup>.

---

<sup>1183</sup> Voir : GIACOMONI, Paola, « Il sorgere dell'interesse per le montagne tra Sei et Settecento (con particolare riferimento alla cultura italiana) », in : MATHIEU, Jon, BOSCANI LEONI, Simona et al., *op. cit.*, p. 138.

<sup>1184</sup> BERTOLA, Aurelio de Giorgi, STÄUBLE, Michèle et Antonio (éd.), *op. cit.*, p. 135-136. [Beaucoup de barques arrivent de l'Aar et entrent dans le Rhin, mais elles ne contiennent pas de marchandises à cause des chutes de ce fleuve ; nous en avons vu quand-même une petite, au-delà du pont de Laufenburg. [...]. Ces obstacles à la navigation sur un fleuve qui traverse un si grand territoire nuisent beaucoup au commerce de la Suisse, où il faut assurer le transport à dos de cheval ou en chariots. Certains ont proposé des abris dans ces chutes ; mais certainement pas dans celle située près de Schaffhouse, laquelle d'ailleurs nuit moins à la communication des régions situées au centre de la Suisse.]

<sup>1185</sup> Voir *infra*, 3-1-3-1 et 3-1-3-4.

<sup>1186</sup> En 1828, James Fenimore Cooper s'intéressera également à cet aspect et regrettera que le Rhin ne soit pas plus utilisé pour la navigation en Suisse à cause de la présence des chutes. Voir *infra*, 3-3-3-1.

On ne peut cependant s'empêcher de voir dans les propos de Bertola une possible explication au rôle restreint joué par le Rhin dans la construction de l'identité suisse : bien que parcourant sur une grande longueur le territoire helvétique et arrosant au passage plusieurs cantons, le fleuve subirait les conséquences générées par la présence sur son cours d'obstacles naturels exceptionnels, phénomènes qui contribuent certes à sa notoriété et à l'attrait exercé sur les voyageurs étrangers, mais qui n'apparaissent pas au yeux des autochtones comme un facteur d'unité. Nous sommes donc tentée de penser que l'apparence changeante qu'offre le Rhin en territoire suisse pourrait être l'une des causes pour lesquelles il est rarement perçu comme une entité.

Poursuivant sa route en direction de Bâle, Bertola s'attarde sur le paysage entre Stein, à quelques encablures de Seckingen, et la cité rhénane :

Da Stein a Basilea la strada è amenissima, soprattutto avvicinandosi a Rheinfelden, una delle quattro città forestiere, non così piccola e in una bellissima situazione. Fuori della porta ha un magnifico e ben lungo ponte coperto di legno sul Reno, [...]. La strada sull'alta riva del Reno ha dall'altra parte una catena di piccioli monti tutti coperti di viti dal piè quasi fino alla cima ; questa immensa quantità divigne fa un bel colpo d'occhio e continuano quasi sempre fin presso Basilea. Manca solo a questa campagna un maggior numero di abitazioni. I villaggi di Warmbach e di Wielen che s'incontrano son poco considerabili<sup>1187</sup>.

Sensible aux coteaux couverts de vignes qui jalonnent les rives du fleuve, le voyageur regrette toutefois la rareté des villages sur cette portion, comme si un élément manquait pour compléter la vue et la rendre plus pittoresque.

Bertola aborde alors Bâle par l'est, c'est-à-dire par le « Petit-Bâle » :

Allora incomincia a comparir la città, ché la sinuosità del fiume sembra tutta posta al di là ; [...]. Si entra per la città piccola divisa dalla grande dal Reno che si passa sopra un lungo e bel ponte di legno, [...]. Quando s'incomincia a godere della vista da Basle, l'orizzonte / si allarga

---

<sup>1187</sup> BERTOLA, Aurelio de Giorgi, STÄUBLE, Michèle et Antonio (éd.), *op. cit.*, p. 136. [De Stein à Bâle, la route est très agréable, surtout en s'approchant de Rheinfelden, l'une des quatre cités forestières, moins petite que les autres et très bien située. Au-delà de la porte, elle a un pont de bois couvert, de bonne longueur, sur le Rhin, [...]. La route sur la haute rive du Rhin présente de l'autre côté une chaîne de petits monts, tous couverts de vignes, depuis le bas et presque jusqu'au sommet. Cette immense quantité de vignes offre un joli coup d'œil et ces vignes vont presque sans interruption jusque près de Bâle. Il manque seulement à cette campagne un plus grand nombre d'habitations. Les villages de Warmbach et de Wielen que l'on rencontre, sont peu dignes de considération.]

considerabilmente dinanzi ; [...]. Ho fatto, appena giunto, un giro per la città, ch'è assai vaga e pulita. Le due case Sarrasin sull'alto ripa del fiume hanno una magnifica vista<sup>1188</sup>.

Envisageant d'emblée le Rhin comme un élément qui divise, l'auteur suggère que les deux parties de la ville jouiraient, chacune, d'une identité propre, puis il traverse le fleuve pour se rendre dans le « grand Bâle ». De là, il contemple un type de paysage annonçant les « montagnes suisses » et met en regard deux perspectives, celle dont il profite depuis la rive gauche et celle dont il a joui peu de temps auparavant en arrivant de Rheinfelden :

Le due case Sarrasin sull'alto ripa del fiume hanno una magnifica vista Il lungo Reno ha in qualche parte del lungo Adito di Verona, ma meno ridente e meno animato, forse però più grandioso. La vista di Basilea, venendo da Rheinfelden, cioè dalla parte superiore del Reno è veramente teatrale e per la bellezza della campagna fra cui scorre il fiume, e per la dolce degradazione con cui s'alza la città. [...]. Lungo il fiume si potrebbero avere case più ridenti, più grandi, ma i Basileesi han preferito di fabbricare sull'alto della collina<sup>1189</sup>.

Le premier point de vue, depuis la rive gauche, permet à Bertola d'établir un parallèle avec un décor italien qui lui est familier et auquel il reconnaît une certaine supériorité : vu sous cet angle, les bords du Rhin aux environs de Bâle manquent de vie et paraissent plus tristes en dépit de leur aspect qualifié de « grandiose ». Bertola dégage donc ici deux approches possibles d'un paysage, l'une s'appuyant sur les propriétés spectaculaires de ce dernier, l'autre reposant sur une perception plus affective dans laquelle tous les signes de vie et d'activité humaine sont de la plus grande importance.

Revenant ensuite sur la vue qui s'est offerte à lui alors qu'il arrivait de Rheinfelden, Bertola attribue au paysage traversé par le fleuve une autre dimension. À la fois « théâtral » et « beau », le Rhin y est comme mis en scène à l'aide d'éléments « non

---

<sup>1188</sup> *Ibid.*, p. 136-137. [Alors, la ville commence à apparaître, parce que la sinuosité du fleuve semble en totalité placée au-delà [...]. On entre par la petite ville séparée de la grande par le Rhin que l'on passe sur un long et beau pont de bois, [...]. Quand on commence à jouir de la vue depuis Bâle, l'horizon s'élargit considérablement devant nous ; [...]. À peine arrivé, j'ai fait un tour dans la ville qui est très gracieuse et propre. Les deux maisons Sarrasin sur la rive élevée du fleuve ont une vue magnifique.] Les deux maisons en question sont les prestigieux hôtels particuliers des frères Jakob et Lukas Sarasin, construits de 1763 à 1775 par l'architecte Samuel Werenfels.

<sup>1189</sup> *Ibid.*, p. 137-138. [Les deux maisons Sarrasin sur la rive élevée du fleuve ont une vue magnifique. Le long Rhin a quelque chose de l'Adige de Verone, mais moins riant et moins animé, cependant peut-être plus grandiose. La vue que l'on a de Bâle en venant de Rheinfelden, c'est-à-dire de la partie supérieure du Rhin, est vraiment théâtrale, et en raison de la beauté de la campagne à travers laquelle le fleuve coule, et en raison du léger dégradé avec lequel la ville s'élève. [...]. Le long du fleuve, il pourrait y avoir des maisons plus riantes, plus grandes mais les Bâlois ont préféré les faire au sommet de la colline.]

naturels »<sup>1190</sup> : se dressant en toile de fond, c'est la cité bâloise elle-même qui met en valeur la campagne traversée par le Rhin. Reprochant toutefois à ce paysage l'absence le long du fleuve de « maisons plus riantes et plus grandes », absence qu'il explique par un choix supposé des Bâlois, Bertola confirme ici ce que nous avons pressenti plus haut, à savoir que la présence d'éléments architecturaux lui est indispensable pour apprécier pleinement un panorama.

À l'occasion d'une visite à une personnalité de la ville, Bertola découvre le quartier de la cathédrale et contemple une nouvelle fois le Rhin depuis la place située derrière celle-ci :

Dopo il pranzo sono andato a far visita al Sig.r Buksdorf, uno de' primari della città ; abita sulla piazza della cattedrale ch'ha in mezzo un viale coperto di begli alberi e ornata intorno di case ridenti ; con un'appertura sul Reno, da cui si ha bellissima vista<sup>1191</sup>.

L'environnement correspondant en tout point à ses critères esthétiques, le voyageur est particulièrement réceptif à la vue sur le fleuve dont l'arrière-plan est constitué cette fois-ci par le « petit Bâle », panorama qu'il contemple vraisemblablement depuis la « Pfalz » située derrière l'édifice religieux.

Lors d'un second passage au même endroit deux jours plus tard, l'approche du visiteur se confirme :

La piazza del duomo è piuttosto un pezzo di giardino che altro : case assai ridenti all'intorno, in fondo la chiesa, da un lato una folta ombra di begli alberi, indi una loggia che guarda sul Reno, e domina la pianura e le mezze montagne, per dir così, prima verdi e poi grigie, che spuntano l'une dietro l'altre ; questa vista pero è assai bella<sup>1192</sup>.

---

<sup>1190</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>1191</sup> *Ibid.*, p. 142-143. [Après le repas, je suis allé rendre visite à monsieur Bukstorf, un des hommes les plus importants de la ville ; il habite sur la place de la cathédrale qui a en son centre une avenue couverte de beaux arbres et ornée tout autour de riantes maisons ; avec une ouverture sur le Rhin, d'où l'on a une très belle vue.] La personnalité mentionnée ici est le négociant Andreas Buxtorf (1740-1815), premier prévôt des corporations depuis 1784 et futur bourgmestre. Comme de nombreux bourgeois aisés et cultivés de Bâle au XVIII<sup>e</sup> siècle, Andreas Buxtorf était franc-maçon. Bertola admire chez lui quelques tableaux d'Holbein que nous ne sommes pas parvenue à identifier.

<sup>1192</sup> *Ibid.*, p. 152. [La place de la cathédrale est plutôt un morceau de jardin qu'autre chose : des maisons très riantes autour, au fond l'église, sur un côté une ombre épaisse de beaux arbres, ensuite une galerie qui donne sur le Rhin et domine la plaine et les moyennes montagnes, pour ainsi dire, d'abord vertes et puis grises, qui surgissent les unes derrière les autres ; cette vue est très belle.]



S'agissant d'une seconde visite, on aurait pu imaginer que le regard de Bertola se soit émoussé. Placé dans ce qu'il nomme la « galerie », l'observateur se tient très probablement dans la partie attenante à la cathédrale, sorte de cloître depuis lequel on domine le Rhin d'assez haut et où l'on jouit d'une vue s'étendant jusqu'aux « montagnes moyennes », entièrement conforme à ses aspirations.

Comme nous l'avions soupçonné au départ, le Rhin ne représente pas pour Bertola un but de voyage, mais plutôt un compagnon de route à certains moments de son périple. Le plus souvent, il est présenté comme un élément accessoire du paysage tel que le poète italien le conçoit. À la recherche d'une logique paysagère bien définie, Bertola est sensible aux environnements vallonnés et harmonieux, pour ainsi dire « mis en scène », métaphore théâtrale qu'il utilise à propos des environs de Bâle. Mais il se montre plus critique à l'égard du reste de ce tronçon du fleuve, ne manquant pas, selon Michèle et Antonio Stäuble, de « corriger un paysage qui lui semble imparfait en y ajoutant par le biais de son imagination les éléments nécessaires à un tableau équilibré »<sup>1193</sup>, par exemple davantage de maisons dont nous l'avons vu parfois regretter l'absence.

Au moment où il évoque les chutes, celles de Schaffhouse et celles de Laufenburg, Bertola pousse plus loin que bien d'autres la réflexion sur le rôle du Rhin dans l'identité suisse, mettant en lumière le manque d'unité qui caractérise son cours en territoire helvétique. C'est peut-être en raison de cette « défaillance » que Bertola ne mentionne aucun site des bords du Rhin suisse dans son œuvre majeure intitulée *Viaggio sul Reno e ne suoi contorni*<sup>1194</sup>.

### 3-1-2-10 KARAMZINE, Nicolaï (1789)

Lorsqu'il quitte la Russie en mai 1789 pour compléter sa formation, Nicolaï Karamzine envisage son périple à travers l'Europe sans doute aussi comme le moyen de s'éloigner de ses amis francs-maçons, au moment où Catherine II se montre de plus en plus irritée par les mouvements sectaires. Ce voyage de seize mois ainsi que le récit qui en est le fruit fournissent au jeune homme l'opportunité de « tourner la page »<sup>1195</sup>.

---

<sup>1193</sup> «correggere un paesaggio che gli sembra imperfetto, aggiungendovi con la fantasia gli elementi necessari per un quadro equilibrato ». *Ibid.*, p. 30-32.

<sup>1194</sup> Voir l'itinéraire du *Viaggio sul Reno* indiqué par Michèle et Antonio Stäuble. *Ibid.*, p. 68.

<sup>1195</sup> KARAMZINE, Nicolaï, BERELOVITCH, Wladimir (éd.), POROCHINE, V. (traducteur), *Lettres d'un voyageur russe*, Paris, Quai Voltaire, 1991, préface de BERELOVITCH, Wladimir, p. 10.

Constituées de missives fictives, dont la rédaction débute en fait après le retour en Russie pendant l'été 1790 et s'étale vraisemblablement sur une dizaine d'années, les *Lettres d'un voyageur russe* sont le reflet d'un « itinéraire culturel dans les hauts lieux européens dans lequel les exigences littéraires l'emportent souvent sur le souci de vérité »<sup>1196</sup>. En Suisse, le jeune traducteur de vingt-trois ans part à la rencontre d'hommes de lettres et de savants, tels que Bonnet<sup>1197</sup> et Lavater. Il fait également étape sur les rives du Rhin, d'abord à Bâle, puis à Schaffhouse.

Après avoir rendu visite à la famille royale française à Paris<sup>1198</sup>, Karamzine entre en territoire helvétique en août 1789 :

Me voici donc en Suisse, dans le pays de la belle nature, de la paix et du vrai bonheur. Il me semble que l'air de ce pays a quelque chose de vivifiant ; je respire plus librement, mon corps se redresse, ma tête est plus légère, et je me sens fier d'être homme<sup>1199</sup>.

Marchant manifestement sur les pas de Rousseau<sup>1200</sup>, le jeune Russe présente le pays sous un jour très positif. Pourtant, Bâle devient rapidement la cible de ses critiques, auxquelles le Rhin, du moins dans un premier temps, n'échappe pas. Envisagé sous l'angle d'une utilité potentielle non exploitée, le fleuve ne parvient pas en effet à compenser l'aspect négligé de la ville et entretient avec les habitants un rapport distant :

Bâle est la ville la plus considérable de la Suisse ; cependant, à l'exception des deux grandes maisons qui appartiennent au banquier Sarasin, je n'y vois pas de beaux édifices, et les rues y sont mal pavées. [...]. Il y a des rues où l'herbe pousse à l'avenant. Le Rhin divise Bâle en deux parties ; mais il ne porte pas un seul bateau. Je ne comprends pas pourquoi les habitants ne tirent pas profit de ce fleuve pour la navigation, eux qui font un commerce assez important avec l'Allemagne, où ils exportent leurs toiles, des soiries, des rubans, etc<sup>1201</sup>.

---

<sup>1196</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>1197</sup> BONNET, Charles (1720-1793) : naturaliste et philosophe genevois dont l'ouvrage majeur, *La Palingénésie philosophique*, fut traduit en allemand par Lavater en 1769-70.

<sup>1198</sup> Selon I. Serman, Karamzine aurait en fait longuement séjourné à Genève au lieu d'entreprendre un voyage à Paris. Il n'aurait donc pas pu rencontrer le couple royal. Voir : BREUILLARD, Jean, « Le voyage philosophique de Nikolaj Karamzin », in : *Cahiers slaves*, n° 10, UFR d'études slaves, Université de Paris-Sorbonne, 2008, p. 124-125. Descendant d'un célèbre ancêtre tartare, Karamzine faisait partie de la noblesse.

<sup>1199</sup> KARAMZINE, Nicolaï, BERELOVITCH, Wladimir (éd.), POROCHINE, V. (traducteur), *op. cit.*, p. 27.

<sup>1200</sup> Karamzine a en poche un volume de Rousseau lorsqu'il visite la Suisse. Voir : CHICHKINE, Mikhaïl, *La Suisse russe*, traduit du russe par Marilynne Fellous, Paris, Fayard, 2006, p. 11.

<sup>1201</sup> KARAMZINE, Nicolaï, BERELOVITCH, Wladimir (éd.), POROCHINE, V. (traducteur), *op. cit.*, p. 27.

S'intéressant aux œuvres d'art qu'abrite la cité rhénane, le voyageur admire les tableaux d'Holbein, notamment la *Sainte Cène* et le *Christ mort* dont le réalisme le fascine<sup>1202</sup>. Saisissante représentation du « corps divin affreusement altéré »<sup>1203</sup>, ce dernier tableau bouleversera nombre de visiteurs, plus particulièrement russes<sup>1204</sup>.

La riche collection de la famille Fesch<sup>1205</sup> retient également l'attention de Karamzine en raison de la situation exceptionnelle de la galerie au bord du Rhin :

Pour moi, ce que j'envie à ce favori de la fortune [M. Fesch], c'est moins sa galerie de tableaux que la vue admirable dont on jouit de ses fenêtres : c'est le cours majestueux du Rhin, sous un ciel bleu, traversant les sites les plus pittoresques de la France, de la Suisse et de l'Allemagne, rapprochés comme dans un panorama, en ce point unique du globe. On y resterait immobile et ravi des journées entières, si c'était possible<sup>1206</sup>.

Sous le charme du paysage, l'observateur perçoit à cet endroit précis l'essence du fleuve dans son ensemble, approche tranchant singulièrement avec le détachement exprimé quelques lignes plus haut, dans lesquelles la relation au cours d'eau était envisagée sur le plan local et placée sous le signe d'une utilité négligée.

Face à un même objet, Karamzine peut donc dépeindre des impressions totalement antithétiques, comme nous le verrons lors de son passage à la cataracte de Schaffhouse<sup>1207</sup>.

### 3-1-2-11 STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu (1791)

Veuf depuis 1788, remarié seulement deux ans après le décès de sa première épouse, le diplomate et écrivain éprouve un profond sentiment de culpabilité au moment d'entamer son périple de 1791-92. Profitant d'une année de congé avant de prendre ses

---

<sup>1202</sup> *Ibid.*, p. 27-28.

<sup>1203</sup> WOLF, Norbert, *Holbein le Jeune (1497/98-1543) – Le Raphaël allemand*, Cologne, Taschen, 2004, p. 32.

<sup>1204</sup> Ce sera notamment le cas de Dostoïevski en 1867 qui aurait affirmé qu'« un tel tableau peut faire perdre la foi ». Voir : CHICHKINE, Mikhaïl, *op. cit.*, p. 267-268.

<sup>1205</sup> Il s'agit probablement des Faesch, riche famille bâloise originaire du Brisgau qui rassembla une importante collection d'art, conservée aujourd'hui encore dans divers musées et à l'université de Bâle.

<sup>1206</sup> KARAMZINE, Nicolaï, BERELOVITCH, Wladimir (éd.), POROCHINE, V. (traducteur), *op. cit.*, p. 27.

<sup>1207</sup> Voir *infra*, 3-2-2-13.

nouvelles fonctions à Eutin<sup>1208</sup>, le protestant qu'il est encore se met en route vers l'Italie catholique, au contact de laquelle ses préjugés vis-à-vis des non-réformés vont peu à peu disparaître<sup>1209</sup>. Accompagné de sa seconde femme, Sophie von Redern, Friedrich Leopold Stolberg parcourt l'Allemagne et la Suisse, qu'il voit pour la seconde fois<sup>1210</sup>, et passe, entre autres, par Constance, Schaffhouse et les chutes du Rhin, avant d'atteindre son objectif. Durant son séjour à Rome de Noël 1791 à février 1792, il contemple les monuments majeurs du catholicisme qui suscitent chez lui une grande admiration. Selon Harro Zimmermann, ce déplacement doit remplir les fonctions de « récréation corporelle, spirituelle et littéraire »<sup>1211</sup>.

Basé sur des notes quasi journalières, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*<sup>1212</sup>, récit d'un voyage constituant le premier pas vers sa future conversion au catholicisme, est la première œuvre importante en prose de Stolberg<sup>1213</sup>.

Parti de Hambourg à la mi-juillet 1791, le voyageur aborde le lac de Constance par Lindau, sur la rive allemande, le 21 août. Immédiatement séduit par la beauté que la luminosité matinale confère à l'immense étendue d'eau entourée de montagnes, il s'émerveille de ce spectacle presque unique :

Dieser Anblick ward noch erhöht durch jenen Strahlenschleier [...], von welchem sich Niemand einen Begriff machen kann, der nicht große Landseen, von Bergen umgeben, der die Schweiz nicht gesehen hat<sup>1214</sup>.

Considérant le paysage dépeint comme emblématique de la Suisse, Stolberg paraît faire du lac un élément de l'identité helvétique, mais la promenade en bateau effectuée l'après-midi même l'amène à modifier son approche :

---

<sup>1208</sup> ZIMMERMANN, Harro, *Aufklärung und Erfahrungswandel – Studien zur deutschen Literaturgeschichte des späten 18. Jahrhunderts*, Wallstein, 1999, p. 209.

<sup>1209</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, Berne, Herbert Lang, 1971 (reprint de l'édition de 1877), préface de J. Janssen, t. 1, p. V.

<sup>1210</sup> Stolberg est venu pour la première fois en Suisse en 1775, en compagnie de son frère, du comte Haugwitz et de Goethe. Voir *infra*, 3-2-2-3.

<sup>1211</sup> ZIMMERMANN, Harro, *op. cit.*, p. 210.

<sup>1212</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*. L'œuvre fut publiée pour la première fois en 1794, puis en 1822. Notre édition de référence (reprint de l'édition de 1877) corrige les erreurs de ces deux premières éditions.

<sup>1213</sup> *Ibid.*, préface de l'éditeur (datée de 1877), t. 1, p. VI.

<sup>1214</sup> *Ibid.*, p. 41-42. [Ce spectacle fut encore rehaussé par ce voile rayonnant dont personne ne peut se faire une idée s'il n'a pas vu de grands lacs entourés de montagnes, s'il n'a pas vu la Suisse.]

Diesen Nachmittag, fuhren wir an dem Bodensee, dem größten unseres Vaterlandes und gewiß einem der schönsten in Europa<sup>1215</sup>.

Depuis Lindau, le regard du voyageur se portait naturellement vers la rive suisse, juste en face. Mais alors qu'il évolue sur le lac, le visiteur peut voir non seulement l'Allemagne à l'arrière-plan, mais aussi l'Autriche, et inclure ainsi le plan d'eau dans un ensemble plus vaste.

Pour gagner Constance le 22 août, Stolberg renonce à prendre un voilier en raison d'un vent défavorable et rejoint Meersburg d'où il commence à véritablement goûter les beautés du lac et de sa rive suisse :

Steiler als das schwäbische erhebt sich das vollbewohnte schweizerische Ufer. Hinter ihm thürmen sich stufenweise drei Ordnungen von Bergen. Gegen einander starren, wie in Schlachtordnung, die vielfach gereihten Bergketten der Schweizerkantone und des tyrolischen Gebirges. [...]. Diese Berge bilden das Rheintal, aus welchem der schönste von Deutschlands Flüssen sich in den See ergießt, um mit geläuterten Wellen wieder hervor zu strömen.

[...], so weiß ich nicht, *ob ich nicht diesem See den Preis vor allen Seen der Schweiz geben würde*. Ich sage vor allen, denn als ich vor sechzehn Jahren mit meinem Bruder und Haugwitz die dreizehn Kantone, Graubünden, [...] und alle mit den Kantonen verbündeten Länder zu Fuß durchreiste, da besuchten wir alle vorzüglichen Seen dieses herrlichen Landes, vier und zwanzig an der Zahl<sup>1216</sup>.

Après avoir donné une image martiale des montagnes suisses formant la « vallée du Rhin »<sup>1217</sup>, l'auteur paraît attribuer à l'Allemagne la propriété du cours d'eau, passant sous silence les origines suisses de celui-ci. Puis, se référant à son voyage de 1775, il place le lac de Constance « avant tous les lacs de la Suisse », consacrant d'une part la grande beauté de celui-ci et confirmant d'autre part indirectement son appartenance à l'Allemagne au détriment de la Suisse.

---

<sup>1215</sup> *Ibid.*, p. 42. [Cet après-midi-là, nous allâmes sur les bords du lac de Constance, le plus grand lac de notre patrie et certainement l'un des plus beaux d'Europe.]

<sup>1216</sup> *Ibid.*, p. 45. [La rive suisse complètement habitée, s'élève de façon plus abrupte que la rive souabe. Derrière s'élèvent en étages trois rangs de montagnes. Les chaînes en rangs multiples des monts des cantons suisses et du massif tyrolien se font face, comme en ordre de bataille. [...]. Ces montagnes forment le Rheintal, d'où sort le plus beau des fleuves allemands pour se jeter dans le lac et en ressurgir, les flots purifiés.

[...], ainsi, je ne sais pas *si ce n'est à ce lac que j'attribuerais le prix plus qu'à tous les lacs de la Suisse*. Je dis plus qu'à tous ceux-là, car lorsque je parcourus à pied les Treize Cantons, les Grisons, [...] et tous les pays alliés aux cantons avec mon frère et Haugwitz il y a seize ans, nous visitâmes tous les lacs admirables de ce magnifique pays, au nombre de 24.] C'est nous qui soulignons.

<sup>1217</sup> C'est à dire le Rheintal, dénomination géographique de cette région.

Sur l'île de Reichenau, Stolberg découvre l'abbaye bénédictine abritant les reliques de Charles le Gros<sup>1218</sup>. De retour à Constance, il visite les lieux attachés à l'histoire religieuse de la cité. Évoquant l'exécution de Jean Hus et de Jérôme de Prague, l'auteur laisse entendre que la ville devrait en partie son déclin aux grandes dépenses engendrées par le concile, avant de rappeler qu'elle fut l'une des premières à passer à la Réforme en 1519<sup>1219</sup>. À ce moment de son voyage, les signes de la transformation spirituelle de Stolberg ne sont donc pas encore visibles. Prenant ensuite le chemin de Zurich pour retrouver son ami Lavater, il fait une étape à Schaffhouse, que nous analyserons plus tard<sup>1220</sup>, puis évoque brièvement le Rhin à Eglisau :

Den Mittag kamen wir nach Eglisau. Diese Municipalstadt des Kantons Zürich liegt in einem schmalen Thal an beiden Seiten des Rheins, welcher aus engen Felsenuffern sich in einer Krümmung hervorwindet, dann gerade fort zwischen belaubten Felsen und Bergen rauschend seine grünen, lautern Fluthen wälzt, und in einer anderen Krümmung sich wieder zwischen Felsen dem Augen entzieht<sup>1221</sup>.

En raison de l'étroitesse de la vallée et des sinuosités du cours d'eau, le paysage n'a rien de majestueux, mais la configuration du terrain amène cependant Stolberg à envisager le Rhin comme un fleuve « actant », promenant ses eaux vertes et limpides dans les méandres rocheux.

Dans les passages analysés ici, l'identité allemande du Rhin et du lac de Constance est présentée comme une évidence, l'auteur oubliant que ce dernier appartient pour moitié à la Suisse et que le fleuve prend sa source au cœur des Grisons, avant de parcourir deux cent cinquante kilomètres en territoire helvétique. Doit-on y discerner une réminiscence des années passées dans le cercle littéraire du « Göttinger Hainbund », où les thèmes patriotiques étaient particulièrement appréciés ? Nous verrons toutefois que le terme « allemand » peut prendre chez Stolberg une autre signification<sup>1222</sup>.

---

<sup>1218</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 45-46.

<sup>1219</sup> *Ibid.*, p. 47-48.

<sup>1220</sup> Voir *infra*, 3-2-2-4.

<sup>1221</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 54. [Le midi, nous arrivâmes à Eglisau. Cette ville municipale du canton de Zurich, située dans une étroite vallée, s'étend des deux côtés du Rhin qui serpente entre des rives rapprochées, puis promène ses flots entre les rochers et les montagnes couverts de feuillage, et qui, à la faveur d'un autre méandre, se dérobe à la vue entre deux rochers.]

<sup>1222</sup> Voir *infra*, 3-2-2-4.

3-1-2-12 BRUN, Friederike (1795)

Tiré du voyage de 1795 effectué en compagnie de son ami Bonstetten<sup>1223</sup>, le *Tagebuch einer Reise durch die östliche, südliche und italienische Schweiz, ausgearbeitet in den Jahren 1798-1799* de la poétesse germano-danoise Friederike Brun présente la particularité de ne pas suivre une chronologie réelle mais d'être élaboré librement à partir des souvenirs et des états d'âme de la voyageuse<sup>1224</sup>. Les deux premiers chapitres conduisent le lecteur des rives du lac de Constance à la Via Mala, dessinant un itinéraire où le Rhin occupe une place centrale. Avant même d'entrer en Suisse, la jeune femme va s'attacher à livrer une description flatteuse des rives helvétiques du lac.

Abordant ce dernier le 1<sup>er</sup> juillet 1795 par le nord, à Überlingen, ville située sur le territoire allemand, Friederike Brun aperçoit de la Suisse l'enfilade chaotique des montagnes grisonnes. Se rendant ensuite sur l'île de Meinau, puis à Meersburg en Souabe, elle profite de la croisière pour admirer le paysage :

Nach Tische fuhren wir weiter nach Mörsburg. Wie wünsche ich mir Glück zu dem Vorsatze den Bodensee von dieser Seite zu umreisen ! Zwar ist die Localität im Thurgau reizender, aber eben das entzückende Jenseits fehlt dort ! Denn das schwäbische Gestade wird, vom höheren Thurgau erblickt, zur formlosen Ebene, und die zwar näheren Alpen sieht man doch weniger<sup>1225</sup>.

Jugeant les rives thurgoviennes plus ravissantes que les rives souabes, l'observatrice pose son regard sur les collines, transformées par les rayons du soleil couchant en champs de roses<sup>1226</sup>, et admire la magie des jeux de lumière qui rendent le paysage féérique :

Plötzlich wurden die Tockenburger Felszinken, die Appenzeller Kolossen erhellt ; und hoch über Wald und Fels erschienen vergoldete Alpen und Sennhütten<sup>1227</sup>.

---

<sup>1223</sup> Membre du Grand Conseil de Berne, Charles-Victor de Bonstetten (1745-1832) déploya une activité sociale et littéraire de grande envergure. Ses idées réformatrices lui attirèrent les foudres du parti réactionnaire. Il dut émigrer au Danemark de 1798 à 1801. De retour à Genève en 1803, il devint membre du « groupe de Coppet » et se consacra à la littérature, en allemand puis en français.

<sup>1224</sup> BRUN, Friederike, *op. cit.*, préface de l'auteur, p. II.

<sup>1225</sup> *Ibid.*, p. 11. [Après le repas, nous continuâmes vers Meersburg. Comme je me souhaite le bonheur de réaliser mon dessein de parcourir le lac de ce côté ! Certes, la localité de Thurgovie est plus attirante, mais c'est justement le charme de ce qu'il y a en face qui manque là-bas ! Car, vu des sommets de Thurgovie, le rivage souabe devient une plaine informe, et l'on voit moins les Alpes pourtant plus proches.]

<sup>1226</sup> « Die Anhöhen des Thurgau's lagen in der zaubernden Beleuchtung deutlich da. Die Bleichen wurden zu Rosenfeldern ». *Ibid.*, p. 14. [Les collines de Thurgovie étaient clairement là dans la lumière magique. Celles qui étaient pâles se transformaient en champs de roses.]

<sup>1227</sup> *Ibid.*, p.14. [Soudain, les pics rocheux du Toggenbourg, les colosses d'Appenzell furent illuminés ; et les Alpes et les chalets apparurent bien au-dessus des bois et des rochers dans une lumière dorée.]

Revenue du côté allemand, Madame Brun poursuit sa description du rivage suisse. Majestueux au coucher du soleil, celui-ci prend à l'aube un caractère idyllique:

Das Thurgau lag frisch geschmückt in allen Morgenreizen wie ein Garten Edens jenseits den silberblinkenden Wellen des Sees [...] <sup>1228</sup>.

Passant en revue les petites villes thurgoviennes nichées au bord du lac, comme Kreuzlingen, Arbon ou Rorschach, la voyageuse associe systématiquement leur nom à un adjectif connoté très positivement : « hold » (charmant), « niedlich » (gracieux), « reizend » (ravissant). C'est dans ce contexte qu'elle évoque les quatre années douloureuses qui se sont écoulées depuis son précédent périple en Suisse. Après avoir perdu son père en 1794, la jeune femme peine à se remettre de la naissance de son premier enfant, mais la jouissance du moment présent et la beauté du paysage parviennent à estomper ces tristes souvenirs :

[...] – vier unendliche leidenerfüllte Jahre sind entschlichen – und beinah verschwunden, vor einigen Stunden hofnunggläheinder Gegenwart <sup>1229</sup>.

À plusieurs reprises, Madame Brun opère des comparaisons avec un autre lac suisse qu'elle connaît bien : le lac Léman (ou lac de Genève). Depuis le pont reliant Lindau à la rive allemande, son regard embrasse la totalité du lac de Constance. Le charme de cette vue dépasse, selon elle, celui du panorama que l'on a à Chillon, mais bien qu'impressionnée par l'étendue du lac de Constance, la voyageuse s'avoue davantage touchée par le Léman :

[...] und [ich] fühlte mich geblendet, überrascht ; allein nicht so tief gerührt wie am Lemman. Die Wassermasse, die man hier überblickt ist unstreitig größer, da der Bodensee ein länglicht abgerundetes Viereck, der Genfersee einen Halbmond bildet. [...]. Dies ist also mein Resultat der unwillkürlichen Parallele zwischen den beiden Königen unter den Schweizerseen, - die beide dies Land begränzen – und beide die Schutzwehr oder die Fluth sind, in der seine Freiheit versinkt : -

---

<sup>1228</sup> *Ibid.*, p. 16. [Ornée de tous les charmes de la fraîcheur matinale, la Thurgovie s'étalait, telle un jardin d'Éden, de l'autre côté des ondes du lac aux reflets argentés.]

<sup>1229</sup> *Ibid.*, p. 17. [[...] – quatre interminables et douloureuses années se sont dérobées – et ont presque disparu sous l'effet de quelques heures d'un présent souriant et rempli d'espoir.]



der Bodensee redet mehr an den bloß genießenden Sinn, der Genfersee zur bildenden Phantasie<sup>1230</sup>.

Qualifiés de « rois des lacs de la Suisse », le lac Léman et le lac de Constance entrent d'abord en concurrence dans la mesure où ils accueillent les deux puissants fleuves de la Suisse. Puis, en précisant que les beautés du second s'adressent aux sens alors que celles du premier touchent davantage l'imagination, Madame Brun effleure l'idée d'une forme de complémentarité entre les deux étendues d'eau et, partant, peut-être aussi entre les deux grands cours d'eau qui les alimentent.

Alors que la jeune femme, plus tard, contemple le lac de Constance depuis la terrasse d'une auberge de Lindau, son point de vue connaît une légère évolution dans la mesure où il gagne en profondeur de champ. En devenant un écrin mettant le lac en valeur, les montagnes participent en effet pleinement de l'attrait exercé par le paysage :

Von einer Terrasse hinter dem recht guten Wirthshause in Lindau ist der Blick über den See in die Perspektive der koulissenweise gestellten Gebirge äußerst anziehend. [...], so zogen See und Gebirg uns an<sup>1231</sup>.

Poursuivant sa route vers le sud, la voyageuse se rend à Füßach, lieu où « le Rhin tombe dans le lac »<sup>1232</sup>. C'est alors qu'elle pénètre en Suisse et entre, comme nous le verrons<sup>1233</sup>, véritablement en contact avec le Rhin dit « alpin ».

Faisant d'emblée du lac de Constance un lac suisse<sup>1234</sup>, Madame Brun concentre son attention presque exclusivement sur ses rives helvétiques, qu'elle considère comme

---

<sup>1230</sup> *Ibid*, p. 24-25. [...] et [je] me sentis éblouie, surprise, mais pas aussi profondément émue que sur le Léman ; la masse d'eau que le regard embrasse ici est incontestablement plus grande, étant donné que le lac de Constance se présente comme un quadrilatère allongé aux extrémités arrondies et que le lac de Genève forme un croissant de lune. [...]. Voici le résultat du parallèle que j'ai involontairement tiré entre les deux rois des lacs suisses, - qui, tous deux, délimitent ce pays - et constituent le rempart de protection ou les flots dans lesquels plonge sa liberté : - le lac de Constance parle davantage à la seule jouissance, le lac de Genève à l'imagination créatrice.]

<sup>1231</sup> *Ibid.*, p. 26. [Depuis une terrasse située derrière la très bonne auberge de Lindau, la vue sur le lac en direction des montagnes disposées telles un décor de théâtre est extrêmement attrayante. [...], ainsi, lac et montagnes nous attiraient.]

<sup>1232</sup> *Ibid*, p. 26.

<sup>1233</sup> Voir *infra*, 3-3-2-5.

<sup>1234</sup> Le statut politique du lac de Constance est assez complexe. Lorsque la Confédération des XIII Cantons se sépara officiellement du Saint-Empire en 1648 dans le cadre des Traités de Westphalie, on « oublia » de fixer la frontière à travers le lac. Aujourd'hui encore, il n'en existe aucun tracé officiel. Seuls le « Seerhein » et le Lac inférieur (Untersee) ont fait l'objet en 1878 de traités frontaliers, entre la Suisse et le pays de Bade pour le premier, entre la Suisse et l'Empire allemand pour le second. Le « Überlinger See » est, pour sa part, entièrement placé sous juridiction allemande.

plus attrayantes que les rives allemandes, témoignant ainsi de sa prédilection pour la Suisse.

3-1-2-13 SPESCHA, Placidus (fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)

Féru de sciences naturelles et alpiniste de renom, le père bénédictin Placidus Spescha consacra une partie de sa vie à analyser l'univers alpin. Regroupés par Ursula Scholian Izeti sous le titre *Entdeckungsreisen am Rhein*<sup>1235</sup>, les textes laissés par le moine grison comprennent les récits de ses ascensions (*Meine Bergreisen*), ainsi que ses descriptions du Rhin (*Darstellung der Rheinquellen* et *Darstellung der besonderen Rheinquellen*)<sup>1236</sup>.

Bien que l'essentiel de ses propos sur le Rhin concerne le secteur des sources, Spescha consacre néanmoins un passage au lac de Constance dans la première partie de la *Darstellung der Rheinquellen* :

Die Seen, welche dem Rhein Zufluß bringen oder von ihm durchgefloßen werden, sind äußerst manigfaltig und spiegeln unvergleichlich. Nur ein Theil von Oberitalien, der sich an die Centalkette der Alpen anlehnt, kann hierin verglichen werden. [...].

Vor allen andern zeichnet sich der Konstanzer-See, den die Alten Lacus brigantinus, weil er an der uralten Burg und Stadt Bregenz lag, nannten, aus. Er verdient vor allen andern aus wegen seinem Alterthum, Lage, Ausdehnung, Inbegriffe, Umgebung, Schiffahrt, Größe und Manigfaltigkeit seiner Fische und Vögel den Vorzug. Man sollte ihn wegen seiner Eigenthümlichkeit Rhein-See nennen. Alles, was dem Menschenleben frohntet, bietet er im Ueberfluße dar, und was er wegen seiner Ausdehnung dem Auge benimmt, ersetzt er durch sein Ansehen<sup>1237</sup>.

---

<sup>1235</sup> SPESCHA, Placidus, SCHOLIAN IZETI, Ursula (éd), *Entdeckungsreisen am Rhein - Genaue geographische Darstellung aller Rheinquellen im Kanton Graubünden nebst der Beschreibung vieler Gebirgsreisen in dieser wenig besuchten und erforschten Alpengegend (1823)*, Zurich, Chronos, 2005, introduction de l'éditrice, p. 15.

<sup>1236</sup> Les manuscrits originaux sont conservés dans les archives du monastère bénédictin de Disentis.

<sup>1237</sup> SPESCHA, Placidus, SCHOLIAN IZETI, Ursula (éd), *op. cit.*, p. 53. [Les lacs, qui alimentent le Rhin ou sont traversés par lui, sont extrêmement divers et miroitent de manière incomparable. *Seule une partie de l'Italie supérieure, adossée à la chaîne centrale des Alpes, peut ici tenir la comparaison.* [...]. Le lac de Constance, que les Anciens appelaient lac Brigantin en raison de sa situation près de la forteresse et de la ville de Bregenz, se distingue de tous les autres. Il mérite plus que tous les autres de l'emporter en raison de son caractère antique, de sa situation, de son étendue, de ce qu'il contient, de son environnement, des bateaux qu'il porte, de la taille et de la variété de poissons et d'oiseaux qu'il abrite. En raison de sa particularité, on devrait l'appeler lac du Rhin. Il offre en abondance tout ce qui convient à la vie humaine, et tout ce qu'il soustrait à l'œil à cause de son étendue, il le remplace par sa prestance.]

S'agissant des lacs qui alimentent le Rhin ou bien sont traversés par lui, le savant suisse ne cite nommément que celui de Constance, et ne fait aucune allusion au lac Toma qui donne pourtant naissance au fleuve. En mettant en évidence les particularités du lac de Constance relatives à sa situation, son étendue, sa diversité ou son éclat, Spescha cherche à souligner l'unicité de celui-ci, point de vue partagé par Ebel, auquel le moine avait demandé d'expertiser le texte<sup>1238</sup>, et qui conseilla la suppression du passage relatif à une possible comparaison avec des lacs italiens, indiqué ici en italique.

Après avoir vanté les qualités du lac, Spescha concentre son attention sur son nom et suggère de le rebaptiser « Rhein-See » (lac du Rhin). Aux yeux du moine grison, c'est donc le Rhin qui donnerait au lac son identité et non la présence sur ses rives de telle ou telle ville. Derrière l'évidente supériorité accordée au lac de Constance se dessine chez le bénédictin une intéressante réflexion sur les rapports que le plan d'eau entretient avec le fleuve. Considérant le lac comme suisse, Spescha affirme qu'il doit ses beautés et ses caractéristiques au Rhin et à lui seul.

## Conclusion

À l'exception de Laborde, aucun de nos voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle n'a parcouru le tronçon Bâle-Constance dans son intégralité, peut-être en raison de l'image peu homogène que le fleuve y renvoie, et que Bertola et Christian Gottlieb Schmidt ont évoquée. Ils sont en revanche nombreux à avoir découvert cet axe au moins partiellement, soit entre Constance et Schaffhouse, soit entre Schaffhouse et Bâle, le plus souvent en fonction de leur point d'entrée en Suisse.

À Bâle, les visiteurs ont surtout concentré leur attention sur le rôle économique du fleuve en tant que voie de circulation ainsi que sur les richesses culturelles et historiques de la cité, ne parvenant manifestement pas, sauf exception, à percevoir la beauté du fleuve dans un environnement urbain.

Sur les rives du lac de Constance en revanche, nos voyageurs même les plus prosaïques, tels que Laborde et Meiners, ont exprimé leur sensibilité esthétique.

---

<sup>1238</sup> Spescha et Ebel entretenaient une correspondance régulière. Leur relation s'inscrit dans une tradition ancienne d'accès aux connaissances scientifiques sur les Alpes, selon laquelle des chercheurs locaux transmettaient leurs connaissances aux érudits, zurichois notamment. Voir : SCHOLIAN, Ursula, « Von Wissenschaftlichkeit, Zeitlichkeit und dem Horizont eines Alpinisten : Rückblick auf ein Jahr Projektarbeit zu Placidus Spescha » in : NOWOTNY, Helga, WEISS, Marina, *Jahrbuch 2000 des Collegium Helveticum der ETH Zürich*, Zurich, vdf Hochschulverlag AG, 2001, p. 74.

Particulièrement réceptives aux charmes de ce paysage lacustre, les femmes, notamment Sophie von La Roche et Friederike Brun, en ont associé les attraits à l'évocation de souvenirs personnels.

La question identitaire sous-tend également plusieurs développements sur le lac. Simple « borne » pour Coxe, lac allemand pour Friedrich Leopold Stolberg, le lac de Constance est aux yeux de Spescha et de Madame Brun emblématique de la Suisse. Entité neutre chez le premier, il est vecteur d'une forme de patriotisme chez les deux suivants et expression d'une attirance spontanée pour la Suisse chez la dernière.

Dans le prolongement des débats entamés aux siècles précédents, la question du rapport entre les eaux du lac et celles du Rhin alimente aussi les propos de quelques voyageurs. Simplement infléchie par Coxe dans le sens d'un phénomène de purification, la légendaire absence de mélange est totalement remise en cause par Laborde, qui ôte ainsi à l'immense nappe aquatique une partie de son caractère mythique.

### ***3-1-3 Voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle***

#### **3-1-3-1 CUSTINE, Astolphe de (1811)**

Publiés en 1830, les *Mémoires et voyages* du marquis de Custine connaissent un succès inespéré. Déjà tristement célèbre à cause de l'« accident » qui a révélé au monde son homosexualité<sup>1239</sup>, leur auteur s'essaie pour la première fois au genre de la relation de voyage en décrivant sa découverte de la Suisse et de l'Italie sous l'Empire, et de l'Angleterre sous la Restauration. Dans cet « itinéraire autobiographique »<sup>1240</sup>, fruit d'un long labeur s'étendant de 1813 à 1829, l'espace et le déplacement sont le reflet de l'âme et de la trajectoire personnelle de l'écrivain.

Au cours de son premier voyage, entre 1810 et 1812, le jeune marquis aurait, sur les conseils de Koreff, l'ami de sa mère, tenu un journal de bord<sup>1241</sup>. Mais selon Francine-Dominique Liechtenhan, le travail de rédaction définitif est postérieur à la mésaventure de 1824 et couvre une période durant laquelle alternent chez Custine regret et méditation, et où l'écriture acquiert des vertus thérapeutiques.

---

<sup>1239</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *Astolphe de Custine – Voyageur et philosophe*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1990, p. 10-11.

<sup>1240</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>1241</sup> *Ibid.*, p. 11.

Se présentant sous la forme d'extraits d'un journal de voyage adressé à un ami non encore identifié, de lettres destinées à une certaine Sara<sup>1242</sup> et d'une série de missives à sa propre mère Delphine, *Mémoires et voyages* déconcerte au premier abord par son aspect décousu. Francine-Dominique Liechtenhan y voit une proximité avec le procédé de Misson<sup>1243</sup>. Caractérisée par un récit de voyage constitué d'un recueil de lettres envoyées à un familier, cette forme littéraire favorise « l'épanchement amical indispensable à qui veut peindre ses impressions spontanées, ses états d'âme, donc, écrire un ouvrage délibérément subjectif »<sup>1244</sup>.

Du périple réel, il reste visiblement assez peu de choses, les souvenirs spontanés du trajet en Suisse et en Italie s'effaçant pour laisser la place à l'imaginaire et à la reconstruction artistique. L'essentiel du travail de rédaction étant postérieur à 1824, date charnière dans la vie de Custine, les conséquences sur le récit du voyage de 1811-1812 sont bien visibles :

La structure compliquée de la première partie du récit cache plus qu'un banal trajet effectué par un adolescent attardé en 1811-1812, texture de l'ouvrage. Sous une trame linéaire, le réprouvé de 1824 camoufle le calvaire qui l'a conduit dans la marginalité ; son texte trahit les profondeurs d'une âme meurtrie<sup>1245</sup>.

Le récit du voyage de 1811-1812 portant les stigmates de l'humiliation subie en 1824, les paysages helvétiques deviennent donc le reflet des états d'âme du « réprouvé ». Anka Muhlstein avance toutefois une autre raison, contemporaine - elle - du voyage, à l'irritabilité de Custine pendant les mois passés en Suisse : l'ami de sa mère, Koreff, aurait percé à jour la nature des penchants du jeune homme dont l'humeur maussade mettra plusieurs mois à se dissiper<sup>1246</sup>.

---

<sup>1242</sup> Selon Julien-Frédéric Tarn, il pourrait s'agir d'une demoiselle Mendelssohn, avec laquelle Custine était lié. TARN, Julien-Frédéric, *Le Marquis de Custine ou les malheurs de l'exactitude*, Paris, Fayard, 1985, p. 11, note 1.

<sup>1243</sup> Conseiller au parlement de Paris, Maximilien Misson (1650 ?-1722) s'exila en Angleterre après la révocation de l'Édit de Nantes. Il est l'auteur du *Nouveau voyage en Italie fait en l'année 1688* (H. van Buldener, La Haye, 1691). Ayant fait date, cette relation de voyage fut rééditée de nombreuses fois. Dans l'avertissement, Misson explique son choix du style de la lettre, « concis et libre », par opposition à la recherche d'exhaustivité à l'œuvre dans la description.

<sup>1244</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 19.

<sup>1245</sup> *Ibid.*, p. 21-22.

<sup>1246</sup> MUHLSTEIN, Anka, *Astolphe de Custine (1790-1857) – Le dernier Marquis*, Paris, Grasset, 1996, p. 103.

En dépit de son enthousiasme à la perspective de connaître la Suisse et les Alpes, dont il avait effectivement fait état dans une lettre<sup>1247</sup> à son ami Édouard de La Grange<sup>1248</sup>, le marquis de Custine est particulièrement morose lorsqu'il entre en Suisse le 27 mai 1811 :

Nous sommes arrivés ici depuis deux jours. Jamais je n'ai été moins disposé à sentir les beautés de la nature. La route de Paris à Bâle par Troyes, Langres et Vesoul traverse le pays le plus triste qu'on puisse se figurer. [...]. Un si triste spectacle avait émoussé en moi la faculté de voir ; et en posant le pied sur ce sol de la Suisse que j'ai si longtemps regardé comme la Terre promise, je n'éprouvai pas l'émotion à laquelle j'aurais dû m'attendre<sup>1249</sup>.

Le contraste saisissant entre les termes des *Mémoires* et ceux de la lettre à La Grange corrobore la théorie de Francine-Dominique Liechtenhan sur la genèse des *Mémoires* et le remaniement du journal de bord initial. Si les premiers pas de Custine en Suisse se font dans un état de profonde tristesse, son regard sur la cité rhénane<sup>1250</sup> s'éclaire cependant peu à peu :

La position de l'auberge des Trois Rois est agréable, nos fenêtres donnent sur le Rhin, dont le rapide courant et les détours produisent un bel effet<sup>1251</sup>.

La première remarque positive du visiteur concerne donc le fleuve qui agit sur lui comme un facteur déclenchant. Se promenant ensuite à travers la ville, le marquis parvient à en apprécier les nombreuses richesses : admirant à la bibliothèque les tableaux d'Holbein, il s'attarde devant la *Danse des morts*, qu'il attribue, à tort, à ce dernier à l'instar de nombreux autres voyageurs<sup>1252</sup>. Le jeune homme voit dans l'œuvre le summum de « la hardiesse des pensées et [du] désordre de l'imagination »<sup>1253</sup>.

Partant trois jours plus tard en direction de Schaffhouse et de Constance, Custine, qui suit le cours du Rhin, fait étape à Laufenburg :

---

<sup>1247</sup> « J'étais plein... du premier bonheur de ma vie : l'accomplissement d'un vœu que je formais depuis dix ans, celui de voir les Alpes ». LUPPE, *Lettres de Custine au marquis de La Grange*, Presses françaises, 1925. Cité d'après : MUHLSTEIN, Anka, *op. cit.*, p. 99.

<sup>1248</sup> Le marquis de Custine éprouva pour ce jeune officier une véritable passion, sans que celui-ci se doutât des sentiments réels qu'Astolphe avait à son égard. *Ibid.*, p. 148.

<sup>1249</sup> CUSTINE, Astolphe de, *Mémoires et voyages*, Paris, François Bourin, 1992, p. 11.

<sup>1250</sup> Arrivé à Bâle le 27 mai 1811, Custine en repart le 30.

<sup>1251</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 11-12.

<sup>1252</sup> Voir *supra*, note n° 188.

<sup>1253</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 12.

Rien de ravissant comme le pays que nous venons de traverser. Le Rhin, qu'on quitte par moments pour le revoir sous des aspects toujours nouveaux, prête un grand charme à toute cette contrée. Je n'ai pas encore vu les parties les plus fameuses de la Suisse, je ne puis donc faire de comparaison ; mais où trouver un fleuve aussi majestueux que le Rhin<sup>1254</sup> ?

Sous le charme du fleuve, le marquis est ravi par la variété de ses paysages au détour des chemins. Mais au-delà de l'approche esthétique, notons que le jeune homme associe très étroitement le Rhin à la Suisse. La question rhétorique qui clôt le passage suggère qu'aux yeux du voyageur, seul ce pays est en mesure de proposer aux regards un fleuve aussi imposant que le Rhin. Passant sous silence le cours allemand de ce dernier, Custine semble le considérer ici comme un fleuve suisse à part entière.

Arrivé à Laufenburg, le marquis poursuit sa description avec une certaine délectation, s'approchant au plus près du cours d'eau qui semble le fasciner :

[...] Laufenburg. Le Rhin s'y précipite entre des rochers avec une violence extraordinaire. Vue du pont, cette espèce de cascade, ou plutôt de rapides, ne produit pas beaucoup d'effet ; mais en suivant un sentier pratiqué le long du fleuve sur les rochers qui forment son lit, on s'approche du courant, et l'on est étonné de son impétuosité : on se demande comment on n'avait pas été frappé d'abord d'un spectacle si digne d'attention<sup>1255</sup>.

L'intérêt de Custine le pousse même à quitter les sentiers battus :

Au-delà du sentier, j'ai grimpé sur un rocher difficile à gravir ; à son sommet, je me suis trouvé dans des lisières de prés suspendus au-dessus des précipices. De ces hauteurs, la vue plonge sur le fleuve qui paraît couler au fond d'un abîme<sup>1256</sup>.

Une telle description trouverait facilement sa place dans le secteur des sources, à la Via Mala par exemple, mais paraît exagérée sur cette portion du fleuve, ce qui suscite de notre part certaines interrogations. Le regard de notre voyageur serait-il faussé ?

Rappelons d'abord que selon Francine-Dominique Liechtenhan, les paysages suisses ont pu devenir le reflet des états d'âme du réprouvé de 1824, suite au long travail

---

<sup>1254</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>1255</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>1256</sup> *Ibid.*, p. 13.

d'élaboration et de remaniement ayant précédé la publication de l'ouvrage. Le ton de la description étant primesautier, nous doutons que ce soit le cas ici.

Nous savons aussi que Custine n'a qu'une vingtaine d'années lorsqu'il fait ce voyage en Suisse et qu'il se déplace en compagnie de sa mère très possessive et de l'amant en titre de celle-ci. Se comportant le plus souvent en « adolescent attardé »<sup>1257</sup>, le jeune homme porte donc un regard particulièrement juvénile sur les paysages qu'il rencontre et met en avant son attrait pour la découverte ainsi que le caractère aventureux de certaines promenades. On peut ainsi émettre l'hypothèse selon laquelle la relation des premiers temps passés en Suisse n'aurait pas fait l'objet d'un travail de reconstruction aussi poussé que d'autres parties du récit.

Petit à petit, le marquis précise son approche et tente de justifier auprès du destinataire des lettres son enthousiasme débordant :

D'un côté on aperçoit la ville de Laufenburg, avec son pont sur le Rhin, et de l'autre la riche vallée qui se prolonge vers Bâle. On est étonné de retrouver coulant doucement au milieu de prairies semées de bouquets d'arbres cette même eau qu'on vient de voir se briser en poussière sur des rochers. [...]. Je suis ravi de tout ! Vous trouverez mes éloges insipides ; mais songez, mon ami, à la joie que me cause la vue d'une belle nature ! Contempler des sites nouveaux est le plus grand plaisir que je connaisse, et jusqu'ici la passion des voyages a été dominante en moi !...Peut-être qu'après avoir parcouru les plus fameuses contrées des Alpes, je rayerai les superlatifs dont je viens de vous fatiguer, [...]. Mais je me fais une loi de vous dire toujours ce que je sens ; je veux être vrai au risque de vous paraître monotone<sup>1258</sup>.

Si les eaux du Rhin retrouvent leur calme, l'excitation du jeune homme, elle, ne faiblit donc pas. Rappelant sa passion pour le voyage et la découverte, Custine affiche ici sa soif de vérité, qualité qu'avait soulignée l'éditeur dans son avant-propos, qualifiant Custine de « voyageur qui craint de mentir plus que de se contredire »<sup>1259</sup>.

Datée du 9 juin 1811, la lettre suivante est écrite de Zurich et fait suite à un silence de plusieurs jours que le marquis tente d'expliquer à la destinataire, une certaine Sara :

J'avais renoncé à écrire. La paresse, le dégoût m'avaient vaincu. Je désespérais de pouvoir vous donner l'idée des lieux, et même celle de mes impressions. Depuis huit jours, nous avons vu la

---

<sup>1257</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 21.

<sup>1258</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 13

<sup>1259</sup> *Ibid.*, avant-propos de l'éditeur (1830), p. 7.



cascade de Schaffhouse, le lac de Constance avec l'île de Meinau, le canton d'Appenzell, Zurich, etc. Mais la tristesse de mon âme avait jeté un voile sur tous ces objets ; comment peindre ce qu'on voit mal ? Aujourd'hui, je romps le silence malgré moi. Une promenade sur le lac m'a causé des émotions si profondes que je me croirais coupable de ne pas vous les raconter ! Sara, que n'étiez-vous près de moi ![...] La beauté du temps, la tranquillité de ce lac, dont l'azur est plus brillant que le ciel même, les montagnes perdues dans les nuages et qui se colorent tour à tour des teintes les plus suaves et les plus éclatantes : tout contribue à m'enchanter<sup>1260</sup>.

Quelques jours après Laufenburg, le jeune homme s'est donc trouvé dans un état d'esprit bien différent de celui qui l'avait poussé à grimper lestement sur les collines dominant le Rhin. Comme l'affirme Francine-Dominique Liechtenhan, « les paysages helvétiques reflètent les états d'âme du réproché de 1824 ; les teintes sombres dominent une ambiance qui est chargée de plaintes, de reproches, de soupirs »<sup>1261</sup>. Des vues aussi magnifiques que le lac de Constance et les chutes de Laufen ne sont pas parvenues à effacer durablement la mélancolie de Custine, comme si le cours suisse du Rhin avait cessé d'exercer sur celui-ci l'influence positive perçue entre Bâle et Laufenburg. Ce sont les beautés du lac de Zurich qui déclenchent dans la lettre suivante le besoin de revivre les visites des jours précédents, notamment celle à la cataracte de Schaffhouse.

Entre Bâle et Constance, le Rhin n'est pas perçu par Custine de manière uniforme. Enthousiasmant jusqu'à Laufenburg, le fleuve perd indéniablement son pouvoir de fascination sur la seconde partie du tronçon, laissant à d'autres sites, tels que le lac de Zurich, le privilège d'illuminer les sombres pensées du jeune homme. Nous verrons si la relation de sa visite à la cataracte confirme cette impression<sup>1262</sup>.

### 3-1-3-2 KLINGEMANN, August (1825)

Dans le troisième tome de *Kunst und Natur – Blätter aus meinem Reisetagebuche*, August Klingemann, alors directeur du théâtre de Braunschweig, relate son périple de 1825 qui le conduit en Suisse où il entre à plusieurs reprises en contact avec le Rhin entre Eglisau et Constance. Dans le premier tome, l'écrivain avait déjà manifesté son intérêt

---

<sup>1260</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>1261</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 15.

<sup>1262</sup> Voir *infra*, 3-2-3-2.

pour le fleuve entre Bingen et Bonn<sup>1263</sup>, et souligné son désir de loger au plus près du cours d'eau alors qu'il se trouvait à Coblenze, sur le Rhin allemand, en 1821<sup>1264</sup>.

Arrivé à Schaffhouse le 1<sup>er</sup> septembre 1825, l'auteur consacre un long développement à la cataracte<sup>1265</sup>, avant de prendre la route de Zurich via Eglisau :

Zwischen Schaffhausen und Zürich passiren wir in Eglisau wieder den Rhein auf einer großen überbauten Blockbrücke, welche durch die fensterartig geschnittenen Oeffnungen zu beiden Seiten romantische Aussichten auf die Berge, den Strom und die an seinen beiden Ufern gelagerte Stadt gewährt. Im Allgemeinen bereitet uns aber auch hier noch nichts auf die eigentliche Schweiz vor, ja die Umgegend zieht hin und wieder sogar bis zum Unbedeutenden hinunter ; bis sich dann endlich in Zürich auf einmal alles wie durch den Schlag einer Zauberruthe umgestaltet und das große Prachtgemälde sich unerwartet in der schönsten Beleuchtung unseren Blicken enthüllt<sup>1266</sup>.

Bien que cet itinéraire soit fréquemment emprunté par les voyageurs, ils sont peu nombreux à y évoquer le fleuve, à l'exception de Jeanne Manon Roland et de Friedrich Leopold Stolberg, dont les remarques sur Eglisau sont plutôt négatives<sup>1267</sup>. Plus nuancé, Klingemann fait certes état d'un paysage qui ne devient remarquable qu'à partir de Zurich, mais souligne également les « perspectives romantiques » offertes depuis le pont d'Eglisau sur les collines, les rives et le fleuve lui-même, qui donnent à ce dernier et à son environnement immédiat un charme dont le reste de la région ne bénéficierait pas.

À l'issue de son séjour à Zurich, l'écrivain se rend à Constance. Alors qu'il descend une colline peu après Winterthur, il pense apercevoir le lac. Mais la paisible étendue d'eau qu'il contemple n'est autre que le Rhin lui-même quittant le Zeller See ou Petit lac. La lenteur des flots y est telle que ceux-ci paraissent immobiles, favorisant ainsi la croissance des roseaux sur ses rives<sup>1268</sup>.

Arrivé dans la cité conciliaire en milieu de journée, Klingemann mentionne la situation de celle-ci en terre allemande, avant de rappeler qu'elle fut le théâtre de

---

<sup>1263</sup> Klingemann consacre une cinquantaine de pages à une croisière sur le Rhin dans *Kunst und Natur – Blätter aus meinem Reisetagebuche*, t. 1, Braunschweig, Meyer, 1823, p. 209-256.

<sup>1264</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>1265</sup> Voir *infra*, 3-2-3-3.

<sup>1266</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, 1828, p. 114. [Entre Schaffhouse et Zurich, nous franchissons à nouveau le Rhin à Eglisau sur un grand pont couvert dont les ouvertures taillées en forme de fenêtres offrent des deux côtés des points de vue romantiques sur les montagnes, le fleuve et la ville posée sur chacune de ses rives. D'une manière générale, rien ne nous prépare encore ici à la Suisse proprement dite, et la région environnante s'étend même ici jusqu'à l'insignifiance ; jusqu'à ce qu'enfin tout se transforme soudain à Zurich comme sous le coup d'une baguette magique et que le grand et somptueux tableau se dévoile à nos regards à l'improviste sous son plus bel éclairage.]

<sup>1267</sup> Voir *supra*, 3-1-2-8 et 3-1-2-11.

<sup>1268</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, 1828, p. 125.

l'exécution de Jean Hus et de Jérôme de Prague, brûlés pour hérésie tout près du Rhin, aspect sur lequel il reviendra<sup>1269</sup>.

À l'occasion d'une croisière d'agrément en direction de l'île de Mainau, le voyageur, s'éloignant des rives, consacre un intéressant passage au lac dans son ensemble. L'immensité de celui-ci lui confère, dit-il, une notoriété internationale, mais le prive du charme romantique dont peut se prévaloir son homologue zurichois beaucoup moins étendu :

Der Bodensee ist der größte der europäischen Landseen und seine smaragdgrüne Fluth dehnt sich in der That meerartig aus, ja wenn man an einigen Stellen das Auge nur in einem kleinen Winkel von der Seite abwendet, so erschaut es, wie auf dem Oceane selbst, oft nichts mehr als Wasser und Himmel. Durch dieses Immense seiner Ansicht unterscheidet er sich von dem romantischeren Zürichersee, dessen liebliche Ufer wir an keinem Punkte aus den Augen verlieren<sup>1270</sup>.

La rive allemande et la rive suisse font ensuite l'objet d'une description contrastive :

[...]. Von Constanz aus, zur linken Seite hebt sich das schwäbische Ufer mit vielen Städtchen und Ortschaften [...] übersät, sanft empor ; ihm gegenüber aber starren, trozen und drohen die Gebirgsketten Helvetiens in dreifachen Bollwerken, welche gleichsam schützend das Rheinthal decken, aus dem, in dem ewigen Eise des St. Gotthardt erzeugt, der schönste der deutschen Ströme sich hervorschlängelt, um seine jugendliche Fluth zuerst in den Tiefen des Bodensees, badend zu stärken<sup>1271</sup>.

Bien que plaçant incontestablement la naissance du fleuve sous le patronage des montagnes helvétiques, Klingemann, on le voit, n'en revendique pas moins pour celui-ci une identité allemande. Par ailleurs, il octroie au lac de Constance une importance primordiale dans la croissance du Rhin. À ce moment de son périple, le voyageur est déjà

---

<sup>1269</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>1270</sup> *Ibid.*, p. 127-128. [Le lac de Constance est le plus grand des lacs européens et ses flots vert-émeraude s'étendent en effet, tels une mer, et lorsque, en quelques endroits, on détourne l'œil de côté seulement dans un petit angle, on n'aperçoit souvent plus, comme sur l'océan lui-même, que l'eau et le ciel. Par l'immensité de son panorama, il se distingue du romantique lac de Zurich dont nous ne perdons en aucun lieu les charmantes rives de vue.]

<sup>1271</sup> *Ibid.*, p. 128. [[...]. Sur la gauche, parsemée de nombreuses petites villes et localités, la rive souabe monte en pente douce depuis Constance. Face à elle, les chaînes de montagnes d'Helvétie se dressent immobiles, inflexibles et menaçantes, en un triple bastion qui couvre tout en la protégeant la vallée du Rhin, d'où sort le plus beau des fleuves allemands né dans les glaces éternelles du Saint-Gothard, serpentant pour aller renforcer ses jeunes flots en les baignant dans les profondeurs du lac de Constance.]

venu aux chutes dont il a vanté la puissance<sup>1272</sup>. Tout se passe donc comme s'il cherchait à comprendre a posteriori les origines de la force déployée par le fleuve à Laufen.

Visitant quelque temps après la salle du concile, Klingemann a l'opportunité de ne pas perdre le lac de vue :

Es ist jetzt ein wüster, hohler Raum, in dem man als Überbleibsel aus jener alten Zeit nur noch die hölzernen Träger entdeckt, welche die Bänke unterstützten, die den Mitgliedern des großen Konziliums zum Sitzen dienten. – Dagegen aber hat man von der Galerie des Saales eine Aussicht über den Bodensee, wie sie selbst die Insel Mainau nicht darbietet, weil man von ihr aus die sich in der köstlichsten Perspektive fortziehende Kette der Helvetischen Gebirge nicht in dem ganzen Umfange überschauen kann wie hier, wo vermittelst eines aufgestellten Tubus, auch das Amphitheater der an dem äußersten Ende des Sees emporsteigenden Bregenzer Gebirge, leicht an das Auge hergezaubert wird<sup>1273</sup>.

Grâce à la longue vue disposée dans la salle, l'observateur profite d'une perspective singulière sur l'étendue d'eau qu'à notre connaissance aucun autre voyageur de notre corpus ne mentionne.

Accompagné d'un certain Castell, antiquaire local, le visiteur découvre les lieux remarquables de la cité. À plusieurs reprises, il associe le Rhin aux objets ou événements historiques de celle-ci, comme dans le cabinet (d'antiquités) de son guide à propos d'une vieille épée<sup>1274</sup> ou bien sur le site où Hus et Jérôme de Prague furent immolés. Rectifiant en note l'affirmation d'un dénommé Fick, selon laquelle le bûcher aurait été dressé sur la place de la cathédrale, Klingemann situe l'endroit de l'exécution dans un quartier de la vieille ville nommé « Paradies », au bord du Rhin dans lequel les cendres des martyrs auraient été jetées. Depuis cette partie de la ville qui forme une enclave allemande sur la rive gauche, le voyageur souligne l'extrême proximité de la Suisse, présentée comme une terre de refuge et de liberté pour les fugitifs :

---

<sup>1272</sup> Voir *infra*, 3-2-3-3.

<sup>1273</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 130. [On ne découvre plus à présent dans un espace délabré et vide que les vestiges de ces temps anciens, les traverses de bois qui soutenaient les bancs servant à s'asseoir aux membres du grand Concile. – Par contre, on a depuis la galerie de la salle une vue sur le lac de Constance que même l'île de Mainau n'offre pas, parce que, depuis cette île on ne peut voir dans son ensemble la chaîne des montagnes helvétiques qui s'étire en une magnifique perspective comme ici où, par la magie d'une longue vue posée sur son pied, on fait même apparaître à l'œil l'amphithéâtre formé par les montagnes de Bregenz qui s'élèvent à l'extrémité du lac.]

<sup>1274</sup> « [...], bemerkte ich noch bei meiner kurzen Uebersicht, ein sehr altes, vom Roste und der Feuchtigkeit ganz zerfressenes deutsches Schwert, welches man hier im Flußbett des Rheins auffand ». *Ibid.*, p. 133. [Lors de ma courte visite, je remarquai également une très vieille épée allemande, complètement rongée par la rouille et l'humidité, que l'on avait découverte ici, dans le lit du Rhin.]

[...], und wir haben somit unsern historischen Spaziergang bis zum sogenannten Paradiese beendet, in dem Huß und Hieronymus von Prag, nicht fern von dem Rheinstrome, in dessen Fluth man ihre Asche verschüttete, verbrannt wurden. Dieses Paradies, welches von einer schönen, mit Ruhebänken versehenen Allee durchschnitten ist, schließt sich, nach Zürich hinaus, dicht an die Stadt und kann durch ein äußeres und ein inneres Thor geschlossen werden. Durch dieses letztere tritt man unmittelbar aus Konstanz in das Lustplätzchen ein, an dessen rechts, zwischen der Allee und dem Ausflusse des Rheins gelegener Seite, der Platz noch genau nachgewiesen wird, auf dem jene vorgenannten beiden Märtyrer die von ihnen kühn ausgesprochene Wahrheit durch muthigen Tod beglaubigten. Zum Andenken an sie, hat man aus der Thonerde dieser Stätte, ihre Köpfe, nach ächten Originalbildern, in Relief abgeformt, wovon mir Herr Castell zwei der letzten Exemplare überließ. – Das äußere Thor des Paradieses führt unmittelbar in den Thurgau auf Helvetischen Grund und Boden, und Badensche Deserteure sind, auf dieser Stelle angelangt, sofort im Freien, und können ruhig im Angesichte ihrer Verfolger, deren Gesundheit bei einem Glase Schweizerweins ihnen über die Grenzmark zutrinken<sup>1275</sup>.

S'embarquant ensuite pour Meersburg, l'écrivain gagne Munich, prochaine étape de son voyage.

Dans sa rencontre avec le Rhin suisse, Klingemann, qui considère le cours d'eau entre Eglisau et Constance comme un véritable trait d'union entre nature et culture, trouve manifestement un prolongement à l'enthousiasme ressenti lors du contact avec la partie allemande du fleuve.

### 3-1-3-3 COOPER, James Fenimore (1828/1832)

Installé en Europe depuis 1826, l'auteur du *Dernier des Mohicans* effectua de nombreux périples relatés dans des journaux manuscrits intitulés par lui *Holland and Switzerland / France and Italy* et *Journal of a tour in 1832*, édités par J. F. Beard sous le

---

<sup>1275</sup> *Ibid.*, p.136-137. [[...], et c'est ainsi que nous avons achevé notre promenade historique jusqu'à ce lieu appelé Paradis, où Hus et Jérôme de Prague furent brûlés, non loin du cours du Rhin dans lequel on dispersa leurs cendres. Ce Paradis, traversé par une belle allée munie de bancs pour se reposer, se termine en direction de Zurich tout près de la ville, et peut être fermé par un portail intérieur et un portail extérieur. Par ce dernier, l'on sort de Constance pour entrer directement dans le parc d'agrément, sur le côté droit duquel, entre l'allée et la sortie du Rhin, est encore indiqué l'endroit exact où les deux martyrs sus-nommés confirmèrent par leur mort courageuse la vérité professée hardiment. En leur mémoire, on a, avec de la glaise prise sur les lieux, façonné en relief leurs têtes d'après de véritables images originales, dont Monsieur Castell m'a remis deux des derniers exemplaires. – Le portail extérieur du Paradis mène directement en Thurgovie, sur le sol helvétique, et des déserteurs badois arrivés là sont tout de suite en territoire libre et peuvent tranquillement, sous les yeux de leurs poursuivants, boire à leur santé un verre de vin suisse de l'autre côté de la frontière.]

titre *The Letters and Journals of James Fenimore Cooper*<sup>1276</sup>. Non destinées à une publication en l'état, ces notes devaient constituer la source principale de récits de voyage<sup>1277</sup>.

Les souvenirs du périple en Suisse de 1828 donnèrent naissance à un ouvrage paru sous plusieurs titres : la première édition américaine de 1836 est intitulée *Sketches of Switzerland*. L'édition britannique de la même année a pour titre *Excursions in Switzerland*. L'édition dite « Cooper Edition », à laquelle nous nous référons, s'intitule *Gleanings in Europe : Switzerland*<sup>1278</sup>. Quant au récit du voyage de 1832, il parut également aux États-Unis en 1836 sous le titre *Sketches of Switzerland, Part second*<sup>1279</sup>. Comme pour d'autres voyageurs<sup>1280</sup>, il est donc possible dans le cas de James Fenimore Cooper de mettre en regard, pour un même lieu, deux points de vue : celui des notes de voyages prises sur le vif et celui tiré d'un récit élaboré a posteriori.

Muni de la septième édition française du *Manuel du voyageur en Suisse* de J. G. Ebel et de la *Carte Itinéraire de la Suisse* de Heinrich Keller, tous deux publiés en 1827<sup>1281</sup>, Cooper quitte Paris avec armes et bagages en direction de Berne. Dès son arrivée le 22 juillet 1828, il loue une confortable villa nommée « La Lorraine », à partir de laquelle il entreprend quatre excursions en terre helvétique. C'est au cours de la seconde, du 25 août au 4 septembre, qu'il se rend en famille à Schaffhouse, puis dans les Grisons. Découvrant d'abord les cantons du nord, Cooper remonte vers Soleure, Aarau, Brugg et Baden avant d'entrer en contact une première fois avec le Rhin suisse à Kaiserstuhl. Le voyageur concentre son attention sur l'apparence du fleuve après sa jonction avec l'Aar. Uni à son affluent, celui-ci, dont la couleur pure des flots rappelle son origine au cœur des glaciers, voit sa vitesse augmenter et reprend le dessus sur la Limmat. Choisisant de descendre dans une auberge située « les pieds dans l'eau », Cooper manifeste un vif intérêt pour le fleuve qu'il peut ainsi voir et entendre à son aise :

---

<sup>1276</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, Cambridge, Massachusetts, The belknap press of Harvard University press, 1960.

<sup>1277</sup> *Ibid.*, p. XXXIV-XXXV.

<sup>1278</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, Albany, State University of New York Press, 1980.

<sup>1279</sup> COOPER, James Fenimore, *Sketches of Switzerland. By an American*, 2 t., Philadelphie, Carey, Lea & Blanchard, 1836. Dans la « Cooper Edition », le récit du voyage de 1832 s'intitule : *Gleanings in Europe : The Rhine*.

<sup>1280</sup> Comme par exemple Dumas et Michelet.

<sup>1281</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, introduction de l'éditeur, p. XXII.

After dinner mounted the spur of the Jura and crossed the country to Kaiserstuhl. We got a glimpse of the Rhine after having descended some distance down the last mountain in Switzerland. It runs between high banks and look'd in the distance even smaller than the Limmat. [...]. At the foot of the hill, we came to the river which we crossed by a covered wooden bridge. The river is wider than we had expected to see it above its juncture with the Aar, is swift and of a blue colour like all the rivers which flow from the glaciers. Our inn stands in the water, just in the verge of Germany (Baden). [...]. We look from our windows directly down into the river which is heard in a constant murmuring as its waters gush by the piers of the bridge<sup>1282</sup>.

Le passage des *Gleanings in Europe* consacrés au même secteur traduit, lui, un certain désappointement :

We now took a northern direction again, crossing the low mountains which lie between the Limmat and the Rhine. [...]. Evening was drawing near, as, descending the hills, we caught a glimpse of a short reach in the Rhine. The first sensation was that of disappointment, for the stream did not seem to be larger than the Limmat. [...]. The inn stood literally in the stream, or so near it, that the water flowed directly beneath our windows, and we heard its murmurs while seated at table. The river here is not wide ; [...] ; but it flows with a volume and a majesty of current that render it imposing. The water is blue, but not turbid, being nearer to the tint of the ocean, than to that of the torrents near the glaciers<sup>1283</sup>.

Passant sous silence les effets de la jonction avec l'Aar, Cooper se concentre ici sur la comparaison avec la Limmat : en dépit du caractère majestueux que lui procure sa vitesse, le Rhin, qui paraît moins large que la rivière zurichoise, déçoit le voyageur. Les remarques relatives à la couleur des flots diffèrent également d'un texte à l'autre : alors que, dans le journal, la couleur du fleuve était associée à son statut de torrent de

---

<sup>1282</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 295-296. [Après dîner, montés sur le contrefort du Jura et traversé la campagne jusqu'à Kaiserstuhl. Nous aperçûmes le Rhin après avoir descendu une partie de la dernière montagne se trouvant en Suisse. Il court entre deux rives élevées et, au loin, il paraissait même plus étroit que la Limmat. [...]. Au pied de la colline, nous atteignîmes le fleuve que nous traversâmes en empruntant un pont couvert en bois. La rivière est plus large que ce à quoi nous nous attendions à voir avant sa jonction avec l'Aar, elle est rapide, d'une couleur bleue, comme toutes les rivières qui coulent des glaciers. Notre auberge, les pieds dans l'eau, était située juste à la limite de l'Allemagne. Par nos fenêtres, nous voyons directement en contrebas la rivière que l'on entend murmurer en permanence alors que ses eaux se précipitent contre les piliers du pont.]

<sup>1283</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 78-79. [Nous reprîmes alors la direction du Nord, traversant les montagnes peu élevées situées entre la Limmat et le Rhin. [...]. Le soir approchait, lorsque, descendant les collines, nous aperçûmes le Rhin. Le premier sentiment fut celui de la déception, car le fleuve ne semblait pas plus large que la Limmat. [...]. L'auberge était littéralement dans le fleuve, ou si près de lui que l'eau coulait juste sous nos fenêtres, et nous entendions son murmure pendant que nous étions à table. Ici, la rivière n'est pas large mais le volume de ses flots et son cours majestueux la rendent imposante. L'eau est bleue mais pas trouble, d'une teinte plus proche de celle de l'océan que de celle des torrents à proximité des glaciers.]

montagne issu des glaciers, l'auteur la rapproche dans les *Gleanings* de la teinte de l'océan.

Après avoir fait étape à Schaffhouse<sup>1284</sup>, Cooper entre dans le canton de Zurich et se dirige vers le lac de Constance. Le trajet jusqu'au village de Steckborn, situé sur les rives du Lac inférieur, fait dans le journal l'objet de quelques notes en style télégraphique traduisant l'attention portée aux rives du Rhin. Développant cet aspect, le passage correspondant des *Gleanings* tend également à présenter le cours d'eau comme un point de repère :

We recrossed the Rhine, by a bridge in the town itself, and entered the canton of Zurich. The road follows the river, keeping the stream in view most of the way, [...].

This was a delightful afternoon. Convents appeared on the margin of the Rhine, surrounded by vineyards and fine farms, and here and there a ruined castle tottered on the tall cliffs of the opposite shore. [...]. We were now in the canton of Thurgovie<sup>1285</sup>.

Traversant un paysage pittoresque orné de châteaux en ruine, le Rhin paraît guider le voyageur dans un univers aux allures romantiques. Dans le journal, l'attention de Cooper s'était pourtant davantage concentrée sur des aspects géographiques, tels que le curieux découpage territorial des cantons de Zurich et de Thurgovie, approche prosaïque que seule l'expression « paradis » venait nuancer. En inscrivant le tableau dépeint dans les *Gleanings* au cœur d'une « après-midi délicieuse », c'est finalement la dimension de « pittoresque », omniprésente dans l'ouvrage, que Cooper tient à souligner. Ayant longuement séjourné à Londres et à Paris, où cette notion était très en vogue, il avait déjà pratiqué ce mode de description plus ou moins consciemment dans plusieurs de ses œuvres<sup>1286</sup>.

À Stein, l'écrivain choisit de poursuivre sa route vers Steckborn sur la rive gauche, en longeant le Lac inférieur. Ne donnant que peu d'indications sur cette partie du

---

<sup>1284</sup> Voir *infra*, 3-2-3-4.

<sup>1285</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 82. [Nous retraversâmes le Rhin en empruntant un pont dans la ville elle-même et entrâmes dans le canton de Zurich. La route suit le fleuve, le courant restant en vue la plupart du temps, [...]. C'était une après-midi délicieuse. Des couvents apparaissaient sur les bords du Rhin, entourés de vignobles et de belles fermes, et ici et là, un château en ruine chancelait sur les hautes falaises de la rive opposée. Nous étions maintenant dans le canton de Thurgovie.]

<sup>1286</sup> *Ibid.*, introduction de l'éditeur, p. XXVIII.



trajet<sup>1287</sup>, le journal signale cependant la présence de mendiants dont il sera fait assez longuement état dans les *Gleanings*. Dans ces derniers, le voyageur se montre à nouveau sensible aux rives du fleuve :

As the day declined, we came to the village of Steckborn, [...]. The road now descended quite to the level of the water, and we had a delightful drive, under some cultivated heights, crowned with *châteaux* ; the lake, its opposite shore, and its islands spreading themselves on the other hand. This fine sheet of water, which is called the Lower Lake, or the Zellersee, from the town of Zell, on its banks, is connected with the upper lake by the Rhine, which flows through them both. [...].  
The town stands at the foot of the lake, where the Rhine darts out towards the Zellersee<sup>1288</sup>.

Alors qu'il chemine entre les coteaux surmontés de châteaux et le lac, Cooper apporte des précisions sur les relations que ce dernier entretient avec le fleuve : d'abord compris comme le trait d'union entre les deux parties de l'étendue d'eau, le Rhin « traverse » ces dernières, conservant ainsi une identité propre, indépendante de celle du lac, distinction qu'annonçait déjà le journal à la date du 28 août.

Pour situer Constance, Cooper se réfère au Rhin auquel il confère une place de choix dans la définition de la cité. En dépit de quelques réserves, la comparaison entre celle-ci et Schaffhouse prête à la ville allemande une certaine supériorité architecturale :

Constance is situated on very low land at the point where the Rhine flows on in its course to the lower lake. [...]. Better built in general than Schaffhausen, but far from being well built<sup>1289</sup>.

Abordant dans le journal la situation géographique du lac, l'écrivain approfondit son analyse dans les *Gleanings*, tout en lui donnant une connotation littéraire :

The site is low, and perfectly level, but the position is not without beauties. The view of the lake is perfectly unobstructed, and there is something novel and exciting in finding such a body of water

---

<sup>1287</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 297.

<sup>1288</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 83. [Tandis que le jour baissait, nous arrivâmes dans le village de Steckborn. [...]. À présent, la route descendait jusqu'au niveau de l'eau, et nous fîmes un délicieux voyage, dominés par des coteaux cultivés, couronnés de châteaux ; le lac, sa rive opposée et ses îles s'étendaient de l'autre côté. Cette belle pièce d'eau, appelée Lac inférieur ou lac de Zell, du nom de la ville de Zell située sur ses rives, est reliée au Lac supérieur par le Rhin qui traverse les deux. [...]. La ville se dresse au pied du lac, à l'endroit où le Rhin s'élance en direction du lac de Zell.]

<sup>1289</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 297. [Constance est située sur un terrain très bas à l'endroit où le Rhin poursuit sa course vers le Lac inférieur. [...]. En général mieux bâtie que Schaffhouse, mais loin d'être bien bâtie.]

in the interior of Europe, with coasts that belong to different kingdoms. We shrug our shoulders at Shakespeare's ignorance, in representing a shipwreck as occurring on the coast of Bohemia ; but I shall take care hereafter, to inquire if the thing may not be possible, for vessels may certainly be wrecked on the coasts of Baden, Wurtemberg, Bavaria, Switzerland, and Austria out of the Mediterranean ; all these touching the lake of Constance. The Bodensee is about forty-five miles in length, and twelve wide : or large enough to drown all the sailors Shakespeare ever imagined<sup>1290</sup>.

Issu d'un pays jeune, gigantesque et aux frontières quasi inexistantes, Cooper est impressionné par ce plan d'eau aux confins de plusieurs États, au cœur de la vieille Europe. Il ne cherche cependant pas à établir de comparaison avec sa propre patrie, évoquant plutôt la littérature anglophone du royaume d'Angleterre. Digne de devenir le décor d'un grand drame, le lac se voit conférer suffisamment de force et de dangerosité pour « noyer tous les marins que Shakespeare a jamais imaginés ». Soucieux de la véracité de ses affirmations, Cooper envisage toutefois de mener une enquête sur les naufrages dont le lac a pu être le théâtre.

Mentionnant plusieurs fois le Rhin en tant que point de repère, le visiteur associe comme beaucoup la ville au concile et évoque plusieurs lieux symboliques, tels que la salle où se tinrent les réunions et l'endroit où Hus reçut sa sentence. S'intéressant ensuite au paysage lacustre, le regard de l'ancien officier de marine se tourne vers les bateaux :

The lake, aided by a calm and lovely day, offered a soft and serene picture. A dozen large craft were floating lazily on its bosom, with their sails disposed in the most picturesque forms. They carry a single square sail, [...]. The effect was exactly that which a painter would most wish to produce. Many of the boats were loaded with lumber from the mountains of the Tyrol, bound seaward<sup>1291</sup>.

---

<sup>1290</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 84-85. [Le site est peu élevé et parfaitement plan, mais l'endroit n'est pas dépourvu de beautés. La vue sur le lac est parfaitement dégagée, et il y a quelque chose de nouveau et d'excitant à trouver une telle masse d'eau à l'intérieur de l'Europe, et dont les côtes appartiennent à différents royaumes. Nous haussons les épaules face à l'ignorance de Shakespeare, décrivant un naufrage sur les côtes de Bohême ; mais je m'efforcerai désormais de m'enquérir si une telle chose ne peut être possible, car des vaisseaux ont certainement fait naufrage sur les côtes de Bade, du Wurtemberg, de la Bavière, de la Suisse et de l'Autriche, loin de la Méditerranée ; toutes touchant le lac de Constance. Le Bodensee fait environ 45 miles de long et 12 de large : suffisamment grand pour noyer tous les marins que Shakespeare ait jamais inventés.]

<sup>1291</sup> *Ibid.*, p. 86. [Par cette calme et charmante journée, le lac offrait une image empreinte de douceur et de sérénité. Une douzaine de grandes embarcations flottaient paresseusement en son sein. Leurs voiles étaient déployées de la manière la plus pittoresque. Elles possèdent une unique voile carrée. L'effet était exactement celui qu'un peintre souhaiterait obtenir. Un grand nombre d'entre elles, chargées de bois en provenance des montagnes du Tyrol, se dirigeaient vers la mer.]

Soulignant davantage le caractère pittoresque du spectacle que l'activité humaine à l'œuvre sur le plan d'eau, Cooper développe ici l'idée de nonchalance, qui n'était que suggérée dans le journal :

A great number of boats, lying lazily on the lake, with thin tall sails, looking picturesque rather than busy<sup>1292</sup>.

Quittant la ville de Constance, notre voyageur suit la rive sud du lac en direction de Rorschach où il fait halte pendant une heure. L'ancien marin concentre à nouveau son attention sur les embarcations qui lui rappellent celles vues sur les Grands Lacs de son pays. Qualifié d'enchanteur, le paysage devient le cadre d'une intense activité commerciale, aspect du lac auquel peu de voyageurs se sont intéressés :

It is a pretty little town, with a port, a brisk trade for this part of the world, and in the midst of most enchanting scenery. Here we saw a Bodensee steamboat, which is a prodigy in its way. It reminded me, in its construction, of some of the schooners that I had seen on Ontario and Erie, when serving on those western waters twenty years ago<sup>1293</sup>.

Entre Kaiserstuhl et les bords du lac de Constance, l'écrivain américain semble trouver sur le Rhin les décors auxquels il est sensible. L'infléchissement opéré entre les notes du journal prises sur le vif et la version retravaillée des *Gleanings* étant cependant plus net lorsqu'il s'agit du fleuve que du lac, nous inclinons à penser que ce dernier est naturellement plus à même de cristalliser les traits pittoresques que Cooper affectionne.

---

<sup>1292</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 299. [Un grand nombre de bateaux, naviguant paresseusement sur le lac avec leurs grandes voiles fines, donnent plus une impression de pittoresque que d'affairement.]

<sup>1293</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 87. [C'est une jolie petite ville avec un port, au commerce dynamique pour cette partie du monde, située au milieu du paysage le plus enchanteur. Là, nous avons vu un bateau à vapeur du lac de Constance qui est une véritable merveille en son genre. Sa construction me rappelait certains schooners que j'ai vus sur l'Ontario et l'Érié, alors que je servais sur ces eaux de l'Ouest il y a vingt ans.]

### 3-1-3-4 WALSH, Théobald (1828/entre 1857 et 1862)

Dans l'avant-propos à son *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*<sup>1294</sup>, Théobald Walsh affiche d'emblée ses intentions. Ne souhaitant faire œuvre ni de savant, ni d'économiste, ni d'homme de lettres, le comte présente la lecture de son ouvrage comme le meilleur moyen de découvrir qui il est, « car il faut bien enfin que je sois quelque chose »<sup>1295</sup>. Citant deux de ses sources sur la Suisse, il les renvoie dos à dos : ni « l'enflure descriptive » de Bourrit<sup>1296</sup>, ni la « pédantesque aridité de William Coxe »<sup>1297</sup> ne trouvent grâce à ses yeux. Pour Walsh, seul un style naturel permet de parler de la nature, et il entend de surcroît faire table rase de ce qu'il sait de la Suisse afin de « ne devoir [qu'] au pays seul toutes [ses] impressions »<sup>1298</sup>.

Soulignant son désir de loyauté envers son lecteur, l'auteur s'assigne pour objectif de ne pas effrayer celui-ci en narrant des dangers qui n'ont pas existé et achève son avant-propos par une déclaration d'amour à la Suisse :

J'oserai dire que la Suisse est ma chose ; je l'aime, je l'ai parcourue dans tous les sens, à diverses reprises ; j'ai fouillé aux sources de son histoire, étudié ses mœurs d'autrefois et ses mœurs d'aujourd'hui ; depuis l'année 1828, j'ai passé tous mes étés en Suisse, et j'ai fait à Genève, à trois reprises des séjours de six mois chacun. Je me suis attaché dans mon livre à faire ressortir les traits du caractère national et les nuances qui distinguent les habitants des divers cantons ; je me suis mis en relation avec les hommes les plus marquants du pays, en tous genres, et j'ai puisé, dans leur conversation, de quoi rectifier mes propres remarques et suppléer à leur insuffisance<sup>1299</sup>.

Au-delà de son attachement à la terre helvétique, Walsh s'efforce de démontrer ici la plus grande légitimité de son récit par rapport à celui de Coxe, qu'il vient de malmener, bien que celui-ci soit encore considéré à l'époque comme une référence. En filigrane se dessine aussi le portrait du « voyageur idéal », qui prend le temps de découvrir les choses

---

<sup>1294</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, Paris, Vermot, 1862. Cet ouvrage ne relatant pas un voyage donné mais étant la synthèse de plusieurs périple, il n'est pas possible d'indiquer une date précise.

<sup>1295</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>1296</sup> Pasteur d'origine française résidant à Genève, Marc-Théodore Bourrit (1739-1819) est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les Alpes et la Suisse comme, par exemple, la *Description des Alpes penines et rhétiennes dédiée à S. M. très chrétienne Louis XVI par M.T. Bourrit, contenant le pays de Vallais, ses volcans, montagnes, glaciers et rivières, [...]*, Genève, J.P. Bonnand, 1781.

<sup>1297</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 3.

<sup>1298</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>1299</sup> *Ibid.*, p. 4.

par lui-même et d'entrer en communion avec un pays, portrait que Walsh complète dès le début de son récit.

Dans le chapitre consacré à Bâle, l'auteur énumère effectivement les «sept classes» que représentent pour lui le «voyageur sentimental», le «voyageur paresseux», le «voyageur curieux», le «menteur», l'«oiseux», le «voyageur vain» et le «voyageur morose»<sup>1300</sup>, reprenant de manière tronquée les catégories établies par Sterne<sup>1301</sup>. L'écrivain irlandais en distinguait en effet neuf<sup>1302</sup>, auxquelles il ajouta une dixième, celle du «voyageur sentimental», dans laquelle il se rangeait lui-même. Ne se reconnaissant dans aucune de ces catégories, Walsh envisage d'en créer une nouvelle, celle du «voyageur sans aveu», que nous tenterons d'expliquer à la lumière de son récit.

Le comte entre pour la première fois en contact avec le Rhin à Bâle :

Près de la cathédrale, règne une terrasse d'où l'on jouit d'une vue étendue, qui peut passer pour pittoresque, lorsqu'on a traversé en droiture la France par la route de Paris à Bâle ; au fait, le paysage ne manque ni d'intérêt, ni de grandeur, et le Rhin, dans son cours majestueux contribue à lui en donner<sup>1303</sup>.

Au premier abord, le caractère «pittoresque» de la vue depuis l'esplanade est à comprendre par opposition aux paysages tristes de la route de Paris à Bâle, signalés par de nombreux voyageurs. Mais Walsh insiste également sur la beauté intrinsèque du panorama et sur le rôle qu'y jouent le Rhin et son «cours majestueux».

Le voyageur s'intéresse de très près à la vie culturelle bâloise : après avoir fait l'éloge d'Érasme, dont il vante l'«érudition exempte de pédantisme»<sup>1304</sup>, et de l'excellente représentation qu'en fit Holbein, Walsh concentre son attention sur d'autres tableaux du maître, tels que le portrait de Luther. Contrastant avec celle de l'humaniste, Bâlois d'adoption, l'image du réformateur saxon apparaît comme bien terne aux yeux du visiteur français qui en profite pour glisser une critique à l'égard du protestantisme, avant d'afficher plus loin sa méfiance à l'égard du courant religieux en relatant une anecdote selon laquelle les Bâlois auraient menacé le nonce du pape de le précipiter du haut de la

---

<sup>1300</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>1301</sup> STERNE, Laurence, *A sentimental Journey through France and Italy*, Paris, Aubier-Montaigne, s.d.

<sup>1302</sup> *Ibid.*, p. 9-10.

<sup>1303</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 12.

<sup>1304</sup> *Ibid.*, p. 8.

terrasse de la cathédrale<sup>1305</sup>. Après avoir en outre indiqué qu'Holbein n'est pas l'auteur de la *Danse des morts*<sup>1306</sup>, Walsh fait état du succès rencontré, en Allemagne notamment, par les *Alemanische Gedichte* de Hebel<sup>1307</sup>, puis rappelle que l'université de Bâle est « le plus ancien établissement d'instruction publique qui ait été ouvert à la jeunesse de la Suisse et même de l'Allemagne »<sup>1308</sup>. Cependant, après avoir signalé que les Bâlois avaient imposé aux aristocrates le sacrifice de la particule nobiliaire<sup>1309</sup>, le comte termine son chapitre sur un bilan mitigé :

L'ancienne ville impériale, la ville savante et guerrière du moyen âge, n'est plus aujourd'hui qu'un vaste comptoir [...]. À Bâle, la vie sociale a peu d'intérêt et de mouvement. [...]. Si les arts, les sciences et la littérature sont cultivés à Bâle, c'est par exception et comme à la dérobee<sup>1310</sup>.

Après ces remarques négatives sur la cité rhénane, dont la vie culturelle semble avoir perdu son dynamisme au fil du temps, le voyageur se dirige vers Schaffhouse via le grand duché de Bade, trajet sur lequel le Rhin va retenir toute son attention :

La route [...], traverse une contrée riante mais sans caractère prononcé ; ce n'est plus un pays de plaines mais ce n'est pas encore un pays de montagnes, et le cours du Rhin donne seul quelque intérêt au paysage. Déjà grossi du tribut de toutes les eaux de la Suisse, il se montre digne du surnom de *Vater Rhein*, que les Allemands lui ont donné<sup>1311</sup>.

Comme à Bâle déjà, depuis la terrasse de la cathédrale, le paysage décrit ci-dessus doit son attrait au fleuve. Mais, présenté comme le réceptacle de « toutes les eaux de la Suisse », celui-ci se voit conférer ici une dimension supplémentaire. En effet, si l'on regarde de près le réseau hydrographique helvétique, on constate qu'un grand nombre de cours d'eau le rejoignent effectivement d'une manière ou d'une autre. L'insistance de Walsh sur ce point pourrait donner à penser qu'il considère le Rhin comme suisse. L'expression « Vater Rhein » vient à vrai dire compliquer quelque peu cette approche. Il n'en demeure pas moins qu'en précisant que la partie suisse du Rhin « se montre digne »

---

<sup>1305</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>1306</sup> Voir *supra*, note n° 188.

<sup>1307</sup> HEBEL, Johann Peter (1760-1826) : né à Bâle de parents badois, ce poète d'expression allemande et alémanique est l'auteur des *Alemanische Gedichte*, recueil de poèmes en dialecte, parus sous couvert de l'anonymat en 1803 et réédités dès 1804 avec le nom de leur auteur.

<sup>1308</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 14.

<sup>1309</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>1310</sup> *Ibid.*, p. 14-15, 17 et 18.

<sup>1311</sup> *Ibid.*, p. 19. C'est l'auteur qui souligne.

du surnom donné au fleuve par les Allemands, Walsh situe les origines du Rhin mythique au cœur de la Confédération.

À l'instar de Custine en 1811, le voyageur mentionne sur la route de Schaffhouse les rapides de Laufenburg :

Chemin faisant on a, à Lauffenburg, un avant-goût des fureurs du Rhin qui se précipite sur une pente, extrêmement inclinée et se brise en bouillonnant contre les rochers dont son lit est hérissé. Ce n'est point, à proprement parler, une chute, mais plutôt un de ces rapides si fréquents dans le cours des fleuves du nouveau monde. Quoiqu'il n'y ait ici rien de fort remarquable, il serait pourtant à désirer, pour l'honneur de la chute de Schaffhouse, que l'on y arrivât tout neuf en fait de cascades, son effet en serait plus frappant<sup>1312</sup>.

Si Custine a trouvé beaucoup de charme aux rapides de Laufenburg, qu'il a même préférés à la cataracte de Laufen<sup>1313</sup>, Walsh se montre, lui, moins enthousiaste, tout en admettant qu'il serait préférable de réserver son premier contact avec des chutes à celles de Schaffhouse pour jouir pleinement de la force de leur spectacle. Reconnaisant implicitement que la contemplation préalable du site de Laufenburg pourrait déformer la perception du visiteur à la cataracte de Laufen, il met donc les deux sites en concurrence et laisse augurer la possibilité d'une déception face à la chute proche de Schaffhouse. Nous verrons plus loin ce qu'il en aura été dans les faits<sup>1314</sup>.

Poursuivant son périple, Walsh se rend dans les Grisons<sup>1315</sup>, avant de prendre la direction du lac de Constance. À l'approche de ce dernier, il expose sa théorie sur l'évolution géomorphologique du Rheinthal. Considérant le paysage comme un livre d'histoire racontant le passé de la contrée, mais incapable de fournir une explication scientifique à ce qu'il imagine, c'est-à-dire à la présence autrefois d'une mer, Walsh décrypte le paysage à la manière d'un palimpseste :

Aux environs d'Altstetten, la vallée du Rheinthal s'élargit considérablement, et la contrée devient plus riche et plus pittoresque. Les marais et leur triste verdure ont disparu, mais il est cependant aisé de reconnaître que cette immense plaine, sur laquelle on dirait que le niveau a passé, a dû être, à une époque très reculée, une petite mer méditerranée, auprès de laquelle le lac de Constance ne

---

<sup>1312</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>1313</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 18

<sup>1314</sup> Voir *infra*, 3-2-3-5.

<sup>1315</sup> Voir *infra*, 3-3-3-2.

serait qu'une flaque, reste de ce prodigieux amas d'eau. Le fait paraît très probable, et je laisse aux géologues le soin de l'expliquer<sup>1316</sup>.

À cette occasion, le voyageur présente également son jugement sur le lac de Constance, que l'on pressent négatif au vu de la comparaison avec une simple « flaque », impression confirmée par la description sarcastique qui suit :

Le lac de Constance est tout ce qu'on peut voir de plus remarquable... dans le genre plat ; il est long, il est large, et, avec tout cela, il n'est point grand. Ses rives sont si peu élevées, que, vues d'Arbon et de Rorschach, elles ne vous paraissent, à l'horizon, que comme une bande étroite, comme une ligne presque imperceptible qui sépare l'azur du lac de l'azur plus foncé du ciel. Cette vaste nappe d'eau est sillonnée journallement et dans tous les sens par quinze bateaux à vapeur, qui lui donnent du mouvement et de la vie. La rive suisse, quoi que peu intéressante, offre pourtant plus de variété que l'autre. Depuis Rheineck jusqu'à Constance, la contrée est riante, sans doute, mais à la manière de ces gens qui rient toujours, et qu'on voudrait voir pleurer quelques fois, ne fût-ce que pour changer<sup>1317</sup>.

On comprend à la lecture de ce passage que Walsh a vu la rive suisse depuis Rheineck et la rive allemande depuis Rorschach et Arbon, ni l'une ni l'autre ne trouvant véritablement grâce à ses yeux : la première se limite à une ligne à peine visible, presque insignifiante, tandis que le caractère « riant » de la seconde est perçu comme artificiel et convenu. L'opulence de la région retient toutefois favorablement son attention :

Le sol est ici d'une fertilité extrême et parfaitement cultivé ; on admire, au-dessus des plus belles moissons, des forêts d'arbres fruitiers, dont la plupart ne dépareraient point, par leur port élégant et leurs masses pittoresques, les *devants* d'un tableau de Claude Lorrain<sup>1318</sup>.

Sensible à la distinction et à l'harmonie de cette vue digne de la palette du plus grand paysagiste français du XVII<sup>e</sup> siècle, Walsh opère alors une transition vers une approche positive de ce qu'il nomme le « petit lac » :

La partie du lac qui s'étend depuis Constance jusqu'à Stein et porte le nom de *petit lac* est, à mon avis, bien supérieure à l'autre. Ses rives, plus rapprochées, sont aussi plus pittoresques et se distinguent par leur caractère gracieux ; elles offrent un de ces sites devant lesquels on ne se récrie

---

<sup>1316</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 192.

<sup>1317</sup> *Ibid.*, p. 193-194.

<sup>1318</sup> *Ibid.*, p. 194. C'est l'auteur qui souligne.



pas, mais qu'on revoit avec plaisir et qui laissent dans l'âme des impressions douces et calmes. [...] ; J'ai dit librement ce que je pensais du grand lac ; mais c'est avec moins de confiance que j'ai hasardé mon opinion sur le petit. Je crains d'avoir été influencé à mon insu, en en parlant, par le souvenir de la cordiale hospitalité que j'ai reçue sur ses bords, où j'ai goûté, pendant quelques jours, les douceurs d'une vie de château à laquelle l'esprit aimable, le caractère affectueux, les soins prévenants de la châtelaine d'Arenenberg prêtent encore un nouveau charme. Après un intervalle de près de quarante ans, j'ai revu le château d'Arenenberg, devenu désormais un lieu historique. L'habitation a été restaurée fidèlement et telle qu'elle était du temps de la reine Hortense. J'ai revu, avec un intérêt plein d'émotion, le modeste appartement du Prince Louis, situé dans une dépendance, et je l'ai retrouvé comme je l'avais quitté<sup>1319</sup>.

Ce n'est donc pas la première fois que Walsh se rend sur le lac de Constance, et plus particulièrement sur le Zeller See. Vues à travers le prisme de souvenirs heureux, ses rives produisent sur le voyageur un effet agréable. Force est cependant de constater que l'environnement seul ne parvient pas à générer chez l'observateur des impressions aussi favorables. La visite sur les bords du lac se transforme en fait en un pèlerinage au château d'Arenenberg<sup>1320</sup> qui accueillit, à partir de 1817<sup>1321</sup> et pendant vingt ans, la reine Hortense en exil et le prince Louis Napoléon, futur Napoléon III. Le texte précédemment cité permet de proposer une date approximative pour le second passage de Walsh à Arenenberg : si l'on procède à un recouplement entre la mention d'un intervalle d'une quarantaine d'années et la date de l'édition du *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont* à laquelle nous nous référons, nous pouvons situer la visite du comte entre 1857 et 1862.

Finalement, tant à Bâle qu'au lac de Constance, Walsh ne cesse guère d'égratigner le pays qu'il étudie avec passion depuis de nombreuses années. Seul le Rhin parvient à échapper à ses propos parfois caustiques. On voit en effet se dessiner sur ce tronçon une complémentarité entre les parties allemande et suisse du fleuve. Réaffirmant le caractère mythique de la première, notre auteur n'en souligne pas moins l'importance de la seconde, laquelle fait don à celle-ci de ses forces.

---

<sup>1319</sup> *Ibid.*, p. 196-197. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1320</sup> En 1906, l'impératrice Eugénie fit don de la propriété au canton de Thurgovie, en reconnaissance de l'hospitalité dont la région avait fait preuve à l'égard des Napoléonides. Selon ses volontés, la demeure a été transformée en musée Napoléon.

<sup>1321</sup> Voir *supra*, note n° 798.

### 3-1-3-5 CHATEAUBRIAND, François René de (1832/1833)

En affirmant que « la carte des sites visités par Chateaubriand est en quelque sorte la clef de la vie sociale de ce romantique trop engagé dans l’histoire politique de son pays »<sup>1322</sup>, Hans Peter Lund place d’emblée la mobilité au cœur de l’existence de l’écrivain. Parmi les innombrables voyages de ce dernier, effectués parfois sous la contrainte, on remarque plusieurs séjours en Suisse<sup>1323</sup>. Ceux de 1832 et 1833 ont particulièrement retenu notre attention, car le voyageur s’est rendu à ces occasions en des lieux intéressants pour notre sujet. Les traces de ces périple se trouvent principalement dans les *Mémoires*. Nous nous arrêterons donc brièvement sur la genèse de cette œuvre pour en dégager les éléments utiles à la compréhension des passages liés au cours suisse du Rhin.

Conçu au cours d’un séjour à Rome, le projet des *Mémoires* remonte à 1803 mais, précédé de nombreuses tergiversations, le début officiel de la rédaction daterait du 4 octobre 1811. Achievés dès 1822, les douze premiers livres font l’objet d’une réécriture en 1833 et reçoivent la « Préface testamentaire ». À partir de 1832, la rédaction des *Mémoires* devient l’activité principale de Chateaubriand<sup>1324</sup>. La « jonction entre le temps du récit et le temps de l’écriture »<sup>1325</sup> se produisant en mai 1833, le décalage entre le voyage en Suisse de 1832 et sa relation dans les *Mémoires* est donc peu important. Avant l’envoi à un notaire en avril 1847 du manuscrit définitif révisé par son amie Juliette Récamier<sup>1326</sup>, plusieurs versions du texte se succèdent, en 1841 et 1845.

Soulignant le fait que l’œuvre « procède[rait] d’une double existence, de celle qu’il [Chateaubriand] mène activement dans le monde politique, et de l’autre, dominée par ce qu’il appelle les songes »<sup>1327</sup>, Hans Peter Lund envisage les *Mémoires* non comme une fiction mais comme une œuvre de type autobiographique dont la forme n’est pas fixe. Trouvant ses sources chez Montaigne, mais aussi chez Rousseau, dont il ne chercherait

---

<sup>1322</sup> LUND, Hans Peter, *François-René de Chateaubriand – Mémoires d’outre-tombe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 25.

<sup>1323</sup> Chateaubriand s’est rendu en Suisse pour différentes raisons en 1804, 1805, 1822, 1824, 1826, 1831, 1832. Il y repassera une dernière fois en 1833.

<sup>1324</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLARAC, Pierre (éd), *Mémoires d’outre-tombe*, s.l., Le livre de poche, Librairie Générale Française, 1973, introduction de l’éditeur, p. XXXVII.

<sup>1325</sup> *Ibid.*, introduction de l’éditeur, p. XXXVII. Voir aussi : LUND, Hans Peter, *op. cit.*, p. 13.

<sup>1326</sup> RÉCAMIER, Juliette (1777-1849).

<sup>1327</sup> LUND, Hans Peter, *op. cit.*, p. 5.

cependant pas à imiter les *Confessions*, l'écriture de Chateaubriand est tantôt proche du témoignage, tantôt du journal, selon la facette de lui-même que l'auteur cherche à mettre en lumière. Analysant ensuite la structure de l'œuvre, Lund distingue trois niveaux : tandis que les « parties » correspondraient à des périodes de l'« existence historique » de Chateaubriand, les « chapitres » ne constitueraient que des étapes dans la narration<sup>1328</sup>. Ce serait finalement au niveau intermédiaire des quarante-quatre « livres » que « thèmes et motifs, personnages et paysages » seraient retravaillés, « repris et reconsidéré[s] ». Lund dégage enfin quatre lignes paradigmatiques sous-tendant l'œuvre, définies par le cycle « harmonie, éclatement, départ »<sup>1329</sup>. Le voyage en Suisse de 1832 s'inscrirait ainsi dans une phase d'éclatement : ayant pris la défense de la duchesse de Berry soupçonnée d'avoir tenté de relancer les guerres de Vendée, Chateaubriand est arrêté le 16 juin 1832. Libéré le 30, il part pour la Suisse dans l'espoir de gagner Lugano.

Dans les premières lignes du chapitre 11 du livre XXXVI, l'écrivain expose l'objectif de son voyage :

Beaucoup d'hommes meurent sans avoir perdu leur clocher de vue : je ne puis rencontrer le clocher qui doit me voir mourir. En quête d'un asile pour achever mes *Mémoires*, je chemine de nouveau traînant à ma suite un énorme bagage de papiers, correspondances diplomatiques, notes confidentielles, lettres de ministres et de rois ; c'est l'histoire portée en croupe par le roman<sup>1330</sup>.

Ce nouveau départ répond à la nécessité de trouver un refuge afin de poursuivre dans de bonnes conditions la rédaction des *Mémoires*, entamée en 1811. Conscient d'être perpétuellement en mouvement, Chateaubriand laisse transparaître un sentiment de lassitude, dans la mesure où le voyage n'est autre qu'une « fuite ». Particulièrement éclairante, la dernière phrase illustre à elle seule l'esprit que l'auteur entend donner à son œuvre. Mettant en parallèle les termes d'« histoire » et de « roman », il souligne ainsi les deux facettes appelées par Lund la « double existence de Chateaubriand ». L'une, ici « l'histoire », est dominée par le monde politique, l'autre par « les songes », ici « le roman ».

Un peu plus loin, le voyageur formule ses attentes :

---

<sup>1328</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1329</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>1330</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2469.

J'ai passé la frontière sans accident avec mon fatras : voyons si, au revers des Alpes, je ne pourrais jouir de la liberté de la Suisse et du soleil de l'Italie, besoin de mes opinions et de mes années<sup>1331</sup>.

Pour y être venu à plusieurs reprises, Chateaubriand connaît bien la Suisse qu'il considère comme une terre de liberté où il pourra laisser libre cours à ses idées. Mais il évoque également la chaleur du soleil italien, soulignant le bénéfice qu'un homme de son âge pourrait en retirer. Le titre du chapitre sur lequel nous allons nous concentrer étant *Journal de Paris à Lugano*, l'objectif du voyage est donc bien le Tessin, au plus près du soleil italien.

Arrivé dans la cité bâloise le 12 août 1832, le voyageur fait allusion à un précédent passage :

Je retrouve à Bâle le nid de cigogne que j'y laissai il y a six ans ; mais l'hôpital au toit duquel la cigogne de Bâle a échafaudé son nid n'est pas le Parthénon, le soleil du Rhin n'est pas le soleil du Céphise, le concile n'est pas l'aréopage, Érasme n'est pas Périclès : pourtant c'est quelque chose que le Rhin, la forêt Noire, le Bâle romain et germanique. Louis XIV étendit la France jusqu'aux portes de cette ville, et trois monarques ennemis la traversèrent en 1813 pour venir dormir dans le lit de Louis le Grand, en vain défendu par Napoléon. Allons voir les *danses de la mort* de Holbein ; elles nous rendront compte des vanités humaines<sup>1332</sup>.

Établissant un parallèle avec un extrait de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*<sup>1333</sup>, Chateaubriand s'intéresse à l'histoire culturelle et religieuse de la ville rhénane. Minimisant au premier abord le rayonnement de Bâle par rapport à la cité athénienne, il présente la première sous un jour assez négatif. L'historien regrette notamment l'absence d'identité entre l'aréopage, organe de surveillance du bon fonctionnement des institutions de la Grèce antique, et le concile de Bâle qui se tint de 1431 à 1449 mais ne parvint pas à mener à bien une première tentative de réforme de l'Église catholique. L'écrivain applique ensuite le même procédé aux personnages d'Érasme et de Périclès, opposant le grand humaniste, dont on sait qu'il dut quitter la ville de Bâle en 1529 lorsque celle-ci passa à la Réforme, à l'homme d'État athénien qui façonna le visage politique de sa cité. Le Rhin, dont le « soleil » n'a rien à voir avec celui du « Céphise »<sup>1334</sup>, participe

---

<sup>1331</sup> *Ibid.*, p. 2470.

<sup>1332</sup> *Ibid.*, p. 2470-2471.

<sup>1333</sup> CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, Pourrat Frères, 1836, p. 136-137.

<sup>1334</sup> Nom d'un cours d'eau de l'Attique baignant les murs du Pirée. D'autres rivières grecques portent également ce nom.

également dans un premier temps de la même stratégie. Mais très vite, la perspective s'inverse et le fleuve, associé à « la forêt Noire » et au « Bâle romain et germanique », allusion probable à la ville romaine d'Augusta Rauricum située à quelques encablures de Bâle sur la rive suisse, prend la tête de ce changement.

Voisine directe de la France depuis 1648<sup>1335</sup>, la cité bâloise connut le passage des « trois monarques ennemis », événement présenté ici comme une véritable atteinte à l'honneur français. Ces trois souverains sont en effet deux empereurs coalisés contre Napoléon I<sup>er</sup>, Alexandre de Russie et François d'Autriche, et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. Entrés dans la ville à la suite de leurs armées<sup>1336</sup> le 13 janvier 1814 avant que celles-ci n'attaquent la France, ils confirmèrent ainsi le déclin de l'Empire et annoncèrent la première abdication de l'empereur français. L'allusion à la *Danse des morts*, présentée comme le reflet des « vanités humaines », ajoute une note de pessimisme à la peinture de la ville dont le Rhin apparaît comme un élément constitutif, cristallisant des événements importants de l'histoire locale, mais aussi européenne. Contrairement à d'autres voyageurs, Chateaubriand attribue sans hésitation à Holbein la fresque en question.

Poursuivant son parcours vers le sud, l'écrivain se rend à Lucerne, Altdorf et Amsteg, où il côtoie la Reuss, avant de pénétrer dans les Grisons<sup>1337</sup> et de remonter vers le lac de Constance. Évoqué au chapitre 18 du livre XXXVI, la traversée de ce dernier est associée à la présence de Madame Récamier, avec laquelle Chateaubriand entretient une relation amoureuse depuis près de trente ans :

Constance a l'air de n'appartenir à personne ; elle est ouverte à tout le monde. J'y suis entré le 27 août, sans avoir vu un douanier ou un soldat, et sans qu'on m'ait demandé mon passe-port. Madame Récamier était arrivée depuis deux jours pour faire une visite à la reine de Hollande<sup>1338</sup>. [...]. Dans la ville délabrée de Constance, notre auberge était fort gaie ; on y faisait les apprêts d'une noce. Le lendemain de mon arrivée, madame Récamier voulut se mettre à l'abri de la joie de nos hôtes : nous nous embarquâmes sur le lac, et, traversant la nappe d'eau d'où sort le Rhin pour devenir fleuve, nous abordâmes à la grève d'un parc<sup>1339</sup>.

---

<sup>1335</sup> Le sud de l'Alsace fut rattaché à la France lors de la Paix de Westphalie (1648).

<sup>1336</sup> À partir de décembre 1813, les armées coalisées traversèrent Bâle par la Rheinbrücke, en violation de la neutralité suisse, elle-même précédemment violée par Napoléon.

<sup>1337</sup> Voir *infra*, 3-3-3-3.

<sup>1338</sup> Il s'agit de la reine Hortense en exil.

<sup>1339</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2498-2499.

Ce « parc » sur la rive duquel accostent l'auteur et sa compagne est l'île de Reichenau. Quant à la « nappe d'eau d'où sort le Rhin pour devenir fleuve » et sur laquelle les deux amis naviguent, il s'agit du Zeller See. Ce que Montaigne, pour ne citer que lui, considère comme un élargissement du Rhin, Chateaubriand, pour sa part, le ressent davantage comme une étendue d'eau traversée par celui-ci, établissant donc clairement une distinction entre le Rhin et le « petit lac ». Progressivement, le Zeller See devient le cadre d'une déclaration amoureuse : alors que Chateaubriand vient de lire à Juliette Récamier sa description du Saint-Gothard, celle-ci lui demande « d'écrire quelque chose sur ses tablettes déjà à demi remplies des détails de la mort de J.- J. Rousseau »<sup>1340</sup> :

*Ce que je voulais sur le lac de Lucerne, je l'ai trouvé sur le lac de Constance, le charme et l'intelligence de la beauté. Je ne veux point mourir comme Rousseau : je veux encore voir longtemps le soleil, si c'est près de vous que je dois achever ma vie. Que mes jours expirent à vos pieds, comme ces vagues dont vous aimez le murmure. – 28 août 1832.*

L'azur veillait derrière les feuillages ; à l'horizon du midi s'amoncelaient les sommets de l'Alpe des Grisons ; une brise passant et se retirant à travers les saules s'accordait avec l'aller et le venir de la vague : nous ne voyions personne ; nous ne savions où nous étions<sup>1341</sup>.

Rappelant sa tentative de « s'approprier le spectacle des montagnes à Lucerne »<sup>1342</sup>, l'écrivain fait de l'absence d'une compagne illuminant le paysage la cause de la déception qu'il avait alors ressentie. Sur le lac de Constance, la présence de Madame Récamier rend Chateaubriand sensible à l'harmonie qui se dégage de la nature : en parfait accord avec les mouvements de l'eau, ceux de l'air deviennent l'unique manifestation de la vie au cœur de cette nature déserte. Les deux amis sont comme transportés dans un monde perdu et dépeuplé, évocation du passé de Chateaubriand, passé dont seule la présence de sa douce compagne paraît, pour Merete Grevlund, combler le vide<sup>1343</sup>. Selon cette dernière, Madame Récamier a pour fonction dans les *Mémoires d'outre-tombe* de « remet[tre] en quelque sorte Chateaubriand en possession de son passé » et de « le réconcilie[r] avec les paysages du présent »<sup>1344</sup>.

---

<sup>1340</sup> *Ibid.*, p. 2499.

<sup>1341</sup> *Ibid.*, p. 2499-2500.

<sup>1342</sup> GREVLUND, Merete, *Paysage intérieur et paysage extérieur dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Paris, A. G. Nizet, 1968, p. 149.

<sup>1343</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>1344</sup> *Ibid.*, p. 151.

À Constance, Chateaubriand s'intéresse, comme beaucoup, à la salle du concile et au lieu où périrent Hus et Jérôme de Prague, sans préciser toutefois s'il s'agit de l'endroit situé près du Rhin, signalé notamment par Klingemann<sup>1345</sup>. Puis il évoque à nouveau le fleuve dans une phrase à la fois suggestive et énigmatique :

Le Rhin, en sortant du lac, s'annonce bien comme un roi ; pourtant il n'a pas pu défendre Constance qui a, si je ne me trompe, été saccagée par Attila, assiégée par les Hongrois, les Suédois, et prises deux fois par les Français<sup>1346</sup>.

En distinguant ainsi nettement le Rhin du lac, Chateaubriand rejoint la cohorte des voyageurs aux yeux desquels le premier traverse le second. « S'annonçant comme un roi », au moment où il quitte le lac, le Rhin forgerait à cet endroit l'identité d'une partie de son cours située manifestement en aval. Or, l'énumération des nombreux sièges et attaques dont la ville de Constance fut victime, et que le Rhin ne sut pas empêcher, met fortement à mal cette identité « royale ». Mais on peut aussi comprendre ce passage de la manière suivante : à la hauteur de Constance, le Rhin ne jouirait pas encore, selon l'auteur, d'une pleine maturité, et n'acquerrait sa posture souveraine qu'après avoir quitté le lac. Dans ce cas, Chateaubriand défendrait implicitement l'idée selon laquelle le fleuve tirerait un effet bénéfique de son passage dans l'étendue d'eau. L'écrivain français se rapprocherait alors à nouveau de l'optique de Klingemann, selon laquelle le jeune Rhin vient prendre des forces dans le lac de Constance<sup>1347</sup>.

Reçu au château d'Arenenberg par la reine Hortense, Chateaubriand n'éprouve pas à la vue du « petit lac » les mêmes impressions que lors de la croisière avec Madame Récamier :

La reine de Hollande, que l'épée avait faite et que l'épée a défaite, a bâti le château, ou, si l'on veut, le pavillon d'Arenenberg. On y jouit d'une vue étendue, mais triste. Cette vue domine le lac inférieur de Constance, qui n'est qu'une expansion du Rhin sur des prairies noyées. De l'autre côté du lac, on aperçoit des bois sombres, restes de la forêt Noire, quelques oiseaux blancs voltigeant sous un ciel gris et poussés par un vent glacé. Là, après avoir été assise sur un trône, après avoir été outrageusement calomniée, la reine Hortense est venue se percher sur un rocher<sup>1348</sup>.

---

<sup>1345</sup> Voir *supra*, 3-1-3-2.

<sup>1346</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2505.

<sup>1347</sup> Voir *supra*, 3-1-3-2.

<sup>1348</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2507.

Malgré la saison estivale<sup>1349</sup>, le paysage est empreint de tristesse, de froideur et de morosité. Réduit à l'état d'une simple « expansion » du Rhin, le « petit lac » a perdu son éclat, à l'image de la reine Hortense. Réfugiée depuis 1824 sur la rive thurgovienne du lac de Constance, elle vient de perdre son fils Napoléon-Charles et reporte ses espoirs sur son second fils, Louis Napoléon<sup>1350</sup>. Pour Chateaubriand, tout se passe comme si la nature tentait d'offrir un abri à la malheureuse, tout en s'adaptant à son état moral.

Le voyageur ne reparle plus du cours suisse du Rhin pendant le reste de son voyage de 1832. Ayant regagné la France à la fin du mois d'octobre, il apprend à la mi-novembre l'arrestation de la duchesse de Berry et réagit à cet événement par un *Mémoire* qui donnera au parti légitimiste son cri de ralliement<sup>1351</sup>. Après avoir été poursuivi en justice puis acquitté, Chateaubriand part pour la Bohême en mai 1833 afin de défendre la cause de la duchesse auprès de Charles X alors en exil dans ce pays. Consacré au voyage de Paris à Prague, le livre XXXVII des *Mémoires* relate le passage par la Suisse au cours duquel l'écrivain se rend aux chutes de Laufen<sup>1352</sup>. Entre Bâle et Schaffhouse, Chateaubriand se remémore son précédent voyage en terre helvétique : alors qu'en 1832 il cherchait à fuir une situation politique agitée, c'est justement son intérêt pour la cause publique qui, un an plus tard, le jette à nouveau sur les routes. Peu à peu, les paysages des bords du Rhin égayent les pensées du voyageur préoccupé. Dans son esprit se dessine une « scène pastorale » au milieu de laquelle le cours d'eau paraît d'abord ne pas être à sa place : qualifié de « fleuve guerrier », celui-ci se retrouve en effet parmi des animaux de la ferme. Il n'est pourtant pas ridiculisé par cette curieuse compagnie dont il semble s'accommoder parfaitement :

Je remontai la rive droite du Rhin et regardais avec une certaine tristesse les hautes collines du canton de Bâle. L'exil que j'étais venu chercher l'année dernière dans les Alpes me semblait une fin de vie plus heureuse, un sort plus doux que ces affaires d'empire où je m'étais rengagé. [...]. Les bords du Rhin fuyant le long de ma voiture me faisaient une agréable distraction : lorsqu'on regarde un paysage par une fenêtre, quoiqu'on rêve à autre chose, il entre pourtant dans la pensée un reflet de l'image que l'on a sous les yeux. Nous roulions parmi des prairies peintes des fleurs de mai ; la verdure était nouvelle dans les bois, les vergers et les haies. Chevaux, ânes et vaches, porcs, chiens et moutons, poules et pigeons, oies et dindons, étaient aux champs avec leurs

---

<sup>1349</sup> Chateaubriand s'est rendu à Arenenberg le 29 août 1832.

<sup>1350</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2507-2508, note 1.

<sup>1351</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 1, p. 60.

<sup>1352</sup> Chateaubriand visite la chute de Schaffhouse le 18 mai 1833. Voir : *infra*, 3-2-3-7.



maîtres. Le Rhin, fleuve guerrier, semblait se plaire au milieu de cette scène pastorale, comme un vieux soldat logé en passant chez des laboureurs<sup>1353</sup>.

En comparant le Rhin à un « vieux soldat » logé chez l'habitant, Chateaubriand utilise une image peu commune pour cette partie suisse du fleuve, rarement associée à l'idée de maturité. Certes, depuis sa sortie du lac de Constance, le Rhin est véritablement un fleuve, mais l'expression « vieux guerrier » suggère que celui-ci a déjà remporté bien des batailles. L'écrivain a-t-il connaissance de son cours tortueux à la Via Mala par exemple ? A-t-il lu des descriptions de son saut à Schaffhouse<sup>1354</sup> ? Difficile à dire. Nous sommes tentée de penser que Chateaubriand cherche ici à intégrer le fleuve à un environnement pastoral, sans pour autant lui faire perdre de sa superbe.

Entre Bâle et Constance, l'évocation du Rhin est chez Chateaubriand tantôt associée à l'image d'un fleuve « guerrier », tantôt à un rappel de la situation politique française de l'époque. Cette récurrence peut être interprétée comme l'expression de l'omniprésence des affaires publiques dans la vie de l'auteur. Le seul moment où le séjour sur les bords du Rhin suisse est dépourvu de toute allusion à l'histoire ou à la politique correspond à la présence de Madame Récamier aux côtés du voyageur.

### 3-1-3-6 DUMAS, Alexandre (1832)

En 1832, Alexandre Dumas effectue un long périple qui le mène dans le nord de l'Italie, via les Alpes françaises et la Suisse. Installé alors à Paris depuis une dizaine d'années, ce fils d'un ancien général bonapartiste vient de connaître le succès avec son drame *Henri III et sa cour* (1829), pièce qui fait de lui le pionnier du courant qui puise son inspiration au cœur de l'histoire nationale. En ce mois de juillet, il est encore affaibli et amaigri par le choléra dont il a réchappé. Il s'est aussi trouvé mêlé aux journées d'émeutes des 5, 6 et 7 juin, déclenchées par les funérailles du général Lamarque, député républicain. La fausse nouvelle de son exécution a même été publiée le 9 juin dans un journal légitimiste. C'est dans ce contexte compliqué que Dumas décide d'entreprendre le voyage en question, lequel le tiendra éloigné de la capitale pendant l'été et une partie de

---

<sup>1353</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2557-2558.

<sup>1354</sup> À ce moment de son périple, Chateaubriand n'a pas encore vu les chutes, mais on sait que les *Mémoires* ont subi de nombreuses modifications avant leur publication.

l'automne 1832<sup>1355</sup>. Comme il l'explique au chapitre CCXLV des *Mémoires*, c'est pour lui l'occasion de satisfaire un désir ancien et d'échapper à une situation un peu tendue dans son propre pays, mais c'est aussi l'opportunité de se mettre en quête d'une forme de dépaysement politique. En effet, la Suisse, au cœur de l'Europe, paraît incarner à ses yeux l'idéal républicain auquel il aspire<sup>1356</sup>. On signalera au passage que les motivations que Dumas expose dans les *Mémoires* diffèrent notablement de celles avancées dans les *Impressions de voyage*, où il met en avant la raison médicale, présentant la Suisse, non sans humour, comme une sorte de traitement de la dernière chance et passant sous silence la nécessité de fuir une situation politique délicate :

« Le lendemain, il fut bien constaté que je n'étais pas mort ; cependant, je n'y avais pas gagné grand'chose, car j'étais toujours fort malade. Ce que voyant, mon médecin m'ordonna ce qu'un médecin ordonne lorsqu'il ne sait plus qu'ordonner : - un voyage en Suisse. En conséquence, le 21 juillet 1832, je partis de Paris<sup>1357</sup>. »

Arrivé en Suisse au début du mois d'août, Dumas visite Lausanne, Fribourg et Berne, ainsi que divers sites sur les bords du Rhin comme Reichenau, Coire et Ragaz. Nous y reviendrons<sup>1358</sup>.

Passant par le Liechtenstein et l'Autriche, le voyageur s'attarde davantage sur l'III<sup>1359</sup>, modeste affluent du Rhin, que sur le Rhin lui-même, considérant ce dernier avant tout comme un point de repère dans le paysage et n'accordant d'intérêt qu'aux vignobles qui couvrent ses rives<sup>1360</sup>. Puis, Dumas arrive en vue du lac de Constance :

Depuis Defis, le sol allait s'aplanissant : les montagnes s'ouvraient à droite et à gauche comme pour un pont ; on n'apercevait point encore le lac de Constance, mais on le devinait en voyant se dérouler cette vaste vallée qui mourait sur un horizon de plaines. À Lauterac seulement, nous commençâmes à apercevoir cette magnifique nappe d'eau, qui semble une partie du ciel encadrée dans la terre pour

---

<sup>1355</sup> FREMY, Dominique, SCHOPP, Claude, « Biographie d'Alexandre Dumas », in : DUMAS, Alexandre, *Mes mémoires (1830-1833)*, Collection Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 1226.

<sup>1356</sup> En 1832, la Suisse se trouvait au cœur de l'époque dite de la « Régénération » : les combats de rue de la révolution parisienne de juillet 1830 avaient trouvé un écho dans la Confédération, où de nombreux cantons démocratisèrent leurs constitutions sous l'influence de courants libéraux.

<sup>1357</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 5-6.

<sup>1358</sup> Voir *infra*, 3-3-3-4.

<sup>1359</sup> L'III autrichienne ne doit pas être confondue avec l'affluent qui se jette dans le Rhin à Strasbourg et qui donne son nom à l'Alsace.

<sup>1360</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 158.

servir de miroir à Dieu. Enfin nous touchâmes ses rives à Bregenz. Le lendemain, j'arrivai à Constance<sup>1361</sup>.

Sous le charme de la « magnifique nappe d'eau », l'écrivain en vient à conférer à cette dernière une fonction quasi divine. Mais curieusement, alors qu'il se trouve à Bregenz, c'est-à-dire à un endroit particulièrement approprié pour voir le fleuve se jeter dans le lac, Dumas n'en fait aucune mention, se distinguant ainsi de la plupart des voyageurs<sup>1362</sup>. Gagnant Constance sans préciser le moyen de locomotion employé, il consacre à la cité le chapitre LIV de ses *Impressions de voyage en Suisse* :

Constance – Depuis longtemps ce nom résonnait mélodieusement à mon oreille ; depuis longtemps, lorsque je pensais à cette ville, je fermais les yeux et, je la voyais à ma fantaisie : [...] Enfin, force me fut de croire que j'étais à Constance ; c'était bien, du reste, le beau lac calme et transparent où la ville se mire ; c'étaient bien, à sa droite, ses plantureuses montagnes parsemées de châteaux ; c'étaient bien, à sa gauche, ses riches plaines bordées de villages : l'œuvre de la nature s'offrait à ma vue aussi large et aussi belle que je l'avais vue dans mes songes d'or ; il n'y avait que l'œuvre des hommes qu'un méchant enchanteur avait touchée de sa baguette, et qui s'était écroulée.

Alors, en voyant cette ville moderne si pauvre, si solitaire et triste, je voulus du moins fouiller sa tombe et retrouver quelques-uns des ossements de la vieille ville : [...] <sup>1363</sup>.

Réalisant manifestement un désir ancien, Dumas confronte l'image qu'il s'était faite des lieux avec la réalité. Ses impressions sont mitigées : si l'environnement naturel constitué par le lac et les montagnes répond parfaitement à ses attentes, la ville elle-même n'est pas à la hauteur de celles-ci. Opposant l'œuvre de la nature à celle de l'homme, l'écrivain est à ce point déçu par la cité contemporaine qu'il recherche dans le passé les traces d'une histoire moins prosaïque. À la suite d'autres visiteurs, il s'immerge dans les tumultes du XV<sup>e</sup> siècle, retraçant la fin tragique de Jean Hus et de Jérôme de Prague qu'il met en scène au moment de leur exécution. Mais à la différence de ses prédécesseurs, il n'évoque pas le lieu devenu presque mythique où se tenait le bûcher, que la tradition situe près du Rhin. Le fleuve semble alors bien loin de ses pensées.

---

<sup>1361</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>1362</sup> La quasi totalité des voyageurs parlant du lac de Constance mentionnent inmanquablement le Rhin.

<sup>1363</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 158.

Souhaitant rendre visite à la reine Hortense en exil, Dumas, comme d'autres voyageurs de l'époque<sup>1364</sup>, met à profit son séjour à Constance pour se présenter au château d'Arenenberg:

Or, comme le château d'Arenenberg est situé à une demi-lieue seulement de Constance, il me prit un grand désir de mettre mes hommages aux pieds de cette majesté déchuë, [...]. Il était trop matin pour me présenter en personne au château ; j'y déposai ma carte, et je sautai dans un bateau qui me conduisit en une heure à l'île de Reichenau.

C'est dans une petite église au milieu de l'île que sont déposés les restes de Charles le Gros. [...].

Comme il n'y avait rien autre chose [sic] à voir dans l'église, ni dans l'île, nous remontâmes dans la barque et fîmes voile pour Arenenberg<sup>1365</sup>.

La croisière sur le lac et l'escale à l'île de Reichenau ne donnent lieu à aucune description, pas plus que la promenade dans le parc d'Arenenberg en compagnie de la reine, chez laquelle Dumas est à nouveau convié le lendemain<sup>1366</sup>. À l'issue de ces visites, l'écrivain part pour Schaffhouse<sup>1367</sup> via Steckborn.

N'entretenant, pour Dumas, aucun rapport avec le fleuve qui le traverse, le lac de Constance est présenté par l'écrivain sous un jour extrêmement positif, ce qui tranche avec les propos tenus par lui sur la cité du même nom. Visiblement déçu par cette dernière, notre auteur ne s'y attarde guère, préférant se livrer à des mondanités aux alentours.

### 3-1-3-7 RUSKIN, John (1833)

Entre 1833 et 1888, Ruskin effectue de nombreux voyages en Suisse. Dans son autobiographie, il évoque son premier passage en terre helvétique, à l'âge de quatorze ans, en compagnie de ses parents :

We went by Calais and Brussels to Cologne ; up the Rhine to Strasburg, across the Black Forest to Schaffhausen, then made a sweep through North Switzerland by Basle, Berne, Interlachen,

---

<sup>1364</sup> Walsh, Chateaubriand en 1832.

<sup>1365</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 161.

<sup>1366</sup> *Ibid.*, p. 163-164. Partiellement reproduites dans les *Mémoires* au chapitre CCLII, les conversations de Dumas avec Madame de Saint-Leu fournissent à celui-ci l'occasion de présenter sa conception d'un républicanisme social. Tentant d'apporter du réconfort à la reine en exil, l'écrivain livre également une vision prophétique de l'accession au pouvoir de Napoléon III.

<sup>1367</sup> Voir *infra*, 3-2-3-6.

Lucerne, Zurich, to Constance, - following up the Rhine still to Coire, then over Splügen to Como, Milan,[...] <sup>1368</sup>.

De Cologne à Coire, via Schaffhouse et le lac de Constance, le Rhin constitue a priori un axe de déplacement essentiel. Mais Bâle déçoit le jeune Ruskin, car ses attentes sont prioritairement tournées vers les Alpes <sup>1369</sup> qu'il ne pourra voir pour la première fois qu'à Schaffhouse <sup>1370</sup>.

Dans *Praeterita*, ouvrage rédigé tardivement <sup>1371</sup>, l'intérêt pour le Rhin reste manifestement limité. Il en va autrement dans un écrit contemporain du voyage de 1833. Signalé par Pierre Georgel <sup>1372</sup>, l'article d'un certain « J. R. », intitulé *Enquiries on the Causes of the Colour of the Water of the Rhine* <sup>1373</sup> dans le *Magazine of Natural History* de mars 1834, est consacré à la teinte des eaux du fleuve :

I do not think the causes of the colour of transparent water have been sufficiently ascertained. I do not mean that effect of colour which is simply optical, as the colour of the sea, which is regulated by the sky above or state of the atmosphere, but I mean the settled colour of transparent water, which has, when analysed, been found pure. [...]. Now, the colouring effect, of which I speak, is well seen in the waters of the Rhone and Rhine. The former of these rivers, when it enters the Lake of Geneva, after having received the torrents descending from the mountains of the Valais, is fouled with mud [...]. Having deposited this in the Lake Lemman [...], it issues from the lake perfectly pure, and flows the streets of Geneva so transparent, that the bottom can be seen 20 ft. below the surface, yet so blue, that you might imagine it to be a solution of indigo. In like manner, the Rhine, after purifying itself in the Lake of Constance, flows forth, coloured of a clear green ; and this, under all circumstances, and in all weathers. It is sometimes said that this arises from the torrents which supply these rivers generally flowing from the glaciers, the green and blue colour of which may have given rise to this opinion ; but the colour of the ice is purely optical, as the fragments

---

<sup>1368</sup> RUSKIN, John, *Praeterita*, Oxford - New York, Oxford University Press, 1989, p. 70. [Nous allâmes à Cologne via Calais et Bruxelles, remontâmes le Rhin jusqu'à Strasbourg et traversâmes la Forêt-Noire jusqu'à Schaffhouse, tournâmes ensuite vers le nord de la Suisse par Bâle, Berne, Interlaken, Lucerne, Zurich, en direction de Constance, - tout en remontant toujours le long du Rhin jusqu'à Coire, puis prîmes au-delà de Splügen la direction de Côme, Milan, [...].]

<sup>1369</sup> RUSKIN, John, *Praeterita*, p. 101.

<sup>1370</sup> Voir *infra*, 3-2-3-8.

<sup>1371</sup> Ruskin débuta la rédaction de son autobiographie en 1885.

<sup>1372</sup> GEORGEL, Pierre, « Ruskin et l'art », in : *Encyclopaedia universalis*, corpus 16, Paris, 1988, p. 260.

<sup>1373</sup> « Enquiries on the Causes of the Colour of the Water of the Rhine », in : LOUDON, J.C., CHARLESWORTH, E., DENSON. J. (éd), *The Magazine of Natural History and Journal of Zoology, Botany, Mineralogy, Geology and Meteorology*, vol. VII, Londres, Longmann, Rees, Orme, 1834, p. 438-439. L'auteur est très probablement Ruskin, même si son nom n'apparaît pas en clair dans la revue pour 1834.

detached from the mass appear simply white. Perhaps some correspondent can afford me some information on the subject<sup>1374</sup>.

L'auteur oppose ici l'origine de la couleur de l'eau de mer, due au reflet du ciel et relevant donc de l'illusion d'optique, à celle des flots du Rhône et du Rhin. Les deux fleuves présentent la particularité de traverser un lac suisse et d'y purifier leurs eaux. Si le processus paraît identique dans les deux cas, le résultat obtenu est en revanche très différent. En effet, selon Ruskin, le bleu des flots du Rhône et le vert de ceux du Rhin ne seraient pas liés aux conditions météorologiques, ni même au fait que ceux-ci prennent naissance dans des glaciers. Se référant à ce qu'il a effectivement vu lors du voyage de 1833, le jeune Britannique soulève ici une sorte d'énigme scientifique dont le Rhin suisse constitue l'un des éléments. Par ailleurs, la référence au Rhône suscite quelques interrogations, car, à notre connaissance, le jeune voyageur ne s'était pas encore rendu sur le Léman à cette époque. Il emprunterait donc ses diverses observations à des lectures, comme le laisse supposer un texte de Byron relatif à la pureté des eaux du lac de Genève, cité en note<sup>1375</sup>. En tout état de cause, l'article en question dénote l'intérêt que le jeune homme a porté au Rhin lors du périple familial de 1833, faisant du cours d'eau un vecteur d'expression pour son esprit curieux.

Si Ruskin s'est interrogé sur l'aspect des flots du Rhin entre Bâle et Constance dans cet article de 1834 qui est sa première publication, le fleuve ne semble pas, par contre, avoir constitué un centre d'intérêt en soi dans *Pretearita*, impression qu'il nous faudra cependant vérifier à la lumière de la visite de l'auteur à Schaffhouse<sup>1376</sup>.

---

<sup>1374</sup> *Ibid.*, p. 438-439. [Je ne pense pas que les causes de la couleur des eaux transparentes aient été suffisamment avérées. Je ne parle pas de cet effet de couleur qui est simplement optique comme la couleur de la mer qui dépend du ciel au-dessus d'elle ou de l'état de l'atmosphère, mais je veux parler de la couleur permanente de l'eau transparente qui, après analyse, est considérée comme pure. [...]. Eh bien, l'effet de couleur dont je parle se voit bien dans les eaux du Rhône et du Rhin. La première de ces rivières, lorsqu'elle entre dans le lac de Genève après avoir reçu les torrents descendus des montagnes du Valais, est pleine de boue, [...]. Après avoir déposé cette dernière dans le lac Léman, elle ressort du lac complètement pure et s'écoule à travers les rues de Genève avec une pureté telle que l'on peut distinguer le fond jusqu'à 20 pieds sous la surface, à présent si bleue que l'on croirait voir une solution d'indigo. De la même manière, le Rhin, après s'être purifié dans le lac de Constance, continue sa route avec une couleur vert clair ; et ceci en toutes circonstances, et par tous les temps. On dit parfois que cela est dû aux torrents qui alimentent ces rivières provenant généralement des glaciers, dont les teintes vertes et bleues ont pu être à l'origine de cette opinion ; mais la couleur de la glace est purement un effet d'optique, comme les fragments détachés de la masse apparaissent simplement blancs. Peut-être qu'un correspondant pourra me procurer des informations sur le sujet.]

<sup>1375</sup> *Ibid.*, p. 439.

<sup>1376</sup> Voir *infra*, 3-2-3-8.

### 3-1-3-8 MICHELET, Jules (1838/1843)

Au cours de ses séjours en Suisse, l'historien français côtoie à plusieurs reprises les bords du Rhin. On en trouve trace dans son *Journal* pour les années 1838, 1843 et 1867, ainsi que dans son hymne à la Nature intitulé *La Montagne*<sup>1377</sup>.

Nommé depuis peu au Collège de France, Jules Michelet prend la route de l'Italie au début de l'été 1838. En compagnie de Frédéric Baudry, jeune Normand de vingt ans et futur lauréat du concours d'entrée à l'École Normale, il fait étape en Suisse<sup>1378</sup> à laquelle il s'intéresse en raison des luttes qui opposèrent Charles le Téméraire aux cantons<sup>1379</sup>. Arrivé à Berne en juillet, Michelet cherche à comprendre le pays qu'il aborde :

La Suisse n'est plus ce qu'elle était. Qui veut comprendre ce qu'elle fut, doit laisser de côté Berne et Zurich et, pénétrant entre ces deux géants qui gardent la contrée, pénétrer au vrai sanctuaire, au lac des Quatre-Cantons. Là tout est simple, grand, l'histoire et la nature, d'une accablante grandeur. [...].

Lucerne. Enfin j'ai compris la Suisse ! Ce lieu admirable m'a éclairé. Rien n'est plus simple. De la Furca descend le Rhône qui, se reposant dans le lac de Genève, tourne en France. De la Furca et du Saint-Gothard descend la Reuss, rivière centrale de la Suisse, qui perçant le lac de Lucerne et s'unissant à l'Aar, va se joindre au Rhin. Du Saint-Gothard descend le Rhin, symétrique au Rhône, qui, enveloppant la Suisse, tourne en Allemagne.

Voilà pour la géographie. Maintenant l'histoire : elle est toute à Lucerne<sup>1380</sup>.

N'attribuant pas aux grandes villes de rôle particulier dans la construction de l'identité suisse telle qu'il la conçoit, le voyageur envisage Berne et Zurich comme les simples gardiennes d'un territoire. En situant le « cœur » historique de la Suisse au lac des Quatre-Cantons, près de Lucerne, où fut juré le pacte de 1291, Michelet fait de ce site le symbole d'un pays qui s'incarne dans sa Nature. Puis, s'appuyant sur le réseau hydrographique de la Suisse, il distingue deux axes, l'un tourné vers la France avec le Rhône, l'autre vers l'Allemagne avec le Rhin. L'apparente symétrie entre les deux cours d'eau s'efface cependant au profit du seul Rhin qui, recevant les eaux de l'Aar et de la

---

<sup>1377</sup> MICHELET, Jules, *La Montagne*, Paris, Librairie internationale, 1868. Plusieurs sites du Rhin suisse sont également présents dans l'œuvre posthume *Sur les chemins de l'Europe* (1893), publiée par Madame Michelet à partir de passages du *Journal* de Michelet, réécrits et recomposés par elle.

<sup>1378</sup> À l'aller et au retour.

<sup>1379</sup> PETITIER, Paule, *Jules Michelet : l'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006, p. 139-142.

<sup>1380</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), Paris, Gallimard, 1959, p. 254-256.

Reuss après que cette dernière a traversé le lac des Quatre-Cantons, apparaît comme un point de convergence concernant la Suisse dans son ensemble.

Après une excursion dans le Gothard sur laquelle nous reviendrons<sup>1381</sup>, l'auteur se rend au lac de Constance :

Rheineck. On nous parle français à la police, à l'hôtel. Changement de mœurs ; le postillon autrichien demandait la permission pour fumer ; le Suisse s'en passe et dort le long du chemin. Grandeur et beauté du lac de Constance<sup>1382</sup>.

Bien que sensible à la beauté et à l'étendue de celui-ci, le voyageur se montre laconique dans sa description. Préférant s'intéresser aux différences culturelles entre Autrichiens et Suisses, il précise qu'on s'est adressé à lui à plusieurs reprises en français en terre helvétique, ce qui n'était visiblement pas le cas en Autriche. Il s'agit peut-être pour Michelet de souligner la situation particulière de la Suisse, qui, comme nous l'avons vu plus haut, est, grâce à deux de ses grands cours d'eau, tournée à la fois vers la France et vers l'Allemagne.

Après avoir évoqué l'histoire de Saint-Gall et de Zurich, l'historien consacre quelques mots au trajet entre cette dernière et Bâle, prochaine étape de son périple, mais s'attarde très peu sur le Rhin. Arrivé à destination, la perspective change :

Bâle semble le grand *portorium* du Rhin, placé au coude du fleuve pour le dominer, le surveiller de son éminence et lui imposer un pont. Ce fut la Genève d'Érasme, [...]. Je ne me laissais pas d'errer autour de sa rouge cathédrale romane, fondée en l'an 1000 (?) par l'empereur Henri-le-Saint et sa Cunégonde, - pour servir de sépulture à Érasme, à Bullinger, etc. C'est l'ère du christianisme pontifical et de Grégoire VII, l'ère du protestantisme et du philosophisme. Les siècles se heurtent ici. Et tout le long, au pied de la silencieuse église et du sombre cloître roman plein des tombeaux des réformateurs, coule et murmure, dans son grand voyage de la Suisse à l'Allemagne, le flot majestueux, rapide, indifférent du Rhin. À quelle incommensurable distance suis-je donc de l'Italie ? Me voici au sein du rationalisme<sup>1383</sup>.

Qualifiée de « portorium », mot latin désignant les droits d'entrée et de sortie d'un port, la cité apparaît comme une instance exerçant son autorité sur le Rhin, une relation dominant/dominé s'établissant alors entre ceux-ci. Puis, inscrivant la cathédrale dans une

---

<sup>1381</sup> Voir : *infra*, 3-3-3-6.

<sup>1382</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t.1 (1828-1848), p. 284.

<sup>1383</sup> *Ibid.*, p. 286. C'est Michelet qui souligne.



perspective historique, l'auteur fait de celle-ci à la fois le témoin de la rencontre de divers courants de pensées et le symbole du changement, lequel n'est cependant pas en mesure d'entraver la rapidité du fleuve, ni de nuire à son apparence majestueuse. Tel un monument intangible, le Rhin traverse les époques.

Associant par ailleurs la cité rhénane au rationalisme, Michelet suggère une forme de froideur, par opposition à la lointaine Italie, plus chaleureuse. L'expression « dans son grand voyage de la Suisse à l'Allemagne » appliquée au Rhin pique notre curiosité. Considérant visiblement l'Allemagne comme l'ultime destination du fleuve, le voyageur omet de prendre en compte l'ensemble du cours de celui-ci, notamment son embouchure aux Pays-Bas. On peut voir ici le rappel des propos tenus plus haut sur le Rhône et le Rhin, lesquels constituent aux yeux de Michelet un trait d'union entre la Suisse et la France pour le premier, entre la Suisse et l'Allemagne pour le second.

Quant l'historien aborde à nouveau la Suisse cinq ans plus tard, il vient de présenter à la duchesse d'Orléans sa démission du Collège de France, où son cours dirigé contre les jésuites avait suscité la polémique. Voyant dans le mariage récent de sa fille Adèle la perte douloureuse de son enfant, Michelet décide de s'éloigner un temps du jeune couple<sup>1384</sup>. Le 8 août 1843, le voyageur arrive à Bâle par un temps particulièrement maussade :

Arrivés à huit heures à Bâle, et par la pluie, l'obscurité, repoussés des *Trois Rois*, nous logeons à la Couronne ; petite chambre, mais belle vue du Rhin, du pont. Le bruit du Rhin, plus grand, plus grave, moins précipité que celui du Rhône à Genève, si je ne me trompe<sup>1385</sup>.

Dans l'impossibilité de descendre là où il le souhaitait, c'est-à-dire à l'auberge réputée des Trois Rois, Michelet choisit un autre logis : moins confortable, l'auberge de la Couronne lui offre néanmoins une vue sur le Rhin qu'il apprécie particulièrement. À cette heure tardive et par ce temps exécrable, il ne peut certainement pas jouir très longtemps du panorama. Alors que le fleuve se dérobe probablement peu à peu à ses yeux, un autre de ses sens prend le relais. Sensible à l'environnement sonore, Michelet compare le « bruit du Rhin » à celui du Rhône à Genève, au moment où celui-ci quitte le Léman.

---

<sup>1384</sup> PETITIER, Paule, *op. cit.*, p. 187-191.

<sup>1385</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), p. 528. C'est Michelet qui souligne.

Prenant quelques précautions oratoires, l'auteur présente le Rhin comme supérieur en noblesse, avant de lui attribuer un rôle hautement symbolique :

Combien cette vue dut charmer ceux qui virent dans le Rhin la barrière de la liberté religieuse, les Érasme, etc. ! Moi-même, je m'y trouve d'autant plus animé à défendre toute la suite de notre tradition moderne, d'Érasme et Luther, Dumoulin, Shakespeare et Molière, Voltaire et Rousseau, tous ces chercheurs, ces dompteurs, qui parurent flottants et qui, dans leurs incertitudes, n'en ont pas moins fondé. Ils ont fondé la liberté de chercher encore et préparé les garanties de toute sorte qui font notre sécurité, notre dignité. S'ils ont souffert pour nous fonder cette commune patrie moderne, [...], nous souffrirons aussi pour défendre leur mémoire, à laquelle restent attachées tant de belles et grandes choses dont jouissent leurs ennemis mêmes<sup>1386</sup>.

Dans la ville où repose le grand humaniste<sup>1387</sup>, dont il dit qu'il est le *genius loci*<sup>1388</sup>, le fleuve devient pour Michelet le rempart de la « liberté religieuse ». L'allusion à la Réforme est évidente. Bien que critique à l'égard des catholiques, Érasme n'avait pas voulu suivre Luther à qui il reprochait de ne pas reconnaître le libre arbitre. Défendant des idées libérales et anticléricales, Michelet met en avant des hommes ayant rompu avec la tradition dans les domaines religieux, littéraire ou philosophique. Reconnaisant leurs faiblesses, l'historien ne manque cependant pas de souligner leur importance dans la fondation de ce qu'il nomme « cette commune patrie moderne », c'est-à-dire, probablement, le monde dans lequel il vit et de se considérer comme leur héritier. Face au Rhin, à l'auberge de la Couronne, l'historien paraît embrasser du regard tout un pan de l'histoire moderne. Incarnant le « cours de l'esprit du monde », le fleuve poursuit son chemin<sup>1389</sup> :

Temps sombre, pluie, ciel de plomb, à peine un point bleu. Le pont et le Rhin presque entièrement dans l'ombre. Le Rhin, gravement, imperturbablement, coulant toujours d'Est en Ouest, avant de tourner au Nord. Les nuages, au contraire, flottant lourdement de l'Ouest. Ils me représentaient les mobiles et passagères réactions contre l'invariable cours de l'esprit du monde. Passez, passez, nuages ; vous n'empêchez pas le Rhin de couler en sens inverse, et demain et toujours...

---

<sup>1386</sup> *Ibid.*, p. 528.

<sup>1387</sup> « Érasme, enfermé dans l'église, dort au bruit du Rhin, avec Œcolampade et Grynaeus dans le cloître ». *Ibid.*, p. 529.

<sup>1388</sup> « Le *genius loci*, c'est Érasme [...] ». *Ibid.*, p. 530 (25 août 1843). C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1389</sup> Michelet exprime à nouveau cette idée quelques pages plus loin, alors qu'il visite la salle du concile de Bâle : « Le Rhin, qui ne s'use pas, fait entendre au pied la douce et grande voix qui murmure : *Toujours, toujours* ». *Ibid.*, p. 530. C'est l'auteur qui souligne.

Mouvements contradictoires en apparence ; en réalité, l'un sert l'autre. Ces nuages, tout à l'heure fixés en neige, en glace, vont alimenter les glaciers du Rhin. Ainsi les mouvements partiels de réaction semblent contrarier le mouvement général, et ils en profitent<sup>1390</sup>.

Les nuées qui obscurcissent l'horizon depuis l'arrivée de Michelet à Bâle deviennent le symbole des aléas de l'histoire et des actes des hommes œuvrant dans l'espoir de l'infléchir. Suivant des directions opposées, le fleuve et les nuages apparaissent dans une relation contradictoire s'avérant finalement salutaire pour l'un comme pour l'autre : le cours d'eau se nourrit des eaux déversées par les nuages en amont, tout comme « l'invariable cours de l'esprit du monde » progresse grâce aux « passagères réactions ». Michelet, on le voit, illustre sa conception de l'histoire à l'aide d'une métaphore construite autour du Rhin à Bâle.

L'intérêt que l'historien porte à la cité rhénane et au fleuve se confirme lors de son troisième voyage en Suisse pendant l'été 1867, au retour d'une excursion à la Via Mala en compagnie de son épouse Athénaïs :

En voiture, au sortir de Coire, elle [Athénaïs] lut cette page et les deux précédentes sur Chiavenna, le Splügen, etc. Elle souriait, ne disait mot, à certaines choses qu'elle comprenait bien. [...]

Partis à 1 heure de Zurich, et, après Olten, traversé Suisse centrale verte et sauvage, vulgaire, froides forêts. [...] – je regrettai de ne pouvoir lui montrer Bâle, le tombeau d'Érasme, etc., le tournant du Rhin, ce grand asile de l'imprimerie, de la liberté de pensée où travailla Châtillon, l'apôtre de la tolérance<sup>1391</sup>.

À l'image négative que Michelet vient de donner du Rhin dans le secteur des sources s'oppose ici la vision poétique qu'il conserve du fleuve à Bâle, haut lieu de culture et creuset de l'histoire. La différence de perception est telle que l'on pourrait penser qu'il existe pour lui deux Rhins. Un examen attentif de ses propos sur le Rhin postérieur nous permettra de développer plus tard cette question complexe<sup>1392</sup>.

Le tronçon Bâle-Constance ne représente visiblement pas un axe primordial pour Michelet qui ne s'intéresse véritablement qu'au Rhin bâlois, dont il fait une métaphore du cours de l'histoire.

---

<sup>1390</sup> *Ibid.*, p. 529.

<sup>1391</sup> MICHELET, Jules, DIGEON, Claude (éd), *Journal*, t.3 (1861-1867), Paris, Gallimard, 1976, p. 506-507. Défenseur de la liberté de confession, l'humaniste savoyard Sébastien Castellion (1515-1563) s'était installé à Bâle en 1545 après s'être brouillé avec Calvin. Il enseigna le grec à l'université et mourut dans la cité rhénane.

<sup>1392</sup> Voir *infra*, 3-3-3-6.

### 3-1-3-9 HUGO, Victor (1839/1840)

*Le Rhin, lettres à un ami* est constitué, d'une part, de missives que Hugo adressa réellement à son épouse Adèle lors de trois voyages effectués en compagnie de Juliette Drouet<sup>1393</sup>, et d'autre part de lettres rédigées à Paris<sup>1394</sup>. Ce qui aurait dû être un « authentique récit de voyage » présente en fait un itinéraire non conforme à la réalité du périple<sup>1395</sup>. Qualifiant de « pillage textuel » le recours massif de l'auteur à divers guides de voyages<sup>1396</sup>, Nicole Savy n'en reconnaît pas moins l'importance du travail de recomposition des éléments et le génie de la langue hugolienne<sup>1397</sup>.

Pourquoi Hugo s'est-il intéressé au Rhin ? L'écrivain voue au fleuve, tour à tour propriété de César, de Charlemagne et de Napoléon I<sup>er</sup>, symbole de l'Europe, une véritable admiration<sup>1398</sup>. Après son voyage de 1840, Hugo travailla même à l'*Ébauche d'une monographie sur le Rhin*, souhaitant en présenter les « quatre grandes histoires »<sup>1399</sup>. On ne sait à quel emploi il destinait cette œuvre restée inachevée et en grande partie inédite. Le contexte politique entourant les voyages en question ne doit pas non plus être ignoré. Plusieurs incidents émaillèrent les années 1839-1841. Les rebondissements de la « question d'Orient »<sup>1400</sup> créèrent des tensions au niveau international. Ranimant le souvenir des humiliations subies par les Français, comme la « honte de Waterloo », ces tensions se propagèrent à un autre sujet brûlant, celui de la rive gauche du Rhin. Passant au premier plan, la rivalité franco-prussienne eut des

---

<sup>1393</sup> En 1838, 1839 et 1840. On sait par ailleurs que Hugo est venu en Suisse à cinq reprises : 1825, 1839, 1869, 1883 et 1884. Voir : LATHION, Lucien, *Victor Hugo et la Suisse*, Neuchâtel, Attinger, 1974, p. 13.

<sup>1394</sup> HUGO, Victor, GAUDON, Jean (éd.), *Le Rhin, lettres à un ami*, t. 1, Paris, Imprimerie Nationale, 1985, introduction de Jean Gaudon, p. 10.

<sup>1395</sup> *Le Rhin – lettres à un ami* s'appuie sur la correspondance envoyée par Hugo à sa femme durant le voyage en Champagne de 1838, durant une partie du périple de 1839 qui le conduisit jusqu'en Suisse et durant celui de 1840, pendant lequel l'écrivain côtoya le fleuve de Cologne à Heidelberg, puis gagna Constance, via la vallée du Neckar, avant de se rendre à Heidelberg. Voir notice d'Evelyn Brewer in : HUGO, Victor, GÉLY, Claude, SCHOELLER, Guy (éd.), *Œuvres Complètes – Voyages*, Paris, Laffont, 1987, p. 1235.

<sup>1396</sup> Sur ce point, consulter la bibliographie dans : SAVY, Nicole, *Victor Hugo, voyageur de l'Europe*, Bruxelles, Labor, 1997, p. 176-177. Hugo eut notamment entre les mains le *Manuel du voyageur en Suisse* d'Ebel, l'*Itinéraire descriptif et historique de la Suisse* d'Adolphe Joanne et le *Guide du voyage du Rhin, depuis ses sources jusqu'en Hollande* d'Aloys Schreiber. Jean Gaudon souligne tout particulièrement la dette de Hugo envers ce dernier. Voir : HUGO, Victor, GAUDON, Jean, *op. cit.*, introduction de Jean Gaudon, p. 29-30.

<sup>1397</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 131.

<sup>1398</sup> *Ibid.*, p. 138-143.

<sup>1399</sup> « l'histoire géologique, l'histoire germanique, l'histoire romaine, l'histoire moderne ». Voir la notice d'Evelyn Brewer in : HUGO, Victor, GÉLY, Claude, SCHOELLER, Guy (éd.), *op. cit.*, p. 1243.

<sup>1400</sup> Entrer dans les détails nous éloignerait probablement un peu trop de notre sujet. Aussi, nous nous contentons de quelques remarques générales et renvoyons à : HUGO, Victor, *Le Rhin*, in : MASSIN, Jean (éd.), *Victor Hugo - Œuvres Complètes*, t. VI – I, présentation de Jean Gaudon, p. 175-177.

répercussions sur l'opinion publique allemande<sup>1401</sup> et le Rhin devint le vecteur des mécontentements de part et d'autre, d'abord dans le *Rheinlied* de Nicolas Becker, paru à la fin du mois d'août 1840, puis dans *Le Rhin allemand*, réponse de Musset à la provocation allemande en 1841<sup>1402</sup>. Se trouvant en Allemagne lors de la parution du *Rheinlied*, Hugo, qui ne parlait pas la langue de Goethe, ne prit pas sur le moment toute la mesure des réalités politiques du pays où il séjournait. Aussi rencontra-t-il quelques difficultés lors de la première édition du *Rhin, lettres à un ami* de 1842, dont certains passages étaient ponctués de phrases à connotation antiprussienne. Mais son amitié avec la duchesse d'Orléans, Hélène de Mecklembourg, le conduisit à modérer ses propos dans la préface de ladite édition et à souhaiter un règlement pacifique du différend<sup>1403</sup>.

Dans l'avertissement à l'édition de 1845, sur laquelle nous nous appuyons, les éditeurs<sup>1404</sup> présentent l'œuvre comme plus complète que la précédente, dans la mesure où il n'est plus seulement question du Rhin entre Mayence et Cologne, mais aussi du « Rhin supérieur » de Mayence à Schaffhouse<sup>1405</sup>. Ces mêmes éditeurs précisent également la composition de l'ouvrage, subdivisé en trois parties : la « partie légendaire » (Pécopin), la « partie historique » (conclusion), et le « voyage proprement dit ». Nous serons également amenée à évoquer brièvement *En marge du Rhin* et *Fragment d'un voyage aux Alpes*, autres textes de Hugo parlant du cours suisse du Rhin, et rassemblés avec d'autres par Claude Gély<sup>1406</sup>.

Dans la lettre XXV des *Lettres à un ami*, Hugo évoque le Rhin dans le secteur des sources<sup>1407</sup> avant de s'intéresser à son cours entre Schaffhouse et Leyde aux Pays-Bas :

Le Rhin a tous les aspects. Il est tantôt large, tantôt étroit. Il est glauque, transparent, rapide, joyeux de cette grande joie qui est propre à tout ce qui est puissant. Il est torrent à Schaffhouse, gouffre à Laufen, rivière à Sickingen, fleuve à Mayence, lac à Saint Goar, marais à Leyde<sup>1408</sup>.

---

<sup>1401</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>1402</sup> DENTON, Chad, *op. cit.*, p. 976-977.

<sup>1403</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, tome VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, présentation de Jean Gaudon, p. 177-178.

<sup>1404</sup> Il s'agit de Jules Renouard et Cie. Voir : HUGO, Victor, GAUDON, Jean (éd.), *op. cit.*, t. 1, introduction de Jean Gaudon, p. 45.

<sup>1405</sup> HUGO, Victor, *Le Rhin*, in : MASSIN, Jean (éd), *Victor Hugo - Œuvres Complètes*, t. VI – I, p. 193.

<sup>1406</sup> HUGO, Victor, GÉLY, Claude, SCHOELLER, Guy (éd), *op. cit.*

<sup>1407</sup> Voir *infra*, 3-3-3-7.

<sup>1408</sup> HUGO, Victor, GÉLY, Claude, SCHOELLER, Guy (éd), *op. cit.*, p. 383.

Même si l'itinéraire réel des trois périple de Hugo diffère de celui décrit dans *Le Rhin*, les lieux mentionnés ici correspondent, au moins en partie, à des visites effectives du voyageur : celui-ci s'est bien rendu à Bâle en septembre 1839 et a remonté le Rhin de Cologne à Worms en septembre/octobre 1840, avant de gagner Constance puis Schaffhouse et la cataracte<sup>1409</sup>. Sensible aux changements d'apparence du cours d'eau, l'écrivain développe l'idée d'une polymorphie de celui-ci, proche de la mythologie hindouiste dans laquelle une même divinité peut prendre des formes différentes, nommées « avatars ».

Dans la lettre XXXIII, Hugo se penche sur la relation entre la cité bâloise et le fleuve :

Du haut des clochers la vue est admirable. J'avais sous mes pieds, à une profondeur de trois cent cinquante pieds, le Rhin large et vert ; autour de moi le grand Bâle, devant moi le petit Bâle ; car le Rhin a fait de la ville deux morceaux ; et, comme dans toutes les villes que coupe une rivière, un côté s'est développé plus que l'autre. À Paris, c'est la rive droite ; à Bâle, c'est la rive gauche. Les deux Bâle communiquent par un long pont de bois, souvent rudoyé par le Rhin, qui n'a plus de piles de pierre que d'un seul côté, [...]. Les deux villes font au Rhin des deux côtés une broderie ravissante de pignons taillés, de façades gothiques, de toits à girouettes, de tourelles et de tours. Cet ourlet d'anciennes maisons se répète sur le Rhin et s'y renverse. Le pont reflété prend l'aspect étrange d'une grande échelle couchée d'une rive à l'autre<sup>1410</sup>.

Prenant de la hauteur, Hugo analyse l'influence que le Rhin a exercé sur le développement des deux parties de la cité. Il dispose en la matière d'un élément de référence avec la ville de Paris, soumise à des conditions analogues. Si certains voyageurs ont assigné au Rhin bâlois une fonction esthétique, comme Théobald Walsh<sup>1411</sup>, ou bien identitaire, comme Chateaubriand<sup>1412</sup>, Hugo, lui, considère la ville comme un écrin destiné à souligner la beauté du fleuve. Mais ce que l'écrivain met finalement en évidence, c'est un lien de réciprocité entre le cours d'eau et la cité. Intrinsèquement beau, le premier contribue en effet à l'embellissement de la seconde, laquelle en souligne à son tour les charmes.

L'idée, fréquente chez les voyageurs, selon laquelle le Rhin n'entrave pas la communication entre les deux parties de la ville, se retrouve également chez Hugo.

---

<sup>1409</sup> HUGO, Victor, GAUDON, Jean (éd.), *op. cit.*, introduction de Jean Gaudon, p. 59 et p. 67.

<sup>1410</sup> HUGO, Victor, *Le Rhin*, in : MASSIN, Jean (éd), *Victor Hugo - Œuvres Complètes*, t. VI – I, p. 463.

<sup>1411</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 12.

<sup>1412</sup> Voir *supra*, 3-1-3-5.

S'intéressant à l'environnement reflété par le fleuve, l'écrivain voit d'abord le pont prendre la forme d'une « échelle couchée d'une rive à l'autre », image particulièrement originale, puis adopte une perspective plus large :

Des bouquets d'arbres et une foule de jardins suspendus aux devantures des maisons se mêlent aux zigzags de toutes ces vieilles architectures. Les croupes des églises, les tours des enceintes fortifiées, font de gros nœuds auxquels se rattachent, de temps en temps, les lignes capricieuses qui courent en tumulte des clochers aux pignons, des pignons aux lucarnes. Tout cela rit, chante, parle, jase, jaillit, rampe, coule, marche, brille au milieu d'une haute clôture de montagnes qui ne s'ouvre à l'horizon que pour laisser passer le Rhin<sup>1413</sup>.

Grâce à l'emploi de nombreux verbes d'action, Bâle apparaît comme un organisme vivant, foisonnant, animé. Comparé à une « haute clôture », le paysage montagneux en constitue le réceptacle et semble s'incliner au passage du Rhin : aux yeux de Hugo, ce n'est pas le fleuve qui adapte son cours à la configuration du terrain, mais ce dernier qui « s'ouvre » pour lui laisser libre cours.

Prenant ensuite le chemin de Zurich, Hugo avance un temps le long du fleuve :

Mais je reprends la route de Bâle à Zurich. Pendant quatre heures, jusqu'à Rhinfeld, elle côtoie le Rhin dans une vallée ravissante où pleuvaient, du haut des nuages, toutes les lueurs humides du matin. On laisse à gauche Creutznach,[...] ; puis on traverse Augst. Augst, voilà un nom bien barbare. Eh bien, ce nom, c'est Augusta. Augst est une ville romaine, la capitale des Raurarques, l'ancienne Raurica, l'ancienne Augusta rauracorum, fondée par le consul Munatius Plancus, auquel les Bâlois ont érigé une statue dans leur hôtel de ville,[...]. Voilà une bien grosse gloire, disais-je, et une bien petite ville. En effet, l'Augusta rauracorum n'est plus maintenant qu'un adorable décor pour un vaudeville suisse. [...] ; un bruit de roues de moulins, des balcons de bois égayés de vignes, un vieux cimetière où j'ai remarqué en passant une tombe étrange du quatrième siècle et qui a l'air de s'écrouler dans le Rhin auquel il est adossé, voilà Augst, voilà Raurica, voilà Augusta. Le sol est bouleversé par les fouilles. On en tire un tas de petites statuettes de bronze dont la bibliothèque de Bâle se fait un petit Dunkerque<sup>1414</sup>.

En plusieurs points, ce long passage contraste avec ce que nous avons dit plus haut à propos de Bâle : bien que recelant également les traces d'un passé glorieux, la petite cité d'Augst n'a rien à voir avec l'écrin de broderie que la grande ville offrait au fleuve,

---

<sup>1413</sup> HUGO, Victor, *Le Rhin*, in : MASSIN, Jean (éd), *Victor Hugo - Œuvres Complètes*, t. VI – I, p. 463.

<sup>1414</sup> *Ibid.*, p. 466.

contraint ici de s'écouler au milieu d'un décor qui confine au grotesque. L'histoire d'Augst se résume en effet à une vague collection de statuettes pareilles à celles qu'on pouvait trouver dans un magasin de bibelots parisien bien connu à l'époque<sup>1415</sup>, et à un tombeau très ancien que le Rhin menace d'engloutir. Pourtant, comme le précise Nicole Savy, « un paysage est pour Victor Hugo un monument historique : architecture créée par la géologie, le temps et les hommes, ravinée par les fleuves et les batailles ; architecture que le poète a pour mission de déchiffrer, le prophète d'interpréter. Les vieilles pierres tant aimées prennent place dans un ordre, ou dans un chaos, génésique »<sup>1416</sup>. Que se passe-t-il donc à Augst où subsistent tant d'authentiques vestiges du passé ? Le chantier de fouilles archéologiques est ici en quelque sorte trop réel, il ne se situe pas sur le plan artistique, celui du poète, ni au niveau spirituel, celui du prophète. Cette exhumation brutale, artificielle et hétéroclite du passé paraît gêner l'écrivain et faire perdre au Rhin sa fonction de « porteur d'Histoire ».

Poursuivant sa route sur les berges, Hugo se rapproche de Rheinfelden :

Une demi-lieue plus loin, sur l'autre rive du Rhin, ce joli ruban de vieilles maisons de bois, coupé par une cascade, c'est Warmbach. Et puis, après une autre demi-lieue d'arbres, de ravins et de prairies, le Rhin s'ouvre ; au milieu de l'eau s'accroupit un gros rocher couvert de ruines et rattaché aux deux rives par un pont couvert, bâti en bois, d'un aspect singulier. Une petite ville gothique, hérissée de tours, de créneaux et de clochers, descend en désordre vers ce pont ; c'est Rhinfelden, une cité militaire et religieuse, une des quatre villes forestières<sup>1417</sup>, un lieu célèbre et charmant. Cette ruine au milieu du Rhin, c'est l'ancien château, qu'on appelle la pierre de Rhinfelden. Sous ce pont de bois qui n'a qu'une arche, au-delà du rocher, du côté opposé à la ville, le Rhin n'est plus un fleuve, c'est un gouffre. Force bateaux s'y perdent tous les ans. – Je me suis arrêté un grand quart d'heure à Rhindelden. [...] Après Rhindelden jusqu'à Brugg, le paysage reste charmant ; mais l'antiquaire n'a rien à regarder, à moins qu'il ne soit comme moi plutôt curieux qu'archéologue, plutôt flâneur de grandes routes que voyageur. Je suis un grand regardeur de toutes choses, rien de plus, mais je crois avoir raison ; toute chose contient une pensée ; je tâche d'extraire la pensée de la chose. C'est une chimie comme une autre<sup>1418</sup>.

---

<sup>1415</sup> « Le petit Dunkerque » était au XVIII<sup>e</sup> siècle une célèbre mercerie située à l'angle de la rue Dauphine et du quai Conti à Paris. Il fut démoli en 1913.

<sup>1416</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 40.

<sup>1417</sup> Rheinfelden, Säkingen, Laufenburg et Waldshut, dites les quatre Villes forestières. Voir *supra*, note n° 208.

<sup>1418</sup> HUGO, Victor, *Le Rhin*, in : MASSIN, Jean (éd), *Victor Hugo - Œuvres Complètes*, t. VI – I, p. 466.



On remarque que l'attention portée par Hugo au paysage est réduite lorsqu'un rapprochement avec l'histoire ne s'impose pas à son esprit : entre Warmbach, sur la rive allemande, et Rheinfelden, sur la rive suisse, le Rhin est simplement bordé d' « arbres, de prairies ou de ravins », qui n'entrent pas en interaction avec lui, car le visiteur n'y perçoit probablement pas la trace de l'intervention humaine ou celle d'une quelconque évolution géologique qui lui permettrait de « remplacer la destruction par la mémoire »<sup>1419</sup>. Mais à proximité de Rheinfelden, la perspective s'infléchit l'espace d'un instant : « Le Rhin s'ouvre » pour accueillir un rocher, relié à la cité par un pont et sur lequel reposent les ruines d'un vieux château. L'écrivain évoque alors le passé militaire et religieux de la ville<sup>1420</sup>, sans entrer toutefois dans les détails. D'une part, Hugo nous éclaire sur son état d'esprit en tant que voyageur. Se qualifiant tour à tour de « flâneur » et de « regardeur », termes qu'il oppose respectivement à ceux de « voyageur » et d'« archéologue », il tient à mettre en avant le caractère improvisé du périple qu'il entreprend, détail souligné par Nicole Savy<sup>1421</sup>. D'autre part, il prend la défense d'une lecture du paysage que nous serions tentée de qualifier de « naturelle », opposée aux pratiques archéologiques consistant à faire apparaître artificiellement les traces du passé, pratiques qu'il a fustigées lors de son passage à Augst. Se faisant chimiste, Hugo le « regardeur » se donne pour mission « d'extraire la pensée de la chose ». Toutefois, comme nous l'avons déjà suggéré plus haut, il est des environnements où le « regardeur flâneur » peine à percevoir l'essence de la chose regardée : à Augst, le spectacle des fouilles venait entraver son entreprise. Entre Augst et Rheinfelden, le Rhin est là, mais les traces d'une évolution historique font défaut.

Sur le chemin de Rheinfelden à Brugg, petite bourgade d'Argovie située sur l'Aar, le paysage conserve certes un certain charme, mais n'offre pas la possibilité d'une « lecture palimpsestueuse », semblable à celle que nous avons évoquée plus haut. L'éloignement du fleuve y est-il pour quelque chose ? Si l'on répond par l'affirmative, cela signifierait que Hugo ne peut pas considérer n'importe quel paysage comme un « monument historique »<sup>1422</sup>. Pour se faire, il faut impérativement que se dégage de lui

---

<sup>1419</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 64.

<sup>1420</sup> D'abord suisse sous la coupe des Zähringen, Rheinfelden passa sous la domination autrichienne de 1330 à 1744, puis fut prise par les Français. Au cours de la Guerre de Trente ans, elle subit pillages et sièges de la part de troupes étrangères. En 1802, sous la République helvétique, elle devint le chef-lieu d'un éphémère canton du Fricktal, lequel fut ensuite incorporé, en 1803, au canton d'Argovie.

<sup>1421</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 130.

<sup>1422</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 40.

une force comparable à celle d'un fleuve comme le Rhin par exemple, ou à celle émanant des signes de l'intervention humaine.

Alors qu'il s'enfonce au cœur du canton d'Argovie, Hugo fait à nouveau du Rhin, dans la lettre XXXV, un « porteur d'histoire ». Adoptant la posture du « regardeur », il déchiffre un paysage puissant et torturé où l'homme a laissé sa trace depuis l'Antiquité :

L'œil se jette d'abord au fond du ciel [...] ; puis il va au bas de la vallée chercher Brugg [...] ; puis il remonte le long d'une sombre ampoule boisée et s'arrête à une haute ruine. Cette ruine, c'est le château de Habsbourg. [...].

L'Aar, obstrué de rochers, déchire en caps et en promontoires le fond de la vallée. Ce beau paysage est un des grands lieux de l'histoire. Rome s'y est battue. [...]. De ce donjon croulant, [...], découle sur toute l'Europe moderne le fleuve immense des archiducs et des empereurs.

Au nord, la vallée se perd dans une brume. Là est le confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat. La Limmat vient du lac de Zurich et apporte les fontes du Mont Todi ; l'Aar vient des lacs de Thun et de Brienz, et apporte les cascades du Grimsell ; la Reuss vient du lac des Quatre-Cantons, et apporte les torrents du Rigi, du Windgalle et du Mont Pilate. Le Rhin porte tout cela à l'Océan<sup>1423</sup>.

À quelques kilomètres de Brugg, Hugo se tient tout près de la vieille forteresse des Autours (Habichtburg), berceau de la dynastie des Habsbourg. Il compare à un fleuve la longue lignée qui régna pendant des siècles sur plusieurs pays d'Europe. Les cours d'eau jouent ici un rôle essentiel de réceptacle, mais c'est au Rhin que revient la suprême mission de véhiculer le tout jusqu' « à l'Océan », portant ainsi à la fois l'histoire des hommes et celle de la nature.

Sur le tronçon que nous venons de considérer, Hugo semble construire autour du Rhin, hormis à Augst, l'image d'un fleuve porteur d'histoire. Il nous faudra toutefois vérifier la validité de cette hypothèse lorsque nous examinerons les deux lettres consacrées à Schaffhouse et à la cataracte de Laufen<sup>1424</sup>. Nous verrons également si l'écrivain étend cette conception au secteur des sources<sup>1425</sup>.

---

<sup>1423</sup> HUGO, Victor, *Le Rhin*, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, t. VI – I, p. 469.

<sup>1424</sup> Voir *infra*, 3-2-3-9.

<sup>1425</sup> Voir *infra*, 3-3-3-7.

### 3-1-3-10 ANDERSEN, Hans Christian (1852/1860/1873)

Consignant ses impressions dans un journal, Andersen sillonna l'Europe pendant plusieurs décennies. Bien que venu en Suisse à treize reprises, il ne consacra pas de récit de voyage à ce pays dont les hautes montagnes semblaient pourtant le fasciner, lui qui était né dans l'une des régions les plus plates du monde. Rassemblés par Régis Boyer dans un volume intitulé *Voyages en Suisse - Journal 1833-1873*<sup>1426</sup>, les passages de son journal relatifs à ses visites en Suisse n'avaient pas été destinés à la publication par leur auteur. Il se dégage de ces pages, dont la rédaction n'a pas fait l'objet d'un soin particulier, le charme d'un texte sans fard, empreint de naturel<sup>1427</sup>.

Au cours de ses nombreux périples en terre helvétique, Andersen fréquente régulièrement les bords du Rhin. Schaffhouse et le secteur des sources, sur lesquels nous reviendrons, ainsi que Bâle et le lac de Constance comptent parmi les destinations ou étapes de prédilection de l'écrivain.

Des multiples passages d'Andersen dans la cité rhénane, seuls deux font l'objet de remarques détaillées dans le journal. Celui de 1860 vient clore un séjour de deux mois dans la Confédération au cours duquel le voyageur, qui rendit visite à plusieurs amis<sup>1428</sup>, a effectué peu de haltes touristiques. Se rendant à Bâle à la mi-septembre, il ne manque pas d'y admirer la *Danse macabre* ou *Danse des morts* et de visiter la cathédrale. Mais c'est surtout la vue depuis la fenêtre de sa chambre à l'hôtel des Trois Rois qui le subjugué. Mis en valeur par un chatoyant dégradé de bleu, le mouvement rapide du fleuve occupe le centre d'un tableau présenté comme emblématique de la Suisse, pays que l'auteur danois aimerait faire découvrir à la petite fille de son mécène et ami Jonas Collin<sup>1429</sup> :

[j'] eus, aux Drei Könige, une chambre donnant sur le Rhin, vue particulièrement superbe, je ne pouvais m'en arracher, les nuages bleu vert, l'eau rapide, les montagnes bleu foncé. Je pensai à la

---

<sup>1426</sup> ANDERSEN, Hans Christian, *Voyages en Suisse - Journal 1833-1873*, textes traduits par Régis Boyer, Yens sur Morges, Éditions Cabédita, 2005.

<sup>1427</sup> *Ibid.*, préface de Régis Boyer, p. 10.

<sup>1428</sup> Andersen a notamment séjourné chez les Auf der Mauer, à Brunnen, sur le lac des Quatre-Cantons et chez les Jürgensen, au Locle, près de la Chaux-de-Fonds.

<sup>1429</sup> Ingeborg Lind, née Collin, était la fille de Louise Collin et la petite-fille de Jonas Collin, directeur du Théâtre royal de Copenhague.

joie d'Ingeborg Lind en voyant cela et résolu, lorsque j'aurai 1000 rixdales pour cela, de l'emmener, elle et sa mère, en Suisse<sup>1430</sup>.

En avril 1873, cherchant manifestement à revivre les impressions de 1860, Andersen descend à nouveau à l'hôtel des Trois Rois et demande une chambre donnant sur le Rhin dont la vue l'enchantait. Mais alors qu'il avait admiré, treize ans plus tôt, la rapidité des flots se détachant sur fond de ciel et de montagnes, son horizon se limite cette fois aux façades des maisons éclairées par le soleil<sup>1431</sup>. D'humeur maussade en raison de sa santé fragile, Andersen se promène à nouveau sur la Pfalz mais ne consigne pas ses impressions dans le journal. Déçu en outre par la cherté et la mauvaise qualité du service aux Trois Rois, il fait de l'agréable vue sur le fleuve une consolation et la seule raison du choix de son hébergement bâlois.

Deux décennies plus tôt, se rendant à Milan, Andersen était passé par Lindau à la fin du mois de juin 1852. Sur les bords du lac de Constance, il s'était montré sensible au jeu des couleurs offert par la nature. Le vert du lac tranchait avec le violet des montagnes qui se dessinaient à l'horizon<sup>1432</sup>. Depuis la petite ville allemande, le voyageur avait admiré la rive suisse qui s'étendait sur sa droite. En qualifiant celle-ci de « tout à fait danoise »<sup>1433</sup>, il reconnaissait dans un même temps les beautés du paysage helvétique et celles de son propre pays. Après avoir traversé le plan d'eau, Andersen avait gagné Rorschach et poursuivi sa route vers Coire.

Au bord du lac de Constance, comme il le fera plus tard à Bâle, l'écrivain danois concentre donc son attention sur les jeux de couleurs et de lumière dont il fait des éléments essentiels du paysage.

## Conclusion

Bien que l'intérêt des voyageurs pour Bâle et Constance se confirme pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le regard que ceux-ci portent sur les deux villes conciliaires est mitigé. Si tous ne donnent pas, loin s'en faut, une image positive de la cité rhénane, le fleuve n'en reste pas moins relativement épargné par leurs critiques. À Constance, les voyageurs sont certes sensibles aux attraits du plan d'eau et de ses rives,

---

<sup>1430</sup> ANDERSEN, Hans Christian, *op. cit.*, p. 110-111.

<sup>1431</sup> *Ibid.*, p. 182-183.

<sup>1432</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>1433</sup> *Ibid.*, p. 52.

mais ils se montrent plus réservés vis-à-vis de la cité. Hormis Dumas et Andersen, tous établissent un lien entre le lac et le Rhin. Dépassant la question du mélange de leurs eaux, encore récurrente aux siècles précédents, Chateaubriand et Klingemann font de la rencontre entre la nappe lacustre et le fleuve une étape essentielle dans la genèse identitaire de ce dernier.

Entre les deux villes, le Rhin, encore miroir des sentiments chez Custine, prend progressivement une signification plus universelle, illustrée en premier lieu par la complémentarité entre ses parties allemande et suisse qui se dessine chez Klingemann et Walsh, puis par la politisation dont le fleuve fait l'objet chez Chateaubriand. Enfin, à partir des années 1830/40, des voyageurs comme Michelet et Hugo inscrivent le cours d'eau dans leur conception de l'histoire, tandis qu'un peu en marge, Cooper trouve sur ses bords les détails pittoresques dont il est friand.

### ***3-1-4 Le tronçon Bâle-Constance du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : bilan***

Si assez peu de voyageurs de notre corpus ont parcouru cet axe dans sa presque totalité<sup>1434</sup>, ils sont en revanche nombreux à en avoir découvert plusieurs aspects. Bâle et Constance représentent des étapes particulièrement appréciées, comme le prouve la fréquence de leur apparition dans les récits.

Partant à la découverte des collections particulières ou bien des œuvres de Holbein, auquel ils attribuèrent longtemps, à tort, la *Danse des morts* de l'église des dominicains, les promeneurs sont particulièrement attirés par les richesses culturelles qu'abrite la cité rhénane. Haut lieu de l'histoire religieuse et intellectuelle, celle-ci est immanquablement associée au souvenir du concile et à la mémoire d'Érasme. Le tombeau de l'humaniste à la cathédrale et l'ancienne salle des débats conciliaires constituent pour beaucoup des passages obligés. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, les visiteurs tiennent des propos majoritairement flatteurs sur la ville, entièrement reconstruite après le tremblement de terre de 1356. Pour un grand nombre d'entre eux, le Rhin représente un constituant essentiel de l'identité bâloise. Bien que coupant la cité en deux, le fleuve joue le rôle d'un élément structurant. Aussi le retrouve-t-on souvent au centre de la définition de celle-ci, comme le montrent différentes tentatives d'établir un lien étymologique entre le nom « Basel » et la notion de passage, chez Montaigne et Coryate notamment. En tant

---

<sup>1434</sup> Piccolomini, de Thou, Montaigne, Laborde, Custine, Walsh et Chateaubriand.

que voie de communication, le cours d'eau retient très tôt l'attention des voyageurs qui, à l'instar de Piccolomini, analysent son impact commercial. Il faut néanmoins attendre le XVII<sup>e</sup> siècle et l'Anglais Coryate pour voir le fleuve participer de la définition esthétique de la cité. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le regard des visiteurs sur Bâle se fait, globalement, plus négatif. Hormis chez l'Italien Bertola, l'intégration du Rhin dans un cadre urbain, dont beaucoup s'accordent pourtant à reconnaître le caractère imposant, est loin d'être une évidence : si Schmidt se contente de dénoncer l'architecture de la cité qu'il trouve peu à son goût, Laborde va jusqu'à rendre le Rhin en partie responsable du manque d'activité de cette dernière. Aux yeux de Jeanne-Manon Roland, la ville ne constitue pas un écrin à même de mettre en valeur les beautés du cours d'eau. Bien qu'assez critique à l'égard du Rhin bâlois, le Russe Karamzine l'entrevoit néanmoins, l'espace d'un instant, comme représentatif du fleuve dans son ensemble. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la cité rhénane semblant avoir perdu de son dynamisme culturel et intellectuel, ce que regrette par exemple Théobald Walsh, les voyageurs concentrent plus volontiers leur attention sur le fleuve. Depuis la Pfalz ou la fenêtre de leur chambre à l'hôtel des Trois Rois ou à l'auberge de la Couronne, ils sont nombreux à admirer la vue sur son cours majestueux pour se consoler de la tristesse du paysage depuis Colmar. Hugo, qui en d'autres lieux a fait du cours d'eau un porteur d'histoire, souligne la relation de réciprocité unissant le Rhin à la ville sur le plan esthétique. On remarque également chez plusieurs Français, comme Chateaubriand et Michelet, une propension à appréhender le fleuve à travers le prisme de l'histoire, le premier faisant du Rhin bâlois un symbole de l'histoire de France et le second une image de l'histoire universelle. Toutefois, dans l'antique Augusta Rauricorum, pourtant toute proche, le fleuve perd cette vocation, peut-être en raison du caractère hétéroclite de l'exposition des vestiges du passé, dénoncé par Hugo.

Autre ville conciliaire, Constance, que Montaigne et Laborde situent expressément sur les bords du Rhin, est associée au supplice des réformateurs Jean Hus et Jérôme de Prague. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les visiteurs sont nombreux à tenter de retrouver près du *Seerhein* le lieu de leur trépas. La question du rapport entre le lac et le fleuve constitue un autre sujet récurrent. Né d'une affirmation d'Ammien Marcellin au IV<sup>e</sup> siècle<sup>1435</sup>, le mythe de l'absence de mélange entre leurs eaux suscite la polémique jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant de faire place à une approche centrée sur le rôle du lac dans la construction identitaire du fleuve, perspective développée notamment par Klingemann et

---

<sup>1435</sup> *Res gestae*, Livre XV, chapitre IV.

Chateaubriand. Il faut également attendre le XVIII<sup>e</sup> siècle pour voir les voyageurs commencer véritablement à goûter les beautés du lac. Même si les comparaisons avec d'autres étendues d'eau suisses, comme celles de Zurich et de Genève, ne donnent pas toujours l'avantage au lac de Constance, les panoramas délicieux offerts par ce dernier procurent à certains, tels que Stolberg et Custine, une authentique jouissance et permettent à d'autres, comme Sophie von La Roche et Chateaubriand, de se réconcilier avec un passé douloureux.

Sur le tronçon Bâle-Constance, il s'en fallut de peu qu'un autre lieu soit érigé en site incontournable : dès le XV<sup>e</sup> siècle, Le Pogge et Piccolomini élaborèrent en effet autour de Laufenburg et de ses rapides une aura mythique reposant sur une confusion topographique. Trois siècles plus tard, Custine fut à ce point fasciné par le site qu'il le préféra à la pourtant célèbre chute du Rhin. Walsh regretta, lui aussi, d'avoir vu cette dernière seulement après son passage à Laufenburg. Comme le montre la place que leur ont accordée les ouvrages descriptifs et les guides de voyage, les rapides de Laufenburg ne laissèrent pas les voyageurs indifférents, mais on doit reconnaître qu'ils n'ont jamais constitué une véritable concurrence pour la cataracte de Schaffhouse, sur laquelle les visiteurs, comme nous allons le voir maintenant, focalisèrent particulièrement leur attention.

## 3-2 Regards de voyageurs sur Schaffhouse et les cataractes de Laufen

### 3-2-1 Voyageurs des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles

3-2-1-1 LE POGGE (1416), PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius dit Pie II (1431-1438), THOU, Jacques-Auguste de (1579)

Le Pogge, Piccolomini et de Thou ont en commun d'avoir évoqué la chute du Rhin dans un contexte géographique flou et d'avoir souligné les particularités acoustiques de celle-ci<sup>1436</sup>. Les deux Italiens associèrent en effet la cascade à l'ancien camp romain de Kaiserstuhl et établirent un parallèle avec les cataractes du Nil, conférant ainsi au site helvétique un caractère à la fois exotique et mythique<sup>1437</sup>. De Thou, qui confondit la cascade avec les rapides de Laufenburg, se montra, lui, particulièrement sensible à sa hauteur<sup>1438</sup>.

Bien qu'encore très négatifs, les propos de ces trois voyageurs sont le signe d'une curiosité naissante à l'égard d'un lieu alors encore méconnu dont le *Journal* de Montaigne propose l'une des premières peintures détaillées.

### 3-2-1-2 Le *Journal* de Michel de MONTAIGNE (1580)

Après une halte à Bâle, puis à Baden, sur la Limmat, Montaigne et son secrétaire prennent la direction de Schaffhouse le 7 octobre 1580. Franchissant le Rhin à Kaiserstuhl, les deux hommes évoluent sur la rive droite dans un environnement qui ne les laisse pas indifférents :

Nous vîmes à passer le Rhin à la ville de Kaiserstuhl, qui est des alliées des Suisses, et catholique ; et de là, suivîmes ladite rivière par un très beau plat pays, jusques à ce que nous rencontrâmes des sauts, où elle se rompt contre des rochers, qu'ils appellent les cataractes, comme celles du Nil. C'est que, au-dessous de Schaffhouse, le Rhin rencontre un fond plein de gros rochers, où il se rompt ; et au-dessous, dans ces mêmes rochers, il rencontre une pente d'environ deux piques de haut, où il fait un grand saut, écumant et bruyant étrangement. Cela arrête le cours des bateaux et interrompt la navigation de ladite rivière<sup>1439</sup>.

---

<sup>1436</sup> Voir *supra*, 3-1-1-1 et 3-1-1-3.

<sup>1437</sup> L'analogie entre le Rhin et la cataracte du Nil figurera aussi chez Montaigne. Voir *infra*, 3-2-1-2.

<sup>1438</sup> THOU, Jacques-Auguste de, *op. cit.*, p. 85.

<sup>1439</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, p. 105.



Tandis que les voyageurs atteignent la chute, la question de l'identité du locuteur se pose en raison de l'apparition d'un « ils » semblant désigner Montaigne ainsi que des personnes l'accompagnant, le scripteur s'excluant alors du groupe. La cascade de Laufen fait à cet instant l'objet d'une comparaison avec les cataractes du Nil, motif courant donnant au récit une touche d'exotisme<sup>1440</sup> que l'on a déjà rencontré chez Le Pogge et Piccolomini au XV<sup>e</sup> siècle. Outre l'impact sur la navigation, la description souligne le caractère complexe du phénomène. On imagine aisément le mystérieux secrétaire retranscrivant dans ces lignes les paroles de son maître, mais un fragment de phrase situe ces propos, à notre sens, sur un tout autre plan : évoquant le saut du fleuve, le scripteur ajoute en effet l'expression « écumant et bruyant étrangement<sup>1441</sup> ». Nous sommes tentée d'y reconnaître une manifestation de la subjectivité de celui qui tient la plume et pensons repérer ici une illustration de la perspective dégagée par Fausta Garavini, selon laquelle le scripteur « combine ce qu'il a vu et ce que les autres lui ont rapporté, mais en évitant toujours de s'arroger les opinions et les paroles d'autrui »<sup>1442</sup>. Tout en reprenant l'analogie entre les cataractes du Rhin et celles du Nil, avec laquelle ses compagnons de voyage sont manifestement familiarisés, le secrétaire laisse transparaître ses propres impressions.

Des trois sites sur les bords du Rhin suisse évoqués dans le *Journal*, c'est la cataracte de Schaffhouse qui permet au scripteur de différencier nettement son point de vue de celui de son maître.

## Conclusion

La cataracte de Schaffhouse semble avoir suscité un intérêt limité chez les voyageurs des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, peut-être en raison des imprécisions géographiques entourant l'évocation de celle-ci dans certains récits. Si le site apparaît dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle en tant qu'objet permettant à des sensibilités diverses de se manifester, il faut attendre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle pour le voir occuper une place de choix dans les récits de voyage.

---

<sup>1440</sup> POLIZZI, Gilles, *op. cit.*, p. 95, note de bas de page.

<sup>1441</sup> Souligné par nous.

<sup>1442</sup> MONTAIGNE, Michel de, *op. cit.*, introduction de Fausta Garavini, p. 14.

### 3-2-2 Voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle

#### 3-2-2-1 ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard (1763)

Dès l'introduction aux *Briefe aus der Schweiz nach Hannover (1763)*, le naturaliste Johann Andreae consacre un développement à Schaffhouse, plus particulièrement à son pont. Après avoir retracé l'histoire de ce dernier, initialement construit en pierre et détruit par la force du courant en 1754, le voyageur examine l'architecture de l'édifice de bois bâti sur les vestiges du précédent, dont la pile centrale fut cependant conservée. En soulignant l'unicité de cette construction et l'extraordinaire puissance des flots du Rhin juste en amont des chutes<sup>1443</sup>, le savant érige en véritable curiosité un site auquel de nombreux visiteurs s'intéresseront après lui.

Il est à nouveau question de Schaffhouse et de ses environs dans la lettre VIII du 31 août 1763. Peu de temps avant d'atteindre la cité, Andreae concentre son attention sur la morphologie du terrain :

Nur nahe von Schaffhausen, linker Hand, enthalten die Höhen Sandsteinfelsen. Rechter Hand zeigt sich dann der Rhein, der ein Bette von lauter Kiesel, ohne Quarz und Feuersteine hat, dergestalt empor gehoben, dass das Wasser mit Schäumen und Brausen darüber herfließet. Hier ist also die Schiffbarkeit des Rheins unterbrochen. Es werden darum die von Costanz [sic] herunterkommende Schiffe in der Stadt entladen und zurückgeschickt, die Waaren auf der Achse bis unter das Dorf Neuhausen abgefaren, und da erst wieder in Schiffe geladen. Dieser Umstand, der an sich, der Handlung beschwerlich, ist gleichwol der Stadt sehr vorteilhaft, die daher ein beträchtliches an Speditionskosten gewinnt, welches vielleicht den grössten Teil ihrer Einnahme ausmacht. [...]. Die Rheinbrücke – aber ich muss wegen Abgang der Post schliessen, und mein Brief ist ohnedem lang genug<sup>1444</sup>.

Arrivant de Neunkirch, village situé à l'ouest de Schaffhouse, Andreae fait des rapides situés en amont de la cataracte les responsables de l'interruption de la navigation sur le

<sup>1443</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, p. XII.

<sup>1444</sup> *Ibid.*, lettre XVIII, p.38. [Seulement près de Schaffhouse, à main gauche, les collines renferment des roches gréseuses. À droite, on distingue le Rhin dont le lit plein de gravier, dépourvu de quartz et de silice, se soulève de telle sorte que l'eau s'écoule dessus en bouillonnant et en écumant. La navigabilité du Rhin s'interrompt ici. C'est pourquoi les bateaux descendant de Constance sont déchargés en ville et renvoyés, que les marchandises sont descendues par roulier jusqu'en aval du village de Neuhausen et chargées seulement là à nouveau sur des bateaux. Cette circonstance, qui en soi gêne le commerce, est cependant très favorable à la ville qui gagne en frais de transport une somme considérable constituant la plus grosse partie de ses revenus. [...]. Le pont sur le Rhin – mais je dois terminer ici en raison du départ du courrier, et ma lettre est déjà assez longue.]

fleuve et, partant, de la bonne fortune de la ville, sans évoquer la chute elle-même, ni achever sa phrase relative au pont. Ce qui pourrait passer pour un manque d'intérêt criant s'explique en fait par une contingence matérielle, et prouve de surcroît que les lettres ont bien été rédigées sur place, comme l'auteur l'a affirmé dans la préface<sup>1445</sup>.

Reprenant les propos de la veille là où ils furent interrompus, la lettre IX du 1<sup>er</sup> septembre s'ouvre sur l'évocation du pont de Schaffhouse :

Ich wünschte, ein guter Bauverständiger zu sein, um Ihnen die Bauart dieser herrlichen Brücke beschreiben zu können. So aber kann ich nichts weiter, als Ihre Neugierde, sie selbst zu sehen, rege machen ; denn sie ist ein Stück, das nicht nur dem Meister, der es verfertigt hat, sondern selbst der Stadt Ehre machet<sup>1446</sup>.

Source de fierté pour les Schaffhousois, l'édifice est d'emblée présenté comme emblématique de la cité. Bien que ne s'estimant pas suffisamment compétent pour mettre en valeur ses caractéristiques architecturales, Andreae fournit des informations techniques qu'il complète et développe a posteriori, comme nous l'avons vu, dans la troisième partie du propos introductif<sup>1447</sup>. La gravure accompagnant la lettre dans l'édition de 1776 illustre certains aspects de la description tels que les barques destinées à faciliter la lutte contre un éventuel incendie, amarrées de chaque côté du magnifique pont couvert. Après avoir souligné la transparence des eaux du Rhin à cet endroit, le voyageur change de sujet et relate avec force détails sa visite du cabinet de sciences naturelles du savant local, le docteur Amman<sup>1448</sup>. Manifestement satisfait de la qualité de son compte rendu, Andreae craint de ne pas faire aussi bien pour le prochain sujet abordé :

O könnte ich Ihnen doch von folgendem, was ich hier gesehen, eine eben so gute Erzählung machen ! Ich bin zwar noch ganz vol von dem Anblikke, den ich vor ein paar Stunden gehabt habe, und den ich Ihnen gern getreu abzeichne und mit denselben lebhaften Farben, worin ich ihn gesehen. Aber wo finde ich genug starke Worte, die der Grösse des Gegenstandes angemessen

---

<sup>1445</sup> Voir *supra*, 3-1-2-1.

<sup>1446</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, lettre IX, p. 39. [Je souhaiterais être un expert en architecture afin de pouvoir vous décrire la manière dont ce magnifique pont est construit. Mais je ne peux rien faire de plus qu'éveiller votre curiosité à le voir vous-même ; car c'est une pièce qui fait non seulement honneur au maître qui l'a fabriquée mais aussi à la ville elle-même.]

<sup>1447</sup> Voir *supra*, 3-1-2-1.

<sup>1448</sup> Voir *supra*, note n° 625.

wären ? Ich verzweifle ganz und gar daran, sie zu finden, dennoch kan ich ohnmöglich davon schweigen<sup>1449</sup>.

Sur le point de relater sa visite à la chute de Laufen, le savant adopte une posture que bien d'autres voyageurs reprendront après lui, celle de l'observateur tiraillé entre un besoin irrépessible de décrire ce site admirable et la difficulté de trouver les mots adéquats. Abordant la cataracte par le village de Neuhausen, c'est-à-dire par la rive schaffhousienne, angle que nombre de visiteurs jugent défavorable, Andreae, admiratif, s'exclame :

O welch ein Blick ! zerstreute Haufen Felsen beengen hier auf einmal das Bette des schnellen Rheins, und zerteilen seine Fluten, welche sich nun mit Schaum überziehen. Es machen diese Felsen, unten an dem gegenüber liegenden Schlosse Laufen, eine schroffe Wand, die ich etwa auf 40 Fuß schätze, ob gleich einige Schriftsteller sie auf 70 und mehrere geschätzt haben. Sie kan in der That vor Zeiten, und wahrscheinlicher Weise muss beträchtlicher gewesen sein. Allein, wie gesagt, jetzt schätze ich sie, oder vielmehr den Fall, den sie verursacht, nicht höher als 40 Fuß. Diese feste Wand wird von drei oder vier sonderbar gestalteten Felsen bethürmt<sup>1450</sup>.

Frappé par la rapidité des flots juste avant que ceux-ci soient divisés par les rochers, le voyageur dépeint la lutte entre les éléments minéral et aquatique. Reprenant ensuite la casquette du savant, il s'efforce d'estimer la hauteur du phénomène et procède aussitôt à une rectification<sup>1451</sup>. En confrontant ainsi ses sources livresques à la réalité, l'auteur trouve l'occasion d'honorer son engagement d'apporter au lecteur des éléments inédits<sup>1452</sup>.

---

<sup>1449</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, lettre IX, p. 42-43. [Oh, si seulement je pouvais vous faire de la suite de ce que j'ai vu une aussi bonne narration ! Je suis certes encore rempli du spectacle que j'ai eu il y a quelques heures et c'est bien volontiers que je vous l'esquisse fidèlement et avec les mêmes couleurs vives que celles dans lesquelles je l'ai vu. Mais où trouver suffisamment de mots forts adaptés à la grandeur de l'objet ? Je désespère totalement de les trouver, cependant il m'est impossible de me taire.]

<sup>1450</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, lettre IX, p. 43. [Oh quelle vue ! Des amoncellements de roche éparpillés rétrécissent ici d'un seul coup le lit du Rhin véloce et divisent ses flots qui se recouvrent alors d'écume. En contrebas du château de Laufen situé en face, ces rochers forment une paroi abrupte que j'estime à environ 40 pieds, bien que quelques auteurs l'aient estimée à 70 pieds et plus. Elle a pu, et vraisemblablement même, elle a dû être plus considérable dans le temps. Mais, comme je l'ai dit, je l'estime maintenant, ou plutôt la chute qu'elle provoque, à à peine 40 pieds. Cette solide paroi est surmontée par trois ou quatre roches à la forme étrange.]

<sup>1451</sup> Andreae évalue ici la hauteur de la chute à 40 pieds, soit environ 13 mètres, remettant ainsi en cause les 70 pieds (soit un peu plus de 22 mètres) donnés par d'autres auteurs. Les variations, parfois importantes, dans les estimations des voyageurs peuvent dépendre de l'abondance des eaux selon la saison de la visite, mais aussi d'une absence d'homogénéité dans les unités de mesure (Voir *infra*, note n° 1708). La hauteur officielle indiquée de nos jours sur le site est de 22 mètres.

<sup>1452</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, Vorrede, p. IV.

Le décor étant planté, Andreae se concentre sur l'étonnante métamorphose des eaux du Rhin, lesquelles deviennent tour à tour « bouillonnement », « écume », « brume et poussière ». Pour clore sa première partie de la peinture de la chute, le visiteur qualifie cette dernière de « scène vraiment terriblement belle ! »<sup>1453</sup>. Illustration parfaite de la notion de sublime, cette expression traduit l'étrange sensation mêlant effroi et admiration qui s'empare de l'observateur face aux grandioses spectacles de la nature.

Entendant poursuivre sa description depuis un angle différent, Andreae franchit le fleuve en barque et gagne la passerelle située au pied du château de Laufen sur la rive zurichoise. Au plus près du phénomène dont la violence le surprend, le voyageur trouve l'inspiration pour un bref poème dans lequel la force des eaux bouillonnantes symbolise la puissance divine face à la petitesse des mortels<sup>1454</sup>. Le regard du savant a donc fait place à une vision empreinte de mysticisme.

Après avoir vivement recommandé à son lecteur ledit point de vue sur la cataracte, Andreae pose la question de sa représentation iconographique. Dressant un inventaire des œuvres picturales connues à l'époque, il mentionne Watelet<sup>1455</sup> et Schüz<sup>1456</sup>, puis évoque les gravures et descriptions d'Abraham Wagner<sup>1457</sup> et celles de Scheuchzer<sup>1458</sup>. Saisissant la difficulté de représenter pareil paysage dans sa globalité, Andreae préconise une approche originale :

[...], ja es erforderte dieser prächtige Wasserfall aus zehn und mehr verschiedenen Gesichtspunkten abgezeichnet zu werden, und erst aus diesen allen zusammen genommen würde

---

<sup>1453</sup> « Eine fürwar fürchterlich schöne Szene ! ». *Ibid.*, lettre IX, p. 43.

<sup>1454</sup> « Hier, Sterbliche, hier spricht die Gottheit aus den Wellen [...] - So fühlt denn, Sterbliche, wie schwach, wie nichts ihr seid ! ». *Ibid.*, lettre IX, p. 44. [Oh, mortels, c'est ici que des ondes s'élève la voix de la divinité [...] – Ressentez donc, mortels, à quel point vous êtes faibles et inexistants !]

<sup>1455</sup> Claude-Henri Watelet (1718-1786) est un artiste peintre, aquafortiste, graveur et homme de lettres parisien.

<sup>1456</sup> SCHÜZ : selon Andreae, il s'agirait d'un peintre originaire de Francfort.

<sup>1457</sup> Abraham Wagner (1734-1782) est un éditeur bernois qui publia en 1776 la fameuse collection de vues *Merkwürdige Prospekte aus Schweizer-Gebürgen*, très rapidement traduite en français. L'un des collaborateurs de l'ouvrage était Caspar Wolf.

<sup>1458</sup> SCHEUCHZER, Johann Jakob (1672-1733) : originaire de Zurich, ce docteur en médecine féru de sciences effectua de nombreux voyages en Suisse et dans les Alpes. En 1699, il publia une sorte de questionnaire, la *Einladungsbrief/zu Forschung natürlicher Wunderen/so sich im Schweizerland befinden*, destiné à ses compatriotes afin de les inciter à mieux observer et connaître leur propre pays et ses richesses, dont la montagne. Il est également l'auteur de la *Nova Helvetiae tabula geographica*, célèbre carte de la Suisse parue en 1712. Son œuvre a largement contribué à la découverte de la montagne. Voir : BOSCANI LEONI, Simona, « Tra Zurigo e le Alpi : le *Lettere des Grisons* di Jakob Scheuchzer (1672-1733) », in : MATHIEU, Jon, BOSCANI LEONI, Simona et al. (dir.), *op. cit.*, p. 157 sqq.

sich ein Abwesender endlich eine richtige, ob gleich sehr matte Vorstellung von dieser [...] selbst würdigen Scene machen<sup>1459</sup>.

La multiplication des angles d'approche apparaîtrait donc pour lui comme l'unique moyen de ne pas trahir la grandiose réalité du panorama, idée reprise et approuvée par Zurlauben dans ses *Tableaux de la Suisse*<sup>1460</sup>. Force est cependant de constater qu'Andrae n'applique pas dans ses *Briefe* le précepte qu'il vient d'énoncer, puisque les chutes n'y sont illustrées que par deux gravures prises depuis chaque rive<sup>1461</sup>.

Apostrophant ensuite directement le destinataire de la lettre, le savant cherche à donner à celui-ci une idée précise de la frayeur qui l'a saisi à la vue de l'impressionnant spectacle de la nature :

Was meinen Sie ? mein Herr, wenn ein Colosse auf einem dieser Felsen, die aus dem Strom hervorragen, aufgerichtet stünde, in einer Stellung, die noch so richtig Schrekken und Verzweiflung andeutete, würde solch ein Colosse hier nicht doch am unrichten Orte stehen ? Er würde dünkt mich, nicht viel mehr den Schrekken, den hier selbst die majätetische Natur zu einem ihrer Meisterstücke schuf, noch zu vergrössern beitragen, als ein Tropfen Wasser, ins Meer gegossen, zu desselben Ausschwellen<sup>1462</sup>.

Se suffisant à elle-même, la cataracte ne requiert aucun élément extérieur pour souligner son caractère majestueux. Mais la description du site ne se clôt pas sur cette image effrayante et grandiose :

Wie gefällt es Ihnen aber, wenn ich Ihnen sagen kann, daß man einstmals, da niedriges Gewässer auf einen dieser Felsen zu steigen erlaubte, ein elendes Zwergbild, einen Popanz von Holz [...] darauf gepflanzt hat ? Scheinet Ihnen dieses nicht etwas überaus sehr unanständiges und kleines, das den anschauenden Fremdling in die Gefahr setzt, aus dieser Entweihung solch eines ernsthaften Gegenstandes, sehr falsch auf den Geschmack der guten Bürger von Schafhausen zu

---

<sup>1459</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, lettre IX, p. 44. [Oui, il faudrait dessiner cette splendide chute d'eau sous dix angles de vue différents et plus encore, et seulement en les rassemblant tous, un absent pourrait enfin se faire une véritable idée, quoique très pâle, de cette scène digne d'elle-même.]

<sup>1460</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, t. 1, p. 89.

<sup>1461</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, gravures 7 et 8 hors texte entre les p. 44-45. Ces gravures furent réalisées par Johann Rudolf Schellenberg (voir *supra*, note n° 1044).

<sup>1462</sup> *Ibid.*, lettre IX, p. 45. [Qu'en pensez vous Monsieur ? Si se tenait un colosse dressé sur l'un de ces rochers qui surgissent du fleuve, dans une position inspirant véritablement l'effroi et le désespoir, un tel colosse ne serait-il pas au mauvais endroit ? Il me semble qu'il ne contribuerait guère à accroître l'effroi que la majestueuse nature a créé en l'un de ses chefs d'œuvre, pas plus qu'une goutte d'eau versée dans la mer contribuerait à gonfler cette dernière.]

folgern? Ich wenigstens, [...], habe mich an dieser verächtlichen Figur [...] in allem Ernste geärgert<sup>1463</sup>.

En interprétant la présence au centre de la cataracte d'une figurine grotesque comme un acte de désacralisation et la manifestation d'un goût douteux, Andreae souligne la fragilité de l'aura mythique des lieux, qu'il vient pourtant de contribuer à construire. Ce faisant, il remet également en question son opinion favorable des Schaffhousois évoquée en début de lettre en lien avec le pont couvert de la cité.

Dans la lettre suivante, le voyageur affirme avoir atteint l'objectif qu'il s'était fixé, à savoir rencontrer un certain Docteur St., médecin de la ville et ancien élève de Johannes Gessner, dont il semble reconnaître la valeur scientifique. Avant de quitter Schaffhouse, Andreae tient cependant à revoir les « majestueuses chutes du Rhin », cette fois-ci depuis une colline dominant le village de Neuhausen, point de vue que choisissent peu de voyageurs. Mais les quelques éléments descriptifs mentionnés ne concernent que les fabriques aux abords de la chute<sup>1464</sup>, comme si le site avait quelque peu perdu sa magie.

Face au spectacle de la cataracte, le regard d'Andreae oscille donc entre une approche mystique, voire mythique, et une attitude très scientifique se manifestant dans la recherche d'une représentation rigoureuse, graphique ou littéraire, aussi fidèle que possible.

### 3-2-2-2 HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz (1765-1767)

Accompagnant ses élèves, les princes de Holstein-Gottorp, en voyage de formation de 1765 à 1767, Christian Hirschfeld visite la Suisse. Il passe, entre autres, par Zurich, Neufchâtel et Berne, mais fait également halte à Schaffhouse et dans les Grisons. Tirées de ce périple, les *Briefe über die vornehmsten Merkwürdigkeiten der Schweiz* –

---

<sup>1463</sup> *Ibid.*, lettre IX, p. 45. [Mais cela vous plaît-il que je puisse vous dire que l'on y a, un jour où les basses eaux ont permis de monter sur l'un de ces rochers, planté une misérable statue de nain, un épouvantail en bois ? Est-ce que cela ne vous paraît pas être quelque chose d'extrêmement déplacé et petit et qui fait courir à l'étranger le risque, à la vue de la profanation d'un objet si sérieux, d'avoir une idée bien fautive du goût des bons citoyens de Schaffhouse ? Moi, au moins, [...], je me suis sérieusement indigné de cette abjecte silhouette.]

<sup>1464</sup> *Ibid.*, lettre X, p. 47-48.

*Zum Nutzen junger Reisender*<sup>1465</sup>, dont le premier volume parut en 1769<sup>1466</sup>, sont rédigées à l'intention des jeunes voyageurs.

L'évocation de la cataracte de Laufen par Hirschfeld a ceci de particulier qu'elle ne propose aucune peinture de cette dernière. Alors qu'il vient dans la lettre 8 de consacrer un long passage à Zurich et à son commerce florissant<sup>1467</sup>, Hirschfeld ne réserve que quelques lignes à Schaffhouse. La ville n'offrant « rien de remarquable » à l'exception de sa « situation favorable » et de la proximité des chutes déjà « suffisamment décrites »<sup>1468</sup>, l'auteur concentre son attention sur ses habitants, qu'il trouve plus proches de leurs voisins allemands que de leurs frères suisses.

Hirschfeld est l'un des rares voyageurs de notre corpus ayant séjourné près de la cataracte à s'être si peu exprimé à son sujet, ce qui, du reste, surprend chez un futur spécialiste d'esthétique. Visiblement au fait des multiples descriptions dont le site a déjà fait l'objet, l'écrivain hésite peut-être à en proposer une à son tour. On peut également voir dans cette apparente dérobade sa volonté de privilégier l'intention didactique. Conformément au sous-titre de son ouvrage<sup>1469</sup>, Hirschfeld enseignerait ici indirectement à ses jeunes compagnons, ainsi qu'à son lecteur, à ne pas succomber à l'attrait de sites à la mode et à conserver au voyage son objectif utilitaire.

### 3-2-2-3 GOETHE, Johann Wolfgang von (1775/1779/1797)

En route pour le sud de l'Europe, Goethe se rendit en Suisse et dans les Alpes en 1775, 1779 et 1797<sup>1470</sup>. Ses périples en terre helvétique ne constituent donc pas une fin en soi, mais s'inscrivent plutôt dans une démarche « d'approche vers l'Italie »<sup>1471</sup>. Terre de passage, la Suisse représenterait pour lui non seulement une limite symbolique entre

---

<sup>1465</sup> HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz, *Briefe über die vornehmsten Merkwürdigkeiten der Schweiz – Zum Nutzen junger Reisender*, Leipzig, 1769. [À l'usage des jeunes voyageurs]

<sup>1466</sup> Le second tome ne vit jamais le jour.

<sup>1467</sup> HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz, *op. cit.*, p. 46-47.

<sup>1468</sup> *Ibid.*, p. 47-48.

<sup>1469</sup> « Zum Nutzen junger Reisender ».

<sup>1470</sup> Goethe serait également passé par la Via Mala en 1788, lors de son retour d'Italie. Voir : MIELSCH, Hans-Ulrich, *op. cit.*, p. 163). À cette occasion, l'écrivain aurait passé la nuit du 31 mai au 1er juin 1788 à Vaduz. Voir: MARTIN, Graham, « Eine Bestätigung von Goethes Aufenthalt in Vaduz 1788 », in : *Jahrbuch des historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein*, vol. 93, Vaduz, Selbstverlag des historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein, 1995, p. 339.

<sup>1471</sup> CHIADÒ RANA, Christine, *op. cit.*, introduction de Claire Jaquier, p. 7.



Nord et Sud, comme l'indique Claire Jaquier<sup>1472</sup>, mais aussi l'opportunité de se défaire du poids de la civilisation en se retrouvant face à la « nature pure et sauvage »<sup>1473</sup>.

Si l'écrivain, fasciné par les paysages alpins, se refuse à participer à « l'édification d'une image statufiée du pays »<sup>1474</sup>, il manifeste cependant un réel intérêt pour les cours d'eau suisses jaillissant dans le Saint-Gothard où il « éprouve le vertige de l'autre monde »<sup>1475</sup>. Au cours du voyage de 1779, par exemple, Goethe reconnaît dans le massif la ligne de partage des eaux, le lieu où naissent le Rhône et le Rhin. La cataracte de Schaffhouse apparaît toutefois comme un lieu particulier dans la mesure où le voyageur s'y rendit lors de chacun de ses passages en Suisse, lesquels sont, selon Claire Jaquier, associés à trois moments distincts de son œuvre : le périple de 1775 exprimerait le « reniement du *Sturm und Drang* après le trop grand succès de *Werther* ». Celui de 1779 constituerait l'amorce du « tournant classique » qui s'accomplira ensuite en Italie. Quant au périple de 1797, il serait le signe de « l'ambition savante et encyclopédique des années 1795 et suivantes »<sup>1476</sup>. À travers un examen attentif des circonstances et des souvenirs de chaque voyage, nous tenterons de voir dans quelle mesure la cataracte de Schaffhouse a permis à l'écrivain de révéler ses états d'âme.

Le départ de Goethe en juin 1775<sup>1477</sup> est lié à son besoin de prendre ses distances avec Lili Schönemann (1758-1817), dont il vient de faire la connaissance dans le salon que la mère de cette dernière tient à Francfort. Une véritable passion s'empare du jeune homme, mais les deux familles ne partagent pas cet enthousiasme. Encouragé par son père, qui voit cette idylle d'un mauvais œil, et pensant que l'éloignement lui sera salutaire, Goethe accepte la proposition des frères Stolberg et du comte Haugwitz de les accompagner en Suisse<sup>1478</sup>. À cet instant, l'auteur de *Werther* associe la Suisse à la personne de Lavater, rencontré un an plus tôt lors d'un voyage sur le Rhin que les deux hommes avaient descendu en bateau d'Ems à Elberfeld via Coblenche et Cologne. L'attrait pour la nature est donc une motivation secondaire, même si ce premier voyage en terre helvétique marque le début de l'étonnement grandissant que Goethe éprouvera en

---

<sup>1472</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1473</sup> GRIENER, Pascal, « Le réel comme construction. Goethe sur le motif » in : CHIADÒ RANA, Christine, *op. cit.*, p. 248.

<sup>1474</sup> CHIADÒ RANA, Christine, *op. cit.*, introduction de Claire Jaquier, p. 12.

<sup>1475</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1476</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>1477</sup> Sur les raisons du premier voyage en Suisse, voir : HOHOFF, Curt, *Johann Wolfgang von Goethe – Dichtung und Leben*, Munich, Herbig Verlagsbuchhandlung, 1989, p. 219-226 et MIELSCH, Hans-Ulrich, *op. cit.*, p. 95.

<sup>1478</sup> Voir *infra*, 3-2-2-4.

contemplant le Gothard et les chutes près de Schaffhouse. C'est d'ailleurs là qu'il se rend dès qu'il franchit la frontière, comme le souligne Uwe Hentschel<sup>1479</sup>. Comportant trois temps, le voyage de 1775 conduit Goethe d'abord à Zurich, où il rend visite à Lavater et à Bodmer, puis dans les Alpes jusqu'au Gothard, enfin à nouveau à Zurich. L'objectif affiché du périple ne sera finalement pas atteint, car ni le renouvellement de l'amitié avec Lavater, ni les paysages du Gothard et de Suisse centrale ne parviennent à lui faire oublier Lili Schönemann.

Le périple de 1779 trouve également son origine dans un besoin de changement<sup>1480</sup>. À la cour du duc de Weimar depuis quatre ans, Goethe ne progresse pas dans l'écriture de ses drames et ressent la nécessité de s'éloigner quelque temps pour prendre ses distances avec Charlotte von Stein<sup>1481</sup>. Prenant personnellement la responsabilité du voyage, Goethe fait de celui-ci pour le jeune duc, âgé de vingt-deux ans, l'opportunité de parfaire sa formation. L'itinéraire conduit les voyageurs successivement dans le Jura (entre Bâle et Bienne), à Berne et dans l'Oberland, sur la rive nord du Léman, dans la vallée de Joux, à Chamonix, dans le Valais, au Gothard, à Lucerne et à Zurich, pour s'achever aux chutes de Schaffhouse.

Quant au troisième déplacement, il diffère notablement des deux précédents, ne ressemblant ni à l'escapade de l'été 1775, ni au « périple aventureux de 1779, accompli dans l'incognito »<sup>1482</sup>. En 1797, c'est le représentant du classicisme de Weimar qui se met en route. Mais cette fois encore, le départ pour la Suisse répond à la nécessité de fuir certaines contraintes et de partir à la recherche de soi-même<sup>1483</sup>. En raison d'une situation politique inquiétante en Europe, Goethe abandonne son projet initial d'aller en Italie<sup>1484</sup> et se rend à Stäfa chez son ami Johann Heinrich Meyer<sup>1485</sup>, en compagnie duquel il prend

---

<sup>1479</sup> HENTSCHEL, Uwe, *op. cit.*, p. 82.

<sup>1480</sup> Sur les causes du second voyage en Suisse, voir : MIELSCH, Hans-Ulrich, *op. cit.*, p. 119 et CHIADÒ RANA, Christine, *op. cit.*, introduction de Claire Jaquier, p. 17.

<sup>1481</sup> STEIN-KOCHBERG, Charlotte (1742-1827) : cette dame d'honneur de la duchesse Anna Amalia de Weimar fit, en 1775, la connaissance de Goethe avec lequel elle entretint une relation platonique mais fusionnelle. Son influence sur la production littéraire de celui-ci est attestée (*Iphigénie, Torquato Tasso*). Charlotte von Stein et Goethe se brouillèrent lorsque ce dernier se mit en ménage avec Christiane Vulpius en 1788, à son retour d'Italie.

<sup>1482</sup> CHIADÒ RANA, Christine, *op. cit.*, introduction de Claire Jaquier, p. 21.

<sup>1483</sup> Claire Jaquier parle d'un « moment de quête de soi ». *Ibid.*, p. 22.

<sup>1484</sup> Le voyage de 1797 était à l'origine destiné à rassembler les matériaux nécessaires à l'élaboration d'une description complète de l'Italie. Sur ce point, voir : CHIADÒ RANA, Christine, *op. cit.*, introduction de Claire Jaquier, p. 21.

<sup>1485</sup> Peintre et écrivain d'origine zurichoise, Johann Heinrich Meyer (1760-1832) fut l'élève de Johann Caspar Füssli (1707-1782) qui l'initia à l'œuvre de l'archéologue allemand Winckelmann, dont il devint spécialiste. La preuve d'une première rencontre entre Goethe et Meyer à Zurich en 1779 n'étant pas établie, la majorité des chercheurs indique que les deux hommes firent connaissance à Rome en 1786, et qu'ils se

le chemin des cantons primitifs. Tout en suivant un parcours quasi identique à celui de son premier voyage en Suisse, Goethe entame son troisième périple là où il avait achevé le second, aux chutes du Rhin à Schaffhouse, site pour lequel il manifeste un vif intérêt.

Les traces écrites des trois pérégrinations sont de nature très différente. Une allusion à la première se trouve dans la correspondance de Goethe, qui n'écrivit du reste que trois lettres durant son déplacement. Annonçant sa visite aux chutes à sa tante Johanna Fahlmer dans la missive du 7 juin 1775, il manifeste sa hâte de retrouver Lavater à Zurich et paraît n'envisager la promenade à la cataracte que comme une occupation lui permettant de patienter jusqu'au lendemain<sup>1486</sup>. Le récit du voyage à proprement parler fut publié en 1833, dans la quatrième partie de *Dichtung und Wahrheit*, dont il forme les livres XVIII et XIX. Le second périple est le seul à l'origine d'un texte autonome, les *Briefe aus der Schweiz*, paru en 1796. Quant à celui de 1797, il donne naissance à *Reise in die Schweiz 1797*. Publiée après sa mort, cette œuvre n'est pas entièrement de la main de Goethe. Ce dernier dicta en effet à Ludwig Geist<sup>1487</sup>, qui l'avait accompagné, une sorte de journal comportant trois fascicules, recopié ensuite par un autre secrétaire. C'est à Eckermann<sup>1488</sup> que l'écrivain confia finalement, avant de mourir, le soin de mettre l'œuvre en forme. Un autre ouvrage, en collaboration avec le Suisse Johann Heinrich Meyer, aurait dû voir le jour, mais le projet ne se réalisa pas<sup>1489</sup>. La différence de traitement des trois périple trouve un début d'explication si l'on garde à l'esprit, comme

---

retrouvèrent à Weimar en 1791. Meyer, qui devint directeur de l'École princière de dessin en 1806, est considéré comme le conseiller de Goethe en matière d'art et comme le personnage suisse le plus important à ses yeux après Lavater. Voir : DESEYVE, Yvette, *Künstler in Rom – Johann Heinrich Meyer*, [http://www.goetheportal.de/index.php?.d=rom\\_meyer](http://www.goetheportal.de/index.php?.d=rom_meyer), page consultée le 08/04/2010 et DAHNKE, Hans-Dietrich, OTTO, Regine (éd.), *Goethe Handbuch – Personen, Sachen, Begriffe*, t. 4/2, Stuttgart-Weimar, J. B. Metzler, 1998, p. 968-969.

<sup>1486</sup> « Hier l. Tante ein Paar Blicke in die freye Welt ! Das schreib ich [in] Schaffhausen im Schwerdt. Gehe ietzt aus den Rheinfall zu sehen. Morgen um diese Zeit bin ich bei Lavater. Mir ists recht wohl. Könnt ich nur recht tief in die Welt. Vermuthe aber ich werde nächstens wieder bey euch seyn ! ». GOETHE, Johann Wolfgang von, GROSSE, Wilhelm (éd.), *Johann Wolfgang Goethe von Frankfurt nach Weimar - Briefe, Tagebücher, Gespräche 1764 – 1775*, in : *Sämtliche Werke in 40 Bänden*, t. 28, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1997, p. 454. [chère Tante, voici quelques coups d'œil dans le monde libre ! Je vous écris cela à Schaffhouse, à l'hôtel Schwerdt. Je vais sortir maintenant pour aller voir la chute du Rhin. Demain à cette heure-ci, je serai chez Lavater. Je me sens vraiment bien. Si seulement je pouvais aller plus loin dans le monde ! Mais je suppose que je serai bientôt à nouveau chez vous !].

<sup>1487</sup> GEIST, Ludwig (1776-1854) : ce latiniste, spécialiste de botanique, fut au service de Goethe de 1795 à 1804.

<sup>1488</sup> Johann Peter Eckermann (1792-1854) entra au service de Goethe en 1823 et devint son confident. Il encouragea notamment l'auteur à terminer son *Faust* ainsi que la dernière partie de *Dichtung und Wahrheit*.

<sup>1489</sup> CHIADÒ RANA, Christine, *op. cit.*, introduction de Claire Jaquier, p. 22.

Claire Jaquier, que Goethe « livra à la postérité les témoignages de trois voyages, trois états du voyageur »<sup>1490</sup> que nous allons nous efforcer de mettre en lumière.

Comme nous venons de le voir, les traces écrites contemporaines du voyage de 1775 sont rares. C'est principalement dans les livres XVIII et XIX de *Dichtung und Wahrheit*<sup>1491</sup> que l'écrivain évoque, près de soixante ans après, son premier passage en terre helvétique. Cherchant à fuir sa passion dévorante pour Lili Schönemann, c'est en « habit de Werther »<sup>1492</sup> que le jeune homme part pour la Suisse. Tout en songeant à Lili, il aime à contempler les montagnes et les lacs. Avec les frères Stolberg et Haugwitz, il s'enthousiasme pour la nature sauvage et pour le sentiment de liberté que celle-ci lui inspire<sup>1493</sup>. Goethe et ses compagnons étaient probablement ensemble aux chutes le 7 juin 1775, dans la mesure où leurs routes ne se séparèrent que le 6 juillet 1775 à Zurich<sup>1494</sup>. La description des chutes, « seul site » dont Goethe « garde un souvenir précis entre Francfort et Zurich »<sup>1495</sup>, n'occupe pourtant que quelques lignes :

Hier wird durch einen mächtigen Stromsturz merklich die erste Stufe bezeichnet die ein Bergland andeutet in das wir zu treten gewillt sind ; wo wir denn nach und nach, Stufe für Stufe, immer im wachsenden Verhältnis die Höhen mühsam erreichen sollen<sup>1496</sup>.

Sur un ton neutre, dépourvu de tout effet emphatique, le voyageur présente la cataracte comme un simple phénomène géologique indiquant la proximité de la montagne. Le long laps de temps entre la visite et la rédaction du texte peut à lui seul justifier cette sobriété. Hans-Ulrich Mielsch suggère cependant une autre explication et rappelle qu'au moment où Goethe rédige ce passage de *Dichtung und Wahrheit*, il est préoccupé par l'évocation

---

<sup>1490</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>1491</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Aus meinem Leben – Dichtung und Wahrheit*, MÜLLER Klaus-Detlef (éd.), in : BORCHMEYER, Dieter et al. (éd.), *Johann Wolfgang Goethe – Sämtliche Werke – Briefe, Tagebücher und Gespräche* (40 vol.), Deutscher Klassiker Verlag, Francfort sur le Main, t. 14 (1986).

<sup>1492</sup> MIELSCH, Hans-Ulrich, *op. cit.*, p. 96.

<sup>1493</sup> « Goethe tient, rétrospectivement, à associer le voyage de 1775 à l'esprit sentimental et hostile aux conventions sociales qui caractérise Werther ». CHIADÓ RANA, *op. cit.*, introduction de Claire Jaquier, p. 7.

<sup>1494</sup> WITTE, Bernd (éd) et al., *Goethe Handbuch in vier Bänden*, t. 3, Stuttgart - Weimar, Verlag JB Metzler, 1997, p. 1017.

<sup>1495</sup> « Das Einzige was ich mir zwischen da und Zürich noch deutlich erinnere ist der Rheinfluss bei Schaffhausen ». [La seule chose dont je me souviens précisément entre ici [Francfort] et Zurich, c'est la chute du Rhin près de Schaffhouse]. GOETHE, Johann Wolfgang von, MÜLLER Klaus-Detlef (éd.), *op. cit.*, t. 14, p. 793.

<sup>1496</sup> *Ibid.*, p. 793. [Le premier palier annonçant un pays de montagnes dans lequel nous avons la volonté d'aller est désigné ici de manière perceptible par la puissante chute d'un fleuve ; là où nous devons atteindre les collines, peu à peu, palier après palier, de plus en plus péniblement.]

des conversations tenues avec sa sœur, laquelle lui déconseillait sa liaison avec Lili Schönemann<sup>1497</sup>.

Néanmoins, le fait que Goethe se réfère dès 1775 aux chutes pour exprimer son admiration envers Erwin von Steinbach, considéré comme l'architecte de la cathédrale de Strasbourg entre 1284 et 1293, nous invite à relativiser son apparente absence d'enthousiasme face au spectacle des chutes : dans une sous-partie des *Schriften zur Kunst*, intitulée *Dritte Wallfahrt nach Erwins Grabe im Juli 1775*, le jeune écrivain évoque en effet en ces termes le pèlerinage qu'il entreprit au tombeau d'Erwin au retour de son premier voyage en Suisse :

Du bist Eins und lebendig, gezeugt und entfaltet, nicht zusammengetragen und geflickt. Vor dir, wie vor dem schaumstürmenden Sturze des gewaltigen Rheins, wie vor der glänzenden Krone der ewigen Schneegebirge, wie vor dem Anblick des heiter ausgebreiteten Sees und deiner Wolkenfelsen und wüsten Täler, grauer Gotthard ! wie vor jedem großen Gedanken der Schöpfung, wird in der Seele reg, was auch Schöpfungskraft in ihr ist. In Dichtung stammelt sie über, in kitzlenden Strichen wühlt sie auf dem Papier Anbetung dem Schaffenden, ewiges Leben, umfassendes, unauflösliches Gefühl des, das da ist und war und da sein wird<sup>1498</sup>.

L'admiration de Goethe pour Steinbach étant sans limites, l'évocation de la cataracte de Schaffhouse prend dans ce passage une dimension particulière : Erwin von Steinbach, tout comme le spectacle des chutes et celui des neiges éternelles du Gothard, apparaît comme une source d'inspiration porteuse d'un véritable pouvoir de création. En juin 1775, Goethe ne serait donc pas resté insensible au phénomène de la cataracte et la description bien prosaïque de *Dichtung und Wahrheit* ne reflèterait qu'imparfaitement son état d'esprit d'alors.

Comme nous l'avons signalé plus haut, seul le second voyage en Suisse a fait l'objet d'un écrit autonome, les *Briefe aus der Schweiz* (1796), composées de deux parties. Si la première est une œuvre d'imagination, la seconde constitue une relation

---

<sup>1497</sup> MIELSCH, Hans-Ulrich, *op. cit.*, p. 97.

<sup>1498</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Dritte Wallfahrt nach Erwins Grabe im Juli 1775*, in : *Goethes Werke, Hamburger Ausgabe in 14 Bänden*, t. 12, Hambourg, Christian Wegner Verlag, 1963, p. 28, [Tu es unique et vivant, engendré et déployé, pas assemblé laborieusement ni rapiécé. Devant toi, comme devant la chute écumante et impétueuse du puissant Rhin, comme devant la couronne étincelante des montagnes aux neiges éternelles, comme à la vue du lac qui s'étend, serein, et à celle de tes rochers ennuagés et de tes vallées désolées, oh gris Gothard !, comme devant chaque grande idée de la Création s'anime dans l'âme ce qu'il y a aussi en elle de force créatrice. En poésie, sur le papier qu'elle torture en griffonnant des traits, elle balbutie au Créateur son adoration, la vie éternelle, la grande et indissoluble capacité à percevoir ce qui est qui était et qui sera.]

fidèle du périple sous la forme de missives adressées à Charlotte von Stein entre le 3 octobre et le 13 novembre 1779. Écrite depuis le Gothard, la dernière lettre renferme une évocation du cours suisse du Rhin : le voyageur prend conscience de l'importance de ce massif, qu'il nomme « massif royal »<sup>1499</sup> et qui lui apparaît comme un point central d'où partent les fleuves vers les quatre points cardinaux. C'est là que le Rhin prend sa source avant de courir vers l'Orient. Étant donné que Goethe n'atteint Schaffhouse que le 5 décembre, les *Briefe aus der Schweiz* ne contiennent donc aucune allusion au second passage aux chutes. En s'appuyant sur des notes et des correspondances diverses, Wilhelm Bode<sup>1500</sup> est cependant parvenu à reconstituer cette visite.

Arrivé à Bâle le 1<sup>er</sup> octobre 1779, Goethe descend dans la célèbre auberge des Trois Rois qui domine le Rhin, depuis laquelle il jouit d'une vue magnifique sur le fleuve et ses ponts. Prenant dès le lendemain la route de Bienne et de Berne, il poursuit son voyage pendant plus de deux mois. Et c'est par Schaffhouse et les chutes qu'il quitte le territoire suisse le 8 décembre 1779. L'itinéraire suivi à la fin du séjour est particulièrement intéressant. En effet, parti de Zurich le 2 décembre, Goethe passe par Winterthur, avant de gagner Constance où il passe la nuit, puis retourne à Schaffhouse via Stein am Rhein. Pourquoi Goethe, une fois arrivé à Constance, est-il finalement revenu sur ses pas pour se rendre à Schaffhouse ? Aurait-il eu quelque remords à l'idée d'être passé si près des chutes sans les voir une nouvelle fois ? Toujours est-il qu'il patientera même jusqu'à ce que les conditions météorologiques redeviennent clémentes avant de se rendre à nouveau à la cataracte le 6 décembre<sup>1501</sup>.

Après avoir considéré le paysage depuis la rive schaffhousienne, Goethe prend place dans une petite embarcation qui le conduit jusqu'au grand rocher central dont il entreprend l'ascension en compagnie du duc de Weimar. Possible uniquement lorsque les eaux sont basses, en hiver par exemple, une telle expédition n'est tentée que par peu de voyageurs<sup>1502</sup>. S'attardant ensuite à bord de l'esquif, l'écrivain contemple le spectacle depuis le bas de la cataracte, puis rejoint la passerelle située au pied du château de Laufen. De là, il décide de se rendre chez Georg Friedrich Im Thurn, citoyen schaffhousois et ami de Lavater, chez lequel il retrouve ce dernier venu profiter des

---

<sup>1499</sup> « ...königliche[s] Gebirge ». GOETHE, Johann Wolfgang von, *Briefe aus der Schweiz*, Zurich, Manesse-Verlag, 1989, p. 113.

<sup>1500</sup> BODE, Wilhelm, *Goethes Schweizer Reisen*, Leipzig, H. Haessel Verlag, 1922, p. 1.

<sup>1501</sup> *Ibid.*, p. 200-203.

<sup>1502</sup> Cet exploit de Goethe sera évoqué six ans plus tard par Christian Gottlieb Schmidt. Voir *infra*, 3-2-2-11.

derniers moments de son ami allemand sur le sol suisse. Lavater aurait donc eu connaissance de l'itinéraire de Goethe et de sa visite à Schaffhouse. Dans ce cas, le passage par Constance et le retour à la cataracte correspondraient à un trajet planifié par Goethe à l'avance. Ce dernier retourne aux chutes le 7 décembre, en compagnie de Lavater. Malgré un temps maussade, les deux hommes se livrent face au site à une longue discussion sur le sublime. Considérant la chute comme « en mouvement », Goethe s'oppose à Lavater qui la voit statique :

Goethe und Lavater standen unten am Rheinfall. Goethe behauptete der Rheinfall sei in Bewegung – Lavater, er stehe still – Nachdem sie eine Stunde darüber gezankt - habe L. damit geendet. „Goethe, du trinkst zuviel Wein, drum scheint's dir, der Rheinfall sei in Bewegung“ – und Goethe damit „und du zuviel Wasser, drum scheint's dir, er stehe still - “<sup>1503</sup>.

Le point de vue de Lavater a de quoi surprendre lorsque l'on a à l'esprit les vers que celui-ci avait consacrés à la cataracte quatre années plus tôt. Destiné à montrer l'insignifiance de l'homme face à la toute-puissance divine, le poème *Der Rheinfall bei Schaffhausen* exprimait en effet la fascination éprouvée en 1775 par le pasteur zurichois pour l'impétuosité du Rhin<sup>1504</sup> :

[...]  
Pfeile, vom Bogen gedrückt ! Ihr seid zu langsam ! Ihr kriecht nur  
Hoch zu den Flammen der Sonn', ihr furchtbar wehenden Adler !  
Bilder seid ihr mir nicht ; nicht Schattenbilder der Schnelle  
Von dem zerstäubenden Sturze des hochlebendigen Schneestroms,  
Der an Felsen empor (er hohlt sie) über die Felsen  
Braust, ein Wellengewitter, ein immer donnernder Donner!  
[...]  
Gott ist ! Herrlich ist Gott ! Ist Allmacht ! Fühle dein nichts hier !<sup>1505</sup>

---

<sup>1503</sup> Cité d'après : REINHARDT, Hartmut, et al. (éd), *Johann Wolfgang Goethe – Das erste Weimarer Jahrzehnt - Briefe, Tagebücher und Gespräche vom 7. November 1775 bis 2. September 1786*, in : *Johann Wolfgang Goethe sämtliche Werke. Briefe, Tagebücher und Gespräche*, t. 29, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1997, p. 869, note 196. L'anecdote en question est reproduite d'après une lettre de Lavater à Goethe du 12 janvier 1780. [Goethe et Lavater se tenaient au pied de la cataracte. Goethe affirma que la chute du Rhin était en mouvement, Lavater qu'elle était immobile – Après s'être querellés pendant une heure, Lavater termina en disant, « Goethe, tu bois trop de vin, c'est pourquoi il te semble que la chute du Rhin est en mouvement » - et Goethe, « Et toi tu bois trop d'eau, c'est pourquoi elle te semble immobile. »]

<sup>1504</sup> Voir *infra*, 3-2-2-4.

<sup>1505</sup> LAVATER, Johann Kaspar, « Der Rheinfall bei Schaffhausen », in : HIERHOLZER, Christel (éd), *op. cit.*, p. 24. [Flèches bandées de l'arc ! Vous êtes trop lentes ! Vous ne faites que ramper/ vers les flammes

Évoquant par ailleurs l'échange avec Lavater dans la lettre du 7 décembre 1779 à Madame de Stein, Goethe affine le regard qu'il porte sur les chutes :

Mit allem meine beste bleib ich zurück, meine Reisebeschreibung stockt vom Wallis aus und doch kann ich die Schweiz nicht verlassen ohne Ihnen zu sagen dass wir auch hier schön Glück gehabt, und den Rheinfall gestern im hohen Sonnenschein gesehen haben. Lavater auch hat uns hier überrascht, sich zu Hause losgemacht und ist gestern hier hergekommen. Wir haben heut zusammen den Rheinfall wieder doch bey trübem Wetter gesehen, und immer glaubt man er wäre stärker als gestern. Wir haben einen starcken Dialog übers Erhabne geführt den ich auch aufzuschreiben schuldig bleiben werde. Es ist mit Lavater wie mit dem Rheinfall man glaubt auch man habe ihn nie so gesehen wenn man ihn wiedersieht, er ist die Blüte der Menschheit, das Beste vom besten. [...] <sup>1506</sup>.

Sans revenir sur sa divergence de points de vue avec son ami, Goethe réaffirme ici le caractère évolutif du phénomène naturel dont il ne se lasse pas, puis compare la cataracte à Lavater, associant à la personnalité de celui-ci, tout comme au phénomène naturel, l'idée d'imprévisibilité. Bien que notre voyageur n'ait pas laissé de description exhaustive de sa seconde visite aux chutes, le spectacle de ces dernières l'a manifestement impressionné, comme le prouve sa comparaison avec le savant zurichois, auquel il voue encore à cette époque une véritable admiration <sup>1507</sup>.

Les allusions à la chute du Rhin au cours des deux premiers voyages présentent un point commun, celui de mettre en lumière la fascination de Goethe pour un site devenu indissociable de deux hommes qu'il considère comme des individus d'exception : Erwin von Steinbach et Lavater.

---

du soleil, aigles au vol plané menaçant !/ Pour moi, vous n'êtes pas les images, ni les ombres de la rapide/ chute du vivant fleuve des neiges se réduisant en poussière,/ passe en mugissant sur les rochers (il les creuse),/ tel un orage de vagues, le tonnerre grondant sans cesse !/ [...] Dieu existe ! Gloire à Dieu le Tout-Puissant ! Ressens ici ton insignifiance !]. En 1787, Madame Roland évoque aussi ce poème, lequel fut écrit avant la fin de l'année 1775 puisque Stolberg y fait référence dans une lettre à Lavater datée du 8 novembre 1775.

<sup>1506</sup> REINHARDT, Hartmut, et al. (éd), *op. cit.*, p. 230. [Avec tout cela, ma chère, je prends du retard. Mon récit de voyage est interrompu depuis le Valais et pourtant je ne puis quitter la Suisse sans vous dire que nous avons eu là-aussi de la chance, et que nous avons vu hier la chute du Rhin alors que le soleil était à son zénith. Lavater aussi nous a surpris en quittant sa maison et en nous rejoignant ici hier. Aujourd'hui, nous avons revu la chute du Rhin ensemble mais par un temps maussade, et pourtant on croit qu'elle est toujours plus puissante que la veille. Nous avons eu un vif échange sur le sublime que je me devrai encore de consigner. C'est avec Lavater comme avec la chute du Rhin, on croit ne l'avoir jamais vu quand on le revoit, il est la fleur de l'humanité, le meilleur des meilleurs. [...].]

<sup>1507</sup> À partir de 1786, Goethe se détournera de Lavater. De passage à Zurich en 1797, il cherchera même à l'éviter. BODE, Wilhelm, *op. cit.*, p. 229 et p. 232.



Le 17 septembre 1797, Goethe entre en Suisse par Schaffhouse où il passe deux jours avant de se rendre à Zurich chez son ami Meyer. Le passage consacré à son séjour au bord du Rhin dans *Reise in die Schweiz 1797* commence par une réflexion sur la propension humaine à vouloir « mettre des mots sur ce que l'on voit »<sup>1508</sup>, c'est-à-dire à vouloir décrire. Il y est également question du plaisir que peut procurer la lecture d'une description qui ravive des souvenirs ou stimule l'imagination. C'est dans ce contexte que Goethe fait allusion à la cascade de Laufen. Bien que maintes fois dépeint, le site, en tant que sujet, ne peut être épuisé, propos que l'écrivain s'emploie à illustrer. Semblant vouloir se prémunir contre d'éventuels reproches, il ne prétend pas à l'exhaustivité, mais souligne le caractère subjectif de toute description et annonce la forme que la sienne prendra : celle de notes destinées à un journal de voyage :

Als eine solche Übung setzen wir die Beschreibung des Wasserfalls von Schaffhausen hierher, ohne ihn von den kleinen Bermerkungen eines Tagebuchs zu trennen. Jenes Naturphänomen wird noch oft genug gemalt und beschrieben werden, es wird jeden Beschauer in Erstaunen setzen, manchen zu einem Versuch reizen, seine Anschauung, seine Empfindung mitzuteilen, und von keinem fixiert, noch weniger erschöpft werden<sup>1509</sup>.

Abordant le site par le château de Laufen, Goethe distingue au loin les vapeurs montant de la cataracte qui se mêlent au brouillard ambiant :

Nebel, der die Höhen einnahm ; die Tiefe war klar, man sah das Schloß Laufen halb im Nebel. Der Dampf des Rheinfalls, den man recht gut unterscheiden konnte, vermischte sich mit dem Nebel und stieg mit ihm auf. Gedanke an Ossian. Liebe zum Nebel bei heftigen innern Empfindungen<sup>1510</sup>.

La nébulosité du paysage conduit le voyageur à évoquer, en style télégraphique, Ossian, barde gaélique légendaire du III<sup>e</sup> siècle, dont les poèmes ont influencé les écrivains

---

<sup>1508</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, in : *Goethe Berliner Ausgabe - Poetische Werke - Autobiographische Schriften III*, t. 15, Berlin, Aufbau Verlag, 1962, p. 414.

<sup>1509</sup> *Ibid.*, p. 414-415. [Nous plaçons ici, comme exercice, la description de la chute d'eau de Schaffhouse, sans la distinguer des petites remarques d'un journal. Ce phénomène naturel sera encore souvent suffisamment peint et décrit, il plongera chaque visiteur dans l'étonnement et incitera certains à tenter de transmettre sa représentation, sa perception, et ne sera fixé par personne, encore moins épuisé.]

<sup>1510</sup> *Ibid.*, p. 415. [Le brouillard, qui enveloppe les sommets ; la partie basse était claire, on voyait le château de Laufen à moitié dans le brouillard. La vapeur de la chute du Rhin, que l'on pouvait vraiment bien distinguer, se mêlait au brouillard et s'élevait avec lui. Ai pensé à Ossian. Amour du brouillard. Violentes sensations intérieures.]

romantiques et pour lesquels Werther s'était enthousiasmé. Cela signifierait-il que Goethe se trouve dans un état d'esprit proche de celui de 1775 ? Cette première impression tend à se confirmer dans la suite de la description où nous voyons l'observateur posté sur la passerelle comparer le bouillonnement du fleuve à celui d'un chaudron, avant de citer un extrait de la ballade de Schiller intitulée *Der Taucher* (1797)<sup>1511</sup>, renforçant ainsi le caractère mythique de la cascade :

Schnelle Wellen, Flocken, Gischt im Sturz, Gischt unten im Kessel, siedende Strudel im Kessel.  
Der Vers legitimiert sich : „ Es wallt und siedet und brauset und zischt pp“<sup>1512</sup>.

Dans la lettre qu'il adresse le 25 septembre 1797 à l'auteur de ce vers, Goethe reprend la même idée en la développant :

Bald hätte ich vergessen Ihnen zu sagen daß der Vers : „es wallet und siedet und braust und zischt“pp sich bei dem Rheinfall trefflich legitimiert hat es war mir sehr merkwürdig wie er die Hauptmomente der ungeheuren Erscheinung in sich begreift<sup>1513</sup>.

Goethe voit donc dans le vers de son ami une fidèle illustration des différents aspects du phénomène aquatique : bouillonnement, vaporisation, mugissement et sifflement. C'est un peu comme si la ballade de Schiller venait de trouver en Suisse un décor naturel idéal.

Revenons à présent à la description de *Reise in die Schweiz 1797*. Immédiatement après l'évocation du vers de Schiller, l'œil observateur et déductif du savant se met à l'œuvre : en fonction de la couleur prise par certains remous, Goethe tente de déduire la teinte que prendra l'écume<sup>1514</sup>, puis s'intéresse à la nature des roches constituant le site<sup>1515</sup>. Insistant sur le caractère mouvant de la cataracte, la suite de la description semble faire écho à la discussion qu'il avait eue avec Lavater en 1779 :

---

<sup>1511</sup> L'origine de la légende est assez ancienne et probablement sicilienne.

<sup>1512</sup> *Ibid.*, p. 415. [Vagues rapides, flocons, écume dans le précipice, écume en bas dans le chaudron, tourbillons bouillonnant dans le chaudron. Ce vers trouve sa légitimation : « cela ondoie et bouillonne et mugit et siffle... ».]

<sup>1513</sup> DÖRR, Volker C., OELLERS, Norbert (éd), *Johann Wolfgang Goethe mit Schiller - Briefe, Tagebücher und Gespräche vom 24. Juni 1794 bis zum 9. mai 1805*, Teil I, Vom 24. Juni 1794 bis zum 9. mai 1805, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1999, p. 433. [J'ai failli oublier de vous dire que le vers « cela ondoie et bouillonne et mugit et siffle »... s'applique très légitimement à la chute du Rhin, il était pour moi remarquable de voir comment il contient les moments principaux de la gigantesque apparition.]

<sup>1514</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, p. 416.

<sup>1515</sup> *Ibid.*, p. 417.

Unten strömen die Wellen schäumend ab, schlagen hüben und drüben ans Ufer, die Bewegung verklingt weiter hinab, und das Wasser zeigt im Fortfließen seine grüne Farbe wieder. [...] Gewalt des Sturzes, Unerschöpfbarkeit als wie ein Unnachlassen der Kraft. Zerstörung, Bleiben, Dauern, Bewegung, unmittelbare Ruhe nach dem Fall<sup>1516</sup>.

L'approche du voyageur est cette fois moins univoque. Toujours sensible à l'idée de mouvement, Goethe commence toutefois à percevoir la notion de stabilité, défendue quelques années plus tôt par Lavater. Mais la dissipation progressive du brouillard modifie bientôt sa perception :

Das Sonnenlicht teilte nun die Massen ab, bezeichnete alles Vor-und Zurückstehende, verkörperte die ungeheure Bewegung. [...]. Bei längerer Betrachtung scheint die Bewegung zuzunehmen. Das dauernde Ungeheuer muß uns immer wachsend erscheinen<sup>1517</sup>.

L'apparente immobilité du site n'est finalement qu'un leurre dévoilé par les rayons du soleil. Et Goethe de remonter le cours du fleuve par le truchement de son imagination :

Nach einiger Beruhigung verfolgt man den Strom in Gedanken bis zu seinem Ursprung und begleitet ihn wieder hinab<sup>1518</sup>.

Notre voyageur n'est jamais allé aux sources du Rhin dont il s'est pourtant approché à plusieurs reprises : lors de ses ascensions du Gothard en juin 1775 et en novembre 1779<sup>1519</sup>, il ne se trouvait en effet qu'à quelques kilomètres du lac Toma. À son retour d'Italie en 1788, il serait passé par la Via Mala, à peu de distance donc des sources du Rhin postérieur<sup>1520</sup>. Si l'origine du fleuve est ici expressément mentionnée, son

---

<sup>1516</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, p. 416. [En bas les vagues déferlent en écumant, fouettent la rive des deux côtés, le mouvement s'atténue vers le bas, et l'eau continuant de s'écouler montre à nouveau sa couleur verte. [...] violence de la chute, force, puissance inépuisable et continue. Destruction, permanence, durée, mouvement, calme immédiatement après la chute.]

<sup>1517</sup> *Ibid.*, p. 416. [À présent, la lumière du soleil divisait les masses, distinguait l'avant et l'arrière-plan, donnait corps au gigantesque mouvement. [...]. En y regardant plus longuement, le mouvement semble augmenter. Le monstre perpétuel doit toujours nous apparaître croissant.]

<sup>1518</sup> *Ibid.*, p. 416. [Après quelque repos, on remonte le fleuve par la pensée jusqu'à son origine et l'on l'accompagne à nouveau dans sa descente.]

<sup>1519</sup> Voir *supra*, lettre du 13 novembre 1779 des *Briefe aus der Schweiz*.

<sup>1520</sup> Voir : WITTE, Bernd (éd) et al., *op. cit.*, t. 3, p. 62 : arrivant de Chiavenne, Goethe avait franchi le Splügen avant de rejoindre Coire, Vaduz, puis Constance. Le trajet le plus direct passant par la Via Mala, l'écrivain y serait donc logiquement venu en cette fin mai/début juin 1788. Une esquisse de sa main, datant de cette époque, accrédite d'ailleurs cette hypothèse. Cette esquisse est reproduite dans : MICHEL, Christoph, *Goethe – Sein Leben in Bildern und Texten*, Francfort, Insel Verlag, 1982, p. 240. Nicolas Boyle

embouchure en revanche est simplement suggérée par la particule « hinab ». On remarquera que le voyage imaginaire proposé par l'écrivain conduit d'abord « jusqu'aux sources » avant de redescendre son cours et que le spectacle des chutes constitue pour Goethe une invitation à appréhender le fleuve dans sa globalité.

Passé sur l'autre rive, l'observateur change de point de vue et balaie la chute du regard de droite à gauche :

Ich fuhr über. Der Rheinfall von vorn, wo er faßlich ist, bleibt noch herrlich, man kann ihn auch schon schön nennen. Man sieht schon mehr den stufenweisen Fall und die Mannigfaltigkeit in seiner Breite; man kann die verschiedenen Wirkungen vergleichen, vom Unbändigsten rechts bis zum nützlich Verwendeten links<sup>1521</sup>.

Cette vue panoramique permet à Goethe de percevoir à la fois l'aspect naturel et sauvage des lieux et leur domestication par les hommes sur la rive schaffhousienne. S'intéressant aux différents aspects de la cataracte, le visiteur envisage celle-ci selon un axe vertical en remarquant l'étagement des rochers, puis selon un axe horizontal en soulignant la variété offerte par le site dans toute sa largeur.

Revenu du côté schaffhousois, Goethe ajuste sa position :

Über dem Sturz die schöne Felswand, an der man das Hergleiten des Stromes ahnden kann ; rechts das Schloß Laufen. Ich stand so, daß das Schlöbchen Wörth und der Damm, der von ihm ausgeht, den linken Vordergrund machten<sup>1522</sup>.

En choisissant délibérément un autre point d'observation, l'écrivain inclut la cataracte dans un cadre différent, la plaçant au centre d'un tableau bordé à droite par le château de Laufen et à gauche par le Schlössli Wörth. Contre toute attente, ces va-et-vient incessants n'émoussent pas le regard de Goethe, toujours sensible à l'intensité du spectacle et aux impressions qui se succèdent. La disparition du brouillard redonnant toute sa place à la lumière, le savant s'intéresse avant de repasser sur la rive zurichoise aux jeux de couleurs

---

évoque aussi cet itinéraire dans son ouvrage *Goethe – Der Dichter und seine Zeit*, vol. 1 (1749-1790), Munich, C. H. Beck, 1995, p. 616.

<sup>1521</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, p. 417. [Je passai de l'autre côté. De face, là où elle est saisissable à l'œil, la chute du Rhin reste magnifique, on peut déjà la qualifier de belle. On voit déjà davantage les paliers que forme la chute et la diversité de sa largeur ; on peut comparer les différents effets, de la partie la plus sauvage à droite jusqu'à la partie gauche utilisée par l'homme.]

<sup>1522</sup> *Ibid.*, p. 417. [Au-dessus de la chute, la belle paroi rocheuse sur laquelle on devine le glissement du fleuve ; à droite, le château de Laufen. Depuis ma position, le castelet Wörth et la passerelle qui en part formaient le premier plan à gauche.]

et de contrastes. Fruit d'une rencontre entre des phénomènes antithétiques tels que calme et agitation, et création et destruction, l'arc-en-ciel lui apparaîtrait comme le symbole de la réconciliation des contraires :

Ich trat wieder auf die Bühne an den Sturz heran, und ich fühlte, daß der vorige Eindruck schon verwischt war ; es schien gewaltsamer als vorher zu stürmen. [...]. Der Regenbogen erschien in seiner größten Schönheit ; er stand mit seinem ruhigen Fuß in dem ungeheuren Gischt und Schaum, der, indem er ihn gewaltsam zu zerstören droht, ihn jeden Augenblick neu hervorbringen muß. [...]. Durch das Rücken der Sonne noch größere Massen von Licht und Schatten. Da nun kein Nebel ist, scheint der Gischt gewaltiger, wenn er über den reinen Himmel und die reine Erde hinauffährt. Die dunkle grüne Farbe des abströmenden Flusses ist auch auffallender<sup>1523</sup>.

Considérant les eaux du fleuve redevenues paisibles après leur violente chute, le voyageur établit une comparaison quelque peu martiale entre celui-ci et des colonnes de soldats marchant au pas après la bataille. Ayant ainsi montré que le fleuve et les hommes dissimulent en fait une puissance immense, le promeneur clôt momentanément sa visite à la cataracte, où il reviendra quelques heures plus tard :

Wenn man nun den Fluß nach dem Falle hinabgleiten sieht, so ist er ruhig, seicht und unbedeutend. Alle Kräfte, die sich gelassen sukzessiv einer ungeheuren Wirkung nähern, sind ebenso anzusehen. Mir fielen die Kolonnen ein, wenn sie auf dem Marsche sind<sup>1524</sup>.

De retour à Schaffhouse, Goethe retrouve un groupe de Français rencontré auprès de la cascade et rapporte les impressions mitigées de l'un d'entre eux. Ne partageant manifestement pas l'avis de ce voyageur, l'écrivain allemand résume en une phrase ironique l'admiration qu'il porte au phénomène :

Unterm Tore des Wirtshauses fand ich ein paar Franzosen wieder, die ich auch am Rheinfall gesehen hatte. Der eine war wohl damit zufrieden, der andere aber sagte : „C'est assez joli, mais

---

<sup>1523</sup> *Ibid.*, p. 418. [Je m'approchai à nouveau de la chute par l'échafaudage et sentis que l'impression précédente s'était déjà effacée ; cela semblait se déchaîner encore plus violemment qu'avant. [...]. L'arc-en-ciel apparaissait dans sa plus grande beauté ; sa base paisible était plantée dans la volumineuse écume bouillonnante, laquelle, le menaçant d'une destruction violente, doit le recréer à chaque instant. [...]. Par l'avancée du soleil, encore plus de masses de lumière et d'ombre. Comme il n'y a plus de brouillard à présent, les embruns semblent plus puissants, lorsqu'ils s'élèvent au-dessus du ciel pur et de la terre pure. La couleur vert foncé du fleuve qui déferle en est également plus frappante.]

<sup>1524</sup> *Ibid.*, p. 418-419. [Quant on voit le fleuve glisser après sa chute, il est calme, peu profond et insignifiant. Toutes les forces qui s'approchent tranquillement, par phases successives, d'un énorme effet, sont à voir de la même manière. Je pensai soudain aux colonnes, lorsqu'elles sont en marche.]

pas si joli que l'on me l'avait dit". Ich möchte die Ideen des Mannes und seinen Maßstab kennen<sup>1525</sup>.

Reprenant après déjeuner le chemin de la cataracte, Goethe longe la rive schaffhousienne et admire les vignobles sur sa droite, tout en remarquant les rapides formés par les flots rencontrant un lit de rochers<sup>1526</sup>. Prenant peu à peu de la hauteur, il se retourne vers la ville à présent en contrebas. Imputant la naissance de Schaffhouse à la présence des chutes et à l'impossibilité de naviguer à cet endroit, le voyageur crée un lien intime entre le phénomène naturel et la cité, avant d'assimiler cette dernière à « un pont entre l'Allemagne et la Suisse »<sup>1527</sup>. Indirectement, le Rhin apparaît ici comme un facteur de rapprochement entre les deux pays et non comme une frontière.

Ayant sans doute continué à prendre de la hauteur, l'écrivain se trouve bientôt en mesure de présenter un tableau des chutes avec le château de Laufen en contrebas<sup>1528</sup>. À la différence des nombreux voyageurs qui se contentent d'aborder le site par ce dernier, il adopte donc une perspective originale lui permettant de saisir la cascade sous un angle plus large incluant le fleuve juste en amont de la chute.

Redescendu au Schlössli Wörth, Goethe franchit à nouveau le Rhin et regagne par la passerelle le château de Laufen, reproduisant ainsi le trajet suivi le matin même. L'intensité du spectacle est telle que le promeneur a l'impression de contempler celui-ci pour la première fois<sup>1529</sup>. Effectuant cette seconde visite à une heure assez tardive, Goethe se montre sensible une nouvelle fois aux jeux de lumière. Grâce aux reflets chatoyants occasionnés par la lumière rasante, le mouvement de la chute paraît s'accélérer et gagner en violence, révélant ainsi la faiblesse et l'insignifiance de l'homme face à la force de la nature :

Der Sturz war zu seinem Vorteil und Nachteil von der Abendsonne beleuchtet ; das Grün der tieferen Strömungen war lebhaft wie heute früh, der Purpur aber des Schaumes und Staubes viel lebhafter. [...]. In dem ungeheuern Gewühle war das Farbenspiel herrlich. Von dem großen überströmten Felsen schien sich der Regenbogen immerfort herabzuwälzen, indem er in dem Dunst des herunterstürzenden Schaumes entstand. Die untergehende Sonne färbt einen Teil der

---

<sup>1525</sup> *Ibid.*, p. 419. [Sous le porche de l'auberge, je retrouvai quelques Français que j'avais aussi vus à la chute du Rhin. L'un en était satisfait, mais l'autre dit : « C'est assez joli, mais pas si joli que l'on me l'avait dit ». J'aimerais connaître les idées de cet homme et ses critères.]

<sup>1526</sup> *Ibid.*, p. 420.

<sup>1527</sup> « eine Brücke zwischen Deutschland und der Schweiz ». *Ibid.*, p. 420.

<sup>1528</sup> *Ibid.*, p. 421.

<sup>1529</sup> *Ibid.*, p. 421.

beweglichen Massen gelb, die tiefen Strömungen erschienen grün, und aller Schaum und Dunst war licht und purpur gefärbt ; auf allen Tiefen und Höhen erwartete man die Entwicklung eines neuen Regenbogens. Herrlicher war das Farbenspiel in dem Augenblick der sinkenden Sonne, aber auch alle Bewegung schien schneller, wilder und sprühender zu werden. [...], und indem die ungeheure Erscheinung immer sich selbst gleich blieb, fürchtete der Zuschauer dem Übermaß zu unterliegen und erwartete als Mensch jeden Augenblick eine Katastrophe<sup>1530</sup>.

Conscient de l'impact de la luminosité sur le paysage, Goethe a voulu contempler la cataracte à des moments extrêmes de la journée, d'abord tôt le matin, puis au coucher du soleil. Travaillant depuis 1791 sur la *Théorie des couleurs*<sup>1531</sup>, il manifeste ici sa volonté d'observer la cataracte dans différentes conditions, exerçant à la fois son regard de savant et d'esthète. Bien que l'on sache aujourd'hui que sa théorie, selon laquelle les couleurs se forment à la frontière entre ombre et lumière, est inexacte<sup>1532</sup>, la lettre qu'il adresse à Schiller présente l'intérêt de nous éclairer sur ses intentions dans sa description du phénomène :

Ich habe auf der Stelle das Phänomen in seinen Teilen und im ganzen wie es sich darstellt zu fassen gesucht und die Betrachtungen die man dabei macht so wie die Ideen die es erregt abgesondert bemerkt<sup>1533</sup>.

En 1797, Goethe s'est attaché à présenter la cascade de Laufen non seulement dans son ensemble, mais aussi sous des angles particuliers mettant en valeur telle ou telle partie, démarche que Claire Jaquier appelle « vision simultanée »<sup>1534</sup> et qui permet au lecteur d'appréhender les trois dimensions de l'espace. L'écrivain a également cherché à

---

<sup>1530</sup> *Ibid.*, p. 421-422. [Sous le soleil du soir, la chute était éclairée à son avantage et à son désavantage ; le vert des courants plus profonds était vif, comme ce matin, mais le pourpre de l'écume et du brouillard d'eau était beaucoup plus vif. [...]. Dans l'immense tumulte, le jeu des couleurs était magnifique. L'arc-en-ciel naissant de la vapeur de l'écume qui s'abattait semblait toujours se déployer depuis le rocher submergé. Le soleil couchant teinte en jaune une partie des masses en mouvement, les courants profonds apparaissaient verts, et toute l'écume et toute la vapeur étaient lumineuses et teintées de pourpre ; dans chaque creux et sur chaque hauteur, on attendait que se déploie un arc-en-ciel. Le jeu des couleurs était encore plus magnifique au moment où le soleil déclinait, mais tout mouvement semblait aussi devenir plus rapide, plus sauvage et plus pétillant. [...], et tandis que le phénomène gigantesque restait pareil à lui-même, le spectateur craignait de succomber à la démesure et s'attendait, en tant qu'humain à chaque instant, à une catastrophe.]

<sup>1531</sup> *Die Farbenlehre* (1810).

<sup>1532</sup> JESSING, Benedikt, LUTZ, Bernd, WILD, Inge, *Metzler Goethe Lexikon*, Stuttgart - Weimar, Verlag J.B. Metzler, 1999, p. 133.

<sup>1533</sup> DÖRR, Volker C., OELLERS, Norbert (éd), *op. cit.*, p. 433. [Sur place, j'ai essayé de saisir comment le phénomène se présente dans ses parties et dans son ensemble et noté séparément les considérations que l'on fait dans ce cas et les idées que cela suscite.] 25 septembre 1797.

<sup>1534</sup> CHIADÒ RANA, Christine, *op. cit.*, introduction de Claire Jaquier, p. 27.

exposer « les illusions des sens, et les passions suscitées, car la grande nature nous projette hors de notre environnement rationnel coutumier »<sup>1535</sup>. Bien différente de celle des deux précédents voyages, l'approche de 1797 se caractérise par une « ambition scientifique et encyclopédique »<sup>1536</sup> que l'on retrouve dans la peinture des chutes, laquelle s'inscrit en outre dans la problématique de la description des objets indescriptibles ou sublimes posée dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1537</sup>.

Quant aux deux premiers voyages, on constate avec Claire Jaquier que celui de 1779 se situe dans un registre radicalement différent de celui de 1775, en ceci qu'il exprime « l'adieu de Goethe à une sentimentalité qui compromet toute chance de voir le monde, et finit même par l'annuler »<sup>1538</sup>.

#### 3-2-2-4 STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu (1775/1791-1792)

Lors de son premier voyage en Suisse en 1775, Friedrich Leopold Stolberg est accompagné de son frère Christian, du comte d'Haugwitz ainsi que du jeune Goethe. Les quatre hommes étaient probablement ensemble le 7 juin à la cataracte de Schaffhouse<sup>1539</sup>. Le poème de Stolberg intitulé *Der Felsenstrom* (1775)<sup>1540</sup>, qui recèle les traces de ce premier passage en terre helvétique, ne contient cependant aucune allusion à la chute. Il renferme par contre une exhortation au Rhin. Qualifié, sur la première partie de son cours, d'« immortel jeune homme »<sup>1541</sup>, le fleuve est invité à ne pas se hâter pareillement de rejoindre le « lac vert », c'est-à-dire le lac de Constance, où il risquerait de perdre l'impétuosité et la liberté qui l'apparentent à un dieu. On reconnaît dans ces vers du jeune poète les fougueux élans d'un *Stürmer-und-Dränger*.

Comme l'atteste sa lettre à Lavater du 8 novembre 1775, Stolberg est retourné à la cataracte de Schaffhouse :

---

<sup>1535</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>1536</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>1537</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>1538</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>1539</sup> Les Stolberg et Goethe ne se séparèrent que le 6 juillet 1775 à Zurich. Voir : WITTE, Bernd et al. (éd), *op. cit.*, t. 3, p. 12, note 60 et p. 1017.

<sup>1540</sup> « *Der Felsenstrom* », in : STOLBERG, Christian Graf zu, STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Gedichte der Brüder Christian und Leopold Friedrich Grafen zu Stolberg*, t. 1, Wien, Bernd Ph. Bauer, 1817, p. 81-83.

<sup>1541</sup> « Unsterblicher Jüngling ». *Ibid.*, p. 81.



Ach Du lieber ! Du bester ! Du einziger wie sehnt sich meine ganze Seele nach Dir ! Wie war mir bey Dir so innig wohl, bey Dir an dem meine ganze Seele hängt ! O wenn ich nicht den Trost hätte daß Du so zärtlich mich liebst, daß wir auf ewig Freunde, Brüder sind, liebster ich hielt die Trennung nicht aus ! Ich habe wieder den Rheinfall von allen Seiten gesehn, ich fühlte Nähe Gottes, fühlte Bedürfnis u: Unmöglichkeit vom Rheinfall zu stammeln ! Du kontest ihn besingen, aber du bist Malegys<sup>1542</sup> !

S'inscrivant dans un contexte d'exaltation à l'égard du théologien zurichois, le spectacle de la chute inspire à Stolberg le sentiment d'une présence divine qui le subjuge. Bien que laconique, la dernière phrase suggère l'incapacité du jeune homme à décrire les chutes à cet instant. Elle renvoie également au poème « Der Rheinfall bei Schaffhausen » (1775)<sup>1543</sup>, dans lequel Lavater exprimait sa fascination pour les flots impétueux du Rhin<sup>1544</sup>. En appelant son ami et mentor « Malegys », du nom d'un magicien de la légende carolingienne des fils Aymon, Stolberg souligne le talent de Lavater, parvenu à « chanter » l'indicible.

Seize ans plus tard, Stolberg, alors ambassadeur du Danemark à Berlin, traverse la Suisse afin de se rendre en Italie<sup>1545</sup>. Ayant quitté Constance le 24 août 1791 pour gagner Zurich, il décide de faire étape à Schaffhouse :

Etwa eine Stunde vor Schaffhausen sahen wir den Rhein im Thale zwischen waldigen Ufern und stark rauschend mit smaragdgrünen durchsichtigen Wogen, lauter wie Wein, nach seinem Bade im Bodensee. Die Höhe eines Berges im Walde über diesem Strom trennt das deutsche Reich, nicht Deutschland, eine halbe Stunde vor Schaffhausen von der Schweiz. Nicht Deutschland !<sup>1546</sup>

---

<sup>1542</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, BEHRENS, Jürgen (éd), *Briefe*, Neumünster, Karl Wachholtz, 1966, p. 60-61. [Ah, mon cher ! Mon meilleur ami ! Toi l'unique ! Toute mon âme se languit de toi ! Comme mon être intime se sentait bien près de toi à qui toute mon âme est attachée ! Oh, si je n'avais pas la consolation de savoir que tu m'aimes si tendrement, que nous sommes amis et frères pour l'éternité, mon très cher, je ne supporterais pas la séparation ! J'ai revu la chute du Rhin de tous les côtés, j'ai senti la proximité de Dieu, j'ai senti le besoin et l'impossibilité de balbutier quelques mots sur la chute du Rhin ! Toi, tu as réussi à la chanter, mais tu es Malegys !]

<sup>1543</sup> LAVATER, Johann Kaspar : « Der Rheinfall bei Schaffhausen », in : HIERHOLZER, Christel (éd), *op. cit.*, p. 24. Madame Roland évoque aussi ce poème en 1787.

<sup>1544</sup> Voir *supra*, 3-2-2-3.

<sup>1545</sup> Voir *supra*, 3-1-2-11.

<sup>1546</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 50. [Environ une lieue avant Schaffhouse, nous vîmes le Rhin s'écoulant bruyamment dans la vallée entre des rives boisées, avec ses flots d'un vert émeraude transparent, pur comme du vin, après son bain dans le lac de Constance. Le sommet d'une montagne dans la forêt au-dessus de ce fleuve sépare l'Empire allemand, pas l'Allemagne, de la Suisse, une demi-lieue avant Schaffhouse. Pas l'Allemagne !]

Purifiés par leur passage dans le lac, les flots du Rhin sortent de celui-ci revigorés, dissipant ainsi les craintes du jeune poète de 1775 qui pensait que le fleuve perdrait de sa force au contact de la vaste étendue d'eau. S'intéressant ensuite à la géographie particulière du secteur, le voyageur établit une distinction entre la situation politique de la Suisse, officiellement indépendante de l'Empire allemand depuis 1648<sup>1547</sup>, et l'idée d'une identité germanique que partageraient les habitants des deux territoires, conférant ainsi aux termes « Allemagne » et « allemand » une signification différente de celle utilisée quelques jours plus tôt à propos du lac de Constance<sup>1548</sup>.

Après avoir, comme beaucoup d'autres, associé l'origine probable du nom « Schaffhausen » à la présence de la chute<sup>1549</sup>, Stolberg se dirige vers cette dernière qu'il s'apprête à contempler pour la troisième fois<sup>1550</sup> :

Ich sah ihn zum dritten Mal, aber mit eben dem Staunen, mit welchem ich ihn das erstmal gesehen hatte. Er überraschte den Mann, wie er den Jüngling überrascht hatte.

Ich scheine dir etwas zu sagen, und sage dir nichts, wenn ich dir erzähle, wie der breite Strom zwischen hohen Felsen, die mit Laubholz bewachsen sind, in einer ungeheuren Schaummasse, durch welche hie und da die grüne Farbe der gewölbten Fluthen schimmert, mit betäubendem Getöse und fliegendem Ungestüm tief herunterstürzt [...]. Auf dem minder hohen Felsenufer, zur rechten Seite des Wasserfalls steht im Schaffhausener Gebiet eine Drahtmühle ; gegenüber, im Gebiet des Kantons Zürich steht das Schloß Laufen auf einem viel höheren Felsen. Zuerst zeigt man Fremden den Rheinfall von der Seite der Drahtmühle [...]. Dann führt man ihn einen schmalen krummen Pfad unter Bergen am gerundeten Becken des Stroms hin [...]. Hier sieht er den ganzen Strom, zwischen den Felsenuffern und drei verinselten Klippen gedrängt herunterstürzen. In einem schmalen Nachen wird man dann unten, der Katarakte vorbei, auf tanzenden Wogen hinübergebracht nach der Züricher Seite. Hier ist unter dem Schlosse Laufen ein Gerüst bis in den Wasserfall gebaut. [...]. Hier ergreift dich das mächtigste Staunen. [...]. Als der Dichter Lenz hier stand, fiel er auf die Knie und rief aus : Hier ist eine Wasserhölle ! [...]. Kein

---

<sup>1547</sup> L'indépendance du Corps helvétique fut reconnue lors du congrès de Westphalie qui mit fin à la Guerre de Trente Ans (1618-1648).

<sup>1548</sup> Voir *supra*, 3-1-2-11.

<sup>1549</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 50-51. L'écrivain et éditeur français Charles-Joseph de Mayer (1751-1825), auteur du *Voyage en Suisse de Monsieur de Mayer, en 1784* est encore plus explicite que Stolberg lorsqu'il affirme que « la cataracte du Rhin a fondé la ville ». MAYER, Charles-Joseph, *Voyage de Monsieur de Mayer en Suisse, en 1784*, t. 1, Amsterdam - Paris, Leroy, 1786, p. 134.

<sup>1550</sup> Stolberg s'était rendu une première fois à la cataracte en juin 1775, probablement avec Goethe, puis à la fin de l'automne de la même année, comme l'atteste une lettre à Lavater du 8 novembre 1775. La visite de Stolberg aux chutes en 1791 est donc bien la troisième.

Schauspiel der Natur hat mich je so ergriffen. Meiner Sophie wankten die Kniee, und sie erblasste. Mein achtjähriger Knabe schaute still und unverwandt hin nach dem Strom [...] <sup>1551</sup>.

En dépit du long laps de temps séparant ses visites, le regard que Stolberg porte sur la cataracte reste inchangé, l'homme mûr éprouvant le même enthousiasme que le jeune homme parti sur les routes « en habit de Werther » <sup>1552</sup>. Bien que conscient de l'insuffisance du langage, le voyageur détaille le traditionnel parcours permettant aux visiteurs de découvrir progressivement la grandiose chute. Soulignant l'emprise que celle-ci exerce sur lui et ses proches, Stolberg évoque les paroles que la contemplation du site inspira au poète Jakob Michael Reinhold Lenz. Immortalisée par Ramond de Carbonnières dans sa traduction des *Lettres* de l'Anglais William Coxe <sup>1553</sup>, cette citation constitue pour Stolberg le point de départ d'une réflexion sur la toute-puissance céleste :

Grauensvolles, doch seliges Staunen hielt uns wie bezaubert. [...]. Es war mir, als fühlte ich unmittelbar das „praesens numen“ (gegenwärtig wirkende Gottheit). [...]. Es war mir, als ginge die Herrlichkeit des Herrn vor mir vorüber, als müßte ich hinsinken aufs Angesicht, und ausrufen : Herr, Herrgott, barmherzig und gnädig <sup>1554</sup> !

---

<sup>1551</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 51-52. [Je la voyais pour la troisième fois, mais avec le même étonnement que celui avec lequel je l'avais vue la première fois. Elle surprit l'homme mûr comme elle avait surpris le jeune homme. Je paraîs te dire quelque chose, mais je ne te dis rien quand je te raconte comment le large fleuve, entre de hauts rochers couverts de feuillages, se précipite tout en bas en une énorme masse d'écume à travers laquelle brille ici et là la couleur verte des flots qui font le gros dos, dans un vacarme assourdissant et un vol impétueux [...]. Sur la falaise moins élevée, à droite de la chute d'eau, dans le secteur schaffhousien, il y a une tréfilerie ; en face, dans le secteur du canton de Zurich, le château de Laufen se dresse sur une falaise beaucoup plus haute. On montre d'abord la chute du Rhin à l'étranger depuis le côté de la tréfilerie [...]. Ensuite, on le conduit sous des monts près du bassin arrondi du fleuve par un sentier étroit et tortueux [...]. Là, il voit tout le fleuve, serré entre des parois rocheuses et trois récifs isolés au milieu de l'eau, se précipiter dans le gouffre. Ensuite, en bas, on est transporté dans un étroit esquif, en passant devant la cataracte, sur des flots dansants, jusqu'au côté zurichois. Là, une passerelle conduisant jusqu'à la chute d'eau est construite sous le château de Laufen. [...]. Là, tu es saisi du plus puissant étonnement. [...]. Quand le poète Lenz se tint ici, il tomba à genoux et s'écria : voici un enfer d'eau ! [...]. Aucun spectacle de la nature ne m'a jamais saisi ainsi. Les genoux de ma Sophie se déroberent et elle pâlit. Mon petit garçon de huit ans regarda fixement le fleuve en silence.]

<sup>1552</sup> MIELSCH, Hans-Ulrich, *op. cit.*, p. 96.

<sup>1553</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 15, note du traducteur. Voir *infra*, 3-2-2-5.

<sup>1554</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 52-53. [Un étonnement effrayant et pourtant délicieux nous retenait comme si nous étions ensorcelés. [...]. J'avais l'impression de sentir directement le « praesens numen » (une présence divine). [...]. J'avais l'impression que la magnificence du Seigneur passait devant moi, que je devrais m'incliner à cette vue et m'écrier : Seigneur, Seigneur Dieu, miséricordieux et charitable !]

La vision infernale de Lenz prend chez Stolberg la forme d'une célébration de la magnificence de Dieu, dans laquelle l'effroi provoqué par le spectacle de la chute n'est pas compensé par la majestueuse beauté du site, comme cela serait le cas dans le cadre d'une approche relevant du sublime, mais par la foi en la miséricorde divine. On peut voir dans cette approche aux accents mystiques les prémices de la profonde remise en cause spirituelle qui conduira Stolberg à se convertir au catholicisme en 1800<sup>1555</sup>. Avant de prendre le chemin de Zurich, le voyageur revient admirer encore une fois le spectacle qui gagne en puissance à chaque visite<sup>1556</sup>.

Les impressions de Stolberg lors de ses différents passages à la cataracte sont marquées du signe de la permanence, comme si le temps et l'habitude ne pouvaient avoir de prise sur sa perception de l'étonnant phénomène naturel.

3-2-2-5 COXE, William (1776)/ RAMOND DE CARBONNIÈRES (1777)/ LENZ, Jakob Michael (1777)

Lorsque le révérend anglais rédige la lettre II du 22 juillet 1776, il vient d'entrer en Suisse par Schaffhouse. Son premier contact avec la ville est extrêmement positif :

J'éprouve un plaisir nouveau, je respire l'air de la liberté, tous les visages portent ici le caractère de la satisfaction ; la netteté des maisons et la propreté du peuple annoncent d'une manière frappante une Nation aisée. [...]. La ville, située sur le rivage septentrional du Rhin, est propre & passablement bien bâtie ; elle est la Capitale de son Canton & doit son origine à la cataracte de Lauffen, qui interrompt la navigation du fleuve qui baigne ses murs. Quelques cabanes bâties pour recevoir les marchandises que les bateaux étaient forcés de décharger, ont peu à peu formé *Schaffhouse*<sup>1557</sup>.

Associant son arrivée en terre helvétique à un agréable sentiment de liberté, Coxe tire de ses premières impressions une vérité générale sur l'ensemble de la nation suisse avant d'établir un lien entre la ville et le fleuve, auquel celle-ci devrait sa naissance. Après avoir rappelé l'histoire politique de la cité, le voyageur concentre à nouveau son attention sur le Rhin dont il évoque la rapidité et le lit particulièrement sableux, cause de la

---

<sup>1555</sup> Voir *infra*, notice biographique de Friedrich Leopold Stolberg.

<sup>1556</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 53-54.

<sup>1557</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 5. C'est l'auteur qui souligne.

destruction de plusieurs ponts de pierre. L'actuelle construction en bois, qui semble défier les lois de l'architecture, aiguise la curiosité de l'observateur :

Au moyen d'un escalier placé contre la pile, je suis descendu sous le pont pour en considérer la partie inférieure, & malgré mon ignorance en architecture, j'ai été frappé de l'élégante simplicité de sa structure [...]. Étonné de la grandeur du plan de cet édifice, & de la hardiesse de sa construction, on ne peut imaginer comment un homme ignorant en mathématiques, sans étude quelconque, sans la moindre théorie de la mécanique ; enfin, comment un simple charpentier a pu le concevoir et l'exécuter. Cet homme étonnant, obscur habitant de Tuffen, petit village du Canton d'Appenzell, se nomme Ulrich Grubenmann<sup>1558</sup>.

Coxe n'est pas le premier à s'intéresser au pont de Schaffhouse. En 1763, Andreae s'était livré à une description exhaustive de l'édifice dans ses *Briefe aus der Schweiz nach Hannover*<sup>1559</sup>, dont Ramond fournit d'ailleurs les références en note. Benjamin de Laborde en 1781 et Madame Roland en 1787 évoqueront également l'édifice, en termes négatifs pour le premier, positifs pour la seconde<sup>1560</sup>.

La suite de la lettre II est entièrement consacrée à la visite des chutes que Coxe atteint en longeant la rive zurichoise du Rhin à cheval :

La route serpente sur les collines qui forment les rives du fleuve, & du haut desquelles nous distinguons la Ville & le Château sous des aspects très pittoresques. Les environs en sont magnifiques, & le Rhin se promène majestueusement au fond de la vallée<sup>1561</sup>.

Séduit par le paysage, le révérend souligne l'harmonie entre le cours d'eau et son environnement, le second fournissant au premier un écrin idéal. Arrivé au village de Laufen, le voyageur abandonne sa monture pour se rendre sur « un sommet suspendu sur le Rhin » d'où il découvre « perpendiculairement au-dessous de [lui] la cataracte formée par le fleuve entier qui tombe du haut des roches avec une vitesse & une impétuosité effrayante »<sup>1562</sup>. En dépit de l'effroi ressenti lors de ce premier contact, Coxe emprunte la passerelle afin de se rapprocher du phénomène :

---

<sup>1558</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>1559</sup> Voir *supra*, 3-2-2-1.

<sup>1560</sup> Voir *infra*, 3-2-2-7 et 3-2-2-12.

<sup>1561</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 14.

<sup>1562</sup> *Ibid.* p. 15.

Là, nous étions si près de la chute que j'aurois cru pouvoir la toucher de la main. Un léger échaffaudage jeté en avant dans le milieu même de la vapeur de cette épouvantable cataracte, la présente sous son aspect le plus magnifique. Une mer d'écume précipitée avec un fracas de tonnerre, une nuée d'eau réduite en poussière lancée en tous sens à une énorme distance, tout, enfin, surpasse l'idée que l'imagination la plus vive pourroit se former dans les rêves les plus exaltés, & la moindre partie de ce tableau sublime est au-dessus de toute description<sup>1563</sup>.

Pressentant l'insuffisance des mots à rendre compte de pareil spectacle, notre voyageur se réfère à la théorie du sublime, forgée vingt ans plus tôt par son compatriote Burke, dans laquelle horreur et effroi côtoient l'expression de la plus pure beauté. Certes, Coxe n'est pas le premier à adopter une telle approche. Quinze ans plus tôt, Andreae avait livré, dans ses *Briefe*, une description complète du site s'appuyant sur la notion de sublime<sup>1564</sup>. Mais cet ouvrage fit, à notre connaissance, l'objet d'une diffusion bien plus restreinte que les *Lettres de M. William Coxe*<sup>1565</sup>, traduites par Ramond et auxquelles de nombreux voyageurs se référèrent par la suite<sup>1566</sup>. Si la perspective décrite ici par Coxe fit date, la note correspondante de Ramond est également entrée dans les mémoires :

Un jeune Auteur Allemand, si connu dans sa Patrie par la fougue de son imagination, sa sensibilité & ses malheurs, *Lenz*, descendant avec moi sur cet échaffaud, tomba à genoux en s'écriant : *Voilà un enfer d'eau !* Le vent, qui nous lançoit l'épaisse vapeur de la cataracte, ne l'empêcha pas de rester un quart d'heure entier dans la même situation, immobile, &, pour ainsi dire, sans aucun autre sentiment que celui qui lui avoit dicté les seuls mots qu'il prononça<sup>1567</sup>.

On ne trouve trace de la visite de *Lenz*<sup>1568</sup> à la cataracte de Schaffhouse ni dans l'œuvre, ni dans la correspondance de Goethe, dont il fut un temps l'ami. Seule une lettre du 26 mai 1777<sup>1569</sup> à Heinrich Christian Boie (1744-1806), écrivain et éditeur à Göttingen, atteste de la présence du jeune *Stürmer-und-Dränger* à Schaffhouse à une date compatible avec celle du voyage en Suisse de Ramond. Ce dernier serait donc l'unique témoin du

---

<sup>1563</sup> *Ibid.* p. 15.

<sup>1564</sup> Voir *supra*, 3-2-2-1.

<sup>1565</sup> REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1645.

<sup>1566</sup> Storr et Laborde en 1781 ainsi que Custine en 1811 et Walsh font directement référence à Coxe.

<sup>1567</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op.cit.*, t. 1, p. 15, note du traducteur. C'est Ramond qui souligne.

<sup>1568</sup> LENZ, Jakob, Michael (1751-1792).

<sup>1569</sup> « d. 26sten Mai 1777 - Ich schwärme in der Schweiz herum, habe in Schinznach vier goldene Tage gelebt, in Zürich Basel und Schaffhausen viel Liebe genossen ». LENZ, Jakob Michael Reinhold, *Werke und Briefe in drei Bänden*, t. 3, Munich, Vienne, Carl Hanser Verlag, 1987, p. 529-530, [26 mai 1777 – Je vagabonde avec enthousiasme en Suisse, j'ai vécu quatre jours merveilleux à Schinznach, à Zurich, Bâle et Schaffhouse, j'ai profité de beaucoup d'amour].

passage de Lenz à la chute. Sa note de traducteur constitue le point de départ d'une tradition littéraire qui perdura jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1570</sup>. En présentant la réaction de ce jeune poète « sensible » face à la cataracte, Ramond souligne la force du spectacle avec une grande subtilité, parvenant en quelques mots à transmettre à son lecteur une idée de la splendeur des lieux, là où son modèle semble avoir reconnu la faillite du langage.

Revenons au tableau dépeint par Coxe. Après avoir évoqué les mutations subies par l'eau, celui-ci se concentre sur les rochers qui s'élèvent au centre de la cascade :

Celui des deux rochers qui étoit le plus près de nous, me parut avoir été percé par l'action continue de l'eau, qui s'est frayé, à travers sa masse, un passage oblique par lequel elle s'élance avec une inexprimable furie & un mugissement lugubre<sup>1571</sup>.

Coxe est l'un des premiers voyageurs de notre corpus à s'intéresser de près à ces blocs rocheux et à leur lutte acharnée avec l'eau. Avant lui, seul Andreae a clairement souligné leur présence en les comparant à des « colosses »<sup>1572</sup>. Aux yeux du Britannique, l'élément liquide prend le dessus, contraignant l'élément minéral à lui laisser le passage. Avant de poursuivre sa visite, Coxe analyse ses réactions face au spectacle :

Après avoir long-tems contemplé dans le silence et le recueillement de l'admiration, l'effrayante magnificence de ce Paysage, nous descendîmes au-dessous de la cascade, & traversâmes en bateau le fleuve, qui long-tems après sa chute, est extrêmement agité. Je n'avois vu encore la cataracte qu'obliquement ; le tableau commença à s'étendre par degrés, & à me présenter un nouvel aspect dont j'eus le temps de jouir à loisir sur la rive opposée<sup>1573</sup>.

D'abord figé dans une attitude quasi méditative, l'observateur recourt à nouveau à la notion de sublime, avant de se remettre en mouvement pour gagner en barque la rive schaffhousienne. Depuis ce nouveau poste d'observation, Coxe décrit minutieusement les abords de la cascade formant l'écrin où s'écoule le Rhin. L'environnement ne joue plus

---

<sup>1570</sup> HENTSCHEL, Uwe, « ‚Aber mein Herz wollte noch immer nicht klopfen‘ – Eine Kontroverse um das Naturerhabene am Ende des 18. Jahrhunderts », in : WEISS, Christoph (éd.), *Lenz-Jahrbuch – Sturm – und – Drang – Studien*, t. 7, Röhrig Universitätsverlag, 1997, p. 132. Voir aussi *supra*, 3-2-2-4 (Friedrich Leopold Stolberg) et *infra*, 3-2-3-3 (August Klingemann) et 3-2-3-5 (Théobald Walsh).

<sup>1571</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 16.

<sup>1572</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *Briefe aus der Schweiz nach Hannover (1763)*, Zurich Winterthur, 1776, lettre IX, p. 45.

<sup>1573</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 16.

seulement le rôle d'un simple décor mais semble donner vie au fleuve, perspective très rare chez les voyageurs de notre corpus<sup>1574</sup> :

Là, m'étant assis à une distance favorable de la chute, je pus détailler les objets les plus frappants qui en accompagnoient la vue. Du côté par lequel nous étions descendus, un château bâti sur la cime du rocher, & suspendu au bord du précipice, domine le fleuve ; près de lui, on distingue une église & quelques maisons ; du côté où j'étois, une rangée de cabanes bordoit la cascade, derrière laquelle l'horizon se termine par des collines qui s'élèvent insensiblement, couvertes de vignes ou habillées de forêts. L'une d'elles est couronnée par un joli hameau entouré d'arbres fruitiers. La grande masse d'eau qui forme la cataracte, semble sortir de ces collines, & les deux rochers qui la partagent au lieu même où sa chute est la plus précipitée, élèvent fièrement au-dessus de son tumulte leur tête couverte de jeunes arbrisseaux. La couleur du Rhin est extrêmement belle ; c'est un vert d'eau transparent, varié de mille manières, & dont les teintes sont agréablement coupées par la blancheur de l'écume<sup>1575</sup>.

Après avoir souligné l'harmonie du cours d'eau avec le paysage naturel, le révérend s'intéresse à l'intégration de celui-ci dans le paysage industriel :

Une fonderie établie au bord de l'eau présente encore un objet agréable. Le fleuve est contenu par une digue qui garantit de ses débordemens cette *Usine* & les cabanes voisines. Une petite portion de ses eaux détournée par cette digue, & reçue dans une auge, au milieu de sa chute, fait tourner un moulin, & tombe le long d'une roche nue, comme un petit rameau d'argent séparé de la cataracte<sup>1576</sup>.

Les aménagements des abords ne ternissent pas l'image flatteuse du site. Bien que contraint de s'éloigner de la cataracte sous la forme d'un « petit rameau d'argent » afin de se mettre au service de l'homme, le fleuve ne perd pas son identité.

S'interrogeant ensuite sur les dimensions de la chute, Coxe évoque plusieurs récits dans lesquels elles ont fait l'objet d'une estimation. Il n'indique toutefois pas ses sources, se contentant de distinguer deux catégories d'auteurs, « ceux qui sont disposés à l'exagération » et les autres<sup>1577</sup>. Mais une fois rentré à Schaffhouse, le voyageur revient sur la difficulté à évaluer la taille du phénomène, se rendant alors compte que ce dernier est en perpétuelle évolution :

---

<sup>1574</sup> Seule la description de Halem en 1790 se rapproche notablement de celle de Coxe. Voir *infra*, 3-2-2-14.

<sup>1575</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 15-16.

<sup>1576</sup> *Ibid.*, p. 17. C'est Coxe qui souligne.

<sup>1577</sup> *Ibid.*, p. 17.



Je vous ai dit que quelques écrivains ont porté à cent pieds la hauteur perpendiculaire de cette cataracte ; ces mêmes voyageurs assurent que le fleuve se précipite à la fois en une seule nappe d'eau non interrompue. Tout cela peut avoir été vrai autrefois (11). Il est probable que l'espace de l'un à l'autre rivage a été un seul & même roc continu, dont le niveau étoit beaucoup plus haut ; & le fleuve, sans doute, a peu-à-peu miné et entraîné les parties de ce lit contre lesquelles il agissoit avec le plus de violence. Ce qui appuie cette idée, c'est le témoignage de quelques vieillards de cette Ville, qui assurent que de leur connoissance un rocher considérable a cédé à l'impétuosité du courant, & que cet événement a beaucoup altéré la vue de la cataracte. Je suis donc persuadé que la hauteur perpendiculaire de la chute doit annuellement diminuer par le frottement continu & prodigieux d'une masse d'eau qui s'élançe avec une si étonnante rapidité ; & ne doute pas que les rochers qui la partagent ne viennent à être ébranlés et entraînés à leur tour<sup>1578</sup>.

Le témoignage de vénérables autochtones fait prendre conscience à Coxe non seulement des mutations qui guettent la cataracte, mais aussi de celles qu'elle a déjà connues, l'inscrivant ainsi dans une dimension historique à propos de laquelle Ramond ressent la nécessité d'intervenir. Invoquant les saisons pour expliquer les changements d'apparence du site, Ramond présente en note l'évolution de ce dernier comme cyclique, là où son modèle voit un continuum. Puis, l'exposé du traducteur prend un accent quasi anthropologique. En affirmant que seuls les Suisses seraient aptes à estimer convenablement certaines dimensions, Ramond laisse entendre qu'on ne peut trouver qu'en Suisse des phénomènes hors normes tels que la chute et souligne à la fois les particularités du pays et celles de ses habitants :

La quantité d'eau, qui varie suivant les saisons, influe un peu sur la hauteur, & beaucoup sur les aspects de cette chute. Ceux qui l'ont vue pendant les grandes fontes de neige la reconnoîtront à la description que M. Coxe juge exagérée, & qu'il croit faite pour des tems plus reculés. [...]. J'ai reconnu, & l'on s'apercevra que M. Coxe a fait par la suite la même remarque, j'ai reconnu, dis-je, que des yeux qui ne sont pas Suisses ne sont pas compétens pour juger certaines dimensions, qui excédant tout ce que l'on a vu, & ne pouvant être comparées à rien, ne trouvent point dans notre cerveau de modèle proportionné<sup>1579</sup>.

Coxe termine la lettre II en évoquant les rapides qui se forment juste avant que le Rhin effectue son « saut » :

---

<sup>1578</sup> *Ibid.*, p. 18-19.

<sup>1579</sup> *Ibid.*, p. 18-19, note du traducteur.

Le fleuve, avant sa chute, roulant sur un fond de roches, n'est navigable pour aucune espèce de bateau. Il y a quelques semaines qu'un de nos compatriotes fit un essai avec une barque très légère, qu'il poussa adroitement dans le fil de la cataracte. Elle fut entraînée dans le gouffre, & ayant disparu entièrement pendant quelques momens, reparut brisée en mille pièces<sup>1580</sup>.

En relatant cette anecdote, notre voyageur souligne la puissance de la cataracte et son pouvoir destructeur, mais il pose également les fondements d'une tradition, celle du défi lancé à la chute par un Britannique, aspect sur lequel d'autres voyageurs reviendront<sup>1581</sup>.

Le qualificatif de « contre-texte » aux lignes de Coxe<sup>1582</sup>, généralement associé à la traduction des *Lettres* par Ramond, s'applique manifestement moins bien aux passages consacrés à la cataracte que celui d'« œuvre à deux voix »<sup>1583</sup>. Les notes du traducteur français relatives à l'exclamation de Jakob Michael Lenz et aux dimensions de la chute constituent en effet davantage un complément d'information qu'une remise en cause des dires du révérend anglais. L'approche esthétique de ce dernier est donc proche de celle de Ramond, en tout cas sur l'ensemble du tronçon Bâle-Constance.

### 3-2-2-6 BÜRDE, Samuel Gottlieb (1779)

Parti de Silésie à la mi-octobre 1779<sup>1584</sup>, Bürde, qui a longtemps rêvé de la Suisse, ressent d'abord une forme de « Heimweh » (mal du pays) : déçu par la tristesse du paysage automnal, il perçoit en effet la distance le séparant de ses amis et de son pays, quittés dans la hâte, mais il se ressaisit dès son arrivée à Schaffhouse :

Ich gerieth in eine widrige Unruhe hinein, bis eine innere, tröstende Stimme mir den Gedanken darstellte : die Erde ist allenthalben des Herrn ! wodurch ich aus der ängstlichen Beklommenheit nicht ohne Beschämung über meinen Kleinmuth erweckt wurde.

Um 9 Uhr waren wir in Schaffhausen<sup>1585</sup>.

---

<sup>1580</sup> *Ibid.*, p.19.

<sup>1581</sup> Voir *supra*, 2-2-4 (Guides Murray) et *infra*, 3-2-2-9 (Christoph Meiners) et 3-2-3-6 (Alexandre Dumas).

<sup>1582</sup> SCHAMA, Simon, *op. cit.*, p. 550.

<sup>1583</sup> MOUSSA, Sarga, « Ramond de Carbonnières », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1644-1645.

<sup>1584</sup> Sur les circonstances du voyage de Bürde, voir *supra*, 3-1-2-3.

<sup>1585</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 17-18. [Je fus pris d'inquiétude et de contrariété jusqu'à ce qu'une voix intérieure, consolatrice, me décrive l'idée selon laquelle la terre est en tous lieux celle du Seigneur et

À peine remis de son voyage, Bürde se rend sur les bords du fleuve en compagnie d'un peintre originaire de Stuttgart, rencontré durant le trajet. Faisant du Rhin schaffhousois une compensation à l'âpreté du chemin depuis Stuttgart, le voyageur porte son attention sur l'architecture particulière du pont de Grubenmann, mais s'attarde avant tout sur l'aspect du cours d'eau, qualifié par lui de « roi des fleuves allemands ». Bien que manifestant une indéniable curiosité pour la chute, il préfère reporter au lendemain une visite que l'emploi de l'expression « wallfahren » (se rendre en pèlerinage) place d'emblée sous le signe du respect et de l'admiration :

Mein erster Gang war an den Rhein, auf die berühmte hölzerne Brücke. Ich hatte über den Anblick dieses schönen Stroms, den ich wohl den König der Flüsse Deutschlands nennen möchte, eine ungemaine Freude, und sah mit einer Art Bewunderung die durchsichtige, hellgrüne Farbe des schnellströmenden Wassers. An dem andern Ende dieser künstlichen Brücke, die nur bis in der Mitte des Stroms auf einem Pfeiler – es ist noch nicht ausgemacht, ob sie wirklich ruht, oder nur zu ruhen scheint, - fängt schon das Zürcher Gebiet an. Gern hätte ich meinen Weg bis an den Rheinfall, der mir nun gar nicht mehr aus den Gedanken kam, fortgesetzt ; ich wußte aber, daß nach so vielen Wirthshausmahlzeiten im Fluge, heut wieder eine reinliche, eillose ruhige Mahlzeit von Hausmannskost, meiner erwartete, und daß auch bereits beschlossen war, nach diesem herrlichen Naturwerke morgen in corpore zu wallfahren<sup>1586</sup>.

Connaissant visiblement bien la configuration des lieux, Bürde ordonne au cocher de passer sur la rive zurichoise afin de pouvoir poursuivre son voyage en direction de Winterthur immédiatement après son retour du château de Laufen. Se rendant à la cataracte par la rive schaffhousienne, le voyageur souligne la force du courant :

Der Lauf des Stroms wird von Schaafhausen aus, sehr schnell, und durch die vielen hervorragenden Felsenstücke voller Wirbel und Wogen. Wenn mich übrigens meine

---

grâce à laquelle je m'éveillai de cette angoissante oppression, non sans éprouver quelque honte de mon manque de courage. À 9 heures, nous étions à Schaffhouse.]

<sup>1586</sup> *Ibid.*, p. 19-20. [Ma première promenade fut pour me rendre au bord du Rhin, sur le célèbre pont en bois. La vue de ce beau fleuve, que j'appellerais volontiers le roi des fleuves allemands, me procura une joie extraordinaire et je vis, avec une sorte d'admiration, la couleur vert clair transparent de l'eau s'écoulant à toute allure. C'est à l'autre bout de ce pont fait avec art, qui repose - ou semble reposer, ce n'est pas établi - jusqu'au milieu du fleuve sur une seule pile, que commence la région zurichoise. J'aurais aimé poursuivre mon chemin jusqu'à la chute du Rhin, qui ne me sortait plus de l'esprit à présent ; mais je savais qu'après avoir pris tant de repas à la volée dans les auberges, un repas appétissant m'attendait aujourd'hui, au calme et sans hâte, avec de la cuisine faite maison, et qu'il était déjà décidé d'effectuer le lendemain un pèlerinage in corpore à cette œuvre magnifique de la nature.]

Einbildungskraft nicht täuscht, so hat die Gegend an der Elbe bei Meissen, einige Ähnlichkeit mit der hiesigen<sup>1587</sup>.

Bürde est l'un des premiers voyageurs de notre corpus à s'intéresser de près au fleuve juste en amont de la chute. Le parallèle qu'il établit avec un site célèbre situé sur l'Elbe constitue une approche inédite.

Son premier contact avec la cataracte se produit depuis le versant d'une colline. Ayant pris de la hauteur, Bürde échappe à la déception qu'éprouvent la plupart des voyageurs abordant le site par la rive schaffhousienne :

Wir stiegen den Berg hinab, ich stellte mich für mich allein hin, zu schauen, und fühlte mich einen kleinen Menschen ! Meine schüchternen Blicke wagten es nur nach und nach diesen majestätischen Gegenstand zu umfassen ; indes der dumpfe Donner der herabstürzenden Fluthen mein Ohr betäubte<sup>1588</sup>.

En exprimant son trouble, Bürde souligne la grandeur d'un phénomène qu'il est d'abord dans l'incapacité de décrire, avant de voir dans celui-ci la manifestation de la toute-puissance divine. Au contact d'objets sublimes tels que la cataracte de Schaffhouse, l'homme, aux sens pourtant limités, parviendrait à communiquer avec les forces divines, lesquelles lui indiquent la voie vers une forme d'élévation spirituelle :

Ich konnte und mochte an nichts Geringeres denken als an den unendlichen Urheber der Natur, der durch solche unverkennbare Züge seiner Allmacht, sich dem beschränkten Sinne des Menschen offenbart, große und heilige Eindrücke im Innersten des Herzens aufregt, die sich dann in erhabene und trostvolle Gedanken ausbreiten ! [...]. Die großen Gegenstände in der Natur, ein hohes in die Wolken ragendes Gebirge, eine unabsehbare Meeresfläche ; ein herabstürzender Strom – dürfen wohl mit Recht, die untersten Stufen und Fusteppeiche, von dem in ein heiliges Dunkel verhüllten Throne des Allmächtigen genannt werden<sup>1589</sup>.

---

<sup>1587</sup> *Ibid.*, p. 22. [À partir de Schaffhouse, le cours du fleuve devient très rapide, formant des tourbillons et des vagues à cause des morceaux de rochers qui dépassent. Si, du reste, mon imagination ne me trompe pas, la région des bords de l'Elbe près de Meissen a quelque ressemblance avec celle d'ici.]

<sup>1588</sup> *Ibid.*, p. 23. [Nous descendîmes la montagne. Je me mis seul en position pour regarder et je me sentis un être humain bien petit ! Mon regard timide n'osa que peu à peu embrasser cet objet majestueux, tandis que le grondement sourd des flots qui s'abattaient assourdissait mes oreilles.]

<sup>1589</sup> *Ibid.*, p. 23-24. [Je ne pouvais et ne voulais penser à rien de moins qu'au créateur infini de la nature qui, à travers des traits aussi évidents de sa toute puissance, se révèle à la sensibilité limitée de l'homme, suscite dans le tréfonds de son cœur de grandes et saintes impressions qui se déploient ensuite en des pensées sublimes et consolatrices. ! [...]. Les grands objets de la nature, une haute montagne s'élevant dans les nuages, une mer qui s'étend à perte de vue ; un fleuve qui se jette dans le vide, peuvent être à bon droit

Après avoir observé la témérité d'un batelier défiant les tourbillons pour effectuer l'ascension du rocher central, Bürde et ses compagnons gagnent la rive zurichoise<sup>1590</sup>. Depuis le château de Laufen, le phénomène prend alors une toute autre dimension :

Ach hier einen Sommermonat zu zu bringen ! – Rings um die liebliche grüne Verschanzung von Weinbergen, ein waldichtes Thal zu beyden Seiten des Flusses ; unter den Fenstern der Rheinfall : grausend und herrlich hinab zu schauen ! in der Ferne, nach Schwaben hinein, eine blaue Gebirgs Landschaft ; tiefer Schweiz einwärts, am Horizont die hervorragenden Spitzen der Schneeberge<sup>1591</sup> !

Bien que la saison ne soit pas favorable<sup>1592</sup>, Bürde est fasciné par un panorama dont la cataracte ne représente à ses yeux qu'un élément, perspective assez rare chez nos voyageurs, lesquels concentrent volontiers leur attention sur celle-ci. Empruntant la passerelle, le visiteur s'approche ensuite des flots :

Der Rhein stürzt nemlich in seiner ganzen Breite über die Felsenwand in weißschäumender Flut ; hin und her, wo die Theile des Wassers nicht so ganz einander getrennt sind, behält es seine natürliche Farbe, und zeigt sich in schönen hellgrünen Streifen. Zwey schwarze Felsen stehn in der Mitte des Wasserfalls mit sonderbaren Hölungen ausgezackt, und geben der Breite des Falls einige Abtheilungen. [...]. Der Dunst von dem im Herabstürzen zerstiebenden Wasser, steigt in neblichten Wölkchen empor, und die Fall ab gewälzten schäumenden Wogen, von unaufhörlichen Nachkömmlingen verdrängt, werden in breiten Furchen ans Ufer gegen über geschleudert. Was dieser ganzen Scene noch einen fast überirdischen Reiz zusezt, ist die das seine Wassergestäube durchscheinende Sonne, welche die mannichfaltigst durch einandergeschlungenen Regenbögen hervorbringt<sup>1593</sup>.

---

appelés les marches inférieures et les tapis menant au trône du Tout-Puissant enveloppé d'une sainte obscurité.]

<sup>1590</sup> Bürde donne peu d'informations sur ses compagnons de voyage. On sait seulement qu'il accompagnait le baron et la baronne d'Haugwitz lors de son périple helvétique de 1779-1780. À la cataracte de Schaffhouse, il se trouve en compagnie d'un certain Gaup.

<sup>1591</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 25-26. [Ah ! Passer ici un mois d'été ! Tout autour, le charmant retranchement de verdure formé par les vignobles, une vallée très boisée des deux côtés du fleuve ; sous ses fenêtres, la chute du Rhin : regarder en bas avec délice et en frissonnant ! Au loin, vers la Souabe, un paysage de montagnes bleutées ; vers l'intérieur de la Suisse profonde, à l'horizon, les sommets des montagnes enneigées qui émergent !]

<sup>1592</sup> Bürde a débuté son voyage à la mi-octobre, alors que l'été est en général considéré comme la période la plus favorable à la découverte de la chute.

<sup>1593</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 26-27. [En effet, le Rhin se précipite dans toute sa largeur par dessus une paroi rocheuse en un flot d'écume blanche ; ici et là, où les parties de l'eau ne sont pas complètement séparées, celle-ci conserve sa couleur naturelle et présente de beaux rubans vert-clair. Deux rochers noirs, percés de trous étranges, se dressent au milieu de la chute d'eau, et divisent la chute dans sa

Ayant sa description sur les métamorphoses de l'eau et les jeux de couleurs, Bürde présente la chute selon une perspective dynamique, proche de celle livrée par des savants tels que Storr. Le mécanisme de la formation d'un arc-en-ciel, qualifié de « surnaturel », vient cependant interrompre cette logique scientifique du tableau. Comme pour justifier les infléchissements dont ce dernier a fait l'objet, le voyageur dresse un bilan des propos qu'il a tenus sur la cascade :

So viel oder eigentlich so wenig, so nichts und wieder nichts, wag ich, in einer Beschreibung des oft beschriebenen und besungenen Rheinfalls zu berühren. O wie herzlich gönnt ich euch, meinen Lieben, und nicht nur euch, sondern allen guten, für die mächtigen Eindrücke des Großen und Majestätischen in der sichtbaren Natur empfänglichen, zu reinen Empfindungen gestimmten Seelen, hier selbst eine Viertelstunde des Anschauens !

Ich verließ diesen unvergeßlichen Ort, doppelt gerührt, da ich mich nunmehr von dem lieben Gaup trennen mußte. Im Wagen war keiner von uns sonderlich aufgelegt, viel Redens über das, was wir so eben gesehen hatten, zu machen<sup>1594</sup>.

Face aux difficultés de rendre compte du spectacle, l'écrivain silésien en appelle à une expérience directe du phénomène. Il réserve cependant celle-ci à une catégorie particulière d'observateurs, ceux capables de percevoir ce que la nature a de sublime, suggérant ainsi l'existence d'une inégalité entre les hommes. Dans ce contexte, le fait que les voyageurs en route pour Winterthour n'échangent pas leurs impressions sur la scène contemplée pourrait être le signe d'un manque de sensibilité ou bien traduire le caractère foncièrement individuel de l'expérience du sublime.

Au cours de son séjour à Wagenhausen<sup>1595</sup>, Bürde se rend chez son ami schaffhouseois Gaupp au moins à deux reprises et visite à chaque fois la cataracte. Reproduisant le parcours suivi la première fois, l'écrivain affirme, à l'occasion de son

---

largeur. [...]. La brume d'eau pulvérisée dans sa chute s'élève en petits nuages nébuleux, et les eaux tombant en flots tumultueux, sans cesse repoussés par les suivants, sont projetées en larges sillons contre la rive ; ce qui donne à l'ensemble de la scène un charme presque surnaturel, c'est le soleil brillant à travers les gerbes d'eau qui provoque des arcs-en-ciel entrelacés à l'infini.]

<sup>1594</sup> *Ibid.*, p. 27-28. [Voilà tout ou plutôt le peu, le rien de rien que j'ose aborder dans une description de la chute du Rhin, souvent décrite et chantée. Oh, comme je vous souhaiterais de tout cœur, mes chers, et pas seulement à vous, mais à toutes les âmes bonnes, réceptives aux fortes impressions de grandeur et de majesté de la nature visible, et enclines aux sensations pures, d'avoir ici même un quart d'heure de contemplation !

Je quittai cet endroit inoubliable doublement ému, puisque je devais à présent me séparer de ce cher Gaupp. Dans la voiture, aucun de nous n'était particulièrement disposé à faire beaucoup de discours sur ce que nous venions de voir.]

<sup>1595</sup> Voir *supra*, 3-1-2-3.

second passage, la supériorité absolue de la nature sur l'art, confirmant par là en peu de mots son impression initiale très positive :

Wir waren gemeiniglich noch etliche Stunden vor Mittag in Schaafhausen und wandten diesen Zeitraum zu dem herrlichsten Spaziergange an, der sich nur denken läßt ; das heißt, wir gingen auf der Schwabenseite hinaus an den Rheinfall, standen eine Weile betrachtend, ließen uns übersetzen und kehrten dann, von dem herrlichen Schauspiel der Natur unvergleichbar gerührter, als von irgend einem Schauspiel der Kunst, auf der Zürcherseite in die Stadt zurück<sup>1596</sup>.

L'attitude décrite ci-dessus tranche avec ce que sera le troisième contact de Bürde avec la cataracte le 26 mars 1780, évoqué par l'unique phrase « Nachmittags wurde der Rheinfall besucht »<sup>1597</sup>. Doit-on voir dans ce laconisme le signe d'une certaine lassitude ? Une autre hypothèse peut être avancée pour expliquer le peu d'intérêt que les chutes semblent cette fois lui inspirer. Tôt le lendemain, l'écrivain et ses compagnons, le baron d'Haugwitz et son épouse, prenaient en effet le chemin de Zurich. Bürde ne commença à apprécier le paysage de la contrée de Kybourg qu'au moment où, ne se sachant plus qu'à quelques heures du domicile de Lavater, une douce joie s'empara de lui<sup>1598</sup>. La grande notoriété dont jouissait le théologien à l'époque pourrait expliquer la hâte de Bürde à rejoindre Zurich et, par voie de conséquence, sa moindre disponibilité intérieure pour une nouvelle contemplation des chutes. Après sa rencontre avec Lavater, l'écrivain se montrera à nouveau sensible au monde extérieur, se livrant à une description assez détaillée du paysage zurichois<sup>1599</sup>.

### 3-2-2-7 LABORDE, Benjamin de (1781)

Parti de Bâle deux jours plus tôt pour gagner Constance, Laborde fait halte à Schaffhouse le 22 juin 1781. Datée du 24, la huitième de ses *Lettres sur la Suisse* débute par une citation de Coxe, où ce dernier fait part de son admiration envers la Suisse et ses habitants, éloges que Laborde récuse sans attendre :

---

<sup>1596</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 51. [Nous étions d'ordinaire à Schaffhouse quelques heures avant midi et consacrons ce temps à la plus magnifique promenade que l'on puisse imaginer ; c'est à dire que nous allions à la chute du Rhin par la rive souabe, nous restions un moment à la contempler, nous nous faisons déposer de l'autre côté et puis nous rentrions en ville par la rive zurichoise, incomparablement plus émus par le spectacle de la nature que par n'importe quel spectacle de l'art.]

<sup>1597</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>1598</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>1599</sup> *Ibid.*, p. 63.

La ville de Schaffhouse est petite, vilaine, mal-propre, mal bâtie, mal peuplée. Tout son commerce et ses revenus consistent en vins qui ne valent pas grand'chose, et en quelques chétives manufactures de toiles et d'étoffes de cotons et de soie. [...]. On vante beaucoup le pont de Schaffhouse, construit par un charpentier d'Appenzel nommé Ulric Grubermann. Il est vrai qu'il est fait avec hardiesse ; mais il a le défaut de tous les ponts couverts de la Suisse, c'est d'être lourd et sans grâce. Les Suisses font couvrir leurs ponts de bois, pour les garantir des injures de l'air et de la pluie ; mais il ne s'aperçoivent pas que la quantité de poutres qui servent à la couverture leur coûte dix fois davantage que ne coûteroient les réparations qu'il faudrait pour cinquante ans<sup>1600</sup>.

Ni la cité, ni le fleuve et son pont à l'architecture pourtant exceptionnelle ne trouvent grâce aux yeux du fermier général Laborde, qui recommande toutefois la visite du cabinet de sciences naturelles du médecin Amman<sup>1601</sup> avant d'annoncer son départ pour la cataracte :

Demain, Madame, je dois aller voir la chute du Rhin à Lauffen. Je vous détaillerai de mon mieux les horribles beautés de cette merveilleuse cataracte<sup>1602</sup>.

Laborde a très probablement déjà lu des descriptions de la chute, notamment celle de Coxe auquel il fait régulièrement référence. L'expression « horribles beautés » donne à penser que l'approche choisie pourrait relever du sublime. Bien que rentré très tardivement de son excursion<sup>1603</sup>, le voyageur se hâte de livrer ses impressions à sa mystérieuse correspondante dans la lettre IX<sup>1604</sup>. Consacrant pas moins de sept pages à sa découverte du site, Laborde retrace d'abord son parcours depuis Schaffhouse. Empruntant visiblement le même chemin que Coxe, le visiteur français porte un jugement négatif sur un paysage que le révérend anglais avait admiré avant d'atteindre la chute<sup>1605</sup>.

---

<sup>1600</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1, p. 90-91. Laborde contredit Coxe sur d'autres lieux ou aspects. Voir : CANDAU, Jean-Daniel, « Les premiers tours de Suisse en langue française, 1770-1789 : un itinéraire vers la liberté et le bonheur », in : HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, POISSON, Guillaume (dir.), *Entre attraction et rejet : deux siècles de contacts franco-suisses (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2011, p. 77-78.

<sup>1601</sup> Voir *supra*, note n° 625.

<sup>1602</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1, p. 92-93.

<sup>1603</sup> Laborde indique avoir rédigé la missive à deux heures du matin. *Ibid.*, p. 93.

<sup>1604</sup> La destinataire des lettres, désignée dans le titre de l'ouvrage par « Madame de \*\*\* », reste inconnue.

<sup>1605</sup> « Ce matin, nous sommes montés à cheval pour aller voir la chute du Rhin, éloignée de Schaffhouse d'une petite lieue. La route serpente sur les collines qui forment les rives du fleuve, [...]. Les environs en sont magnifiques, & le Rhin se promène majestueusement au fond de la vallée ». COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 14.



Ayant exprimé son émerveillement dès le début de la lettre IX<sup>1606</sup>, Laborde ménage ici le suspense en faisant état d'un premier contact plutôt décevant. Puis, considérant la cataracte depuis le château de Laufen qu'il compare à une « espèce de ferme »<sup>1607</sup>, il se laisse subjugué par la beauté des lieux :

Le premier point de vue qu'offre la cataracte est avant de descendre à Lauffen. On suit, des yeux, pendant près de deux cents toises, le lit du fleuve parsemé de rochers qui lui ont été envoyés par quelque tremblement de terre ; et la vue ne le quitte qu'au moment où il se précipite. Jusque là il ne paroît pas aller fort vite, et n'a rien d'imposant, sa largeur étant assez médiocre. Le second point de vue est à Lauffen même. On traverse une espèce de ferme par laquelle on descend à un petit pavillon nouvellement construit, et placé de manière que l'on voit à plus de 30 pieds au-dessous de soi tous les détails de la cataracte ; à droite, le fleuve avant qu'il se précipite, et à gauche, lorsqu'il est précipité. Ce spectacle me parut si beau, que je ne croyois pas que rien pût le surpasser<sup>1608</sup>.

Cependant, le voyageur ne décrit pas ce qu'il voit, aiguillant la curiosité du lecteur qu'il prépare à une description en apothéose, longuement exposée à partir d'un troisième poste d'observation. Descendu sur la passerelle au pied du château de Laufen, Laborde se trouve alors au plus près de la chute dont il perçoit la force terrifiante et la grande beauté, dans le droit fil de la théorie du sublime. En affirmant se sentir transporté « hors de sa sphère ordinaire », le visiteur pose les limites de la conscience humaine confrontée à pareil phénomène :

[...] je quittai à regret le petit pavillon, mais avec la ferme résolution d'y revenir bientôt ; et je me mis en marche par un petit sentier qui conduit presque au pied du gouffre. Ce troisième point de vue est sans contredit le plus étonnant. [...] J'avoue que rien n'est comparable à cette horreur. Le fracas épouvantable que fait l'eau en se précipitant ; la masse énorme du courant, divisé de cent façons différentes par les grands et les petits rochers qui s'opposent à son passage ; les nuées d'eau qui semblent se changer en nuées de poussière dès qu'elles ont atteint le fond de la cataracte, [...] ; les arcs-en-ciel qui colorent les eaux par leurs éclatantes couleurs, et les en pénètrent tellement qu'on les aperçoit au fond des ondes à plus de 30 pieds de profondeur ; les rayons du soleil, qui,

---

<sup>1606</sup> « Schaffouse, le 25 juin, à 2 heures du matin. J'arrive émerveillé du spectacle que je viens de voir, et qui mériterait seul que l'on fit le voyage de la Suisse ». LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1, p. 93.

<sup>1607</sup> Il faut reconnaître que le château de Laufen ne revêt pas de caractère particulièrement majestueux si on ne le considère que depuis la rive zurichoise. Vu depuis la rive schaffhousienne en revanche, il surplombe le Rhin prenant ainsi un aspect plus imposant. Laborde ne l'a pas encore vu sous cet angle, d'où la comparaison avec une simple ferme. Voir annexe 18 : La chute du Rhin et le château de Laufen depuis la rive schaffhousienne.

<sup>1608</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1, p. 93.

dardant sur ces masses amoncelées, les font paroître comme enveloppées de pointes étincelantes des diamants les plus purs ; enfin, Madame, l'effroi, la sombre horreur, le relief de l'épouvante qui saisissent à l'aspect de tant de merveilles, tout se réunit à transporter le spectateur hors de la sphère ordinaire, et à le faire douter s'il rêve ou bien s'il est éveillé<sup>1609</sup>.

Après s'être attardé sur ce qu'il voit, Laborde s'intéresse à ce qu'il entend, indiquant que même le plus retentissant coup de tonnerre ne pourrait avoir le dessus sur le bruit assourdissant de la cataracte<sup>1610</sup>.

Peinant à « s'arracher au spectacle magique »<sup>1611</sup> qui génère en lui tant d'effroi et d'admiration, Laborde finit par se diriger vers un autre poste d'observation :

Il fallut donc se résoudre à descendre encore jusqu'à la rive du fleuve. C'est là le quatrième point de vue, et à mon gré le moins beau. On ne voit que la chute, qui paroît avoir environ cinquante pieds jusqu'à l'endroit où l'eau se précipite. Les deux rochers qui brisent la nappe d'eau en trois parties ont bien trente pieds d'élévation au-dessus de la surface ; et le frottement continuels les use tellement chaque jour, qu'avant la révolution de quelques siècles ils seront entraînés au fond de l'abîme qu'ils couvrent de leur ombre ; et alors le fleuve, cessant de rencontrer les obstacles qui redoublent sa furie, n'offrira plus aux yeux qu'une chute en simple nappe, privée de presque toutes les merveilles qui l'environnent<sup>1612</sup>.

Déçu par la nouvelle perspective qui s'offre à lui, le voyageur envisage le devenir de la chute avec un certain pessimisme, allant jusqu'à prédire sa destruction. Pour étayer cette théorie, il signale en note le détachement d'un rocher une trentaine d'années plus tôt ayant entraîné la disparition d'une vilaine figurine en bois imitant le colosse de Rhodes<sup>1613</sup> et modifiant considérablement la configuration des lieux. Soulignant la fragilité et l'évanescence de toute beauté, cette approche tranche singulièrement avec la précédente dans laquelle l'observateur restait comme figé face à la permanence du fascinant spectacle.

---

<sup>1609</sup> *Ibid.*, p. 93-94.

<sup>1610</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>1611</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>1612</sup> *Ibid.*, p. 96-97.

<sup>1613</sup> *Ibid.*, p. 97. Concernant la concomitance de la disparition du rocher et de la statue, on peut émettre quelques doutes. En effet, Andreae signale la présence d'une telle statuette en 1763, soit une vingtaine d'années seulement avant le passage de Laborde. Théobald Walsh fait de même vers 1820, soit trente ans après. En 1786, Schmidt parle, pour sa part, du détachement d'un rocher plusieurs années auparavant, sans mentionner la présence d'une statuette. Il est donc possible que Laborde ait involontairement fait l'amalgame entre le détachement d'un rocher et la disparition d'une statuette. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'un tel ornement ait été mis en place puis déposé à plusieurs reprises au fil des décennies.

Après s'être attardé sur le « lac ovale d'une assez grande étendue » qui se forme au pied de la cataracte, Laborde se rend en barque sur la rive schaffhousienne, à l'« endroit que les peintres choisissent pour leurs points de vue »<sup>1614</sup> et concentre son attention sur l'aspect pittoresque du paysage :

On voit, de plus que de l'autre côté, les chûtes de deux moulins qu'une petite portion détachée de cette immensité d'eau fait tourner avec une rapidité prodigieuse, et quelques jolies cascades qui viennent se réunir au bas de ces moulins<sup>1615</sup>.

En évoquant, pour rendre compte du fonctionnement des moulins, le mouvement d'une « petite portion détachée de cette immensité d'eau », Laborde utilise une expression proche de celle que l'on trouve chez Coxe<sup>1616</sup>. Par ailleurs, le point de vue présenté ici rappelle la gravure illustrant la cataracte dans le premier des quatre tomes des *Tableaux topographiques* du baron Zurlauben, paru en 1780<sup>1617</sup>. Selon Ursula Pia Jauch, Laborde aurait non seulement collaboré audit ouvrage dont la parution s'étala jusqu'en 1786, mais en serait aussi le principal instigateur<sup>1618</sup>.

De retour sur la rive zurichoise, le voyageur français regagne successivement les postes d'observation qui lui ont procuré le plus de plaisir, puis décide de revivre le spectacle à la faveur de l'obscurité, chose assez rare chez les voyageurs de notre corpus<sup>1619</sup> :

Enfin, Madame, nous prolongeâmes notre plaisir tant que nous le pûmes ; nous voulûmes même éprouver l'effet de ces horreurs dans l'ombre de la nuit : nous les trouvâmes, s'il est possible, plus effrayantes encore qu'à la clarté du jour. Enfin nous arrivâmes à Schaffouse au milieu de la nuit, ayant toujours devant les yeux ces terribles objets si profondément gravés dans la mémoire qu'ils n'en sortiront jamais<sup>1620</sup>.

À la recherche de souvenirs inoubliables, Laborde entend mener son expérience du sublime à son paroxysme. Présentant les « horreurs » de la cataracte sous un aspect

---

<sup>1614</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>1615</sup> *Ibid.*, p. 98-99.

<sup>1616</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 17.

<sup>1617</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *op. cit.*, entre les p. 88-89.

<sup>1618</sup> JAUCH, Ursula Pia, *op. cit.*, p. 172-173. Voir aussi *supra*, 2-1-4.

<sup>1619</sup> Walsh se rendra également à la cataracte au clair de lune. WALSH, Théobald, *op. cit.*, p. 26. Les auteurs de guides de voyage Ebel et Audin recommandent aussi une visite nocturne. Voir : AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *op. cit.*, p. 653.

<sup>1620</sup> LABORDE, Benjamin de, *op. cit.*, t. 1, p. 99-100.

encore plus effrayant, le manteau de la nuit comble à ce point les attentes du voyageur que celui-ci n'hésite pas à rédiger sa description à deux heures du matin, peut-être pour exorciser l'effroyable tableau qu'il vient de contempler.

Éloigné des centres urbains que sont Bâle et Constance, le Rhin prend à la cataracte de Schaffhouse une dimension particulière aux yeux de Laborde. Ce dernier n'envisage plus le fleuve sous un angle économique et commercial comme nous l'avons vu plus haut<sup>1621</sup>, mais comme un phénomène naturel susceptible de générer en lui un profond émoi.

### 3-2-2-8 STORR, Gottlieb Konrad Christian (1781)

Parcourant les Alpes en 1781, le professeur de chimie et de botanique à l'université de Tübingen aborde la Suisse par Schaffhouse, avant de se rendre à Berne, Thoune, Lauterbrunnen, Grindelwald et Meiringen, puis au Gothard. Après avoir franchi le col d'Oberalp, Storr rejoint Pfeffers et traverse les Grisons pour gagner Bellinzone et la Valteline<sup>1622</sup>. Ce parcours non linéaire témoigne d'un réel attrait pour les cours d'eau en général, et pour le Rhin en particulier que le savant découvre notamment à Schaffhouse, à Zurzach, près de Pfeffers, et enfin dans le secteur des sources.

Au début de *Alpenreise*, récit qu'il tire de son voyage<sup>1623</sup>, Storr évoque longuement la ville de Schaffhouse, avant de partir à la rencontre d'érudits locaux tels que son confrère amateur de botanique, le médecin Stockar<sup>1624</sup>. Il s'intéresse également à l'activité humaine. C'est d'ailleurs en signalant la présence de fabriques au bord du Rhin que Storr mentionne son premier contact avec le fleuve :

Was noch am stärksten da verarbeitet wird, ist die Baumwolle, die theils zu Strümpfen verwebt wird, theils einige Cottonfabriken beschäftigt, unter welchen die Seilerische die beträchtlichste ist. Sie ist nahe am Rhein gelegen, und benutzt den Strom sehr wohl, die Mangeln zu treiben<sup>1625</sup>.

---

<sup>1621</sup> Voir *supra*, 3-1-2-4.

<sup>1622</sup> WAEBER, Hedwig, *Die Schweiz des 18. Jahrhunderts im Urteile ausländischer Reisender*, Berne, Stämpfli & Cie, 1907, p. 66.

<sup>1623</sup> STORR, Gottlieb Konrad Christian, *Alpenreise*, 2 t., Leipzig, J.G. Müller, t. 1 1784, t. 2 1786.

<sup>1624</sup> STORR, Gottlieb Konrad Christian, *op. cit.*, t. 1, p. 34.

<sup>1625</sup> *Ibid.*, p. 35. [Ce qui est le plus travaillé là, c'est le coton, qui est d'une part tissé pour en faire des bas, et occupe d'autre part quelques usines de coton, parmi lesquelles celle spécialisée dans la corde est la plus considérable. Elle est située près du Rhin et utilise très bien le courant pour actionner les presses.]

En raison de l'énergie propice à l'industrie qu'il génère, le fleuve est donc présenté sous un jour favorable. Storr place par ailleurs l'interruption de la navigabilité de celui-ci à l'origine du nom de la ville et de sa fondation plutôt qu'à une entrave à la circulation des marchandises<sup>1626</sup>.

Au moment d'aborder la peinture des chutes, considérée comme une obligation à laquelle il ne peut se soustraire, le savant postule « l'impossibilité de traduire ce premier spectacle des Préalpes en couleurs et en mots »<sup>1627</sup> et d'en tirer une description fidèle. Tentant d'analyser les causes de cette impossibilité, il identifie d'une part des facteurs externes tels que l'insuffisance des arts picturaux et descriptifs ou l'apparence variable de la cataracte selon les saisons. D'autre part, il évoque un facteur inhérent à l'observateur dont la perception peut fluctuer en fonction de son humeur. Fort de ces constatations, Storr présente l'approche qu'il entend adopter : renonçant à toute prétention artistique, il annonce le compte rendu d'un parcours circulaire effectué à un moment et dans un état d'esprit donnés<sup>1628</sup>. Le voyageur, qui peine visiblement à envisager les chutes comme une entité, entend doubler sa description hic et nunc de la nécessité de morceler le spectacle en « une succession de scènes »<sup>1629</sup>.

Au moment de quitter Schaffhouse par la rive zurichoise, Storr qualifie le Rhin de « plus grand des fleuves d'Helvétie »<sup>1630</sup>, reconnaissant ainsi au cours d'eau une identité suisse avant de se concentrer sur son aspect :

[...] zur Gegend der Brücke. Dort fängt sein [des Rheins] Bett an, ungleich zu werden, und mehr anwachsende Klippen machen ihn reisend und unsicher. Bald darauf wendet er sich zur linken, und immer klippenreicher wälzt er sich nun mit krausen Wellen herbei, deren reines Weis mit dem heiteren Wassergrün seiner ebneren Flächen aufs lieblichste absticht. Einige kleine Wasserfälle, die über nidrige, stufenweise übereinander ligende Felsstücke herabgleiten, machen gleichsam das Vorspiel der erhabenen Scene, die der Fall des ganzen Stroms hervorbringt, der nun, durch Verengung seines Betts geschwellt, und von einem steilen Absturz plötzlich abgeschnitten, seine ungeheure Wassermasse zwischen einigen im Wege stehenden Felsspitzen wütend hinabreist<sup>1631</sup>.

---

<sup>1626</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>1627</sup> « [...] die Unmöglichkeit, dieses erste Schaustück der Voralpen durch Farben oder Griffel in ein Gemälde überzutragen ». *Ibid.*, p. 36.

<sup>1628</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>1629</sup> « Reihe seiner einzelnen Auftritte ». *Ibid.*, p. 37.

<sup>1630</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>1631</sup> *Ibid.*, p. 37. [...] vers la région du pont. Là, son lit [du Rhin] commence à devenir irrégulier, et des récifs qui s'amoncellent le rendent impétueux et incertain. Tout de suite après, il tourne à gauche et avec toujours plus de récifs, il lance ses ondes moutonnées dont le blanc pur tranche avec le vert d'eau de ses zones plus planes de la plus plaisante manière. Quelques petites chutes d'eau qui dévalent sur des blocs

Détaillant chaque mouvement des flots, chaque accident du terrain à l'aide d'adverbes, d'adjectifs et de groupes conjonctionnels exprimant la cause, Storr retrace par le menu la métamorphose du tranquille cours d'eau en une succession de rapides. De type analytique, sa description décompose chaque aspect du phénomène pour mieux en dégager l'essence. Loin de suggérer un infléchissement vers une approche artistique, sa sensibilité au jeu des couleurs souligne les capacités déductives du savant qui précise que le « vert clair » caractérise les eaux tranquilles du fleuve contrairement au « blanc pur » engendré par les remous et la présence de rochers de plus en plus nombreux. Qualifiant cet ensemble de « prélude à la scène sublime »<sup>1632</sup> qu'est la chute elle-même, Storr suggère qu'il entend inscrire la cataracte dans un environnement plus vaste. Arrivé à Laufen, il aborde celle-ci par la passerelle en contrebas du château. Suspendu entre le lit du fleuve et le vide, avec pour seule protection la frêle rambarde de bois, Storr voit mais aussi ressent jusque dans son tréfonds le phénomène qu'il qualifie de « grande scène » :

Diesem großen Auftritt, so viel möglich, nahe zu kommen, steigt man über den Felsen, auf welchem das Schloß steht, zu einem hölzernen Gerüste hinab, das die Fischneze genannt wird ; man hat da den Rand des Abstusses, der das Bett des Stroms abschneidet, über sich, unter sich den Abgrund, dem er entgegenstürzt, und blos das von seinem Fall erschütterte Gerüste zur Scheidewand ; der Standort könnte nicht gelegener gewält werden, den vollen Nachdruck der so ganz unmittelbar in ihrer anschauernden Größe auf den Beobachter eindringenden Erscheinung zu empfangen<sup>1633</sup>.

À l'issue de cette expérience véritablement physique, l'auteur s'attarde sur le paysage :

Der erste Blick dahin hat etwas mächtig ergreifendes : Das Bild eines einstürzenden, von grundlos scheinenden Tiefen verschlungen, [...], unerschöpflich erneuerten Wasserbergs, der Kampf des

---

rocheux bas, amoncelés pour former des paliers, constituent pour ainsi dire le prélude à la scène sublime que provoque la chute du fleuve tout entier qui, gonflé à présent par le rétrécissement de son lit et soudain brisé par un précipice abrupt, jette furieusement ses énormes masses d'eau entre quelques pointes rocheuses dressées sur son chemin.]

<sup>1632</sup> « das Vorspiel der erhabnen Scene ». *Ibid.*, p. 37.

<sup>1633</sup> *Ibid.*, p. 37-38. [Pour s'approcher autant que possible de ce grand spectacle, on descend, jusqu'à un échafaudage en bois appelé « le filet à poisson », sur le rocher sur lequel se dresse le château ; on a le bord de la chute qui coupe le lit du fleuve au-dessus de soi, en dessous, il y a le gouffre vers lequel il se précipite et seulement l'échafaudage ébranlé par sa chute comme séparation ; le site ne pourrait pas être mieux choisi pour recevoir la pleine impression du phénomène qui, dans sa grandeur et ses tressaillements, pénètre aussi directement l'observateur.]

von unten aufkochenden Abgrunds mit der abwärts treibenden Wasserlast, die sich erst in sich selbst zu rollen strebt, und dann, mit dem Getöse eines Sturms niedergeschleudert, in Schaum und Dunst zermalmt, wiederum aufsteigt, und feine Nebelstreifen bildet, die in weiten Bogen vom Wind entführt werden, alles dieses überrascht mit einem unwillkürlichen Erstaunen, so nahe vor sich die drohendste, gewaltsame Auftritte zu haben, ohne zugleich mit den unwiderstehlichen Wirbeln dieser allgemeinen Zerstörung dahin gerissen zu werden<sup>1634</sup>.

Présentée comme un processus de perpétuel anéantissement, la cataracte est dépeinte tel un combat titanesque, sans cesse renouvelé, dans lequel une « montagne d'eau » est engloutie par un « abîme bouillonnant »<sup>1635</sup>, image que l'on retrouvera chez Schmidt en 1787<sup>1636</sup> et dans les vers de Schiller cités par Goethe en 1797<sup>1637</sup>. Saisi d'effroi face à un danger imaginaire, le visiteur inscrit le fascinant spectacle dans une approche sublime avant de s'intéresser à la présence de rochers qui divisent la cascade en plusieurs unités naturelles. Storr, qui met en œuvre la démarche annoncée plus haut, se penche d'abord sur la portion située entre la paroi de la falaise où se dressent le château et le premier rocher:

Der stärkste Arm der Cascade ist zwischen dem Schlosberg und dem ihm zunächst stehenden Felsen ; Auch ist hier die Höhe des Falls am größten. Der Berg, auf welchem Lauffen steht, sezt dem Strom die meiste Gewalt entgegen ; Desto heftiger arbeitet dieser wider hin, und er ist wirklich, so weit ihn je die Flut des Rheins erreichen konnte, von ihr benagt und abgeschliffen. Sein überlegener Widerstand hemmt die Ausdehnung des Flusses in die Breite, und treibt ihn desto mehr in die Höhe. Ein hochaufschäumender Guß dringt unmittelbar an diesem Berg mit ausgezeichneter Heftigkeit hervor, dann folgt ein neben ihm eben scheinender niedrigerer Guß ; Neben diesem wölbt sich wiederum eine schaumige Welle, wahrscheinlich über dem Rest eines der Felsen, die ehemals in gröserer Anzal den Abschus besetzten. Weiterhin zeigt sich wiederum ein ebnerer Stral, über welchem eine andere Welle an dem ersten der zuvorerwänten Felsen aufkocht.

---

<sup>1634</sup> *Ibid.*, p. 38. [Le premier regard que l'on dirige là-bas a quelque chose de puissamment saisissant : l'image d'une montagne d'eau s'abattant se renouvelant sans cesse, avalée par des profondeurs qui paraissent insondables, [...] le combat du gouffre bouillonnant en bas contre le poids de l'eau qui descend et tend d'abord à s'enrouler sur elle-même, et qui, s'abattant dans le vacarme d'une tempête, se pulvérise ensuite en écume et en vapeur, s'élève à nouveau et forme de fines traînées de brouillard, emportées par le vent en arcs larges, tout cela surprend par un étonnement involontaire, d'avoir si près devant soi les scènes violentes les plus menaçantes, sans y être dans le même temps entraîné par les irrésistibles tourbillons de cette destruction générale.]

<sup>1635</sup> « aufkochendes Abgrund ». *Ibid.*, p. 38.

<sup>1636</sup> « unergründlicher Kessel ». SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 41. [chaudron sans fond.]

<sup>1637</sup> « Es wallt und siedet und brauset und zischt ». GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, in : *Goethe Berliner Ausgabe - Poetische Werke - Autobiographische Schriften III*, t. 15, p. 415. [Cela ondule et bouillonne et mugit et siffle.]

Die sonderbare Gestalt dieses Felsen, und das an ihm aufsprudelnde, und in krausen geschlängelten Wellen hoch an ihm aufklimmende, selbst durch ihn überspringende Wasser des Stroms vermehren das malerische dieser Ansicht. Der Fels ist meist kahl, hin und wider mit niedrigem Gesträuche besetzt, und stellt, von dieser Seite her betrachtet, eine länglichte ungleich gekrümmte, nach oben breitere, unterwärts abnehmende, und mit einer länglichtrunden, gekrümmten Oefnung durchgrabene Tafel vor<sup>1638</sup>.

Attentif à chaque détail, le voyageur procède à une minutieuse présentation de ce qu'il voit. Constatant que c'est justement entre ces deux masses rocheuses que la hauteur de la cascade est la plus importante, il base ses commentaires sur ses observations directes avant de décortiquer le fonctionnement de la chute en évoquant ce que les scientifiques nommeront plus tard la mécanique des fluides. Chaque ondulation des flots trouve ainsi son explication comme, par exemple, la naissance d'une vague d'écume due à la présence de fragments rocheux sous le niveau de l'eau. Établissant des rapports de cause à effet, le savant dissèque les rouages qui président à la formation du phénomène, puis concentre son attention sur le rocher servant de limite au tableau dépeint. L'adjectif « malerisch » (pittoresque) paraît presque incongru au cœur de cet exposé très scientifique. Le savant ne se laisserait-il pas ici, ne fût-ce qu'une fraction de seconde, subjugué par la grandiose beauté du spectacle ?

Comme il vient de le faire pour cette première portion, Storr dépeint ensuite les autres parties de la cascade. Nous ne nous attarderons pas sur elles afin d'éviter des redites, hormis sur ce passage relatif à la hauteur de la chute :

---

<sup>1638</sup> STORR, Gottlieb Konrad Christian, *op. cit.*, p. 38-39. [Le bras le plus fort de la cascade est entre la montagne du château et le rocher qui en est le plus proche ; c'est aussi là que la hauteur de la chute est la plus grande. La montagne sur laquelle se trouve Laufen oppose la plus grande force au fleuve. Ce dernier s'oppose d'autant plus violemment, et la montagne est vraiment rongée et usée, d'aussi loin que les flots du Rhin aient jamais pu l'atteindre. La supériorité de sa résistance freine l'extension du fleuve dans sa largeur et le pousse d'autant plus vers le haut. Une coulée écumante surgit directement près de la montagne avec une violence toute particulière, puis suit un écoulement qui auprès de lui n'en paraît que plus bas ; à côté de celui-ci, une onde écumeuse se gonfle à nouveau, vraisemblablement au-dessus du reste de l'un des rochers qui occupaient autrefois la pente en assez grand nombre. Plus loin se montre à nouveau un rayon plus plat au-dessus duquel une autre vague s'élève en bouillonnant contre le premier des rochers cités auparavant. La forme étrange de ce rocher et l'eau du fleuve qui l'assaille en vagues bouillonnantes se tordant en boucle et saute même au-dessus de lui, augmentent le pittoresque de la vue. Le rocher est nu pour l'essentiel, garni ici et là de buissons bas et présente, contemplé de ce côté, une longue table tordue de manière irrégulière, plus large vers le haut, diminuant vers le bas, et creusée d'une ouverture oblongue et tordue.]



Das untere und obere Wasser kocht so heftig untereinander, daß die Gränzen von beiden nicht wol bestimmt werden können, und daher auch die Höhe des Falls sich nicht mit Genauigkeit schätzen läßt<sup>1639</sup>.

Alors qu'il avait attiré plus haut l'attention sur les différences de niveau des eaux selon les saisons, le savant fait à présent du bouillonnement des flots l'origine des approximations de la hauteur du phénomène.

Bien qu'ayant reconnu la supériorité de la vue depuis la passerelle, Storr entreprend de passer sur l'autre rive. La découverte du paysage durant la traversée n'est pas considérée par lui comme une nouvelle approche des chutes mais plutôt comme un complément<sup>1640</sup>, une « potentialisation »<sup>1641</sup> de ce qui a été vu depuis le château de Laufen. Occupée par le matériel nécessaire au transbordement des marchandises, la rive schaffhousienne se détache du reste du paysage, en tant qu'îlot destiné à l'activité humaine<sup>1642</sup>. Annoncée comme pittoresque<sup>1643</sup>, la description de la vue depuis le Schlössli Wörth, résidence du percepteur de la taxe douanière locale, se teinte en fait d'une rigueur toute scientifique :

Ehe der Rhein seinen grossen Sturz unternimmt, sieht man ihn über zwei breite aber flache Stufen hin schlüpfen. Im Sturz selbst bildet er (der Rhein) eine vier oder fünffache Cascade, die größte zwischen dem Schloßberg und dem durchlöcherten Felsen, die zweite, welche aber nur bei sehr hohen Wassern stattfindet, durch das Loch in diesem Felsen, die dritte zwischen ihm und dem kegelförmigen Felsen, die vierte zwischen diesem und einem breiten niedrigern Felsen, und eine kleinere und niedrigere zwischen dem letzteren und Mühlen am Fuß des Bergs, auf welchem Neuhausen ligt. [...]. Die Vergleichung mit künstlichen Cascaden, und noch mehr mit den Giesbächen, die im Innern der Alpen aus unermesslichen Höhen, als einzelne Wasserstralen, herabschiesen, setzt überhaupt das Majestätische im Ausdruck eines Wasserfalls vornehmlich in die Menge des zugleich herabstürzenden Wassers<sup>1644</sup>.

---

<sup>1639</sup> *Ibid*, p. 40. [L'eau du dessus et du dessous bout tellement violemment que la limite entre les deux ne peut plus être bien définie et, partant, même la hauteur de la chute ne peut pas être estimée avec précision.]

<sup>1640</sup> *Ibid*, p. 40.

<sup>1641</sup> Au sens allemand de « Potenzierung ».

<sup>1642</sup> STORR, Gottlieb Konrad Christian, *op. cit.*, t. 1, p. 41.

<sup>1643</sup> *Ibid*, p. 41.

<sup>1644</sup> *Ibid*, p. 41-42. [Avant que le Rhin entreprenne son grand saut, on le voit se faufler sur deux paliers larges mais plats. Dans sa chute même, il (le Rhin) forme une quadruple ou quintuple cascade, la plus grande entre la montagne du château et le rocher percé, la deuxième, qui ne se produit que quand les eaux sont très hautes, à travers le trou de ce rocher, la troisième entre lui et le rocher en forme de quille, la quatrième entre celui-ci et un large rocher bas, et une plus petite et plus basse entre ce dernier et des moulins au pied de la montagne sur laquelle se trouve Neuhausen. [...]. Si l'on compare avec des cascades artificielles, et davantage encore avec les torrents qui, au cœur des Alpes, s'élancent de hauteurs

En comparant la cataracte de Laufen aux cascades formées par certains torrents de montagne telles que celle du Staubbach près de Lauterbrunnen, Storr établit une hiérarchie d'ordre esthétique entre les deux types de phénomènes, présentant le critère de la hauteur comme secondaire au profit de la quantité d'eau déversée en une seule fois. Le savant ne s'étant pas encore rendu au Staubbach à ce moment du voyage, il n'est donc pas exclu qu'il ait inclus dans son récit des remarques rédigées a posteriori, s'octroyant ainsi la possibilité de mettre en perspective plusieurs sites visités durant son périple.

Concentrant son attention sur l'environnement sonore, Storr distingue le « clapot énergétique » des flots au pied du Schlössli du « grondement » provoqué par la chute, avant de transporter son lecteur vers son prochain poste d'observation, les vignobles à flanc de colline au-dessus du village de Neuhausen. Perdant son « aspect colossal » sous l'effet de la distance, la scène gagne en intensité et en plénitude grâce au jeu des contrastes entre les impressions ressenties plus tôt au pied du château de Laufen près de la chute, et celles éprouvées à présent :

Man hat da ein gröseres Feld vor sich. Die Entfernung vermindert zwar die Gegenstände, und der höhere Standort wirkt damit, das Kolossalische im Ausdruck der Scene zu schwächen, aber der sanfte Schleier, den der Umfang der Aussicht über das ganze Bild verbreitet, gibt ihm eine rührende Anmut, von desto lebhafterer Wirkung, je mehr die zuvor empfangenen Eindrücke den Contrast erhöhen. Den ganzen Weg des Stroms von seinem oberen Bette über den Absturz in das untere hat man hier am vollständigsten vor Augen<sup>1645</sup>.

Depuis le coteau, notre voyageur se livre à des remarques d'ordre géologique avant de poursuivre son périple en direction des Alpes et du secteur des sources.

Bien que Storr s'appuie à certains moments sur la théorie du sublime, sa description de la cascade de Laufen repose essentiellement sur une observation minutieuse du phénomène dont il dévoile le mécanisme interne. En inscrivant la chute

---

incommensurables en traits d'eau isolés, on voit que la majesté qu'exprime une chute d'eau réside avant tout dans la quantité d'eau s'abattant d'un coup.]

<sup>1645</sup> *Ibid*, p. 42-43. [Là, on a devant soi un champ relativement grand. La distance réduit certes les objets, et le site le plus élevé a pour effet d'affaiblir le caractère colossal exprimé par la scène, mais le doux voile que l'étendue de la vue déploie sur l'ensemble du tableau lui donne une grâce touchante, dont l'effet est d'autant plus vivant que les impressions reçues précédemment augmentent le contraste. Ici, on a sous les yeux de la manière la plus complète tout le trajet du fleuve depuis son lit supérieur jusqu'à sa chute dans le lit inférieur.]

dans une approche rationnelle, le voyageur lui ôte un peu de son mystère et manifeste sa méfiance à l'égard de son propre ressenti<sup>1646</sup>.

### 3-2-2-9 MEINERS, Christoph (1783)

Après avoir fait étape sur les bords du lac de Constance dont il a pu apprécier les charmes, le professeur de philosophie de Göttingen prend la route de Singen, avant d'entrer en Suisse par Schaffhouse et de découvrir sa cataracte à laquelle il consacre une longue description. Abordant le site par le château de Laufen sur la rive zurichoise, Meiners manifeste d'abord sa déception face à un spectacle bien en-deçà de ses attentes et va jusqu'à faire montre de ressentiment envers les auteurs des descriptions dont il a connaissance<sup>1647</sup>. La réputation des chutes serait-elle usurpée ? Se trouvant à cet instant dans la cour du château qui surplombe le site, le visiteur se tient donc à une certaine distance de celles-ci. Sa première impression en est probablement un peu faussée. En effet, alors qu'il emprunte la galerie en contrebas du château, son approche change du tout au tout :

[...], da bester Freund, hörten wir und sahen wir Dinge, die unsere Ohren nie gehört, unsere Augen nie gesehen hatten, die keine menschliche Zunge auszusprechen, keine Kunst zu erreichen vermag, die endlich solche Empfindungen hervorbringen, von denen man in Lesern, oder Hörern nicht einmal Annäherungen oder Anfänge erwecken kann. Ungeachtet wir alle Augenblicke, besonders wenn ein Windstoß die Dünste auf uns zutrieb, mit ganzen Wolken von seinem Staubregen bedeckt wurden ; ungeachtet der Boden, auf welchem wir standen, auf eine so furchtbare Art zitterte, als wenn er von heftigen Erdbeben erschüttert wurde ; ungeachtet wir stets in Gefahr waren, von einer Gewitterschauer überfallen zu werden : so konnte ich mich nicht eher losreißen, als bis ich alles genoßen und gleichsam erschöpft hatte<sup>1648</sup>.

---

<sup>1646</sup> HENTSCHEL, Uwe, « ‚Aber mein Herz wollte noch immer nicht klopfen‘ – Eine Kontroverse um das Naturerhabene am Ende des 18. Jahrhunderts », in : WEISS, Christoph (éd.), *op. cit.*, p. 122.

<sup>1647</sup> MEINERS, Christoph, *op. cit.*, t. 1, p. 30.

<sup>1648</sup> *Ibid.*, p. 30-31. [[...], là, cher ami, nous entendîmes et vîmes des choses, que nos oreilles n'avaient jamais entendues, que nos yeux n'avaient jamais vues, qu'aucune langue humaine n'est jamais parvenue à exprimer, qu'aucun art n'avait pu atteindre, qui enfin provoquent des sensations telles qu'on ne peut même pas en éveiller chez des lecteurs ou auditeurs une esquisse ou quelque chose d'approchant. Bien que nous fussions recouverts de nuages entiers de pluie fine, particulièrement lorsqu'un coup de vent poussait sur nous les brumes ; bien que le sol, sur lequel nous nous tenions, tremblât d'une manière si effroyable, comme s'il avait été ébranlé par un violent séisme ; bien que nous eussions toujours couru le danger d'être surpris par une averse orageuse : je ne pus m'en détacher avant d'avoir joui de tout et aussi d'avoir pour ainsi dire tout épuisé.]

Face à une scène devenue grandiose grâce au nouvel angle d'observation, trois des cinq sens du voyageur sont mis en éveil. Envoûté par le spectacle, Meiners se montre sensible non seulement au bruit généré par les eaux tumultueuses et aux images qui s'imposent à ses yeux, mais aussi aux vibrations et au contact des minuscules gouttelettes d'eau vaporisée. Conscient de l'évanescence des impressions qui l'envahissent à cet instant, le savant tente d'ébaucher sur le champ une description de ce qu'il vient de voir, entendre et ressentir :

Allein ich unterlag bald diesen ersten Versuchen, und fand, daß die Kunst ihre eigenen Werke und auch die schönen Werke der Natur nachahmen könne, daß es ihr aber unmöglich sey, erhabene Gegenstände und Scenen in Worten oder anderen Zeichen treu darzustellen, und dasjenige nur einigermaßen auszudrücken, was den Rheinfall zu einer der größten Erscheinungen in der Natur macht. Denn gerade die eine jede andere sichtbare Bewegung und selbst die Schnelligkeit unserer Gedanken übersteigende Geschwindigkeit, womit man unaufhörlich Wellen über Wellen herstürzen sieht, [...], gerade dieses, also, was am meisten Bewunderung und Erstaunen hervorbringt, läßt sich weder durch Worte, noch durch Zeichnungen, und durch diese noch weniger als durch jene ausdrücken<sup>1649</sup>.

À l'instar de nombreux voyageurs avant et après lui, Meiners constate son impuissance à dépeindre la cataracte de Schaffhouse, mais à la différence de ces derniers, le savant hanovrien s'attache à comprendre les mécanismes générant cette défaillance. Mettant en doute la capacité de l'art à rendre compte de pareille réalité et de sa beauté, il postule que l'homme ne disposerait pas des outils appropriés pour décrire de tels phénomènes. Par ailleurs, il reconnaît les limites du fonctionnement du corps et de l'esprit humains, incapables de traiter la succession rapide et ininterrompue des impressions reçues face au spectacle de la cataracte. À Schaffhouse, la nature aurait donc eu raison de l'homme et de l'art, affirmation que Meiners s'emploie toutefois à nuancer :

Zwar ist kein Mensch im Stande, in Worten die Größe dessen, was er gesehen hat, nach Würden zu beschreiben ; allein man kann doch bemerken, was man nicht auszudrücken vermag, und

---

<sup>1649</sup> *Ibid.*, p. 31-32. [Mais je dus bientôt capituler devant ces premières tentatives et trouvai que l'art peut imiter ses propres œuvres et aussi les belles œuvres de la nature, mais qu'il lui est impossible de représenter fidèlement des objets et des scènes sublimes à l'aide de mots ou d'autres signes, et qu'il ne peut exprimer que dans une certaine mesure ce qui fait de la chute du Rhin l'un des plus grands spectacles de la nature. Car cette vitesse qui surpasse tout autre mouvement visible et même la célérité de nos pensées, cette vitesse avec laquelle on voit les vagues déferler les unes sur les autres, [...] cela même donc, qui provoque le plus d'étonnement et d'admiration, ne peut être exprimé ni par des mots, ni par des dessins, et encore moins par les derniers que par les premiers.]

einigermaßen andeuten, was man dabey empfunden hat. Dies alles kann der Mahler und Zeichner nicht, und es bleibt im weiter nichts übrig, als die umliegende Gegend des Rheinfalls, die Formen des Felsen, [...] die Gestalt und Farbe der Wellen u. s. w. also nur das, was da seyn konnte, ohne den Rheinfall zu einem so seltenen Phänomen zu machen, [...]. Auch die glücklichsten Zeichnungen liefern demjenigen, der nicht eben das was der Künstler beobachtet hat, keine treue Darstellung des hinreißenden Schauspiels, sondern nur einen schwachen Schattenriß, der höchstens dazu dienen kann, das, was man vormals sah, von Zeit zu Zeit zu erfrischen und zu erneuern<sup>1650</sup>.

Établissant une hiérarchie entre la littérature et les arts plastiques, Meiners accorde une certaine supériorité au pouvoir du verbe, idée qu'il développe à la lumière de l'exemple offert par les chutes. Au yeux du savant, le pouvoir de suggestion des mots serait davantage en mesure de livrer un reflet, si pâle soit-il, du spectacle contemplé, alors que la peinture ou le dessin s'apparenteraient à de simples « aide-mémoire » destinés à raviver les souvenirs.

Dépassant le cadre strict de la description, Meiners se livre à une véritable réflexion philosophique sur l'art, avant de procéder sur une page et demie<sup>1651</sup> à une description minutieuse des flots et des rochers, illustrant ainsi la théorie qu'il vient de formuler et selon laquelle l'accumulation des remarques permettrait de « donner une idée de la grandeur », à défaut d'être en mesure de véritablement « l'exprimer »<sup>1652</sup>.

Décidé à gagner la rive schaffhousienne, Meiners se rend compte qu'il quitte l'endroit offrant la perspective la plus intéressante, point de vue partagé par la plupart des

---

<sup>1650</sup> *Ibid.*, p. 32-33. [Certes, aucun homme n'est en mesure de décrire comme elle le mérite avec des mots la grandeur de ce qu'il a vu ; mais, on peut toutefois remarquer ce que l'on ne parvient pas à exprimer, et suggérer dans une certaine mesure ce que l'on a éprouvé. Tout cela, le peintre et le dessinateur ne le peuvent pas, et il ne reste rien d'autre que l'environnement de la chute du Rhin, les formes de la roche, [...], l'aspect et la couleur des vagues, etc, donc tout ce qui peut être là sans faire de la chute du Rhin un phénomène aussi rare, [...]. Même les dessins les plus heureux ne livrent pas à celui qui n'a pas fait les mêmes observations que l'artiste une représentation fidèle du fascinant spectacle, mais seulement une pâle esquisse servant tout au plus à rafraîchir et à renouveler de temps en temps le souvenir de ce que l'on a vu jadis.]

<sup>1651</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>1652</sup> Tout en faisant l'éloge du tableau de Meiners, le poète allemand Friedrich Matthisson décrit, dans le premier livre de ses *Erinnerungen*, les qualités que devrait posséder un écrivain pour être en mesure d'offrir une description véritablement satisfaisante de la cataracte de Schaffhouse. Qualifié de magicien, ce dernier devrait, aux yeux de Matthisson, avoir la capacité de « donner à entendre une fugue de Sebastian Bach par le truchement des caractères d'imprimerie ». MATTHISSON, Friedrich, *Schriften*, t. 2, Zurich, Orell, Füssli & Cie, 1825, p. 127. En 1784, le voyageur toulonnais Charles-Joseph de Mayer suggérait, pour rendre compte du spectacle de la chute, un recours à la peinture et à la poésie avant d'admettre la supériorité de la nature sur l'art : « Non, la nature est plus sublime qu'on ne croit. Ses beautés ne sont pas des membres épars, que l'art rassemble, et dont il compose des tableaux. Elle se plaît à être belle, quand elle le veut. Tous les tons, tous les plans, toute la magie, elle réunit tout ». MAYER, Charles-Joseph, *Voyage de Monsieur de Mayer en Suisse, en 1784*, t. 1, Amsterdam - Paris, Leroy, 1786, p. 129.

visiteurs. À l'issue d'une traversée présentée comme effrayante en raison de la petitesse de l'embarcation face à l'agitation des flots<sup>1653</sup>, la perspective plus large s'offrant à lui depuis l'autre rive revêt certes un caractère de nouveauté mais ne suscite pas la même émotion que celle éprouvée sur la galerie au pied du château de Laufen<sup>1654</sup>. Même posté au plus près de la chute, à l'entrée du village de Neuhausen, le savant ne ressent pas le spectacle avec autant d'intensité que lorsqu'il se trouvait du côté zurichois<sup>1655</sup>.

Après avoir souligné le caractère majestueux du paysage subitement illuminé par les rayons du soleil, Meiners s'attarde sur un phénomène optique perçu lors de la traversée du retour :

Auf der Rückfahrt schien es uns immer, als wenn wir dem Wasserfall viel näher kämen, als wir ihm bey der Abfahrt vom Zürcher Ufer wären : eine Täuschung, die unstreitig daher entstand, weil wir das ganze furchtbare Schauspiel jetzo vor Augen hatten<sup>1656</sup>.

Si le poste d'observation exerce une influence considérable sur la perception de la cataracte, l'angle d'approche est lui aussi déterminant, au point que les impressions d'un visiteur passant deux fois au même endroit sont susceptibles de varier. La complexité du phénomène n'échappant pas au savant, ce dernier rappelle que l'apparence des chutes dépend également de la saison<sup>1657</sup>.

Après avoir livré le fruit de ses remarques et impressions, Meiners s'intéresse aux histoires liées à la cataracte et relate la dramatique tentative de visiteurs anglais ayant parié qu'une barque pouvait arriver sans dommage jusqu'en bas des chutes. Vraisemblablement lue dans les *Lettres* de William Coxe<sup>1658</sup>, l'expérience présentée comme sérieuse par le Britannique devient chez le savant hanovrien un pari stupide, raconté sur le ton de la raillerie.

Meiners évoque ensuite l'éventualité de modifications du site grâce à l'intervention humaine, se référant pour cela à des sources non identifiables. Qu'il

---

<sup>1653</sup> MEINERS, Christoph, *op. cit.*, t. 1, p. 35.

<sup>1654</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>1655</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>1656</sup> *Ibid.*, p. 36. [Lors du retour, nous avons toujours l'impression de venir beaucoup plus près de la chute d'eau que nous en aurions été lors du départ de la rive zurichoise : une illusion incontestablement due au fait que nous avions à présent sous les yeux le terrifiant spectacle dans son ensemble.]

<sup>1657</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>1658</sup> W. Coxe relate une anecdote similaire dans COXE, William, RAMON DE CARBONNIÈRES, *Lettres de M. William Coxe à M.W. Melmoth sur l'état politique civil et naturel de la Suisse, traduites de l'Anglais, et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur*, p. 19.

s'agisse de chercher à embellir la chute ou bien de rendre le fleuve navigable, il condamne tout projet de transformation du site, arguant des conséquences négatives pour les visiteurs et les habitants :

Mehrere Reisende haben vermuthet, daß der Rheinfall viel mehr Eindruck machen würde, wenn das Wasser sich nicht an einer schiefen Wand herunter wälzte, sondern von dem obersten Rande einer senkrechten Felswand in den leeren Luftraum fiel, und sich alsdann in Staub oder feine Tropfen auflöste. So viel ich aber urtheilen kann, würde der Rheinfall durch diese gewünschte Verwandlung alles Große verlieren, weil man alsdann nicht mehr die Kraft und Geschwindigkeit des fallenden Flusses bemerken könnte, die jetzo in ein so hohes Ertaunen setzt. Es würde eine zwar kostbare, aber gar nicht unmögliche, oder die Kräfte des Cantons übersteigende Unternehmung seyn, die Felsen im Rheinbett so weit zu sprengen, daß der Fluß schiffbar würde ; allein so etwas wird vermuthlich niemals ausgeführt werden, weil dadurch eine Menge von Personen, die jetzo vom Ein- und Ausladen und dem Transport der vorbeigehenden Waaren leben, auf einmal ihre Nahrung verlieren würden<sup>1659</sup>.

La cataracte semble donc constituer, aux yeux de Meiners, un élément vital et nécessaire, tant au plan esthétique que matériel et pratique. De retour à Schaffhouse, le voyageur s'attarde dans les ruelles dont il souligne le bon état mais se montre critique vis-à-vis de l'apparence générale de la cité qui soutient difficilement la comparaison avec Constance<sup>1660</sup>.

De manière encore plus marquée que dans son tableau du lac, Meiners fait alterner, dans le récit de son passage aux chutes, l'approche du savant et celle du philosophe. La cataracte lui fournit ainsi le support de plusieurs raisonnements : nous l'avons vu, d'un côté mettre au jour les limites de la perception humaine et de l'art, et dévoiler de l'autre l'osmose pouvant s'instaurer entre l'homme et les plus puissantes forces de la nature.

---

<sup>1659</sup> MEINERS, Christoph, *op. cit.*, t. 1, p. 38. [Plusieurs voyageurs ont supposé que la chute du Rhin ferait plus d'impression si l'eau ne dévalait pas une paroi inclinée, mais tombait dans le vide depuis le bord supérieur d'une falaise verticale et se dispersait ensuite en bruine ou en fines gouttes. Mais autant que je puisse en juger, la chute du Rhin perdrait, par la transformation souhaitée, toute grandeur, parce que l'on ne remarquerait plus alors la force et la célérité du fleuve dans sa chute, qui procurent aujourd'hui un si grand étonnement. Ce serait une entreprise certes coûteuse, mais pas impossible, ou qui ne dépasserait pas les possibilités du canton, que de faire exploser les rochers sur une distance suffisante dans le lit du Rhin pour rendre le fleuve navigable ; seulement une telle chose ne sera probablement jamais menée à bien, parce qu'à travers cela une foule de gens qui aujourd'hui vit du chargement, du déchargement et du transport des marchandises de passage, perdrait d'un seul coup son gagne-pain.]

<sup>1660</sup> *Ibid.*, p. 38-39

UNIVERSITÉ DU MAINE  
ÉCOLE DOCTORALE (ED 496) : SOCIÉTÉS, CULTURES, ÉCHANGES

**THÈSE**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DU MAINE**

Discipline : **ÉTUDES GERMANIQUES**

présentée et soutenue publiquement par

**Delphine MARINOT-MARCHAND**

le 9 décembre 2011

**Le Rhin suisse dans la littérature de voyage européenne  
du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle**

Directrice de recherche : **Madame Marie-Jeanne HEGER-ÉTIENVRE**

-----  
**JURY**

Madame Marie-Jeanne HEGER-ÉTIENVRE  
Monsieur Franck LAURENT  
Monsieur Manuel MEUNE  
Monsieur François MOUREAU  
Monsieur Sarga MOUSSA  
Madame Marie-Hélène QUÉVAL

**Tome II**



Arrivant de Donau-Eschingen, Sophie von La Roche entre en Suisse par Schaffhouse fin juin/début juillet 1784. Son premier contact avec la cataracte est relaté dans *Tagebuch einer Reise durch die Schweiz, von der Verfasserin von Rosaliens Briefen* dont nous n'avons pu consulter que des extraits rassemblés dans l'anthologie de Klaus Plott et Charlotte Nerl – Steckelberg<sup>1661</sup>. Plusieurs coupures ayant été opérées par les éditeurs dans la partie qui nous occupe<sup>1662</sup>, nous sommes consciente du caractère parcellaire de nos sources et, partant, des remarques que nous pourrions formuler à leur propos.

Sophie von La Roche est visiblement à Eglisau, en milieu de journée, lorsqu'elle revient sur la matinée qu'elle vient de passer près de la chute :

Wir giengen heute früh mit unserer Kutsche bis Neuhausen, eine kleine halbe Stunde von Schafhausen, um den Rheinfall zu sehen, stiegen aus und folgten einem Führer durch einen Fußsteig [...]

Diesen Anblick, meine Kinder ! kann man nicht beschreiben ; aber ein vorher nie bekanntes Gefühl von der Macht und Schönheit der Natur durchdringt hier die Seele. Der herrliche Fluß strömt zwischen zwey mit Bäumen und Büschen besetzten Bergen in lieblich grüner Farbe daher, breitet sich aus und fließt eine Strecke flach hin, da er dann nur hie und da aufbraußt, gleich als wollte er sich gegen der Ebene zu um ein weiteres Bette umsehen<sup>1663</sup>.

À l'instar d'autres voyageurs, la femme de lettres manifeste son étonnement face à la cataracte en avouant son incapacité à la décrire. Il s'agit en fait d'un effet rhétorique, car bien vite, elle se risque à livrer ses impressions à la vue d'un spectacle qui lui révèle la « puissance et la beauté de la nature » et la plonge dans un état d'esprit proche de la philosophie du Sturm-und-Drang. L'originalité de son ressenti souligne la rareté des phénomènes naturels tels que la chute de Schaffhouse. Certains motifs, comme le

---

<sup>1661</sup> LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *op. cit.*

<sup>1662</sup> Nous ferons figurer en gras les coupures des éditeurs, et en caractère normal celles que nous opérerons nous-même le cas échéant.

<sup>1663</sup> LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *op. cit.*, p.25. [Ce matin, nous allâmes avec notre calèche jusqu'à Neuhausen, à une petite demi-heure de Schaffhouse, pour voir la chute du Rhin, nous descendîmes de voiture et suivîmes un guide par un sentier [...]. Cette vue, mes enfants, on ne peut la décrire ! Mais un sentiment de la puissance et de la beauté de la nature, inconnu auparavant, vous pénètre l'âme. Le magnifique fleuve d'une délicieuse couleur verte se précipite entre deux montagnes surmontées d'arbres et de buissons, s'élargit et coule uniformément sur une certaine distance, ne bouillonnant qu'ici et là, comme s'il voulait chercher un autre lit en direction de la plaine.]

caractère majestueux du Rhin et sa couleur verte, paraissent peu originaux. Pourtant, la description s'engage dans une perspective inattendue : Sophie von La Roche dépeint le cours d'eau qui, redevenu calme après son saut, semble à la recherche d'un nouveau lit, comme en proie à une certaine indécision, image peu courante à notre connaissance. En effet, la plupart des visiteurs s'attardant sur le comportement du Rhin en bas de la chute soulignent surtout l'idée de la sérénité retrouvée. Le bouillonnement des flots au contact des deux masses rocheuses au milieu du fleuve trouve aussi une explication inattendue :

Die zween Berge, welche ihn einschlossen, sind von einander gewichen, aber sie haben nicht Alles aus seinem Wege geräumt ; und so stürzt er, wie im Unmuth der Starke gegen Hindernisse anprellt, gegen zwey in der Mitte stehende hohe und hundert damit verbundene kleine Felsen an, mit einer Schnelligkeit, einem Eifer und Treiben der nachkommenden Fluthen, daß alle vor sich, seitwärts und rückwärts sich stoßen, in die Höhe schäumen, als wirbelnde Wolken vom Sturm getrieben, sich übereinander wälzen und in den Abgrund stürzen<sup>1664</sup>.

Aux yeux de Madame de La Roche, les montagnes se seraient ouvertes partiellement pour permettre au Rhin de s'écouler. Mais demeurée imparfaite, cette ouverture engendrerait le mécontentement du fleuve ici personnifié. Les images de «nuées tourbillonnantes» et autres «eaux écumantes», classiques dans le cadre de la description de la chute de Schaffhouse au XVIII<sup>e</sup> siècle, se trouvent ainsi intégrées à une approche moins commune. Néanmoins, la voyageuse admet éprouver des difficultés à poursuivre son discours :

Meine Feder vermag nicht, es weiter zu beschreiben ; aber ich war froh, die Stunde gelebt zu haben, wo ich an den Grenzen meines Vaterlandes diese mächtige Erscheinung der Natur betrachten konnte, und mit dem Gefühl eines der Güte seines Schöpfers würdigen Herzen, diesem herrlichen Auftritt der Allmacht gegen über, den Himmel anblickte und tief verehrte<sup>1665</sup>.

---

<sup>1664</sup> *Ibid.*, p. 25. [Les deux montagnes qui l'enserraient se sont écartées l'une de l'autre, mais elles n'ont pas tout enlevé de son chemin ; et ainsi se précipite-il, tout comme un être fort se heurte dans son irritation aux obstacles, contre deux grands rochers placés au milieu et cents petits reliés à eux, avec une vitesse, un emportement et un élan provoqués par les flots suivants, si bien que tous se heurtent devant, de côté et en arrière, s'envolent en écume, tels des nuages tourbillonnant poussés par la tempête, se jettent les uns sur les autres et tombent dans le précipice.]

<sup>1665</sup> *Ibid.*, p. 25-26. [Ma plume ne parvient pas à poursuivre la description ; mais je fus contente d'avoir vécu cette heure, où je pus contempler ce puissant phénomène de la nature à la frontière de ma patrie, regarder et vénérer profondément le ciel avec le sentiment d'un cœur digne de la bonté de son Créateur, face à cette superbe manifestation de la Toute-Puissance.]

Renonçant pour un temps à décrire ce qu'elle a vu, la visiteuse se concentre sur son état d'esprit empreint de religiosité, la contemplation de ce « puissant phénomène de la nature » l'ayant rendue « digne » de reconnaître la grandeur du Créateur. Mais en situant ces instants magiques « aux frontières de sa patrie », l'écrivain insiste sur la proximité entre les chutes et l'Allemagne. Cette expression est étonnante dans la mesure où notre voyageuse avait fait clairement état auparavant de son attrait pour la Suisse<sup>1666</sup>. Se trouvant à Schaffhouse, sur cette terre qu'elle a tant aspiré à visiter, il est surprenant que Madame de La Roche n'inscrive pas la cataracte dans un contexte purement helvétique.

Ayant abordé le site du côté schaffhousois, c'est-à-dire par le village de Neuhausen, la promeneuse a suivi la rive droite jusqu'au Schlössli Wörth, depuis lequel on peut jouir du panorama le plus complet. Mais tandis que ses compagnons ont pris le bateau pour se rendre au pied du château de Laufen, elle ne les a pas suivis :

Ich war theils so einfältig, mich zu scheuen, theils wünschte ich, allein den Bewegungen meiner Seele nachzuhängen, und verlohrt also den prächtig erstaunenden Anblick, der Alles übertreffen soll, weil man von dort aus die Menge und Gewalt der Fluthen sieht, die auf tausendfache Weise gegen die widerstrebenden Felsensteine zu kämpfen scheinen, und zugleich das Wirbeln und Getöse der Wellen bis zur Betäubung hört<sup>1667</sup>.

Sophie von La Roche a ressenti le besoin de s'isoler afin de s'abandonner aux mouvements de son âme. Elle n'en est pas moins en mesure de parler en termes précis de cette vue particulièrement impressionnante qu'elle a renoncé à contempler, s'appuyant peut-être sur ses lectures, ou bien sur les impressions relatées par ses compagnons à leur retour. À la différence d'autres visiteurs, la femme de lettres n'est manifestement pas à la recherche des sensations fortes générées par la proximité d'une énorme masse d'eau s'écrasant bruyamment au pied d'une falaise, et dont la puissance étreint le téméraire jusque dans son tréfonds. Elle préfère s'asseoir seule au bord de l'eau, loin de toute agitation :

---

<sup>1666</sup> Voir *supra*, 3-1-2-6.

<sup>1667</sup> LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *op. cit.*, p. 26. [J'étais d'une part un peu sotte d'avoir peur, et d'autre part je souhaitais m'abandonner seule aux élans de mon âme et me privai, par conséquent, de la vue superbe réputée inégalée, parce que l'on voit de là-bas la quantité et la violence des flots qui semblent combattre de mille façons la résistance des rochers et qu'on entend en même temps jusqu'à en devenir sourd le tourbillon et le fracas des vagues.]

Ich saß allein auf der Steinmauer, welche gegen das Anprellen der Wellen aufgeführt ist. Es war Sonntag, also überall Ruhe, und in einem Lande der Freyheit, wo Krieg und räuberische Gewaltthätigkeiten unbekannt sind, konnte ich mich wohl, so furchtsam ich sonst bin, nach meiner Liebe zur Einsamkeit allein da hinsetzen. Weit um mich war keine Seele, auf beyden Seiten aber Anhöhen mit Bäumen und Reben besetzt, und der herrliche Rheinfluss gegen über, welcher mir selbst allen Muth einflößte, da ich ihn als sichtbares Kennzeichen der göttlichen Allmacht betrachtete, und fühlte, daß Schwache da nichts thun können als anbeten, wie ich es that, und mich umsaß<sup>1668</sup>.

Dans la quiétude dominicale, la voyageuse naturellement craintive éprouve un sentiment de sécurité dont elle attribue l'origine à la terre suisse qu'elle idéalise fortement. Signalant la présence de Dieu et l'absence de tout danger, la chute contribue également à inspirer force et sérénité à l'esseulée.

L'atmosphère créée par l'environnement de la chute rend Sophie von La Roche particulièrement sensible au paysage ; son attention se porte alors sur une chaîne de montagnes<sup>1669</sup> dont elle associe la vue à des périodes heureuses de sa vie telles que son enfance à Lindau, son séjour à Biberach au cours duquel elle rencontra Wieland, et le temps passé à Warthausen avec son époux Georg Michael Frank von La Roche, alors secrétaire du comte Friedrich von Stadion :

Bey einem Ruhepunkte wurde meine Seele von einem lebhaften Vergnügen überrascht, denn ich erblickte auf einmal die Kette der Eißgebürge, welche in Lindau in meiner ersten Jugend, bey meinem Fortwachsen in Biberach, und in meinem verheyrahteten Stande in dem Schlosse Warthausen immer so anziehend für mich war. Es deuchte mich, einen ehrwürdigen Gütevollen Freund meiner Kindheit wieder zu sehen. Tausend Erinnerungen der schönen vergangenen Zeiten durchbebten mein Herz, ich war glücklich und bewegt<sup>1670</sup>.

---

<sup>1668</sup> *Ibid.*, p. 26. [J'étais assise seule sur le mur en pierre dressé contre l'assaut des vagues. C'était dimanche, donc tout était calme partout, et dans un pays de liberté où la guerre et les actes de brigandage sont inconnus, je pouvais m'asseoir là, moi qui suis sinon si craintive, et m'adonner à la solitude. Aucune âme à la ronde, mais des deux côtés, des collines couvertes d'arbres et de vignes et, en face, la magnifique chute du Rhin qui m'insufflait du courage, étant donné que je la considérais comme le signe visible de la Toute-Puissance divine et sentais que les faibles ne pouvaient rien faire d'autre qu'adorer celle-ci, comme je le fis en regardant autour de moi.]

<sup>1669</sup> Nous doutons que Sophie von La Roche ait pu voir cette chaîne montagneuse depuis le muret où elle était assise à ce moment-là. Peut-être s'est-elle déplacée ? Le texte dont nous disposons étant partiel, nous ne pouvons avoir de certitude sur ce point.

<sup>1670</sup> LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *op. cit.*, p. 26. [Lors d'un moment de repos, mon âme fut surprise par un vif plaisir, car j'aperçus d'un seul coup la chaîne des montagnes de glace qui exerça toujours tant d'attrait sur moi dans ma prime jeunesse à Lindau, quand je continuai de grandir à Biberach et lorsque je fus mariée, au château de Warthausen. Il me semblait revoir un ami de jeunesse, vénérable et précieux. Mille souvenirs du bon temps passé firent tressaillir mon cœur, j'étais heureuse et émue.]

La cataracte devient le centre d'un réseau englobant la Suisse et l'Allemagne et conduisant à la transfiguration du passé. Ce n'est plus tant l'instant présent, ni ce qui est vu qui constituent le cœur du récit, mais plutôt les souvenirs soudainement ravivés, procédé régulièrement utilisé par Sophie von La Roche dans ses récits de voyage. En appliquant celui-ci aux chutes, l'écrivain s'affranchit progressivement d'une approche classique des lieux.

La voyageuse revient en Suisse en 1791 et consigne ses impressions dans *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise*<sup>1671</sup>. Se rendant une seconde fois à la cataracte de Schaffhouse, elle éprouve, comme en 1784, le besoin de s'éloigner un instant de ses compagnons de route :

Den anderen Abend kamen wir bei dem Rheinfall zu Schafhausen an. Einsam auf der Mauer sitzend, betrachtete ich wieder, theils um wegen dem Gang meines Alters, die leichten Schritte der andern nicht zu hindern, theils weil ich immer bei Gegenständen die mich besonders rühren, gerne allein bin. Vor sieben Jahren sah ich auch da, sah die Uniform meines Franz, wie er Bergan kletterte, wie ich jetzo meine Mitreisegefährten sah. Wie viel Hofnung war damals vor mir, wie viel Trauer jetzt<sup>1672</sup> !

Précisant que l'isolement lui est nécessaire lorsqu'elle se trouve face à « des objets qui la touchent », la femme de lettres confirme son attachement au site et se met à la recherche de l'endroit exact où elle s'était laissée envahir, sept ans plus tôt, par les doux souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Cette fois encore, la promenade aux chutes est l'occasion de raviver le passé, mais la perspective a changé. Les instants de contemplation et de méditation près de la cascade sont, en 1791, placés sous le signe du deuil. Entre temps, Sophie von La Roche a en effet été terriblement éprouvée, notamment par la mort de son époux<sup>1673</sup> et de son plus jeune fils Franz. Ce dernier était à ses côtés lors du périple de 1784, à l'issue duquel elle devait le confier au poète et pédagogue

---

<sup>1671</sup> LAROCHE, Sophie von, *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise* (1793).

<sup>1672</sup> *Ibid.*, p. 494. [L'autre soir, nous arrivâmes à la chute du Rhin de Schaffhouse. De nouveau, je me livrai à la contemplation, assise seule sur le mur, d'une part pour ne pas gêner, à cause de l'avancement de mon âge, les pas légers des autres, d'autre part parce que j'aime bien être seule face à des choses qui me touchent particulièrement. Il y a sept ans, j'étais assise là aussi et je voyais mon Franz en uniforme qui escaladait la montagne comme je vois aujourd'hui mes compagnons de voyage. Que d'espoir s'offrait alors à moi, que de tristesse à présent !]

<sup>1673</sup> Georg Michael Frank von La Roche (1720-1788).

Théophile-Conrad Pfeffel, fondateur de la célèbre « Académie militaire » de Colmar<sup>1674</sup>. On pourrait penser qu'elle tente, au contact de la cataracte, de faire resurgir des souvenirs heureux afin de se plonger dans une douce mélancolie. Mais le mécanisme déclenché en 1784 à la vue de la cascade ne se renouvelle pas en 1791. L'intérêt pour le phénomène naturel en lui-même est cette fois-ci totalement absent du récit. Ce n'est plus l'objet en soi qui « touche » la visiteuse, mais le souvenir – triste – que celui-ci suscite en elle. La cataracte de Schaffhouse constitue pour Madame de La Roche un accès au passé, fût-il heureux ou malheureux.

### 3-2-2-11 SCHMIDT, Christian Gottlieb (1786-1787)

Très exactement un mois après avoir quitté Dresde, le pasteur saxon entre en Suisse par Schaffhouse, au soir du 5 août 1786. Dès le lendemain, il n'a qu'une idée en tête : tester ses capacités à rendre compte du spectacle des chutes :

Sonntags den 6ten Aug. Ehe ich weiter etwas rede, will ich sehen ob ichs vermag, von der ersten Merwürdigkeit *Schafhausens, vom Rheinfall* zu reden ; denn ihn (den Rheinfall) zu beschreiben wage ich nicht, weil ich beim Gefühl der Größe dieses Schauspiels der großen Natur lieber schweigen und mein Unvermögen bekennen, als zu wenig sagen möchte. Hier heißt : komm, sieh', erstaune und bete an. Also simple Erzählung von dem was ich gesehen<sup>1675</sup>.

Plus intéressé par le résultat littéraire de la confrontation que par la découverte du site en soi, Schmidt reconnaît d'emblée son impuissance à décrire celui-ci. Établissant une distinction entre les termes « décrire » et « raconter », le voyageur considère la seconde action comme plus accessible que la première, ce que l'on peut interpréter comme la mise en doute de ses talents d'écrivain face aux descriptions d'objets grandioses déjà disponibles dans la littérature.

---

<sup>1674</sup> Théophile-Conrad Pfeffel (1736-1809) est une personnalité alsacienne de première importance, ayant eu des contacts avec la Suisse (membre de la Société Helvétique et ami de Lavater) et l'Allemagne (il fut l'ami de Lenz). Son académie reçut la visite de l'empereur Joseph II et de Jean-Jacques Rousseau, entre autres.

<sup>1675</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 38. [Dimanche 6 août. Avant de continuer à parler, je veux voir si je suis capable de parler de la première curiosité de *Schaffhouse, de la chute du Rhin*. [...] ; car je n'ose pas la (la chute du Rhin) décrire parce que je préfère me taire quand je ressens la grandeur de ce spectacle de la grande nature et confesser mon incapacité que d'en dire trop peu. Voici ce qu'il faut dire ici : viens, vois, sois étonné et adore. Donc simple récit de ce que j'ai vu]. C'est l'auteur qui souligne.

S'éloignant de Schaffhouse par le pont couvert reposant sur un unique pilier, Schmidt chemine sur la rive zurichoise et concentre immédiatement son attention sur la couleur des flots qu'il attribue aux origines grisonnes du fleuve :

Der Strom deßen liebliche grünliche Farbe von dem in Graubünden ietzt geschmolzenen Schnee herrüret, ist hier sehr reißend, und man muß sich wundern, daß dieser Pfeiler seit Sekulis des Waßers Gewalt Trotz bietet<sup>1676</sup>.

Audible malgré la distance, le grondement des eaux devient de plus en plus intense et avive la curiosité du visiteur :

Ich marschierte dann am Rhein hinunter durch lauter Weinberge nach dem Schloß Laufen eine halbe Stunde von der Stadt im Zürcher Gebiet. Uiber eine Stundte weit im Umkreise hört man, wenn die Luft stille ist, das Brausen und Toben des Wasserfalls, und ie näher man kommt, desto mehr wird die Neugier gespannt<sup>1677</sup>.

Le fait que le narrateur s'attarde sur la phase d'approche du site traduit sa volonté de présenter ce dernier dans un ensemble plus vaste. Mais il pourrait également s'agir d'un stratagème visant à retarder le premier contact avec les chutes, tant Schmidt paraît redouter la difficulté de les décrire.

Arrivé au château de Laufen, l'écrivain est conduit dans un pavillon depuis lequel il est possible d'avoir une vue plongeante sur la cataracte. Particulièrement frappé de pouvoir saisir d'un seul coup la globalité du spectacle<sup>1678</sup>, il se livre à l'exercice qu'il appréhende tant : raconter ce qu'il voit :

Durch eine Menge Krümmungen von Schafhausen herunter schon empört, rauscht die Flut über viele hervorstehende Klippen dem nahen Falle zu. Schon verwandelt sich die sonst smaragdartige Farbe des Stroms in die weisere der Milch, das Bette des Flußes wird enger und schon muß er verschiedene Absätze hinabgleiten, die gleichsam das Vorspiel zur Hauptszene ausmachen, welche sich nun eröffnet. Plötzlich wird das ganze Bette niedriger, und der volle Strom stürzt sich in

---

<sup>1676</sup> *Ibid.*, p. 40. [Le fleuve, dont l'adorable couleur verte est due à la neige à présent fondue dans les Grisons, est ici impétueux, et l'on ne peut que s'étonner que cette pile défie depuis des siècles la force de l'eau.]

<sup>1677</sup> *Ibid.*, p. 40. [Je descendis ensuite le long du Rhin en ne traversant que des vignobles vers le château de Laufen, à une demi-lieue de la ville dans le territoire zurichois. À une lieue à la ronde, quand l'air est calme, on entend le bouillonnement et le grondement de la chute d'eau et plus on s'approche, plus la curiosité est attisée.]

<sup>1678</sup> *Ibid.*, p. 40.

verschiednen durch hervorstehende grose Felsenmaßen geteilten Strömen mit dem brüllendsten Getöse hinab in den Abgrund, der zu einem unergründlichen Keßel ausgehöhlt ist, an deßen Ufer, gleich als an einem Meer eine beständige Ebbe und Flut von der heftigen Bewegung des Waßers zu sehen ist, nur mit dem Unterschied, daß diese Abwechslung nur einige Minuten dauert<sup>1679</sup>.

Ayant longé la rive depuis Schaffhouse, Schmidt établit un lien entre l'agitation des flots en amont de la chute et les nombreux méandres du fleuve sur cette portion, expliquant ainsi le changement de teinte de celui-ci. Le pasteur saxon est, à notre connaissance, le seul voyageur à évoquer, à propos des blocs rocheux situés au milieu du lit, la formation de plusieurs « fleuves ». En comparant la bouillonnante cataracte à un chaudron agité par le mouvement des marées, il parvient à donner à son récit une dimension fantastique, annonciatrice dans une certaine mesure de la puissante description de Goethe en 1797<sup>1680</sup>.

Après avoir tenté d'estimer la hauteur de la chute, Schmidt juge insuffisante l'indication de quatre-vingts pieds généralement mentionnée, puis s'intéresse aux blocs de rochers dressés en son milieu :

Mitten im Hinabstürzen der empörten Flut, widersezen sich ihrer Wut drei kolloßalische Felsstücken, deren Häupter grün bewachsen sind, das eine aber von der zernagenden Wellen so ausgehöhlt ist, daß es mit der Zeit sein Grab in den Abgrund finden wird, in welchen schon vor mereren Jaren ein Bruder deßelben versunken ist. Dieser Widerstand der hervorragenden Felsen und verdeckten Klippen macht dann das Waßer zu einem weisen Schaum aufsprudeln, der teils wie dicke Staubwolcken in die Höhe steigt, teils mit dem brausenden Getümmel der Hauptmaße in die Tiefe stürzt, in tausendfachen Kreisen sich herum drehet, über der erbosten Flut eine Zeitlang hin schwebt, allmählig die Gestalt des Waßers wieder annimmt, und dann [als] beruhigter Strom abwärts schwimmt<sup>1681</sup>.

---

<sup>1679</sup> *Ibid.*, p. 40. [Déjà courroucés par une quantité de sinuosités en aval de Schaffhouse, les flots mugissants cinglent bruyamment sur les récifs saillants en direction de la chute toute proche. Déjà la teinte d'ordinaire émeraude du fleuve se transforme en celle plus blanche du lait, le lit du cours d'eau devient plus étroit et il doit déjà glisser sur différentes terrasses qui constituent en quelque sorte le prélude à la scène principale qui s'ouvre alors. Soudain, tout le lit s'abaisse et l'ensemble du fleuve se précipite à travers de grosses masses rocheuses saillantes qui le divisent en plusieurs courants dans le plus tumultueux vacarme et tombe dans l'abîme creusé en un chaudron sans fond, sur la rive duquel on peut voir, pareil au bord de la mer, le flux et le reflux incessants des violents mouvements de l'eau, à la seule différence près que cette alternance ne dure que quelques minutes.]

<sup>1680</sup> Nous savons que Goethe est venu aux chutes à la mi-septembre 1797, et Schmidt en août. Tous deux ont donc connu le site en plein été, à un moment où les flots sont particulièrement abondants.

<sup>1681</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 40. [Au milieu de la chute des flots furieux, trois blocs de roche colossaux aux sommets couverts de végétation s'opposent à leur fureur, mais l'un est tellement creusé par l'érosion due aux vagues qu'il trouvera un jour sa tombe dans l'abîme dans lequel son frère a déjà sombré il y a plusieurs années. Cette résistance des rochers saillants et des récifs cachés fait bouillonner l'eau qui se transforme en écume blanche qui, d'une part, s'élève comme de gros nuages de poussière, et qui, d'autre part, se précipite dans les profondeurs avec la masse principale



L'image des trois colosses de pierre ainsi que l'évocation du détachement d'un bloc de rocher sont courantes dans les descriptions des voyageurs, mais l'approche de Schmidt est différente. Considérant ces trois colosses comme des combattants livrant bataille aux flots, le pasteur saxon se distingue, par exemple, d'Andreae, pour lequel ceux-ci ne forment qu'un décor<sup>1682</sup>, ainsi que de Stolberg et de Goethe, qui les montrent isolés, perdus dans l'immensité aquatique<sup>1683</sup>. Chez Schmidt, la perspective est inversée : le fleuve se heurte à la résistance de l'élément minéral. C'est cette action de résistance des rochers qui est à l'origine de la transformation des flots en « écume », en « nuages de poussière », en « tourbillons bouillonnants », avant qu'ils ne reprennent leur « forme d'eau » et redeviennent un « fleuve plus tranquille ». Centrée sur les métamorphoses de l'eau, la vision de Schmidt présente donc une originalité par rapport à celle d'autres voyageurs<sup>1684</sup>.

Empruntant ensuite la passerelle en contrebas du château, notre pasteur s'approche au plus près de la chute et vit alors un moment particulièrement intense :

Allein diese Szene verwandelte sich zur fürchterlichsten die ich ie gesehen, als ich den Berg hinab glimmte, das Gerüste bestieg das hart am Fuß des Falles über einem Lachsfang erbauet ist, und von da aus über dem hangenden Felsen die gleichsam über mich herabtobende Flut hinauf sah, oder in den weit geöffneten Rachen der empörten Gewäßer mit furchtsamen Blick hinein schaute<sup>1685</sup>.

Schmidt est comme pris en tenaille. Au sommet de la chute, les flots menacent de s'abattre sur lui, tandis qu'en contrebas, les eaux en colère, telles le gouffre de l'enfer ou la gueule d'un monstre, semblent prêtes à l'engloutir. Toujours à la merci de la cataracte,

---

au tumulte bouillonnant, tourne en des milliers de cercles, flotte un moment au-dessus des flots en furie, reprend progressivement l'aspect de l'eau et s'écoule ensuite en un fleuve redevenu tranquille.]

<sup>1682</sup> Voir : ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, lettre 9, p. 32.

<sup>1683</sup> Voir : STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 51-52 ; GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, in : *Goethe Berliner Ausgabe - Poetische Werke - Autobiographische Schriften III*, t. 15, p. 420-421.

<sup>1684</sup> Le voyageur français Charles-Joseph de Mayer adopte en 1784 une perspective similaire en comparant le site aux « antres de Lemnos » où des cyclopes plongent des fers incandescents dans les flots. MAYER, Charles-Joseph, *op. cit.*, t. 1, p. 128.

<sup>1685</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni *op. cit.*, p. 41. [Mais cette scène se transforma en la scène la plus effroyable que j'ai jamais vue lorsque je descendis la montagne et montai sur l'échafaudage construit tout au pied de la chute au-dessus d'un établissement pour la pêche au saumon, et que je levai les yeux pour voir de là, au-dessus des rochers suspendus, les flots qui pour ainsi dire s'abattaient sur moi, ou bien quand je jetai un coup d'œil effrayé dans la gueule largement ouverte des eaux furieuses.]

le voyageur s'intéresse ensuite aux effets que la scène produit sur ses sens et remarque que même le son du canon n'apparaît plus que comme le simple murmure du zéphyr à côté du grondement provoqué par la chute des flots<sup>1686</sup>. Mais l'ouïe n'est pas le seul sens concerné. Lorsqu'un courant un peu plus puissant ébranle la passerelle, Schmidt perd tout contrôle sensoriel et tressaille au plus profond de son être. La cataracte devient alors une réelle menace :

Man steht hier beständig in einem milchweisen Nebel eingehüllt, und man kann hier im eigentlichsten Verstande sagen, daß einem Hören und Sehen vergehe. Nie vergeße ich das Entsetzen, das mir fast alles Bewußtsein raubte, als das mit einem Geländer wol versehenen Gerüste von einem daher braußenden Waßerstrom erbebte, und nach meinen Gedanken den Einsturz, und mir einen fürchterlichen Tod im Abgrunde drohete<sup>1687</sup>.

Ayant repris ses esprits, l'auteur rejoint l'autre rive en bateau et évoque la visite du duc de Weimar et de Goethe, précisant qu'ils auraient eu la « témérité insensée » d'effectuer l'ascension de l'un des rochers au centre de la chute<sup>1688</sup>. Comme nous l'avons vu, les deux hommes se sont effectivement rendus à la cataracte le 6 décembre 1779. Goethe n'ayant encore rien publié, en 1786, sur son second voyage en Suisse, Schmidt tient vraisemblablement ses informations d'autochtones<sup>1689</sup>. Sous le charme du spectacle de l'arc-en-ciel formé par la combinaison des innombrables gouttelettes d'eau et de la lumière<sup>1690</sup>, Schmidt regrette l'absence des siens : « Tausendmal, aber vergeblich wünschte ich meine Geliebten in Sachsen an meine Seite !<sup>1691</sup> ».

Une fois débarqué sur la rive schaffhousienne, le pasteur s'assoit au bord de l'eau, près du Schlössli Wörth, qu'il désigne comme « une grosse maison destinée au chargement des marchandises ». L'atmosphère est à ce point merveilleuse et tranquille

---

<sup>1686</sup> *Ibid*, p. 41.

<sup>1687</sup> *Ibid*, p. 41. [Ici, l'on est en permanence enveloppé dans un brouillard laiteux et l'on peut dire au sens le plus strict des termes que vous en perdez l'ouïe et la vue. Je n'oublierai jamais l'effroi qui m'ôta presque toute conscience, lorsque l'échafaudage pourtant muni d'une rampe trembla à cause d'un courant d'eau bouillonnant et qu'en pensée l'effondrement me menaçait d'une mort effroyable dans l'abîme.]

<sup>1688</sup> *Ibid*, p. 41 sqq.

<sup>1689</sup> *Les Brieft aus der Schweiz* de Goethe, parues en 1796, ne contiennent aucune information relative au passage à Schaffhouse en 1779. Goethe fit état de ce dernier dans diverses notes et correspondances, sur lesquelles W. Bode s'est appuyé. Voir supra, 3-2-2-3. Le duc de Weimar et Goethe ayant voyagé incognito, on s'étonne toutefois que Schmidt ait pu être informé de cette visite par des riverains. Schmidt, étant saxon, aurait pu aussi entendre parler de cet exploit en Allemagne, le duc et Goethe s'en étant manifestement vantés.

<sup>1690</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *op. cit.*, p. 41.

<sup>1691</sup> *Ibid*, p. 42. [Je pourrais souhaiter mille fois la présence à mes côtés des êtres qui me sont chers, restés en Saxe, mais ce serait en vain.]

que notre voyageur en profiterait volontiers pour se baigner dans les eaux du Rhin. Mais la force du courant est encore telle qu'il renonce à cette entreprise et se limite à un simple bain de pieds :

Der Abend war herrlich die Luft stille, das Waßer küle, und mir wandelte die Lust an mich im Rhein zu baden ; allein das Ufer war mir nicht seichte und sicher genug, die Wellen welche sich aus dem tiefen Schlund erhoben schlugen zu heftig an, und ich begnügte mich mein Gesicht und die Füße darinne zu baden, und mich auf diese Art zu erfrischen und zu stärken<sup>1692</sup>.

Rares sont les visiteurs recherchant un contact physique avec le cours d'eau. L'expérience de Schmidt n'est pas tant l'expression de sa volonté d'entrer en communion totale avec le fleuve que la manifestation de son envie de jouir du moment présent.

Le soleil descendant sur l'horizon, Schmidt reprend le chemin de Schaffhouse. Mais contrairement à de nombreux voyageurs, il ne regagne pas la rive zurichoise et remonte vers le village qu'il nomme « Laufen ». Comme le précisent Theodor et Hanni Salfinger<sup>1693</sup>, il s'agit très certainement d'une erreur : le village en question s'appelle en fait Neuhausen.

Le pasteur saxon serait revenu un peu plus tard aux chutes, probablement en soirée - le *Journal* est peu clair quant à la chronologie - et aurait abordé celles-ci par Neuhausen, comme pour reprendre sa promenade là où il l'avait interrompue. S'approchant du secteur où sont bâtis de nombreux moulins, le voyageur contemple le site sous un angle particulier :

Heute Abends um 6 Uhr bin ich abermals dahin spazieren gegangen, aber nur auf der Seite der Mühle, deren unterster Teil eine grose vom Waßer in Bewegung gesezte hart an den Sturz gebaute Drahtzieherei ist. Die Tochter des Besizers davon welche oben am Fall stund, ließ mir mit einer zuvorkommenden Gefälligkeit durch einen ihrer Leute eine in Fels gehauenen bequemen Weg an den Fall hinab bis ans Bette zeigen, wo man nicht so gefährlich als gegen über auf der andern Seite in dem Gerüste steht, und den Sturz zwar auch immer schön, aber doch nicht in iener erstaunenswürdigen Pracht siehet<sup>1694</sup>.

---

<sup>1692</sup> *Ibid*, p. 42. [Le soir était splendide, l'air calme, l'eau fraîche et l'envie me vint peu à peu de me baigner dans le Rhin ; seulement, la rive ne m'apparaissait pas suffisamment basse et sûre, les vagues qui montaient du fond de la gorge frappaient trop violemment, je me contentai d'y baigner mon visage et mes pieds et ainsi de me rafraîchir et de reprendre des forces.]

<sup>1693</sup> *Ibid*, p. 339, note 171.

<sup>1694</sup> *Ibid*, p. 42. [Aujourd'hui à six heures du soir, je suis retourné m'y promener, mais seulement du côté des moulins dont la partie la plus basse est une grande tréfilerie bâtie tout près de la chute et actionnée par l'eau. La fille du propriétaire, qui se tenait en haut de la chute, me fit obligeamment indiquer par l'un de ses

Autorisé à pénétrer dans une tréfilerie installée en bordure du fleuve, Schmidt porte un autre regard sur la cataracte : observant la chute sous un nouvel angle, le visiteur est à présent soustrait à tout danger, ce qui n'est pas sans conséquence sur sa perception de celle-ci : bien que toujours très beau, le paysage semble avoir perdu le caractère majestueux qu'il offrait depuis la frêle et glissante passerelle de la rive zurichoise.

Comme l'ont souligné Theodor et Hanni Salfinger, le regard que Schmidt porte sur le site comporte une part non négligeable d'originalité. Bien que la présentation du pasteur saxon, fortement teintée de sublime, soit tout à fait dans l'air du temps, la manière dont il considère les rochers, son irréprouvable envie de se baigner, le trajet emprunté, le distinguent de bien d'autres voyageurs.

Sur le chemin de Schaffhouse, Schmidt continue à s'intéresser au cours du Rhin, remarquant l'augmentation de la force de son courant en raison du rétrécissement de son lit<sup>1695</sup>. Puis, visitant la ville, l'auteur monte jusque dans ce qu'il nomme la « citadelle », la forteresse du Munot, qui, à son sens, n'offre aucun intérêt particulier, hormis la vue magnifique sur le Rhin et les environs<sup>1696</sup>.

Après avoir atteint Zurich, étape suivante de son périple, Schmidt revient sur son itinéraire et évoque un troisième passage à la cataracte, signe de la fascination que celle-ci exerce sur lui<sup>1697</sup>. Le voyageur croisera la route du Rhin à deux autres reprises, près du lac de Constance, puis à Bâle.

Bien que nourri de la lecture de nombreux récits de voyage, Schmidt semble avoir évité l'écueil qu'il redoutait tant au départ, à savoir être incapable de décrire à son tour un aussi remarquable spectacle de la nature. Se contentant de raconter, sans prétention littéraire, ce qu'il voit et ressent, il réussit en effet à donner vie au récit de sa visite.

### 3-2-2-12 ROLAND, Jeanne Manon (1787)

Après avoir rendu visite à Lavater et à Johannes Gessner à Zurich, Madame Roland et son époux prennent la direction de Schaffhouse au début du mois d'août 1787.

---

gens un chemin pratique taillé dans la roche descendant le long de la chute jusqu'à son lit, où l'on n'est pas autant en danger qu'en face, de l'autre côté sur l'échafaudage, et d'où l'on voit la chute toujours aussi belle, mais pas dans cette étonnante magnificence.]

<sup>1695</sup> *Ibid*, p. 42-43.

<sup>1696</sup> *Ibid*, p. 44.

<sup>1697</sup> *Ibid*, p. 45.

Sur le point d'aborder la cité, la jeune femme descend subitement de voiture et emprunte un sentier à travers bois afin de s'approcher de la chute du Rhin et la voir de face. Cette attitude dénote une certaine impatience chez notre voyageuse, mais la femme de lettres renvoie à plus tard la description, précisant qu'elle retracera « ce beau spectacle, en parlant du beau voyage qu'[elle fit] le lendemain pour le considérer<sup>1698</sup> ».

Le premier contact avec Schaffhouse déçoit la visiteuse. À l'instar de Schmidt<sup>1699</sup>, passé environ deux ans plus tôt à cet endroit, elle déplore la banalité de la ville, tout en soulignant l'importance du vécu de tout visiteur lorsqu'il s'agit de porter un jugement sur un lieu quelconque :

Schaffouse, grande et antique ville sur la rive droite du Rhin, assez mal bâtie et pavée, peu peuplée, paroîtroit peut-être encore agréable à ceux qui entreroient par elle en Suisse, car on y retrouve l'aisance et la propreté nationales ; mais elle est si inférieure à toutes les villes que j'avois précédemment visitées, que, par rapport au matériel, elle ne m'a plu en aucune façon<sup>1700</sup>.

Qualifiant la ville de « barrière des Suisses contre l'Allemagne », la jeune femme signale la présence de la citadelle du Munot, à vrai dire inutile en raison de l'absence de toute garnison. Son point de vue est donc opposé à celui qu'exprimera Goethe en 1797 en faisant de la cité un « pont entre la Suisse et l'Allemagne »<sup>1701</sup>.

S'agissant du pont de Schaffhouse, considéré comme l'un des deux objets qui excitent la curiosité des voyageurs<sup>1702</sup>, l'autre étant évidemment la cataracte, Madame Roland décrit ainsi sa structure :

Sa longueur de trois à quatre cents pieds, sous la forme d'un angle extrêmement obtus et de deux arches immenses, frappe et surprend par le peu d'appuis qui la soutiennent. Une seule pile s'élève au milieu, et l'on prétend qu'elle est inutile<sup>1703</sup>.

---

<sup>1698</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 148.

<sup>1699</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd.), *op. cit.*, p. 44. Voir aussi *supra*, 3-2-2-11.

<sup>1700</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 148-149.

<sup>1701</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, in : *Goethe Berliner Ausgabe - Poetische Werke - Autobiographische Schriften III*, t. 15, p. 420. Voir aussi *supra*, 3-2-2-3.

<sup>1702</sup> Avant Jeanne Manon Roland, d'autres voyageurs comme Andreae et Meiners, s'intéressent de près à ce pont.

<sup>1703</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 149.

Surprise par l'apparente fragilité de l'édifice, la visiteuse renonce, faute de temps, à descendre par un petit escalier à l'intérieur de son unique pilier et entame ce qu'elle appelle « la traversée du pont » :

Ennuysés de perdre du temps, précieux partout, mais essentiellement en voyage, nous nous embarquâmes, et nous y gagnâmes une promenade charmante, à la fin d'un jour, doux et tranquille. La traversée du pont est un peu hardie, car le fleuve est là d'une inconcevable rapidité ; il faut des bateliers adroits et expérimentés<sup>1704</sup>.

Il semble qu'il faille en fait comprendre ici « Rhin » et non pas « pont » et que la famille Roland a tout simplement traversé le fleuve en bateau, très probablement à proximité immédiate du pont, ce qui expliquerait le lapsus de Madame Roland. Cette dernière souligne la rapidité des flots à cet endroit, alors qu'à la même saison, Schmidt<sup>1705</sup> s'était montré davantage attentif à leur couleur. Rappelons qu'à notre connaissance, le pasteur saxon s'est contenté de franchir le pont en bois et qu'il n'a pris place, à Schaffhouse, dans aucune embarcation.

Forte de son expérience de la chute du Staubbach, près de Lauterbrunnen, dans les Alpes bernoises, Madame Roland choisit de se rendre à la cataracte du Rhin à une heure matinale afin de profiter d'une lumière qui, selon elle, exacerbe la perception des choses :

Partis dès sept heures, avec un guide pour tous et un cheval pour moi, nous gagnâmes le petit village de Stein, sur la rive droite du Rhin, de l'autre côté de Laufen ; J'y laissai ma monture, la route ne pouvant plus se faire qu'à pied, par des sentiers assez escarpés, qui conduisent jusqu'au pied de la superbe cascade. Qu'on se représente tout le fleuve, dans la plénitude de sa majesté, tombant à la fois de soixante-dix ou quatre-vingts pieds, comme une mer d'écume jaillissante ; trois roches, couronnées de quelque verdure, interrompent le cours de cette vaste nappe d'eau, de ce torrent de neige ; le fleuve irrité bat leur flanc avec furie, les sape, les amincit et multiplie ses chutes, par les jours qu'il se fait au milieu d'elles ; il tombe avec un fracas qui répand l'horreur, et dont toute la vallée retentit ; par ses chocs tumultueux, l'onde brisée s'élève en vapeurs où se joue le brillant iris<sup>1706</sup>.

Aucun village ne portant le nom de Stein à proximité des chutes, il semble que la voyageuse, coutumière des erreurs topographiques, aborde le site par Neuhausen, sur la

---

<sup>1704</sup> *Ibid*, p. 150.

<sup>1705</sup> SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni, *op. cit.*, p. 40. Voir aussi *supra*, 3-2-2-11.

<sup>1706</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 150-151.

rive schaffhousienne. À l'instar d'Andreae en 1763 et de Schmidt en 1786, Madame Roland s'intéresse aux dimensions de la chute, qu'elle observe de face, évaluant sa hauteur à environ soixante-dix ou quatre-vingts pieds<sup>1707</sup>. Le naturaliste hanovrien, quant à lui, avait ramené sa hauteur à seulement une quarantaine<sup>1708</sup>, tandis que le pasteur saxon, pour sa part, estimait insuffisants les quatre-vingts pieds généralement indiqués<sup>1709</sup>. Les mots « majesté » et « couronnés » placent le fleuve sous le signe de la royauté. Mais utilisant peu après celui d'« horreur », Madame Roland inscrit sa description dans la pure tradition du sublime qui allie beauté et effroi, comme l'avaient fait avant elle les deux voyageurs germanophones<sup>1710</sup>. La notion de sublime sous-tend, du reste, l'ensemble du passage :

Ces mouvements rapides comme l'éclair, cette force imposante toujours la même, toujours produisant des effets divers, ces flots qui se renouvellent et se poussent avec violence, ce mugissement plus terrible que l'éclat du tonnerre, tout cet ensemble vous enlève à vous-même, et tient vos sens suspendus entre l'admiration et l'effroi ; ou s'il vous rend à la pensée, c'est pour nourrir le sentiment profond de la fragilité de notre existence [...] <sup>1711</sup>.

D'abord subjuguée par la puissance que dégage le mouvement brutal des eaux et par leur grondement assourdissant, Madame Roland retrouve ses esprits et prend conscience de l'extrême fragilité de la vie humaine, se rapprochant ainsi à nouveau d'Andreae<sup>1712</sup>. On ne peut s'empêcher de voir également dans ces propos un présage de la fin terrible de la jeune femme, qui sera happée par le tourbillon révolutionnaire<sup>1713</sup>.

Interrompant quelques instants sa description, Madame Roland laisse transparaître ses états d'âme :

---

<sup>1707</sup> Soit approximativement 22 mètres (le pied comme unité de mesure sous l'Ancien Régime équivaut à 0,325 mètre). On peut se demander si cette estimation se base sur l'appréciation personnelle de Madame Roland ou bien sur des lectures antérieures.

<sup>1708</sup> ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, lettre 9, p. 43. (Le pied allemand (Fuß) comme unité de mesure varie de 0,25 à 0,33 mètre).

<sup>1709</sup> On peut supposer ici des problèmes de conversion entre unités de mesure telles que le « pied » français et le « Fuß » allemand.

<sup>1710</sup> Andreae s'était exclamé : « Eine fürwar fürchterlich schöne Szene ! » [Une scène en vérité effroyablement belle !]. Voir : ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, lettre 9, p. 43. Lors de son passage aux chutes durant l'été 1786, Schmidt avait tenu des propos similaires à ceux de Madame Roland. Voir : SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd.), *op. cit.*, p. 41.

<sup>1711</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 152.

<sup>1712</sup> « So fühlt denn, Sterbliche, wie schwach, wie nichts ihr seid ! ». ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *op. cit.*, lettre 9, p. 44. [Ainsi vous sentez, ô Mortels, à quel point vous êtes faibles, à quel point vous êtes insignifiants !].

<sup>1713</sup> Condamnée par le Tribunal révolutionnaire, Madame Roland sera guillotinée le 8 novembre 1793.

À la vue de ces scènes divines, l'âme s'élève au dessus des petites passions qui font le tourment de l'humanité, la raison s'alimente par le recueillement de la mélancolie. Je l'avoue cependant, j'adore la Nature dans sa bonté, plus que je ne l'admire dans l'éclat de sa puissance, j'aime à considérer ses sublimes horreurs, mais je ne cherchois pas à n'avoir qu'elles sous les yeux ; ses bienfaits me ravissent assez, pour que je n'aie pas besoin d'être émue par ses menaces<sup>1714</sup>.

Bien que la contemplation de pareille grandeur conduise à l'élévation de l'âme, Madame Roland se montre davantage réceptive à la générosité de la Nature, celle dont parle Rousseau et qui est à l'origine de tout le bien chez l'homme. Souhaitant gagner le château de Laufen, la famille Roland prend alors place sur une petite embarcation et traverse le fleuve à une distance raisonnable de la chute :

Nous avons traversé le fleuve en-dessous de ce magnifique accident, et encore parmi l'écume qui le blanchit au loin<sup>1715</sup>.

Dépourvue de l'esprit aventurier d'une Friederike Brun à la Via Mala<sup>1716</sup> par exemple, Madame Roland ne cherche pas à s'approcher trop près de la cataracte. En qualifiant cette dernière de « magnifique accident », la voyageuse française suggère le caractère inhabituel d'un tel spectacle à ses yeux, plus sensibles à la vue d'une nature paisible que menaçante.

Arrivée sur la passerelle qu'empruntent la plupart des visiteurs, Madame Roland constate qu'ils sont nombreux à avoir gravé leur nom dans le bois, accompagné parfois de quelques mots. La jeune femme intègre alors ces vers à son récit :

Tes sublimes horreurs, imposante Nature,  
Au vulgaire étonné font respecter tes loix ;  
Mais, digne du bonheur, l'âme sensible et pure,  
Sait mieux dans tes bienfaits reconnoître tes droits<sup>1717</sup>.

Faisant écho aux propos rousseauistes qu'elle a tenus plus haut, Madame Roland distingue deux types d'observateurs : d'une part « le vulgaire », qui se tient à distance de

---

<sup>1714</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 152.

<sup>1715</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>1716</sup> Voir *infra*, 3-3-2-5.

<sup>1717</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 155.



la nature et a besoin d'être impressionné par les « accidents » de celle-ci, et d'autre part « l'âme pure et sensible », à laquelle la voyageuse paraît s'identifier, comme le montre G. R. De Beer en rapprochant la strophe en question d'autres vers, composés par elle au cours d'une promenade à Soucy<sup>1718</sup> :

Que je t'aime, ô simple Nature !  
Toujours belle, sans imposture,  
Tu plais en tous temps, en tous lieux :  
Non, il n'est que toi d'immortelle ;  
Toujours vraie et toujours nouvelle  
Tu charmes le cœur et les yeux<sup>1719</sup>.

Une fois au château de Laufen, Madame Roland gagne « un petit cabinet en saillie », d'où elle domine « cette masse prodigieuse »<sup>1720</sup>. Contrairement à d'autres, elle ne se contente pas d'offrir une description du site depuis un nouveau point de vue, mais tente d'établir une comparaison entre celui-ci et la chute du Staubbach, qu'elle a pu admirer une dizaine de jours auparavant :

Il semble qu'une divinité imposante et paisible, ouvre une cataracte du ciel, et fasse couler le Staubbach devant soi pour s'annoncer aux mortels : on diroit de la chute du Rhin, que le maître des enfers, voulant effrayer la terre, la soulève avec le fleuve pour manifester son courroux. Depuis mon voyage j'ai ouï parler, avec enthousiasme, de celui de Lavater à la vue de ce phénomène, et des vers qu'il lui avoit dictés ; ils sont en allemand, et je n'en connois qu'une esquisse imparfaite qu'on ne peut appeler traduction, mais qui ajoute à mes regrets de n'en pas savoir davantage<sup>1721</sup>.

Si les deux cascades apparaissent aux yeux de Madame Roland comme des « accidents de la Nature » suscitant l'étonnement, en raison de sa hauteur pour l'une<sup>1722</sup>, de son ampleur pour l'autre, les points communs s'arrêtent là. Faisant de la chute du Staubbach « une divinité imposante et paisible » qu'elle oppose aux chutes du Rhin en tant que manifestation infernale, la visiteuse confère aux deux sites un caractère mythologique et se distingue ainsi nettement de l'approche métaphysique que proposera Stolberg en

---

<sup>1718</sup> Il s'agit d'un château en région parisienne.

<sup>1719</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, note de l'éditeur, p. 155. Cité d'après : *Œuvres de J. M. Ph. Roland*, édition Champagneux, Paris, An VIII, tome III.

<sup>1720</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 155.

<sup>1721</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>1722</sup> La chute du Staubbach, près de Lauterbrunnen, mesure près de trois cents mètres de haut.

1791<sup>1723</sup>. Toutefois, à l'instar de l'ambassadeur du Danemark à Berlin, la voyageuse se réfère aux vers que la chute du Rhin a inspirés à Lavater, et dont la notoriété a manifestement dépassé les limites de la sphère germanophone. Madame Roland aurait donc eu accès, au moins sous la forme d'une traduction partielle, à *Der Rheinfall bei Schaffhausen* (1775), peut-être à l'occasion de sa visite chez le théologien zurichois, juste avant de gagner Schaffhouse<sup>1724</sup>. Bien que ne sachant pas exactement ce que la jeune femme a pu connaître de ce poème, nous l'imaginons particulièrement sensible au dernier vers exprimant la capacité de la cataracte à révéler l'insignifiance de l'être humain<sup>1725</sup>, idée abordée au cours de sa description.

Après avoir brièvement évoqué le transbordement des marchandises en amont de la cataracte, la voyageuse quitte Schaffhouse en direction de Bâle.

Fidèle à la tendance de l'époque, Madame Roland donne d'abord à son tableau de la chute des accents relevant du sublime. Néanmoins, la fervente rousseauiste s'inscrit rapidement dans une logique différente, marquée par une sensibilité davantage tournée vers la générosité de la Nature que vers sa puissance.

### 3-2-2-13 KARAMZINE, Nicolai (1789)

Dans une lettre datée du 14 août 1789 et écrite à Eglisau, bourgade située sur le Rhin en aval de Schaffhouse, le jeune écrivain russe relate sa visite de la veille à la cataracte. Accompagné du Danois Gottfried Becker<sup>1726</sup>, rencontré une semaine plus tôt dans la diligence entre Strasbourg et Bâle, Karamzine avait entrepris de rallier Schaffhouse depuis Zurich à pied. Après une journée harassante, les deux marcheurs impatients avaient rassemblé leurs dernières forces pour aller voir la chute du Rhin :

Ce spectacle, penserez-vous sans doute, a dû nous émouvoir, nous transporter d'admiration. Eh bien, non ; nous n'en fûmes pas émus le moins du monde. Nous gardâmes le silence pendant quelques minutes, redoutant pour ainsi dire de nous regarder en face. Je fus le premier à demander

---

<sup>1723</sup> Voir *supra*, 3-2-2-4.

<sup>1724</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*, p. 142-148, note de l'éditeur.

<sup>1725</sup> « Gott ist ! Herrlich ist Gott ! Ist Allmacht ! Fühle dein nichts hier ! ». LAVATER, Johann Kaspar, « Der Rheinfall bei Schaffhausen », in : HIERHOLZER, Christel (éd), *op. cit.*, p. 24. [Dieu existe ! Dieu est magnifique ! Dieu est tout-puissant ! Ressens à quel point tu n'es rien ici !].

<sup>1726</sup> Fils du pharmacien de la Cour, Gottfried Becker (1767-1845) deviendra professeur de chimie à Copenhague.

à mon compagnon de voyage ce qu'il pensait de ce phénomène. « Je pense, répondit Becker, qu'il a été beaucoup trop vanté.

- Je suis comme vous, répliquai-je. Je conviens que c'est un beau fleuve, rapide et plein de vie ; mais je n'y vois point cette cataracte terrible qui devait nous ébranler jusqu'au fond de l'âme, comme on nous l'avait dit »<sup>1727</sup>.

C'est donc sous le signe de la déception que se produit le premier contact des deux compagnons avec le célèbre site, lequel n'est visiblement pas à la hauteur de leurs attentes. Karamzine relativise cependant son point de vue en établissant une différence entre l'image positive qu'il se fait du fleuve dans son ensemble et l'accident qui perturbe son cours en aval de Schaffhouse. À l'occasion de visites à des personnalités schaffhousoises, le voyageur se rend compte que les impressions produites chez l'observateur dépendent de son angle d'approche, celui par la route venant de Zurich n'étant pas le plus recommandé.

Avant de gagner Schaffhouse, Karamzine avait fait étape du 10 au 14 août 1789 à Zurich où sa rencontre avec Lavater l'avait déconcerté. Très occupé, ce dernier avait d'abord prêté une attention limitée à son visiteur qui, en dépit de rapports fort cordiaux, avouait se sentir peu à son aise avec le savant zurichois<sup>1728</sup>. Les circonstances de cette rencontre méritent que l'on s'y attarde. Deux ans plus tôt, Karamzine avait annoncé avec enthousiasme sa visite à l'auteur des *Fragments physiognomoniques* (1787-1789), ouvrage accueilli très favorablement dans le milieu des francs-maçons moscovites, dont le jeune homme était proche. Alors que ce dernier avait indiqué son souhait de demeurer « quelques mois » auprès de Lavater, le séjour de 1789 se réduisit à deux semaines<sup>1729</sup>. Jean Breuillard voit dans cette brève halte zurichoise une étape essentielle dans le parcours philosophique d'un Karamzine prenant ses distances avec l'illuminisme représenté par Lavater pour cheminer intellectuellement vers le rationalisme critique de Kant<sup>1730</sup>. C'est dans ce contexte que le jeune Russe s'approche pour la première fois de la cataracte, abordant donc celle-ci du mauvais côté et dans une disposition d'esprit peu favorable.

---

<sup>1727</sup> KARAMZINE, Nicolaï, BERELOVITCH, Wladimir (éd.), POROCHINE, V. (traducteur), *op. cit.*, p. 36.

<sup>1728</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>1729</sup> BREUILLARD, Jean, *op. cit.*, p. 131-132.

<sup>1730</sup> *Ibid.*, p. 135.

Désireux, cependant, de vérifier les dires de ses hôtes, Karamzine se rend à nouveau à la cascade, empruntant cette fois la galerie située au pied du château de Laufen :

Maintenant figurez-vous, mes amis, un grand fleuve barré par d'énormes quartiers de roche : rencontrant dans son cours impétueux un mur de granit qu'il ne peut ni abattre ni traverser pour continuer sa marche, il se rue avec fracas, tout en écumant, contre cet obstacle invincible, afin de le tourner [sic] et de le fuir. Des éclats d'eau réduite en poussière par la violence du choc, s'élevant dans l'air, forment comme un nuage ondoyant et impénétrable à l'œil. Les planches de la galerie où nous nous tenions tremblaient sous nos pieds. J'étais inondé de ces fraîches vapeurs, et silencieux, ému, saisi, j'écoutais ce concert tonnante et multiple du fleuve en courroux. Mon imagination prêtait un sens, une voix, une âme à cet élément inconscient, qui semblait vouloir me dire quelque chose d'ineffable. Tel dut être, aux jours du déluge, le déchaînement des eaux sur la Terre, alors que Dieu leur donna la fatale mission de châtier le monde dégénéré.

Plein d'admiration, j'étais prêt à me jeter à genoux pour demander pardon au Rhin d'avoir parlé hier de sa chute avec tant d'indifférence. Nous sommes restés plus d'une heure dans la galerie, et cette heure m'a paru avoir à peine la durée d'un instant<sup>1731</sup>.

La déception faisant place à la fascination, Karamzine dépeint le fleuve livrant un combat contre l'élément minéral. Bien que vaincu, le Rhin ne perd rien de sa majesté : sa rencontre violente avec la roche le métamorphose en un être aux traits presque humains, pourvu d'une « âme » et doué de la parole, avec lequel l'auteur entre en communication. Si plusieurs voyageurs font état d'un contact quasi physique avec les flots, le jeune Russe est, à notre connaissance, le seul à engager un dialogue avec le cours d'eau, ce dernier tentant de parler au visiteur qui lui présente des excuses en retour. Regrettant le manque d'intérêt dont il avait fait preuve à l'égard du site lors de son premier passage, Karamzine implore en effet le pardon du Rhin en se jetant « à genoux », attitude que l'on peut qualifier d'extrême, voire d'extravagante. L'image biblique du déluge exprime toutefois le respect que l'écrivain ressent vis-à-vis du fleuve.

Le brusque changement d'attitude de Karamzine face à la cataracte donne à penser que l'angle de vue revêt chez lui une importance symbolique. Sa déception lors de la première approche par la route de Zurich serait alors à rapprocher du refroidissement de ses relations avec Lavater.

Après s'être attardé plus d'une heure sur la passerelle, comme ravi par le spectacle, l'écrivain regagne la rive schaffhousienne, découvrant au passage « des arcs-

---

<sup>1731</sup> KARAMZINE, Nicolaï, BERELOVITCH, Wladimir (éd.), POROCHINE, V. (traducteur), *op. cit.*, p. 37.

en-ciel sans nombre, formés par le reflet des rayons solaires dans l'air imprégné de vapeur, [qui] présentaient un spectacle vraiment féérique »<sup>1732</sup>. Au sentiment de religiosité succèdent donc la magie et l'émerveillement face à un paysage qui n'avait pas encore révélé toutes ses facettes. Prenant un peu de recul, Karamzine inscrit la cataracte dans son environnement auquel elle semble parfaitement intégrée :

Après les fortes émotions de cette journée, je voulus goûter un peu de repos : je m'assis sur le rivage et contemplai le Rhin et ses alentours. La hauteur du saut est bien de soixante-quinze pieds. L'une des grandes pierres qui barrent le passage au courant est profondément minée par l'eau à sa base. Sur la rive opposée, le vieux château de Lauffen, une église, des chaumières et des vergers : tout cela ensemble formait un paysage très agréable<sup>1733</sup>.

En prenant un bateau à destination d'Eglisau, Karamzine prend congé du site d'une manière peu commune<sup>1734</sup>. Il rejoint ensuite Zurich, afin d'assister au prêche dominical de Lavater<sup>1735</sup>. Qu'il s'agisse du pasteur zurichois ou bien de la chute du Rhin, Karamzine passe donc sans transition de l'indifférence à l'admiration et à l'enthousiasme.

Au cours de son second séjour à Zurich, le jeune écrivain place la cataracte au cœur d'une anecdote amusante : assistant à une manœuvre de la milice en compagnie du professeur Breitinger<sup>1736</sup> peu de temps après son retour de Schaffhouse, Karamzine se méprend lorsque son hôte lui demande s'il est content de ce qu'il a vu<sup>1737</sup>. Ayant en tête les images fascinantes de la chute, le voyageur tient des propos extrêmement élogieux mais peu adaptés à la situation, que Breitinger attribue à tort à la performance des volontaires. Prenant conscience après coup du quiproquo, Karamzine s'inquiète de l'impression que sa réponse aura faite sur son interlocuteur, sans pour autant parvenir à y remédier.

Grâce à la description des chutes dans les *Lettres d'un voyageur russe*, de nombreux compatriotes de l'auteur intégreront le site à leur itinéraire, faisant de celui-ci un « passage obligé pour les touristes russes en voyage à l'étranger »<sup>1738</sup>. D'une manière

---

<sup>1732</sup> *Ibid.*, p. 37-38.

<sup>1733</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>1734</sup> Dumas fera de même et prolongera la croisière jusqu'à Kaiserstuhl.

<sup>1735</sup> Karamzine ne fait aucun commentaire sur le prêche en question.

<sup>1736</sup> BREITINGER, David (1737-1817) : Professeur de mathématiques et d'histoire naturelle à l'école d'art de Zurich à partir de 1773.

<sup>1737</sup> KARAMZINE, Nicolaï, BERELOVITCH, Wladimir (éd.), POROCHINE, V. (traducteur), *op. cit.*, p. 41.

<sup>1738</sup> CHICHKINE, Mikhaïl, *op. cit.*, p. 289.

générale, c'est toute la Suisse qui « depuis Karamzine [...] fait partie du paysage littéraire russe »<sup>1739</sup>.

3-2-2-14 HALEM, Gerhard Anton von (1790)

Dans la partie introductive des *Blicke auf einen Theil Deutschlands, der Schweiz und Frankreichs bey einer Reise vom Jahre 1790*, intitulée « Vorerinnerung », l'assesseur du tribunal civil d'Oldenbourg évoque brièvement les motivations de son périple européen. Faisant allusion à un précédent déplacement en Hollande (1782), au cours duquel il s'est, de toute évidence, également rendu en Suisse, Halem présente son voyage de 1790 comme le fruit d'un désir ancien et quasi irréalisable :

„Werd'ich sie noch sehen, die Fluren Helvetiens, [...] ?“ So träumt'ich vor zehn Jahren bey meiner Heimkunft von einer Reise nach dem andern Freystaate, den Europa an ihrem Busen nährt. Die Idee einer Schweizerreise war seitdem meine Galathee, und doch muß'th's wie Pygmalion fast für Thorheit halten, daß sie je könne belebt werden<sup>1740</sup>.

Après avoir justifié le choix de la forme épistolaire des *Blicke*, l'auteur expose ses intentions :

Ich soll meinen Freunden erzählen und schreiben, was ich sah und hörte. Aber so angenehm die Rückerinnerung ist, wie kann man dagegen erzählen und schreiben ? Lieber samml'ich meine Briefe, die ich wirklich schrieb, fülle wo mir gut dünkt, die Lücken und laß'es drucken. [...]. Die hier statistische Nachrichten, politische Aufschlüsse, naturhistorische Merkwürdigkeiten, oder die Quellen des Nils suchen, warn'ich zum voraus. Wir machten die Reise selb dreyen großentheils um uns vernünftig zu amüsiren. Ich hebe einiges aus meinem Journal und den Briefen aus, um andere, die nicht reisen, zu amüsiren ; und nur wenn ich diesen Zweck verfehlte, würde mich meine Mühe gereuen<sup>1741</sup>.

---

<sup>1739</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>1740</sup> HALEM, Gerhard Anton von, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord (éd.), *Blicke auf einen Theil Deutschlands, der Schweiz und Frankreichs bey einer Reise vom Jahre 1790*, Brême, Édition Temmen, 1990, p. 13. [« Les reverrai-je encore, les vertes campagnes d'Helvétie, [...] ? » Voici ce dont je rêvais lors de mon retour d'un voyage dans cet autre État libre que l'Europe nourrit à son sein. L'idée d'un voyage en Suisse était depuis ce moment-là ma Galathée, et pourtant, comme Pygmalion, je devais considérer comme une folie qu'elle puisse un jour prendre vie.]

<sup>1741</sup> *Ibid.*, p. 13-14. [Je dois raconter et écrire à mes amis ce que j'ai vu et entendu. Mais bien que le souvenir soit agréable, comment peut-on par contre raconter et écrire ? Je préfère rassembler mes lettres, que j'ai vraiment écrites, je comble les lacunes où cela me semble bien et fais imprimer le tout. [...] Je mets en garde à l'avance ceux qui cherchent ici des informations statistiques, des explications politiques, des

En choisissant de collationner les lettres écrites en chemin, Halem entend conférer à son récit un caractère spontané et direct, chaque missive représentant un « instantané » qu'il n'a cependant pas hésité à compléter a posteriori. Cherchant en premier lieu à divertir son lecteur, l'auteur renonce d'emblée à toute prétention scientifique.

Parti d'Oldenburg le 1<sup>er</sup> juillet 1790 en compagnie de deux amis<sup>1742</sup>, Halem est rejoint à Stuttgart par le poète et avocat Gotthold Friedrich Stäudlin (1758-1798), que ses sympathies pour la Révolution française contraindront à l'exil en 1795<sup>1743</sup>. Le petit groupe arrive à Schaffhouse le 4 août 1790, après avoir fait étape à Tuttlingen (Wurtemberg). Datée du jour même, la lettre IX s'ouvre sur une évocation des chutes :

Ich komme von einer zweyten Wallfahrt nach dem Rheinfall, möchte gern meine Empfindungen niederschreiben und vermag es nicht. [...]. Um Sie nicht zu rasch zu dieser großen Naturscene hinzureißen, müssen Sie schon ein Paar Tage mit mir zurück gehen und mich bey meinem Eintritt aus Schwaben in die Schweiz begleiten<sup>1744</sup>.

Au soir de son arrivée, Halem s'est donc déjà rendu à deux reprises aux chutes. Le spectacle l'a si profondément impressionné qu'incapable de décrire directement ses sentiments, il ressent le besoin de procéder à un récit rétrospectif depuis son entrée en Suisse. Sa réaction surprend dans la mesure où il avait manifesté, dans la « Vorerinnerung », son souhait de privilégier une approche que nous avons qualifiée d'« instantanée ». Grâce à cette introduction à la description, le voyageur entend préparer le lecteur à appréhender ce qu'il nomme une « grande scène de la nature » et maintenir le suspense.

Revenant sur les attraits du paysage entre Tübingen et Schaffhouse, annonceurs des charmes de la Suisse<sup>1745</sup>, Halem dépeint chaque étape du parcours avant de faire état de son empressement à visiter la cataracte. À peine arrivé à Schaffhouse et en dépit de

---

curiosités de l'histoire de la nature ou bien les sources du Nil. Nous fîmes ce voyage à trois surtout pour nous divertir raisonnablement. Je prélève certaines choses dans mon journal et dans les lettres, pour en divertir d'autres qui ne voyagent pas ; et seulement si je manquais ce but, alors je regretterais ma peine.]

<sup>1742</sup> Johann Friedrich Cordes, assesseur au tribunal et Johann Wigand Christian Erdmann, avocat.

<sup>1743</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>1744</sup> *Ibid.*, p. 41. [Je reviens d'un second pèlerinage à la chute du Rhin, j'ai bien envie de coucher mes émotions sur le papier et je n'y parviens pas. [...]. Pour ne pas vous entraîner trop rapidement vers cette grande scène de la nature, vous devez revenir avec moi quelques jours en arrière et m'accompagner lors de mon entrée en Suisse après avoir quitté la Souabe.]

<sup>1745</sup> *Ibid.*, p. 42.

l'heure tardive, il prend en effet le chemin de la chute. Ayant longé la rive schaffhousienne, il aborde le site par Neuhausen :

Schon von der Stadt an ist der grüne und doch spiegelhelle Rhein, der sich hier durch Gebirge die Bahn öffnet, ein beständiger Cataract, und pfeilschnell rauschen seine Fluthen über Felsenabhänge fort. Wir folgten seinem Laufe und bald erscholl uns des größern Falles fernes Rauschen, das, so wie unser Weg sich krümmte über Felsen oder Weinberge, bald dumpfes Gemurmel, bald lauter Donner ward<sup>1746</sup>.

Fasciné par la clarté et la rapidité des eaux, le visiteur envisage l'ensemble des rapides en amont de la chute comme « une cataracte ininterrompue », suggérant ainsi que la partie impressionnante de celle-ci ne se limite pas au seul saut du Rhin.

Après avoir remarqué l'influence du relief et de la configuration du terrain sur la perception de l'environnement sonore<sup>1747</sup>, Halem se tient près du Schössli Wörth lorsqu'il contemple pour la première fois la cascade dans sa globalité :

Vor sechs Uhr waren wir schon beym Schlößi im vollen Anblick der großen Naturscene. Jenseits des Stromes zeigt sich nah auf einem Felsen der über den Strom hervor gehet, das Schloß Lauffen mit einer Kirche und einigen Häusern, entfernter eine Kette von Bergen, deren Gipfel mit Reben oder Waldung bekränzt sind. Dicht am Lauf jener Felsen gießt nun der Rhein seine gewaltige Wassermasse in eine Tiefe von etwa siebenzig Fuß mit erstaunlicher Kraft hinab<sup>1748</sup>.

À l'instar de Coxe<sup>1749</sup>, le voyageur oldenbourgeois s'attarde sur l'arrière-plan de la cataracte avant de commencer à décrire le phénomène et à en estimer les dimensions :

Die Breite von etwa 300 Fuß und der Wasserstaub, der den Fall einhüllet, täuschet den Zuschauer, so daß man die Höhe, von der er fällt nicht einst für so hoch hält ; und man würde sie für noch

---

<sup>1746</sup> *Ibid.*, p. 42. [Déjà à partir de la ville, le Rhin vert et clair comme un miroir, qui s'ouvre un chemin à travers les montagnes, est une cataracte continue et ses flots s'écoulent bruyamment à la vitesse d'une flèche sur les pentes rocheuses. Nous suivîmes son cours et bientôt retentit le fracas lointain de la chute relativement grande qui, selon les méandres de notre chemin autour de rochers ou de vignobles, devenait tantôt un murmure assourdi, tantôt un bruyant tonnerre.]

<sup>1747</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>1748</sup> *Ibid.*, p. 42-43. [Nous étions avant six heures près du Schössli à contempler le spectacle complet de cette grande scène de la nature. Au-delà du fleuve, le château de Laufen se montre avec une église et quelques maisons sur une falaise en surplomb du fleuve, plus éloignée, une chaîne de montagnes dont les sommets sont couronnés de vignes et de bois. Tout près le long de ces falaises, le Rhin déverse avec une force étonnante sa puissante masse d'eau dans un abîme d'environ soixante-dix pieds.]

<sup>1749</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, p. 16-17.



geringer halten, wenn nicht zwey Felsentrümmer in verschiedenen Abständen die Wassermassen in drey verschiedene Fälle theilten<sup>1750</sup>.

Faisant l'objet d'une note dans notre édition de référence, cette estimation de la largeur des chutes paraît en effet nettement sous-estimée<sup>1751</sup>. Si les éditeurs invoquent une erreur d'impression, nous nous demandons, en ce qui nous concerne, si Halem n'a pas délibérément cherché à minimiser les dimensions de la cataracte, dont la hauteur ne correspond manifestement pas à ses attentes. N'oublions pas que le magistrat allemand a abordé le site par la rive schaffhousienne, angle d'approche jugé défavorable par la plupart des voyageurs. Dans la suite de sa description, l'auteur se concentre sur l'aspect des rochers :

Diese Theilung welche zugleich den Strom einenget, verschönert nicht nur den Anblick, sondern giebt auch dem Sturz des Wassers noch größere Gewalt. Ein Engländer, der lange das Schauspiel beobachtet hatte, brach endlich in die Worte aus : „Hier kocht der Teufel eine Milchsuppe“. Wirklich hat es von hier das Ansehen, als koche es in einem ungeheuren Kessel, aus dem das Wasser weiß empor schäumte und umher stäubte<sup>1752</sup>.

Contribuant, grâce à un effet d'optique provoqué par la division de la chute en plusieurs parties, à donner une impression de hauteur à l'ensemble, la disposition des blocs rocheux confère également aux flots leur force, notion illustrée par l'image du « chaudron bouillonnant », déjà rencontrée chez d'autres voyageurs, tels que Goethe, Schmidt et Storr<sup>1753</sup>. Ne revendiquant pas l'expression, Halem place celle-ci dans la bouche d'un visiteur anglais. Les Britanniques sont, du reste, régulièrement associés à diverses anecdotes sur la cataracte telles que des tentatives de faire descendre la chute à une barque, avec ou sans passager. Fréquemment évoquée dans les guides de voyage au XIX<sup>e</sup>

---

<sup>1750</sup> HALEM, Gerhard Anton von, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord (éd.), *op. cit.*, p. 43. [La largeur d'environ 300 pieds et la bruine qui enveloppe la chute trompent le spectateur, si bien qu'on ne considère pas la hauteur d'où il tombe comme aussi haute ; et on devrait encore la considérer comme plus basse si deux rochers ruiniformes à des distances différentes ne divisaient pas les masses d'eau en trois chutes différentes.]

<sup>1751</sup> Halem estime à seulement 300 pieds la largeur de la chute qui atteint en réalité 160 mètres, soit 500 pieds. *Ibid.*, p. 43, note 146.

<sup>1752</sup> *Ibid.*, p. 43. [Non seulement cette division, qui en même temps resserre le fleuve, embellit la vue, mais elle donne aussi à la chute de l'eau une puissance encore plus grande. Un Anglais, qui avait observé longuement le spectacle, s'exclama : « ici, le diable fait bouillir une soupe au lait ». D'ici, la vue donne vraiment l'impression que cela bout dans un gigantesque chaudron duquel l'eau s'élève en mousse blanche et se répand en poussière aux alentours.]

<sup>1753</sup> Voir *supra*, 3-2-2-3 (Goethe), 3-2-2-8 (Storr) et 3-2-2-11 (Schmidt).

siècle, cette histoire atteindra son apogée littéraire avec un récit d'Alexandre Dumas. Nous y reviendrons<sup>1754</sup>.

Ayant décidé de gagner la rive zurichoise, Halem embarque pour une brève traversée. Là où nombre de visiteurs éprouvent une certaine frayeur, l'auteur et ses compagnons insistent sur le calme relatif des flots qui tranche avec la proximité de la puissante cataracte<sup>1755</sup>. Puis, empruntant la passerelle au pied du château de Laufen, les voyageurs contemplent longuement le spectacle :

Am Ufer führte uns ein Steig am Felsen her bis fast zu der Höhe des Sturzes, in dessen Profil wir nun kamen. Hier ist nah dem gewaltigsten Sturze ein hölzernes Gerüst erbauet, das von der Gewalt der unaufhörlich herabdonnernden Wogen erschüttert wird. Hier ist's wo wir lange standen wie betäubt, und uns dem großen Eindrucke, den diese Naturscene auf jeden Fühlenden macht, überließen. Hier ist's aber auch, wo dem Maler und dem Dichter der Pinsel entfällt und wo er nur still bewundernd den anbetet,

„aus dessen Hand der Thau der Morgenröthe,  
wie diese Cataracte quoll“<sup>1756</sup>.

Subjugué par l'indescriptible puissance du phénomène auquel il confère un sens quasi divin, Halem se contente de citer deux vers de son ami Stäudlin<sup>1757</sup>, avant de porter son attention sur les deux rochers au milieu de la chute :

Die beyden Felsentrümmer, die kühn ihre grauen gesträuchbewachsenen Häupter in der Mitte des Falls empor heben, verschönern außerordentlich den Anblick. Ein Meisterstück der Natur ist besonders eine Oeffnung, die die Gewalt der Wasser in den Gipfel des nächsten Felsen bohrte, und welche nun die siegenden Schaumwogen mit unausgesetzter Gewalt durchbrechen. Ein Regenbogen bildete sich vor unseren Augen in dem Schaum und dem sich empörenden Staub. Es schien, als stehe er in der Mitte der Wasser und die Fluthen ließen ihn durchschimmern. Sehr richtig malt daher der Dichter den Cataract, wie er

durch die Pforte bunter Sonnenbogen

---

<sup>1754</sup> Voir *infra*, 3-2-3-6.

<sup>1755</sup> HALEM, Gerhard Anton von, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord (éd.), *op. cit.*, p. 43.

<sup>1756</sup> *Ibid.*, p. 43. [Sur la rive, un sentier nous mena sur la falaise, presque jusqu'au sommet de la chute que nous abordâmes alors de profil. Ici, près de la plus puissante chute, est construit un échafaudage en bois, ébranlé par la force des ondes grondant en permanence. C'est là que nous nous tinmes longtemps, comme abasourdis, et que nous nous abandonnâmes à la grande impression que cette scène de la nature fait sur tout être sensible. Mais c'est là aussi que le pinceau tombe de la main du peintre et du poète et où ils ne peuvent qu'admirer et adorer en silence celui « dont la rosée de l'aurore s'écoulait de la main comme ces cataractes. »]

<sup>1757</sup> Il s'agit des deux derniers vers du poème « Rheinfall », in : STÄUDLIN, G.F., *Gedichte*, Stuttgart, 1788, I, p. 81.

Frohlockend wie ein Sieger geht<sup>1758</sup>.

S'employant à souligner la force créatrice de la Nature, à l'origine d'un véritable « chef d'œuvre », Halem décrit les mécanismes mystérieux conduisant à la formation de l'arc-en-ciel qui, tel un arc de triomphe, salue le passage des flots comparés à un « combattant victorieux ». Détachée du reste du texte, cette comparaison est, elle aussi, de Stäudlin<sup>1759</sup>. Par ailleurs, les éditeurs de notre texte de référence reproduisent en note l'ajout manuscrit suivant :

Es war mir, sagt Stolb(erg), als ginge die Herrlich(keit) des Herrn vor mir vorüber, als müßte ich hinsinken aufs Anges(icht) und ausrufen : Herr, Herr, Gott, barmherzig u(nd) gnädig<sup>1760</sup>.

Cette citation est empruntée au récit du voyage en Suisse de Stolberg en 1791<sup>1761</sup>, soit un an après le périple de Halem. Comme il l'avait annoncé dans la partie intitulée « Vorerinnerung », ce dernier a donc complété et annoté son récit a posteriori. Sensible, comme Stolberg, à la force dégagée par la cataracte, Halem paraît cependant peiner à trouver les mots justes pour exprimer ses sentiments, recherchant chez d'autres les expressions qui lui font défaut, procédé qu'il utilise à nouveau dans l'évocation de sa seconde visite aux chutes :

Am folgenden Morgen waren wir wieder am alten Rheinflall, der, wie Stäudlin so schön singt ,  
der schon Jahrtausende der Felskolossen  
Bemoßte Hüften peitscht, der bald  
Vielleicht sie stürzt, und dann in's Thal ergossen,  
Wie in den Schoos der Ruhe wallt<sup>1762</sup>.

<sup>1758</sup> HALEM, Gerhard Anton von, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord, *op. cit.*, p. 43-44. [Les deux morceaux de rocher qui dressent audacieusement leurs têtes grises couvertes de buissons au milieu de la chute embellissent extraordinairement la vue. Une ouverture que la force des eaux a creusée dans le sommet du rocher le plus proche et que les vagues écumeuses victorieuses transpercent à présent sans relâche est un chef d'œuvre particulier de la nature. Un arc-en-ciel se formait sous nos yeux dans l'écume et la bruine qui montait. Il semblait être au milieu de l'eau et les flots le faisaient scintiller. C'est pourquoi le poète peint très justement la cataracte entrant joyeuse comme un vainqueur, par la porte multicolore des arcs de soleil.]

<sup>1759</sup> « Rheinflall », in : STÄUDLIN, G.F., *op. cit.*, p. 80.

<sup>1760</sup> HALEM, Gerhard Anton von, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord (éd.), *op. cit.*, p. 44. [C'était, dit Stolberg, comme si la magnificence du Seigneur passait devant moi, comme si je ne pouvais que tomber à terre devant ce spectacle et m'écrier : Seigneur, Seigneur, Dieu, miséricordieux et clément.]

<sup>1761</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. 52-53.

<sup>1762</sup> HALEM, Gerhard Anton von, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord (éd.), *op. cit.*, p. 44. [Le lendemain matin, nous étions à nouveau près de la vieille chute du Rhin qui, comme le chante si bien Stäudlin/ qui

O wie wahr fanden wir die Zeile, die Lavater schrieb :

„Größe, zehnmal gesehen, wird klein ; hier immer nur größer“<sup>1763</sup>.

Se référant explicitement à Stäudlin<sup>1764</sup> et à Lavater, Halem ne fait plus de commentaire personnel, laissant à deux grandes figures le soin de cristalliser son point de vue : présentant la cataracte comme un colosse de pierre en lutte contre la force des eaux, les vers de Stäudlin offrent une approche mythique de la cascade, tandis que les propos de Lavater soulignent l'unicité du phénomène et l'impossibilité d'y devenir indifférent.

À la fin de la lettre IX, Halem utilise l'image de la chute pour faire l'éloge d'une personnalité schaffhouseoise :

Schafhausen hat außer diesem Naturwunder noch eine zweyte moralische Naturseltenheit, einen Mann, der sein Vermögen, und, was mehr ist, die Ruhe seines Lebens aufopfert, zu Ausführung des erkannten Guten. Der Professor Jetzler ist's, der sich um seine Vaterstadt verdient macht durch den Bau eines Waisenhauses, das noch nicht fertig ist, aber, so weit man sehen kann, eine vorzügliche Einrichtung erhält und eine vortreffliche Lage an dem vorüber rauschenden Rhein hat<sup>1765</sup>.

Professeur de mathématique, Christoph Jetzler est présenté comme un bienfaiteur de sa ville qu'il entend doter d'un orphelinat. En tant que « curiosité naturelle d'ordre moral », l'homme est mis en parallèle avec la cataracte, elle-même considérée comme une « merveille de la nature ». Halem est coutumier de ce type de rapprochement comme le montre le début des lettres VIII et X :

Achter Brief

Stuttgart, den 29. Jul.

---

depuis déjà des millénaires fouette les flancs moussus des colosses de roche, qui peut-être/ les fera tomber bientôt, et ensuite, se déversant dans la vallée,/ ondoie dans le giron de la tranquillité.]

<sup>1763</sup> *Ibid.*, p. 44. [Oh, comme nous avons trouvé justes les lignes que Lavater écrivit : « Grandeur vue dix fois devient petite ; ici toujours de plus en plus grande. »]

<sup>1764</sup> STÄUDLIN, G.F., *op. cit.*, p. 80.

<sup>1765</sup> HALEM, Gerhard Anton, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord (éd), *op. cit.*, p. 44. [À part cette merveille de la nature, Schaffhouse a encore une deuxième curiosité naturelle d'ordre moral, un homme qui sacrifie sa fortune et, qui plus est, la tranquillité de son existence à développer la connaissance du Bien. C'est le professeur Jetzler, à qui sa ville paternelle est redevable de la construction d'un orphelinat qui n'est pas encore fini, mais qui, autant qu'on puisse le voir, a un aménagement remarquable et une situation excellente près du Rhin qui passe en grondant.]

Der Monat läuft zum Ende und wir weilen noch in Deutschland. Aber noch heute geht es fort und nun schreib' ich Ihnen nicht eher, als bis ich den Rheinfall und *Lavater* gesehn habe<sup>1766</sup>.

#### Zehnter Brief

Zürich.

Ich habe meinen Rheinfallbrief zurückbehalten. Nun schick'ich ihn zugleich mit diesem : Denn nun sah ich auch Lavatern<sup>1767</sup>.

En présentant la cataracte de Schaffhouse et Lavater comme deux entités indissociables, Halem affiche l'admiration qu'il voue au théologien zurichois. Avant lui, Goethe avait déjà associé au site schaffhousien deux figures hors du commun, Erwin von Steinbach en 1775<sup>1768</sup> et le même Lavater en 1779<sup>1769</sup>.

Conscient de ses propres limites sur le plan littéraire et fidèle à son objectif de divertir son lecteur, Halem n'hésite pas à intégrer à son récit les propos d'autrui s'ils lui paraissent « dépeindre justement »<sup>1770</sup> le spectacle admiré. On voit également se confirmer chez lui l'usage consistant à rendre hommage à une personnalité en la comparant à un phénomène exceptionnel.

#### 3-2-2-15 WORDSWORTH, William (1790/1820)

Débarquant sur le continent pour y découvrir les Alpes sublimes, Wordsworth, alors étudiant, arrive à Calais le 13 juillet 1790, c'est-à-dire à la veille de la première fête de la Fédération. Stephen Gill est convaincu que le Britannique, accompagné de son ami gallois Robert Jones, connaît les *Sketches* de William Coxe et probablement aussi la traduction française de Ramond de Carbonnières<sup>1771</sup>.

---

<sup>1766</sup> *Ibid.*, p. 34. [Huitième lettre/ Stuttgart, le 29 juillet/ Le mois touche à sa fin et nous séjournons encore en Allemagne. Mais dès aujourd'hui, nous allons partir et je ne vous écrirai pas avant d'avoir vu la chute du Rhin et *Lavater*.] C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1767</sup> *Ibid.*, p. 45. [Dixième lettre/ Zurich/ J'ai gardé ma lettre sur la chute du Rhin. Je l'envoie maintenant en même temps que celle-ci : car à présent, j'ai aussi vu Lavater.]

<sup>1768</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Dritte Wallfahrt nach Erwins Grabe im Juli 1775*, in : *Goethes Werke, Hamburger Ausgabe in 14 Bände*, t. 12, Hambourg, Christian Wegner Verlag, 1963, p. 28. Voir aussi *supra*, 3-2-2-3.

<sup>1769</sup> Voir la lettre du 7 décembre 1779 de Goethe à Madame de Stein : REINHARDT, Hartmut et al. (éd), *op. cit.*, p. 230.

<sup>1770</sup> « Sehr richtig malt daher der Dichter den Cataract, wie er... ». HALEM, Gerhard Anton, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord (éd), *op. cit.*, p. 43-44.

<sup>1771</sup> GILL, Stephen, *William Wordsworth – A life*, Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 45-46.

Suivant partiellement l'itinéraire de Coxe en sens inverse<sup>1772</sup>, les deux marcheurs<sup>1773</sup> descendent vers Lyon, le lac de Genève et la vallée de Chamonix. Après avoir franchi le col du Simplon, ils atteignent le lac Majeur le 19 août et se rendent aux lacs de Lugano et de Côme, avant de remonter vers le lac de Constance via Lucerne. Le 8 septembre, les deux compagnons visitent la cataracte de Schaffhouse avant de regagner Lucerne puis Bâle, où ils achètent une embarcation à bord de laquelle ils descendent le fleuve jusqu'à Cologne. Ils sont de retour en Angleterre aux alentours du 10 octobre.

Plusieurs œuvres de Wordsworth renferment des traces du périple de 1790, notamment le poème autobiographique *The Prelude* (1850), où l'auteur décrit l'effrayante immensité des forêts et des montagnes<sup>1774</sup>. C'est également le cas des *Descriptive sketches* (1793), poèmes presque entièrement dédiés à la Suisse, dans lesquels quelques vers sont consacrés au Rhin coulant dans les Grisons<sup>1775</sup>. Mais les allusions au cours suisse du fleuve demeurent assez rares dans ces œuvres poétiques, et celles relatives à la cataracte inexistantes. C'est dans une lettre datée du 6 septembre 1790, adressée à sa sœur Dorothy, que le poète aborde le thème de la chute<sup>1776</sup> :

[...] we proceeded by the lake of Wallenstadt and the canton of Appenzell to the lake of Constance, where this letter was begun nine days ago. From Constance to Schaffhausen we proceeded along the banks of the Rhine, to view the fall of the Rhine there. Magnificent as this fall certainly is, I must confess I was disappointed in it. I had raised my ideas too high.

We followed the Rhine downward about eight leagues from Schaffhausen, where we crossed it, and proceeded by Baden to Lucerne<sup>1777</sup>.

À l'instar de Theresa M. Kelley<sup>1778</sup>, nous pensons que le poète anglais a abordé la cascade par la rive droite, point de vue qualifié de décevant par de nombreux visiteurs.

---

<sup>1772</sup> VINCENT, Patrick, *La Suisse vue par les écrivains de langue anglaise*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009, p. 54.

<sup>1773</sup> Au cours du voyage de 1790, Wordsworth et son ami parcoururent presque trois mille deux cents kilomètres, soit jusqu'à 45 kilomètres par jour. Ils avaient fait le choix de se déplacer « d'une humble manière évangélique ; à savoir, à pied », comme le dit Wordsworth dans une lettre à sa sœur Dorothy. Cité d'après GAILLET de CHAZELLES, Florence, *Wordsworth et la marche : parcours poétique et esthétique*, Grenoble, Ellug, 2007, p. 52. C'est Wordsworth qui souligne et emploie l'expression française.

<sup>1774</sup> GILL, Stephen, *op. cit.*, p. 46-47, note 57.

<sup>1775</sup> WORDSWORTH, William, MERCHANT, W. M. (éd), *Poetry and Prose*, Londres, Rupert Hart-Davis, 1969, p. 61

<sup>1776</sup> *Ibid.*, p. 829-833.

<sup>1777</sup> *Ibid.*, p. 831. [Nous allâmes au lac de Constance, où j'ai commencé la rédaction de cette lettre il y a neuf jours, en passant par le lac de Wallenstadt et par le canton d'Appenzell. De Constance à Schaffhouse, nous cheminâmes sur les rives du Rhin pour aller voir la chute du Rhin. Bien qu'elle soit certainement magnifique, je dois avouer qu'elle m'a déçu. J'avais placé mes attentes trop haut. Depuis Schaffhouse, nous descendîmes le Rhin jusqu'à environ huit lieues où nous le traversâmes, et allâmes à Lucerne via Baden.]

Le désappointement de Wordsworth face à la chute en 1790, qui ressort aussi bien de l'œuvre poétique que de la correspondance, s'accompagne du reste de beaucoup d'autres déconvenues : le poète anglais ne semble avoir trouvé ni au col de Balme, ni au Simplon les paysages sublimes qu'il était venu chercher<sup>1779</sup>. Seul le massif de la Grande Chartreuse et sa « terrible solitude » lui offrirent une compensation<sup>1780</sup>. Saba Bahar associe ces déceptions récurrentes aux « malheurs récents [du jeune homme, lesquels] se superposent à la joie et à l'extase rencontrées lors de sa randonnée pédestre »<sup>1781</sup>. En décembre 1791, à l'occasion d'un nouveau voyage en France au cours duquel il assista à des séances politiques à Paris, Wordsworth avait fait la rencontre d'Annette Vallon à Orléans où leur fille devait naître le 15 décembre 1792<sup>1782</sup>. Quelques mois plus tôt, le poète avait été contraint de mettre un terme à sa liaison amoureuse avec la jeune femme et de regagner l'Angleterre après que cette dernière eut déclaré la guerre à la France. Rédigés à partir de la fin 1792, les *Descriptive sketches* porteraient donc les stigmates des déboires personnels de l'écrivain.

Le voyage de 1820 débute, comme celui de 1790, à la mi-juillet. Cette fois, Wordsworth est accompagné, entre autres<sup>1783</sup>, de son épouse Mary et de sa sœur Dorothy. Consignant ses souvenirs dans son *Journal of a Tour on the Continent (1820)*, Dorothy indique que la Suisse reste l'objectif ultime de ce déplacement<sup>1784</sup>. En 1820, les voyageurs suivent à l'envers le parcours emprunté trente ans plus tôt par le poète et Jones, reprenant ainsi le trajet classique décrit par Coxe. La marche ne fut pas le seul mode de déplacement utilisé, car le petit groupe circula également en calèche ou en char à bancs<sup>1785</sup>. Comme déjà trois décennies plus tôt, le Rhin suisse figure sur l'itinéraire de

---

<sup>1778</sup> KELLEY, Theresa M., *Wordsworth's Revisionary Aesthetics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 174. Nous signalons au passage que Theresa M. Kelley a, par mégarde, confondu dans son ouvrage les rives droite et gauche du Rhin. Nous opérons la rectification dans nos commentaires. Nous avons par ailleurs conscience que le passage relatif à l'endroit où Wordsworth a franchi le Rhin est ambigu. Pour Theresa M. Kelley, il serait resté sur la rive droite pendant environ huit miles (trente-cinq kilomètres) en aval de Schaffhouse, c'est-à-dire à peu près jusqu'à la hauteur de Zurzach.

<sup>1779</sup> D'abord déçu par la contemplation du Mont Blanc, Wordsworth aurait franchi le Simplon sans même s'en apercevoir. VINCENT, Patrick, *op. cit.*, p. 92.

<sup>1780</sup> GILL, Stephen, *op. cit.*, p. 46.

<sup>1781</sup> BAHAR, Saba, « Invention et réinvention britannique du bonheur suisse : 'Descriptive sketches' (1793) de William Wordsworth », in : BARDAZZI, Giovanni, GROSCHARD, Alain (éd.), *Dénouement des Lumières et invention romantique*, Genève, Droz, 2003, p. 264.

<sup>1782</sup> LEGOUIS, Émile, *William Wordsworth and Annette Vallon*, Londres, 1922, chapitre I.

<sup>1783</sup> Cinq autres personnes dont les époux Monkhouse et Henry Crabb Robinson firent partie du voyage. Voir : GAILLET de CHAZELLES, Florence, *op. cit.*, p. 59.

<sup>1784</sup> GILL, Stephen, *op. cit.*, p. 338.

<sup>1785</sup> GAILLET de CHAZELLES, Florence, *op. cit.*, p. 60.

Wordsworth puisque les voyageurs visitent les chutes le 1<sup>er</sup> août<sup>1786</sup>. À cette date, Mary indique dans son journal qu'elle s'y est rendue depuis Schaffhouse, en compagnie de son époux et d'un guide. Longeant le Rhin, la promeneuse a été particulièrement attentive à l'aspect des flots de celui-ci dont les bruissements lui rappellent les mugissements d'un lion. D'après Mary, c'est à Dorothy, arrivée à la cataracte en calèche, qu'aurait incombé la tâche de procéder à la description du site.

Selon Stephen Gill, les souvenirs que Wordsworth garde de son périple de 1790 et de son face-à-face avec la nature sont restés à ce point intacts que lorsqu'il aborde à nouveau le territoire helvétique, le poète ressent les choses avec la même intensité que trente ans plus tôt<sup>1787</sup>. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, l'on s'attendrait, à l'instar de ce qui s'était produit en 1790, à ne pas trouver mention du Rhin suisse dans les écrits faisant suite à ce second voyage. Or, un poème consacré à la cataracte de Schaffhouse figure dans les *Memorials of a tour on the continent, 1820*, recueil poétique publié en 1822, ainsi que dans les *Ecclesiastical sonnets*, parus la même année<sup>1788</sup> :

#### XXXIX

The Jungfrau and the fall of the Rhine near Schaffhausen – An illustration

The Virgin Mountain, wearing like a Queen  
 A brilliant crown of everlasting Snow,  
 Sheds ruin from her sides ; and men below  
 Wonder that aught of aspect so serene  
 Can link with desolation. Smooth and green,  
 And seeming, at a little distance, slow,  
 The waters of the Rhine ; but on they go  
 Fretting and whitening, keener and more keen,  
 Till madness seizes on the whole wide Flood,  
 Turned to a fearful Thing whose nostrils breathe  
 Blasts of tempestuous smoke – wherewith he tries  
 To hide himself but only magnifies ;  
 And doth in more conspicuous torment writh,

<sup>1786</sup> Mary Wordsworth's travel journal (DCMS 92) 11 July to 23 December 1820, p. 26, <http://www.day-books.com/diaries/wordsworth.pdf>, page consultée le 19/02/2011.

<sup>1787</sup> GILL, Stephen, *op. cit.*, p. 340.

<sup>1788</sup> Le poème « The Jung-Frau » que l'on trouve dans les *Memorials* est identique à celui figurant dans les *Ecclesiastical sonnets* sous le titre « The Jungfrau and the fall of the Rhine near Schaffhausen – An illustration ».



La surprise est grande de voir Wordsworth s'attarder ainsi sur la cataracte de Schaffhouse, d'une part pour les raisons évoquées plus haut, d'autre part à cause du contexte même de la rédaction de ce poème. Dans la préface à ses *Ecclesiastical sonnets*<sup>1790</sup>, le poète explique en effet la genèse de cette œuvre : effectuant avec un ami des promenades matinales en décembre 1820, c'est-à-dire après son retour de Suisse, l'écrivain s'était mis à la recherche de l'endroit idéal pour bâtir une nouvelle église. L'atmosphère particulière de ces matinées de décembre lui inspira les poèmes en question qui prirent peu à peu la forme d'une histoire de l'Église d'Angleterre, agitée à cette époque par la « Catholic Question »<sup>1791</sup>.

Le sonnet XXXIX sur la cataracte de Schaffhouse faisant suite à une évocation du massacre de la Saint-Barthélémy, son sous-titre, « An illustration », nous paraît être de la plus haute importance, dans la mesure où serait ainsi soulignée l'existence d'un lien direct de ce poème avec celui qui le précède. Ce sonnet contient par ailleurs un rapprochement géographique assez audacieux, puisque le Rhin y est présenté comme coulant à peu de distance du massif de la Jungfrau, situé dans les Alpes bernoises. Apparaissant sous les traits d'une reine gracieuse, couronnée de neiges éternelles et entourée de ruines, la montagne est mise en relation avec les flots du Rhin qui s'écoulent d'abord paisiblement, puis s'agitent au point de devenir l'expression de la folie, la cataracte se transformant en une bête monstrueuse. Les nuages d'eau vaporisée forment un voile dans lequel le fleuve déchaîné cherche en vain à se dissimuler. Plus ce dernier « se tord », plus ses grondements de colère résonnent aux alentours. Si nous interprétons

---

<sup>1789</sup> « The Jungfrau and the fall of the Rhine near Schaffhausen – An illustration », in : WORDSWORTH, William, REED, Henry (éd), *The complete poetical works of William Wordsworth*, Philadelphie, Hayes and Zell, 1854, p. 361. [La Jungfrau et la chute du Rhin près de Schaffhouse – une illustration : La montagne vierge, portant telle une reine une brillante couronne de neiges éternelles, est entourée de ruines ; et des hommes en-dessous s'étonnent que ce genre d'aspect si serein soit en lien avec la désolation. Calmes et vertes, et paraissant lentes, à quelque distance, les eaux du Rhin ; mais elles poursuivent leur route, s'agitant et blanchissant, dans une ardeur grandissante, jusqu'à ce que la folie s'empare du large flot dans sa totalité, transformé en une chose effrayante dont les narines exhalent violemment de la fumée vaporeuse – dans laquelle il essaie de se dissimuler, mais ne fait que se grandir ; et se tord dans un tourment encore plus visible, en assourdissant la région de son humeur colérique.]

<sup>1790</sup> WORDSWORTH, William, MERCHANT, W. M. (éd), *op. cit.*, p. 772.

<sup>1791</sup> GILL, Stephen, *op. cit.*, p. 372. Durant plus de trois siècles, les catholiques anglais avaient vu leurs droits considérablement limités. À partir de 1820, les lois qui leur étaient défavorables furent progressivement assouplies jusqu'à la promulgation, en 1829, du « Roman Catholic Relief Act », appelé aussi « loi d'Émancipation », par lequel furent abrogées toutes les lois discriminatoires à leur égard. Voir : DAYRAS, Solange, D'HAUSSY, Christiane, *Le Catholicisme en Angleterre*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 85.

la montagne comme le symbole de la religion et des accidents qui jalonnent son histoire, nous sommes alors tentée de considérer les eaux du Rhin à l'approche de la chute comme la métaphore de l'Église catholique en sanglante opposition avec le mouvement protestant, ce que les propos de Theresa M. Kelley, qui voit dans « le pouvoir destructeur de la chute du Rhin l'image des massacres des Huguenots français »<sup>1792</sup>, tendent à confirmer.

Nous avons signalé plus haut la déception de Wordsworth face à la chute en 1790. L'affirmation de Stefen Gill - selon laquelle le poète entreprend en 1820, soit trente ans après un premier passage, de revisiter les mêmes lieux avec en tête des souvenirs précis et pour ainsi dire intacts - mérite selon nous d'être relativisée, du moins en ce qui concerne la vision de la cataracte. Le poème XXXIX des *Ecclesiastical sonnets* apporte en effet la preuve que Wordsworth est loin d'être resté insensible à la puissance de ce phénomène de la nature puisque son choix s'est porté sur lui pour « illustrer » la violence des tensions religieuses.

Pour Theresa M. Kelley, qui ne réduit pas les causes de la déception de Wordsworth à une origine exclusivement « visuelle »<sup>1793</sup>, la cataracte de Schaffhouse ferait partie des images qui « résument les virages et contre-virages de [l']esthétique »<sup>1794</sup> du poète et reflèterait l'évolution de sa perception du sublime. Les représentations picturales du site schaffhousien, notamment celle qu'en fit Turner en 1806<sup>1795</sup>, y joueraient un rôle non négligeable. Pour susciter le sentiment du sublime, le peintre anglais avait en effet choisi un point de vue, depuis la rive gauche, tel que l'observateur était « à ce point absorbé dans et par le spectacle que très peu d'autres détails du paysage environnant avaient de l'importance, si tant est qu'ils aient été observés »<sup>1796</sup>. Validant l'angle d'observation que Coxe lui-même avait qualifié de « tableau sublime au-dessus de toute description »<sup>1797</sup>, Turner se distinguait de ses prédécesseurs, lesquels privilégiaient les vues plus larges, exécutées depuis la rive droite.

---

<sup>1792</sup> « [...] the destructive power of the Rhinefall a figure for the blood baths of French Huguenots ». KELLEY, Theresa M., *op. cit.*, p. 183.

<sup>1793</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>1794</sup> « [...] summarize the turns and counter-turners of his aesthetics ». *Ibid.*, p. 170.

<sup>1795</sup> TURNER, J.M.W, *Falls of the Rhine near Schaffhausen* (1806).

<sup>1796</sup> « [...] is so absorbed in and by the spectacle that few other details in the surrounding landscape matter, if indeed they are observed at all ». KELLEY, Theresa M., *op. cit.*, p. 181.

<sup>1797</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, p. 15.

Sa nouvelle approche du site aurait influencé le poète qui connaissait bien la toile en question<sup>1798</sup>.

Cette évolution esthétique s'accompagnerait d'un éclairage politique. Selon Theresa M. Kelley, l'image de la cataracte illustrerait en 1820 la réunion de deux facettes du sublime que le poète avait longtemps maintenues séparées : « la capacité de l'esprit à résister aux torrents révolutionnaires et à demeurer libre ; et sa capacité à participer parallèlement de ces torrents et, ce faisant, donc à demeurer libre »<sup>1799</sup>. À l'issue d'un parcours du poète que Theresa M. Kelley qualifie d'une « sorte de voyage mental qui s'est déroulé sur une période de plus de trente ans »<sup>1800</sup>, la chute du Rhin est devenue « un *topos* majeur du sublime wordsworthien, symbole à la fois de la résistance des Suisses et de la tyrannie des Français »<sup>1801</sup>.

Le nouveau regard porté par Wordsworth sur la cataracte de Schaffhouse se manifeste du reste au moins dans un autre texte où celle-ci est présentée comme une exception à la règle selon laquelle les cascades alpines sont décevantes :

[...] in Switzerland, the perpetual accompaniment of snow upon the higher regions takes much from the effect of foaming white streams ; while, from their frequency, they obstruct each others' influence upon the mind of the spectator ; and in all cases, the effect of an individual cataract, excepting the great Fall of the Rhine at Schaffhausen, is diminished by the general fury of the stream of which it is a part<sup>1802</sup>.

### 3-2-2-16 HÜLSEN, August Ludwig (1796-1797)

Publiées en 1800 dans l'*Athenaeum*, les *Naturbetrachtungen auf einer Reise durch die Schweiz*<sup>1803</sup>, fruit d'un périple en Suisse s'étalant sur deux années<sup>1804</sup>,

<sup>1798</sup> Wordsworth aurait admiré le tableau dès l'année de sa création. KELLEY, Theresa M., *op. cit.*, p. 181.

<sup>1799</sup> « [...] the mind's capacity to resist revolutionary torrents and remain free ; and its parallel capacity to participate in those torrents and in doing so also remain free ». *Ibid.*, p. 184.

<sup>1800</sup> « [...] a kind of mental travelling which occurred over a thirty-year period ». *Ibid.*, p. 186.

<sup>1801</sup> « [...] became a major *topos* of the Wordsworthian sublime, signifying both Swiss resistance and French tyranny ». *Ibid.*, p. 173. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1802</sup> WORDSWORTH, William, SEDGWICK, *Complete guide to the lakes*, Londres, J. Hudson, 1843, p. 176. [ [...] en Suisse, la présence perpétuelle de neige dans les régions les plus hautes diminue beaucoup l'effet des torrents à la blanche écume ; tandis que, en raison de leur fréquence, ceux-ci gênent l'influence de chaque autre sur l'esprit du spectateur ; et dans tous les cas, excepté à la grande chute du Rhin à Schaffhouse, l'effet de chaque cataracte prise individuellement, est diminué par la furie générale du torrent dont elle fait partie.]

<sup>1803</sup> HÜLSEN, August Ludwig, « Naturbetrachtungen auf einer Reise durch die Schweiz », in : SCHLEGEL, August Wilhelm, SCHLEGEL, Friedrich (éd.), *Athenaeum, eine Zeitschrift*, t. 3, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> partie, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1977.

constituent la seconde contribution de Hülsen à la revue romantique d'August Wilhelm et Friedrich Schlegel<sup>1805</sup>. Considéré par ce dernier comme ce qu'il a « lu de plus étrange, de plus original et de plus sacré depuis longtemps »<sup>1806</sup>, ce texte consacré au cours suisse du Rhin ne fit pas l'unanimité chez les collaborateurs de la revue. S'opposant à son frère et à Schleiermacher, Friedrich Schlegel était à ce point séduit par le contenu mystique de l'œuvre qu'il alla jusqu'à déprécier le récit du voyage de Goethe dans le Gothard<sup>1807</sup>, qu'il présenta comme « misérablement froid et plat » à côté du texte de Hülsen, qualifié, lui, de « musique sacrée devenue philosophie »<sup>1808</sup>.

Constitué d'un mélange de prose et de poésie<sup>1809</sup>, ce texte décrit les objets les plus simples sur un ton très emphatique. Haym y perçoit les traits d'un « panthéisme naturel mystique et éthique »<sup>1810</sup>, socle du sentiment religieux de Hülsen, lequel procède, pour Roger Ayrault, à la fois d'une « dépendance envers la philosophie de Fichte et d'une certaine distance envers elle que garantissait un attachement à l'idée rousseauiste de la nature »<sup>1811</sup>.

Dans *Über die natürliche Gleichheit des Menschen*, sa première contribution à l'*Athenaeum*<sup>1812</sup>, Hülsen avait fondé le concept d'« égalité naturelle » en s'appuyant sur le principe de Fichte, lequel affirme que « l'homme [...] ne devient homme que parmi les hommes »<sup>1813</sup>, c'est-à-dire en société, et que chacun des hommes n'est lui-même que par « un acte libre personnel », l'égalité naturelle résidant dans « l'ensemble de relations réciproques qu'est ce libre agir ». Pourtant, à de nombreuses reprises, Hülsen avait également opéré des renvois à la nature, inattendus dans ce contexte, annonçant ainsi l'esprit de sa seconde dissertation<sup>1814</sup>.

Comportant une vingtaine de pages, les *Naturbetrachtungen* se divisent en quatre parties que l'on peut qualifier, avec Roger Ayrault, « d'hymnes à la 'déesse' nature

<sup>1804</sup> Accompagné de son ami Berger, Hülsen, alors âgé de trente et un ans, avait notamment rendu visite aux pédagogues Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827) et Philipp Fellenberg (1771-1844).

<sup>1805</sup> Répondant à la sollicitation d'August Wilhelm, Hülsen avait publié *Über die natürliche Gleichheit der Menschen* en 1799 dans le second volume de la revue romantique.

<sup>1806</sup> Cité d'après : AYRAULT, Roger, *La genèse du romantisme allemand*, t. III, 1797-1804 (I), Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 1969, p. 459.

<sup>1807</sup> HAYM, Rudolf, *Die romantische Schule – Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geistes*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, p. 453.

<sup>1808</sup> AYRAULT, Roger, *op. cit.*, p. 50 ; HAYM, Rudolf, *op. cit.*, p. 453.

<sup>1809</sup> À côté de notations topographiques très précises, ce texte présente d'amples élans lyriques.

<sup>1810</sup> HAYM, Rudolf, *op. cit.*, p. 454.

<sup>1811</sup> AYRAULT, Roger, *op. cit.*, p. 459.

<sup>1812</sup> HÜLSEN, August Ludwig, « Über die natürliche Gleichheit der Menschen », in : *Athenaeum*, t. 2, 1799.

<sup>1813</sup> AYRAULT, Roger, *op. cit.*, p. 460.

<sup>1814</sup> *Ibid.*, p. 460-461.

qu'ont inspirés à Hülsen trois aspects du cours supérieur du Rhin »<sup>1815</sup> : Schaffhouse, la cataracte de Laufen et le tronçon en aval d'Eglisau.

Intitulée « Ansicht der Schweiz », la première partie s'ouvre sur une invitation au lecteur à partir à la recherche des beautés naturelles auxquelles il aspire :

Trägst du in deiner Brust eine Welt schöner Ahnungen, und das stille Verlangen nach hohem Genuße der Natur; so suche das Land im segnenden Schutze der Alpen, wo die Göttin sich vor allen ihren Tempel erbaute, und wo sie in jeder Erscheinung dein Innerstes rührt zur Freude und Verwunderung.

Von den Katarakten des Rheins bis an den lemanischen See, und von dem blumenreichen Jura bis in die fernsten Gebirge des Ostens wandelt dein Auge überall in ewiger Umkränzung des Schönen, und sieht hier Größe und Hoheit und süßes himmlisches Lächeln<sup>1816</sup>.

Blottie à l'abri des Alpes, la Suisse incarne un lieu empreint de grandeur et de majesté dont les limites sont matérialisées par des massifs montagneux et deux éléments aquatiques : le lac Léman et les cataractes du Rhin. Placées en début de phrase, ces dernières se voient donc conférer d'emblée une importance particulière.

Dans la seconde partie, intitulée « Der Rhein bei Schaffhausen », le poète évoque l'expérience d'un voyageur allemand itinérant dans son propre pays :

An den Quellen und Strömen deiner vaterländischen Fluren hast du zuerst das süßere Lächeln der Göttin vernommen, die den Sinn des Knaben wecket mit Anmuth und Schönheit, und des Jünglings Wandel leitet mit stiller schützender Liebe. [...]

Aber du suchest deines Lebens höhere Wahrheit in lichterem Bildern, und sehnst dich nach der Anschauung kristallheller Bäche, und nach der Ströme froherem Laufe in reiner ungetrübter Klarheit. Wo freut sich dein Blick dieser himmlischen Gewässer, und ihres Schmuckes im Kranze der Ufer ? Die Ströme Deutschlands sahst du nicht so wandeln. Nur in den Klüften und Thälern des waldigen Harzes und in den Felsengebürgen von Thüringen kommt im schönern Spiele des Lichts und im süßern Laute der Wogen ein einsamer Bach. Du priesest seinen Wandel und die himmlische Klarheit, und lauschtest mit Wohlgefallen dem süßen melodischen Geflüster.

---

<sup>1815</sup> *Ibid.*, p. 461.

<sup>1816</sup> HÜLSEN, August Ludwig, « Naturbetrachtungen auf einer Reise durch die Schweiz », in : SCHLEGEL, August Wilhelm, SCHLEGEL, Friedrich (éd.), *Athenaeum, eine Zeitschrift*, t. 3, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> partie, p. 34. [Si tu portes en ton sein tout un monde de beaux pressentiments, et que tu portes en toi la douce envie des grands plaisirs de la nature, alors cherche le pays sous la bienveillante protection des Alpes, où la déesse a bâti ses temples devant tous et où, à chaque apparition, elle t'émeut au plus profond de ton cœur et te remplit de joie et d'admiration.

Des cataractes du Rhin jusqu'au lac Léman, et du Jura fleuri aux montagnes orientales les plus éloignées, ton regard se promène, éternellement entouré de beauté, et y perçoit la grandeur, la noblesse et le doux sourire des cieux.]

Aber es war nur Vorbedeutung des schöneren Himmels, in welchen du eintrittst mit dem erhabenen Rheinstrom<sup>1817</sup>.

Hülsen fait des cours d'eau purs aux méandres élégants le symbole d'une « vérité supérieure » que l'on ne peut trouver qu'au contact d'un type particulier de paysage. Ceux du Harz et de la Thuringe, régions connues du poète qui vivait à l'époque à Iéna, apparaissent comme une étape préparatoire à un objectif ultime constitué par le Rhin. Reconnaisant ici l'itinéraire emprunté par Hülsen en 1796, nous sommes tentée de voir, derrière la deuxième personne du singulier, le poète lui-même.

Qualifié de « sublime », le Rhin est, parmi tous les fleuves allemands, investi d'une mission spécifique :

Ihm vertraute die Natur den Eingang in ihr Heiligthum, und setzte ihn zum Richter über die nahenden Menschen. Groß und untrüglich ist sein richtendes Wort. Er erforschet dein Innerstes, und sagt dir, ob du es würdig bist die Stätte zu berühren, wo die Göttin wandelt in strahlender Hoheit und im freundlich belebenden Lichte des Ewig-Schönen<sup>1818</sup>.

Présenté comme un juge aux sentences incontestables, le fleuve est perçu comme la référence absolue permettant d'identifier l'âme romantique, sensible aux beautés de la déesse Nature.

Puis, usant d'une expression aux accents énigmatiques, Hülsen établit, à l'instar de nombreux voyageurs, un lien entre Schaffhouse et le Rhin avant d'énumérer les impressions ressenties par toute âme véritablement romantique :

---

<sup>1817</sup> *Ibid.*, p. 38. [Près des sources et des fleuves dans les campagnes de ta patrie, tu as d'abord perçu le sourire plus doux de la déesse qui, avec grâce et beauté, éveille les sens du petit garçon et guide d'un amour tranquille et protecteur le jeune homme sur son chemin. [...]

Mais tu recherches la vérité supérieure de ta vie dans des images plus lumineuses, et tu aspirés à contempler des ruisseaux transparents comme le cristal et le cours plus joyeux des fleuves clairs et limpides. Où ton regard peut-il se repaître de ces eaux célestes et de leurs ornements sur la couronne des rives ? Tu n'as pas vu les fleuves allemands cheminer ainsi. Il n'y a que dans les gouffres et les vallées des forêts du Harz et dans les montagnes rocheuses de Thuringe qu'apparaît un ruisseau solitaire dans le bruissement plus doux de ses ondes et dans de plus jolis jeux de lumière. Tu célèbres son mouvement et sa céleste clarté, tu prends plaisir à écouter son murmure doux et mélodieux.

Mais ce n'était qu'un présage du ciel plus beau dans lequel tu entres au contact du Rhin sublime.]

<sup>1818</sup> *Ibid.*, p. 39. [C'est à lui que la nature confia l'entrée dans son sanctuaire et elle en fit le juge des hommes qui s'en approchent. Grand et infailible est son jugement. Il sonde ton cœur au plus profond et te dit si tu es digne de pénétrer le lieu où évolue la déesse dans une souveraineté rayonnante et dans la lumière vivifiante et gracieuse de l'éternellement beau.]

Am östlichen Thore der Stadt, deren Name mit dem Ruhm des Rheins wandelt, erblickst du den Strom. Hell wird dein Auge und freundlich dein Blick. Du fühlst dich zauberisch hingezogen in des Stromes herrlichen Wandel, als wollest du ihn umfassen in kindlicher Unwissenheit und Freude. Noch sahst du kein Gewässer in dieser jugendlichen Schöne, in diesem magischen Farbenspiele seiner himmlischen Klarheit. Er strömet dahin bald leiser bald rascher, wie der Felsengrund oben und abwärts ihm winket, und des Ufers leichte Gebüchse und sein dunkles Gestein schweben mit zitterndem Lichte in des Stromes wirbelnder Woge<sup>1819</sup>.

Plus encore que la clarté de l'eau, c'est l'ondulation des flots rythmée par les aléas morphologiques du lit du fleuve qui attire le contemplateur, lequel est impliqué dans un jeu subtil de mouvement et d'immobilité :

Du weilest nicht mit stillbetrachtendem Blicke. Es ruht das Auge ; aber es wandelt der Strom. In diesem Zauber der Bewegung fließt dein trunkner Blick, und du eilest mit des Stromes spielendem Wirbel schnell am Ufer vorüber. Aber wandelt der Strom die geebnete Bahn, dann umglänzet dich sein Spiegel, und du schaust festen Blickes auf die schwebende Fluth und auf das himmlische Farbenspiel der leise bewegten Woge. Wo quillt dieses Lichtes lieblicher Zauber, und wo der Friede, der mit ihm strömet ? Du ahndest Täuschung des trunknen Blickes und schöpfest den Strahl. Aber es wandelt der Zauber in der Natur des Stromes, und seine himmlische Schönheit in der Befreundung des Auges ist der stille Friede, der mit ihm strömet.

Weile in diesem Lichte, und finde die hohe Wahrheit wonach dein Auge dürstet. Du wirst ewig nur seyn, wo die Natur dir strahlet, und welche schöne Gefühle dein Innerstes beleben : Sie rührte deinen Sinn, und nur in ihr sollst du jedes Gefühl begreifen, und jede freie That in ihren Winken vollbringen<sup>1820</sup>.

---

<sup>1819</sup> *Ibid.*, p. 39. [À la porte orientale de la ville dont le nom chemine par le monde lié à la célébrité du Rhin, tu aperçois le fleuve. Ton œil s'éclaire et ton regard se réjouit. Tu te sens attiré comme par magie dans le magnifique mouvement du fleuve comme si tu voulais l'étreindre avec l'ignorance et la joie d'un enfant. Tu n'as encore jamais vu d'eaux présentant une telle beauté juvénile, ni de tels jeux de couleurs magiques dans sa clarté céleste. Il s'écoule, tantôt en silence, tantôt plus vite, selon les signes que lui envoie le fond rocheux en amont ou en aval, et les buissons épars et les pierres sombres sur la rive promènent leur reflet tremblant et lumineux sur les ondes tourbillonnantes du fleuve.]

<sup>1820</sup> *Ibid.*, p. 39-40. [Ton regard ne reste pas immobile à contempler. Ton œil se pose ; mais le fleuve avance. Dans ce mouvement magique, ton regard enivré glisse, tu passes rapidement devant la rive, et tu cours le long des rives au gré des jeux tourbillonnants du fleuve. Mais le fleuve chemine sur la voie aplanie, alors son reflet t'enveloppe et ton regard se fixe sur ses flots qui passent et le céleste jeu de couleurs des eaux qui ondulent doucement. Où jaillissent la charmante magie de cette lumière et le silence paisible qui s'écoule avec elle ? Tu pressens que ton regard enivré te trompe et tu captés le rayon. Mais la magie change avec la nature du fleuve et sa beauté céleste, ravissement amical pour l'œil, est le silence paisible qui s'écoule avec elle.

Attarde-toi dans cette lumière et trouve la vérité supérieure que ton œil recherche avidement. Tu ne seras éternel qu'à l'endroit où la nature rayonne vers toi et où certains beaux sentiments prennent vie au plus profond de toi : elle toucha tes sens, et c'est seulement par elle que tu dois saisir chaque sentiment et accomplir selon les signes qu'elle te fait chaque acte de liberté.]

En posant son regard sur le cours d'eau, l'observateur adopte virtuellement le mouvement enivrant de celui-ci. Générés par les flots qui s'écoulent paisiblement, les reflets lumineux agissent tels des médiateurs permettant l'accès à la « vérité supérieure » recherchée. Ainsi qu'il l'avait annoncé dans *Über die natürliche Gleichheit des Menschen*, Hülsen infléchit la perspective fichtienne en prônant la réalisation du « libre agir » dans un environnement naturel propice au sein duquel le Rhin est présenté comme le lieu privilégié de la rencontre avec l'incarnation des principes de la nature :

Noch ruht dein Auge auf dem Spiegel des Stroms mit stillem heiligem Wohlgefallen. Sahst du das himmlische Lächeln der Göttin ? Wohl wandelt sie daher in ewiger Nähe dem Menschen, und leuchtet Leben und Freude ; aber nirgends doch so sichtbar und freundlich dem Auge als im Lichte der Gewässer und in der leicht dahin schwebenden Welle. Du schaust mit dem einen und gleichen Blicke die Blumen des Ufers und den ewigen Himmel im Strome. Deute die Wahrheit, und freue dich der hohen Weisheit des Schönen, die im Strome dir lächelt<sup>1821</sup>.

En reflétant l'environnement immédiat, la surface de l'eau permet la réunion de la sphère divine, symbolisée par le ciel, et de la sphère terrestre représentée par les rives fleuries. Le fleuve devient ainsi un véritable sanctuaire dans lequel la déesse nature est susceptible de s'offrir au regard du promeneur romantique. Agissant en révélateur des principes de la nature, le cours d'eau reçoit également une autre fonction :

Er [der Strom] ist Bild deines Lebens, Bild deiner selbst, wie du dir ewig und bleibend in stiller Anschauung erscheinst, und dann wieder dahin strömest im schönen Wandel deiner Gefühle<sup>1822</sup>.

Le voyageur se contemple lui-même en contemplant le Rhin dont le mouvement devient l'expression de l'évolution des sentiments humains. Envisager la nature comme le miroir du moi est, certes, une image récurrente du romantisme. Mais il est intéressant de constater que la symbolique fluviale est ici actualisée. Il ne s'agit pas de n'importe quel

---

<sup>1821</sup> *Ibid.*, p. 40-41. [Ton œil encore posé sur la surface du fleuve prend un plaisir silencieux et sacré. As-tu vu le sourire céleste de la déesse ? Elle se déplace sûrement, éternellement proche de l'homme, et irradie de vie et de joie ; mais elle n'est nulle part aussi visible et aussi accueillante à l'œil que dans la lumière des eaux et de la vague légère qui s'éloigne. D'un seul et même regard, tu contemples les fleurs de la rive et dans le fleuve le ciel éternel. Montre la vérité et jouis de la sagesse supérieure du Beau, dont le fleuve te renvoie le sourire.]

<sup>1822</sup> *Ibid.*, p. 41. [Il est l'image de ta vie, l'image de toi-même, toi qui, dans ta contemplation silencieuse, t'apparais à toi-même éternel et constant, puis t'écoules à nouveau dans le beau mouvement de tes sentiments.]



fleuve, mais du Rhin aux portes de Schaffhouse, auquel Hülsen attribue donc une signification particulière :

Aber Bild des Menschen in seiner jugendlichen Kraft und seiner ungeschminkten Wahrheit ist dieser Strom. Man siehet ihn und liebet ihn. Bleibe ihm gleich, du froher kühner Jüngling, und trink aus des Stromes spielender Woge den leichten Muth und den reinen hellen Sinn, der zum Manne von Kraft und Thaten dich bildet. Nimmer kehret der Strom zu dem Tropfen zurück, der sich loswand von Eise und zitternd herabglitt von der Felsenwand. Im Drucke der Felsen übt er seine Kräfte, und vereinigt sie zum Strome, und wird die Hindernisse bekämpfen, die seiner Bestimmung entgegen sind. Wie des Stromes Gewalt seine eigene Quelle ist, die er in sich fortführt über Felsen und durch Klüfte : so auch ist im Menschen durch sein ganzes schönes Leben seines Daseyns Urquell bleibende ewige Freiheit, die er in sich fortführt durch den Strom der Zeiten, und zum Ziele fördert wie der Strom seine Quelle<sup>1823</sup>.

L'écrivain fait du Rhin à Schaffhouse le symbole de la jeunesse et de la vigueur, auprès duquel tout jeune homme est invité à puiser les vertus qui feront de lui un homme accompli. À l'instar du courant, celui-ci est convié à suivre sa destinée, sans revenir en arrière. Comme les bras du Rhin s'unissant afin de créer un flot suffisamment puissant pour franchir les rochers qui entravent sa progression, le voyageur est invité à utiliser son énergie pour vaincre les obstacles. Mais à l'identité formelle s'ajoute une identité de nature. Pendant son parcours jusqu'à la mer, le fleuve transporte une puissance posée comme existante dès sa source, puissance prenant chez l'homme la forme d'une « liberté éternelle ». Homme et fleuve ont donc pour vocation de faire avancer à travers le temps ou l'espace la force qu'ils détiennent dès leur origine.

Dans la troisième partie des *Naturbetrachtungen*, consacrée à la « chute du Rhin près de Laufen », Hülsen souligne d'emblée la puissance de la cascade. Personnifié, le fleuve invite le promeneur à assister à un spectacle inattendu :

---

<sup>1823</sup> *Ibid.*, p. 40-41. [Mais ce fleuve est l'image de l'homme dans la force de sa jeunesse et de sa vérité sans fard. On le regarde et on l'aime. Demeure pareil à lui, oh jovial et hardi jeune homme, puise aux ondes gracieuses du fleuve le courage léger et les sens vifs et purs qui feront de toi un homme fort et actif. Jamais le fleuve ne retourne à la gouttelette qui partit de la glace et glissa en tremblant le long de la falaise. Sous la pression des rochers, il exerce ses forces et les réunit en un fleuve et vaincra les obstacles qui s'opposent à sa destinée. Tout comme la propre source du fleuve constitue sa puissance qu'il emporte avec lui par les rochers et les gouffres, l'éternelle liberté source de son existence est en l'homme, et il l'emmène en lui à travers le fleuve du temps, tout au long de sa belle vie, et la fait avancer jusqu'à son but, comme le fleuve le fait pour sa source.]

Mit einer fröhlichen Eile zu einem mächtigen Falle beugt der Strom in ein Buchengebüsch auf felsiger Höhe, und winkt nur dem Wanderer zu einer großen Erwartung. Still schaust du ihm nach, wo die muthige Welle noch sichtbar bleibt am hervorragenden Gestein. Dann wandelst du abwärts durch kühlende Schatten, und er verschwindet deinem Blicke. Aber er wird nicht fortströmen in verborgnen Klüften. Stolz auf seine Kraft ist er des freien Ganges gewiß, und verspricht auch durch Felsen hindurch den Weg sich zu bahnen<sup>1824</sup>.

Cette description correspond à une approche du site du côté zurichois, après qu'on ait longé le Rhin depuis Schaffhouse. Arrivant par l'arrière de la cataracte, le visiteur ne peut distinguer le fleuve se précipitant en bas, ni deviner la suite de son cours. Des voyageurs tels que Storr en 1781 et Friederike Brun en 1795 s'étaient déjà montrés sensibles aux disparitions momentanées du Rhin, mais c'était à la Viamala, dans les gorges de laquelle le Rhin était comme emprisonné. À Schaffhouse, cette connotation négative est absente. Sur le point d'effectuer son saut et de se soustraire ainsi au regard, le fleuve porte en lui la certitude de sa progression future. Restant quelque temps à distance, Hülsen ne perçoit d'abord que le mugissement des eaux :

Schon hörst du von fern her das Rauschen seines Falles wie ein dumpfes Getöse aus tiefer schauerlicher Waldung. Eine große Ahndung ergreift dich im Innersten, und hebt mit schnellerem Wechsel die tiefgerührte Brust. Lauter wird der Ruf, gleich dem Rufe des Donners, wenn er näher und näher am Gebirge heraufkommt, und durch die Stille der Thäler seine Erschütterung wandelt. Still und horchend, aber mit kühnrem Schritte eilst du dahin, und unverwandten Blickes fragst du den Sinn, der den Ruf vernimmt, woher sie wandle die unsichbare Göttin. Dann tritt sie hervor am letzten Abhange des Weges majestätisch und groß, und ein freudiges Erstaunen, und eine tiefe erhabene Rührung durchdringt dein ganzes Wesen<sup>1825</sup>.

---

<sup>1824</sup> *Ibid.*, p. 42. [Se hâtant joyeusement vers une puissante chute, le fleuve tourne en direction d'un bosquet de hêtres sur une colline rocheuse et n'indique qu'au voyageur le chemin vers une grande attente. Tu le suis silencieusement des yeux, là où la vague courageuse reste visible sur les rocs qui dépassent. Puis, tu descends dans la fraîcheur de l'ombre, et il disparaît à ton regard. Mais il ne continuera pas à couler dans des gouffres dissimulés. Fier de sa force, il est sûr d'avancer librement et promet aussi de se frayer un chemin à travers les rochers.]

<sup>1825</sup> *Ibid.*, p. 42-43. [De loin, tu entends déjà le bruit de sa chute, tel un fracas sourd venu d'une forêt profonde et lugubre. Tu es saisi au plus profond de toi d'un grand pressentiment qui soulève à un rythme plus rapide ta poitrine profondément émue. L'appel devient plus fort, pareil à l'appel du tonnerre qui se lève en se rapprochant de la montagne et s'ébranle à travers le calme des vallées. Silencieux et attentif, mais d'un pas plus décidé, tu te hâtes et, le regard fixe, tu interrogues celui de tes sens qui perçoit l'appel, quel que soit l'endroit d'où arrive la déesse invisible. Puis, elle surgit près de l'ultime pente du chemin, majestueuse et grande, et un joyeux étonnement et une émotion profonde et sublime traversent tout ton être.]

À l'instar du chant de la Lorelei, sur une autre partie du Rhin, le grondement de la cataracte devient un irrésistible appel touchant le visiteur au plus profond de son être. Guidé par son ouïe, celui-ci est ensuite amené à se placer à un autre niveau de perception et devient alors réceptif au « doux étonnement » et à la « sublime émotion » qui s'emparent de lui quand apparaît la déesse nature au milieu des flots de la cascade. Comme nous l'avons dit plus haut, Hülsen fait du Rhin dans ce secteur le révélateur de l'âme romantique qui, seule, peut voir la déesse. S'adressant à cette dernière, le poète célèbre la relation privilégiée qui s'établit entre elle et l'homme :

[...], Erhabene, Ewige, dein sichtbarer Wandel hat den Sinn des Menschen gerühret, und du im hohen Glanze deiner Tage und Nächte bist seiner Wahrheit ewiger heiliger Ursprung. [...]. Es hat dich erhaben genannt, weil in großen Gefühlen du den Menschen erhebest, und Kräfte weckest, die seine Gottheit ihm offenbaren. [...]. Es ist Vollendung und Gottheit die du ihm strahlest, wenn in der tiefen Rührung des Schönen und Erhabenen, du Ewige, Unendliche sein Innerstes durchströmt, daß mitten durch das Dunkel eines verworrenen Lebens himmlischer Friede ihm lächelt<sup>1826</sup>.

En permettant à l'homme d'accéder à des sentiments supérieurs, la déesse nature lui enseigne une forme de religiosité étrangère au christianisme, ce qu'avait parfaitement perçu Friedrich Schlegel<sup>1827</sup>. Se perdre dans la contemplation d'objets naturels grandioses suffirait-il à l'homme pour atteindre la révélation ? Hülsen n'est-il pas en train d'étendre ses propos à tous les phénomènes naturels d'exception ? Sa pensée se précise quelques lignes plus loin :

Du stehst hier an einem heiligen Orte, und verherrlichst die Natur durch eine hohe innige Rührung. Aber kehre den Blick freier zurück auf dein Gefühl, denn du fassst nicht seine Fülle, so lange der mächtige Eindruck deinen Sinn ergreift, und dich festhält in der Anschauung des Gegenstandes. Begreife deinen Zustand. Nur im Staunen des Auges ist Gleichgewicht der Kräfte. In der Betäubung erliegst du, und fühlst dich dann nur wieder frei, wenn die bildende Phantasie den

---

<sup>1826</sup> *Ibid.*, p. 43. [...], Sublime, Éternelle, ton mouvement visible a touché l'esprit de l'homme, et tu es, dans l'éclat suprême de tes jours et de tes nuits, la source éternelle et sacrée de sa vérité. [...]. On t'a appelée sublime, parce que tu élèves l'homme dans de grands sentiments et que tu éveilles des forces qui lui révèlent son caractère divin. [...]. C'est la perfection et le divin rayonnants que tu envoies vers lui, quand, dans l'émotion profonde du beau et du sublime, tu envahis son être intime, toi l'Éternelle et l'Infinie, pour qu'au milieu de l'obscurité d'une vie troublée, la paix céleste lui sourie.]

<sup>1827</sup> « Voilà quelqu'un qui a ce que j'appelle de la religion » (Friedrich Schlegel). Cité d'après : HAYM, Rudolf, *op. cit.*, p. 459.

Eindruck gewinnt, und so allmählig das große Schauspiel dir eine ruhige und lichte Anschauung wird.

Unter den großen Natur-Erscheinungen der Schweiz ist der mächtige Rheinfall dir schon längst als eine der erhabensten gepriesen worden. Er verdient diese Erhebung wenn auch mehrere Gewässer des schönen Landes durch das Verhältniß ihres Falles mit dem herabstürzenden Strahle dir einen beiweitem interessanteren Anblick gewähren. So vor allen die Dosa im Val-Pomat am Griesgletscher, und die Vera auf dem schauerlich erhabenen Simplon. Selbst der Reichenbach im Haßli und die Aar in Guttannen sind von vielen in dieser Hinsicht vorgezogen worden. Aber an Kraft des Falles und an Größe des Eindrucks gleicht dennoch keiner dem erhabenen Rheinstrom<sup>1828</sup>.

La cataracte du Rhin est présentée ici comme un sanctuaire où l'homme parvient à rendre véritablement hommage à la déesse nature à la condition que la contemplation du site, appelé ici « objet », ne l'empêche pas d'être libre. Le poète invite donc l'homme à se rendre maître, par le truchement de son imagination, du spectacle qu'il est en train d'admirer, et à ne pas succomber à l'engourdissement qui peut le saisir s'il se contente de recevoir des impressions. Reconnaisant cependant certains attraits à d'autres phénomènes naturels suisses tels que la chute de Reichenbach, sur l'Aar, dans le canton de Berne, Hülsen justifie le choix de la cataracte de Schaffhouse en soulignant sa force et sa grandeur inégalables ainsi que l'impact de la saison sur l'aspect du site :

Siehe ihn [den Rhein] zur Zeit, wenn am erwärmenden Sonnenlichte seine Quellen sich reichlicher von den Gebirgen ergießen. Dann strömet er eine Gewalt, der nichts widerstehen mag, und in dieser stürzt sich sein muthiger Wandel mit der Eile des Blitzes und dem Laute des Donners von jähren Felsen herab<sup>1829</sup>.

---

<sup>1828</sup> HÜLSEN, August Ludwig, « Naturbetrachtungen auf einer Reise durch die Schweiz », in : SCHLEGEL, August Wilhelm, SCHLEGEL, Friedrich (éd.), *Athenaeum, eine Zeitschrift*, t. 3, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> partie, p. 44-45. [Tu es ici dans un lieu sacré et tu célèbres la nature en une grande émotion intime. Mais tourne ton regard plus librement sur ce que tu ressens, car tu n'en saisis pas la plénitude tant que l'impression puissante saisit tes sens et te maintient dans la contemplation de l'objet. Comprends ton état. L'équilibre des forces ne se trouve que dans l'étonnement des yeux. Tu succombes dans l'étourdissement et tu ne te sens à nouveau libre que quand ton imagination créatrice reçoit l'impression et qu'ainsi le grand spectacle s'offre peu à peu à toi en une image calme et lumineuse.

Parmi les grands phénomènes naturels de la Suisse, on te vante depuis déjà longtemps la puissante chute du Rhin comme l'un des plus sublimes. Elle mérite cette louange même si plusieurs eaux de ce beau pays t'offrent une vue de beaucoup plus intéressante à cause du rapport de leur chute avec les jets de lumière qui déferlent. Il en est surtout ainsi de la Dosa dans le Val-Pomat près du glacier de Gries, et de la Vera sur le Simplon sublime qui fait frissonner de crainte. Même le Reichenbach dans le Haßli et l'Aar dans le Guttannen sont, à cet égard, préférés par beaucoup. Mais aucun n'égale le Rhin sublime, qu'il s'agisse de la force dégagée par sa chute ou de la grandeur de l'impression qu'il génère.]

<sup>1829</sup> *Ibid.*, p. 45. [Regarde-le au moment où, se réchauffant à la tiède lumière du soleil, ses sources se déversent plus abondamment des montagnes. Alors, il s'écoule avec une puissance à laquelle rien ne peut

Hülsen entame seulement alors la description de la cataracte :

Tief in den Abgrund stürmet der Strahl mit der schäumenden Kraft des Stromes, und tausendfach gebrochen, und getrieben im Drange der ewigströmenden Gewalt, kreiset und wirbelt das zerstäubte Gewässer hoch empor über den Felsen. Die Lüfte erschüttern im jähen Wandel des Stromes, und vom Sturme ergriffen schweben kühn und herrlich die lichten Silberwogen des zerstäubten Gewässers daher im Blaue des Himmels, und der Farbenschmuck der Iris strahlet mit stillem Glanze in diesem wallenden Lichte<sup>1830</sup>.

De nombreux récits de voyage montrent des ondes écumantes se brisant dans l'abîme. L'originalité de Hülsen réside dans le fait qu'il concentre son attention sur les effets produits par les particules d'eau pulvérisée qui s'élèvent au-dessus des masses rocheuses, phénomène impliquant à la fois l'eau, l'air et le ciel. Les mouvements des flots se retrouvent ainsi transférés en altitude, où l'eau et la lumière finissent presque par se confondre. Par le truchement de l'élément aquatique, le bleu du ciel devient l'écrin d'un phénomène dans lequel la « lumière bouillonnante » se comporte comme le ferait l'eau, spectacle qui ne reste pas sans effet sur le contemplateur :

Stauend und stumm, und fest wie im Winke eines allmächtigen Zaubers, stehst du am Ufer. Es glüht deine Stirn, es glänzet dein Auge, und jeder erschütternde Strahl rührt mit neuer Gewalt deinen klopfenden Busen.

Aber schaue vom linken Ufer des Stroms in der Nähe seines Sturmes, und wage den Schritt auf die bebende Brücke. Du zitterst nicht. Du hältst des Stromes Gewalt in deinem höheren Muthe und könntest hinabstürzen in die Fluth, und noch sterbend rufen, ich lebe !

Furcht und Schrecken sind nicht das Schöne und Große. Vertraue dem Auge die Wahrheit, und siehe, wie die Kraft, die vom Felsen sich stürzt, schön und leicht wieder daherwogt im Hauche der Lüfte. In deinem Gefühle begreife sie, und du siehst mit hohem Wohlgefallen das schöne erhabene Schauspiel, und freust dich der Rührung im freien Anschauen der Natur.

Dein ist das Gefühl, und die Größe des Eindrucks jeder Erscheinung ist daher Kraft der Bewegung der eignen anschauenden Thätigkeit. Darum findest du für ihre Größe kein andres Maaß, als eben dein eigenes Gefühl, und die Wahrheit alles Schönen und Erhabenen in der Natur ist daher

---

résister et avec laquelle il s'élance des rochers abrupts en un courageux mouvement, à la vitesse de l'éclair et dans le bruit du tonnerre.]

<sup>1830</sup> *Ibid.*, p. 45. [Le jet écumant et puissant du fleuve se précipite dans l'abîme, se brise des milliers de fois et, poussée par la force de l'écoulement éternel, l'eau pulvérisée s'élève en tournoyant et en tourbillonnant le long des rochers. Le fleuve dans son mouvement impétueux ébranle les airs et, saisies par cette tempête, les ondes argentées et lumineuses de l'eau pulvérisée s'avancent vaillamment et solennellement dans le ciel bleu, et la parure colorée de l'iris brille paisiblement dans cette lumière ondoyante.]

Wahrheit deines Wesens, und eine sichtbare Beziehung deines ganzen schönen Daseyns unter dir gleichen freien Geistern. [...]

Leben strömet zum Leben, und je mehr die Natur in deinen Blicken lebt, und ihre Ansicht lebendige Kraft in dir selbst ist : je höher und wahrer wird dadurch auch deine Anschauung, und du ruhst mit der hohen Gewißheit eines Gottes in ihrer ewigen Umarmung<sup>1831</sup>.

Progressivement, un lien intime s'établit entre l'homme et la cataracte, lien qui se renforce lors de la découverte du spectacle depuis la rive zurichoise. Invité à se rendre sur la passerelle accrochée à la paroi au pied du château de Laufen, le visiteur fait face au danger et ressent jusque dans son tréfonds la puissance du fleuve, au point de se confondre pratiquement avec lui. Là où une âme commune n'éprouverait que de la peur, celle du romantique, sensible à la « beauté » et à la « grandeur », transforme en expérience du sublime la « libre contemplation » du phénomène. Hülsen envisage cette dernière comme une action à part entière de l'observateur. L'intensité des impressions que celui-ci reçoit est ainsi le reflet de son être. La nature grandiose et sublime agirait comme un révélateur de l'âme. L'intense relation de réciprocité qui s'établit entre la nature et l'homme permet alors à ce dernier d'accéder à une forme d'éternité normalement réservée aux dieux.

Dans sa relation particulière à la nature, l'homme ne se contente pas d'accueillir les impressions qui s'offrent à lui ; celles-ci sont le résultat d'une activité de son esprit. Envisagée sous cet angle, la perception de la chute devient une source d'énergie pour l'observateur qui vient y puiser des forces afin de découvrir « la vérité de [son] être »<sup>1832</sup>.

---

<sup>1831</sup> *Ibid.*, p. 45-47. [Muet d'étonnement et l'esprit ferme comme sous l'effet d'un sortilège tout puissant, tu te tiens sur la rive. Ton front est en feu, ton œil brille et chaque jet d'eau ébranlant l'air touche avec une nouvelle force ton cœur battant. Mais regarde depuis la rive gauche du fleuve à proximité de son violent tumulte et ose faire un pas sur le pont qui vacille. Tu ne trembles pas. Tu tiens la puissance du fleuve dans ton ardeur d'être supérieur et tu pourrais te précipiter dans les flots et t'écrier en mourant « je vis » ! La beauté et la grandeur ne sont pas la crainte et l'effroi. Confie la vérité à ton regard et vois la force tombant du rocher s'éloigner, légère, dans le souffle de l'air. Saisis-la dans ton cœur et tu trouveras un plaisir extrême à regarder ce beau spectacle sublime et tu te réjouiras de contempler librement la nature avec émotion.

Les émotions sont tiennes et la grandeur de l'impression que procure chaque phénomène est le résultat de la force du mouvement de ta propre activité de contemplation. C'est pourquoi tu ne peux mesurer sa grandeur qu'à l'aune justement de tes propres émotions, et la vérité de toute beauté et de toute chose sublime de la nature est donc la vérité de ton être et l'ancrage visible de toute ta belle existence parmi les esprits libres qui te sont semblables. [...]

La vie coule vers la vie et plus la nature vit dans tes regards et plus sa vue est la force vivante en toi-même, plus ta contemplation en devient intense et vraie, et tu demeures éternellement dans ses bras avec la grande certitude d'un dieu.]

<sup>1832</sup> « Die Wahrheit [seines] Wesens ». *Ibid.*, p. 46.

Hülsen détaille donc ici le fonctionnement d'un motif cher aux romantiques pour lesquels la nature est le reflet du moi.

Dans la quatrième et dernière partie des *Naturbetrachtungen*, consacrée à une croisière entre la chute et la petite ville d'Eglisau, l'auteur transporte le lecteur à la charnière entre le « spectacle sublime » de la cataracte et l'écoulement paisible du fleuve qui poursuit sa route vers Bâle :

Blicke noch einmal auf das erhabene Schauspiel mit dem vollen gerührten Auge, und siehe nun fernhin den Strom im frei dahin wandelnden Fluge. Du fühlst dich ermattet von der Betrachtung des Großen, und möchtest des Tages liebliche Stille athmen im ruhigen Anschauen des Schönen. Geleite den Strom von seinem mächtigen Falle durch die Reihen der schattigen Hügel. Anmuth und Kühle wandeln mit ihm, und du findest die schöne Ruhe, wonach dein Busen sich sehnet<sup>1833</sup>.

Épuisé par le tumultueux phénomène de la cascade, le voyageur à la recherche de repos trouve à nouveau sur le Rhin une manifestation adéquate de la nature en suivant du regard le courant qui progresse « entre les collines ombragées ». Invité à prendre place dans un esquif, il peine visiblement à s'arracher au spectacle :

An der geräumigen Bucht des westlichen Ufers winkt dir ein Nachen, und des Stromes kundige Männer laden prüfend dich ein, die schnelle Fahrt zu beginnen. [...] [...] sey freundlich den Männern und spende stärkenden Wein. [...] Willst du freie That vergelten, so sey es durch freies Entgegen. Nur so gewinnst du die Menschen zur Zufriedenheit und Liebe, und regest im Innersten ihrer Herzen jede schlummernden Accorde.

Siehe der Männer freien sichern Tritt, und die nervigen Arme, wie sie mit schöner Gewandtheit das Ruder schwingen, und den belasteten Nachen vom steinigen Ufer heben. Es ist die gleiche Kraft, die die Menschen verherrlicht, und die in jeglicher Bildung des thätigen Lebens frei und göttlich dir strahlet. Darum möge sie in tausend Formen erscheinen, die That ist dieselbe und wandelt nicht.

Hebe dein Auge über die wallende Fluth und über die gebüschigten Hügel. Noch ruht das schöne Schauspiel in deinen stillen Blicken, und lächelt dir bleibende Gegenwart. Aber der Ruderschlag ertönet, und im leisen Schweben vom Ufer gewinnt der Nachen den Strom. Da wandelt himmlische Regung durch die Stille des Tages. [...].

---

<sup>1833</sup> *Ibid.*, p. 47-48. [Jette encore un coup d'œil rempli d'émotion à ce spectacle sublime et regarde au loin le fleuve s'en aller librement. Tu te sens épuisé par l'observation de la grandeur, et en contemplant tranquillement la beauté, tu souhaites respirer l'air paisible de ce jour. Accompagne le fleuve depuis sa chute puissante jusqu'à travers les alignements de collines ombragées. Grâce et fraîcheur cheminent avec lui et tu trouves le calme délicieux auquel ton cœur aspire.]

Herrlich ist dein Wandel durch die Kühlung des Himmels. [...]. Nirgends dem Blicke endet die schöne Verwirrung, und nirgends die Freude. Fühle sie, Jüngling, in freier Brust, und du fühlst den Gott in der Bewegung des Ewig-Schönen<sup>1834</sup>.

Grâce à l'action des bateliers qui, peu à peu, éloignent l'embarcation de la rive, le passager parvient à détacher son regard de la cascade dont le souvenir s'estompe au gré du clapotis provoqué par les rameurs. Le labeur de ces derniers n'est pas sans rappeler l'« ensemble de relations réciproques entre les hommes » évoqué dans la première contribution de Hülsen à l'*Athenaeum*<sup>1835</sup>, relations qui aident l'homme à poursuivre sa route et à « cheminer éternellement dans l'harmonie d'un dieu »<sup>1836</sup>. La notion d'éternité est d'ailleurs très présente dans les dernières pages des *Naturbetrachtungen* :

Es wandelt wohl dein Auge im schnellen Fluge des Stromes ; aber es bleibet dein Blick ruhend ewig dir selbst. [...]

Dahin wandelt der Strom. Deute seine Wahrheit, und fühle die ewige Harmonie<sup>1837</sup>.

Dem himmlischen Wesen der Freiheit entspricht aber nichts, als nur die ewige Harmonie. Diese suchest du daher wie dein Leben selbst in jeder freien thätigen Anschauung, [...].

Alles im ewigen Raume gehorchet höhern Gesetzen. Aber freiste That ist das höchste Gesetz<sup>1838</sup>.

---

<sup>1834</sup> *Ibid.*, p. 48-49. [Dans la vaste boucle formée par la rive occidentale, un esquif te fait signe et les hommes qui connaissent le fleuve te mettent à l'épreuve en t'invitant à entamer un voyage rapide [...]. [...].] sois aimable avec ces hommes et offre leur le vin qui réconforte [...]. Si tu veux récompenser un acte accompli spontanément, alors fais le aussi spontanément. Il n'y a qu'ainsi que tu obtiens pour les hommes satisfaction et amour et que tu éveilles au plus profond de leurs cœurs tous les accords en sommeil.

Regarde le pas libre et sûr de ces hommes et leurs bras énergiques manier la rame avec cette admirable habileté et éloigner l'esquif chargé de la rive rocailleuse. C'est la même force qui magnifie les hommes et qui rayonne vers toi, libre, divine, dans toute manifestation de la vie active. C'est pourquoi l'action reste la même et ne change pas, même si elle se manifeste sous des milliers de formes.

Lève les yeux au-dessus des flots bouillonnants et des collines couvertes de buissons. [...]. Le délicieux spectacle repose encore dans ton regard tranquille et le présent, figé pour un instant, te sourit. Mais le coup de rame claque et, s'écartant doucement de la rive, l'esquif gagne le fleuve. Un mouvement céleste traverse alors le calme de cette journée. [...].

Ton voyage à travers la fraîcheur du ciel est exquis. [...]. Nulle part ce trouble délicieux, ni la joie n'ont de limite à ton regard. Ressens-les, jeune homme, dans ta poitrine libre, et tu ressentiras le divin dans le mouvement de l'éternellement beau.]

<sup>1835</sup> AYRAULT, Roger, *op. cit.*, p. 460.

<sup>1836</sup> *Ibid.*, p. 460.

<sup>1837</sup> HÜLSEN, August Ludwig, « Naturbetrachtungen auf einer Reise durch die Schweiz », in : SCHLEGEL, August Wilhelm, SCHLEGEL, Friedrich (éd.), *Athenaeum, eine Zeitschrift*, t. 3, p.50. [Certes, ton œil suit le mouvement rapide du fleuve, mais ton regard reste éternellement immobile pour toi-même. Le fleuve s'en va. Comprends sa vérité et ressens l'harmonie éternelle.]

<sup>1838</sup> *Ibid.*, p. 55-56. [L'essence céleste de la liberté ne correspond à rien d'autre qu'à l'harmonie éternelle. Tu cherches donc cette dernière, tout comme tu cherches ta vie, dans chaque contemplation libre et active, [...].

Dans l'espace éternel, tout obéit à des lois supérieures. Mais la loi suprême, c'est l'action suprêmement libre.]



En contemplant la nature, l'homme trouve en lui le sens de sa propre vie « dans l'éternel et l'immuable »<sup>1839</sup>. Admirée par Friedrich Schlegel, lequel était particulièrement attaché au retour des dieux antiques, la religiosité de Hülsen prend ici la forme d'un « panthéisme naturaliste où il n'y a pas de place pour un reste quelconque de l'héritage chrétien »<sup>1840</sup>.

Pourquoi Hülsen divinise-t-il ainsi l'élément aquatique ? Peut-être parce que ce dernier semble le mieux à même d'illustrer la notion de « cheminement éternel », omniprésente dans l'œuvre, notamment sous la forme de l'emploi du terme « wandeln ». Pourquoi a-t-il choisi le Rhin suisse pour exprimer son sens de la religion ? Son voyage de 1796-1797 dans ce secteur pourrait lui avoir donné l'occasion de conférer à un phénomène naturel très connu une signification nouvelle en le rattachant à l'expression d'une philosophie en devenir, celle du premier romantisme allemand.

## Conclusion

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la cataracte de Laufen figure à l'itinéraire de nombreux voyageurs désireux de découvrir un site dont ils ont, pour la plupart, déjà lu des descriptions. Devenue à cette époque une destination privilégiée, la Suisse est en effet souvent abordée par Schaffhouse, qui constitue avec Bâle et, dans une moindre mesure, Constance, un accès commode au territoire helvétique.

Ainsi que le montre l'exemple de Goethe et de Stolberg, la présence de la chute est régulièrement associée à l'existence de la cité schaffhousienne, à propos de laquelle l'opinion des visiteurs diverge. Contrairement au Britannique Coxe, Schmidt et Madame Roland ont, pour leur part, affiché une certaine déception face à la banalité de la ville dont le pont en a cependant intrigué plus d'un. Considéré comme une véritable prouesse architecturale, l'édifice remporte les suffrages de tous ceux qui s'y sont intéressés<sup>1841</sup>, hormis ceux d'un Benjamin de Laborde cherchant à contredire les propos de Coxe.

Quant à la forteresse du Munot, aux origines et à la destination demeurées mystérieuses, elle n'a guère généré que des propos négatifs comme chez Madame Roland et Schmidt. Si ce dernier s'est intéressé aux érudits locaux, spécialement au

---

<sup>1839</sup> AYRAULT, Roger, *op. cit.*, p. 461.

<sup>1840</sup> *Ibid.*, p. 461.

<sup>1841</sup> Andreae (1763), Coxe (1776), Madame Roland (1787).

mathématicien Jetzler, il faut reconnaître que la majorité des voyageurs ne vient à Schaffhouse que pour voir la cataracte.

À l'exception de Hirschfeld, qui n'a fourni aucun détail sur le site, tous les visiteurs se sont attachés à rendre compte à la fois du phénomène lui-même et de leurs impressions personnelles. Qualifiée de sujet inépuisable par Goethe, qui y vit l'occasion d'exercer sa plume, la description de la cataracte a été ressentie comme une entreprise difficile par nombre d'observateurs tels qu'Andreae, Coxe, Storr et Halem, et même comme un véritable défi par Schmidt.

Pouvant être abordée sous deux angles différents, par Neuhausen sur la rive schaffhousienne ou par le château de Laufen du côté zurichois, la chute a fait l'objet lors du premier contact avec elle de jugements divers : si l'arrivée par Neuhausen, réputée défavorable, a effectivement déçu Schmidt lors de sa seconde visite, ainsi que Karamzine et Wordsworth, d'autres comme Goethe en 1779, Bürde, Sophie von La Roche, Madame Roland et Halem, ont d'emblée apprécié la vue, ce qui nous incite à relativiser l'opinion négative sur ce poste d'observation, pourtant très répandue. En dépit de quelques réserves émises par Meiners, l'approche par le château de Laufen, en revanche, est unanimement saluée par les voyageurs.

Parmi les causes de la diversité des perceptions, le moment choisi pour la promenade apparaît comme déterminant et pousse certains à multiplier les visites à différentes heures de la journée. Ainsi Laborde se rend-il de nuit sur le site dont il constate l'aspect encore plus effroyable, tandis que Madame Roland privilégie la luminosité matinale qui accentue les contrastes.

La question des dimensions de la chute occupe de nombreux observateurs qui tentent de les estimer, à l'instar de Coxe et de Schmidt, tandis que d'autres, comme Halem et Andreae, s'emploient à rectifier des chiffres lus par ailleurs. Conscient de l'influence des saisons sur le débit des flots, Schmidt préfère, quant à lui, renoncer à cet exercice.

Si le passage d'une rive à l'autre est fréquemment évoqué par les promeneurs, ceux-ci sont en revanche peu nombreux à effectuer l'ascension du rocher central, comme le firent, en 1779, Goethe et le duc de Weimar. Ce bloc rocheux a toutefois attiré l'attention de certains en raison de la présence, par intermittence, d'une figurine en bois, qu'Andreae considère comme une désacralisation du site.

L'arc-en-ciel se formant au pied de la cataracte, qui a fasciné les esprits même les plus scientifiques tels Bürde et Schmidt, a pris chez Goethe et Halem une portée métaphorique plus vaste, devenant chez le premier une image de la réunion des contraires et chez le second une allégorie de la victoire. Mais s'adressant à tous les sens des visiteurs, le spectacle de la cataracte a incité ceux-ci à ne pas limiter leurs remarques à une approche visuelle. Plusieurs ont ressenti jusque dans leur tréfonds les vibrations provoquées par les flots déchaînés ; l'environnement sonore, particulièrement assourdissant, a également fait l'objet de commentaires, entre autres chez Storr et Schmidt.

Symbole de l'indicible et de l'irreprésentable, la cataracte a fourni à certains, tels que Meiners, Andreae, Storr et Halem, l'opportunité de développer leur réflexion sur les limites de la perception humaine ou de l'art. Face aux difficultés de rendre compte d'un tel accident de la nature, les voyageurs ont multiplié les optiques : à l'instar de Storr et de Goethe, les savants ont mis à l'épreuve leur rigueur scientifique et tenté une approche rationnelle de la chute, procédant à l'analyse du moindre mouvement des flots et du moindre reflet. Coxe, Laborde, Storr, Schmidt et Madame Roland ont fait appel, pour leur part, à la théorie du sublime pour mettre en mots le spectacle qui s'offrait à leurs sens, démontrant, si besoin en était, la fortune européenne du concept forgé par l'Anglais Burke en 1756. Portant à son paroxysme une idée esquissée par Bürde, Hülsen a fait du phénomène l'expression de l'âme romantique.

D'autres encore ont tenté d'inscrire la cascade dans des ensembles allégoriques, conférant à celle-ci une aura mythique. C'est ainsi qu'Andreae, Coxe et Schmidt ont vu dans les rochers dressés au centre de la cataracte des colosses luttant contre les eaux, perspective qu'ont inversée Sophie von La Roche et Halem pour lesquels l'élément minéral s'incline au contraire devant la puissance des flots.

Comparée par Schmidt à un monstre prêt à engloutir le visiteur, la chute apparaît à Madame Roland comme une manifestation infernale, image initiée par le poète allemand Lenz et son expression « enfer d'eau », passée à la postérité grâce à la traduction des *Lettres* de Coxe par Ramond de Carbonnières. Fascinés par le bouillonnement des flots, nombreux sont les visiteurs à recourir à l'image du chaudron<sup>1842</sup>. Reconnue par nombre de voyageurs, la complexité du phénomène a conduit à de multiples interprétations du déferlement continu des énormes masses d'eau : si Goethe, s'opposant à Lavater, a vu

---

<sup>1842</sup> Goethe en 1797, Storr en 1781, Schmidt en 1786, Halem en 1790.

la cataracte en perpétuelle évolution, Storr y a décrypté les signes d'un anéantissement sans fin et Laborde est allé jusqu'à en pressentir la disparition. Considérant la chute comme la manifestation de la toute-puissance divine, Andreae, Stolberg et Madame Roland ont fait de celle-ci le révélateur de l'insignifiance de l'être humain, contrairement à Sophie von La Roche qui y a vu le signe de la protection divine.

Les visiteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment les femmes, ont également fait de la cataracte le vecteur de leurs pensées les plus intimes. Chez Sophie von La Roche par exemple, la chute déclenche un mécanisme d'idéalisation du passé, tandis que Madame Roland, assise au bord de l'eau, se laisse aller à livrer ses états d'âme. Pour les auteurs de sexe masculin, la chute permet, en devenant un élément de comparaison, d'honorer un personnage admirable. Ainsi Goethe fait-il l'éloge d'Erwin von Steinbach en 1775 et de Lavater en 1779, tandis qu'Halem rend également hommage au théologien zurichois ainsi qu'à Jetzler.

Enfin, on voit apparaître au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec Coxe, l'idée d'un défi lancé par un Britannique à la cataracte, acte qualifié de stupide par Meiners en 1783. Entrant peu à peu dans la tradition, cette idée fera, comme nous le verrons, l'objet de développements littéraires inattendus au cours du siècle suivant.

### **3-2-3 Voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle**

#### **3-2-3-1 VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth (1807-1808)**

Peu après avoir achevé le portrait de Madame Murat, commandé par Napoléon I<sup>er</sup>, la portraitiste et paysagiste de renom partit pour la Suisse, où elle passa les étés 1807 et 1808, afin de contempler la « grande et belle nature [...] et courir les montagnes »<sup>1843</sup>. Au chapitre XXVII des *Souvenirs*, consacré au séjour en Suisse de 1808<sup>1844</sup>, Élisabeth Vigée-Lebrun insère dans son récit certaines des lettres envoyées à son amie la comtesse Anna Potocka (1776-1867), princesse polonaise vivant à Paris, à laquelle elle avait adressé une relation complète de son périple. Soulignant son goût pour le voyage et sa

---

<sup>1843</sup> VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth, HERRMANN, Claudine (éd), *Souvenirs* 2, t. 2, Paris, Édition Des femmes, 1986, p. 160.

<sup>1844</sup> Il arrive toutefois à Madame Lebrun d'amalgamer dans ses *Souvenirs* les deux voyages effectués à une année d'intervalle. Voir : PITT-RIVERS, Françoise, *Madame Vigée-Lebrun*, Paris, NRF Gallimard, 2001, p. 214.

méconnaissance de la Suisse<sup>1845</sup>, l'artiste justifie son départ par le besoin de combler une lacune.

Entrée en Suisse par Bâle, Élisabeth Vigée-Lebrun renonce tout net à décrire une ville qu'elle estime « beaucoup trop connue »<sup>1846</sup>. Elle se rend ensuite à Bienne, Lauterbrunnen et Schaffhouse, puis aux chutes du Rhin, à Zurich, dans la vallée de Glaris, à Soleure et à Vevey. À Coppet, elle fait le portrait de Madame de Staël, avant de gagner Genève, Chamouny, Neuchâtel, Lucerne et Undersee.

Décrivant une nature tour à tour paisible et pleine de périls, la voyageuse arpente l'île Saint-Pierre et les bords du Léman sur les pas de Rousseau dont elle connaît bien la *Nouvelle Héloïse*<sup>1847</sup>, à l'instar de Madame Roland. Au contact des diverses contrées traversées, son regard de peintre paysagiste s'aiguise :

Aimable comtesse, je continuerai à vous faire voyager avec moi dans cette contrée tant aimée des artistes, des poètes et des esprits rêveurs, les spectacles, et les tableaux qui vont passer sous vos yeux sont de la plus grande sublimité<sup>1848</sup>.

Avant de contempler les chutes du Rhin à Schaffhouse, Élisabeth Vigée-Lebrun est passée par Lauterbrunnen, où elle a vu, tout comme Madame Roland en 1787, la cascade du Staubbach. Elle en a notamment retenu la hauteur et le fracas provoqué par la chute de la masse d'eau, fracas qui « vous éblouit, vous étourdit et vous fait perdre la tête »<sup>1849</sup>. Arrivée à Schaffhouse, l'artiste reçoit la visite du bourgmestre qui se propose de la conduire à la cataracte en bateau. Dans une lettre à la comtesse Potocka, la voyageuse consacre une quinzaine de lignes à cette visite.

Madame Vigée-Lebrun aborde le site sans préciser sur quelle rive elle débarque :

[Le bourgmestre] me mena dans un très petit bateau, et je ne pouvais me défendre d'un peu de frayeur en voyant quantité de rochers placés çà et là sur notre passage. Enfin nous arrivâmes au bas de cette chute d'eau dont la majestueuse beauté inspire une sorte de terreur. Je suis montée aussitôt dans le petit pavillon qu'ébranle continuellement la violence de la cascade. Ce pavillon est le point d'où l'on peut jouir de la manière la plus complète de l'effet des vastes masses d'eau ;

---

<sup>1845</sup> VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth, *op. cit.*, t. 2, p. 160.

<sup>1846</sup> *Ibid*, p. 160.

<sup>1847</sup> *Ibid*, p. 163.

<sup>1848</sup> *Ibid*, p. 165.

<sup>1849</sup> *Ibid*, p. 166.

l'arc-en-ciel s'y voit constamment. J'ai visité également le dessus de la chute qui est superbe. J'ai peint ces deux vues<sup>1850</sup>.

Ni le Schlössli Wörth, ni le château de Laufen n'étant explicitement mentionnés, le parcours de la visiteuse est particulièrement difficile à reconstituer. Néanmoins, il est probable que celle-ci a suivi le courant depuis Schaffhouse et mis pied à terre en amont de la cataracte, avant que les flots ne deviennent des rapides. Le « pavillon qu'ébranle continuellement la violence de la cascade » rappelle une avancée de la passerelle accrochée à la paroi rocheuse au pied du château de Laufen ; c'est pourquoi nous pensons qu'Élisabeth Vigée-Lebrun a accosté sur la rive zurichoise, d'autant qu'elle évoque également sa visite du « dessus de la chute », point de vue accessible depuis le château de Laufen. Toutefois, un détail paraît étonnant : l'artiste ne fait aucune transition entre son approche en bateau et son arrivée en bas de la chute, alors qu'un détour à pied a dû être effectué.

S'inscrivant dans la sensibilité théorisée par Burke, Madame Vigée-Lebrun souligne « la majestueuse beauté [de la chute qui lui] inspire une sorte de terreur »<sup>1851</sup>, mais n'hésite pas à s'aventurer près de l'abîme, affichant ainsi une certaine témérité. Le peintre paysagiste qu'elle est ne développe cependant pas plus avant sa description, se bornant à signaler avoir peint les deux vues qu'elle considère comme intéressantes. Nous n'avons trouvé aucune trace de ces tableaux qui ont probablement disparu, comme la majorité de la centaine des pastels de Suisse<sup>1852</sup>.

Habitué à l'observation, l'œil de l'artiste parvient à décrypter la variété des paysages helvétiques :

Chère comtesse, en voyageant en Suisse, on passe d'enchantement en enchantement ; quand on sait bien voir, on n'y connaît point la monotonie<sup>1853</sup>.

On regrette l'absence des spectacles et tableaux, tels que ceux annoncés au début de la lettre II<sup>1854</sup>. Manifestement plus à l'aise avec ses pinceaux<sup>1855</sup>, Madame Vigée-Lebrun se

---

<sup>1850</sup> *Ibid*, p. 167.

<sup>1851</sup> *Ibid*, p. 167.

<sup>1852</sup> PITT-RIVERS, Françoise, *op. cit.*, p. 213.

<sup>1853</sup> VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth, *op. cit.*, t. 2, p. 169.

<sup>1854</sup> *Ibid*, p. 165.

<sup>1855</sup> Les peintures de la chute du Rhin font partie de la production standardisée de vues de Suisse réalisées par Élisabeth Vigée-Lebrun. Voir : BOERLIN-BRODBECK, Yvonne, « Le rôle de la France dans la

montre peu prolixes lorsqu'il s'agit de décrire des paysages. Cependant, on ne peut s'empêcher de ressentir avec Françoise Pitt-Rivers l'enthousiasme dont l'artiste fait preuve lors de la visite de sites pittoresques dont les chutes font partie. L'attraction de la voyageuse pour la nature sauvage est bien réelle, même si le peintre peine à l'exprimer pleinement. Nous en voulons pour preuve cet extrait d'une lettre à sa fille :

Les spectacles de la nature consolent ou distraient de bien des peines, je viens de l'éprouver plus fort que jamais. Tu ne peux avoir l'idée des jouissances que j'ai ressenties dans nos courses en Suisse ; tu ne peux te figurer tous les tableaux, tous ces points de vue, tous ces sites si variés, si pittoresques<sup>1856</sup>.

### 3-2-3-2 CUSTINE, Astolphe, marquis de (1811)

Arrivé en Suisse par Bâle le 27 mai 1811, en compagnie de sa mère Delphine et du médecin Koreff, ami de cette dernière, Custine avait repris la route dès le 30 pour gagner Constance via Schaffhouse. Littéralement fasciné par le fleuve et ses paysages entre Bâle et Laufenburg, comme en témoignent les lettres des 29 et 30 mai<sup>1857</sup>, le jeune homme avait soudainement renoncé à écrire. Parvenu à Zurich, il avait repris la plume le 9 juin pour exposer à Sara la cause de son silence, à savoir la grande morosité qui s'était emparée de lui et avait « jeté un voile » sur les sites visités durant cette période<sup>1858</sup>, dont la chute du Rhin.

Dans la missive du 11 juin, vraisemblablement destinée aussi à Sara, le marquis souhaite « s'occuper de l'arrière » et revient sur ce qu'il a vu après le 30 mai, notamment à Schaffhouse :

Je ne vous ai rien dit de Schaffhouse. Cette merveille tant vantée n'a pas trompé mon espoir, parce que cet espoir était modeste. [...]. Mais il faut convenir que si j'en avais cru les tableaux de Coxe et de tant d'autres, j'aurais été mécontent du modèle<sup>1859</sup>.

---

découverte de la Suisse », in : LEGRAND, Catherine, MEJANES, Jean-François, STARCKY Emmanuel (éd), *Le paysage en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque organisé au Musée du Louvre par le service culturel du 25 au 27 janvier 1990, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1994, p. 258.

<sup>1856</sup> VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth, *op. cit.*, t. 2, p. 183.

<sup>1857</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 11-15.

<sup>1858</sup> Voir *supra*, 3-1-3-1.

<sup>1859</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 16.

La grande tristesse qui avait saisi le voyageur n'explique manifestement pas à elle seule sa déception face à la cataracte, déception qu'il dissimule derrière une remarque empreinte d'ironie. Bien qu'ayant eu connaissance, entre autres, de l'élogieuse description de W. Coxe, une référence en la matière, Custine s'était construit un horizon d'attente « modeste », qu'il justifie en dépeignant ainsi le spectacle :

La cascade du Rhin fait peu d'effet parce qu'elle est trop basse pour sa largeur ; de loin, on la prendrait pour une retenue d'eau formée à dessein, afin de bâtir quelque usine sur un courant détourné. Il n'y a d'admirable, dans cette cataracte, que l'énorme masse d'eau qui y tourne sur elle-même ; c'est une mer qui se déroule ; mais le cadre de cette grande scène est pauvre, rien de majestueux, rien de sauvage n'y parle à l'imagination ; j'aime encore mieux Laufenburg. À Schaffhouse, il faudrait ne voir absolument que la chute d'eau et pouvoir se cacher les ignobles coteaux couverts de vignes dont le fleuve est bordé. Ces bourgeoises marques de culture déshonorent le Rhin au moment où il fait l'acte d'indépendance le plus éclatant, puisqu'il échappe d'un saut à l'industrie, à la navigation, et qu'il oppose au commerce une barrière insurmontable<sup>1860</sup>.

Perdant de sa superbe au moment même où il tente de se libérer d'un environnement inadapté, le saut du Rhin ressemble au jeune homme qui voit en lui le symbole de sa propre tentative d'affranchissement, vis-à-vis de sa mère très probablement, mais aussi vis-à-vis des convenances de l'époque qui ne pouvaient tolérer l'homosexualité, ainsi que le suggère Francine-Dominique Liechtenhan :

[...], le voyageur sent naître les pulsions d'une existence nouvelle. [...]. Les différents aspects des paysages se modèlent sur la destinée du voyageur, insinuée par la métaphore, l'hyperbole, l'oxymoron. [...]. Enfin, le jeune homme se croit libre de transgresser l'ordre moral et social<sup>1861</sup>.

D'autres éléments du paysage suisse, tels que les alpages, concourent certes à illustrer également cette approche, mais il est intéressant de constater que c'est le Rhin à Laufen qui inaugure cette tendance.

La description de la cataracte de Schaffhouse permet en outre à Custine de développer un autre aspect de sa pensée, que F.-D. Liechtenhan qualifie de « dénonciation des principes démocratiques »<sup>1862</sup>. Le « péril révolutionnaire » ayant coûté

---

<sup>1860</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>1861</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 27.

<sup>1862</sup> *Ibid.*, p. 5.



cher à la famille Custine<sup>1863</sup>, on peut effectivement, avec F.-D. Liechtenhan, voir dans certaines parties du récit du marquis l'expression d'une « attitude politique conservatrice [qui] cache mal les déceptions de ce personnage issu de la haute aristocratie qui revendique les privilèges d'antan »<sup>1864</sup>. Dépourvu de toute majesté, l'environnement de la cataracte est perçu comme le symbole de la bourgeoisie porteuse des nouveaux courants démocratiques, contre laquelle le fleuve et son énorme masse d'eau, métaphore de l'aristocratie, entrent en lutte en imposant des entraves au commerce et à l'industrie. Custine s'emploierait donc à « traduire les régions parcourues, [à] les soumettre à sa pensée, ses croyances et ses doctrines »<sup>1865</sup>. La cataracte ne serait-elle, à ses yeux, qu'un instrument lui permettant de manifester sa révolte ou bien le voyageur est-il resté totalement insensible à la beauté intrinsèque du site ? La fin de la lettre du 11 juin nous éclaire quelque peu sur ce point :

Je n'ai compris l'admiration des voyageurs que sur le petit échafaudage construit au bas du rocher de Laufen. Quant au bruit, il ne vous empêche jamais de vous entendre parler, quelque près que vous soyez de la chute<sup>1866</sup>.

Visiblement touché par la force du phénomène alors qu'il se trouve sur la passerelle au pied du château de Laufen, Custine se montre cependant peu prolix, se contentant de rectifier les déclarations de certains visiteurs quant au bruit provoqué par le grondement des eaux.

Le caractère succinct des descriptions peut effectivement s'expliquer par le contexte purement autobiographique du récit<sup>1867</sup> : comme le remarque F.-D. Liechtenhan, les paysages dépeints par Custine, le plus souvent « introspectifs », servent à refléter la crise morale du marquis<sup>1868</sup>. Mais il peut s'agir aussi pour le jeune homme de montrer sa volonté de rester au plus près de la vérité, ainsi qu'il le déclare à Sara dans la lettre du 18 août 1811 :

Je souffre de ne pouvoir vous donner qu'une faible idée de ces beaux lieux : les descriptions sont de si mauvaises copies de la nature ! Elles ne se font lire que lorsqu'elles ne sont pas vraies ; les

---

<sup>1863</sup> Le père du marquis de Custine fut arrêté par la Convention en janvier 1794 et exécuté.

<sup>1864</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 5.

<sup>1865</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>1866</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 18.

<sup>1867</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 25.

<sup>1868</sup> *Ibid.*, p. 26.

écrivains ne disent jamais leur secret ; je suis persuadé qu'ils nous plaisent surtout par leurs mensonges<sup>1869</sup>.

Totalement imprégné de la personnalité de son auteur, le récit de voyage de Custine lui donne l'occasion de présenter une partie de sa biographie, celle qui concerne à la fois l'homme et le marginal. Utilisant à plusieurs reprises les paysages suisses pour illustrer à la fois ses états d'âme, sa perception de l'histoire et sa conception politique, le marquis considère les chutes sous un éclairage inattendu, manifestant ainsi « la volonté d'un auteur qui veut renouveler la littérature de voyage »<sup>1870</sup>.

En exprimant ses réserves à l'égard de la description de Coxe, Custine suggère qu'il ne se laisse que très peu influencer par ses lectures et rejoint Jean-Jacques Rousseau et sa dénonciation des « méfaits de la littérature de voyage qui conditionne le touriste, le prive de toute surprise et dépouille ses impressions de spontanéité réelle »<sup>1871</sup>. Ce qui est trop connu ne méritant pas, selon Custine, de description circonstanciée, on comprend mieux son intérêt pour les rapides de Laufenburg qui, à notre connaissance, ne figurent dans aucun récit de voyageur français antérieur au sien. Vierge de toute interférence avec une lecture antérieure, son ouvrage peut donc livrer une vision entièrement personnelle d'un site visité.

Plus qu'une passion pour une région, c'est une « passion pour la découverte »<sup>1872</sup> qui anime Custine lors de son périple en Suisse de 1811. Ainsi que le déclare Julien-Frédéric Tarn, « le voyage le métamorphose et lui révèle sa vocation de voyageur »<sup>1873</sup>. Ce voyageur conçoit l'espace et le déplacement comme un miroir de l'âme et une trajectoire personnelle, comme une sorte « d'itinéraire autobiographique »<sup>1874</sup>, dont les divers contacts avec le Rhin suisse constituent des moments clés.

---

<sup>1869</sup> CUSTINE, Astolphe de, *op. cit.*, p. 37.

<sup>1870</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 8.

<sup>1871</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>1872</sup> TARN, Julien-Frédéric, *op. cit.*, p. 37.

<sup>1873</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>1874</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 4.

### 3-2-3-3 KLINGEMANN, August (1825)

Au terme d'un voyage nocturne depuis Stuttgart en diligence, le directeur du théâtre de Braunschweig entre en Suisse par Schaffhouse le 1<sup>er</sup> septembre 1825, en fin de matinée :

Es ist die erste schweizerische Stadt, welche wir betraten, übrigens wurde sie erst im Jahre 1501 in den Bund der Eidgenossen aufgenommen ; [...]. Der Ort selbst ist unbedeutend, aber er liegt in einer pittoresken Gegend, an dem vorüberrauschenden Rheine und von Bergen umkränzt, welche jedoch noch immer an das angenehme Schwabenland gemahnen, keinesweges aber sich im Character ächt schweizerischer Natur geltend machen<sup>1875</sup>.

Jugeant, à l'instar de nombreux voyageurs, la cité inintéressante, Klingemann se penche sur son environnement immédiat, qu'il qualifie de « pittoresque », notamment en raison de la présence du Rhin. Curieusement, le paysage schaffhousois n'est pas considéré comme emblématique des panoramas suisses, Klingemann rapprochant celui-ci davantage de la Souabe. Rappelant l'admission tardive du canton de Schaffhouse dans la Confédération<sup>1876</sup>, le voyageur semble laisser entendre que la région serait encore à la recherche d'une identité.

Fidèle à l'engagement pris lors du périple de 1821 de toujours se loger au plus près du « magnifique fleuve »<sup>1877</sup>, Klingemann descend à l'auberge « Zum Schiff » et justifie sa venue à Schaffhouse par le seul dessein d'y contempler la chute du Rhin<sup>1878</sup>. Avec en mémoire les enseignements de Matthisson dont il a manifestement lu les *Fragmente* (1815)<sup>1879</sup>, Klingemann prend la direction du château de Laufen. Après avoir franchi le pont de Schaffhouse, il longe la rive gauche du fleuve et débute sa description par une allusion à l'environnement sonore :

---

<sup>1875</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, Braunschweig, Meyer, 1828, p. 105. [C'est la première ville suisse dans laquelle nous entrâmes, d'ailleurs, elle ne fut accueillie dans la Confédération qu'en 1501 ; [...]. Le canton en lui-même est insignifiant mais il est situé dans une contrée pittoresque, au bord du Rhin qui s'écoule bruyamment, et couronnée de montagnes qui rappellent toutefois encore la Souabe, mais qui ne se fait en aucun cas valoir par son caractère d'une nature véritablement suisse.]

<sup>1876</sup> En 1804-1805, Klingemann avait écrit un drame historique intitulé *Der Schweizerbund (La Confédération Suisse)*.

<sup>1877</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 1, p. 251.

<sup>1878</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 106.

<sup>1879</sup> Dans cet ouvrage, que nous n'avons malheureusement pas pu consulter, Matthisson fait, entre autres, le récit de son passage aux chutes en 1787.

Dicht am Thore brauset uns schon der Rhein entgegen, hier noch ein frischer Jüngling, klare, durchsichtige Wogen, ähnlich denen eines spiegelhellen Forellenbachs, vor sich hertreibend. Von der Brücke aus sehen wir ihn zu unserer Linken seiner Heimath entströmen, um rechts hinab den schönen deutschen Ufern zuzueilen<sup>1880</sup>.

En mettant en relief le caractère juvénile du cours d'eau, Klingemann se rapproche de voyageurs tels que Friederike Brun et Stolberg. Mais à la différence de ces derniers, qui évoquaient la portion située entre les sources et le lac de Constance, c'est-à-dire celle où le Rhin ressemble davantage à un torrent de montagne, Klingemann se trouve bien plus en aval, en un lieu où il est devenu plus paisible. Dans le cours du fleuve, Schaffhouse apparaît comme une charnière entre les Grisons où il prend sa source, et « les rives allemandes » vers lesquelles il se dirige. Employant ici le pluriel, le voyageur désignerait donc la partie du fleuve coulant exclusivement en terre allemande, c'est-à-dire à partir de Karlsruhe. Ignorerait-il délibérément le secteur où le Rhin constitue la frontière entre l'Allemagne et la France ? Nous pensons plutôt que Klingemann s'inscrit ici subtilement dans la notion de « Rhin romantique », initiée par Friedrich Schlegel lors de son périple sur les bords du fleuve en 1802, puis politisée par Ernst Moritz Arndt en 1813 avec son mot d'ordre « Le Rhin, fleuve de l'Allemagne mais non frontière de l'Allemagne »<sup>1881</sup>.

Depuis le sommet d'une colline, le promeneur domine Schaffhouse et le Rhin :

Unseren Weg fortsetzend, erheben uns dann die emporsteigenden Berge immer höher und höher über ihn, bis wir tief unter uns zur rechten Seite die Stadt Schaffhausen in ihrem anmuthigen Thalschoße ausgebreitet erblicken, wie sie, von dem pittoresk gestalteten Festungswerke Unnoth<sup>1882</sup> seltsam überherrscht, sich neugierig in dem vorübergleitenden Strome zu beschauen scheint<sup>1883</sup>.

---

<sup>1880</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 106. [Tout près de la porte, nous arrive déjà le grondement du Rhin, ici encore un jeune homme plein de vie, des ondes limpides, transparentes, avançant pareilles à celles d'un torrent à truites clair et miroitant. Depuis le pont, nous le voyons sortir de sa terre natale à notre gauche pour se hâter à droite vers les belles rives allemandes.]

<sup>1881</sup> Voir *supra*, 1-3.

<sup>1882</sup> Construite à partir de 1564, la forteresse en question s'appelle en réalité Munot. Unnoth est le nom d'une fortification antérieure, d'origine médiévale.

<sup>1883</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 106. [Pendant que nous poursuivons notre chemin, les montagnes qui s'élèvent nous emmènent de plus en plus haut au-dessus de lui, jusqu'à ce que nous apercevions tout en bas sur notre droite, étendue dans le gracieux giron de sa vallée, la ville de Schaffhouse étrangement dominée par la forteresse d'Unnoth à la forme pittoresque qui semble se mirer avec curiosité dans le fleuve qui glisse devant elle.]

Présentée comme insignifiante au premier abord, la ville de Schaffhouse prend, avec le recul, un tout autre aspect : personnifiée, elle paraît chercher, en contemplant son reflet dans le fleuve, à découvrir sa véritable identité. Klingemann est l'un des rares voyageurs à considérer le Rhin comme miroir de son environnement.

Toujours posté sur la rive zurichoise, le visiteur s'intéresse aussi à la bourgade de Neuhausen :

Ein kleines Dorf, Neuhaus, hemmt darauf für einen Augenblick die Aussicht ; es führt die erste Sylbe seines Namens nicht mit Unrecht, da wir es weiterhin vom Rheinfalle selbst wieder gewahr werden, als ob es neugierig dem Strome bis zu seiner gewaltigen Katastrophe nachschaue. Dieser, von den Weinbergen länger gedeckt, enthüllt sich uns nun auch bald wieder zur rechten Seite, und fängt jetzt an zu murren, und zu brausen, sich in Katarakten zu versuchen und gleichsam sein kriegerisches Vorspiel zu treiben, welches man jedoch zweckmäßig, ganz und gar nicht beachtet, und dagegen lieber Waldung und Gebirge in's Auge faßt<sup>1884</sup>.

À l'instar de Schaffhouse, le village au nom prédestiné est présenté comme un observateur curieux, ce qui a pour effet d'animer la description. Cependant, à la différence de la cité, Neuhausen n'est pas en quête de sa propre image, préférant suivre du regard le fleuve jusqu'à la chute. Jugeant manifestement l'angle d'approche de la cataracte inapproprié, le visiteur détourne son regard du Rhin jusqu'au château de Laufen. Suivant toujours les prescriptions de Matthisson, Klingemann emprunte la passerelle à flanc de rocher :

- - Hier aber – wie soll ich es in Worte zusammendrängen, was, Ohr und Auge betäubend, im Donnersturze gegen uns heranwüthet und uns Vernichtung zu drohen scheint ! - Eine Wasserhölle ! schrie Lenz auf, als er diesen Platz betrat – und fürwahr das ist der richtige, alles umfassende Ausdruck für dieses Neptunische Rasen und Donnern und Schäumen des, sich in wilder Wuth selbst vernichtenden und in Atome und Nebeldunst zerstäubenden Wasserelementes,

---

<sup>1884</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 107. [Ensuite, un petit village, Neuhausen, entrave durant un moment la perspective ; il ne porte pas à tort la première syllabe de son nom [neu, nouveau] comme nous en avons nous-mêmes l'impression à nouveau, plus loin depuis la chute du Rhin, tandis qu'il fait comme s'il suivait de ses yeux avides de choses nouvelles le fleuve jusqu'à sa violente catastrophe. Celui-ci, qui continue à être couvert de vignobles, se révèle bientôt encore à nous sur le côté droit, et commence à grommeler et gronder, à s'essayer à des cataractes et, pour ainsi dire, à faire son prélude guerrier auquel l'on ne prête, à dessein, toutefois absolument pas attention, préférant au contraire diriger son regard sur la forêt et les montagnes.]

welches, als wolle es uns in seine entsetzliche Charybnis hineinwirbeln, unmittelbar auf uns herabzusausen scheint<sup>1885</sup>.

Subjugué par le spectacle, Klingemann rencontre, comme beaucoup d'autres, des difficultés à rendre compte de ce qu'il voit, difficultés matérialisées directement dans le texte sous la forme d'un blanc. Les mots se dérobaient sous sa plume, l'auteur, incapable dans un premier temps d'entamer une description, se contente de donner corps à ses impressions en présentant la cataracte comme une menace sur sa propre personne. Comme Stolberg, il recourt à la fameuse citation de Jakob Michael Reinhold Lenz, ami et rival de Goethe. Puis, parvenu à surmonter son mutisme, Klingemann concentre son attention sur la force autodestructrice des eaux de la cascade qui s'anéantissent elles-mêmes au point de n'être plus qu'atomes. Menaçant d'entraîner les spectateurs, le chaos ainsi décrit prend les traits de Charybde, fille de Poséidon, qui engloutissait les navires dans ses tourbillons. Identifié à Neptune, le dieu des mers est rendu métaphoriquement responsable du tonnerre et de l'écume formés par la chute. Plongé dans une atmosphère empreinte de mythologie, le voyageur se livre à un véritable face-à-face avec le phénomène naturel :

Der erste Eindruck ist Schrecken und Entsetzen, vor solcher ungeheuern Uebermacht der in Zorn und Aufruhr gesetzten Naturgewalten, und es läßt uns einen Augenblick schaudern und zurückweichen - - gleich darauf aber hebt es sich in der männlichen Brust zu freudiger Begeisterung und kühner, fast wilder Luft, diesen donnerden Mächten Trotz zu bieten, oder jubelnd mit ihnen vereint, in die weite Natur fortzustürmen<sup>1886</sup>.

D'abord proche de la perception véhiculée par la théorie du sublime, qui souligne l'aspect à la fois grandiose et terrible de la nature, le regard que l'observateur porte sur la chute traduit bientôt sa volonté d'entrer en communion avec cette nature pourtant violente :

---

<sup>1885</sup> *Ibid.*, p. 107. [- - Mais ici, comment puis-je condenser en paroles ce qui, étourdissant nos oreilles et nos yeux, s'avance furieusement vers nous dans le tonnerre de la chute et semble nous menacer d'anéantissement ! – Un enfer d'eau !, s'écria Lenz, lorsqu'il arriva à cet endroit – et assurément, c'est l'expression juste qui résume tout ce déchaînement, ce tonnerre et cette écume neptuniens de l'élément aquatique qui, dans sa rage sauvage, s'anéantit lui-même et se disperse en atomes et en poussière de brouillard et qui semble se précipiter directement sur nous et nous emporter dans un effrayant tourbillon de Charybde.]

<sup>1886</sup> *Ibid.*, t. 3, p. 108. [La première impression est celle du saisissement et de l'effroi face à la force énorme de ces puissances naturelles en colère et en rébellion, et cela nous fait frémir et reculer un instant - - mais immédiatement après, la poitrine de l'homme se gonfle d'un joyeux enthousiasme et d'un air intrépide et presque sauvage pour défier ces forces tonitruantes ou bien pour aller se précipiter dans la vaste nature, uni avec elles dans la joie.]

Dieses uns unwillkürlich ergreifende und zur Entzückung entglühende Gefühl aber entbindet sich aus dem Erwachen in uns wohnender, höherer Geisterkräfte, welcher die Natur, auch in ihrer wildesten Raserei nicht mit Vernichtung zu schrecken vermag, eben weil sie sich, im Selbstbewußtsein angestammter göttlicher Freiheit, über Tod und Zerstörung erhebt. – Unsterblichkeit heißt dieses Bewußtsein, welches uns hier dem donnernden Katarakte begeistert entgegengrängt, so daß wir bis dicht unter seinen Sturz hinaufschreiten und uns von dem schäumenden Gischt seiner Wogen, ohne Furcht in sie hinabgerissen zu werden, besprühen lassen<sup>1887</sup>.

Agissant comme le révélateur de forces jusque-là profondément enfouies, le formidable spectacle de la cataracte s'inscrit dans une perspective romantique et fait naître chez Klingemann un sentiment d'immortalité et d'invulnérabilité qui annihile toute crainte. Poursuivant sa visite sur la galerie, l'auteur analyse les effets que la scène produit sur lui :

Die Gallerie von schwankenden Brettern, [...] hat drei Abtheilungen zu verschiedener Ansicht. Auf der obersten Höhe derselben stehen wir unmittelbar unter dem [...] herabrasenden Wassersturze, und es ist die ungeheure Kraft und Gewalt, welche uns hier mit Staunen und Bewunderung erfüllt, [...]. Einige Schritte weiter abwärts, führen uns dagegen dicht neben den Fall, wo der Anblick der von ihm, gleichsam zur Vernichtung gebrachten, nun aber mit Blitzes Schnelle fortsausenden und ihm entrinnenden Fluthen, welche sich, eine der andern nachdrängend, in ewiger Folge erneuern, uns betäubenden Schwindel erregt, und einen so rasch treibenden Wechsel von Gefühlen entwickelt, als wären wir dicht neben das laufende Rad der Zeit gestellt, welches sich unaufhaltbar und immer schneller und schneller um seine Axe schwingt<sup>1888</sup>.

Distinguant plusieurs étapes correspondant chacune à un point de vue particulier sur la chute, Klingemann tend à conférer à son ressenti un caractère universel par l'emploi de

---

<sup>1887</sup> *Ibid.*, t. 3, p. 108. [Ce sentiment qui nous saisit involontairement et nous enflamme jusqu'au ravissement naît de l'éveil de forces spirituelles supérieures qui nous habitent et que la nature, même dans sa rage la plus sauvage ne parvient pas à effrayer par la menace de l'anéantissement, justement parce que, dans la conscience de la liberté divine innée, elle s'élève au-dessus de la mort et de la destruction. – Immortalité, ainsi s'appelle cette conscience qui nous pousse avec enthousiasme vers la cataracte grondante, si bien que nous cheminons jusqu'au bas de sa chute et nous nous laissons asperger par les gerbes écumantes de ses ondes, sans crainte d'être entraînés en elles.]

<sup>1888</sup> *Ibid.*, t. 3, p. 108-109. [La galerie de planches chancelantes, [...] a trois sections pour des vues différentes. Sur la partie la plus haute, nous nous trouvons directement sous la chute d'eau qui [...] déferle et c'est la force et la puissance immenses qui nous remplissent ici d'étonnement et d'admiration, [...]. Quelques pas vers le bas nous mènent au contraire tout près de la chute où le spectacle des flots, pour ainsi dire conduits par elle à la destruction, qui filent à la vitesse de l'éclair et s'échappent d'elle, se poussant l'un l'autre, se renouvellent perpétuellement, suscitent en nous un vertige assourdissant et donnent lieu à une succession si rapide de sensations, comme si nous étions placés près de la roue en marche du temps qui, irrésistiblement, tourne de plus en plus vite sur son axe.]

la première personne du pluriel. L'étonnement et l'admiration perçus dans un premier temps font place à une sensation de vertige lorsque la cataracte et ses eaux, en perpétuel renouvellement, apparaissent comme le symbole de l'écoulement inexorable du temps. Depuis la troisième partie de la passerelle, le panorama prend cependant une toute autre dimension :

– Auf der dritten Abtheilung der Gallerie erreichen wir endlich eine in die volle Ansicht dieser furchtbar schönen Szene hinausgebauete, mit einem Geländer versehene Bank, auf welche wir erschöpft niedersinken [...]. Hier erblicken wir aber den gewaltigen Strom in seiner vollen Breite, aus den Felsenbollwerken der gegenseitigen Ufer, welche ihn zusammenpressen mögten, übermächtig sich Luft machend und die drei wild geformten Klippen, welche wie drohende Riesenglieder von dem durchbrochenen Felsendamme noch stehen geblieben sind, höhnisch umzischend, um dann, gleichsam auf Tod und Leben, den gewaltigen Kampf mit den dunkeln Mächten des Abgrundes zu wagen und in ihren Tiefen entweder untergehend vom Bauche der Erde verschlungen zu werden, oder mit frei entbundener Jugendkraft in dem Lichte der Sonne fortzuströmen<sup>1889</sup>.

Saisissant le paysage dans sa globalité, Klingemann considère le fleuve dans toute sa puissance combattant l'élément minéral représenté par les parois rocheuses, puis les « forces obscures de l'abîme », c'est-à-dire la loi de la pesanteur, qui menacent d'engloutir ses flots. Renaissant au moment même de son anéantissement, le cours d'eau devient la métaphore des lois régissant le monde :

- Der muthige Vorsatz, die furchtbare Katastrophe selbst, und die neue Wiedergeburt – alles liegt hier in einem einzigen Anblicke vor uns da, und giebt dieser unbeschreiblichen Naturscene eine so tiefe Bedeutung, daß wir uns gleichsam vor das aufgeschlagene Buch heiliger Offenbarung gestellt wähnen, um in dieser gewaltigen Naturpoesie die Myserie unsers eigenen höheren Berufes zu ergründen<sup>1890</sup>.

---

<sup>1889</sup> *Ibid.*, p. 109. [- Sur la troisième partie de la galerie, nous atteignons enfin un banc muni d'une rambarde, construit face à la totalité de cette scène effroyablement belle, sur lequel nous nous effondrons, épuisés [...]. Mais ici, nous apercevons dans toute sa largeur le fleuve puissant qui, supérieur en force, se dégage des bastions rocheux de la rive opposée qui pouvaient le comprimer, sifflant dédaigneusement autour des trois récifs aux formes farouches, qui, tels les membres de géants menaçants, subsistent encore du rempart de roche brisé et transpercé, pour ensuite oser, en quelque sorte, le combat violent à la vie à la mort contre les forces obscures de l'abîme et, soit sombrer, englouti par le ventre de la terre, soit poursuivre son cours dans la lumière du soleil avec la force d'une jeunesse librement débridée.]

<sup>1890</sup> *Ibid.*, p. 109. [- Le courageux dessein, la redoutable catastrophe elle-même et la nouvelle renaissance, tout cela se trouve en un seul spectacle, là, devant nous, et donne à cette indescriptible scène de la nature une signification si profonde que nous nous croyons pour ainsi dire placés devant le livre ouvert de la sainte révélation pour sonder, dans cette puissante poésie de la nature, le mystère de notre propre vocation supérieure.]



Prenant une signification religieuse, le spectacle de la chute incite l'observateur à s'interroger sur les mystères qui président à sa propre destinée et à celle du monde :

Vor allen Dingen reißt uns der Anblick der ungeheuren Wassermassen selbst hin, wie sie [...] in donnernde Wolken von Gischt und weißen Schaum wieder emporgestürzt werden, bis sie dann endlich der, gleich einem Vulkane kochende Abgrund in rasendem Wirbel verschlingt. In diesem Augenblick aber verklärt sich die Szene in eine noch höhere, nicht geahnte Zauberpracht : die Sonne tritt nämlich plötzlich aus einem Triumphthore sich öffnender Wolken hervor, und indem sie staunend auf den gewaltigen Kampf des sich befreienden Elementes zu schauen scheint, entzünden sich alle Tropfen desselben zu leuchtenden Brillianten [...] ; über dem Ganzen aber spannt sich still und heilig ein siebenfarbiger Regenbogen, als das Noahzeichen versöhnender Herrlichkeit Gottes aus – und läßt uns niederknien, staunen und anbeten ! - -<sup>1891</sup>.

Comme avalées par l'abîme, les gigantesques masses d'eau pulvérisées sont transfigurées par l'apparition du soleil qui, sous les traits d'un observateur curieux<sup>1892</sup>, vient assister au violent combat que les flots livrent contre les rochers, et génère la formation d'un arc-en-ciel. Signe de la réconciliation divine, cet arc invite à la prière et à l'adoration. La magnificence du paysage et la force déployée par le Rhin permettent donc à Klingemann d'entrer en communion avec la nature et avec Dieu. Depuis le pavillon situé dans la cour du château de Laufen, la perspective va toutefois s'infléchir, la crainte générée par le spectacle s'estompant sous ce nouvel angle de vue. Le fleuve demeuré « noble » et « puissant » devient le symbole du pays de sa naissance, dont il contribue, aux yeux de Klingemann, à construire l'identité:

Der Gartenpavillon mildert das Furchtbare der eben angeschauten Szene, [...] so daß sich von hier aus alles heiterer gestaltet und das Schöne unmittelbar mit dem Erhabenen vermählt wird. Wir blicken hier allerdings grade auf den Katarakt hinunter, aber der eigentliche Schreckenskampf in

---

<sup>1891</sup> *Ibid.*, p. 109-110. [Nous sommes surtout fascinés par le spectacle des gigantesques masses d'eau projetées à nouveau vers le haut [...] en nuages grondants d'embruns et d'écume blanche jusqu'à ce que l'abîme bouillonnant comme un volcan les avale dans un tourbillon furieux. Mais à cet instant, la scène se transfigure en une magnificence magique encore plus grande et insoupçonnée : en effet, le soleil surgit soudain à travers des nuages s'ouvrant à la manière d'un portail triomphal, et tandis qu'il paraît regarder, étonné, le combat violent de l'élément se libérant, toutes les gouttes de ce dernier s'enflamment en de lumineux diamants [...] ; mais au-dessus de l'ensemble, un arc-en-ciel aux sept couleurs se déploie paisiblement et majestueusement, tel le signe de Noé de la conciliante splendeur de Dieu – et nous fait tomber à genou, dans l'étonnement et l'adoration.]

<sup>1892</sup> En présentant les éléments de la nature comme des observateurs curieux, Klingemann semble chercher à multiplier les perspectives. Il s'agit peut-être également pour lui d'un moyen de mettre en scène sa propre curiosité. Ce procédé est récurrent dans le passage analysé ici.

der Tiefe entsetzt uns nicht mehr, dagegen aber bewundern wir die Kraft des edlen Stroms, der, ein Bild alten Schweizersinnes, wie das Land aus dem er hervorbrauset, den Zwang keiner Gegenmacht erdulden will<sup>1893</sup>.

Klingemann tourne ensuite son regard vers les trois rochers situés au milieu de la cascade:

Auf der Kuppe derselben [Klippen] erblickt man ein hölzernes Bild, welches vor zehn Jahren zur Winterszeit, wo die Kraft des Stromes durch den Frost gelähmt wird, ein kühner Schiffer, zum Zeichen, daß er sich hinaufwagte, errichtet hat<sup>1894</sup>.

Comme d'autres visiteurs, Klingemann remarque la présence d'une statuette en bois<sup>1895</sup> dont la mise en place remonterait, selon lui, à une dizaine d'années, c'est-à-dire à 1815. Andreae et Walsh ont également fait état de ce curieux ornement dont la présence sur le rocher central n'a cependant pas été continuée, puisque Laborde en évoque la disparition en 1781. Contrairement à ceux-ci, Klingemann n'associe pas la figurine à un manque criant de bon goût de la part des autochtones. Considéré par lui comme le témoignage d'un acte de bravoure, cet élément généralement qualifié de grotesque ne ternit pas, chez notre voyageur, l'aspect grandiose de la cataracte.

Descendu au pied du château de Laufen, Klingemann s'embarque pour l'autre rive, sans toutefois décrire la traversée que d'autres ont souvent qualifiée de dangereuse. Conduit au Schössli Wörth, il fait de la chambre obscure<sup>1896</sup>, également évoquée par

---

<sup>1893</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 110. [Le pavillon du jardin atténue le caractère effroyable de la scène que l'on vient de voir, [...] si bien que d'ici, tout prend une forme plus sereine et le beau se marie directement avec le sublime. Certes, notre regard descend vers le bas de la cataracte, mais le véritable combat effrayant dans l'abîme ne nous effraie plus, au contraire, nous admirons la force du noble fleuve qui, à l'image de l'ancien esprit suisse, comme le pays dont il surgit, ne veut tolérer la contrainte d'aucun contre-pouvoir.]

<sup>1894</sup> *Ibid.*, p. 110-111. [Sur la cime de ceux-ci [les récifs], on aperçoit une figure en bois qu'un hardi batelier a érigé il y a dix ans, en hiver, au moment où la force du fleuve est paralysée par le gel, pour montrer qu'il se risqua à y monter.]

<sup>1895</sup> Andreae signale la présence d'une figurine en bois en 1763, Walsh vers 1820.

<sup>1896</sup> En route pour Gênes en 1821, Carl Gustav Carus (1789-1869), médecin et peintre saxon disciple de C. D. Friedrich et auteur des *Lettres sur la peinture de paysage (1815-1824)*, a également vu cette chambre obscure ainsi qu'il le relate dans son autobiographie (*Lebenserinnerungen und Denkwürdigkeiten*, t. 2, Leipzig, Brockhaus, 1865, p. 46). Nous savons peu de choses sur l'histoire de cette « camera obscura », ouverte à la visite au Schössli Wörth. Signalée dans de nombreux guides de voyage (Schreiber, Murray, Baedeker), elle aurait été la propriété d'un artiste schaffhouseois. Elle est encore mentionnée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans le guide Joanne sur la Suisse (Paris, Hachette, 1897), p. 305.

Walsh<sup>1897</sup> et Cooper<sup>1898</sup> un passage obligé, avant de livrer du spectacle offert depuis celle-ci une minutieuse description :

Es ist nach der eben vorhergegangenen Betrachtung der furchtbaren Naturscene selbst, eine in der That ungeahnte und höchst seltsame Ueberraschung, wenn man, nach der auf einen Moment durch das Schließen des Fensters im Zimmer verbreiteten Dunkelheit, plötzlich wie durch den Schlag einer Zauberruthe, auf weißem Grunde, in verkleinerter, jedoch lebender und sich rastlos bewegender Abbildung die ganze Landschaft, mit dem wirbelnden und schäumenden Katarakte, dem Rheinrome und seinen Ufern und wandelnden und schiffenden Menschen erblickt, indeß dabei alles so still und ruhig zugeht, ohne den Donner und das Sausen in der Nähe, wie wenn der Schall hier gänzlich aufgehört hätte, und das ganze Wunderbild geisterartig aus einem Träume wiedergeboren wäre<sup>1899</sup>.

Plongé dans l'obscurité, l'auteur est saisi par le contraste entre la scène contemplée plus tôt à l'extérieur et sa réplique à l'intérieur de la chambre : si celle-ci continue à renvoyer l'image d'un paysage vivant et animé, tout bruit en est, en revanche, absent, plongeant ainsi l'observateur dans un univers proche de celui du rêve. Bien que fasciné par ce mode de perception décalé, Klingemann voit cependant transparaître un risque :

Der Kontrast ist in der That so ergreifend und unerwartet, daß mir nie etwas Aehnliches vorgekommen ist ; weshalb man es auch einfältigen Personen, die dergleichen vorher nie sahen, nicht verargen kann, wenn sie die Lust anwandelt, diesen Rheinfluss hier mit sich nach Hause zu nehmen, gleichsam als könnte man ihn ohne Gefahr einpacken und beliebig anderswo hin befördern. – Es giebt übrigens, wie bekannt, viele Abbildungen des Falls sowohl in Kupferstichen als Gemälden, auch der Eigenthümer dieser camera obscura verkauft dergleichen, treu nach der Natur aufgenommen. Daß alle aber ganz kalt lassen und nichts wirken, liegt in dem einfachen Grunde, weil ein Gegenstand, welcher eben nur in seiner höchsten Bewegung dem Anblicke

---

<sup>1897</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 25-26.

<sup>1898</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 296-297 ; COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 81.

<sup>1899</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 111. [Après la contemplation de cette effroyable scène de la nature elle-même, c'est en fait une surprise insoupçonnée et au plus haut point étrange d'apercevoir, après que l'obscurité se soit installée au bout d'un moment en raison de la fermeture de la fenêtre, soudainement comme par un coup de baguette magique, sur fond blanc, la représentation à l'échelle réduite, mais vivante et continuellement animée de tout ce paysage avec la cataracte bouillonnante et écumante, le cours du Rhin et ses rives et les gens qui se promènent et naviguent, et cependant que tout se déroule silencieusement et calmement, sans le tonnerre et le tumulte à côté, comme si le fracas avait complètement cessé et que ce tableau admirable avait surgi d'un rêve comme par enchantement.]

furchtbar und erhaben scheint, nach völliger Aufhebung derselben, und zwar im unendlich verkleinerten Bilde, so gut wie gänzlich vernichtet und ausgelöscht werden muß<sup>1900</sup>.

Même si l'absence d'environnement sonore n'est pas considérée comme nuisible à la qualité du spectacle, les impressions reçues dans la chambre obscure peuvent conduire le visiteur naïf à se représenter, à tort, la cataracte comme un objet que l'on peut ramener avec soi sous la forme d'une reproduction. Klingemann renvoie ici au phénomène de mercantilisation des paysages, spécialement des cascades, qui se développa à la fin des guerres napoléoniennes. Sous la pression croissante d'un public désireux d'emporter un souvenir de Suisse, certains artistes et éditeurs se lancèrent, comme les Bleuler, dans la production de masse de peintures de paysages en tous genres<sup>1901</sup>. Bien qu'appartenant à leur génération, Klingemann se montre critique envers les voyageurs qui cèdent à la tentation d'acquérir l'un de ces tableaux « fidèlement reproduits d'après la nature », dont il dénonce les insuffisances, notamment l'absence de mouvement. En signalant que la perception du sublime disparaît s'il y a abolition du mouvement, l'auteur précise sa conception du rapport de l'art à la nature. Si le silence régnant dans la chambre obscure ne compromet pas une approche sublime du paysage, le caractère statique de ce dernier peut, en revanche, remettre en cause l'existence de l'objet en question. La recherche du mouvement se traduit chez Klingemann par son souhait de s'approcher plus près de la cataracte lors de la traversée du retour :

Beim Zurückschiffen nach dem Zürcher Ufer, lasse ich den Kahn, [...] tiefer gegen den Katarakt zu drängen [sic], was, bei dem Schwanken des Nachens, für einen der nicht vertraut mit den Strömungen des Rheins und der Gewandheit seiner Schiffer ist, gefahrvoller scheint, als sich die Sache wirklich verhält. [...]. Ohne ein tüchtiges Schaukeln und Schwanken des Kahnes und einiges Zetergeschrei der weiblichen Insassen, ging es übrigens bei dieser Fahrt nicht ab ; ich aber, an die Wirbel des kräftigen Stromes, beim Binger Loche und dem Gewirr zu St. Goar schon gewöhnt, achtete nicht darauf, und es gewährte mir nur eine höhere Freude ihn hier in seiner wildesten Kühnheit zu erkennen, wie er uns denn auch gastfreundlich und ungefährdet seine

---

<sup>1900</sup> *Ibid.*, p. 111-112. [En fait, le contraste est si saisissant et si inattendu que jamais rien ne m'a fait semblable impression ; c'est pourquoi on ne peut blâmer les gens simples n'ayant rien vu de la sorte auparavant lorsqu'ils sont pris de l'envie d'emmener cette chute du Rhin chez eux, comme si on pouvait, pour ainsi dire, l'emballer sans danger et la transporter où bon nous semble. – Comme on sait, il y a beaucoup de représentations de la chute, tant en gravures qu'en tableaux, même le propriétaire de cette chambre obscure en vend, fidèlement reproduites d'après nature. Mais le fait que toutes laissent froid et ne produisent aucun effet tient au simple motif qu'une chose qui semble effrayante et sublime à la vue justement de son mouvement le plus extrême ne peut qu'être détruite et effacée lorsque celui-ci est complètement aboli dans l'image rapetissée à l'infini.]

<sup>1901</sup> SCHENK, Ulrich, *op. cit.*, p. 153.

Fluthen durchschneiden ließ, aus denen abwechselnd bei unserm Vorüberfahren Felsenklippen, wie alte Wassergötter, neugierig auftauchten und ihre bemoosten Häupter von der untergehenden Sonne vergolden ließen, [...] <sup>1902</sup>.

Familiarisé avec les ondulations du fleuve qu'il a déjà ressenties près de Bingen <sup>1903</sup>, Klingemann souligne l'attitude presque débonnaire du cours d'eau qui, en dépit de son impétuosité, laisse l'esquif fendre ses flots sans danger. En envisageant les rochers dressés au milieu du fleuve comme des divinités aquatiques surgissant de l'eau, l'auteur perçoit, sur des éléments pourtant statiques, un mouvement qui contribue à donner vie au paysage.

De retour à Schaffhouse, le voyageur se laisse aller à la méditation :

Der erste Anblick des Weltmeeres, des feuerflamenden Vesuvs u. s. w., öffnet neue, wenn auch vorher allerdings wohl geahnte Tiefen in unserer eigenen Brust, aus denen gleichsam die Goldadern eines bis dahin verschlossenen Schachtes heraufblitzen, auf welchen in dem Momente die Wünschelruthe der Natur aufschlug. – Auch der erste Anblick des Rheinfall es brachte eine ähnliche Wirkung in mir hervor. Tage dieser Art aber, in welchen sich solche Silberblicke entbinden, wiegen ganze Monate des gewöhnlichen Lebens auf <sup>1904</sup>.

Dans la tranquillité de sa chambre d'hôtel, Klingemann analyse les sentiments qu'il a éprouvés face à la cataracte de Schaffhouse. Le premier contact avec cette dernière a produit chez lui une véritable révélation, ainsi que peuvent le faire d'autres spectacles naturels grandioses tels que l'océan ou un volcan en activité. Telle la baguette d'un sourcier, la nature est donc, à ses yeux, capable de mettre au jour les trésors enfouis au plus profond de l'être humain, représentés ici par les « filons d'or », et d'ouvrir à celui-ci

---

<sup>1902</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 112-113. [En revenant en bateau vers la rive zurichoise, je fais [...] pousser le canot tout près de la cataracte, ce qui, avec le tangage de l'esquif, semble plus dangereux aux yeux de celui qui n'est pas familiarisé avec les courants du Rhin et l'habileté des bateliers que la chose n'est en réalité. [...]. Le trajet ne put se dérouler sans gros roulis et tangage de la barque et quelques cris de détresse des occupantes ; mais déjà habitué aux tourbillons du puissant fleuve au trou de Bingen et aux remous de Saint-Goar, je n'y fis pas attention et m'accordai la joie extrême de le connaître dans sa témérité la plus sauvage, comme il nous laissait, amicalement et sans danger, fendre ses flots d'où surgissaient, à notre passage, une succession d'écueils rocheux, curieux comme d'anciennes divinités aquatiques, qui faisaient dorer leurs têtes moussues par le soleil couchant.]

<sup>1903</sup> Cette croisière sur le Rhin est relatée dans le premier volume de *Kunst und Natur – Blätter aus meinem Reisetagebuche*, paru en 1819. Voir *supra*, 3-1-3-2.

<sup>1904</sup> KLINGEMANN, August, *op. cit.*, t. 3, p. 113. [Le premier coup d'œil sur l'océan, sur le Vésuve enflammé etc., ouvre dans notre cœur des profondeurs nouvelles, certes pressenties auparavant, d'où montent les éclairs des filons d'or d'une mine jusque-là fermée et sur lesquels la baguette magique de la nature frappe à ce moment-là. – La vue sur la chute du Rhin provoqua en moi un effet semblable. Mais des journées de cette sorte durant lesquelles de tels éclats d'argent sont libérés compensent des mois entiers de la vie ordinaire.]

de nouvelles voies. Cette immédiateté compense en un instant des mois entiers de la monotonie quotidienne. Avant de prendre le chemin de Zurich, notre voyageur s'attarde sur la relation de complémentarité qu'il voit se dessiner entre l'homme et la nature :

Es soll übrigens Menschen geben, welche gar nichts bei jener Naturscene empfinden, ja wohl gar über diejenigen spötteln, [...]. Menschen dieser Art gehören zu den eigentlichen Leuten ; d. h. zu denjenigen, welche beiher auch mit durch die Welt passiren, ohne höhere Anforderung an sie zu machen, als [...] in ihr zu grasen und sich mit dem schönen Gedanken : satt zu sein ! schlafen zu legen. [...].

Bei Anderen wurde die Erwartung von dem Rheinfalle dadurch getäuscht, weil sie eine ungewöhnliche Höhe des Sturzes, [...] vorausgesetzt hatten, und das Vermissen derselben ihren Unmuth erweckte. Diesem zuvorkommen, kann man diejenigen, welche die Schweiz von Deutschland aus bereisen wollen, nicht genug darauf aufmerksam machen, daß sie beim Eintritte in dieselbe durch die zunächst gelegenen Cantone Schaffhausen und Zürich, überhaupt an hohe Berge in der nächsten Umgebung noch nicht zu denken haben, weil das Großartige der Schweizer Gebirgsnatur, erst am genseitigen Ufer des Zürcher Sees eintritt [...] <sup>1905</sup>.

Klingemann distingue donc deux catégories d'observateurs susceptibles de rester insensibles aux chutes : d'une part ceux pour lesquels la nature n'a d'autre raison d'être que de satisfaire des besoins vitaux, d'autre part ceux qui, arrivant avec en tête des données erronées, attendent trop du spectacle. Particulièrement acerbe à l'égard des premiers, qu'il compare à des animaux par l'emploi du verbe « grasen » (paître), l'auteur se montre en revanche plus clément envers les seconds auxquels il fournit d'ailleurs le moyen de s'épargner toute déception.

Quatre ans après avoir découvert le Rhin romantique entre Coblenze et Bingen, Klingemann, doté d'une inlassable curiosité, s'intéresse, à l'occasion de son voyage en Suisse de 1825, à la partie du tronçon helvétique du fleuve située entre Constance et Eglisau. Au cœur de celle-ci, la cataracte de Schaffhouse est considérée comme un lieu

---

<sup>1905</sup> *Ibid.*, t. 3, p. 114. [Il doit d'ailleurs y avoir des êtres humains qui n'éprouvent rien face à cette scène de la nature, et qui même s'en moquent, [...]. Ces êtres humains font à proprement parler partie des gens ordinaires ; c'est-à-dire de ceux qui passent à travers le monde sans exiger plus de ce dernier que de pouvoir y paître et de pouvoir aller se coucher avec la belle idée d'être rassasiés ! [...].

Chez d'autres, l'attente vis-à-vis de la chute a été déçue par le fait qu'ils avaient supposé une hauteur inhabituelle [...] de la chute, et que, faute de trouver cette hauteur, leur mécontentement s'éveille. Pour prévenir ce dernier, on n'attirera jamais assez l'attention de ceux qui veulent voyager en Suisse depuis l'Allemagne sur le fait qu'en entrant en Suisse par les cantons de Schaffhouse et de Zurich situés en premier, ils ne doivent pas encore penser à de hautes montagnes dans les environs, parce que ce qu'il y a de grandiose dans la nature montagneuse de la Suisse ne commence que sur la rive opposée du lac de Zurich [...].]

charnière, marquant, comme nous l'avons vu plus haut, le départ du cours d'eau vers les terres allemandes. Le phénomène fournit également à Klingemann, qui fait preuve d'une attitude quelque peu élitiste<sup>1906</sup>, l'occasion d'exprimer une approche esthétique romantique fondée sur le sublime, dans laquelle le paysage naturel devient l'objet d'une contemplation métaphysique se rapprochant de ce qu'Yvon Le Scanff nomme « apocalypse du paysage », laquelle prend en compte le paysage dans ses « états-limites (sa naissance et sa disparition) »<sup>1907</sup>.

#### 3-2-3-4 COOPER, James Fenimore (1828/1832)

Consacrée à la découverte des cantons du nord, la seconde des quatre excursions entreprises par l'écrivain américain durant son séjour en Suisse de 1828 le mena avec sa famille à Schaffhouse. Partis de Berne, les Cooper étaient remontés vers Soleure, Aarau, Brugg et Baden, avant d'entrer une première fois en contact avec le Rhin à la hauteur de Kaiserstuhl le 25 août<sup>1908</sup>. Une visite à la cataracte de Schaffhouse ainsi que le trajet en direction de Constance sont relatés dans les *Journals and Letters* à la date du 27 août :

Schaffhausen. Falls of the Rhine. Remarkable camera obscura in which we saw the movement of the river – falls, waves, spray &c &c. Chateau in the river, probably made to command the portage. Mills – furnace &c. [...] – Schaffhausen – rapid in the river - -position low. Antique houses. [...] – Cross the Rhine into the Canton of Zurich – country uneven near the river. Vineyards along the banks of the Rhine, particularly on the north side, frequently descend to the water. Paradies. Curious manner in which the territory is divided – Canton Thurgovie – [...]. Walk along the lower lake of Constance to Steckborn<sup>1909</sup>.

Dans ce passage au style télégraphique, les éléments consacrés à la cataracte se réduisent à très peu de chose : des vagues, de la vapeur d'eau. La multiplication du symbole

---

<sup>1906</sup> Klingemann a été identifié à l'auteur du roman *Nachtwachen* (Bonaventura), satire du monde bourgeois.

<sup>1907</sup> LE SCANFF, Yvon, *op. cit.*, p. 143.

<sup>1908</sup> Voir *supra*, 3-1-3-3.

<sup>1909</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 296-297. [ Schaffhouse. Chutes du Rhin. Remarquable chambre obscure dans laquelle nous vîmes les mouvements de la rivière – chutes – vagues – embruns etc. etc. château dans la rivière, probablement construit pour diriger le transport. Moulins – fourneau etc. [...]. Schaffhouse. Rapides dans la rivière - - situation peu élevée. Maisons anciennes. [...]. Traversons le Rhin pour gagner le canton de Zurich – Campagne inégale près de la rivière. Vignobles le long des rives du Rhin, en particulier du côté nord, descendant fréquemment jusqu'à l'eau. Paradis. Territoire divisé de manière curieuse – Canton de Thurgovie – [...]. Marchons le long de la partie inférieure du lac de Constance jusqu'à Steckborn.]

typographique « &c » indique que le voyageur a renoncé à développer certains aspects, peut-être en raison d'une certaine lassitude face à un objet déjà maintes fois décrit<sup>1910</sup> ou bien de difficultés à rendre compte d'un phénomène complexe. La lecture du début de la lettre X des *Gleanings in Europe : Switzerland* nous éclaire sur les impressions du visiteur à l'égard de la cascade :

Quitting the carriage we went through a wood, and by a winding path, down a declivity, until we reached a point that commanded a view of the river and of the much-talked-of cataract. On its left bank, high, and overhanging the stream, stood a rustic *château*. On its right were mills and forges. A few well placed rocks, holding a tree or two, broke the current near the middle, the whole volume rushing down a steep rapid, rather than tumbling, [...]. It is a broken, irregular, and foaming fall, that has more need of rocks and height, than of water, to make it grand. When the Mohawk is full, I think the Cohoos the most imposing of the two, though, at times, the advantage is altogether with the falls of the Rhine<sup>1911</sup>.

Visiblement bien informé de la réputation de la cascade et de l'intérêt que cette dernière a déjà suscité, l'écrivain américain n'en confère pas moins à sa description une connotation légèrement négative. En considérant la cataracte comme des rapides à la pente un peu raide qui « s'élan[nt] vers le bas plus qu'il[s] ne tombe[nt] », il relativise ainsi le caractère imposant du lieu dont il souligne l'apparence irrégulière. Se référant aux chutes de Cohoes, situées sur la rivière Mohawk près d'Albany dans l'État de New York, Cooper s'efforce d'analyser la cause de sa réserve à l'égard du site schaffhousien. Visitant ce dernier en été, c'est-à-dire à un moment où les flots du Rhin sont particulièrement abondants, le promeneur déplore surtout le manque de hauteur des blocs rocheux. Issu du Nouveau Monde, il dispose de références différentes de celles des autres voyageurs. Son contact avec la nature en terre américaine lui a apporté l'expérience des grands espaces. Les occasions ne lui ont pas manqué de découvrir des sites remarquables et d'affiner son sens de l'observation :

---

<sup>1910</sup> N'oublions pas que Cooper dispose du *Manuel du voyageur* de Ebel.

<sup>1911</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 80. [Après avoir quitté notre attelage, nous descendîmes à travers un bois, sur un sentier tortueux, jusqu'à ce que nous atteignîmes un point d'où l'on voyait la rivière et les cataractes dont on parle tant. Sur sa rive gauche, sur les hauteurs, surplombant le fleuve, se dressait un *château* rustique. Sur sa droite, il y avait des moulins et des forges. Quelques rochers bien placés sur lesquels poussaient un arbre ou deux, brisaient le courant près de son milieu, toute la masse s'élançait, formant davantage un abrupt rapide qu'une chute, [...]. C'est une chute cassée, irrégulière et écumante qui a davantage besoin de rochers et de hauteur que d'eau pour la rendre imposante. Quand le Mohawk est à son maximum, je pense que les Cohoes sont les plus impressionnantes des deux, bien que les chutes du Rhin aient à certains moments tout à fait l'avantage.] C'est Cooper qui souligne.



It is a defect with most great cataracts, that the accessories are seldom on a scale commensurate with the principal feature. In the case of a deep and swift river, of a mile in width, tumbling perpendicularly one hundred and fifty feet, like the Niagara, the minor faults may be overlooked, in the single stupendous phenomenon ; but in smaller falls, the defect is sooner observed. For this reason, I think, we experience more pleasure in visiting mountain cascades, than in viewing a cataract like this of the Rhine<sup>1912</sup>.

À l'aide d'une comparaison avec les chutes du Niagara, Cooper précise les causes de sa déception face à la cataracte de Schaffhouse en insistant sur le rôle de l'environnement immédiat des phénomènes considérés : pour faire oublier les insuffisances du reste du paysage, ces derniers doivent être suffisamment « prodigieux » et retenir l'attention de l'observateur. Si la cataracte du Niagara répond à cette définition en vertu de la profondeur de la rivière elle-même, de sa chute totalement perpendiculaire et de ses dimensions, la chute du Rhin, d'apparence plus modeste, ne parvient pas, aux yeux de l'Américain, à faire oublier certains de ses défauts. Pour Cooper, la banalité de l'environnement peut donc s'avérer préjudiciable à la perception d'un site naturel pourtant exceptionnel. C'est ce qu'il semble reprocher ici à la cataracte de Schaffhouse. En manifestant sa préférence à l'égard de « cascades de montagne », probablement parce que celles-ci constituent un ensemble plus homogène avec le paysage dans lequel elles s'insèrent, Cooper pose comme condition indispensable au sublime la réalisation d'une harmonie entre le « trait principal » de l'objet naturel d'exception et ses « éléments auxiliaires », c'est-à-dire le décor dans lequel il s'inscrit. Avant de compléter ses propos, il décide de tester la « camera obscura » :

A single tower stands on a sandy point below the fall, and is so situated, owing to a bend in the river, as to be nearly in its front. Here a room is fitted up as a camera obscura, and a beautiful image is produced, [...]. The sound also being on the ear, the illusion is perfect. After all, the real cataract is better than its image. I think we left the falls of the Rhine a little disappointed, [...]<sup>1913</sup>.

---

<sup>1912</sup> *Ibid.*, p. 80. [Le défaut des plus grandes cataractes est que les éléments qui les entourent sont souvent sans commune mesure avec leur trait principal. Dans le cas d'une rivière profonde et rapide, d'un mile de large, et tombant perpendiculairement d'une hauteur de 150 pieds, comme le Niagara, les défauts mineurs peuvent passer inaperçus à la vue du phénomène prodigieux unique ; mais dans les chutes plus petites, le défaut est observé plus tôt. C'est pourquoi je pense que nous éprouvons davantage de plaisir à visiter les cascades de montagnes qu'à observer une cataracte comme celle du Rhin.]

<sup>1913</sup> *Ibid.*, p. 81. [Une tour isolée se dresse sur une zone sableuse en dessous de la chute et donne l'impression d'être située juste devant à cause d'un méandre de la rivière. Là, une pièce est aménagée en « chambre obscure », et une belle image est produite. [...]. Le son parvenant également jusqu'à notre

Tout comme Klingemann trois ans plus tôt, Cooper contemple la chute depuis la chambre obscure dont l'une des particularités est de présenter une image du site limitée à son élément essentiel, c'est-à-dire la cataracte, permettant ainsi de faire abstraction d'une partie de l'environnement immédiat. On pourrait penser, au vu de ce que nous avons constaté plus haut, que le voyageur américain serait ainsi moins gêné par les « éléments auxiliaires » susceptibles de perturber l'aspect du lieu. Mais bien que Cooper souligne la beauté de l'image produite et l'illusion parfaite engendrée par ce dispositif artificiel, sa préférence va à l'original plutôt qu'au reflet, ce qui le conduit à expliquer que sa déception face à la chute de Schaffhouse n'est pas liée uniquement au site en soi :

I think we left the falls of the Rhine a little disappointed, although I was the only one of the party who had seen Niagara, and [Mrs Cooper], the only one, besides myself, who had ever seen the Cohoos. But we had just been among mountain torrents, and glaciers, and had been taken off our sensations<sup>1914</sup>.

Cooper fait donc des expériences antérieures du visiteur un élément déterminant pour la perception de tout nouvel objet. Conscient qu'un phénomène d'émoussement des sens peut se produire lorsque l'observateur a déjà contemplé des sites naturels d'exception, l'écrivain évoque non seulement sa connaissance du Niagara et des Cohoes, mais rappelle aussi sa découverte des paysages suisses, tels que ceux qu'il a pu voir dans la région de Lauterbrunnen au début du mois d'août 1828. Se remémorant sa découverte des Cohoes et du Niagara, il précise sa pensée :

I remember to have been more struck by the Cohoos, the first time it was seen, than by Niagara itself. I attribute this unusual effect to the circumstance, that the first was visited when a boy at college, and the second, after having passed years at sea, and having become accustomed to the sight of water in its turbulence. Niagara, however, like everything truly sublime, grows upon the

---

oreille, l'illusion est parfaite. Finalement, la vraie cataracte est mieux que son image. Je pense que nous avons quitté les chutes du Rhin un peu déçus, [...].]

<sup>1914</sup> *Ibid.*, p. 81. [Je pense que nous avons quitté les chutes du Rhin un peu déçus, bien que je fusse le seul du groupe à avoir vu Niagara, et [Madame Cooper] la seule, en dehors de moi, à avoir jamais vu les Cohoes. Mais nous venions de nous trouver parmi des torrents de montagne et des glaciers, et toutes nos sensations nous avaient été ravies.]

senses, and, in the end, certainly stands without a rival. Its grandeur overshadows accessories. [...] <sup>1915</sup>.

En reconnaissant sa plus grande sensibilité au spectacle des Cohoes qu'à celui du Niagara, découvert alors qu'il était plus âgé et fort d'une expérience de la nature plus développée, acquise dans le cadre de ses fonctions d'officier de marine, Cooper fait également de l'âge un facteur aussi déterminant que l'expérience dans la perception qu'un sujet peut avoir de la nature. Pourtant, avec le recul, l'auteur finit par reconnaître la supériorité des chutes du Niagara, qualifiées de « chose véritablement sublime ». Avec l'adverbe « truly », il paraît postuler l'existence d'une échelle hiérarchique à l'intérieur de la notion de « sublime », suggérant que certains objets pourraient être plus sublimes que d'autres. Puis, laissant entendre que le Niagara, comme tout objet véritablement sublime, se nourrit des « sensations » et acquiert ainsi son statut inégalable, le voyageur affine sa définition du concept esthétique en question que l'on peut tenter de résumer ainsi : en dépit d'un premier contact décevant, un objet véritablement sublime opérera sur l'observateur une évolution de sa perception.

On peut également lire les propos de Cooper à la lumière des indications fournies par R. E. Spiller et J. F. Beard dans leur introduction aux *Gleanings*, où ils exposent la relation entre les notions de « sublime », de « beau » et de « pittoresque » chez l'auteur :

Scenes of “a thoroughly Swiss, and, consequently, a truly picturesque character”, [Cooper] repeatedly suggested, were those in which Alpine grandeur furnished “a background of sublimity to a foreground of surpassing loveliness”. The implied distinction or discontinuity between “sublimity” and “loveliness” is crucial, for it alludes to the subtle, diffused, and unresolved tension at the heart of the picturesque. [...]. In *Switzerland*, it is usually a visual interplay in which the physical nature in the background evokes the sublime with its intense, at times terrifying intimation of the ineffable or inexplicable, while persons, places or things in the foreground present engaging or expressive reminders of the human or familiar or proportioned (the *beau*) in the microcosmic design. For Cooper, the identity between Swiss scenery and the picturesque was

---

<sup>1915</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 81. [Je me souviens avoir été davantage frappé par les Cohoes, la première fois que je les ai vues, que par Niagara lui-même. J'attribue cet effet inhabituel au fait que j'ai visité les premières alors que j'étais étudiant, et les secondes après avoir passé des années en mer et m'être habitué à la vue des turbulences aquatiques. Cependant, Niagara, comme toute chose véritablement sublime, s'impose aux sens et, en fin de compte, demeure certainement sans rival. Sa grandeur fait de l'ombre à tous les éléments secondaires. [...].

pervasive. Wherever his “picturesque eye” turned, it found the requisite combinations, contrasts, and tensions<sup>1916</sup>.

Au sein d’une triade « pittoresque/sublime/beau », l’effet pittoresque recherché par Cooper apparaît comme le résultat d’une tension entre le sublime, qui constitue un arrière-plan indispensable, et le beau, représenté par une présence humaine, familière, ou par un élément aux justes proportions. Les chutes du Rhin ne s’intégreraient pas à ce schéma dans la mesure où leur spectacle manquerait, aux yeux de Cooper, d’intensité, ainsi que nous l’avons vu plus haut<sup>1917</sup>. Le premier sentiment de déception est-il susceptible d’évoluer ? L’analyse d’un second passage à Schaffhouse nous apportera la réponse.

Lors d’un nouveau périple, destiné à permettre à son épouse souffrante de changer d’air, Cooper parcourt la Belgique, l’Allemagne et la Suisse avec les siens de juillet à octobre 1832. De ses notes journalières, l’écrivain américain tira les *Sketches of Switzerland, Part second* (1836)<sup>1918</sup>.

L’un des axes essentiels du parcours de 1832 est le Rhin, que la famille longe entre Cologne et Mannheim, et qu’elle retrouve ensuite à Schaffhouse. Après avoir traversé le Wurtemberg, contrée jugée inintéressante, le contact avec le Rhin suisse est considéré par Cooper comme une compensation :

We got along, however, as in life, in the best manner we could, and after driving through a pretty and uneven country, that gradually descended, we suddenly plunged down to the banks of the Rhine, and found ourselves once more before an inn door, in Switzerland ! [...]. We had sought refuge on the Rhine, from the tameness and monotony of Wurtemberg<sup>1919</sup> !

---

<sup>1916</sup> *Ibid.*, p. XXIX-XXX. [Il répétait que les scènes d’« une Suisse minutieusement détaillée, et par conséquent, au caractère véritablement pittoresque », étaient celles dans lesquelles la grandeur des Alpes fournissait « un arrière-plan sublime à un premier plan d’une incomparable beauté ». La distinction ou absence de continuité entre les notions de « sublime » et de « beauté » que cela implique est cruciale, car elle se rattache à la tension à la fois subtile, diffuse et non résolue qui est au cœur du pittoresque. [...]. En Suisse, on a généralement affaire à une interaction visuelle dans laquelle la nature physique située à l’arrière-plan suggère le sublime qui annonce de manière intense et parfois terrifiante l’indicible ou l’inexplicable, tandis que des personnages, des lieux ou des objets placés au premier plan rappellent de manière expressive et engageante ce qui est humain ou familier ou bien proportionné (le « beau ») dans cet univers microcosmique. Pour Cooper, l’identité entre le paysage suisse et le pittoresque était omniprésente. Quelle que soit la direction vers laquelle il dirigeait son « regard sensible au pittoresque », il trouvait les associations, les contrastes et les tensions nécessaires.] Ce sont Spiller et Beard qui soulignent.

<sup>1917</sup> La lassitude et l’impression de « déjà-vu » doivent également être pris en compte.

<sup>1918</sup> Voir *supra*, note n° 1279.

<sup>1919</sup> COOPER, James Fenimore, *Sketches of Switzerland. By an American*, t. 2, p. 36-37. [...]. Nous avançâmes néanmoins, comme dans la vie, aussi bien que nous le pûmes, et après avoir parcouru une région charmante et accidentée qui descendait progressivement, nous dévalâmes jusqu’aux rives du Rhin et

Au seuil des terres helvétiques, qu'il a déjà foulées quatre ans plus tôt, Cooper s'interroge sur l'itinéraire à emprunter et, partant, sur les objectifs qu'il entend assigner à la suite de son périple :

My own eyes were turned wistfully towards the east, following the road by the Lake of Constance, Innsbruck and Saltzbourg to Vienna, but several of our party were so young when we were in Switzerland, in 1828, that it seemed ungracious to refuse them this favourable opportunity to carry away lasting impressions of a region that has no parallel. It was, therefore, settled before we slept, again to penetrate the cantons next morning<sup>1920</sup>.

D'après l'introduction au second tome des *Journal and Letters*, le voyage en Suisse de 1832 représenterait pour Cooper l'occasion de confronter ses impressions à celles de 1828<sup>1921</sup>. Cependant, les hésitations de la famille sur la suite du parcours donnent à penser que cet objectif s'est peut-être construit progressivement.

Bien qu'un itinéraire en direction des terres autrichiennes semble envisageable et original, Cooper choisit, pour deux raisons, de se rendre en des lieux déjà visités. D'une part, il estime que ses enfants, encore très jeunes en 1828, n'ont pu conserver de souvenirs marquants de la beauté des paysages ; d'autre part, la Suisse lui paraît être un pays unique en son genre et particulièrement digne d'intérêt. C'est dans cet état d'esprit que le voyageur américain décide de revoir les chutes, dont on sait qu'elles ont généré chez lui une certaine déception en 1828.

Le 24 août 1832, la famille Cooper se rend donc à la cataracte de Schaffhouse. Mieux disposé cette fois à l'égard du phénomène naturel dont il reconnaît l'indéniable beauté, l'écrivain ne parvient cependant toujours pas à en percevoir le caractère saisissant<sup>1922</sup>, confirmant ainsi son impression de 1828 :

---

nous retrouvâmes encore une fois devant la porte d'une auberge, en Suisse ! [...]. Nous cherchâmes auprès du Rhin à nous dédommager du Wurtemberg ennuyant et monotone !]

<sup>1920</sup> *Ibid.*, p. 37. [Mes propres yeux remplis de rêves nostalgiques étaient tournés vers l'est et suivaient le chemin vers Vienne, via le lac de Constance, Innsbruck et Salzbourg ; mais certains de nos compagnons de voyage étaient encore si jeunes lors de notre précédente visite en Suisse en 1828 que cela semblait inadmissible de leur refuser cette occasion favorable d'emporter avec eux des impressions durables d'une région qui n'a pas son pareil. Il fut par conséquent décidé, avant d'aller dormir, d'entrer à nouveau dans les cantons le matin suivant.]

<sup>1921</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 2., p. 273-274.

<sup>1922</sup> *Ibid.*, p. 314.

[...], we walked along the banks of the river, by a common-place and dirty road, among forges and mills, to the cataract of the Rhine. What accessories to a cataract ! How long will it be before the imaginations of a people who are so fast getting to measure all greatness, whether in nature or art, by the yard-stick, will think of those embellishments for Niagara ? Fortunately the powers of men are not equal to their wishes, and a mill by the side of this wonder of the world, will be a mill still, whereas these falls of the Rhine, are nearly reduced to the level of a race-way, by the spirit of the industry. We were less struck with them than ever, [...] <sup>1923</sup>.

Les signes d'activité industrielle occupant une place non négligeable dans son environnement immédiat, les charmes de la cataracte du Rhin sont presque totalement occultés. Évoquant de possibles dérives du même ordre près des chutes du Niagara, Cooper souligne cependant la supériorité du site américain dont la puissance parviendra toujours à surpasser l'effet négatif provoqué par la présence d'un élément incongru. En tant qu'homme du Nouveau Monde, habitué aux vastes perspectives, l'écrivain ne parvient pas à « isoler » le phénomène naturel suisse de son contexte trop industrialisé et à percevoir la tension entre le « sublime » et le « beau » qui donne naissance au « pittoresque », ainsi que nous l'avons vu plus haut. Après quatre années, le regard de notre voyageur sur le site a donc bel et bien évolué mais vers une sévérité encore plus grande, que Cooper tente d'expliquer :

[...], and left place with the conviction that, aided by a few *suitable* embellishments, they [the falls of the Rhine] would have been among the prettiest of the pretty cascades that we know, [...]. We saw no reason, in this instance, to change the impressions made at the former visit, but think, the volume of water excepted, that Switzerland has cascades that outdo this cataract <sup>1924</sup>.

En suggérant la possibilité de procéder à certains aménagements, Cooper ne condamne pas tant l'objet en lui-même que son environnement immédiat, impropre à mettre en

---

<sup>1923</sup> COOPER, James Fenimore, *Sketches of Switzerland. By an American*, t. 2, p. 38. [Nous marchâmes vers la chute du Rhin le long des rives du fleuve sur un mauvais chemin sale, entre des forges et des moulins. Quels accessoires pour une cataracte ! Combien de temps faudra-t-il pour que l'imagination d'un peuple qui s'évertue toujours à mesurer ce qu'il y a de grand, soit dans la nature, soit dans l'art, imagine de tels embellissements pour Niagara ? Heureusement, les forces de l'homme ne sont pas à la hauteur de ses désirs et un moulin à côté de cette merveille du monde sera toujours un moulin, tandis que ces chutes du Rhin ont été presque réduites à l'état d'un bief par l'esprit industriel de l'homme. Nous fûmes moins impressionnés par elles que jamais, [...].]

<sup>1924</sup> *Ibid.*, p. 38-39. [...], et nous quittâmes les lieux avec la conviction qu'elles [les chutes du Rhin] auraient figuré parmi les plus belles des belles chutes d'eau que nous connaissons si elles avaient disposé de quelques embellissements *appropriés*, [...]. À cet instant, nous ne vîmes aucune raison de réviser nos impressions de la précédente visite, mais pensons que, abstraction faite du volume d'eau, la Suisse possède des cascades qui surpassent cette cataracte.]. C'est Cooper qui souligne.

valeur ses beautés. Néanmoins, à la fin de ce passage, l'auteur assène un nouveau coup à la chute du Rhin, laquelle ne parvient même plus à soutenir la comparaison avec d'autres cascades suisses.

Ce regard critique de Cooper sur le site naturel européen particulièrement renommé qu'est la chute du Rhin peut, dans un premier temps, s'expliquer par sa comparaison avec des sites grandioses et démesurés du continent américain comme les chutes du Niagara. Mais on constate dans un deuxième temps que la cataracte de Schaffhouse ne parvient même pas à rivaliser, aux yeux de l'écrivain, avec des sites plus proches, tels que d'autres cascades suisses. Chez d'autres voyageurs comme Storr, Madame Roland et Madame Vigée-Lebrun, les références à la cascade du Staubbach n'avaient en aucun cas conduit à une remise en cause de la magnificence de la cataracte de Schaffhouse. L'approche de Cooper marque donc un tournant dans l'histoire de la perception de celle-ci, victime de l'évolution de son environnement.

### 3-2-3-5 WALSH, Théobald (1828/entre 1857 et 1862)

Entré en Suisse par Bâle<sup>1925</sup>, Walsh avait ensuite pris la direction du lac de Constance. De passage à Laufenburg, il avait évoqué les rapides, présentés comme de possibles rivaux de la chute du Rhin<sup>1926</sup>.

Peu avant Schaffhouse, guidé par l'impatience et le grondement des flots du fleuve, Walsh quitte soudain la route pour emprunter un sentier menant directement à la cataracte. Le premier contact avec cette dernière génère chez lui une grande déception :

Enfin je parviens à un endroit découvert où, d'un coup d'œil, j'embrasse l'ensemble de la cascade, dont les eaux écumeuses blanchissaient sous un ciel sombre et menaçant. Je dois avouer que cette première impression est restée au-dessous de l'idée que je m'en étais faite. [...]. Les descriptions des grandes scènes de la nature sont souvent exagérées et, pour peu que vous ayez d'imagination, la voilà qui va brochant sur le tout et vous préparant ainsi des mécomptes ; c'est là ce qui m'était arrivé<sup>1927</sup>.

Victime d'un phénomène analysé dans son avant-propos, Walsh est d'abord prisonnier de ses lectures et de son imagination débordante, lui qui souhaitait « ne devoir ses

---

<sup>1925</sup> Voir *supra*, note n° 1294.

<sup>1926</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 23.

<sup>1927</sup> *Ibid.*, p. 24.

impressions qu'au pays seul »<sup>1928</sup>. Mais alors qu'il se rapproche du site, son regard évolue :

Cependant, dès que je fus arrivé au bord du fleuve, jusqu'au pied de la tour d'Imwart, je revins à une appréciation plus juste et trouvai que ce spectacle gagnait de la grandeur et devenait plus imposant à mesure que je m'en rapprochais. Le ciel était orageux ; des nuages immobiles s'étendaient comme un voile noir derrière les collines qui dominent le lit du Rhin et jetaient sur ce tableau une teinte sombre et sévère qui lui allait bien. Après être resté une demi-heure en contemplation, exposé à la pluie, je reçus le prix de ma persévérance ; le soleil perçant les nuages donna soudain au paysage une vie nouvelle et un nouvel aspect<sup>1929</sup>.

Posté sur la rive schaffhousienne, près du Schlössli Wörth, le visiteur se laisse pénétrer par le paysage et se détache ainsi progressivement de ses a priori. Puis, les conditions météorologiques aidant, et définitivement libéré du carcan de ses lectures, il découvre les beautés de la cataracte. Sous l'action des rayons du soleil, cette dernière se métamorphose en effet en un joyau étincelant et animé :

L'écume devint d'une blancheur éblouissante ; des accidents de forme et de lumière rompèrent la monotonie de cette masse jusqu'alors confuse ; des milliers de diamants étincelaient au milieu d'un tourbillon de vapeurs, sur lequel se balançait, au gré de la brise, un iris dont les vagues contours et les nuances brillantes se perdaient et reparaissaient tour à tour. Le fleuve se précipitait en nappes majestueuses, en gerbes diaphanes, tombait avec fracas dans l'abîme, d'où il rebondissait en bouillonnant pour se dérouler en vagues émues. Puis, devenues plus tranquilles, ses eaux formaient une multitude infinie de petits flots qui brillaient comme des lames d'argent poli et venaient mourir sur le sable du rivage<sup>1930</sup>.

Comme beaucoup d'autres, Walsh se rend ensuite en bateau sur la rive zurichoise. Fidèle à l'engagement d'honnêteté pris dans la préface, l'auteur ne cherche pas à impressionner son lecteur en décrivant des dangers inexistantes. Conscient de l'absence de risque que présente la traversée, il se concentre sur l'estimation de la hauteur de la chute<sup>1931</sup> avant d'atteindre son prochain poste d'observation situé sur la passerelle au pied du château de Laufen :

---

<sup>1928</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>1929</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>1930</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>1931</sup> *Ibid.*, p. 24-25.



Cette galerie en bois a été pratiquée précisément au point où se précipite la masse d'eau la plus considérable. L'observateur, de cette station, ne peut saisir l'ensemble de la cataracte, qui ne se présente à lui que de profil, mais il en est dédommagé par tout ce qu'un pareil spectacle, vu de très-près, peut offrir de frappant dans ses détails. [...]. Au fracas continu de la cataracte se mêlent, à intervalles inégaux, de sourdes détonations, dont le contre-coup ébranle cette frêle galerie, sur laquelle un vent impétueux chasse de fréquentes bouffées d'un brouillard qui vous inonde. L'admiration vous rend muet, le bruit vous rend sourd, et vous sortez de là trempé, gelé et enchanté. C'est bien un *enfer d'eau*, ainsi que l'a dit heureusement Byron de la chute de Terni<sup>1932</sup>.

Au plus près de la chute, Walsh est comme privé de ses facultés d'entendre et de parler. Le souvenir d'une citation de Byron à propos d'une chute italienne lui permet de sortir de son engourdissement : située en Ombrie, la chute de Terni est effectivement décrite dans le grand poème narratif du baron britannique intitulé *Childe Harold's pilgrimage*. Dans une note, le poète y avait qualifié celle-ci de « Hell of waters », précisant de surcroît que Terni était, à ses yeux, pire que tous les torrents et cascades de Suisse réunis, mais excluant toutefois la cataracte de Schaffhouse qu'il avouait n'avoir jamais vue<sup>1933</sup>.

Comme nous le savons, l'image de « l'enfer d'eau », forgée à propos de la cataracte du Rhin par le poète Lenz<sup>1934</sup>, a été immortalisée en 1777 par Ramond de Carbonnières dans sa traduction française des *Sketches of the Natural, Civil and political State of Switzerland ; in a series of Letters to William Melmoth*<sup>1935</sup> de William Coxe, puis reprise par Stolberg en 1791<sup>1936</sup>. Nous nous étonnons que Walsh ait choisi de citer Byron, alors qu'il a lu les *Lettres* de Coxe<sup>1937</sup>. Plusieurs explications peuvent être envisagées : d'abord, il n'est pas exclu que Walsh ait lu l'ouvrage de Coxe uniquement en anglais. Or, le passage sur Lenz ne figure que dans la traduction française de Ramond. Ensuite, le comte français a pu trouver la référence à Byron dans un guide de voyage tel que celui de Murray dont la maison d'édition a assuré la publication de *Childe Harold's Pilgrimage* en 1819. Walsh aurait alors pu chercher à compléter les propos du poète qui ne s'était risqué à aucun jugement sur les chutes de Schaffhouse, faute de les avoir lui-même contemplées. Enfin, une dernière hypothèse se fait jour au vu de l'opinion très critique du

---

<sup>1932</sup> *Ibid.*, p. 25. C'est Walsh qui souligne.

<sup>1933</sup> *The Works of the right honourable lord Byron*, t. VII, John Murray, Londres, 1819, p. 240, notes 37 et 38.

<sup>1934</sup> Voir *supra*, 3-2-2-5.

<sup>1935</sup> COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *op. cit.*, t. 1, p. 15, note du traducteur.

<sup>1936</sup> Voir *supra*, 3-2-2-4.

<sup>1937</sup> On ne sait si Byron (1788-1824), qui a longuement séjourné en Suisse, a eu connaissance de la citation de Lenz à propos des chutes de Schaffhouse.

comte français à l'égard des descriptions de Coxe : en associant l'expression « enfer d'eau » à Byron plutôt qu'à Lenz, Walsh marquerait une fois de plus sa distance avec l'œuvre du révérend britannique.

Walsh replace ensuite la cataracte dans un ensemble plus vaste, mais la nature environnante n'est pas à la hauteur du spectacle :

Il ne resterait rien à désirer ici, sinon un entourage plus pittoresque ; car, à l'exception du château de Lauffen, qui s'élève avec ses tourelles au-dessus de la cataracte, tous les accessoires en sont de peu d'effet. Les collines formant le fond du tableau, ainsi que celles qui bordent les rives, sont couvertes de tristes vignes ou de broussailles, et n'offrent à l'œil qu'une nature pauvre et des lignes monotones<sup>1938</sup>.

On est loin de l'image que le voyageur a donnée du Rhin entre Bâle et Laufenburg, où les rives recouvertes de ceps de vigne provoquaient l'enchantement de l'observateur. À Laufen, le fleuve n'est plus le signe d'une union symbolique entre le « Vater Rhein » des Allemands et le réceptacle de toutes les eaux des terres helvétiques. Le cours d'eau n'est pas en harmonie avec le panorama, comme c'était le cas à Bâle depuis l'esplanade de la cathédrale<sup>1939</sup>. Un détail renforce encore cette impression négative :

Sur l'un de ces rochers qui élèvent au milieu du fleuve leurs formes arrondies que revêt à peine une végétation chétive, j'aperçus un objet, qu'après un examen plus attentif je reconnus n'être autre chose qu'une figure humaine, grossièrement découpée dans une planche et fixée au roc. Je ne saurais dire l'impression qu'a produite sur moi ce ridicule ouvrage de la main des hommes au milieu de toute cette magnificence<sup>1940</sup>.

Cependant, en dépit de l'indigence du paysage et de la présence de la ridicule statuette de bois, l'observateur n'en reste pas moins sensible à la « magnificence » du phénomène et s'indigne du dédain que certains affichent à l'égard de celui-ci :

Un Anglais qui voyait pour la première fois la chute de Schaffhouse s'était écrié d'un ton méprisant : « Quoi ! ce n'est que cela ! Il ne vaut guère la peine de venir d'aussi loin pour voir si peu de chose ». En revanche, ce spectacle qui l'avait si faiblement frappé en nature, le ravit de telle sorte dans la *camera oscura* de la tour d'Imwoerth, qu'il ne trouva pas de termes pour

---

<sup>1938</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 25.

<sup>1939</sup> Voir *supra*, 3-1-3-4.

<sup>1940</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 25.

exprimer son admiration. Ceux qui voudront, comme moi, se donner le plaisir de contempler la cataracte par le clair de lune, pourront passer la nuit dans l'excellent hôtel Weber, bâti depuis quelques années précisément en face. La chose en vaut la peine ; l'effet de la chute est tout autre ; le silence et le calme du soir, la demi-lueur du crépuscule lui prêtent quelque chose de mystérieux et de grandiose qui porte à la rêverie<sup>1941</sup>.

Après avoir fustigé l'attitude du Britannique contraint de recourir à l'artifice de la chambre obscure pour percevoir les attraits du site, le voyageur français met en avant sa propre capacité à s'approprier la magie du spectacle, à l'instar de son compatriote Raoul-Rochette dans ses *Lettres sur la Suisse, écrites en 1820*<sup>1942</sup>. Adoptant une attitude romantique, Walsh marque sa préférence pour une obscurité naturelle qui, dissimulant l'environnement immédiat de la cataracte jugé plus haut inapproprié, enveloppe cette dernière d'un voile de mystère.

Puis, le comte mentionne une anecdote selon laquelle Jens Immanuel Baggesen (1764-1826)<sup>1943</sup> se serait, dans un élan d'enthousiasme, jeté dans les flots de la cascade, avant d'être repêché par des bateliers. Si le poète allemand d'origine danoise est bien passé à Schaffhouse lors de son périple de 1789 à travers l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre<sup>1944</sup>, nous n'avons trouvé aucune trace du plongeur qui lui aurait pourtant, selon Walsh, procuré une certaine renommée. Amorçant ensuite une réflexion sur les modes de représentation de la cataracte, le visiteur signale deux tentatives inédites :

Un voyageur allemand a écrit qu'il ne connaissait qu'un seul moyen de donner une idée juste de la chute de Schaffhouse, c'était de la mettre en musique. [...]. Sans m'arrêter à discuter une pareille assertion, je me bornerai à faire observer que la représentation des objets matériels et des phénomènes de la nature sort entièrement du domaine d'un art qui ne peut reproduire que l'impression morale résultant de ces objets. [...]. Quant à la tempête d'Iphigénie en Tauride et au calme qui la suit, c'est autre chose ; Gluck [...] ne s'est pas restreint à l'imitation matérielle, qui, en pareil cas, se rapproche de la chose imitée, comme le roulement des timbales se rapproche du

---

<sup>1941</sup> *Ibid.*, p. 25-26. C'est Walsh qui souligne.

<sup>1942</sup> Après avoir vivement critiqué l'utilisation de la chambre obscure, laquelle prive la cascade « de couleur, de bruit et de mouvement », et dénoncé l'insuffisance de l'art pictural, Raoul-Rochette fera de ses propres capacités mémorielles le moyen le plus fiable de préserver un souvenir fidèle du phénomène naturel. RAOUL-ROCHETTE, Désiré, *op. cit.*, p. 241.

<sup>1943</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 26.

<sup>1944</sup> AEBI, Adrian, « Parthenäis oder die Alpenreise, : eine vergessene Berner Idylle », in : *Germanistik in der Schweiz. Online-Zeitschrift der Schweizerischen Akademischen Gesellschaft für Germanistik*, Heft 1, novembre 2002, [http://www.germanistik.unibe.ch/SAGG-Zeitschrift/1\\_02/aebi.html](http://www.germanistik.unibe.ch/SAGG-Zeitschrift/1_02/aebi.html), page consultée le 20/06/2010.

fracas de la foudre. Les amateurs sérieux font peu de cas de la musique imitative : c'est bon pour le gros public.

Un potier a voulu également exercer son génie sur cette scène imposante ; il a modelé, en terre cuite, la cataracte y compris ses alentours, et figuré, avec une fidélité scrupuleuse et dans les plus exactes proportions, jusqu'au moindre rocher, jusqu'à la plus humble baraque. Lorsqu'il lui venait des amateurs, il vidait une carafe dans le lit du Rhin, et le fleuve engouffrait les ondes écumeuses dans un abîme de quinze pouces et huit lignes : l'illusion était des plus complète<sup>1945</sup>.

Walsh ne citant pas ses sources, il ne nous a pas été possible d'identifier avec certitude le potier auteur du modelage, ni le voyageur allemand à l'origine de l'idée d'une représentation musicale de la chute. À travers ces exemples, le comte français parvient néanmoins à jeter les bases de sa philosophie de la représentation et pose la simple imitation de la nature comme réductrice, trompeuse et confinant au grotesque, avant de se tourner vers les tentatives littéraires :

Le Florentin Poggio, l'un des littérateurs les plus distingués du quinzième siècle et qui accompagna le pape au concile de Constance en qualité de secrétaire, est, dit-on, le premier auteur qui fasse mention de la chute de Schaffhouse, dont Montaigne et le président De Thou ont dit quelque chose après lui. Il est curieux de comparer ce peu de lignes, froides et sèches, que les notabilités littéraires de ce temps-là ont consacrées, comme en passant, à cette scène magnifique, avec les longues et pompeuses descriptions qu'en ont tracées les écrivains de nos jours ; on a peine à se figurer qu'ils parlent du même objet ; à cette époque de demi-barbarie, la nature n'était point encore inventée, et c'est une découverte des siècles modernes que celle de cette divinité supplémentaire, en l'honneur de laquelle on a entonné tant d'hymnes qu'elle n'a point dictés. Dans son culte, si fort à la mode aujourd'hui, et qui fait tant d'hypocrites, tout n'est pourtant pas factice. Le sentiment des beautés naturelles est inné chez l'homme bien organisé ; cela est hors de doute, mais ce sentiment ne peut se développer qu'à la faveur de certaines conditions dont la première se trouve peut-être dans les raffinements de notre vie civilisée, je dirais presque artificielle, qui nous portent à chercher des jouissances plus vraies et plus intimes en nous rapprochant de la nature, que l'on goûte d'autant mieux qu'on est plus désabusé sur le vide tumultueux du monde. Le penchant à la rêverie, ce symptôme maladif de nos sociétés modernes, doit aussi contribuer à ce résultat. Nos pères, hommes de livres, ou hommes d'action, n'en étaient pas encore là ; ils vivaient à une époque où l'on savait plus qu'on ne pensait, et où l'on pensait plus qu'on ne sentait, à une époque où les facultés de la mémoire et de l'intelligence étaient exercées aux dépens de celles de l'imagination. Il ne faut pas que j'oublie de dire que la vue de la cataracte est affermée... pour

---

<sup>1945</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 26-27. C'est l'auteur qui souligne.

douze cents francs par an !! J'entends celle de la rive gauche, car, de la rive opposée, on voit le spectacle gratis<sup>1946</sup>.

À la lecture de ce long passage, que nous avons jugé bon de citer in extenso, nous constatons que le voyageur a véritablement conscience de l'évolution de la perception de la nature par l'homme. Ainsi que le souligne Sarga Moussa<sup>1947</sup>, la remarque concernant la « nature » qui « n'a point encore été inventée » témoigne de la grande perspicacité de Walsh et de sa capacité à faire le départ entre une époque où le savoir l'emporte sur le ressenti et une époque où l'imagination prévaut. Mais cherchant dans le même temps à saper les clichés idylliques, Walsh revient soudainement à la cataracte du Rhin dont il souligne l'exploitation vénale qu'en font les hommes, terminant ainsi sa description par une touche prosaïque. Il consacre enfin quelques pages à Schaffhouse, et plus particulièrement à l'historien autochtone Jean de Müller, auteur d'une *Histoire de la Suisse*, qualifiée d'« œuvre capitale »<sup>1948</sup>.

Avant de quitter la ville, Walsh invite les futurs visiteurs à se rendre à Herblingen, village situé au nord, « pour y prendre une idée générale de la chaîne des Hautes-Alpes, ainsi que l'on parcourt le sommaire d'un livre avant que d'en commencer la lecture »<sup>1949</sup>. Du Rhin à Schaffhouse, il ne dit donc mot. Sa rencontre suivante avec le fleuve se fera au cœur des Grisons<sup>1950</sup>.

Bien que sensible au spectacle de la cataracte, Walsh manifeste une certaine réserve à l'égard de ce dernier. Plutôt que de se limiter à une énième tentative de description de l'objet lui-même, le voyageur préfère s'intéresser à la manière dont celui-ci est perçu, en fonction d'un état d'esprit ou d'une époque donnés, remettant très subtilement en cause « l'image d'une Suisse idéale », pour reprendre les termes de Sarga Moussa<sup>1951</sup>.

---

<sup>1946</sup> *Ibid.*, p. 27-28.

<sup>1947</sup> MOUSSA, Sarga, « WALSH, Théobald », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1177.

<sup>1948</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 29.

<sup>1949</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>1950</sup> Voir *infra*, 3-3-3-2.

<sup>1951</sup> MOUSSA, Sarga, « WALSH, Théobald », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1677.

### 3-2-3-6 DUMAS, Alexandre (1832)

C'est au chapitre LVIII des *Impressions de voyage en Suisse*, au titre peu évocateur de « Reprise et dénouement de l'histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre », que Dumas relate sa visite à la plus grande cataracte d'Europe déjà décrite par d'innombrables voyageurs. S'agissant d'un sujet qu'il sait rebattu, l'écrivain dépeint ce fascinant phénomène naturel en l'inscrivant au cœur d'un drame ayant lesdites chutes pour coulisses<sup>1952</sup>.

À Schaffhouse, où il est descendu à l'hôtel de la Couronne, Dumas retrouve la trace d'un certain sir Williams Blundel, rencontré au Righi et avec qui il a cheminé quelque temps. Aux chapitres XLIV à XLVII des *Impressions*, l'auteur a déjà longuement parlé de ce jeune Britannique original et timide qui, rempli de honte à la suite d'une mésaventure amoureuse, fuyait désespérément toute société. Blundel avait brutalement pris congé de Dumas à Zurich après avoir été informé que la femme qu'il aimait en avait épousé un autre. Au cours d'une conversation avec l'aubergiste de Schaffhouse, Dumas apprend avec effroi que deux Anglais, dont l'un n'est autre que sir Williams, viennent de perdre la vie à la suite d'un pari fou ayant eu pour théâtre la fameuse cataracte. Au chapitre qui nous intéresse ici, cette dernière est d'abord vue avec les yeux de l'aubergiste, lequel relate avec force détails dramatiques l'histoire du pari, puis avec ceux de Dumas, qui se rend à son tour sur les lieux, comme pour y effectuer un pèlerinage.

Au début de son récit, l'aubergiste rappelle qu'un certain sir Arthur Mortimer, descendu dans une auberge concurrente, avait parié avec son compagnon de voyage et compatriote, sir Murdey, qu'il serait capable de « descendre la chute du Rhin » en barque<sup>1953</sup>. Arrivé depuis peu à Schaffhouse, sir Williams avait bientôt eu vent de la nouvelle et contacté le parieur téméraire pour lui demander de prendre place à ses côtés. Dans la bouche de l'aubergiste omniscient qui embrasse d'un seul coup d'œil l'ensemble de l'action, les abords de la chute se transforment en une scène de théâtre où un drame s'apprête à être joué :

---

<sup>1952</sup> Notre analyse de la visite de Dumas à la cataracte de Schaffhouse est partiellement reproduite dans : MARINOT-MARCHAND, Delphine, « Alexandre Dumas aux chutes du Rhin en 1832 : entre fascination et théâtralisation », in HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, POISSON, Guillaume, *Entre attraction et rejet : deux siècles de contacts franco-suisses (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2011, p. 103-113.

<sup>1953</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 166.

« Le bateau était amarré à cent pas de Schaffausen, sur la rive gauche du Rhin ; près du bateau, le groom du second Anglais tenait deux chevaux en main, l'un pour son maître, qui devait suivre le bateau, l'autre pour lui qui devait suivre son maître. Sir Williams et sir Arthur descendirent dans le bateau ; lord Murdey, c'était le nom du troisième Anglais, monta à cheval ; à un signal donné, Peter coupa la corde qui amarrait la barque. Un grand cri s'éleva des deux rives, elles étaient couvertes de spectateurs ; mais à peine ceux-ci se furent-ils assurés que le pari tenait, qu'au lieu de suivre la marche du bateau, ils coururent à l'avance à la chute du Rhin, afin de ne rien perdre de ce drame dont il venaient de voir l'exposition »<sup>1954</sup>.

Alors que les « rugissements » de la cataracte se font déjà entendre dans le lointain, les deux parieurs, ayant confié leur destin au courant, refusent l'offre de secours offerte par un batelier et poursuivent leur course vers l'abîme. Outre le bruit, la cascade signale sa présence par la vapeur qu'elle produit. Chez sir Williams, sur lequel l'aubergiste concentre son attention, le nuage d'eau agit comme le rappel de l'événement l'ayant conduit à prendre part à ce pari insensé, à savoir la perte de sa bien-aimée :

« Cependant, plus on approchait, plus le bruit de la chute devenait formidable ; à une demi-lieue de l'endroit où elle se précipite, on distingue, au-dessous de l'abîme, un nuage de poussière d'eau qui, repoussé par les rochers, remonte au ciel comme une fumée. À cette vue, sir Williams tira de sa poitrine le voile vert que je lui avais déjà vu entre les mains et le baisa ; probablement, c'était quelque souvenir de sa patrie, de sa mère ou de sa maîtresse.

- Oui, oui, interrompis-je, je sais ce que c'est ; allez »<sup>1955</sup>.

Les brèves interventions de notre voyageur qui, comme celle que nous avons ici, viennent interrompre le récit, contribuent en fait, sous couvert d'en faire accélérer le rythme, à entretenir habilement le suspense.

L'aubergiste s'attache ensuite à faire ressortir la différence de comportement entre les deux passagers du frêle esquif<sup>1956</sup>. D'un côté, sir Arthur, qui compte bien sortir vivant de l'aventure et gagner son pari, s'intéresse au fleuve et à son aspect, comme s'il

---

<sup>1954</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>1955</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>1956</sup> « La barque commençait à se ressentir aussi de l'approche de la cataracte. [...]. Sir Arthur s'était assis, et commençait à s'assurer aux banquettes du bateau ; quant à sir Williams, il était resté debout, les bras croisés et les yeux au ciel : un coup de vent enleva son chapeau qui tomba dans le fleuve. [...] Quelques rochers commençaient déjà à sortir leur tête noire et luisante hors de l'eau, et les aventureux navigateurs passaient, emportés au milieu d'eux comme par le vol d'une flèche ; sir Arthur penchait de temps en temps la tête hors de la barque et regardait la profondeur de l'eau, car il y avait des espaces sans rochers où, par sa rapidité même, l'eau laissait voir le fond de son lit. Quant à sir Williams, ses yeux ne quittaient pas le ciel ». *Ibid.*, p. 167.

cherchait à comprendre le phénomène qu'il est en train de défier. De l'autre, sir Williams, qui n'a d'autre but que de mettre fin à ses jours, se détourne des flots pour porter son regard vers le ciel, symbole de sa mort prochaine. Arrive alors l'instant fatidique :

« Le bruit de la cataracte était tel qu'il couvrait les cris des spectateurs, et, je vous le dis, ces cris devaient cependant être terribles, [...] : tout à coup le Rhin manqua sous eux [sir Williams et sir Arthur], la barque, précipitée au milieu de l'écume, rebondit sur un rocher ; l'un des deux passagers fut lancé dans le gouffre, l'autre resta cramponné au bateau et fut emporté avec lui comme une feuille ; avant d'atteindre le bas de la cataracte, on les vit reparaître, tourner un instant et s'engloutir. Presqu'au même instant, des planches brisées parurent à la surface de l'eau, et, reprenant le courant, furent entraînées par lui vers Kaiserstuhl. Quant aux corps de sir Williams et de sir Arthur, on n'en entendit jamais reparler, [...] : c'était dimanche dernier »<sup>1957</sup>.

La chute, on le voit, est présentée comme une véritable machine de destruction. Sa puissance est mesurée à l'aune de l'action dévastatrice qu'elle exerce sur la barque et ses occupants. Alors que de nombreux voyageurs se sont efforcés de rendre compte de cette force à l'aide de divers procédés stylistiques, Dumas utilise le récit de l'aubergiste pour livrer au lecteur une sorte de reportage reposant sur ce que l'on pourrait presque qualifier d'expérience scientifique. Il est probablement le seul à avoir eu l'occasion de considérer la cataracte sous cet angle particulier, même s'il n'a pas été un témoin direct de la scène. On se souvient de Goethe évoquant à propos de la cascade le poème de Schiller intitulé *Der Taucher*, basé sur une légende sicilienne mettant en scène un jeune homme plongeant au cœur d'un abîme aquatique afin de récupérer une coupe en or<sup>1958</sup>. À côté de celui de Baggesen<sup>1959</sup>, c'est, à notre connaissance, le seul autre exemple d'allusion à une tentative humaine d'entrer en contact direct avec la force de ces masses d'eau furieuses.

Le récit de l'aubergiste permet, selon nous, d'envisager la chute sous un double aspect : celle-ci est d'abord le décor d'un drame au dénouement fatal présenté comme un véritable reportage. Puis, on voit sa puissance se révéler à la lumière d'une expérience, donnée pour véridique, tentée par deux inconscients. Le caractère grandiose du phénomène disparaît alors derrière sa dangerosité.

Regrettant de ne pas avoir gagné Schaffhouse plus tôt et de n'avoir de ce fait pu empêcher l'acte désespéré de son ami, Dumas décide, après avoir lu la lettre laissée par

---

<sup>1957</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>1958</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, in : *Goethe Berliner Ausgabe - Poetische Werke - Autobiographische Schriften III*, t. 15, p. 415.

<sup>1959</sup> Voir *supra*, 3-2-3-5.



celui-ci à son intention de « consacrer le reste de la journée à la mémoire de sir Williams »<sup>1960</sup>, et de se rendre à son tour à la cascade. Le regard qu'il porte sur le site sera donc empreint du souvenir du drame qui s'y est tout récemment déroulé.

Dumas quitte Schaffhouse à pied et chemine le long du fleuve dont les rives ont retrouvé leur sérénité. Le calme que rencontre notre voyageur tranche avec l'agitation qui a accompagné le déroulement de la catastrophe. L'attitude des spectateurs qui s'étaient rassemblés « pour regarder deux hommes qui allaient mourir » s'en trouve indirectement fustigée. Tout en cherchant des indices corroborant les dires de l'aubergiste, l'auteur s'efforce de suivre pas à pas le périple des deux inconscients et de revivre leurs derniers instants. Il retrouve effectivement l'endroit où la barque fut amarrée, teste la rapidité des flots en y jetant un échelas de vigne, avant de voir des feuilles d'arbre portées par le vent le rejoindre et descendre le courant à toute allure, donnant au pèlerin une représentation du drame à petite échelle. La comparaison entre le sort des feuilles et celui des deux malheureux parieurs exprime l'insignifiance des deux êtres humains par rapport à la puissance du Rhin et à la force de son courant.

Hanté, dès l'approche du site, par le souvenir de l'événement tragique dont il a été le cadre, Dumas établit un parallèle entre les impressions qu'il éprouve en revivant le parcours de son ami disparu et celles qui auraient été les siennes si rien n'était arrivé : c'est ainsi qu'en lieu et place de la « curiosité » qu'il aurait normalement ressentie, la cascade éveille en lui une « véritable terreur ». Sa perspective se distingue en cela de celle de nombreux voyageurs qui, aux abords des chutes, font généralement part de leur impatience à les découvrir. Poursuivant sa marche, il enrichit d'une touche d'exotisme le tableau brossé par son logeur, lequel avait souligné la présence de rochers et la transparence des flots : en comparant les « formes bizarres » des blocs rocheux à des têtes de « caïmans endormis »<sup>1961</sup>, l'écrivain français, amateur de métaphores animalières, cherche visiblement à se démarquer de ses prédécesseurs et à éviter à son public une impression de déjà-lu.

---

<sup>1960</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 167.

<sup>1961</sup> « Bientôt j'aperçus le nuage de poussière humide produit par la cascade : le cours du Rhin devenait de plus en plus rapide ; quelques rochers aux formes bizarres sortaient leurs têtes du fleuve comme des caïmans endormis. [...] De place en place, de belles nappes unies comme une glace et d'un vert d'émeraude laissaient voir jusqu'au sable du fleuve d'une manière si transparente, qu'on aurait pu compter les cailloux dont il était semé ». *Ibid.*, p. 167-168.

Arrivé au bord de la cataracte, sur les lieux mêmes où les deux hommes ont perdu la vie, Dumas, en proie à un violent accès d'empathie, tente de décrire ce que les deux malheureux ont pu éprouver au moment de trépasser :

« Il me semblait que le terrain sur lequel j'étais devenait tout à coup mobile, je me sentais entraîné par ce courant furieux, j'approchais de la chute, j'entendais les rugissements du gouffre, je voyais son haleine, j'étais aspiré par la cataracte, le fleuve manquait sous mes pieds, je roulais d'abîme en abîme, sans haleine, sans voix, étouffé, rompu, brisé. On fait des rêves pareils quelques fois, puis on se réveille au moment où l'on croit mourir : [...], convaincu qu'il est impossible que l'on coure jamais un pareil danger. Eh bien, ce danger fantastique, deux hommes l'avaient couru ; ces angoisses horribles, deux hommes les avaient souffertes ; ils s'étaient sentis entraînés, précipités, dévorés ; ils avaient roulé de rocher en rocher, étouffés, rompus, brisés, et ne s'étaient pas réveillés au moment de mourir »<sup>1962</sup>.

D'autres visiteurs, comme Schmidt et Meiners<sup>1963</sup> ont eux aussi ressenti les effets de la cataracte jusque dans leur tréfonds, mais ils se trouvaient à ce moment-là sur la passerelle au pied du château de Laufen, c'est-à-dire au plus près des eaux mugissantes. Bien qu'observant le phénomène depuis un point de vue plus éloigné, Dumas est déjà complètement terrorisé par le spectacle, non pas à cause de ce qu'il voit, mais de ce qu'il sait : les images produites par son esprit se superposent à celles qui s'offrent à son regard :

« Je restai comme enchaîné à la partie supérieure de la cascade, quoique ce fût la moins belle ; mais ce n'était pas sa beauté que je cherchais : de quelque point que je l'examinasse, à travers la magie de l'aspect m'apparaissait la terreur du souvenir »<sup>1964</sup>.

Un peu plus tard, alors qu'il se trouve sur la galerie située au pied du château de Laufen, le sentiment intime de Dumas paraît évoluer. L'espace d'un instant, il semble en effet considérer la chute pour elle-même, délivré en quelque sorte du souvenir obsédant de son ami, et exprime sa fascination à la vue des énormes masses d'eau. Mais la folie tragique des deux Britanniques lui revient brusquement à l'esprit, car c'est à cet endroit précis que tout a commencé :

---

<sup>1962</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>1963</sup> Voir *supra*, 3-2-2-9 (Meiners) et 3-2-2-11 (Schmidt).

<sup>1964</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 168.

« C'est de cette galerie tremblante que le Rhin est véritablement terrible de puissance et de beauté : là les comparaisons manquent ; ce n'est plus le retentissement du canon, ce n'est plus la fureur du lion, ce ne sont plus les gémissements du tonnerre ; c'est quelque chose comme le chaos, ce sont les cataractes du ciel s'ouvrant à l'ordre de Dieu pour le déluge universel ; une masse incommensurable, indescriptible, enfin, qui vous oppresse, vous épouvante, vous anéantit, quoique vous sachiez qu'il n'y a pas de danger qu'elle vous atteigne.

Ce fut cependant sur cette galerie que l'idée vint à sir Arthur de descendre la chute du Rhin en bateau, et ce fut en la quittant qu'il proposa le pari mortel qu'accepta lord Murdey : c'est, je l'avoue, à n'y rien comprendre »<sup>1965</sup>.

Il faut attendre que Dumas se décide à prendre le bateau en direction de la rive schaffhousienne pour le voir retrouver cette curiosité à laquelle la terreur provoquée par la tragique disparition de sir Williams s'était jusque-là substituée. La figurine posée sur le rocher au milieu de la chute l'intrigue. Plusieurs voyageurs de diverses époques en ont fait mention, notamment Laborde en 1781 et Walsh, mais Dumas est le seul à tenter de lui attribuer un nom. Il s'agit, à ses yeux, de Guillaume Tell. On peut se demander pourquoi il associe le héros emblématique de la Suisse à ce qu'il nomme « une espèce de girouette », se livrant ainsi à une comparaison peu flatteuse. Nous savons que la pièce éponyme de Schiller<sup>1966</sup> fit l'objet d'une adaptation à l'opéra par Rossini et que celle-ci fut jouée à Paris au début du mois d'août 1829. Il n'est pas exclu que Dumas ait assisté à la représentation<sup>1967</sup>. Avec force réserves, on peut se risquer à imaginer que l'opéra ne lui ait pas plu et que cette allusion serait une raillerie de sa part<sup>1968</sup>.

Le souvenir de la mort de sir Williams s'estompant, notre auteur retrouve sa témérité et demande au batelier de s'approcher des rochers malgré les remous. Alors qu'on pourrait s'attendre à une nouvelle évocation de la mémoire de sir Williams qui trépassa précisément à cet endroit, Dumas reste longuement subjugué par la cascade qui, sous l'effet des rayons du soleil couchant, donne l'impression de s'enflammer. Il est l'un des rares promeneurs à stationner à cet endroit particulier du site. Traditionnellement, les voyageurs gagnent en barque la rive opposée à celle par laquelle ils sont arrivés. Ils s'efforcent cependant de rester à une distance raisonnable des remous et ne s'arrêtent pas

---

<sup>1965</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>1966</sup> *Willhelm Tell*, 1806.

<sup>1967</sup> Les quinze premiers jours de juillet, il avait quitté la capitale pour se rendre en Normandie.

<sup>1968</sup> Au chapitre CLXXIX des *Mémoires*, Dumas évoque des critiques faites à Rossini après la représentation de son *Guillaume Tell*. Il s'agit probablement d'une allusion à l'accueil d'abord assez froid réservé à l'œuvre de Rossini. Sur ce point, voir : *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, t. XLVII, Paris, Belin-Mandar, 1837, p. 387.

en cours de route. Seul Goethe a fait preuve d'une plus grande hardiesse que Dumas puisqu'il a entrepris, lors de son passage en 1779, de grimper sur le roc en question<sup>1969</sup>. Mais si le poste d'observation de l'écrivain français n'est pas commun, la description qu'il fournit ici ne diffère guère de celles des nombreux visiteurs demeurés un certain temps à distance sous le charme de la chute.

N'ayant pas l'intention de prolonger son séjour à Schaffhouse, Dumas s'enquiert d'un moyen de locomotion. Son batelier lui ayant proposé de le conduire jusqu'à Kaiserstuhl, le Rhin devient pour lui une voie de transport. Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de la cataracte, la perspective du voyageur s'élargit et la chute s'inscrit alors dans son environnement. Son jugement se fait relativement négatif : présentée comme le simple « ornement d'un tableau », la cascade perd toute majesté, d'autant que les éléments qui l'entourent ne contribuent pas à la mettre en valeur. Le château de Laufen, tout comme le village de Neuhausen, n'offre aucun intérêt. La présence de deux fabriques donne à l'ensemble une touche « bourgeoise » qui lui ôte son caractère pittoresque. Pourtant, Dumas juge la chute « magnifique » et tente d'imaginer un environnement plus propice à faire ressortir la poésie du lieu. C'est ainsi que les vignes pourraient avantageusement être remplacées, selon lui, par les « pins d'Italie », les « peupliers de Hollande » ou les « chênes de Bretagne ». Au passage, il égratigne donc la Suisse qui ne semble pas apte à fournir à la cataracte l'écrin adéquat.

Le regard porté par Dumas sur la chute du Rhin a, comme nous l'avons vu, considérablement évolué au cours de la journée qu'il consacre à la visite des lieux : d'abord présenté comme les coulisses d'une tragédie décrite par un tiers puis revécue en imagination par l'auteur, le site retrouve progressivement ses droits, redevenant avec la disparition des allusions à sir Williams un centre d'intérêt en soi. La figure du malheureux resurgit à vrai dire dès la nuit suivante, à l'occasion d'un cauchemar qui ramène Dumas à Laufen et lui fait prendre, l'espace d'un instant, la place de sir Williams :

« Le lendemain, nous partîmes au point du jour ; ma nuit avait été un long cauchemar, où la réalité se mêlait avec le rêve ; il me semblait que mon lit avait conservé le mouvement du bateau. Je me sentais attiré par la cataracte ; mais, au moment d'être précipité, ce n'était plus moi que le danger menaçait, c'était sir Williams : [...]. Qu'était devenu son corps ? Le Rhin le roulerait-il jusqu'à l'Océan, et l'Océan le jetterait-il aux rives de l'Angleterre qu'il avait quittées désespéré, et auxquelles il retournait guéri ? Je traversai le pont qui sépare le grand-duché de Bade du canton

---

<sup>1969</sup> BODE, Wilhelm, *op. cit.*, p. 201-202. Voir aussi *supra*, 3-2-2-3.

d'Argovie ; mais je m'arrêtai au milieu pour jeter un dernier regard sur le Rhin : à travers le brouillard qui nous enveloppait, j'apercevais jusqu'à une certaine distance ses vagues bouillonnantes, et il me semblait à tout instant qu'au sommet de ces vagues j'allai voir se dresser le corps de ce pauvre Blundel ; je ne pouvais m'arracher des bords du fleuve, il me semblait qu'en les abandonnant je perdais ce suprême espoir ; enfin il fallut me décider ; je jetai un dernier regard, un dernier adieu sur le cours du fleuve, et je pris la route de Baden »<sup>1970</sup>.

La mémoire de sir Williams n'est plus seulement associée à la chute mais au Rhin dans son ensemble, que Dumas envisage à la fois comme le sépulcre du disparu et comme le seul lien le rattachant encore à celui-ci. Au moment où il prend le chemin de Baden, ses adieux au fleuve sont en même temps des adieux à son ami.

Nous nous sommes naturellement interrogée sur la véracité de l'extravagant pari mis en scène par l'écrivain. Nos recherches sur l'existence d'un certain sir Williams Blundel sont restées vaines, mais nous avons découvert dans le cinquième numéro de 1837 du *Journal des Demoiselles* que l'anecdote relatée par Dumas y était présentée comme véridique<sup>1971</sup>. Par ailleurs, nous avons trouvé chez plusieurs auteurs de guides touristiques une allusion à la mort d'un jeune Anglais pouvant remonter aux années 1790, survenue non à la cataracte de Schaffhouse mais dans les rapides de Laufenburg, appelés parfois « Petit Laufen »<sup>1972</sup>. Le Français Joanne alla jusqu'à avancer le nom de lord Montague pour désigner la victime de cet accident<sup>1973</sup> que plusieurs ouvrages anglais mentionnent également, indiquant cependant que le Britannique aurait péri à la cataracte de Schaffhouse, le jour même où son château était réduit en cendres en Angleterre<sup>1974</sup>. La proximité entre les deux toponymes est très probablement à l'origine d'une situation confuse qu'il sera difficile de clarifier.

La tentation reste grande de penser que Dumas a pu s'inspirer de la mésaventure de lord Montague pour créer son malheureux personnage de sir Williams, d'autant qu'on ne

---

<sup>1970</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 169.

<sup>1971</sup> « [...] M. Dumas se rendit à Schaffhausen pour contempler la chute du Rhin ; mais ce spectacle imposant fut attristé par le récit que l'on fit à M. Dumas de la mort de deux Anglais. Ils parièrent qu'ils descendraient la cataracte dans une barque, et furent engloutis par le fleuve qui n'avait même pas rendu leurs cadavres ! M. Dumas venait de voyager avec l'un de ces Anglais ». DE SAVIGNAC, Alida, « Revue littéraire », in : *Journal des Demoiselles*, cinquième année, Paris, 1837, p. 293.

<sup>1972</sup> EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil, p. 273 ; BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854, p. 25.

<sup>1973</sup> JOANNE, Adolphe-Laurent, *op. cit.*, p. 708.

<sup>1974</sup> On citera par exemple *The British Critic*, t. 20, Londres, C. et J. Rivington, 1823, p. 179 et PASSAVANT, John David, *Tour of a German artist in England*, t. 2, Londres, Saunders and Otley, 1836, p. 82.

trouve aucune trace de celui-ci dans les *Mémoires*. Bien que l'on sache que dans ces derniers, l'auteur entendait bien ne pas se répéter quant à son voyage en Suisse, on est en droit de s'étonner que l'épisode n'y soit même pas mentionné, alors qu'il occupe une place importante dans les *Impressions de voyage – En Suisse* et que cette triste histoire semble avoir particulièrement ému notre voyageur. C'est pourquoi nous inclinons à partager l'avis formulé sur Dumas par Charles Gos, écrivain suisse de l'entre-deux-guerres<sup>1975</sup> :

Dans un décor habilement brossé, il brode des variations. Si les éléments lui manquent, il les invente ; si le dénouement se dérobe, il le force, si l'anecdote n'existe pas, il la crée, et, en fin de compte, il s'en tire toujours par une pirouette<sup>1976</sup>.

Ces propos reflètent parfaitement le procédé de théâtralisation utilisé par Dumas dans la description que nous venons d'analyser. Si l'on part du principe que le personnage de sir Williams, ou bien simplement sa mésaventure, sont fictifs, cela signifie que Dumas a ressenti le besoin de placer sa description des chutes dans un contexte particulier, allant jusqu'à poser des jalons plusieurs chapitres avant d'aborder le site lui-même. L'écrivain aurait donc construit autour du suicide de sir Williams, dont la cataracte est le théâtre, tout un environnement dramatique, créant ainsi une perspective totalement inédite et évitant l'écueil du déjà-dit, si fréquent dans les récits de voyage. La mort tragique de sir Williams offre en fait un prisme exceptionnel à travers lequel la description des chutes du Rhin gagne en originalité. Grâce à ce subterfuge, Dumas parvient à livrer une image unique de ce lieu si abondamment décrit.

### 3-2-3-7 CHATEAUBRIAND (1833)

En route pour la Bohême où il doit défendre, auprès de Charles X, la cause de son amie la duchesse de Berry, Chateaubriand fait halte à Schaffhouse. Au matin du 18 mai 1833, il se rend à la cataracte de Laufen, que son amie Juliette Récamier avait admirée l'année précédente<sup>1977</sup> :

---

<sup>1975</sup> Remarquable alpiniste, Charles Gos (1885-1949) est l'auteur de nombreux romans ayant pour décor la montagne.

<sup>1976</sup> GOS, Charles, *Voyageurs illustres en Suisse*, Paris, Édition du pavillon suisse, 1937, p. 71.

<sup>1977</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2558, note 3.

Le lendemain matin, 18 mai, avant d'arriver à Schaffhouse, je me fis conduire au saut du Rhin ; je dérobaï quelques moments à la chute des royaumes pour m'instruire à son image. Je me serai bien arrangé de finir mes jours dans le castel qui domine le chasme. Si j'avais placé à Niagara le rêve d'Atala non encore réalisé ; si j'avais rencontré à Tivoli un autre songe déjà passé sur la terre, qui sait si, dans le donjon de la chute du Rhin, je n'aurais pas trouvé une vision plus belle, naguère errante à ses bords, et qui m'eût consolé de toutes les ombres que j'avais perdues<sup>1978</sup> !

Jouant sur le double sens du mot « chute », l'écrivain établit d'emblée un parallèle entre ses préoccupations politiques et la cascade. En utilisant le néologisme « chasme », formé à partir du mot grec signifiant « abîme », il souligne la puissance du phénomène et, à travers celle-ci, la force des mécanismes qui font l'histoire politique.

De la cascade elle-même, Chateaubriand ne fournit aucune description. Il évoque le personnage d'Atala et le songe de cette dernière : alors prisonnière des Indiens, Atala avait rêvé de sa libération, et son rêve s'était confondu avec la réalité. L'auteur imagine un instant avoir placé ce « rêve non encore réalisé » à Niagara. Dans son œuvre, il a parlé à plusieurs reprises de la chute américaine, qu'il connaît pour l'avoir vue, et dont il livre une description assez complète dans son *Essai sur les révolutions*<sup>1979</sup> notamment. Le souvenir de cette cataracte et de celle de Tivoli, visitée en 1803 en compagnie de la comtesse de Beaumont<sup>1980</sup>, le hante au point de constituer une entrave à sa perception de la chute suisse. À Laufen, le voyageur ne semble pas trouver la consolation attendue, ni contempler le paysage espéré. Mais là où certains visiteurs ne manquent pas d'afficher leur désapointment, Chateaubriand se montre plus circonspect, exprimant le regret de ne pas être à même d'apprécier les charmes du site suisse. Peut-être cherche-t-il ainsi à ne pas blesser Juliette Récamier qui a visité les chutes de Schaffhouse en 1832 et les a fort admirées<sup>1981</sup>. En homme sensible et amoureux, Chateaubriand trouve ici un habile moyen de transcrire ses impressions sans contredire celles de son amie.

---

<sup>1978</sup> *Ibid.*, p. 2558.

<sup>1979</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes*, in : *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Ladvocat, 1826, p. 237-240.

<sup>1980</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2558, note 5. Nommé ambassadeur de France en Italie en 1803, Chateaubriand avait délaissé Pauline de Beaumont (1768-1803), sa maîtresse. Bien qu'atteinte de la tuberculose, celle-ci l'avait rejoint à Rome. Les deux amants visitèrent la chute de Terni quelques semaines avant le décès de Madame de Beaumont le 4 novembre 1803.

<sup>1981</sup> *Ibid.*, p. 2558, note 5.

### 3-2-3-8 RUSKIN, John (1833)

Très désireux de voir les Alpes, le jeune Ruskin avait ressenti une certaine déception en arrivant à Bâle, d'où celles-ci n'étaient pas visibles<sup>1982</sup>. C'est finalement à Schaffhouse qu'il les découvre pour la première fois, en 1833 :

The Black Forest ! The Fall of Schaffhausen ! The chain of the Alps ! within one's grasp for Sunday ! What a Sunday, instead of customary Walworth and the Dulwich fields<sup>1983</sup> !

Après avoir inscrit la cataracte dans un ensemble plus vaste, constitué par les massifs montagneux de la Forêt-Noire et des Alpes, le voyageur concentre son attention sur ces dernières :

The morning after that Sunday's eve at Schaffhausen was also cloudless, and we drove early to the falls, seeing again the chain of the Alps by morning light, and learning at Lauffen, what an Alpine river was. Coming out of the gorge of Balstall, I got an other ever memorable sight of the chain of the Alps, and these distant views, never seen by a modern traveller, taught me, and made me feel, more than the close marvels of Thun and Interlachen. It was again fortunate that we took the grandest pass into Italy, - the first ravine of the main Alps I saw was the Via Mala, and the first lake of Italy, Como<sup>1984</sup>.

Énumérant ses contacts les plus mémorables avec le monde alpin, Ruskin distingue plusieurs sites particulièrement représentatifs : le Rhin à la cascade de Laufen, rivière alpine par excellence et les panoramas à la sortie de la vallée de Balsthal dans le Jura soleurois, la Via Mala et le col de Splügen, archétypes de ravins alpins.

Comme l'indique James S. Dearden, le passage à Schaffhouse constitue pour Ruskin, grand admirateur des *Voyages dans les Alpes* de Saussure<sup>1985</sup>, une véritable

---

<sup>1982</sup> RUSKIN, John, *Praeterita*, p. 101.

<sup>1983</sup> *Ibid.*, p. 101. [La Forêt-Noire ! La chute de Schaffhouse ! La chaîne des Alpes ! en l'espace d'un dimanche ! Quel dimanche à la place de Walworth et des champs de Dulwich habituels !]

<sup>1984</sup> *Ibid.*, p. 104. [La matinée suivant cette soirée dominicale à Schaffhouse fut donc sans nuages, et nous partîmes tôt aux chutes, revoyant à nouveau la chaîne des Alpes à l'aube, et apprîmes à Laufen ce qu'était une rivière alpine. En sortant de la gorge de Balstall, j'eus une autre vue mémorable sur la chaîne des Alpes, et ces panoramas éloignés, jamais contemplés par un voyageur moderne, me subjuguèrent et j'y fus davantage sensible qu'aux merveilles proches de Thun et d'Interlaken. Ce fut encore une chance pour nous d'emprunter le plus grand col vers l'Italie, - le premier ravin des Alpes principales que je vis fut la Via Mala, et le premier lac italien, Côme.]

<sup>1985</sup> SCHAMA, Simon, *op. cit.*, p. 575.



initiation qui « éveill[e] son intérêt et son amour du beau »<sup>1986</sup>, mais ses tentatives pour fixer picturalement ses impressions du périple de 1833 sont décevantes. Il faut attendre les années 1840 pour qu'à la suite de Turner, Ruskin représente les sites alpins suisses que ce dernier avait peints en aquarelles<sup>1987</sup>.

Concevant visiblement la montagne comme un ensemble, Ruskin n'attribue au Rhin suisse que le rôle d'une composante parmi d'autres. Hormis dans *Enquiries on the Causes of the Colour of the Water of the Rhine*<sup>1988</sup>, écrit de jeunesse consacré expressément au fleuve, le peintre britannique porte donc à ce dernier une attention limitée.

### 3-2-3-9 HUGO, Victor (1840/1869)

Accompagné de Juliette Drouet, Hugo arrive le 21 octobre 1840 à Schaffhouse. L'écrivain, qui se serait « imposé [une] épuisante équipée de douze jours dans la Forêt-Noire » afin de se rendre à la cataracte de Laufen<sup>1989</sup>, a consigné dans ses carnets de nombreuses notes, reproduites dans l'édition du *Rhin* par Jean Gaudon<sup>1990</sup>. Hugo y évoque notamment le « charme de la ville » et « le Rhin, déjà très large et très vert »<sup>1991</sup>. Mais le traitement de ces notes dans la lettre XXXVII, entièrement consacrée à Schaffhouse et à sa chute, s'écarte de l'agréable impression se dégageant des textes originaux:

Je suis à Schaffhouse depuis quelques heures. Figurez-vous [...] une ville du quinzième siècle, dont les maisons tiennent le milieu entre les chalets d'Unterseen et les logis sculptés du vieux Rouen, perchée dans la montagne, coupée par le Rhin, qui se tord dans son lit de roches avec une grande clameur, dominée par des tours en ruine, pleine de rues à pic et en zigzag, livrée au vacarme assourdissant des nymphes ou des eaux, - *nymphis, lymphis*, transcrivez Horace comme vous voudrez, - et au tapage des laveuses. [...]. Je vous ai dit d'écrire *Schaffhausen* et de prononcer comme il vous plairait. Vous pouvez aussi écrire tout ce qu'il vous plaira. Rien n'est comparable, pour l'entêtement et la diversité d'avis, au troupeau des antiquaires, si ce n'est le

---

<sup>1986</sup> DEARDEN, James S., ÉVÊQUOZ, Francine (trad.), *John Ruskin et les Alpes*, Sion, Musée cantonal des Beaux-Arts, 1989, p. 22.

<sup>1987</sup> DEARDEN, James S., ÉVÊQUOZ, Francine (trad.), *op. cit.*, p. 24.

<sup>1988</sup> « Enquiries on the Causes of the Colour of the Water of the Rhine », in : LOUDON, J.C., CHARLESWORTH, E., DENSON, J. (éd), *op. cit.*, p. 438-439. Voir *supra*, 3-1-3-7.

<sup>1989</sup> HUGO, Victor, GAUDON, Jean, *op. cit.*, t. 1, introduction de Jean Gaudon, p. 27.

<sup>1990</sup> HUGO, Victor, GAUDON, Jean, *op. cit.*, t. 2, introduction de Jean Gaudon, p. 361, p. 386 et p. 391-396.

<sup>1991</sup> *Ibid.*, t. 2, carnets 1840, p. 386.

troupeau des grammairiens. Platine écrit *Schaphuse*, Strumphius écrit *Schafuse*. [ ...]. Tirez-vous de là. Après le nom vient l'étymologie. Autre affaire. *Schaffhausen* signifie *la maison du mouton*, dit Glarean. – Point du tout ! s'exclame Strumphius, Schaffhausen veut dire *port des bateaux*, de *schafa*, barque, et de *hause*, maison. [ ...]. Je laisse Strumphius et Glarean se prendre aux coiffes<sup>1992</sup>.

Dans la présentation générale de la ville, le Rhin n'apparaît pas sous un jour positif aux yeux de Hugo, pour lequel le fleuve « coupe » Schaffhouse, alors qu'il coule en réalité juste à côté de celle-ci. Considéré à Bâle comme un facteur d'unité entre les deux parties de la cité, le cours d'eau s'impose par son caractère bruyant à Schaffhouse, laquelle est posée en victime du « vacarme assourdissant » des flots et aussi de celles qui s'en servent, les lavandières. Comme d'autres, Hugo souligne la médiocrité de la ville<sup>1993</sup> en instaurant une échelle de valeur dont les deux extrêmes sont les « chalets d'Unterseen<sup>1994</sup> » et les « logis sculptés du vieux Rouen », Schaffhouse occupant une place médiane. Puis, s'interrogeant sur les origines étymologiques possibles du nom « Schaffhouse », l'écrivain présente diverses théories en concurrence. Après avoir renvoyé dos à dos le poète humaniste Glarean<sup>1995</sup>, lequel associe le mouton à la dénomination de la cité, et un certain Strumphius<sup>1996</sup>, qui établit pour sa part un lien avec le fleuve, Hugo met brutalement un terme à son explication, comme pour manifester le peu d'intérêt qu'il porte en fait à la question. La citadelle du Munot, que l'auteur nomme « vieux château Munoth »<sup>1997</sup>, échappe de peu à cette relative désinvolture qui prend fin lorsque Hugo se penche sur l'histoire de la ville :

Il y a plus de deux siècles, Schaffhouse était plus pittoresque encore. L'hôtel de ville, le couvent de la Toussaint, l'église Saint-Jean, étaient dans toute leur beauté ; l'enceinte de tours était intacte et complète. Il y en avait treize, sans compter le château et sans compter ces deux hautes tours sur

---

<sup>1992</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 477. C'est Hugo qui souligne.

<sup>1993</sup> C'est le cas de Madame Roland, Schmidt, Custine. Klingemann présente pour sa part une approche ambivalente. Seul Coxe se montre positif.

<sup>1994</sup> Village bernois situé sur l'Aar, dans la région d'Interlaken. Cette contrée était particulièrement connue des touristes du XIX<sup>e</sup> siècle en raison de la célèbre fête des bergers d'Unspunnen, décrite par Madame de Staël dans son *De l'Allemagne* et peinte par Élisabeth Vigée-Lebrun.

<sup>1995</sup> Voir *supra*, note n° 469.

<sup>1996</sup> Nous ne sommes pas parvenue à identifier avec certitude ce personnage dont les éditeurs de Hugo semblent s'être désintéressés. Il pourrait s'agir de l'historien suisse Johannes Stumpf (1500-1577), auteur d'une *Chronik der Eidgenossenschaft* (1577).

<sup>1997</sup> Le relatif intérêt que Hugo porta à cette forteresse se manifeste dans l'esquisse qu'il en fit dans son album de 1840, esquisse à laquelle il donna le nom de « Vieux château ». Ce dessin est reproduit dans : HUGO, Victor, GAUDON, Jean, *op. cit.*, t. 2, p. 432.

lesquelles s'appuyait cet étrange et magnifique pont suspendu sur le Rhin que notre Oudinot<sup>1998</sup> fit sauter, le 13 avril 1799, avec cette ignorance et cette insouciance des chefs d'œuvre qui n'est pardonnable qu'aux héros<sup>1999</sup>.

La lecture que le visiteur fait de l'environnement ne repose plus sur ce qu'il voit, mais sur les vestiges d'un passé plus faste. Qualifié d' « étrange » et de « magnifique » et détruit en 1799, le pont de Schaffhouse confère indirectement au Rhin une certaine majesté. Si l'on sait que de nombreux voyageurs ont émis un jugement négatif sur Schaffhouse, il convient de signaler que même les plus critiques d'entre eux se sont intéressés au pont, élément constitutif de la ville, dont Hugo paraît regretter la disparition.

À la fin de la lettre XXXVII, l'écrivain annonce le récit de sa visite à la cataracte en relatant une anecdote amusante que nous allons nous efforcer de résumer : à l'auberge de Schaffhouse, Hugo avait voulu se faire servir, au prix de dix francs, ce qu'il croyait être une spécialité locale figurant sur la carte et appelée « Calaische à la choute »<sup>2000</sup>. L'écrivain français ne comprit pas immédiatement la surprise de l'aubergiste, interloqué par ce visiteur qui souhaitait « mancher la choute ti Rhin ». La mention « calaische à la choute » était en fait une proposition faite par l'aubergiste à ses hôtes de se rendre en calèche à la cataracte après dîner... Après avoir ri de sa méprise, Hugo avait accepté l'offre pour le lendemain.

Entièrement consacrée à la « cataracte du Rhin », la lettre XXXVIII débute par une interrogation :

Mon ami, que vous dire ? Je viens de voir cette chose inouïe. Je n'en suis qu'à quelques pas. J'en entends le bruit. Je vous écris sans savoir ce qui tombe de ma pensée. Les idées et les images s'y entassent pêle-mêle, s'y précipitent, s'y heurtent, et s'en vont en fumée, en écume, en rumeur, en nuée. J'ai en moi comme un bouillonnement immense. Il me semble que j'ai la chute du Rhin dans le cerveau.

J'écris au hasard, comme cela vient. Vous comprendrez si vous pouvez<sup>2001</sup>.

En présentant la missive comme rédigée sur place, Hugo établit une relation de proximité, tant spatiale que temporelle, entre le phénomène naturel et la description qu'il

---

<sup>1998</sup> OUDINOT, Nicolas Charles Marie (1767-1847) : chef d'état-major d'André Masséna dans l'armée d'Helvétie.

<sup>1999</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 477.

<sup>2000</sup> Hugo fait figurer cet élément dans ses carnets, parmi d'autres tirés de la carte de l'auberge. Voir : HUGO, Victor, GAUDON, Jean, *op. cit.*, t. 2, p. 386.

<sup>2001</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 479.

en fait. Mais ce que l'on pourrait interpréter comme un artifice littéraire, correspond largement à la réalité des faits, ses carnets renfermant de longs passages de cette description déjà presque entièrement rédigés<sup>2002</sup>. L'écrivain se distingue ainsi de la plupart des voyageurs qui relatent leurs impressions au plus tôt après leur retour à l'hôtel et accentue du même coup son degré de communion avec le site. Des visiteurs, tels que Schmidt et Klingemann, ont également vécu le contact avec la chute comme une expérience sensible, mais Hugo pousse l'approche à son paroxysme dans la mesure où il dit ressentir le flot de ses pensées se confondre avec celui du fleuve, au point que son projet d'écriture s'en trouve explicitement affecté : en effet, l'auteur écrit « comme cela vient », à l'image des eaux qui se déversent sous ses yeux.

Abordant le site par Laufen, Hugo paraît entrer dans un monde légendaire :

On arrive à Laufen. C'est un château du treizième siècle, d'une fort belle masse et d'un fort beau style. Il y a à la porte deux guivres dorées, la gueule ouverte. Elles aboient. On dirait que ce sont elles qui font le bruit mystérieux qu'on entend.

On entre.

On est dans la cour du château. Ce n'est plus un château, c'est une ferme. Poules, oies, dindons, fumier ; charrette dans un coin ; une cuve à chaux. Une porte s'ouvre. La cascade apparaît.

Spectacle merveilleux<sup>2003</sup> !

Gardé par deux « guivres » ou « vouivres », serpents fabuleux chargés de veiller sur les trésors cachés dans les vieux châteaux, l'accès à la cataracte prend un instant une dimension mythique, avant de céder la place à une description prosaïque de la cour intérieure de l'édifice, dans laquelle évolue une basse-cour. L'effet produit sur le lecteur est déconcertant : préparé à pénétrer dans un univers légendaire, celui-ci se retrouve dans une cour de ferme au milieu du fumier. L'approche frôlant le grotesque, l'on se demande comment Hugo va présenter la cascade. Pourtant, son verdict est sans appel : le sordide jouxtant le sublime, c'est un « spectacle merveilleux » qui s'offre à lui.

En dépit de sa longueur, la description de la chute mérite que l'on s'y attarde. Soumise au regard de notre voyageur, cette dernière prend des formes variées, dans lesquelles l'« effroyable » le dispute au « charmant » :

---

<sup>2002</sup> HUGO, Victor, GAUDON, Jean, *op. cit.*, t. 2, p. 391-393.

<sup>2003</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 479.

Effroyable tumulte ! voilà le premier effet. Puis on regarde. La cataracte découpe des golfes qu'emplissent de larges squames blanches. Comme dans les incendies, il y a de petits endroits paisibles au milieu de cette chose pleine d'épouvante ; des bosquets mêlés à l'écume ; de charmants ruisseaux dans les mousses ; des fontaines pour les bergers arcadiens de Poussin, ombragés de petits rameaux doucement agités. – Et puis ces détails s'évanouissent, et l'impression de l'ensemble vous revient. Neige vivante et furieuse<sup>2004</sup>.

Bien que le phénomène apparaisse comme un objet menaçant, le visiteur, qui adopte l'attitude du « regardeur »<sup>2005</sup>, s'applique à entrer dans les détails et révèle les scènes bucoliques dépourvues de toute dangerosité qu'offre la cataracte. L'image d'une tempête de neige éternelle faisant de la chute une entité vivante et imprévisible finit toutefois par l'emporter. Concentrant ensuite son attention sur les flots, Hugo souligne le contraste entre l'atmosphère inquiétante et mystérieuse émanant de la cascade et la quiétude d'une scène de la vie quotidienne :

Le flot est d'une transparence étrange. Des rochers noirs dessinent des visages sinistres sous l'eau. [...]. Au-dessous des deux principaux vomitoires de la chute, deux grandes gerbes d'eau s'épanouissent sur le fleuve et s'y dispersent en nuages verts. De l'autre côté du Rhin, j'apercevais un groupe de maisonnettes tranquilles, où les ménagères allaient et venaient<sup>2006</sup>.

Selon Nicole Savy, le principe de « l'antithèse » est à la base de la notion de paysage chez l'écrivain qui recherche dans la juxtaposition des extrêmes le reflet de la vérité<sup>2007</sup>.

Se rapprochant de la chute, Hugo assimile cette dernière à un félin agile et bruyant :

Je suis descendu un peu plus bas, vers le gouffre. Le ciel était gris et voilé. La cascade fait un rugissement de tigre. Bruit effrayant, rapidité terrible. Poussière d'eau, tout à la fois fumée et pluie. À travers cette brume on voit la cataracte dans tout son développement. Cinq gros rochers la coupent en cinq nappes d'aspects divers et de grandeurs différentes. On croit voir les cinq piles rongées d'un pont de titans. [...].

Le plus rapproché de ces rochers est d'une forme étrange ; il semble voir sortir de l'eau pleine de rage la tête hideuse et impassible d'une idole hindoue, à trompe d'éléphant. Des arbres et des broussailles qui s'entremêlent à son sommet lui font des cheveux hérissés et horribles.

---

<sup>2004</sup> *Ibid.*, p. 479.

<sup>2005</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>2006</sup> *Ibid.*, p. 479.

<sup>2007</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 57.

À l'endroit le plus épouvantable de la chute, un grand rocher disparaît et reparaît sous l'écume comme le crâne d'un géant englouti, battu depuis six mille ans de cette douche effroyable<sup>2008</sup>.

Accentuant l'immédiateté des sensations reçues, les deux phrases sans verbes suggèrent dans le même temps l'attaque brutale d'un animal sauvage. S'intéressant ensuite à l'élément minéral, Hugo commence à détailler les rochers qu'il compare aux restes des piliers d'un pont ayant servi à des titans, avant de reconnaître dans ceux-ci la forme d'une divinité hindoue ou celle d'un crâne gigantesque. Ne parvenant manifestement pas à reconstituer l'évolution géologique ou historique du site, l'auteur en propose une histoire nimbée de mythologie.

Puis, descendant le sentier, notre voyageur s'attarde sur les contrastes qu'offrent les lieux :

Au moment où je passais, assourdi par la formidable cataracte, un enfant, habitué à faire ménage avec cette merveille du monde, jouait parmi des fleurs et mettait en chantant ses petits doigts dans des gueules-de-loup roses. Ce sentier a des stations variées, où l'on paie un peu de temps en temps. La pauvre cataracte ne saurait travailler pour rien. Voyez la peine qu'elle se donne. Il faut bien qu'avec toute cette écume qu'elle jette aux arbres, aux rochers, aux fleuves, aux nuages, elle jette aussi un peu quelques gros sous dans la poche de quelqu'un. C'est bien le moins.

Je suis parvenu par ce sentier jusqu'à une façon de balcon branlant pratiqué tout au fond, sur le gouffre et dans le gouffre.

Là, tout vous remue à la fois. On est ébloui, étourdi, bouleversé, terrifié, charmé.

Sur la roche qui est au milieu de la cataracte, se dresse un chevalier troubadour en bois peint appuyé sur un bouclier rouge à croix blanche. Un homme a dû risquer sa vie pour aller planter ce décor de l'Ambigu au milieu de la grande et éternelle poésie de Jéhovah<sup>2009</sup>.

L'image d'un enfant évoluant à son aise à proximité de la « formidable cataracte » et le dévoilement humoristique de la face mercantile de cette dernière, présentée comme une travailleuse recevant quelque compensation en échange de son dur labeur, remettent en cause l'aspect menaçant de la chute qui perd un instant une partie de sa noblesse et de sa magie, jusqu'à ce que la vue depuis la passerelle procure à Hugo une multitude de sensations antithétiques relevant du sublime. La figurine placée sur l'un des rochers fournit matière à la révélation d'un nouveau contraste. Bien que conscient de l'incongruité dans un tel site de la statuette, qualifiée de « décor de l'Ambigu », Hugo

---

<sup>2008</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 479-480.

<sup>2009</sup> *Ibid.*, p. 480.

envisage cette dernière sous un jour positif, se distinguant ainsi d'Andreae en 1763, de Laborde en 1781 ou de Walsh. Après avoir rappelé la témérité nécessaire à l'installation de la figurine, Hugo poursuit son cheminement dans un Moyen-Âge imaginaire, attribuant à l'objet qui devient à double titre le symbole d'un acte de bravoure les traits d'un chevalier portant les couleurs de la Suisse. Le voyageur français se rapproche ainsi du point de vue de Klingemann en 1825<sup>2010</sup>.

Au centre du phénomène, les grondements des flots prêtent voix aux « deux plus grands rochers ». Comparés à des « géants » en pleine conversation, ces derniers confèrent à l'environnement un caractère mythique et dangereux, dans lequel une paisible maisonnette trouve néanmoins sa place<sup>2011</sup>. Là encore, les contraires cohabitent.

Arrivé à l'extrémité de la passerelle, Hugo voit la chute, plus effrayante que jamais, s'animer : les gouttelettes mouillant le visage du visiteur symbolisent l'audace dont ce dernier fait preuve, et les mouvements répétitifs des flots placent le phénomène sous le signe d'un éternel recommencement<sup>2012</sup>. Mais au cœur de ce paysage grandiose et puissant, un détail insolite attire l'attention du voyageur :

Dans une anfractuosité du roc, j'ai remarqué une petite touffe d'herbe desséchée. Desséchée sous la cataracte de Schaffhouse ! dans ce déluge, une goutte d'eau lui a manqué. Il y a des cœurs qui ressemblent à cette touffe d'herbe. Au milieu des tourbillons des prospérités humaines, ils se dessèchent. Hélas ! c'est qu'il leur a manqué cette goutte d'eau qui ne sort pas de la terre, mais qui tombe du ciel, l'amour<sup>2013</sup> !

La cascade devient ainsi le reflet des remous de l'existence humaine, au milieu desquels les sentiments des hommes, soumis aux aléas du destin, se révèlent d'une grande fragilité. Alors qu'il consulte le livre d'or dans le pavillon d'observation, Hugo prend soudainement conscience d'avoir échappé au temps :

---

<sup>2010</sup> Voir *supra*, 3-2-3-3.

<sup>2011</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 480.

<sup>2012</sup> *Ibid.*, p. 480. Cette idée d'éternel recommencement se trouve également chez Friedrich Matthisson qui compare le mouvement de la chute du Rhin aux travaux des Danaïdes dans le premier livre de ses *Erinnerungen*. MATTHISSON, Friedrich, *Schriften*, t. 2, Zurich, Orell, Füssli & Cie, 1825, p. 126-127.

<sup>2013</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres complètes*, p. 480.

Combien de temps suis-je resté là, abîmé dans ce grand spectacle ? Je ne saurais vous le dire. Pendant cette contemplation, les heures passeraient dans l'esprit comme les ondes dans le gouffre, sans laisser trace ni souvenir<sup>2014</sup>.

Dans l'impossibilité d'envisager le site dans son rapport au temps, c'est-à-dire comme le résultat d'une évolution historique, comme un monument dont il convient de reconstituer l'histoire, le voyageur ne parvient pas à faire de « lecture palimpsestueuse »<sup>2015</sup> de la cataracte de Laufen, contrairement à ce qu'il a pu faire à Schaffhouse ou à Bâle. À l'instar des peuples de l'Antiquité, Hugo choisit de construire un univers mythologique autour d'un phénomène dont il ne parvient pas à décrypter l'évolution.

Décidé à passer sur l'autre rive, l'écrivain prend place dans une embarcation à la description de laquelle il donne une touche d'exotisme :

On s'aventure pour ce trajet dans un petit batelet charmant, léger, exquis, ajusté comme une pirogue de sauvage, construit d'un bois souple comme la peau de requin, solide, élastique, fibreux, touchant les rochers à chaque instant et s'y écorchant à peine, manœuvré comme tous les canots du Rhin et de la Meuse, avec un crochet et un aviron en forme de pelle. Rien n'est plus étrange que de sentir dans cette coquille les profondes et orageuses secousses de l'eau. [...].

Maintenant je voudrais résumer toutes ces sensations si vives et presque poignantes. Première impression : on ne sait que dire, on est écrasé comme par tous les grands poèmes. Puis l'ensemble se débrouille. Les beautés se dégagent de la nuée. Somme toute, c'est grand, sombre, terrible, hideux, magnifique, inexprimable<sup>2016</sup>.

Bien qu'à la merci des flots, Hugo n'éprouve pas de la peur, mais plutôt une impression « étrange », qu'il peine à définir, et qui l'amène à établir le bilan de ce qu'il a ressenti jusqu'à ce point de sa visite. Ainsi se rapproche-t-il des visiteurs qui inscrivent la cataracte dans la poétique de l'indicible, tout en mettant par ailleurs en évidence la possibilité d'une lecture progressive d'un phénomène qui recèle nombre d'antithèses, comme le montre l'énumération d'adjectifs qui clôt la citation.

Découvrant le site par un temps couvert, Hugo s'interroge sur l'impact que l'ensoleillement peut avoir sur la perception de la cascade et recourt à nouveau à un parallèle avec une créature mythique pour rendre compte des images qui envahissent son esprit :

---

<sup>2014</sup> *Ibid.*, p. 480.

<sup>2015</sup> Sur ce point, voir : SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 40

<sup>2016</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 481.



Rien n'est plus riche et merveilleux comme cette pluie de perles dont je vous ai déjà parlé, et que la cataracte répand au loin ; cela doit être pourtant plus admirable encore lorsque le soleil change ces perles en diamants et que l'arc-en-ciel plonge dans l'écume éblouissante son cou d'émeraude, comme un oiseau divin qui vient boire à l'abîme<sup>2017</sup>.

Puis, jouissant depuis la rive schaffhousienne d'une vue complète sur la chute, l'observateur décompose cette dernière en cinq parties qu'il s'efforce de caractériser :

La première, c'est un dégorgement de moulins ; la seconde, presque symétriquement composée par le travail du flot et du temps, c'est une fontaine de Versailles ; la troisième, c'est une cascade ; la quatrième est une avalanche ; la cinquième est le chaos<sup>2018</sup>.

Considérant la « seconde partie » comme le résultat de l'œuvre du temps et de la nature, Hugo paraît amorcer ici une lecture historique du site, qui ne s'applique toutefois qu'à une infime partie de ce dernier. Alors que, de Bâle à Constance, le Rhin suisse est vu par l'écrivain français comme un « porteur d'histoire », vecteur essentiel d'un mode de lecture palimpsestueux du paysage, le cours d'eau semble, à la chute de Schaffhouse, se soustraire totalement à cette approche. Peinant à distinguer les signes d'une évolution naturelle, l'auteur substitue à ceux-ci une histoire empreinte de mythologie. À la cataracte, le paysage hugolien s'écarte donc de la signification générale dégagée par Nicole Savy selon laquelle celui-ci « reçoit son sens et son unité de l'histoire et la géographie »<sup>2019</sup>. Les dernières lignes consacrées à la description de la cascade nous permettent de comprendre pourquoi cette dernière échappe à une telle perspective :

Un dernier mot, et je ferme cette lettre. À quelques pas de la chute, on exploite la roche calcaire, qui est fort belle. Du milieu d'une des carrières qui sont là, un galérien, rayé de gris et de noir, la pioche à la main, la double chaîne au pied, regardait la cataracte. Le hasard semble se complaire parfois à confronter dans des antithèses, tantôt mélancoliques, tantôt effrayantes, l'œuvre de la nature et l'œuvre de la société<sup>2020</sup>.

---

<sup>2017</sup> *Ibid.*, p. 481.

<sup>2018</sup> *Ibid.*, p. 481.

<sup>2019</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 158.

<sup>2020</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, t. VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 481.

La présence de ce galérien près de la chute a de quoi surprendre et l'on pourrait aisément croire à une fantaisie de Hugo. Mais il est hautement probable que l'écrivain désigne en fait par ce terme un prisonnier, tel que ceux que le canton de Schaffhouse faisait travailler dans les carrières jouxtant la ville<sup>2021</sup>, et dont aucun guide consulté par notre voyageur ne fait état. En ardent défenseur des opprimés, Hugo renvoie dos à dos l'image de la cascade grandiose et effrayante, œuvre de la nature, et celle de ce galérien, produit de la société, faisant de la cataracte le lieu de la confrontation des antithèses, plus que le résultat d'une évolution historique.

Invité à présider le Congrès de la Paix et de la Liberté, Hugo se rend en septembre 1869 à Lausanne où son discours aux « citoyens des États-Unis d'Europe » connaît un franc succès<sup>2022</sup>. Sur le chemin le ramenant vers son exil bruxellois, l'écrivain, accompagné de son fils François-Victor et de Juliette Drouet, fait à nouveau halte à Schaffhouse<sup>2023</sup>. Dans ses carnets, il évoque les chutes mais infléchit quelque peu la perspective pour mettre en opposition l'œuvre de Dieu et celle des hommes :

27 septembre. – Nous repartons à 1 heure ½ pour Waldschutt, avec station à la chute du Rhin. – Nous arrivons à la chute à une heure trois quarts, nous y restons jusqu'à trois heures et demie. – Quel splendide château d'eau ! Quand Dieu fait jouer les eaux, il n'est pas tout de suite épuisé et époumoné comme Louis XIV. Ses fontaines durent des milliers de siècles. Ses merveilles sont toujours toutes neuves. Je l'ai écrit sur le registre des passants :

*Juvenis quia aeternus*<sup>2024</sup>.

En rappelant que les jets d'eau agrémentant les jardins de Versailles ne pouvaient fonctionner de manière continue, Hugo égratigne l'image du Roi soleil dont il relativise ironiquement la puissance. La citation latine « Jeune parce qu'éternel » faisant écho à « ses merveilles sont toujours toutes neuves », la cascade incarnerait donc à ses yeux l'idée d'éternelle jeunesse et échapperait ainsi à l'emprise du temps et de l'histoire.

---

<sup>2021</sup> POPIC, Marin, *Die Entwicklung des Strafvollzugs im Kanton Schaffhausen*, [http://www.sh.ch/index.php?id=639&98&no\\_cache=1](http://www.sh.ch/index.php?id=639&98&no_cache=1), page consultée le 28/10/2010. Hugo mentionne l'épisode du galérien dans ses carnets. Voir : HUGO, Victor, GAUDON, Jean, *op. cit.*, t. 2, p. 393.

<sup>2022</sup> BESSON, André, *Victor Hugo – Vie d'un géant*, Paris, France-Empire, 2001, p. 426.

<sup>2023</sup> HUGO, Victor, WALZER, Pierre-Olivier (éd.), *Voyages en Suisse*, Lausanne, Édition L'Âge d'Homme, 1982, 2002, Introduction de P.O. Walzer, p. 9-11.

<sup>2024</sup> HUGO, Victor, GÉLY, Claude, SCHOELLER, Guy (éd.), *op. cit.*, p. 961. La comparaison avec les fontaines de Versailles avait déjà été employée par Hugo vingt-neuf ans plus tôt.

### 3-2-3-10 ANDERSEN, Hans Christian (1852/1858)

De retour de Milan en 1852, l'écrivain danois fait halte à Schaffhouse, à laquelle il consacre un passage de son journal daté du 10 juillet. Descendu à l'hôtel Weber où il choisit une chambre avec vue sur la cascade, le voyageur est déçu par l'attitude discourtoise des autochtones, mais aussi par la cataracte qu'il ne juge d'abord pas conforme à l'image qu'il s'en était faite à travers des représentations graphiques<sup>2025</sup>. Abordant le site par la rive schaffhousienne, Andersen est en effet désappointé par la vue de ces « chutes qui n'ont rien de frappant ». Avec ses « vignobles bas et ses pentes d'un jaune boueux avec des buissons », même leur environnement paraît n'offrir aucun intérêt. Mais arrivé face à la cataracte, l'auteur est soudain saisi par la force du spectacle :

C'est comme une longue vague qui déferlerait et se métamorphoserait en une masse claire de nuages tourbillonnants, d'un blanc de neige. C'est la création des nuages ! Il y a dans ces blanches formations nuageuses, douces et vaporeuses, un bleu vert transparent, comme un reflet des glaciers. Les chutes grondantes elles-mêmes sont comme un glacier qui se résoudrait en vapeur rayonnante, se transformerait en nuages pénétrés de lumière solaire, et par devant se tend l'arc-en-ciel qui, lui aussi, a pris un mouvement, c'est comme s'il se libérait à demi du sol et voletait au vent<sup>2026</sup>.

À l'instar de nombreux voyageurs, Andersen s'attarde sur le phénomène de pulvérisation de l'eau qui se change en nuées vaporeuses, mais le Danois va jusqu'à y voir « la création des nuages » par excellence. Comparée tour à tour à une vague, à des nuages et à un glacier, la chute est placée sous le signe de la métamorphose, réunissant tous les états que peut prendre un fluide, liquide, gazeux ou solide. L'observateur évoque même l'idée d'une transformation en lumière à travers l'image de l'arc-en-ciel.

Six ans plus tard, au terme d'un périple dans le Gothard, Andersen se rend à nouveau à la cascade de Laufen qu'il visite sans consigner ses impressions dans son journal. À Schaffhouse en revanche, il s'intéresse au cours du Rhin au-dessus duquel « s'élèvent les vieilles maisons pittoresques avec leurs avant-toits, des pots de fleurs aux larges fenêtres où les gens se penchent fort », et évoque la possibilité d'« écrire un conte sur le dieu du Rhin et un petit garçon »<sup>2027</sup>. Bien que nous n'ayons trouvé aucune trace

---

<sup>2025</sup> ANDERSEN, Hans Christian, *op. cit.*, p. 63.

<sup>2026</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>2027</sup> *Ibid.*, p. 79.

de ce conte, Andersen paraît envisager les lieux comme une source d'inspiration potentielle.

## Conclusion

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville de Schaffhouse retient peu l'attention des visiteurs, hormis celle de Klingemann, de Théobald Walsh et d'Andersen. Klingemann voit dans la cité un être curieux se mirant dans le Rhin, à la recherche de son identité, tandis que Théobald Walsh évoque l'historien local Jean de Müller et qu'Andersen en fait une source d'inspiration. À la différence de leurs prédécesseurs, les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle ne trouvent plus de compensation à l'insignifiance de la ville dans la contemplation de l'architecture audacieuse de son pont sur le Rhin, détruit par l'armée française en 1799 et dont seul Hugo regrette l'absence.

La cataracte de Laufen, quant à elle, continue à attirer les promeneurs en quête de spectacles sublimes, tels que Madame Vigée-Lebrun, Custine et Klingemann. Apparaissant au gré des jeux de lumière, le phénomène de l'arc-en-ciel charme toujours les voyageurs qui lui attribuent, pour certains, une signification métaphysique (Klingemann) ou mythique (Hugo).

Mais si le jeune Ruskin considère encore le Rhin à Schaffhouse comme la rivière alpine par excellence, nombreux sont les visiteurs à être déconcertés par un phénomène que menace l'activité humaine, et dont certains, comme Dumas, Cooper et Walsh, peinent à apprécier pleinement les beautés. La lecture que les observateurs font du spectacle de la chute est en effet largement déterminée par un cadre de plus en plus industrialisé. Si Klingemann continue de voir dans les mouvements des flots un paradigme essentiel du sublime, le fleuve et la cataracte deviennent pour Custine la métaphore d'une aristocratie ayant perdu sa grandeur. Pour Hugo, qui considère le site comme un lieu où les antithèses cohabitent, le sublime côtoie le sordide. D'autres, comme Cooper, vont jusqu'à remettre en cause l'application à la cascade de jugements esthétiques, celle-ci ne répondant pas aux critères établis par le voyageur américain. Le champ de références géographiques et littéraires des visiteurs s'élargissant au XIX<sup>e</sup> siècle, les comparaisons avec des phénomènes du Nouveau Monde, présentes chez Cooper et Chateaubriand, ne profitent guère à la cataracte suisse, que concurrence par

ailleurs la chute de Terni en Italie, mise à l'honneur par Byron dans son *Childe Harold's pilgrimage* (1819).

La statuette en bois placée sur le rocher au centre de la cataracte suscite toujours les commentaires : si Klingemann l'interprète comme le témoignage d'un acte de bravoure, Walsh y voit en revanche un ornement ridicule portant atteinte à la beauté du site, tandis que Dumas s'empare du motif à des fins de raillerie.

Néanmoins, lorsqu'ils parviennent à s'abstraire des éléments parasites, certains voyageurs font encore de la cataracte le vecteur de tendances romantiques : chez Klingemann, celle-ci révèle l'homme à lui-même et devient la métaphore des forces naturelles et divines, tandis que Hugo y voit l'image des tourbillons de l'existence humaine. Enfin, Walsh ne résiste pas à l'envie de contempler le phénomène à la faveur du clair de lune.

Entamée au XVIII<sup>e</sup> siècle, la réflexion sur la représentation iconographique de la chute trouve un prolongement au siècle suivant, notamment chez Klingemann, qui souligne les limites de l'art pictural, et chez Walsh, pour lequel la création artistique ne doit pas se réduire à une imitation de la nature.

À la recherche de l'originalité, des écrivains français comme Hugo et Dumas intègrent des éléments humoristiques ou anecdotiques à leurs descriptions. En poussant ce type d'écriture jusqu'à son paroxysme avec le récit du pari insensé d'un certain sir Williams, l'auteur des *Impressions de voyage en Suisse* ancre dans la tradition le thème de la provocation, esquissé par Coxe au siècle précédent et évoqué dans divers guides de voyage.

### **3-2-4 Schaffhouse et la cataracte de Laufen du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : bilan**

Étape commode pour les voyageurs désirant visiter la cataracte, Schaffhouse présente peu d'attraits aux yeux de ceux-ci, tant au plan culturel qu'architectural. Si certains visiteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle se rendent chez des érudits locaux tels que le mathématicien Jetzler et le médecin Stockar, la plupart d'entre eux jugent la cité insignifiante et ne prêtent guère d'attention qu'à la structure de son pont. Après la destruction de ce dernier en 1799, la ville n'offre plus que peu de choses susceptibles d'intéresser les voyageurs qui suivront.

Peu mentionnée par nos auteurs aux XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en raison d'une confusion géographique avec le site de Laufenburg, la chute de Laufen devient pour ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle un passage obligé. Confrontés à la plus grande cascade d'Europe, ceux-ci s'essaient à la description physique d'un phénomène naturel exceptionnel et à l'analyse des effets que sa contemplation exerce sur eux. À l'aide de méthodes scientifiques pour les uns et de concepts littéraires et esthétiques pour les autres, ils tentent de relever le défi et de dire l'indicible, élaborant des tableaux dont certains deviennent de véritables références.

Bien que les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle restent sensibles au caractère imposant du site, beaucoup d'entre eux peinent à faire abstraction de la modernisation des abords de la chute et à concentrer leur attention sur cette dernière. Si certains portent encore un regard romantique sur le phénomène, d'autres ressentent le besoin de renouveler leur discours. C'est ainsi que l'image de l'« enfer d'eau », forgée par Lenz et reprise par de nombreux visiteurs du XVIII<sup>e</sup>, est remplacée au siècle suivant par un autre motif, celui d'un Britannique défiant les forces de la cataracte, motif définitivement entré en littérature sous la plume de Dumas.

### 3-3 Regards de voyageurs : du lac de Constance au secteur des sources

#### 3-3-1 Voyageurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

##### 3-3-1-1 THOU, Jacques-Auguste de (1589)

Dix ans après son premier passage, de Thou foule à nouveau le sol suisse. Revenant d'une mission diplomatique à Venise, il choisit d'emprunter une route située beaucoup plus à l'est au lieu de suivre l'itinéraire classique par Bergame et Chiavenne. Après avoir dépassé Tirano (en Italie), il fait halte à Poschiavo, petit village du sud-est des Grisons, puis traverse « d'affreuses montagnes, et principalement celle de l'Arbone, d'où le Rhin se précipite avec un bruit horrible, pour gagner Coire »<sup>2028</sup>. Bien que le toponyme « Arbonne » ne désigne, à notre connaissance, qu'un cours d'eau savoyard<sup>2029</sup>, nous pensons que de Thou décrit ici la tumultueuse jonction du Rhin d'Avers avec le Rhin postérieur, au sud d'Andeer et de la vallée de Schams, lieu que plusieurs voyageurs mentionneront après lui.

##### 3-3-1-2 CORYATE, Thomas (1608)

À son retour d'Italie, l'écrivain anglais, qui cherche à gagner l'Allemagne et les Pays-Bas, traverse les Grisons, parcours qu'il relate dans le chapitre intitulé « Meine Beobachtungen in Rhätien, gemeinhin Graubünden genannt », de la *Venedig- und Rheinfahrt A. d. 1608*<sup>2030</sup>.

Arrivé au pied du Splügen le 22 août 1608, Coryate pénètre dans la vallée qu'arrose le Rhin postérieur, qualifié de « petit bras » du fleuve. Le voyageur constate tout d'abord que les habitants du village de Splügen sont protestants, ce qui signifie qu'il se trouve en terrain ami<sup>2031</sup>, puis il se montre attentif à la langue parlée par les autochtones, en l'occurrence l'allemand<sup>2032</sup>. C'est dans ce contexte religieux et culturel qu'il entrevoit le cours d'eau le long duquel il chemine un certain temps :

---

<sup>2028</sup> THOU, Jacques-Auguste de, *op. cit.*, p. 224.

<sup>2029</sup> L'Arbonne est en effet un torrent coulant près de Bourg-Saint-Maurice.

<sup>2030</sup> CORYATE, Thomas, *op. cit.*, p. 197-213. Nous n'avons pu avoir accès qu'à une traduction allemande de l'œuvre de Coryate.

<sup>2031</sup> Le roi d'Angleterre Jean I<sup>er</sup> se livre à l'époque à une violente répression contre les catholiques.

<sup>2032</sup> Seules deux petites portions du Rhin postérieur sont situées dans des zones non germanophones.

Hinter Candolchino stieg der Weg für acht Meilen ununterbrochen an, bis ich den Gipfel des Splügen erreichte. Der Abstieg führte mich in ein Städtchen, welches denselben Namen trägt wie der Berg und das ganz protestantisch ist. Von nun an sprechen alle Graubündner Deutsch. Hier am Fuß des Splügens betrat ich mein drittes Tal in Graubünden, das Tal des Rheins, das ein kleiner Arm dieses edlen Flusses durchströmt. Ich wanderte zehn Meilen durch dieses Tal. Der Rhein fließt hier mit so reißender Geschwindigkeit, daß seine über steile Felsen herabfallenden Wasser durch einen Sprühregen alles in leichten Nebel hüllen<sup>2033</sup>.

Avant d'atteindre Coire le 23 août 1608, Coryate explique avoir parcouru une quatrième vallée :

Hier betrat ich bald ein viertes Tal, welches wie das hinter ihm liegende den Namen des Rheins trägt, weil dieser Fluß es weiterhin durchströmt, und indem er jetzt eine viel größere Breite gewinnt. Es wird auch das Tal von Chur genannt, nach der Stadt Chur, die hier an prominenter Stelle in der fruchtbarsten Gegend liegt. [...]. Ich sah viele aus ganzen Fichtenstämmen roh zusammengezimmerte Brücken in diesem Tal. Über eine derselben, die von besonderer Länge war, zählte ich einhundertzwanzig Schritte. Sie hatte eine Breite von sechs Fuß, war mit Holz überdacht und ruhte auf vier kolossalen, im Wasser stehenden Pfeilern. Diese Brücke ist fünf Meilen vor Chur über den Rhein geschlagen, und jeder Fremde, der sie überquert, muß dafür bezahlen<sup>2034</sup>.

Il est particulièrement difficile de reconstituer avec précision le trajet suivi par Coryate. On sait que lorsque celui-ci traverse le village de Splügen, il se trouve dans la vallée du Rheinwald, la troisième vallée grisonne qu'il parcourt. D'après les indications géographiques dont nous disposons<sup>2035</sup>, la « quatrième vallée » évoquée, surnommée

---

<sup>2033</sup> CORYATE, Thomas, *op. cit.*, p. 199-200. [Après Candolchino, le chemin monta sur huit miles sans interruption, jusqu'à ce que j'atteigne le sommet du Splügen. La descente me conduisit dans une petite ville portant le même nom que la montagne et qui est entièrement protestante. À partir de là, tous les Grisons parlent l'allemand. Là, au pied du Splügen, j'entrai pour la troisième fois dans une vallée grisonne, la vallée du Rhin, que parcourt un petit bras de ce noble fleuve. Je cheminai sur dix miles à travers cette vallée. Ici, le Rhin coule à une vitesse si extrême qu'il enveloppe tout dans une bruine légèrement brumeuse provoquée par sa chute par dessus les rochers abrupts].

<sup>2034</sup> *Ibid.*, p. 210. [Là, je pénétrai bientôt dans une quatrième vallée qui, comme celle située derrière elle, porte le nom du Rhin parce que ce fleuve y poursuit son parcours tout en gagnant beaucoup en largeur. Elle est aussi appelée la vallée de Coire, du nom de la ville qui se trouve à l'endroit le plus remarquable de cette région des plus fertiles. [...]. Je vis dans cette vallée beaucoup de ponts assemblés grossièrement avec des troncs entiers de pins. En franchissant l'un d'entre eux, qui était d'une longueur particulière, je comptai cent vingt pas. Il avait une largeur de six pieds, était recouvert d'un toit de bois et reposait sur quatre piles colossales dressées dans l'eau. Ce pont est jeté sur le Rhin cinq miles en amont de Coire, et tout étranger qui le traverse doit payer pour cela.]

<sup>2035</sup> Voir l'itinéraire reproduit dans : *Ibid.*, p. 407.



« Vallée de Coire », pourrait être celle de Schams qui abrite Zillis, village arrosé par le Rhin postérieur, lequel s'écoule ensuite dans la vallée du Domleschg. Si tel est le cas, le voyageur serait donc passé par la Viamala sans en faire mention, à moins qu'il se soit efforcé de l'éviter. L'évocation d'une région particulièrement fertile donne à penser qu'il aurait traversé la vallée du Domleschg et suivi le Rhin postérieur jusqu'à Coire, omettant de mentionner la jonction de ce dernier avec le Rhin antérieur à Reichenau. Coryate signale un nombre important de ponts sur le cours d'eau ainsi que le prélèvement d'un droit de passage sur certains, probablement très fréquentés et stratégiquement situés. Si notre hypothèse est juste, cela voudrait dire que le voyageur porte peu d'attention au paysage, mais attribue au Rhin un rôle significatif à la fois au plan de l'économie locale et au plan géographique. En effet, Coryate fait du fleuve, qui donne son nom à diverses vallées, un facteur d'identité des lieux traversés, tendance que nous avons déjà soulignée chez lui à propos de Bâle<sup>2036</sup>.

## Conclusion

Bien que manifestant une certaine curiosité à l'égard du secteur des sources, les voyageurs du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle évoquent peu ce dernier dont la représentation reste associée au topos du « locus horribilis » qu'il convient d'éviter ou que l'on traverse en toute hâte. Il faut attendre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle pour voir des visiteurs s'attarder dans cette région et en faire une étape délibérément choisie.

### ***3-3-2 Voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle***

#### **3-3-2-1 HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz (1765-1767)**

À la lettre XIX du récit de son voyage en Suisse, Hirschfeld consacre un long passage aux Grisons. Ayant précédemment souligné la complexité des liens unissant ce pays allié à la Confédération<sup>2037</sup>, l'auteur se penche à présent sur la géographie des lieux.

---

<sup>2036</sup> Voir *supra*, 3-1-1-5.

<sup>2037</sup> HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz, *op. cit.*, p. 61-62.

Considérant le Rhin postérieur et sa source comme « [l'élément] le plus remarquable de la région du Splügen »<sup>2038</sup>, il s'intéresse aux filets d'eau s'échappant des glaciers :

Hingegen quellen hinter diesen Gletschern auf den Bergen, und selbst an ihren Spitzen verschiedene schöne wasserreiche Quellen hervor, unter welchen die innerste in einer schönen Ebene mit einem großen Überfluß an frischen, gesunden und krystallklaren Wasser hervorsprudelt, sich mit den übrigen vereinigt, [...], bis sie endlich unter dem ungeheuren Gletscherberge durch ein von Eis gemachtes Gewölbe hervorquillt. Dieses soll die ächte Quelle des Rheins sein. [...]. So viel ist also vom hintern Rhein richtig, daß er nicht unmittelbar, oder wenigstens nicht auf eine sichtbare Weise, von den Gletschern entspringt<sup>2039</sup>.

Issu de la réunion de plusieurs écoulements, le Rhin postérieur n'offre pas de point de départ clairement identifiable, mais se présente comme la résultante d'un réseau complexe que viennent encore gonfler d'autres ruisseaux avant sa jonction avec le Rhin antérieur. Faisant preuve d'une indéniable rigueur scientifique, Hirschfeld ne s'intéresse pas moins à l'aspect des flots, dont il souligne l'éclat et la fraîcheur, signe, à notre sens, d'une visite effective des lieux.

Après avoir défini le Rhin du milieu comme le « second bras du Rhin », dévalant la vallée de Medel, le voyageur complète sa présentation en évoquant le Rhin antérieur :

Der vordere Rhein entspringt von dem Cima des Baduz, [...]. Er hat seinen Ursprung ebenfalls den umliegenden Eisbergen und Gletschern zu danken, und wird aus der Vereinigung vieler Bächer formirt. [...]. Der doppelte Arm des Rheins vereinigt sich mit dem hintern Rhein bei Ems und Reichenau<sup>2040</sup>.

Pour Hirschfeld, le Rhin antérieur naîtrait donc, lui aussi, de la réunion de plusieurs ruisseaux. Le savant qu'il est ignorerait ainsi que, contrairement aux deux autres, ce bras du Rhin offre un point de départ précis, le lac Toma.

---

<sup>2038</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>2039</sup> *Ibid.*, p. 148-149. [Au contraire, derrière ces glaciers sur les montagnes et même à leurs sommets, différentes sources belles et au flot généreux jaillissent, dont la plus profonde, née dans une jolie plaine, fournit à profusion des eaux fraîches, saines et claires comme le cristal, s'unit aux autres, [...] jusqu'à ce qu'elle jaillisse enfin par une voûte de glace sous le glacier gigantesque. On dit que c'est la véritable source du Rhin. [...]. Ainsi, il est juste de dire à propos du Rhin postérieur qu'il ne jaillit pas directement des glaciers, du moins pas de manière visible.]

<sup>2040</sup> *Ibid.*, p. 149. [Le Rhin antérieur jaillit au sommet du Baduz, [...]. Il doit également ses origines aux montagnes couvertes de glace et aux glaciers qui l'entourent et est formé par la réunion de nombreux ruisseaux. [...]. Le double bras du Rhin s'unit au Rhin postérieur près d'Ems et de Reichenau.]

À la lecture de ces différents passages, nous subodorons que les explications relatives au Rhin du milieu et au Rhin antérieur ne seraient pas le fruit d'observations directes, contrairement aux propos consacrés au Rhin postérieur. Si nous avons le sentiment que notre voyageur s'est bel et bien rendu aux sources du Rhin postérieur, nous pensons qu'il n'a évoqué les autres bras du Rhin que dans un souci d'exhaustivité.

Hirschfeld clôt son évocation du secteur des sources en rappelant les étapes essentielles du cours du Rhin :

Der doppelte Arm des Rheins vereinigt sich mit dem hintern Rhein bei Ems und Reichenau. Von da fließen sie mit einander durch ein Thal gegen Mitternacht nach Chur, durchlaufen die Landschaften Sargans und Rheinthal, und stürzen sich bei Rheineck in den Bodensee. In den stillen Gewässern dieses Sees verliert der Rhein seine Gewalt und Trübigkeit. Von da nimmt er seinen Lauf über Schaffhausen und Basel durch den Elsaß nach den Niederlanden, wo er sich in etliche Arme zertheilt in das Weltmeer ergießt. Der Rhein führet einen röthlich schwarzen Sand, der eisenhaltig ist, und von Magneten angezogen wird. In demselben sind Blättchen von gediegenem Golde mit untermischt, die an vielen Orten mit einigem Nutzen ausgewaschen wird<sup>2041</sup>.

Ne fournissant des détails sur l'apparence des flots que lorsqu'il évoque le fleuve au contact du lac de Constance et à son embouchure aux Pays-Bas, l'auteur semble mieux connaître certains lieux que d'autres. Peut-être tenons-nous là le moyen d'identifier les sites sur lesquels il s'est effectivement rendu<sup>2042</sup>. L'absence de remarques sur Schaffhouse pourrait signifier dans ce cas qu'Hirschfeld n'a qu'une connaissance indirecte de la cité, et expliquerait de surcroît le peu de lignes réservées à la cataracte de Laufen dans la lettre VIII.

---

<sup>2041</sup> *Ibid.*, p. 149-150. [Le double bras du Rhin s'unit au Rhin postérieur près d'Ems et de Reichenau. À partir de là, ils coulent ensemble dans une vallée vers Coire en direction du septentrion, traversent les pays de Sargans et du Rheinthal et tombent [expression souvent utilisée par les francophones pour décrire ce phénomène] dans le lac de Constance près de Rheineck. Dans les eaux calmes de ce lac, le Rhin perd sa force et sa turbidité. De là, il s'élançait, via Schaffhouse, Bâle et l'Alsace, vers les Pays-Bas où, divisé en plusieurs bras, il se déverse dans l'océan. Le Rhin charrie du sable d'un noir rougeâtre, qui est ferreux et est attiré par des aimants. On y trouve mélangées des paillettes d'or pur, recueillies par lavage avec quelque profit à de nombreux endroits.]

<sup>2042</sup> Il ne nous a malheureusement pas été possible de reconstituer l'itinéraire exact d'Hirschfeld entre 1765 et 1767.

### 3-3-2-2 BÜRDE, Samuel Gottlieb (1779)

Après avoir quitté Zurich et Lavater le 30 mars 1779, Bürde traverse le lac de Wallenstadt et gagne la région de Sargans, dans le canton de Saint-Gall, où il est l'un des rares voyageurs de notre corpus à s'intéresser au Rhin :

Hier kam der Rhein nun auch wieder zum Vorscheine. Aber in welcher veränderten Gestalt ! Ein wildes, gefährliches Bergwasser, floß er in einem breiten, steinichten Bette, das jetzt kaum zur Hälfte bewässert war, trüb und anmuthlos dahin. Ein zweyter Flecken, Ragazza, liegt an dem kleinen Flusse Tammin. Nicht weit von hier sahn wir Rechts einen Weg, der sich in die engste Felsenkluft hinein windet, und nach dem berühmten Pfeffersbade führt, das aber im Winter ganz unbewohnt und schlechterdings unzugänglich ist<sup>2043</sup>.

Se déplaçant en hiver, Bürde est contraint de renoncer à découvrir les bains de Pfeffers et, par conséquent, la gorge de la Tamina. Près de Sargans, le Rhin semble avoir perdu pour lui son charme et son intérêt. À ce point de son périple, le visiteur connaît déjà bien le Rhin entre Schaffhouse et Constance. Ayant navigué à plusieurs reprises sur ce tronçon, il a perçu les qualités esthétiques et pratiques du fleuve. Si la saison n'est manifestement pas étrangère au désappointement du voyageur, l'aspect sauvage du cours d'eau à proximité de ses sources y contribue peut-être également.

Accompagné d'Ulysses von Salis<sup>2044</sup>, propriétaire du château de Marschlins situé au sud de Malans, Bürde longe le Rhin en direction de Coire, puis de Thusis<sup>2045</sup>, d'où il entreprend une excursion à la Viamala :

Stellt euch ein hohes Felsengebirge vor, das vom Gipfel herab in die schmale Kluff auseinander gesprengt ist ; unten in einer schwindlichten Tiefe der Rhein, der mit lauter Wasserfällen sich zwischen den Oefnungen der Felsen durchdrängt ; in der Mitte der schroff aufsteigenden, oft

---

<sup>2043</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 87. [C'est là que le Rhin réapparut. Mais comme son apparence avait changé ! Tel un torrent sauvage et dangereux, trouble et sans grâce, il s'écoulait dans un lit large et pierreux dont à peine la moitié était en eau. Une deuxième bourgade, Ragaz, se trouve sur la petite rivière Tamina. Non loin d'ici, nous vîmes sur la droite un chemin qui serpente dans une gorge rocheuse des plus étroites et mène aux célèbres bains de Pfeffers qui sont totalement inhabités en hiver et de toute façon inaccessibles.]

<sup>2044</sup> L'aristocrate grison Ulysses von Salis-Marschlins (1728-1800) fut le chargé d'affaires de la France auprès des III Liges de 1768 à 1792. En 1772, il prit la direction pédagogique de l'institut d'éducation fondé en 1761 par Martin von Planta et transféré depuis peu dans son château de Marschlins. L'établissement dut fermer pour des raisons financières en 1777. Au moment du passage de Bürde, celui-ci était déjà à l'état de ruines.

<sup>2045</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 90-97.

überhängenden Felsenwände läuft an einem schmalen Rande, unmittelbar über dem Abgrunde des Stroms, der Weg in beständigen Krümmungen fort, und springt dann auf das entgegengesetzte Ufer. Die Brücke, die den Uebergang macht, ist mit einem einzigen kühnen Bogen über die Kluft hinüber gesprengt<sup>2046</sup>.

En désignant par « Rhin » le Rhin postérieur, Bürde omet toute allusion aux autres bras du fleuve et postule indirectement l'existence d'une source unique. À l'image de la route accrochée au-dessus de lui, le cours d'eau, placé au centre d'un complexe minéral, paraît suivre une voie tortueuse, ouverte à l'occasion d'un cataclysme. L'étonnante facilité à passer de l'autre côté du gouffre offerte par le pont est toutefois remise en cause par l'évocation de l'architecture audacieuse de ce dernier, depuis lequel le voyageur contemple le spectacle en contrebas :

Ich weis nichts mit der Empfindung zu vergleichen, die ich hatte als ich über den Rand der Brücke gelehnt, in die schwarze Tief hinabsah, und das dumpfe Tosen des Stroms hörte, der hier einen Kessel bildet, und durch eine enge Ritze in Felsen weiter abfließt. Der schaudervolle Gedanke : da hinab zu stürzen ! wiegt sich mit dem Bewustseyn, du bist in Sicherheit ! auf und ab ; ein unbeschreibliches Gemisch von Angst und Muth erfüllt die Seele. Augen und Ohren empfangen die Eindrücke des Erhabenen. [...]. So glaubt man hier in dieser furchtbaren Kluft, die Bilder jener gräßlichen Scenen aus den Gefilden der Hölle zu finden, mit denen Dante und Milton einst unsere Imagination erschütterten<sup>2047</sup>.

Se tenant vraisemblablement sur l'un des deux ponts construits en 1738-39 par l'ingénieur Christian Wildener<sup>2048</sup>, c'est-à-dire à l'endroit le plus impressionnant du site, Bürde distingue probablement cette curieuse cuvette creusée par l'érosion dans la roche, qu'il compare à un chaudron, image habituellement associée à la cataracte de

---

<sup>2046</sup> *Ibid.*, p. 97-98. [Imaginez-vous une haute montagne rocheuse fendue par une explosion depuis son sommet en une faille étroite ; en bas, à une profondeur vertigineuse, il y a le Rhin qui, tout en cascades, se fraye un chemin à travers les ouvertures des rochers ; au milieu de ces parois rocheuses, qui s'élèvent abruptes et souvent en surplomb, le chemin s'étire sur un étroit rebord et forme en permanence des sinuosités avant de sauter sur la rive opposée. Le pont qui constitue le passage est jeté au-dessus de la faille sur une arche unique et audacieuse.]

<sup>2047</sup> *Ibid.*, p. 98-99. [Je ne trouve rien de comparable à la sensation que j'ai éprouvée lorsque je me suis penché par-dessus le parapet du pont pour regarder en bas vers les profondeurs noires et que j'ai entendu le fracas sourd du fleuve qui forme un chaudron à cet endroit et continue à s'écouler par une fissure étroite dans les rochers. Une pensée qui vous glace, celle de tomber là en bas, est compensée par la conscience d'être en sécurité ! Un indescriptible mélange de peur et de courage remplit votre âme. Vos yeux et vos oreilles reçoivent les impressions du sublime. [...]. C'est ainsi que l'on pense trouver ici, dans cette effroyable faille, les images de ces scènes épouvantables des contrées infernales avec lesquels Dante et Milton ont autrefois bouleversé notre imagination.]

<sup>2048</sup> RIEDI, Thomas, *op. cit.*, p. 145.

Schaffhouse. En dépit des vives émotions qu'il avait ressenties lors de la contemplation de cette dernière, l'écrivain affirme faire à la Viamala une expérience inédite. Déjà sensible au caractère grandiose et majestueux de la chute, Bürde se montre encore plus réceptif aux sensations procurées par le gouffre de la Viamala, dans laquelle le sentiment d'un danger immédiat compensé par celui d'une sécurité absolue ouvre l'âme à l'expérience du sublime. De surcroît, les allusions à *L'Enfer* de Dante et au *Paradis perdu* de Milton confèrent au lieu un caractère mythique et infernal, que l'on trouve habituellement dans les récits relatifs à la gorge de la Tamina<sup>2049</sup> ou à la cascade de Schaffhouse<sup>2050</sup>.

En relatant ensuite l'entreprise hardie d'un habitant de Thusis descendu dans le gouffre pour y récupérer, contre quelque argent, un sac perdu rempli d'or<sup>2051</sup>, Bürde associe la Viamala à un acte de bravoure, à l'instar de ce que feront d'autres voyageurs pour la chute du Rhin<sup>2052</sup>.

Après avoir traversé la vallée de Schams et fait étape à Splügen, l'auteur poursuivra sa route vers l'Italie, sans faire mention de la source du Rhin postérieur pourtant toute proche.

Habitué à utiliser le Rhin comme une voie de transport commode entre Schaffhouse et Constance, Bürde fait du fleuve dans les Grisons un axe le long duquel il chemine. Son approche présente toutefois la particularité d'associer à la Viamala une allusion à Dante, ainsi que le sentiment d'effroi lié à celui de sécurité, que certains voyageurs appliqueront à d'autres sites des bords du Rhin.

### 3-3-2-3 STORR, Gottlieb Konrad Christian (1781)

Entré en Suisse par Schaffhouse, Storr prend le chemin de Berne avant de s'enfoncer dans les Alpes. Arrivé dans le secteur des sources du Rhin, il s'intéresse au lac d'Oberalp dans lequel il voit le berceau de deux cours d'eau :

---

<sup>2049</sup> C'est le cas chez Dumas et Hugo par exemple.

<sup>2050</sup> On se souvient notamment de l'image de « l'enfer d'eau » initiée par Lenz en 1777 et popularisée par Ramond de Carbonnières.

<sup>2051</sup> BÜRDE, Samuel Gottlieb, *op. cit.*, p. 99-100.

<sup>2052</sup> En 1825, Klingemann érigera en exploit l'acte d'un batelier ayant déposé sur le rocher central de la cataracte une figurine en bois, par ailleurs très controversée.

Der Oberalpsee ist vornehmlich als Quelle von zwei Flüssen bekannt, da der Oberalpbach, der aus seinem westlichen Ende hervorkommt, für die dritte Quelle der Reuß erklärt zu werden pflegt, und der vordere Rhein seinem östlichen Ende entströmt<sup>2053</sup>.

Selon le visiteur wurtembergeois, le Rhin antérieur jaillirait donc du lac d'Oberalp, partageant ainsi sa source avec une autre grande rivière suisse, la Reuss. En attribuant au Rhin antérieur un point de départ précis, il se distingue d'Hirschfeld, lequel soulignait deux décennies plus tôt la complexité de la formation du cours d'eau<sup>2054</sup>.

Sur la rive du torrent à l'« agréable couleur verte »<sup>2055</sup>, le savant avide de découvertes se heurte à un obstacle de taille : la langue romanche parlée dans ces vallées reculées lui rend l'accès aux informations impossible<sup>2056</sup>. Dans les villages de Tschamut et Tavetsch, Storr note la désolation du paysage traversé par le jeune Rhin. À Disentis, il mentionne l'abbaye bénédictine qui offrait un refuge aux voyageurs<sup>2057</sup>.

Après la jonction du Rhin antérieur avec le Rhin du milieu, le regard que l'observateur porte sur le paysage s'infléchit. L'aridité et la tristesse des alentours s'estompant peu à peu, le jugement de Storr se fait plus positif<sup>2058</sup>. Au-delà de Trun, l'approche redevient scientifique, car le voyageur s'attarde sur l'étrange couleur d'un imposant bloc rocheux situé au milieu du fleuve. Suivant ce dernier jusqu'à Ilanz, il enrichit son récit de nombreuses remarques géologiques<sup>2059</sup>.

Renonçant à longer le Rhin antérieur sur toute sa longueur, Storr prend la route de Tamins, via Flims, avant de gagner Pfeffers, lieu de cure particulièrement apprécié situé sur les rives de la Tamina, affluent du Rhin. Si les raisons d'un tel choix restent difficiles à établir, on peut cependant émettre l'hypothèse selon laquelle il aurait suivi les traces du naturaliste Scheuchzer (1672-1733), auquel il se réfère à plusieurs reprises<sup>2060</sup>.

À Pfeffers, Storr rencontre Lavater, qui prend les eaux en famille. Négligeant le paysage environnant, le médecin wurtembergeois évoque d'emblée le fonctionnement des

---

<sup>2053</sup> STORR, Gottlieb Konrad Christian, *op. cit.*, t. 2, p. 126. [Le lac d'Oberalp est surtout connu en tant que source de deux fleuves, étant donné que le torrent d'Oberalp, qui arrive de son extrémité occidentale, a coutume d'être déclaré comme la troisième source de la Reuss, et que le Rhin antérieur jaillit de son extrémité orientale.]

<sup>2054</sup> Aujourd'hui, c'est le lac Toma qui est officiellement considéré comme la source du Rhin antérieur et comme celle du fleuve dans sa globalité. Le Rhin antérieur est légèrement plus long que le Rhin postérieur. C'est cet élément qui a permis de trancher en faveur du premier.

<sup>2055</sup> « ein angenehmes Grün ». STORR, Gottlieb Konrad Christian, *op. cit.*, t. 2, p. 127.

<sup>2056</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>2057</sup> *Ibid.*, p. 128. L'abbaye de Disentis fut fondée au VII<sup>e</sup> siècle.

<sup>2058</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>2059</sup> *Ibid.*, p. 128-129.

<sup>2060</sup> Storr mentionne notamment la *Naturgeschichte des Schweizerlandes* de Scheuchzer.

bains<sup>2061</sup>, puis concentre son intérêt sur la source thermale. La qualité de l'air des Alpes, associée à celle de l'eau qu'il compare à un « bouillon de viande léger », serait la clé des vertus curatives offertes par le site<sup>2062</sup>.

Coire ne présentant à ses yeux aucun intérêt, Storr se contente de signaler la situation de la ville au confluent du Rhin et de la Plessur et à la jonction de plusieurs vallées, remarque qui constitue le point de départ d'une réflexion géologique poussée. Consacrée au « voyage de Coire à Hinterrhein », la suite du récit conduit le voyageur de nouveau au bord du Rhin :

Tamins gegenüber, an der Südseite des Thals, bei der Vereinigung des vorderen und hinteren Rheins, ligt das Schlos Reichenau, mit seinen beiden Brüken, von welchen die grössere, die den schon vereinigten Rhein mit einem Bogen von 240 Schuhen überspannt, als das Meisterwerk des geschikten Johann Grubenmann aus Tüffen, und, als das würdige Gegenstück zu dem ähnlichen Denkmale, bekannt ist, das sich sein Bruder in Schaffhausen errichtet hat. [...]. Von hier fängt der Rhein an, flösbar zu werden<sup>2063</sup>.

Storr revient ici sur une partie du Rhin qu'il semblait avoir évitée plus tôt, ayant décidé à Ilanz de gagner directement Pfeffers. Manifestement davantage intéressé par le pont de Reichenau, qu'il met en parallèle avec celui de Schaffhouse<sup>2064</sup>, que par la réunion des deux bras du fleuve, l'auteur réduit cette dernière à un simple repère permettant de situer le château. En précisant que le Rhin devient à cet endroit une voie potentielle pour la circulation de marchandises, il souligne le fait que le cours d'eau perd peu à peu son aspect de torrent de montagne.

Longeant ensuite le Rhin postérieur jusqu'à la vallée du Domleschg, le voyageur délaisse un moment l'élément liquide pour concentrer son attention sur les minéraux et les végétaux. Mais à Thusis, il souligne la complexité du réseau hydrographique donnant naissance à la Nolla et à l'Albula, affluents dont le premier, chargé de limons, provoque l'assombrissement des eaux du Rhin<sup>2065</sup>. Regardant vers le sud, Storr retrace le parcours

---

<sup>2061</sup> STORR, Gottlieb Konrad Christian, *op. cit.*, t. 2, p. 134.

<sup>2062</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>2063</sup> *Ibid.*, p. 194-195. [En face de Tamins, du côté sud de la vallée, à la réunion des Rhins antérieur et postérieur, se trouve le château de Reichenau avec ses deux ponts, dont le plus grand, qui dresse son arche de 240 pieds au-dessus du Rhin déjà réuni, est connu comme chef d'œuvre de l'habile Johann Grubenmann de Tüffen et comme pendant du monument similaire que son frère a édifié à Schaffhouse. [...]. À partir de là, le Rhin commence à être flottable.]

<sup>2064</sup> Le pont de Reichenau fut construit par Johann Grubenmann, frère d'Ulrich Grubenmann, bâtisseur du pont de Schaffhouse.

<sup>2065</sup> STORR, Gottlieb Konrad Christian, *op. cit.*, t. 2, p. 198-200.



du fleuve jusqu'à son entrée dans le Domleschg. Le Rhin semble ici suivre docilement son chemin, guidé par un ensemble géologique complexe, qu'illustre dans le récit une succession de propositions participiales et circonstancielles :

Vom Muttenberg, [...] trennt sich ein waldiger Bergkopf, der Johannisberg, den ferner eine schweifig hin und wider gebeugte, und bald verengte, bald erweiterte, tiefe Kluft von einem ähnlichen Bergkopfe absondert, der Crapeig genennt wird. Diese Kluft hat den Namen des verlorenen Lochs, und führt den hinteren Rhein, nachdem er eine ungleich grössere Berglücke, die ihm den Weg aus dem Schamsertahle bahnt, durchloffen hat, in das Domleschgerthal ein<sup>2066</sup>.

S'engageant dans la « voie funeste », Storr s'emploie à remettre en cause la dangerosité du lieu en mentionnant les aménagements dont celui-ci a fait l'objet :

Diese Straße hat den Namen der äusseren Via Mala, obgleich nichts versäumt ist, durch Besorgung der Sicherheit und Bequemlichkeit, seine Bedeutung zu widerlegen : Drei steinerne Brücken, mit der eignen Kunst der Alpenbewoner über ungeheure Abgründe hingeführt, leiten die Straße von einer Seite zur anderen, [...] ; Sie ist, nach Bedürfnis, gegen dem Flusse hin eingefaßt, an verschiedenen Stellen gepflastert, an einigen untermauert, und, wenigstens den Sommer durchaus nicht gefährlich, obgleich im Winter, bei hohem Schnee, und häufigen Lavinen, sich zuweilen Unglücksfälle ereignen<sup>2067</sup>.

Les « trois ponts en pierre » signalés ici désignent probablement le pont Kirchlitobel, édifié en 1737<sup>2068</sup> et les deux ouvrages construits en 1738-39 par l'ingénieur Christian Wildener de Davos. Mentionnant des accidents survenus en hiver, Storr se réfère en note à des ouvrages publiés en 1785, soit quatre ans après la date effective de son voyage<sup>2069</sup>,

---

<sup>2066</sup> *Ibid*, p. 200. [Du Muttenberg [...] se détache un sommet arrondi et boisé, le Johannisberg, que par ailleurs une gorge profonde, tantôt large, tantôt étroite, qui serpente et vagabonde, sépare d'un sommet similaire appelé Crapeig. Cette gorge porte le nom de trou perdu et conduit le Rhin postérieur dans la vallée du Domleschg, après qu'il soit passé par une brèche incomparablement plus grande dans la montagne, brèche qui lui ouvre le chemin pour sortir de la vallée de Schams.]

<sup>2067</sup> *Ibid*, p. 201-202. [Cette route se doit de réfuter la signification du nom de Via Mala extérieure par le soin apporté à la sécurité et au confort, bien que rien ne soit clôturé : trois ponts en pierre, jetés au-dessus de gouffres gigantesques grâce à l'art propre aux habitants des Alpes, font passer la route d'un côté à l'autre, [...] ; selon les besoins, elle est bordée vers le fleuve, pavée à différents endroits, repose sur une fondation en maçonnerie à quelques autres et, bien que des accidents se produisent parfois en hiver, lorsque la neige est épaisse et que les avalanches sont fréquentes, elle n'est absolument pas dangereuse, du moins en été.]

<sup>2068</sup> Le pont Kirchlitobel a été supprimé en 1987. Les deux ponts Wildener furent reconstruits en 1935 et 1938. La Viamala comprend aujourd'hui deux édifices supplémentaires, le pont Rania (terminé en 1836 et rénové en 1987) et le grand pont de la Viamala (construit en 1967). Voir : *Viamala*, 2007, 3<sup>e</sup> de couverture.

<sup>2069</sup> JACQUET, *Physikalisch-politische Reise aus den Dinarischen durch die Julischen, Garnischen, Rhätischen in die Norischen Alpen*, Th. II, Leipzig, 1785 p. 64 et BÜRDE, G. S., *Erzählung von einer*

ce qui prouve que son récit n'est pas uniquement le fruit d'impressions et de remarques saisies sur le vif, mais qu'il a fait l'objet d'ajouts a posteriori.

Après avoir évoqué les interventions humaines sur le site, Storr s'intéresse au paysage :

In ieder Rücksicht behauptet diese Via Mala unter den eindruckvollsten Alpenscenen von der schauerlich erhabenen Art, eine ansehnliche Stelle.

Den reichhaltigsten Standpunkt fand ich zwischen beiden ersteren Brücken, die selbst, ihrer Lage und Bauart, vornehmlich der ausserordentlichen Höhe ihrer Wölbung wegen, zum gigantischen Ausdruck der Ansicht das ihrige beitragen : Eine südwärts ansteigende, durch eine lange Strecke hingedehnte schiefe Fläche führt die feierlich herbeirauschende Rheincascade, in unzähligen Fällen, von Stufe zu Stufe hernieder<sup>2070</sup>.

Ayant déjà traversé une partie des Alpes bernoises et glaronaises, le visiteur dispose d'éléments de comparaison lui permettant d'établir une échelle d'ordre esthétique applicable au domaine alpin. Comme à Schaffhouse, lors de sa visite aux chutes, il s'efforce de trouver le point d'observation offrant le panorama le plus complet. Recourant à la notion de « sublime », il souligne l'aspect grandiose de la scène, que la nature seule ne suffit cependant pas à expliquer. Pour lui, ce sont en effet les édifices bâtis par les hommes qui contribuent à renforcer l'impression de gigantisme. Ayant présenté le cadre où coule le Rhin, le savant détaille l'aspect des flots :

Den ungestümen, meist in Schaum aufgelösten, Strom empfängt ein kraisrundes Beken, in dessen Mitte ein abgeründetes Felsenstück eine Insel bildet ; Hier kommt er zu einiger Beruhigung und seine einsinkende[n] Silberwellen verschmelzen im lieblichen Wassergrün. Ein Haufen übereinander gestürzter Felsenblöcke begränzt den unteren Theil dieses Bekens, und die ganze Wassermasse scheint da zu verschwinden ; Sie versinkt in eine hier eröffnete enge Spalte, durch die

---

*gesellschaftlichen Reise durch einen Theil der Schweiz und des obern Italiens*, Breslau 1785, p. 99. Il semble s'agir d'une édition de l'ouvrage de Bürde différente de celle que nous avons pu consulter et qui figure dans notre bibliographie.

<sup>2070</sup> STORR, Gottlieb Konrad Christian, *op. cit.*, t. 2, p. 202. [À tous les égards, cette Viamala affiche une place remarquable parmi les scènes alpines les plus impressionnantes du genre. J'ai trouvé le point de vue le plus riche entre les deux premiers ponts qui, en raison de leur situation et de leur architecture et surtout de l'extraordinaire hauteur de leur arche, contribuent pour leur part au gigantisme de la vue : un plan incliné montant vers le sud et s'étendant sur une longue distance fait descendre en un dégradé d'innombrables chutes la cascade du Rhin qui gronde en s'approchant avec solennité.]

der Bergriß zu einer ungeheuren Tiefe niedersetzt, aus der nun der Rhein, so weit das Auge reicht, kaum noch wie eine schmale Silberschnur, heraufschimmert<sup>2071</sup>.

Façonné par l'élément minéral qui lui sert de réceptacle, le Rhin subit une véritable métamorphose et se transforme en un « fin fil d'argent », métaphore poétique surprenante sous la plume d'un voyageur qui avait affiché à Schaffhouse son renoncement à toute prétention artistique. La raison en est peut-être que Storr s'exprime plus librement face à un spectacle naturel moins abondamment décrit que les chutes. Cependant, les multiples références citées durant le périple de Coire à Hinterrhein, notamment celles de Jacquet, Bürde et Scheuchzer relatives à la Viamala<sup>2072</sup>, montrent que Storr a en tête un certain nombre de récits lorsqu'il aborde le secteur. Le rapport entretenu avec lesdites références se précise lorsque, s'intéressant aux abords du cours d'eau, le visiteur mentionne Scheuchzer :

An den hoch emporsteigenden Seitenwänden kriecht die schmale Straße über dem ieszigen Bette des Rheins hin ; Die wahrscheinlichsten Anzeigen bestätigen die schon von Scheuchzer geäußerte Mutmaßung, daß sich der Fluß nur allmählich zu dieser Tiefe nidergearbeitet, und den Bergriß, der vielleicht ganz sein Werk ist, immer tiefer gegraben habe<sup>2073</sup>.

Confrontant ses connaissances livresques à la réalité du terrain, le voyageur vérifie et confirme l'hypothèse du médecin zurichois sur le creusement du lit du Rhin postérieur. Bien que manifestement plus à son aise dans une démarche scientifique que dans une approche artistique, Storr ne reste pas totalement indifférent à la grandeur du paysage :

---

<sup>2071</sup> *Ibid*, p. 202. [Le fleuve impétueux, la plupart du temps pulvérisé en écume, est reçu dans un bassin circulaire au milieu duquel un bloc rocheux arrondi forme une île ; là, il parvient à trouver quelque repos et ses vagues argentées dans leur chute se fondent en une délicieuse eau verte. Un tas de blocs rocheux tombés les uns par-dessus les autres délimite la partie inférieure de ce bassin, et toute la masse d'eau semble disparaître là ; elle s'engouffre dans une étroite fissure ouverte ici, par laquelle la crevasse dans la montagne se transforme en un gigantesque abîme d'où le Rhin, à peine aussi fin qu'un ruban argenté, envoie ses reflets, aussi loin que l'œil puisse voir.]

<sup>2072</sup> Ces trois auteurs et leurs ouvrages sont cités par Storr, soit en note, soit dans le corps du texte. *Ibid*, p. 202-203.

<sup>2073</sup> *Ibid*, p. 203. [Longeant les hautes parois latérales, la route étroite s'étire en dominant le lit actuel du Rhin ; les déclarations les plus vraisemblables confirment les présomptions déjà exprimées par Scheuchzer selon lesquelles le fleuve n'est descendu que progressivement à cette profondeur et qu'il a creusé cette crevasse, qui est peut-être entièrement son œuvre, toujours plus profondément.]

Das harmonische Ganze dieser in allen Theilen so majestätischen Scene beherrscht durch sein mächtiges „pensoroso“ die ganze Stimmung des Zuschauers so unumschränkt, daß man kaum von der Stelle kommen kann<sup>2074</sup>.

Subjugué par la Viamala, Storr se montre sensible à l'harmonie qu'elle dégage en se référant à la vision miltonienne d'une nature mélancolique. Le regard objectif et analytique du savant cède un court moment la place à une approche globale d'où la subjectivité n'est pas absente. Dans les pages suivantes, qui recèlent une multitude d'informations d'ordre géologique ou botanique<sup>2075</sup>, la première attitude revient en force.

Ayant atteint l'extrémité de la Viamala, Storr s'engage dans la vallée de Schams :

Unter so manchen romantischen Alpenthälern dieses Landes ist das Schamserthal eines der reizendsten, und seine Schönheit stellt sich nirgends vollständiger dar, als bei dem ersten Eintritte im Übergang aus der äusseren Via Mala : Der ganzen Länge nach, die etwa eine Stunde von Norden nach Süden beträgt, wird es von einer, südwärts sich verschmälernden und vertiefenden, Schlucht durchschnitten, in der sich der Rhein schlängelnd hervorwälzt ; Bei dem Dorfe Zillis trägt er eine bedeckte Brücke ; Von beiden Seiten fließen ihm Bergbäche zu, [...]. Nach Osten und Westen dehnt sich das Thal etwas in die Breite, und erhält so die Gestalt eines eyrunden Bekens. [...]. Zwischen Aekern, Wiesen und Waiden, die weiter aufwärts mit Tannenwäldern abwechseln, liegen eilf Dörfer, und verschiedene zerfallene Schlösser im Umfang dieses Bekens. Sehr malerisch fallen insbesondere die Ruinen des Schlosses Bärenburg auf einem breiten Hügel am südlichen Ende des Thals ins Gesichte<sup>2076</sup>.

À la sortie de ce qu'il nomme la « Viamala extérieure », poste d'observation choisi, comme précédemment, avec le plus grand soin, la vallée de Schams apparaît sous son meilleur jour. En soulignant le charme du site et la présence de châteaux en ruines, détails

---

<sup>2074</sup> *Ibid*, p. 203. [L'ensemble harmonieux de cette scène si majestueuse dans tous ses aspects domine, par son puissant côté "pensoroso", de manière illimitée toute l'humeur du spectateur au point que l'on arrive à peine à quitter le lieu.]

<sup>2075</sup> *Ibid*, p. 203-206.

<sup>2076</sup> *Ibid*, p. 206-207. [Parmi les si nombreuses romantiques vallées alpines de ce pays, la vallée de Schams est l'une des plus charmantes et sa beauté ne se révèle nulle part de manière aussi complète qu'à sa première entrée, où se fait la transition avec la Viamala extérieure : sur toute sa longueur qui, du nord au sud fait à peu près une lieue, cette vallée est sillonnée par une gorge qui se rétrécit et se creuse vers le sud, dans laquelle le Rhin serpente en roulant ses flots ; Près du village de Zillis, il porte un pont couvert ; des deux côtés, des torrents le rejoignent, [...]. Vers l'est et vers l'ouest, la vallée s'élargit et prend ainsi la forme d'un bassin rond comme un œuf. [...]. Entre les champs, les prés et les pâturages qui alternent, en montant, avec des forêts de sapins, il y a onze villages et différents châteaux en ruines autour de ce bassin. Ce sont surtout les ruines du château de Bärenburg, au sommet d'une large colline à l'extrémité sud de la vallée, qui offrent une vue très pittoresque.]

relevant d'un comportement romantique avant la lettre, le savant inscrit le Rhin dans un cadre particulièrement pittoresque et révèle sa sensibilité.

Le village de Zillis devient le point de départ de plusieurs excursions, dont l'une conduit le voyageur jusqu'à Hinterrhein. Prenant la direction de Splügen, celui-ci s'engage dans la Viamala « intérieure », appelée également gorge des Roffles :

Das Averser Landwasser kommt aus dem Ferrerathale in die Roffeln herüber, um sich in den Rhein zu werfen. Diese Ergiessung veranlaßt eine herrliche Wasserscene, da sie mit einem ansehnlichen Falle des Rheins zusammentrifft, den doch das Averserwasser, an Kraft des Sturzes sowol, als an Klarheit und Annehmlichkeit der Farbe, übertrifft. Der Rhein hat hier ein etwas misfärbig graulichtes Grün ; Eine langsam herniedersteigende Fläche leitet ihn an den felsigen Rand eines mit Tannen umgebenen tiefen Kessels. Hier kämpft er [der Rhein] mit einigen hervorragenden Klippen, die ihn schwellen, und theils in kochend durchtreibenden Güssen, theils in durchsichtigen, über schon besiegte Felsenstücke hingleitenden, Wogen, über drei pyramidartig zusammengestellte Stufen hinabstürzen. Zur Seite drängt sich das Averser Landwasser mit äusserster Heftigkeit herbei und fällt mit erschütterndem Getöse zugleich mit dem Rheine in gemeinschaftlichem Sturze in denselben Abgrund<sup>2077</sup>.

S'intéressant à la réunion du Rhin postérieur et du Rhin d'Avers, Storr se montre réservé à l'encontre du premier dont la puissance et la clarté sont surpassées par celles du second. Après avoir suivi le parcours des flots du Rhin postérieur jusqu'à une anfractuosité qu'il désigne par le terme de « chaudron », l'auteur place métaphoriquement celui-ci dans la position d'un combattant en lutte contre les parois rocheuses, lesquelles exercent sur lui leurs contraintes. Mais le Rhin postérieur sortant victorieux de son combat, sa relation avec le Rhin d'Avers s'infléchit. La supériorité de l'affluent s'estompe, faisant place à l'idée d'une communion entre les deux cours d'eau qui se précipitent dans le même gouffre.

La configuration du terrain provoquant un peu plus loin à nouveau la formation d'une cascade, Storr concentre alors son attention sur les mouvements des flots :

---

<sup>2077</sup> *Ibid*, p. 215. [La rivière Landwasser d'Avers sort de la vallée de Ferrera et passe dans les Roffles pour se jeter dans le Rhin. Ce dégorgeant provoque une magnifique scène aquatique étant donné qu'elle rencontre une cascade imposante du Rhin, que surpassent toutefois les eaux d'Avers tant par la force de leur chute que par la clarté et les charmes de leur couleur. Ici, le Rhin est d'un vert grisâtre décoloré ; par un plan légèrement incliné, il descend vers le bord rocheux d'un chadron profond entouré de sapins. Là, il lutte contre quelques rochers émergés qui le font se gonfler et le précipitent par dessus trois paliers en forme de pyramide, tantôt en jets bouillonnants, tantôt en ondoiemens transparents glissant sur des morceaux de rochers déjà vaincus. Sur le côté, la rivière d'Avers se rapproche avec une force extrême et tombe dans un violent fracas, en même temps que le Rhin, en une chute commune, dans le même gouffre.]

Mit den reissend niederschliessenden Güssen, die die schäumend herbeirauschende Cascade über die steilen Stufen ihres Absturzes hinabschleudert, stechen einige sonderbare Wogenanstalten ausnehmend ab, die vornehmlich von abgeründeten Felsenstücken veranlaßt werden, welche theils hochgesprengte Wellenbogen unberührt überspringen, theils zaghafter aufsprudelnde Anwürfe mit vereinten Kräften erklimmen, und im Zurückfallen, wenn sie von ihrem Vereinigungspunkte aus in abgestossenen, übergewölbten, umgestilpten Stralen nach allen Seiten abrinnen, mancherlei Pyramiden, Kugel, Teller, becherförmige Gestalten annehmen, die man sonst nur bei künstlichen Wasserwerken zu erwarten pflegt<sup>2078</sup>.

En comparant les remous engendrés par la confrontation avec la roche à divers objets concrets tels que des assiettes ou des pyramides, le voyageur trouve un moyen inattendu de souligner l'originalité du spectacle. Puis, parcourant la vallée du Rheinwald, il se dirige vers Splügen et le village d'Hinterrhein, depuis lequel il compte se rendre aux sources du Rhin postérieur<sup>2079</sup>. Manifestement conscient d'aborder un secteur peu connu, Storr propose une description détaillée, riche de renseignements d'ordre géologique, topographique et botanique, avant d'atteindre la bourgade qui donne son nom au cours d'eau. Dernier hameau sur le chemin menant à la source, Hinterrhein apparaît comme l'ultime bastion de la civilisation :

Das Dorf Hinterrhein ligt auf einer Anhöhe, unter der der Rhein hinfließt, über welchen eine steinerne Brücke von zwei Bogen führt. [...]. Wir nahmen in Hinterrhein unsere Mittagsmalzeit voraus ein, da auf dem vierstündigen Wege von hier zur Quelle kein Dorf mehr anzutreffen ist<sup>2080</sup>.

Attentif au système hydrographique de la région, l'observateur s'intéresse aux torrents alimentant le Rhin postérieur, notamment à ceux qui, à l'instar du Weisbach, forment une cascade en s'unissant à lui<sup>2081</sup>. Enfin, le savant fait face au glacier du Rheinwald :

---

<sup>2078</sup> *Ibid*, p. 216. [En plus des déversements s'abattant impétueusement, que la cascade bruyante et écumante jette par-dessus les paliers abrupts de sa chute, quelques ondes à la configuration étrange, ressortent singulièrement, provoquées surtout par des blocs rocheux arrondis que franchissent tantôt des vagues projetées en l'air sans les toucher et que des jets bouillonnants et plus timides assaillent tantôt en unissant leurs forces et qui, en retombant, s'écoulant à partir de leur point de rencontre de tous côtés en des jets, se renversent pour former des arcs, prennent toutes sortes de formes comme celles de pyramides, de boules, d'assiettes et de brocs, formes auxquelles on s'attend d'ordinaire dans le cas de jeux d'eaux artificiels.]

<sup>2079</sup> *Ibid*, p. 218.

<sup>2080</sup> *Ibid*, p. 219-220. [Le village d'Hinterrhein est situé sur une hauteur au bas de laquelle coule le Rhin que l'on franchit par un pont de deux arches en pierre. [...]. Nous prîmes en avance notre déjeuner à Hinterrhein étant donné que durant les quatre lieues de trajet jusqu'à la source on ne rencontre aucun village.]

<sup>2081</sup> *Ibid*, p. 220.

Der Gletscher nimmt die ganze Breite der südlichen Wand eines tiefen Kessels ein, der sich nur ostwärts, nach der Hölle zu öffnet, ausserdem aber von allen Seiten durch Gebirge eingeschlossen ist, zwischen welchen zwar hin und wider ein Busen ausläuft, der sich aber jedesmal in unzugängliche Schneetobel und Gebirgsabstürze verliert, so dass man an Ort und Stelle die von einigen gewagte Hofnung eines Übergangs zu den Quellen des vorderen und mittleren Rheins bald aufgibt<sup>2082</sup>.

En raison de la configuration dangereuse du terrain, Storr renonce à son projet de traverser le massif afin de s'approcher des sources du Rhin antérieur et du Rhin du milieu, distantes seulement d'une vingtaine de kilomètres, pour se consacrer exclusivement à celles du Rhin postérieur. Apparaissant sous la forme d'un ruisseau de taille moyenne, ce dernier se fraye un chemin en repoussant neige et pierres amoncelées devant lui<sup>2083</sup>. Poussé par la curiosité, le visiteur s'approche au plus près de la source :

Die Erfahrung, die ich auf diesem Wege von der ausserordentlichen Geschicklichkeit machte, mit der mein Führer, ein eifriger Gemsenjäger, sich, an den unsichersten Abstürzen, jedes günstigen Fleigens zu versichern wusste, und von der Zuverlässigkeit, mit der er mich, im Abgleiten augenblicklich aufzuhalten, gewiss war, gab mir Mut, ihm von da zum Paradis und zur Hölle zu folgen, wodurch ich nicht nur mehr zu sehen bekam, als wenn ich den Rückweg über die Zaportalp genommen hätte, sondern auch den Weg beträchtlich abkürzte<sup>2084</sup>.

L'éloge que Storr fait de son guide et de l'habileté de ce dernier à assurer les déplacements de son client témoigne indirectement de l'hostilité de la région et de la dangerosité de l'entreprise. Ne s'attardant guère sur la source elle-même, le savant réserve ses observations à l'environnement et détaille la partie minérale du paysage, avant de poursuivre son périple vers le Sud en direction de Bellinzone et du lac Majeur.

---

<sup>2082</sup> *Ibid*, p. 228-229. [Le glacier occupe toute la largeur de la paroi sud d'une profonde cuvette qui ne s'ouvre qu'en direction de l'est, vers l'Enfer, mais qui est, en outre, entouré de toutes parts par des montagnes d'entre lesquelles sort ici et là une sinuosité qui se perd cependant à chaque fois dans des ravins boisés enneigés et des précipices montagneux à ce point impraticables que sur place, l'on renonce bientôt à l'espoir téméraire qu'ont certains de trouver un passage jusqu'aux sources des Rhins antérieur et du milieu.]

<sup>2083</sup> *Ibid*, p. 229.

<sup>2084</sup> *Ibid*, p. 230. [L'expérience faite sur ce chemin de l'extraordinaire habileté avec laquelle mon guide, un ardent chasseur de chamois, savait s'assurer, près des précipices les moins sûrs, d'emprunter tous les points d'appui les plus favorables, et de son assurance à m'empêcher de glisser par instant, me donna le courage de le suivre de là jusqu'au Paradis et à l'Enfer, parcours sur lequel non seulement j'eus plus de choses à voir que si j'avais pris le chemin du retour par la Zaportalp, mais qui raccourcissait aussi considérablement le chemin.]

Storr est l'un des rares voyageurs de son époque à offrir un panorama aussi complet du secteur des sources du Rhin. Ils sont en effet peu nombreux à s'être aventurés jusqu'aux origines du fleuve, probablement en raison des difficultés d'accès.

Bien que l'objectif de Storr n'ait pas été de suivre le cours suisse du fleuve dans son intégralité, on note qu'à de nombreuses reprises son chemin croise celui du Rhin, auquel il témoigne un intérêt indéniable, le plus souvent à l'écart des lieux à la mode comme la chute de Schaffhouse. Si la découverte approfondie du secteur des sources répond chez lui avant tout à une motivation scientifique, toute considération d'ordre esthétique n'est cependant pas absente de son récit, Storr s'efforçant de dévoiler à son lecteur les multiples facettes du « plus grand des fleuves d'Helvétie »<sup>2085</sup>.

#### 3-3-2-4 WORDSWORTH, William (1790/1820)

Suivant partiellement, comme on sait, l'itinéraire de Coxe à l'envers<sup>2086</sup>, Wordsworth avait franchi le Simplon en août 1790 pour gagner d'abord le lac Majeur, puis ceux de Lugano et de Côme, avant de remonter vers Constance et Schaffhouse. Dans les *Descriptive sketches*, il évoque une partie de son trajet dans les Grisons :

Hence shall we seek where fair Locarno smiles  
Embower'd in walnut slopes and citron isles,  
Or charms that smile on Tusa's evening stream,  
While mid dim towers and woods her waters gleam ;  
From the bright wave, in solemn gloom, retire,  
The dull-red steps, and darkening still, aspire, to where afar rich orange lustres glow  
Round undistinguish'd clouds, and rocks, and snow ;  
Or, led where Viamala's chasm confine  
The indignant waters of the infant Rhine,  
Bend o'er th' abyss ? – the else impervious gloom  
His burning eyes with fearful light illumine.  
The Grison gypsey here her tent has plac'd,  
Sole human tenant of the piny waste ;  
Her tawny skin, dark eyes, and glossy locks,

---

<sup>2085</sup> *Ibid*, p. 37.

<sup>2086</sup> Voir *supra*, 3-2-2-15.



Bend o'er the smoke that curls beneath the rocks<sup>2087</sup>.

L'apparition du vocable « Tusa » déconcerte au premier abord dans la mesure où la rivière portant ce nom coule en Sicile, bien loin, par conséquent, du territoire helvétique. On peut voir dans ce terme une déformation de Thusis, petite ville située à l'entrée de la Viamala. Dans ce cas, le poète évoquerait ici, dès le troisième vers, le Rhin postérieur ou bien l'Albula, cours d'eau rejoignant ce dernier à la hauteur de Thusis. Le cheminement décrit correspondrait alors à un déplacement vers la Viamala, mentionnée dans le huitième vers. Toutefois, en s'appuyant sur l'itinéraire de Wordsworth tel que l'a reconstitué Stephen Gill<sup>2088</sup>, il paraît plus logique de reconnaître dans « Tusa » la rivière « Toce ». Coulant dans le Val Formazza au nord du Piémont, tout près de la frontière suisse, celle-ci est appelée « Toccia » ou « Tosa » par Murray dans l'un de ses guides<sup>2089</sup>. Le poète anglais retracerait ici, sous la forme d'une longue question rhétorique, l'itinéraire l'ayant mené du lac Majeur à la Viamala.

Au cœur du gouffre que forme cette dernière, le Rhin est décrit comme un fleuve enfant, peu enclin à se laisser contenir par les parois rocheuses qui cherchent à restreindre ses mouvements. L'anthropomorphisation du cours d'eau précède un épisode narratif mettant en scène une gitane solitaire qui aurait décidé de dresser sa tente dans cet environnement présenté comme hostile. Selon Saba Bahar, cette figure de marginale constituerait, à l'instar des bergers suisses, l'un des « nombreux exemples de condition humaine difficile » que l'on découvre en Suisse. Trouvant dans les paysages alpins une certaine forme de bonheur, ces personnages seraient pour Wordsworth, lui-même à la « quête du bonheur terrestre », autant de « réponses individuelles et sociales aux divers malheurs qui frappent l'humanité »<sup>2090</sup>. Connaissant, avec son enfant, une fin tragique au

---

<sup>2087</sup> WORDSWORTH, William, MERCHANT, W. M. (éd), *op. cit.*, p. 61. [De là, chercherons-nous où la belle ville de Locarno nous sourit, entourée des pentes couvertes de noyers et de citronniers des îles, ou bien les charmes qui se dégagent de la rivière de Tusa [Thusis ?] quand vient le soir, tandis que ses eaux miroitent parmi les tours et bois sombres ; les pas d'un rouge terne quittent la vague brillante dans une solennelle mélancolie, et alors que tout continue à s'assombrir, aspirent à rejoindre les lieux lointains où s'embrasent de riches lustres orangés, autour de nuages, et de rochers, et de neige insignifiants. Ou bien, conduits là où le gouffre de la Viamala contraint les eaux indignées de l'enfant Rhin, nous pencherons-nous au-dessus de l'abîme ? – des yeux brûlant d'une lumière effrayante illuminent l'autre impénétrable obscurité. La gitane des Grisons a installé sa tente ici, seul tenant humain de cette terre désolée couverte de pins ; sa peau tannée, ses yeux noirs, et ses boucles brillantes, se penchent sur la fumée qui s'élève en volutes au-dessus des rochers.]

<sup>2088</sup> GILL, Stephen, *op. cit.*, p. 44-49.

<sup>2089</sup> MURRAY, John, *op. cit.*, p. 121.

<sup>2090</sup> BAHAR, Saba, *op. cit.*, p. 264-265.

pont du Diable<sup>2091</sup>, la gitane en question pourrait symboliser Annette Vallon, que Wordsworth avait dû abandonner avec leur enfant à naître pour regagner sa patrie en 1792<sup>2092</sup>.

Dans une lettre à sa soeur Dorothy, le voyageur indique être passé par les Grisons après avoir vu les lacs de Lugano et de Côme :

We followed the lake of Como to its head, and thence proceeded to Chiavenna, where we began to pass a range of the Alps, which brought us into the country of the Grisons at Sovaza. [...] ; passed Mount Adel to Hinter Rhine, a small village near one of the sources of the Rhine. We pursued this branch of the Rhine downward through the Grisons to Richenau, where we turned up the other branch of the same river, followed it to Cimut, a small village near its source<sup>2093</sup>.

Après avoir longé le Rhin postérieur depuis le village d'Hinterrhein, Wordsworth a inmanquablement traversé la Via Mala pour gagner Reichenau via Thusis, avant de remonter le cours du Rhin antérieur. Dans ce passage, la propension du poète anglais à déformer certains toponymes est de nouveau manifeste ; c'est ainsi, par exemple, qu'il rebaptise « Cimut » le village de Tschamut, situé sur le Rhin antérieur, ce qui tend à confirmer notre hypothèse quant à la rivière Tusa.

Bien qu'ayant manifestement parcouru le Rhin antérieur et le Rhin postérieur dans leur globalité, Wordsworth ne consacre à ces derniers que peu de place dans son poème. Dans la lettre à Dorothy, ceux-ci servent uniquement de points de repère et ne sont accompagnés d'aucune description. On retiendra cependant l'anthropomorphisation dont le cours d'eau fait l'objet à la Via Mala.

### 3-3-2-5 BRUN, Friederike (1795)

Friederike Brun était entrée en Suisse en juillet 1795 par Constance afin de visiter les bailliages du Tessin en compagnie de son ami Bonstetten. Après avoir longuement

---

<sup>2091</sup> WORDSWORTH, William, MERCHANT, W. M. (éd), *op. cit.*, p. 62-63.

<sup>2092</sup> Voir *supra*, 3-2-2-15. Le thème des Gitans semble être cher à Wordsworth qui y consacra un poème en 1807.

<sup>2093</sup> WORDSWORTH, William, MERCHANT, W. M. (éd), *op. cit.*, p. 831. [Nous remontâmes le long du lac de Côme, puis cheminâmes vers Chiavenna où nous commençâmes à franchir une chaîne des Alpes, ce qui nous amena dans le pays des Grisons, à Sovaza. [...] ; franchîmes le Mont Adule en direction de Hinterrhein, un petit village à proximité de l'une des sources du Rhin. Nous continuâmes à descendre le long de ce bras du Rhin à travers les Grisons jusqu'à Reichenau, où nous prîmes la direction de Tschamut, un petit village près des sources, en suivant l'autre bras du même fleuve.]

observé les abords du lac<sup>2094</sup>, elle se dirige vers les Grisons. S'approchant de Vaduz, elle pénètre dans une large vallée où le Rhin qui, à cet instant, forme la frontière entre le Liechtenstein et Saint-Gall, lui apparaît comme un cours d'eau déjà puissant, blotti dans un écrin d'arbres et de montagnes<sup>2095</sup>. Arrivée près de Ragaz, la jeune femme souligne le caractère fougueux du fleuve, encore torrent de montagne, qu'elle compare à un être juvénile et irréflecti, victime de ses propres facéties :

Kurz darauf, erschien der junge Rhein tief vor uns wieder im Sonnenglanz des offneren Thales  
Wie wir nun auf einer Brücke ihn passierten, erkannten wir ihn an Farb' und Ton der milchweißen  
pfeilschnell hindonnernden Fluthen, für einen ächten Gletscherstrom ; mit unbändiger Kraft füllt  
er bald diesen, bald jenen Theil seines breiten Kieselbettes ; alle Augenblicke muß er, der  
unbesonnenen Jugend gleich, durch selbst aufgehäuften Hindernisse sich in seinem Laufe gehemmt  
sehen<sup>2096</sup>.

Vraisemblablement postée entre Mayenfeld et Malans, tournant le dos à l'Autriche, Friederike Brun regarde ensuite en direction du Gothard. Tout en profondeur, le panorama ravit à la fois l'esprit et les yeux de la voyageuse dont le regard vagabonde du Rhin jusqu'aux sommets des montagnes, avant de s'arrêter sur la petite ville de Coire, étape suivante de son périple :

Allein nie hat etwas mein Geist mit meinen Blicken mächtiger angezogen, und auf Flügeln der  
Erwartung und Ahnung mit sich dahin geführt, als die Perspektive zwischen diese weit  
aufstrebenden und doch auseinander weichenden Gebirge ! Hin über den silberglänzenden Rhein,  
über jene lilienglänzenden Bergzinnen, bis an die Urgipfel von Crispalt und Gothard, schwebte  
mein Geist zum blauen ewigen Feste des Himmels empor, [...]. Dort glänzen die Blechzinnen vom  
alten Chur durch die Ferne ! Dort wohnt, lebt und denkt S\*\*\* ! dort lebt der Sänger der Natur, der  
Unschuld und Freude<sup>2097</sup> !

---

<sup>2094</sup> Voir *supra*, 3-1-2-11.

<sup>2095</sup> BRUN, Friederike, *op. cit.*, p. 38.

<sup>2096</sup> *Ibid.*, p. 45. [Peu après, le jeune Rhin réapparut tout en bas devant nous, dans l'éclat du soleil de la vallée qui s'ouvrait davantage. Comme nous le franchissions sur un pont, nous le reconnûmes comme un véritable torrent de glacier en raison de la teinte laiteuse de ses flots tonitruants et rapides comme des flèches ; avec une force indomptable, il remplit tantôt une partie de son large lit de graviers, tantôt l'autre ; à tout instant, il voit son cours entravé par des obstacles qu'il a, pareil à un jeune étourdi, lui-même entassés.]

<sup>2097</sup> *Ibid.*, p. 48. [Mais rien n'a jamais attiré mon esprit et mon regard plus puissamment, rien ne les a jamais emportés sur les ailes de l'attente et du pressentiment, si ce n'est la perspective s'ouvrant entre ces montagnes qui tendent à monter l'une vers l'autre et qui pourtant s'éloignent ! Au-delà des reflets argentés du Rhin, au-delà de l'éclat irisé des chaînes de montagnes crénelées, jusqu'aux sommets inviolés du Crispalt et du Gothard, mon esprit s'élevait pour la célébration éternellement bleue du ciel, [...]. Là-bas,

L'apparition de la capitale grisonne dans le champ de vision de la jeune femme l'amène à s'enthousiasmer pour un poète. Dissimulant le nom de Johann Gaudenz von Salis-Seewis<sup>2098</sup> derrière l'initiale S, elle cherche probablement à préserver l'anonymat de ce membre du parti des Patriotes<sup>2099</sup> qui œuvrait depuis 1793 à l'élaboration d'une réforme du système scolaire et d'un règlement militaire pour les Grisons. Originaire de Malans (Prätigau) et proche du cercle poétique de Göttingen, Salis-Seewis, auteur de productions lyriques sur la nature, le mal du pays et la patrie, partageait avec notre voyageuse un certain nombre de relations (Klopstock et Matthisson notamment).

À l'occasion d'une partie de campagne dans les environs de Coire, Friederike Brun chemine un moment le long du Rhin en direction de Reichenau. Sous la lumière matinale, elle admire les flots argentés du fleuve se détachant sur un arrière-plan rocheux et presque dépourvu de verdure, qu'elle compare à un ensemble de « colosses de pierre »<sup>2100</sup>, image déjà utilisée plus tôt pour désigner les montagnes d'Appenzell<sup>2101</sup>. Poursuivant sa route, la voyageuse se montre particulièrement attentive au caractère pittoresque du paysage :

Wir verfolgen seinen Lauf oder vielmehr wir gehen ihm entgegen, wo er [der Rhein] an reizenden runden Hügeln, die einzeln wie Weizenhaufen dem Schooß des Thals entwachsen, vorbeiströmt. Diese Hügel sind mit Wäldchen gekrönt, von Dörfern belebt, mit Schlössen geschmückt, [...]. Der junge Rhein hat schon einen Rebenkranz um seine sorgenfreie Stirn<sup>2102</sup>.

Si l'idée d'un cours d'eau juvénile et insouciant ne surprend guère sur ce tronçon, celle de la « couronne de vigne qui ceint le front du Rhin » suscite en revanche l'étonnement. Symbole de la maturité, l'image du Rhin « père de la vigne » est en effet généralement

---

dans le lointain, brillent les toits de zinc du vieux Coire ! C'est là-bas qu'habite, vit et pense S\*\*\* ! C'est là-bas que vit le chantre de la nature, de l'innocence et de la joie !]

<sup>2098</sup> Johann Gaudenz von Salis-Seewis (1762-1834) fut enseigne au régiment des Gardes suisses en France en 1779. Membre du Grand Congrès des Grisons de 1796 à 1797, il fut mis à l'amende l'année suivante par le tribunal pénal et trouva refuge en République helvétique. Il y exerça plusieurs fonctions officielles, notamment celles de membre du Conseil législatif et de la Diète helvétique.

<sup>2099</sup> Après avoir désigné les adversaires de l'absolutisme aristocratique dans les cantons et pays alliés, le terme de patriotes s'appliquera à un groupe travaillant au changement fondamental du régime politique sous la République helvétique.

<sup>2100</sup> BRUN, Friederike, *op. cit.*, p. 54.

<sup>2101</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>2102</sup> *Ibid.*, p. 54. [Nous suivons son cours, ou plutôt nous allons à sa rencontre là où il coule longeant de charmantes collines arrondies qui, telles des tas de blé isolés, s'élèvent du sein de la vallée. Ces collines sont couronnées de petits bois, animées de villages et décorées de châteaux, [...]. Le jeune Rhin porte déjà une couronne de vigne sur son front insouciant.]

associée à la partie allemande du fleuve. L'auteur se rapproche donc d'une tradition littéraire apparue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2103</sup>, tout en la transposant à la partie suisse du Rhin.

Rejoints par Salis-Seewis, Friederike Brun et ses compagnons s'abandonnent alors à des élans lyriques<sup>2104</sup> :

Lieder wurden gesungen und gesagt ! Mathissons, Vossens Gesundheitsen ertönten unter Gläserklang ! [...]. Vom hochverehrten Klopstock, vom Kreise der edlen Stolberge erzählte ich dem Edlen [Salis] viel auf seine herzliche Bitte. Schnell entflohen die Stunden, und wir traten fröhlich, an Herz und Geist erquickt, aus den verlängerten Schatten in den milderen Sonnenstrahl<sup>2105</sup>.

Les rives du Rhin près de Coire deviennent un lieu propice à la célébration de l'amitié qui unit la voyageuse à des poètes et philosophes allemands, dont elle a, pour certains, comme Klopstock et les frères Stolberg, fait la connaissance à Copenhague.

Arrivée à Reichenau le 7 août 1795, Friederike Brun observe la réunion du Rhin antérieur et du Rhin postérieur depuis une colline. La ville lui apparaît comme posée sur une presqu'île à la jonction des deux bras du fleuve dont elle évoque les origines respectives :

Hier sahen wir beide Rheine, den hintern der uns links war, aus dem Rheinwaldgletscher ; den vordern, der unter uns aus engen Klüften wild dahin brauste vom Gletscher des Badus herabkommen, [...] <sup>2106</sup>.

Extrêmement rare dans notre corpus, l'emploi au pluriel du mot « Rhin » peut surprendre et pourrait être interprété comme le signe de l'absence d'unité des diverses parties du fleuve, hypothèse qu'il conviendra de vérifier.

---

<sup>2103</sup> Voir *supra*, 1-3.

<sup>2104</sup> Friederike Brun est accompagnée notamment de ses enfants Charlotte et Karl et d'un certain Pohrt.

<sup>2105</sup> BRUN, Friederike, *op. cit.*, p. 57. [On chanta et on déclama des chants ! On trinqua à la santé de Mathisson et de Voss ! [...]. En réponse à la cordiale requête du grand homme [Salis], je lui racontai beaucoup de choses sur le vénérable Klopstock, sur le cercle des nobles Stolberg. Les heures s'envolèrent rapidement et, le cœur et l'esprit revigorés, nous quittâmes gaiement les ombres allongées pour entrer dans le rayonnement plus doux du soleil.]

<sup>2106</sup> *Ibid.*, p. 59. [Là, nous vîmes les deux Rhins descendre du glacier du Badus, le bras postérieur qui était à notre gauche, sortant du glacier du Rheinwald, le bras antérieur arrivant impétueusement et bruyamment en dessous de nous par des failles étroites.]

Suivant du regard le cours du Rhin postérieur, Friederike Brun évoque le chemin menant à Thusis et aux gorges de la Via Mala, étapes d'un prochain périple. Mais avant de quitter Reichenau pour regagner la capitale grisonne, elle visite encore l'institution d'Heinrich Zschokke, située au bord de l'eau, imputant la bonne mine des jeunes élèves à la proximité de cette dernière<sup>2107</sup>.

Après avoir pris du repos à Coire, la voyageuse entreprend une excursion à la Viamala. Depuis la « voiture découverte » qui la conduit à Reichenau, elle peut profiter à loisir de la vue. Le Rhin lui apparaît d'abord dans le cadre des gigantesques collines dénudées de la Calanda, qui délimitent la vallée dans laquelle il coule. Par un effet de focalisation, le regard de l'observatrice se concentre ensuite successivement sur le fleuve lui-même, puis sur la ville de Reichenau dont la position particulière à la jonction des deux bras du fleuve fait naître chez elle une impression d'harmonie paisible entre les différents éléments du paysage :

Der ungeheure nackte Galanda begränzt die ganze nördliche Seite des Thals, in dem Chur liegt ; an ihm ströhmt der Rhein unter anmuthigen Gehölzen, größtentheils von Birken, vorbei ; gegenüber Reichenau, wo sich das Hauptthal in zwei Arme abspaltet, welche die beiden Rheine auslassen, liegt auf hohem zugespitztem Rasenhügel mahlerisch die Kirche von Tamies. Reichenau liegt still auf seiner grünen Au da, umschlossen von den Stromarmen, die sich vor ihm zum Rhein vereinigen<sup>2108</sup>.

Entrée dans la vallée du Domleschg, Friederike Brun se retourne sur le chemin qu'elle vient de parcourir, adoptant ainsi une attitude peu courante chez nos voyageurs. Sensible au charme des méandres du fleuve, la jeune femme souligne cette fois-ci le caractère irrégulier de ses rives :

---

<sup>2107</sup> *Ibid.*, p. 61-62.

<sup>2108</sup> *Ibid.*, p. 65-66. [Le mont Calanda, gigantesque et dépouillé, délimite tout le côté nord de la vallée dans laquelle se trouve Coire ; devant lui le Rhin coule sous de gracieux bosquets, constitués en grande partie de bouleaux ; en face de Reichenau, où la vallée principale se divise en deux bras laissant s'échapper les deux Rhins, se trouve l'église de Tamins, pittoresquement perchée tout en haut d'une colline couverte d'herbe. Reichenau s'étend tranquillement là, sur sa verte prairie, entourée par les deux bras du fleuve qui se réunissent devant elle pour former le Rhin.]

Der Blick vom steigenden Waldufer des hinteren Rheines, dem wir nun folgen, zurück auf Reichenau, durch jede Krümmung des Weges bald erscheinend, bald verschwindend, [...], ist unbeschreiblich reizend<sup>2109</sup>.

Ayant passé la nuit à Thusis, la visiteuse attend fébrilement le moment de se mettre en route pour la Via Mala :

Ich war lange vor der Sonne auf, die Nähe der Via Mala hatte mich nicht ruhen lassen. Schon der Name hat für ein Wesen meiner Art etwas einladendes ; nur hörte ich beinahe mit Bedauern, daß sie bei weitem nicht so sehr Via Mala sey, wie ehemals ; allein doch nur zu Pferde zu passieren. Noch standen die drei nackten Titanenhäupter der Felsen dunkelgrau mit mürrischem Ernst ; und kleine Schneebärte hingen an ihnen herab<sup>2110</sup>.

Les femmes voyageuses, qui ne sont pas rares entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, portent un regard particulier sur les régions visitées<sup>2111</sup>. Friederike Brun, pour sa part, se montre ici parfaitement consciente de la singularité de sa sensibilité. Manifestement au fait de la réputation de la Viamala, elle est en effet saisie à la fois d'une grande frayeur et d'une irrépressible excitation à l'idée de découvrir un site dont la dangerosité est notoire. Mais apprenant que la traversée de la gorge n'est plus une entreprise aussi périlleuse qu'auparavant, elle paraît déçue de ne pas pouvoir jouer les aventurières. En comparant à des Titans les falaises d'Hohenrätien (947 mètres) et de Crapteig (1043 mètres) qui marquent l'entrée dans la gorge au sud de Thusis<sup>2112</sup>, Friederike Brun recrée toutefois artificiellement les caractéristiques d'un univers dangereux, dans lequel le Rhin, devenu invisible, est présenté comme un ami dont on regrette l'absence. Prolongeant l'anthropomorphisation du cours d'eau, elle voit en lui un être gémissant, prisonnier de la roche et dont la situation génère chez elle une forme d'angoisse. Renonçant à décrire le paysage, la jeune femme analyse l'effet que ce dernier produit sur son propre état physique et moral :

---

<sup>2109</sup> *Ibid.*, p. 67. [La vue depuis la rive boisée et escarpée du Rhin postérieur, que nous suivons à présent et qui apparaît et disparaît tour à tour au gré des détours du chemin, pour revenir vers Reichenau a un charme indescriptible.]

<sup>2110</sup> *Ibid.*, p. 70. [J'étais levée longtemps avant le soleil, la proximité de la Viamala ne m'avait laissé aucun repos. Rien que son nom a quelque chose de séduisant pour un être de ma nature ; mais c'est presque à regret que j'entendis dire qu'elle n'était plus du tout, comme autrefois, une voie funeste. On ne pouvait cependant la passer qu'à cheval. Les trois têtes de Titans des rochers dénudés, de couleur gris foncé, d'où pendaient de petites barbes neigeuses étaient encore là, avec leur mine sérieuse et renfrognée.]

<sup>2111</sup> BOURGUINAT, Nicolas, *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 9-13.

<sup>2112</sup> SPADINI, Siffredo (et al.), *op. cit.*, p. 32-33.

Der Rhein entschwand uns schon gestern beim Anblick von Thusis ; wir können ihm nicht ganz in seiner eignen Via-Mala folgen, so ungerne wir den lieben Freund auch verlassen haben. [...]. Tief bergab versinkt Weg und Aug und Herz in die ewige Tannennacht ! [...]immer näher kömmt uns das Aechzen des gefangenen Rheins entgegen ; wir sind an der ersten Brücke, sie ist kühn über dem Höllenschlund von einem umnachteten Gestade an das andere geworfen ; der Rhein stönt in tiefer enger Kluft hindurch ! Ich kann nicht viel Worte machen ; ich bin wirklich so beängstigt, daß ich kaum bei der zweiten Brücke auf immer mühsamer klimmenden Pfaden Luft geschöpft habe ! Ein schäumender Wassersturz braust 80 Fuß hinab durch die Cozytische Finsterniß

« wo Todesahndungen walten  
in gräßlichen Spalten »<sup>2113</sup>.

Reprenant son souffle à la hauteur du « troisième » pont, qui pourrait être le Kirchlitobelbrücke<sup>2114</sup>, la voyageuse jette un nouveau regard sur le fleuve :

Der Rhein in ungebändigter Jugendkraft und Fülle tobt zwischen, unter, durch und über Granitblöcken, die er wohl selbst von den Wolkenhöhen der Urgebirge herabgerissen hat, muthwillig umher, und hüpfet von Damm zu Damm, Wasserfall auf Wasserfall herab<sup>2115</sup>!

Le fleuve, qui incarne la force et la fougue de la jeunesse, est maintenant considéré comme une entité capable d'agir par sa propre volonté. Plus l'on se rapproche de sa source, plus le cours d'eau se révèle actif, ce qui indique que Friederike Brun confère à cette dernière une dimension particulière :

---

<sup>2113</sup> BRUN, Friederike, *op. cit.*, p. 71-72. [Le Rhin avait disparu à nos yeux déjà hier lorsque nous vîmes Thusis ; nous ne pouvons pas le suivre complètement dans sa propre voie funeste, si désagréable qu'il nous soit d'avoir quitté notre cher ami. [...]. En descendant tout en bas de la montagne, le chemin, nos yeux et nos cœurs plongent dans la nuit éternelle des sapins ! [...] les gémissements du Rhin prisonnier se rapprochent de plus en plus de nous ; nous sommes au premier pont jeté audacieusement, d'une rive enveloppée de ténèbres à l'autre, au-dessus de la gorge infernale ; le Rhin traverse une faille profonde et étroite en geignant ! Je ne peux pas dire grand'chose ; vraiment, j'ai si peur qu'arrivée au deuxième pont j'ai peiné à reprendre mon souffle sur ces sentiers épuisants qui montent toujours ! Une chute d'eau écumante gronde 80 pieds plus bas à travers les ténèbres à la Cozens [Nous ne sommes pas parvenue à identifier l'adjectif « Cozytisch » avec certitude. Il pourrait être dérivé du nom de Cozens (1752-1799), aquarelliste anglais qui a peint des paysages alpins sauvages et mélancoliques, dont la Via Mala.] / « où des pressentiments de mort règnent/dans d'horribles crevasses ». C'est l'auteur qui souligne. Les deux vers cités par Friederike Brun sont tirés du poème *Alpenreise* (1791) que son ami Matthisson lui avait dédié.

<sup>2114</sup> En 1795 existaient dans la Viamala les deux ponts Wildener (1739), dits « premier » et « deuxième » ponts, et le pont du Kirchlitobel (1737). Le pont Rania, appelé communément « troisième pont », ne fut construit qu'en 1836.

<sup>2115</sup> BRUN, Friederike, *op. cit.*, p. 72-73. [Dans l'indomptable force et la plénitude de sa jeunesse, le Rhin se déchaîne malicieusement entre, sous, à travers et par-dessus les blocs de granit qu'il a sans doute lui-même arrachés des sommets ennuagés des montagnes originelles, et descend en bondissant d'obstacle en obstacle, de cascade en cascade.]



Und nun, lieber Leser, (oder wenn ihr nach Männerart zu störrig seyd) ihr meine lieben Leserinnen allein, seyd ihr so gütig euch anzustellen, als wenn ihr noch gar nichts von der *Viamala* gesehen hättet, sondern als wenn wir gestern vom Splügen herabgestiegen, und heute früh durch das Schamserthal bis hierher an die erste Brücke des Rheins beim Eintritt in die *Viamala* geritten oder gegangen wären. Ich habe hierzu gute Gründe, denn erstens muß man großen Strömen und großen Menschen immer so nah wie möglich bis zu ihrem Ursprung folgen ; zweitens ist's ja natürlicher, vom alten Italien hinab, als aus dem jungen Transalpinien hinaufzusteigen<sup>2116</sup>.

Ainsi qu'elle l'avait laissé entendre dans sa préface, la voyageuse inverse brutalement la chronologie de son cheminement et propose à ses lecteurs, plus spécialement aux femmes, davantage enclines à accepter pareil changement, de suivre le Rhin postérieur depuis son origine. Outre le fait que son procédé semble justifié par la configuration topographique du secteur, Friederike Brun le présente comme le moyen de parvenir à une découverte approfondie du fleuve dans son ensemble. En élargissant la perspective aux « grands êtres humains », elle rappelle son intérêt personnel pour les êtres d'exception.

Reprenant sa description, Friederike Brun invite donc ses lecteurs à descendre le cours d'eau. Offrant d'abord l'image d'un fleuve libre, le Rhin, bientôt torturé par les irrégularités des parois rocheuses, voit son champ d'action réduit par l'étroitesse du gouffre. Plongé soudain dans l'obscurité, il se retrouve prisonnier à l'intérieur de la faille, tel que l'auteur l'avait dépeint au départ. La voyageuse dresse donc le portrait d'un fleuve perdant son indépendance au fur et à mesure qu'il s'éloigne de sa source :

Über ungezählte Tannenlängen steigt das Auge wie von einer Leiter herab in die Tiefe, wo der zart-grüne junge Rhein mit schaumbedecktem Rücken hineilt : herrlich, voll Kraft und Harmonie, ist der Klang seines freudigen Rauschens ! aber er versinkt schon allmählig tiefer zwischen wilderen Felstrümmern, doch scheint er sie noch mit unaufhaltbarer Kraft und Fülle, vielmehr vor sich hinzuschieben, als durch sie gehemmt zu seyn. [...] ; eine hölzerne Lehne führt hinüber an ein gestürztes Felsenstück, welches Fluß und Abgrund verbirgt ; um den Felsenblock schlingt sich der

---

<sup>2116</sup> *Ibid.*, p. 73. [Et maintenant, cher lecteur, (ou bien si vous êtes, à la façon des hommes, par trop entêtées), vous seules mes chères lectrices, ayez la bonté de faire comme si vous n'aviez encore rien vu de la *Viamala*, mais de faire comme si nous étions descendues hier du Splügen et que nous étions arrivées ce matin en marchant ou à cheval par la vallée de Schams jusqu'ici, au premier pont du Rhin près de l'entrée de la *Viamala*. J'ai de bonnes raisons pour cela car premièrement, il faut toujours s'approcher aussi près que possible des origines des grands fleuves et des grands hommes ; deuxièmement, il est toujours plus naturel de descendre de la vieille Italie que de sortir des jeunes montagnes transalpines en grim pant.]. C'est Friederike Brun qui souligne.

Pfad ; wir sind herum : - welche Wandlung ! Das Gebirg hat sich zusammen gedrängt ; [...], im Abgrund windet der Rhein sich erst mühsam durch tiefe Engen, und wird dann von Sekunde zu Sekunde fester und finstrer umgeschossen. Die zweite Brücke erscheint. [...] rechts strahlt der Rhein in einem angstvoll gedrängten Sturz durch die enge, in die Felskluft gerissene Spalte tief in nächtliches Dunkel hinab<sup>2117</sup>.

Afin d'élargir son point de vue depuis le second pont, la visiteuse se livre à une dangereuse gymnastique : grimpée sur le parapet, sous les yeux effarés de ses compagnons de route, elle s'approprie le paysage :

Die magische Wirkung dieser Erscheinung auf das grün in Schaum zerkochende Gewässer, auf die mit Wassertuff und Moosgrün angeflügten Höhlen und Ränder der Stromkluft – Laßt mich verschweigen ! Ich vergaß, daß ich über Grab und Tod, auf einem Häufchen gerollter Steine hing : dieser allmächtige Götterblick zog mich aus mir selbst empor<sup>2118</sup> !

Prête à courir des risques pour apercevoir les flots du jeune Rhin et subjuguée par un spectacle à la fois puissant et angoissant, Friederike Brun paraît vivre ici une expérience confinant au sublime. Il est cependant étonnant qu'une femme à la constitution fragile se mette dans une situation aussi périlleuse. On peut certes y voir l'expression de son attachement particulier au Rhin, mais nous inclinons à penser, avec Gerhard Fitzthum, qu'il s'agit plutôt d'une posture théâtrale destinée à impressionner ses lecteurs, et plus spécialement ses lectrices, et que l'exagération de cet épisode reflète autant, sinon davantage, le désir d'une société bourgeoise de se faire peur qu'un réel danger<sup>2119</sup>.

---

<sup>2117</sup> *Ibid.*, p. 74-75. [L'œil survole longuement d'innombrables sapins et descend, comme d'une échelle, dans les profondeurs où le jeune Rhin d'un vert délicat se presse en montrant son dos couvert d'écume : l'écho de son grondement joyeux est magnifique, rempli de force et d'harmonie ! mais déjà il s'enfonce peu à peu entre les débris de rochers plus désordonnés, pourtant, il semble encore plutôt les pousser devant lui, avec une force totale et irrésistible, qu'être entravé par eux. [...] ; une planche de bois mène de l'autre côté, vers un morceau de rocher tombé qui dissimule le fleuve et le gouffre ; le sentier s'enroule autour du bloc rocheux ; nous l'avons contourné : - quel changement ! La montagne s'est comprimée ; [...], dans le gouffre, le Rhin traverse d'abord péniblement les méandres étroits et profonds, et puis, de seconde en seconde, il se retrouve enfermé de plus en plus fermement dans une obscurité de plus en plus épaisse. Le deuxième pont apparaît. [...] à droite, le Rhin forme un jet en se précipitant tout en bas dans la nuit sombre, en une chute angoissante et effrenée à travers la faille étroite ouverte dans la falaise.]

<sup>2118</sup> *Ibid.*, p. 75-76. [Permettez-moi de ne rien dire de l'effet magique que produit ce phénomène sur les eaux vertes bouillonnantes d'écume, sur les cavités et les bords de l'abîme du fleuve effleurés par de l'eau et de la mousse verte ! J'oubliai que j'étais suspendue au-dessus d'un tombeau, sur un petit tas de pierres arrivées là en roulant : ce panorama divin et tout-puissant me fit sortir de moi-même et éleva mon âme !]

<sup>2119</sup> FITZTHUM, Gerhard, « Via Mala, ancienne route commerciale vertigineuse – Une voie funeste pleine de charme », in : *Courrier international*, n° 654, 15 mai 2003, [http://courrierinternational.com/imprimer.asp?obj\\_id=3737](http://courrierinternational.com/imprimer.asp?obj_id=3737), page consultée le 14/09/2006.

Suivant pas à pas la progression du cours d'eau, Friederike Brun le voit accomplir un « salto mortale », puis se précipiter « dans les terrifiantes profondeurs sous le pont aux hautes arches »<sup>2120</sup>. Sous les traits d'un malheureux reclus au fond d'un sombre cachot, le Rhin, auparavant si vigoureux, paraît ici à l'agonie. Émue jusqu'aux larmes, la voyageuse est au chevet de celui qu'elle appelle à nouveau son ami. Les liens l'unissant à ce dernier se resserrent jusqu'à ce que s'établisse une relation filiale. Entrée en communion avec le fleuve, Friederike Brun confère à ce dernier des valeurs universelles, faisant de lui le reflet de la beauté juvénile de chaque homme:

[...] [der Rhein] wallt in ein kleines tiefes meergrünes Felsbecken, welches ihn wie ein Freundesschoos oder wie der Schlaf den Leidenden, ach ! nur zur kurzen Ruh empfängt. [...]. Bald waren wir zur dritten und letzten Brücke hinabgestiegen : - sie ist und bleibt doch der entsetzlichste Moment auf diesem Todesweg ! Denn hier erstirbt alle Hoffnung, hier wo die schwärzeste Nacht mit gleichschwerem Fittig den dunkelsten Abgrund und die schwindelste Höhe umschwebt ; [...], wo aus den Eingeweiden der Erde der klagende Laut des leidenden Stromes aus seinem kalten Kerker wie die Stimme eines Sterbenden ertönt ! [...]. Er war mein junger unvorsichtiger, doch edler Freund. Er war hilflos im tiefsten Leid, er war mein Bruder ! Er war mein Sohn ! Er war das erhabenste wahrste schönste Bild der menschlichen Jugend<sup>2121</sup>.

La gorge s'élargissant peu à peu, le regard de l'observatrice se tourne vers le lointain, embrassant la vallée du Domleschg :

Dort spielt der Rhein muthwillig in der Ebene mit Hügeln und Wiesen, mit Dörfern, Schlössern und lieblichen Gebüschchen umher.

« Vergessen ist all sein Leid,

Er lebt in herzensfreud. »

Ich war bei dieser Erscheinung der Zukunft wie festgewurzelt ! Hier neben mir hör' ich ihn (den Rhein) aus tiefer Nacht unsichtbar klagend, - vor mir seh'ich ihn unhörbar spielen ! diese anti-

<sup>2120</sup> BRUN, Friederike, *op. cit.*, p. 76.

<sup>2121</sup> *Ibid.*, p. 77-78. [...] [le Rhin] entre en bouillonnant dans un petit bassin profond, vert comme la mer, qui l'accueille comme un ami l'accueillerait dans son giron ou comme le sommeil accueillerait un être souffrant, hélas !, seulement le temps d'un court repos. [...]. Bientôt nous descendîmes jusqu'au troisième et dernier pont : - cela est et reste le moment le plus épouvantable de ce chemin de mort ! Car là, tout espoir se meurt, là où la nuit la plus noire couvre de son aile lourde le gouffre le plus sombre et la colline la plus vertigineuse ; [...], où, telle la voix d'un mourant, le bruit plaintif du fleuve souffrant monte des entrailles de la terre, de son froid cachot ! [...]. Il était mon jeune ami, mon imprudent et pourtant noble ami. Il était désemparé par cette si profonde souffrance, il était mon frère ! Il était mon fils ! Il était l'image la plus sublime et la plus vraie et la plus belle de la jeunesse humaine.]

Aristotische Shakespearische Zweiheit in der Handlung kann nur die Alpennatur zu einem großen Ganzen verschmelzen<sup>2122</sup>.

Après l'épreuve de la gorge, le fleuve, qui a retrouvé son espièglerie, batifole donc dans la plaine, tel un enfant. Se tenant à un endroit charnière, Friederike Brun peut à la fois percevoir ses gémissements et le voir s'amuser, assistant de ce fait à la réunion des contraires que seule la nature alpine semble en mesure de transcender. Ainsi, la promeneuse voit dans le paysage alpin le lieu où les unités de temps, de lieu et d'action, propres à la tragédie classique, cèdent la place à une conception shakespearienne, dans laquelle le théâtre, symbolisant le monde, permet la mise en scène d'éléments conflictuels<sup>2123</sup>.

Après avoir déjeuné à Thusis, la jeune femme reprend le chemin de la capitale des Grisons. Arrivée à Reichenau, elle s'intéresse encore une fois à la réunion des deux bras du fleuve :

Von Reichenau an bemerkte ich folgendes : das Thal von Chur beginnt hier, wo rechts der vordere und kleinere Rhein sich vom Gletscher des Badutz herab, aus einem engen Seitenthale hervorgießt ; links der heitere, stärkere und hellere Rhein vom Rheinwaldgletscher das Schambserthal hinab durch die *Via-Mala* und das Domletscher Thal strömt, um sich vor Reichenau mit seinem Namensvetter zu vereinigen<sup>2124</sup>.

Bien que « cousins par leur nom », le Rhin antérieur et le Rhin postérieur apparaissent comme très différents aux yeux de la voyageuse qui confère au second une indéniable supériorité sur le premier. Ceci tend à confirmer l'hypothèse émise plus haut selon laquelle la jeune femme voit dans le Rhin postérieur la source du fleuve.

---

<sup>2122</sup> *Ibid.*, p. 79. [Là, dans la plaine, le Rhin joue malicieusement autour des collines et des prairies, des villages, des châteaux et des gracieux buissons./ « Toute sa souffrance est oubliée./ Son cœur vit dans la joie. »/

J'étais comme enracinée face à cette vision d'avenir ! Là, près de moi, je l'entends se plaindre depuis la nuit profonde, invisible, - devant moi je le vois jouer sans l'entendre ! Seule la nature alpestre peut fondre en un grand tout cette dualité d'action Shakespearienne opposée aux règles Aristotéliennes.] C'est Madame Brun qui souligne. Nous ne sommes pas parvenue à identifier l'auteur des deux vers. Il s'agit peut-être de Friedrike Brun elle-même.

<sup>2123</sup> DÉTRIE, Alison, *Étude sur Shakespeare – Hamlet*, Paris, Ellipses, 1994, p. 15 et p. 29.

<sup>2124</sup> BRUN, Friederike, *op. cit.*, p. 80-81. [À partir de Reichenau, je remarquai la chose suivante : la vallée de Coire commence là où, sur la droite, le Rhin de devant plus petit descend du glacier du Baduz et se déverse par une étroite vallée latérale, tandis qu'à gauche, le Rhin du glacier du Rheinwald, plus vif, plus fort, plus clair, descend la vallée de Schams, traverse la Viamala et la vallée du Domleschg pour s'unir près de Reichenau à son cousin par le nom.]

Suivant le Rhin jusqu'à Sargans avant de prendre la direction de Wallenstadt, elle ne fait que peu de remarques sur le fleuve, lequel lui inspire manifestement moins de passion sur ce tronçon. De passage à Pfeffers, elle renonce, faute de temps, à se rendre aux gorges de la Tamina.

De l'ensemble de son périple sur les bords du fleuve, depuis le lac de Constance jusqu'à la Viamala, c'est incontestablement l'image du Rhin au cœur de la « Voie Funeste » qui a le plus marqué Friederike Brun, littéralement envoûtée par la magie effrayante et incomparable du site. Nous en voulons pour preuve les lignes consacrées à son passage au Pont du Diable sur la Reuss :

Jetzt sind wir an der Teufelsbrücke, die meiner Erwartung kein Genüge that, und die ich, auch nur von fern, nie mit den beyden ersten Brücken über dem Grabe des Rheins, der *Via-Mala* in Graubündten, vergleichen würde ; weder an Erhabenheit, noch schaudererregender nächtlicher Pracht, ist die Teufelsbrücke jenen gleich<sup>2125</sup>.

### 3-3-2-6 SPESCHA, Placidus (fin XVIII<sup>e</sup>/début XIX<sup>e</sup> siècle)

Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le secteur des sources du Rhin attire peu les visiteurs. Mais au début du siècle suivant, voyageurs et artistes osent s'aventurer dans ces contrées reculées. À la recherche d'un guide familial de la région, ils sont nombreux à solliciter le moine bénédictin<sup>2126</sup>. L'engouement de ces étrangers est probablement à l'origine de l'intérêt de l'ecclésiastique grison pour cette portion du fleuve, intérêt dont témoigne une dédicace de Spescha à Napoléon I<sup>er</sup> :

Kaiser ! Ich widme dir mein Werk, weil es die Urquellen des Rheins beschreibt ... und weil es eines Beschützers der Wahrheit bedarf<sup>2127</sup>.

---

<sup>2125</sup> *Ibid*, p. 349. [À présent, nous sommes au pont du Diable qui ne satisfait pas mes attentes, et que je ne pourrais jamais comparer, même de loin, aux deux premiers ponts au-dessus du tombeau du Rhin, la *Viamala* dans les Grisons ; le pont du Diable ne leur ressemble en rien et n'offre ni le même aspect sublime, ni la même grandeur effroyable et nocturne.] C'est Friederike Brun qui souligne.

<sup>2126</sup> SPESCHA, Placidus, SCHOLIAN IZETI, Ursula (éd), *op. cit.*, introduction d'Ursula Scholian Izeti, p. 15.

<sup>2127</sup> Cité d'après : HOFMANN, Heini, *Placidus Spescha – Alpinist und Naturforscher*, <http://www.churermagazin.ch/pages/januar2003/kultur.htm>, page consultée le 10/07/05. [Empereur ! Je te dédie mon œuvre parce qu'elle décrit les sources du Rhin... Et parce qu'elle a besoin d'un protecteur de la vérité].

Attachant une importance particulière au Rhin et à ses sources, Spescha en appelle donc, pour la protection de son ouvrage, à l'empereur des Français, auquel il voue une profonde admiration. La citation n'étant pas datée, il est difficile d'identifier avec certitude l'ouvrage concerné. En dehors de la *Genaue geographische Beschreibung aller Rheinquellen im Kanton Graubünden nebst der Beschreibung vieler Gebirgsreisen in dieser wenig besuchten und erforschten Alpengegend (1823)*, il existe un autre texte parlant des sources, intitulé *Ursprung des Rheins, der Reuß, des Tessins, der Rhone und der Aar ; in einer Bergreise des Jahres 1811 von einem Bergmann Benediktiner-Ordens aus der Schweiz vorgestellt*. Si l'on ne prend en compte que les seules dates, la dédicace pourrait se rapporter à ce dernier.

Au début de la *Genaue geographische Darstellung aller Rheinquellen im Kanton Graubünden*, Spescha propose une réflexion sur l'origine du mot « Rhein » :

Ich aber meines Theils halte es für ein abgeleitetes und entweder von der mittleren Sylbe des lydischen Kolonieführers Tyrrenus oder von dem Stammvater der rhätischen Nation Rhaetus hergeleitetes Wort<sup>2128</sup>.

Penchant davantage pour l'hypothèse d'un nom dérivé que pour celle d'une création, l'érudit de Disentis relie l'origine du mot « Rhein » à la terre grisonne avant même d'évoquer les sources. Puis, mettant en regard les théories de deux savants de l'Antiquité, il définit le Rhin dans son ensemble, mettant l'accent sur le tronçon suisse de son cours et ne consacrant que quelques mots à la partie située au-delà de Bâle :

Der Rhein also entspringt aus dem Alpegebirg Adula, ruhet an verschiedenen Orten Helvetiens und Rhätians aus, sammelt sich bei Basel und, verstärkt mit anderen vielen Bächen und Flüssen, eilt er nach Norden dem Ocean zu<sup>2129</sup>.

Après avoir cité les principaux affluents du Rhin en terre helvétique, Spescha souligne ses « particularités ». Les nombreux passages biffés, rétablis en italique dans notre édition de référence, signalent les suppressions souhaitées par Johann Gottfried Ebel,

---

<sup>2128</sup> SPESCHA, Placidus, SCHOLIAN IZETI, Ursula (éd), *op. cit.*, p. 49. [Pour ma part, je considère que c'est un mot dérivé soit de la syllabe médiane du chef de colonie Tyrrenus, soit du père de la nation rhétique Rhaetus.]

<sup>2129</sup> *Ibid.*, p. 50. [Le Rhin jaillit donc du mont alpin Adule, se repose en différents endroits de l'Helvétie et de la Rhétie, se concentre à Bâle et, renforcé par de nombreux ruisseaux et rivières, il se presse vers l'océan en direction du nord.]

auquel le moine érudit avait demandé d'expertiser le texte<sup>2130</sup>. Si le bénédictin prend le parti de remonter le cours du fleuve, Ebel préconise, lui, une approche « dans le sens du courant »<sup>2131</sup>. Paraissant naturelle chez un homme qui n'a jamais hésité à s'opposer à sa hiérarchie<sup>2132</sup>, la marche « à contre-courant » choisie par Spescha correspond également, selon Ursula Scholian Izeti, à une volonté de suivre « le chemin de l'homme » plutôt que celui de l'eau, à la manière d'un voyageur préférant arpenter des contrées connues avant d'accéder à un espace peu exploré jusque-là. Une différence d'approche entre les deux hommes se fait donc jour : tandis que le naturaliste aventurier adopte une attitude plutôt pragmatique, le concepteur de guides de voyages se montre davantage sensible aux lois de la géographie. Nous assistons donc, en quelque sorte, à un renversement des rôles. La première pomme de discorde entre les deux auteurs touche à la couleur des eaux du fleuve :

Wir bewundern die Helle seines Wassers, [...]. Die Helligkeit seines Wassers ist kaum vergleichlich. Alle Gebirgswässer sind zwar, wenn sie durchgeseicht und als Brunnenquellen zum Vorschein kommen, rein und nehmen jene Farbe an, welche ihre Unterlagen darbieten. Sie werden aber zu Zeiten, und vorzüglich des Sommers, durch Tauwitterung und Regengüßen getrübt. [...]. Sie verlieren aber allmählich ihre Trübe bei ihren Fortwärlungen und Ruhestätten und werden weißgrünlich.

Diese Farbe behält der Rhein vorzüglich, und er bleibt reiner und heller als andere Alpenflüsse, weil er seine Richtung nach Norden nimmt, wo die Atmosphäre gereinigter als in andern Weltgegenden seyn muß. Was ihn am meisten betrübt und unansehlich macht, sind seine Zuflüsse<sup>2133</sup>.

Pour Spescha, le Rhin se distingue des autres rivières alpines par la clarté de ses eaux, ses affluents étant seuls responsables d'une éventuelle opacification. L'explication qu'il fournit, et dont Ebel a souhaité la suppression, est assez discutable : le fleuve conserverait

---

<sup>2130</sup> Voir *supra*, 3-1-2-13.

<sup>2131</sup> SPESCHA, Placidus, SCHOLIAN IZETI, Ursula (éd), *op. cit.*, introduction d'Ursula Scholian Izeti, p. 15.

<sup>2132</sup> Voir *infra*, notice biographique de Spescha.

<sup>2133</sup> SPESCHA, Placidus, SCHOLIAN IZETI, Ursula (éd), *op. cit.*, p. 51-52. [Nous admirons son eau claire, [...]. La clarté de son eau est à peine comparable. Certes, toutes les eaux des montagnes sont très pures lorsqu'elles jaillissent filtrées à leur source et prennent la couleur qu'offre le fond de leur lit. Mais elles se troublent à certains moments, surtout l'été, à cause du dégel et des averses de pluie. [...]. Mais elles perdent progressivement leur turbidité au fil de leurs déplacements et stagnations et deviennent blanc-vert.

Le Rhin conserve remarquablement cette couleur, et il reste plus pur et plus clair que d'autres rivières alpines, parce qu'il prend la direction du nord, où l'atmosphère doit être plus pure que dans d'autres régions du monde. Ce sont ses affluents qui le troublent et le rendent peu avenant.]

sa pureté en raison de la direction que prend son cours, c'est-à-dire vers le nord, où l'atmosphère serait plus « propre », entendons par là moins propice aux situations orageuses et aux averses violentes susceptibles de troubler les eaux de ses affluents. Il est difficile de dire si le moine essaie ici de trouver un fondement scientifique à un phénomène véritablement observé ou s'il tente de justifier un certain parti pris en faveur du Rhin. Le paragraphe suivant, qui aborde la vitesse des flots, est plus éloquent encore :

Der schnelle Lauf des Rheins läßt sich's mit andern Strömen, welche von den höchsten Alpengebirgen abfließen, vergleichen. *Er muß aber, in Rücksicht seiner Schnelligkeit, im Laufen vor andern den Vorzug haben, weil er dem Nordpol zueilt, wo der Erdball sich mehr neigt als auf andern Gegenden der Welt*<sup>2134</sup>.

Soucieux d'attribuer au fleuve une certaine supériorité, Spescha s'appuie à nouveau sur une explication physique un peu étrange, entièrement rejetée d'ailleurs par Ebel. Nous ne disposons évidemment pas de bases scientifiques suffisantes pour pouvoir trancher ce différend, les connaissances d'aujourd'hui nous autorisent toutefois à douter de la validité des théories de Spescha.

Difficilement défendables au plan scientifique, les deux premiers traits distinctifs mis en avant par Spescha traduisent chez lui la volonté de faire du Rhin un fleuve unique en son genre. Concentrant son attention sur les gorges ponctuant son cours, le moine fait cette fois-ci davantage appel à son sens de l'observation :

Aber wegen den Abgründen und der Enge seines Bettes verdient er vor andern Alpenflüssen, meines Wißens, den Vorzug. Denn betrachte man die Aar bei der Grimsel-Brücke, die Reuß bei der Theufels- und die Linth bei der Panten-Brücke und den Rhein in der Via Mala, so wird meine Angabe gerechtfertiget werden. Denn dort ist die tiefe Kluft, das Brausen und Toben, das Fallen und die Verstäubung des Wassers schröckbar<sup>2135</sup>.

---

<sup>2134</sup> *Ibid.*, p. 52. [La rapidité du cours du Rhin peut être comparée à celle d'autres torrents qui descendent des plus hautes montagnes des Alpes. *Mais compte tenu de sa vitesse, son cours doit prendre le pas, sur les autres parce qu'il se hâte vers le pôle nord, où le globe terrestre est plus incliné que dans d'autres régions du monde.*]

<sup>2135</sup> *Ibid.*, p. 52. [Mais à cause des précipices et de l'étroitesse de son lit, il mérite, à ma connaissance, de prendre le pas sur les autres rivières alpines. Car, que l'on considère l'Aar près du pont Grimsel, la Reuss et la Linth près des ponts du Diable et de Panten et le Rhin dans la Viamala, alors mon affirmation est justifiée. Car là-bas, la gorge profonde, l'effervescence et le déchaînement, la chute et la pulvérisation de l'eau sont effroyables.]



Bien que comportant encore une part de subjectivité, la comparaison entre la puissance du Rhin à la Viamala et celle d'autres rivières suisses paraît plus crédible que les tentatives d'explication formulées plus haut. Ebel approuve manifestement le discours de Spescha puisqu'il ne préconise ici aucune suppression, mais il ne souhaite pas voir évoquée dans ce contexte la cataracte de Laufen :

Die Waßerfälle des Rheins sind insgemein und insbesondere merkwürdig und ziehen jährlich viele Menschen aus fremden Landen dahin, um sie zu beschauen. [Muß wegbleiben][...]. *Aber was Aug und das Ohr von Europa fäßelt und die Bewunderer der Natur herbeilockt, ist der Rheinfall bei Laufen. Er ist beschrieben und gezeichnet und folglich bedarf er keiner weiteren Erwähnung*<sup>2136</sup>.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Grisons commencent, comme nous le savons, à attirer les voyageurs et ces derniers manquent d'informations sur la région. L'auteur de guides qu'est Ebel juge donc inutile de s'appesantir sur un secteur déjà connu pour se concentrer sur les chutes grisonnes.

Après une « Vorerinnerung », dont Ebel préconise la suppression, la *Darstellung der besonderen Rheinquellen* s'ouvre sur l'évocation de la Vallée du Rhin (Rhein-Thal), qui s'étend de « Rheineck et Bregenz jusqu'aux frontières des cantons du Tessin et d'Uri », comprenant ainsi le Rhin alpin, le Rhin antérieur et le Rhin postérieur.

Puis, dans un passage consacré à l'histoire du secteur des sources, Spescha rappelle d'abord que le Rhin n'avait, aux yeux des Anciens tels que Strabon, qu'une seule source, au mont Adule. Le moine revient ensuite sur l'identification des deux bras que sont le Rhin antérieur et le Rhin postérieur, avant d'en évoquer un troisième, le Rhin du milieu, qui rejoint le premier à la hauteur de Disentis<sup>2137</sup>. Alors qu'il semble prêt à commencer sa description par les sources, Spescha décide de débiter celle-ci près du lac de Constance. Le procédé déplaît à Ebel qui en suggère la modification :

Das Thalgeländ nimmt einerseits von Altenrhein und Rheineck und anderseits von Bregenz und Fußach seinen Anfang und erstreckt sich bis Reichenau 2 Stunden ob Chur, wo es sich in zwei

---

<sup>2136</sup> *Ibid.*, p. 52-53. [Les cascades du Rhin sont généralement et tout particulièrement remarquables et attirent chaque année beaucoup de gens de pays étrangers pour les voir. [Doit disparaître] [...]. *Mais ce qui fascine les yeux et les oreilles des Européens et qui attire les admirateurs de la nature, c'est la chute du Rhin près de Laufen. Elle a été décrite et dessinée et par conséquent, elle n'a pas besoin d'être davantage mentionnée.*]

<sup>2137</sup> *Ibid.*, p. 56.

Hauptarme theilt. (*Es wäre sicher besser, die abwärts und nicht vom Bodensee aufwärts zu verfolgen*)<sup>2138</sup>.

Poursuivant sa démarche sans tenir compte de la remarque d'Ebel, le savant grison décrit ensuite les affluents du Rhin en remontant le cours de ce dernier et termine par l'évocation du lac Toma, avant de revenir sur chacun des bras qu'il suit jusqu'à son origine. Comme le souligne Ursula Scholian Izeti<sup>2139</sup>, Spescha ne parvient pas à relever le défi lancé par Ebel, c'est-à-dire à suivre le sens du courant. Le point de vue adopté par le moine est-il à ce point déraisonnable ? Il semble que d'autres auteurs l'aient partagé<sup>2140</sup>. Quant à la pertinence d'une description aussi exhaustive du réseau hydrographique grison, Ursula Scholian Izeti la justifie en citant Goethe :

Mir gibt es sehr schnell einen Begriff von jeder Gegend, wenn ich bei dem kleinsten Wasser forsche, wohin es läuft, zu welcher Flussregion es gehört. Man findet alsdann selbst in Gegenden, die man nicht übersehen kann, einen Zusammenhang der Berge und Täler gedankenweise<sup>2141</sup>.

Pour l'écrivain allemand, la connaissance approfondie du réseau hydrographique d'une contrée permet d'avoir de celle-ci une vue globale et de mieux saisir son contexte géographique. Paraissant suivre ce précepte, Spescha s'efforce de donner à son lecteur une image précise de sa région, dont le Rhin paraît constituer, à ses yeux, l'épine dorsale. En soulignant les particularités de celui-ci dans le secteur des sources, Spescha tente d'affirmer l'unicité de sa contrée natale, berceau d'un cours d'eau différent des autres. Pour le moine érudit, les Grisons contribuent donc pleinement à forger l'identité du fleuve.

---

<sup>2138</sup> *Ibid.*, p. 56. [Le secteur de la vallée part d'un côté d'Altenrhein et de Rheineck et de l'autre côté de Bregenz et de Fußach, et s'étend à deux lieues en amont de Coire où il se divise en deux bras principaux. (*Il serait sûrement mieux de les suivre en descendant et non de les remonter depuis le lac de Constance.*)]

<sup>2139</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>2140</sup> *Ibid.*, p. 35. Ursula Scholian Izeti mentionne Georg Primavesi et William Tombleson.

<sup>2141</sup> GOETHE, Johann Wolfgang von, *Italienische Reise*, cité d'après : SPESCHA, Placidus, SCHOLIAN IZETI, Ursula (éd), *op. cit.*, p. 35. [Faire des recherches auprès du plus petit cours d'eau me donne très vite une idée de la contrée où il coule et du bassin fluvial dont il fait partie. On trouve alors par la pensée une cohérence dans les montagnes et les vallées, même dans les régions que l'on ne peut totalement embrasser du regard.]

## Conclusion

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les voyageurs de notre corpus sont encore peu nombreux à se préoccuper du secteur des sources. De son passage à la Viamala en 1788, lors de son retour d'Italie<sup>2142</sup>, Goethe, par exemple, n'a laissé que deux esquisses<sup>2143</sup>. Les descriptions les plus détaillées sont surtout le fait de savants s'intéressant au système hydrographique local. Dans ce contexte, le récit de Friederike Brun revêt un caractère exceptionnel, puisqu'il fournit le point de vue d'une femme hardie, décidée à découvrir une région encore réputée peu accessible. De son côté, le texte de Spescha amorce une nouvelle approche du secteur, qui se confirmera au siècle suivant.

### 3-3-3 Voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle

#### 3-3-3-1 COOPER, James Fenimore (1828)

À partir de Berne, où il s'était installé le 22 juillet 1828, Cooper entreprit quatre excursions, dont deux le conduisirent sur les bords du Rhin. Au cours de la seconde<sup>2144</sup>, il se rendit en famille, comme nous le savons, à Schaffhouse et à Constance, avant de poursuivre sa route vers le sud :

From Rorschach proceeded through a beautiful country to Rheineck, a small town, that was once fortified slightly. [...]. Crossed the Rhine in a scow, which was bringing hay into Switzerland. Landed in the Tyrol in five minutes. River about 8 or 900 feet in width. There is no perceptible difference between the two countries so near the frontier<sup>2145</sup>.

Comme cela avait déjà été le cas à Constance<sup>2146</sup>, Cooper, issu d'un immense pays dépourvu de frontières, est fasciné par la proximité d'entités politiquement indépendantes. Soulignant la facilité d'accès au territoire autrichien en traversant le Rhin,

---

<sup>2142</sup> MIELSCH, Hans-Ulrich, *op. cit.*, p. 163.

<sup>2143</sup> Esquisses reproduites dans : RIEDI, Thomas, *op. cit.*, p. 112.

<sup>2144</sup> Du 25 août au 4 septembre 1828.

<sup>2145</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 299-300. [De Rorschach à Rheineck, une petite ville qui fut autrefois légèrement fortifiée, cheminâmes à travers une jolie campagne. Traversâmes le Rhin dans une barge qui transportait du foin en Suisse. Accostâmes au Tyrol en cinq minutes. Fleuve large d'environ 8 à 900 pieds. Si près de la frontière, il n'y a pas de différence perceptible entre les deux pays.]

<sup>2146</sup> Voir *supra*, 3-1-3-3.

le voyageur semble considérer ce dernier plutôt comme un trait d'union que comme une limite entre deux pays, lesquels ne présentent d'ailleurs, à ses yeux, aucune différence manifeste. De retour sur la rive suisse, l'écrivain concentre son attention sur l'activité humaine. Observant des jeunes filles travaillant le coton, il se représente à travers le parcours de la fibre venue d'outre-Atlantique un véritable réseau entre la Suisse et sa propre patrie. Inscrit par l'auteur dans une logique commerciale, le Rhin devient à cette occasion un vecteur de rapprochement entre les deux pays :

Girls were seated under trees tambouring muslin. [...] ; but the Swiss wrought mulins have a great reputation. What a thing is civilization ! This cotton was probably grown in the wilds of America ; was shipped to Rotterdam ; thence transported up the long windings of the Rhin to some neighbouring manufactory ; is here in the hands of peasant girls beneath the shade of the paternal vine ; may return by the path it came, and yet be seen fluttering in our own mountain breezes<sup>2147</sup> !

À la vue de la vallée du Rhin, qualifiée d' « adorable endroit », Cooper poursuit sa réflexion sur la fonction économique du fleuve. Surpris par la faible utilisation du cours d'eau comme voie navigable, il met d'abord en avant des raisons d'ordre physique, telles que la présence de chutes, puis la mentalité des Européens. Préférant exploiter les accidents de la nature afin de créer des emplois plutôt que trouver une parade à l'obstacle considéré, ceux-ci se distinguent foncièrement des compatriotes de l'auteur :

This opening of the Rhinthal is a lovely spot. [...]. A raft floated down the Rhine this afternoon, managed by two men. It had come seventy miles. The wonder is, that these waters are so little used. I do not think we have yet seen twenty boats, skiffs excepted, on this great river. The lake, it is true, was pretty well garnished with canvass, but not in the way it might be, and would be with us. The mistaken policy of giving employment, by means of accidental imperfections, pervades Europe ; ay, even England. Why is there no canal around the falls of the Rhine ? Parallel to the stream, and moving in its direction, we have passed huge wagons, with six, and eight, and ten

---

<sup>2147</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 88. [Des filles étaient assises sous des arbres travaillant la mousseline sur des tambours à broder. [...] ; mais la mousseline travaillée par les Suissesses jouit d'une excellente réputation. En voilà une chose que la civilisation ! Ce coton avait probablement poussé dans des régions reculées d'Amérique, avait été acheminé par bateau à Rotterdam ; transporté ensuite le long des méandres du Rhin jusqu'à une usine voisine ; est à présent entre les mains de paysannes, à l'ombre des vignobles de leurs pères ; repartira peut-être par le même chemin, et nous le verrons alors flotter dans les brises de notre propre montagne.]

horses, buried in harness, with great brass plates, some of which we were told had come from the Tyrol, and might have been going to Basle, or possibly to America<sup>2148</sup>.

La différence entre l’Ancien et le Nouveau Monde est également notée dans le Journal :

It is surprising however, how little use is made of all the waters of this country, the Rhine itself, not being used more than a similar river would be in America, in one of the newest States. I saw no reason why the falls should not have a canal, and then the trade one would think, should be immense – But every thing of this nature creeps in Europe out of England, and France, and even in the latter country it is not as active as it might be<sup>2149</sup>.

La critique envers le Vieux Continent se fait ici plus nette, Cooper reprochant aux Européens en général, et aux Suisses en particulier, leur incapacité à agir sur les phénomènes naturels pour les mettre au service d’une amélioration du négoce. L’apparente exception constituée par l’Angleterre et la France se révèle partiellement factice puisque cette dernière, que l’écrivain connaît bien pour y avoir longuement séjourné<sup>2150</sup>, n’échappe pas à ses remarques négatives.

Dans les *Gleanings*, la dimension économique du Rhin est loin d’être la seule à retenir l’attention de Cooper, lequel s’intéresse également de près aux différentes directions suivies par le fleuve pendant son parcours helvétique ainsi qu’à l’aspect de son lit et de ses eaux. Pour examiner les directions en question, le voyageur se place dans le sens du courant, alors que les tronçons mentionnés correspondent au trajet réel effectué à contre-courant, ce qui rend la tâche du lecteur peu aisée :

---

<sup>2148</sup> *Ibid.*, p. 89-90. [Cette ouverture du Rheinthal est un endroit charmant. [...]. Un radeau, manœuvré par deux hommes, a descendu le Rhin cet après-midi. Il avait parcouru soixante-dix miles. Il est surprenant que ces eaux soient si peu utilisées. Je ne pense pas que nous ayons vu vingt bateaux sur cette grande rivière, mis à part les skiffs. Le lac, c’est vrai, était joliment rempli de voiles, mais pas comme il devrait l’être, ou le serait avec nous. Fournir des emplois en se servant des imperfections accidentelles est une politique erronée répandue dans toute l’Europe ; eh oui, même en Angleterre. Pourquoi n’y-a-t-il pas de canal autour des chutes du Rhin. Parallèlement au fleuve, en prenant sa direction, nous avons dépassé d’énormes voitures avec six et huit et dix chevaux, enfoncés dans leurs harnais munis de grandes plaques de cuivre dont on nous dit que certaines provenaient du Tyrol et étaient susceptibles d’aller à Bâle ou même en Amérique.]

<sup>2149</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 301, extrait daté du 28 août 1828. [Il est toutefois surprenant de constater le peu d’usage qui est fait de toutes les eaux de ce pays, le Rhin lui-même n’étant pas plus utilisé qu’un fleuve du même genre le serait aux États-Unis, dans l’un des États les plus récents. Je n’ai vu aucune raison qui empêcherait les chutes d’avoir un canal, et alors on peut penser que le commerce serait immense – Mais les choses de cette nature stagnent en Europe en dehors de l’Angleterre et de la France, et même dans ce dernier pays, elles ne sont pas aussi actives qu’elles pourraient l’être.]

<sup>2150</sup> Cooper et sa famille vécurent à Paris de juillet 1826 à juillet 1828.

We departed again, with the dawn. The Rhinthal proved to be a broad valley, and the Rhine itself, at this point, a wide and shallow stream. It no longer flowed with the steady majesty we had so much admired below the lake, though it was much too wide to be termed a torrent ; sand banks and beds of gravel occasionally appeared in the centre of the stream, and, except in velocity, its character was altogether changed. Even the colour of the water was more like that of the mountain streams than the cerulean blue of the ocean. From Schaffhausen to Constance, its course had been west ; it now flowed north ; and for half the distance between Kaiserstuhl to Schaffhausen its direction had been south. As we were ascending its current, of course our own route was always towards the opposite points of the compass<sup>2151</sup>.

Cooper présente ici une vision rétrospective de l'écoulement du Rhin dont il remonte le cours. Faisant du lac de Constance une charnière, il établit une distinction entre le tronçon situé en aval, admiré peu de temps avant, et celui en amont, sur lequel il se trouve à présent : si le torrent de montagne perd ses caractéristiques au contact de la nappe lacustre, il gagne cependant en majesté. Conservant, jusqu'à Constance, la teinte des glaciers de leurs origines, les flots, dont la rapidité reste soutenue, voient leur couleur se modifier ensuite pour se rapprocher de celle de l'océan. Cette approche quelque peu déroutante est peut-être le signe que Cooper cherche à intégrer des éléments figurant dans ses guides de référence, même si ceux-ci ne s'accordent pas avec le fil de son récit.

Avant de regagner Berne, le voyageur poursuit cette seconde excursion en découvrant Zurich et Lucerne. Quinze jours plus tard, il entreprend, accompagné d'un guide et sans sa famille, un troisième périple qui le conduit à Appenzell et Saint-Gall, puis à Glaris via Einsiedeln<sup>2152</sup>.

Selon son journal, Cooper atteint le 13 septembre la petite ville de Sargans, présentée comme une étape importante sur la route entre l'Allemagne et l'Italie<sup>2153</sup>. Cette même idée est développée dans les *Gleanings* où le Rhin postérieur représente un axe de passage essentiel :

---

<sup>2151</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 78-79. [Nous repartîmes à l'aube. Le Rheinthal se révéla être une large vallée et le Rhin lui-même, à cet endroit, un fleuve large et peu profond. Il ne coulait plus avec cette noble et constante majesté que nous avions tant admirée en aval du lac, bien qu'il fût bien trop large pour pouvoir être qualifié de torrent ; des bancs de sable et des lits de graviers apparaissaient parfois au milieu de son cours, et excepté sa vitesse, ses caractéristiques avaient complètement changé. Même la couleur de l'eau ressemblait davantage à celle des torrents de montagne qu'au bleu azuré de l'océan. De Schaffhouse à Constance, son cours avait suivi la direction de l'ouest ; il suivait maintenant la direction du nord ; et sur la moitié de la distance entre Kaiserstuhl et Schaffhouse, il avait suivi la direction du sud. Comme nous remontions son cours, notre propre route suivait bien entendu toujours les directions opposées à celles qu'indiquait la boussole.]

<sup>2152</sup> Du 8 au 19 septembre 1828.

<sup>2153</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 329.

The traveller passed the Rhine at Schaffhausen, and proceeded to Zurich ; there he took boat for the head of the lake ; then came the portage to the Wallenstadt, the lake, and the valley to the Rhine again, which, owing to its sinuosities, is met at the distance of a few miles from Sargans. The river is ascended, by its southern branch, until the last chain of the Alps is overcome at the Splügen, where the descent to Italy commences<sup>2154</sup>.

Près de Sargans, il s'en faut de peu, souligne Cooper, que le Rhin ne dévie son cours vers le lac de Wallenstadt :

Between the Rhine and Sargans, there is an imperceptible elevation of about twenty feet, the only barrier to the river's flowing into the lake of Wallenstadt. [...], a change in the direction of the Rhine is an event quite within the limits of possibility. As every valley here necessarily has a stream, even this would produce no great influence on the river below the lake of Constance ; certainly none below the junction of the Aar, which is the common drain of all the large Swiss lakes, with the exception of that of Geneva. It is thought the Rhine once flowed by the Wallenstadt, and that present bed is of modern date<sup>2155</sup>.

Une modification du cours du Rhin aurait, selon notre voyageur, des conséquences minimales en aval du lac de Constance. Son avis se distingue quelque peu de celui d'un Théobald Walsh. Le Français s'est inquiété, pour sa part, des répercussions d'un tel changement sur le lac lui-même qui, dans cette éventualité, serait réduit à l'état de flaqué<sup>2156</sup>. L'intérêt porté par les deux voyageurs à une si étrange probabilité nous amène à penser qu'ils disposaient des mêmes sources. Comme nous le savons, Cooper a en main la septième édition française du *Manuel du voyageur en Suisse* d'Ebel, publiée en 1827, à laquelle nous n'avons pas pu avoir accès. Si l'allusion à un cours primitif du Rhin

---

<sup>2154</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 182. [Le voyageur franchit le Rhin à Schaffhouse et se dirigea vers Zurich. Là-bas il prit le bateau pour se rendre au bord du lac ; ensuite, le transport arriva à Wallenstadt, au lac, à la vallée, puis à nouveau au Rhin, que l'on rencontre à quelques miles de distance de Sargans en raison de ses méandres. On remonte la rivière par son bras sud, jusqu'à ce que la dernière chaîne des Alpes soit franchie au Splügen, où commence la descente vers l'Italie.]

<sup>2155</sup> *Ibid.*, p. 182. [Entre le Rhin et Sargans, le terrain s'élève imperceptiblement d'une vingtaine de pieds, c'est la seule barrière empêchant le fleuve de couler dans le lac de Wallenstadt. [...], un changement de direction du Rhin est un événement qui relève du possible. Comme ici chaque vallée abrite obligatoirement un cours d'eau, même cela n'exercerait pas beaucoup d'influence sur le fleuve en aval du lac de Constance ; certainement aucune en aval de sa jonction avec l'Aar, qui draine les eaux de tous les grands lacs suisses, à l'exception de celui de Genève. Certains pensent que le Rhin coulait autrefois près du lac de Wallenstadt, et que son lit actuel est récent.]

<sup>2156</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 190 et p. 192. Voir *supra*, note n° 611.

figure encore dans la version française du guide de 1811<sup>2157</sup>, elle n'apparaît plus dans celle de 1826<sup>2158</sup>. Il est donc légitime de penser que les deux visiteurs se réfèrent, l'un et l'autre, à une édition antérieure à cette dernière.

Peu avant Ragaz, Cooper remarque les châteaux en ruines, vestiges du passé médiéval au milieu desquels l'aspect du Rhin offre en cette saison un spectacle décevant :

As we ascended, I got a glimpse of the Rhine, a broad straggling torrent, half its bed, just at this season, when the waters are low, being naked sands, or piles of gravel. The water was no longer blue, as below the lake of Constance, but of a dull, dun colour<sup>2159</sup>.

Si cette période de fin d'été est jugée défavorable à une perception esthétique du fleuve, elle paraît en revanche convenir à la découverte des bains de Pfeffers, situés sur la Tamina, que l'auteur atteint peu après : « Reach the baths in good season » indique-t-il dans le journal<sup>2160</sup>. Dans ce dernier comme dans les *Gleanings*, la description des thermes occupe une place importante :

At the bottom of the ravine, we found the celebrated baths of Pfeffers. This is probably the most extraordinary place of its kind in the world. The breadth of the ravine below is not more than two hundred feet, nor is it a great deal wider at the top. [...]. I'm not certain that the summit does not overhang the base in particular places this is certainly the fact. [...]. I do not believe that the mouth of this infernal gorge can much exceed three hundred feet, if indeed it is so wide. Ebel gives the exact height of the southern rocks [...]. The sun, at midsummer, is first seen here at eleven in the forenoon, and disappears at three<sup>2161</sup>.

---

<sup>2157</sup> EBEL, Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, traduit de l'allemand, Zurich, Orell Füssli, 1811, p. 521

<sup>2158</sup> EBEL, Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, Audin, 1826.

<sup>2159</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 183. [Alors que nous étions en train de monter, j'aperçus le cours irrégulier du Rhin, occupant en cette saison où les eaux sont basses la moitié de son lit, laissant à nu du sable ou des monticules de graviers. L'eau n'était plus bleue, comme en aval du lac de Constance, mais d'un brun terne et grisâtre.]

<sup>2160</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 330. [Atteignons les bains à la bonne saison.]

<sup>2161</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 184. [Au fond du ravin, nous découvrîmes les Bains de Pfeffers tant vantés. C'est probablement l'endroit le plus extraordinaire en son genre dans le monde. Le fond du ravin ne fait pas plus de deux cents pieds de large, et il n'est guère plus vaste à son sommet. [...]. Je ne suis pas certain que le sommet ne surplombe pas la base. [...]. À certains endroits, c'est certainement le cas. Je ne crois pas que l'entrée de cette gorge infernale puisse dépasser les trois cents pieds, si tant est qu'elle soit si grande. Ebel indique la hauteur exacte des parois situées au sud. [...]. Au milieu de l'été, on ne voit le soleil qu'à onze heures du matin, et il disparaît à trois heures.]



Toujours muni du guide d'Ebel, dans lequel il puise visiblement une bonne partie des indications fournies ici, Cooper souligne le caractère unique du lieu et son apparence infernale<sup>2162</sup>. Confrontant ses observations à celles d'Ebel, le voyageur américain remet cependant en cause l'affirmation de l'auteur zurichois, selon lequel la gorge serait plus large à son sommet qu'à sa base<sup>2163</sup>.

Poursuivant sa visite, Cooper entre dans le bâtiment des bains. S'il se limite dans le journal à des informations factuelles<sup>2164</sup>, il s'efforce dans les *Gleanings* de restituer l'atmosphère fantastique se dégageant des lieux :

On entering an enormous vaulted corridor, where six or eight rough-looking fellows were amusing themselves at cards, I was received by a waiter, [...]. [...], and penetrating deeper into the building, I came to an inner room, where the host, a monk, and one or two of the animal fixtures of the establishment, were occupied in the same way. I cannot describe to you the first effect of this scene. Coming from the mountains, and the mountain air, from the fragrance of the fields and the light of heaven, and plunging into a frightful chasm, to enter the dark, dank and vaulted rooms, and there to meet with groups like these, had a strong tendency to recall the images of childhood, which, according to American puritanism, associated cards with ungodliness, and a monk with the devil<sup>2165</sup>.

Entré dans un monde étouffant et obscur, l'écrivain est saisi par le contraste avec l'extérieur frais et lumineux. Mais curieusement, ce n'est pas tant l'aspect lugubre de la salle que les occupations des personnes qui s'y trouvent, un moine et des hommes jouant aux cartes, qui confère à l'endroit des traits infernaux. En évoquant un précepte puritain qui fait du jeu de cartes un symbole démoniaque, le voyageur fournit à ses compatriotes une référence leur permettant de mieux comprendre son étonnement face au spectacle.

---

<sup>2162</sup> Ebel compare l'entrée de la gorge de la Tamina à « la porte du Tartare ». EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, L. Maison, 1840, p. 376.

<sup>2163</sup> *Ibid.*, p. 376.

<sup>2164</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 330.

<sup>2165</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 184-185. [Je fus reçu par un domestique à l'entrée d'un gigantesque corridor voûté, où six ou huit gaillards à l'air rustre jouaient aux cartes, [...]. [...], et en pénétrant plus avant dans le bâtiment, j'arrivai dans une pièce intérieure, où l'hôte, un moine, et un ou deux habitués avaient le même genre d'occupation. Je ne puis vous décrire le premier effet que cette scène eut sur moi. Le fait d'arriver des montagnes et du grand air, chargé du parfum des prés et d'une lumière paradisiaque, pour plonger dans ce gouffre effrayant et entrer dans ces salles voûtées, sombres, humides et froides, et d'y rencontrer des groupes comme ceux-là, avait fortement tendance à me rappeler les images de mon enfance, où, en vertu du puritanisme américain, on associait les cartes à l'impiété, et le moine au diable.]

Bien que leur vocation soit de procurer aux curistes un soulagement, ces installations thermales paraissent, aux yeux du visiteur, plutôt dignes de l'Hadès.

Accompagné d'un guide, Cooper s'engage ensuite dans la faille d'où s'écoule la Tamina :

The Tamina, a large, well-filled torrent, that is fed by glaciers, has worked its way into a huge fissure of the rocks, out of which it issues but a short distance from the building, and past which it roars to throw its truculent waters into the Rhine, near Ragatz. The hot springs are in no manner connected with the stream. They gush from the rocks that line the sides of the torrent, [...]<sup>2166</sup>.

Détaillant le réseau hydrographique, l'écrivain souligne la particularité du secteur : bien que la Tamina n'entretienne aucun lien géologique avec les sources chaudes, c'est grâce à elles que le spectaculaire passage de l'affluent à travers la gorge est connu.

Tandis qu'il chemine sur la passerelle située au-dessus de la Tamina, le promeneur lève soudain les yeux :

This ticklish bridge soon crossed the gorge, after which it followed the rocks, being secured to them by the iron clamps that sustain the little aqueduct. After proceeding some distance in this manner, the beetling precipice gradually closing above our heads, and the angry torrent leaping violently from rock to rock beneath, we entered a cavern, [...]. This is the spot where the upper world crosses the gorge. One enormous rock was completely detached from its native bed, and would have fallen but for the fact of its being caught in the jaws of the gorge<sup>2167</sup>.

À l'image d'un rocher détaché de la paroi, Cooper paraît avoir été avalé par le gouffre, transformé en animal mythique. La simple vue du spectacle suffit à faire imaginer maints périls à l'observateur :

The overpowering feeling of wonder, and the constant temptation to look about me, contributed to make the excursion any thing but perfectly safe. The roaring torrent, glancing constantly beneath

---

<sup>2166</sup> *Ibid.*, p. 185. [La Tamina, un grand et abondant torrent nourri par les glaciers, s'est frayé un chemin dans l'énorme fissure des rochers dont elle sort, à une courte distance seulement du bâtiment, et jette ensuite en rugissant ses eaux tumultueuses dans le Rhin, près de Ragatz. Les sources chaudes ne sont en aucune manière reliées au cours d'eau. Elles jaillissent depuis des rochers qui bordent les rives du torrent.]

<sup>2167</sup> *Ibid.*, p. 185-186. [Ce pont fragile traversait d'abord la gorge, puis longeait les rochers auxquels il était fixé à l'aide d'attaches métalliques qui soutiennent le petit aqueduc. Après avoir cheminé ainsi sur une certaine distance alors que l'abrupte paroi rocheuse se resserrait au-dessus de nos têtes et que le torrent en furie bondissait violemment de rocher en rocher en contrebas, nous entrâmes dans une caverne, [...]. C'est l'endroit où le monde d'en haut traverse la gorge. Un énorme rocher était complètement détaché de sa place initiale et serait tombé s'il n'avait été capturé par les mâchoires de la gorge.]

the eye, and stunning the ear with its eternal din, served to make up the sum of the astounding. To a steady head there is no great danger ; but a weak one had better avoid the place<sup>2168</sup>.

Bien que conscient de l'absence réelle de danger, Cooper doit lutter pour ne pas céder à l'impression effrayante que lui procure le site. L'issue du combat engagé entre le lieu visité et le visiteur dépendant de la force de caractère de ce dernier, le voyageur américain déconseille l'expédition aux esprits les plus fragiles, avant de poursuivre sa progression :

I was constantly muttering the word “ infernal ”, and, after all, I believe this is the epithet which best describes the place. The bridge of planks ends at the point where the hot springs gush from the rock. [...]. The local guide affirmed that this gorge might be penetrated six leagues ! This may very well be true, for one must remember on how grand a scale nature has wrought in Switzerland. The effects of the play of light, in this gorge, are not the least of its horrible beauties. The guide [...] ran ahead of me ; and the appearance of his form gliding in the air, as it seemed in the distance, now in light and now in deep shadow, served materially to make the spot resemble to the entrance of the nether world, with sprites flitting through its sombre passages<sup>2169</sup>.

Arrivé aux sources chaudes, Cooper apprend de la bouche de son guide que la faille se prolonge sur une longueur surprenante. En vertu des phénomènes qu'il a déjà pu observer en territoire helvétique, il se montre enclin à accorder foi à ses dires, considérant la Suisse comme l'un des endroits du monde où la nature accomplit les ouvrages les plus extraordinaires. En évoquant les « horribles beautés » du site, le visiteur reprend à son compte la notion de sublime. Les jeux d'ombres et de lumière, qui contribuent dans une large mesure à la fascination exercée par le lieu, transcendent également la réalité en faisant de la silhouette du guide une apparition fantomatique à l'entrée d'un monde souterrain inconnu.

---

<sup>2168</sup> *Ibid.*, p. 186. [Le sentiment impérieux d'émerveillement ainsi que la tentation constante de regarder autour de moi contribuaient à faire de cette sortie tout sauf une excursion sans risque. Le torrent mugissant étincelant constamment sous nos yeux et dont l'éternel vacarme nous assourdissait ajoutait au caractère stupéfiant de la scène. Pour un esprit posé, il n'y a pas de grand danger ; mais un esprit faible ferait mieux d'éviter l'endroit.]

<sup>2169</sup> *Ibid.*, p. 186. [Je murmurais constamment le mot « infernal », et, finalement, je crois que c'est l'épithète qui décrit le mieux le lieu. Le pont de planches se termine à l'endroit où les sources chaudes jaillissent du rocher. [...]. Le guide local affirma que l'on pouvait s'enfoncer dans cette gorge sur encore six lieues. Cela pourrait bien être vrai, car on ne doit pas oublier que la nature a travaillé à grande échelle en Suisse. Les effets des jeux de lumière, dans cette gorge, ne sont pas les moindres de ses horribles beautés. Le guide [...] partit en courant devant moi ; au loin, on avait l'impression que sa silhouette glissait dans l'air, tantôt dans la lumière, tantôt dans l'ombre profonde, et ce jeu d'apparences faisait ressembler l'endroit à l'entrée du monde des ténèbres où des esprits voltigent à travers ses sombres corridors.]

Revenant sur la description qu'il vient de proposer, Cooper s'interroge sur la méthode qu'il a utilisée :

I have described this remarkable spot to you in the simplest manner, for no method can be so certain to give distinct impressions of the place, as that of bringing it to a comparative scale of feet inches. Fancy for yourself a rocky gorge, or cavern, in which the tallest steeple of America would stand, varying in width from sixty to thirty feet, with a roaring river beneath, the vapours of a hot spring, the play of light and shade, and men running about it, apparently, in mid air, and you will get something like the wild effect of the scene<sup>2170</sup>.

La méthode descriptive de l'écrivain repose principalement sur l'indication de dimensions aussi précises que possible et sur la mention d'un élément de comparaison pris dans son pays d'origine et donc susceptible d'être connu des lecteurs américains<sup>2171</sup>. Sa volonté de simplicité n'interdit cependant pas à l'auteur l'utilisation de nombreux adjectifs concrets, comme « sombre », « humide », etc, afin de préciser sa pensée. Pourtant, force est de constater que Cooper emploie également à plusieurs reprises des métaphores suggestives telles que celle des mâchoires évoquant la présence d'un monstre. Sans doute les sources de Pfeffers appellent-elles un autre mode de description s'écartant du simple reflet de la réalité pour s'adresser à l'imagination.

Les impressions éprouvées dans la journée au fond du gouffre hantent à tel point notre voyageur qu'une pluie torrentielle tombée pendant la nuit l'amène, dans une sorte de « demi-rêve », à imaginer la Tamina se précipitant sous les fenêtres de sa chambre d'hôtel à Ragaz<sup>2172</sup>. L'écrivain semble donc avoir été bien davantage frappé par ce lieu que par les cataractes du Rhin<sup>2173</sup>. D'abord présenté comme « infernal », à mi-chemin entre songe et réalité, le site de Pfeffers lui procurera un soulagement tangible lorsqu'il expérimentera les bains :

---

<sup>2170</sup> *Ibid.*, p. 187. [Je vous ai décrit ce lieu remarquable de la manière la plus simple, car il n'est pas de méthode plus sûre pour donner des impressions distinctes du lieu que de le rapporter à une échelle comparative en pieds et en pouces. Imaginez-vous une gorge rocheuse, ou une grotte à l'intérieur de laquelle le plus haut clocher d'Amérique tiendrait, d'une largeur comprise entre 60 et 30 pieds, avec une rivière mugissant à ses pieds, les vapeurs d'une source chaude, les jeux de lumière et d'ombre, des gens courant tout autour, apparemment en plein ciel, et vous aurez une idée de l'effet extravagant que cette scène peut avoir.] Même si certaines lettres des *Gleanings* présentent des ressemblances avec des missives réellement adressées par Cooper à sa famille et à ses amis, elles ont été, selon toute vraisemblance, écrites spécialement pour la circonstance. Voir : *Ibid.*, « Historical introduction », p. IX.

<sup>2171</sup> Pour les bains de Pfeffers, on se souvient des images de son enfance associées à la notion de puritanisme américain. À Constance, Cooper a évoqué plusieurs lacs américains. Et pour les chutes de Schaffhouse, il a fait allusion au Niagara et aux chutes de Cohoes.

<sup>2172</sup> « half-dreaming ». *Ibid.*, p. 187.

<sup>2173</sup> Voir *supra*, 3-2-3-4.

The baths of Pfeffers, in my own unworthy person, have wrought a sudden and right marvellous cure ! [...]. The place of bathing is approached by dark, damp vaults that are quite in unison with the gloomy horrors of the glen, and which singularly predispose the body to enjoy the genial warmth of the water. The bath themselves are spacious, light, and comfortable. [...]. I plunged into the water. [...]. Apart from these medicinal properties, the waters are truly delicious. [...]. It removed all sense of fatigue, renovated the spirits, and rendered both body and mind more vigorous and elastic<sup>2174</sup>.

Peu nombreux sont les voyageurs qui, comme Cooper, relatent leur passage aux bains de Pfeffers. Storr, médecin de profession, s'y est attardé assez longuement, on ignore toutefois s'il a cherché à tester sur lui-même leurs effets. Walsh et Dumas ont également fréquenté l'endroit et relevé son apparence infernale<sup>2175</sup>. Le visiteur américain est cependant le seul de notre corpus à avoir visité le site de façon aussi détaillée et surtout à y avoir entrepris une cure. Non seulement Cooper reconnaît les vertus des eaux dans lesquelles il s'est plongé, mais il établit en outre une association intéressante entre leur efficacité et l'environnement immédiat puisque, selon lui, les abords rebutants de la source préparent le corps à apprécier d'autant mieux la douce chaleur qui s'en dégage. En cela, il s'oppose totalement au point de vue exposé huit ans plus tôt par l'archéologue français Désiré Raoul-Rochette, lequel assurait, non sans humour, à la fin de sa lettre consacrée aux bains de Pfeffers et au gouffre de la Tamina qu'« il faut [y] venir malade, pour ne pas y tomber malade »<sup>2176</sup>.

S'appuyant sur les notes du journal, dont on reconnaît sans peine certains détails, Cooper propose, à partir de Ragaz, une vue générale de la région. L'adaptation de ses notes en vue des *Gleanings* lui fournit l'occasion de reconstruire le paysage à partir d'un point central, approche qui n'apparaît pas aussi nettement dans le journal, bien que des repères directionnels y soient présents. À partir de ce point central, le Rhin apparaîtrait, quel

---

<sup>2174</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 188-189. [Les bains de Pfeffers ont eu un effet curatif soudain et merveilleux sur ma propre personne indigne ! [...]. On s'approche du lieu de baignade par des voûtes humides et sombres qui sont plutôt en accord avec les horreurs lugubres de la gorge, et qui, singulièrement, préparent le corps à jouir de l'agréable chaleur de l'eau. Les bains eux-mêmes sont spacieux, lumineux et confortables. [...]. Je plongeai dans l'eau. [...]. En plus de leurs propriétés médicinales, les eaux sont vraiment délicieuses. [...]. Elles suppriment toute fatigue, ravivent l'esprit, et rendent le corps et l'âme plus vigoureux et plus souples.]

<sup>2175</sup> Voir *infra*, 3-3-3-2 (Walsh) et 3-3-3-4 (Dumas).

<sup>2176</sup> RAOUL-ROCHETTE, Désiré, *op. cit.*, p 160.

que soit l'angle de vue, comme un fleuve capricieux qui se joue des accidents géographiques :

Three vast vistas divided the view into as many grand and distinct parts. To the left, the valley opened towards the Wallenstadt ; in front, the eye followed the windings of the turbid Rhine between the Alps of the Vorarlberg, and some isolated peaks of Switzerland ; and, to the right, the landscape receded between noble ranges of mountains, in the direction of the sources of the great stream. [...]. The Rhine, dark and truculent, ravaged the valley, appearing and disappearing at points, capriciously<sup>2177</sup>.

Ayant finalement choisi de prendre la direction des sources, le voyageur inscrit le fleuve dans une perspective plus large :

As we walked round the brow of the mountain, following a winding path, the glimpses of the Rhine were converted into views of miles in extend. [...]. The churches became very conspicuous, and every hamlet had a *château*, or a ruin. The ringing of the bells was renewed, and the sounds of one that came from the extreme distance were like those of an Aeolian harp. I tore myself from this exquisite spot with reluctance, [...]<sup>2178</sup>.

Présents dans chaque bourgade, l'église et le château symbolisent, au cœur de la nature, la composante humaine constituée du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Entamant une réflexion sur la notion de « pittoresque », le voyageur s'interroge sur les éléments participant aux charmes de la « grande nature » :

Ruined castles, in particular, became very numerous [...], a few being even perched on heights that seemed inaccessible, at elevations of four or five hundred feet above the river. [...]. The churches, too, are frequently placed on the most picturesque sites imaginable. [...]. You may imagine how much all these accessories contributed to the charms of a grand nature, in which valleys of immense capacity were diminished to the ordinary size, by the magnitude of the piles

---

<sup>2177</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 191. [Trois larges perspectives divisent le panorama en autant de grandes parties distinctes. À gauche, la vallée s'ouvre en direction de Wallenstadt ; devant, l'œil suit les eaux troubles du Rhin qui serpentent entre les montagnes du Vorarlberg et quelques pics isolés de Suisse ; et, à droite, le paysage se perd, entre de nobles rangées de montagnes, dans la direction des sources du grand fleuve. [...]. Le Rhin, sombre et agressif, dévaste la vallée, apparaissant et disparaissant, selon son bon plaisir.]

<sup>2178</sup> *Ibid.*, p. 193. [ Alors que nous cheminions vers le sommet de la montagne en suivant un sentier sinueux, les vues du Rhin entr'aperçues furtivement se transformèrent en panoramas larges de plusieurs miles. [...]. Les églises devinrent plus visibles, et chaque hameau avait son *château*, ou une ruine. Les cloches sonnaient avec plus de vigueur, et les sons de l'une d'elles, qui venaient de très loin, résonnaient comme les échos d'une harpe d'Éole. Je m'arrachai à contre-cœur de ce lieu exquis, [...]. C'est Cooper qui souligne.

that enclose them. Notwithstanding the experience I had now enjoyed, it was only when the eye attempted to enter into details, and to penetrate distances, that I became entirely sensible of the magnificent scale on which every thing had been constructed<sup>2179</sup>.

Relevant l'existence de constructions humaines en des lieux « pittoresques », Cooper semble attribuer à ces châteaux, ruines et églises disséminés dans le paysage une fonction essentielle. En incitant l'œil à prendre conscience des détails, ces édifices constituent autant de points de repère à l'aune desquels la grandeur et la beauté de toutes choses peuvent être évaluées. Si son attention se porte sur un élément familier, l'observateur est davantage en mesure d'apprécier la magnificence de la nature. Cooper, qui a déjà évoqué cette notion de référence lors de sa visite des gorges de la Tamina, illustre ici sa conception personnelle du pittoresque. Reproduite dans l'introduction historique aux *Gleanings*, cette conception fait apparaître une tension entre les deux notions qui en sont constitutives, le « beau » et le « sublime » :

Scenes “of a thoroughly Swiss, and, consequently, a truly picturesque character”, he repeatedly suggested, were those in which Alpine grandeur furnished “a background of sublimity to a foreground of surpassing loveliness”<sup>2180</sup>.

À l'approche de Coire, notre voyageur suit de plus ou moins loin le cours du fleuve. Bien que ce dernier se soustraie le plus souvent à son regard, Cooper ne peut s'empêcher d'en faire mention, comme si ce point de repère lui était indispensable. Arrivé dans la capitale grisonne, la vue de balles de coton le ramène à des considérations commerciales :

---

<sup>2179</sup> *Ibid.*, p. 193-194. [Les châteaux en ruine, tout particulièrement, se faisaient nombreux [...], quelques uns étaient même perchés sur des sommets qui semblaient inaccessibles, à une hauteur de quatre ou cinq cents pieds au-dessus de la rivière. [...]. Les églises, elles aussi, sont fréquemment placées dans les endroits les plus pittoresques que l'on puisse imaginer. [...]. Vous pouvez imaginer à quel point tous ces éléments accessoires renforçaient les charmes d'une somptueuse nature dans laquelle d'immenses vallées se trouvaient réduites à une taille bien ordinaire à cause des parois imposantes qui les encerclaient. Nonobstant l'expérience que j'avais vécue à ce moment-là, ce ne fut que lorsque l'œil parvint à entrer dans les détails et à dépasser les distances que je devins complètement réceptif à l'échelle de splendeur selon laquelle chaque chose avait été construite.]

<sup>2180</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, « Historical introduction », p. XXIX. [Les tableaux « d'une Suisse intime, et, par conséquent, au caractère vraiment pittoresque », sont ceux, comme il aime à le suggérer, dans lesquels la grandeur des Alpes fournit « une toile de fond sublime à un premier plan fait d'une incomparable beauté ».]

We got an other one-horse phaeton, and trotted along a road through this fine scenery, [...]. All this time the river did not flow very near us, nor was it often visible, though its course was easily traced by piles of gravel heaped along its banks. [...]. Coire stands in a sort of gorge, [...]. The meadows toward the river were both extensive and rich, [...]. A great deal of cotton, in bales, was on the road, it having probably ascended the Rhin, though some may have come from Italy, by the Splügen<sup>2181</sup>.

À Reichenau, étape suivante de son périple, Cooper dépeint la métamorphose du paysage à la jonction des deux principaux bras du Rhin. Dans un environnement désolé, la vallée se rétrécit au point de contribuer à la réduction des dimensions du cours d'eau :

In the evening we proceeded to Richenau, a place where the Upper and the Lower Rhine unite. The valley gradually narrowed, the river began to flow between banks high enough to confine it, - a fact which reduced its breadth to a fourth of its former size, - and the mountains became more sterile and frowning<sup>2182</sup>.

Cheminant à contre-courant, Cooper, comme d'autres voyageurs<sup>2183</sup>, fait face aux deux cours d'eau arrivant respectivement du mont Badus et du glacier du Rheinwald. Non seulement l'écrivain ne se retourne à aucun moment pour contempler le paysage dans l'autre sens, mais il offre à son lecteur la perspective, unique dans notre corpus, d'un fleuve dont la largeur se réduit, approche qui n'est d'ailleurs pas à l'avantage de ce dernier. Cooper conserve un angle d'observation identique pour examiner la réunion du Rhin antérieur et du Rhin postérieur :

At the immediate point of junction, the two branches of the Rhine flow from exactly opposite points of the compass, and, seen from a particular spot, they look like a river, with a current running in two directions ! The main stream, however, really comes from the south-west, while the tributary, or the lower branch, flows in from the south-east. They were both full and turbid, of

---

<sup>2181</sup> *Ibid.*, p. 194-195. [On nous donna un autre phaéton conduit par un seul cheval, et nous trottâmes le long d'une route à travers ce délicieux paysage, [...]. Pendant tout ce temps, la rivière ne coulait pas très près de nous, et n'était pas très visible non plus, bien que l'on pût aisément deviner sa route grâce aux amoncellements de graviers le long de ses rives. [...]. Coire se situe dans une sorte de gorge, [...]. Les prairies du côté de la rivière étaient à la fois étendues et fertiles, [...]. Il y avait sur la route une grande quantité de balles de coton, qui avaient probablement remonté le Rhin, quoique certaines devaient être arrivées d'Italie, par le Splügen.]

<sup>2182</sup> *Ibid.*, p. 195. [Dans la soirée, nous allâmes jusqu'à Reichenau, l'endroit où le Rhin antérieur et le Rhin postérieur se réunissent. La vallée se rétrécissait progressivement et la rivière commençait à couler entre des rives suffisamment hautes pour la contenir – phénomène qui réduisait sa largeur au quart de la taille qu'elle avait précédemment, - et les montagnes devenaient de plus en plus stériles et sombres.]

<sup>2183</sup> Voir notamment *supra*, 3-3-2-5 (Friederike Brun) et *infra*, 3-3-3-5 (Töpffer).



nearly equal size, and each had the steady, whirling, imposing current, that marks the character of the stream below the lakes<sup>2184</sup>.

L'espace d'un instant, le fleuve semble donc se diviser et non pas s'unir. Ayant repris une posture plus classique, Cooper est l'un des rares auteurs de notre corpus à présenter explicitement le Rhin antérieur comme le bras principal du fleuve, bien que rien ne le distingue réellement de son homologue arrivant du sud-est. Cooper ne reprend pas dans les *Gleanings* les propos tenus dans le journal, où il mettait en doute l'information relative à la clarté permanente des eaux du Rhin antérieur donnée par Ebel<sup>2185</sup>. La dernière remarque du passage des *Gleanings* n'est pas sans intérêt, car aux yeux du voyageur, le cours d'eau semble, avant même la réunion de ses deux bras, porter en lui les traits de son identité future.

Au cours de la soirée passée dans une auberge de Reichenau, Cooper rencontre deux dames appartenant à un groupe de visiteurs allemands arrivés d'Italie par le Splügen. Celles-ci lui ayant vanté les « terrifiantes beautés » de la Viamala, l'écrivain américain hésite un court moment à changer ses plans, mais maintient finalement le trajet initialement fixé : « Remonter le cours principal du fleuve jusqu'à sa source »<sup>2186</sup>.

Selon le journal, c'est au matin du 15 septembre 1828, le jour même de ses trente-neuf ans, que Cooper entame ce nouveau périple<sup>2187</sup>. Après un faux-départ dû au mauvais choix de la route par le guide, les marcheurs atteignent rapidement le village de Trins<sup>2188</sup>. Bien que se dirigeant vers les sources du Rhin antérieur, le promeneur tourne son regard en direction de la vallée du Domleschg où coule le Rhin postérieur. La beauté du panorama qui apparaît derrière les brumes se déchirant peu à peu contraste avec le sombre petit hameau où les voyageurs font une brève halte :

---

<sup>2184</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 196. [Au point de rencontre, les deux bras du Rhin arrivent de deux directions exactement opposées sur la boussole, et, lorsqu'on les observe depuis un endroit précis, ils ressemblent à une rivière dont le courant prendrait deux directions ! Quoi qu'il en soit, le bras principal arrive réellement du sud-ouest, tandis que l'affluent, ou bras inférieur, arrive du sud-est. Les deux bras, dont les eaux étaient abondantes et troubles, avaient presque la même taille, et chacun présentait cet impressionnant courant à la fois régulier et tourbillonnant, caractéristique des cours d'eau en aval des lacs.]

<sup>2185</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 334.

<sup>2186</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 196.

<sup>2187</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 334.

<sup>2188</sup> Trins est un village situé tout près de Reichenau. Il ne faut pas le confondre avec Trun, bourgade située un peu plus en amont sur le Rhin antérieur.

We reached the main route, [...], at the village of Trins, a hamlet that was quite sombre enough to suit the most subdued imagination. Here we got a still more loving view of the objects already described, the mist having parted anew, unveiling, if possible, still finer parts of the valley of the Lower Rhine, or of the Domleschg, as it is named<sup>2189</sup>.

Après s'être encore quelque peu égarés, Cooper et son guide rejoignent Ilanz, considérée comme la première ville sur le Rhin. Si l'on met en parallèle les passages du journal et ceux des *Gleanings*, on s'aperçoit que la perspective n'est pas la même dans les deux cas. S'appuyant sur Ebel et sur la *Statistique de la Suisse* de Jean Picot<sup>2190</sup>, Cooper signale dans les *Gleanings* la particularité d'Ilanz, « seule ville au monde où l'on parle le rhétique », avant de regretter à l'aide d'une comparaison suggestive le manque d'homogénéité linguistique du secteur :

I was also told that the people of Ilantz, and those of another town in sight, could not comprehend each other ! This is worse than the Indian tribes on the prairies, for they are not stationary, and rarely meet except to fight<sup>2191</sup>.

Le rapprochement avec la situation outre-Atlantique renforce l'étrangeté helvétique, dans la mesure où Cooper accorde aux Indiens une circonstance atténuante qu'il refuse aux habitants des Grisons. Dans le journal, il insiste également sur le titre de « première ville sur le Rhin » donné à Ilanz et mentionne à cette occasion la ville de Leyde, aux Pays-Bas, à l'autre extrémité du fleuve, réputée être la dernière cité sur ses rives. L'évocation simultanée des deux toponymes a pour effet de faire apparaître le fleuve comme une entité clairement identifiable. Ni dans ce passage du journal, ni dans les lignes suivantes, l'auteur ne fait par contre mention de la situation linguistique de la région d'Ilanz :

Lost again after quitting Laax, but out upon a valley surrounded by high hills with a view of the Rhine. Descended to the meadows and found the road. Reach Ilantz at ½ past 11. This town enjoys the honor of being the first that stands on the banks of the Rhine as Leyden is the last<sup>2192</sup>.

---

<sup>2189</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 198-199. [Nous atteignîmes la route principale au village de Trins, un hameau qui était plutôt sombre, suffisamment pour convenir à l'imagination la plus terne. Ici, nous eûmes une vue encore plus belle sur les éléments déjà décrits, la brume s'étant à nouveau dissipée, dévoilant, si tant est que ce soit possible, des parties encore plus belles de la vallée du Rhin postérieur, ou du Domleschg, comme on l'appelle.]

<sup>2190</sup> PICOT, Jean, *Statistique de la Suisse*, Genève-Paris, J.J. Paschoud, 1819.

<sup>2191</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 199-200. [On m'a dit aussi que les habitants d'Ilanz et ceux d'une petite ville à proximité ne pouvaient pas se comprendre ! C'est pire que les tribus indiennes des prairies, car elles ne sont pas sédentaires et se rencontrent rarement, excepté pour se battre.]

La perspective décrite dans les *Gleanings* et celle présentée dans le journal diffèrent, comme on voit, sensiblement. Cooper a donc véritablement retravaillé ses notes, modifiant complètement son approche d'un texte à l'autre.

S'agissant de la suite du parcours, un procédé similaire se dessine, car la perspective adoptée dans les *Gleanings* s'écarte notablement de celle du journal. Alors que dans ce dernier l'auteur se concentre sur le village de Disentis et ses abords, n'évoquant à aucun moment la petite bourgade de Trun, il lui consacre dans les *Gleanings* un passage digne d'intérêt. À quelque distance de Trun, le Rhin s'écoule fougueusement au milieu de l'élément minéral. À la fois « étrange et frappante », cette vue recèle une « beauté singulière ». Peu à peu, le regard du voyageur s'élève et prend en compte la luminosité changeante qui influe sur sa perception du paysage :

The sun had set, and the shades of evening were rendering objects sombre in the valley, every inch of which seemed shorn to the smoothness of velvet. The artificial parts of this view were in admirable harmony with its natural character ; the cottages being grave and picturesque, the fences light and graceful, and the roads merely bridle-paths. Pale, spectral churches were seated, in the calm of evening, on the sides of the dusky hills, while the buildings of the Abbey of Disentis loomed in the distance, a white and ghostly pile<sup>2193</sup>.

Une fois encore, les éléments « artificiels » créés par la main de l'homme au cours de l'histoire s'inscrivent harmonieusement dans le panorama et contribuent à lui donner un caractère pittoresque. Chaque construction apporte, à sa manière, une touche de légèreté et de grâce mais aussi de mystère à la vallée entrant progressivement dans la nuit.

À la date du 16 septembre, le journal nous indique que Cooper fait étape à Disentis, puis atteint Jüf, premier village situé en amont, avant de se mettre à la recherche de la source du fleuve. Selon les *Gleanings* qui fournissent ici des informations

---

<sup>2192</sup> COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1, p. 335. [Nous sommes encore égarés après avoir quitté Laax, mais sortîmes d'une vallée entourée de collines élevées avec une vue sur le Rhin. Descendîmes jusqu'aux prairies et trouvâmes la route. Atteignîmes Ilanz à 11 heures 30. Cette ville a l'honneur d'être la première sur les bords du Rhin comme Leyde est la dernière.]

<sup>2193</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 201-202. [Le soleil s'était couché et les ombres du crépuscule rendaient les objets sombres dans la vallée, dont chaque pouce semblait dépouillé au point d'avoir la douceur du velours. Les éléments artificiels de cette vue étaient en parfaite harmonie avec le caractère naturel de celle-ci ; les petites maisons étaient graves et pittoresques, les clôtures légères et gracieuses, et les routes de simples pistes cavalières. Dans le calme du soir, des églises blafardes à l'allure spectrale se trouvaient sur les flancs des collines déjà plongées dans l'obscurité, tandis que les bâtiments de l'abbaye de Disentis se dessinaient au loin, tels un édifice blanc et fantomatique.]

similaires, le voyageur s'aperçoit, en se rapprochant du Rhin, que celui-ci change d'apparence et même de nature<sup>2194</sup>. Le terme employé, « degenereted », exprime un jugement dépréciatif. Devenu un « ruisseau rapide et bruyant », le Rhin perd son caractère majestueux<sup>2195</sup>. La perception négative de Cooper est ici largement conditionnée par le fait qu'avançant à contre-courant, il découvre les métamorphoses du cours d'eau à l'envers. D'autres voyageurs, tels que Friederike Brun<sup>2196</sup>, ont également remonté certaines parties du cours du Rhin, sans que ce phénomène influence défavorablement leurs impressions.

S'agissant du sens selon lequel il convient de décrire le cours du Rhin, il faut rappeler la polémique qui opposa Placidus Spescha à Johann Gottfried Ebel<sup>2197</sup>. On se souvient que le médecin allemand reprochait au moine grison de présenter le secteur des sources dans le sens inverse du courant, ce qui pour lui était en quelque sorte contre nature. Or, dans l'édition du *Manuel du voyageur en Suisse* que nous avons pu consulter<sup>2198</sup>, le trajet proposé pour la découverte de ce secteur remonte le cours du fleuve. Plus que par adhésion aux idées de Spescha dont les objectifs étaient totalement différents des siens, Ebel a sans doute choisi en définitive cette approche pour des raisons logistiques. Mais au vu du récit de notre voyageur américain, nous sommes tentée de penser qu'Ebel n'avait pas tout à fait tort de déconseiller au moine une approche à rebours. On a en effet l'impression que Cooper adopte totalement la perspective proposée par le *Manuel du voyageur*, au point d'en oublier qu'elle est en opposition avec le cheminement naturel du fleuve. C'est finalement un élément « accessoire », la présence d'un château, premier d'une longue série située sur les rives, qui le contraindra à considérer le fleuve dans le sens du courant.

La dévalorisation de l'apparence du Rhin se poursuit alors que Cooper explore le secteur à la recherche de la source, visiblement plus difficile à découvrir qu'il ne l'avait imaginé :

On leaving the hamlet, a high, naked Alp appeared, at the distance of a mile or two, to lie directly across the route. A path led up to its side, and I began to think we had arrived at the head of the stream ; but, on reaching the point in question, we found that our road led round a rock, entering,

---

<sup>2194</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>2195</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>2196</sup> Friederike Brun remonte le Rhin postérieur jusqu'à la Via Mala.

<sup>2197</sup> Voir *supra*, 3-1-2-13.

<sup>2198</sup> Il s'agit d'une édition postérieure à celle dont disposait Cooper.

by a narrow gorge, another and a still higher valley. As we wound round the base of this hill, the river was heard gushing through a deep ravine, on our left, that was only a few feet in width. To this was the mighty Rhine reduced at last ! [...]. At length we reached Jüf, the last, or rather the first, village on the Rhine<sup>2199</sup>.

Le fait que Cooper ne considère pas cet endroit comme le berceau du Rhin mais comme son point final, corrobore ce que nous pressentions plus haut, à savoir que son cheminement à contre-courant influence négativement sa perception. L'apparition d'un « élément accessoire », le minuscule village de Jüf, l'oblige une nouvelle fois à corriger artificiellement son approche. Mais il ne s'agit pas encore, à cet endroit, du véritable point de départ du fleuve, que notre voyageur tente toujours de découvrir :

We knew that we were on the side of the St. Gothard, and near the sources of the Rhine ; but this was all we did know. [...]. The Rhine came brawling down the mountain in front ; and the guide, at length, ventured to say that the path crossed it, and ascended on the opposite side of the valley. [...]. A small lake was laid down on the map as lying on the summit of the pass, and I could see nothing that favoured such a formation in the outline of the mountains in front or to the left. [...]<sup>2200</sup>.

L'impression de Cooper prend une tournure à ce point négative qu'il s'en faut de peu que le Rhin perde son nom :

Recrossing the Rhine – I must give it this imposing name while there is a drop of water running in it – I took the ascent to the right, [...]<sup>2201</sup>.

---

<sup>2199</sup> COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, p. 206-207. [À la sortie du hameau, un pâturage élevé et dénudé semblait, à un ou deux miles de distance, reposer directement en travers de la route. Un sentier menait jusqu'à sa lisière, et je commençai à croire que nous étions arrivés à l'extrémité du fleuve ; mais en atteignant l'endroit en question, nous découvrîmes que notre route contournait un rocher et pénétrait par une gorge étroite dans une autre vallée encore plus haute. Lorsque nous contournâmes la base de cette colline, nous entendîmes sur notre gauche le bouillonnement de la rivière qui s'écoulait à travers un profond ravin, de quelques pieds de large seulement. Voilà à quoi se réduisait le puissant Rhin au bout du compte ! Enfin, nous rejoignîmes Jüf, le dernier, ou plutôt le premier village sur le Rhin.]

<sup>2200</sup> *Ibid.*, p. 208. [Nous savions que nous étions sur le flanc du Saint-Gothard et à proximité des sources du Rhin ; mais c'était là tout ce que nous savions. [...]. En face, le Rhin se démenait pour descendre la montagne ; enfin, le guide se risqua à dire que le sentier le coupait et remontait jusqu'au versant opposé de la vallée [...]. Un petit lac figurait sur la carte comme se trouvant au sommet du col, et je ne pus rien voir dans la configuration des montagnes ni en face, ni à gauche confirmant une telle disposition.]

<sup>2201</sup> *Ibid.*, p. 208. [En retraversant le Rhin – je dois lui donner ce nom imposant alors qu'une goutte d'eau court dans son lit – je pris le chemin montant vers la droite, [...].]

Nous sommes là bien loin de l'anthropomorphisation du fleuve rencontrée chez certains visiteurs, qui font du cours d'eau un être vivant qui grandit et évolue sur un axe à la fois temporel et géographique, chaque partie de son cours devenant une étape de son développement<sup>2202</sup>. Chez Cooper, on éprouve, par contre, le sentiment d'assister à une régression.

Arrivé à proximité des glaciers du Gothard, l'écrivain américain a toutefois conscience d'avoir atteint un endroit marquant du territoire helvétique. Percevant cette région à la fois comme un lieu de confluence et de dispersion, mais aussi comme le cœur du massif alpin, il établit un lien entre ce dernier et les vallées du Rhin et du Rhône. Comme d'autres, Cooper voit dans le Gothard l'origine de la plupart des cours d'eau de la Suisse, tels que le Rhin, le Rhône, l'Aar et la Reuss. Il ne mentionne toutefois pas la source du Tessin, pourtant relativement proche.

Le voyageur termine son excursion en remontant quelque temps le cours de la Reuss avant de prendre la direction d'Interlaken et de regagner Berne.

Consacrée aux Alpes, l'excursion de septembre 1828 accorde une large place au Rhin dont Cooper arpente les rives dans leur presque totalité de Sargans aux sources du Rhin antérieur. Il complète ainsi sa connaissance du fleuve que sa randonnée du mois d'août lui avait permis de découvrir entre Kaiserstuhl et Rorschach, sur le lac de Constance.

Alliant pragmatisme et sensibilité esthétique, Cooper s'intéresse de près aux divers aspects de la présence humaine dans le paysage naturel (églises, routes, maisons...). Ce faisant, il met ainsi en lumière l'harmonie générée par l'étroite association des éléments naturels et culturels.

### 3-3-3-2 WALSH, Théobald (1828/entre 1857 et 1862)

Après avoir dépeint Schaffhouse, Zurich et la Suisse centrale, Théobald Walsh entreprend de relater son expérience dans les Grisons<sup>2203</sup>. Ce canton n'ayant, à sa connaissance, fait l'objet d'aucune description par un voyageur français<sup>2204</sup>, il aborde cette région « vierge » de toute lecture antérieure et, par conséquent, dans une disposition

---

<sup>2202</sup> On se souvient des notions de « jeune Rhin » ou de « maturité » appliquées au fleuve. Voir notamment *supra*, 3-3-2-5 (Friederike Brun) et 3-2-3-3 (Klingemann).

<sup>2203</sup> Voir *supra*, note n° 1294.

<sup>2204</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 147.

différente de celle qui était la sienne lors de sa découverte de la célèbre cataracte de Laufen, déjà maintes fois décrite.

Arrivant par le lac d'Oberalp, Walsh rejoint, via Disentis, le petit village de Sumvix, où il entre en contact avec le Rhin :

À mes pieds coule le Rhin, c'est-à-dire un des trois torrents qui portent ce nom célèbre ; il y a en effet le Rhin antérieur, c'est celui-ci ; le Rhin postérieur et le Rhin du milieu, ce qui ne laisse pas que de jeter dans l'embarras les gens pour lesquels les épanchements de l'enthousiasme sont un besoin, et qui ne savent pas ici où les adresser. Les géographes et les érudits auraient, certes, bien pu se donner la peine de faire des recherches pour constater quel est le véritable Rhin, le Rhin classique, historique et poétique<sup>2205</sup>.

Fustigeant le manque de perspicacité et de rigueur des savants ayant négligé de s'intéresser aux origines du fleuve, le voyageur manifeste son désir de pouvoir considérer celui-ci comme une entité aux extrémités clairement identifiées. Attribuer une source unique au fleuve lui semble indispensable pour donner à ce dernier son unité et pour conférer à son cours suisse la place qui lui revient dans la construction de ce qu'il nomme « le Rhin classique, historique et poétique », ceci à une époque où le Rhin est perçu comme un enjeu entre la France et l'Allemagne<sup>2206</sup>. Mais Walsh est également conscient de l'importance du Rhin antérieur au plan local :

Les lieux que je parcours évoquent des souvenirs chers et glorieux pour les habitants du haut pays (Oberland). Le jour de la liberté s'était enfin levé sur cette contrée, qui gémissait sous le joug d'un oppresseur tandis que la Suisse jouissait depuis plus d'un siècle d'une indépendance chèrement acquise. Ce fut sous un érable de la forêt de Trons, que l'on montre encore, que fut jurée en 1424 la première des ligues grises ainsi nommées de la couleur du vêtement que portaient les paysans députés par les communes. [...]. La conjuration de Trons rappelle l'origine de la grande charte d'Angleterre<sup>2207</sup>.

En associant le serment juré à Trun en 1424 à la Grande Charte des libertés d'Angleterre<sup>2208</sup>, le voyageur fait du petit village des bords du Rhin antérieur un symbole de liberté et de justice. Renouvelant l'alliance de 1395 entre 21 juridictions des vallées du

---

<sup>2205</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>2206</sup> Voir *supra*, 1-3.

<sup>2207</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 153.

<sup>2208</sup> Rédigé le 15 juin 1215 sur le sol français par des émigrés anglais en lutte contre leur roi, Jean sans Terre, ce texte affirmait, entre autres, le droit à la liberté individuelle et à la justice.

Rhin antérieur et du Rhin postérieur et les trois principaux seigneurs de la vallée du Rhin antérieur, alliance qui avait donné naissance à la Haute Ligue, le serment du 16 mars 1424 visait essentiellement à rétablir la sécurité sur les routes, compromise par les guerres privées que les seigneurs de Belmont, de Werdenberg et de Rüzuns menaient contre l'évêque de Coire. Un tribunal neutre vit également le jour, faisant de la Haute Ligue, rebaptisée Ligue Grise pour la raison mentionnée par Walsh, la seule des trois ligues grisonnes à disposer d'un pouvoir judiciaire centralisé et unifié<sup>2209</sup>.

À Ilanz, le voyageur français souligne la tristesse de cette bourgade contrastant avec le caractère riant de la contrée traversée et porte son attention sur la langue qui y est parlée :

C'[Ilanz] est le chef-lieu de l'Oberland des Grisons, de la partie du pays dans laquelle le roman est exclusivement parlé<sup>2210</sup>.

Avant de s'aventurer dans des vallées peu visitées, telles que celles de Lugnetz et Walz (ou Vallée de Saint-Pierre), le visiteur rappelle indirectement que le Rhin coule dans une région où l'on parle le romanche ou rhéto-roman, langue romane dérivée du latin. Cheminant ensuite vers le sud, en direction de Hinterrhein, il espère « arriver aux sources du Rhin », ignorant manifestement la source du Rhin antérieur comme origine potentielle du fleuve, à la différence de James Fenimore Cooper. Dans sa description de cette « partie reculée des Grisons », le voyageur français précise que seule la langue allemande y est en usage. À l'intérieur même des Grisons, le cours d'eau traverse en effet des aires linguistiques différentes.

Tentant toujours de gagner les sources du Rhin postérieur en dépit des difficultés liées à la configuration du terrain, Walsh est déçu par le paysage qui s'offre à lui à l'entrée de la vallée du Paradis :

De la hauteur où j'étais, il me semblait voir un ruban jeté sur le flanc de la montagne et se repliant sur lui-même. Ce qu'il y avait de plus intéressant dans le voisinage, ce que j'avais espéré voir, et ce que je ne voyais pas, c'était la source du Rhin, sortant de son berceau de glace, hérissé de rochers gigantesques et entouré d'incommensurables plaines de neige...à ce qu'on m'a dit<sup>2211</sup>.

---

<sup>2209</sup> BUNDI, Martin, « Ligue grise », 14/01/2010, <http://www.hls-dhs.ch/textes/f/F17158.php>.

<sup>2210</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 155.

<sup>2211</sup> *Ibid.*, p. 163.



Ses lectures ne sont pas, cette fois-ci, présentées comme responsables de son désappointement. Walsh dénonce plutôt la qualité des informations transmises oralement, probablement par des autochtones. Se trouve-t-il au bon endroit ? À plusieurs reprises, il s'est plaint de l'insuffisance de ses guides. À moins que ce ne soit la saison de sa visite, qu'il nomme la « saison des alpages »<sup>2212</sup>, c'est-à-dire l'été, qui l'empêche de jouir de la vue qu'on lui a vantée.

Lors d'une étape à Hinterrhein, Walsh rencontre trois voyageurs allemands de retour de Sicile avec lesquels il essaie d'organiser une excursion à la source du Rhin postérieur. Bien que contraint par l'abondance des neiges subsistantes à renoncer à « l'un des principaux buts qu'avait [s]a tournée dans les Grisons »<sup>2213</sup>, le voyageur français s'efforce d'esquisser une image des lieux :

Que ces gens positifs, aux yeux desquels le mérite de l'exactitude passe avant tous les autres, se hâtent de bannir de leur mémoire le vers de Boileau qui commence sa belle description du Rhin :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux.

Ces vers pèchent gravement contre la vérité, et l'on chercherait inutilement un seul roseau aux trois sources du Rhin et à celle du Rhône réunies<sup>2214</sup>.

Rejetant sans ménagement le tableau idéalisé de Boileau, Walsh se montre soucieux d'établir un portrait de la région aussi fidèle que possible, souhait déjà exprimé plus tôt, notamment lorsqu'il avait manifesté son regret de ne pas savoir lequel des trois bras devait être considéré comme le « véritable Rhin ».

À peu de distance de la source, le visiteur s'intéresse au comportement du cours d'eau :

À peine à deux lieues de son berceau, le Rhin a déjà toutes les allures des grands personnages : il fait du fracas, prend vingt fois plus de place qu'il ne lui en faut, et se montre tellement capricieux, qu'on a dû construire une digue et un éperon en gros quartiers de rochers pour le contraindre à passer sous le pont bâti récemment pour lui ; il le laisse sans façon de côté<sup>2215</sup>.

Selon Walsh, le Rhin porte en lui, dès ses origines, les signes de sa grandeur future. La comparaison du fleuve avec un jeune homme impétueux est fréquente chez les voyageurs découvrant ce secteur. Elle constitue le premier volet d'une anthropomorphisation

---

<sup>2212</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>2213</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>2214</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>2215</sup> *Ibid.*, p. 165.

entièrement développée, par exemple, dans le poème « Der Rhein » d'Hölderlin, qui voit dans le cours d'eau d'abord un « adolescent », puis un « père » bâtisseur de villes<sup>2216</sup>.

Jugeant la vallée d'Hinterrhein « aride et désolée », le comte ne voit plus de raison de prolonger son séjour et remonte la vallée du Rheinwald jusqu'à Splügen, avant de s'engager dans la vallée de Schams, à la sortie de laquelle se trouve le « défilé des Roffles ». Appelées également « Via Mala intérieure », ces gorges impressionnantes voient le Rhin d'Avers se jeter dans le Rhin postérieur :

À peu de distance de Splügen, on pénètre dans l'effrayant et pittoresque défilé des Roffles, qui surpasse tout ce que j'ai vu jusqu'à présent en Suisse tant par la coupe hardie des rochers et leur élévation perpendiculaire, que par les accidents singuliers qu'ils présentent dans leur entassement<sup>2217</sup>.

Walsh, qui, à ce moment de son périple a déjà visité Bâle, Zurich, Schwytz, le Rigi, Lucerne, Unterwald et Uri, mais aussi Schaffhouse et sa cataracte, octroie implicitement à cette dernière un rang inférieur sur l'échelle des beautés découvertes en Suisse. Les Roffles et la Viamala, qu'il qualifie quelques lignes plus loin de « site extraordinaire », produisent sur lui un effet singulier :

Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on s'enfonce dans ces ruines croulantes des Alpes, surtout quand on côtoie ces effrayants abîmes, entraîné au grand trot par un cheval ombrageux, mais l'impression profonde produite par ce site extraordinaire finit par vous arracher au sentiment d'un danger plus apparent que réel, car la Via Mala, jadis si redoutée, est devenue, grâce à l'habileté des ingénieurs, *buona, anche buonissima*<sup>2218</sup>.

Fidèle à ses intentions de départ, Walsh s'évertue à ne pas induire son lecteur en erreur en lui décrivant des dangers fictifs et reconnaît sans mal que la réputation de la Viamala n'est plus méritée. C'est pourquoi il rebaptise ironiquement le site, faisant de l'originelle « voie funeste » un amène chemin qui jouit toutefois d'un caractère exceptionnel :

Ce que j'ai surtout remarqué ici de particulièrement frappant, c'est le Rhin, torrent déjà large et impétueux, forcé d'engouffrer ses eaux dans une crevasse, ou, pour parler plus exactement, dans

---

<sup>2216</sup> « Der Rhein/ Le Rhin », in : HÖLDERLIN, Friedrich, WAQUET, Nicolas (éd), *op. cit.*, p. 76-77 et p. 80-81.

<sup>2217</sup> WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, p. 166.

<sup>2218</sup> *Ibid.*, p. 167. [bonne, également très bonne].

une fissure qui divise ces prodigieux rochers, et qui en certains endroits ne semble pas avoir plus de deux pieds de large, [...] où le fleuve poursuit son cours en silence et comme comprimé par une force qui dompte ses fureurs<sup>2219</sup>.

Obligé de s'adapter aux contraintes géologiques, le jeune fleuve impertinent ne peut plus prendre ses aises comme il le faisait quelques dizaines de kilomètres plus tôt. Dominé par son environnement, le « grand personnage » de la vallée d'Hinterrhein en est réduit à s'effacer :

Vous vous croiriez bien loin du Rhin si, de temps à autre, un filet d'eau d'un beau vert, que vous apercevez glissant au travers du feuillage et se perdant sous la ténébreuse cavité du roc, ne vous rappelait qu'il coule à vos pieds. Vous le franchissez sur deux ponts audacieusement jetés d'une des parois à l'autre ; l'un d'eux est élevé de cent cinquante mètres au-dessus du fleuve. On dirait que les ingénieurs les ont posés là tout exprès pour les peintres<sup>2220</sup>.

Prisonnier du roc, le Rhin se dérobe un moment presque totalement au regard de notre érudit. Curieusement, c'est grâce aux aménagements construits par les hommes qu'il redevient franchissable et donc visible, offrant une vue très pittoresque, dont Walsh égratigne au passage le caractère quelque peu convenu.

À l'entrée de la vallée du Domleschg, la description du voyageur prend un caractère mythologique :

Au sortir de la Via Mala, et après avoir dépassé deux rochers à pic d'une hauteur prodigieuse, qui s'élèvent comme les bastions des Titans pour en défendre l'entrée, je me trouvai dans la spacieuse et riche vallée du Domlesch, tout inondée des feux d'un magnifique soleil couchant. Ce contraste imprévu me frappa : il me semblait sortir du ténébreux royaume des ombres et reprendre possession de la terre des vivants. Ici le Rhin se dédommage de la gêne qu'il vient d'éprouver ; il s'étend sans obstacles, et, [...] occupe un espace de près d'une demi-lieue de largeur [...] <sup>2221</sup>.

Quittant un territoire associé à la mort et à la nuit ressemblant à celui traversé par le Styx, le fleuve s'ouvre à la lumière et à la vie, à l'instar de l'Achéloos, plus grand fleuve de Grèce et symbole de pérennité en raison de sa force indomptable, de sa puissance et de sa

---

<sup>2219</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>2220</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>2221</sup> *Ibid.*, p.167-168.

majesté. La sortie de la Viamala et l'entrée du Domleschg constituent un lieu charnière où le Rhin révèle un double visage.

Manifestement pressé à ce moment de son périple, Walsh ne s'attarde guère dans la vallée du Domleschg et prend la direction de Reichenau, point de rencontre des principaux bras du fleuve. S'appuyant sur le récit d'un ancien élève de l'établissement scolaire local, le visiteur évoque le séjour du duc de Chartres, futur Louis-Philippe, qui enseigna quelque temps dans cette petite ville des Grisons, anecdote que les voyageurs français seront nombreux à mentionner.

Après avoir rappelé les origines antiques de Coire<sup>2222</sup>, le comte se rend sur une colline un peu à l'écart, afin d'embrasser le panorama d'un seul regard :

Du haut d'une colline située à un quart de lieue de la ville, j'ai joui d'une des vues les plus remarquables qu'offre ce canton. Il était sept heures du soir ; un des côtés de cette spacieuse et magnifique vallée, déjà plongée dans l'ombre, faisait ressortir les teintes à la fois brillantes et moelleuses dont les rayons du soleil couchant devaient le revers opposé. Les montagnes latérales s'échelonnaient par plans nombreux, [...] jusqu'à l'azur vapoureux des cimes du Saint-Gothard qui bornait l'horizon. Le Rhin étincelait par intervalles comme un fleuve de feu, au milieu des prairies et des groupes d'arbres, puis s'éteignait dans l'ombre, en rasant la base escarpée de la Galanda, l'une des plus belles montagnes du pays. Quelques châteaux ruinés couronnaient pittoresquement les collines qui formaient les plans intermédiaires, et la ville de Coire, se déployant à mes pieds, animait le paysage avec ses clochers et ses édifices blanchissants, du milieu desquels s'élevait, dans sa majesté, une forte et antique tour entièrement recouverte de lierre<sup>2223</sup>.

Comme à Bâle déjà, Walsh trouve ici l'occasion de considérer le Rhin dans un ensemble plus vaste incluant une cité. Mais tandis qu'à Bâle le fleuve participait pleinement de la majesté du paysage, il apparaît ici comme un simple ornement venant rehausser la beauté d'une vue déjà remarquable en soi, grâce à la présence de châteaux en ruine, de la ville de Coire et d'une « antique tour », accessoires romantiques par excellence.

En route pour Constance, le comte s'écarte un peu de son trajet initial pour se rendre aux bains de Pfeffers. Les effets destructeurs du Rhin, qu'il constate en chemin, lui fournissent le prétexte à une critique du système politique suisse, fondé sur l'autonomie des cantons :

---

<sup>2222</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>2223</sup> *Ibid.*, p. 175.

La grande route que je pris en partant de Coire longe le Rhin, dont le cours rapide et encore peu régulier, est celui d'un torrent dévastateur. Il faudrait des opérations d'endiguement faites sur une grande échelle et à grands frais pour arrêter ses ravages : on en serait indemnisé, il est vrai, par d'immenses terrains rendus à l'agriculture ; mais de semblables travaux sont au-dessus des ressources d'un pays pauvre, divisé d'intérêts, et où le puissant levier de la centralisation est inconnu<sup>2224</sup>.

À partir de Ragaz, dans le canton de Saint-Gall, Walsh, qui se rend aux bains de Pfeffers, concentre son attention sur les moyens successifs permettant d'accéder à la source chaude :

Tout récemment on a construit, le long du cours de la Tamina, un chemin praticable pour de petites voitures à voie étroite, qui transportent les curieux et les baigneurs depuis Ragatz. Arrivée aux bains, la route cesse, et, si l'on veut pénétrer dans le gouffre ténébreux où jaillit la source, il faut s'aventurer sur une galerie en bois fixée aux parois du rocher au-dessus des eaux mugissantes de la Tamina. Ce trajet, qui ne présente pas de danger réel, n'est pas sans émotions ; il vaut la peine d'être tenté, car rien n'est plus imposant, plus grandiose, que cette gigantesque fissure de rochers, qui s'élèvent verticalement à trois cents pieds au-dessus de votre tête, et vous dérobent la vue du ciel. On dirait le vestibule de l'enfer de Virgile<sup>2225</sup>.

Bien que moins prolix qu'un James Fenimore Cooper, le visiteur français est impressionné par la configuration des lieux et recourt, comme lors de sa traversée de la Via Mala, à des allusions mythologiques, qu'il paraît réserver aux endroits suscitant en lui des émotions particulières. On se souvient en effet qu'il n'avait pas eu ce type d'approche aux chutes de Schaffhouse, face auxquelles ses impressions étaient mitigées.

Sur le chemin de Sargans « qui n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, dont l'aspect pauvre et délabré est tout à fait en harmonie avec la stérilité des environs »<sup>2226</sup>, c'est à nouveau le Rhin qui donne à la région tout son intérêt :

C'est dans le voisinage de Sargans que se trouve le monticule qui, au dire des ingénieurs et des voyageurs versés dans cette matière, empêche seul le Rhin de prendre son cours par le lac de Wallenstadt, où la pente semble vouloir l'attirer, au lieu de tourner à droite pour aller se jeter dans

---

<sup>2224</sup> *Ibid.*, p. 185-186.

<sup>2225</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>2226</sup> *Ibid.*, p. 190.

le lac de Constance. Lors des grandes inondations de 1816, le fleuve débordé arriva jusqu'à un quart de lieue de Sargans, et l'on craignit sérieusement qu'il reprît son cours primitif<sup>2227</sup>.

La possibilité d'une modification du cours du Rhin ainsi que l'existence d'un « cours primitif » font partie des anecdotes régulièrement mentionnées par les voyageurs, tels que Cooper, et par les auteurs de guides de voyage comme Baedeker et Murray. Walsh, lui, souligne la menace potentielle que représente le fleuve, face à laquelle les hommes semblent encore démunis.

Particulièrement curieux de connaître les origines du fleuve, le comte a parcouru le secteur concerné dans sa presque totalité. Bien que s'interrogeant sur la source du « véritable Rhin », il continue à envisager celle du bras postérieur comme le point de départ du cours d'eau. Sensible aux multiples facettes qu'offre le fleuve, il fait ressortir son caractère juvénile et facétieux, sa soumission provisoire à l'élément minéral et son potentiel destructeur. On notera également que le Rhin alpin fournit au comte français l'occasion de fustiger le système politique suisse.

### 3-3-3-3 CHATEAUBRIAND (1832)

Lorsque Chateaubriand entre dans les Grisons en août 1832, il a déjà visité Bâle, Lucerne, Altdorf et Amsteg. Après avoir longé la Reuss jusqu'à Wassen, dans le canton d'Uri, il prend la direction du Saint-Gothard. À Hospital, tout près de la source du Rhin antérieur, le voyageur cite quatre vers de l'épître IV de Boileau, assortissant sa citation d'un commentaire critique :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,  
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,  
Appuyé d'une main sur son urne penchante,  
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Très beaux vers, mais inspirés par les fleuves de marbre de Versailles. Le Rhin ne sort point d'une couche de roseaux : il se lève d'un lit de frimas, son urne ou plutôt ses urnes sont de glace ; son origine est congénère à ces peuples du Nord dont il devint le fleuve adoptif et la ceinture guerrière. Le Rhin, né du Saint Gothard dans les Grisons, verse ses eaux à la mer de la Hollande, de la Norvège et de l'Angleterre ; le Rhône, fils aussi du Saint Gothard, porte son tribut au Neptune de

---

<sup>2227</sup> *Ibid.*, p. 190.

l'Espagne, de l'Italie et de la Grèce : des neiges stériles forment les réservoirs de la fécondité du monde ancien et du monde moderne<sup>2228</sup>.

Remis en cause et quelque peu raillés, les vers de l'historiographe de Louis XIV cèdent rapidement la place à une description exhaustive de ce que le Rhin représente au yeux de Chateaubriand. Ce dernier ne considère pas le fleuve comme un tranquille écoulement, mais plutôt comme un être qui « se lève » et se comporte comme un actant.

La question de l'appartenance du cours d'eau est habilement réglée : fils d'une montagne grisonne, il serait donc Suisse. À cette filiation directe s'en ajoute une seconde, indirecte cette fois. En effet, les « peuplades du Nord », qui désignent sans conteste les Allemands, revendiquent également la propriété du fleuve, revendication toutefois relativisée par l'expression « fleuve adoptif ». Le Rhin jouirait ainsi, aux yeux de Chateaubriand, d'une double filiation, l'une liée à sa naissance et l'autre résultant d'une adoption par ces peuplades, l'image de la « ceinture guerrière » illustrant les luttes entre la France et l'Allemagne dont le fleuve fut l'objet au cours de l'histoire<sup>2229</sup>. L'identité du Rhin se pose donc d'abord en termes géographiques et historiques. Mais l'évocation du Rhône comme élément de comparaison ajoute un volet mythique à la perspective : bien que jaillissant au Saint-Gothard de « neiges stériles », les deux cours d'eau n'en sont pas moins à l'origine de deux civilisations différentes, le « monde moderne » pour le Rhin, le « monde ancien » pour le Rhône.

Dépassant le cadre d'une identité nationale pour les deux fleuves, Chateaubriand confère à ces derniers une identité plus universelle ne se limitant pas aux territoires que ceux-ci traversent.

### 3-3-3-4 DUMAS, Alexandre (1832)

Dumas a déjà parcouru une partie de la Suisse occidentale lorsqu'il arrive sur les bords du Rhin antérieur le 7 septembre 1832<sup>2230</sup>. Venu de Zurich par le canton de Glaris, il entre pour la première fois en contact avec le Rhin helvétique à la hauteur d'une ville du nom de « Hanz », déformation probable d'Ilanz, avant de se diriger vers Reichenau.

---

<sup>2228</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *op. cit.*, t. 2, p. 2486-2487.

<sup>2229</sup> Voir *supra*, 1-3.

<sup>2230</sup> DUMAS, Alexandre, *Mes mémoires (1830-1833)*, p. 1204.

Dans le chapitre L des *Impressions de voyage – En Suisse*, l'écrivain mentionne à peine le fleuve :

[...] nous découvrîmes alors toute la vallée du Rhin : trois heures après, nous étions à Hanz, première ville que l'on rencontre sur le Rhin ; nous descendîmes à l'hôtel du lion.

Le lendemain, nous partîmes pour Reichenau, où nous arrivâmes à midi.

Ce petit village du canton des Grisons n'a de remarquable que l'anecdote étrange à laquelle son nom se rattache. Vers la fin du dernier siècle, le bourgmestre Tscharnier, de Coire, avait établi une école à Reichenau ; on était en quête dans le canton d'un professeur de français, lorsqu'un jeune homme se présenta , [...].

Ce jeune professeur était Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, aujourd'hui roi de France<sup>2231</sup>.

Concentrant son attention sur l'hôte de marque qui séjourna à Reichenau sous une fausse identité, Dumas ne fait, à la différence de nombreux voyageurs, aucune allusion à la réunion des deux bras du fleuve. Dans ses *Mémoires*, en revanche, il évoque brièvement l'aspect des flots avant de reproduire l'anecdote concernant Louis-Philippe<sup>2232</sup> :

Je fis donc mes quelques lieues – dont deux ou trois en côtoyant le Rhin, couleur d'ardoise à cet endroit-là, lui si bleu en Allemagne – et j'arrivai à Reichenau<sup>2233</sup>.

Dans cette comparaison entre les cours suisse et allemand du fleuve, la teinte sombre du Rhin grison prend une connotation légèrement négative par rapport au bleu du Rhin allemand, pour lequel Dumas laisse transparaître une légère préférence.

Après avoir gagné Coire, puis Ragaz, l'écrivain français se rend aux bains de Pfeffers, bien connus des voyageurs :

[...], j'arrivai vers les onze heures du matin à Ragatz. Ce n'était pas ce petit bourg qui m'appelait, car il n'a rien de remarquable, si ce n'est l'aspect de la Tamina, qui, à quelques pas de l'auberge du *Sauvage*, sort furieuse de la gorge profonde où elle roule encaissée pendant trois ou quatre lieues, et va se jeter dans le Rhin ; mais les bains de Pfeffers, dont la situation pittoresque attire

---

<sup>2231</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 152.

<sup>2232</sup> Dans les *Mémoires* comme dans les *Impressions de voyage – En Suisse*, le passage sur Reichenau se présente sous la forme d'une lettre écrite au duc d'Orléans depuis la salle où son père exilé exerça un temps la fonction de professeur.

<sup>2233</sup> DUMAS, Alexandre, *Mes mémoires (1830-1833)*, p. 905.



autant de curieux au moins que l'efficacité de leurs eaux amène les malades : aussi partîmes-nous immédiatement pour Valenz. [...].

Sensible, dans un premier temps, au caractère insolite des lieux, Dumas adopte le ton de l'autodérision lorsqu'il se retrouve face à l'impressionnant chemin conduisant aux sources thermales :

Nous descendîmes d'abord dans une chambre basse destinée à servir de salon aux malades, [...]. Comme cette salle n'était pas encore terminée, elle n'offrait rien de bien curieux intérieurement ; mais on ouvrit la porte, et la chose changea. Cette porte donnait sur une espèce d'abîme au fond duquel roulait la Tamina, entraînant avec elle des rochers, qu'elle arrondit en les frottant sur son lit de marbre noir. En face, à quarante pas à peu près, s'ouvrait le souterrain conduisant aux eaux thermales, qui sont sur la rive opposée : pour arriver jusqu'à ces sources, on a jeté un pont de planches assez mal assujetties [...]. Ce pont n'a d'autre parapet que les conduits mêmes par lesquels arrive l'eau.

Je regardais à deux fois avant de m'aventurer sur cette route tremblante et suspendue, lorsque le garçon des bains voyant ma crainte, me dit qu'une dame venait d'y passer [...], et cela sans la moindre hésitation. On comprend dès lors que je ne pouvais honorablement reculer ; [...], j'atteignis sans accident l'autre côté de la Tamina<sup>2234</sup>.

N'ayant pu décentement faire demi-tour, Dumas poursuit son périple :

Nous continuâmes alors de suivre ce dangereux chemin, et nous engageâmes sous cette gorge infernale, entendant gronder sous nos pieds le torrent, que nous n'osions regarder de peur des vertiges. Il était juste une heure de l'après-midi, de sorte que les rayons du soleil, tombant perpendiculairement sur Pfeffers, pénétraient à travers les crevasses des deux montagnes, qui, en se rapprochant dans quelque cataclysme, ont formé la voûte de ce corridor étrange, et, l'éclairant sur certains points, rendaient visible la profonde obscurité du reste du chemin<sup>2235</sup>.

Dépeignant un subtil jeu de clair-obscur, Dumas confère aux lieux un caractère fantastique. En les considérant dans leur rapport au temps, il interprète la « voûte de ce corridor étrange » comme le résultat d'une transformation géologique cataclysmique. Dans ce décor infernal surgissent les ombres fantomatiques de deux curistes :

---

<sup>2234</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 153.

<sup>2235</sup> *Ibid.*, p. 153-154.

Tout à coup, mon guide me fit remarquer deux ombres qui, pareilles à Orphée et à Eurydice, semblaient remonter de l'enfer ; elles venaient à nous du fond de la caverne, et chaque fois qu'elles passaient sous un de ces soupiraux, elles s'illuminaient d'un jour blafard qui n'avait rien de vivant. Nous nous arrê tâmes pour contempler cet épisode du poème de Dante, car rien ne m'empêchait de croire que c'étaient Paolo et Francesca [...], pareils à deux colombes. À mesure qu'elles venaient à moi, rentrant dans l'ombre ou ressortant dans la lumière, elles prenaient des aspects différents et plus fantastiques les uns que les autres ; enfin elles s'approchèrent, et, comme le retentissement de leurs pas s'éteignait dans le bruit de la Tamina, on eût dit qu'elle ne touchaient pas terre. [...], je reconnus Alfred de N...., ce jeune peintre que j'avais tenté de joindre à Fluelen. [...] : à son bras s'appuyait sa mystérieuse compagne, [...]<sup>2236</sup>.

Mentionné au chapitre XXXIV des *Impressions de voyage – En Suisse*, Alfred de N. serait un peintre français que nous n'avons pu identifier et qui voyageait en Suisse en même temps que Dumas. Alors que ce dernier venait de visiter la chapelle de Guillaume Tell, près d'Altdorf, il avait reconnu dans le livre d'or la signature du jeune homme dont il semblait rechercher la compagnie. N'étant pas parvenu à le rejoindre à temps, l'écrivain avait perdu sa trace. Alfred de N. réapparaît ici en compagnie d'une énigmatique jeune femme dont Dumas n'avait pu apprendre que le prénom : Pauline<sup>2237</sup>. L'atmosphère particulière générée par le décor et les grondements de la Tamina transforment les deux jeunes gens en une apparition fantasmagorique qui alimente encore le mystère dont le voyageur les enveloppe depuis le chapitre XXXIV<sup>2238</sup>.

Bien que la visite des bains de Pfeffers ne figure pas dans les *Mémoires*, il n'est pas dans notre intention de remettre en cause le passage de Dumas sur les bords de la Tamina, d'autant que celui-ci fait mention de travaux entrepris justement en 1832<sup>2239</sup> dans le local réservé à la consommation des eaux<sup>2240</sup>. Ce sont plutôt les circonstances décrites qui suscitent de notre part une certaine circonspection. Comme nous l'avons vu dans la relation de sa visite à la cataracte de Schaffhouse<sup>2241</sup>, Dumas n'hésite pas en effet

---

<sup>2236</sup> DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 154.

<sup>2237</sup> Trois ans avant son périple helvétique, Dumas avait fait la connaissance à Nantes d'une jeune femme prénommée Pauline, particulièrement triste au moment de partir à la Guadeloupe avec son mari. SCHOPP, Claude, *Dumas – Le génie de la vie*, Paris, Fayard, 1997, p. 129-131.

<sup>2238</sup> Il existe un roman de Dumas, intitulé *Pauline* (1838), dans lequel le jeune homme amoureux de Pauline est dénommé Alfred de Nerval. Il y est question dans la bouche du narrateur de son voyage en Suisse et de sa rencontre aux bains de Pfeffers avec Alfred de Nerval. DUMAS, Alexandre, *Pauline*, Bruxelles, Leipzig, C. Hochhausen et Fournes, 1838, p. 6-7.

<sup>2239</sup> ANDERES, Bernard, *op. cit.*, p. 31.

<sup>2240</sup> « Nous descendîmes d'abord dans une chambre basse destinée à servir de salon aux malades, [...]. Comme cette salle n'était pas encore terminée, elle n'offrait rien de bien curieux intérieurement » ; DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, p. 153. C'est nous qui soulignons.

<sup>2241</sup> Voir *supra*, 3-2-3-6.

à créer de toutes pièces des anecdotes pour pimenter ses descriptions de lieux emblématiques et conférer à son récit une certaine originalité. Il ne nous semble pas exclu que le tableau des bains de Pfeffers, devenu sous la plume de Dumas un épisode romanesque, relève, lui-aussi, de ce procédé.

### 3-3-3-5 TÖPFFER, Rodolphe (1838/1839)

Dans les *Premiers voyages en zig-zag – ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes*, parus en 1844, le pédagogue genevois relate ses randonnées estivales en compagnie d'élèves entre 1837 et 1842. Bien que de telles pratiques fussent courantes à l'époque, les frères Garnier, éditeurs parisiens de Töpffer, soulignent dans leur préface les exceptionnelles qualités littéraires de l'accompagnateur qui parvient à rendre « ce coloris dont la fraîcheur et la vérité ont trouvé un si bon accueil auprès [du] public, un peu las d'impressions travaillées et de souvenirs inventés »<sup>2242</sup>.

L'œuvre de Töpffer répondrait ainsi aux nouvelles attentes d'un lectorat friand de ce type de récits de voyages comportant souvent dans leur titre le terme d'« Impressions », mais jugés parfois artificiels. On pense évidemment, dans ce contexte, aux *Impressions de voyage – En Suisse* de Dumas, pour lesquelles nous nous sommes demandé à plus d'une reprise où se situait la limite entre souvenir réel et construction littéraire<sup>2243</sup>. L'originalité des *Voyages en zig-zag* tiendrait donc au naturel et à la sincérité qui s'en dégagent.

La préface des éditeurs nous apprend également que Töpffer ne destinait pas ces récits à la publication mais qu'il en envisageait une diffusion restreinte à ses propres compagnons de voyage, c'est-à-dire à ses élèves, paramètre dont nous tiendrons compte dans notre analyse. En précisant que l'auteur avait eu recours à la lithographie, « bien avant que le goût et les procédés des livres illustrés se fussent répandus et développés, en 1832 déjà [...] »<sup>2244</sup>, les frères Garnier présentent l'auteur comme un précurseur et nous

---

<sup>2242</sup> TÖPFFER, Rodolphe, *Premiers voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes*, préface des éditeurs, Paris, Garnier Frères, 1859, p. 2. C'est nous qui soulignons ici le terme « impressions ».

<sup>2243</sup> L'exemple le plus parlant dans les extraits que nous avons étudiés est la rocambolesque histoire de sir Williams, dont nous ne sommes pas parvenue à découvrir si elle reposait ou non sur un fait réel.

<sup>2244</sup> TÖPFFER, Rodolphe, *Premiers voyages en zigzag*, p. 3.

invitent à prendre en considération les gravures présentes à côté du texte et dont certaines ont été réalisées d'après les dessins de Töpffer.

Nous nous intéresserons aux voyages de 1838 et de 1839, au cours desquels Töpffer et sa petite troupe cheminèrent le long du Rhin suisse. Le périple de 1838 conduit les randonneurs, durant trois semaines, du Saint-Gothard à Schwyz via le Tessin et Glaris, parcours formant une sorte de spirale élargie qu'illustre d'une certaine manière le titre de l'œuvre.

Dans les premières pages consacrées à cette excursion, Töpffer expose longuement sa conception du voyage, soulignant les avantages offerts par un déplacement pédestre. Conscient de l'inconfort et des aléas susceptibles de jalonner le trajet, il en appelle à « l'entrain, la gaité, le courage et la bonne humeur » qui, seuls, pourront préserver les marcheurs de toute déception face aux lieux visités ou aux mauvaises conditions météorologiques<sup>2245</sup>. Pour Töpffer, la réussite du périple dépend également de la volonté des participants d'observer ce qui les entoure<sup>2246</sup>, seul moyen véritable de « remplir des journées ». Le pédagogue dénonce ici la tendance de certains voyageurs à réserver leurs attentes à un lieu ou à un monument précis, car ils courent ainsi le risque d'une déception si l'objet considéré n'est pas à la hauteur de leurs espoirs. Loin de remettre en question l'intérêt que peuvent susciter ces lieux, Töpffer tente plutôt d'inciter les jeunes promeneurs à ne faire de ceux-ci que « l'accessoire » et non « le principal »<sup>2247</sup>. En démontrant le caractère artificiel et superficiel de certaines visites, considérées comme des passages obligés, le pédagogue approfondit son analyse en opposant les « merveilles de l'art, ces sublimes babioles » visibles par exemple dans les musées, aux « objets ordinaires de la nature ou de l'homme, qu'offrent aux regards du piéton les contrées qu'il parcourt »<sup>2248</sup>. La marche est ainsi posée comme idéale pour susciter chez l'homme le goût de l'observation et transformer les choses les plus simples de la nature en objets dignes d'intérêt en raison de la variété des situations dans lesquelles elles apparaissent.

Mais se rendant compte que sa théorie rend « tout pays bon pour y voyager avec agrément »<sup>2249</sup>, Töpffer infléchit soudain son propos pour conférer à la Suisse une place particulière :

---

<sup>2245</sup> *Ibid.*, p. 93-94.

<sup>2246</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>2247</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>2248</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>2249</sup> *Ibid.*, p. 97.

[...], il ne nous appartient pas de méconnaître que la Suisse l'emporte à cet égard sur toute autre contrée. Sans parler des facilités matérielles qu'elle offre de toutes parts aux voyageurs, quelle autre terre sur le globe concentre dans un plus petit espace plus de merveilles quant à la nature, plus de variété quant à l'homme ? Dans la même journée, on change de peuple comme de contrée<sup>2250</sup>.

Considéré comme exceptionnel en raison de sa diversité tant humaine que naturelle, diversité que seul un périple pédestre permet véritablement d'apprécier, le territoire helvétique devient « un banquet » qu'il convient de savourer en prenant son temps.

Après avoir développé sa conception du voyage et fait, en quelque sorte, l'éloge de la Suisse en tant que destination idéale, Töpffer se tourne vers ses compagnons. Outre l'auteur et l'un de ses amis, un domestique accompagne la joyeuse troupe des dix-huit pensionnaires dont les personnalités sont brièvement décrites.

La première rencontre avec le Rhin s'effectue à la hauteur du village d'Andeer au-delà duquel « s'ouvre le défilé de la Via Mala » caractérisée par ses « horribles beautés »<sup>2251</sup>. Plongeant immédiatement le lecteur dans une approche relevant du sublime, où émerveillement et terreur se mêlent, Töpffer s'emploie, en détaillant le paysage, à reconstruire les mécanismes générant ce type d'expérience esthétique. À la vue de « deux profondes fissures, au fond desquelles mugit le Rhin, et que sépare l'une de l'autre une petite vallée paisible, verdoyante, [...] »<sup>2252</sup>, il souligne le phénomène de contraste responsable chez l'observateur des « plus vives impressions », mais reste toutefois imprécis quant à la localisation des deux vallées mentionnées. Il pourrait s'agir, pour l'une, de ce que l'on nomme le défilé des Roffles, en aval d'Andeer, et pour l'autre de la Via Mala à proprement parler, située entre le troisième et le premier pont<sup>2253</sup>.

Plus encore que les flots, « dont le bruit [...] n'arrive pas jusqu'à l'oreille », c'est l'agencement de la route, parfois accrochée au rocher, parfois suspendue au-dessus d'un abîme, qui fait du site un endroit effrayant, magnifié cependant par la présence d'arbres élancés. La gravure hors texte intitulée « Entrée de la Via Mala du côté de Tüsis »<sup>2254</sup>, exécutée par Harrison, ne reflète que partiellement l'atmosphère de la description : si le gigantisme de l'élément minéral et la majesté des arbres s'y retrouvent, il n'en va pas de

---

<sup>2250</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>2251</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>2252</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>2253</sup> BRUNNER, Hans, « Über die Morphologie und Entstehungsgeschichte der Viamala », in : *Viamala*, 2007, p. 37.

<sup>2254</sup> TÖPFFER, Rodolphe, *Premiers voyages en zigzag*, p. 147.

même pour la route représentée graphiquement comme un paisible chemin sur lequel deux randonneurs avancent.

Peu après Thusis, le fleuve participe à nouveau du caractère sublime du paysage en brisant le silence de ses « eaux invisibles qui bondissent, déchirent et opposent fureurs à fureurs »<sup>2255</sup>. Soustrait au regard du visiteur, le cours d'eau contribue tout autant à la naissance d'un sentiment de terreur que le ferait le spectacle de flots bouillonnants. Töpffer signale la présence « au plus épouvantable endroit [d']une élégante société de touristes, [...], absorbés qu'ils sont dans cette scène tumultueuse et sublime »<sup>2256</sup>. On remarque que le groupe de jeunes voyageurs ne marque pas d'arrêt en ce lieu, pourtant suggéré comme représentatif, affichant ainsi sa différence par rapport à ces autres visiteurs, littéralement subjugués par ce qu'ils voient.

Après une nuit passée à Thusis, les marcheurs prennent la direction de Coire. Faisant halte à Reichenau, Töpffer dépeint la jonction des deux bras du fleuve :

À Reichenau, l'endroit où jadis Louis-Philippe fut maître d'école, les deux Rhin, supérieur et inférieur, se joignent pour couler ensemble. Ces deux fleuves arrivent presque directement l'un contre l'autre, et il est curieux de voir par quels détours et quelles précautions naturelles il arrive que cette rencontre se fait à l'amiable. On dirait deux puissants personnages qui, se sentant fiers et susceptibles, composent leurs mouvements et dissimulent les exigences de l'amour-propre sous les dehors d'une infinie civilité<sup>2257</sup>.

Quoi de plus naturel pour un pédagogue que de se référer, à Reichenau, au séjour du jeune Louis-Philippe. Pour échapper à la Terreur, le futur souverain, on le sait, s'était réfugié en Suisse sous le pseudonyme de Monsieur Chabos et y avait enseigné le français et les mathématiques de novembre 1793 à juin 1794.

Alors que la configuration du terrain devrait conduire à une rencontre frontale, et donc violente, des deux bras du fleuve, ces derniers, qualifiés de « puissants personnages », opèrent leur jonction en douceur. Cette description de Töpffer diffère, par exemple, de celle du naturaliste Henri Robert Besson qui, en 1781, avait plutôt vu se former une « grosse vague, entre deux, qui se soutient »<sup>2258</sup>. Cette divergence de points

---

<sup>2255</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>2256</sup> *Ibid.*, p. 146-147.

<sup>2257</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>2258</sup> ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse*, p. LXVIII. Besson a collaboré à cet ouvrage en tant que minéralogiste.

de vue peut s'expliquer par la saison à laquelle le spectacle est contemplé. Cependant, nous pensons qu'il s'agit peut-être aussi pour Töpffer d'un moyen plaisant d'associer la figure de Louis-Philippe à un site naturel reflétant une forme de courtoisie : Rhin antérieur et Rhin postérieur se montrent capables de s'adapter à la situation, quitte à s'éloigner de leur nature profonde, un peu comme le futur souverain, qui résida là plusieurs mois sous une fausse identité.

Avant de prendre la direction de Glaris, la troupe turbulente se rend à Coire et à Ragaz, où il est décidé de renoncer à une excursion aux bains de Pfeffers en raison du mauvais temps. Il n'est plus question du Rhin cette année-là.

En 1839, la course d'école organisée par Töpffer à l'intention de ses élèves genevois a pour destination Milan. Pour les amateurs de randonnées pédestres et de beaux paysages, cette destination a ceci « de bon [...] qu'il faut pour s'y rendre et pour en revenir passer les Alpes et les repasser ». Au cours des 24 jours que dure le périple, la « caravane » traverse des endroits déjà fréquentés en 1838. C'est le cas notamment du village d'Andeer dans les Grisons :

À Andeer, il se trouve que nous avons fait neuf lieues ; c'est une bonne journée, mais il n'est que cinq heures. On décide donc de pousser jusqu'à Tisis, et, sans perdre de temps, nous nous enfonçons dans les gorges de la Via Mala. Nous avons décrit ce magnifique paysage dans la relation de l'an passé, ainsi nous nous bornons à illustrer notre description de deux nouveaux croquis. L'un d'eux représente la sortie de la Via Mala, et le château de Rhetus sur le rocher à droite<sup>2259</sup>.

Intégrée au texte, la gravure exécutée d'après les premiers croquis correspond parfaitement à la description de 1838 : rochers escarpés, route accrochée à la falaise et arbres majestueux sont ici bien visibles. La seconde gravure, en hors texte, qui fait tout particulièrement ressortir la profondeur de l'abîme, serait de Töpffer lui-même. Si ce dernier n'a pas jugé utile de compléter son récit de 1838, il n'a, en revanche, pas hésité à augmenter l'iconographie sur le secteur par des dessins de sa plume, comme s'il estimait l'image fournie lors de son premier passage incomplète. On remarque que le rôle des flots est encore plus limité dans la relation de 1839, puisque ni le texte, ni les deux illustrations n'en fournissent de représentation. Cette tendance se confirme peu après lorsqu'il est question de Reichenau :

---

<sup>2259</sup> TÖPFFER, Rodolphe, *Premiers voyages en zigzag*, p. 217.

De Tuis à Reichenau, c'est encore notre route de l'an passé. Reichenau est un endroit très-célèbre, d'abord parce que Louis-Philippe y a été maître d'école, ensuite parce que nous y faisons un déjeuner qui est mis d'une commune voix au-dessus de tous les déjeûners passés et présents<sup>2260</sup>.

Si l'évocation du séjour de Louis-Philippe se retrouve à nouveau ici, aucune mention n'est faite, en revanche, de la jonction des deux bras du Rhin, ce qui traduit peut-être une relative indifférence pour le phénomène.

Après avoir parcouru jusqu'à Reichenau un chemin qui lui est connu, la petite compagnie remonte le Rhin antérieur via Disentis pour gagner successivement la vallée de la Reuss et celle de l'Aar. Dans cette région, le paysage rencontré est conforme aux attentes de Töpffer :

Le pays où nous entrons est agreste, pastoral, peu connu, et à peine fréquenté par les touristes ; aussi y trouvons-nous ce charme de solitude et de liberté qui est tout particulièrement notre affaire. On se disperse, on marche à l'aventure, on spéculé plus ou moins heureusement, et une marche de cinq lieues ressemble à une courte promenade<sup>2261</sup>.

Pas un mot n'est dit du Rhin à cet endroit. Ce sont plutôt les rencontres avec des autochtones, une femme tenant une auberge et un homme transportant une charge sur son dos, qui retiennent l'attention des visiteurs. Alors que ces derniers s'approchent du col d'Oberalp et du mont Badus, les conditions de leur déplacement se dégradent :

Le temps est doux, mais des plus vilains. On rencontre des troupeaux qui redescendent, chassés qu'ils sont des hauteurs par une neige épaisse dans laquelle nous enfonçons jusqu'aux genoux, et qui recouvre des boues noires comme de l'encre, où nous enfonçons aussi. À notre gauche est le mont Badus, où sont les sources du Rhin, mais un brouillard pluvieux cache toutes les cimes. Au sommet, le vent nous accueille et souffle glacé sur nos blouses trempées. En même temps, nous découvrons le passage dangereux, et notre guide se porte en avant pour le reconnaître. Bientôt il fait des signaux, et, assis sur les débris de l'avalanche, il nous appelle à lui. [...]. Le sentier passe ici le long d'un lac noir et profond et au pied d'immenses pentes qui y lancent toutes leurs neiges. Si donc vous êtes pris par une avalanche, petite ou grande, elle vous jette inévitablement dans le lac, et tout secours devient impossible<sup>2262</sup>.

---

<sup>2260</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>2261</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>2262</sup> *Ibid.*, p. 223.



La lecture de ces quelques phrases ne nous permet pas de savoir avec certitude si le groupe se rend à la source du Rhin antérieur. Toutefois, la description de ce « lac noir » ainsi que les deux gravures qui ornent le texte<sup>2263</sup> nous ont interpellée. Ces dernières représentent une étendue d'eau, vue sous deux angles différents, qui rappelle de manière troublante le lac Toma. Töpffer aurait ainsi recouru à des moyens à la fois iconographiques et littéraires pour présenter ce secteur moins connu des voyageurs.

Dans les contrées traversées, le pédagogue accorde un intérêt limité au Rhin. À la Via Mala, par exemple, son regard s'attarde davantage sur l'élément minéral que sur le cours d'eau, faisant de ce dernier un élément le plus souvent accessoire. On pourrait penser que le Rhin jouit, à Reichenau, d'un statut particulier puisqu'il occupe en 1838 une place à part entière dans la définition de la bourgade. Cette dernière est en effet associée à deux images significatives : le séjour de Louis-Philippe au château de Reichenau et la comparaison des deux bras du cours d'eau à deux personnages importants. Mais lors du passage à Reichenau de 1839, seule subsiste l'évocation du futur souverain français, comme si le fleuve ne contribuait plus en rien à l'identité de la ville.

### 3-3-3-6 MICHELET, Jules (1838/1867)

Le secteur des sources du Rhin est évoqué par Michelet dans son journal à l'occasion de son voyage de 1838, qui le mène en Italie, et de celui de 1867, qui répond au souhait de son épouse de visiter les Grisons.

Effectuant une excursion dans le massif du Saint-Gothard du 20 au 23 juillet 1838, l'historien se penche sur les cours d'eau prenant leur source en Suisse :

Le Saint Gothard est le père des eaux. Il verse à la Suisse, à l'Italie, leur fleuve central : la Reuss, le Tessin. Cette Reuss emprunte à la Furca, près de la source du Rhône ; elle n'est pas loin des sources du Rhin. Elles ont hâte, ces grandes eaux, d'aller vivifier l'Europe, désaltérer la terre, la nourrir, rafraîchir cent nations. Elles tombent comme une malédiction ; mais si vous les revoyez loin de leur source, et paisibles, vous y reconnaîtrez le bienfait du ciel, la bénédiction de Dieu<sup>2264</sup>.

---

<sup>2263</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>2264</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1, (1828-1848), p. 261.

Tandis que le Rhin lui était apparu, quelques jours plus tôt, comme le point de convergence des eaux de la Suisse<sup>2265</sup>, Michelet modifie son point de vue, une fois arrivé au Gothard, en accordant à la Reuss le titre de « fleuve central » de ce pays. Doit-on y voir une remise en cause de l'importance accordée précédemment au Rhin ? Probablement pas, dans la mesure où l'idée de « fleuve central » se rapporte plutôt, selon nous, à la situation géographique de la Reuss, laquelle traverse la Suisse du sud au nord, à peu près en son milieu. Prenant du recul, Michelet élargit la perspective au-delà du territoire helvétique qu'il place, par le truchement de ses cours d'eau, dont le Rhin, au cœur même de l'Europe.

Considérées à proximité de leurs sources sous un angle négatif, peut-être en raison de la présence de cataractes et autres accidents géologiques sur leurs cours, les eaux d'Helvétie deviennent source de « bienfaits » au fur et à mesure qu'elles s'éloignent de leur point d'origine. Ceci s'applique non seulement à la Reuss, que Michelet avait vue au pont du Diable<sup>2266</sup>, mais aussi, dans une large mesure, au Rhin. On se souvient, par exemple, de l'image positive qu'il donnera de ce dernier à Bâle<sup>2267</sup>.

Après un périple de plusieurs jours ponctué de diverses étapes (Airolo, Lugano, Landeck sur l'Inn en Autriche, Vorarlberg), l'historien entre directement en contact avec le fleuve le 10 août 1838, près de la frontière autrichienne. Venant de Feldkirch pour se rendre à Saint-Gall, il franchit celui-ci à Rheineck :

La Suisse et l'Autriche s'observent. Du côté autrichien, d'étroites chaussées préparées, ce semble, pour la défense, comme si la France était en face. Du côté suisse, point de défense naturelle, mais nous voyons des milices s'exercer le long du Rhin. Les Suisses nous demandent nos passeports, ce qu'ils n'ont pas fait quand nous venions de la France. Le Rhin est passé dans un bateau suivant une corde ; le bateau présente la pointe aux eaux rapides du fleuve<sup>2268</sup>.

À la limite du Vorarlberg autrichien et du canton de Saint-Gall, le Rhin devient pour Michelet le symbole d'une méfiance réciproque, comme si le souvenir des relations historiques mouvementées entre ces deux régions se cristallisait sur ses rives présentées

---

<sup>2265</sup> Voir *supra*, 3-1-3-8.

<sup>2266</sup> Michelet est effectivement passé, entre autres, au pont du Diable. MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), p. 259-260.

<sup>2267</sup> Michelet à Bâle en 1838, voir *supra*, 3-1-3-8.

<sup>2268</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), p. 284.

comme une frontière d'où chacun observe le voisin, tel un ennemi potentiel<sup>2269</sup>. S'il est vrai que l'image du Rhin en tant qu'enjeu politique entre la France et l'Allemagne nous est familière, on oublie plus facilement que le fleuve sépare également le territoire helvétique du Liechtenstein, de l'Autriche et de l'Allemagne. En 1838, c'est l'époque de la Régénération qui voit naître en Suisse l'opposition entre plusieurs blocs<sup>2270</sup>. La guerre civile du Sonderbund se profile à l'horizon. En août 1836 avait eu lieu le grand rassemblement populaire de Flawil (canton de Saint-Gall) pour dénoncer les ingérences étrangères dans les affaires intérieures de la Suisse. On peut donc supposer qu'une certaine nervosité régnait à la frontière orientale du pays (exercices de milices). Saint-Gall faisait en effet partie des cantons « régénérés » radicaux et les grandes puissances, dont l'Autriche, s'inquiétaient de l'agitation en Suisse. La méfiance historique évoquée par Michelet n'est donc pas seulement un souvenir. En 1838, elle est aussi manifestement une réalité politique du moment.

En 1838, Michelet n'accorde pas de place prépondérante au Rhin lors de sa découverte des Grisons. L'historien commence néanmoins à tisser autour du secteur des sources une aura négative.

Durant l'été 1867, Michelet, qui se penche à nouveau sur son projet de *La Montagne*, esquissé deux ans plus tôt<sup>2271</sup>, entame un nouveau périple helvétique. Veuf depuis 1839, il s'est remarié en 1850 avec une femme plus jeune que lui, Athénaïs Mialaret. Sa jeune épouse, qui exerce une certaine influence sur son œuvre, est du voyage. L'écrivain signale dans son journal, en date du 31 mai 1867, le souhait de sa femme de se rendre dans les Grisons<sup>2272</sup>. Séjournant en Suisse depuis la fin du mois de juin, le couple atteint Coire le 2 juillet. Associé à une multitude de petits désagréments, le Rhin n'apparaît pas sous les meilleurs auspices : un paysage morose, des eaux grisâtres débordant de leur lit comme après une grosse pluie d'orage, un sommeil peu réparateur et l'absence d'informations sur la région contrarient en effet notre diariste :

---

<sup>2269</sup> Au XV<sup>e</sup> siècle, cette région avait été le théâtre d'âpres conflits entre les Habsbourg et les Confédérés. Michelet, qui prépare par des voyages la rédaction de ses cours, s'intéresse tout particulièrement à cette période de l'histoire européenne au moment où il aborde le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle dans son cours sur l'Histoire de France.

<sup>2270</sup> D'un côté se trouvent les cantons réformistes libéraux et radicaux, de l'autre les cantons conservateurs attachés au Pacte fédéral de 1815, œuvre de la Restauration.

<sup>2271</sup> MICHELET, Jules, DIGEON, Claude (éd), *Journal*, t. 3 (1861-1867), p. XXIX.

<sup>2272</sup> *Ibid.*, p. 471.

Du lac de Walenstadt jusqu'à Ragaz, paysages très jolis. [...]. De Ragaz à Coire, lieux tristes. Coire. Le Rhin gris, sombre, vaste et vastement extravasé. [...]. Fort mal dormi. L'enfant qui braie. Les vaches qui, toute la nuit, sonnent leur grosse clochette pour aller à la montagne. [...]. Cherché en vain un guide français des Grisons<sup>2273</sup>.

Le lendemain, les Michelet entreprennent avec des amis une excursion en direction de Saint-Moritz et de Samaden, en Engadine, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Coire :

Montées infiniment longues ; on tourne, tourne au-dessus de Coire qu'on revoit plusieurs fois. Le brouillard s'élève du Rhin et nous poursuit ; [...]. Tout à coup, vers 9 heures, le brouillard s'arrête, ne nous suit plus. J'en conclus que nous étions sortis des influences brumeuses du Rhin<sup>2274</sup>.

Se présentant sous la forme d'une spirale, le trajet confère au fleuve une sorte de pouvoir néfaste sur les voyageurs, jusqu'à ce que le paysage fasse l'objet d'une double lecture, à la fois idéologique et historique :

Triste contrée, de mauvais pâturages, et de pauvres épicéas, dont beaucoup, en débine, étaient envahis de lichens et autres parasites qui profitent sur les malades. De même le catholicisme, autre lichen (?) ; il est cause et effet ; la misère rend superstitieux, crédule à la loterie céleste des grâces et secours personnels ; cette crédulité rend inerte en bien des choses, augmente, perpétue la misère. [...].

Je leur fis remarquer que tout était concentré en villages, comme en Espagne, et tout pays qui longtemps a été sans sécurité. Grand contraste avec la dispersion extrême des maisons dans les contrées voisines, qui étaient rassurées par la puissante protection de Zurich<sup>2275</sup>.

L'environnement naturel fournit ici au voyageur l'occasion de mettre en avant ses idées anticléricales dirigées contre le catholicisme, qu'il compare ironiquement à une mousse parasitant les arbres. Son regard se faisant ensuite plus objectif, l'auteur décrypte dans la disposition des habitations l'histoire de la région, exposée jusqu'à il y a peu à une certaine insécurité<sup>2276</sup>, avant de se concentrer à nouveau sur le panorama :

---

<sup>2273</sup> *Ibid.*, p. 491.

<sup>2274</sup> *Ibid.*, p. 493.

<sup>2275</sup> *Ibid.*, p. 494.

<sup>2276</sup> Intégrés à la République helvétique en 1799 sous le nom de canton de Rhétie, les Grisons ne devinrent canton suisse à part entière qu'en 1803. Avant cette date, ils étaient un pays allié de la Confédération.

Déjeuner à... 9 heures et demie. [...]. Le paysage gagne de l'intérêt, malgré les lapiaz et les pluies de terre qui menacent, malgré les cimes décharnées, la maigreur des forêts intermédiaires, la chétivité des bestiaux. On passe sous des abris de poutres qui vous défendent contre les avalanches de terre et de poussière, de débris émiettés. En récompense, on voit toujours la vie en dessous. À grande profondeur, court un torrent (le Rhin ?), plein d'accidents variés selon son lit plus ou moins rocheux, selon les chutes d'eau qui lui viennent de tous côtés. L'eau semble extrêmement belle, non grise comme le Rhône du Valais, mais teintée d'un fin vert d'eau (aigue-marine, disait-on autrefois). Ce beau torrent est pourtant le conquérant, le destructeur qui emporte les Alpes à la mer. Comment peut-il sembler si pur ? C'est pour moi un problème quand je vois ces ruines croulantes, ces poussières qui tombent incessamment<sup>2277</sup>.

Compte tenu de la destination de l'excursion (Saint-Moritz et Samaden), le torrent éclairant le paysage pourrait être le Rhin d'Oberhalbstein, qui se jette dans l'Albula au sud de Coire, et que le petit groupe a pu suivre, au moins par intermittence. Nous ne pouvons néanmoins être totalement affirmative sur ce point, car Michelet ne donne pas suffisamment de précisions sur le trajet emprunté. Dans ce secteur coule également l'Albula, affluent du Rhin postérieur, qu'elle rejoint à la hauteur de Sils, au nord de la Via Mala. L'identification de ce « torrent » comme étant le Rhin revêt d'autant plus d'importance que la description qui s'y rapporte tranche avec la précédente : en effet, les eaux du Rhin, présentées ici comme belles, pures et d'une couleur exquise, ne sont pas mises en opposition, comme on pourrait s'y attendre, avec celles, sombres et pourtant encore toutes proches qui s'écoulaient à Coire<sup>2278</sup>, mais comparées aux flots gris du Rhône dans le Valais. L'auteur fait du Rhin d'une part un « conquérant », d'autre part un « destructeur » en partie responsable de la dégradation de l'environnement minéral. En « emport[ant] les Alpes à la mer », le Rhin n'apparaît pas tant comme un trait d'union potentiel entre les montagnes et la mer que comme un élément occasionnant la destruction progressive de la montagne.

Après avoir passé quelques jours à Samaden, Michelet et son épouse prennent le chemin de Chiavenne, en Italie, et atteignent le 17 juillet 1867 le village de Splügen, situé

---

<sup>2277</sup> MICHELET, Jules, DIGEON, Claude (éd), *Journal*, t. 3 (1861-1867), p. 494. Le point d'interrogation figurant près du mot « Rhin » est de Michelet.

<sup>2278</sup> « De Ragaz à Coire, lieux tristes. Coire. Le Rhin gris, sombre, vaste et vastement extravasé. ». *Ibid.*, p. 491.

« sur le sombre Rhin »<sup>2279</sup>, lequel accompagne les visiteurs le temps d'une promenade vespérale. Le lendemain matin, c'est le départ pour la Viamala :

À Splügen [...]. Réveillé par ma femme à 6 heures, dans le brouillard qui donnait l'effet vrai, sévère, du pays. Vent frais du matin. Le Rhin n'est qu'une cascade violente, brisée, tordue, retordue. Epicéas assez bien portants, sans lichens. Mais la haute montagne, à droite, à gauche, en ruine, que les Suisses accélèrent par de furieux abattis aux endroits dangereux où on devrait les épargner. La route est très soignée, bien garantie ; nombreux ouvriers. La fameuse Via Mala n'est rien qu'un resserrement du Rhin qui, un moment, disparaît ; c'est presque la gorge de Trient, de Ragaz<sup>2280</sup>.

À deux reprises, Michelet porte un regard condescendant sur le fleuve. Ayant beaucoup lu sur la Suisse<sup>2281</sup>, il fait peut-être partie de ces voyageurs déçus par la confrontation de leurs attentes à la réalité. Mais son jugement dépréciatif sur le Rhin pourrait avoir, selon nous, une autre explication : le Rhin serait ici, aux yeux de l'écrivain, la cause de la montagne en ruine, telle que nous l'avons vue précédemment. Quant à la Viamala, ce simple « resserrement du Rhin », elle rivalise à peine avec les gorges de Trient, situées dans le Valais, ou avec celles de la Tamina, près de Ragaz. Ces dernières, pourtant jugées fort impressionnantes par de nombreux visiteurs, ne sont du reste même pas désignées nommément dans le *Journal*, Michelet se contentant d'indiquer qu'il est passé par la bourgade dont elles sont proches<sup>2282</sup>. C'est dire si cette double comparaison se veut dévalorisante pour le Rhin à la Viamala. La relative antipathie de Michelet à l'égard du fleuve se poursuit jusqu'à Reichenau :

Reichenau, c'est-à-dire la riche prairie. Le château des Planta, l'Institut où Louis-Philippe...et Benjamin Constant. Le Rhin, un peu plus haut, reçoit un torrent noir d'ardoisières qui lui donne sa triste couleur<sup>2283</sup>.

Abordant le lieu sous un angle historique, l'auteur évoque le « château des Planta », riche famille patricienne des Grisons considérée comme la fondatrice de la ville de Coire. Il

---

<sup>2279</sup> *Ibid.*, p. 505.

<sup>2280</sup> *Ibid.*, p. 505.

<sup>2281</sup> Michelet connaît notamment la *Chronique* de Tschudi, les guides de Joanne et de Baedeker, les récits de Ramond de Carbonnières et de Jean de Müller. Voir : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 878.

<sup>2282</sup> MICHELET, Jules, *Journal*, DIGEON, Claude (éd), t. 3 (1861-1867), p. 491.

<sup>2283</sup> *Ibid.*, p. 505.

mentionne aussi Louis-Philippe, sans préciser que celui-ci se réfugia pendant plusieurs mois dans un institut d'éducation où il assura une charge d'enseignement. Les trois points servent peut-être ici à abréger des annotations qui auraient été trop longues dans le cadre d'un journal. Nous n'avons pu trouver d'explication à la mention de Benjamin Constant, cité sans autre forme de développement.

Dans les Grisons, au plus près de son berceau, le Rhin est donc loin de remporter les suffrages de notre voyageur, dont le jugement est manifestement partagé par Athénaïs:

En voiture, au sortir de Coire, elle lut cette page et les deux précédentes sur Chiavenna, le Splügen, etc. Elle souriait, ne disait mot, à certaines choses qu'elle comprenait bien. [...]

Partis à 1 heure de Zurich, et, après Olten, traversé Suisse centrale verte et sauvage, vulgaire, froides forêts. [...] – je regrettai de ne pouvoir lui montrer Bâle, le tombeau d'Érasme, etc., le tournant du Rhin, ce grand asile de l'imprimerie, de la liberté de pensée où travailla Châtillon, l'apôtre de la tolérance<sup>2284</sup>.

Les propos sévères tenus sur le fleuve dans le secteur des sources ne remettent toutefois pas en cause ceux, élogieux, formulés à Bâle. En effet, le visiteur continue à considérer le Rhin bâlois sous un angle totalement opposé, au point que nous ne pouvons nous défendre de l'impression qu'il y aurait, pour Michelet, deux Rhins différents, comme le suggèraient également les notes du voyage de 1838 : à propos des rivières issues du Gothard, l'écrivain avait souligné une différence notable entre ces eaux qui « tombent comme une malédiction », mais retrouvent calme et sérénité lorsqu'elles sont suffisamment éloignées de leur source<sup>2285</sup>.

Pour Michelet, le Rhin suisse ne se présenterait donc pas comme une entité, mais plutôt comme deux cours d'eau porteurs chacun d'une identité propre : un Rhin grison qui ne serait pas à la hauteur de sa réputation, et un Rhin bâlois, symbole d'universalité. Mais nous ne pensons pas pour autant que cette distinction procède d'un rejet total de l'une des parties. On se souvient en effet que Michelet, à Bâle en 1843, avait vu dans l'apparente contradiction entre la direction prise par les flots et celle suivie par les nuages allant « alimenter les glaciers du Rhin » l'expression d'une interdépendance cachée<sup>2286</sup>.

---

<sup>2284</sup> *Ibid.*, p. 506-507.

<sup>2285</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), p. 261.

<sup>2286</sup> *Ibid.*, p. 529.

Après le *Journal* où les impressions sont en quelque sorte fixées sur le vif, nous nous tournons maintenant vers *La Montagne*<sup>2287</sup>, œuvre au statut générique indéfinissable dans laquelle l'approche de Michelet est tout à fait différente. Cet ouvrage s'inspirant largement de ses expériences de voyage en Suisse, il semblerait aller de soi que l'auteur se soit appuyé sur les notes de son journal. Nous nous efforcerons donc de voir dans quelle mesure ces dernières ont été intégrées dans *La Montagne*.

Dans la préface, Michelet rappelle que *La Montagne*, parue en 1868, s'inscrit dans une série d'ouvrages dont la publication a débuté en 1856<sup>2288</sup> et répond à l'intérêt du public de l'époque pour l'histoire naturelle. Conscient de la place que ces livres occupent dans l'ensemble de son œuvre, il les qualifie de « petits livres, acceptés comme ouvrages agréables de littérature » qui doivent « cependant leur succès surtout à leur vérité »<sup>2289</sup>. L'auteur entend également mettre en avant ses « rapports d'amitié avec la haute nature » faite d'« augustes géants » et de « monts sublimes » sans oublier ses « fleuves nourriciers qui sont la vie de l'Europe »<sup>2290</sup>.

Dans *La Montagne*, composée de deux grandes parties, la Suisse figure en bonne place, bien que le nom du pays ne soit pas toujours explicitement mentionné. C'est par exemple le cas au début du chapitre IV de la première partie, intitulé « Le château d'eau de l'Europe ». Derrière les Alpes, qualifiées de « réservoir de l'Europe », se dissimule la Suisse puisque tous les cours d'eau cités (le Rhin, le Rhône, l'Inn et même le Pô par le biais du Tessin) prennent leurs sources sur le territoire helvétique<sup>2291</sup>. Michelet évoque ensuite globalement la destinée de ceux-ci :

[...] toutes ces eaux [...]. Elles ont toutes un esprit à elles, [...]. Rapprochées et réunies, elles se divisent ensuite, embrassent de leur clapotement des îles, de petits continents, après lesquels de nouveau mêlées, grossies, elles grondent, courent... Mais voici que tout à coup devant elles la terre a manqué...

Que d'effet nouveaux [sic] dans la chute ! Qui dira les formes charmantes de toutes les cascades des Alpes ! Les plus fameuses ne sont pas les plus belles<sup>2292</sup>.

---

<sup>2287</sup> MICHELET, Jules, *La Montagne*, Librairie internationale, Paris, 1868.

<sup>2288</sup> *L'Oiseau* (1856), *L'Insecte* (1857), *La Mer* (1861).

<sup>2289</sup> MICHELET, Jules, *La Montagne*, p. II.

<sup>2290</sup> *Ibid.*, p. III-IV.

<sup>2291</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>2292</sup> *Ibid.*, p. 49-50.



La fin de cette citation paraît révéler chez l'auteur, qui a lu divers ouvrages sur la Suisse, une relative méfiance envers les stéréotypes attachés à certains sites. Si l'on en croit le *Journal*, son passage aux chutes de la Reuss en 1838 l'a particulièrement marqué<sup>2293</sup>, mais nous ignorons s'il s'est rendu aux plus célèbres de toutes les chutes suisses, celles de Schaffhouse<sup>2294</sup>. Aussi est-il impossible d'affirmer que ces dernières sont incluses dans les « plus fameuses » cascades des Alpes.

Au chapitre V de *La Montagne*, consacré à la Suisse, à ses lacs et à ses fleuves, le Rhin est mentionné à plusieurs reprises. Utilisant l'exemple d'un saumon cherchant à revenir sur le lieu de sa naissance afin de s'y reproduire à son tour, Michelet fait du cours d'eau une « longue route » parsemée d'embûches, qui met à l'épreuve l'instinct de l'animal. Mais alors que l'auteur cherche à illustrer ces dernières en fournissant un exemple précis, il cite les chutes de la Reuss, au Pont du Diable, alors que l'on se serait davantage attendu à voir apparaître la cataracte de Laufen, près de Schaffhouse :

Je m'étonne peu des efforts que fait un poisson courageux pour revenir tous les ans, à l'heure où l'appelle l'amour, jusqu'à ces lacs supérieurs. Le saumon, des mers du Nord, par la longue route du Rhin, par les torrents qui le retardent, remonte invinciblement. Il monte. Il force le cours des cascades. [...]. Les chutes épouvantables, comme la Reuß au pont du Diable, ne peuvent, dit-on, l'arrêter<sup>2295</sup>.

Comme nous l'avons déjà souligné, Michelet fut très impressionné par les chutes de la Reuss et n'a pas, à notre connaissance, mentionné celles du Rhin à Laufen. Le parcours du saumon est particulièrement intéressant. En effet, l'auteur voit ce poisson remonter de l'embouchure du Rhin jusqu'au Gothard, mais par une route ne correspondant que partiellement au trajet réel du fleuve puisque, pour l'historien, le poisson quitterait le Rhin à la hauteur de Koblenz pour rejoindre l'Aar et la Reuss, avant de traverser le lac des Quatre-Cantons et de franchir la chute près du Pont du Diable.

Faisant fi de la réalité géographique, notre voyageur inscrit le Rhin dans un ensemble totalement inédit en créant un cours d'eau correspondant davantage à ses attentes ; on se souvient de son attrait pour la Reuss, qu'il surnomme le « fleuve central de la Suisse », et du passage de celle-ci dans le lac des Quatre-Cantons, défini

---

<sup>2293</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), p. 260.

<sup>2294</sup> Sauf erreur de notre part, il n'y a pas trace d'un passage aux chutes de Schaffhouse dans le *Journal*.

<sup>2295</sup> MICHELET, Jules, *La Montagne*, p. 54.

comme un véritable « sanctuaire »<sup>2296</sup>. Dans cette optique, nous serions tentée de dire que Michelet fournit ici un complément à sa représentation du Rhin à Bâle en 1843, où le fleuve devenait, en quelque sorte, une métaphore du cours de l'histoire. Les origines d'un tel cours d'eau ne se trouveraient donc pas dans les Grisons, où les impressions du voyageur ont le plus souvent été négatives, mais au cœur d'une Suisse plus « historique » dont le cours de la Reuss s'avère plus proche.

Le dédain de Michelet à l'égard du Rhin dans le secteur des sources tend, dans un premier temps, à se confirmer :

De même aussi le sombre Rhin, quand de la Via Mala, quand du brumeux lac de Constance, il a tourné enfin au nord, quel grand rôle d'arbitre il prend entre les races et les empires, refoulant l'un, repoussant l'autre<sup>2297</sup> !

L'historien minimise ici l'importance du cours d'eau jusqu'à ce que celui-ci devienne, après son coude à Bâle, un enjeu entre la France et l'Allemagne. Il rappelle aussi la limite que le fleuve a constituée, à travers les âges, entre les Romains et les Germains par exemple. Mais quelques pages plus loin, un autre passage nous invite à relativiser nos propos :

Peu après le célèbre lieu où les trois ligues Grises (en 1471) jurèrent leur union, le paysage a pris de l'intérêt, de la grandeur. On a toujours en bas, à gauche ou à droite, un beau torrent, fougueux et écumeux, qui va par bonds, par brusques chutes, parfois vous donne le vertige des profonds abîmes où il plonge. Il est visiblement très-pur, très-finement teinté de vert d'eau. Grand contraste avec le Rhin sombre, presque ardoise qu'on a vu naguère, le Rhin gris de Bâle ou Strasbourg. Eh bien ! ce torrent pur, c'est cependant le Rhin, avant les noirs mélanges qu'il subira plus bas. Comment pourtant est-il si clair, emportant, comme il fait, tant de débris, perçant violemment son chemin entre les calcaires ruinés ? J'ai peine à le comprendre. Je le voyais courir sous des pentes, demi-démolies, effroyables de dégradation, qui ne tenaient à rien. [...].

Le Rhin ici est italien. L'allemand a cessé. Le sonore italien, mêlé au vieux romanche, s'entend seul ; la montée sauvage, sans prairie désormais, sans arbres, s'égayé, s'éclaire, si j'ose dire, de cette belle langue de lumière<sup>2298</sup>.

---

<sup>2296</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), p. 254-256.

<sup>2297</sup> MICHELET, Jules, *La Montagne*, p. 61.

<sup>2298</sup> *Ibid.*, p. 276-277.

À proximité d'un lieu revêtant une importance particulière dans l'histoire de la région<sup>2299</sup>, l'image du Rhin devient soudain positive, faisant ainsi écho aux annotations du *Journal* en date du 3 juillet 1867<sup>2300</sup>. L'auteur paraît compléter sa description du Rhin bâlois en 1838 : au bord de son « flot majestueux, rapide et indifférent », le voyageur s'était vu à une « incommensurable distance de l'Italie », « au sein du rationalisme »<sup>2301</sup>. Dans les Grisons, trente ans plus tard, le fleuve à la mystérieuse clarté symbolise la chaleur et la jovialité italiennes, comme si la sphère linguistique traversée déterminait son identité.

Nous sommes consciente de la grande complexité de la conception que Michelet se fait du Rhin sur le sol helvétique, complexité que l'historien développe dans le dernier chapitre de *La Montagne* :

Il n'est pas sans inconvénient de vouloir en un voyage parcourir tout un pays, d'embrasser tout à la fois les variétés, les contrastes, les paysages souvent opposés et discordants. Voir en une saison les Alpes, en une les Pyrénées, c'est prendre de trop grands ensembles. Les impressions confuses s'effacent, se confondent, se faussent, si elles viennent coup sur coup. [...].

Une étude plus mobile, très féconde, pour un esprit avancé, serait celle d'un unique fleuve, du Rhône ou du Rhin par exemple, suivi dans tous les accidents de son cours, dans toute la variété des productions de ses rivages.

Rien ne donnerait une idée plus haute, et aussi plus saine, de la réalité des choses. On y verrait la vraie valeur de ce qui trompe et attriste dans le travail incessant des eaux pour ruiner, démolir, pour abaisser la montagne. La cascade et le ruisseau nous disent incessamment : « Qui est la mort ? Qui est la vie ?... Si nous démolissons les Alpes, c'est pour doter, féconder de nos alluvions l'Allemagne, c'est pour engraisser l'Alsace, c'est pour élever la Hollande, la défendre, la soutenir contre l'invasion de la mer ». Ainsi cette dissolution n'est rien qu'une création<sup>2302</sup>.

À une étude de type territorial par pays, qu'il juge imparfaite, Michelet oppose une approche plus ciblée qui se focaliserait, par exemple, sur un fleuve. Le modèle retenu par l'historien pour sa démonstration n'est autre que celui du Rhin, depuis le cœur des Alpes, son lieu de naissance, jusqu'à son embouchure en Hollande. C'est peut-être grâce à une telle perspective, à la fois physique et analytique, que le Rhin des Grisons,

---

<sup>2299</sup> En 1471 fut conclu un accord entre la Ligue Grise et la Ligue des Dix-Juridictions, accord qu'il ne faut confondre ni avec le serment de 1424 juré sous un érable à Trun et souvent évoqué par les voyageurs, ni avec le pacte d'alliance du 23 septembre 1524 par lequel les trois ligues rhétiques se dotèrent d'un statut de république libre. Selon la légende, l'alliance de 1471 aurait été contractée à Vazerol, à quelques kilomètres à l'est de Thusis.

<sup>2300</sup> MICHELET, Jules, DIGEON, Claude (éd), *Journal*, t. 3 (1861-1867), p. 494.

<sup>2301</sup> MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), p. 286.

<sup>2302</sup> MICHELET, Jules, *La Montagne*, p. 361-362.

mystérieusement pur bien que charriant des morceaux de calcaire arrachés aux Alpes, peut trouver sa place dans l'économie générale du fleuve qui, d'élément destructeur, devient agent de création. Citons ici Paule Petitier qui définit la géographie selon Michelet comme « le présent de ce passé [...] qu'est en fin de compte l'histoire »<sup>2303</sup>, c'est-à-dire comme un élément structurant.

### 3-3-3-7 HUGO, Victor (1839/1840)

Les sources du Rhin sont évoquées par Hugo dans la lettre XXV des *Lettres à un ami* :

Un ruisseau sort du lac de Toma, sur la pente orientale du Saint-Gothard ; un autre ruisseau sort d'un autre lac au pied du mont Lucmanierberg ; un troisième ruisseau suint d'un glacier et descend à travers les rochers d'une hauteur de mille toises. À quinze lieues de leurs sources, ces ruisseaux viennent aboutir au même ravin, près Reichenau. Là, ils se mêlent. N'admirez-vous pas, mon ami, de quelle façon puissante et simple la providence produit les grandes choses ? Trois pâtres se rencontrent, c'est un peuple ; trois ruisseaux se rencontrent, c'est un fleuve. Le peuple naît le 17 novembre 1307, la nuit, au bord d'un lac où trois pasteurs viennent de s'embrasser. [...] Le fleuve naît entre deux murailles de granit ; [...] <sup>2304</sup>.

Contrairement à la description d'autres sites des bords du Rhin suisse, sur lesquels Hugo s'est effectivement rendu comme Bâle, Augst et Schaffhouse<sup>2305</sup>, la peinture du secteur des sources serait le fruit de l'exploitation de lectures antérieures, procédé dont l'auteur est coutumier. Ce dernier établit un parallèle entre la naissance du Rhin et celle d'un « peuple », en l'occurrence les Suisses, par le biais d'une allusion au serment du Rütli (ou Grütli), prêté sur les bords du lac des Quatre-Cantons par les communautés montagnardes d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald<sup>2306</sup>. Dans les « trois ruisseaux » donnés comme à l'origine du fleuve, on reconnaît le Rhin antérieur, le Rhin postérieur et le Rhin du milieu, comparés aux « trois pasteurs » représentant les envoyés des cantons

---

<sup>2303</sup> PETITIER, Paule, *La géographie de Michelet – Territoire et modèles naturels dans les premières œuvres de Michelet*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 261.

<sup>2304</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, tome VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 382-383.

<sup>2305</sup> À notre connaissance, Hugo ne s'est pas rendu dans les Grisons.

<sup>2306</sup> Date du serment du Grütli selon le chroniqueur Aegidius Tschudi, 1307 sera considéré jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme l'année de naissance de la Suisse. Le pacte d'août 1291, redécouvert en 1758 aux Archives de Schwytz, ne deviendra le pacte fondateur de la Confédération qu'en 1891. Le Premier août est depuis lors le jour de la fête nationale suisse.

forestiers. Ce rapprochement entre la naissance de la Suisse et celle du Rhin n'est pas sans conséquences pour l'identité de ce dernier et la question de son appartenance. La rédaction des *Lettres à un ami* est, comme nous le savons, contemporaine d'une vive tension entre la France et l'Allemagne. Dans ce contexte, la question du Rhin dépasse, aux yeux de Hugo, le problème de la rivalité entre ces deux pays, puisque l'écrivain français replace d'emblée les origines du fleuve au cœur du territoire helvétique. En associant la genèse du cours d'eau à celle de la Suisse, Hugo relativise indirectement les revendications françaises et allemandes et esquisse l'image d'un « fleuve symbole de l'Europe », évoquée par Nicole Savy<sup>2307</sup>.

Cette image se précise dans la suite de la lettre XXV, où l'on voit le Rhin suisse partir à la « rencontre » de l'histoire dans une litanie de toponymes choisis à dessein :

[Le fleuve] fait un pas et il rencontre, à Andeer, village roman, le souvenir de Charlemagne ; à Coire, l'ancienne Curia, le souvenir de Drusus ; à Feldkirch, le souvenir de Masséna ; puis, comme consacré par ce triple baptême germanique, romain et français, laissant l'esprit indécis entre son étymologie grecque « ρετιν », et son étymologie allemande *Rinnen*, qui toutes deux signifient *couler*, il coule en effet, franchit la forêt et la montagne, gagne le lac de Constance, bondit à Schaffhouse, longe et contourne les arrière-croupes du Jura, [...], après [...] avoir arrosé cent quatorze villes, séparé, ou pour mieux dire, divisé onze nations, il se perd dans la mer. Fleuve-Protée ; ceinture des empires, frontières des ambitions, freins des conquérants ; serpent de l'énorme caducée qu'étend sur l'Europe le dieu Commerce ; grâce et parures du globe ; longue chevelure verte des Alpes qui traîne jusque dans l'Océan<sup>2308</sup>.

Situé sur le Rhin postérieur, le village d'Andeer est lié au souvenir de Charlemagne, association pour laquelle nous n'avons pas pu trouver d'explication précise<sup>2309</sup>. Coire se trouve, quant à elle, liée au général romain du Haut Empire Drusus, qui remporta de nombreuses victoires en Rhétie. Feldkirch, qui n'appartient plus à la Suisse depuis 1375<sup>2310</sup>, est, pour sa part, mise en relation avec le général français Masséna : à la tête de

---

<sup>2307</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 138.

<sup>2308</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, tome VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 383.

<sup>2309</sup> Il existe toutefois des liens particuliers entre le puissant souverain et la Rhétie. En effet, celui-ci créa à Coire un office de comte afin d'offrir une administration temporelle à ce territoire jusque-là entièrement sous la coupe du siège épiscopal. On sait aussi que Charlemagne franchit une dizaine de fois les Alpes en cinq expéditions entre 773 et 801. Il est probable qu'il ait utilisé à cette occasion les cols des Alpes occidentales et ceux de la Rhétie. Peut-être fut-il amené à faire une halte à Andeer.

<sup>2310</sup> Après avoir dépendu de l'abbaye de Saint-Gall, puis du chapitre de la cathédrale de Coire, la ville fut vendue en 1375 à l'Autriche par le comte Rodolphe V de Montfort. Voir : BURMEISTER, Karl Heinz, « Feldkirch », 10/04/2006, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F7055.php>.

l'armée d'Helvétie depuis décembre 1798, ce dernier avait combattu, sans succès, les troupes autrichiennes commandées par le baron von Hotze, stationné dans cette ville du Vorarlberg. Dans les deux derniers cas au moins, le secteur des sources est donc placé sous le signe du conflit et de la rivalité, d'abord entre les mondes germanique et romain, puis entre la France et l'Europe coalisée. Confronté au cours de l'histoire, le Rhin prend alors un caractère mythique. À l'instar de Protée, dieu polymorphe chargé de veiller sur les troupeaux de phoques de Poséidon, le fleuve revêt, sous la plume de Hugo, diverses apparences, révélant ainsi ses multiples facettes : politique, militaire, commerciale, paysagère. En établissant un lien entre son point de départ et sa destination<sup>2311</sup>, comme le fera Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre tombe*<sup>2312</sup>, Hugo considère le cours d'eau comme une véritable entité, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, au-delà des revendications des différents pays traversés.

Usant d'une image quasi religieuse évoquant la sainte Trinité, Hugo postule une véritable interdépendance entre le Rhin et la Suisse :

Ainsi, trois pâtres, trois ruisseaux. La Suisse et le Rhin s'engendrent de la même façon dans les mêmes montagnes.

Le Rhin a tous les aspects. Il est tantôt large, tantôt étroit. Il est glauque, transparent, rapide, joyeux de cette grande joie qui est propre à tout ce qui est puissant. Il est torrent à Schaffhouse, gouffre à Laufen, rivière à Sickingen, fleuve à Mayence, lac à Saint Goar, marais à Leyde. [...] Rien ne se ressemble moins en apparence qu'un arbre et un fleuve ; au fond pourtant l'arbre et le fleuve ont la même ligne génératrice. [...] Le tronc de l'arbre, ce sera le fleuve ; les grosses branches, ce seront les rivières ; les rameaux et les ramuscules, ce seront les torrents, les ruisseaux et les sources ; l'élargissement de la racine, ce sera l'embouchure. [...] Il est remarquable que si l'on considère le Rhin de cette façon, l'idée royale qui semble attachée à ce robuste fleuve ne l'abandonne pas. [...] Si l'on redresse par la pensée debout sur le sol l'immense silhouette géométrale du fleuve, le Rhin apparaît portant toutes ses rivières à bras tendu et prend la figure d'un chêne<sup>2313</sup>.

En comparant le fleuve à un chêne, Hugo donne à son cours irrégulier les traits d'un organisme vivant, symbole de force et de majesté. En totale opposition avec la réalité<sup>2314</sup>,

---

<sup>2311</sup> À ceci près que le Rhin ne se jette pas dans un océan, mais dans une mer.

<sup>2312</sup> CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *Mémoires d'outre-tombe*, t. 2, p. 2486-2487. Les *Mémoires* furent publiés dix ans après *Le Rhin, lettres à un ami*.

<sup>2313</sup> HUGO, Victor, *Œuvres*, tome VI – I, in : MASSIN, Jean (éd), *Œuvres Complètes*, p. 383-384.

<sup>2314</sup> En effet, dans un arbre, la vie circule du tronc vers les extrémités, alors que dans un fleuve, c'est l'inverse ! L'image du Rhin portant ses rivières « à bras tendus » interpelle donc un esprit rationnel. Mais

cette superbe métaphore présente la particularité de ne conférer aux sources qu'un rôle secondaire, celui de « ramuscules ». Mais correspondant, pour Pierre Albouy, à la figure du lion dans le monde animal, l'image du chêne contribuerait à faire ici du Rhin un personnage mythologique<sup>2315</sup>.

L'évocation du Rhin dans le secteur des sources fournit à Hugo l'occasion de concevoir le fleuve comme une entité dont la métaphore du chêne synthétise à la fois la forme et l'esprit.

### 3-3-3-8 ANDERSEN, Hans Christian (1852/1858/1873)

Après s'être laissé émouvoir une première fois, en 1852, par la « Via Mala grandiose et solennelle » et le bruit du Rhin s'écoulant en contre-bas<sup>2316</sup>, Andersen entreprend au début de l'été 1858 une excursion dans le Saint-Gothard.

De passage à Ragaz, il décide de se rendre à Pfeffers. Depuis la « petite voiture » dans laquelle il a pris place pour effectuer les quelques kilomètres du chemin escarpé conduisant aux bains, il souligne « le grondement de la Tamina » qui accompagne les visiteurs sur la voie étroite et sinueuse semblant taillée dans la roche et sur laquelle pousse « une forêt suspendue »<sup>2317</sup>.

Arrivé au bâtiment principal, Andersen s'acquitte du droit de visite et emprunte la passerelle menant à la source chaude. Serré entre l'élément minéral et l'élément aquatique, il assimile son cheminement à la traversée de « montagnes nues, d'une hauteur vertigineuse [et qui] semblaient s'être effondrées, [et où] on n'entrevoyait dans les hauteurs que ça et là une bande de ciel [avec] en dessous de soi l'eau grondante en

---

nous avons affaire, ici, faut-il le rappeler, à une prose poétique et visionnaire. – En préambule à son ouvrage *Das malerische und romantische Rheinland* (1840), Karl Simrock appliquait, lui-aussi, la métaphore de l'arbre au Rhin, mais dans une optique fort différente : « Ein Strom ist wie ein Baum, seine Quellen gleichen Wurzeln und Zäsern, seine Mündungen Aesten und Zweigen. Aber den Zuflüssen, welche der Strom empfängt, nachdem er durch das Zusammenrinnen seiner Quellbäche Namen und Dasein empfangen hat, entspricht am Baum nichts. Wie sehr lahmt also das Gleichniss ! denn die Wasser, die ihm noch späterhin zueilen, sind gerade die beträchtlichsten ». [Un fleuve est comme un arbre, ses sources ressemblent à des racines et à des fibres, ses embouchures à des branches et à des ramuscules. Mais rien dans l'arbre ne correspond aux affluents que le fleuve accueille, après que la confluence des ruisseaux formant sa source lui ait donné nom et existence. Que cette comparaison est donc boiteuse ! car les eaux qui affluent encore plus tard vers lui sont justement les plus considérables]. SIMROCK, Karl, *op. cit.*, p. 9.

<sup>2315</sup> Voir : ALBOUY, Pierre, *La création mythologique chez Victor Hugo*, Paris, Librairie José Corti, 1963, p. 317-318.

<sup>2316</sup> ANDERSEN, Hans Christian, *op. cit.*, p. 54.

<sup>2317</sup> *Ibid.*, p. 75.

mouvement que l'on devait inévitablement regarder puisque seul un simple tronc d'arbre, planté en guise de rampe, servait de démarcation »<sup>2318</sup>.

Dans cet environnement sombre, oppressant et peu hospitalier, le voyageur est soudain pris d'étourdissements. S'imaginant que la montagne et les vapeurs d'eau s'animent, il a le sentiment d'être emporté par des « filles elfes » et se voit obligé de renoncer à se rendre jusqu'à la source. À la manière de Dumas en 1832, l'écrivain danois se montre sensible au cadre exceptionnel offert par les gorges de la Tamina et les intègre à une vision fantasmagorique.

Quinze ans plus tard, à la fin du mois de juin 1873, après un assez long séjour dans la région de Montreux, Andersen arrive à Ragaz en compagnie de son ami Nicolai Bogh<sup>2319</sup>. Comme en 1858, il se rend sur les bords de la Tamina. Familier des lieux, il hésite à entreprendre à nouveau la randonnée vers les sources chaudes. Mais voyant ses amis le précéder sur un chemin à présent sécurisé, il se lance à son tour sur la passerelle, s'étonnant de l'étrange apparence de la grotte qui mène à la source, et réalise le projet auquel il avait renoncé quinze ans plus tôt. Dans les anfractuosités de la montagne, son regard se porte davantage vers les hauteurs que vers les flots de la Tamina :

J'ai suivi lentement et suis arrivé jusqu'à la source, à travers cette étrange caverne fermée, infiniment longue et sinueuse. La lumière d'en haut tombait à l'intérieur çà et là et l'on voyait la verdure, fraîche et mobile comme la vie. Une promenade inoubliable<sup>2320</sup>.

Pour faire plaisir à son ami Nicolai, Andersen projette quelques jours plus tard un déplacement jusqu'au lac de Côme par la Viamala. Après avoir évoqué le séjour de Louis-Philippe en passant à Reichenau, les voyageurs se retrouvent « en dessous des grandioses masses de pierre qui se serraient de plus en plus »<sup>2321</sup>. À la hauteur du second pont de la Viamala, l'élément minéral, qui occupe l'essentiel de l'espace, fait paraître le Rhin si maigrelet que notre visiteur le qualifie de simple « caniveau »<sup>2322</sup>, récusant ainsi radicalement l'impression de solennité qu'il avait eue en 1852. Entre Andeer et Splügen,

---

<sup>2318</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>2319</sup> Cet écrivain et historien danois, professeur à l'École des sous-officiers de l'armée navale, fut en 1873 le dernier compagnon de voyage d'Andersen.

<sup>2320</sup> ANDERSEN, Hans Christian, *op. cit.*, p. 213-214.

<sup>2321</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>2322</sup> *Ibid.*, p. 215.



alors que les masses montagneuses demeurent grandioses, le fleuve réussit à regagner un peu de dignité en se signalant par ses bruissements<sup>2323</sup>.

Dans le secteur des sources, Andersen est donc davantage sensible au gigantisme des amas rocheux qu'au mouvement des flots du Rhin ou de la Tamina. Théâtre d'une vision fantasmagorique en 1858, les gorges de cette dernière deviennent en 1873, à la faveur d'améliorations techniques, le but d'une excursion aisée.

## Conclusion

Le XIX<sup>e</sup> siècle voit se développer l'intérêt des voyageurs pour la région des sources du Rhin. En amont du lac de Constance, le Rhin alpin, quelquefois envisagé dans son rôle de frontière avec l'Autriche, cristallise chez Cooper et Walsh des critiques à l'encontre du système politique de la Suisse, lequel freinerait le développement du commerce en omettant d'aménager ce tronçon du fleuve.

À Ragaz, le regard des promeneurs se détourne momentanément du Rhin pour se porter sur la Tamina, au bord de laquelle se trouvent les bains de Pfeffers. Visité notamment par Cooper, Walsh, Dumas et Andersen, l'endroit devient pour beaucoup un lieu emblématique dont l'intérêt médical est relégué au second plan. Soulignant l'aspect infernal du chemin menant à l'ancienne source thermale, les visiteurs inscrivent en effet le site dans une vision fantastique teintée de mythologie. C'est également dans les environs de Ragaz que certains évoquent le mythe d'un cours originel du fleuve ou d'une possible modification de celui-ci en direction du lac de Wallenstadt, motif souvent relayé par les guides de voyage, en particulier au XIX<sup>e</sup> siècle.

À Reichenau, nombre de voyageurs<sup>2324</sup> placent sous le signe du souvenir de Louis-Philippe la jonction des bras antérieur et postérieur du Rhin, laquelle est diversement perçue : Töpffer y distingue l'union paisible de deux « grands personnages », tandis que, regardant vers l'ouest, Cooper évoque une division, point de vue unique dans notre corpus.

Associé par certains à l'histoire locale, le Rhin antérieur suscite l'intérêt de visiteurs intrigués, comme Walsh, par l'origine du « véritable Rhin ». Mais bien que le

---

<sup>2323</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>2324</sup> Outre les Français Théobald Walsh, Alexandre Dumas et Jules Michelet, le séjour de Louis-Philippe à Reichenau a été évoqué par les Suisses Rodolf Töpffer et Beat Fidel Zurlauben ainsi que par le Danois Hans Christian Andersen. Cette notoriété est probablement liée au fait que la plupart des guides (Ebel, Murray, Baedeker et Joanne) y font allusion.

lac Toma figure dans certains récits (Töpffer, Hugo), c'est la source du Rhin postérieur qui est perçue pour la plupart comme l'origine du fleuve. Son décor idyllique dépeint par Boileau est cependant remis en cause (Chateaubriand et Walsh). Par ailleurs, certains intègrent les deux principaux bras du Rhin dans une problématique d'ordre linguistique : alors que Cooper déplore la multiplicité des dialectes parlés dans la vallée du Rhin antérieur, Michelet donne au Rhin dans les Grisons, par le biais de la langue romanche, une identité italienne connotée positivement.

À la Viamala, les voyageurs sont surtout sensibles au gigantisme de l'élément minéral qui parvient à contraindre le Rhin, lequel voit ainsi son énergie diminuée. Si l'approche de Walsh et Töpffer relève du sublime, celle de Michelet, qui voit dans cette région les vestiges d'événements cataclysmiques, ravive une perception ancienne du paysage dans laquelle la montagne était un locus horribilis.

Présente chez Walsh, Töpffer, Chateaubriand et Hugo, l'anthropomorphisation du fleuve sur ce tronçon est un motif récurrent, peut-être en raison de l'assimilation de la source à une naissance. Thématisée par Hugo, la métaphore est étendue à la genèse de la Suisse elle-même.

### ***3-3-4 Le secteur des sources du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : bilan***

Ce secteur s'est lentement érigé en destination à part entière. Restant peu accessibles, les sources du Rhin antérieur et du Rhin postérieur, bien que régulièrement évoquées, ont cependant rarement constitué un but d'excursion, hormis chez les savants. Concentrant leur attention sur d'autres sites, les visiteurs se tournent alors vers la Tamina, les bains de Peffers et la Viamala. Bien que cette dernière ait perdu sa réputation de dangerosité, ils sont nombreux à y faire l'expérience du sublime. Si l'aspect du Rhin dans la gorge demeure un thème majeur des descriptions du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'on perçoit au siècle suivant un infléchissement : portant davantage leur regard sur l'élément minéral dont ils soulignent la démesure, les voyageurs font moins systématiquement allusion aux flots.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

L'exploitation de notre corpus a permis de proposer des réponses aux questions formulées dans l'introduction, lesquelles portaient sur l'existence du Rhin suisse en tant que destination à part entière et en tant qu'entité. Nous nous étions également interrogée sur le rôle du fleuve dans l'évolution de courants esthétiques tels que le sublime et le pittoresque ainsi que dans la construction de l'identité suisse.

Hormis dans les portfolios des petits maîtres, le Rhin suisse n'apparaît pas comme une entité à découvrir dans son ensemble. Ni les ouvrages descriptifs, ni les guides n'en font un sujet à part entière, et les voyageurs sont peu nombreux à l'avoir parcouru en totalité. Il n'est cependant pas rare qu'un tronçon du fleuve fasse partie de leur itinéraire. Évoquant le plus souvent plusieurs sites situés sur ses bords, la plupart de nos auteurs ont montré leur intérêt pour un cours d'eau dont ils ont pressenti la grande variété géographique et paysagère. Présentant en effet de multiples facettes, le segment helvétique du Rhin n'offre pas une image homogène. Cette diversité fait de celui-ci ce que nous sommes tentée d'appeler une « entité composite », à même d'offrir aux visiteurs un support à leurs considérations savantes, esthétiques, philosophiques ou intimes les plus variées.

Jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le voyage étant axé sur la découverte du monde et, par conséquent, sur l'observation scientifique, les écrits viatiques sur le Rhin suisse revêtent une valeur essentiellement documentaire. À partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle l'expérience personnelle commence à jouer un rôle primordial, les voyageurs trouvent sur les bords du Rhin suisse des paysages leur permettant de vivre l'expérience du sublime et d'en décrypter le fonctionnement. La cataracte de Schaffhouse en constitue un exemple suggestif. Mais à la suite des transformations subies par l'environnement immédiat de la chute, la perception de celle-ci devait peu à peu s'infléchir. La multiplication des constructions aux abords du site poussèrent en effet les observateurs à chercher le moyen d'affranchir le panorama d'éléments considérés comme parasites, en recourant notamment à la *camera obscura* du Schlössli Wörth.

L'art pictural a également tenté d'apporter une réponse à l'évolution des alentours de la chute en favorisant certains angles de vue et en dirigeant les regards vers l'activité humaine. Si les tableaux du Britannique Turner mettent encore en valeur le caractère

violent et grandiose de la cataracte, les petits maîtres suisses, eux, en livrent une image idéalisée et harmonieuse, annonciatrice d'une évolution esthétique. La transformation des lieux semble avoir conduit certains d'entre eux à reconnaître l'inadaptation de la notion de sublime à rendre compte du phénomène inclus dans un paysage en mutation. Ainsi Cooper voit-il dans la cataracte de Schaffhouse un contre-exemple à sa conception du pittoresque, laquelle repose pour lui sur une tension entre le sublime et le beau que le site, à ses yeux, ne semble plus capable de fournir.

Préjudiciable à son image, l'altération des abords de la cataracte de Schaffhouse est probablement à l'origine de l'intérêt plus marqué des voyageurs, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, pour le reste du tronçon Bâle-Constance, auquel certains confèrent une signification universelle. Initiée par Walsh et Klingemann, cette tendance culmine chez les écrivains francophones (Hugo, Michelet), qui font de ce segment le support de leur définition de l'histoire. Dans le secteur des sources, la Via Mala qui, à la faveur de divers aménagements, a peu à peu perdu son caractère terrifiant, connaît, elle aussi, une certaine désaffection, dont profite sa voisine, la gorge de la Tamina, qui a conservé une apparence plus authentique.

Au contact du Rhin suisse, les voyageurs ont également développé de nouvelles formes de perception. Si l'approche visuelle domine dans la plupart des récits, elle se double fréquemment, surtout à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une prise en compte de l'ensemble des sensations perçues, faisant de la contemplation des paysages une expérience que les théoriciens de la littérature qualifieront au XX<sup>e</sup> siècle de « polysensorielle ». Le Rhin suisse présente la particularité de recéler plusieurs sites susceptibles d'offrir cette expérience tels que la chute de Schaffhouse, la Via Mala et les bains de Pfeffers. Nombreux sont les promeneurs à avoir été saisis par le bruit et l'humidité à la cataracte de Laufen et dans la gorge de la Tamina, ou bien à avoir éprouvé un sentiment vertigineux en tentant d'apercevoir le Rhin postérieur en contrebas de la « voie funeste ».

Si la dimension géographique et paysagère constitue un facteur essentiel dans l'approche du Rhin suisse, ce dernier revêt également une importance culturelle significative. Il est régulièrement mis en relation avec les habitants, les monuments, l'histoire et les confessions religieuses, particulièrement à Bâle, à Constance et à Schaffhouse. Dans la première de ces trois cités, qu'il contribue presque toujours à caractériser, le fleuve est fréquemment associé non seulement à la cathédrale, à Érasme et

au concile, mais aussi à la vie quotidienne des habitants. Toutefois, son rôle dans la perception esthétique de la ville ne se fait véritablement jour qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où Bâle a perdu son dynamisme culturel et intellectuel. À Constance, la vue du Rhin éveille inmanquablement chez les visiteurs le souvenir du concile et de Jean Hus. À Schaffhouse enfin, le pont Grubenmann, curiosité architecturale, attire l'attention des voyageurs. Dans chacune de ces trois villes, des personnalités locales, souvent des érudits, ouvrant leurs portes aux étrangers de passage, sont également associées à l'évocation du fleuve.

Par ailleurs, notre analyse a montré qu'un lien entre le Rhin et l'identité suisse existait chez quelques auteurs. Rappelons que Zschokke fait du serment prêté en 1424 à Trun, sur les bords du Rhin antérieur, un événement plus important que le serment du Grütli pour l'affirmation de la liberté suisse et que Klingemann voit dans le Rhin « noble » et « puissant » après son saut à Laufen le symbole de la Confédération. Quant à Hugo, il opère un rapprochement entre la genèse du fleuve et celle du « peuple » suisse, rapprochement relativisé toutefois par la métaphore du chêne, laquelle confère implicitement au secteur helvétique, comparé aux ramuscules de l'arbre, une importance mineure. Ces exemples étant peu nombreux, il convient sans doute de reconnaître que le Rhin occupe une place restreinte dans la construction de l'identité suisse. Relevée par plusieurs voyageurs, l'absence d'unité linguistique dans les régions traversées en constitue peut-être l'une des raisons. En outre, bien qu'arrosant une bonne partie de la Suisse, le Rhin, en raison de sa morphologie, ne remplit pas la fonction de voie de communication et, partant, de facteur d'identité qui aurait pu lui être assignée, ce qu'ont particulièrement bien perçu Bertola et Cooper.

Relativement peu significatif pour une définition de l'identité suisse, le fleuve joue, par contre, un rôle notable dans la construction identitaire au plan local. À Bâle, il contribue presque systématiquement à la caractérisation morphologique de la cité. À Schaffhouse, il est fréquemment présenté comme l'origine de l'existence de la ville et parfois même du canton éponyme. Dans les Grisons, il est régulièrement associé au pacte de 1424, présenté comme l'acte fondateur de la Ligue Grise.

Nos investigations ont également montré que le tronçon helvétique occupait chez certains auteurs une place inattendue dans l'économie générale du Rhin. Pour Karamzine, le Rhin bâlois incarne l'essence du fleuve dans sa globalité, tandis que Walsh établit entre ses parties suisse et allemande un véritable lien de complémentarité. Songeons aussi à

Goethe qui, à la vue de la cataracte de Schaffhouse en 1797, évoque le fleuve dans son ensemble. D'autres auteurs, tels que Chateaubriand, Hugo et Klingemann, considèrent le Rhin dans son intégralité comme une entité symbolique à laquelle le segment suisse est pleinement intégré. Dans leur anthropomorphisation du cours d'eau, la partie helvétique symbolise la jeunesse d'un être appelé à se développer et constitue une étape indispensable au fleuve pour atteindre sa pleine maturité. L'anthropomorphisation de ce dernier n'est, du reste, pas récente, puisqu'on en trouve la trace dès le XVI<sup>e</sup> siècle chez Érasme, lequel avait comparé le lac de Constance à une auberge où le cours d'eau vient reprendre des forces.

Il ressort également de notre recherche que le Rhin suisse a fourni aux voyageurs un support idéal à la construction de mythes. Initiée dès l'Antiquité par Ammien Marcellin, la légende d'une absence de mélange entre les eaux du lac de Constance et celles du fleuve a, pendant longtemps, aiguisé la curiosité des visiteurs qui ont cherché à vérifier sur le terrain les propos de l'historien romain, popularisés par la littérature viatique. Bien que moins ancienne, l'aura mythique développée autour de la chute de Laufen n'est pas en reste. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, son bruit assourdissant lui a valu d'être comparée aux cataractes du Nil, comparaison qui inspira peut-être Lamartine lorsqu'il qualifia le Rhin de « Nil de l'Occident ». Parfois comparée à un monstre, la cascade a également véhiculé une image martiale, puis infernale, par le biais du développement des motifs de l'« enfer d'eau » et du chaudron, avant d'être associée, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, à la mort d'un Britannique ayant tenté de la défier.

On se rappellera aussi l'idée d'une éventuelle modification du cours du Rhin alpin, lequel aurait pu ou pourrait un jour se diriger vers le lac de Wallenstadt, évitant ainsi celui de Constance. Quant à la légendaire inhospitalité de la Via Mala, il semble qu'elle se soit retrouvée au cœur d'une mystification destinée à limiter la concurrence commerciale transalpine. Par ailleurs, bien que fréquemment remise en cause, la réputation de dangerosité de la « voie funeste » a été savamment entretenue par certains voyageurs cherchant à démontrer leur témérité.

Le caractère mythique de ces lieux s'étant quelque peu émoussé au fil des siècles, les voyageurs ont alors recherché d'autres sites capables de satisfaire leurs attentes. C'est ainsi que la gorge de la Tamina, par exemple, qui aujourd'hui encore conserve l'aspect effroyable dépeint par les voyageurs dès le XVII<sup>e</sup> siècle, a vu se développer, surtout à

partir du XIX<sup>e</sup> siècle, une fantasmagorie liée à l'image de l'enfer, motif traditionnellement appliqué à la cataracte de Schaffhouse.

S'il semble donc avéré que se soit développé autour de certains sites du Rhin suisse un imaginaire fluvial original, il reste lié à des expériences individuelles, à la différence de l'imaginaire collectif qui a prospéré autour de son homologue allemand.

## NOTICES BIOGRAPHIQUES

ALTMANN, Johann Georg (1695-1758)

Né à Zofingen dans l'actuel canton d'Argovie, ce pasteur, professeur de rhétorique et de grec, compte parmi les Lumières bernoises. C'est aussi une figure de l'alpinisme naissant<sup>2325</sup>. Auteur de nombreux ouvrages relatifs à la Suisse et aux Alpes, il publie, à l'instar de Bodmer et de Breitinger, de nombreuses revues hebdomadaires. Il est également le principal éditeur, en 1730, de *L'État et les délices de la Suisse*, ouvrage né de la fusion de *L'État de la Suisse, écrit en 1714* (Amsterdam, 1714) par le diplomate anglais Abraham Stanyan et des *Délices de la Suisse* (Leyde, 1714) du pasteur vaudois Abraham Ruchat, deux œuvres marquantes pour l'évolution de l'image de la Suisse. Altmann en fit un ensemble composite qui devint rapidement un ouvrage de référence pour les voyageurs et contribua largement à l'idéalisation de la Suisse aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Sarga Moussa signale l'existence de trois autres éditions en 1764, 1774 et 1778 ainsi que d'une traduction en allemand sous le titre de *Ueber das Interessanteste in der Schweiz* (Leipzig, 1777-1780). Il semble exister aussi une édition française de 1776<sup>2326</sup>.

ANDERSEN, Hans Christian (1805-1875)

Écrivain danois, né à Odense dans une famille pauvre, il a quatorze ans lorsqu'il part pour Copenhague dans l'espoir d'y devenir célèbre en tant qu'auteur dramatique. En 1823, après trois années difficiles, il rencontre Jonas Collin, directeur de théâtre qui devient son ami et mécène. Ayant obtenu une bourse, Andersen entre à l'université en 1828. Deux ans plus tard, il entame une longue série de voyages à travers toute l'Europe, notamment en Suisse, où il revient à de nombreuses reprises. Il découvre la France, puis l'Italie où il tombe sous le charme de Rome. Habitué à l'obscurité et au brouillard, l'homme du nord se montre particulièrement sensible à la luminosité.

---

<sup>2325</sup> Voir : MOUSSA, Sarga, « ALTMANN, Johann Georg », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1571-1572 et STUCKER, Hanspeter, « ALTMANN, Johann Georg », 21/05/2001, <http://hls-dhs-dss.ch/textes/f/F10500.php>.

<sup>2326</sup> ALTMANN, Johann Georg, *État et délices de la Suisse ou description historique et géographique des 13 cantons suisses et de leurs alliés*, 4 t., Bâle, Emanuel Tourneisen, 1776. Exemplaire conservé dans le fonds patrimonial de la médiathèque Louis Aragon du Mans.



Auteur d'innombrables contes connus dans le monde entier, il a également écrit plusieurs romans ainsi que les récits de ses voyages en Espagne, en Suède et au Portugal. Il meurt à Copenhague en 1875.

ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard (1724-1793)

Né à Hanovre en 1724, ce pharmacien et naturaliste avait fréquenté les universités de Berlin et de Leyde. À l'occasion de ses voyages d'étude, il noua des relations d'amitié avec les savants les plus célèbres de son temps : ce fut notamment le cas en Suisse où il rencontra en 1763 Daniel Bernoulli, Johannes Gessner et Jean-André Deluc. Ayant succédé à son père à la tête de la « Hofapotheke » de Hanovre, Andreae se consacra à la rédaction d'ouvrages de physique et de chimie. Il fonda également un cabinet d'histoire naturelle dont il laissa un catalogue raisonné.

AUDIN, Jean-Marie Vincent, dit Richard (1793-1851)

Né à Lyon en 1793, Audin fut longtemps libraire à Paris. Spécialisé dans l'histoire religieuse, il est l'auteur de monographies consacrées à la Réforme et au protestantisme ainsi qu'à Léon X et Henri VIII, conçues d'un point de vue catholique. Audin s'essaya également à la critique littéraire et à la politique, mais c'est surtout grâce à ses guides de voyage qu'il se fit une renommée, sous le pseudonyme de Richard.

BAEDEKER, Karl (1801-1859)

Né à Essen en 1801, Karl Baedeker est le fondateur d'une maison d'édition allemande spécialisée dans les guides touristiques. Il prend pour modèle les guides de l'Anglais Murray avec lequel il s'associe pendant un temps. À partir des années 1870, les éditions Baedeker, qui restent dans le giron familial jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale<sup>2327</sup>, finissent par supplanter celles de Murray.

Publié en allemand et en français en 1832, le premier Baedeker est consacré à la vallée du Rhin de Mayence à Cologne. D'autres guides sur le Rhin et la Suisse suivent dans les deux langues, comme *Le Rhin de Bâle à Düsseldorf*, *Les bords du Rhin – De la*

---

<sup>2327</sup> Cinq Baedeker se succèdent à la tête de la maison d'édition de 1832 à la Seconde Guerre Mondiale.

*frontière suisse à la frontière de Hollande*<sup>2328</sup> et *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*<sup>2329</sup>.

BERTOLA DI GIORGI, Aurelio (1753-1798)

Ce grand poète et écrivain italien voit le jour à Rimini en 1753. Il y fait une partie de ses études qu'il achève à Todi. De retour à Rimini en 1769, Bertola entre dans l'ordre des Olivétains bien que ne ressentant pas de vocation. En 1773, il obtient la chaire d'histoire et de géographie à l'Académie de marine de Naples, puis est nommé professeur d'histoire à l'université de Pavie en 1783. En 1787, il effectue un voyage en Rhénanie et en Suisse, au cours duquel il rencontre Lavater et Salomon Gessner (dont il avait traduit les œuvres). Auteur de la première histoire de la poésie allemande en langue italienne, Bertola est considéré comme un médiateur culturel entre l'Allemagne et l'Italie. Il meurt à Rimini en 1798.

BLEULER père (1758-1823) et fils (1787-1857) et (1792-1850)

À la fois artistes, éditeurs et hommes d'affaires, les Bleuler voient également leur nom attaché à la catégorie des « petits maîtres ». La réputation de la famille commence à se forger dès 1783 lorsque Johann Heinrich (1758-1823), installé à Zurich, édite des gravures de la ville et de ses environs, avant de proposer, à partir de 1785, « quelques nouvelles vues de Suisse intéressantes »<sup>2330</sup>. Après leur mariage l'année suivante, Johann Heinrich Bleuler et son épouse s'établissent à Feuerthalen, tout près de Schaffhouse, où ils font l'acquisition d'un bâtiment, la Heinrichsburg, à proximité du pont franchissant le Rhin. Ils y développent leur activité éditoriale, avant de la transférer, en 1798, au château de Laufen qu'ils prennent alors en fermage. La destruction du pont sur le Rhin en 1799 occasionne la démolition de la Heinrichsburg, toujours en leur possession, entraînant pour eux une importante perte financière. Suite à des complications administratives, les Bleuler sont contraints de quitter le château de Laufen pour revenir à la Heinrichsburg, qu'ils viennent de faire reconstruire et où ils poursuivent la production de vues

---

<sup>2328</sup> Ces deux ouvrages connurent plusieurs rééditions, à partir de 1846 pour le premier et à partir de 1859 pour le second.

<sup>2329</sup> BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, 1854.

<sup>2330</sup> RUTISHAUSER, Werner, *op. cit.*, p. 12.

paysagères de la Suisse. À partir de 1815, Johann Heinrich Bleuler associe ses fils les plus âgés Heinrich (1787-1857) et Louis (1792-1850) à la gestion de l'entreprise familiale, après les avoir formés dans ses propres ateliers.

En 1821, deux ans avant la mort de leur père, Heinrich et Louis prennent la tête de la maison d'édition. Mais rapidement, les deux frères se séparent professionnellement, et Louis crée à Schaffhouse sa propre entreprise de fabrication de vues qu'il entend écouler à l'étranger. Après quelques tentatives infructueuses, il fait l'acquisition, en 1833, du château de Laufen, revenant ainsi en tant que propriétaire dans les murs d'où son père avait été chassé quelques décennies auparavant.

BRUN, Friederike (1765-1835)

Née en 1765 à Tonna, dans le duché de Gotha (Thuringe), la jeune Friederike Munter suit à Copenhague son père Balthasar, célèbre prédicateur protestant, appelé aux fonctions de ministre de la paroisse allemande de Saint-Pierre. Sa famille entretenant des relations avec des poètes et écrivains tels que Klopstock, la jeune fille développe très tôt un goût prononcé pour la littérature et est encouragée dans ses premiers essais poétiques par les frères Stolberg.

En 1783, elle épouse à Copenhague Constantin Brun, administrateur des Indes occidentales. Atteinte de surdité au cours de l'hiver 1788-1789, Friederike Brun se réfugie dans les études littéraires. Au cours d'un voyage en Suisse et en France en 1791 en compagnie de son mari, elle fait la connaissance de Charles-Victor de Bonstetten et de Jean de Müller   Genève, et de Friedrich von Matthisson   Lyon. Ces trois hommes occuperont une place importante dans sa vie, Matthisson et de Müller sur un plan littéraire, Bonstetten en tant qu'ami très proche. Son amitié pour ce dernier ne se démentant pas au fil du temps, la jeune femme le rejoint en Suisse et parcourt en sa compagnie les bailliages du Tessin en 1795. De ces pérégrinations naît le *Tagebuch einer Reise durch die  stliche, südliche und italienische Schweiz, ausgearbeitet in den Jahren 1798-1799*. Avant de s'éteindre à Copenhague en 1835, Friederike Brun fait de nombreux autres séjours en Suisse qui donneront également lieu à des relations écrites.

BÜRDE, Samuel Gottfried (1753-1831)

L'écrivain Samuel Gottfried Bürde est né à Breslau (Silésie) en 1753. Après des études à Halle, il exerce des fonctions d'enseignement et de surveillance dans une institution scolaire avant de devenir, en 1778, le secrétaire du baron von Haugwitz, futur ministre d'État prussien, avec lequel il se lie d'amitié. En 1779, Bürde entame en compagnie de celui-ci un voyage en Suisse et en Italie dont il rend compte dans *Erzählung von einer gesellschaftlichen Reise durch einen Theil der Schweiz und des obern Italiens*. À partir de 1781, il exerce diverses fonctions administratives à Breslau et reçoit en 1815 le titre de conseiller à la Cour.

Auteur d'œuvres poétiques et de cantiques, Bürde s'essaie également à l'écriture dramatique. Ses écrits en prose sont nombreux. Il meurt en 1831, au cours d'un voyage à Berlin.

CHATEAUBRIAND, François-René de (1768-1848)

Né à Saint-Malo le 4 septembre 1768, François-René de Chateaubriand mène une existence partagée entre la Bretagne et Paris, ponctuée de nombreux déplacements. Son départ pour l'Amérique en 1791 lui permet de s'éloigner un temps des troubles révolutionnaires et lui procure une source d'inspiration pour ses œuvres futures. L'année suivante, il rejoint l'armée des Princes à Trèves. Mais suite à la dissolution de sa compagnie, il gagne Jersey. Au lendemain de l'exécution de Louis XVI, Chateaubriand s'établit à Londres où il mène une vie misérable avant d'enseigner le français dans le Suffolk. Fréquentant d'autres émigrés, il commence la rédaction de *l'Essai sur les révolutions*, publié à Londres en 1797. Ayant obtenu un permis de séjour à Paris, l'écrivain revient en France après le coup d'État du 18 Brumaire, avant d'être radié de la liste des émigrés en 1801 et nommé ambassadeur à Rome en 1803. Comme l'atteste une lettre datée de 1838, c'est dans la cité éternelle qu'il conçoit l'idée des *Mémoires d'outre-tombe*. Envoyé ensuite dans le Valais, il démissionne en signe de protestation après l'exécution du duc d'Enghien en 1804.

Au cours de l'année 1805, sa liaison avec Delphine de Custine, entamée deux ans plus tôt, prend fin. Se rendant ensuite à Coppet, Chateaubriand rencontre Madame de Staël, puis effectue de juillet 1806 à juin 1807 un voyage en Orient dont il tire en 1811

*l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Élu à l'Académie française la même année, il débute la rédaction des *Mémoires*. Après les « Cent-jours » et le début de la seconde Restauration, Chateaubriand, devenu ministre de l'Intérieur par intérim, puis ministre d'État et enfin pair de France, suit Louis XVIII en exil. Le voyage prend pour lui une signification politique. Auteur d'un pamphlet dans lequel il fustige l'anarchie générée par les institutions républicaines, mais propose aussi d'atténuer le pouvoir du monarque par celui des Chambres, l'écrivain est privé en 1816 de son titre de ministre d'État. Installé à Paris, il se consacre aux *Mémoires*. Promu ministre des Affaires étrangères en 1822, il est chassé de son poste et rejoint sa femme à Neuchâtel avant de regagner Paris. De 1826 à 1831, il évolue entre Lausanne, Rome, Genève et Paris. Accusé d'avoir soutenu la duchesse de Berry, il est arrêté en 1832. Libéré presque aussitôt, il part à nouveau pour la Suisse à la recherche d'un refuge.

Après avoir effectué de nombreux voyages durant les quinze dernières années de sa vie, Chateaubriand s'éteint en 1848 à son domicile de la rue du Bac à Paris, où il résidait depuis 1838. Trois mois après sa disparition commence la publication des *Mémoires*, qui se poursuit jusqu'en 1850.

COOPER, James Fenimore (1789-1851)

Né à Burlington dans le New Jersey, Cooper grandit dans la colonie Cooperstown fondée par son père, dans l'État de New York. Il entre à quatorze ans à l'Université Yale. Renvoyé trois ans plus tard à cause d'une facétie d'étudiant, il sert comme officier dans la marine américaine jusqu'en 1811, puis épouse Susan Augusta de Lancey qui lui donnera sept enfants. Passionné par les grands espaces et la nature sauvage, il nourrit tôt le plus vif intérêt pour la littérature. Son premier roman *Precaution* (1820) passe inaperçu, mais le second, *The spy* (1821), lui apporte le succès. Une grande partie de l'œuvre de Cooper met en scène les tribus indiennes. Lorsqu'il s'installe en Europe avec sa famille en 1826, le romancier vient de publier *Le dernier des Mohicans*, deuxième volume du cycle des *Histoires de Bas-de-cuir*. Arrivant en Suisse en juillet 1828 en compagnie de ses proches, il s'établit pour plusieurs mois à Berne, point de départ de plusieurs excursions : en août 1828, il découvre en famille les cantons du nord, Schaffhouse et ses chutes, puis se rend en septembre avec un guide dans les Alpes, plus particulièrement dans les Grisons. Lors d'un second passage en Suisse en 1832, il se rend à nouveau aux chutes. De retour aux

États-Unis en 1833, Cooper s'installe dans l'État de New York et meurt à Cooperstown en 1851.

CORYATE, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du révérend George Coryate, cet écrivain et voyageur naît probablement en 1577, à Oldcombe, dans le Somerset. Après ses études à Oxford, il entre au service du prince de Galles Henri. En 1604, il est élu *speaker* de la Chambre des Communes et juge à la cour du comté de Lancaster. En 1608, il entreprend un voyage à travers l'Europe devant le mener jusqu'à Venise ; il en tire un récit intitulé *Crudities*, publié en 1611. C'est au cours de ce périple que Coryate traverse la Suisse et entre en contact avec le cours helvétique du Rhin. Bien qu'ardent partisan de la suprématie anglaise au sein des pays protestants, il ne place pas les affaires religieuses au centre de ses préoccupations lors de ce voyage. Parti en 1612 pour l'Inde, il y est emporté cinq ans plus tard par la dysenterie.

COXE, William (1748-1828)

Historien devenu archidiacre de Salisbury, Coxe est né à Londres en 1748. Entré dans les ordres en 1772 après des études à Eton et à Cambridge, il est nommé pasteur à Denham, puis se consacre à l'éducation du fils du duc de Malborough. Malade, il doit bientôt renoncer à cet emploi. Pendant l'été 1776, il accompagne le fils du comte de Pembroke dans un périple helvétique, conçu non pas comme une simple étape sur la route de l'Italie mais comme un circuit organisé dans les montagnes suisses<sup>2331</sup>. Le récit qui s'ensuit, intitulé *Sketches of the Natural, Civil and Political State of Switzerland* (1779), connaît un vif succès, tout comme sa première traduction en français (1781 et 1782), due à Louis-François Ramond de Carbonnières. En 1779, un second voyage conduit Coxe à étendre ses observations à l'empire russe. Il effectue trois autres déplacements sur le continent (en 1785-1786, 1786-1787 et 1794) dont seuls les deux premiers l'amènent à fouler de nouveau le sol helvétique (en 1785 et en 1787). Devenu recteur de Bemerton en 1788, Coxe jouit jusqu'à la fin de sa vie d'une position aisée et meurt en 1828.

---

<sup>2331</sup> SCHAMA, Simon, *op. cit.*, p. 547.

CUSTINE, Astolphe, marquis de (1790-1857)

Second fils d'Armand de Custine et de Delphine de Sabran, Astolphe de Custine est né le 28 mars 1790 au château de Niderviller en Lorraine au sein d'une famille aristocratique entièrement dévouée au service du roi. Envoyé en mission auprès du duc de Brunswick, chef des armées coalisées, son père est arrêté et condamné à mort par la Convention en janvier 1794 et exécuté. Suspecte aux yeux du Comité de salut public, sa mère est emprisonnée. Le garçonnet est confié aux soins d'une nourrice. De retour en Lorraine en 1795, la famille de Custine confie l'éducation du jeune Astolphe à un précepteur alsacien.

Évoluant au sein du monde littéraire, Delphine de Custine devient l'amie de Madame de Staël (qui lui dédicace son roman *Delphine* en 1802) et entame une liaison avec Chateaubriand. Passant régulièrement l'hiver à Paris, la famille de Custine se sépare de sa propriété lorraine pour s'installer en 1804 à Fervaques, en Normandie. Madame de Custine entretient, à partir de 1808, une liaison avec le médecin David Ferdinand Koreff. Mais un proche ami de ce dernier, Joseph Fouché, ministre de la Police de Napoléon I<sup>er</sup>, étant tombé en disgrâce, la famille rompt avec l'Empire en 1810. Les Custine se rendent en Allemagne et en Suisse en 1811, puis en Italie l'année suivante. En 1814, Madame de Custine et son fils rejoignent à Bâle Louis XVIII et le comte d'Artois. C'est sur le voyage de 1811 que se base la partie des *Mémoires et voyages*<sup>2332</sup> du marquis de Custine consacrée à la Suisse. Au début de la Restauration, Astolphe entre dans l'armée avec le grade de major et s'intéresse à la diplomatie. Il est aux côtés de Talleyrand lors du Congrès de Vienne en 1815. Les liens avec le monde littéraire initiés par sa mère ne se démentent pas. Astolphe aurait pu épouser Albertine de Staël s'il l'avait souhaité. Il fait la connaissance de Goethe en 1816, lors d'un séjour à Francfort. À Paris, il fréquente les salons de la noblesse. Mais des rumeurs circulent sur les liaisons homosexuelles de cet aristocrate marié et père de famille. Custine fugue en Angleterre en compagnie d'un jeune homme de six ans son cadet, Édouard de Sainte-Barbe. Peu après le décès de son épouse en 1823, il est retrouvé nu dans un fossé, après avoir été roué de coups lors d'un rendez-vous avec un amant, officier de surcroît. L'affaire défraye la chronique. Une telle scène ne peut qu'offenser une noblesse française que l'Histoire vient déjà de mettre à

---

<sup>2332</sup> *Mémoires et voyages – ou Lettres écrites à diverses époques, pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre et en Écosse.*

mal. Francine-Dominique Liechtenhan parle d'un « événement catastrophique » qui contraint le jeune homme à disparaître à Fervaques en compagnie de sa mère et de Sainte-Barbe<sup>2333</sup>.

Après le décès de son fils et de sa mère en 1826, le marquis effectue plusieurs voyages en compagnie de son amant. Il publie *Olivier* en 1826 et *Aloys ou le Religieux du mont Saint Bernard* en 1829. Installé à Paris, il se lie aux artistes romantiques tels que Théophile Gauthier et Stendhal, et écrit deux nouveaux ouvrages, *Le monde comme il est* (1835) et *L'Espagne sous Ferdinand VII* (1838), pour lequel il reçoit les encouragements d'Honoré de Balzac. Suite à la trahison de son jeune amant et en proie à une profonde crise morale, Custine part pour l'Italie où il rédige le récit de son séjour en Russie de 1839. Publié en 1843, l'ouvrage rencontre un vif succès tant en France qu'à l'étranger. Custine mène ensuite une vie assez retirée à Paris où il assiste aux journées de février 1848. En décembre 1851, il est à Rome lorsqu'il apprend le coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte. Il se montre favorable au rétablissement de l'Empire en 1852. Astolphe de Custine meurt le 25 septembre 1857.

DEPPING, Georges-Bernard (1784-1853)

Né à Münster (Westphalie) en 1784, cet historien et géographe d'origine allemande sera naturalisé français en 1827. Venu à Paris à l'âge de 19 ans, il donne des cours de langue et travaille pour des libraires avant de se consacrer pleinement à l'écriture. Son bilinguisme lui permet de collaborer à des journaux français, allemands et suisses. Auteur de plusieurs ouvrages sur la Confédération helvétique, Depping, grand érudit, s'intéresse à de nombreux autres sujets, historiques ou géographiques. Son livre intitulé *La Suisse ou tableau historique* paraît en 1822<sup>2334</sup>.

DUMAS, Alexandre (1802-1870)

Alexandre Dumas n'a que quatre ans lorsque son père, ancien général d'Empire en disgrâce, meurt en 1806. Devant subvenir à ses propres besoins, le jeune garçon est contraint de négliger ses études et devient clerc d'avoué à Villers-Cotterêts, sa ville

---

<sup>2333</sup> LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *op. cit.*, p. 10-11.

<sup>2334</sup> DEPPING, Georges-Bernard, *La Suisse ou tableau historique*, 4 tomes, Paris, Eymery, 1822.



natale. Parti tenter sa chance à Paris en 1823, Dumas trouve un emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de la chancellerie du duc d'Orléans. Sa subsistance ainsi assurée, le jeune homme, avide de gloire littéraire, décide de combler les lacunes de sa formation en autodidacte.

Après de modestes débuts au théâtre de boulevard, Dumas connaît le succès avec son drame *Henri III et sa cour* (1829), devenant le pionnier du « théâtre historique » d'inspiration nationale. Toutes les œuvres de cet auteur réputé prolifique ne sont cependant pas de qualité égale. Sa collaboration entre 1839 et 1851 avec un jeune professeur du Lycée Charlemagne nommé Maquet laisse de surcroît planer quelques doutes sur la paternité de certains ouvrages. Si l'histoire est pour lui une véritable source d'exaltation, que ce soit au théâtre ou dans le roman, Dumas se distingue également dans un genre très particulier, celui du « grand reportage », dont il est considéré comme le premier maître. La série de ses *Impressions de voyage*<sup>2335</sup>, qui remporte un vif succès, est le fruit de ses nombreux déplacements à travers l'Europe. Celui effectué en Suisse en 1832 constitue la base du volume intitulé *Impressions de voyage – En Suisse*, dont une édition illustrée est signalée en 1853. Il pourrait s'agir de celle sur laquelle nous nous appuyons mais où ne figure aucune date<sup>2336</sup>.

Touchant à plusieurs reprises à la politique, le plus souvent sans succès, Dumas doit aussi fuir ses créanciers et la censure de Napoléon III. C'est par exemple pendant son exil en Belgique, à partir de 1851, qu'il écrit ses *Mémoires*. En 1860, il rejoint l'expédition de Garibaldi en Sicile. Malgré les gains importants rapportés par le succès de ses nombreux ouvrages, l'auteur des *Trois mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo* termine ses jours à la charge de ses enfants, ruiné par le train de vie digne d'un grand seigneur de l'Ancien Régime qu'il s'était accordé.

EBEL, Johann Gottfried (1764-1830)

Né dans le Brandebourg, cet homme politique docteur en médecine a fait ses études à Francfort-sur-l'Oder et à Vienne. Après deux années passées à Zurich, il publie en 1793 la *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*. Admirateur de la Révolution française, il part pour Paris en 1796 et réfléchit aux

---

<sup>2335</sup> *Impressions de voyage*, 1835-1859.

<sup>2336</sup> Notre édition de référence renferme de nombreuses illustrations mais aucune date de publication n'est indiquée.

réformes à introduire en Suisse où il s'installe définitivement à partir de 1801. Devenu citoyen de la République helvétique, puis bourgeois de Zurich à partir de 1803, il réside principalement dans cette ville d'où il entreprend de nombreuses excursions à travers toutes les régions suisses. Les nombreux renseignements recueillis sur le sol et la nature lui valent la réputation d'un excellent géologue et contribuent à enrichir ses diverses publications. Considéré comme un précurseur dans le domaine des guides de voyage, plus particulièrement de ceux consacrés à la Suisse, Ebel est pris comme référence par de nombreux auteurs tels que John Murray (pour son *Handbook for Travellers in Switzerland*)<sup>2337</sup> et par l'éditeur géographique Hyacinthe Langlois<sup>2338</sup>. À l'instar d'Aloys Schreiber, il est copié ou utilisé par la quasi-totalité des éditeurs de guides<sup>2339</sup>.

ÉRASME, Didier (1467 ou 1469-1536)

Trois ans après son ordination, Érasme de Rotterdam quitte les Pays-Bas en 1495 pour parcourir l'Europe. Après avoir étudié la théologie à Paris jusqu'en 1499, le jeune prêtre séjourne en Angleterre où il subit l'influence des doctrines évangélistes de Thomas More<sup>2340</sup> et John Colet<sup>2341</sup>. À l'issue d'un séjour à Rome (1506-1509), Érasme revient en Angleterre, puis effectue un premier séjour à Bâle d'août 1514 à mai 1516. Accueilli avec enthousiasme par les hommes de science qui, à l'en croire, étaient particulièrement nombreux dans la ville, il vient contrôler l'impression de son *Nouveau Testament* sur les presses de Johannes Froben. Ayant regagné les Pays-Bas en 1516, il est nommé conseiller de Charles Quint et entame une longue correspondance avec Luther qui tente en vain de le gagner à la Réforme.

Revenu à Bâle pour des raisons éditoriales en 1521, Érasme fait de la cité rhénane sa patrie d'adoption jusqu'au passage brutal de celle-ci à la Réforme en 1529. Indigné par les excès des iconoclastes et se sentant en danger, l'humaniste quitte la ville en avril pour

---

<sup>2337</sup> RAUCH, André, *op. cit.*, p. 97.

<sup>2338</sup> GUILCHER, Goulven, « Naissance et développement du guide de voyage imprimé : du guide unique à la série, une stratégie de conquête des lecteurs ? », in : CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne et al. (éd.), *op. cit.*, p. 85.

<sup>2339</sup> *Ibid.*, p. 85-86.

<sup>2340</sup> MORE, Thomas (1478-1535) : ce philosophe, homme politique et théologien anglais fut décapité pour avoir refusé de reconnaître l'autorité religieuse que le roi Charles VIII s'était octroyée. Son essai politique et social *L'Utopie* est considéré comme son œuvre majeure.

<sup>2341</sup> Ecclésiastique et pédagogue anglais, John Colet (1466 ?-1519) propagea l'idéal humaniste. Il remit en cause certains préceptes de l'Église catholique tels que le célibat des prêtres et la confession, sans pour autant passer à la Réforme.

se réfugier à Fribourg-en-Brisgau, cité catholique et impériale, où certains de ses amis l'avaient précédé. La situation s'étant apaisée, il revient pour la troisième fois à Bâle en juin 1535 afin de contrôler l'impression de sa dernière œuvre, *L'Ecclésiaste*, et meurt un an plus tard. En dépit de sa fidélité au pape, les Bâlois réformés lui rendent officiellement hommage le 18 juillet 1536 par des funérailles à la cathédrale qui abrite toujours son tombeau.

GOETHE, Johann Wolfgang von (1749-1832)

Né à Francfort-sur-le-Main dans une famille bourgeoise aisée, Goethe étudie le droit à Leipzig (1765-1768), puis à Strasbourg à partir de 1770. C'est là qu'il rencontre Herder et découvre l'architecture gothique. De retour à Francfort en 1771, il occupe les fonctions de conseiller juridique à la Cour impériale.

En 1775, Goethe effectue un voyage en Suisse dans le but d'apaiser la passion qu'il voue à Lili Schönemann, avant de s'établir à Weimar à l'invitation du duc Charles-Auguste. Il y rencontre Charlotte von Stein, qui exerce sur lui une influence déterminante. Ressentant le besoin de s'éloigner, Goethe reprend en 1779 le chemin de la Suisse en compagnie du duc. Puis, lassé de ses fonctions administratives, il séjourne deux ans en Italie (1786-1788), notamment à Rome, où il travaille à son *Faust*, à la réécriture d'*Iphigénie auf Tauris* et aux *Römische Elegien*. De retour à Weimar, il rencontre Christiane Vulpius, qui lui donnera cinq enfants.

En 1794 débute la grande amitié de Goethe avec Schiller, lequel l'encourage à terminer son *Faust* et les *Wilhelm Meister - Lehrjahre*. En 1797, alors qu'il se rend en Italie, Goethe est contraint de s'arrêter en Suisse en raison des guerres napoléoniennes. De ce troisième passage en terre helvétique naît l'ouvrage *Reise in die Schweiz 1797* (1833), compilation de notes éditée après le décès de l'auteur par Eckermann, son secrétaire depuis 1823. De 1811 à 1822, Goethe publie ses souvenirs de jeunesse sous le titre *Dichtung und Wahrheit*. On lui doit également un certain nombre de travaux scientifiques dans les domaines de l'optique, de la minéralogie, de la paléontologie et de la botanique. Durant la dernière partie de sa vie, il se consacre au second volet du *Wilhelm Meister* (*Wanderjahre*, 1821/1829) ainsi qu'au *Faust II* (1832).

HALEM, Gerhard Anton von (1752-1819)

Gerhard Anton von Halem naît le 2 mars 1752 à Oldenbourg d'un père conseiller à la chancellerie. Après de brillantes études de droit à Francfort-sur-l'Oder, à Strasbourg et à Copenhague, il obtient le grade de docteur. Il effectue la plus grande partie de sa carrière juridique dans sa ville natale, où il exerce les fonctions d'assesseur au tribunal civil et de conseiller à la chancellerie. Le duché d'Oldenbourg ayant été incorporé à l'Empire français en 1810, Halem est nommé conseiller à la Cour impériale de justice à Hambourg. Lorsque les Alliés rendent son indépendance à l'Allemagne du nord, il se retire à Eutin, où il meurt le 4 janvier 1819.

En tant que fonctionnaire public, Halem joua un rôle important à Oldenbourg qui lui doit une réforme de la procédure et des améliorations dans la liturgie et dans les institutions charitables. Il est également à l'origine de la Société littéraire d'Oldenbourg, fondée sur le modèle de celle de Hambourg. Halem édita aussi un journal ainsi que la revue *Irene* (1801-1805), recueil mensuel de littérature. Auteur d'une *Histoire du duché d'Oldenbourg* (1794-1796) et de biographies de Pierre le Grand et du comte Münnich d'Oldenburg, il publia par ailleurs les *Blicke auf einen Theil Deutschlands, der Schweiz und Frankreichs bey einer Reise vom Jahre 1790* (1791), dans lesquelles s'expriment ses sympathies pour les idées de la Révolution française.

HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz (1742-1792)

Né en 1742 près d'Eutin, dans le Holstein, Hirschfeld s'intéresse à l'histoire, à la philosophie, aux antiquités et à l'esthétique, ainsi qu'aux beaux-arts dont il s'efforce de comprendre le fonctionnement et les évolutions. À la demande de son père pasteur, il étudie également la théologie. D'abord précepteur de la princesse de Holstein-Gotthorp, future reine de Suède, il accompagne en voyage de 1765 à 1767 les deux frères de cette dernière en qualité d'informateur et de secrétaire, périple dont les *Briefe über die vornehmsten Merkwürdigkeiten der Schweiz – Zum Nutzen junger Reisender* (1769) sont le fruit. Professeur de philosophie à Kiel à partir de 1770, il développe à la même époque un goût particulier pour les arts ornementistes et pour le dessin des jardins. Devenu sujet danois lors de l'incorporation du Holstein au Danemark en 1777, Hirschfeld occupe les fonctions de conseiller au tribunal de Kiel. Poursuivant parallèlement la rédaction

d'ouvrages et de recueils de périodiques, il s'intéresse à l'horticulture et publie les cinq volumes de sa *Theorie der Gartenkunst* (1779-1785), partiellement traduite en français sous le titre *Théories de l'art des jardins* (1779-1781). Un second voyage en Suisse en 1783 est relaté dans les *Neue Briefe über die Schweiz* (1785).

HÖLDERLIN, Friedrich (1770-1843)

Né à Lauffen-sur-le-Neckar (Souabe), Hölderlin reçoit, de 1788 à 1793, une solide formation en théologie et en langues anciennes, au fameux séminaire protestant de Tübingen (Tübinger Stift). Il y a pour condisciples Hegel et Schelling, avec lesquels il s'enthousiasme pour la Révolution française. Pendant les vacances de Pâques 1791, il se rend en Suisse avec deux amis et rencontre Lavater à Zurich. Ce premier séjour en territoire helvétique lui inspire le poème « Kanton Schweiz », dans lequel il célèbre le « pays de la divine liberté ». Peu attiré par le pastorat, Hölderlin se lance dans des activités littéraires, publiant ses premiers essais poétiques dans le *Musen Almanach fürs Jahr 1792* de son ami Gotthold Friedrich Stäudlin. Devenu le protégé de Schiller, il fait la connaissance de Goethe et de Herder. À partir de 1795, une intense amitié le lie avec un jeune juriste, Isaak von Sinclair, rencontré l'année précédente à Iéna, probablement aux cours du philosophe Fichte.

En janvier 1796, le médecin Johann Gottfried Ebel l'introduit comme précepteur chez le banquier Gontard de Francfort. Amoureux de Suzette Gontard, la mère de son élève, Hölderlin doit abandonner son poste en 1798 pour se réfugier chez Sinclair à Homburg. De janvier à avril 1801, il est précepteur chez les Gonzenbach à Hauptwil (canton de Thurgovie), près du lac de Constance. Ce bref séjour, pendant lequel les Alpes exercent sur lui une véritable fascination, sera à l'origine de plusieurs poèmes évoquant le cours suisse du Rhin, notamment la région des sources. En 1802, après une nouvelle tentative de préceptorat à Bordeaux, Hölderlin rentre malade en Allemagne avant de regagner Bordeaux. Les premiers signes de démence se manifestent dès 1803. Son état psychique précaire lui permet d'éviter d'être entendu lors du procès pour haute trahison de son ami Sinclair, accusé d'avoir fomenté un attentat contre le duc de Wurtemberg. Jugé incurable malgré les soins reçus dans une clinique à Tübingen, il est confié en 1807 à un menuisier du nom de Zimmer, chez qui il passe le reste de sa vie. Il meurt le 7 juin 1843.

HUGO, Victor (1802-1885)

Né à Besançon, Victor Hugo fait ses débuts littéraires en 1822 en publiant *Odes et poésies diverses*. Épousant la même année Adèle Foucher, son amie d'enfance qui lui donnera cinq enfants, il s'engage dans une vie sentimentale particulièrement mouvementée<sup>2342</sup>. Parcourant l'Europe du nord-ouest, de la Normandie à la Hollande et de la Belgique à l'Allemagne, ce grand voyageur entre pour la première fois en contact avec la Confédération helvétique en 1825, lors d'un périple dans les Alpes en compagnie de son épouse et de son ami Charles Nodier<sup>2343</sup>. Répondant à une commande littéraire, ce déplacement donne lieu à la publication en 1829, dans la *Revue de Paris*, du *Fragment d'un voyage aux Alpes*, dans lequel Hugo place le paysage dans un contexte antithétique mêlant effroi et émerveillement<sup>2344</sup>. De la fin août à la fin octobre 1839, il se rend en Lorraine, en Alsace, puis en Suisse en compagnie de Juliette Drouet. De Bâle à Genève, il chemine à travers les Alpes suisses et prend beaucoup de notes. Mais c'est dans les lettres adressées à son épouse Adèle, qui constitueront une partie de *Le Rhin – Lettres à un ami*, qu'il relate l'essentiel de son voyage.

De son troisième passage en Suisse, en 1869, l'écrivain n'a laissé que peu de traces<sup>2345</sup>. Il semblerait qu'il ait également passé l'été 1883 en Suisse, et peut-être aussi celui de 1884, juste avant de mourir. De ces deux derniers séjours, il ne subsiste aucun écrit.

HÜLSEN, August Ludwig (1765-1809)

Né en 1765 à Aken, sur les bords de l'Elbe, ce fils de pasteur passe son enfance, dont on sait peu de choses, à Premnitz. En 1785, il entame des études de théologie à Halle et s'intéresse également à la philologie classique. Engagé en 1789 comme précepteur du jeune Friedrich de la Motte Fouqué près de Neuruppin, il met en pratique sur le plan de la pédagogie les idéaux du républicanisme tirés de l'Antiquité. Lorsqu'en 1794 son élève

---

<sup>2342</sup> Son épouse deviendra la maîtresse de Sainte-Beuve. Lui-même nouera, à partir de 1833, une liaison avec l'actrice Juliette Drouet, qui l'accompagnera dans ses nombreux périple.

<sup>2343</sup> SAVY, Nicole, *op. cit.*, p. 15-16.

<sup>2344</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>2345</sup> Les notes de 1869 relatives à la Suisse se limitent à deux pages. Voir : HUGO, Victor, GÉLY, Claude, SCHOELLER, Guy (éd), *op. cit.*, p. 960-961.

entre dans l'armée prussienne pour prendre part à la première guerre de coalition contre la France, Hülsen s'inscrit à l'université de Kiel. Poursuivant ses études de théologie, il reçoit l'enseignement de Karl Leonard Reinold (1758-1823), transfuge de l'université d'Iéna.

Un an plus tard, le jeune homme part à son tour pour Iéna où il devient l'élève de Fichte. Au sein de la « Gesellschaft der freien Männer », qui regroupe des admirateurs de ce dernier, Hülsen trouve les conditions idéales au développement de ses propres positions philosophiques. Sa thèse de doctorat écrite à l'occasion du concours organisé par l'Académie des sciences en 1795 attire l'attention de Fichte qui l'oriente vers une carrière universitaire. Des liens plus personnels se tissent entre les deux hommes lorsque Hülsen devient le parrain de l'un des fils de Fichte, confirmant ainsi sa notoriété parmi les disciples du philosophe.

Du printemps 1796 jusqu'à l'automne 1797, Hülsen effectue, en compagnie de son ami Berger, un voyage en Suisse à l'issue duquel il écrit les *Naturbetrachtungen auf einer Reise durch die Schweiz*, contribution publiée en 1800 dans la revue des frères Schlegel *Athenaeum*. Il meurt le 2 septembre 1809 à Stechow.

JOANNE, Adolphe-Laurent (1813-1881)

Né à Dijon en 1813<sup>2346</sup>, Joanne réside à partir de 1827 à Paris où il étudie le droit avant de s'inscrire au barreau en 1836. Renonçant, trois ans plus tard, à la profession d'avocat, il se consacre au journalisme. Grand amateur de voyages, il effectue, dès 1833, de nombreux séjours dans plusieurs pays d'Europe, notamment en Suisse, et fait profiter ses compatriotes des connaissances acquises en publiant ses *Guides* et *Itinéraires*. Consacré partiellement à la Suisse, le premier d'entre eux paraît en 1841<sup>2347</sup> et est suivi d'une multitude d'autres ouvrages plusieurs fois réédités. Signalons également que Joanne fut membre fondateur et troisième président du Club Alpin Français, et que son attirance pour la montagne se révèle aussi à travers la publication de *Souvenirs des Alpes* en 1851.

---

<sup>2346</sup> Date donnée par André Rauch. Voir : RAUCH, André, *op. cit.*, p. 98. Dans PRÉVOST M., D'AMAT, Roman, et al., *Dictionnaire de biographie française*, t. 18, Paris, Letouzey et Ané, 1994, p. 664, la date indiquée est 1823, ce qui semble peu plausible.

<sup>2347</sup> JOANNE, Adolphe-Laurent, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt-Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix, du Grand Saint-Bernard et du Mont-Rose*.

KARAMZINE, Nicolai (1766-1826)

Fils d'un capitaine retraité, Nicolai Karamzine, né à Simbirsk, sur la moyenne Volga, s'intéresse très tôt à la littérature. Entré au service de l'armée, il quitte les armes en 1784, après la mort de son père. Se tournant vers les lettres, il fait connaître à ses compatriotes russes de grandes œuvres littéraires européennes à travers ses traductions de Shakespeare, de Lessing et d'auteurs suisses tels que Charles Bonnet.

En 1789, Karamzine, grand admirateur de Rousseau, entreprend un voyage en Europe afin de compléter son éducation. Curieux et doté d'une grande sensibilité, le jeune homme part à la découverte de la nature et à la rencontre des grands écrivains. Il visite l'Allemagne, l'Angleterre, la France et la Suisse, où il rend visite à Lavater, avec lequel il entretient une correspondance depuis 1786. Fruit de ses pérégrinations, les *Lettres d'un voyageur russe* (1791-1801) font date dans la littérature russe et sont érigées en modèle stylistique et linguistique. De retour en Russie en 1791, Karamzine publie des nouvelles et des traductions dans *Le Journal de Moscou* qu'il vient de fonder. S'intéressant à l'histoire, il écrit de nombreuses biographies à partir de 1802. Nommé historiographe de la cour en 1803, il entreprend la rédaction de la *Grande histoire de l'Empire russe*, ouvrage conservateur qui reçoit l'approbation de l'empereur Alexandre. C'est probablement au contact du poète allemand Jakob Michael Reinhold Lenz, qui résida à Moscou à la fin de sa vie, que Karamzine a découvert la pensée de Kant<sup>2348</sup>. Devenu conseiller du souverain, celui que l'on considère comme le créateur de la prose russe s'éteint en 1826.

KELLER, Gottfried (1819-1890)

D'origine zurichoise, Gottfried Keller s'essaie à la peinture et suit une formation artistique à Munich à partir de 1840. Peu doué pour l'art pictural, il revient dans sa ville natale en 1842 et se tourne vers la poésie. Grâce à une bourse cantonale, il peut effectuer, à partir de 1848, des études de philosophie, d'histoire et de littérature à Heidelberg, où il se familiarise avec la philosophie de Feuerbach. Au cours d'un long séjour à Berlin (1850-1855), Keller prend véritablement conscience de son talent littéraire. Bien qu'un

---

<sup>2348</sup> Étudiant à Königsberg en 1768, Lenz y a suivi l'enseignement de Kant.



moment ralenti par ses importantes fonctions à la chancellerie cantonale de Zurich, il publie plusieurs recueils de poèmes, un roman autobiographique, *Der grüne Heinrich*, ainsi que de nombreuses nouvelles. Considéré comme un représentant du « Réalisme poétique », c'est en partie à son œuvre que la littérature suisse doit d'occuper une place de choix dans la littérature germanophone du XIX<sup>e</sup> siècle.

KLINGEMANN, Ernst August Friedrich (1777-1831)

Ernst August Friedrich Klingemann est né le 31 août 1777 à Braunschweig. Auteur de plusieurs romans et de nombreuses pièces de théâtre, il acquiert une certaine notoriété dans le monde littéraire grâce à ses écrits théoriques. Inscrit en droit à l'université d'Iéna, il y fréquente également les cours de Fichte, Schelling et A. W. von Schlegel et noue des liens avec Clemens Brentano, confirmant ainsi son intérêt pour la sphère des Romantiques. Son importance au plan littéraire est incontestée de son vivant : Klingemann est considéré comme le rival de Schiller en raison de la qualité de ses drames et son *Faust* (1815) reste longtemps en concurrence directe avec celui de Goethe. Pourvu d'un sens inné de l'effet dramatique, Klingemann excelle en tant que directeur de théâtre à partir de 1814, à Braunschweig notamment. Dès 1815, il accomplit plusieurs voyages desquels il tire un récit intitulé *Kunst und Natur – Blätter aus meinem Reisetagebuche* dont les trois volumes sont publiés en 1819, 1821 et 1828. Le périple de 1825 qui le conduit, entre autres, en Suisse est à l'origine du dernier volume.

La critique contemporaine attribuée à Klingemann, et non plus à Schelling, Brentano ou Hoffmann, la paternité des *Nachtwachen* (*Les veillées*), œuvre publiée en 1804 sous le pseudonyme de Bonaventura, et qui illustre la face sombre du romantisme sous une forme satirique.

LABORDE, Jean-Benjamin de (1734-1794)

Né à Paris en 1734 au sein d'une famille ayant fait fortune dans le commerce avec les Indes et l'Espagne, Jean-Benjamin de Laborde exerce successivement les fonctions de premier valet de chambre de Louis XV, de gouverneur du Louvre et de fermier général. Amateur des beaux-arts et des lettres, il étudie la composition et met en scène plusieurs opéras. Officiant également en tant qu'éditeur d'abord spécialisé dans l'histoire de la

musique, il collabore aux *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques, littéraires de la Suisse* du baron Beat Fidel Anton Zurlauben (1780-1786)<sup>2349</sup>. Du tour de Suisse qu'il effectue au cours de l'été 1781, Laborde tire un ouvrage épistolaire, les *Lettres sur la Suisse, adressées à Madame \*\*\**, publiées en 1783, dans lesquelles il dénigre systématiquement Coxe. Victime de la Terreur, il est guillotiné en 1794.

LA ROCHE, Sophie von (1730-1807)

Née en 1730 à Kaufbeuren (Bavière), Maria Sophie Gutermann reçoit de son père, médecin érudit et adepte du rationalisme éclairé, une éducation assez rigide, compensée par la douceur d'une mère piétiste. En 1737, la famille Gutermann s'établit à Lindau, sur le lac de Constance. Quatre ans plus tard, le père de Sophie est nommé doyen du collège de médecine à Augsbourg. À l'âge de quinze ans, la jeune fille y connaît la seule et unique passion de sa vie en la personne d'un médecin italien de Bologne, Giovanni Lodovico Bianconi, de treize ans son aîné. Celui-ci l'initie à la langue italienne, à l'histoire de l'art, au chant et au piano, répondant ainsi au souhait de Sophie de se constituer une culture savante. L'union des deux amoureux s'avère toutefois impossible en raison de la religion de Giovanni, de confession catholique. Sophie Gutermann se range, non sans amertume, à la décision de ses parents qui l'envoient chez le pasteur Thomas Adam Wieland à Biberach, au sud-ouest d'Ulm, où elle fait en 1751 la connaissance de son cousin, Christoph Martin Wieland (1733-1813), futur grand écrivain de l'Aufklärung. Sophie devient la muse du jeune poète qui l'initie à son tour à la littérature allemande. Mais lorsque deux ans plus tard, le jeune homme accepte de rejoindre Jakob Bodmer à Zurich, l'idylle ne résiste pas à la séparation.

En 1753, Sophie rencontre Georg Michael Frank von La Roche, secrétaire du comte Friedrich von Stadion, avec qui elle contracte un mariage de raison. Les époux déménagent plusieurs fois, au gré de la carrière de Monsieur de La Roche. Les années 1771-1780 passent pour les plus heureuses dans la vie de Madame de La Roche : disposant à Coblenz de sa propre maison, Sophie tient salon, accueillant les grands noms de la littérature de l'époque<sup>2350</sup>, et fait publier anonymement en 1771 par Wieland son

---

<sup>2349</sup> Voir *supra*, 2-1-4.

<sup>2350</sup> Parmi eux, on peut citer Wieland, Jacobi et Goethe.

premier grand roman intitulé *Die Geschichte des Fräuleins von Sternheim*. Dès 1774, Madame de La Roche travaille à son second roman, *Rosaliens Briefe an ihre Freundin Marianne von St\*\**, publié en trois tomes en 1779, 1780 et 1781. Mais cette période heureuse s'achève brutalement en 1780 lorsque Monsieur de La Roche, victime d'une intrigue, perd son emploi. En proie à des difficultés financières importantes, la famille trouve refuge chez un ami à Spire.

Refusant de se laisser aller à la résignation, Sophie décide de faire de sa passion pour l'écriture une véritable profession et publie en 1783 et 1784 une revue mensuelle intitulée *Pomona für Deutschlands Töchter*. Cette première revue allemande faite par une femme pour les femmes rencontre un vif succès. L'année 1784 voit aussi la parution de *Geschichte des Fräuleins von Sternheim*, traduit en plusieurs langues, et qui vaut à son auteur une grande notoriété. C'est au cours de cette période assez favorable qu'elle effectue son premier voyage en Suisse. Deux ans plus tard, sa famille parvient, avec l'aide des Brentano, à acquérir un bien immobilier à Offenbach, mais en 1788, Monsieur de La Roche décède. Une série de malheurs s'abat alors sur Madame de La Roche qui perd son fils Franz Wilhelm en 1791, année de son troisième voyage en Suisse, et sa fille en 1793. Les difficultés financières s'accroissant en raison de l'occupation française de la rive gauche du Rhin, la production littéraire de Madame de La Roche devient plus que jamais un moyen de subsistance. Elle s'éteint en 1807 à Offenbach.

MEINERS, Christoph (1747-1810)

Christoph Meiners naît en 1747 à Warstade, dans le pays hanovrien de Hadeln où son père fermier exerce également les fonctions de maître de poste. Rebuté par l'aridité de l'enseignement élémentaire, le jeune garçon, déjà très à son aise dans l'art de la description, décide d'apprendre les sciences par ses propres moyens, ce qui ne sera pas sans conséquence sur ses ouvrages, lesquels ne porteront la marque d'aucune école en particulier.

Ayant terminé son instruction à Göttingen, où la bibliothèque devient son refuge, Meiners est nommé professeur de philosophie à l'université et membre de l'Académie royale des Sciences. Il mène une vie paisible consacrée en grande partie à ses recherches et voyage dans certaines parties de l'Allemagne et de la Suisse, le plus souvent en

compagnie de son épouse, fille du professeur Achenwald, père des sciences géographico-politiques.

Les publications de Meiners relèvent de l'histoire, de la philosophie et de l'anthropologie physique, morale et politique. Il écrit également des instructions et des méthodes d'enseignement ainsi que des récits de voyages, dont les *Briefe über die Schweiz* apparaissent comme le plus abouti. Paru en 1785, le premier volume de cette œuvre relate le périple suisse de 1783 et constitue notre ouvrage de référence, tandis que le second se réfère au voyage effectué l'année même de sa publication (1788).

Meiners est aussi considéré comme le père des théories raciales du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il développe notamment dans *Grundriss der Geschichte der Menschheit* (1786). Il meurt en 1810.

MERIAN, Matthäus (l'Ancien) (1593-1651)

Né à Bâle d'un père scieur, Merian apprend l'art de la gravure à Zurich avant de se perfectionner à Strasbourg. Résidant successivement à Stuttgart, à Nuremberg et à Francfort-sur-le-Main, il s'établit à Oppenheim et travaille dans la maison d'édition de son beau-père Théodore de Bry. De retour à Bâle, il réalise des gravures de la région, avant de reprendre en 1623 la maison d'édition de de Bry, décédé un an plus tôt.

On doit à Merian la publication de recueils et de collections ornées d'estampes tels que la Bible allemande traduite par Luther (1625-1630), la *Chronique historique* de Johann Ludwig Gottfried (1629-1634) et la *Danse macabre de Bâle* (1621). Mais c'est la *Topographia Germaniae*, dont les textes ont été rédigés par le géographe Martin Zeiller (1589-1661), qui constitue son œuvre principale.

MEYER, Conrad Ferdinand (1825-1898)

Né à Zurich dans une famille calviniste, Meyer, souffrant de tendance à la mélancolie, effectue dès son plus jeune âge des séjours en milieu hospitalier. Après le suicide de sa mère en 1856, il vit en compagnie de sa sœur Betsy avec qui il fait de nombreux voyages, même après son mariage avec Louise Ziegler. On sait qu'il découvrit les Grisons en compagnie de son père en 1838 et qu'il séjourna près du lac Toma en 1873. Auteur de nombreux romans historico-religieux et de nouvelles, Meyer a aussi

composé des poèmes dont l'un, « Der Rheinborn », est consacré à la source du Rhin près du col d'Oberalp. Il est, avec Gottfried Keller, le plus grand écrivain suisse de langue allemande.

MICHELET, Jules (1798-1874)

Né à Paris en 1798 d'un père artisan imprimeur que ruineront les décrets impériaux de 1810 sur l'imprimerie, Michelet, obligé de travailler pour venir en aide à sa famille, obtient toutefois brillamment son doctorat à l'âge de vingt et un ans. Gravissant les échelons dans l'enseignement universitaire, il est bientôt repéré par les sphères du pouvoir, et Charles X lui confie l'éducation de sa petite-fille en 1828. Deux ans plus tard, Louis-Philippe lui demande d'assurer l'éducation de sa plus jeune fille avant de le nommer chef de la section historique des Archives nationales.

Dans son *Introduction à l'histoire universelle* (1831), Michelet expose les principes de sa conception de l'histoire, puis publie entre 1833 et 1846 les six premiers volumes de son *Histoire de France*. Considérant cette dernière comme « une personne chère dont il faut revivre les émotions pour la comprendre »<sup>2351</sup>, l'historien conçoit une méthode proche de la biographie. Poursuivant ses recherches, il publie entre 1847 et 1853 les six tomes de son *Histoire de la Révolution française*, suivis des nombreux volumes de l'*Histoire de France*, dont la publication s'achève en 1867.

Refusant de prêter serment à l'Empire en 1852, Michelet est déchu de ses fonctions aux archives et se retire à Nantes en compagnie de sa seconde femme, Athénaïs Mialaret, épousée en 1849. Sous l'influence de cette dernière, sa pensée se fait plus lyrique et ses œuvres prennent la forme d'un hymne à la Nature. C'est notamment le cas de *La Montagne* (1868) qui s'appuie, entre autres, sur ses expériences de voyage en Suisse. À partir de 1856, l'écrivain séjourne en effet fréquemment en terre helvétique. Mais à la lecture de son *Journal*, on constate qu'il s'y est également rendu dès 1838, lors d'un périple en Italie, ainsi qu'en 1843.

À son décès en 1874, son épouse hérite de tous ses manuscrits, y compris de son journal intime. Opérant un certain nombre de transformations, elle fabrique des « pseudo-inédits ». Le véritable *Journal* de Michelet ne fut publié qu'à partir de 1959.

---

<sup>2351</sup> PUIPPE, Pierre-Yves, « Michelet, Jules », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1629.

## MONTAIGNE, Michel (Eyquem, dit de) (1533-1592)

Michel Eyquem, né en 1533, est le premier de sa famille, de noblesse récente, à adopter le nom de Montaigne qui désigne les terres et le château acquis en 1477 par son arrière-grand-père, riche marchand bordelais. Il reçoit une éducation classique et étudie le droit avant d'entrer en 1557 au parlement de la ville de Bordeaux, où il entretient avec La Boétie une brève mais profonde amitié.

Montaigne traduit la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond, poussé par son père. Ce n'est qu'à la mort de ce dernier en 1568 qu'il se tourne véritablement vers les lettres. Ayant quitté le Parlement, il se retire dans la « librairie » de son château où il se consacre à la rédaction des *Essais*. Après avoir présenté l'ouvrage au roi Henri III à Paris à l'occasion de sa première édition en 1580, Montaigne effectue un voyage d'une année à travers la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, au cours duquel il rédige un journal qui ne fut retrouvé qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. De retour à Bordeaux, l'écrivain assume pendant plusieurs années la charge de maire de la ville, et jouit pendant quelque temps d'une retraite studieuse, avant de s'éteindre en 1592 sans avoir achevé la dernière édition remaniée des *Essais*.

## MÖRIKE, Eduard (1804-1875)

Né en 1804 à Ludwigsburg, Mörike fait des études de théologie, d'abord en fréquentant le séminaire évangélique d'Urach en 1818, puis, dès 1822, le Tübinger Stift (comme Hölderlin). Vicaire à partir de 1826 dans plusieurs villages de Souabe, il se consacre aussi à la littérature et vit une relation amoureuse difficile avec Maria Meyer, fille d'une prostituée schaffhouseoise. Après son roman *Maler Nolten* (1832), Mörike publie des récits, des nouvelles, des poèmes et des traductions d'œuvres lyriques de l'Antiquité. Mis à la retraite en 1843 en raison de sa fragilité tant physique que psychique, il épouse Margarethe von Speeth en 1851 dont il se sépara. Les dernières années de sa vie sont marquées par des épisodes de maladie et de dépression. Il meurt à Stuttgart en 1875.

Se situant d'un point de vue chronologique entre le Romantisme et le Réalisme, son œuvre se laisse difficilement réduire à quelques caractéristiques. Ayant passé presque

toute sa vie dans un espace compris entre le lac de Constance et la Forêt-Noire, Mörike écrivit un long poème intitulé *Idylle vom Bodensee* (1846) où la rigueur des strophes conçues sur le modèle antique se mêle à des accents parfois comiques. Dans son poème « Am Rheinfall » (1846), il évoque la visite effectuée six ans plus tôt à Schaffhouse et à la cataracte de Laufen<sup>2352</sup>.

MÜNSTER, Sebastian (1488-1552)

Né en 1488 à Ingelheim, bourgade située sur le Rhin dans l'actuelle Rhénanie-Palatinat, Sebastian Münster est issu d'une famille de l'élite paysanne. Entré chez les franciscains en 1505, il est ordonné prêtre six ans plus tard et fréquente divers couvents où il acquiert une solide formation mathématique tout en s'intéressant à la philosophie. C'est à Bâle, à partir de 1518, alors qu'il est lecteur de philosophie au couvent des Cordeliers, qu'il entre pour la première fois en contact avec les idées de Luther. Quittant les Franciscains, son ordre d'origine, en 1529, il adopte les principes de la Réforme. Figurant parmi les premiers humanistes germanophones à s'intéresser à la langue hébraïque, il édite la première version de la Bible en hébreu en 1535. Après avoir traduit en latin la *Géographie* de Ptolémée en 1540, il se lance dans la rédaction de sa *Cosmographie universelle* publiée en latin en 1544. Cet ouvrage monumental fit l'objet de nombreuses traductions et rééditions jusqu'en 1650. Celles-ci témoignent du grand succès remporté par ce que l'on peut considérer comme une « encyclopédie » avant la lettre. Münster meurt en 1552.

MURRAY, John (maison d'édition)

À l'origine de la maison d'édition, on trouve John Murray I (1745-1793), lieutenant de la marine britannique devenu libraire et éditeur en 1768. Son fils John Murray II (1778-1843), qui prend sa succession, publie Byron et Walter Scott. La maison d'édition Murray acquiert une grande notoriété à partir de 1815 et est choisie par de nombreux explorateurs et savants tels que Livingstone, ou l'archéologue allemand Schliemann. Elle sait également tirer parti du goût de l'époque pour les voyages et

---

<sup>2352</sup> DÜRRLSON, Werner, *An den Quellen des Ozeans – Die Darstellung des Unbeschreiblichen*, <http://www.knill.com/rheinfall/durrson/durrson.html>, page consultée le 31/08/2004.

développe la publication de guides, exclusivement en langue anglaise. Parmi les premières publications consacrées à la Suisse, on trouve *Glance at some of the beauties and sublimities of Switzerland* (1829) et *The hand-book for travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piemont* (1838).

PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius (1405-1464)

Né près de Sienne en Italie, où il effectue une partie de ses études, le futur pape Pie II est d'abord secrétaire du cardinal Capranica qu'il accompagne au concile de Bâle. De 1431 à 1439, il séjourne à plusieurs reprises dans cette ville à laquelle il voue un profond attachement et dont il livre deux descriptions célèbres (1434 et 1438). Il favorise en 1459 la fondation de son université. Élu pape en 1458, il tente d'organiser une croisade contre les Turcs, alors maîtres de l'Empire d'Orient. N'ayant pas réussi à gagner d'alliés parmi les princes européens, il prend seul la tête des troupes pontificales et part en 1464 pour Ancône où il meurt des suites d'une mauvaise fièvre.

Auteur d'une *Germania*, Piccolimini fut un « découvreur qui révéla, dans une certaine mesure, cette terre à elle-même »<sup>2353</sup>. Il fut également le seul pape à laisser des mémoires. Épistolier fécond et talentueux, qu'Érasme considéra comme son maître en la matière, ce grand humaniste écrivit également une *Cosmographie*, reflet de son intérêt pour les voyages, demeurée inachevée.

POGGE, Gian Francesco Poggio Bracciolomini, dit en français le (1380-1459)

Né dans les environs de Florence en 1380, cet humaniste passionné par les manuscrits anciens fut secrétaire apostolique au service de huit papes successifs. Ses fonctions à la Curie romaine influencent son œuvre littéraire qui comporte aussi bien des ouvrages moraux que des satires contre le clergé. Présent au concile de Constance en 1414 en tant que secrétaire du pape Jean XXIII (1360-1419), il assiste au supplice de Jérôme de Prague, brûlé un an après son maître Jean Hus. Grand voyageur, il parcourt la France, l'Allemagne, l'Angleterre et la Suisse.

---

<sup>2353</sup> BERCHTOLD, Alfred, *Bâle et l'Europe*, t. I, Lausanne, Payot, 1990, p. 118.



RAMOND DE CARBONNIÈRES, Louis François (1755-1827)

Géologue et botaniste né à Strasbourg, Ramond fréquente la Société littéraire fondée en 1775 par Jakob Michael Reinhold Lenz dont il devient l'ami. C'est en Suisse, sur les traces du révérend William Coxe, que Ramond fait ses premières observations scientifiques en 1777. Au cours d'un périple de trois mois, il traverse le pays de Schaffhouse à Genève et rencontre de nombreuses personnalités telles que Haller, Bodmer, Gessner et Lavater. Avant la Révolution française, il mène une carrière politique en tant que conseiller du cardinal de Rohan, qu'il accompagne en cure dans les Pyrénées après l'affaire du collier de la reine, puis en tant que député du parti royaliste constitutionnel à l'Assemblée législative.

Traducteur des *Sketches of the Natural, Civil and Political State of Switzerland* de William Coxe (1781), Ramond est également l'auteur des *Observations sur les Hautes-Pyrénées* (1789). Il est considéré comme le père du « pyrénéisme ».

ROLAND DE LA PLATIÈRE, Jeanne Manon (1753-1793)

Parisienne de condition modeste, Manon Phlipon naît en 1753. Cultivée et instruite, nourrie de la lecture de Plutarque et de Rousseau, la jeune femme épouse en 1780 Jean-Marie Roland qui devient inspecteur général des manufactures de la généralité de Lyon à la veille de la Révolution française. Du voyage d'agrément qu'elle fait en Suisse en 1787 en compagnie de son mari, Madame Roland tire le récit auquel se réfère cette étude<sup>2354</sup>.

Monsieur Roland ayant été chargé de présenter un dossier délicat devant la Constituante, le couple s'installe en 1790 et pour une durée de sept mois à Paris, où la jeune femme tient salon. Elle y reçoit, entre autres, Robespierre et Brissot, l'éditeur du *Patriote français*, pour lequel elle écrit à plusieurs reprises. Après un bref retour à Lyon au cours de l'été 1791, Madame Roland revient dès décembre à Paris, où la charge de son époux vient d'être supprimée par la Constituante. Dans son salon parisien se rencontrent alors ceux qui allaient former le groupe politique appelé la Gironde, autour de Brissot<sup>2355</sup>. Considérée comme l'inspiratrice de ce groupe qui développa dès 1792 une idéologie

---

<sup>2354</sup> ROLAND, Jeanne Manon, *op. cit.*

<sup>2355</sup> Les Girondins sont également appelés « Brissotins ».

bourgeoise, décentralisatrice et antijacobine<sup>2356</sup>, Manon Roland s'efforce dans un premier temps d'éviter la rupture entre Robespierre et les Brissotins. Grâce à son habileté et à sa perspicacité, son époux devient ministre de l'Intérieur en mars 1792. Mais l'influence de la jeune femme sur le « vertueux Roland », symbole du nouveau gouvernement, n'échappe pas à Robespierre, lequel dénonce le « triumvirat féminin », désignant ainsi Madame Roland et, sans doute, Madame de Staël et Madame Condorcet. Madame Roland ayant effectivement insufflé la haine féroce qu'elle vouait au roi Louis XVI et à la Reine à son époux, ce dernier envoie au souverain en juin 1792 un manifeste dans lequel il brandit la menace de la guerre civile.

Contraint alors de quitter son ministère, Roland devient membre du Conseil exécutif provisoire, avant d'être supplanté par Danton à qui son épouse commence à vouer une profonde aversion qu'elle reporte ensuite sur Robespierre. Attaché à la liberté préconisée par les économistes, le couple perd bientôt l'estime des sans-culottes et celle de Robespierre. Après sa démission le 22 janvier 1793, Monsieur Roland échappe de peu à une arrestation en juin 1793, contrairement à son épouse qui est guillotinée le 8 novembre 1793. Incapable de lui survivre, il se suicide en 1795.

RUSKIN, John (1819-1900)

Écrivain, critique d'art et réformateur social, John Ruskin naît à Londres en 1819 de parents d'origine écossaise. À l'occasion de nombreux voyages à travers l'Europe en leur compagnie, le jeune John découvre les Flandres, les bords du Rhin, la Forêt-Noire et les Alpes. Âgé d'à peine seize ans, il écrit un essai sur le Rhin et la montagne, publié dans le *Magazine of Natural History* de 1834. Étudiant à Oxford, il obtient un prix de poésie et commence à collectionner les peintures de Turner. Il rédige également de nombreuses contributions pour divers magazines d'architecture.

Dans son œuvre intitulée *Modern Painters*, commencée en 1842 et achevée dix-huit ans plus tard, Ruskin expose l'évolution de ses conceptions artistiques qui trouvent leur fondement dans la confrontation entre la nature et l'art. À ses yeux, « l'art a pour objet de voir et de décrire ce qui est »<sup>2357</sup>. Le concept de vérité est alors au cœur de sa réflexion : ne se limitant pas à une ressemblance matérielle, la vérité dépend de l'attitude

---

<sup>2356</sup> Robespierre et les Jacobins sont les adversaires de la guerre et des aristocrates.

<sup>2357</sup> GEORGEL, Pierre, « Ruskin et l'art », in : *Encyclopaedia universalis*, Corpus 16, Paris, 1988, p. 260-261.

de l'artiste, lequel se doit de « s'engager sincèrement dans ce qu'il représente » et de refuser de « tricher »<sup>2358</sup>.

Ruskin s'emploie également à dénoncer les travers du système social de son époque qui « condamne la plupart des hommes à la pauvreté et à la laideur »<sup>2359</sup> et développe, durant la dernière moitié de sa vie, des théories sur la société industrielle. Il est à l'origine de la Compagny of Saint George, sorte de coopérative fondée en 1871, grâce à laquelle il parvient à mettre en œuvre certaines de ses doctrines économiques favorisant l'instauration d'un système d'éducation gratuit et de retraites pour les vieillards.

De 1870 à 1878, Ruskin occupe à l'université d'Oxford la chaire Slade, destinée à l'enseignement des beaux-arts. Sept ans après sa démission, il rédige son autobiographie, *Praeterita*, visiblement la seule de ses œuvres écrite pour le plaisir et dans le but de divertir le lecteur. On y trouve, entre autres, les traces de ses différents passages en Suisse. Souffrant d'attaques qualifiées de « fièvre cérébrale », Ruskin comprend que le seul moyen de préserver sa santé est de ne plus se préoccuper des sujets brûlants qui l'avaient hanté jusqu'alors. Expression de cette aspiration à la tranquillité et à l'apaisement, *Praeterita* n'en constitue pas moins la reconnaissance d'une incapacité à agir sur le monde<sup>2360</sup>. Bien que victime d'une attaque particulièrement violente en 1888, au retour de son dernier voyage en Suisse et en Italie, Ruskin réussit à en achever l'ultime chapitre, dédié à sa cousine Joan Agnew, qui avait pris soin de lui et de sa mère pendant plus de vingt ans. Il s'éteint en janvier 1900.

SCHMIDT, Christian Gottlieb (1755-1827)

Christian Gottlieb Schmidt naît le 1er octobre 1755 à Bernsdorff, dans le comté de Schönburg (Saxe). Après avoir reçu aux universités de Leipzig et de Wittenberg une formation juridique et théologique, il devient précepteur, puis est nommé pasteur près de Dresde où il poursuit son engagement en faveur de l'enseignement. Promu en 1801 superintendant à Weißenfels, la ville de Novalis, il y met en œuvre une réforme pédagogique. Pionnier dans le domaine de ce que l'on appelle aujourd'hui la formation

---

<sup>2358</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>2359</sup> JACQUET, Claude, « L'action sociale de Ruskin », in : *Encyclopaedia universalis*, Corpus 16, Paris, 1988, p. 262.

<sup>2360</sup> RUSKIN, John, *Praeterita*, introduction de Kenneth Clark, p. VII.

continue des professeurs, Schmidt s'intéresse à la formation scolaire des plus pauvres. Il meurt le 2 août 1827.

Bien que reconnu par ses contemporains dans le domaine de la littérature de voyage, il est de nos jours encore presque ignoré.

SCHREIBER, Aloys (1761-1841)

Aloys Schreiber naît à Bühl-Oberbrück, dans le margraviat de Baden-Baden, le 12 octobre 1761. Après avoir étudié la théologie catholique à Fribourg, il occupe à partir de 1784 les fonctions de responsable de bibliothèque et de professeur d'esthétique dans son ancien lycée à Baden. Quatre ans plus tard, il part pour Mayence où il publie sa première revue, *Tagebuch der Mainzer Schaubühne*, et écrit ses premières pièces de théâtre.

Son emploi de précepteur à la maison du comte de Westphalie lui offrant l'opportunité de se déplacer, Schreiber commence à rédiger des descriptions de voyage<sup>2361</sup>. Revenu à Baden en 1799, il enseigne la littérature, avant d'obtenir en 1804, à l'université de Heidelberg, la chaire d'esthétique nouvellement créée qu'il occupe jusqu'en 1813. En proie à des difficultés financières et ayant le plus grand mal, comme son épouse et ses deux enfants, à s'habituer à vivre au bord du Neckar, Schreiber sollicite en vain, dès 1806, son retour à Baden. Au cours de son long séjour à Heidelberg, Schreiber demeure actif au plan littéraire, publiant plusieurs revues et rassemblant avec Arnim et Brentano des lieder allemands destinés au second tome de *Des Knaben Wunderhorn*<sup>2362</sup>. Il entretient également des rapports étroits avec le « Eleusischer Bund » de Joseph von Eichendorff et se lie d'amitié avec Joseph Görres<sup>2363</sup> et Heinrich Voß<sup>2364</sup>.

Schreiber compte parmi les représentants du romantisme de Heidelberg, même s'il reste à ce titre peu connu. Il ne faut pas oublier en effet qu'il prend part à la fameuse « dispute romantique de Heidelberg »<sup>2365</sup> qui oppose de 1807 à 1811 Johann Heinrich Voß, héritier de l'Aufklärung et de la Réforme, à Arnim, Brentano, Creuzer<sup>2366</sup> et Görres,

---

<sup>2361</sup> *Bemerkungen auf einer Reise von Straßburg an die Ostsee* (1793/1794) et *Steifereien durch einige Gegenden Deutschlands* (1795).

<sup>2362</sup> SCHWARZ, Michael, *Ausstellung im Universitätsmuseum Heidelberg : Aloys Schreiber (1761-1841)*, 06/06/06, <http://idw-online.de/pages/de/news162667>, page consultée le 06/06/06.

<sup>2363</sup> Historien et publiciste, Joseph Görres (1776-1848) fut professeur à l'université de Heidelberg.

<sup>2364</sup> Célèbre traducteur de Homère, Johann Heinrich Voß (1751-1826) fut professeur de philologie classique à Heidelberg.

<sup>2365</sup> MUMM, Hans-Martin, « Der Romantikstreit 1807 bis 1811 » in : RINK, Claudia (éd), *op. cit.*, p. 44.

<sup>2366</sup> CREUZER, Georg Friedrich (1771-1858) : professeur de philologie et d'histoire ancienne à l'université de Heidelberg.

partisans d'un romantisme plus mystique. Faisant abstraction des liens amicaux qu'il pouvait entretenir avec les uns ou les autres, Schreiber prend officiellement position en faveur de Voß en 1808. Devenu historiographe du grand-duché à Karlsruhe en 1813, il se lie d'amitié avec Johann Peter Hebel. Deux années après sa mise à la retraite, en 1826, il revient s'établir définitivement à Baden, où il meurt le 21 octobre 1841.

Dès 1805/1806, Schreiber, alors professeur d'esthétique à Heidelberg, avait écrit *Ansichten des Rheins*, ouvrage consacré au Rhin et à ses légendes. Puis, en 1812, il avait publié sa *Anleitung, den Rhein und die Mosel und die Bäder im Taunus zu bereisen*, qui constitue le point de départ de ses autres manuels de voyage, notamment de son *Handbuch für Reisende am Rhein von Schaffhausen bis Holland* (1816), guide réédité à plusieurs reprises et sous différents titres. Un temps presque oublié, cet homme cultivé, aux multiples facettes, tend aujourd'hui à être redécouvert comme le précurseur du célèbre Baedeker<sup>2367</sup>.

SPESCHA, Placidus (1752-1833)

Né à Trun (dans l'actuel canton des Grisons), sur les bords du Rhin antérieur, Placidus Spescha entre en 1774 à l'abbaye bénédictine de Disentis, puis étudie la philosophie et la théologie à Einsiedeln avant d'être ordonné prêtre en 1782. Passionné par les sciences naturelles, il se livre à la description du monde alpin et ouvre la voie vers de nombreux sommets. Dans sa région natale plutôt conservatrice, Spescha passe pour un esprit peu conventionnel en raison de ses sympathies envers la France révolutionnaire. Son admiration pour la Révolution va de pair avec un rejet du voisin autrichien en qui il voit un danger pour les terres grisonnes. Cette animosité vis-à-vis de la Maison d'Autriche lui vaut d'être déporté à Innsbruck pendant dix-huit mois. À son retour, le village de Disentis et son abbaye ont été réduits en cendres<sup>2368</sup>. Une bonne partie de ses manuscrits et de ses collections de cristaux a, elle aussi, disparu. Spescha occupe alors plusieurs postes de chapelain tout en continuant à indisposer sa hiérarchie par ses idées novatrices, telles que sa remise en cause du célibat des prêtres catholiques. Il entreprend aussi des actions en faveur des indigents et fait naître l'idée d'une homogénéisation de la

---

<sup>2367</sup> WETTSTEIN, Rika, „Weder Kosmopolit noch Spießbürger“ – *Der badische Dichter und Heidelberger Professor der Ästhetik Aloys Schreiber (1761-1841)*.

<sup>2368</sup> Prise dans la guerre entre la France et l'Autriche lors de la 2<sup>e</sup> coalition (1799-1801), Disentis est détruite le 6 mai 1799.

langue romanche. Entretien de nombreux contacts avec des peintres, des voyageurs et des savants, comme Louis Bleuler, Samuel Birman et Johann Gottfried Ebel, Spescha échappe à l'étroitesse intellectuelle et morale de son entourage. Il meurt le 14 août 1833 dans sa ville natale.

#### STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu (1750-1819)

Juriste et écrivain, Stolberg est né le 7 novembre 1750 à Bad Bramstedt dans le Holstein, d'une famille luthérienne de tendance piétiste. Son père ayant été appelé au service de la reine Sophia Magdalena de Danemark en 1756, Friedrich Leopold grandit dans un univers polyglotte (français, allemand et danois). Le décès subit de son père en 1765 plonge le jeune homme dans un profond désarroi. La famille reçoit le soutien de Klopstock, ami de longue date. Passionné par l'étude du latin, F. L. se rend en 1770 à Halle en compagnie de son frère Christian afin d'y étudier le droit. S'intéressant à l'histoire et aux auteurs classiques de langue latine, les Stolberg lisent également les œuvres d'Ossian et de Shakespeare dans le texte original. Poursuivant leurs études à la faculté de droit de Göttingen, ils ne délaissent pas pour autant la littérature, s'initient à la langue grecque et se rapprochent du « Göttinger Hainbund ». Admirateurs de Klopstock, les membres de ce cercle de poésie cultivent la poésie patriotique et chantent l'amitié, l'héroïsme, l'amour élégiaque, ainsi que les vertus pastorales. Lors d'un voyage dans le Harz en compagnie de son frère, F. L. fait ses adieux à Göttingen et au « Hain ».

En 1775, à l'occasion d'un périple en Suisse en compagnie de son frère et d'un ami commun, Christian Heinrich Kurt comte d'Haugwitz, F. L. Stolberg fait une halte à Francfort-sur-le-Main où il rend visite à Goethe et sa famille. Contre toute attente, le jeune Goethe, alors en proie à une passion dévorante pour Lili Schönemann, décide de se joindre pour un temps aux trois voyageurs.

Le mariage de F. L. avec Agnès von Witzleben en 1782 initie une période particulièrement heureuse de sa vie, au cours de laquelle il accomplit plusieurs déplacements et se montre très actif au plan de la création littéraire. Mais la mort inattendue de sa femme en 1788 vient briser cette harmonie et constitue le point de départ d'une profonde évolution personnelle. Ayant épousé, dès 1790, la comtesse Sophie von Redern, de tendance dépressive, Stolberg, devenu ambassadeur du Danemark à Berlin, peine à se remettre de la disparition de sa première femme. Il éprouve un sentiment de

culpabilité à s'être remarié aussi rapidement et ne retrouve que lentement la sérénité. De son voyage à travers l'Allemagne, la Suisse et l'Italie catholique en 1790-1791, qui constitue le premier pas vers sa future conversion au catholicisme<sup>2369</sup>, Stolberg tire un récit, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*.

C'est au contact de la comtesse Amalia, princesse de Gallitzin, épouse de l'ambassadeur russe à la Haye, que s'opère la métamorphose spirituelle qui amène Stolberg, président de la Chambre épiscopale d'Eutin de 1793 à 1800, à se convertir à la religion catholique le 1<sup>er</sup> juin 1800. Les réactions sont particulièrement vives à Eutin, ville protestante, et Stolberg est accusé de fanatisme. Trouvant refuge dans la sphère privée, il se retire à Münster et perd peu à peu tout contact avec son frère. Selon Peter Noss<sup>2370</sup>, la conversion de F. L. Stolberg est le fruit d'une mûre réflexion l'ayant conduit à renoncer au principe absolu de la Raison propre au protestantisme, mais n'ayant pas fait de lui pour autant un catholique romantique et exalté. Si certains de ses amis prirent leurs distances, d'autres, comme Friedrich Schlegel, suivirent son exemple et franchirent aussi le pas vers la conversion.

Au plan littéraire, F. L. Stolberg est souvent qualifié d'écrivain « généraliste », terme qui, sans remettre en cause la valeur de ses œuvres, suggère néanmoins une certaine hétérogénéité dans leur qualité.

STORR, Gottlieb Konrad Christian (1749-1821)

Né à Stuttgart en 1749 d'un père membre du consistoire du duché de Wurtemberg, Storr fréquente le lycée avant d'effectuer des études de médecine aux universités de Tübingen et de Strasbourg. Revenu dans sa ville natale avec le titre de docteur, il entreprend, en compagnie de son frère aîné, un voyage à travers l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et une partie du royaume de Hongrie. À son retour, Storr devient professeur de physiographie et d'ostéologie à l'académie militaire de Stuttgart, avant d'obtenir la chaire de chimie et de botanique à l'université de Tübingen en 1775. Il parcourt les Alpes suisses en 1781, périple dont il rend compte dans *Alpenreise*<sup>2371</sup>. Il est

---

<sup>2369</sup> STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, t. 1, p. VI.

<sup>2370</sup> NOSS, Peter, « Stolberg, Friedrich Leopold Graf zu », in : *Biographisch-Bibliographisches KIRCHENLEXIKON*, Band X (1995), col. 1527-1550, [http://bautz.de/bbkl/s/s4/stolberg\\_stolberg\\_f\\_l.shtml](http://bautz.de/bbkl/s/s4/stolberg_stolberg_f_l.shtml), page consultée le 27/09/2006.

<sup>2371</sup> STORR, Gottlieb Conrad Christian, *Alpenreise*, 2 t., JG Müller, 1784-1786.

également l'auteur de plusieurs ouvrages relatifs à la médecine et aux sciences naturelles. Il meurt à Tübingen en 1821.

THOU, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Jacques-Auguste de Thou naît à Paris en 1553. Son père, Christophe de Thou, est le premier président du parlement de Paris. Enfant chétif, Jacques-Auguste survit à plusieurs maladies inquiétantes et suit de brillantes études au collège de Bourgogne. Il s'intéresse à la littérature ancienne, à l'histoire et à la jurisprudence. Il est âgé de dix-neuf ans lorsqu'il assiste au massacre de la Saint-Barthélémy. Les terribles images dont il est le témoin le poussent à s'engager dans une réflexion sur les causes de ce bain de sang. C'est ainsi qu'il conçoit l'idée « d'écrire l'histoire de son temps, ouvrage qui fut dès lors l'occupation de sa vie »<sup>2372</sup>. Cadet de la famille, il doit entrer dans les ordres et obtient un canonicat, mais il consacre tous ses loisirs à des recherches historiques et commence à rassembler des livres rares, base d'une bibliothèque qui suscitera l'admiration des savants.

Ressentant le besoin de voyager afin de trouver sur le terrain les informations nécessaires à son travail, Jacques-Auguste de Thou accompagne l'archevêque de Toulouse, Paul de Foix, chargé par Charles IX de rendre hommage aux princes italiens. Au cours de ce périple, de Thou saisit toute occasion de visiter les bibliothèques ou les monuments et cherche à entrer en contact avec les érudits locaux. Rentré à Paris en 1574 suite au décès de Charles IX, il se consacre entièrement à ses recherches qu'il doit néanmoins interrompre en 1576 afin d'accomplir la mission confiée par Henri III de conclure un arrangement avec les protestants. Au cours de la même année, il fait un voyage aux Pays-Bas afin d'y observer un peuple, qui, comme en France, est en proie à une profonde agitation religieuse et politique. À son retour, il devient conseiller-clerc du parlement de Paris.

Son frère malade devant aller prendre les eaux à Plombières en 1579, de Thou l'accompagne et profite de l'occasion pour visiter une partie de l'Allemagne et presque toute la Suisse. Devenu conseiller-clerc de la commission chargée de rendre la justice en Guyenne<sup>2373</sup> en 1579, il effectue un long séjour à Bordeaux au cours duquel il rencontre

---

<sup>2372</sup> THOU, Jacques-Auguste de, *op. cit.*, présentation d'Éric Bussac et de Pascal Dumaih, p. 5-6.

<sup>2373</sup> Nom donné aux possessions françaises du roi d'Angleterre.



Montaigne à de nombreuses reprises. En 1584, peu de temps après le décès de son père, il renonce à l'état ecclésiastique et devient maître des requêtes. Après l'assassinat du duc de Guise le 23 décembre 1588, de Thou est considéré comme un agent à la solde de la cour. Sa femme est arrêtée, puis rapidement libérée. Déguisés, ils parviennent tous deux à s'échapper de la capitale et trouvent refuge chez un parent à Cheverny. Rappelé par le roi, de Thou refuse la charge de président du nouveau parlement royaliste. Il préfère les missions diplomatiques et accompagne un certain Schomberg<sup>2374</sup> en Italie et en Suisse. C'est durant ce voyage qu'il longe à nouveau le cours helvétique du Rhin, dans les Grisons cette fois.

À son retour en France, jouissant de la confiance du roi Henri IV, il se voit confier d'importantes missions comme la préparation de l'édit de Nantes en 1597 avec le protestant Soffray de Calignon, et doit abandonner un temps la rédaction de son ouvrage d'histoire, entamée en 1593. Ayant repris son travail d'historien à l'aube du nouveau siècle, de Thou doit précipiter la publication des dix-huit premiers livres pour contrer la tentative d'un copiste indélicat. Le pape ordonne d'examiner l'ouvrage qui couvre la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, période de grandes tensions entre catholiques et protestants. Grâce à des amis influents à Rome, de Thou échappe un temps à la censure. Mais la publication de la seconde partie, qui s'arrête en 1572 à la Saint-Barthélémy, provoque la condamnation de son livre. Son ouvrage historique ayant fait l'objet de critiques venant de l'étranger, de Thou ressent la « nécessité de se justifier auprès de la postérité »<sup>2375</sup> et décide d'écrire ses *Mémoires* auxquels il travaille pendant les trois dernières années de sa vie. Ayant perdu sa première et sa seconde épouse, il sombre dans une profonde mélancolie dont il ne peut se remettre et meurt en mai 1617. Selon ses dernières volontés, deux de ses amis assurent la publication de son *Histoire*, dont la première édition complète paraît en 1620 à Genève. Quant à ses *Mémoires*, ils sont traduits au début du XVII<sup>e</sup> siècle et édités pour la première fois en 1711 à Amsterdam.

---

<sup>2374</sup> Gaspard de Schomberg (1540-1599) est un homme de guerre et diplomate d'origine saxonne, au service d'Henri IV.

<sup>2375</sup> THOU, Jacques-Auguste de, *op. cit.*, présentation d'Éric Bussac et de Pascal Dumaih, p. 23.

TÖPFFER, Rodolphe (1799-1846)

Rodolphe Töpffer est né à Genève en 1799. Fils d'un peintre renommé, il reçoit une instruction classique et lit les écrivains du XVI<sup>e</sup> tels que Montaigne. Chateaubriand, Bernardin de Saint Pierre et Rousseau comptent également parmi ses auteurs préférés. Alors qu'il s'apprête à suivre les traces de son père, le jeune Töpffer doit renoncer à une carrière de peintre en raison d'une affection des yeux. Séjournant à Paris en 1819 afin de consulter des médecins, il en profite pour suivre des cours et assister aux représentations du Théâtre Français. Devant faire le choix d'une profession, il se décide pour l'enseignement et débute comme sous-maître dans un pensionnat, avant de fonder à Genève sa propre maison d'éducation. Dès 1833, il assure en plus l'enseignement de la rhétorique à l'Académie des belles-lettres. Ayant pris l'habitude d'emmener ses élèves à la découverte des Alpes en été, Töpffer s'inscrit dans la tendance des voyages collectifs entrepris au sein de la Confédération par des jeunes gens de bonne famille sous la conduite d'un précepteur<sup>2376</sup>. Initiée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle par une élite intellectuelle doutant de plus en plus de l'utilité des voyages à l'étranger, cette tradition des voyages patriotiques mettait en avant les bienfaits de déplacements à l'intérieur du pays<sup>2377</sup>.

Les expéditions dirigées par Töpffer donnent lieu à la rédaction de deux séries de *Voyages en zig-zag* (Paris, 1843-1853), dans lesquels l'auteur manifeste à la fois ses talents de narrateur et de dessinateur. Il ne s'agissait pas là de ses premières œuvres, car il avait déjà publié *La Bibliothèque de mon oncle* en 1832 ainsi que divers récits à partir de 1833, regroupés en 1840 sous le titre de *Nouvelles et mélanges*, connus en France dès 1841 sous le nom de *Nouvelles genevoises*. Très tôt admiré par Goethe, Töpffer reçut également les éloges de Sainte-Beuve qui lui consacra en 1841 un long article dans la *Revue des Deux Mondes*.

Suite à la Révolution radicale de novembre 1841 dans sa ville natale, Töpffer participa en janvier 1842 à la fondation du *Courrier de Genève* pour défendre ses idées conservatrices. Il meurt à Genève en 1846, des suites d'une affection hépatique pour

---

<sup>2376</sup> HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, « Patriotisme et voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle – L'helvétisme face à l'usage du 'Grand Tour' », in : DUMAS, Christophe, GANGL, Manfred (dir.), *Théâtre du monde - Mélanges offerts à Manfred Eggert*, Université d'Angers, 2006, p. 185.

<sup>2377</sup> Dès 1769, la Société helvétique incita la jeunesse autochtone à multiplier les déplacements à l'intérieur du territoire suisse dans le but d'œuvrer au rapprochement entre les cantons. Le Doyen Bridel, pasteur de l'Église française de Bâle et éditeur des *Étrennes helvétiques et patriotiques*, recommanda en 1795 aux jeunes gens de se livrer à des voyages pédestres de plusieurs semaines dans le but de se familiariser avec la nature, l'histoire et l'économie de la patrie. *Ibid.*, p. 195.

laquelle il avait effectué plusieurs cures à Vichy. La presse parisienne lui rend hommage, notamment sous la plume de Sainte-Beuve.

TURNER, William (1775-1851)

Né à Londres d'un père barbier, Turner doit quitter très tôt sa famille en raison de la maladie mentale dont souffre sa mère. Confié à des parents résidant dans le Middlesex et dans le Kent, il découvre dans ces régions une source d'inspiration pour ses premiers croquis. Admis à la Royal Academy à seulement quatorze ans, il fait figure de prodige et expose sa première aquarelle dès 1790, après seulement une année d'études.

Au cours des deux années suivantes, Turner parcourt certaines régions d'Angleterre et du Pays de Galles afin de réaliser des croquis. Son talent pour le dessin paysager s'affirme et la première gravure tirée de l'un de ses dessins est bientôt publiée. Sa première peinture à l'huile<sup>2378</sup>, exposée à la Royal Academy en 1796, retient l'attention des critiques qui y décèlent une approche picturale novatrice. Après avoir visité d'autres parties de l'Angleterre, il prend un atelier à Londres. Élu membre actif de la Royal Academy en 1802, Turner entreprend un premier voyage à travers l'Europe, qui le conduit notamment en Suisse. Il se plonge ainsi au cœur d'un territoire réputé impressionnant, et parfois même encore dangereux, mais qui recèle de nombreuses beautés<sup>2379</sup>. Peu après le décès de sa mère, en 1804, il organise une première exposition personnelle dans son atelier londonien qui suscite autant de « grands éloges » qu'« une nette désapprobation »<sup>2380</sup>. Poursuivant son travail sur les types de paysage, il publie un recueil d'estampes, le *Liber Studiorum*, avant de devenir professeur de perspective à la Royal Academy. Sir John Fleming Leicester (1762-1827), lord Egremont (1751-1837) et Walter Ramsden Hawkesworth Fawkes (1769-1825) deviennent ses amis et mécènes vers 1810. De 1817 à 1835, l'artiste entreprend de nombreux périple à travers l'Europe, puis fait la connaissance du jeune John Ruskin en 1836.

Ayant abandonné l'enseignement dès 1837, Turner séjourne à plusieurs reprises en Suisse entre 1841 et 1846. En 1843, Ruskin lui réserve une place de choix dans son œuvre *The modern Painters*. Devenu président de la Royal Academy, Turner y expose

---

<sup>2378</sup> Il s'agit du tableau intitulé *Pêcheurs en mer* où le mouvement des vagues et le traitement de la lumière apparaissent comme particulièrement novateurs. Voir : *Le chronolivre de Turner*, tableau n° 1.

<sup>2379</sup> AMSTUTZ, Walter (éd), *op. cit.*, p. 9.

<sup>2380</sup> *Le chronolivre de Turner*, p. 1.

une dernière fois ses œuvres. Il décède en décembre 1851, léguant ces dernières à l'État britannique.

VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth Louise (1755-1842)

Née à Paris en 1755 dans un milieu de petits artistes, Élisabeth Vigée-Lebrun apprend d'abord seule, dans son atelier, les rudiments de son art. Bénéficiant par la suite des conseils des peintres Joseph Vernet (1714-1789), Gabriel François Doyen (1726-1806) et Jean-Baptiste Greuze (1725-1805), elle développe chez ses figures féminines une expression un peu mélancolique. Déjà célèbre grâce à ses portraits du comte Orloff et de la comtesse de Brienne, entre autres, la jeune fille épouse en 1776 le peintre et critique d'art Jean-Baptiste-Pierre Lebrun, l'un des plus fins connaisseurs de son temps en matière d'art. Menant une vie dissolue, celui-ci se sépare bientôt de son épouse.

En 1778, Élisabeth Vigée-Lebrun réalise le portrait de la reine Marie-Antoinette en grande robe de satin blanc, destiné à l'impératrice Marie-Thérèse. Le tableau rencontrant un immense succès, on lui en commande de nombreuses répliques. Devenue confidente de la reine, l'artiste peint celle-ci à vingt reprises, dans différentes poses. Le *Portrait de la reine en gaulle* de 1783 souligne l'éclat du teint et la grâce de la reine vêtue d'une simple robe de mousseline et d'un chapeau de paille. Jugé scandaleux par beaucoup, ce portrait est remplacé par un *Portrait en grand habit*, où la souveraine tient une rose. Ne correspondant guère aux tendances sévères et nobles des peintres du néo-classicisme, le style d'Élisabeth Vigée-Lebrun s'affirme peu à peu, notamment dans le *Portrait de Marie-Antoinette et de ses enfants* de 1787, où l'entourage de la reine est représenté avec ce nouveau « naturel ».

Surnommée « l'amie de la reine », Élisabeth Vigée-Lebrun est contrainte, pendant les troubles révolutionnaires, de s'exiler en Italie, en Autriche et en Russie, où elle continue à pratiquer son art. À son retour en France en 1802 après un court séjour en Angleterre, Bonaparte la charge d'effectuer le portrait de sa sœur Caroline, épouse de Murat. Ressentant l'envie de contempler la « grande et belle nature [...] et [de] courir les montagnes »<sup>2381</sup>, l'artiste part pour la Suisse au cours des étés 1807 et 1808.

À partir de 1808, Élisabeth Vigée-Lebrun vit entre Paris, où elle accueille en son salon les plus importantes personnalités de l'école romantique, et sa maison de campagne

---

<sup>2381</sup> VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth, HERRMANN, Claudine (éd), *Souvenirs 2*, t. 2, p. 160.

de Louveciennes. Mais sa peinture rencontre de moins en moins de succès. L'artiste s'éteint à Paris en 1842, laissant ses mémoires sous le titre de *Souvenirs* (1834-1835).

WALSH, Théobald (1792-1881)

Issu d'une famille irlandaise installée en France depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2382</sup>, Antoine-Olivier-Théobald Walsh voit le jour le 4 mai 1792 à Sclessin, près de Liège, où ses parents Agathe Walsh de Chassenon et Jean-Baptiste-Paulin-Olivier Walsh avaient dû émigrer après leur mariage en 1791. Parti en janvier 1792 pour Saint-Domingue afin de veiller sur ses domaines, le comte Jean-Baptiste est tué le 6 août lors de la rébellion des esclaves noirs<sup>2383</sup>, sans connaître son enfant né trois mois plus tôt.

Rentrée en France en 1802 avec son fils, Agathe Walsh de Chassenon s'établit chez sa mère, au château de la Flacellière (Château-Thébaud), puis devient dame d'honneur auprès de Stéphanie de Beauharnais en 1806. La comtesse suit alors cette dernière, mariée au duc de Bade, à Carlsruhe, où elle exerce les fonctions de grande maîtresse de la cour jusqu'en 1840.

Doté d'une « éducation purement française »<sup>2384</sup>, le comte Théobald épouse en 1818 Adèle de Certaines, sa cousine germaine<sup>2385</sup>, avec laquelle il s'installe à Autun. Prenant plaisir à voyager, il parcourt l'Europe centrale et l'Italie et publie les *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie* (1823), plusieurs fois rééditées<sup>2386</sup>. Il est également l'auteur d'une étude philosophique sur George Sand<sup>2387</sup>, du récit du passage de Napoléon

---

<sup>2382</sup> La famille Walsh faisait partie des réfugiés jacobites ayant fui le royaume d'Angleterre à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, suite à la déposition du roi Jacques II.

<sup>2383</sup> Il s'agit de l'attaque des Platons.

<sup>2384</sup> *Mémoires de la Société Éduenne*, Nouvelle série, t. 47, Autun, Taverne et Chandiooux, 1935, p. 438. Dans sa séance du 6 mai 1933, la société entendit lecture d'une notice biographique (p. 38-40), consacrée par un certain M. Pollin à Théobald Walsh, désigné comme « un Autunois de rencontre » dans la table des matières du tome en question.

<sup>2385</sup> COURCELLES, Jean B., *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France*, t. 6, Paris, 1826, p. 25.

<sup>2386</sup> Sarga Moussa évoque une réédition en 1825 sous le titre de *Notes sur la Suisse, la Lombardie et le Piémont*, voir : « WALSH, Théobald », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1677. Dans les *Mémoires de la Société Éduenne* (Nouvelle série, t. 47, 1935, p. 439), le titre indiqué est *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont* et les dates de publication sont 1823, 1825 et 1834). Notre édition de référence, intitulée *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, date pour sa part de 1862.

<sup>2387</sup> *George Sand*, par le comte Théobald Walsh, auteur du *Voyage en Suisse*. Autun, Dejussieu. À Paris, chez Hivert, 1837.

I<sup>er</sup> à Autun à son retour de l'île d'Elbe<sup>2388</sup> et de morceaux de musique religieuse dont l'un, un Stabat Mater, est joué plusieurs fois à Paris<sup>2389</sup>.

Membre de la Société Éduenne, société savante fondée en 1836 à Autun, Théobald Walsh fut également le président de l'Académie Héduenne, à vocation littéraire<sup>2390</sup>.

Ayant quitté Autun en 1852, cet écrivain et musicien aujourd'hui presque oublié s'installe à Paris où il s'éteint en 1881.

#### WORDSWORTH, William (1770-1850)

Né en 1770 en Angleterre, à Cockermouth, dans la région des lacs du Cumberland, Wordsworth reçoit une éducation très libre et se plaît surtout au contact de la nature. Le décès prématuré de sa mère en 1777 contraint la famille à se disperser. Entré à l'université de Cambridge en 1783, Wordsworth n'est pas un étudiant très appliqué. Il part sur le continent une première fois en 1790, puis à nouveau en 1791-1792. L'objectif du voyage de 1790 était de se rendre en Suisse afin d'y découvrir les « Alpes sublimes » en compagnie de son ami Robert Jones. Au cours du second voyage, l'enthousiasme de Wordsworth pour la Révolution française commence à se manifester ; il nourrit par ailleurs une vive passion pour une certaine Annette Vallon, avec qui il a une fille en 1792. Mais les excès de la Terreur et la déclaration de guerre de l'Angleterre à la France en février 1793 l'obligent à quitter compagnie et enfant, et à regagner sa patrie.

Des deux premiers périple sur le continent, Wordsworth tire deux écrits d'inspiration différente : un drame politique, *The Borders*, et les *Descriptive sketches* (1793), poèmes exprimant ses émotions face à la nature, dans lesquels plusieurs passages sont consacrés à la Suisse. Sa rencontre avec le philosophe et poète Samuel Taylor Coleridge (1772-1834) donne naissance aux *Lyrical Ballads* (1798), considérées comme « le manifeste du romantisme anglais »<sup>2391</sup>. Après avoir séjourné dans le Somerset et en Allemagne en compagnie de sa sœur Dorothy et de son ami Coleridge, Wordsworth regagne sa région natale en 1799. Lorsqu'en 1802 il a l'occasion de revoir Annette, son

---

<sup>2388</sup> *Souvenirs de 1815*.

<sup>2389</sup> *Mémoires de la Société Éduenne*, Nouvelle série, t. 10, Autun, Dejussieu, 1881, p. 485.

<sup>2390</sup> *Ibid.*, p. 485.

<sup>2391</sup> CARAION, Marta, « WORDSWORTH, William », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *op. cit.*, p. 1680.

amour de jeunesse, toute passion a disparu. Il épouse alors Mary Hutchinson, une amie d'enfance, qui lui donne cinq enfants et devient pour lui une secrétaire dévouée.

Voyageant à nouveau sur le continent, en France et en Italie notamment, Wordsworth repasse par la Suisse en 1820, ce dont on trouve la trace dans les *Memorials of a tour on the continent 1820*. Des souvenirs de ses passages en terre helvétique sont également intégrés au recueil poétique *Ecclesiastical sonnets* (1822) ainsi qu'à son grand poème autobiographique *The Prelude*, publié trois mois après sa mort en 1850.

ZSCHOKKE, Heinrich (1771-1848)

Homme politique et publiciste né à Magdebourg en 1771, Zschokke perd ses parents très jeune. D'abord confié à son frère aîné, puis à sa sœur, il vit enfin chez un précepteur aux côtés duquel il parfait sa culture avant d'entrer au lycée. S'étant vu refuser l'admission à l'université en raison de son âge (il n'avait que dix-sept ans), il décide de partir à l'aventure. Nourri de récits de voyage, le jeune homme se sent d'emblée attiré par la Suisse ; c'est cependant pour Schwerin qu'il choisit de partir au début de l'année 1788. Au service d'une troupe théâtrale, Zschokke mène pendant deux ans une vie errante, avant de reprendre des études qu'il achève en 1793 avec le grade de docteur. Enseignant à Francfort-sur-l'Oder à partir de 1794, il s'intéresse aux idées libertaires venant de la France révolutionnaire. Dans l'enthousiasme de sa jeunesse, Zschokke entreprend, en 1795, de se lancer à la découverte du « Saint-Empire romain germanique du nord au sud », voyage qui le conduit en Suisse. C'est par Schaffhouse qu'il aborde ce pays qui incarne à ses yeux la liberté et la justice. Parvenu dans les Grisons, qui à cette date ne font pas encore partie de la Confédération, il prend peu à peu conscience des discordes qui minent cette « terre idéale ». Passant l'hiver 1795 à Zurich, il se familiarise avec la situation politique particulièrement complexe du pays et se lie d'amitié avec d'autres défenseurs du droit et de l'Humanité, tels que le grand pédagogue Pestalozzi.

La distance aidant, Zschokke avait eu tendance à transfigurer les idéaux de la Révolution française. Aussi est-il déçu par la froideur du mouvement lorsqu'il se rend à Paris en 1796. Il réintègre donc rapidement la Suisse qui lui apparaît finalement comme un refuge. Zschokke part ensuite pour Rome, mais alors qu'il fait étape à Coire, il est contraint de prolonger son séjour en raison de la disparition de ses bagages. À cette occasion, il découvre l'institution d'éducation de Reichenau où le duc de Chartres, futur

Louis-Philippe, avait trouvé asile. Acceptant de prendre en charge la direction de l'établissement, Zschokke y met en pratique des principes d'éducation visant à inculquer aux élèves l'amour de la patrie. Au-delà de son activité de pédagogue, il se donne pour mission de rendre l'instruction accessible à toutes les couches de la société, même aux plus modestes. Son manuel destiné à inciter la jeunesse à faire des études est traduit en romanche. Les troubles révolutionnaires atteignent bientôt la Suisse qui devient une « République libre et indivisible ». Lorsqu'en juillet 1798 la Rhétie doit se prononcer sur son adhésion à la nouvelle république, deux camps irréconciliables se forment. Favorable au rattachement, Zschokke se fait des ennemis et doit fuir la Rhétie pour la Suisse qui devient sa patrie d'adoption. Résidant successivement à Aarau, Lucerne, et Zurich, il poursuit son activité pédagogique avec la publication d'une revue intitulée *Der aufrichtige und wohlerfahrene Schweizerbote*, et exerce parallèlement diverses responsabilités politiques. Il est notamment préfet à Bâle de septembre 1800 à novembre 1801, membre du Grand Conseil cantonal d'Argovie à partir de 1816 et député à la Diète fédérale en 1833, 1834 et 1837. Retiré de la vie publique en 1843, il meurt cinq ans plus tard.

Nombreuses et variées, ses œuvres traitent d'histoire, de civilisation, de sciences naturelles, de religion et de pédagogie ; elles comprennent aussi des drames, des nouvelles, de la poésie et des traductions.

ZURLAUBEN, Beat, Fidel, Anton de la Tour-Châtillon (1720-1799)

Né en 1720 dans une famille patricienne de Zoug, Zurlauben effectue ses premières années de scolarité à Colmar et à Radolfzell, sur la rive allemande de la partie inférieure du lac de Constance. Orphelin de père en 1730, il vient alors à Paris où il est placé sous la responsabilité de son oncle Beat Franz Placidus Zurlauben. Élève au Collège des Quatre Nations, il attire l'attention de l'historien parisien Charles Rollin. En 1735, Zurlauben entame une carrière militaire en France, d'abord comme porte-drapeau dans la compagnie des gardes suisses commandée par son oncle, puis comme sous-lieutenant. C'est en tant que capitaine qu'il assiste, pendant la Guerre de Succession d'Autriche, à la bataille de Fontenoy en 1745, au cours de laquelle il tient un journal de guerre extrêmement détaillé, faisant ainsi œuvre d'historien. Devenu général de brigade et maréchal de camp à l'issue de la Guerre de Sept Ans (1756-1763), Zurlauben poursuit



une brillante carrière militaire tout en se rapprochant de l'Académie des inscriptions et belles lettres de Paris, dont il était devenu membre dès 1749, ainsi que de la Société littéraire de Bâle et de celle d'histoire naturelle à Zurich. L'*Histoire militaire des Suisses au service de la France*, parue entre 1751 et 1753, est considérée comme son œuvre majeure.

Dès les années 1760, Zurlauben entreprend de se constituer une immense collection de livres, se portant acquéreur de toutes les nouveautés, ainsi que d'ouvrages anciens issus des bibliothèques des Jésuites, ordre interdit en France depuis 1764. En 1780, il obtient sa mise à la retraite assortie d'une confortable pension et se retire dans sa région natale. Ayant perdu sa pension en raison des troubles révolutionnaires français, Zurlauben doit vendre sa propriété ainsi que sa précieuse bibliothèque à l'abbaye Saint-Blaise en Forêt-Noire en 1795. Mais en raison de l'insécurité régnant à l'époque, les ouvrages restent à Zoug et sont confisqués après son décès survenu en 1799, par la République helvétique. Celle-ci reste propriétaire des livres jusqu'à leur rachat par la bibliothèque cantonale d'Argovie en 1804. De nos jours, ce fonds fait l'objet d'une attention particulière en raison de son importance pour l'histoire militaire et économique de l'Ancienne Confédération.

# ANNEXES

Tableau des auteurs d'ouvrages descriptifs, de guides et d'ouvrages iconographiques (Partie 2)							
Auteurs	Statut	Appartenance territoriale	Date	Type d'ouvrage	Tronçon Bâle-Constance (lac compris)	Chutes/Schaffhouse	Secteur des sources
<b>MÜNSTER, Sebastian</b> <i>Cosmographie oder beschreibung aller länder, herschaften, fürnemsten...</i> , Bâle, 1550.	Professeur de philosophie	Né à Ingelheim (dans l'actuelle Rhénanie-Palatinat)	XVI <sup>e</sup> siècle (avant 1544)	Ouvrage descriptif	Lac de Constance Bâle Rheinfelden Augst	Schaffhouse et sa cataracte	Pfeffers
<b>MERIAN, Matthäus,</b>  <b>ZEILLER, Martin,</b> WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), <i>Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae</i> , Francfort-sur-le-Main, 1654.	Graveur  Géographe	Suisse (né à Bâle)  Né à Ranten (Styrie)	XVII <sup>e</sup> siècle (avant 1654)	Ouvrage descriptif	Bâle Eglisau Rapides entre Koblenz et Zurzach	Schaffhouse et sa cataracte	Pfeffers Rhin postérieur : Thusis, vallée du Domleschg Rhin antérieur : Truns
<b>ALTMANN, Johann Georg</b> <i>L'Etat et les délices de la Suisse</i> , 1730	Pasteur	Suisse (Bernois né à Zofingue, canton d'Argovie)	XVIII <sup>e</sup> siècle (avant 1730)	Ouvrage descriptif (Synthèse de deux autres ouvrages)	Bâle	Schaffhouse et sa cataracte	Sargans Pfeffers Rhin antérieur : Disentis, Truns Rhin postérieur : Via Mala
<b>ZURLAUBEN, Beat, Fidel, Anton de la Tour-Châtillon</b> <b>BESSON, Henri Robert</b> <i>Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse</i> , vol.1 Paris, 1780	Essentiellement militaire  Naturaliste et géographe	Suisse (né à Zoug)	XVIII <sup>e</sup> siècle (entre 1776 et 1780)	Ouvrage descriptif	Lac de Constance Laufenburg Bâle	Schaffhouse et sa cataracte	Rhin antérieur : Mont Toma, Truns, Ilanz, Ruinaulta, Reichenau

**Annexe 1a : Tableau des auteurs d'ouvrages descriptifs, de guides et d'ouvrages iconographiques (p. I)**

<b>EBEL, Johann Gottfried</b> , <i>Manuel du voyageur en Suisse</i> , 1826/1840	Médecin et homme politique	Suisse (Zurichois) né dans le Brandebourg	Fin XVIII <sup>e</sup> /début XIX <sup>e</sup> siècle	Guide de voyage	Bâle Rheinfelden Laufenburg Rheinau Constance	Schaffhouse et sa cataracte	Pfeffers Sources du Rhin antérieur Rhin postérieur : Via Mala Roffles
<b>TURNER, William</b> Œuvres diverses	Peintre	Anglais (né à Londres)	Première moitié du XIX <sup>e</sup> siècle (1806-1843)	Iconographie		Cataracte de Schaffhouse	Reichenau Via Mala
<b>D'OSTERWALD, Frédéric (1773-1850)</b> , <i>De Bâle aux sources du Rhin</i> (projet de description du Rhin initié par)	Éditeur et homme d'affaires	Suisse (né à Neufchâtel)	Premier quart du XIX <sup>e</sup> siècle (entre 1810 et 1825)	Iconographie	Constance Stein am Rhein	Schaffhouse et sa cataracte	Sources du Rhin postérieur Reichenau
<b>BLEULER, Johann Ludwig</b>	Peintre et éditeur	Suisse (né à Feuerthalen, canton de Schaffhouse)	1817/1819	Iconographie	Constance Stein am Rhein Laufenburg Rheinau Rheinfelden Bâle	Schaffhouse et sa cataracte	Rhin antérieur : lac Toma Rhin postérieur : Domleschg Via Mala Roffles
<b>DEPPING, Georges-Bernard</b> , <i>La Suisse ou tableau historique</i> , 1822.	Historien et géographe	Français, né à Münster (Westphalie)	XIX <sup>e</sup> siècle (avant 1822)	Ouvrage descriptif	Bâle	Schaffhouse et sa cataracte	Pfeffers Rhin antérieur : Ilanz, Truns Rhin postérieur : Via Mala
<b>AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard)</b> , <i>Guide du voyageur en Suisse</i> , 1824	Libraire	Français (né à Lyon)	XIX <sup>e</sup> siècle (avant 1824)	Guide de voyage	Bâle	Schaffhouse et sa cataracte	Pfeffers Reichenau Rhin postérieur : Domleschg, Via Mala

**Annexe 1b : Tableau des auteurs d'ouvrages descriptifs, de guides et d'ouvrages iconographiques (p. II)**

<b>SCHREIBER, Aloys</b> , <i>Handbuch für Reisende am Rhein von seinen Quellen bis Holland</i> , 1831	Professeur d'esthétique	Né à Bühl-Oberbrück (Bade)	XIX <sup>e</sup> siècle (avant 1831)	Guide de voyage	Constance Rapides de Laufenburg Bâle	Schaffhouse et sa cataracte	Sources des trois bras du Rhin Rhin postérieur : Via Mala, Domleschg  Reichenau, Coire
<b>ZSCHOKKE, Heinrich</b> , <i>Die klassischen Stellen der Schweiz und deren Hauptorte, in Originalansichten dargestellt</i> , 1836.	Homme politique, publiciste et pédagogue	Suisse (Argovie), né à Magdeburg	XIX <sup>e</sup> siècle (avant 1834)	Ouvrage descriptif		Schaffhouse et sa cataracte	Sources du Rhin antérieur Rhin du milieu Truns Pfeffers Reichenau Via Mala
<b>MURRAY, John</b> , <i>The handbook for travelers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont</i> , 1889 (première édition anglaise : 1838, première édition française : 1844)	Éditeur	Anglais (né à Londres)	XIX <sup>e</sup> siècle	Guide de voyage	Bâle Constance	Schaffhouse et sa cataracte	Pfeffers Reichenau Rhin antérieur : Truns Disentis Rhin postérieur : Via Mala Roffles
<b>BAEDEKER, Karl</b> , <i>Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet</i> , 1854. 1ère édition en 1844	Éditeur	Né à Essen (Westphalie)	XIX <sup>e</sup> siècle	Guide de voyage	Bâle Laufenburg Constance	Schaffhouse et sa cataracte	Pfeffers Reichenau Rhin antérieur : Truns Rhin du milieu Rhin postérieur : Thusis Via Mala Roffles
<b>JOANNE, Adolphe-Laurent</b> , <i>Itinéraire descriptif et historique de la Suisse</i> , 1859	Journaliste	Français (né à Dijon)	XIX <sup>e</sup> siècle (avant 1859)	Guide de voyage	Bâle Laufenburg Constance	Schaffhouse et sa cataracte	Pfeffers Reichenau Rhin antérieur : Ruinaulta Rhin postérieur : Via Mala Domleschg

**Annexe 1c : Tableau des auteurs d'ouvrages descriptifs, de guides et d'ouvrages iconographiques (p. III)**

Tableau des auteurs de relations de voyage (Partie 3)							
Noms	Statut	Appartenance territoriale	Date du voyage et objectif	Nature du récit	Tronçon Bâle-Constance (lac compris)	Chute/Schaffhouse	Secteur des sources
<b>POGGE, (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE)</b>	Au service de la papauté	Italien (né à Florence)	1416 De Constance à Baden. Cure thermale.	Correspondance	Kaiserstuhl	Chute décrite mais mal située	
<b>PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius dit Pie II</b>	Secrétaire pendant le concile de Bâle	Italien (né à Sienne)	1431-1438	Description mise en circulation sous une forme manuscrite	Bâle	Parle de la chute	
<b>ÉRASME, Didier</b>	Humaniste, homme de lettres	Néerlandais (né à Rotterdam)	1514-1516, 1521, 1536	Correspondance	Bâle Constance	Chute	
<b>THOU, Jacques-Auguste de</b> <i>Mémoires 1553-1601</i>	Historien et homme politique	Français (né à Paris)	1579 Accompagne son frère aux bains de Plombières 1589 Mission diplomatique en Italie.	Mémoires	Bâle Constance (lac et ville)	Chute	Grisons Coire
<b>MONTAIGNE, Michel de</b> <i>Journal de voyage (1580)</i>	Écrivain et homme politique	Français (né à Saint-Michel-de-Montaigne)	1580 Besoin d'échapper aux contraintes domestiques Pèlerinage Soins	Journal de voyage	Bâle Baden Kaiserstuhl Stein Constance	Schaffhouse Chute	
<b>CORYATE, Thomas</b> <i>Die Venedig- und Rheinfahrt A. d. 1608</i> , traduit par Hans E. Adler	Écrivain et voyageur	Anglais (né dans le Somerset)	1608 Envie de découvrir le continent	L'un des premiers ouvrages où le voyage est présenté comme un but en soi	De Rheinfelden à Bâle Bâle		Rhin postérieur près de Splügen Coire

**Annexe 2a : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. I)**

<b>ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard</b> <i>Briefe aus der Schweiz nach Hannover (1763)</i>	Pharmacien et naturaliste	Né à Hanovre	1763 Voyage scientifique	Série de lettres	(Bâle) mentionné dans paragraphe sur Schaffhouse	Chute Schaffhouse	
<b>HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz</b> <i>Briefe über die vornehmsten Merkwürdigkeiten der Schweiz – Zum Nutzen junger Reisender (1769)</i>	Homme de lettres, spécialiste de l'art des jardins	Né à Eutin (comté de Holstein)	1765-67 Accompagne ses deux élèves en voyage de formation	Série de lettres à l'usage des jeunes voyageurs		Schaffhouse Chute	Rhin postérieur : Coire Rheinwald Splügen
<b>GOETHE, Johann Wolfgang von</b> <i>-Dritte Wallfahrt nach Erwins Grabe im Juli 1775</i> <i>-Aus meinem Leben – Dichtung und Wahrheit, t. 14</i> <i>-Reise in die Schweiz 1797</i>	Écrivain, savant et homme politique	Né à Francfort-sur-le-Main (Marquisat de Hesse)	1775 – 1779 – 1797 Besoin de prendre du recul Motifs d'ordre privé	Poésie Autobiographie Récit de voyage.		Schaffhouse Chute	Via Mala Liechtenstein
<b>STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu</b> <i>Der Felsenstrom (1775)</i> <i>Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien (1817)</i>	Juriste et écrivain	Né à Bad-Bramstedt (comté de Holstein)	Juin-novembre 1775 : Voyage d'agrément en compagnie de Goethe 1791-1792 : Voyage effectué à la veille d'un tournant spirituel	Poésie Récit de voyage essentiellement basé sur des notes quasi journalières	Eglisau Constance	Chute Schaffhouse	

**Annexe 2b : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. II)**

<b>COXE, William</b>	Ecclésiastique, historien	Anglais (né à Londres)	1776: Accompagne un ami	Lettres descriptives sur l'état politique et naturel de la Suisse adressées à un ami	Bâle Constance	Chute Schaffhouse	
<b>RAMOND DE CARBONNIÈRES,</b> <i>Lettres de M. William Coxé à M.W. Melmoth sur l'état politique civil et naturel de la Suisse, traduites de l'Anglais, et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur (t. 1: 1782)</i>	Géologue, botaniste et homme politique	Français (né à Strasbourg)	1777: Découvre la Suisse sur les traces de Coxé. Prépare traduction				
<b>LENZ, Jakob Michael Reinhold</b> Témoignage de Ramon de Carbonnières dans sa traduction des <i>Lettres de M. William Coxé</i>	Homme de lettres	Né à Seewegen (Livonie)	1777	Exclamation immortalisée par Ramond		Chute	
<b>BÜRDE, Samuel Gottlieb</b> <i>Reise durch einen Theil der Schweiz und des obern Italiens (1785)</i>	Homme de lettres	Né à Breslau (Silésie)	1779-1780 Accompagne son employeur	Journal de voyage	Wagenhausen Constance	Chute	Rhin alpin Rhin postérieur : Viamala
<b>LABORDE, Benjamin de</b> <i>Lettres sur la Suisse, adressées à Madame de M*** par un voyageur français en 1781</i>	Fonctions administratives au service du roi Homme de lettres et compositeur	Français (né à Paris)	1781	Lettres adressées à une amie	Bâle Augst Trajet Schaffhouse-Constance en bateau Constance	Schaffhouse Chute	

**Annexe 2c : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. III)**



<b>STORR, Gottlieb Konrad Christian</b> <i>Alpenreise</i> (t. : 1784, t. 2 : 1786)	Médecin et botaniste	Né à Stuttgart (duché du Wurtemberg)	1781 Voyage vraisemblablement privé, mais à vocation scientifique.	Compte rendu organisé par secteur géographique		Schaffhouse Chute	Pfeffers Coire Reichenau Rhin antérieur: lac d'Oberalp-Disentis (Rhin du milieu)-Truns Rhin postérieur: Via Mala Sources
<b>MEINERS, Christoph</b> <i>Briefe über die Schweiz</i> (t. 1 : 1788)	Philosophe et savant	Né à Warstade (Principauté de Hanovre)	Entre 1782 et 1788 Voyages privés en compagnie de son épouse	Lettres datées retraçant le parcours.	Constance	Schaffhouse Chute	
<b>LA ROCHE, Sophie von</b> <i>Tagebuch einer Reise durch die Schweiz, von der Verfasserin von Rosaliens Briefen</i> (1787) <i>Erinnerungen aus meiner dritten Schweizer</i> (1793)	Femme de lettres	Né à Kaufbeuren (royaume de Bavière)	1784 : Voyage conçu comme un voyage de formation pour son fils Fritz 1791 : Juste après le décès de son fils cadet	Journal de voyage Souvenirs de voyage	(Lac de Constance) Eglisau	Schaffhouse Chute	
<b>SCHMIDT, Christian Gottlieb</b> <i>Von der Schweiz. Journal meiner Reise - Journal meiner Reise vom 5. Julius 1786 bis den 7. Aug. 1787</i>	Pédagogue, homme de lettres	Né à Bernsdorff, dans le comté de Schönburg (Saxe)	1786-1787 Voyage comme découverte de soi	Journal de voyage	Bâle Constance	Schaffhouse Chute	
<b>ROLAND, Jeanne Manon</b> <i>Voyage en Suisse – 1787</i>	Femme de lettres, grande influence politique	Française (née à Paris)	1787 Voyage privé d'agrément en compagnie de son époux	Récit d'abord destiné à l'éducation de sa fille et non à la publication.	Bâle	Schaffhouse Chute	
<b>BERTOLA DI GIORGI, Aurelio</b> <i>Diari del viaggio in Svizzera e in Germania</i> (1787)	Homme de lettres, historien et géographe	Italien (né à Rimini, en Romagne)	1787 Souhait de revoir un ami Mission d'espionnage ?	Journal de voyage	Bâle Koblentz(Argovic) Stein		

**Annexe 2d : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. IV)**

<b>KARAMZINE, Nicolaï,</b> <i>Lettres d'un voyageur russe</i> (1791-1792)	Écrivain, historiographe	Russe (né dans le gouvernement de Simbirsk, sur la moyenne Volga)	1789 Parfaire son éducation à la rencontre de la nature et des grands écrivains	Lettres fictives	Bâle	Schaffhouse Chute	
<b>HALEM, Gerhard Anton von</b> <i>Blicke auf einen Theil Deutschlands, der Schweiz und Frankreichs bey einer Reise vom Jahre 1790</i>	Magistrat	Né à Oldenbourg (enclave danoise de 1440 à 1773)	1790 Voyage d'agrément en compagnie de deux amis	Récit destiné à divertir ceux qui ne voyagent pas : pas d'objectif scientifique		Schaffhouse Chute	
<b>WORDSWORTH, William</b> <i>Letters</i> (1790) ; <i>Descriptive sketches</i> (1793) <i>Memorials of a tour on the continent, 1820</i> (1822)	Écrivain	Anglais (né à Cockermouth, dans le Tumberland)	1790 : Découvrir les Alpes sublimes avec un ami 1820 : Voyage d'agrément en compagnie de sa femme et de sa sœur.	Correspondance Poème autobiographique Euvres poétiques	Lac de Constance	Schaffhouse (Peu d'allusions)	Rhin antérieur Rhin postérieur Via Mala
<b>BRUN, Friederike</b> <i>Tagebuch einer Reise durch die östliche, südliche und italienische Schweiz, ausgearbeitet in den Jahren 1798-1799</i>	Femme de lettres	Danoise née à Tonna, dans le duché de Gotha (Thuringe)	1795 Voyage avec son ami Bonstetten	Journal de voyage	Constance		Liechtenstein Coire Reichenau Rhin postérieur: Thusis Via Mala
<b>SPESCHA, Placidus</b> <i>Ursprung des Rheins, [...] in einer Bergreise des Jahres 1811 [...] Genaue geographische Beschreibung aller Rheinquellen im Kanton Graubünden [...] (1823)</i>	Moine bénédictin, alpiniste et savant	Suisse (né à Disentis, dans les Grisons)	FinXVIII <sup>e</sup> -début XIX <sup>e</sup> siècle Voyage scientifique	Observations scientifiques	Constance		Rhin antérieur Rhin postérieur
<b>VIGEE-LEBRUN, Elisabeth</b> <i>Souvenirs 2</i> (1834-1835)	Peintre	Française (née à Paris)	1807-1808 Gout pour le voyage	Mémoires	Bâle	Schaffhouse Chute	
<b>CUSTINE, Astolphe de</b> <i>Mémoires et voyages</i> (1830)	Aristocrate Homme de lettres	Français (né à Niderwiller, en Lorraine)	1811 Voyage en compagnie de sa mère et de l'ami de celle-ci.	Mémoires sous la forme d'un recueil de lettres envoyées à un familier	Bâle Laufenburg Constance	Schaffhouse	

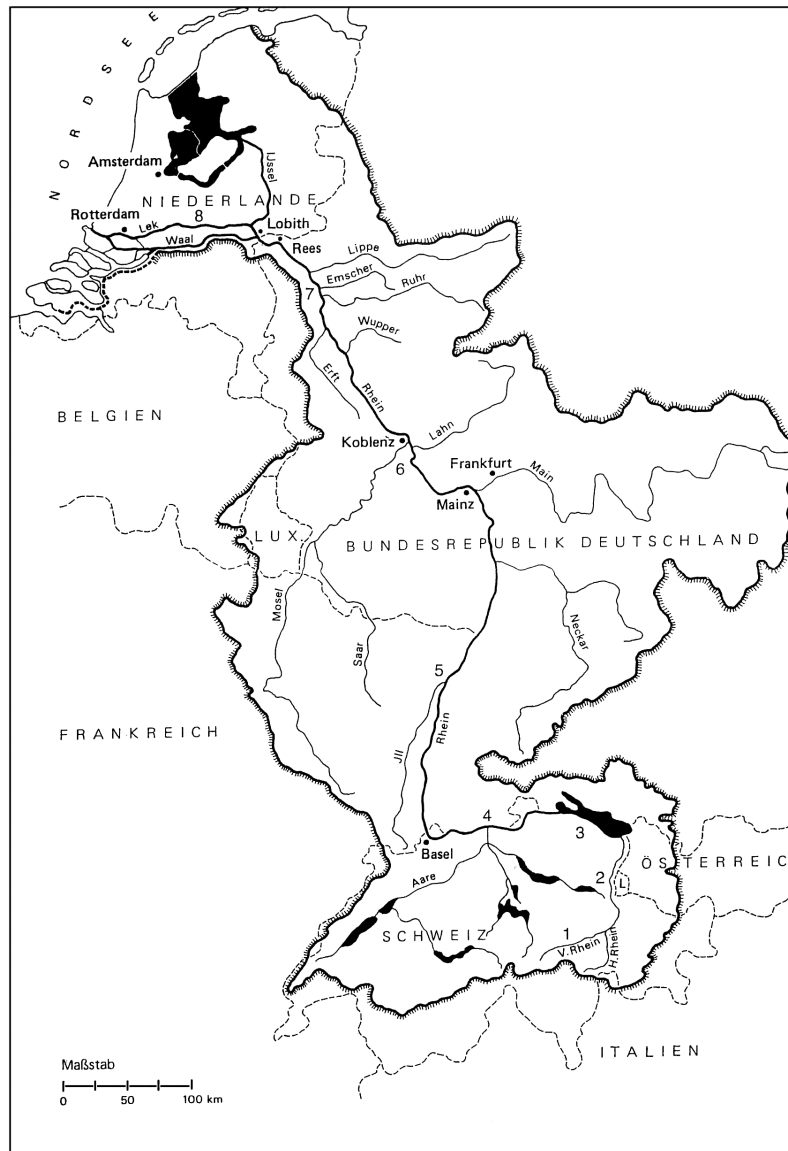
**Annexe 2e : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. V)**

<b>KLINGEMANN, August</b> <i>Kunst und Natur</i> , t. 3 (1828)	Homme de lettres Directeur de théâtre	Né à Braunschweig (Brunswick)	1825	Journal de voyage	Rhin « entre Schaffhouse et Zürich » Constance	Schaffhouse Chute	
<b>COOPER, James Fenimore</b> <i>Gleanings in Europe : Switzerland</i> (1980) <i>The Letters and Journals</i> (1960) <i>Sketches of Switzerland. By an American</i> (1836)	Officier de marine	Américain (né à Burlington dans le New Jersey)	1828/1832 Voyages en famille	Journaux et lettres de voyages Récits retravaillés a posteriori	Kaiserstuhl Lac de Constance	Schaffhouse Chute	Ragaz Pfeffers Tamina Coire Reichenau Rhin antérieur Rhin postérieur
<b>WALSH, Théobald</b> <i>Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont</i> (1862)	Écrivain et musicien	Français (né à Sclessin en Belgique)	1828 / entre 1857 et 1862	Récit destiné à aider le lecteur à découvrir la personnalité de l'auteur.	Bâle Trajet Bâle-Schaffhouse et chutes de Laufenburg Constance	Chute	Pfeffers, Sargans Coire, Reichenau Rhin antérieur : lac d'Oberalp Disentis Truns Ilanz Rhin postérieur : Hinterrhein Sources Roffles Via Mala
<b>CHATEAUBRIAND</b> <i>Mémoires d'outre-tombe</i>	Homme de lettres Diplomate	Français (né à Saint-Malo)	1832 : Fuite 1833 : Sur le chemin de Prague pour défendre une amie	Mémoires	Bâle Constance	Chute	Sources Rhin antérieur Gothard
<b>DUMAS, Alexandre</b> <i>-Impressions de voyage – En Suisse</i> <i>-Mes mémoires (1830-1833)</i>	Homme de lettres Influence politique	Français (né à Villers- Cotterêts)	1832 Envie de ce voyage depuis longtemps Fuir une situation politique tendue	Mémoires Impressions de voyage (genre à la mode à l'époque)	Constance Trajet de Laufen à Kaiserstuhl en barque	Chute	Reichenau Coire Ragaz-Bains de Pfeffers

### Annexe 2f : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. VI)

<b>RUSKIN, John</b> <i>Enquiries on the Causes of the Colour of the Water of the Rhine.</i> <i>Praeterita</i>	Écrivain, critique d'art et réformateur social	Anglais (né à Londres)	1833	Texte scientifique Autobiographie	De Schaffhouse à Bâle Constance	Schaffhouse	De Constance à Coire Rhin postérieur
<b>TÖPFFER, Rodolphe</b> <i>Premiers voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes</i>	Enseignant et écrivain	Suisse (né à Genève)	1838 1839	Récit de voyages effectués pendant les vacances avec ses élèves			Secteur des sources Via Mala Rhin antérieur
<b>MICHELET, Jules</b> <i>Journal La Montagne</i>	Écrivain et historien	Français (né à Paris)	1838 : Au cours d'un voyage en Italie 1843 Voyage très fréquemment	Journal Ouvrage d'histoire naturelle	Lac de Constance		Gothard Rheineck
<b>HUGO, Victor</b> <i>Le Rhin, lettres à un ami</i>  <i>Ebauche d'une monographie sur le Rhin</i>	Homme de lettres	Français (né à Besançon)	1839-1840-1869 Voyage beaucoup	Recueil de lettres destinées à Adèle écrites au cours de différents voyages	Bâle, Augst Rheinfelden	Schaffhouse Chute	Evocation du secteur des sources
<b>ANDERSEN, Hans Christian</b> <i>Voyages en Suisse - Journal 1833-1873</i>	Écrivain	Danois (né à Odense)	1852-1855-1858- 1860-1873	Extraits de journaux	Bâle	Schaffhouse Chute	Bains de Pfeffers Via Mala

### Annexe 2g : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. VII)



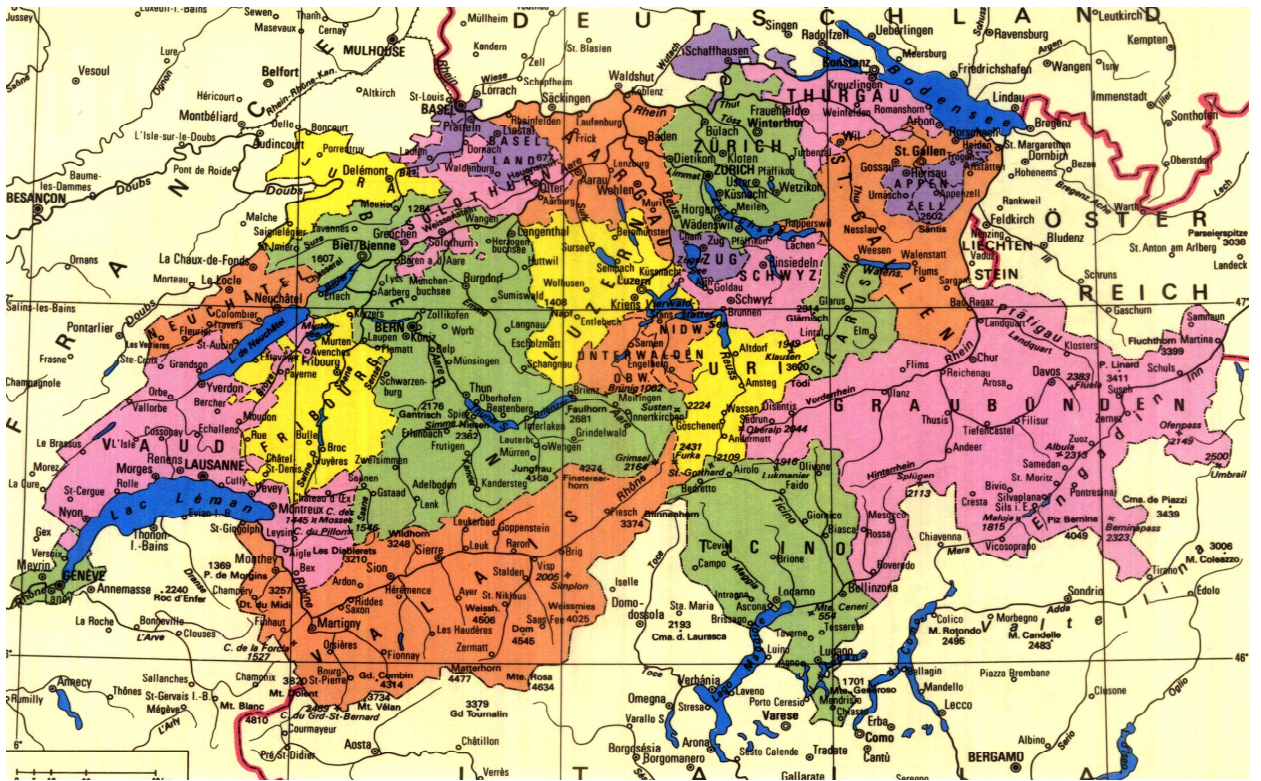
- 1 - Rhin antérieur et Rhin postérieur (qui se réunissent à Reichenau)
- 2 - Rhin alpin (de Reichenau à Rheineck)
- 3 - Lac de Constance
- 4 - Haut Rhin (de Stein am Rhein à Bâle - tronçon sur lequel se trouve la chute du Rhin)
- 5 - Rhin supérieur (de Bâle à Mayence)
- 6 - Rhin moyen (de Mayence à Cologne - Rhin dit «romantique» de Bingen à Bonn)
- 7 - Bas Rhin (de Cologne aux environs de Lobith)
- 8 - Delta

### **Annexe 3 : « Einzugsgebiet des Rheins » (Zone d'influence du Rhin).**

Source : TÜMMERS, Horst Johannes, *Der Rhein - Ein europäischer Fluß und seine Geschichte*, Munich, Oscar Beck, 1994 (2<sup>e</sup> éd., 1999), p. 14.

(légende traduite et commentée par nos soins).





**Annexe 4 : Carte de Suisse.**  
 Source : Kümmerly & Frey, Berne.



**Annexe 5 : Tronçon Bâle-Constance.**

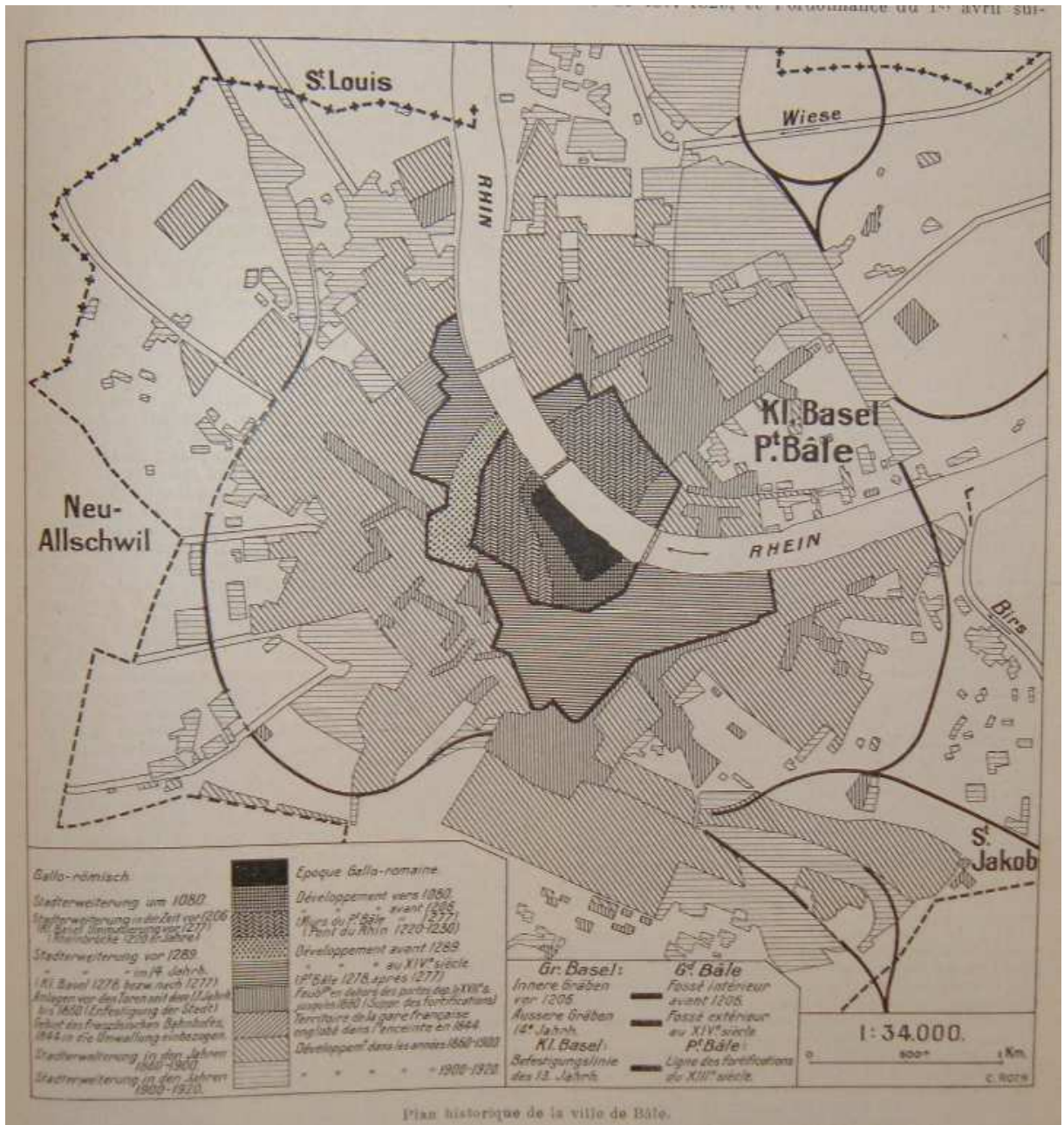
Source : Carte de Suisse, Kümmerly & Frey, Berne (détail).



**Annexe 5 bis : Tronçon Bâle-Constance.**

Source: BACHMANN, Robert C., *Le Rhin*, Zurich, Silva, 1985, p. 1 (détail).





[Plan historique de la ville de Bâle.

### Annexe 6 : Plan historique de la ville de Bâle.

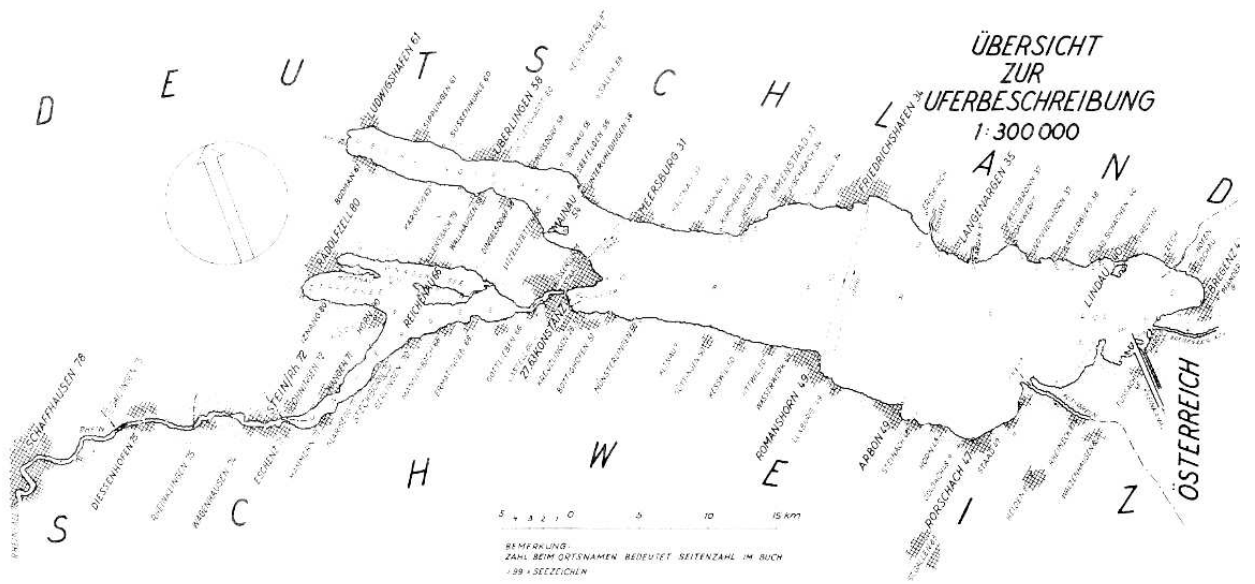
Source : ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *Dictionnaire historique et géographique de la Suisse*, t. 1, Neuchâtel, Administration du Dictionnaire historique et géographique de la Suisse, 1921, hors texte, entre les p. 544-545.



**Annexe 7 : « Ein sehr anmühtiger Prospect des Münsters  
und Rheinbrücken in Basel ».**

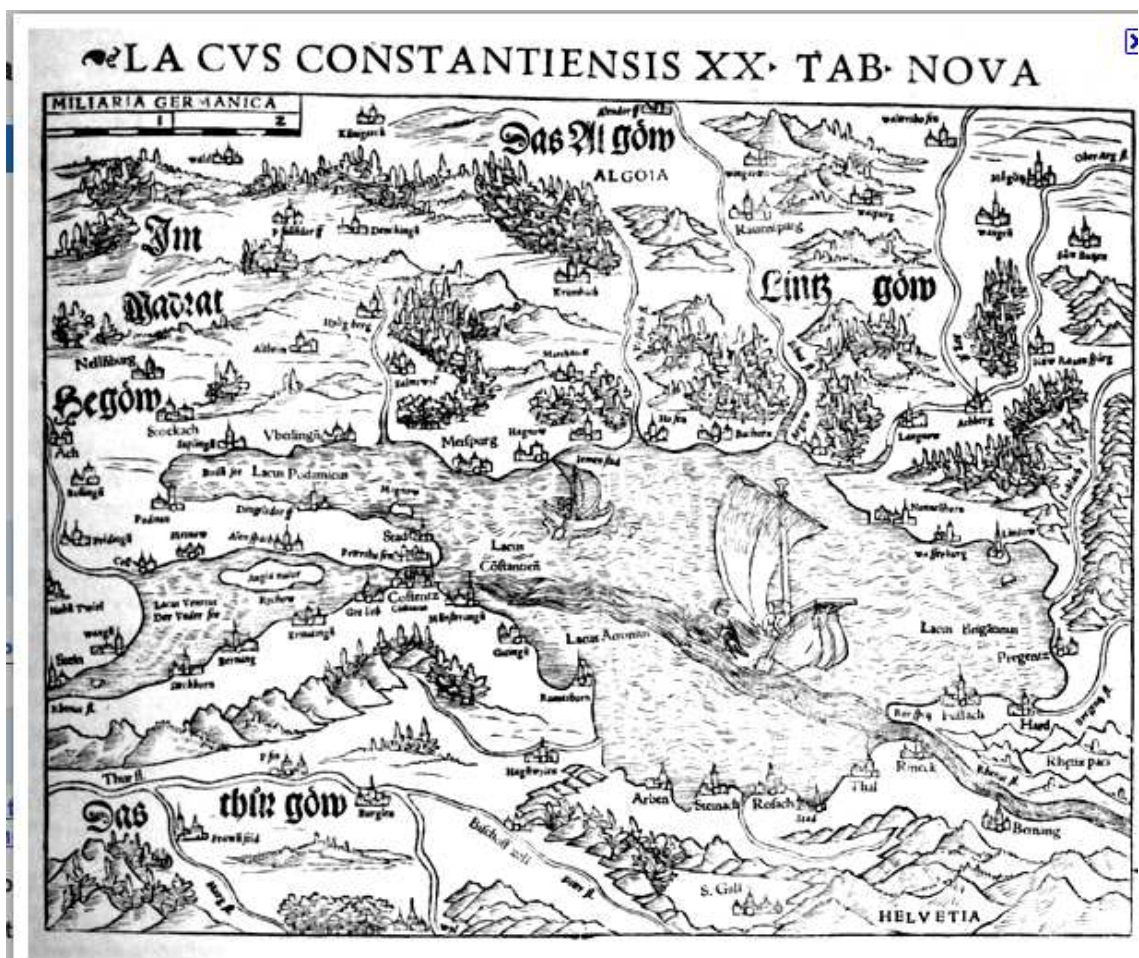
Source : MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd),  
*Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*, fac-similé de l'édition de 1654 (Francfort-  
sur-le-Main), Kassel, Bärenreiter, 1960, hors texte entre les p. 46-47.





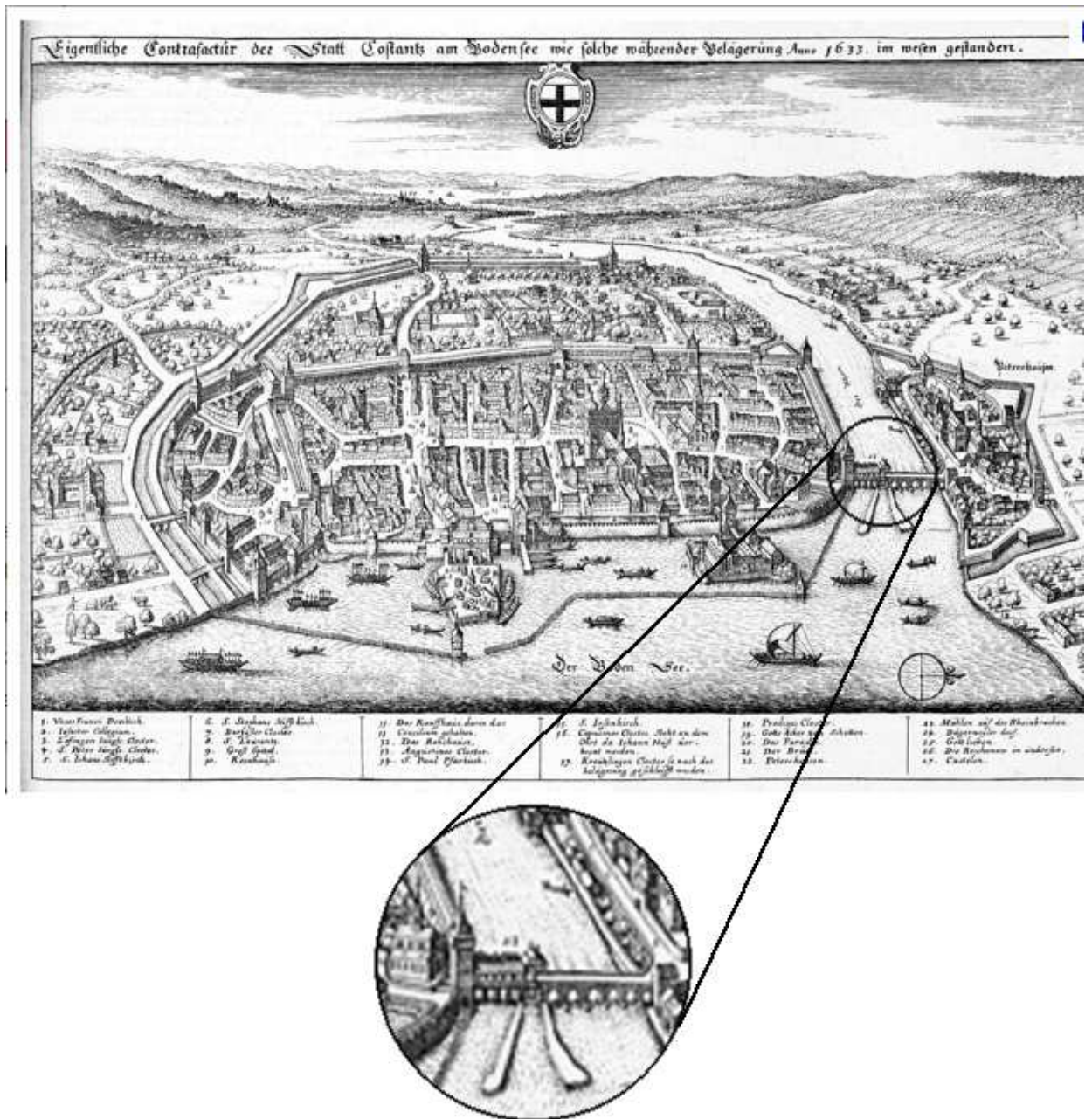
**Annexe 8 : Carte du Lac de Constance.**

Source : BÜSING, Wilhelm, *Bodensee-Uferbeschreibung*, Constance, Paula Büsing, 1977, hors texte à la fin de l'ouvrage.



**Annexe 9 : « Lacus Constantiensis ».**

Source : MÜNSTER, Sebastian (éd.), *Geographia Universalis [...] Claudii Ptolemai*, Bâle, Henri Petri, 1540.



**Annexe 10 : « Eigentliche Contrafactur der Statt Costantz am Bodensee wie solche während Belägerung Anno 1633 im wesen gestandert ».**

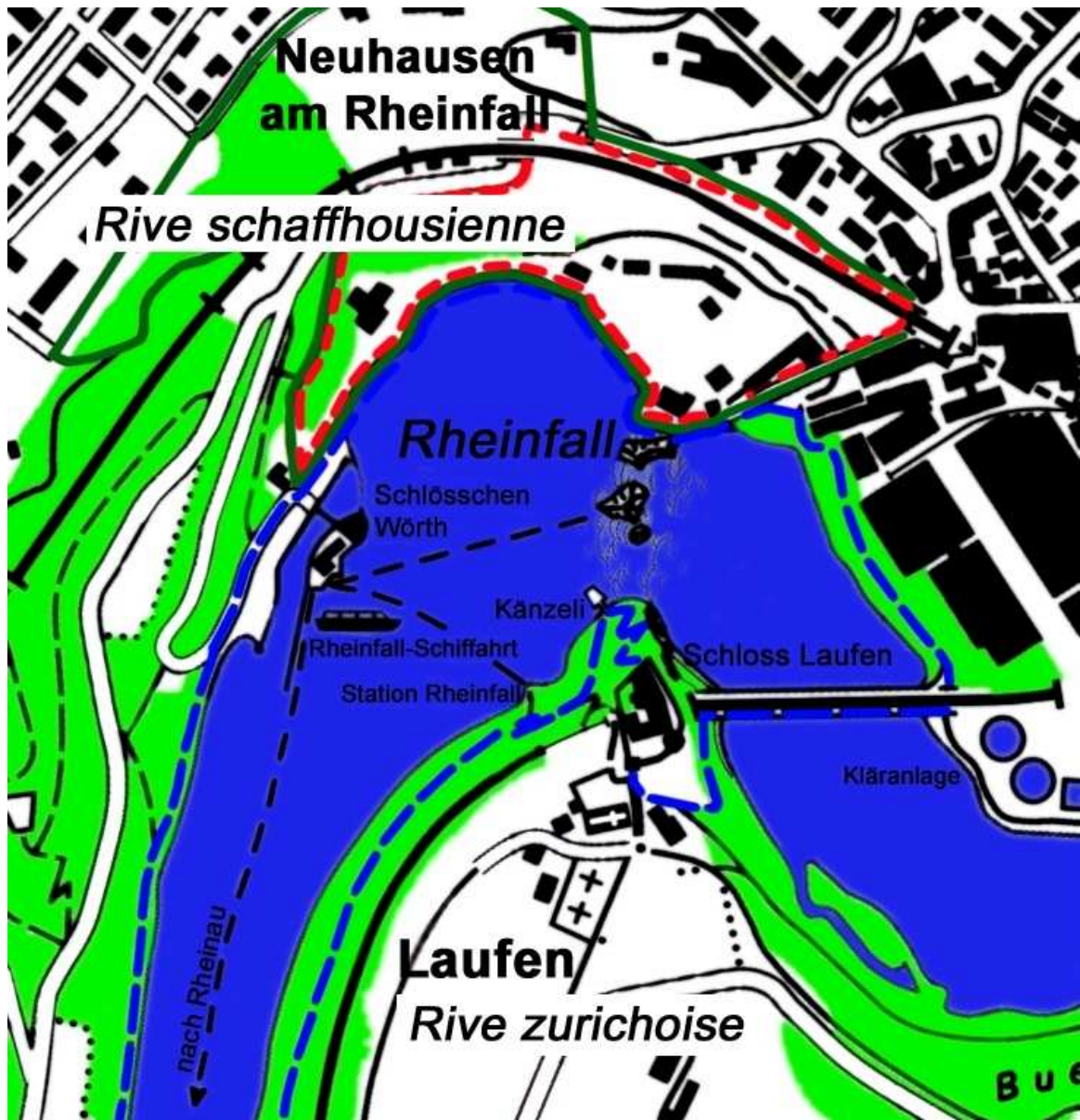
Source : MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *Topographia Sueviae*, Francfort-sur-le-Main, 1643, hors texte, entre les p. 52-53.





**Annexe 11 : Carte historique du canton de Schaffhouse.**

Source : ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. 5, Neuchâtel, Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 1930, hors texte, entre les p. 760-761.



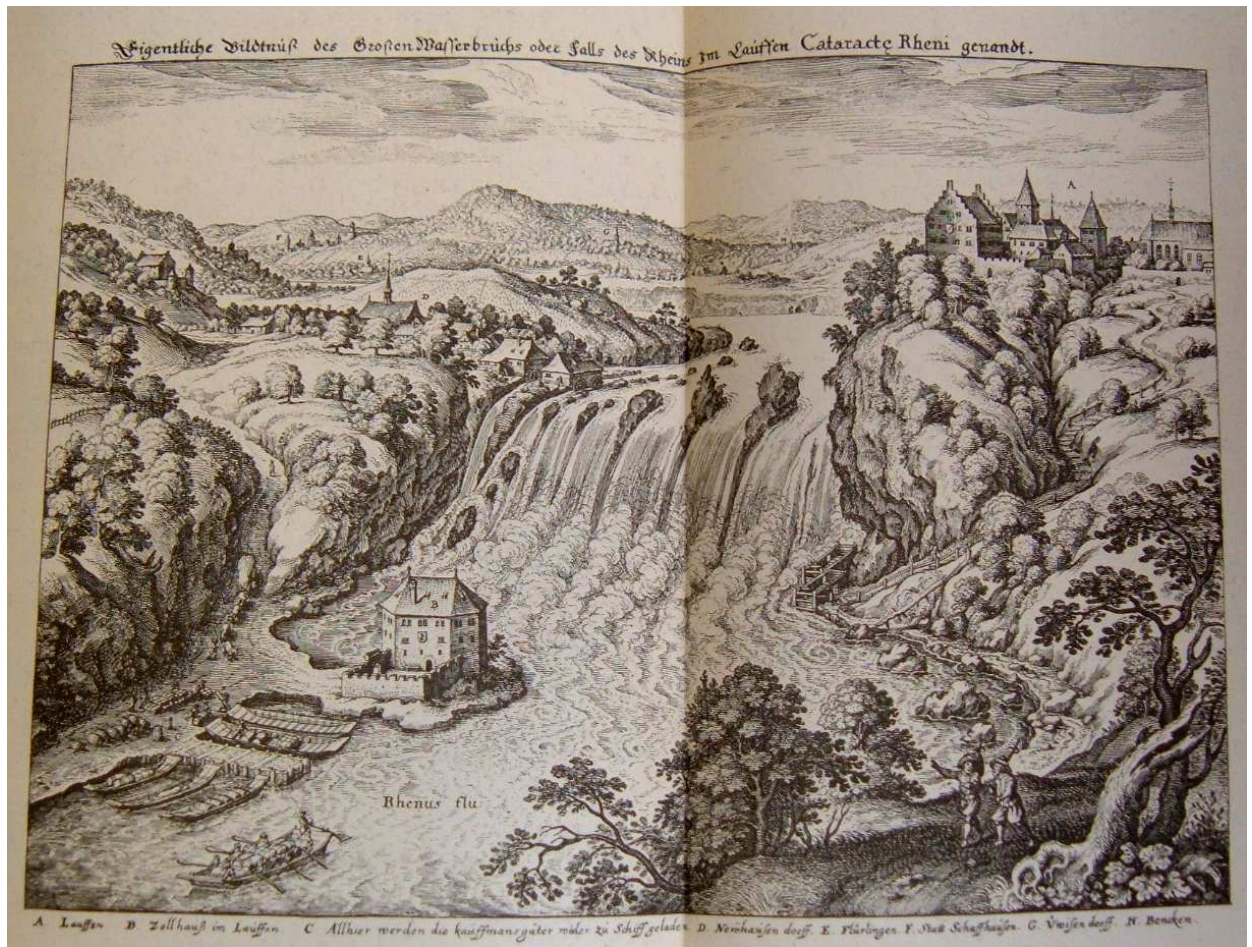
Annexe 12 : Plan de la chute de Laufen et de ses environs.  
Source : Tourismus Neuhausen am Rheinfall.



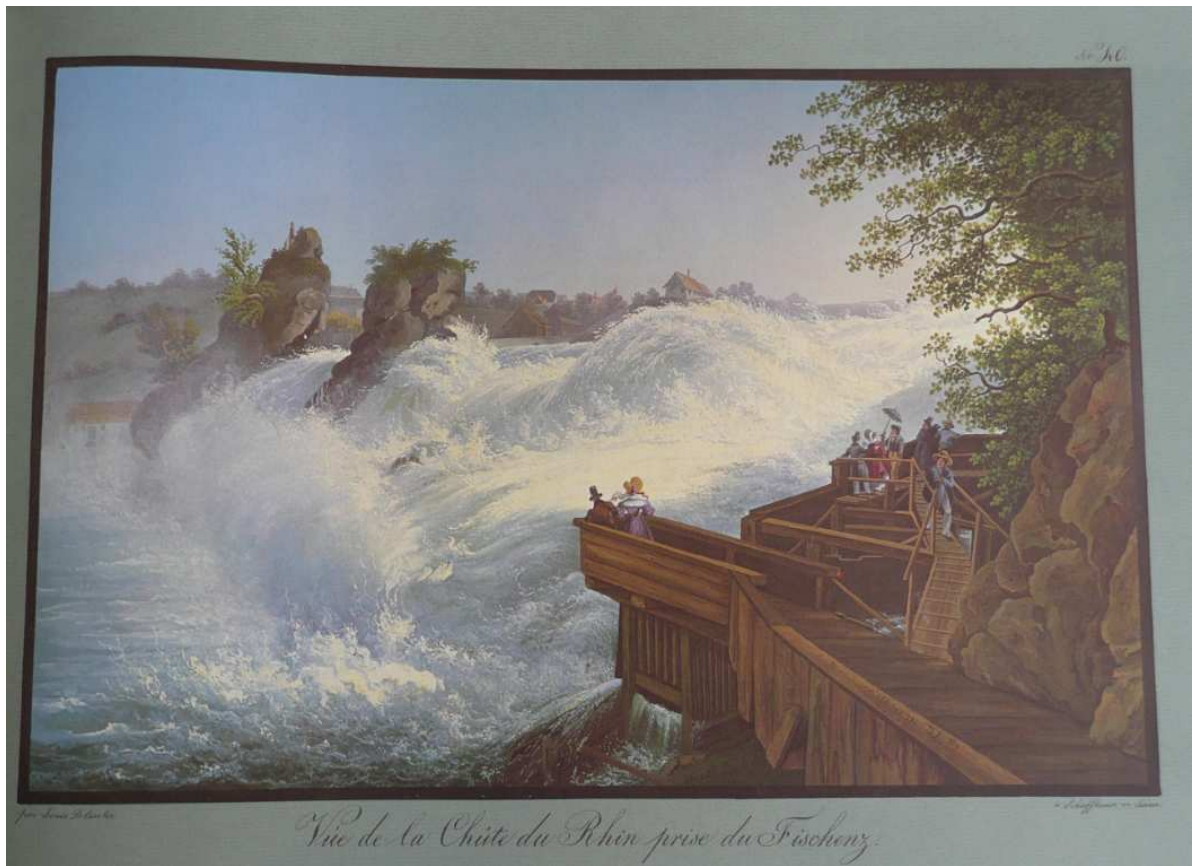


**Annexe 13 : « Cataracta Rheni ».**

Source : MÜNSTER, Sebastian, *Cosmographie oder beschreibung aller länders, herschafften, fürnemsten stellen*, Bâle, 1550, p. CCCCLXXV.



**Annexe 14 : « Grosser Wasserbruch » ou « Fall des Rheins im Lauffen ».**  
 Source : MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd),  
*Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*, fac-similé de l'édition de 1654 (Francfort-  
 sur-le-Main), Kassel, Bärenreiter, 1960, hors texte entre les p. 58-59.



**Annexe 15 : « Vue de la chute du Rhin prise du Fischnetz ».**  
Source : BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), *Der Rhein – Eine malerische Reise vor 150 Jahren*, Munich, Bruckmann, illustration n° 40.





**Annexe 16 : Bâle : vue sur le Rhin et la cathédrale.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, mai 2006.



**Annexe 16 bis : Bâle : vue sur le Rhin depuis la « Pfalz ».**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, mai 2006.



**Annexe 17 : Bâle : Hôtel « Zu den drei Königen » (Les Trois Rois).**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, mai 2006.





**Annexe 18 : La chute du Rhin et le château de Laufen  
depuis la rive schaffhousienne.**

Crédit photographique : Sébastien Marinot, avril 2006.



**Annexe 19 : Rapides précédant le « saut du Rhin » à Schaffhouse.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, avril 2006.





**Annexe 20 : Au plus près des flots,  
depuis la passerelle au pied du château de Laufen.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, avril 2006.





**Annexe 21 : Le « Schlössli Wörth », depuis la rive schaffhousienne.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, avril 2006.



**Annexe 22 : Le château de Laufen, depuis le rocher central.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, avril 2006.





**Annexe 22 bis : Schaffhouse : vue sur le Rhin depuis la forteresse du Munot.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, avril 2006.

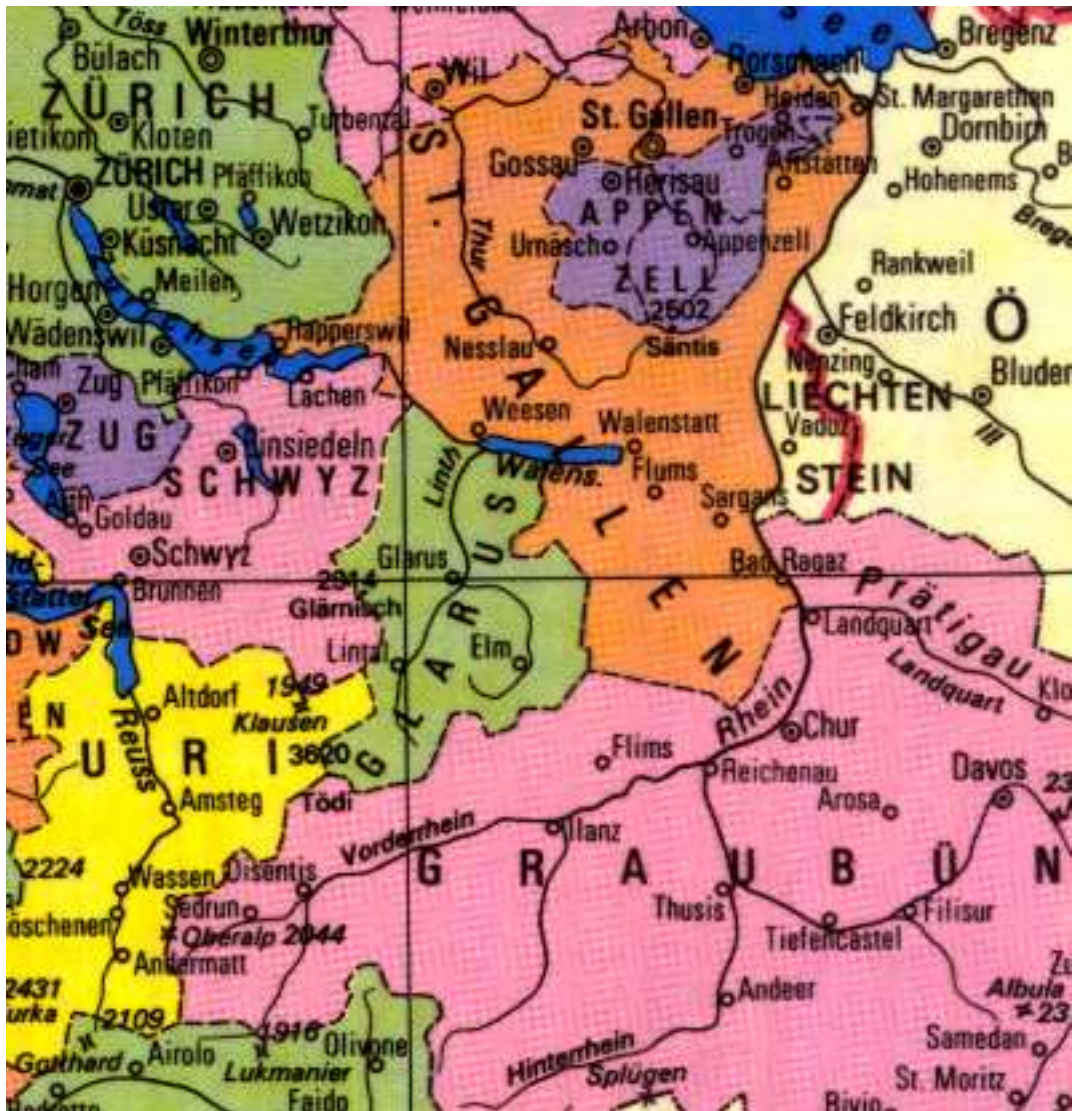




**Annexe 23 : Le « Seerhein » à Constance.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.



**Annexe 24 : Le bâtiment du concile (XIV<sup>e</sup> siècle).**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.



**Annexe 25 : Secteur des sources.**

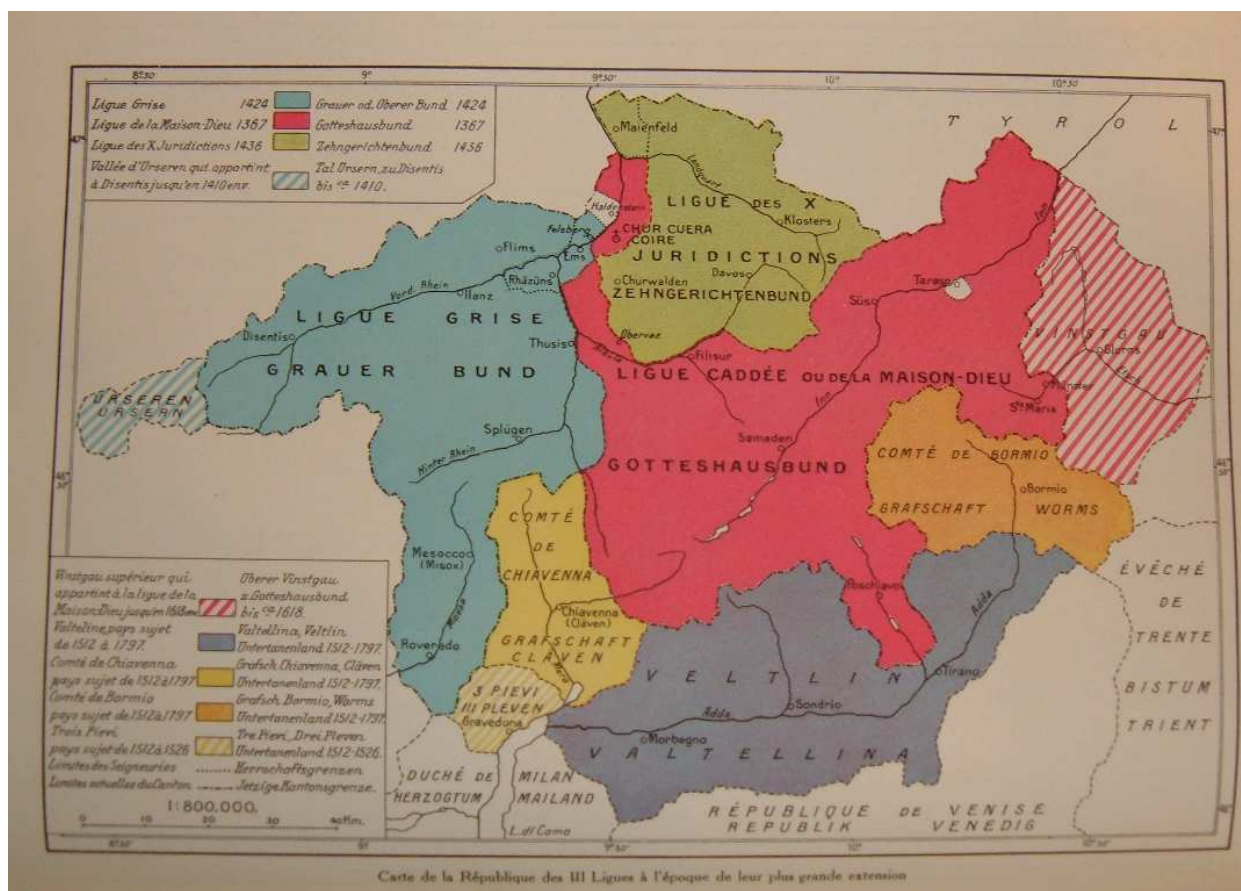
Source : Carte de Suisse, Kümmerly & Frey, Berne (détail).





**Annexe 25 bis : Secteur des sources.**

Source : BACHMANN, Robert C., *Le Rhin*, Zurich, Silva, 1985, p. 1 (détail).



**Annexe 26 : Carte de la République des III ligues à l'époque de leur plus grande extension.**

Source : ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, t. 3, Neuchâtel, Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 1926, hors texte, entre les p. 560-561.

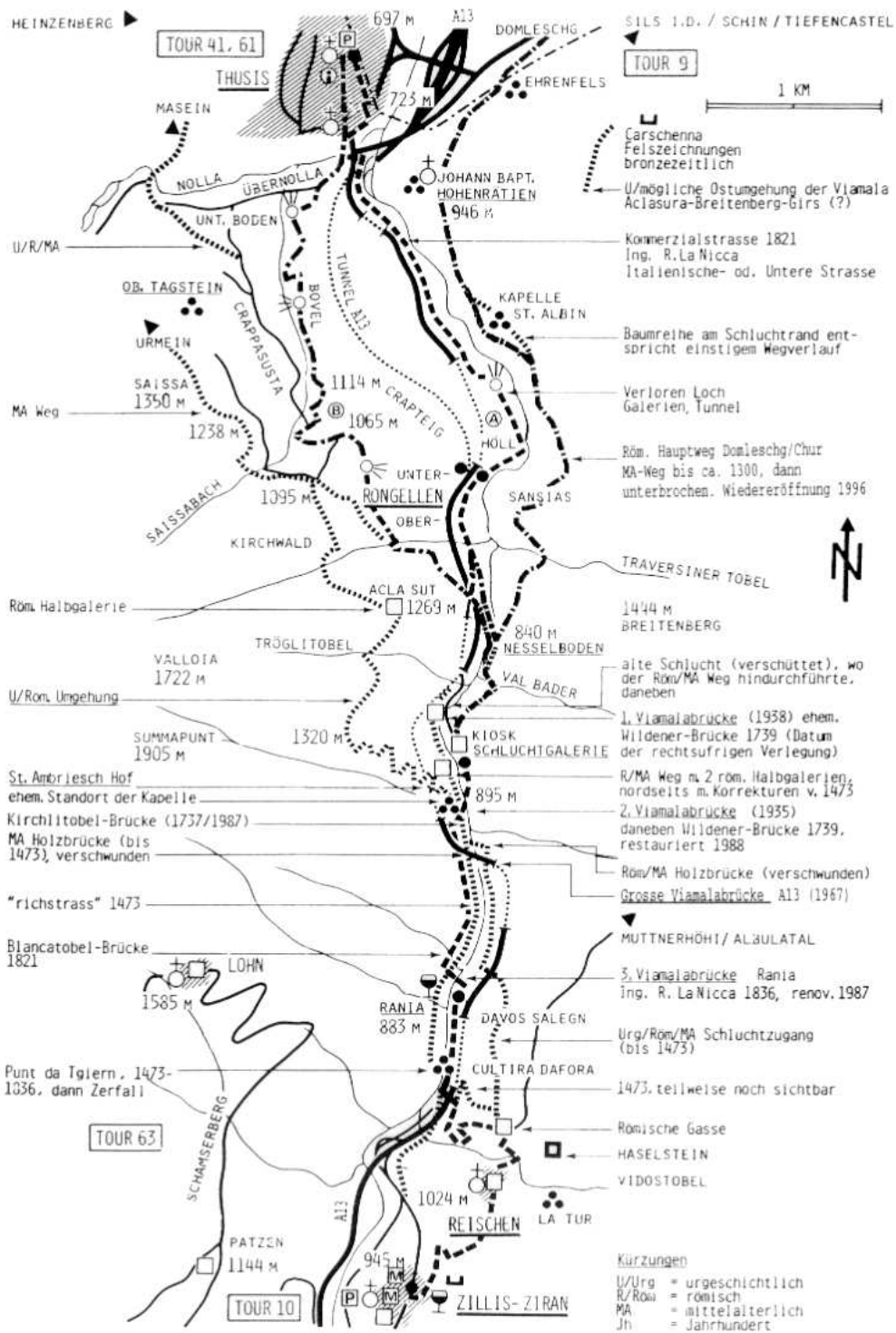




**Annexe 27 : « Wahre Contrafactur des Wunderlichen Bads zu Pfäfers  
 in der Ober Schwyts gelegen ».**

Source : MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd),  
*Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*, fac-similé de l'édition de 1654 (Francfort-  
 sur-le-Main), Kassel, Bärenreiter, 1960, hors texte entre les p. 64-65.





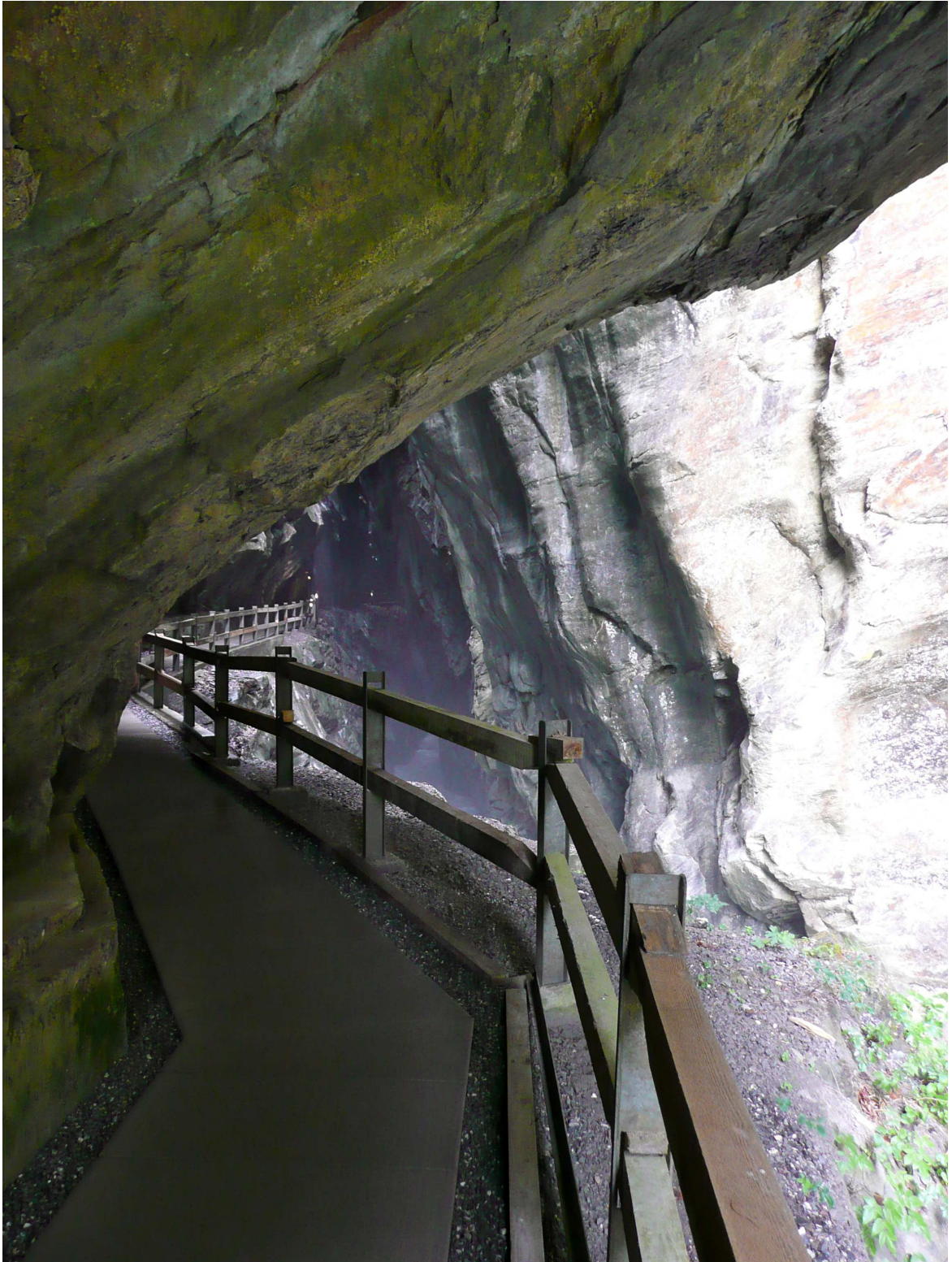
**Annexe 28 : Carte de la Viamala.**

Source : Viamala, Thusis, Verkehrsverein Thusis, 2007, 3<sup>ème</sup> de couverture.

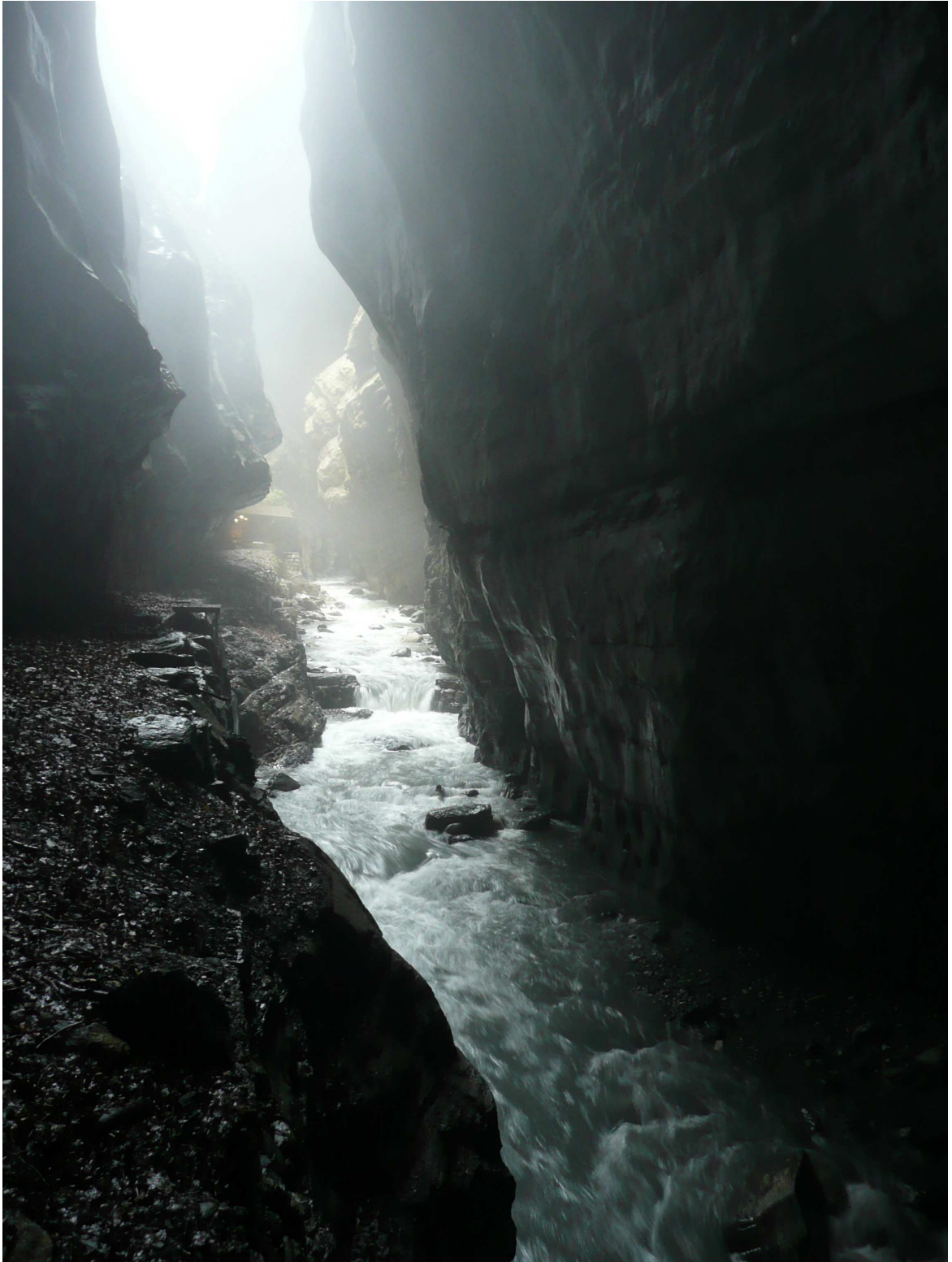


**Annexe 29 : Bâtiment des bains de Pfeffers (début XVIII<sup>e</sup> siècle).**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.





**Annexe 30 : Gorge de la Tamina : passerelle menant à l'ancienne source chaude.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.



**Annexe 31 : À l'intérieur de la gorge de la Tamina.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.





**Annexe 31 bis : À l'intérieur de la gorge de la Tamina, en regardant vers le haut.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.



**Annexe 32 : Lac Toma (2345 mètres d'altitude), source officielle du Rhin.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.





**Annexe 33 : Le Rhin antérieur sortant du lac Toma (à gauche).**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.



**Annexe 34 : Jonction du Rhin antérieur et du Rhin postérieur à Reichenau.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.



**Annexe 35 : Château de Reichenau.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.





**Annexe 36 : Le Rhin postérieur sortant de la Via Mala pour entrer dans la vallée du Domleschg avec la ville de Thusis à l'arrière-plan.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.





**Annexe 37 : Le Rhin postérieur dans la gorge de la Via Mala  
avec les ponts Wildener à l'arrière-plan.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.





**Annexe 38 : Vue du Rhin postérieur à la Via Mala.**  
Crédit photographique : Sébastien Marinot, juillet 2008.

## BIBLIOGRAPHIE

### I-BIBLIOGRAPHIES SPÉCIALISÉES

I-1 Voyage .....	657
I-2 Paysage .....	657

### II-SOURCES

II-1 Récits, correspondances, journaux intimes .....	657
II-2 Ouvrages descriptifs et guides .....	662
II-3 Œuvres littéraires, fictionnelles et poétiques .....	663
II-4 Iconographie .....	664

### III-ÉTUDES

III-1-1 Articles et ouvrages sur les auteurs du corpus .....	665
III-1-2 Articles et ouvrages consacrés à plusieurs auteurs .....	672
III-1-3 Articles non signés .....	672
III-2 Articles et monographies sur le Rhin .....	673
III-3 Géographie et histoire de la Confédération Suisse et des différents cantons ..	674
III-4 Ouvrages et articles relatifs au cours suisse du Rhin .....	675
III-5 Image et identité de la Suisse .....	676
III-6 Littérature de voyage .....	677
III-7 Paysage .....	680
III-8 Sublime .....	682
III-9 Pittoresque .....	683
III-10 Paysage fluvial et poétique du fleuve .....	683
III-11 Iconographie .....	683

**IV – DICTIONNAIRES, ENCYCLOPÉDIES ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCE**  
.....684

**V-VARIA** .....686



## I-BIBLIOGRAPHIES SPÉCIALISÉES

### I-1 Voyage

*Bibliographie nationale suisse*, t. 3 : *Descriptions géographiques et récits de voyages et excursions en Suisse (1479-1890)*, Berne, Wyss, 1899.

DE BEER, Gavin, *Travellers in Switzerland*, Londres, Oxford University Press, 1949.

ENGELMANN, Wilhelm, *Bibliotheca Geographica*, Leipzig, Engelmann, 1858.

PRÉVOST, Antoine François, *Histoire générale des Voyages (ou nouvelle collection de toutes les relations de Voyages par Mer et par Terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues)*, 15 t., Paris, Didot, 1746-1761.

WÄBER, A[dolf], *Landes – und Reisebeschreibungen. Ein Beitrag zur Bibliographie der Schweizerischen Reiseliteratur*, Berne, t. 1 (1479-1890) : 1899, t. 2 (1891-1900) : 1909.

WOLFZETTEL, Friedrich, *Répertoire bibliographique et thématique des récits de voyage de langue française au XIX<sup>e</sup> siècle*, <http://www.romanistik.uni-frankfurt.de/mitarbeiter/wolfzettel/repertoire>

### I-2 Paysage

BRUNON, Hervé, *La notion de paysage dans les sciences humaines et sociales : repères sur les approches « culturalistes »*, Paris (février 2010), <http://www.topia.fr>

## II-SOURCES

### II-1 Récits, correspondances, journaux intimes

ANDERSEN, Hans Christian, *Voyages en Suisse - Journal 1833-1873*, textes traduits par Régis Boyer, Yens sur Morges, Éditions Cabédita, 2005, 238 p.

ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, *Briefe aus der Schweiz nach Hannover (1763)*, Zurich-Winterthour, Füssli, 1776, 245 p.

BERTOLA, Aurelio de Giorgi, STÄUBLE, Michèle et Antonio (éd.), *Diari del viaggio in Svizzera e in Germania (1787)*, Florence, Leo S. Olschki, 1982, 374 p.

BRUN, Friederike, *Tagebuch einer Reise durch die östliche, südliche und italienische Schweiz, ausgearbeitet in den Jahren 1798-1799*, Copenhague, Brummer, 1800, VI-540 p.

BÜRDE, Samuel Gottlieb, *Erzählung von einer gesellschaftlichen Reise durch einen Theil der Schweiz und des obern Italiens*, Breslau, Gottlieb Löwe, 1785, 334 p.

- BÜRDE, Samuel Gottlieb, *Reise durch einen Theil der Schweiz und des obern Italiens*, Halberstadt, Gross, 1795, 334 p.
- CHATEAUBRIAND, François-René de, CLÉMENT, Jean-Paul (éd), *Mémoires d'outre-tombe*, t. 2, Paris, Quarto, Gallimard, 1997.
- COOPER, James Fenimore, *Sketches of Switzerland. By an American*, 2 t., Philadelphie, Carey, Lea & Blanchard, 1836.
- COOPER, James Fenimore, *Gleanings in Europe : Switzerland*, Albany, State University of New York Press, 1980.
- COOPER, James Fenimore, BEARD, James Franklin (éd), *The Letters and Journals of J. F. Cooper*, t. 1 et 2, Cambridge, Massachusetts, The belknap press of Harvard University press, 1960.
- CORYATE, Thomas, *Die Venedig- und Rheinfahrt A. d. 1608*, traduit par Hans E. Adler, Stuttgart, Goverts Krüger Stahlberg Verlag, 1970.
- COXE, William, RAMOND DE CARBONNIÈRES, *Lettres de M. William Coxe à M.W. Melmoth sur l'état politique civil et naturel de la Suisse, traduites de l'Anglais, et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur*, 2 t., Paris, Belin, 1782.
- CUSTINE, Astolphe de, *Mémoires et voyages*, Paris, François Bourin, 1992, XV-375 p.
- DUMAS, Alexandre, *Excursions sur les bords du Rhin*, Paris, Éditions A. Le Vasseur, s.d.
- DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage – En Suisse*, Paris, Éditions A. Le Vasseur, s.d.
- DUMAS, Alexandre, *Mes mémoires (1830-1833)*, Paris, Robert Laffont, 1989, 1497 p.
- ÉRASME, Didier, *Correspondance*, 12 t, Bruxelles, University press, 1967-1984.
- GOETHE, Johann Wolfgang, DÖRR, Volker C., OELLERS, Norbert (éd), *Johann Wolfgang Goethe mit Schiller - Briefe, Tagebücher und Gespräche vom 24. Juni 1794 bis zum 9. mai 1805*, Teil I, Vom 24. Juni 1794 bis zum 9. mai 1805, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1999, 1224 p.
- GOETHE, Johann Wolfgang von, BORCHMEYER, Dieter, MÜLLER Klaus-Detlef (éd.), *Aus meinem Leben – Dichtung und Wahrheit*, in : *Johann Wolfgang Goethe – Sämtliche Werke – Briefe, Tagebücher und Gespräche*, t. 14, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1986, 1403 p.
- GOETHE, Johann Wolfgang von, MANDELKOW, Karl Robert (éd.), *Johann Wolfgang von Goethe – Briefe*, t. 2, *Briefe des Jahre 1786 – 1805*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1988.

GOETHE, Johann Wolfgang von, GROSSE, Wilhelm (éd), *Johann Wolfgang Goethe von Frankfurt nach Weimar - Briefe, Tagebücher, Gespräche 1764 – 1775*, in : *Sämtliche Werke in 40 Bänden*, t. 28, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1997.

GOETHE, Johann Wolfgang von, REINHARDT, Hartmut, et al. (éd), *Johann Wolfgang Goethe – Das erste Weimarer Jahrzehnt - Briefe, Tagebücher und Gespräche vom 7. November 1775 bis 2. September 1786*, in : *Johann Wolfgang Goethe sämtliche Werke. Briefe, Tagebücher und Gespräche*, t. 29, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1997, 1299 p.

GOETHE, Johann Wolfgang von, *Reise in die Schweiz 1797*, in : *Goethe Berliner Ausgabe - Poetische Werke - Autobiographische Schriften III*, t. 15, Berlin, Aufbau Verlag, 1962.

HALEM, Gerhard Anton von, GRIEP, Wolfgang, SIEBERNS, Cord (éd.), *Blicke auf einen Theil Deutschlands, der Schweiz und Frankreichs bey einer Reise vom Jahre 1790*, Brême, Temmen, 1990, 320 p.

HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz, *Briefe über die vornehmsten Merkwürdigkeiten der Schweiz – Zum Nutzen junger Reisender*, Leipzig, 1769, 252 p.

HUGO, Victor, *Le Rhin*, in : MASSIN, Jean (éd), *Victor Hugo - Œuvres Complètes*, t. VI – I, édition chronologique, Paris, Club français du livre, 1971.

HUGO, Victor, GÉLY, Claude, SCHOELLER, Guy (éd), *Le Rhin*, in : *Œuvres Complètes – Voyages*, t. 7, Paris, Laffont, 1987.

HÜLSEN, August Ludwig, *Naturbetrachtungen auf einer Reise durch die Schweiz* in : SCHLEGEL, August Wilhelm, SCHLEGEL, Friedrich (éd.), *Athenaeum, eine Zeitschrift*, t. 3, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> partie, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1977.

KARAMZINE, Nicolai, BERELOVITCH, Wladimir (éd.), POROCHINE, V. (traducteur), *Lettres d'un voyageur russe*, Paris, Quai Voltaire, 1991, 235 p.

KLINGEMANN, August, *Kunst und Natur*, Braunschweig, Meyer, t. 1(1823), t. 3 (1828).

KÜTTNER, Carl Gottlob, *Briefe eines Sachsen aus der Schweiz*, t. 2, Leipzig, Dyk, 1785.

LABORDE, Benjamin de, *Lettres sur la Suisse, adressées à Madame de M\*\*\* par un voyageur françois en 1781*, 2 t., Genève, Jombert, 1783.

LAROCHE, Sophie von, PLOTT, Klaus, NERL – STECKELBERG, Charlotte (éd), *Aufzeichnungen zur Schweiz, zu Frankreich, Holland, England und Deutschland*, Constance, Isele, 2006, 443 p.

LAROCHE, Sophie von, *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise*, Offenbach, Weiß Bredt, 1793, 504 p.



LENZ, Jakob Michael Reinhold, « Brief vom 16. Mai 1777 an Heinrich Christian Boie », in : *Werke und Briefe in drei Bänden*, t. 3, Munich-Vienne, Carl Hanser Verlag, 1987.

MATTHISSON, Friedrich, *Schriften*, t. 2, Zurich, Orell, Füssli & Cie, 1825.

MAYER, Charles-Joseph, *Voyage de Monsieur de Mayer en Suisse, en 1784*, t. 1, Amsterdam-Paris, Leroy, 1786.

MEINERS, Christoph, *Briefe über die Schweiz*, t. 1., Francfort-Leipzig, 1785.

MICHELET, Jules, VIALLANEIX, Paul (éd), *Journal*, t. 1 (1828-1848), Paris, Gallimard, 1959, 934 p.

MICHELET, Jules, DIGEON, Claude (éd), *Journal*, t. 3 (1861-1867), Paris, Gallimard, 1976, XXIX-738 p.

MONTAIGNE, Michel de, *Journal de voyage*, édition présentée, établie et annotée par Fausta Garavini, Paris, Gallimard, 1983, 503 p.

MÖRIKE, Eduard, SIMON, Hans-Ulrich (éd), *Werke und Briefe*, t. 13, Stuttgart, Klett-Cotta, 1988.

PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius, *Description de la ville de Bâle* (1436), in : BRIDEL, Philippe Sirice, *Le Conservateur Suisse*, t. VII, Lausanne, Louis Knab, 1815, p. 117-131.

POGGE, (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE), *Les bains de Bade au XV<sup>e</sup> siècle*, (1416), in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland, (éd), *Le voyage en Suisse – Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 40-47.

POGGE, (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE), *Lettre de Pogge de Florence à son ami Leonard d'Arezzo : sur les bains de Baden en Argovie, écrite en 1416 et traduite du latin*, in : BRIDEL, Philippe Sirice, *Le Conservateur Suisse*, t. VIII, Lausanne, Louis Knab, 1817, p. 75-87.

RAOUL-ROCHETTE, Désiré, *Lettres sur la Suisse écrites en 1820, suivies d'un voyage à Chamouny et au Simplon*, Paris, Nepveu, 1822.

REBOULET, Paul, LABRUNE, Jean de, *Voyage de Suisse, relation historique* (1686) in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland, (éd), *Le voyage en Suisse – Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998, p.177-178.

REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland, (éd), *Le voyage en Suisse – Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998, 1692 p.

- ROLAND, Jeanne Manon, *Voyage en Suisse – 1787*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1937, 208 p.
- RUSKIN, John, « Enquiries on the Causes of the Colour of the Water of the Rhine », in : LOUDON, J.C., CHARLESWORTH, E., DENSON. J. (éd), *The Magazine of Natural History and Journal of Zoology, Botany, Mineralogy, Geology and Meteorology*, t. VII, Londres, Longmann, Rees, Orme, 1834, p. 438-439.
- RUSKIN, John, *Praeterita*, Oxford-New York, Oxford University Press, 1989, XXII-592 p.
- SCHMIDT, Christian Gottlieb, SALFINGER, Theodor et Hanni (éd), *Von der Schweiz. Journal meiner Reise*, Berne-Stuttgart, Verlag Paul Haupt, 1985, 409 p.
- SPESCHA, Placidus, *Beschreibung der Alpen, vorzüglich der höchsten*, Zurich, Chronos, 2002, 160 p.
- SPESCHA, Placidus, SCHOLIAN IZETI, Ursula (éd), *Entdeckungsreise am Rhein*, Zurich, Chronos, 2005, 213 p.
- STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, BEHRENS, Jürgen (éd), *Briefe*, Neumünster, Karl Wachholtz, 1966, 630 p.
- STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien*, Berne, Herbert Lang, 1971, t. 1, VIII-539 p.
- STORR, Gottlieb Konrad Christian, *Alpenreise*, 2 t., Leipzig, J.G. Müller, t. 1 (1784), t. 2 (1786).
- THOU, Jacques-Auguste de, *Mémoires 1553-1601*, texte établi, traduit et présenté par BUSSAC, Éric et DUMAIH, Pascal, Paléo, Clermont-Ferrand, Sources de l'Histoire de France, 2004, 311 p.
- TÖPFFER, Rodolphe, *Premiers voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes*, Paris, Garnier Frères, 1859, 476 p.
- VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth, HERRMANN, Claudine (éd), *Souvenirs 2*, t. 2, Paris, Édition Des femmes, 1986, 360 p.
- WALSH, Théobald, *Voyage en Suisse, en Italie et en Piémont*, Paris, Vermot, 1862, 496 p.
- WEDER, Heinz (éd), *Reise durch die Schweiz – Texte aus der Weltliteratur*, Zurich, Manesse Verlag, 1991, 355 p.

## II-2 Ouvrages descriptifs et guides

ALTMANN, Johann Georg, *État et délices de la Suisse ou description historique et géographique des 13 cantons suisses et de leurs alliés*, 4 t., Bâle, Emanuel Tournaisen, 1776.

AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), *Guide du voyageur en Suisse*, Paris, Librairies Audin-U.Canel, 1824, 726 p.

BAEDEKER, Karl, *Die Schweiz – Handbuch für Reisende nach eigener Anschauung und den besten Hilfsquellen bearbeitet*, cinquième édition, Coblenz, Éditions Baedeker, 1854, XL-374 p.

BAEDEKER, Karl, *Les bords du Rhin – De la frontière suisse à la frontière de Hollande*, quinzième édition, Paris-Leipzig, Éditions Baedeker, 1896, XX-368 p.

DEPPING, Georges-Bernard, *La Suisse ou tableau historique*, 4 t., Paris, Eymery, 1822.

EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, III. Teil G-O, Zurich, Orell Füssli, 1810, 592 p.

EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, Audin, 1826, XCIX-620 p.

EBEL, Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, L. Maison, 1840.

JOANNE, Adolphe-Laurent, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, Paris, Hachette, 1859, XVI-866 p.

MERIAN, Matthäus, ZEILLER, Martin, WÜTHRICH, Lucas Heinrich (éd), *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*, fac-similé de l'édition de 1654 (Francfort-sur-le-Main), Kassel, Bärenreiter, 1960, 90 p.

MÜNSTER, Sebastian, *La Cosmographie Universelle*, (1568), in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland, (éd), *Le voyage en Suisse – Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 62-63.

MÜNSTER, Sebastian, *Cosmographie oder beschreibung aller ländel, herschaften, fürnemsten...*, Bâle, 1550,  
[http://www.digitalis.unikoeln.de/Muenster/muenster\\_index.html](http://www.digitalis.unikoeln.de/Muenster/muenster_index.html).

MÜNSTER, Sebastian, *Cosmographia, das ist...*, fac-similé de l'édition bâloise de 1628, 4 t, Lindau, Antiqua Verlag, 1978.

MURRAY, John, *The handbook for travelers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*, Londres, Murray and son, Paris, Maison, 1839.

WORDSWORTH, William, SEDGWICK, *Complete guide to the lakes*, Londres, J. Hudson, 1843.

ZSCHOKKE, Heinrich, *Die klassischen Stellen der Schweiz und deren Hauptorte, in Originalansichten dargestellt, gezeichnet von Gustav Adolph Müller*. Nach der Ausgabe von 1842. Mit einem Nachwort von Peter Baumgarten, Dortmund, Die bibliophilen Taschenbücher, Karl Hitzegrad, 1978, 428 pages de texte original + 8 pages.

ZSCHOKKE, Heinrich, *Vues classiques de Suisse gravées sur acier [...] d'après les dessins de G. Ad. Muller*, ouvrage traduit de l'allemand par E. Haag, Carlsruhe, W. Creuzbauer, 1838.

ZURLAUBEN, Beat Fidel Baron de, *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse*, t.1, Paris, Clausier, 1780 pour la 1<sup>ère</sup> édition, Genève, Slatkine, 1977 pour la réédition en fac-similé.

### **II-3 Œuvres littéraires, fictionnelles et poétiques**

BOILEAU-DESPRÉAU, Nicolas, *Épître IV*, in : *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot Frères, 1857, p.223-225.

GOETHE, Johann Wolfgang von, *Dritte Wallfahrt nach Erwins Grabe im Juli 1775*, in : *Goethes Werke*, t. 12, Hambourg, Christian Wegner Verlag, 1963, p. 28-29.

GUTZKOW, Carl, « Huß und Hieronymus », in : HIERHOLZER, Christel (éd) : *Bodensee-Gedichte aus zwölf Jahrhunderten – Eine Anthologie*, Eggingen, Isele, 2005, p.49-50.

HEBEL, Johann Peter, *Alemannische Gedichte*, Reclam, Stuttgart, 1982, 208 p.

HÖLDERLIN, Friedrich, JACCOTTET, Philippe (éd.) *Œuvres*, traduction de Gustave Roud, Paris, Gallimard, 1967.

HÖLDERLIN, Friedrich, WAQUET, Nicolas (éd), *Poèmes fluviaux*, Paris, Éditions Laurence Teper, 2004.

HÖLDERLIN, Friedrich, SCHMIDT, Jochen (éd.), *Gedichte*, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1992, 171 p.

KELLER, Gottfried, KAUFMANN, Kai (éd.), *Gedichte*, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1995, 1338 p.

KELLER, Gottfried, *Sämtliche Werke und ausgewählte Briefe*, t. 3, Munich, Carl Hanser Verlag, 1963.

LAMARTINE, Alphonse, « La chute du Rhin à Lauffen », in : REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland, (éd), *Le voyage en Suisse – Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 946-949.

LAVATER, Johann Kaspar : « Der Rheinfall bei Schaffhausen », in : HIERHOLZER, Christel (éd) : *Bodensee-Gedichte aus zwölf Jahrhunderten – Eine Anthologie*, Eggingen, Isele, 2005, p.24.

MEYER, Conrad Ferdinand, *Sämtliche Werke*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1978, t. 2.

MICHELET, Jules, *La Montagne*, Paris, Librairie internationale, 1868, IV-388 p.

MÖRIKE, Eduard, *Sämtliche Gedichte*, Munich, DTV, 1975.

RULAND, Wilhelm, *Rheinsagen*, 2<sup>e</sup> éd, Bonn, Verlag Hoursch und Bechstedt, s.d., 287 p.

SCHREIBER, Alois, *Handbuch für Reisende am Rhein von seinen Quellen bis Holland*, Heidelberg, 1831.

SIMROCK, Karl, *Das malerische und romantische Rheinland*, Leipzig, 1851, 3<sup>e</sup> éd.

STAËL, Germaine de, *Delphine*, 2 t., Paris, Garnier-Flammarion, 2000.

STOLBERG, Christian Graf zu, STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Gedichte der Brüder Christian und Leopold Friedrich Grafen zu Stolberg*, t. 1, Wien, Bernd Ph. Bauer, 1817.

WORDSWORTH, William, MERCHANT, W. M. (éd), *Poetry and Prose*, Londres, Rupert Hart-Davis, 1969.

WORDSWORTH, William, « The Jungfrau and the fall of the Rhine near Schaffhausen – An illustration », in : REED, Henry (éd), *The complete poetical works of William Wordsworth*, Philadelphie, Hayes and Zell, 1854, p.361.

ZSCHOKKE, Heinrich, *Eine Selbstschau*, t. 1 : *Das Schicksal und der Mensch*, Aarau, H. R. Sauerländer, 1853.

## II-4 Iconographie

---, *Le chronolivre de Turner*, Milan, Officina Libraria, 2008.

---, *J.M.W. Turner*, Catalogue de l'exposition des Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 14 octobre 1983-16 janvier 1984, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1983, 323 p.

BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), *Der Rhein – Eine malerische Reise vor 150 Jahren*, Munich, Bruckmann, 1982, 127 p.

RUTISHAUSER, Werner, *Die Bleuler und der Rhein : von majestätischen Gletschern, tosenden Katarakten und schauerlichen Burgen*, Ausstellungskatalog Museum zu Allerheiligen Schaffhausen, Schaffhouse, 1997, 187 p.

SCHENK, Ulrich, *Als regne es hier nie – Idylles et idéaux sur les bords du Rhin : La représentation du paysage par les petits maîtres suisses autour de 1800*, Bâle, Schwabe, 2003, 219 p.

### III-ÉTUDES

#### III-1-1 Articles et ouvrages sur les auteurs du corpus

##### Bertola

STÄUBLE, Michèle, « BERTOLA, Aurelio de' Giorgi », 07/04/2008, <http://www.hls.dhs.dss.ch/textes/f/F24166.php>.

STÄUBLE, Michèle et Antonio, *Le voyage en Suisse de Aurelio Bertola (1787)*, [http://www2.unil.ch/acvs/F/bull\\_99\\_recher.html](http://www2.unil.ch/acvs/F/bull_99_recher.html), page consultée le 15/07/2005.

##### Chateaubriand

CHATEAUBRIAND, François-René de, CLARAC, Pierre (éd), *Mémoires d'outre-tombe*, s.l., Le livre de poche, Librairie Générale Française, 1973, Introduction de Pierre Clarac, p. XXXV-LVIII.

GREVLUND, Merete, *Paysage intérieur et paysage extérieur dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Paris, A. G. Nizet, 1968, 253 p.

LUND, Hans Peter, *François-René de Chateaubriand – Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, 125 p.

RICHER, Laurence, « Chateaubriand géographe, d'après les 'Mémoires d'outre-tombe' », in : BOULOUMIE, Arlette, TRIVISANI-MOREAU, Isabelle (éd.), *Le génie du lieu – Des paysages en littérature*, Paris, Imago, 2005, p.128-139.

##### Coryate

JACQUOT, Jean, « Le voyage de Thomas Coryat et les amitiés anglo-suissees au début du XVII<sup>e</sup> siècle », in : *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, t.1, 1951, p. 203-225.

STRACHAN, Michael, *The Life and adventures of Thomas Coryate*, New York-Toronto-Londres Oxford University Press, 1962, X-318 p.

##### Custine

LIECHTENHAN, Francine-Dominique, *Astolphe de Custine – Voyageur et philosophe*, Paris, Honoré Champion, 1990, 208 p.

MUHLSTEIN, Anka, *Astolphe de Custine (1790-1857) – Le dernier Marquis*, Paris, Grasset, 1996, 349 p.

NADAUX, Marc, *Astolphe de Custine*, <http://www.19e.org/personnages/france/C/custine.htm>, page consultée le 14/03/2007.

TARN, Julien-Frédéric, *Le Marquis de Custine ou les malheurs de l'exactitude*, Paris, Fayard, 1985, 815 p.

## **Dumas**

MARINOT, Delphine, « Alexandre Dumas aux chutes du Rhin en 1832 : entre fascination et théâtralisation », in : HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, POISSON, Guillaume (dir.), *Entre attraction et rejet : deux siècles de contacts franco-suisses (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2011, p. 103-113.

MOUSSA, Sarga, « Un écrivain voyageur », in : *Magazine littéraire*, n° 412, septembre 2002, p. 51-53.

SCHOPP, Claude, *Dumas – Le génie de la vie*, Paris, Fayard, 1997, 622 p.

## **Érasme**

BURIGNI, Jean Lésveque de, *Vie d'Érasme*, t. 1, Paris, De Bure, 1757.

RENAUDET, Auguste, *Érasme et l'Italie*, Genève, Droz, 1998.

## **Goethe**

BODE, Wilhelm, *Goethes Schweizer Reisen*, Leipzig, H. Haessel Verlag, 1922, VIII-288 p.

BOERNER, Peter, *Johann Wolfgang von Goethe in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1994, 190 p.

BOYLE, Nicholas, *Goethe – Der Dichter und seine Zeit*, t. 1 (1749-1790), Munich, B. C. Beck, 1995.

CHIADÒ RANA, Christine (éd.), *Goethe en Suisse et dans les Alpes – Voyages de 1775, 1779 et 1797*, Genève-Paris, Georg, 2003, 264 p.

DAHNIKE, Hans-Dietrich, OTTO, Regine (éd.), *Goethe-Handbuch – Personen, Sachen, Begriffe*, t. 4/2, Stuttgart-Weimar, Verlag J. B. Metzler, 1998.

GRIENER Pascal, « Le réel comme construction. Goethe sur le motif », in : CHIADÒ RANA, Christine, *Goethe en Suisse et dans les Alpes – Voyages de 1775, 1779 et 1797*, Genève-Paris, Georg, 2003, p. 243-251.

HOHOFF, Curt, *Johann Wolfgang von Goethe – Dichtung und Leben*, Munich, Herbig Verlagsbuchhandlung, 1989, 560 p.

MARTIN, Graham, « Eine Bestätigung von Goethes Aufenthalt in Vaduz 1788 », in : *Jahrbuch des historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein*, t. 93, Vaduz, Selbstverlag des historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein, 1995, p. 339-340.

MICHEL, Christoph, *Goethe – Sein Leben in Bildern und Texten*, Francfort-sur-le-Main, Insel Verlag, 1982, 413 p.

MIELSCH, Hans-Ulrich, *Die Schweizer Jahre deutscher Dichter*, Zurich, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 1994, 279 p.

SCHNYDER-SEIDEL, Barbara, *Goethe in der Schweiz : anders zu lesen – Von der Wahrheit in der Dichtung letztem Teil*, Berne-Stuttgart, Francke Verlag, 1989, 151 p.

VALENTIN, Jean-Marie (éd), *J.W. Goethe - l'Un , l'Autre et le Tout*, Paris, Klincksieck, 2000, 750 p.

WILPERT, Gero von, *Goethe-Lexikon*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1998, X-1227 p.

WITTE, Bernd et al. (éd.), *Goethe-Handbuch in vier Bänden*, t. 3, Stuttgart-Weimar, Verlag JB Metzler, 1997.

WOLFZETTEL, Friedrich, « Subjectivité et temporalité », in : VALENTIN, Jean-Marie (éd), *J.W. Goethe - l'Un , l'Autre et le Tout*, Paris, Klincksieck, 2000, p. 171-184.

## **Hebel**

HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, « La dimension bâloise de Johann Peter Hebel », in : *Études de lettres, Revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, octobre-décembre 1993, p. 15-33.

## **Hugo**

ALBOUY, Pierre, *La création mythologique chez Victor Hugo*, Paris, Librairie José Corti, 1963, 539 p.

BESSON, André, *Victor Hugo – Vie d'un géant*, Paris, France-Empire, 2001, 502 p.

CHENET, Françoise, « Paysages de la chimère chez Victor Hugo », in : BOULOUMIÉ, Arlette, TRIVISANI-MOREAU, Isabelle (éd.), *Le génie du lieu – Des paysages en littérature*, Paris, Imago, 2005, p.140-153.

GUILLEMIN, Henri, *Victor Hugo par lui-même*, Écrivains de toujours, Paris, Seuil, 1951, 190 p.

HUGO, Victor, GAUDON, Jean (éd.), *Le Rhin, lettres à un ami*, 2 t., Paris, Imprimerie Nationale, 1985.

HUGO, Victor, WALZER, Pierre-Olivier, *Voyages en Suisse*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982, 2002, 157 p.



LATHION, Lucien, *Victor Hugo et la Suisse*, Neuchâtel, Attinger, 1974, 151 p.

SAVY, Nicole, *Victor Hugo, voyageur de l'Europe*, Bruxelles, Labor, 1997, 184 p.

### **Hülsen**

WOLFES, Matthias, « Hülsen, August Ludwig », in : *Biographisch bibliographisches KIRCHENLEXIKON*, Band XVII, col. 646-663, 2000, <http://bautz.de/bbkl/>, page consultée le 19/11/2004.

### **Karamzine**

BREUILLARD, Jean, « Le voyage philosophique de Nikolaj Karamzin », in : *Cahiers slaves*, n° 10, UFR d'études slaves, Paris, Université de Paris-Sorbonne, 2008, p.123-153.

### **Keller**

BEYER, Harry, « KELLER, Gottfried », in : *Biographisch-Bibliographisches KIRCHENLEXIKON*, Band III (1992), col. 1307-1310, <http://bautz.de/bbkl/>, page consultée le 22/06/2009.

### **La Roche**

HÜBNER, Klaus, « 'Diesen Anblick, meine Kinder !' – Die Schweizerreise der Sophie von La Roche », in : *Schweizer Monatshefte*, mars-avril, 2007, p. 49.

SUDHOF, Siegfried, « Sophie Laroche », in : WIESE, Benno von (éd), *Deutsche Dichter des 18. Jahrhunderts – Ihr Leben und Werk*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1977, p. 300-319.

WOLFGANG, Adam, « Die Schweizer Reisen der Sophie von La Roche », in : THOMKE, Helmut et al., *Helvetien und Deutschland – Kulturelle Beziehungen zwischen der Schweiz und Deutschland in der Zeit von 1770-1830*, Amsterdam, Rodopi, 1994, p. 33-56.

### **Meyer**

LOTT-BÜTTICKER, Elisabeth, WYSLING, Hans (éd.), *Conrad Ferdinand Meyer - Gedenkband zum 100. Todesjahr*, Zurich, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 1998.

LUCHTERHANDT, Martin, « MEYER, Conrad Ferdinand », in : *Biographisch-Bibliographisches KIRCHENLEXIKON*, Band V (1993), col. 1415-1417, <http://bautz.de/bbkl/>, page consultée le 22/06/2009.

SCHWER, Edgar, « Zurlauben, Beat Fidel », in : *Biographisch-Bibliographisches KIRCHENLEXIKON*, Band XXVIII (2007), col. 1597-1600, <http://bautz.de/bbkl/>, page consultée le 20/10/08.

## Montaigne

BERNOULLI, René, « Montaigne rencontre Felix Platter », in : MOUREAU, François, BERNOULLI, René (éd.), *Autour du « Journal de voyage » de Montaigne, 1580 – 1980*, Actes des Journées Montaigne Mulhouse-Bâle 1980, Genève-Paris, Slatkine, 1982, p. 88-103.

BLUM, Claude, DERENDIGER, Philippe, TOIA, Anne (éd.), *Montaigne – Journal de voyage en Alsace et en Suisse (1580-1581)*, Actes du Colloque de Mulhouse-Bâle du 12 juin 1995, Paris, Champion, 2000, 255 p.

MOUREAU, François, BERNOULLI, René (éd.), *Autour du « Journal de voyage » de Montaigne, 1580 – 1980*, Actes des Journées Montaigne Mulhouse-Bâle 1980, Genève-Paris, Slatkine, 1982, 188 p.

MOUSSA, Sarga, « Une rhétorique de l'altérité : la représentation de la Suisse dans le *Journal de voyage* de Montaigne », in : BLUM, Claude, DERENDIGER, Philippe, TOIA, Anne (éd.), *Montaigne – Journal de voyage en Alsace et en Suisse (1580-1581)*, Actes du Colloque de Mulhouse-Bâle du 12 juin 1995, Paris, Champion, 2000, p. 3-29.

PINGANAUD, Claude, « Montaigne, le cheminement d'un curieux », in : *Magazine littéraire*, n° 432, juin 2004, p. 32.

POLIZZI, Gilles, « Le discours descriptif dans la partie suisse du *Journal de voyage* de Montaigne », in : BLUM, Claude, DERENDIGER, Philippe, TOIA, Anne (éd.), *Montaigne – Journal de voyage en Alsace et en Suisse (1580-1581)*, Actes du Colloque de Mulhouse-Bâle du 12 juin 1995, Paris, Champion, 2000, p. 79-152.

PORTMANN, Marie-Louise, « Les amis bâlois de Montaigne », in : MOUREAU, François, BERNOULLI, René (éd.) *Autour du « Journal de voyage » de Montaigne, 1580 – 1980*, Actes des Journées Montaigne Mulhouse-Bâle 1980, Genève, Paris, Slatkine, 1982, p. 77-87.

POT, Olivier, « Au fil de l'eau : L'itinéraire de Montaigne en Suisse », in : BLUM, Claude, DERENDIGER, Philippe, TOIA, Anne (éd.), *Montaigne – Journal de voyage en Alsace et en Suisse (1580-1581)*, Actes du Colloque de Mulhouse-Bâle du 12 juin 1995, Paris, Champion, 2000, p. 31-78.

## Michelet

PETITIER, Paule, *La géographie de Michelet – Territoire et modèles naturels dans les premières œuvres de Michelet*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1997, 294 p.

PETITIER, Paule, *Jules Michelet : l'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006, 477 p.

### **Mörike**

MAYER, Birgit, *Eduard Mörike*, Stuttgart, JB Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1987, X-113 p.

SCHEWE, Martin, « Mörike, Eduard Friedrich », in : *Biographisch-Bibliographisches KIRCHENLEXIKON*, Band IV (1993), col. 4-6, <http://bautz.de/bbkl/>, page consultée le 22/06/2009.

### **Münster**

GEISSLER, Hartmut, *Sebastian Münsters „Cosmographia“ unter hauptsächlicher Berücksichtigung der 2. Auflage von 1545*, nach Karl Heinz Burmeister, <http://www.ingelheimergeschichte.de/geschichte0105/sebmuenster.html>, page consultée le 05/10/2008.

KÖHLER, Margarete, *Sebastien Münsters geographisch-historische Forschungsreisen*, <http://www.ingelheimergeschichte.de/geschichte0105/sebmuenster.html>., page consultée le 05/10/2008.

VON GREYERZ, Kaspar, « Münster, Sebastian », 27/01/2009, <http://www.hls-dhs.ch/textes/f/F10764.php>.

### **Ruskin**

DEARDEN, James S., EVÊQUOZ, Francine (trad.), *John Ruskin et les Alpes*, Sion, Musée cantonal des Beaux-Arts, 1989, 47 p.

### **Schmidt**

JAHN, Ingrid, *Christian Gottlieb Schmidt und die Reiseliteratur seiner Zeit*, in : *Mitteldeutsche / Weißenfelder Zeitung*, Januar 1999, [http://novalis.autorenverzeichnis.de/weissenfels/1999-01\\_mz\\_christian\\_gottlieb\\_schm](http://novalis.autorenverzeichnis.de/weissenfels/1999-01_mz_christian_gottlieb_schm), page consultée le 02/01/2009.

### **Schreiber**

MUMM, Hans-Martin, « Der Romantikstreit 1807 bis 1811 », in : RINK, Claudia (éd), *„Weder Kosmopolit noch Spießbürger“ – Der badische Dichter und Heidelberger Professor der Ästhetik Aloys Schreiber 1761-1841*, Heidelberg, Verlag Regionalkultur, Bâle, Ubstadt-Weiher, 2006, p. 44-49.

RÄTHER, Hansjoachim, « Aloys Schreiber (1761-1841) », in : RINK, Claudia (éd), *„Weder Kosmopolit noch Spießbürger“ – Der badische Dichter und Heidelberger Professor der Ästhetik Aloys Schreiber 1761-1841*, Heidelberg, Verlag Regionalkultur, Bâle, Ubstadt-Weiher, 2006, p. 9-14.

RINK, Claudia (éd), „*Weder Kosmopolit noch Spießbürger*“ – *Der badische Dichter und Heidelberger Professor der Ästhetik Aloys Schreiber 1761-1841*, Heidelberg, Verlag Regionalkultur, Bâle, Ubstadt-Weiher, 2006, 74 p.

SCHWARZ, Michael, *Ausstellung im Universitätsmuseum Heidelberg : Aloys Schreiber (1761-1841)*, <http://idw-online.de/pages/de/news162667>, page consultée le 06/06/2006.

SCIALPI, Julia, « Aloys Schreiber als Reiseschriftsteller », in : RINK, Claudia (éd), „*Weder Kosmopolit noch Spießbürger*“ – *Der badische Dichter und Heidelberger Professor der Ästhetik Aloys Schreiber 1761-1841*, Verlag Regionalkultur, Heidelberg, Ubstadt-Weiher, Bâle, 2006, p. 54-58.

WETTSTEIN, Rika, *Aloys Schreiber (1761-1841)*, <http://www.bad-bad.de/gesch/aloys-schreiber.htm>., page consultée le 20/07/2007.

WETTSTEIN, Rika, „*Weder Kosmopolit noch Spießbürger*“ – *Der badische Dichter und Heidelberger Professor der Ästhetik Aloys Schreiber (1761-1841)*, <http://www.bad-bad.de/buecher/aloys-schreiber.htm>., page consultée le 20/07/2007.

### **Spescha**

AFFENTRANGEN, Urban, « Spescha, Placidus », 29/03/2006, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/d/D10023.php>.

BOSCANI LEONI, Simona, « Tra Zurigo e le Alpi : le *Lettres des Grisons* di Jakob Scheuchzer (1672-1733) », in : MATHIEU, Jon, BOSCANI LEONI, Simona (et al.), *Die Alpen ! – Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance*, Berne, Peter Lang, 2005, p.157-63.

HOFMANN, Heini, *Placidus Spescha – Alpinist und Naturforscher*, <http://www.churermagazin.ch/pages/januar2003/kultur.htm>, page consultée le 10/07/2005.

SCHOLIAN, Ursula, « Von Wissenschaftlichkeit, Zeitlichkeit und dem Horizont eines Alpinisten : Rückblick auf ein Jahr Projektarbeit zu Placidus Spescha » in : NOWOTNY, Helga, WEISS, Marina, *Jahrbuch 2000 des Collegium Helveticum der ETH Zürich*, Zurich, vdf Hochschulverlag AG, 2001, p. 71-78.

### **Stolberg**

NOSS, Peter, « Stolberg-Solberg, Friedrich Leopold Graf zu », in : *Biographisch-Bibliographisches KIRCHENLEXIKON*, Band X (1995), col. 1527-1550, [http://bautz.de/bbkl/s/s4/stolberg\\_stolberg\\_f\\_1.shtml](http://bautz.de/bbkl/s/s4/stolberg_stolberg_f_1.shtml), page consultée le 27/09/2006.

### **Vigée-Lebrun**

PITT-RIVERS, Françoise, *Madame Vigée-Lebrun*, Paris, NRF Gallimard, 2001, 268 p.

## **Wordsworth**

BAHAR, Saba, « Invention et réinvention britannique du bonheur suisse : ‚Descriptive sketches‘ (1793) de William Wordsworth », in : BARDAZZI, Giovanni, GROSRICHARD, Alain (éd.), *Dénouement des Lumières et invention romantique*, Genève, Droz, 2003, p. 263-276.

GAILLET de CHAZELLES, Florence, *Wordsworth et la marche : parcours poétique et esthétique*, Grenoble, Ellug, 2007, 428 p.

GILL, Stephen, *William Wordsworth – A life*, Oxford, Clarendon Press, 1989, XIX-525 p.

KELLEY, Theresa M., *Wordsworth’s Revisionary Aesthetics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, 249 p.

LEGOUIS, Émile, *William Wordsworth and Annette Vallon*, Londres, 1922.

## **Zurlauben**

JAUCH, Ursula Pia, *Beat Fidel Zurlauben (1720-1799), Söldnergeneral und Büchernarr*, Zurich, Neue Zürcher Zeitung, 1999, 253 p.

### **III-1-2 Articles et ouvrages consacrés à plusieurs auteurs**

DÜRRSON, Werner, *An den Quellen des Ozeans – Die Darstellung des Unbeschreiblichen*, <http://www.knill.com/rheinfall/durrson/durrson.html>., page consultée le 31/08/2004.

GOS, Charles, *Voyageurs illustres en Suisse*, Paris, Édition du pavillon suisse, 1937, VIII-119 p.

HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, POISSON, Guillaume (dir.), *Entre attraction et rejet : deux siècles de contacts franco-suisse (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2011, 168 p.

SPRENGEL, Peter, *Von Luther zu Bismarck – Kulturkampf und nationale Identität bei T. Fontane, C. F. Meyer und G. Hauptmann*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 1999, 119 p.

VINCENT, Patrick, *La Suisse vue par les écrivains de langue anglaise*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009.

### **III-1-3 Articles non signés**

*Checklist of Cooper’s works*, James Fenimore Cooper Society Website, <http://www.oneonta.edu/external/cooper/bibliography/works.html>., page consultée le 30/10/2006.

Johann Jakob Scheuzer, <http://emmet.de/porsche.htm>., page consultée le 15/07/2005.

John Murray, <http://www.johnmurray.co.uk/History.htm>., page consultée le 06/06/2009.

### III-2 Articles et monographies sur le Rhin

*Le Rhin n'est pas un long fleuve tranquille*, [http://unesco.org/courrier/2000\\_6/fr/planet.htm](http://unesco.org/courrier/2000_6/fr/planet.htm), page consultée le 04/04/2006.

BABELON, Ernest, *Le Rhin dans l'histoire – L'Antiquité – Gaulois et Germains*, Paris, Ernest Leroux, 1916, VIII-476 p.

BARRÈS, Maurice, *Le génie du Rhin*, Paris, Plon, 1921, XXIX-267 p.

BÖHME, Helmut, « Le Rhin et sa dimension culturelle », in : *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, t. 36, n° 1, janvier-mars 2004, p.15-28.

BÖSCHENSTEIN, Renate, « Der Rhein als Mythos in Deutschland und Frankreich » in : DECLOEDT, Leopold, DELVAUX, Peter, *Wessen Strom ? Ansichten vom Rhein*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2001, p. 23-48.

CEPL-KAUFMANN, Gertrude, JOHANNING, Antje, *Mythos Rhein – Zur Kulturgeschichte eines Stroms*, Darmstadt, Primus Verlag, 2003, 328 p.

DECLOEDT, Leopold, DELVAUX, Peter, *Wessen Strom ? Ansichten vom Rhein*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2001, 221 p.

FEBVRE, Lucien, SCHÖTTLER, Peter (éd.), *Le Rhin. Histoire, mythes et réalités*, Perrin, 1997, (1ère édition : Paris, A. Colin, 1935), 285 p.

IMHOF, Michael, KEMPERDICK, Stephan, *Der Rhein – Kunst und Kultur von der Quelle bis zur Mündung*, Stuttgart, Theiss Verlag, 2004, 160 p.

JUNKER, Wiegand Ernst, WOLFF, Robert, *Der Rhein im Spiegel der deutschen Dichtung von Goethe bis George*, Bingen am Rhein, A. J. Penrich Nachf., 1974, 56 p.

LEFORT, Bernard, *Le goût du Rhin*, Paris, Mercure de France, 2005, 125 p.

LEFORT, Bernard, *Le Rhin, fleuve-Europe*, Paris, Téraèdre, 2009, 162 p.

OETTINGER, Klaus, « Le Rhin, un mythe du passé », in : *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, t. 36, n° 1, janvier-mars 2004, p. 7-14.

RECHT, Roland, *Le Rhin – Vingt siècles d'art au cœur de l'Europe*, Paris, Gallimard, 2001, 378 p.

RITTER, Jean, *Le Rhin*, collection « Que sais-je ? », Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 128 p.

TÜMMERS, Horst Johannes, *Der Rhein - Ein europäischer Fluß und seine Geschichte*, Munich, Oscar Beck, 1994, 479 p.

VOGELBACHER, Urs, « Die Bedeutung des Rheins für Basel und die Schweiz », in : *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, t. 36, n° 1, Janvier-Mars 2004, p. 113-122.

WALTHER, Christian, STUHLER, Werner, *Der junge Rhein – Von den Quellen bis zum Bodensee*, Karlsruhe, Verlag G. Braun, 1968, 135 p.

WOEHLING, Jean-Marie, « Le Rhin, un modèle ? », in : *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, t. 36, n° 1, Janvier-Mars 2004, p. 3-6.

### **III-3 Géographie et histoire de la Confédération Suisse et des différents cantons**

*Atrium : Histoire suisse*, <http://ygrub.com/histoire>., page consultée le 07/12/2004.

*Die Wacht am Rhein*, [http://www.deutsche-schutzgebiete.de/wacht\\_am\\_rhein.htm](http://www.deutsche-schutzgebiete.de/wacht_am_rhein.htm)., page consultée le 12/05/2005.

ANDREY, Georges, *L'Histoire de la Suisse*, Paris, First, 2007, XVIII-572 p.

ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, 7 t. et 2 suppléments, Neuchâtel, Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 1921-1934.

BERCHTOLD, Alfred, *Bâle et l'Europe : une histoire culturelle*, 2 t. Lausanne, Payot, 1990.

COMINA, Marc (éd), *Histoire et belles histoires de la Suisse – Guillaume Tell, Nicolas de Flüe et les autres, des Chroniques au cinéma*, (Actes du colloque Histoire et belles histoires de la Suisse, 6 et 7 mai 1988, Université de Lausanne), Revue Itinera, Fasc. 9, Bâle, Schwabe, 1989, 132 p.

FAVEZ, Jean-Claude (éd), *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, 3 t., Lausanne, Payot, 1982.

FAVEZ, Jean-Claude (éd), *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne, Payot, 1998, 1005 p.

HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, *Le renouveau intellectuel de Bâle au XIX<sup>e</sup> siècle. Genèse et structures*, Université de Strasbourg II, 1993, multigr.

IM HOF, Ulrich, *Mythos Schweiz – Identität, Nation, Geschichte – 1291-1991*, Zurich, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 1991, 332 p.



NAGEL, Anne et al., *Die Kunstdenkmäler des Kantons Basel-Stadt, t.VII – Die Altstadt von Grossbasel I – Profanbauten*, Berne, Gesellschaft für schweizerische Kunstgeschichte GSK, 2006.

POPIC, Marin, *Die Entwicklung des Strafvollzugs im Kanton Schaffhausen*, [http://www.sh.ch/index.php?id=639&98&no\\_cache=1](http://www.sh.ch/index.php?id=639&98&no_cache=1)., page consultée le 28/10/2010.

RACINE, Jean-Bernard, RAFFERTIN, Claude (éd), *Nouvelle géographie de la Suisse et des Suisses*, 2 t., Territoires, Lausanne, Payot, 1990.

SPYCHER, Albert, *Der Basler Lällenkönig*, <http://brauchumsseiten.de>, page consultée le 30/12/09.

ZORTEA, Claudio, *Graubünden im Spiegel der Reiseberichte, der landeskundlichen und topographischen Beschreibungen in der Zeit von 1800 bis 1850*, Zurich, Zentralstelle der Studentenschaft, 1987, 727 p.

### **III-4 Ouvrages et articles relatifs au cours suisse du Rhin**

#### **Tronçon Bâle-Constance**

*Rheinfeldern – Eine Industriesiedlung*, <http://www.wzg-bw.de/grundlagen>., page consultée le 22/09/2006.

BAEDEKER, Karl, *Konstanz*, Fribourg, Karl Baedeker, 1974, 84 p.

BÜSING, Wilhelm, *Bodensee-Uferbeschreibung*, Constance, Paula Büsing, 1977, 96 p.

SCHNEIDER, Hansjörg, « Die Eule über dem Rhein », in : *Zeitonline* (5/03/2010), <http://www.zeit.de/2010/10/CH-Basel?page=all&print=true>., page consultée le 07/03/2010.

#### **Schaffhouse et sa cataracte**

BRUNNER-HAUSER, Sylva, *Der Rheinflall durch die Jahrhunderte in Wort und Bild*, Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft Schaffhausen, n° 12/1960, 38 p. et 24 ill.

BUTZ, Heinrich Gebhard, *Sie waren am Rheinflall – Der Rheinflall in der europäischen Literatur – Texte vom Mittelalter bis in die Gegenwart*, Zurich, Chronos, 2009, 392 p.

FAYET, Roger (éd.), *Der Rheinflall – Strömungen, Tumulte, Reflexionen*, Baden, Hier und Jetzt Verlag, 2006, 256 p.

FAYET, Roger, « Ästhetik der Entfesselung - Der Rheinflall und die Kunst », in : FAYET, Roger (éd.), *Der Rheinflall – Strömungen, Tumulte, Reflexionen*, Baden, Hier und Jetzt Verlag, 2006, p.196-247.



KELLER, Hildegard Elisabeth, « Von Wörtern und Wassern , die ‚Louffen‘ », in : FAYET, Roger (éd.), *Der Rheinfall – Strömungen, Tumulte, Reflexionen*, Baden, Hier und jetzt Verlag, 2006, p. 179-194.

### Secteur des sources

*Schloss Reichenau in Tamins*, « Aus der Geschichte von Reichenau », morceau choisi par G. Federspiel, <http://www.swisscastles.ch/Graubunden/reichenau.html>, page consultée le 18/01/2009.

ANDERES, Bernard, *Altes Bad Pfäfers – Ein Führer*, Stiftung Altes Bad Pfäfers und Amt für Kultur des Kantons St. Gallen, Mels, Sarganserländer Verlag, 1999, 106 p.

FITZTHUM, Gerhard, « Via Mala, ancienne route commerciale vertigineuse – Une voie funeste pleine de charme », in : *Courrier international*, n° 654, 15 mai 2003, [http://courrierinternational.com/imprimer.asp?obj\\_id=3737](http://courrierinternational.com/imprimer.asp?obj_id=3737), page consultée le 14/09/2006.

FONTANA, Armon, KAISER, Thomas, *Tiefes Monument - Von Thusis bis Splügen*, Sils i. D., Verein Kulturraum Viamala, 2008, 30 p.

RIEDI, Thomas, *Viamala – Texte und Bilder zur Natur und Geschichte der grössten Schlucht im Kanton Graubünden*, Coire, Verlag Bischofberger, 1992, 151 p.

SPADINI, Siffredo (et al.), *Viamala*, Thusis, Verkehrsverein Thusis, 2007, 50 p.

TSCHARNER, Johann von, « Der Gang ins Paradies – Ein Berliner wallfahrtet zur Quelle des Hinterrheins (1829) », in : *Merian – Graubünden*, 2/XXXIX, p. 106-107 et 125.

### III-5 Image et identité de la Suisse

*Flüsse, Identität und Nationalismus*, page consultée le 12/05/2005, [http://www.hochwasser-special.de/menschen\\_und\\_fluesse/fluesse\\_und\\_nationalismus.htm](http://www.hochwasser-special.de/menschen_und_fluesse/fluesse_und_nationalismus.htm).

*Irréductibles Romanches*, page consultée le 22/09/2006, [http://www.swissinfo.org/fre/romanche/detail/Irreductibles\\_Romanches.htm](http://www.swissinfo.org/fre/romanche/detail/Irreductibles_Romanches.htm),

CANDAUX, Jean-Daniel, « Les premiers tours de Suisse en langue française, 1770-1789 : un itinéraire vers la liberté et le bonheur », in : HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, POISSON, Guillaume (dir.), *Entre attraction et rejet : deux siècles de contacts franco-suisses (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2011, p. 71-78.

FRISCH, Max, *Schweiz als Heimat ?*, Francfort-sur-Le-Main, Suhrkamp, 1991, 582 p.

HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, « Entre réalité et mythe : Le Saint-Gothard dans la conscience historique des Suisses », in : MÉNARD, Michèle, DUPRAT, Annie (éd.),

*Histoire Images Imaginaires (fin XV<sup>e</sup>-Début XX<sup>e</sup> siècle)*, Actes du colloque international des 21, 22, 23 mars 1996 tenu à l'Université du Maine (Le Mans), Université du Maine, 1998, p. 93-108.

HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, «Le ,patriotisme du bonheur‘ selon Madame de Staël – À propos de la construction du mythe suisse » , in : SCHNYDER, Peter, WELLNITZ, Philippe, *La Suisse, une idylle ?- Die Schweiz, eine Idylle ?- Festschrift für Peter André Bloch*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2002, p. 79-93.

HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, « Métamorphoses du mythe de Guillaume Tell à travers le temps et l'espace », in : *La Grange - Journal du cercle du grand théâtre de Genève*, n° 10, mai-juin 1991, Genève, 1991, p. 2.

HENTSCHEL, Uwe, *Mythos Schweiz – Zum deutschen literarischen Philhvetismus zwischen 1700 und 1850*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2002, 417 p.

KAMBER, Urs, *Für wen ist die Schweiz merkwürdig ?*, Bâle, Gute Schriften, 1972, 76 p.

MARCHAL, Guy-P, MATTIOLI, Aram, *Erfundene Schweiz – La Suisse imaginée*, Zurich, Chronos, 1992, 373 p.

MÉVILLOT, Éric, « Une image identitaire alpine à travers les récits de voyages, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles – L'exemple du Valais », in : *Revue de géographie alpine*, 1995, n° 1, p. 67-87.

MORKOWSKA, Marysia, *Vom Stiefkind zum Liebling – Die Entwicklung und Funktion des europäischen Schweizbildes bis zur Französischen Revolution*, Zurich, Chronos, 1997, 265 p.

RESZLER, André, *Mythes et identité de la Suisse*, Genève, Georg, 1986, 144 p.

WAEBER, Hedwig, *Die Schweiz des 18. Jahrhunderts im Urteile ausländischer Reisender*, Berne, Stämpfli & Cie, 1907, II-75 p.

### **III-6 Littérature de voyage**

ANTOINE, Philippe et al. (éd), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2001, 252 p.

BERTY, Valérie, *Littérature et voyage – Un essai de typologie narrative des récits de voyages français au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2001, 224 p.

BOURGUINAT, Nicolas, *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècle)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, 154 p.

BRILLI, Attilio, *Quand voyager était un art – Le roman du Grand Tour*, Paris, Gérard Monfort, 2001, 162 p.

CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne et al. (éd.), *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle – Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, 703 p.

DEVANTHÉRY, Ariane, « À la défense de mal-aimés souvent bien utiles : les guides de voyage », in : *Articulo – revue de sciences humaines* [En ligne], 4/2008, mis en ligne le 04 octobre 2008, <http://articulo.revues.org/index747.html>.

GOULEMOT, Jean-Marie, « Sur les traces des écrivains voyageurs », in : *Magazine littéraire*, n° 432, juin 2004, p. 22-25.

GOULEMOT, Jean-Marie, « Le Grand Tour comme apprentissage », in : *Magazine littéraire*, n° 432, juin 2004, p. 33-35.

GRIEP, Wolfgang, « Reiseliteratur im späten 18. Jahrhundert », in : GRIMMIGER, Rolf, *Hansers Sozialgeschichte der deutschen Literatur, Band 3 : Deutsche Afklärung bis zur Französische Revolution (1680-1789)*, 2. Teilband, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1980, p.738-764.

GUYOT, Alain, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières – Hétérogénéité des sources », in : *Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006, p. 119-133.

HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, « Patriotisme et voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle – L'helvétisme face à l'usage du 'Grand Tour ' », in : DUMAS, Christophe, GANGL, Manfred (dir.), *Théâtre du monde - Mélanges offerts à Manfred Eggert*, Université d'Angers, 2006, p.185-198.

HENTSCHEL, Uwe, *Studien zur Reiseliteratur am Ausgang des 18. Jahrhunderts - Autoren - Formen - Ziele*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 1999, 284 p.

HODGSON, Barbara, *Les aventurières – XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles – Récits de femmes voyageuses*, traduit de l'anglais par Marc Albert et Camille Gerfaut, Paris, Seuil, 2002.

JACOB, Christian, LESTRINGANT, Franck, *Arts et légendes d'espace – Figures du voyage et rhétorique du monde*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1981.

LACARRIÈRE, Jacques, « Hérodote, l'invention du voyage », in : *Magazine littéraire*, n° 432, juin 2004, p. 26-28.

LE HUENEN, Roland, « Qu'est-ce que le récit de voyage ? », in : *Littérales*, n° 7, Centre de Recherches du Département de Français de Paris X, Nanterre, 1990, p.7-26.

LESTRINGANT, Frank, « Le voyage, de l'inventaire à l'aventure », in : *Magazine littéraire*, n° 432, juin 2004, p. 29-31.

LINON-CHIPON, Sophie, MAGRI-MOURGUES, Véronique, MOUSSA, Sarga (éd.), *Miroirs de textes – Récits de voyage et intertextualité*, Actes du onzième colloque du C.R.L.V. tenu à Nice les 5, 6 et 7 septembre 1997 sous la responsabilité scientifique de

François Moureau, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nouvelle série n° 49, 1998, 409 p.

MAISAK, Petra, « Die Geniereise in die Schweiz », in : PERELS, Christian (éd), *Sturm und Drang*, Francfort-sur-le-Main, Freies Deutsches Hochschrift, Frankfurter Goethe-Museum, 1988, p. 163-178.

MOUREAU, François, *Le Théâtre des voyages – Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, 584 p.

RAUCH, André, « Du *Joanne* au *Routard* : le style des guides touristiques », in : CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne (et al.), *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle – Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 95-112.

REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland (éd), *Le voyage en Suisse – Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Laffont, 1998, VIII-1745 p.

REICHLER, Claude, *Récit de voyage – Littérature de voyage – Proposition de définition*, [http://viatica.sidosoft.com/FR/Page\\_texte\\_presentation.php](http://viatica.sidosoft.com/FR/Page_texte_presentation.php), version au 18/08/2004.

ROBEL, Gert (éd.), *Reisen und Reisebeschreibungen im XVIII. und XIX. Jahrhundert als Quellen der Kulturbeziehungsforshung*, Berlin, Verlag Ulrich Camen, 1980, 403 p.

ROBEL, Gert, « Reisen und Kulturbeziehungen im Zeitalter der Aufklärung », in : ROBEL, Gert (éd.), *Reisen und Reisebeschreibungen im XVIII. und XIX. Jahrhundert als Quellen der Kulturbeziehungsforshung*, Berlin, Verlag Ulrich Camen, 1980, p. 9-38.

ROCHE, Daniel, *Humeurs vagabondes – De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, 1031 p.

STAGL, Justin, *Eine Geschichte der Neugier. Die Kunst des Reisens (1550-1800)*, Vienne-Cologne-Weimar, Böhlaus, 2002.

TISSOT, Laurent, *Naissance d'une industrie touristique – Les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Collection Histoire, Lausanne, Payot, 2000, 302 p.

TÜMMERS, Horst Johannes, *Rheinromantik. Romantik und Reisen am Rhein*, Cologne, Greven, 1968.

VIVIÈS, Jean, *Le récit de voyage en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle – De l'inventaire à l'invention*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999, 189 p.

WITTHÖFT, Harald, « Reiseanleitung, Reisemodalitäten, Reisekosten im XVIII. Jahrhundert », in : ROBEL, Gert (éd.), *Reisen und Reisebeschreibungen im XVIII. und XIX. Jahrhundert als Quellen der Kulturbeziehungsforshung*, Berlin, Verlag Ulrich Camen, 1980, p. 39-50.

WOLFZETTEL, Friedrich, *Discours du voyageur – Le récit de voyage en France, du Moyen-Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 335 p.

WOLFZETTEL, Friedrich, *Discours du voyageur – Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen-Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

WYLER, Theo, *Als die Echos noch gepachtet wurden – Aus den Anfängen des Tourismus in der Schweiz*, Zurich, Neue Zürcher Zeitung, 2000, 155 p.

ZORTEA, Claudio, *Graubünden im Spiegel der Reiseberichte, der landeskundlichen und topographischen Beschreibungen in der Zeit von 1800 bis 1850*, Zurich, Zentralstelle der Studententstadt, 1987, 728 p.

### III-7 Paysage

*L'invention des Alpes*, [http://www.memo.fr/article.asp?ID=PAY\\_SUI\\_ALP\\_005](http://www.memo.fr/article.asp?ID=PAY_SUI_ALP_005)., page consultée le 12/05/2005.

BEYAERT-GESLIN, Anne, « Le panorama, au bout du parcours », in : *Protée*, vol. 33, n° 2, 2005, p. 68-78, <http://id.erudit.org/iderudit/012294ar>, page consultée le 11/04/2011.

BARIDON, Michel, *Naissance et renaissance du paysage*, Arles, Actes Sud, 2006, 413 p.

BERQUE, Augustin, *Les raisons du paysage - de la Chine Antique aux environnements de synthèse*, s.l., Hazan, 1995, 192 p.

BERQUE, Augustin, *Médiance. De milieux en paysages*, Belin, Paris, 2000, 159 p.

BOERLIN-BRODBECK, Yvonne, « Le rôle de la France dans la découverte de la Suisse », in : LEGRAND, Catherine, MEJANES, Jean-François, STARCKY Emmanuel (éd.), *Le paysage en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque organisé au Musée du Louvre par le service culturel du 25 au 27 janvier 1990, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1994, p. 257-276.

BOULOUMIE, Arlette, TRIVISANI-MOREAU, Isabelle (éd.), *Le génie du lieu – Des paysages en littérature*, Paris, Imago, 2005, 377 p.

BRUNON, Hervé, « Naissance et renaissance du paysage de Michel Baridon – Compte rendu », in : *Les carnets du paysage*, n° 15, automne 2007/hiver 2008, p.194-198.

CHENET, Françoise, « Paysages de la chimère chez Victor Hugo », in : BOULOUMIE, Arlette, TRIVISANI-MOREAU, Isabelle (éd.), *Le génie du lieu – Des paysages en littérature*, Paris, Imago, 2005, p.140-153.

COLLOT, Michel, *Paysage et poésie du romantisme à nos jours*, Paris, José Corti, 2005, 446 p.

CORBIN, Alain, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, 190 p.

CROUZET, F.M. (éd), *Les paysages culturels européens – Héritages et devenir*, XVII<sup>e</sup> colloque de l'Institut de Recherches sur les Civilisations de l'Occident moderne (11 février 1989), Civilisations n° 17, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1990, 154 p.

DESPORTES, Marc, *Paysages en mouvement*, Paris, NRF-Gallimard, 2005, 413 p.

GRACQ, Julien, « Entretien avec Jean-Louis Tissier, 1978 », in : GRACQ, Julien, *Œuvres complètes*, II, Édition établie par Bernhild Boie, Paris, Gallimard, 1995, p. 1193-1220.

GREVLUND, Merete, *Paysage intérieur et paysage extérieur dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Paris, A. G. Nizet, 1968, 253 p.

GUIOT, Philippe, *Le paysage dans l'art occidental*, [http://ww3.ac-poitiers.fr/arts\\_p/pageshtm/paysage.htm](http://ww3.ac-poitiers.fr/arts_p/pageshtm/paysage.htm)., page consultée le 22/10/2010.

KESSLER, Mathieu, *Le paysage et son ombre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 88 p.

KÜSTER, Hansjörg, *Schöne Aussichten. Kleine Geschichte der Landschaft*, Munich, C.H. Beck, 2009, 127 p.

LEGRAND, Catherine, MEJANES, Jean-François, STARCKY Emmanuel (éd), *Le paysage en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque organisé au Musée du Louvre par le service culturel du 25 au 27 janvier 1990, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1994, 307 p.

LE MÉNAHÈZE, Sophie, « Paysage et sentiment national entre lumières et romantisme », in : BOULOUMIE, Arlette, TRIVISANI-MOREAU, Isabelle (éd.), *Le génie du lieu – Des paysages en littérature*, Paris, Imago, 2005, p. 117-127.

LE SCANFF, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, 2007, 269 p.

LEVY, Bertrand, GILLET, Alexandre (éd.), *Marche et paysage – Les chemins de la géopoétique*, Genève, Métropolis, 2007, 269 p.

MATHIEU, Jon, BOSCANI LEONI, Simona (et al.), *Die Alpen ! – Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance*, Berne, Peter Lang, 2005, 455 p.

MATHIEU, Jon, « Alpenwahrnehmung : Probleme der historischen Periodisierung », in MATHIEU, Jon, BOSCANI LEONI, Simona (et al.), *Die Alpen ! – Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance*, Berne, Peter Lang, 2005, p. 53 à 72.

MARCEL, Odile, *Composer le paysage*, Seyssel, Champ Vallon, 1989, 357 p.

REICHLER, Claude, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève-Paris, Georg, 2002, 256 p.

REICHLER, Claude, « Le marcheur romantique », in : LEVY, Bertrand, GILLET, Alexandre (éd.), *Marche et paysage – Les chemins de la géopoétique*, Genève, Métropolis, 2007, p. 31-64.

RICHER, Laurence, « Chateaubriand géographe, d'après les 'Mémoires d'outre-tombe' », in : BOULOUMIE, Arlette, TRIVISANI-MOREAU, Isabelle (éd.), *Le génie du lieu – Des paysages en littérature*, Paris, Imago, 2005, p. 128-139.

ROGER, Alain, « Esthétique du paysage au Siècle des Lumières », in : MARCEL, Odile (éd.), *Composer le paysage*, Seyssel, Champ Vallon, 1989, p. 61-82.

ROGER, Alain, *Court traité du paysage*, Paris, NRF-Gallimard, 1997, 199 p.

ROGER, Alain, « Du 'pays affreux' aux sublimes horreurs », in : *Le paysage et la question du sublime*, s.l., Réunion des Musées Nationaux, ARAC, 1997, p. 187-197.

SAINT-GIRONS, Baldine, « Le paysage et la question du sublime », in : *Le paysage et la question du sublime*, s.l., Réunion des Musées Nationaux, ARAC, 1997, p. 75-118.

SCHAMA, Simon, *Le paysage et la mémoire*, traduit de l'anglais par José Kamoun, Paris, Seuil, 1999, 720 p.

WALTER, François, *L'invention des Alpes*, 09/04/2009, <http://www.hls-dhs-dss/textes/f/F8569-1-11.php>.

WALTER, François, « Perception des paysages, action sur l'espace : la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle », in : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 39<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 1, 1984, p. 3-29.

### **III-8 Sublime**

HARTMANN, Pierre, *Du sublime (de Boileau à Schiller)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, 192 p.

HAUPTMANN, William, « Sublime », in : DELON Michel (éd.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Quadrige, Presses Universitaires de France, 2007, p. 1164-1167.

HENTSCHEL, Uwe, « 'Aber mein Herz wollte noch immer nicht klopfen' – Eine Kontroverse um das Naturerhabene am Ende des 18. Jahrhunderts », in : WEISS, Christoph (éd.), *Lenz-Jahrbuch – Sturm – und – Drang – Studien*, t. 7, s.l., Röhrig Universitätsverlag, 1997, p. 121-135.

LE SCANFF, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, 2007, 269 p.

ROGER, Alain, « Du ‚pays affreux’ aux sublimes horreurs », in : *Le paysage et la question du sublime*, s.l., Réunion des Musées Nationaux, ARAC, 1997, p. 187-197.

SAINT-GIRONS, Baldine, « Le paysage et la question du sublime », in : *Le paysage et la question du sublime*, s.l., Réunion des Musées Nationaux, ARAC, 1997, p. 75-118.

### **III-9 Pittoresque**

MUNSTERS, Wil, *La poétique du pittoresque en France de 1700 à 1830*, Genève, Droz, 1991, 232 p.

PINAULT SORENSEN, Madeleine, « Pittoresque » in : DELON, Michel (éd.), *Dictionnaire européen des lumières*, Paris, Quadrige P.U.F, 2007, p.1004.

### **III-10 Paysage fluvial et poétique du fleuve**

BACHELARD, Gaston, *L'eau et les rêves – essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 1942.

FOUCART, Claude, « Le fleuve : trésor aux multiples mystères », in : PIQUET, François (éd.), *Le fleuve et ses métamorphoses*, Paris, Didier Érudition, 1993, p. 379-384.

PASQUALI, Adrien, *Le tour des horizons – Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, XVII-179 p.

PIERRE, Bernard, *Le roman des fleuves*, Paris, Librairie Plon, 1994.

PIQUET, François (éd.), *Le fleuve et ses métamorphoses*, Paris, Didier Érudition, 1993.

RAMUZ, *Chants de notre Rhône*, Lausanne, Éditions de l'aire, 1978.

RECLUS, Élisée, *Histoire d'un ruisseau*, Arles, Actes Sud, 1995.

SANTA, Angels, « Lamartine et le fleuve », in : PIQUET, François (éd.), *Le fleuve et ses métamorphoses*, Paris, Didier Érudition, 1993, p. 391-395.

WUTHENOW, Ralph-Rainer, « Le fleuve romantique », in : PIQUET, François (éd.), *Le fleuve et ses métamorphoses*, Paris, Didier Érudition, 1993, p. 409-413.

### **III-11 Iconographie**

---, *Le chronolivre de Turner*, Milan, Officina Libraria, 2008.

---, *J.M.W. Turner*, Catalogue de l'exposition des Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 14 octobre 1983-16 janvier 1984, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1983, 323 p.



*Rheinfalldarstellung vom 16. bis 21. Jahrhundert*, Sammlungskatalog Graphische Sammlung, Schaffhouse, Museum zu Allerheiligen, 2010.

AMSTUTZ, Walter (éd), *Turner in Switzerland*, Zurich, Presse Dubendorf, De Clivo, 1976, 148 p.

BLEULER, Johann Ludwig, HENKELL, Otto (éd), *Der Rhein – Eine malerische Reise vor 150 Jahren*, Munich, Bruckmann, 1982, 127 p.

RUTISHAUSER, Werner, *Die Bleuler und der Rhein : von majestätischen Gletschern, tosenden Katarakten und schauerlichen Burgen*, Ausstellungskatalog Museum zu Allerheiligen Schaffhausen, Schaffhouse, 1997, 185 p.

SCHENK, Ulrich, *Als regne es hier nie – Idylles et idéaux sur les bords du Rhin : La représentation du paysage par les petits maîtres suisses autour de 1800*, Bâle, Schwabe, 2003, 219 p.

#### **IV – DICTIONNAIRES, ENCYCLOPÉDIES ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCE**

*Allgemeine Deutsche Biographie*, Berlin, Duncker und Humbolt, 1967.

*Allgemeine deutsche Real-Encyclopädie für die gebildeten Stände*, t. 5, Reutligen, Fleischhauer et Spohn, 1831.

*Brockhaus Encyklopädie in zwanzig Bänden*, t. 15, Wiesbaden, F. A. Brockhaus, 1972.

*Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Hachette, Paris, 1983.

*Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, [en ligne] <http://www.hls-dhs-dss-ch/index.php?lg=f>

*Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1988.

*Grand Larousse encyclopédique en dix volumes*, t. 7, Paris, Larousse, 1964.

*Nouveau Larousse illustré – Dictionnaire encyclopédique*, 7 t., Paris, Larousse, 1897-1904. Supplément en 1904.

ATTINGER, Victor, GODET, Marcel et al. (éd), *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, 7 t. et 2 suppléments, Neuchâtel, Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 1921 à 1934.

AYRAULT, Roger, *La genèse du romantisme allemand (1797-1804)*, t. 1, Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 1969, 573 p.

BENEZIT, E. *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, Gründ, 1999, 14 t.

- BEAUMARCHAIS, J.-P. (de), COUTY, Daniel, REY, Alain, *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, t. 1 et 2 : 1994, t. 3 et 4 : 1998.
- DAYRAS, Solange, D'HAUSSY, Christiane, *Le Catholicisme en Angleterre*, Paris, Armand Colin, 1970, 320 p.
- DÉCULTOT, Élisabeth, *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 2007.
- DE FELICE, Fortunato Bartolomeo, *Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines*, 58 vol., Yverdon, 1770-1780.
- DE LIGNY, Cécile, ROUSSELOT, Manuela, *La littérature française*, Paris, Nathan, 2004, 159 p.
- DELON, Michel (éd), *Dictionnaire européen des Lumières*, Quadrige, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, XXII-1299 p .
- DÉTRIE, Alison, *Étude sur Shakespeare – Hamlet*, Paris, Ellipses, 1994, 64 p.
- DIDIER, Béatrice, *Dictionnaire universel des littératures*, 3 t., Paris, Presses Universitaire de France, 1994.
- DISCHNER, Gisela, *Ursprünge der Rheinromantik in England. Zur Geschichte der romantischen Ästhetik*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1972.
- FRANCILLON, Roger (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse Romande*, t. 1 : *Du Moyen-Âge à 1815*, Territoires, Lausanne, Payot, 1996, 428 p.
- FRANCILLON, Roger (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse Romande*, t. 2 : *De Töpffer à Ramuz*, Territoires, Lausanne, Payot, 1997, 536 p.
- FRANCILLON, Roger (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse Romande*, t. 3 : *De la Seconde Guerre Mondiale aux années 1970*, Territoires, Lausanne, Payot, 1998, 562 p.
- FRANCILLON, Roger (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse Romande*, t. 4 : *La littérature romande aujourd'hui*, Territoires, Lausanne, Payot, 1999, 512 p.
- GRIMMIGER, Rolf (éd.), *Hansers Sozialgeschichte der deutschen Literatur, t. 3 : Deutsche Aufklärung bis zur Französischen Revolution (1680-1789)*, 2. Teilband, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1980, 1095 p.
- HAYM, Rudolf, *Die romantische Schule – Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geistes*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972.
- HOEFER, Jean Chrétien Ferdinand, *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 46 t., Paris, Firmin Didot Frères, 1852-1868.

LAFFONT-BOMPIANI, *Dictionnaire biographique des auteurs*, 2 t., Paris, Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, 1964.

MICHAUD, L. G., *Biographie universelle ancienne et moderne*, 54 t., Paris, 1811-1828.

PERELS, Christian (éd), *Sturm und Drang*, Francfort-sur-le-Main, Freies Deutsches Hochschrift, Frankfurter Goethe-Museum, 1988, 396 p.

PRÉVOST M., D'AMAT, Roman et al., *Dictionnaire de biographie française*, t. 18, Paris, Letouzey et Ané, 1994.

PUTZER, *Historischer Atlas zur Welt – und Schweizergeschichte*, Aarau, Sauerländer, 1981.

SCHOELLER, Guy (éd.), *Dictionnaire biographique des auteurs de tous les temps et de tous les pays*, 4 t., Paris, Bouquins Robert Laffont, 1980.

TULARD, Jean (éd), *Dictionnaire Napoléon*, 2 t., Paris, Fayard, 1999.

VIVIEN DE SAINT MARTIN-SCHRADER, *Atlas universel de géographie*, Paris, Librairie Hachette, 1912.

WIESE, Benno von (éd), *Deutsche Dichter des 18. Jahrhunderts – Ihr Leben und Werk*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1977, 1086 p.

ZIMMERMANN, Harro, *Aufklärung und Erfahrungswandel – Studien zur deutschen Literaturgeschichte des späten 18. Jahrhunderts*, s.l., Wallstein, 1999, 383 p.

## V-VARIA

BURLAUD, Pierre, *Danube-Rhapsodie – Images, mythes et représentations d'un fleuve européen*, Paris, Grasset, 2001, 340 p.

CANDAUX, Jean-Daniel, Deux décennies de travail sur l'histoire de la montagne entre Encyclopédie et romantisme, *Compara(i)son* 1-2 (2001).

CHICHKINE, Mikhaïl, *La Suisse russe*, traduit du russe par Marilyne Fellous, Paris, Fayard, 2006, 518 p.

GIACOMONI, Paola, « Il sorgere dell'interesse per le montagne tra Sei et Settecento (con particolare riferimento alla cultura italiana) », in : MATHIEU, Jon, BOSCANI LEONI, Simona (et al.), *Die Alpen ! – Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance*, Berne, Peter Lang, 2005, p. 129-140.

GÜGEL, Dominik, EGLI, Christina, *Napoleon III – L'Empereur du lac de Constance*, Constance, Lahbard Medien, 2008, 82 p.

HAUSWIRTH, Fritz, *Burgen und Schlösser der Schweiz*, t. 4, Kreuzlingen, 1968.

MAGRIS, Claudio, *Danube*, Paris, Gallimard, 1998, 562 p.

MOELLER, Bernd, «La Réforme urbaine en Suisse et en Haute-Allemagne» in : CAHN, Jean-Paul et al. (éd), *Luther et la Réforme 1525-1555. Le temps de la consolidation religieuse et politique*, Paris, Éditions du Temps, 2001, p. 233-242.

PITTELOUP, Antoine, *Le voyage en Valais. Anthologie des voyageurs et des écrivains de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2005.

WOLF, Norbert, *Holbein le Jeune (1497/98-1543) – Le Raphaël allemand*, Cologne, Taschen, 2004, 96 p.

# INDEX DES NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES

Les noms de lieux sont indiqués en caractères minuscules, les noms de personnes en caractères majuscules.

## A

- Aar (rivière), 22, 24, 35, 84, 103, 149, 209, 238, 239, 240, 265, 266, 290, 300, 301, 407, 461, 505, 507, 514, 529, 547, 556
- ABERLI, Johann Ludwig, 172, 173
- Achéloos, 534
- ACKERMANN, Rudolf, 169
- Adige, 242
- ADLER, Hans E., 203, 322, 658
- Adule (massif de l'), 23, 52, 56, 61, 67, 69, 86, 152, 153, 493, 505, 508, 532, 537
- AEBI, Adrian, 446
- AFFENTRANGEN, Urban, 671
- ALBOUY, Pierre, 562, 667
- Albula (rivière), 23, 152, 165, 483, 492, 552
- ALEXANDRE DE RUSSIE, 40, 280
- Allemagne, 3, 24, 26, 27, 35, 36, 40, 41, 42, 44, 45, 47, 49, 52, 57, 60, 65, 83, 85, 92, 93, 105, 110, 111, 113, 127, 141, 146, 148, 162, 188, 194, 196, 201, 202, 203, 205, 206, 214, 217, 228, 237, 245, 246, 247, 248, 266, 273, 290, 291, 292, 296, 329, 332, 333, 366, 368, 369, 373, 376, 392, 423, 433, 439, 446, 461, 474, 513, 530, 538, 539, 550, 557, 558, 560, 573, 578, 583, 584, 585, 587, 590, 593, 595, 602, 603, 609, 673, 674, 687
- Allensbach, 225
- Alpes (les), 3, 4, 14, 23, 29, 30, 31, 32, 33, 43, 47, 49, 67, 69, 85, 97, 99, 100, 110, 111, 117, 162, 170, 188, 192, 193, 211, 227, 233, 235, 236, 250, 253, 254, 257, 259, 271, 279, 283, 284, 288, 296, 312, 315, 317, 351, 356, 357, 377, 392, 396, 400, 439, 448, 459, 460, 481, 483, 484, 485, 493, 507, 514, 522, 529, 533, 542, 546, 552, 555, 556, 558, 560, 571, 576, 584, 585, 586, 597, 602, 605, 609, 661, 666, 670, 671, 680, 681, 682, 686, 708
- Alphée (fleuve), 194, 195
- Alsace, 25, 36, 141, 188, 197, 221, 280, 285, 478, 558, 585, 669
- Altenrhein, 44, 508, 509
- ALTMANN, Johann Georg, 31, 59, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 105, 571, 662, 708
- Altstätten (ou Altstetten), 274
- AMERBACH, Basile, 196
- AMERBACH, Boniface, 163
- AMERBACH, Johannes, 36
- Amérique, 20, 44, 97, 145, 265, 469, 511, 512, 519, 575, 577
- AMMAN, Johann Conrad, 129, 310, 347
- Amsteg, 238, 280, 537
- AMSTUTZ, Walter, 170, 171, 606, 684
- Andeer, 56, 112, 133, 138, 160, 166, 175, 474, 544, 546, 560, 563
- ANDERES, Bernard, 49, 61, 67, 101, 541, 676
- Andermatt, 133, 151, 158, 165
- ANDERSEN, Hans Christian, 11, 302, 303, 304, 470, 471, 562, 563, 564, 571, 657, 710, 711, 712
- ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard, 11, 46, 72, 83, 84, 91, 123, 208, 209, 210, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 336, 337, 338, 349, 372, 376, 378, 412, 413, 414, 415, 429, 466, 572, 657, 710, 711
- ANDREY, Georges, 35, 97, 674
- ANTOINE, Philippe, 677
- Appenzell, 43, 81, 97, 214, 250, 260, 336, 393, 495, 513

- Arbon, 42, 89, 182, 214, 232, 251, 275  
Arbonne, 474  
Arenenberg, 43, 156, 176, 276, 282, 283, 287  
AREZZO, Léonard d', 185, 186, 187, 189, 660  
Argovie, 35, 40, 41, 47, 97, 128, 170, 182, 183, 185, 238, 300, 301, 456, 571, 611, 612, 660  
ARNDT, Ernst Moritz, 27, 423  
ATTINGER, Victor, 35, 36, 40, 41, 42, 45, 295, 622, 626, 642, 668, 674, 684  
AUDIN, Jean-Marie Vincent (dit Richard), 106, 107, 125, 129, 134, 135, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 167, 350, 515, 572, 662, 709  
Augsburg, 43, 156  
Augst (Augusta-Rauricum), 35, 64, 84, 123, 124, 209, 216, 220, 233, 298, 300, 301, 559  
Autriche, 23, 28, 34, 40, 41, 43, 44, 45, 90, 200, 214, 238, 248, 269, 280, 285, 291, 494, 549, 550, 560, 564, 600, 607, 611  
Avicula, 138  
AYRAULT, Roger, 399, 411, 412, 684
- B**
- BABELON, Ernest, 25, 673  
BACHELARD, Gaston, 19, 683  
Bade (bains de), 49, 185, 186, 189, 660  
Baden, 30, 63, 110, 115, 179, 185, 199, 239, 265, 266, 269, 307, 393, 434, 456, 586, 599, 600, 660, 675, 676  
Badus ou Baduz (mont), 61, 77, 86, 96, 181, 477, 496, 503, 523, 547  
BAEDEKER, Karl, 46, 107, 108, 127, 146, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 168, 201, 429, 456, 537, 553, 564, 572, 573, 600, 662, 675, 709  
BAGGESEN, Jens Immanuel, 446, 451  
BAHAR, Saba, 394, 492, 672  
Bâle (Basel), 2, 4, 6, 11, 12, 22, 23, 24, 25, 26, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 45, 49, 50, 57, 60, 61, 64, 65, 68, 70, 71, 76, 83, 84, 87, 90, 92, 94, 96, 97, 105, 108, 110, 118, 123, 124, 125, 127, 135, 140, 141, 148, 149, 153, 154, 157, 162, 163, 170, 173, 174, 177, 178, 179, 183, 185, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 213, 216, 217, 220, 224, 228, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 254, 257, 259, 260, 272, 273, 276, 279, 280, 283, 284, 288, 289, 291, 292, 293, 294, 297, 298, 302, 303, 304, 306, 307, 317, 321, 337, 341, 346, 351, 375, 381, 393, 410, 412, 416, 418, 442, 445, 459, 461, 467, 468, 476, 478, 505, 512, 533, 535, 537, 549, 554, 557, 559, 567, 568, 571, 572, 578, 581, 585, 591, 594, 595, 605, 611, 612, 621, 622, 623, 624, 628, 631, 632, 660, 662, 665, 669, 670, 671, 674, 675, 677, 684, 708, 709, 710, 713  
Balme (col de), 394  
BARIDON, Michel, 12, 13, 680  
BAUMGARTEN, Peter, 46, 97, 663  
Bavière, 88, 115, 269, 589  
BEARD, James Franklin, 264, 265, 266, 268, 270, 430, 434, 438, 439, 440, 510, 512, 513, 515, 516, 524, 526, 658  
BEAUMARCHAIS, J.-P. (de), 685  
BEAUMONT, Pauline de, 458  
BECKER, Gottfried, 381  
BECKER, Nicolas, 27, 296  
BEHRENS, Jürgen, 332, 661  
Bellinzona (ou Bellinzona), 112, 153, 160, 166, 351, 490  
BEMBO, Pietro, 190  
BENEZIT, E., 684  
BERCHTOLD, Alfred, 36, 595, 674  
BERELOVITCH, Wladimir, 244, 245, 246, 382, 383, 384, 659  
Bergame, 474  
Berne, 31, 36, 41, 97, 142, 163, 224, 228, 230, 235, 238, 247, 250, 265, 285, 287, 288, 290, 314, 317, 321, 351, 407, 434, 481, 510, 513, 529, 576, 620, 621, 640, 657, 661, 667, 671, 675, 677, 681, 686  
BERNOULLI, Jean, 208  
BERNOULLI, René, 199, 669

BEROLDINGEN, Joseph von, 237, 238  
 BERQUE, Augustin, 13, 680  
 BERRY (DE BOURBON-SICILE, Marie-Caroline, duchesse de), 278, 283, 457, 576  
 BERTOLA DI GIORGI, Aurelio, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 254, 305, 568, 573, 657, 665, 710  
 BERTY, Valérie, 677  
 BESSON, André, 469, 667  
 BESSON, Henri Robert, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 91, 92, 104, 105, 469, 545, 667  
 BEYAERT-GESLIN, Anna, 71, 680  
 BEYER, Harry, 668  
 Biasca, 158  
 BIEDERMANN, Johann Jakob, 174, 176  
 Bienne, 148, 173, 317, 321, 416  
 Bingen, 3, 23, 24, 168, 169, 180, 261, 432, 433, 673  
 BIRMANN, Peter, 173  
 BIRMANN, Samuel, 174, 175, 601  
 Birs(e) (rivière), 36, 84, 92, 94, 124, 204, 205  
 BLEULER, (Johann) Ludwig (dit Louis), 48, 136, 139, 155, 169, 173, 174, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 601, 630, 664, 684  
 BLEULER, Johann Heinrich, 178, 573  
 Blois, 198  
 BLUM, Claude, 197, 201, 202, 669  
 BLUNDEL, Williams (sir), 144, 449, 450, 451, 452, 454, 455, 456, 457, 472, 542  
 BODE, Wilhelm, 321, 323, 455, 666  
 Bodensee (lac de Constance), 4, 23, 42, 43, 44, 62, 88, 110, 114, 115, 117, 128, 179, 201, 226, 228, 231, 232, 248, 250, 251, 262, 263, 269, 270, 332, 478, 509, 594, 624, 625, 663, 664, 674, 675, 713  
 BODMER, Johann Jakob, 31, 32, 228, 317, 571, 589, 596  
 BOERLIN-BRODBECK, Yvonne, 417, 680  
 BOERNER, Peter, 666  
 BOGH, Nicolai, 563  
 BÖHME, Helmut, 673  
 BOIE, Heinrich Christian, 19, 337, 660, 681  
 BOILEAU, Nicolas (dit Boileau-Despréau), 14, 15, 56, 57, 86, 161, 532, 537, 565, 663, 682  
 Bonaduz, 151  
 Bonaparte, 35, 39, 43, 170, 579, 607  
 Bonn, 23, 24, 54, 261, 664  
 BONNET, Charles, 245, 587  
 BONSTETTEN Charles-Victor de, 48, 142, 143, 250, 493, 574  
 BORCHMEYER, Dieter, 319, 658  
 BOSCANI LEONI, Simona, 31, 240, 312, 671, 681, 686  
 BÖSCHENSTEIN, Renate, 26, 673  
 BOST, A., 92  
 BOTZHEIM ABSTEMIUS (chanoine), 191  
 BOULOUMIE, Arlette, 665, 680, 681, 682  
 BOURGUINAT, Nicolas, 498, 677  
 BOURRIT, Marc-Théodore, 271  
 BOYER, Marc, 8, 302, 657  
 BOYER, Régis, 8, 302, 657  
 BOYLE, Nicolas, 326, 666  
 BRANT, Sébastien, 36  
 Bregenz, 44, 88, 113, 175, 176, 192, 253, 263, 286, 508, 509  
 BREITINGER, David, 31, 32, 384, 571  
 BREUILLARD, Jean, 245, 382, 668  
 BREWER, Evelyn, 295  
 BRIDEL, Philippe Sirice, 185, 187, 188, 189, 660  
 BRILLI, Attilio, 32, 169, 677  
 BRUDER, Niklaus, 30  
 Brugg, 204, 265, 299, 300, 301, 434  
 BRUN, Constantin, 574  
 BRUN, Friederike, 187, 192, 250, 251, 252, 255, 379, 405, 423, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 510, 523, 527, 529, 574, 657, 710, 712  
 BRUNNER, Hans, 55, 544  
 BRUNNER-HAUSER, Sylva, 46, 675  
 BRUNON, Hervé, 657, 680  
 BUNDI, Martin, 51, 531  
 BÜRDE, Samuel Gottlieb, 218, 219, 220, 341, 342, 343, 344, 345, 346,

413, 414, 479, 480, 481, 484, 486,  
575, 657, 658, 710, 711, 712  
BURIGNI, Jean Lésveque de, 191, 666  
BURKE, Edmund, 15, 16, 17, 337, 414,  
417  
BURLAUD, Pierre, 686  
BURMEISTER, Karl Heinz, 60, 560,  
670  
BÜSING, Wilhelm, 44, 624, 675  
BUSSAC, Éric, 89, 196, 603, 604, 661  
BUTZ, Heinrich Gebhard, 4, 46, 675  
BYRON, George Gordon (lord), 149,  
289, 444, 472, 594

## C

Cadelin (mont), 67  
CAHN, Jean-Paul, 49, 687  
Calanda (ou Galanda), 497, 535  
CANDAUX, Jean-Daniel, 347, 676, 686  
Candolchino, 475  
CARAION, Marta, 185, 609  
CARUS, Carl Gustav, 429  
CEPL-KAUFMANN, Gertrud, 3, 107,  
673  
CHABAUD, Gilles, 7, 8, 106, 107, 139,  
581, 678, 679  
Chambéry, 238  
CHARLEMAGNE, 50, 295, 560, 580  
CHARLES LE GROS, 213, 222, 249,  
287  
CHARLESWORTH, E, 288, 460, 661  
CHATEAUBRIAND, François René de,  
57, 116, 144, 277, 278, 279, 280, 281,  
282, 283, 284, 287, 297, 304, 305,  
306, 457, 458, 471, 537, 538, 561,  
565, 569, 575, 576, 578, 605, 658,  
665, 682, 710, 711, 712  
CHENET, Françoise, 667, 680  
CHIADÒ RANA, Christine, 4, 315, 316,  
317, 318, 319, 330, 666  
Chiavenne, 112, 165, 326, 474, 493, 552  
CHICHKINE, Mikhaïl, 245, 246, 384,  
686  
Chillon, 251  
Chute du Rhin (ou chute de Laufen ou  
cataracte de Schaffhouse), 4, 16, 24,  
34, 35, 46, 47, 63, 66, 72, 81, 86, 90,  
91, 92, 102, 103, 105, 118, 123, 128,  
129, 130, 133, 136, 138, 144, 145,

149, 153, 154, 163, 166, 167, 171,  
176, 177, 179, 182, 187, 188, 189,  
201, 208, 217, 218, 234, 237, 246,  
260, 274, 283, 306, 307, 308, 311,  
316, 318, 319, 320, 322, 323, 324,  
325, 327, 328, 329, 331, 332, 333,  
334, 337, 342, 343, 344, 345, 346,  
347, 348, 351, 359, 360, 362, 364,  
365, 367, 368, 369, 376, 380, 381,  
384, 386, 389, 390, 392, 393, 395,  
396, 397, 398, 404, 407, 417, 418,  
419, 422, 424, 430, 431, 432, 433,  
434, 436, 437, 440, 441, 442, 444,  
445, 446, 447, 449, 450, 454, 455,  
456, 458, 459, 462, 466, 468, 469,  
473, 481, 491, 508, 541, 566, 567,  
569, 570, 594, 627, 630, 633, 663,  
664, 675, 676, 713  
CICÉRON, 142, 143, 187  
CLARAC, Pierre, 277, 665  
CLÉMENT, Jean-Paul, 116, 278, 280,  
282, 283, 284, 457, 458, 538, 561, 658  
Coblence (Allemagne), 3, 46, 168, 169,  
261, 316, 433, 589, 662  
COHEN, Évelyne, 7, 8, 106, 107, 139,  
581, 678, 679  
Cohoes, 435, 437, 438, 519  
Coire (Chur), 2, 25, 50, 54, 61, 62, 80,  
86, 87, 88, 92, 95, 96, 98, 99, 113,  
114, 125, 127, 130, 132, 137, 147,  
150, 151, 152, 156, 157, 158, 165,  
166, 182, 206, 285, 288, 294, 303,  
326, 474, 475, 476, 478, 479, 483,  
486, 494, 495, 496, 497, 503, 508,  
509, 522, 523, 531, 535, 536, 539,  
545, 546, 550, 551, 552, 553, 554,  
560, 610, 676  
COLET, John, 581  
COLLIN, Jonas, 302, 571  
COLLOT, Michel, 12, 14, 680  
Colmar, 220, 227, 305, 369, 611  
Cologne, 2, 3, 7, 25, 27, 60, 90, 92, 180,  
188, 190, 246, 287, 288, 295, 296,  
297, 316, 393, 439, 572, 679, 687  
Côme, 111, 112, 288, 393, 459, 491,  
493, 563  
COMINA, Marc, 674  
Constance, 4, 12, 22, 23, 24, 25, 33, 34,  
35, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 57,



- 60, 61, 62, 64, 65, 66, 70, 86, 87, 88,  
89, 90, 92, 94, 95, 96, 103, 105, 110,  
113, 114, 115, 116, 117, 118, 119,  
124, 127, 128, 135, 140, 141, 144,  
146, 147, 149, 150, 151, 156, 157,  
162, 164, 166, 167, 173, 175, 182,  
185, 186, 188, 191, 192, 193, 194,  
195, 197, 198, 199, 200, 201, 202,  
207, 208, 212, 213, 214, 217, 218,  
220, 221, 222, 223, 224, 225, 226,  
227, 228, 229, 231, 232, 234, 235,  
240, 247, 248, 249, 250, 251, 252,  
253, 254, 255, 257, 260, 261, 262,  
263, 264, 267, 268, 269, 270, 274,  
275, 276, 280, 281, 282, 283, 284,  
285, 286, 287, 288, 289, 291, 294,  
295, 297, 302, 303, 304, 305, 306,  
309, 321, 322, 326, 331, 332, 333,  
341, 346, 351, 358, 362, 375, 393,  
412, 418, 423, 433, 434, 440, 442,  
447, 468, 474, 478, 479, 481, 491,  
493, 504, 508, 509, 510, 513, 514,  
515, 519, 529, 535, 537, 557, 560,  
564, 567, 569, 584, 589, 594, 595,  
611, 621, 624, 639, 659, 675, 686,  
708, 709, 710, 711, 713
- CONSTANT, Benjamin, 553, 554
- COOPER, James Fenimore, 10, 97, 103,  
127, 144, 151, 156, 157, 240, 264,  
265, 266, 267, 268, 269, 270, 304,  
430, 434, 435, 436, 437, 438, 439,  
440, 441, 442, 471, 510, 511, 512,  
513, 514, 515, 516, 517, 518, 519,  
520, 521, 522, 523, 524, 525, 526,  
527, 528, 529, 531, 536, 537, 564,  
565, 567, 568, 576, 658, 672, 710,  
711, 712
- Copenhagen, 187, 302, 381, 496, 571,  
572, 574, 583, 657
- Coppet, 48, 250, 416, 575
- CORBIN, Alain, 14, 681
- CORYATE, Thomas, 11, 203, 204, 205,  
206, 207, 304, 474, 475, 577, 658,  
665, 709, 711
- COURCELLES, Jean B., 608
- Couronne (auberge de la), 292, 293, 305
- COUTY, Daniel, 685
- COXE, William, 10, 45, 46, 72, 116,  
119, 149, 210, 211, 212, 213, 214,  
215, 216, 217, 221, 222, 238, 255,  
271, 334, 335, 336, 337, 338, 339,  
340, 341, 346, 347, 350, 361, 387,  
392, 393, 394, 397, 412, 413, 414,  
415, 418, 419, 421, 444, 461, 472,  
491, 577, 589, 596, 658, 710, 711
- COZENS, John Robert, 170, 499
- Crapteig, 484, 498
- Crispalt (mont), 67, 69, 77, 98, 99, 494
- CROUZET, F.M., 681
- CUSTINE, Astolphe de, 11, 84, 123,  
210, 220, 240, 255, 256, 257, 258,  
259, 260, 274, 275, 304, 306, 337,  
418, 419, 420, 421, 461, 471, 575,  
578, 579, 658, 665, 666, 710, 711
- ## D
- Dachsen, 163
- DAHNIKE, Hans-Dietrich, 318, 666
- Danemark, 250, 332, 381, 583, 601
- Danube (fleuve), 19, 61, 187, 205, 686,  
687
- DAYRAS, Solange, 396, 685
- DE ANDRES, Alberto, 37
- DE BEER, G. R., 235, 236, 380, 657
- DE BEER, Gavin, 657
- DE FELICE, M., 23, 685
- DE LIGNY, Cécile, 685
- DEARDEN, James S., 459, 460, 670
- DECLOEDT, Leopold, 26, 27, 111, 673
- DELARUE, Victor, 173
- DELILLE, Jacques (abbé), 18
- DELON, Michel, 15, 17, 31, 138, 682,  
683, 685
- DELVAUX, Peter, 26, 27, 111, 673
- DENSON, J., 288, 460, 661
- DENTON, Chad, 28, 296
- DEPLAZES, Lothar, 50
- DEPPING, Georges Bernard, 59, 93, 94,  
95, 96, 105, 106, 141, 147, 155, 579,  
662, 708
- DERENDIGER, Philippe, 197, 201, 202,  
669
- DESEYVE, Yvette, 318
- DESPORTES, Marc, 233, 234, 681
- DÉTRIE, Alison, 503, 685
- DEVANTHÉRY, Ariane, 7, 106, 678
- DIDIER, Béatrice, 685
- Diessenhofen, 70, 164, 219

DIGEON, Claude, 294, 550, 552, 553, 558, 660  
 Disentis, 51, 67, 70, 72, 86, 92, 111, 151, 158, 165, 181, 253, 482, 505, 508, 526, 530, 547, 600  
 Domleschg (vallée du), 23, 67, 96, 98, 112, 146, 147, 159, 160, 165, 182, 476, 483, 484, 497, 502, 503, 524, 525, 534, 535, 652, 713  
 Donaueschingen, 212  
 DÖRR, Volker C., 325, 330, 658  
 Dosa, 407  
 Döttingen, 239  
 Dresde, 231, 369, 598  
 DROUET, Juliette, 295, 460, 469, 585  
 DUMAIH, Pascal, 89, 196, 603, 604, 661  
 DUMAS, Alexandre, 12, 83, 109, 144, 145, 154, 157, 163, 265, 284, 285, 286, 287, 304, 341, 384, 389, 449, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 471, 472, 473, 481, 520, 538, 539, 540, 541, 542, 563, 564, 579, 580, 605, 658, 666, 678, 710, 711, 712  
 DUPRAT, Annie, 29, 676  
 DÜRRSON, Werner, 47, 594, 672  
 Düsseldorf, 238, 572

## E

EBEL, Johann Gottfried, 106, 112, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 144, 146, 147, 148, 149, 154, 163, 167, 254, 265, 295, 350, 435, 456, 505, 506, 507, 508, 509, 514, 515, 516, 524, 525, 527, 564, 580, 581, 584, 601, 662, 709  
 ECKERMANN, Johann Peter, 318, 582  
 EGLI, Christina, 43, 44, 686  
 Eglisau, 35, 65, 121, 122, 127, 150, 236, 249, 260, 261, 264, 364, 381, 384, 400, 410, 433  
 Einsiedeln, 50, 513, 600  
 Engadine, 551  
 ENGELMANN, Wilhelm, 657  
 EPPENDORF, Heinrich, 191  
 ÉRASME, Didier, 26, 36, 37, 90, 127, 148, 190, 191, 192, 193, 205, 217,

272, 279, 291, 293, 294, 304, 554, 567, 569, 581, 595, 658, 666, 709  
 Ermatingen, 156  
 ESTIENNE, Charles, 7, 8, 12  
 États-Unis, 20, 44, 97, 145, 265, 469, 511, 512, 519, 575, 577  
 ÉVÊQUOZ, Francine, 460

## F

FAHLMER, Johanna, 318  
 FAVEZ, Jean-Claude, 40, 674  
 FEBVRE, Lucien, 3, 673  
 FEDERLE, Egidius, 179  
 Feldkirch, 113, 549, 560  
 FELLEBERG, Philipp, 399  
 Feuerthalen, 573  
 FICHTE, Johann Gottlieb, 399, 584, 586, 588  
 FITZTHUM, Gerhard, 501, 676  
 Flandres, 36, 597  
 Flims, 51, 78, 151, 158, 165, 482  
 FONTANA, Armon, 55, 159, 676  
 Forêt-Noire, 149, 154, 162, 288, 459, 460, 597, 612  
 FOUCART, Claude, 19, 683  
 FOUCHER, Adèle, 585  
 France, 3, 6, 7, 10, 13, 15, 17, 18, 22, 26, 27, 30, 39, 41, 45, 65, 75, 85, 89, 93, 148, 170, 185, 186, 187, 189, 197, 203, 211, 213, 214, 222, 228, 237, 246, 264, 272, 277, 279, 280, 283, 290, 291, 292, 305, 394, 417, 423, 446, 458, 469, 479, 495, 512, 530, 538, 539, 549, 550, 557, 560, 561, 571, 574, 575, 576, 579, 586, 587, 592, 595, 600, 603, 604, 605, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 660, 661, 665, 667, 673, 674, 680, 681, 682, 683, 685, 709  
 Francfort, 3, 25, 44, 47, 65, 91, 312, 316, 318, 319, 322, 325, 326, 578, 580, 582, 583, 584, 591, 601, 610, 623, 625, 629, 643, 658, 659, 660, 662, 663, 667, 676, 678, 679, 685, 686  
 FRANCILLON, Roger, 685  
 FRANÇOIS D'AUTRICHE, 40, 280  
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, 280  
 FREMY, Dominique, 285

Fribourg, 37, 90, 97, 190, 201, 285, 582,  
599, 675  
Fribourg-en-Brisgau, 37, 90, 190, 582  
Fricktal, 40, 41, 300  
Friedrichshafen, 202  
FRISCH, Max, 676  
FROBEN, Johannes, 36, 190, 581  
Furca (col de la), 290, 548  
Füßach, 252

## G

GAILLET de CHAZELLES, Florence,  
393, 394, 672  
GALLOCHE, Louis, 6  
Gange (fleuve), 19  
GARAVINI, Fausta, 30, 197, 202, 308,  
660  
GARDNOR, John, 169  
Garonne (la) (rivière), 199  
GAUDON, Jean, 295, 296, 297, 460,  
461, 462, 463, 469, 667  
Gaule, 24  
GAUPP, Eberhard, 219, 345  
GEISSLER, Hartmut, 60, 670  
GEIST, Ludwig, 318  
GÉLY, Claude, 295, 296, 469, 585, 659  
Genève, 4, 6, 14, 29, 32, 64, 75, 92, 97,  
142, 162, 192, 194, 199, 222, 223,  
235, 245, 250, 251, 252, 271, 289,  
290, 291, 292, 306, 393, 394, 416,  
514, 525, 574, 576, 585, 596, 604,  
605, 659, 663, 666, 669, 672, 677,  
681, 682, 683  
GEORGEL, Pierre, 288, 597  
Germanie, 25, 186, 189  
GESSNER, Johannes, 32, 81, 208, 227,  
231, 235, 237, 238, 314, 375, 572,  
573, 596  
GESSNER, Konrad, 231  
GESSNER, Salomon, 227, 231, 237,  
238, 573  
GIACOMONI, Paola, 240, 686  
GILL, Stephen, 392, 393, 394, 395, 396,  
397, 492, 672  
GILLET, Alexandre, 681, 682  
GILPIN, William, 17  
GINZLER, Hildegard, 168, 169  
GLARÉAN (Heinrich Loritis dit), 90,  
193

Glaris, 49, 50, 76, 97, 416, 513, 538,  
543, 546  
GLUTZ VON BLOTZHEIM, Robert,  
126  
GODET, Marcel, 35, 36, 40, 41, 42, 45,  
622, 626, 642, 674, 684  
GOETHE, Johann Wolfgang von, 4, 12,  
32, 47, 48, 156, 229, 247, 296, 315,  
316, 317, 318, 319, 320, 321, 322,  
323, 324, 325, 326, 327, 328, 329,  
330, 331, 333, 337, 354, 371, 372,  
373, 376, 388, 392, 399, 412, 413,  
414, 415, 425, 451, 455, 509, 510,  
569, 578, 582, 584, 588, 589, 601,  
605, 658, 659, 663, 666, 667, 673,  
679, 686, 711  
Gondo (gorge de), 159  
GONTARD, Susette, 51  
GOS, Charles, 457, 672  
Gothard (massif du), 22, 23, 25, 29, 111,  
156, 171, 209, 216, 262, 281, 290,  
291, 316, 317, 320, 321, 326, 351,  
399, 470, 494, 528, 529, 535, 537,  
538, 543, 548, 549, 554, 556, 559,  
562, 676  
Gottlieben (château de ), 156, 176  
GOULEMOT, Jean-Marie, 678  
GRACQ, Julien, 19, 71, 681  
Grande Chartreuse (massif de la), 394  
Grande-Bretagne, 28, 162  
GREVLUND, Merete, 281, 665, 681  
GRIENER, Pascal, 316, 666  
GRIEP, Wolfgang, 385, 388, 389, 390,  
391, 392, 659, 678  
Gries, 407  
GRIMMIGER, Rolf, 678, 685  
Grisons (Graubünden), 4, 25, 27, 33, 50,  
51, 55, 60, 67, 69, 70, 73, 76, 79, 83,  
86, 96, 97, 98, 99, 100, 105, 110, 113,  
126, 132, 133, 137, 140, 146, 147,  
158, 171, 178, 180, 194, 203, 206,  
210, 216, 248, 249, 265, 274, 280,  
281, 312, 314, 351, 370, 393, 423,  
448, 474, 475, 476, 481, 491, 492,  
493, 494, 495, 503, 504, 508, 509,  
525, 529, 531, 532, 535, 537, 539,  
546, 548, 550, 551, 553, 554, 557,  
558, 559, 565, 568, 576, 591, 600,  
604, 610, 671

GROSRICHARD, Alain, 394, 672  
GROSSE, Wilhelm, 318, 659  
GRUBENMANN, 129, 149, 164, 175,  
336, 342, 347, 483, 568  
GRYNAEUS, Johann Jacob, 199, 293  
GÜGEL, Dominik, 43, 44, 686  
GUILCHER, Goulven, 7, 106, 139, 581  
GUILLEMIN, Henri, 667  
GUIOT, Philippe, 12, 13, 681  
GUTZKOW, Carl, 43, 663  
GUYOT, Alain, 10, 678

## H

HABSBOURG, 19, 123, 206, 301, 550  
HACKAERT, Jan, 54  
HALEM, Gerhard Anton von, 119, 339,  
385, 386, 387, 388, 389, 390, 391,  
392, 413, 414, 415, 583, 659, 711  
HALLER, Albrecht von, 32, 85, 93, 227,  
235, 596  
Hambourg, 247, 320, 392, 583, 663  
HARTMANN, Pierre, 15, 682  
Harz, 401, 601  
HAUGWITZ, Christian Heinrich Kurt,  
comte de, 218, 247, 248, 316, 319,  
331, 344, 346, 575, 601  
HAUPTMANN, William, 15, 682  
HAUSWIRTH, Fritz, 48, 63, 686  
Haut Rhin (Hochrhein), 24, 33, 123, 194  
HAYM, Rudolf, 399, 406, 685  
HEBEL, Johann Peter, 38, 39, 273, 600,  
663, 667  
Hegau, 116  
HEGER-ÉTIENVRE, Marie-Jeanne, 1,  
2, 29, 38, 39, 347, 363, 449, 605, 666,  
667, 672, 674, 676, 677, 678  
HEIDEGGER, Heinrich, 106  
HENKELL, Otto, 169, 180, 181, 182,  
630, 664, 684  
HENTSCHEL, Uwe, 29, 317, 338, 358,  
677, 678, 682  
Herblingen, 448  
HERRMANN, Claudine, 415, 607, 661  
HESS, Stéphane, 37  
HEYNLIN, Johannes, 36  
HIERHOLZER, Christel, 43, 47, 322,  
332, 381, 663, 664

HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz,  
314, 315, 413, 476, 477, 478, 482,  
583, 659, 711, 712  
HITZ, Florian, 51  
HODGSON, Barbara, 678  
Hoek, 22  
HOFMANN, Heini, 504, 671  
Hohenrätien (forteresse d'), 54, 104,  
159, 498  
Hohentwiel, 116, 228  
HOHOFF, Curt, 316, 666  
HOLBEIN LE JEUNE, 36, 37, 127, 149,  
209, 221, 243, 246, 257, 272, 279,  
280, 304, 687  
HÖLDERLIN, Friedrich, 20, 26, 47, 51,  
52, 533, 584, 593, 663  
Horn, 225  
HORTENSE (duchesse de Saint-Leu),  
43, 156, 276, 280, 282, 283, 287  
Hospital, 537  
HÜBNER, Klaus, 227, 668  
HUGO, Victor, 4, 18, 24, 46, 72, 83,  
104, 109, 193, 295, 296, 297, 298,  
299, 300, 301, 304, 305, 460, 461,  
462, 463, 464, 465, 466, 467, 468,  
469, 471, 472, 481, 559, 560, 561,  
562, 565, 567, 568, 569, 585, 659,  
667, 668, 680, 710, 711, 712  
HÜLSEN, August Ludwig, 398, 399,  
400, 401, 403, 404, 405, 406, 407,  
408, 409, 410, 411, 412, 414, 585,  
586, 659, 668, 711  
HUMBOLT, Alexandre de, 97  
HUS, Jean, 25, 42, 156, 191, 213, 226,  
249, 262, 263, 264, 269, 282, 286,  
305, 568, 595  
HUTTEN, Ulrich von, 49, 191

## I

Ilanz, 25, 51, 78, 96, 132, 151, 158, 482,  
483, 525, 526, 531, 538  
Ill (rivière), 23, 182, 285  
IM HOF, Ulrich, 29, 38, 674  
IM THURN, Georg Friedrich, 321  
IMHOF, Michael, 25, 673  
Interlaken, 92, 288, 459, 461, 529  
ISELIN, Isaak, 38  
Italie, 6, 25, 32, 49, 57, 65, 73, 75, 85,  
93, 98, 105, 110, 111, 112, 113, 127,

131, 143, 145, 150, 151, 158, 170,  
188, 192, 194, 196, 203, 214, 222,  
227, 247, 253, 255, 256, 271, 272,  
273, 276, 279, 284, 290, 291, 292,  
297, 315, 316, 317, 326, 332, 430,  
442, 445, 446, 447, 448, 455, 458,  
459, 472, 474, 481, 500, 510, 513,  
514, 523, 524, 529, 530, 531, 533,  
538, 548, 552, 558, 571, 573, 575,  
577, 578, 579, 582, 592, 593, 595,  
598, 602, 604, 607, 608, 610, 661, 666

## J

JACCOTTET, Philippe, 663  
JACOB, Christian, 678  
JACOTTET, Jean, 173  
JACQUET, 484, 598  
JACQUET, Claude, 598  
JACQUOT, Jean, 665  
JAHN, Ingrid, 670  
JAQUIER, Claire, 315, 316, 317, 318,  
319, 330, 331  
JAUCH, Ursula Pia, 75, 76, 83, 85, 350,  
672  
JEAN PAUL, 231  
JESSING, Benedikt, 330  
JETZLER, Christoph, 391, 413, 415,  
472  
JEZELER, 209  
JOANNE, Adolphe-Laurent, 55, 107,  
154, 161, 162, 163, 164, 165, 166,  
167, 168, 295, 429, 456, 553, 564,  
586, 662, 679, 709  
JOHANNING, Antje, 3, 107, 673  
JONES, Robert, 392, 394, 609  
JOSEPH II, 90, 369  
Jüf, 526, 528  
JULES CÉSAR, 24, 56, 75, 186, 220,  
295  
JUNKER, Wiegand Ernst, 673

## K

KAISER, Thomas, 55, 159, 676  
Kaiserstuhl, 122, 186, 187, 188, 189,  
190, 208, 265, 266, 270, 307, 384,  
434, 451, 455, 513, 529  
KAMBER, Urs, 677  
KANT, Immanuel, 15, 16, 382, 587

KARAMZINE, Nicolai, 244, 245, 246,  
305, 381, 382, 383, 384, 385, 413,  
568, 587, 659, 668, 710, 711  
KAUFMANN, Kai, 44, 52, 54, 663  
KELLER, Gottfried, 44, 52, 54, 587,  
592, 663, 668  
KELLER, Hildegard Elisabeth, 676  
KELLEY, Theresa M., 393, 394, 397,  
398, 672  
KEMPERDICK, Stefan, 25, 673  
KESSLER, Mathieu, 13, 681  
Kirchlitobel (pont), 484, 499  
KLINGEMANN, August, 11, 46, 83,  
260, 261, 262, 263, 264, 282, 304,  
305, 338, 422, 423, 424, 425, 426,  
427, 428, 429, 430, 431, 432, 433,  
434, 437, 461, 463, 466, 471, 472,  
481, 529, 567, 568, 569, 588, 659,  
710, 711  
KLOPSTOCK, Friedrich Gottlob, 495,  
496, 574, 601  
Koblenz (Argovie), 35, 66, 122, 209,  
238, 556  
KÖHLER, Margarete, 61, 63, 670  
KOPP, Robert, 39  
KOREFF, 255, 256, 418, 578  
KREMER, Bruno P., 3, 52  
Kreuzlingen, 42, 48, 63, 150, 232, 251,  
686  
KÜSTER, Hansjörg, 681  
KÜTTNER, Carl Gottlob, 659

## L

LA GRANGE, Édouard de, 257, 677  
LA ROCHE, Georg Michael Frank von,  
367, 368, 589  
LA ROCHE, Sophie von (née  
GUTERMANN VON  
GUTERHOFEN), 227, 228, 229, 230,  
255, 306, 364, 365, 366, 367, 368,  
413, 414, 415, 589, 590, 668, 710, 711  
LABORDE, (Jean-)Benjamin de, 45, 72,  
74, 75, 83, 88, 149, 195, 213, 215,  
220, 221, 222, 223, 224, 254, 255,  
304, 305, 336, 337, 346, 347, 348,  
349, 350, 351, 412, 413, 414, 415,  
429, 454, 466, 588, 659, 710, 711  
LABRUNE, Jean de, 660

Lac inférieur (ou Petit lac ou Untersee ou lac de Zell), 23, 42, 62, 115, 116, 128, 135, 141, 150, 156, 192, 200, 201, 202, 212, 213, 215, 226, 231, 252, 267, 268, 396, 664  
 lac Toma (ou Tomasee), 23, 52, 61, 99, 111, 133, 151, 158, 165, 181, 254, 326, 477, 482, 509, 548, 565, 591, 650, 713  
 LACARRIÈRE, Jacques, 678  
 LAFFONT-BOMPIANI, 686  
 LAMARTINE, Alphonse de, 28, 47, 569, 663, 683  
 Landquart (rivière), 23, 50  
 LANGLOIS, Eustache Hyacinthe, 106, 581  
 LATHION, Lucien, 295, 668  
 Laufen (château de), 24, 47, 48, 63, 66, 81, 82, 89, 91, 101, 118, 120, 128, 129, 136, 142, 143, 155, 164, 171, 176, 179, 182, 311, 312, 321, 324, 327, 329, 334, 342, 344, 348, 356, 357, 358, 361, 366, 370, 379, 380, 383, 387, 389, 409, 413, 417, 420, 422, 424, 428, 429, 443, 453, 455, 573, 574, 633, 635, 637, 713  
 Laufenburg, 35, 40, 41, 66, 70, 83, 84, 87, 122, 123, 128, 135, 144, 149, 154, 155, 163, 177, 182, 193, 195, 196, 208, 209, 210, 233, 240, 244, 257, 258, 259, 260, 274, 299, 306, 307, 418, 419, 421, 442, 445, 456, 473  
 LAURIN, Marc, 191  
 Lausanne, 4, 20, 33, 36, 38, 40, 76, 142, 185, 224, 228, 238, 285, 393, 469, 576, 595, 660, 667, 672, 674, 675, 679, 683, 685, 687  
 Lauterbrunnen, 92, 224, 351, 357, 377, 380, 416, 437  
 LAVATER, Johann Kaspar, 32, 38, 47, 81, 219, 228, 235, 236, 245, 249, 316, 318, 321, 322, 323, 325, 326, 331, 332, 333, 346, 369, 375, 380, 381, 382, 383, 384, 391, 392, 414, 415, 479, 482, 573, 584, 587, 596, 664  
 LE HUENEN, Roland, 8, 9, 678  
 LE MÉNAHÈZE, Sophie, 681  
 LE SCANFF, Yvon, 14, 15, 16, 434, 681, 682  
 LEFORT, Bernard, 3, 24, 27, 28, 673  
 LEGOUIS, Émile, 394, 672  
 LEGRAND, Catherine, 418, 680, 681  
 Leide (ou Leyde), 31, 68, 129, 296, 525, 526, 561, 571, 572  
 Leipzig, 23, 27, 68, 230, 315, 321, 351, 429, 484, 541, 571, 582, 598, 657, 659, 660, 661, 662, 664, 666  
 Lek, 24  
 Léman (lac) ou lac de Genève, 251, 252, 289, 292, 317, 400, 416  
 LENZ, Jakob Michael Reinhold, 149, 333, 334, 335, 337, 338, 341, 369, 414, 424, 425, 444, 473, 481, 587, 596, 660, 682, 711  
 LETOURNEUR, Pierre, 18  
 LEVY, Bertrand, 681, 682  
 LIECHTENHAN, Francine-Dominique, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 419, 420, 421, 579, 665  
 Liechtenstein, 23, 49, 50, 113, 215, 285, 315, 494, 550, 667  
 Limmat (rivière), 199, 240, 265, 266, 301, 307  
 LIND, Ingeborg, 302, 303  
 Lindau, 118, 193, 194, 195, 223, 228, 229, 247, 248, 251, 252, 303, 367, 589, 662  
 LINON-CHIPON, Sophie, 10, 678  
 Linth (rivière), 50, 85, 95, 507  
 Locarno, 112, 491, 492  
 Loire (la) (fleuve), 199  
 Londres, 107, 109, 148, 153, 154, 169, 267, 288, 393, 394, 398, 444, 456, 575, 577, 597, 606, 657, 661, 662, 663, 664, 665, 672  
 LONGIN, Dionysius Cassius, 14, 15  
 LOTT-BÜTTICKER, Elisabeth, 52, 668  
 LOUDON, J.C, 288, 460, 661  
 LOUIS XIV, 26, 56, 279, 469, 538  
 LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS (pseudonyme Monsieur Chabos), 98, 137, 152, 159, 165, 535, 539, 545, 546, 547, 548, 553, 554, 563, 564, 592, 611  
 Lucerne, 34, 97, 156, 235, 280, 281, 288, 290, 317, 393, 416, 513, 533, 537, 611  
 LUCHTERHANDT, Martin, 668

Lucmanier (ou Lukmanier), 51, 69, 132, 152  
Lugano, 104, 278, 279, 393, 491, 493, 549  
Lugnetz (vallée de), 531  
LUND, Hans Peter, 277, 278, 665  
LUTHER, Martin, 37, 49, 52, 191, 217, 272, 293, 581, 591, 594, 672, 687  
LUTTRINGSHAUSEN, Johann  
Heinrich, 173, 174, 175, 176, 177, 181, 183  
LUTZ, Bernd, 330

## M

MACDONALD (Général), 55  
MAGRI-MOURGUES, Véronique, 10, 678  
MAGRIS, Claudio, 19, 687  
Mainau, 42, 156, 214, 223, 226, 231, 262, 263  
MAISAK, Petra, 679  
Majeur (lac), 393, 490, 491, 492  
Malans, 50, 479, 494, 495  
Mannheim, 23, 439  
MARCEL, Odile, 32, 681, 682  
MARCELLIN, Ammien, 88, 187, 195, 215, 222, 223, 224, 305, 569  
MARCHAL, Guy-P, 677  
MARINOT, Sébastien, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654  
MARINOT-MARCHAND, Delphine, 449, 666  
MARTIN, Graham, 315, 667  
MARTYN, Thomas, 106  
MASSÉNA, André, 462, 560  
MASSIN, Jean, 24, 295, 296, 297, 298, 299, 301, 461, 462, 463, 465, 466, 467, 468, 559, 560, 561, 659  
MATHIEU, Jon, 31, 240, 312, 671, 681, 686  
MATTHISSON, Friedrich, 48, 360, 422, 424, 466, 495, 499, 574, 660  
MATTIOLI, Aram, 677  
MAXIMILIEN, 92, 256  
Mayence, 25, 27, 50, 92, 180, 188, 296, 561, 572, 599  
Mayenfeld, 96, 127, 147, 494

MAYER, Birgit, 670  
MAYER, Charles-Joseph de, 333, 360, 372, 660  
Medels, 73, 99, 132, 477  
Méditerranée, 269  
Meersburg, 248, 250, 264  
MEINERS, Christoph, 150, 224, 225, 226, 254, 341, 358, 359, 360, 361, 362, 376, 413, 414, 415, 453, 590, 591, 660, 710, 711  
MEJANES, Jean-François, 418, 680, 681  
MELA, Pomponius, 89  
MELMOTH, William, 116, 210, 238, 361, 444, 658  
MÉNARD, Michèle, 29, 676  
MERCHANT, W. M., 153, 393, 396, 492, 493, 664  
MERIAN, Matthäus, 31, 59, 65, 66, 67, 68, 104, 105, 154, 196, 201, 591, 623, 625, 629, 643, 662, 676, 708  
MÉVILLOT, Éric, 4, 33, 677  
MEYER, Conrad Ferdinand, 43, 52, 53, 591, 664, 668  
MEYER, Johann Jakob, 173, 174, 175, 176, 179, 183  
MICHAUD, 74, 203, 224, 686  
MICHEL, Christoph, 326, 667  
MICHELET, Athénaïs (née Mialaret), 294, 550, 554, 592  
MICHELET, Jules, 265, 290, 291, 292, 293, 294, 304, 305, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 564, 565, 567, 592, 660, 664, 669, 670, 710, 712  
MIELSCH, Hans-Ulrich, 51, 315, 316, 317, 319, 320, 334, 510, 667  
Milan, 50, 156, 171, 288, 303, 470, 546, 664, 683  
Mississipi (fleuve), 19  
MISSON, Maximilien, 256  
MOELLER, Bernd, 49, 687  
Mohawk (rivière), 435  
MONTAGUE (lord), 154, 456  
MONTAIGNE, Michel de, 30, 116, 164, 187, 189, 190, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 207, 272, 277, 281, 304, 305, 307, 308, 399, 447, 593, 604, 605, 660, 669, 684, 709, 710

MONTALBETTI, Christine, 10  
 Montreux, 563  
 MORE, Thomas, 191, 581  
 MÖRIKE, Eduard, 47, 593, 594, 660,  
 664, 670  
 MORKOWSKA, Marysia, 29, 677  
 MOUREAU, François, 1, 4, 5, 9, 10,  
 199, 363, 669, 679  
 MOUSSA, Sarga, 1, 10, 68, 69, 76, 201,  
 212, 341, 363, 448, 571, 608, 666,  
 669, 678  
 MUHLSTEIN, Anka, 256, 257, 665  
 Mulhouse, 197, 199, 235, 669  
 MÜLLER Klaus-Detlef, 319, 658  
 MÜLLER, Jean de, 126, 142, 143, 149,  
 448, 471, 553, 574  
 MUMM, Hans-Martin, 599, 670  
 Munich, 3, 47, 169, 264, 316, 327, 337,  
 587, 619, 630, 658, 660, 663, 664,  
 666, 674, 678, 681, 684, 685  
 Munot (forteresse du), 46, 118, 375, 376,  
 412, 423, 461, 638, 713  
 MÜNSTER, Sebastian, 30, 37, 59, 60,  
 61, 62, 63, 64, 66, 71, 104, 105, 124,  
 128, 157, 203, 204, 579, 594, 602,  
 624, 628, 662, 670, 708  
 MUNSTERS, Wil, 6, 17, 18, 683  
 MURRAY, 107, 148, 149, 150, 151,  
 152, 153, 156, 158, 160, 162, 164,  
 167, 341, 429, 444, 492, 537, 564,  
 572, 581, 594, 662, 673, 709  
 MUSSET, Alfred de, 28, 296

## N

NADAUX, Marc, 666  
 NAGEL, Anne, 163, 675  
 NAPOLEON I<sup>er</sup>, 39, 43, 280, 295, 415,  
 504, 578, 609  
 NAPOLEON III (Louis Napoléon), 43,  
 156, 276, 283, 287, 579, 580  
 NERL – STECKELBERG, Charlotte,  
 227, 228, 229, 364, 366, 367, 659  
 Neuchâtel, 35, 97, 235, 295, 416, 576,  
 622, 626, 642, 661, 668, 674, 684  
 Neuhausen, 46, 63, 118, 119, 130, 149,  
 164, 176, 309, 311, 314, 356, 357,  
 361, 364, 366, 374, 377, 387, 413,  
 424, 455, 627  
 Neunkirch, 309

Niagara, 102, 144, 436, 437, 438, 441,  
 442, 458, 519  
 NICCOLI, Nicolo, 185, 187, 189  
 Nil (fleuve), 19, 28, 186, 187, 189, 190,  
 307, 308, 386, 569  
 NISARD, M., 187  
 NODIER, Charles, 18, 585  
 Nolla (rivière), 104, 159, 165, 483  
 NOSS, Peter, 602, 671  
 NOWOTNY, Helga, 254, 671  
 Nyon, 48

## O

Oberalp, 51, 52, 151, 158, 351, 481, 482,  
 530, 547, 592  
 Oberland bernois, 33, 162, 208, 235  
 Oberrhein (Rhin supérieur), 22, 23, 24,  
 60, 123, 180, 296  
 OCHS, Pierre, 39  
 OELLERS, Norbert, 325, 330, 658  
 OETTINGER, Klaus, 26, 673  
 OSSIAN, 324, 601  
 OSTERVALD, Jean-Frédéric d', 173,  
 174  
 OTTO, Regine, 318, 666  
 OUDINOT, Nicolas Charles Marie, 462

## P

Paradis (glacier du grand), 70, 96, 153,  
 219, 264, 434, 481, 490, 531  
 PARALCESE (Theophrastus von  
 Hohenheim dit), 36  
 Paris, 3, 4, 7, 8, 10, 12, 13, 14, 15, 18,  
 19, 20, 22, 24, 25, 27, 28, 30, 32, 35,  
 39, 43, 49, 55, 56, 64, 93, 106, 107,  
 109, 116, 125, 127, 131, 135, 139,  
 142, 143, 144, 145, 148, 187, 191,  
 197, 199, 203, 210, 224, 234, 244,  
 245, 255, 256, 257, 265, 267, 271,  
 272, 277, 279, 281, 283, 284, 285,  
 288, 290, 294, 295, 297, 299, 333,  
 347, 360, 380, 394, 396, 399, 415,  
 418, 429, 449, 454, 456, 457, 458,  
 469, 503, 512, 515, 516, 525, 541,  
 542, 555, 559, 562, 572, 575, 576,  
 578, 579, 580, 581, 585, 586, 588,  
 592, 593, 596, 597, 598, 603, 605,  
 607, 608, 609, 610, 611, 657, 658,  
 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665,



- 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672,  
673, 674, 676, 677, 678, 679, 680,  
681, 682, 683, 684, 685, 686, 687
- PARS, William, 170
- PASQUALI, Adrien, 19, 683
- PASSAVANT, John David, 154, 456
- PATINIR, Joachim, 13
- Pavie, 206, 238, 573
- Pays-Bas (les), 24, 52, 190, 191, 203,  
292, 296, 474, 478, 525, 581, 603
- PERELS, Christian, 679, 686
- PESTALOZZI, Johann Heinrich, 399,  
610
- PETITIER, Paule, 290, 292, 559, 669,  
670
- PETRI, Johannes, 36, 193, 624
- PFEFFEL, Gottlieb Konrad, 227, 369
- Pfeffers ou Pfäfers (bains de), 30, 49, 50,  
61, 66, 72, 95, 100, 101, 105, 114,  
130, 132, 133, 137, 140, 147, 151,  
157, 351, 479, 482, 483, 504, 515,  
519, 520, 535, 536, 539, 540, 541,  
546, 562, 564, 567, 645, 676, 713
- PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius (dit Pie  
II), 36, 185, 187, 188, 189, 205, 207,  
304, 305, 306, 307, 308, 595, 660,  
709, 710
- PICOT, Jean, 525
- PIERRE, Bernard, 19, 683
- PINAULT SORENSEN, Madeleine, 17,  
683
- PINGANAUD, Claude, 669
- PIQUET, François, 19, 28, 187, 683
- PITTELOUP, Antoine, 4, 687
- PITT-RIVERS, Françoise, 415, 417,  
418, 671
- PITZENBERGER, 226
- Piz-Val-Rhein, 138
- PLANTA (famille), 113, 479, 553
- PLANTIN, Jean-Baptiste, 59
- PLATTER, Félix, 163, 196, 199
- Plessur (rivière), 23, 50, 132, 483
- Plombières, 194, 222, 603
- PLOTT, Klaus, 227, 228, 229, 364, 366,  
367, 659
- POGGE (Gian Francesco Poggio  
Bracciolomini, dit en français le), 11,  
164, 185, 186, 187, 189, 306, 307,  
308, 595, 660, 709, 710
- POISSON, Guillaume, 347, 449, 666,  
672, 676
- POLIZIANO, Angelo Ambrogini, 206
- POLIZZI, Gilles, 202, 308, 669
- Pont du Diable, 493, 504, 549, 556
- POPIC, Marin, 469, 675
- POROCHINE, V., 244, 245, 246, 382,  
383, 384, 659
- PORTMANN, Marie-Louise, 199, 669
- Poschiavo, 50, 474
- POT, Olivier, 197, 198, 199, 200, 669
- POTOCKA, Anna, 415, 416
- PRAGUE, Jérôme de, 25, 42, 213, 226,  
249, 262, 263, 264, 282, 286, 305, 595
- PRÉVOST M., 586, 686
- PRÉVOST, Antoine François, 657
- PRIMAVESI, Georg, 173, 509
- Prusse, 28, 40, 280
- PUIPPE, Pierre-Yves, 592
- PUTZER, 686
- Q**
- Quatre-Cantons (lac des), 29, 100, 162,  
290, 301, 302, 556, 559
- QUINET, Edgar, 27
- R**
- RACINE, Jean-Bernard, 675
- Radolfzell, 150, 164, 225, 611
- RAFFERTIN, Claude, 675
- Ragaz, 49, 61, 72, 101, 113, 114, 147,  
165, 175, 203, 206, 285, 479, 494,  
515, 517, 519, 520, 536, 539, 546,  
551, 552, 553, 562, 563, 564
- RAMOND DE CARBONNIÈRES,  
Louis François, 116, 149, 210, 211,  
212, 213, 214, 215, 216, 217, 238,  
334, 335, 336, 337, 338, 339, 340,  
341, 347, 350, 387, 392, 397, 414,  
444, 481, 553, 577, 596, 658, 710, 711
- Rania (pont), 484, 499
- RAOUL-ROCHETTE, Désiré, 131, 143,  
144, 146, 446, 520, 660
- RÄTHER, Hansjoachim, 670
- RAUCH, André, 107, 161, 581, 586, 679
- Realt (château de), 152
- REBOULET, Paul, 660
- RÉCAMIER, Juliette, 277, 280, 281,  
282, 284, 457, 458

RECHT, Roland, 3, 673  
 RECLUS, Élisée, 20, 683  
 REED, Henry, 396, 664  
 REICHARD, Heinrich August Ottokar, 7, 106  
 Reichenau (île de), 42, 193, 213, 221, 222, 226, 231, 249, 281, 287  
 Reichenau (ville des Grisons), 49, 50, 67, 80, 84, 86, 98, 113, 137, 146, 159, 476, 493, 496, 497, 503, 523, 539, 545, 547, 548, 553, 563, 564, 651, 713  
 Reichenbach, 407  
 REICHLER, Claude, 4, 5, 6, 9, 14, 30, 31, 47, 59, 68, 69, 74, 76, 185, 186, 212, 337, 341, 448, 553, 571, 592, 608, 609, 660, 662, 663, 679, 682  
 REINHARDT, Hartmut, 322, 323, 392, 659  
 RENAUDET, Auguste, 192, 666  
 RESZLER, André, 29, 677  
 REUCHLIN, Johannes, 36  
 Reuss (rivière), 25, 29, 61, 69, 85, 216, 238, 240, 280, 290, 291, 301, 482, 504, 505, 507, 529, 537, 547, 548, 549, 556  
 REY, Alain, 685  
 Rhäzuns, 151, 181  
 Rheinau, 63, 66, 87, 121, 128, 177, 183  
 Rheineck, 23, 42, 44, 113, 114, 115, 135, 157, 214, 275, 291, 478, 508, 509, 510, 549  
 Rheinfelden, 40, 41, 64, 83, 84, 123, 124, 125, 127, 128, 135, 149, 167, 177, 183, 195, 196, 203, 207, 233, 241, 242, 299, 300, 675  
 Rheinwald (vallée du), 23, 56, 69, 73, 112, 133, 146, 160, 166, 181, 475, 489, 496, 503, 523, 533  
 Rheinwaldhorn (glacier du), 23  
 Rhétie, 25, 50, 51, 60, 88, 98, 203, 505, 551, 560, 611  
 Rhin allemand, 28, 261, 296, 539  
 Rhin alpin (ou Alpenrhein), 22, 23, 33, 34, 44, 57, 105, 174, 182, 508, 537, 564, 569  
 Rhin antérieur (ou Vorderrhein), 22, 23, 33, 50, 51, 52, 57, 61, 67, 70, 72, 77, 78, 86, 92, 96, 98, 99, 103, 104, 110, 111, 113, 132, 133, 134, 135, 146, 148, 151, 152, 153, 158, 159, 165, 170, 174, 175, 177, 178, 180, 181, 476, 477, 478, 482, 490, 493, 496, 503, 508, 523, 524, 529, 530, 531, 537, 538, 546, 547, 548, 559, 564, 565, 568, 600, 650, 651, 713  
 Rhin d'Avers, 23, 56, 138, 160, 166, 175, 474, 488, 533  
 Rhin du milieu (ou Mittlerer Rhein), 23, 57, 67, 69, 73, 77, 86, 99, 104, 111, 113, 132, 152, 158, 477, 478, 482, 490, 508, 530, 559  
 Rhin inférieur (Niederrhein), 22, 23, 24, 60  
 Rhin moyen (ou Mittelrhein), 22, 23, 24, 60, 98, 111  
 Rhin postérieur (ou Hinterrhein), 22, 23, 33, 50, 52, 54, 56, 57, 61, 67, 69, 73, 78, 80, 86, 96, 98, 99, 104, 105, 110, 111, 112, 113, 132, 133, 134, 138, 146, 147, 151, 152, 153, 158, 159, 160, 161, 166, 174, 175, 178, 181, 294, 326, 474, 476, 477, 478, 480, 481, 482, 483, 484, 486, 488, 489, 490, 492, 493, 496, 497, 498, 500, 503, 508, 513, 523, 524, 525, 527, 530, 531, 532, 533, 534, 546, 552, 559, 560, 565, 567, 651, 652, 653, 654, 713, 714  
 Rhin supérieur (ou Oberrhein), 22, 23, 24, 60, 123, 180, 296  
 Rhône, 20, 29, 33, 61, 69, 85, 87, 174, 194, 223, 289, 290, 292, 316, 529, 532, 537, 538, 548, 552, 555, 558, 683  
 RICHER, Laurence, 665, 682  
 RIEDI, Thomas, 54, 480, 510, 676  
 Rigi, 162, 301, 533  
 RINCK, Johann, 190  
 RINK, Claudia, 108, 599, 670, 671  
 RITTER, Jean, 22, 24, 25, 26, 27, 674  
 ROBEL, Gert, 32, 679  
 ROCHE, Daniel, 679  
 Roffles (gorge des – ou Rofflaschlucht), 23, 54, 56, 112, 133, 138, 148, 153, 160, 166, 182, 488, 533, 544  
 ROGER, Alain, 13, 15, 32, 63, 399, 411, 412, 675, 676, 682, 683, 684, 685  
 ROLAND DE LA PLATIÈRE, Jean-Marie, 235, 596, 597

- ROLAND DE LA PLATIÈRE, Jeanne  
 Manon, 46, 47, 234, 235, 236, 237,  
 323, 332, 336, 375, 376, 377, 378,  
 379, 380, 381, 412, 413, 414, 415,  
 416, 442, 461, 596  
 Romanshorn, 42, 232  
 Rome, 7, 25, 98, 104, 191, 193, 247,  
 277, 301, 317, 458, 571, 575, 576,  
 579, 581, 582, 604, 610  
 Rongellen, 55  
 Rorschach, 42, 89, 114, 165, 182, 214,  
 232, 233, 251, 270, 275, 303, 510, 529  
 ROSSINI, Gioacchino, 454  
 Rotterdam, 36, 52, 511, 581  
 ROULIN, Jean-Marie, 31  
 ROUSSEAU, Jean-Jacques, 98, 227,  
 245, 277, 281, 293, 369, 379, 416,  
 421, 587, 596, 605  
 ROUSSELOT, Manuela, 685  
 RUCHAT, Abraham, 31, 68, 69, 571  
 RUFFIEUX, Roland, 4, 30, 31, 47, 59,  
 68, 69, 74, 76, 185, 186, 212, 337,  
 341, 448, 553, 571, 592, 608, 609,  
 660, 662, 663, 679  
 Ruinaulta, 51, 78, 84, 165  
 RULAND, Wilhelm, 54, 664  
 RUSKIN, John, 171, 287, 288, 289, 459,  
 460, 471, 597, 598, 606, 661, 670,  
 710, 711  
 Russie, 28, 40, 244, 245, 280, 579, 587,  
 607  
 RUTISHAUSER, Werner, 172, 178,  
 179, 180, 573, 664, 684  
 Rütli (ou Grütli), 29, 99, 100, 158, 559,  
 568
- S**
- Säckingen (Seckingen), 40, 70, 123, 154,  
 233, 239, 241, 296, 299, 561  
 Saint Goar, 296, 431, 432, 561  
 Saint-Bernard (col du), 23, 67, 104, 112  
 SAINTE-BEUVE, Charles Augustin, 18,  
 585, 605, 606  
 Saint-Gall, 23, 35, 43, 49, 50, 89, 95, 97,  
 100, 101, 122, 141, 147, 151, 157,  
 214, 233, 237, 291, 479, 494, 513,  
 536, 549, 560  
 SAINT-GIRONS, Baldine, 682, 683  
 Saint-Moritz, 551, 552  
 Saint-Pierre (île), 124, 416, 531, 574  
 SALFINGER, Theodor et Hanni, 230,  
 231, 232, 234, 354, 374, 375, 376,  
 377, 378, 661  
 SALIS-MARSCHLINS, Ulysses, 479  
 SALIS-SEEWIS, Johann Gaudenz von,  
 495, 496  
 Samaden, 551, 552  
 SANTA, Angels, 28, 683  
 SARASIN, Jakob, 37, 237, 242, 245  
 Sargans, 49, 50, 72, 113, 150, 156, 478,  
 479, 504, 513, 514, 529, 536  
 SAUSSURE, Ferdinand de, 459  
 Savoie, 36, 203, 205  
 SAVY, Nicole, 295, 299, 300, 464, 467,  
 468, 560, 585, 668  
 Schaffhouse (Schaffhausen), 11, 12, 17,  
 24, 34, 35, 41, 45, 46, 47, 48, 62, 63,  
 64, 66, 68, 70, 71, 81, 83, 86, 87, 90,  
 91, 92, 94, 96, 97, 101, 102, 103, 105,  
 108, 109, 110, 115, 116, 117, 118,  
 119, 120, 121, 123, 124, 125, 128,  
 129, 130, 135, 136, 139, 140, 141,  
 142, 143, 149, 150, 153, 154, 155,  
 156, 163, 164, 166, 167, 171, 172,  
 176, 178, 179, 182, 185, 186, 188,  
 190, 192, 193, 194, 195, 196, 199,  
 201, 202, 208, 209, 212, 217, 218,  
 219, 220, 221, 224, 226, 228, 231,  
 234, 235, 236, 237, 238, 240, 244,  
 245, 246, 247, 249, 254, 257, 260,  
 261, 265, 267, 268, 273, 274, 283,  
 284, 287, 288, 289, 296, 297, 301,  
 302, 306, 307, 308, 309, 310, 314,  
 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321,  
 322, 324, 328, 329, 331, 332, 333,  
 335, 336, 337, 339, 341, 342, 343,  
 344, 346, 347, 351, 352, 358, 359,  
 360, 362, 364, 365, 366, 368, 369,  
 370, 371, 373, 374, 375, 376, 377,  
 381, 382, 384, 386, 391, 392, 393,  
 394, 395, 396, 397, 398, 400, 401,  
 404, 405, 407, 412, 413, 416, 417,  
 418, 419, 422, 423, 424, 432, 433,  
 434, 436, 437, 439, 440, 442, 444,  
 445, 446, 447, 448, 449, 451, 452,  
 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461,  
 462, 466, 467, 468, 469, 470, 471,  
 472, 478, 479, 481, 483, 485, 486,

491, 510, 513, 514, 519, 529, 533,  
 536, 541, 556, 559, 560, 561, 566,  
 567, 568, 569, 570, 573, 574, 576,  
 594, 596, 600, 610, 626, 634, 638,  
 664, 675, 684, 708, 710, 711, 713  
 SCHAMA, Simon, 19, 20, 32, 341, 459,  
 577, 682  
 Schams (vallée de), 23, 56, 73, 133, 138,  
 146, 147, 166, 174, 175, 474, 476,  
 481, 484, 487, 500, 503, 533  
 SCHELLENBERG, Johann Rudolf, 209,  
 313  
 SCHENK, Ulrich, 6, 15, 16, 31, 172,  
 173, 174, 181, 182, 183, 431, 665, 684  
 SCHEUCHZER, Johann Jakob, 312,  
 482, 486, 671  
 SCHEWE, Martin, 670  
 SCHILLER, Friedrich von, 15, 325, 330,  
 354, 451, 454, 582, 584, 588, 658, 682  
 SCHLEGEL, August Wilhelm, 398, 399,  
 400, 407, 411, 659  
 SCHLEGEL, Friedrich, 27, 168, 398,  
 399, 400, 406, 407, 411, 412, 423,  
 602, 659  
 SCHLEIERMEIER, Friedrich Daniel  
 Ernst, 399  
 Schlössli Wörth, 48, 63, 66, 91, 101,  
 129, 130, 136, 141, 142, 150, 155,  
 164, 176, 327, 329, 356, 357, 366,  
 373, 387, 417, 429, 443, 566, 636, 713  
 SCHMID, Johann Jakob, 179  
 SCHMIDT, Christian Gottlieb, 119, 230,  
 231, 232, 234, 254, 321, 354, 369,  
 371, 372, 373, 376, 377, 378, 598,  
 661, 670, 710, 711  
 SCHMIDT, Jochen, 47, 663  
 SCHNECKENBURG, Max, 28  
 SCHNEIDER, Hansjörg, 675  
 SCHNYDER-SEIDEL, Barbara, 667  
 SCHOELLER, Guy, 295, 296, 469, 585,  
 659, 686  
 SCHOLIAN IZETI, Ursula, 253, 504,  
 505, 506, 509, 661  
 SCHÖNEMANN, Lili, 316, 319, 320,  
 582, 601  
 SCHOPP, Claude, 285, 541, 666  
 SCHÖTTLER, Peter, 673  
 SCHREIBER, Alois (ou Aloys), 66, 84,  
 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112,  
 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119,  
 120, 121, 122, 123, 124, 126, 150,  
 167, 179, 180, 295, 429, 581, 599,  
 600, 664, 670, 671, 709  
 SCHÜZ, 312  
 SCHWARZ, Michael, 599, 671  
 SCHWER, Edgar, 669  
 Schwytz, 34, 97, 100, 533, 559  
 SCIALPI, Julia, 108, 109, 117, 671  
 SCOTT, Walter, 594  
 SEDGWICK, 398, 663  
 Seerhein, 150, 201, 252, 305, 639, 713  
 Seez (rivière), 95  
 SERMAN, I., 245  
 SHAKESPEARE, William, 14, 18, 269,  
 293, 503, 587, 601, 685  
 SIEBERNS, Cord, 385, 388, 389, 390,  
 391, 392, 659  
 SIMLER, Josias, 67  
 SIMON, Hans-Ulrich, 660  
 SIMOND, Louis, 143, 144, 145  
 SIMONETT, Christoph, 54, 55, 134  
 Simplon, 131, 159, 393, 394, 407, 491,  
 660  
 Singen, 164, 224, 358  
 Soleure, 36, 41, 97, 216, 265, 416, 434  
 Souabe, 88, 117, 214, 221, 222, 250,  
 344, 386, 422, 584, 593  
 Sources du Rhin (secteur des), 12, 26,  
 27, 34, 49, 57, 60, 66, 67, 69, 72, 77,  
 104, 111, 112, 117, 124, 130, 136,  
 137, 138, 146, 151, 166, 174, 178,  
 192, 253, 258, 294, 296, 301, 302,  
 351, 357, 474, 476, 478, 481, 491,  
 504, 508, 509, 510, 527, 548, 550,  
 554, 557, 559, 561, 562, 564, 565,  
 567, 708, 711, 712  
 SPADINI, Siffredo, 160, 498, 676  
 SPESCHA, Placidus, 10, 112, 178, 180,  
 253, 254, 255, 504, 505, 506, 507,  
 508, 509, 510, 527, 600, 661, 671,  
 710, 712  
 Spire, 25, 92, 238, 590  
 Splügen, 54, 55, 56, 111, 112, 133, 135,  
 152, 153, 158, 160, 166, 170, 181,  
 192, 288, 294, 326, 459, 474, 475,  
 477, 481, 488, 489, 500, 514, 523,  
 524, 533, 552, 553, 554, 563, 676  
 SPRENGEL, Peter, 52, 53, 54, 672

- SPYCHER, Albert, 163, 675  
 STAËL, Germaine de, 48, 416, 461, 575, 578, 597, 664, 677  
 STAGL, Justin, 7, 679  
 STANIAN, Abraham, 31, 68, 69, 571  
 STARCKY Emmanuel, 418, 680, 681  
 Staubbach, 357, 377, 380, 416, 442  
 STÄUBLE, Michèle et Antonio, 237, 238, 240, 241, 244, 657, 665  
 STÄUDLIN, Gotthold Friedrich, 386, 389, 390, 391, 584  
 Steckborn, 42, 156, 164, 200, 267, 268, 287, 434  
 STECK-GUICHELIN, Marie-Aimée, 142  
 STEIGMEIER, Andreas, 41  
 Stein am Rhein, 23, 65, 176, 321  
 STEIN, Charlotte von, 317, 321, 582  
 STEINBACH, Erwin von, 320, 323, 392, 415  
 STEINLEN, Aimé, 142  
 STERNE, Laurence, 272  
 STOCKAR, 351, 472  
 STOLBERG, Christian Graf zu, 316, 319, 331, 496, 574, 664  
 STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, 246, 247, 249, 316, 319, 331, 332, 333, 334, 335, 372, 390, 496, 574, 601, 602, 661, 664, 710, 711  
 STORR, Gottlieb Konrad Christian, 119, 337, 345, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 388, 405, 413, 414, 415, 442, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 520, 602, 661, 711, 712  
 STRABON, 61, 89, 508  
 STRACHAN, Michael, 665  
 STUCKER, Hanspeter, 571  
 STUHLER, Werner, 4, 674  
 STUMPF, Johannes, 461  
 Stuttgart, 25, 48, 194, 203, 218, 224, 230, 318, 319, 330, 342, 386, 389, 391, 392, 422, 591, 593, 602, 658, 660, 661, 663, 666, 667, 670, 673  
 Styx, 534  
 SUDHOF, Siegfried, 668  
 Sumvix, 530  
 Surselva, 133
- T**
- Tamina (ou Tamine) (rivière), 49, 61, 66, 72, 95, 100, 114, 130, 131, 133, 137, 139, 147, 157, 159, 165, 167, 479, 481, 482, 504, 515, 516, 517, 519, 520, 522, 536, 539, 540, 541, 553, 562, 563, 564, 565, 567, 569, 646, 647, 648, 713  
 Tamins, 86, 482, 483, 497, 676  
 TARN, Julien-Frédéric, 256, 421, 666  
 Tavetsch (vallée de), 23, 133, 482  
 TELL, Guillaume, 29, 75, 93, 99, 100, 454, 541, 674, 677  
 Terni (chute de), 150, 444, 458, 472  
 Tessin, 29, 33, 61, 69, 97, 104, 158, 216, 238, 279, 493, 508, 529, 543, 548, 555, 574  
 THIERS, Adolphe, 28  
 THOMKE, Helmut, 668  
 THOU, Jacques-Auguste de, 89, 194, 195, 196, 207, 222, 223, 224, 304, 307, 447, 474, 603, 604, 661, 709, 710, 711  
 Thur (rivière), 24, 122  
 Thurgovie, 35, 40, 42, 43, 51, 97, 141, 214, 218, 220, 221, 250, 251, 264, 267, 276, 434, 584  
 Thuringe, 401, 574  
 THURNEISSER, Leonhard, 67  
 Thusis, 54, 55, 67, 73, 104, 133, 137, 152, 159, 171, 181, 479, 481, 483, 492, 493, 497, 498, 499, 503, 544, 545, 546, 547, 558, 644, 652, 676, 713  
 Tirano, 474  
 TISSOT, Laurent, 33, 679  
 Tivoli (cataracte de), 16, 458  
 Toggenbourg, 43, 250  
 TOIA, Anne, 197, 201, 202, 669  
 TOMBLESON, William, 169, 173, 509  
 TÖPFFER, Rodolphe, 7, 162, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 564, 565, 605, 661, 685, 712  
 Tös (rivière), 122  
 Toussaint (Allerheiligen) (abbaye), 45, 48, 63, 149, 172, 664, 684  
 TOWNE, Francis, 170  
 Trèves, 25, 575  
 Trient (gorges de), 553  
 Trins, 78, 79, 524, 525

TRIVISANI-MOREAU, Isabelle, 665,  
667, 680, 681, 682  
Trois Rois (auberge des), 220, 236, 257,  
292, 302, 303, 305, 321, 632, 713  
Trou perdu (das verlorene Loch), 55  
Trun, 50, 51, 67, 73, 78, 96, 99, 100,  
103, 105, 151, 158, 181, 482, 524,  
526, 530, 558, 568, 600  
Tschamut, 51, 52, 133, 482, 493  
TSCHARNER, Vinzenz Bernhard, 85,  
539, 676  
TSCHUDI, Aegidius, 31, 49, 90, 553,  
559  
TSCHUPP, Boniface (abbé), 50  
Tübingen, 29, 142, 218, 351, 386, 584,  
602, 677  
Tüffen, 336, 483  
TULARD, Jean, 39, 686  
TÜMMERS, Horst Johannes, 3, 23, 42,  
46, 92, 619, 674, 679  
TURNER, William, 169, 170, 171, 172,  
397, 460, 566, 597, 606, 664, 683, 684  
Tyrol, 70, 214, 222, 269, 510, 512

## Ü

Überlingersee, 231

## U

Ulm, 65, 194, 202, 589  
Unterseen, 460, 461  
Unterwald (Unterwalden), 34, 97, 100,  
533, 559  
Uri, 34, 97, 100, 508, 533, 537, 559

## V

VADIAN (Joachim de Watt dit), 89  
Val Formazza, 492  
Valais, 4, 33, 67, 97, 288, 289, 317, 323,  
552, 553, 575, 677, 687  
Valens, 147  
VALENTIN, Jean-Marie, 667  
Valenz, 540  
VALLON, Annette, 394, 493, 609, 672  
Val-Pomat, 407  
Vaud, 97, 222  
VENAYRE, Sylvain, 10  
Venise, 7, 474, 577  
Vevey, 416

Via Mala (ou Viamala), 12, 23, 26, 54,  
55, 56, 70, 73, 96, 98, 104, 112, 125,  
132, 133, 134, 137, 138, 139, 140,  
147, 152, 153, 157, 159, 160, 162,  
166, 167, 168, 171, 174, 175, 182,  
187, 250, 258, 284, 294, 315, 326,  
379, 405, 459, 476, 479, 481, 484,  
485, 486, 487, 488, 491, 492, 493,  
497, 498, 499, 500, 501, 503, 504,  
507, 508, 510, 524, 527, 533, 534,  
535, 536, 544, 546, 548, 552, 553,  
557, 562, 563, 565, 567, 569, 644,  
652, 653, 654, 676, 713, 714  
VIALLANEIX, Paul, 290, 291, 292,  
548, 549, 554, 556, 557, 558, 660  
VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth, 415, 416,  
417, 418, 442, 461, 471, 607, 661,  
671, 711  
VINCENT, Patrick, 393, 394, 672  
VIVIEN DE SAINT MARTIN-  
SCHRADER, 686  
VIVIÈS, Jean, 679  
VOGELBACHER, Urs, 674  
VOGLER, Chantal, 187  
VOLTAIRE, François Marie Arouet dit,  
32, 244, 293, 659  
VON GREYERZ, Kaspar, 670  
Vorarlberg, 23, 49, 50, 110, 115, 117,  
179, 521, 549, 561

## W

Waal, 24  
WÄBER, Adolf, 657  
WAEBER, Hedwig, 235, 351, 677  
Wagenhausen, 218, 219, 345  
WAGNER, Abraham, 172, 312  
WAGNER, Johann-Jakob, 59  
Waldshut, 40, 41, 70, 83, 163, 233, 236,  
299  
Wallenstadt, 95, 103, 127, 150, 156,  
393, 479, 504, 514, 521, 536, 564, 569  
WALSH, Théobald, 56, 57, 83, 84, 103,  
123, 127, 143, 145, 149, 150, 151,  
156, 220, 240, 271, 272, 273, 274,  
275, 276, 287, 297, 304, 305, 306,  
337, 338, 349, 350, 429, 430, 442,  
443, 444, 445, 446, 447, 448, 454,  
466, 471, 472, 514, 520, 529, 530,  
531, 532, 533, 534, 535, 536, 537,

- 564, 565, 567, 568, 608, 609, 661,  
710, 711, 712
- WALTER, François, 30, 31, 682
- WALTHER, Christian, 4, 674
- Walz (vallée de), 531
- WALZER, Pierre-Olivier, 4, 469, 667
- Wangen, 225
- WAQUET, Nicolas, 20, 51, 533, 663
- Warmbach, 241, 299, 300
- Wassen, 537
- WATELET, Claude-Henri, 91, 312
- WEDER, Heinz, 661
- Weisbach, 489
- WEISS, Christoph, 338, 358, 682
- WEISS, Marina, 254, 671
- WELLNITZ, Philippe, 677
- WETTSTEIN, Rika, 108, 600, 671
- WETZEL, Johann Jakob, 173
- WIELAND, Christoph Martin, 228, 367,  
589
- Wielen, 241
- Wiese (rivière), 204, 205
- WIESE, Benno von, 668, 686
- WILD, Inge, 330
- WILDENER, Christian, 480, 484, 499,  
653, 713
- WILHELM, Karl, 28
- WILPERT, Gero von, 667
- WIPF, Hans Ulrich, 219
- WITTE, Bernd, 319, 326, 331, 667
- WITTHÖFT, Harald, 679
- WOEHLING, Jean-Marie, 3, 674
- WOLF, Caspar, 170, 172, 246, 312, 687
- WOLF, Norbert, 246, 687
- WOLFES, Matthias, 668
- WOLFF, Robert, 673
- WOLFGANG, Adam, 668
- WOLFZETTEL, Friedrich, 30, 197, 657,  
667, 680
- WORDSWORTH, Dorothy, 393, 394,  
493, 609
- WORDSWORTH, Mary, 394, 395, 610
- WORDSWORTH, William, 153, 392,  
393, 394, 395, 396, 397, 398, 413,  
491, 492, 493, 609, 610, 663, 664,  
672, 711, 712
- Worms, 92, 297
- Wurtemberg, 88, 115, 269, 386, 439,  
440, 584, 602
- Wutach (rivière), 24, 122
- WUTHENOW, Ralph-Rainer, 19, 683
- WÜTHRICH, Lucas Heinrich, 65, 66,  
67, 196, 623, 625, 629, 643, 662
- WYCLIFF, John, 213
- WYLER, Theo, 30, 47, 680
- WYSLING, Hans, 52, 668
- WYTTENBACH, Samuel, 173
- Y**
- Yverdon, 23, 75, 685
- Z**
- ZEILLER, Martin, 59, 65, 66, 67, 68,  
196, 591, 623, 625, 629, 643, 662
- Zillis, 137, 160, 181, 476, 487, 488
- ZIMMERMANN, Harro, 247, 686
- Zofingen, 571
- ZORTEA, Claudio, 4, 675, 680
- Zoug, 74, 97, 238, 611, 612
- ZSCHOKKE, Heinrich, 10, 46, 59, 97,  
98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105,  
155, 158, 159, 165, 497, 568, 610,  
663, 664, 708
- Zurich, 4, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 40, 42,  
46, 48, 49, 51, 52, 63, 66, 67, 75, 81,  
84, 91, 94, 95, 97, 103, 106, 125, 150,  
156, 163, 170, 183, 203, 206, 213,  
224, 228, 230, 233, 235, 238, 239,  
249, 253, 254, 259, 260, 261, 262,  
264, 267, 288, 290, 291, 294, 298,  
301, 306, 312, 314, 315, 317, 318,  
319, 321, 323, 324, 331, 332, 334,  
335, 337, 338, 346, 360, 375, 381,  
382, 383, 384, 392, 416, 418, 433,  
434, 449, 466, 479, 513, 514, 515,  
529, 533, 538, 551, 554, 573, 580,  
584, 588, 589, 591, 610, 611, 612,  
621, 641, 657, 660, 661, 662, 667,  
668, 671, 672, 674, 675, 677, 680, 684
- ZURLAUBEN, Beat Fidel Anton de la  
Tour-Châtillon, baron de, 10, 59, 64,  
69, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 83, 84, 85,  
86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 104, 105,  
238, 313, 350, 545, 564, 589, 611,  
612, 663, 669, 672, 708
- Zurzach, 66, 122, 351, 394
- ZWINGLI, Ulrich, 49, 90, 199

# TABLE DES MATIÈRES

## Tome I

### INTRODUCTION GÉNÉRALE

1) Objet et situation de la recherche .....	3
2) Problématique .....	5
3) Méthodologie .....	5
4) Plan .....	21

### 1 LE RHIN GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET MYTHIQUE

1-1 Le cours du Rhin depuis ses sources jusqu'à son embouchure : présentation géographique et problèmes de terminologie.....	22
1-2 Le Rhin dans l'histoire, un aperçu.....	24
1-3 Du Rhin historique au Rhin mythique : quelle place pour le Rhin suisse ?.....	26
1-4 L'identité helvétique : une composante fluviale ? .....	29
1-4-1 <i>Les Alpes au cœur de l'identité helvétique</i> .....	29
1-4-2 <i>Voyage et image</i> .....	30
1-5 Le cours suisse du Rhin : survol géographique, historique et culturel.....	33
Présentation.....	33
1-5-1 <i>De Bâle au lac de Constance</i> .....	34
1-5-2 <i>Schaffhouse et les cataractes de Laufen</i> .....	45
1-5-3 <i>Du lac de Constance au secteur des sources</i> .....	49
Conclusion .....	57

### 2 OUVRAGES DESCRIPTIFS, GUIDES ET ICONOGRAPHIE

2-1 Ouvrages descriptifs de Sebastian Münster, Matthäus Merian, Johann Georg Altmann, Beat Fidel Anton de la Tour-Châtillon Zurlauben, Georges Bernard Depping et Heinrich Zschokke .....	59
Présentation.....	59



2-1-1 <i>Cosmographie universelle (1544)</i> .....	59
2-1-2 <i>Topographia (1654)</i> .....	65
2-1-3 <i>État et délices de la Suisse ou description historique et géographique des 13 cantons suisses et de leurs alliés (1730)</i> .....	68
2-1-4 <i>Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques et moraux, politiques, littéraires de la Suisse (1780)</i> .....	74
2-1-5 <i>La Suisse ou tableau historique (1822)</i> .....	93
2-1-6 <i>Die klassischen Stellen der Schweiz und deren Hauptorte, in Originalansichten dargestellt (1842)</i> .....	97
 Conclusion .....	 104
 <b>2-2 Guides et manuels</b> .....	 <b>106</b>
 Présentation.....	 106
2-2-1 Schreiber.....	108
2-2-2 Ebel.....	125
2-2-3 Audin.....	139
2-2-4 Murray.....	148
2-2-5 Baedeker.....	153
2-2-6 Joanne.....	161
 Conclusion .....	 167
 <b>2-3 Iconographie</b> .....	 <b>168</b>
 Présentation.....	 168
2-3-1 Le Rhin vu par les artistes anglais.....	169
2-3-2 Le Rhin vu par les Petits maîtres suisses.....	172
 Conclusion .....	 183
 <b>2-4 Bilan</b> .....	 <b>184</b>
  <b>3 VOYAGEURS EUROPÉENS SUR LES BORDS DU RHIN SUISSE</b>	
 <b>3-1 Regards de voyageurs de Bâle au lac de Constance</b> .....	 <b>185</b>
 <i>3-1-1 Voyageurs des XV<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles</i> .....	 <b>185</b>
3-1-1-1 POGGE, (BRACCIOLINI, Gian Francesco, dit LE) (1416) et PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius dit Pie II (1431/1438) .....	185
3-1-1-2 ÉRASME (1523) Correspondance.....	190
3-1-1-3 THOU, Jacques-Auguste de (1579).....	194
3-1-1-4 MONTAIGNE, Michel de (1580).....	196
3-1-1-5 CORYATE, Thomas (1608) .....	203

Conclusion .....	207
<b>3-1-2 Voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle .....</b>	<b>208</b>
3-1-2-1 ANDREAE (1763).....	208
3-1-2-2 COXE, William (1776)/ Ramond de Carbonnières (1777) .....	210
3-1-2-3 BÜRDE, Samuel Gottlieb (1779) .....	218
3-1-2-4 LABORDE, Benjamin de (1781).....	220
3-1-2-5 MEINERS, Christoph (1782-1788) .....	224
3-1-2-6 LA ROCHE, Sophie von (1784/1791).....	227
3-1-2-7 SCHMIDT, Christian Gottlieb (1786-1787).....	230
3-1-2-8 ROLAND, Jeanne Manon (1787) .....	234
3-1-2-9 BERTOLA DI GIORGI, Aurelio (1787).....	237
3-1-2-10 KARAMZINE, Nicolai (1789) .....	244
3-1-2-11 STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu (1791) .....	246
3-1-2-12 BRUN, Friederike (1795) .....	250
3-1-2-13 SPESCHA, Placidus (fin XVIII <sup>e</sup> -début XIX <sup>e</sup> siècle).....	253
Conclusion .....	254
<b>3-1-3 Voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle .....</b>	<b>255</b>
3-1-3-1 CUSTINE, Astolphe de (1811).....	255
3-1-3-2 KLINGEMANN, August (1825) .....	260
3-1-3-3 COOPER, James Fenimore (1828/1832).....	264
3-1-3-4 WALSH, Théobald (1828/entre 1857 et 1862).....	271
3-1-3-5 CHATEAUBRIAND (1832/1833) .....	277
3-1-3-6 DUMAS, Alexandre (1832).....	284
3-1-3-7 RUSKIN, John (1833) .....	287
3-1-3-8 MICHELET, Jules (1838/1843).....	290
3-1-3-9 HUGO, Victor (1839/1840).....	295
3-1-3-10 ANDERSEN, Hans Christian (1852/1873).....	302
Conclusion .....	303
<b>3-1-4 Le tronçon Bâle-Constance du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : Bilan .....</b>	<b>304</b>
<b>3-2 Regards de voyageurs sur Schaffhouse et les cataractes de Laufen .....</b>	<b>307</b>
<b>3-2-1 Voyageurs des XV<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles .....</b>	<b>307</b>
3-2-1-1 LE POGGE (1416), PICCOLOMINI, Aeneas Sylvius dit Pie II (1431/1438), THOU, Jacques-Auguste de (1579/1589).....	307
3-2-1-2 MONTAIGNE, Michel de (1580).....	307
Conclusion .....	308

<b>3-2-2 Voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle .....</b>	<b>309</b>
3-2-2-1 ANDREAE, Johann Gerhard Reinhard (1763).....	309
3-2-2-2 HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz (1765-1767) .....	314
3-2-2-3 GOETHE, Johann Wolfgang von (1775/1779/1797) .....	315
3-2-2-4 STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu (1775/1791).....	331
3-2-2-5 COXE, William (1776)/ RAMOND DE CARBONNIÈRES (1777)/ LENZ, Jakob Michael Reinhold (1777) .....	335
3-2-2-6 BÜRDE, Samuel Gottlieb (1779) .....	341
3-2-2-7 LABORDE, Benjamin de (1781).....	346
3-2-2-8 STORR, Gottlieb Konrad Christian (1781) .....	351
3-2-2-9 MEINERS, Christoph (1782/1788) .....	358

## **Tome II**

3-2-2-10 LA ROCHE, Sophie von (1784/1791).....	364
3-2-2-11 SCHMIDT, Christian Gottlieb (1786-1787).....	369
3-2-2-12 ROLAND, Jeanne Manon (1787) .....	375
3-2-2-13 KARAMZINE, Nicolai (1789) .....	381
3-2-2-14 HALEM, Gerhard Anton von (1790).....	385
3-2-2-15 WORDSWORTH, William (1790/1820).....	392
3-2-2-16 HÜLSEN, August Ludwig (1796-1797).....	398

Conclusion .....	412
------------------	-----

### **3-2-3 Voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle .....**

3-2-3-1 VIGÉE-LEBRUN, Élisabeth, (1807-1808) .....	415
3-2-3-2 CUSTINE, Astolphe de (1811).....	418
3-2-3-3 KLINGEMANN, August (1825) .....	422
3-2-3-4 COOPER, James Fenimore (1828/1832).....	434
3-2-3-5 WALSH, Théobald (1828/entre 1857 et 1862).....	442
3-2-3-6 DUMAS, Alexandre (1832).....	449
3-2-3-7 CHATEAUBRIAND (1833) .....	457
3-2-3-8 RUSKIN, John (1833) .....	459
3-2-3-9 HUGO, Victor (1839/1840/1869).....	460
3-2-3-10 ANDERSEN, Hans Christian (1852/1873).....	470

Conclusion .....	471
------------------	-----

### **3-2-4 Schaffhouse et la cataracte de Laufen du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : Bilan.....**

## **3-3 Regards de voyageurs : du lac de Constance au secteur des sources .....**

### **3-3-1 Voyageurs des XVI<sup>e</sup>/ XVII<sup>e</sup> siècles .....**

3-3-1-1 THOU, Jacques-Auguste de (1589).....	474
3-3-1-2 CORYATE, Thomas (1608) .....	474

Conclusion .....	476
<b>3-3-2 Voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle .....</b>	<b>476</b>
3-3-2-1 HIRSCHFELD, Christian Cay Lorenz (1765-1767) .....	476
3-3-2-2 BÜRDE, Samuel Gottlieb (1779) .....	479
3-3-2-3 STORR, Gottlieb Konrad Christian (1781) .....	481
3-3-2-4 WORDSWORTH, William (1790/1820).....	491
3-3-2-5 BRUN, Friederike (1795) .....	493
3-3-2-6 SPESCHA, Placidus (fin XVIII <sup>e</sup> -début XIX <sup>e</sup> siècle).....	504
Conclusion .....	510
<b>3-3-3 Voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle .....</b>	<b>510</b>
3-3-3-1 COOPER, James Fenimore (1828/1832).....	510
3-3-3-2 WALSH, Théobald (1828/entre 1857 et 1862).....	529
3-3-3-3 CHATEAUBRIAND (1832) .....	537
3-3-3-4 DUMAS, Alexandre (1832).....	538
3-3-3-5 TÖPFFER, Rodolphe (1838/1839) .....	542
3-3-3-6 MICHELET, Jules (1838/1843).....	548
3-3-3-7 HUGO, Victor (1839/1840).....	559
3-3-3-8 ANDERSEN, Hans Christian (1852/1858/1873) .....	562
Conclusion .....	564
<b>3-3-4 Le secteur des sources du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : Bilan .....</b>	<b>565</b>
 <b>CONCLUSION GÉNÉRALE .....</b>	<b>566</b>
 <b>NOTICES BIOGRAPHIQUES .....</b>	<b>571</b>
 <b>ANNEXES .....</b>	<b>613</b>
<b>Annexe 1a : Tableau des auteurs d'ouvrages descriptifs, de guides et d'ouvrages iconographiques (p. I).....</b>	<b>614</b>
<b>Annexe 1b : Tableau des auteurs d'ouvrages descriptifs, de guides et d'ouvrages iconographiques (p. II) .....</b>	<b>614</b>
<b>Annexe 1c : Tableau des auteurs d'ouvrages descriptifs, de guides et d'ouvrages iconographiques (p. III).....</b>	<b>615</b>
<b>Annexe 2a : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. I) .....</b>	<b>615</b>
<b>Annexe 2b : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. II).....</b>	<b>616</b>
<b>Annexe 2c : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. III) .....</b>	<b>616</b>
<b>Annexe 2d : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. IV) .....</b>	<b>617</b>
<b>Annexe 2e : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. V) .....</b>	<b>617</b>
<b>Annexe 2f : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. VI) .....</b>	<b>618</b>

<b>Annexe 2g : Tableau des auteurs de récits de voyage (p. VII).....</b>	<b>618</b>
<b>Annexe 3 : Zone d'influence du Rhin.....</b>	<b>619</b>
<b>Annexe 4 : Carte de Suisse .....</b>	<b>620</b>
<b>Annexe 5 : Tronçon Bâle-Constance .....</b>	<b>621</b>
<b>Annexe 5 bis : Tronçon Bâle-Constance .....</b>	<b>621</b>
<b>Annexe 6 : Plan historique de la ville de Bâle .....</b>	<b>622</b>
<b>Annexe 7 : « Ein sehr anmühtiger Prospect des Münsters und Rheinbrücken in Basel » .....</b>	<b>623</b>
<b>Annexe 8 : Carte du Lac de Constance.....</b>	<b>624</b>
<b>Annexe 9 : « Lacus Constantiensis » .....</b>	<b>624</b>
<b>Annexe 10 : « Eigentliche Contrafactur der Statt Costantz am Bodensee wie solche während Belägerung Anno 1633 im wesen gestanden ».....</b>	<b>625</b>
<b>Annexe 11 : Carte historique du canton de Schaffhouse.....</b>	<b>626</b>
<b>Annexe 12 : Plan de la chute de Laufen et de ses environs .....</b>	<b>627</b>
<b>Annexe 13 : « Cataracta Rheni » .....</b>	<b>628</b>
<b>Annexe 14 : « Grosser Wasserbruch » ou « Fall des Rheins im Lauffen ».....</b>	<b>629</b>
<b>Annexe 15 : « Vue de la chute du Rhin prise du Fischnetz » .....</b>	<b>630</b>
<b>Annexe 16 : Bâle : vue sur le Rhin et la cathédrale .....</b>	<b>631</b>
<b>Annexe 16 bis : Bâle : vue sur le Rhin depuis la « Pfalz ».....</b>	<b>631</b>
<b>Annexe 17 : Bâle : Hôtel « Zu den drei Königen » (Les Trois Rois) de nos jours....</b>	<b>632</b>
<b>Annexe 18 : La chute du Rhin et le château de Laufen pris depuis la rive schaffhousienne .....</b>	<b>633</b>
<b>Annexe 19 : Rapides précédant le « saut du Rhin » à Schaffhouse.....</b>	<b>634</b>
<b>Annexe 20 : Au plus près des flots, depuis la passerelle au pied du château de Laufen .....</b>	<b>635</b>
<b>Annexe 21 : Le « Schlössli Wörth », depuis la rive schaffhousienne.....</b>	<b>636</b>
<b>Annexe 22 : Le château de Laufen, depuis le rocher central .....</b>	<b>637</b>
<b>Annexe 22 bis : Schaffhouse : vue sur le Rhin depuis la forteresse du Munot.....</b>	<b>638</b>
<b>Annexe 23 : Le « Seerhein » à Constance .....</b>	<b>639</b>
<b>Annexe 24 : Le bâtiment du concile (XIV<sup>e</sup> siècle) .....</b>	<b>639</b>
<b>Annexe 25 : Secteur des sources .....</b>	<b>640</b>
<b>Annexe 25 bis : Secteur des sources .....</b>	<b>641</b>
<b>Annexe 26 : Carte de la République des III ligues à l'époque de leur plus grande extension.....</b>	<b>642</b>
<b>Annexe 27 : « Wahre Contrafactur des Wunderlichen Bads zu Pfäffers in der Ober Schweiz gelegen » .....</b>	<b>643</b>
<b>Annexe 28 : Carte de la Viamala .....</b>	<b>644</b>
<b>Annexe 29 : Bâtiment des bains de Pfeffers (début XVIII<sup>e</sup> siècle) .....</b>	<b>645</b>
<b>Annexe 30 : Gorge de la Tamina : passerelle menant à l'ancienne source chaude .</b>	<b>646</b>
<b>Annexe 31 : À l'intérieur de la gorge de la Tamina.....</b>	<b>647</b>
<b>Annexe 31 bis : À l'intérieur de la gorge de la Tamina, en regardant vers le haut .</b>	<b>648</b>
<b>Annexe 32 : Lac Toma (2345 mètres d'altitude), source officiel du Rhin .....</b>	<b>649</b>
<b>Annexe 33 : Le Rhin antérieur sortant du lac Toma (à gauche) .....</b>	<b>650</b>
<b>Annexe 34 : Jonction du Rhin antérieur et du Rhin postérieur à Reichenau .....</b>	<b>651</b>
<b>Annexe 35 : Château de Reichenau.....</b>	<b>651</b>
<b>Annexe 36 : Le Rhin postérieur sortant de la Via Mala pour entrer dans la vallée du Domleschg avec la ville de Thusis à l'arrière-plan .....</b>	<b>652</b>
<b>Annexe 37 : Le Rhin postérieur dans la gorge de la Via Mala avec les ponts Wildener à l'arrière-plan .....</b>	<b>653</b>

<b>Annexe 38 : Vue du Rhin postérieur à la Via Mala.....</b>	<b>654</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>655</b>
<b>INDEX DES NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES.....</b>	<b>688</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>707</b>